



HAL
open science

La Rome des Britanniques dans la seconde moitié du XVIIIe siècle : voyageurs et résidents à l'épreuve de la Ville Éternelle

Philippe Prudent

► **To cite this version:**

Philippe Prudent. La Rome des Britanniques dans la seconde moitié du XVIIIe siècle : voyageurs et résidents à l'épreuve de la Ville Éternelle. Histoire. Université Grenoble Alpes [2020-..], 2020. Français. NNT : 2020GRALH031 . tel-04452735

HAL Id: tel-04452735

<https://theses.hal.science/tel-04452735v1>

Submitted on 12 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ GRENOBLE ALPES

École doctorale : SHPT - Sciences de l'homme, du Politique et du Territoire

Spécialité : Histoire

Unité de recherche : Laboratoire Universitaire Histoire Culture(s) Italie Europe

**La Rome des Britanniques dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.
Voyageurs et résidents à l'épreuve de la Ville Éternelle.**

**The British in Rome during the second half of the eighteenth century.
Travellers, residents and the Eternal City.**

Présentée par :

Philippe PRUDENT

Direction de thèse :

Gilles BERTRAND

PROFESSEUR DES UNIVERSITES, Université Grenoble Alpes

Directeur de thèse

Rapporteurs :

JEAN BOUTIER

DIRECTEUR D'ETUDES, EHESS MARSEILLE

XAVIER CERVANTES

PROFESSEUR DES UNIVERSITES, UNIVERSITÉ TOULOUSE JEAN JAURÈS

Thèse soutenue publiquement le **23 octobre 2020**, devant le jury composé de :

GILLES BERTRAND

PROFESSEUR, Université Grenoble Alpes

Directeur de thèse

JEAN BOUTIER

DIRECTEUR D'ETUDES, EHESS MARSEILLE

Rapporteur

XAVIER CERVANTES

PROFESSEUR DES UNIVERSITES, UNIVERSITÉ TOULOUSE JEAN JAURÈS

Rapporteur

GILLES MONTÈGRE

MAITRE DE CONFERENCE, UNIVERSITÉ GRENOBLE ALPES

Examineur

MARINA FORMICA

PROFESSEUR, UNIVERSITÉ TOR VERGATA - ROME

Examinatrice

ROSEMARY SWEET

PROFESSEUR, UNIVERSITÉ DE LEICESTER

Examinatrice



THÈSE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITE GRENOBLE ALPES

Spécialité : **Histoire**

Arrêté ministériel : 25 mai 2016

Présentée par

Philippe PRUDENT

Thèse dirigée par **M. Gilles BERTRAND, Professeur, Université Grenoble Alpes**

préparée au sein du **LUHCIE**
dans l'**École Doctorale Sciences de l'Homme, du Politique et du Territoire (SHPT)**

La Rome des Britanniques dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Voyageurs et résidents à l'épreuve de la Ville éternelle

Thèse soutenue publiquement le **23 octobre 2020**,
devant le jury composé de :

M. Gilles BERTRAND

Professeur, Université Grenoble Alpes, Membre

M. Jean BOUTIER

Directeur d'études, EHESS, Marseille, Président du jury

M. Xavier CERVANTES

Professeur, Université de Toulouse Jean Jaurès, Rapporteur

Mme. Marina FORMICA

Professeure, Université de Rome Tor Vergata (Italie), Membre

M. Gilles MONTÈGRE

Maître de conférences, Université Grenoble Alpes, Membre

Mme. Rosemary SWEET

Professeure, Université de Leicester (Royaume-Uni), Membre

REMERCIEMENTS

Ma gratitude va tout d'abord à Gilles Bertrand, mon directeur de thèse, pour tout ce qu'il m'a appris au cours de ces années de recherche et pour la bienveillance dont il a su faire preuve à mon égard.

Je tiens à remercier l'ensemble des membres de mon jury de soutenance pour le temps qu'ils m'ont consacré ; sans toujours le savoir, ils m'ont aussi beaucoup apporté, par leurs travaux, au cours de ces années de recherche.

Je souhaite également exprimer ma gratitude envers Marion Amblard et Gilles Montègre qui m'ont donné l'opportunité, à plusieurs reprises, de participer à des manifestations scientifiques de grande qualité. C'est un peu à eux que je dois le sentiment d'être devenu un chercheur.

Je me dois aussi de remercier du fond du cœur tous ceux de mes proches qui m'ont aidé et encouragé au cours des dernières années :

Pascale, pour tout le soutien qu'elle m'a apporté.

Michèle, pour les innombrables échanges que nous avons eus depuis l'origine de ce projet de recherche.

Hubert pour son attentive relecture d'une partie de ma thèse et pour les conseils qu'ils m'a donnés à cette occasion.

Christine, Catherine, Sylvie et Frédéric pour tous les encouragements donnés et qui ont beaucoup compté.

RÉSUMÉ

La Rome des Britanniques dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Voyageurs et résidents à l'épreuve de la Ville éternelle

Cette thèse se propose de faire l'histoire sociale et culturelle de la « communauté » britannique de Rome entre 1748 et 1803. La communauté britannique, nombreuse et influente (sur le plan culturel, bien sûr, mais aussi sur le plan politique), se compose de voyageurs, d'une part, en particulier ceux du Grand Tour et ceux qui s'en inspirent pour inventer de nouvelles pratiques du voyage d'Italie, mais aussi de résidents, d'autre part, au sein desquels les artistes jouent un rôle significatif. Il s'agit de comprendre ce que Rome représente pour ces Britanniques, quelles sont les temporalités de leur(s) séjour(s) dans la Ville éternelle, les différentes manières dont ils se sont approprié ses espaces. On cherchera également à mettre en exergue la pluralité de leurs expériences de la romanité, parfois en décalage avec leur image de la cité des papes. On tentera, enfin, de voir comment les identités britanniques, supra- et infranationale, de classe, de métier, de genre même ont été mises à l'épreuve lors de leur séjour à Rome.

Mots-clés : Voyage, Grand Tour, Rome, identité, jacobitisme, marché de l'art.

The British and Rome in the second half of the 18th century. Travellers and Residents tested by the Eternal City

This thesis aims at making a social and cultural history of the British "community" of Rome between 1748 and 1803. The British community, that was large and influential (culturally, of course, but also politically), was made up of travellers, on the one hand, especially those on the Grand Tour and those who drew inspiration from it to invent new travel practices in Italy, but also of residents, on the other hand, among which artists played a significant role. We will try to understand what Rome represents for these Britons, what the temporalities of their stay(s) in the Eternal City are, the different ways in which they have appropriated its spaces. We will also seek to highlight the plurality of their experiences of Romanness, sometimes out of step with their image of the city of the popes. Finally, we will try to see how British identities, supra- and sub-national, class, profession, and even gender, were put to the test during their stay in Rome.

Key-words: Travel, Grand Tour, Rome, identity, jacobitism, art market.

INTRODUCTION

La notion de « Grand Tour » est à la fois très connue, très usitée et d'un usage problématique¹. Elle désigne communément une pratique élitaires du voyage européen, le plus souvent à visée éducative², au sein duquel les grandes villes d'Italie tiennent une place particulièrement importante, Rome apparaissant comme l'aboutissement de ce périple qui pouvait durer plusieurs années. Elle a également été utilisée dans une acception plus large de manière à englober différentes pratiques du voyage d'Italie : ce dernier concerne, en effet, un public plus nombreux et plus diversifié au cours du second XVIIIe siècle. Mais dans quelle mesure peut-on considérer le séjour d'un artiste à Rome comme l'une des étapes d'un Grand Tour ? Jusqu'à quel point le séjour à Rome des classes moyennes supérieures, en plein essor au cours du siècle des Lumières, en particulier en Grande-Bretagne, peut-il être assimilé à un Grand Tour ? Que ces dernières aient ainsi cherché à imiter les élites aristocratiques n'est guère douteux, mais on peut légitimement interroger l'usage d'une catégorie aussi codifiée pour décrire les mobiles comme les modalités de leur expérience romaine.

L'historiographie anglophone a consacré une production conséquente au Grand Tour dans ses différentes dimensions, qu'il s'agisse de l'étudier comme expérience « totale » (que l'on songe, par exemple, à l'ouvrage d'Edward Chaney³ ou à ceux de Jeremy Black, en particulier *Italy and the Grand Tour*⁴) ou de resserrer la focale sur l'une des principales étapes du voyage d'Italie (c'est le cas, notamment, de Bruce Redford avec *Venice and the Grand Tour*⁵). Depuis une dizaine d'années, on constate par ailleurs la parution d'études qui renouvellent l'approche de l'expérience britannique du voyage d'Italie et du séjour dans les principales villes de la péninsule : on peut penser, en particulier, à la synthèse très stimulante qui est proposée par Rosemary Sweet⁶ ou à l'étude du rôle de Turin dans le voyage européen des Britanniques ainsi que dans les échanges diplomatiques et culturels italo-britanniques⁷. Ce dernier champ historiographique a également été investi par Jason M. Kelly avec son étude d'une institution à

¹ Gilles Bertrand, « Grand Tour (tourisme, touriste) », in Christin Olivier, sous la dir. de, *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines*, Paris, Éditions Métailié, 2010, pp. 171-187.

² Jean Boutier, « Le Grand Tour : une pratique d'éducation des noblesses européennes (XVIe-XVIIIe siècles) », in Association des Historiens Modernistes des Universités, *Le voyage à l'époque moderne*, n° 27, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2004, pp. 7-21.

³ Edward Chaney, *The Evolution of the Grand Tour: Anglo-Italian Cultural Relations since the Renaissance*, Londres et Portland, Frank Cass, 1998.

⁴ Jeremy Black, *The British Abroad. The Grand Tour in the Eighteenth Century*, Stroud, The History Press, 1992. Du même auteur, *Italy and the Grand Tour*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2003.

⁵ Bruce Redford, *Venice and the Grand Tour*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1996.

⁶ Rosemary Sweet, *Cities and the Grand Tour. The British in Italy, c. 1690-1820*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012.

⁷ Paola Bianchi et Karin Wolfe, sous la dir. de, *Turin and the British in the Age of the Grand Tour*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017.

la fois célèbre et méconnue : la *Society of Dilettanti*⁸. De cette production, la présente thèse retient plusieurs principes : le souci de proposer, dans la mesure du possible, une approche « totale » de l'expérience romaine des Britanniques qui prendrait en compte les acquis récents de l'historiographie ; le souci de mettre en exergue la pluralité de ces expériences, car il y eut bien *des* expériences britanniques de la romanité au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle : il importe, ainsi, de distinguer l'expérience des voyageurs de celles des résidents (et, en particulier, des artistes), mais aussi celles des hommes et des femmes (ces dernières, minoritaires sur l'ensemble de la période, tendent à participer de plus en plus au « voyage d'Italie » au cours des dernières décennies). L'idée, enfin, selon laquelle une étude des expériences britanniques de la romanité doit s'intéresser à la manière dont elles ont pu contribuer à la construction d'identités multiples : identité nationale ou supranationale, identité de classe, identité de genre.

L'historiographie française, quant à elle, a défriché de nombreuses pistes au cours des quinze dernières années dans le champ de l'histoire du voyage et des voyageurs. Deux études, parmi d'autres, ont particulièrement influencé la conception et la conduite de ce projet de recherche : celle de Gilles Bertrand (*Le Grand Tour revisité*⁹) et celle de Gilles Montègre (*La Rome des Français au temps des Lumières*¹⁰). Dans le travail de Gilles Bertrand, c'est la volonté de déconstruire la notion de « Grand Tour », sans doute employée de manière un peu trop systématique, ainsi que le regard porté sur les sources, leur nature et leur mise en série, qui ont retenu l'attention. Dans celui de Gilles Montègre, on peut insister notamment sur l'étude de l'inscription multiforme d'une communauté étrangère au sein d'une métropole comme Rome et sur l'attention prêtée au rôle structurant d'un acteur majeur, le cardinal de Bernis. Celui-ci a, en effet, profondément marqué la scène romaine au cours de sa longue résidence en tant que représentant officiel du royaume de France auprès du Saint-Siège, de même qu'il a contribué à renouveler la manière dont il était possible de défendre les intérêts de son pays en Europe. Au sein de la communauté britannique de Rome, Thomas Jenkins, un personnage *a priori* très éloigné du cardinal de Bernis, semble jouer un rôle majeur pendant près d'un demi-siècle puisque sa résidence romaine débute à la fin de l'année 1751 et prend fin au début de l'année 1798. Ce rôle, par sa centralité et sa polyvalence, a suscité aussi bien l'admiration que la

⁸ Jason M. Kelly, *The Society of Dilettanti. Archeology and Identity in the British Enlightenment*, The Paul Mellon Centre for Studies in British Art, New Haven et Londres, Yale University Press, 2009.

⁹ Gilles Bertrand, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie, milieu XVIII^e-début XIX^e siècle*, Rome, École française de Rome, 2008.

¹⁰ Gilles Montègre, *La Rome des Français au temps des Lumières. Capitale de l'antique et carrefour de l'Europe, 1769-1791*, Rome, École française de Rome, 2011.

méfiance, voire la détestation, chez certains de ses compatriotes comme parmi les observateurs étrangers à la communauté britannique. Il a surtout soulevé des interrogations, et même des soupçons, en raison de l'un de ses aspects officieux : le rôle de représentant informel de la couronne britannique dans la capitale des États pontificaux. L'histoire sociale et culturelle de la communauté britannique de Rome que l'on se propose de faire dans le cadre de cette thèse est donc en partie structurée autour de la figure de Thomas Jenkins. Gilles Montègre a également contribué, en étudiant sa communauté française, à rendre à Rome la place qu'elle occupait dans la géographie culturelle de l'Europe des Lumières. Cela pose la question de la contribution propre des Britanniques à la vie intellectuelle et culturelle de la Ville Éternelle. Parmi les autres ouvrages qui ont influencé ce travail, il conviendrait enfin de faire une place au travail collectif dirigé par Christophe Charle : *Le temps des capitales culturelles*¹¹. Cette notion de capitale culturelle nous a semblé, en effet, particulièrement stimulante pour aborder certains des aspects de l'histoire de la communauté britannique de Rome, en particulier ses formes de sociabilité. Il semble, par ailleurs, assez légitime de considérer Rome comme une capitale culturelle avant tout puisque c'est largement par ce biais qu'elle continue de rayonner en Europe au cours du XVIIIe siècle, tandis que Paris et Londres sont, elles, des métropoles « complètes », cumulant l'influence culturelle avec l'influence diplomatique et le dynamisme économique.

Au sein de la production historiographique, si des études sur le voyage d'Italie des Britanniques ou sur l'histoire de Rome¹² ont été conduites, s'entrecroisant parfois, de manière ponctuelle, aucune étude systématique de la communauté britannique de Rome, pourtant nombreuse et influente au siècle des Lumières, n'existait encore. C'est dans le but de combler cette lacune, en proposant un pendant britannique à *La Rome des Français* de Gilles Montègre, que ce projet de recherche a été conçu. Rome, il est vrai, n'est pas seulement la capitale du Grand Tour au XVIIIe siècle ; il s'agit d'une ville chargée d'enjeux aux yeux des élites britanniques dont la culture politique est imprégnée, on le verra, de références à l'histoire de la Rome républicaine¹³. Visiter Rome, dès lors, et la découvrir de manière sensible, c'est se l'approprier sur le plan symbolique et sur le plan matériel ; c'est en relever l'héritage.

¹¹ Christophe Charle, sous la dir. de, *Le temps des capitales culturelles, XVIIIe-XXe siècles*, Seyssel, Champ-Vallon, 2009 (en particulier le chap. 1, rédigé par Maria-Pia Donato, Antoine Lilti et Stéphane Van Damme, « La sociabilité culturelle des capitales à l'époque moderne : Paris, Londres, Rome (1650-1820) », pp. 27-63).

¹² Hanns Gross, *Rome in the Age of the Enlightenment. The post-Tridentine syndrome and the ancient regime*, Cambridge University Press, Cambridge, 1990. Marina Formica, *Roma, Romae. Une capitale in Età moderna*, Bari-Rome, Laterza, 2019.

¹³ Philip Ayres, *Classical Culture and the Idea of Rome in Eighteenth-Century England*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

Travailler sur la Rome des Britanniques au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle pourrait aller de soi. Même si le voyage d'Italie, qu'il s'agisse ou non d'un Grand Tour à proprement parler, ne fut pas l'apanage des Britanniques, ces derniers ont été particulièrement nombreux à séjourner à Rome pour une durée plus ou moins longue et, par leur pouvoir d'achat ou par leur créativité, à définir le fonctionnement de son marché du « grand-tourisme » et de son marché de l'art. La place de cette communauté à Rome frappait déjà les contemporains, comme en témoignent, par exemple, ces commentaires du président de Brosses, en 1739-40 :

« Les Anglais fourmillent ici, comme je vous le disais ; ils y font une très grosse dépense. [...] L'argent que les Anglais dépensent à Rome, et l'usage d'y venir faire un voyage comme partie de leur éducation, ne profitent guère à la plupart d'entre eux. Il y en a qui sont gens d'esprit et cherchent à s'instruire, mais ce n'est pas le plus grand nombre. [...] J'en vois tels qui partiront de Rome sans avoir vu autre chose que des Anglais, et sans savoir où est le Colisée [...]»¹⁴.

Ce jugement peut apparaître à la fois lucide et sévère. Lucide, parce qu'il note avec justesse le poids démographique et économique de la communauté britannique à Rome dès la fin des années 1730, un poids qui ne fait que s'accroître dans la deuxième moitié du siècle, mais aussi la sociabilité préférentielle, « de refuge » pourrait-on dire, qui structure cette communauté pendant le séjour romain. Sévère, parce qu'il mésestime le sens du séjour romain pour les élites britanniques : que nombre de jeunes gens aient en partie subi ce rite de passage est peu douteux ; qu'ils aient négligé d'accomplir dans les règles la découverte systématique du patrimoine antique de Rome, *a fortiori* s'agissant du Colisée, l'un de ses vestiges les plus célèbres, est, en revanche, peu crédible. De Brosses semble, par ailleurs, considérer le Grand Tour en tant que pratique d'éducation comme une particularité de l'aristocratie britannique, en quoi, comme l'a démontré Jean Boutier¹⁵, il se trompe. Il n'en reste pas moins que ce témoignage est révélateur du regard qui pouvait être porté, au XVIII^e siècle comme par la suite, sur l'expérience romaine des Britanniques, en particulier les plus privilégiés d'entre eux. D'où le projet qui légitime ce travail de recherche : rendre à l'expérience britannique de la romanité sa complexité. Le magistrat français souligne par ailleurs l'un des aspects les plus sensibles de la présence britannique, à savoir la fréquentation de la famille royale en exil : les voyageurs britanniques, en effet, cherchaient selon lui « l'occasion de les voir¹⁶ » bien qu'il leur soit « défendu, sous peine capitale, de mettre le pied dans le palais des Stuarts et d'avoir aucune fréquentation avec eux¹⁷ ». Au-delà du cas du « Vieux Prétendant » et de ses héritiers, c'est le problème de

¹⁴ Charles de Brosses, *Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740*, Paris, Didier et Compagnie, 1858 (édition Romain Colomb), vol. 2, p. 90. L'orthographe a été modernisée.

¹⁵ Jean Boutier, « Le Grand Tour : une pratique d'éducation ... », *op. cit.*, p. 7.

¹⁶ Charles de Brosses, *Lettres familières ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 88.

¹⁷ *Ibid.*, vol. 2, p. 88.

l'absence d'une représentation diplomatique du souverain officiel de Grande-Bretagne à Rome que soulève ce passage. De fait, les Hanovre ont cherché à compenser cette situation en développant des stratégies alternatives pour y surveiller le comportement de leurs ressortissants et en s'appuyant sur des alliés ou des agents susceptibles d'y défendre leurs intérêts.

Parler des Britanniques pour désigner les Anglais, les Écossais, les Gallois ou les Irlandais qui ont séjourné à Rome peut apparaître comme un anachronisme. La catégorie englobante du XVIII^e siècle, sous la plume des Britanniques eux-mêmes comme sous celles de ceux qui les observaient (le président de Brosses, par exemple, ou même Montesquieu, quelques années plus tôt¹⁸), serait plutôt celle d'*Anglais*. Les registres des états des âmes, qui recensent chaque année à Pâques l'ensemble de la population d'une paroisse, désignent très fréquemment ceux qui font l'objet de cette étude sous le vocable « Inglese » (les vocables « Scozzese » ou « Irlandese » peuvent éventuellement être utilisés, mais de manière exceptionnelle) – voire « eretico » ou « protestante », pour insister sur la dimension confessionnelle, plus que nationale, de leur identification. Les Britanniques, eux-mêmes, semblent avoir intégré l'idée qu'ils ont l'anglicité en partage, et peut-être l'expérience d'un séjour en pays étranger a-t-elle eu tendance à leur faire prendre conscience de ce qui les rapproche plus que de ce qui peut les distinguer. Le cas des Écossais, cependant, serait à distinguer de celui de leurs compatriotes, au moins dans une certaine mesure : l'identité écossaise semble, en effet, avoir conservé une réelle vivacité au cours de la période étudiée. Il apparaît surtout que l'expérience du séjour à Rome est l'occasion de mettre à l'épreuve la notion de britannicité, c'est-à-dire d'identité culturelle commune : dans quelle mesure peut-on identifier, au sein d'une communauté qui se constitue et se reconstitue en permanence en fonction du contexte politique et géopolitique et en fonction des arrivées et des départs, une tension entre une identité supranationale et centrale et des identités infranationales et « périphériques » ? On pourrait, par ailleurs, transposer dans le contexte historique et culturel qui nous occupe des notions apparues dans le champ de l'histoire culturelle du monde grec antique, à savoir celles d'identité agrégative et d'identité oppositionnelle¹⁹. Si l'identité agrégative renvoie à ce qui est commun à un groupe donné (la langue, les modes d'organisation politique et sociale), l'identité oppositionnelle renvoie, quant à elle, à ce qui distingue un groupe donné d'autres groupes identifiés par leur altérité (la religion, par exemple, dans un contexte où l'opposition entre catholiques et protestants apparaît comme fondamentale

¹⁸ Charles de Secondat, baron de Montesquieu, *Voyages*, Paris, Alphonse Picard et fils, 1894, vol. 1, p. 262 (Montesquieu écrit, notamment : « Les Anglais viennent à Rome pour voir l'église de Saint-Pierre, le Pape et le Prétendant », ce qui n'est pas faux ... mais ne rend compte que superficiellement de leurs mobiles).

¹⁹ Jonathan M. Hall, *Hellenicity, between ethnicity and culture*, Chicago, University of Chicago Press, 2002.

dans le processus de construction de la « nation » britannique). Quelle peut être l'efficacité de ce type de catégories dans le cadre d'une réflexion sur la communauté britannique de Rome, minoritaire par définition dans une ville caractérisée par son cosmopolitisme ? C'est l'une des questions auxquelles on tentera d'apporter une réponse. Dans le contexte de ce travail de recherche, quoi qu'il en soit, le terme « Britannique » est un quasi-anachronisme assumé puisqu'il permet de tenir compte, d'emblée, des éventuels particularismes infranationaux et de la volonté politique, à l'œuvre au cours du « long XVIIIe siècle », de construire une nation britannique englobante²⁰.

Si certains contemporains ont pu parler d'une « colonie anglaise » de Rome, ce n'est pas uniquement en raison du nombre des voyageurs, que ces derniers aient effectué ou pas un Grand Tour. En nous inspirant de la démarche de Gilles Montègre, nous avons également eu pour objectif d'insister sur le rôle et l'expérience spécifiques des résidents britanniques, c'est-à-dire de ceux qui, pour des raisons diverses, se sont établis à Rome de manière durable : artistes plus ou moins talentueux venus à Rome dans le but d'y achever leur formation, de relancer leur carrière ou d'acquérir une manière qui leur permettrait, par la suite, de mieux s'insérer dans le marché de l'art de leur pays d'origine ; membres du clergé catholique gravitant autour du réseau de séminaires « nationaux » fondés dans la Ville éternelle depuis la Réforme henricienne, mais aussi autour de la cour pontificale ou de celle des Stuart ; les hommes d'affaires (banquiers, marchands, ...) y sont plus rares, et plus souvent basés à Civitavecchia qu'à Rome même, ce qui s'explique en partie par le faible dynamisme économique des États de l'Église, régulièrement souligné par les récits de voyage. Certains de ces résidents ont, en réalité, passé la plus grande partie de leur vie à Rome et y ont défini ou redéfini le fonctionnement du marché du grand-tourisme et du marché de l'art : parmi ces « intermédiaires », un terme qu'il s'agira de définir et de replacer dans son contexte, on compte quelques figures majeures telles que Thomas Jenkins, un Anglais, et Gavin Hamilton, Colin Morison²¹ ou James Byres²², des Écossais. Il faudra d'ailleurs insister sur le caractère structurant et structuré de la sous-colonie écossaise au sein de cette communauté britannique de Rome. On comprend, par conséquent, qu'il ne soit pas toujours aisé de quantifier avec précision le poids démographique d'une population qui, par définition, est partiellement « flottante », mais il est clair que l'expérience

²⁰ Linda Colley, *Britons. Forging the Nation, 1707-1837*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2012 (pour la dernière édition, la première datant de 1992).

²¹ Elisabetta Giffi, *Colin Morison (1734-1809). Antiquaria, storiografia e collezionismo tra Roma e Aberdeen*, Rome, Artemide, 2016.

²² Brinsley Ford, « James Byres, Principal Antiquarian for the English Visitors to Rome », *Apollo*, n° 99, juin 1974, pp. 446-461.

de la romanité dépend de la durée du séjour et donc de l'inégale individualisation du rapport à la ville contemporaine, à ses paysages, à ses habitants et parfois à ses intrigues.

Le corpus de sources sur lequel ce projet de recherche s'est fondé a été constitué en vue de rendre compte, dans toute la mesure du possible, de cette complexité de la communauté britannique de Rome et de la diversité de ses expériences. Il a d'ailleurs posé certains problèmes méthodologiques propres à la nature de certaines sources.

Le premier objectif, bien entendu, était de prendre en compte la variété des points de vue sur l'expérience du séjour romain, qu'il s'agisse des voyageurs ou des résidents, des hommes ou des femmes, des Anglais au sens strict du terme ou des autres. Au total, ce sont presque soixante témoignages qui ont été exploités dans le cadre de ce travail de recherche, par le biais de sources manuscrites comme de sources imprimées. Les sources imprimées renvoient à plusieurs types de textes dont le statut n'est pas toujours clair. Parmi ceux qu'il est aisé d'identifier, on peut citer le *Gentleman's Guide in his Tour through Italy* publié par Thomas Martyn en 1787. Il s'agit d'un guide dont la forme est très classique, retraçant l'itinéraire accompli par la plupart des voyageurs à travers la péninsule italienne, avec une carte à l'appui, et énumérant les sites à visiter dans chacune de ses principales villes. L'ouvrage, qui fournit par ailleurs de nombreux détails pratiques sur le voyage et le séjour, cherche manifestement à répondre aux attentes d'un public qui est en train de se diversifier, allant au-delà de la seule aristocratie britannique (et ce, en dépit du titre suggérant la volonté de s'adresser à un public assez élitiste) :

« Tout voyageur prudent cherche à emporter avec lui des bagages aussi réduits en volume que possible. Il est donc peu probable qu'il soit désireux de s'encombrer d'une multitude d'ouvrages incomplets [...] ; mais s'il peut trouver en un seul volume de taille réduite ce qui lui semblera, d'une manière générale, apte à fournir les informations dont il souhaite disposer, il sera peut-être tenté de lui faire une place dans ses bagages²³. »

De fait, si le guide en question compte un peu plus de 400 pages, il se démarque de celui qui fut publié par Thomas Nugent en quatre volumes en 1749²⁴. On peut également évoquer, dans un genre un peu différent, l'ouvrage publié par John Moore en 1781 sous le titre *A View of Society and Manners in Italy*²⁵. Cet ouvrage relève, là encore, d'un genre littéraire assez courant qui est celui du récit de voyage fondé sur l'expérience d'un médecin devenu le précepteur d'un jeune grand-touriste, le duc de Hamilton. Si la structure des deux volumes est composée, en

²³ Thomas Martyn, *The Gentleman's Guide in his Tour through Italy. With a correct map and directions for travelling in that country*, Londres, G. Kearsley, 1787, p. III-IV.

²⁴ Thomas Nugent, *The Grand Tour. Containing an Exact Description of most of the Cities, Towns, and Remarkable Places of Europe*, Londres, S. Birt, 1749. L'Italie occupe l'essentiel du volume III.

²⁵ John Moore, *A View of Society and Manners in Italy: with Anecdotes relating to some Eminent Characters*, Londres, W. Strahan and T. Cadell, 2 vol., 1781.

apparence, d'une série de lettres, elle suit en réalité les différentes étapes du voyage d'Italie effectué par les deux hommes entre l'automne 1775 et la fin du printemps 1776. Ce texte fut assez clairement conçu en vue d'une publication ultérieure, ce qui n'a sans doute pas manqué d'influencer sa forme et son ton. Le récit publié en 1796 par John Owen, une fois encore sous une forme pseudo-épistolaire, est d'une nature comparable²⁶. D'autres sources imprimées, en revanche, relèvent d'un processus d'écriture et d'édition plus complexe. Les *Letters from Italy, describing the Manners, Customs, Antiquities, Paintings & of that Country, in the Years 1770 and 1771, to a Friend residing in France. By an Englishwoman* sont un recueil de lettres rédigées par Anna Miller et publiées, on le voit, de manière anonyme en 1776²⁷. Attilio Brillì, un historien italien qui a beaucoup écrit sur la littérature de voyage du XVIIIe siècle²⁸, a récemment mis en doute l'authenticité de la forme épistolaire prise par le récit, évoquant « une fiction, ou mieux, un stratagème auquel recouraient à l'époque de nombreux rédacteurs de relations du même genre²⁹. » La norme éditoriale de l'époque semble, en effet, lui donner raison et l'on pourrait, en le suivant, considérer comme un artifice formel l'avertissement placé dans la préface de l'ouvrage : « À la demande de cette personne, elles sont désormais publiées avec peu de précaution ou de correction, si ce n'est le fait qu'en ont été ôtées (dans une certaine mesure) certaines redites, et supprimés certains sujets relevant d'affaires purement privées, et qui ne pourraient rien apprendre au grand public, ni le divertir³⁰. » Et de fait, le texte fait apparaître par certains signes la suppression de certains passages ou de certains noms. Si certaines de ces « lettres » peuvent sembler fort longues, il est tentant, malgré tout, d'y voir une large part d'authenticité : la rédactrice donne régulièrement, au début ou à la fin de ses « lettres », des détails sur le lieu où elle se trouve ou la circulation du courrier qui traduisent au minimum une véritable proximité avec l'itinéraire suivi, les rencontres effectuées et les sites visités. Qu'Anna Miller ait partiellement réécrit *a posteriori* certains passages est fort possible. Mais conclure au caractère purement fictif de cette « correspondance » semble discutable. De fait, nombre de relations de voyage publiées dans les dernières décennies du XVIIIe siècle correspondent à des écrits réélaborés à partir de différentes sources et relevant, en conséquence, d'un genre littéraire hybride entre le journal (privé) et le récit (public, destiné à être publié).

²⁶ John Owen, *Travels into Different Parts of Europe, in the Years 1791 and 1792. With Familiar Remarks on Places, Men and Manners*, Londres, T. Cadell, 1796, 2 vol.

²⁷ Anna Riggs Miller, *Letters from Italy, describing the Manners, Customs, Antiquities, Paintings, & of that Country, in the years 1770 and 1771, to a Friend residing in France. By an Englishwoman*, Dublin, W. Watson et alii, 1776, 3 vol.

²⁸ Attilio Brillì, *Quand voyager était un art. Le roman du Grand Tour*, Saint-Pierre-de-Salerne, Gérard Monfort Éditeur, 2001 (cf. chap. 1, pp. 4-44 : « Histoire artistique et littéraire du Grand Tour »).

²⁹ Attilio Brillì, *Le Viaggiatrici del Grand Tour. Storie, amori, avventure*, Bologne, il Mulino, 2020, pp. 55-56.

³⁰ Anna Riggs Miller, *Letters from Italy ...*, *op. cit.*, vol. 1, pp. V-VI.

C'est assez clairement le cas des *Recollections Abroad* publiées en 1815 par Richard Colt Hoare³¹. L'auteur précise lui-même, dans sa préface, la manière dont il a procédé pour mettre en forme son ouvrage : « mes yeux se sont tournés par hasard vers les journaux manuscrits de mes voyages sur le continent [...] ; et j'ai été tenté de les réviser, et d'en faire imprimer quelques exemplaires³² ». La forme de ce texte combine en effet, et parfois de manière assez abrupte, les notes que l'on peut prendre sur le vif en visitant tel ou tel site et la rédaction soignée à laquelle on peut ensuite se livrer à tête reposée, en suivant un projet éditorial. On pourrait également ranger dans cette catégorie le récit de voyage publié par James Edward Smith en 1793³³. Ce dernier, qui s'intitule *A Sketch of a Tour on the Continent, in the Years 1786 and 1787*, apparaît comme le produit d'une réélaboration : la base est manifestement un journal tenu tout au long du voyage (et, de fait, apparaissent çà et là des dates qui semblent renvoyer à l'itinéraire suivi par le scientifique anglais, bien que ce procédé n'ait rien de systématique), auquel se mêlent des commentaires *a posteriori*, ainsi que des références à la littérature de voyage consultée avant et pendant le voyage. La structure finale se compose de chapitres permettant de situer immédiatement la ville dont il est question ou le type de site évoqué (c'est ainsi, par exemple, que deux chapitres sont consacrés, dans le deuxième volume, aux « églises de Rome »³⁴). Ces sources imprimées, quoi qu'il en soit, ont un point commun : le désir de leur auteur (même lorsqu'il s'agit, comme Anna Miller, d'une femme issue de l'aristocratie qui peut difficilement assumer la maternité d'un ouvrage) d'accéder à une forme de reconnaissance intellectuelle par le biais de la publication de souvenirs de voyage, quelle qu'en soit la forme. C'est bien à travers ce prisme qu'il importe de les lire et de les interpréter.

L'expérience de certains voyageurs ou résidents peut également être approchée à travers des sources manuscrites : il s'agit, le plus souvent, de correspondances ou de journaux conservés dans des fonds d'archives britanniques, notamment la British Library, la National Library of Scotland ou les National Records of Scotland. L'un des intérêts, sur le plan méthodologique, de ce type de source réside dans son caractère « brut » : la nature privée de ces documents leur confère une valeur inestimable pour approcher la réalité de l'expérience du séjour romain, surtout lorsqu'il s'agit d'un journal comme celui de Patrick Home³⁵, un riche voyageur écossais

³¹ Richard Colt Hoare, *Recollections Abroad, during the Years 1785, 1786, 1787*, Bath, Richard Cruttwell, 1815.

³² *Ibid.*, préface, p. IV.

³³ James Edward Smith, *A Sketch of a Tour on the Continent, in the Years 1786 and 1787*, Londres, J. Davis, 1793, 3 vol.

³⁴ *Ibid.*, vol. 2, pp. 21-44 et 151-179.

³⁵ National Records of Scotland (General Register House), Édimbourg. GD 267/33/2.

qui était de passage à Rome en 1772, ou celui d'Ann Flaxman³⁶, qui accompagnait son époux sculpteur dans le voyage qui les conduisait à Rome en 1787-88. Quant aux lettres envoyées par les jeunes grands-touristes à leurs parents ou aux autres membres de leur famille (on peut penser, en particulier, au cas de Thomas Pelham³⁷ ou à celui de Philip Yorke³⁸), elles présentent un intérêt réel pour appréhender leur expérience quotidienne et, dans une certaine mesure, leur ressenti au cours de cette période. Il faut cependant, même pour ce type de source, conserver un œil critique puisque la lettre était régie par un ensemble de conventions, en particulier dans un cadre aristocratique ; en outre, elle est le produit d'un ou de plusieurs filtres (la peur de déplaire, de décevoir, de ne pas parvenir à se conformer aux attentes de son milieu) qui biaisent en partie son écriture. Il n'en reste pas moins que ces sources manuscrites sont, comme le rappelle Jeremy Black, indispensables pour toute étude des pratiques britanniques du voyage d'Italie : « En ignorant la masse de sources non imprimées, et en se concentrant sur un nombre relativement faible de textes familiers, une conception assez restrictive du tourisme et de la variété des réponses au voyage s'est développée³⁹. » Certaines correspondances, il faut le préciser, sont également disponibles en partie ou en totalité par le biais de récentes éditions critiques : il s'agit, en particulier, de la correspondance intégrale de Gavin Hamilton⁴⁰ et d'une grande partie de la correspondance échangée entre Thomas Jenkins et quelques-uns de ses principaux clients britanniques⁴¹. Elles complètent fort utilement l'étude du parcours et du rôle protéiforme de deux des résidents les plus influents de la communauté britannique de Rome entre les années 1750 et les années 1790.

La volonté de suivre au plus près certains parcours individuels considérés comme emblématiques des expériences britanniques de la romanité a soulevé des problèmes méthodologiques spécifiques. Ce fut le cas, notamment, du parcours de l'historien Edward Gibbon et de celui du riche collectionneur William Weddell. Edward Gibbon a laissé derrière lui plusieurs sources, de nature différente, sur son voyage continental et son séjour romain, mais

³⁶ British Library, Londres. Add. MS 39787. Ce journal a, par ailleurs, été retranscrit et publié en 2014 par Marie E. McAllister (<https://romantic-circles.org/editions/flaxman/editions.2014.flaxman.about.htm>).

³⁷ British Library, Londres. Add. MS 33127 (*Pelham Papers*, vol. II).

³⁸ British Library, Londres. Add. MS 35378 (*Hardwicke Papers*, vol. XXX).

³⁹ Jeremy Black, *Italy ...*, *op. cit.*, p. 22. Les « textes familiers » auxquels l'historien fait référence sont ceux qui ont été publiés et ont connu le plus grand succès, alimentant une véritable intertextualité des récits de voyage, comme le montre le cas de James Edward Smith citant régulièrement, y compris pour le critiquer, le récit publié par Anna Miller.

⁴⁰ Brendan Cassidy, *The Life & Letters of Gavin Hamilton*, Londres-Turnhout, Harvey Miller Publishers, 2011, 2 vol.

⁴¹ Ilaria Bignamini et Clare Hornsby, *Digging and dealing in Eighteenth-Century Rome*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2010, vol. 2 (les lettres envoyées par Thomas Jenkins à Charles Townley, qui constituent la majorité des lettres retranscrites et publiées, sont actuellement conservées au British Museum de Londres).

elles sont souvent parcellaires ou allusives. Nous disposons, ainsi, des lettres qu'il a envoyées à son père et à sa belle-mère au cours de son séjour à Rome en 1764-65⁴², d'une partie du journal intime qu'il a tenu au cours de son voyage et qui s'interrompt quelques semaines après son arrivée à Rome⁴³, ainsi que de plusieurs textes autobiographiques qui n'évoquent que brièvement ce même séjour⁴⁴. Il est donc nécessaire de confronter les différentes versions des récits de Gibbon en prêtant attention aux passages supprimés, réintégrés ou réécrits (voire aux détails omis ou mentionnés dans sa correspondance) afin de tenter de reconstituer aussi précisément que possible un épisode dont l'historien a toujours dit qu'il avait constitué un moment fondateur dans sa vie et sa démarche d'historien. William Weddell, quant à lui, n'a laissé presque aucune trace directe de son passage à Rome, au cours de l'hiver 1764-65 puis du printemps 1765. Aucun journal rédigé au cours de cette période précise ni aucune lettre envoyée de Rome ne semblent avoir été conservés dans les archives familiales⁴⁵. Les seuls documents émanant directement de lui sont deux demandes de licences d'exportation pour des tableaux et des antiquités remplies au printemps 1765⁴⁶. Weddell, cependant, du fait de son activité de collectionneur, est évoqué par plusieurs de ceux qui l'ont croisé et fréquenté au cours de son séjour à Rome : il faut donc, dans ces conditions, rechercher et confronter les allusions dans certaines correspondances ou certains journaux intimes⁴⁷. Deux portraits représentant William Weddell, seul⁴⁸ ou entouré de ses compagnons de voyage⁴⁹, ont par ailleurs été commandés et réalisés au cours de l'étape romaine de son voyage continental. Ils contribuent à notre compréhension de l'image qu'il souhaitait donner de lui-même : son « Grand Tour », on le verra, s'inscrit dans une stratégie d'agrégation à une élite dont il n'est pas vraiment issu.

D'autres sources manuscrites, conservées quant à elles à Rome, ont été exploitées dans le but de rendre compte de l'inscription spatiale de la communauté britannique ainsi que du rôle

⁴² Rowland E. Prothero, sous la dir. de, *Private Letters of Edward Gibbon, 1753-1794*, Londres, John Murray, 1896, vol. I, pp. 66-75.

⁴³ Georges A. Bonnard, sous la dir. de, *Gibbon's Journey from Geneva to Rome. His Journal from 20 April to 2 October 1764*, Londres, Thomas Nelson and Sons, 1961, pp. 235-251 (en dépit du sous-titre donné à cette édition critique, le journal se poursuit jusqu'en décembre 1764).

⁴⁴ Betty Radice, sous la dir. de, *Memoirs of My Life*, Londres, Penguin Books, 1984, pp. 141-142. John Murray, *The Autobiographies of Edward Gibbon*, John Murray, Londres, 1897 (l'ouvrage publie la retranscription de six manuscrits successifs).

⁴⁵ Collectif, *Drawing from the Past. William Weddell and the Transformation of Newby Hall*, Leeds, Leeds Museum and Galleries, in Association with West Yorkshire Archive Service, 2004, pp. 44-45.

⁴⁶ Archivio di Stato, Rome. Camerale II, Antichità e belle arti. Busta 11, fasc. 283 et 284.

⁴⁷ James Greig, sous la dir. de, *The Farington Diary, by Joseph Farington, R.A.*, Londres, Hutchinson and Company, 1928, vol. I, pp. 124-125 (Joseph Farington y cite, en particulier, le témoignage indirect du sculpteur Joseph Nollekens).

⁴⁸ Il s'agit d'un portrait typique de « grand-touriste » commandé au célèbre peintre Pompeo Batoni.

⁴⁹ Il s'agit d'un portrait de groupe (ce que l'on nomme, en anglais, un « conversation piece ») commandé au peintre anglais Nathaniel Dance-Holland, qui résidait alors à Rome.

de certains acteurs de cette même communauté dans les flux d'œuvres d'art et d'antiquités entre Rome et les îles britanniques. Il s'agit, d'une part, des états des âmes conservées aux Archives historiques du Vicariat : ces registres recensent en effet, paroisse par paroisse, l'ensemble de ceux qui y résidaient au moment de Pâques, dans le but de connaître aussi précisément que possible la composition de la population paroissiale et d'évaluer son degré de respect des préconisations de l'Église en matière de sacrements. Ils nous permettent donc de mesurer, dans l'espace et dans le temps, au moins de manière partielle, l'intensité de la présence britannique au sein de la Ville Éternelle et certains de ses modes d'habiter. Les licences d'exportation d'œuvres d'art et d'antiquités sont conservées aux Archives d'État : elles nous offrent la possibilité d'identifier, au moins partiellement, les principaux acteurs britanniques du marché de l'art romain ainsi que leurs stratégies ; elles doivent, cependant, en raison de leur caractère lacunaire, être confrontées avec d'autres types de source, en particulier les correspondances ou les livres de comptes⁵⁰.

Des sources iconographiques ont également été mobilisées afin de mieux comprendre quelle était la culture visuelle des futurs voyageurs mais aussi quels étaient les enjeux de leur séjour à Rome. On peut penser aux représentations plus ou moins réalistes de Rome sous la forme des gravures (celle de Giovanni Battista Piranesi, en particulier) qui circulaient largement dans les franges cultivées de la société britannique, mais aussi aux œuvres d'art et aux antiquités importées par de riches collectionneurs soucieux de démontrer qu'ils appartenaient bien à une élite du goût ; le séjour romain, pour ces derniers, ne visait pas seulement à leur permettre de marcher sur les traces des grandes figures de la période républicaine, mais aussi à nouer des contacts avec les acteurs locaux du marché de l'art et de l'antique afin de constituer ou de compléter leurs collections, mises en scène dans un cadre architectural qui était lui-même le résultat de la circulation, à partir de Rome, du nouveau modèle néo-classique.

Le cadre chronologique de cette étude est la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Le projet de départ était de délimiter cette période par les dates d'arrivée et de départ de Thomas Jenkins, qui a joué un rôle central au sein de la communauté britannique de la ville et même au-delà, soit 1751 et 1798. Cette dernière date avait, par ailleurs, le mérite de mettre en valeur le tournant que représente la prise de contrôle de la ville par les troupes françaises dans le contexte des guerres révolutionnaires. Nous avons finalement décidé de choisir les dates de 1748 et de 1803 comme bornes chronologiques de ce second XVIII^e siècle. La première correspond à la fin de

⁵⁰ John Kenworthy-Browne, « Matthew Brettingham's Rome Account-Book, 1747-1754 », *The Volume of the Walpole Society*, Vol. 49, 1983, pp. 37-132.

la guerre de succession d'Autriche et la seconde à la rupture de la paix d'Amiens, signée au printemps 1802 et qui avait permis une reprise du voyage des Britanniques en direction de l'Italie. Ce choix met l'accent sur le poids du contexte géopolitique dans le fonctionnement d'une communauté, régi par des enjeux qui sont loin de se limiter à l'échelle locale. Le voyage des Britanniques, on peut le comprendre, a été facilité ou rendu plus difficile par la conjoncture militaire, même si cette dernière n'explique pas tout : ainsi, on le verra, la césure de 1792-93, retenue par Jeremy Black⁵¹, est à relativiser. Il reste que le rapport de la Grande-Bretagne à la France et des Britanniques aux Français, y compris vu de Rome et à Rome même, a conditionné, au moins en partie, l'expérience du séjour à Rome. Quant au vécu et aux dilemmes propres aux voyageurs et résidents écossais, il s'explique aussi par le sort de la cause jacobite, qui ne peut se comprendre qu'à l'échelle européenne : tous les Écossais de Rome, bien entendu, ne sont pas des sympathisants des Stuart, mais beaucoup d'entre eux ont été placés face à des choix qui leur étaient parfois imposés et contraints de contrôler leurs déplacements comme leurs comportements en fonction de cette question. On pourrait ajouter que le rapport au monde des voyageurs britanniques, au cours de ce second XVIII^e siècle, a été lui aussi influencé par le nouveau statut de leur pays, véritable puissance émergente sur la scène européenne et mondiale. Comment, dans ces conditions, ne pas emporter avec soi un certain nombre de certitudes et d'idées préconçues au prisme desquelles étaient ensuite observées et jugées les réalités de la romanité contemporaine ?

La problématique à laquelle ce travail de recherche se propose de répondre est la suivante : comment s'organise la pluralité d'enjeux des expériences britanniques de Rome au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle ? De cette question semble en découler une autre : en quoi peut-on considérer que le séjour romain a constitué une expérience collective autant qu'individuelle pour les Britanniques, mettant à l'épreuve les solidarités traditionnelles, qu'elles soient nationales (voire supranationales), sociales ou professionnelles ?

La première partie se propose d'aider à mieux comprendre la pluralité des mobiles qui ont poussé de nombreux Britanniques à s'engager sur les routes qui menaient à Rome ainsi que la diversité croissante de ce public de voyageurs (dont certains sont devenus des résidents). Elle vise également à redéfinir les temporalités du séjour romain sur un demi-siècle, nuancé par exemple la « coupure » qu'aurait constitué la période révolutionnaire.

⁵¹ Jeremy Black, *Italy ...*, *op. cit.*, p. 223.

La deuxième partie a pour objectif de montrer le rôle qu'ont joué de nombreux Britanniques à Rome, en particulier lorsqu'ils y résidaient, dans le champ politique comme dans le champ culturel. La capitale des États pontificaux et de la chrétienté catholique est également le point de ralliement de la diaspora jacobite, ce qui ne manque pas de soulever des problèmes multiples, en particulier celui des allégeances politiques des Britanniques de Rome : si certains d'entre eux avaient clairement choisi leur camp, d'autres pouvaient se sentir écartelés par des loyautés conflictuelles – quand il ne s'agissait pas, tout simplement, d'intérêts divergents. Rome demeure également l'un des principaux pôles artistiques de l'Europe du XVIIIe siècle, ce qui a conduit de nombreux artistes à s'y établir, avec plus ou moins de succès. La question qui se pose, dans ce dernier cas, est celle des conditions de l'insertion dans le marché de l'art romain : les clés, une fois encore, étaient souvent détenues par un petit groupe d'intermédiaires aussi influents que polyvalents.

La troisième et dernière partie s'attachera à identifier et à caractériser les différentes manières d'être à Rome des Britanniques, qu'il s'agisse de s'approprier son espace ou ses codes, mais aussi de s'intégrer à la société locale ou de s'en tenir à l'écart. Les Britanniques, au cours de leur séjour, ont également été conduits à confronter leurs représentations de la romanité avec ses réalités, qu'il s'agisse de l'état de son patrimoine antique ou de ce qui constituait, pour beaucoup d'entre eux, une altérité difficile à réduire : sa catholicité.

En somme, on peut se demander quelles évolutions se sont produites, entre 1748 et 1803, dans le rapport des Britanniques à la romanité, et même quelles inflexions chronologiques sont perceptibles : dans quelle mesure les années 1760, avec la montée en puissance d'une nouvelle génération d'intermédiaires sur le marché du grand-tourisme, la mort du « Vieux Prétendant » et l'essor du modèle néo-classique, confortent-elles la place de la communauté britannique au sein de l'une des principales capitales culturelles de l'Europe des Lumières, fondamentalement cosmopolite ? En quoi les années 1790 peuvent-elles être considérées comme une période de transition, plutôt que comme un déclin, dans l'influence économique et culturelle de la « colonie » britannique à Rome ? Ce questionnement en soulève un autre : jusqu'à quel point la Rome contemporaine a-t-elle été une ville vécue par les Britanniques, qu'ils y aient séjourné brièvement ou s'y soient installés ?

PREMIÈRE PARTIE
ROME, UNE VILLE MYTHIFIÉE ?

INTRODUCTION

Au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, Rome continue d'attirer de nombreux Britanniques. Les raisons de cette attractivité sont diverses, mais l'une d'elles est bien connue : séjourner à Rome, pour une durée plus ou moins longue, c'est se conformer à un modèle. Un modèle éducatif, d'une part, celui du Grand Tour des jeunes aristocrates, au sein duquel la Ville Éternelle constitue une étape incontournable ; un modèle de formation, d'autre part, pour les artistes dont la future carrière aurait tout à gagner d'une fréquentation des chefs-d'œuvre de l'art renaissant et baroque mais aussi, et surtout, des vestiges de l'Antiquité. D'autres motivations, on le verra, peuvent expliquer l'afflux de Britanniques à Rome au cours d'une période qui apparaît tout à la fois comme un apogée et un tournant.

Il est vrai que le voyage d'Italie (et, avec lui, le séjour romain) est alors marqué par plusieurs mutations qui contribuent à en modifier le sens. Les candidats au départ sont en effet de plus en plus nombreux, mais ils sont aussi de plus en plus représentatifs des groupes sociaux qui participent à la prospérité grandissante de la Grande-Bretagne : on peut parler, dans une certaine mesure, d'une démocratisation du voyage d'Italie et d'une féminisation du « public » des voyageurs. De ce fait, le modèle du Grand Tour ne saurait rendre compte de l'ensemble des expériences britanniques de Rome : ces dernières sont, il est vrai, assez largement conditionnées par une série de facteurs (en particulier l'essor rapide d'un véritable genre littéraire composé de guides et de récits, visant à faciliter, mais aussi à codifier, l'itinéraire des futurs voyageurs), ce qui n'exclut pas une prise croissante d'autonomie, à mesure qu'avance la période, par rapport aux préconisations et aux stéréotypes.

Étudier les différentes pratiques du séjour romain, c'est aussi se poser la question de ses temporalités. Quand convient-il de séjourner à Rome ? S'agit-il d'une étape ou de la destination finale du voyage ? Comment peut-on mesurer et expliquer, au fil du temps, le flux et le reflux de la présence britannique au sein de la Ville Éternelle ? Ce n'est, on le verra, qu'en confrontant des sources très diverses que l'on peut tenter d'apporter des réponses à ces questions.

Bien que la pratique du Grand Tour soit ancienne, elle ne va pas sans susciter des débats au sein d'une société dont l'identité se structure à mesure que la puissance économique et géopolitique de la Grande-Bretagne s'affirme à l'échelle européenne et mondiale. Quitter, même provisoirement, le pays natal ne va pas de soi ; se confronter à un modèle politique (un autoritarisme plus ou moins tempéré par l'ouverture aux idées nouvelles) et religieux (le catholicisme) dont le rejet fonde de plus en plus la britannicité (*Britishness*) encore moins. Pour un certain nombre de voyageurs et de résidents se pose dès lors la question du maintien des

liens avec la société d'origine, voire de l'affirmation d'une loyauté à cette même société. La vivacité de ces débats justifie, au moins en partie, le rôle de certains acteurs-clés du Grand Tour : les précepteurs, chargés d'assurer le bon déroulement du voyage des jeunes aristocrates dont ils ont la charge, mais aussi de veiller sur leur moralité.

La Ville Éternelle apparaît donc bien comme le pôle autour duquel s'organisent différents types de circulations : de personnes, de biens, d'idées et de modèles. Les Britanniques qui ont fait le choix de partir pour Rome, quelles qu'aient été leurs motivations, ont joué un rôle majeur dans la dynamique de ces flux.

CHAPITRE 1 – COMMENT EXPLIQUER LE « TROPISME ROMAIN » DES BRITANNIQUES ?

Plusieurs facteurs peuvent expliquer l'intensité de la présence des Britanniques dans la Ville Éternelle entre 1748 et 1803 : la fidélité à des modèles déjà anciens, la fascination qu'exerce une image de Rome plus ou moins fantasmée, et parfois des mobiles de nature politique ou religieuse ; dans certains cas, la volonté d'échapper provisoirement à une vie de contraintes a aussi été déterminante.

I. Les motivations des élites anciennes et de leurs émules

1) *Le Grand Tour : un rite de passage*

Le XVIII^e siècle n'a pas « inventé » le Grand Tour, qu'il s'agisse du voyage en lui-même ou du nom qui lui fut donné par la suite. En effet, la pratique de ce voyage d'éducation des jeunes aristocrates européens, véritable rite de passage vers l'âge adulte et d'agrégation à une élite, remonterait, comme l'a montré Jean Boutier⁵², à la première moitié du XVI^e siècle. Quant au nom, qui n'aurait guère été utilisé au cours du XVIII^e siècle⁵³, il est le plus souvent attribué à Richard Lassels qui l'aurait forgé en 1670 dans la première édition de son ouvrage *The Voyage of Italy, Or A Compleat Journey Through Italy*. Dans sa préface, l'auteur écrit en effet à propos du voyage : « [...] aucun homme ne comprend Tite-Live et César, Guichardin et Monluc, comme celui qui a effectué avec soin le Grand Tour de France et le Tour d'Italie⁵⁴. » La manière dont Lassels se présente lui-même en première de couverture de l'ouvrage permet de comprendre ce qui fonde, selon lui, la véracité de son affirmation : « gentilhomme qui a voyagé

⁵² Jean Boutier, « Le Grand Tour : une pratique d'éducation des noblesses européennes (XVI^e-XVIII^e siècle) », *Le voyage à l'époque moderne*, n° 27, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004, pp. 7-21.

⁵³ Gilles Bertrand, « La place du voyage dans les sociétés européennes (XVI^e-XVIII^e siècle) », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 121-3 | 2014, pp. 7-26 (cf. p. 10 : « L'expression Grand Tour fut cependant peu utilisée à l'époque de sa splendeur supposée même si la critique contemporaine, notamment anglo-saxonne, s'est souvent plu à définir le XVIII^e siècle comme le siècle par excellence du voyage. »).

⁵⁴ Richard Lassels, *The Voyage of Italy, Or A Compleat Journey Through Italy, In Two Parts*, 1670 (cf. Préface, p. 11, la citation originale méritant sans doute d'être citée : “[...] no man understands Livy and Caesar, Guicciardin and Monluc, like him, who hath made exactly the Grand Tour of France, and the Giro of Italy.”). Toutes les citations de textes originaux en anglais ou en italien sont traduites, sauf exception qui sera précisée le cas échéant, par Philippe Prudent.

à travers l'Italie à cinq reprises⁵⁵, en tant que tuteur⁵⁶ de plusieurs membres de l'aristocratie et de la *gentry* anglaises ». On comprend d'emblée quel sens doit être donné au « Grand Tour » dès la fin du XVIIe siècle et tout au long du XVIIIe siècle : il s'agit d'un voyage destiné à parfaire l'éducation des jeunes aristocrates britanniques et européens et à leur permettre de confronter ce qu'ils ont appris au cours de leurs années de formation à la réalité sensible des lieux qu'ils sont voués à visiter ; la référence aux classiques latins (Tite-Live, César) sous-entend, quant à elle, la nécessité d'une étape à Rome. Que cette expression soit utilisée pour désigner une pratique du voyage étroitement associée à l'aristocratie britannique est assez paradoxal lorsqu'on sait qu'elle fut sans doute « inventée » (ou en tout cas popularisée) par un prêtre catholique largement formé en France⁵⁷ – le rejet du catholicisme et de la France étant, au XVIIIe siècle, deux des principaux éléments constitutifs d'une identité britannique émergente⁵⁸.

Dans un article du *Dictionnaire européen des Lumières*, Pierre Chessex définit le Grand Tour comme « un voyage initiatique qui permet aux jeunes gentilshommes anglo-saxons des XVIIe et XVIIIe siècle d'élargir leurs connaissances des pratiques sociales et politiques des divers États du Continent tout en s'imprégnant de culture classique en Italie⁵⁹. » Cette définition mériterait d'être à la fois nuancée et explicitée. Nuancée, car, comme l'a montré Jean Boutier⁶⁰, le Grand Tour ne concerne pas exclusivement les jeunes aristocrates britanniques et allemands. Explicitée, car ces jeunes aristocrates ne s'imprègnent pas à proprement parler de culture classique au cours de leur séjour romain (ils l'ont déjà été au cours de leur formation, comme nous le verrons plus loin) ; il s'agit pour eux, en réalité, que l'expérience sensible de la Rome antique (ses vestiges) succède à ce qui avait été jusque-là une expérience purement intellectuelle (une lecture précoce et intensive des auteurs anciens). Il n'en reste pas moins qu'il s'agit bien pour eux de faire, à l'issue de leurs études, leur entrée dans le monde (continental), dans ce que nous pourrions appeler, à la suite de Lucien Bély, la « société des princes »⁶¹, ce qui semble

⁵⁵ Entre la fin des années 1630 et les années 1660. L'auteur, lui-même, est mort en 1668 et l'ouvrage dont il est question ici fut publié à titre posthume.

⁵⁶ Je traduis ici, de manière littérale, le terme « tutor » qui figure dans la version originale. On verra plus loin que plusieurs équivalents français peuvent, en réalité, être proposés.

⁵⁷ Voir à ce sujet l'article biographique rédigé sur Richard Lassels par Edward Chaney dans l'*Oxford Dictionary of National Biography*.

⁵⁸ Voir à ce sujet Linda Colley, *Britons. Forging the Nation, 1707-1837*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1992 (pour la première édition).

⁵⁹ Pierre Chessex, « Grand Tour », in Michel Delon, sous la dir. de, *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2007, pp. 599-602 (la citation se trouve au début de l'article, p. 599).

⁶⁰ Jean Boutier, « Le Grand Tour ... », *op. cit.*, pp. 10-14.

⁶¹ Lucien Bély, *La société des princes*, Paris, Fayard, 1999.

logique pour des jeunes gens destinés pour la plupart à jouer un rôle actif dans la vie politique à leur retour en Grande-Bretagne.

Un exemple concret peut permettre de mieux comprendre le but ultime du Grand Tour (et, en particulier, du séjour romain) pour un jeune aristocrate britannique : celui de Philip Stanhope (1732-1768) qui séjourne en Europe entre 1746 et 1750 tout en conservant un contact très régulier par voie épistolaire avec son père naturel, Lord Chesterfield (1694-1773). Ce dernier souhaite en effet guider à distance, par ses conseils⁶², son fils dans ce qui doit être un véritable rite de passage (l'entrée dans l'âge adulte, puisque Philip Stanhope n'a que 14 ans lorsqu'il quitte l'Angleterre et 18 ans lorsqu'il rentre dans son pays natal) et un rite d'agrégation à l'élite sociale dont il est issu par sa naissance (bien qu'il s'agisse, dans le cas présent, d'un enfant illégitime). C'est ainsi qu'il lui rappelle, lors de son séjour à Rome (décembre 1749-mars 1750), combien la fréquentation des gens de son milieu doit lui permettre de se perfectionner dans l'art de se comporter en société :

« Vous n'avez eu jusqu'ici, je le reconnais, que peu d'opportunités de fréquenter une compagnie de qualité. Westminster School est, à n'en pas douter, un lieu où les manières sont peu policées et le comportement brutal. Leipzig, j'imagine, n'est pas un lieu où l'on trouve des manières raffinées et élégantes. Venise, je pense, vous aura un peu aidé ; Rome, je l'espère, vous aidera bien plus encore [...] ; en supposant toujours que vous ne fréquentiez que la meilleure compagnie, et avec l'intention de vous améliorer et de vous former, sans quoi rien n'est possible⁶³. »

Cette première citation, qui énumère les principales villes dans lesquelles le jeune homme a séjourné jusqu'alors, et donne le sentiment d'un progrès, de ville en ville, dans le raffinement des mœurs, montre combien son insertion dans les milieux aristocratiques des grandes villes de la péninsule est censée faire de lui un véritable homme du monde. Une autre lettre, un peu plus tardive, nous permet également de comprendre que le Grand Tour est un investissement à long terme pour les jeunes gens qui se plient à ses codes :

« À l'exception des moments où vous n'êtes pas chez l'ambassadeur de France, je pense que la seule langue que vous entendez est l'italien : les Italiens, en effet, ne parlent que peu le français, et celui qu'ils parlent est généralement de mauvaise qualité. Les Français n'ont rien à leur envier, et parlent généralement très mal l'italien [...]. Votre désir de plaire aux dames romaines vous donnera non seulement l'occasion mais aussi le moyen de converser élégamment avec elles dans leur propre langue. La princesse Borghese, à ce qu'on me dit, parle mal le français, et ne le fait qu'avec réticence ; vous devriez donc vous distinguer à ses yeux en utilisant sa langue. Elle est [...] à la tête du *beau monde* à Rome, et peut, par conséquent, établir ou détruire la réputation d'un jeune homme⁶⁴. »

⁶² Charles Stokes Carey, sous la dir. de, *Letters written by Lord Chesterfield to His Son*, William Tegg, Londres, 1872, vol. 1.

⁶³ *Ibid.*, p. 386, (lettre du 18 janvier 1750).

⁶⁴ *Ibid.*, pp. 396-397 (lettre du 22 février 1750). L'expression « beau monde » est en français dans le texte.

Le séjour à Rome en tant qu'étape incontournable, et même en tant qu'aboutissement, d'un Grand Tour est bien conçu comme une occasion de parfaire son éducation intellectuelle - l'apprentissage approfondi de l'italien qui ne peut qu'être utile à un jeune homme destiné à évoluer dans un milieu ouvert sur le monde, étant entendu qu'il maîtrise déjà le français, comme le sous-entend ce passage - et son apprentissage des codes sociaux de la bonne société européenne ; on retrouve d'ailleurs l'idée selon laquelle la fréquentation des femmes du monde est indispensable à quiconque souhaite se policer, pour ne pas dire se civiliser. Le Grand Tour est donc devenu, au milieu du XVIII^e siècle et au cours des décennies suivantes, une véritable institution sociale. Un fils l'accomplit à la suite de son père : c'est le cas, par exemple, de Lord Chesterfield puis de son fils naturel ; c'est aussi le cas du jeune Thomas Pelham qui accomplit son propre Grand Tour en 1777 alors que son père, le comte de Chichester, l'avait effectué en 1749-50⁶⁵. Il s'agit donc, pour eux, d'une tradition familiale qu'il leur appartient de poursuivre, d'une histoire familiale dans laquelle il leur est demandé de s'inscrire. Pour un père, il s'agit de transmettre à son héritier un capital « pratique » fondé sur sa propre expérience : les normes à respecter tout au long du voyage, les « compétences » sociales qu'il faut veiller à acquérir. Dans ces conditions, il s'agit aussi bien d'une expérience individuelle que d'une expérience collective.

Pour Xavier Cervantes, le Grand Tour a une fonction supplémentaire. Pour lui, en effet, il s'agissait d'une « pratique typiquement britannique qui contribuait à donner une cohésion à l'oligarchie aristocratique de la nation⁶⁶. » L'expérience du voyage continental, et notamment du séjour à Rome, constitue en effet, selon lui, l'un des fondements d'une « culture commune qui fût à même de la différencier des autres couches de la société⁶⁷ », contribuant du même coup à légitimer sa domination sociale. On pourrait compléter cette analyse en rappelant que ce rite d'agrégation à une élite sociale est double : il permet, en effet, d'assurer aussi bien la cohésion d'une classe que celle d'une « nation » en construction, transcendant ou tentant à tout le moins de transcender les appartenances strictement « nationales », la nation britannique. Si le Grand Tour fut une « pratique typiquement britannique », c'est bien grâce à cette dimension identitaire : cette pratique du voyage était commune aux héritiers de l'aristocratie anglaise, de l'aristocratie écossaise et de l'aristocratie irlandaise. Une expérience partagée, qui plus est dans

⁶⁵ John Ingamells, *A Dictionary of British and Irish Travellers in Italy, 1701-1800*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1997, p. 751.

⁶⁶ Xavier Cervantes, *L'Angleterre au XVIII^e siècle, 1714-1800*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 141.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 141.

une ville étrangère, pouvait contribuer à conforter une solidarité transnationale plutôt que strictement nationale.

L'idée d'un perfectionnement individuel et collectif qui serait permis par le séjour à Rome ne concerne pas que les jeunes aristocrates soucieux de parfaire leur éducation. L'un des codes socio-culturels du Grand Tour est, en effet, l'acquisition d'œuvres d'art, qu'il s'agisse d'originaux ou de copies. Dès le début du XVII^e siècle avec le futur roi Charles I^{er} et son entourage (on peut penser, notamment, au comte d'Arundel), et plus encore après la Glorieuse Révolution, les élites britanniques prennent l'habitude de collectionner les œuvres des grands maîtres de la Renaissance italienne : à cet égard, on peut considérer Charles I^{er} comme un pionnier et un prescripteur⁶⁸ avec l'acquisition, à la fin des années 1620, de la collection des Gonzague qui régnaient alors à Mantoue⁶⁹. Cet acte fondateur, pourtant critiqué à l'époque en raison du coût de la transaction, estimé à 20 000£, et du tropisme jugé suspect que le souverain semblait manifester pour un art associé à l'Italie catholique, aurait encouragé par la suite les aristocrates britanniques à reprendre contact avec des modèles artistiques venus d'Europe du Sud. À partir de la fin du XVII^e siècle, le désir d'acquérir des œuvres de la Renaissance et de l'âge baroque se confirme et contribue à faire évoluer le modèle du Grand Tour : la légitimité qui est acquise au cours de ce voyage initiatique n'est plus seulement liée à la fréquentation de la société politique du continent, mais aussi à la formation du goût dont attesterait l'appropriation d'œuvres d'art destinées à être exposées dans le cadre de la demeure familiale. Une fois encore, on le voit, le Grand Tour ne peut être conçu dans le seul cadre d'une stratégie individuelle.

Cette institution tend d'ailleurs à se diffuser, au cours des dernières décennies du XVIII^e siècle, dans les franges les plus dynamiques de la société britannique, y compris les « middling sorts » urbaines qui profitent de la croissance économique (on peut d'ailleurs estimer leur poids démographique à un cinquième de la population britannique à la fin du XVIII^e siècle, c'est-à-dire les personnes dont le revenu annuel est supérieur à 50£⁷⁰) et de l'expansion impériale pour s'élever. Ce faisant, les membres de cette nouvelle bourgeoisie sont tentés d'adopter, tout en les adaptant, certains des codes de l'élite traditionnelle : le voyage continental avec, comme

⁶⁸ Son épouse, Henriette-Marie de France, aurait quant à elle été à l'origine du goût des élites britanniques pour un peintre baroque comme Guido Reni.

⁶⁹ James T. Boulton et T.O. McLoughlin, sous la dir. de, *News from Abroad. Letters written by British Travellers on the Grand Tour, 1728-71*, Liverpool, Liverpool University Press, 2012, pp. 260-261.

⁷⁰ François-Joseph Ruggiu, in Stéphane Lebecq, sous la dir. de, *Histoire des îles britanniques*, Paris, PUF, coll. « Quadrige Manuels », 2013, p. 556.

point d'orgue, un séjour dans la Ville Éternelle, est l'un d'eux. Dès lors, le Grand Tour n'en est plus vraiment un : il s'agit d'une nouvelle pratique du voyage d'Italie dont le sens se modifie puisque ses acteurs et ses finalités ne sont pas ceux du voyage de formation traditionnel des élites de la naissance ; en outre, leurs moyens financiers ne leur permettent pas forcément de passer une année entière ou plus à l'étranger, comme c'est la norme pour les jeunes aristocrates du Grand Tour.

William Weddell (1736-1792), quant à lui, est un bon représentant d'une bourgeoisie en pleine ascension sociale, celle dont « les fractions les plus riches et les mieux éduquées [...] tendirent d'ailleurs à se confondre avec la *gentry* foncière par l'éducation et par les manières⁷¹ » : issu d'une famille qui a fait fortune dans le grand commerce maritime, il n'est plus un tout jeune homme lorsqu'il effectue son « Grand Tour » au milieu des années 1760 (en raison de circonstances familiales, il est d'ailleurs contraint de scinder son périple en deux épisodes : un séjour français en 1762, puis un séjour italien en 1764-65) ; le nom de Weddell n'est d'ailleurs pas le sien, à l'origine, mais celui de son grand-oncle paternel, mort sans héritier mâle, qu'il a relevé pour éviter son extinction⁷². Il a donc tout à prouver sur le plan social, et son séjour romain, qui constitue l'étape la plus longue de son périple (23 décembre 1764-9 mars 1765 ; puis fin mars-mai 1765⁷³) doit manifestement lui permettre de démontrer son aptitude à suivre les codes du milieu auquel il aspire. Plutôt qu'un voyage d'initiation ou d'éducation, son « Grand Tour » est avant tout un voyage de distinction.

Alors que le voyage d'Italie concerne, sous des formes diverses, un nombre de ressortissants en rapide croissance, un débat ancien sur l'utilité voire la légitimité de cette pratique du voyage resurgit en Grande-Bretagne.

Ainsi, en 1764, paraissent les *Dialogues on the Uses of Foreign Travel; Considered as a Part of an English Gentleman's Education: Between Lord Shaftesbury and Mr. Locke*, écrits par Richard Hurd. Il s'agit, comme le titre l'indique, d'opposer les arguments des partisans (représentés par Lord Shaftesbury, membre de cette noblesse anglaise qui continue d'adhérer au modèle du Grand Tour) et des détracteurs (représentés par le philosophe John Locke qui avait publié, dès 1693, un essai critique sur le Grand Tour) de ce type de voyage :

« M. Locke : (...) Je dirais, donc, que pour étudier de manière efficace la nature humaine, un voyageur doit suivre un itinéraire qui dépasse largement les limites de l'Europe. (...) Le tour d'Europe présente peu

⁷¹ *Ibid.*, p. 557.

⁷² Collectif, *Drawing from the Past. William Weddell and the Transformation of Newby Hall*, Leeds Museums and Galleries in association with West Yorkshire Archive Service, Leeds, 2004, pp. 13-18.

⁷³ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 986.

d'intérêt, sinon d'offrir une perspective unique, uniforme, insuffisamment variée, et ne permet rien, sinon observer les mêmes manières raffinées et les mêmes politiques artificielles ; ce n'est donc pas une expérience suffisamment diversifiée pour retenir ou même mériter notre attention. (...)

Lord Shaftesbury : Si je vous suis bien, vous entendez le décourager d'étudier dans d'autres pays une société basée sur la raison et la civilité, ce qui est l'état le plus évidemment naturel de l'homme, et souhaitez lui faire perdre son temps et son étude dans l'observation d'esclaves, de fous ou de sauvages, tous états dans lesquels la raison et la civilité n'ont aucune place et dans lesquels l'humanité elle-même vient presque à disparaître.

Admirable conseil que celui venant d'un philosophe ! (...)

M. Locke : (...) Les mœurs de chaque État lui sont particulières, et sont adaptées à son génie propre. L'organisation sociale qui prévaut dans certaines parties du Continent peut être étudiée et jugée supérieure à la nôtre, mais ne doit certainement pas lui être préférée. (...) Dans les monarchies les plus absolues d'Europe, on ne trouve que des courtisans. Dans notre monarchie, qui est plus libre, on ne devrait trouver que des citoyens. Laissons l'art de la ruse et de l'insinuation fleurir en France. (...) Mais laissons prévaloir ici une nature plus virile. Nous avons un prince à servir, et non à flatter. Nous avons un pays à chérir, non une cour à adorer. Nous avons, en un mot, des buts à poursuivre et des intérêts à défendre, dont nos voisins plus raffinés semblent se décharger avec bonheur.⁷⁴ »

La critique du Grand Tour et, plus généralement, du voyage prolongé hors des frontières du pays d'origine, se fonde donc sur plusieurs formes d'oppositions : entre le sentiment national et le cosmopolitisme promu par une certaine élite (et dont relèverait la pratique du Grand Tour) ; entre une « virilité » qui serait l'apanage du peuple anglais (sinon britannique) et un « raffinement », voire une féminité, qui serait le propre des peuples continentaux et notamment des Français (« l'art de la ruse », la dissimulation, sont des attributs - voire des « armes » - traditionnellement prêtés à la nature féminine) ; enfin, entre deux modèles monarchiques, l'absolutisme continental (et surtout français) et la monarchie limitée à l'anglaise, seul régime apte à garantir les libertés de son peuple. En somme, il s'agit de rappeler au lecteur (et à l'interlocuteur fictif de John Locke) les fondements de la puissance anglaise et britannique en cette seconde moitié du XVIII^e siècle⁷⁵.

Ce passage rappelle que le Grand Tour suscite, depuis la fin du XVII^e siècle au moins, de fortes réticences au sein de la société anglaise. Richard Lassels, en effet, en cherchant à démontrer l'intérêt du voyage d'Italie et les conditions requises pour qu'il soit un succès, évoque un argument qui pouvait être retourné contre cette pratique :

« Enfin, je voudrais qu'il (le tuteur chargé d'accompagner le jeune voyageur) soit anglais, et non pas étranger. Ce n'est pas par hostilité vis-à-vis des étrangers que je m'exprime, mais par amour pour mes propres compatriotes. J'ai connu, en effet, de jeunes *gentlemen* anglais auxquels leurs gouverneurs originaires d'un pays étranger avaient fait beaucoup de tort lors de leur voyage. Certains, que j'ai connus, ont conduit leurs protégés à Genève où ils ont acquis les rudiments de la langue française mais perdu leur amour pour l'Angleterre et leur respect pour la monarchie (...).⁷⁶ »

⁷⁴ Elizabeth A. Bohls and Ian Duncan, sous la dir. de, *Travel Writing, 1700-1830. An Anthology*, Oxford, Oxford University Press, 2005, pp. 18-20.

⁷⁵ Linda Colley, dans l'essai déjà évoqué, cherche à expliquer comment une identité « britannique » a justement émergé, au cours de la période considérée, en opposition à la France, à la religion catholique, etc.

⁷⁶ Richard Lassels, *The Voyage ...*, *op. cit.*, pp. 16-17.

Cet extrait rappelle certains des principaux risques auxquels seraient exposés les jeunes voyageurs et qui sont d'ordre politique : l'affaiblissement de l'attachement à la patrie et à un modèle de monarchie modérée (dans les deux cas, directement ou indirectement, cette menace est associée à la France). On pourrait ajouter le coût important qu'il implique pour les familles concernées, ce qui induit une perte de ressources financières pour le pays, et le risque consistant à exposer un voyageur jeune, donc immature, aux dangereuses séductions du catholicisme (honné depuis la fin du XVII^e siècle dans la mesure où il est associé, tout comme l'Eglise romaine, à l'autoritarisme) et d'un autre modèle de société (l'immoralité qui caractériserait les sociétés française et italienne, en particulier).

Comme en écho à ces mises en garde, des arguments en faveur du Grand Tour sont développés à la même époque par d'anciens voyageurs, soit dans un cadre privé (correspondance, par exemple), soit dans un cadre public (essai, autobiographie). C'est ainsi qu'Edward Gibbon, dans ses écrits autobiographiques, manifeste la volonté de défendre le voyage continental (et, notamment, le voyage d'Italie) en énonçant les conditions nécessaires au succès de cette entreprise :

« Le rôle du voyage à l'étranger a souvent été débattu de manière assez générale mais les conclusions qu'on en tire doivent finalement prendre en compte le caractère et les circonstances propres à chaque individu. (...) Mais, en tenant pour acquises les conditions déjà énoncées et indispensables qui sont un certain âge, une capacité de jugement, une bonne connaissance des hommes et des livres, ainsi qu'une indépendance vis-à-vis des préjugés du pays d'origine, je décrirai brièvement les qualités qui me semblent essentielles chez un voyageur. Il devrait être doté d'une vive et inépuisable vigueur d'esprit et de corps, de manière à affronter tous les modes de transport, et, avec un sourire inébranlable, les épreuves liées à la route, au temps et à l'hébergement. Il doit être pourvu d'une curiosité insatiable, ne pas rechercher le confort ni être soucieux d'épargner son temps, ne pas craindre le danger qui l'amènera à toute heure du jour et de la nuit à braver les pluies torrentielles, à gravir des montagnes, (...) tout cela dans l'espoir incertain de se divertir et de s'instruire. Les arts de la vie quotidienne ne peuvent être étudiés dans un cabinet, par une connaissance approfondie des classiques et de l'histoire ; mon voyageur doit allier une connaissance pratique de l'agriculture et de l'industrie, il devrait être à la fois chimiste, botaniste et maîtriser la mécanique. Une oreille musicale démultipliera les plaisirs de son tour d'Italie, et un œil correctement et finement exercé (...) lui permettra de juger des mérites d'un tableau et de déterminer les proportions d'un bâtiment (...).⁷⁷ »

En quelques lignes, Edward Gibbon, qui vient d'évoquer son propre Grand Tour et son passage à Rome (1764-1765), montre combien il est imprégné de l'esprit des Lumières : voyager, en effet, forme non seulement la jeunesse mais aussi le jugement, étant entendu que la connaissance s'acquiert par l'expérience ; il cherche également à répondre à certaines des objections évoquées plus haut : un voyage réussi est soumis à certaines conditions mais ne saurait remettre en question la virilité de celui qui l'entreprend. C'est pourquoi il insiste au

⁷⁷ Edward Gibbon, *Memoirs of My Life*, 1796 (édition établie par Betty Radice en 1984 pour la collection *Penguin Classics*), pp. 142-143.

contraire, sur toutes les épreuves auxquelles le futur voyageur sera exposé et qui ne manqueront pas de l'aguerrir, reprenant en cela des arguments déjà utilisés par les humanistes et leurs héritiers – son voyageur idéal n'est autre que « l'honnête homme » des XVI^e et XVII^e siècles, doublé d'un entrepreneur de son temps – et par les promoteurs du Grand Tour, ainsi que certains des poncifs véhiculés par la littérature de voyage de l'époque.

Un autre témoignage, celui de Thomas Pelham, pourrait être évoqué à l'appui des thèses soulignant les mérites du voyage continental. Dans une lettre envoyée d'Espagne à son père, en 1776, alors qu'il est en train d'accomplir son propre Grand Tour, Pelham évoque l'intérêt qu'offre, selon lui, une expérience directe des sociétés étrangères à l'Angleterre : « Je pense qu'il est tout à fait nécessaire et juste que chaque jeune homme puisse savoir qu'il existe d'autres pays que celui dans lequel il vit, qu'il existe des créatures dotées de raison en dehors de son île, et que, bien que les hommes soient eux-mêmes différents, ils vivent tous sous les mêmes cieux et sont gouvernés par la même Providence bienveillante (...).⁷⁸ » En dépit d'un certain idéalisme (faire le Grand Tour n'est pas à la portée de tous les jeunes hommes), il insiste surtout sur l'idée selon laquelle le voyage développerait l'esprit de tolérance auquel, une fois encore, étaient attachés les hommes des Lumières - encore cette expérience des autres sociétés est-elle limitée à celles du continent européen, comme n'aurait pas manqué de le souligner John Locke sous la plume de Richard Hurd.

2) Une image de Rome plus ou moins fantasmée

a. La Grande-Bretagne du XVIII^e siècle : une nouvelle Rome ?

Au cours des deux premiers tiers de ce que l'on pourrait appeler, avec certains historiens, un « long XVIII^e siècle »⁷⁹, les élites politiques britanniques manifestent de différentes manières une conviction : elles seraient les héritières légitimes des grands hommes des premiers siècles de la Rome républicaine. Philip Ayres, dans *Classical Culture and the Idea of Rome in Eighteenth-Century England*⁸⁰, évoque d'ailleurs la prégnance multiforme (dans le discours

⁷⁸ British Library, Add. MS 33 127 (lettre du 2 juin 1776). Contrairement à un usage assez bien établi, Thomas Pelham a en effet visité l'Espagne avant de traverser la France puis d'arriver en Italie.

⁷⁹ Plusieurs historiens britanniques, spécialistes de la période, délimitent le XVIII^e siècle dans un sens assez large, de la Glorieuse Révolution de 1688-89 à la fin de la période géorgienne (cf. par exemple Frank O'Gorman, *The Long Eighteenth-Century. British Political and Social History, 1688-1832*, « The Arnold History of Britain Series », Londres, Hodder Arnold, 1997).

⁸⁰ Philip Ayres, *Classical Culture and the Idea of Rome in Eighteenth-Century England*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

politique et social, mais aussi dans les représentations) de ce qu'il nomme une « métaphore romaine » pour désigner ce phénomène. Voltaire, qui connaissait bien la Grande-Bretagne pour y avoir résidé entre 1726 et 1728, avait identifié dès les années 1730 cette propension des élites britanniques à concevoir leur système politique comme étant directement inspiré de celui de la Rome républicaine :

« Les membres du Parlement d'Angleterre aiment à se comparer aux anciens Romains autant qu'ils le peuvent. (...) J'avoue que je ne vois rien de commun entre la majesté du peuple anglais et celle du peuple romain, encore moins entre leurs gouvernements. (...) Voici une différence plus essentielle entre Rome et l'Angleterre, qui met tout l'avantage du côté de cette dernière : c'est que le fruit des guerres civiles à Rome a été l'esclavage, et celui des troubles d'Angleterre, la liberté⁸¹. »

S'il a raison sur le plan formel, Voltaire semble en réalité ne pas comprendre que c'est à l'instauration de la République en 509 av. J.-C., et non aux guerres civiles du I^{er} siècle av. J.-C., que ces élites comparent leur propre « Glorieuse Révolution » de 1688-89 ; dans leurs esprits, les premiers siècles de la République romaine (de la fin du VI^e siècle à la fin du III^e siècle av. J.-C.) auraient en effet rendu leur liberté aux Romains et contribué à promouvoir les vertus civiques.

À partir de la fin du XVII^e et tout au long du XVIII^e siècle, la Grande-Bretagne semble connaître le début d'un âge d'or caractérisé par une stabilisation politique (l'instauration progressive d'une monarchie parlementaire) ainsi que par une véritable expansion économique (les débuts du processus d'industrialisation) et géopolitique (la construction d'un empire aux dimensions mondiales). Ces succès semblent avoir conforté les élites politiques britanniques dans leur conviction que leur système était le meilleur et que leur émergence sur la scène internationale s'apparente à celle qu'avait connue, à partir du III^e siècle av. J.-C., la cité de Rome au sein du bassin méditerranéen. À vrai dire, cette « métaphore romaine » ne date pas, comme le note lui-même Philip Ayres, du XVIII^e siècle, mais elle triomphe et irrigue véritablement le discours et les représentations jusqu'aux années 1760 car elle sert à justifier le modèle politique, géopolitique, social et culturel qui se met alors en place en Grande-Bretagne, tout comme elle permet aux élites Whig (puis, progressivement, à l'ensemble de la classe politique britannique) de justifier leur prééminence.

Sur le plan politique, les élites politiques et leurs relais au sein de l'intelligentsia britannique affirment en effet que le modèle monarchique qui s'est imposé à partir de la fin du XVII^e siècle

⁸¹ Voltaire, *Lettres philosophiques*, Lettre VIII « Sur le Parlement », 1734 (vol. 1, pp. 88-89 dans l'édition Hachette de 1915).

s'inspire directement, lorsqu'il ne le dépasse pas, de celui de la Rome républicaine commençante. C'est ainsi que Joseph Addison (1672-1719) écrit, dans un article du *Spectator*, en janvier 1712 :

« Il m'est impossible de lire un passage de Polybe, ou un autre de Cicéron, sur ce sujet, sans l'appliquer avec un secret plaisir à la Constitution anglaise, à laquelle ils correspondent bien davantage qu'à celle des Romains. Ces deux grands auteurs accordent en effet leur faveur à un gouvernement mixte, qui allie trois pouvoirs, le pouvoir royal, le pouvoir de la noblesse et celui du peuple. À n'en pas douter, ils avaient à l'esprit une cité de Rome dans laquelle le consul représentait le pouvoir royal, le Sénat celui de la noblesse et les tribuns celui du peuple. Cette séparation des trois pouvoirs dans la constitution romaine n'était en réalité ni aussi nette ni aussi naturelle qu'elle l'est dans la forme anglaise du gouvernement⁸². »

Ce passage est très révélateur de l'imprégnation du discours dominant par les références aux classiques grecs et latins (Polybe, le grand historien grec, admirateur du modèle impérial romain, dont l'œuvre visait à expliquer pour ses contemporains de langue grecque les raisons de l'inéluctable formation d'un Empire aux dimensions de la Méditerranée ; Cicéron, l'orateur et philosophe qui fut, on le verra, l'un des auteurs les plus lus par les générations successives d'élèves des *public schools* anglaises) et de l'analogie qu'opéraient volontiers les élites britanniques Whig entre les institutions de la République romaine et celles de la Grande-Bretagne du XVIIIe siècle : ces dernières avaient, en effet, conservé un pouvoir royal⁸³ dont les prérogatives étaient désormais encadrées par un Parlement qui, avec ses deux chambres (faut-il voir dans la Chambre des Lords l'héritière du Sénat romain et dans la Chambre des Communes celle des tribuns de la plèbe ?) constituait la véritable clé de voute du système politique. Il faut aussi préciser le jugement que portait Polybe sur le régime politique de la Rome républicaine afin de saisir le sens véritable, et à vrai dire toute l'ambiguïté, de la comparaison avec le système politique britannique : il présentait en effet son fonctionnement institutionnel comme un compromis harmonieux entre la monarchie (consuls), l'oligarchie (Sénat) et la démocratie (assemblées de citoyens), même si, dans les faits, c'est la tendance oligarchique qui l'emportait assez largement⁸⁴.

Bien que Philip Ayres note la progressive banalisation de cette « métaphore romaine » à partir du milieu du XVIIIe siècle, on peut constater qu'elle continue d'influencer le discours dans les décennies suivantes, comme en témoigne le récit de voyage publié par Peter Beckford (1740-

⁸² Joseph Addison, *The Spectator*, n°287, 29 janvier 1712. Cité dans Philip Ayres, *Classical Culture ...*, op. cit., pp.9-10. Il faut noter, d'ailleurs, qu'Addison fut également l'auteur d'un guide de voyage qui connut un grand succès au début du XVIIIe siècle : *Remarks on Several Parts of Italy*, 1705.

⁸³ Il faut d'ailleurs noter que la seule expérience politique s'apparentant à une République (la période dominée par la figure d'Oliver Cromwell), dans l'histoire récente de la Grande-Bretagne, était associée à l'autoritarisme.

⁸⁴ Polybe, *Histoire*, VI, 15-18 (édition établie par François Hartog et Denis Roussel, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2003, pp. 566-569).

1811), un ancien « grand-touriste⁸⁵ », à la fin du siècle. Ce dernier, dans un long passage consacré à l'étape romaine de son séjour italien, reprend en effet à son compte la « métaphore romaine » lorsqu'il écrit : « Le Sénat, sous le gouvernement royal, semble n'avoir eu que peu ou pas d'autorité ; il formait un conseil privé du roi qui ne le consultait que lorsqu'il le jugeait opportun, mais n'était nullement tenu de prendre son avis en compte⁸⁶. » On voit assez clairement l'analogie partielle (et plus ou moins discutable) qu'établit l'auteur entre le Sénat romain et le Parlement britannique : la « révolution » qui a mis fin à la royauté en 509 av. J.-C. a permis d'instaurer une République au sein de laquelle le Sénat joue désormais un rôle éminent ; de même la « Glorieuse Révolution » de 1688-89 a-t-elle anéanti la tentation de l'absolutisme et renforcé les pouvoirs du Parlement britannique - et c'est précisément l'existence de ce puissant contre-pouvoir qui garantit la liberté aux Britanniques. Le même auteur précise ensuite le sens de l'éloge qu'il fait de la Rome républicaine :

« Bien que je ne sois pas un ami des républiques, en raison de la conviction profonde qui est la mienne que les peuples sont plus opprimés par cette forme de gouvernement que par le gouvernement mixte qui est le nôtre, je ne peux nier que les trois premiers siècles de la République romaine⁸⁷ furent particulièrement heureux. Ils ne furent pas moins marqués par la vertu que par le courage. Les lois des Romains avaient moins d'influence sur la moralité que leur amour de la vertu⁸⁸. »

Au-delà d'une comparaison servant à justifier un système qui donnait à Peter Beckford une place de choix en raison de son extraction sociale, on peut constater la permanence de ce type de discours jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, alors même que le contexte politique avait changé et que le risque d'évolution vers une monarchie absolue n'était manifestement plus d'actualité.

L'analogie entre la Grande-Bretagne du XVIIIe siècle et la Rome républicaine ne s'arrête pas au système politique. La lecture de certains témoignages ou essais suggère des similitudes sur le plan de l'organisation sociale. Ainsi en allait-il, par exemple, au sein de sociétés très hiérarchisées, des réseaux de clientèle qui unissaient, autour d'un notable, un nombre plus ou moins important de dépendants :

« La relation entre un patron et son client était une institution politique datant de Romulus, qui visait à lier plus intimement le Sénat et le peuple. Elle fonctionnait dans l'intérêt de chacun : le patricien apportait sa protection, le plébéien l'en dédommageait par son respect et sa servilité. Les grands recevaient de ceux

⁸⁵ L'expression « grand-touriste », qui sera fréquemment utilisée dans la suite de ce travail, est la traduction française du vocable « grand-tourist » qu'emploient volontiers les historiens de langue anglaise.

⁸⁶ Peter Beckford, *Familiar Letters from Italy to a Friend in England*, 1805, vol. II, p. 99.

⁸⁷ Cette focalisation sur « les trois premiers siècles de la République romaine » doit être comprise comme une lecture sélective opérée par les élites britanniques dans le but de servir leur « thèse » : les deux derniers siècles av. J.-C. furent en effet marqués par une série de troubles civils.

⁸⁸ Peter Beckford, *Familiar Letters ...*, *op. cit.*, vol. II, p. 158.

qui dépendaient d'eux des marques d'attention plus importantes qu'il ne nous plairait, à vous ou à moi, de recevoir ; [...] ils venaient régulièrement le matin pour leur souhaiter une bonne journée, et le soir, à la tombée du jour, pour leur souhaiter une bonne nuit. Il n'y avait pas de plus sûr moyen de gagner en popularité que d'organiser des fêtes. Les plus riches utilisaient chaque opportunité qui s'offrait à eux, comme la naissance d'un fils ou son arrivée à l'âge adulte, etc. Ils se montraient également aussi complaisants et familiers, au moment des élections, qu'un membre du Parlement anglais⁸⁹. »

Ce point de vue de Peter Beckford est éclairant dans la mesure où il opère, là encore, une relecture (et une réinterprétation) de la société romaine à l'aune de la société britannique de son époque ; comme le rappelle en effet François-Joseph Ruggiu : « Les Britanniques vivaient dans une société de face-à-face où les individus côtoyaient un nombre limité de personnes qu'ils connaissaient bien. Ils étaient reliés les uns aux autres par des relations verticales fondées sur les notions complémentaires de déférence et de protection⁹⁰. » Il faut préciser que Beckford est lui-même issu d'une très riche famille de l'aristocratie foncière (que l'on pourrait assimiler, en filant la « métaphore romaine », à une famille « patricienne ») et qu'il fut élu à la Chambre des Communes en 1768, au retour de son Grand Tour. Il s'agit donc d'une trajectoire sociale très classique dans la Grande-Bretagne du XVIIIe siècle, qui explique un regard assez complaisant sur la manière dont le clientélisme structurait une grande partie de la vie politique locale.

La « métaphore romaine », qui imprègne un discours visant, comme on l'a vu, à légitimer un ordre politique et social, a également influencé de manière durable les représentations – l'image, en tout cas, que les membres des élites britanniques cherchaient à se donner d'eux-mêmes et à donner d'eux-mêmes aux autres.

Philip Ayres⁹¹ souligne ainsi le double mouvement à l'œuvre dans ce domaine à partir de la fin du XVIIe siècle, puis tout au long du XVIIIe siècle, en Grande-Bretagne. D'une part, il rappelle que la représentation « à la romaine » n'était pas absente avant la fin du XVIIe siècle, mais elle était très largement le privilège des souverains ou des membres de la famille royale ; en outre, les modèles dont s'inspiraient statues ou bustes « à la romaine » étaient le plus souvent des figures d'empereurs romains. À partir de la Glorieuse Révolution, ce type de représentation tend à se développer et à concerner de plus en plus des figures de la vie politique, notamment des membres du Parlement issus de l'aristocratie traditionnelle ; les modèles antiques, cette fois-ci, sont essentiellement des dirigeants romains de l'époque républicaine, des hommes qui s'engageaient volontiers dans les affaires de leur cité et veillaient à s'illustrer sur les champs de

⁸⁹ *Ibid.*, vol. II, pp. 163-164. L'ensemble des citations de cette sous-partie, il faut le rappeler, sont intégrées à un chapitre présentant le fonctionnement politique et social de la Rome antique et intégré au récit du second séjour de l'auteur dans la Ville Éternelle au milieu des années 1780.

⁹⁰ François-Joseph Ruggiu François-Joseph, in Stéphane Lebecq, sous la dir., *Histoire ...*, op. cit., p. 562.

⁹¹ Philip Ayres, *Classical Culture ...*, op. cit., pp. 63-65 (c'est largement le sujet du deuxième chapitre de l'ouvrage, dont le titre, de manière suggestive, est : « Virtue made visible »).

bataille, d'où la diffusion de statues ou de bustes représentant leurs commanditaires sous les traits d'un général romain. Un bon exemple de ce type de représentation est celui du buste en marbre « à la romaine » de Philip Dormer Stanhope, 4^{ème} comte de Chesterfield⁹², réalisé par le sculpteur anglais Joseph Wilton (1722-1803) en 1757 (cf. Figure 1). Il est intéressant de savoir que le sculpteur a lui-même résidé à Rome, entre le tout début de l'année 1749 et le printemps 1751⁹³, où il a pu, comme bien d'autres artistes, compléter sa formation et se préparer à produire des œuvres destinées à conquérir une clientèle britannique fortunée, et que sa signature, qui figure sur le socle du buste, est gravée en latin : « I. WILTON, fecit, ad vivum, 1757 ».



⁹² Il s'agit du père naturel du jeune Philip Stanhope, dont le cas a été évoqué plus haut.

⁹³ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 1009.

Figure 1 - Joseph Wilton, Buste de Philip Dormer Stanhope, 4^{ème} comte de Chesterfield, 1757 (marbre de carrare, hauteur de 67 cm, exposé au British Museum, Londres).

Ce type de représentation, dont le but est d'ennobler symboliquement le modèle par l'analogie avec une figure « héroïque » (ou héroïsée) de la Rome républicaine, ce qui lui octroie en principe les vertus traditionnellement prêtées aux anciens Romains (courage, amour de la patrie, ...), perdure pendant une bonne partie du XVIII^e siècle. Il ne s'agit pas du seul exemple de « romanisation » des élites britanniques puisque ce goût pour le modèle antique s'étend également au cadre architectural des demeures seigneuriales⁹⁴.

La question des représentations renvoie également à celle du collectionnisme, une pratique sociale et culturelle qui caractérise le mode de vie aristocratique en Grande-Bretagne depuis le XVII^e siècle et prend de l'ampleur au cours du siècle suivant. Si le goût pour l'art ainsi que la volonté d'acquérir et d'exposer des antiquités et des tableaux ont été stimulés par l'exemple des souverains britanniques, en particulier par les Stuart, il apparaît inscrit dans une histoire longue qui prend sa source dans l'Antiquité romaine. Il est difficile, en effet, de ne pas voir une analogie entre l'habitude prise par les plus riches aristocrates britanniques de s'approprier des vestiges antiques et celle d'une figure aussi célèbre que Cicéron, collectionneur passionné d'œuvres d'art originaires de Grèce. Ce dernier écrivait ainsi, en 46 av. J.-C., à M. Fabius Gallus, l'un des hommes qu'il avait chargés d'alimenter sa collection personnelle : « J'ai fait construire dans ma villa de Tusculum de nouvelles salles de lecture qui sont situées dans une petite colonnade, et je voudrais les décorer avec des peintures ; en fait, s'il est une chose en la matière qui me procure du plaisir, c'est bien la peinture⁹⁵. » L'orateur et philosophe romain, on le sait, était l'un des écrivains les plus fréquemment étudiés dans le cadre du système éducatif britannique de l'époque. L'évocation de sa villa ne pouvait que conforter les élites britanniques du XVIII^e siècle dans une stratégie visant à mettre en scène dans leurs demeures rurales des bustes, des statues et des tableaux qui attestaient de leur goût. Cette volonté de replacer de manière manifeste la Grande-Bretagne contemporaine dans une longue lignée de puissances éclairées se retrouve dans l'introduction des *Memoirs of Painting* publiées par William Buchanan en 1824. Ce dernier, lui-même averse collectionneur de tableaux de maîtres, n'hésite pas à y retracer à grands traits l'histoire du goût pour l'art et pour le mécénat des grands dirigeants, faisant de son

⁹⁴ Philip Ayres, *Classical Culture ...*, *op. cit.*, pp. 75-83.

⁹⁵ Susan Pearce et Alexandra Bounia, sous la dir. de, *The Collector's Voice. Ancient Voices*, Londres et New York, Routledge, 2000, vol. 1, p. 116. L'ouvrage cite un extrait d'une lettre de Cicéron à son agent, M. Fabius Gallus, datant vraisemblablement de 46 av. J.-C. (le texte, traduit en anglais dans l'ouvrage, est tiré d'une édition de la *Correspondance* de Cicéron publiée dans la Loeb Classical Library).

pays l'héritier du Haut-Empire romain, de la République de Venise et de la Florence des Médicis ; s'il s'agit, dans son esprit, de justifier *a posteriori* les nombreuses acquisitions de tableaux effectuées à Rome et dans d'autres capitales culturelles de l'Europe à la faveur des guerres napoléoniennes, il reprend aussi à son compte le mythe d'une « Angleterre romaine » qui a permis aux dirigeants britanniques de légitimer, au cours du XVIIIe siècle, leur domination politique puis la construction de leur empire. C'est ainsi, vraisemblablement, qu'il faut interpréter le passage suivant :

« Les trente dernières années ont produit des événements dans l'histoire de l'Europe, qui [...] ont arraché de leurs anciens sanctuaires ces trésors de la Science et de l'Art qui avaient longtemps fait la fierté et la gloire des États auxquels ils appartenaient. [...] Ce que Rousseau a dit de Constantinople, nous pourrions l'appliquer à la France et à l'Italie – car c'est à ces sources que nos principales richesses en matière d'art ont été puisées⁹⁶. »

Ce que Buchanan semble appeler de ses vœux, à l'aube de ce que certains historiens ont considéré comme un « siècle britannique », c'est l'édification dans son pays de la même « puissance douce » qui avait contribué, au-delà de la domination politique et économique, au rayonnement des Césars comme à celui des Médicis. Le modèle, quoi qu'il en soit, reste avant tout italien.

Pour comprendre véritablement cette propension des élites britanniques à concevoir et à se (faire) représenter comme les héritières de la Rome républicaine, il faut revenir sur ce que Vicky Coltman a pu appeler un « conditionnement intellectuel » de ce groupe social⁹⁷. Elle insiste en effet sur le contenu de l'enseignement dispensé par les « public schools » (Westminster, Harrow, Eton, ...) qui formaient alors les membres des futures élites politiques britanniques. Pour le caractériser, elle n'hésite pas à employer le terme de « processus de 'romanisation' »⁹⁸. En effet, c'est l'apprentissage de la langue et de la littérature romaines et grecques qui constituait, comme elle le rappelle, la base de la formation intellectuelle de ces jeunes gens : « On a estimé qu'au moment où un jeune garçon sortait d'Eton ou de Winchester, il avait lu l'*Enéide* de Virgile au moins deux fois et la totalité des poèmes d'Horace deux ou trois fois, à l'exception de ses *Épodes*, dont certains poèmes étaient jugés trop peu convenables pour un

⁹⁶ William Buchanan, *Memoirs of Painting, With a Chronological History of the Importation of Pictures by the Great Masters into England since the French Revolution*, Londres, R. Ackermann, 1824, vol. 1, pp. XII-XIII.

⁹⁷ Vicky Coltman, *Fabricating the Antique. Neoclassicism in Britain, 1760-1800*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 2006, pp. 12-14 (on peut d'ailleurs noter le sous-titre que l'auteur donne à son introduction : « *Getting into the Classical Mould* », ou « *Entrer dans le moule classique* »).

⁹⁸ *Ibid.*, p. 12.

public de jeunes gens⁹⁹. » C'est cette prépondérance des classiques latins et grecs (M. V. Wallbank a ainsi calculé que 88% du temps scolaire en moyenne était consacré à l'étude des classiques latins puis grecs sur une durée de six ans, soit entre l'âge de 9 et 15 ans¹⁰⁰) et l'aspect répétitif de la formation qui justifient selon elle l'emploi de l'expression « conditionnement intellectuel ». Un témoignage parmi d'autres de cette prégnance des références aux auteurs classiques peut être trouvé dans les écrits autobiographiques d'Edward Gibbon : ce dernier estimait ainsi que « Cicéron en latin et Xénophon en grec sont en effet les deux anciens que je proposerais [...] non seulement pour la qualité de leur style et de leurs opinions, mais aussi pour leurs leçons admirables qui pourraient s'appliquer à presque toutes les situations dans la vie publique comme dans la vie privée¹⁰¹. » Ce type de référence, on le verra plus loin, est tout aussi fréquent dans les récits de voyage ou dans la correspondance des Britanniques qui ont sacrifié, au cours du siècle, au rituel du séjour à Rome. La « métaphore romaine » était d'ailleurs volontiers invoquée par les pères de familles aristocratiques lorsqu'ils cherchaient à montrer à leurs fils, au cours de leur Grand Tour, les exemples qu'ils se devaient de suivre :

« Les grands talents et les grands vices (à supposer que vous les possédiez) vous vaudront le respect et l'admiration des hommes ; mais ce sont les talents moindres, les *leniores virtutes*, qui vous vaudront leur affection et leur sollicitude. [...] César possédait tous les grands vices, et Caton tous les grands talents, qu'un homme peut manifester. Mais César avait les *leniores virtutes* qui manquaient à Caton, et qui lui ont valu d'être aimé, y compris de ses ennemis, [...] tandis que Caton n'était même pas aimé de ses amis, quels qu'aient été l'estime et le respect qu'ils ne pouvaient s'empêcher d'éprouver pour ses vertus [...]»¹⁰².

Tout dans ce passage, qu'il s'agisse du choix de prendre pour modèles des grands hommes de l'histoire romaine dont le jeune fils de Lord Chesterfield avait nécessairement étudié la vie à la Westminster School ou de citer des expressions latines, concourt à montrer l'existence d'un discours qui devait immédiatement faire sens pour ceux qui l'employaient. Il s'agit en réalité d'un discours visant à conforter une élite traditionnelle dans sa stratégie de reproduction et de domination sociales.

On conçoit mieux, dans ces conditions, le processus d'identification des membres des élites britanniques avec les élites romaines des premiers siècles de la République. Ce phénomène, bien entendu, n'était pas dépourvu de contradictions ou d'ambiguïté : outre qu'il s'agit d'une instrumentalisation de l'histoire romaine aux fins de légitimer le modèle politique et social

⁹⁹ *Ibid.*, p. 12. Vicky Coltman fait notamment référence au travail mené par Robert Maxwell Ogilvie (cf. *Latin and Greek. A History of the Influence of the Classics on English Life from 1600 to 1918*, Londres, Routledge, 1964).

¹⁰⁰ M. V. Wallbank, « Eighteenth-Century Public Schools and the Education of the Governing Elite », *Journal of the History of Education Society*, Londres, Routledge, vol.8, n° 1, 1979, p. 1-19.

¹⁰¹ Edward Gibbon, *Memoirs ...*, *op. cit.*, p. 76.

¹⁰² Charles Stokes Carey, *Letters written by Lord Chesterfield ...*, *op. cit.*, pp. 372-373 (lettre datée du 19 décembre 1749).

britannique du XVIIIe siècle (mais aussi pour légitimer l'expansion impériale de la Grande-Bretagne, à l'œuvre dès le milieu du siècle), on peut souligner le caractère souvent anachronique des références au passé romain dans le discours politique ou dans le répertoire iconographique. Ce sont les premiers siècles de la République, volontiers idéalisés, qui font l'objet d'une révérence particulière au sein des élites britanniques, alors que la constitution d'un empire méditerranéen date en réalité des deux derniers de cette période ; il en va de même pour l'émergence d'une littérature « classique » contribuant au « conditionnement intellectuel » dont parle Vicky Coltman. Pour ces aristocrates, se rendre à Rome peut s'apparenter, quoi qu'il en soit, à la redécouverte, voire à l'appropriation sensible, d'un patrimoine dont ils se sentent les véritables dépositaires ; il s'agit, en somme, d'un « pèlerinage en terre classique ».

b. Une image de Rome construite ou reconstruite par les arts

L'imaginaire « romain » des Britanniques, qu'il s'agisse des aristocrates du Grand Tour ou des artistes désireux de compléter leur formation par un séjour dans la Ville Éternelle, n'a pas seulement été influencé par la lecture des classiques ou de l'abondante littérature de voyage qui paraît au cours du XVIIIe siècle. L'image de Rome qui habite leurs esprits est aussi le produit de l'iconographie à laquelle ils ont été exposés.

Il faut d'abord rappeler que les guides qui étaient lus par les voyageurs avant leur séjour puis consultés au cours de ce même séjour étaient de plus en plus souvent illustrés. La troisième édition française du *Nouveau Voyage d'Italie* de Misson, par exemple, comprend une série de reproductions des vues (place Saint-Pierre), des monuments (Panthéon, Château Saint-Ange) et des statues (le Marsorion qui était exposé dans les musées du Capitole) les plus connus de Rome. Cette tendance à la diffusion de gravures de Rome, par le biais des guides de voyage ou par d'autres canaux (librairies, bibliothèques), explique que le paysage de la Ville Éternelle ait pu sembler familier à de nombreux voyageurs au moment de leur arrivée, au point que les lettres qu'ils envoient à leurs proches y font allusion de manière courante ; en outre, le renvoi à l'image de Rome telle qu'elle est véhiculée par les gravures influence la description des sites en question. En témoignent la correspondance d'Anna Miller (cf. « Vous avez vu de nombreuses reproductions représentant l'extérieur de l'église Saint-Pierre, mais toutes celles en tout cas que j'avais vues sont à une échelle trop restreinte pour donner une idée aussi exacte que possible de

la magnificence de l'original.¹⁰³ ») et de Philip Yorke (cf. « Votre Seigneurie a vu tant de représentations de l'amphithéâtre qu'il est inutile de l'ennuyer par une description et il est d'ailleurs presque impossible de se faire une idée exacte de l'édifice sans disposer de plans précis ou de coupes.¹⁰⁴ »).

Parmi ces reproductions, il semble que les gravures de Piranesi (en particulier les *Vues* de Rome que l'artiste publie à partir de la fin des années 1740) aient exercé une influence notable. De fait, elles sont fréquemment citées par les voyageurs lors de leur arrivée à Rome ou de leur visite de la ville. Un exemple en est fourni par le témoignage de James Edward Smith : « L'entrée de Rome, par la *Porta del Popolo*, est noble, et le lieu est spacieux ; les trois rues qui partent en étoile de cette place offrent une bonne perspective, bien qu'on y trouve de nombreuses maisons assez laides. Cette entrée est bien représentée par Piranesi.¹⁰⁵ » Cette gravure, que l'on peut dater de la période 1746-48, est intéressante dans la mesure où elle représente la Place telle qu'elle est vue par les voyageurs lors de leur entrée, après avoir passé la *Porta del Popolo* : face à eux se trouvent en effet les deux églises Santa Maria in Montesanto et Santa Maria dei Miracoli qui encadrent la *Via del Corso* - mais Santa Maria del Popolo, qui se situe à gauche de la Porte, ne figure pas sur la gravure. Les gravures de Piranesi ont connu un grand succès à partir des années 1750, grâce à la publication des premiers volumes de ses *Antiquités romaines* en 1756, et ont largement circulé en Europe, figurant dans de nombreuses bibliothèques¹⁰⁶. Elles ont contribué à familiariser les futurs voyageurs avec les lieux où ils seraient amenés à vivre au quotidien (une gravure datant de 1750-51 représente ainsi la Place d'Espagne) ou avec ceux qui figuraient sur le programme de tout visiteur éclairé : on peut penser, par exemple, à une gravure célèbre datant de la période 1746-48 qui offre une vue panoramique du Forum romain, montrant assez clairement le fait que certains vestiges étaient partiellement enterrés.

Se fonder sur des gravures telles que celles de Piranesi pouvait être, cependant, source de déception en raison du décalage entre la représentation idéalisée et la réalité concrète de certains lieux. Ce fut le cas par exemple pour l'artiste anglais John Flaxman qui visita Rome entre

¹⁰³ Anna Miller, *Letters from Italy, describing the Manners, Customs, Antiquities, Paintings, etc. of that Country, in the Years 1770 and 1771, to a Friend residing in France, by an English Woman*, 1776, vol. 2, p. 143 (lettre du 7 janvier 1771).

¹⁰⁴ British Library, Add. MS 35 378 (lettre du 5 décembre 1778). Il s'agit bien entendu d'une référence à la visite du Colisée.

¹⁰⁵ James Edward Smith, *A Sketch of a Tour on the Continent, in the Years 1786 and 1787*, 1793, vol. 1, p. 339 (entrée du 7 février 1787).

¹⁰⁶ Colin Holden, *Piranesi's Grandest Tour, from Europe to Australia*, Melbourne, State Library of Victoria and University of Melbourne, 2014, pp. 78-115 (la gravure représentant la Piazza del Popolo est particulièrement évoquée aux pp. 78-81).

décembre 1787 et janvier 1788 avant de s'y établir durablement avec son épouse à partir de mars 1788. Son ami, le peintre anglais Joseph Farington, témoigne ainsi de sa première réaction : « J'ai demandé à Flaxman quelle avait été sa première impression de Rome à son arrivée dans la ville. Il m'a dit avoir été déçu. En traversant les rues, il les trouvait étroites et sombres ; et lorsqu'il visitait les ruines des édifices antiques, il les trouvait moins grands et impressionnants que la représentation à laquelle il avait été habitué par l'observation des gravures de Piranesi.¹⁰⁷ » Il est possible de comprendre ce sentiment de distorsion entre l'image et la réalité en observant l'une de ces gravures qui représente la Via del Corso (cf. Figure 2), artère majeure du centre de Rome que la plupart des voyageurs et résidents étaient amenés à traverser.



Figure 2 - Giovanni Battista Piranesi, « Veduta, nella Via del Corso, del Palazzo dell'Accademia istituita da Luigi XIII, Re di Francia », 1757-58 (eau-forte, 38 × 61,5, Rare Books Collection, State Library of Victoria).

Cette représentation, on le voit, tend à donner l'impression d'une rue assez large, ce que n'est pas, dans la réalité, la Via del Corso.

¹⁰⁷ James Greig, sous la dir. de, *The Farington Diary by Joseph Farington, R.A.*, 1928, p. 123 (entrée datée du 16 décembre 1795).

Il faut également prendre en compte les tableaux représentant des vues de Rome qui se trouvaient dans les collections britanniques depuis le XVII^e siècle au moins. Les aristocrates britanniques avaient en effet pris l'habitude de séjourner à Rome et d'en rapporter des représentations destinées à être exposées dans leurs demeures familiales. L'un des meilleurs exemples de cette pratique du collectionnisme est le banquier et amateur d'art Henry Hoare (1705-1785), surnommé « Henry the Magnificent » pour la splendeur avec laquelle il avait réaménagé et décoré, à la suite d'un séjour en Italie à la fin des années 1730, le domaine de Stourhead dont il avait hérité. La lecture du témoignage laissé par Horace Walpole, qui avait visité le domaine en 1762, fournit une liste exhaustive des œuvres d'art exposées dans la demeure de style palladien et mentionne en particulier un tableau qui se trouvait alors dans la « Pièce à la Lucarne » : « Arc de Constantin & autres ruines, par P. Panini ¹⁰⁸». Il y a tout lieu de penser que ce tableau (cf. Figure 3) était l'un des « caprices » peints par Giovanni Paolo Panini (1691-1765) qui était, parmi les artistes résidant à Rome, l'un des plus appréciés des grand-touristes britanniques : ce genre pictural consistait en un paysage associant de manière fictive différents monuments anciens ou modernes.



¹⁰⁸ Paget Toynbee, sous la dir. de, « Horace Walpole's Journals of Visits to Country Seats », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 16, 1927-1928, p. 42.

Figure 3 - Giovanni Paolo Panini, « Ruines classiques avec l'arc de Constantin », entre 1712 et 1765¹⁰⁹ (peinture sur toile, 97,2 × 134,6, exposé à Stourhead House, Wiltshire, South West, National Trust).

Un autre des tableaux mentionnés par la même source est révélateur du goût du collectionneur comme de celui des autres amateurs d'art britanniques de son époque : « Un paysage, par Claude Lorrain¹¹⁰ ». Le peintre français, qui avait passé une grande partie de sa vie à Rome, était en effet l'un des artistes les plus recherchés par les collectionneurs britanniques des XVIIe et XVIIIe siècle. Il n'en reste pas moins que le tableau évoqué par Walpole est probablement une copie : « Quand Horace Walpole visita Stourhead en 1762 il cita des tableaux de Canaletto, de Claude et, ce qui est tout à fait intéressant, de Rembrandt. Hoare ne posséda jamais un original de Claude Lorrain mais put acquérir plusieurs œuvres du même style de Gaspard Dughet et d'autres artistes¹¹¹. » On note également, dans le Salon, plusieurs copies de tableaux peints par Guido Reni, dont un « Enlèvement d'Hélène, d'après Guido au Palais Spada¹¹² » : les œuvres de Reni sont alors particulièrement appréciées par les collectionneurs britanniques et font partie de celles qu'ils cherchent à voir lors de leurs séjours romains ; de fait, elles sont mentionnées dans les guides comme dans les relations de voyage qui contribuent à nourrir l'imaginaire romain des futurs voyageurs. Une lettre envoyée par Caroline Lennox (1723-1774) à sa sœur au cours de l'un de ses passages dans le Ville Éternelle, en mars 1767, confirme l'intérêt marqué des amateurs d'art britanniques pour l'œuvre du peintre bolognais : « La belle *Aurore* de Guido dont vous avez si souvent vu des reproductions imprimées et des copies est en effet charmante, bien qu'elle soit peinte sur un plafond ce qui rend son observation moins agréable que si elle l'était sur un pan de mur¹¹³. » Vingt ans plus tard, cette même fresque est signalée dans le guide de Thomas Martyn comme étant l'une des principales œuvres à voir lors d'un séjour à Rome : « Le Palais Rospigliosi, sur la colline du Quirinal, possède l'une des plus belles fresques du monde - l'*Aurore* de Guido. Elle est peinte au plafond d'un pavillon dans le jardin¹¹⁴. » Cet exemple illustre un autre aspect de la fascination exercée par Rome sur les élites

¹⁰⁹ On peut noter, au passage, que le témoignage de Horace Walpole permet de corriger partiellement la date de réalisation de ce tableau (cf. « entre 1712 et 1765 » selon le site du National Trust) qui figurait déjà dans la collection privée de Henry Hoare en 1762.

¹¹⁰ Paget Toynbee, sous la dir. de, « Horace Walpole's Journal ... », *op. cit.*, p. 42.

¹¹¹ James Stourton et Charles Sebag-Montefiore, *The British as Art Collectors, from the Tudors to the Present*, Londres, Scala Publishers, 2012, p. 99.

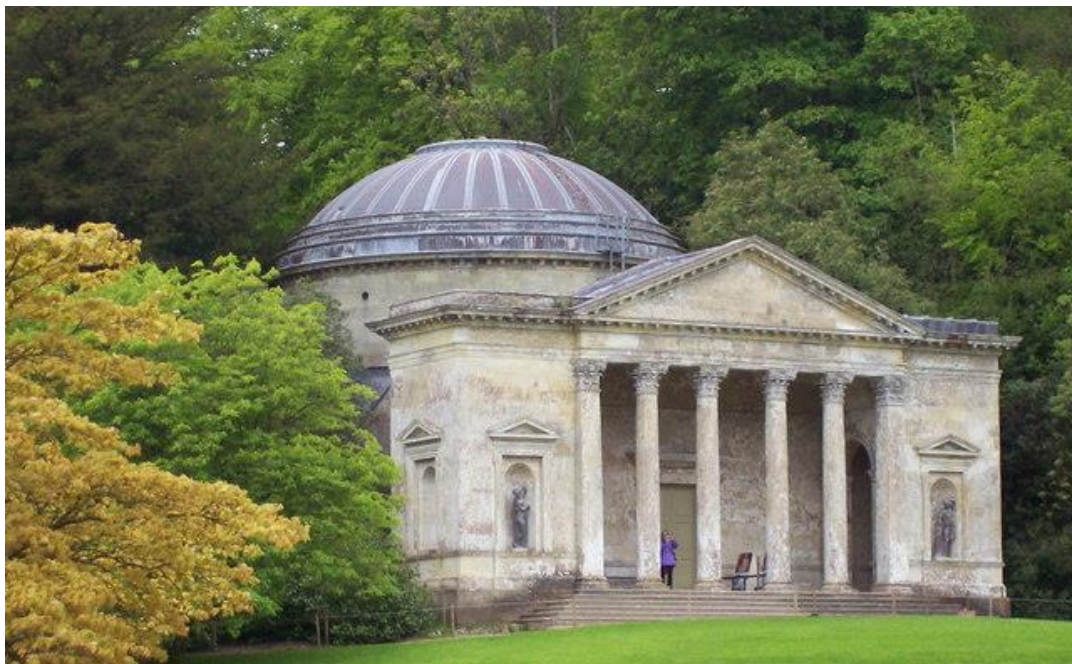
¹¹² Paget Toynbee, sous la dir. de, « Horace Walpole's Journal ... », *op. cit.*, p. 43.

¹¹³ James T. Boulton et T.O. McLoughlin, sous la dir. de, *News from Abroad ...*, *op. cit.*, p. 251 (lettre de Caroline Lennox à sa sœur Emily, datée du 19 mars 1767).

¹¹⁴ Thomas Martyn, *The Gentleman's Guide ...*, *op. cit.*, pp. 227-228.

britanniques des XVII^e et XVIII^e siècle : elle est l'une des grandes capitales artistiques européennes ; la visiter et acquérir certains de ses trésors (ou, à défaut, des copies) confèrent une légitimité sociale à celui qui se conforme au rituel du Tour. Partager un intérêt en matière d'art, échanger à ce sujet, c'est appartenir à une élite qui n'est pas seulement celle de la naissance, mais aussi celle du goût.

La prodigieuse collection de Henry Hoare n'est d'ailleurs pas la seule manière dont il a embelli la demeure familiale. Il eut également à cœur d'aménager progressivement les jardins du domaine, son « chef d'œuvre » étant probablement le Panthéon (cf. Figure 4) construit à partir de 1753 sur le modèle (adapté) du célèbre monument romain. Ce temple suscitait déjà l'admiration des contemporains de Henry Hoare, comme le montre Horace Walpole lorsqu'il affirme que « peu de monuments dépassent ce temple, en grandeur, en goût et en beauté¹¹⁵ ». Philip Ayres rappelle d'ailleurs que le Panthéon de Stourhead n'était pas, loin s'en faut, un exemple isolé au XVIII^e siècle et que l'aménagement des jardins de demeures palatiales intégrait assez souvent des reproductions de monuments romains ou, en tout cas, « à la romaine » : « Parmi d'autres influences, moins immédiates mais tout aussi importantes, figure le paysage italien et sa représentation idéalisée dans les tableaux de Poussin et de Claude Lorrain, dans les descriptions que faisait Plin^e des jardins et des paysages de ses propres demeures de campagne, ainsi que dans d'autres sources classiques¹¹⁶. »



¹¹⁵ Paget Toynbee, sous la dir. de, « Horace Walpole's Journal ... », *op. cit.*, p. 44.

¹¹⁶ Philip Ayres, *Classical Culture ...*, *op. cit.*, p. 75.

Figure 4 - William Privett, Panthéon, Jardins de Stourhead (www.nationaltrust.org.uk).

On peut, en tout cas, assez aisément imaginer la manière dont l'imaginaire de Richard Colt Hoare (1758-1838), petit-fils du grand amateur d'art, fut nourri dès l'enfance par la contemplation de ce monument « à la romaine » et de la collection exposée dans la demeure dont il hérita lui-même en 1785 et qu'il contribua largement, par ses propres séjours romains, à enrichir. Les arts visuels, qu'il s'agisse de la peinture ou de l'architecture, ont ainsi contribué à faire émerger une image plus ou moins idéalisée, voire fantasmée, de la Ville Éternelle et ont pu susciter au sein des élites britanniques du XVIIIe siècle un désir de se rendre sur place pour admirer, *in situ*, les vestiges de son glorieux passé ainsi que les trésors qu'elle avait hérités de sa récente renaissance artistique.

II. Les motivations propres aux artistes

Le nombre croissant d'artistes qui décident, au cours de la seconde moitié du XVIIIe siècle, de faire un séjour à Rome, voire de s'y établir, n'est pas un fait nouveau ; il s'agit plutôt de l'amplification d'une tendance déjà assez ancienne. Dès le XVIe siècle, en effet, des peintres flamands et néerlandais intègrent le voyage d'Italie et, en particulier, un séjour romain dans leur parcours de formation. À partir du début du XVIIe siècle, ce sont les artistes français qui suivent leur exemple, encouragés ensuite par la fondation de l'Académie de France en 1666¹¹⁷. Plusieurs peintres français de renom avaient d'ailleurs choisi de s'installer à Rome pour y faire carrière, notamment Nicolas Poussin (1594-1665), qui réside dans la cité des papes de manière quasi continue entre 1624 et l'année de sa mort, ou encore Pierre Subleyras (1699-1749) à partir de 1728. Les artistes britanniques ne font donc que suivre un modèle continental : on peut penser, dès le XVIIe siècle, à l'architecte anglais Inigo Jones (1573-1652) qui effectue plusieurs séjours en Italie, dont un à Rome au cours de l'hiver 1613-1614 ; cette expérience n'avait pas manqué d'influencer le cours de sa carrière et celui de l'architecture britannique. Au cours de la deuxième moitié du XVIIIe siècle, les artistes britanniques n'en constituent pas moins une « colonie » importante au sein d'un milieu artistique romain cosmopolite.

Le choix du départ pour Rome a pu être motivé par des raisons différentes et se faire selon des modalités elles aussi diverses.

¹¹⁷ Nadeije Laneyrie-Dagen, *Lire la peinture. Dans le secret des ateliers*, Larousse, Paris, 2007, p. 119.

Tout d'abord, force est de constater que le modèle antique, fortement associé au foyer romain, bénéficiait toujours d'un véritable pouvoir d'attraction sur de nombreux artistes européens, et en particulier sur les artistes britanniques. Un tableau de Joseph Wright of Derby (1734-1797) peut permettre une meilleure compréhension de ce « désir de Rome » qui imprégnait alors les milieux artistiques.



**Figure 5 - Joseph Wright of Derby, « Academy by Lamplight », 1769 ou 1770
(peinture sur toile, 127 × 101, exposé au Yale Center for British Art).**

La fascination ambiguë exercée par le modèle antique transparait de différentes manières dans ce tableau. On comprend d'emblée l'importance de ce modèle dans la formation des artistes. La statue d'époque hellénistique dessinée par l'étudiant en art représenté au premier plan faisait en effet partie de la collection privée de la famille Borghese ; découverte au XVIe siècle, elle

était assez largement connue en dehors d'Italie sous la forme de moulages¹¹⁸. Comme c'était souvent le cas à cette époque, elle avait été « restaurée » par l'ajout de plusieurs membres. Elle constitue, dans le cadre de cette œuvre, une sorte de métonymie du « désir de Rome » qu'éprouvaient les artistes britanniques : il faut préciser, en effet, que Joseph Wright of Derby n'avait pas encore effectué de séjour à Rome à l'époque où il peignit ce tableau¹¹⁹, ce qui ne l'empêchait manifestement pas, comme beaucoup de ses homologues, de succomber au tropisme romain ; à cet égard, on peut penser que l'étudiant représenté sur la gauche du tableau, accoudé au piédestal de la statue et plongé dans sa contemplation, représente le peintre.

Si Rome est une source d'inspiration pour de nombreux artistes, c'est aussi par le cadre qu'elle a offert à des artistes aussi renommés, au XVIIIe siècle, que Claude Lorrain, Nicolas Poussin et Gaspard Dughet. Ces paysagistes du siècle précédent ont pu, en effet, s'épanouir au cours de leurs séjours prolongés dans la Ville Éternelle, si bien qu'un certain nombre de paysagistes britanniques de la seconde moitié du XVIIIe siècle, notamment des peintres gallois (Richard Wilson ou irlandais (John Plimmer), ont pu croire qu'une expérience similaire présenterait les mêmes bénéfices pour leur carrière¹²⁰. La puissance de l'influence « claudienne » sur les paysagistes irlandais semble avérée, en tout cas pour ceux qui résidèrent à Rome au cours des années 1750 et 1760.

Un deuxième élément d'explication réside dans le faible développement des institutions permettant aux jeunes artistes britanniques d'acquérir une formation approfondie, comme le rappelle Marion Amblard dans un article :

« Pour les peintres écossais, se rendre en Italie était fondamental dans la mesure où cela leur donnait l'occasion de compléter la formation de base qu'ils avaient reçue dans leur pays natal. En effet, jusqu'en 1798, il n'y avait aucune académie permanente consacrée aux beaux-arts en Écosse [...]. Ce phénomène ne concernait d'ailleurs pas que les artistes calédoniens. [...] Comme les Écossais, les peintres irlandais n'avaient pas accès à une formation complète dans leur pays d'origine : jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, il n'y avait pas d'école d'art en Irlande, si bien que les jeunes Irlandais désireux d'embrasser une carrière artistique se formaient avec des artisans ou se rendaient en Angleterre pour étudier dans l'atelier d'un peintre¹²¹. »

Le cas des jeunes artistes irlandais était différent puisque ces derniers pouvaient bénéficier, à partir de 1731, de l'encouragement, voire du soutien financier, de la *Dublin Society*, ce qui permit à certains, comme le sculpteur John Crawley (actif entre 1750 et 1767), d'effectuer un

¹¹⁸ Francis Haskell et Nicholas Penny, *Pour l'amour de l'antique. La statuaire gréco-romaine et le goût européen, 1500-1900*, Paris, Hachette, 1999, p. 45.

¹¹⁹ Il n'y a séjourné que quelques années plus tard, en 1774-75.

¹²⁰ Nicola Figgis, « Irish Landscapists in Rome, 1750-1800 », Dublin, *The Irish Arts Review*, vol. 4, n° 4, hiver 1987, pp. 60-61.

¹²¹ Marion Amblard, « The Scottish painters' exile in Italy in the eighteenth century », *Études écossaises*, Grenoble, UGA Éditions, n° 13, 2010, pp. 59-60.

séjour de formation à Rome à partir de 1757¹²² ; certains artistes écossais ont pu bénéficier, quant à eux, du rôle de la *Foulis Academy*, une institution culturelle écossaise basée à Glasgow qui a notamment financé le séjour de James Maxwell à Rome en 1758¹²³. On peut penser également au soutien accordé aux artistes britanniques par la *Royal Academy of Arts*, fondée à Londres en 1768 sous le patronage du roi George III. Joshua Reynolds, l'un des plus grands peintres britanniques de son époque, qui avait lui-même séjourné à Rome (entre le début de l'année 1750 et le printemps 1752), fut l'un des fondateurs de cette institution où il donna à partir de 1769 une série de conférences (les *Discours sur la peinture*) dans lesquelles il recommandait à ses étudiants de s'intéresser de près au style des grands maîtres italiens : le *Cinquième Discours*, en particulier, insiste sur l'apport de Raphaël et de Michel-Ange à l'art de la peinture. Mais la fondation de cette institution intervient un siècle après celle de son équivalent français.

C'est ainsi que le peintre anglais James Northcote (1746-1831) prit la décision, après avoir suivi pendant plusieurs années l'enseignement de Joshua Reynolds, de séjourner en Italie afin de compléter sa formation, voire même de réorienter sa carrière : « Mon grand projet était de visiter l'Italie dès que possible, dans l'espoir de me rendre plus compétent dans mon art par l'observation et l'étude des anciens maîtres. Je décidai, donc, [...] de dépenser pour mon perfectionnement artistique l'argent que j'avais déjà gagné grâce à ce dernier, soit quatre à cinq cents livres¹²⁴. » Le plus logique, pour un peintre désireux d'étudier « les anciens maîtres », était de résider de manière prolongée à Rome, ce que fit James Northcote entre le mois de mai 1777 et le mois de juin 1779¹²⁵ (on note que son voyage fut assez rapide puisqu'il quitta Plymouth le 31 mars 1777¹²⁶ et arriva dans la Ville éternelle moins de deux mois plus tard, le 23 mai) : « Je m'employai principalement à faire des croquis ou à copier certains détails des tableaux que je jugeais les plus représentatifs des trésors artistiques qui se trouvaient dans cette ville »¹²⁷. On note, au passage, une certaine conception de l'apprentissage du métier d'artiste qui devait désormais allier une formation théorique et une formation pratique, cette dernière

¹²² Nicola Figgis, « Irish artists and society in eighteenth-century Rome », Dublin, *The Irish Arts Review*, vol. 3, n° 3, 1986, p. 28.

¹²³ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 650. James Maxwell fut le premier artiste écossais à bénéficier du soutien financier de cette institution.

¹²⁴ Stephen Gwynn, sous la dir. de, James Northcote, *Memorials of an Eighteenth-Century Painter*, 1898, p. 117.

¹²⁵ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 714. La liste des différentes étapes du séjour italien du peintre montre clairement que son passage à Rome fut, de loin, le plus durable (par comparaison, on peut citer la durée de son séjour à Florence – deux mois – et à Venise – trois mois -, alors que ces deux villes pouvaient également être considérées comme des foyers artistiques d'importance).

¹²⁶ *Ibid.*, p. 118.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 142.

valorisant l'imitation des maîtres, donc un contact direct avec les œuvres de ces derniers. Or, les églises comme les palais ou les musées romains regorgeaient de chefs d'œuvre de la Renaissance ou du baroque. Un autre élève de la *Royal Academy of Art*, le sculpteur Thomas Banks (1735-1805), bénéficia quant à lui d'une pension de l'institution destinée à lui permettre, comme ce fut également le cas pour bien d'autres artistes, d'effectuer un séjour prolongé à Rome : « [II] fut, deux ans plus tard, désigné par l'Académie pour être envoyé à Rome en tant qu'étudiant, pour une durée de trois ans, aux frais de l'Académie. Il partit pour Rome en juin 1772 et y parvint au mois d'août suivant¹²⁸. » De fait, sa résidence à Rome dura plus longtemps que prévu puisqu'il ne quitta la ville pour rentrer dans son pays natal qu'en mai 1779¹²⁹. L'institution, en effet, consacrait une partie de ses fonds (largement abondés par le roi George III) à l'envoi et à l'entretien de peintres ou de sculpteurs britanniques dans la Ville Éternelle. Le journal intime du peintre Joseph Farington (1747-1821), qui était membre de l'Académie et en connaissait fort bien le fonctionnement interne, détaille les comptes de cette institution pour l'année 1795, ce qui nous permet de constater qu'elle avait consacré, cette année-là, 100£ pour la « Pension à Rome » de l'un de ses étudiants¹³⁰. L'un des plus célèbres bénéficiaires de ces bourses fut l'architecte John Soane (1753-1837) qui reçut un encouragement à la fois moral et financier de la part de l'Académie. Un encouragement moral, d'une part, de deux membres fondateurs de cette institution, George Dance et William Chambers, qui tous deux avaient effectué un séjour à Rome : George Dance, en effet, fut le premier employeur de John Soane et l'incita vivement à rejoindre la *Royal Academy* en 1771 ; un encouragement financier, d'autre part, sous la forme d'une bourse pour une durée de trois ans qui lui permit de visiter Paris puis la majeure partie de la péninsule italienne, entre 1778 et 1780¹³¹. Au cours de cette période, John Soane effectua 4 séjours à Rome¹³² dont l'importance s'avéra cruciale pour le reste de sa carrière.

L'absence, au moins jusqu'à la fin des années 1760, d'un véritable système de soutien institutionnalisé aux jeunes artistes britanniques a nécessairement posé la question du financement de leur voyage et de leur séjour à Rome. L'un des cas les plus emblématiques, à cet égard, est celui des frères Robert et William Mylne, arrivés à Rome au début de l'année 1755. Contrairement aux frères Adam, leurs compatriotes écossais et concurrents directs dans

¹²⁸ Article publié dans le *European Magazine*, 1790, XVIII, 24, cité dans *Annals of Thomas Banks, Sculptor, Royal Academician*, publié par Charles Francis Bell, Cambridge, Cambridge University Press, 1938, p. 16.

¹²⁹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 48.

¹³⁰ James Greig, sous la dir. de, *The Farington ...*, *op. cit.*, p. 129 (entrée du 31 décembre 1795).

¹³¹ Gillian Darnley, *John Soane, an Accidental Romantic*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1999, pp. 21-55.

¹³² John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 876.

le domaine de l'architecture, les frères Mylne ont des revenus extrêmement limités et assez irréguliers : leur père, en effet, n'a accepté leur départ pour l'Italie qu'à la condition de ne leur donner que 30£ annuelles chacun¹³³, ce qui alimente une certaine amertume dans les lettres que Robert lui envoie¹³⁴. Leur formation initiale les empêche d'ailleurs de compléter leur revenu en monnayant leurs services sur le marché romain, comme l'explique le jeune architecte : il leur est, en effet, impossible de rivaliser avec les artisans italiens ou français qui se trouvent alors à Rome car, ajoute-t-il, « ils nous surpassent de loin en matière de conception comme de dessin¹³⁵ ». Ce passage doit être mis en perspective afin de mieux comprendre l'enjeu que constitue un séjour à Rome pour Robert Mylne et son frère. Robert Mylne n'a, en effet, reçu qu'une formation pratique au cours de son adolescence, en tant qu'apprenti chez un charpentier, puis auprès de son père qui est maçon¹³⁶. Il lui manque donc une formation théorique et surtout une culture visuelle que son séjour à Rome, en le confrontant aux vestiges antiques, doit lui permettre d'acquérir. Son parcours d'artisan est donc tout à fait différent de celui de Robert Adam qui a bénéficié, quant à lui, d'une formation théorique à l'Université d'Édimbourg et d'une première expérience professionnelle dans l'entreprise familiale. Cette contrainte financière très forte le conduit, comme beaucoup d'artistes à leur arrivée à Rome, à partager un logement avec son frère et un autre artiste écossais, James Nevay, dans la Strada Condotti qui donne sur la Place d'Espagne¹³⁷. Tout, en effet, rapproche les jeunes gens : la génération (James Nevay est né en 1730 et Robert Mylne en 1733), l'origine géographique (l'Écosse), la profession (peintre et architecte). D'autres artistes ont résolu de contourner cette difficulté financière en accompagnant de riches voyageurs au cours de leur périple italien, et, en particulier, de leur séjour romain. On connaît, par exemple, le cas du peintre John Robert Cozens dont le voyage italien, en 1782, fut en grande partie pris en charge par William Beckford¹³⁸. Après un premier séjour à Rome, en juin, puis à Naples, entre juillet et décembre, les chemins de l'artiste et de son bienfaiteur se sont séparés, Cozens revenant à Rome au cours du mois de décembre tandis que Beckford rebroussait chemin vers le nord¹³⁹.

¹³³ Robert Ward, *The Man who buried Nelson. The surprising life of Robert Mylne*, Stroud, Tempus, 2007, p. 29.

¹³⁴ *Ibid.*, pp. 28-29.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 26. L'auteur cite un bref extrait d'une lettre envoyée par Robert Mylne à son père, datée de septembre 1755.

¹³⁶ *Ibid.*, pp. 15-16.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 26. James Nevay, comme les frères Mylne, est arrivé à Rome en 1755. La Strada Condotti est située dans la paroisse San Lorenzo in Lucina.

¹³⁸ Jeremy Black, *Italy and the Grand Tour*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2003, p. 187.

¹³⁹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 71 et p. 249.

La contrainte financière, dans une ville où le coût de la vie était pourtant réputé pour être bien inférieur à celui des grandes villes britanniques, fut un problème partagé par de nombreux artistes britanniques : on peut, à titre d'exemple, citer le cas du peintre irlandais James Barry, arrivé à Rome à l'automne 1766 et qui devait se contenter de 45£ par an pour vivre¹⁴⁰. La correspondance du peintre anglais Jonathan Skelton illustre également la précarité que connaissaient de nombreux artistes dans les premiers temps de leur séjour romain : « La bourse que vous m'avez donnée, qui semblait si ronde et joufflue quand j'ai quitté Croydon, s'est réduite en ce début de semaine à un vulgaire squelette, si bien que j'ai mal au cœur en la regardant ; elle ne contient guère plus d'une couronne romaine¹⁴¹. » Son correspondant, William Herring, est celui qui lui a procuré l'argent nécessaire au voyage et à l'installation à Rome. Il est d'ailleurs clair, dès la première lettre que lui envoie Skelton, que ce dernier se sent si redevable à l'égard de son bienfaiteur qu'il tient à lui faire un compte rendu très précis de l'ensemble de ses dépenses¹⁴².

Un séjour romain permettait, en outre, de s'insérer dans le marché de l'art très dynamique qui était alors en train de se constituer dans la cité des papes : cette dernière se trouvait, on le verra, au cœur d'intenses circulations de personnes (les aristocrates du Grand Tour qui représentaient autant de commanditaires et/ou de collectionneurs potentiels) et de biens (les œuvres d'art) :

« Le prestige de Rome ne s'affaiblit pas dans ce contexte d'ouverture vers de nouveaux horizons. Les musées de la Ville éternelle, ses églises, ses monuments, ses œuvres d'art antiques et modernes (XVIe et XVIIe siècles), continuent d'attirer les artistes étrangers. Bien des peintres, sculpteurs ou architectes débutent leur carrière dans cette ville où des institutions comme l'académie de Saint-Luc, avec le mécénat des grandes familles liées au Saint-Siège, celui des diplomates et des amateurs étrangers facilitent leur insertion¹⁴³. »

Ce dynamisme du mécénat public (cour papale, cours cardinalices, cours d'ambassade) et privé (familles de la noblesse romaine, amateurs étrangers de passage) constituait sans doute l'un des ressorts les plus puissants de l'attractivité exercée par le « pôle » romain au sein de l'Europe des arts. Certains historiens de l'art soulignent notamment les opportunités qui s'offraient aux artistes italiens comme aux artistes étrangers qui avaient décidé de s'établir plus ou moins durablement dans la cité des papes :

¹⁴⁰ Nicola Figgis, « Irish Portrait and Subject Painters in Rome, 1750-1800 », Dublin, *The GPA Irish Arts Review Yearbook*, 1988, p. 126.

¹⁴¹ Brinsley Ford, « The Letters of Jonathan Skelton written from Rome and Tivoli in 1758, together with Correspondence relating to his Death on 19 January 1759 », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 36, 1956-1958, p. 39 (lettre envoyée par Jonathan Skelton à William Herring, datée du 15 mai 1758).

¹⁴² *Ibid.*, p. 34 (lettre envoyée par Jonathan Skelton à William Herring, datée du 11 janvier 1758).

¹⁴³ Daniel Rabreau, « Rome, académie de l'Europe », in Claude Mignot et Daniel Rabreau, sous la dir., *Temps modernes, XVe-XVIIIe siècles*, Paris, Flammarion, coll. « Histoire de l'art Flammarion », 2011, p. 509.

« Pour un artiste étranger dans la Rome du XVIII^e siècle, la manière dont se pratiquait l'art à Londres, à Berlin, à Madrid, à Saint-Pétersbourg ou même à Paris devait sembler provinciale. À Rome, en revanche, quelques-unes des commandes publiques ou privées les plus spectaculaires du siècle furent attribuées à des artistes qui n'étaient ni romains, ni même italiens [...]. De la même manière, même un peintre britannique peu connu comme William Kent pouvait bénéficier d'une modeste commande, la fresque du plafond de l'église nationale belge, Saint-Julien-des-Flamands, tandis que le célèbre Gavin Hamilton bénéficiait, quant à lui, du mécénat de grande envergure des grand-touristes. John Parker, surtout connu pour être un paysagiste, fut également engagé pour réaliser un retable pour l'église San Gregorio al Celio, une commande plutôt inattendue pour un artiste protestant, même s'il était de tendance jacobite¹⁴⁴. »

Il est vrai qu'il n'était pas nécessaire d'être originaire de Rome pour y connaître le succès : parmi les artistes les plus solidement établis figuraient en effet des Italiens comme Giovanni Battista Piranesi, originaire de Vénétie, ou Pompeo Batoni, originaire de Toscane, mais aussi des étrangers comme Anton Raphaël Mengs, originaire de Bohême, ou Angelica Kauffmann, originaire de Suisse. Cela ne pouvait qu'encourager des artistes britanniques à tenter, à leur tour, leur chance dans la Ville Éternelle, d'autant que leurs compatriotes étaient particulièrement nombreux au sein de la « communauté » des grand-touristes : « Parmi les nations attirées dans la Ville éternelle, la Grande-Bretagne fournit le plus grand nombre d'amateurs, futurs membres de la Société des Dilettanti, aristocrates fins *connoisseurs* ou snobs, dont l'éducation n'aurait su éluder le Grand Tour, périple à travers le Continent et séjour à Rome¹⁴⁵. » L'un des témoignages les plus lucides sur l'impact qu'un séjour romain pouvait avoir sur la carrière ultérieure d'un artiste émane du peintre anglais Nathaniel Dance-Holland, qui écrivait, dans une lettre datée du 3 février 1762 : « Je vous assure que les liens que l'on peut créer avec les nobles anglais à Rome sont d'une importance capitale lorsqu'on les retrouve en Angleterre. Quand ils vous ont connu à l'étranger, ils s'intéressent davantage à vous qu'ils ne l'auraient fait sinon¹⁴⁶. » L'expérience romaine de l'architecte écossais Robert Adam (1728-1792) semble corroborer ce jugement : ce dernier, dont le père était lui-même un architecte prospère, décide en 1753 de saisir une opportunité qui lui est offerte de séjourner à Rome en accompagnant un aristocrate écossais avec lequel sa famille était liée, Charles Hope-Weir, frère du comte de Hopetoun. L'un des biographes de Robert Adam, Roderick Graham, explique ainsi ce qui avait pu pousser le jeune architecte à accepter l'offre de Charles Hope-Weir :

« En invitant Robert à voyager avec lui, Charles se conformait aux codes du Grand Tour. Robert aurait pu se permettre, sur un plan financier, de payer lui-même son voyage, mais faire celui-ci en tant que compagnon du

¹⁴⁴ Christopher M. S. Johns, « The Entrepôt of Europe: Rome in the Eighteenth Century », in Edgar Peters Bowron et Joseph J. Rishel, sous la dir. de, *Art in Eighteenth-Century Rome*, Londres, Merrel in association with Philadelphia Museum of Art, 2000, p. 19.

¹⁴⁵ Daniel Rabreau, *Temps ...*, op. cit., p. 505.

¹⁴⁶ John Fleming, *Robert Adam and his Circle in Edinburgh and Rome*, Cambridge, Harvard University Press, 1962, p. 245. L'auteur cite une lettre de Nathaniel Dance-Holland sans préciser qui en est le destinataire. Cette correspondance est actuellement conservée au *Royal Institute of British Architects* (RIBA), à Londres (MSS DA FAM/1/3).

frère d'un comte était très avantageux. Les grand-touristes dépendaient beaucoup des recommandations fournies par leurs amis, en particulier ceux de leurs amis qui appartenaient à l'aristocratie, pour avoir accès aux collections privées et aux marchands les plus fiables, puisque l'achat d'œuvres d'art faisait partie intégrante d'un tel voyage. S'il avait voyagé seul, Robert aurait été traité avec politesse, mais il aurait été exclu de la bonne société européenne ; Charles, en tant qu'aristocrate, lui ouvrirait les portes que Robert souhaitait franchir¹⁴⁷. »

L'expérience de Robert Adam s'apparente donc, dans une certaine mesure, à celle des grand-touristes qui effectuaient leur entrée dans le monde lors de leur séjour dans les grandes capitales européennes. À son échelle, il s'agit, en gagnant son entrée dans les salons romains, de nouer contact avec d'éventuels commanditaires (qu'ils soient romains ou étrangers) et ainsi de se constituer un réseau qui lui serait utile à son retour en Grande-Bretagne. Pour un jeune architecte, on peut concevoir l'attraction particulière qu'exerçait alors Rome : par ses vestiges de l'époque antique (dont l'étude a nourri, à partir du début du XVIIe siècle, un palladianisme britannique fondé sur la redécouverte des théories de l'architecte romain Vitruve) ou ses édifices de l'époque baroque (on peut songer à la manière dont Christopher Wren s'est inspiré de la basilique Saint-Pierre de Rome lorsqu'il eut, à la fin du XVIIe siècle, à construire la nouvelle cathédrale Saint-Paul de Londres), la Ville Éternelle continuait de rayonner à l'échelle européenne et d'attirer les créateurs les plus féconds. Peu de temps après son arrivée à Rome, en février 1755, Robert Adam explicite le but de son séjour dans une lettre qu'il envoie à l'une de ses sœurs : il s'agit pour lui de parvenir à rivaliser avec l'architecte William Chambers (1723-1796) qui a lui-même effectué un séjour prolongé dans la Ville Éternelle¹⁴⁸ : « [...] je vais m'y employer aussi assidument que possible, et j'espère faire autant en six mois qu'il n'en a fait en de nombreuses années, mais cela me demandera du travail, de l'attention et des efforts¹⁴⁹. » Son séjour romain, quoi qu'il en soit, ne peut être assimilé à ce qui serait l'étape d'un Grand Tour : ses mobiles (compléter une formation visant, à son retour, à favoriser son insertion dans le marché britannique, et non à entrer dans la vie politique), sa durée (la plupart des jeunes aristocrates du Grand Tour ne passent que quelques semaines à Rome, et non deux ans comme lui) et ses modalités (pas de précepteur et un entourage dont la composition s'apparente plus à une équipe de collaborateurs qu'à une domesticité à proprement parler) l'en distinguent nettement. Gilles Bertrand ajoute deux critères qu'un tel séjour devait remplir afin d'être considéré comme l'étape d'un Grand Tour : la circularité du parcours à travers l'Italie et « l'écriture d'un journal recueillant leurs expériences et lui assurant une forme de légitimité en

¹⁴⁷ Roderick Graham, *Arbiter of Elegance. A Biography of Robert Adam*, Édimbourg, Birlinn, 2009, p. 45.

¹⁴⁸ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 194. William Chambers a en réalité effectué deux séjours à Rome, entre novembre 1750 et le début de l'année 1752, puis entre le mois de février 1753 et le mois d'avril 1755 ; il s'apprête donc à quitter la ville au moment où Robert Adam y arrive.

¹⁴⁹ National Records of Scotland, NAS GD18/4766 (lettre du 5 mars 1755).

vue d'une transmission¹⁵⁰ ». Or, Robert Adam, nous le savons, a entretenu une intense correspondance depuis Rome avec les membres de sa famille sans que les lettres en question aient vocation à passer dans le domaine public.

Dans un cadre professionnel cette fois-ci, Charles Heathcote Tatham (1777-1842) fut envoyé à Rome, entre 1794 et 1796, pour le compte de Henry Holland, qui était un architecte solidement établi à Londres¹⁵¹. Sa mission n'était pas seulement d'étudier les vestiges de l'architecture antique, mais aussi d'acquérir et d'exporter vers Londres des originaux ou des moulages qui auraient pu servir de modèles à son employeur. Ce séjour se déroulait, certes, dans un contexte particulier, celui des guerres révolutionnaires, qui plaçait Rome sous la menace d'une invasion française et pouvait donc perturber les circuits commerciaux avec le reste de l'Europe ; mais, comme le rappellent Susan Pearce et Frank Salmon, ce contexte pouvait aussi faciliter la tâche du jeune architecte : « L'invasion imminente de Rome par les troupes françaises signifiait, entre 1794 et 1796, que les propriétaires romains de ce type de fragments étaient tentés de convertir leur patrimoine en liquidités, mais aussi qu'il y avait moins de grands-touristes présents en ville et susceptibles de les acheter¹⁵². »

Pour ceux qui ne bénéficiaient pas du soutien financier d'une institution comme la *Royal Academy of Arts*, le mécénat privé apparaissait comme la seule solution pour le paiement des frais liés au voyage et au séjour : c'est ainsi que le peintre irlandais James Barry (1741-1806) put passer près de 4 ans à Rome, entre octobre 1766 et avril 1770, grâce à l'aide d'Edmund Burke, dont la réputation de collectionneur n'était plus à faire, et de William Burke ; la correspondance qu'il échange avec ses bienfaiteurs au cours de cette période témoigne d'ailleurs de sa reconnaissance et du zèle particulier qu'il met à se perfectionner dans son art, comme s'il s'agissait de leur prouver qu'ils avaient eu raison d'investir dans son talent. Ce fut également le cas de Colin Morison, qui put financer les débuts de son séjour romain, en 1754, grâce à la bienveillance d'un aristocrate écossais, le comte de Findlater : celui-ci lui a, en effet, « non seulement fourni les moyens de voyager jusqu'à Rome pour y étudier son art, mais lui a aussi donné des lettres de recommandation pour ses amis dans cette capitale¹⁵³. »

¹⁵⁰ Gilles Bertrand, « Les artistes, le Grand Tour et l'Italie à l'époque des Lumières », in Émilie Beck Saiello et Jean-Noël Bret, sous la dir. de, *Le Grand Tour et l'Académie de France à Rome, XVIIe-XIXe siècles*, Paris, Hermann, Paris, 2018, p. 31.

¹⁵¹ Parmi ses principaux commanditaires figurait, en effet, le Prince de Galles pour lequel il venait de transformer Carlton House, en plein cœur de Londres.

¹⁵² Susan Pearce et Frank Salmon, « Charles Heathcote Tatham in Italy, 1794-96: Letters, Drawings and Fragments, and Part of an Autobiography », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 67, 2005, p. 1.

¹⁵³ Pryse Lockhart Gordon, *Personal Memoirs, or Reminiscences of Men and Manners at Home and abroad in the Last Half-Century*, 1830, vol. 1, p. 33.

Qu'ils aient bénéficié du soutien d'institutions ou d'acteurs privés, nombreux furent donc les artistes britanniques à faire le choix de séjourner pour une durée variable dans la Ville Éternelle dans le but d'étudier son patrimoine, mais aussi de profiter de l'enseignement de ses plus grands maîtres et/ou de la générosité de ses mécènes : le recensement effectué par John Ingamells¹⁵⁴ est, à cet égard, significatif puisqu'il montre que leur nombre a doublé entre les années 1740 (24) et les années 1750 (53), pour atteindre ensuite son apogée au cours des années 1770 (75) ; on note ensuite un déclin très relatif pour les décennies suivantes (52, par exemple, pour les années 1780, ce qui reste équivalent au niveau des années 1750). On peut, par ailleurs, ajouter qu'il n'y eut pas un mais des séjours d'artistes à Rome, les principaux éléments de différenciation étant le moment de la carrière où il intervient (pour compléter la formation, lancer ou relancer une carrière) ainsi que la durée du séjour, voire sa répétition si l'on prend en compte les exemples d'Allan Ramsay (qui a séjourné à quatre reprises à Rome, en 1737-1738, en 1754-1757, en 1775-1776 et en 1782-1783¹⁵⁵) ou de James Irvine (qui a, lui aussi, effectué plusieurs longs séjours à Rome en 1780-1791, en 1797-1798 puis à partir de la fin de l'année 1800¹⁵⁶). Un dernier cas, quoi qu'il en soit, suffit à démontrer que c'est bien Rome qui constituait le but ultime de tout voyage d'artiste à cette époque : celui du voyage de John Flaxman et de son épouse Ann en direction de la Ville éternelle en 1787-1788. Au cours de leur traversée de la péninsule italienne, le couple, comme le montre clairement le journal de voyage tenu par la jeune femme, se dirige aussi rapidement que possible vers sa destination principale, ne s'attardant guère qu'à Florence (7 des pages du carnet sont ainsi consacrées au compte rendu de cette étape) et négligeant de passer par Venise. Rome, de fait, accapare non seulement le temps du séjour, mais aussi l'espace du journal, comme en atteste le décompte suivant, fondé sur le nombre de pages réservées à chacune des étapes¹⁵⁷ :

Tableau 1 - Nombre de pages consacrées par le journal d'Ann Flaxman aux villes-étapes de son voyage (1787-1788)	
Turin	2 pages (pp. 21-22)
Milan	3 pages (pp. 24-26)
Parme	1 page et demie (pp. 26-27)

¹⁵⁴ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 1066.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 796.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 543.

¹⁵⁷ Marie E. McAllister, sous la dir. de, « An Uninteresting Detail of a Journey to Rome by Ann Flaxman », www.romantic-circles.org (il s'agit de la transcription du manuscrit conserve à la British Library de Londres, Add. MS 39 787).

Bologne	1 page et demie (pp. 27-28)
Florence	7 pages (pp. 29-35)
Sienna	1 page et demie (pp. 35-36)
Rome	18 pages (pp. 37-52 et pp. 74-75)
Capoue	1 page et demie (pp. 59-60)
Naples	6 pages (pp. 60-65)

Ce constat met en lumière le caractère essentiellement utilitaire du trajet menant à Rome, d'autant que le passage qu'effectue le couple dans chaque ville ne permet qu'une interaction très limitée avec la société locale. Il montre bien, par ailleurs, que la démarche du sculpteur anglais n'est pas celle d'un grand-touriste, même s'il a suivi un itinéraire assez classique et lu en amont des guides de voyage qui orientent son regard lorsqu'il arrive dans une nouvelle ville. On pourrait, à cet égard, nuancer le propos d'Eckart Marchand, estimant que son point de vue « était typique de celui d'un grand-touriste, un rôle que Flaxman aurait pu adopter du fait de ses aspirations sociales et de sa convergence d'intérêts avec les membres des groupes sociaux plus communément désignés par cette catégorie¹⁵⁸ ». Ni son milieu, ni sa formation, ni ses revenus, ni ses perspectives professionnelles ne lui permettent d'espérer intégrer le cercle des élites voyageuses ; il fut, comme ses collègues artistes, conduit à les fréquenter à Rome, mais en restant dans une posture de dépendance vis-à-vis de commanditaires potentiels.

III. Les jacobites : un départ motivé par des raisons d'ordre politique ?

Pour permettre à ses lecteurs de mieux comprendre les craintes suscitées par la vogue du séjour romain des Britanniques au sein d'une partie de la classe politique et même de l'opinion publique, Jeremy Black utilise une comparaison audacieuse : « C'était un peu comme si les destinations principales des touristes états-uniens, à l'apogée de la Guerre froide, avaient été l'Union Soviétique et la Chine¹⁵⁹. »

Il est vrai que pour beaucoup de Britanniques, Rome ne représentait pas seulement le siège du gouvernement de l'Église catholique, mais aussi, depuis 1719, celui de la cour en exil des

¹⁵⁸ Eckart Marchand, « Sculptor and Tourist. John Flaxman and his Italian Journals and Sketchbooks (1787-1794) », in Tomas MacSotay, sous la dir. de, *Rome, Travel and the Sculpture Capital, c. 1770-1825*, Londres et New York, Routledge, 2017, p. 189. Marchand précise d'ailleurs, dans son article (p. 182) que Flaxman n'avait vraisemblablement pas l'intention de publier ultérieurement les notes et les croquis datant de son voyage ; il les exploita, en revanche, lors des conférences qu'il eut à donner plus tard à la *Royal Academy of Arts*.

¹⁵⁹ Jeremy Black, *Italy and ...*, *op. cit.*, p. 5.

Stuart. La société britannique est travaillée, tout au long du XVIII^e siècle, par des forces qui contribuent à définir une identité collective que l'on pourrait considérer, en transposant les concepts utilisés par les historiens de l'identité grecque dans le monde antique¹⁶⁰, comme agrégative et oppositionnelle à la fois. L'identité agrégative est constituée par ce qui rassemble un groupe sur le temps long (en l'occurrence, la langue anglaise et le protestantisme, voire un passé et un système de références communs) ; l'identité oppositionnelle, quant à elle, est constituée par ce qui le distingue des autres ou le rassemble, sur un plan conjoncturel, contre les autres (en l'occurrence, la menace de la subversion jacobite, avec le soutien de la France catholique et absolutiste, qui reste une réalité jusqu'en 1745 au moins). Dans ces conditions, les Britanniques qui faisaient le choix de séjourner à Rome s'exposaient au risque de rencontrer celui que les loyalistes surnommaient le « Prétendant » (James Francis Edward Stuart) ou l'un des membres de son entourage, donc au risque de voir leur loyauté à la couronne britannique (qu'incarnaient désormais les Hanovre) et même leur attachement à leur pays d'origine mis en cause.

Le « risque » Stuart était pris au sérieux par les gouvernements britanniques de la première moitié du XVIII^e siècle, au point qu'un espion prussien, le baron Philipp von Stosch, fut rémunéré à partir de 1722 pour espionner les Stuart et tous ceux qui les fréquentaient de près ou de loin¹⁶¹ ; ce dernier fut d'ailleurs contraint, en 1731, de quitter les États du Pape et de se réfugier à Florence en raison de ses activités jugées dangereuses par le souverain pontife qui avait accordé sa reconnaissance officielle et son soutien matériel au « Prétendant ». D'après le témoignage de Philipp von Stosch (ses lettres au gouvernement britannique sont aujourd'hui conservées dans la section *State Papers* du *Public Record Office*), il semble ainsi que les grands-touristes britanniques, qu'ils aient eu ou pas des sympathies jacobites, étaient régulièrement amenés, au cours de leur séjour à Rome, à croiser le « Prétendant » ou à fréquenter certains de ses proches¹⁶².

Or, au-delà de la situation des grand-touristes, il convient de prêter attention à plusieurs cas qui soutiennent l'hypothèse d'un séjour romain lié à des considérations politiques, en particulier chez les partisans actifs des Stuart en exil, décidés à poursuivre leur action pour faire reconnaître leurs droits au trône britannique, voire à favoriser une restauration. Parmi eux figure une

¹⁶⁰ Voir par exemple : Edith Hall, *Inventing the Barbarian. Greek Self-Definition through Tragedy*, Oxford, Clarendon Press, 1989 ; Jonathan M. Hall, *Ethnic Identity in Greek Antiquity*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

¹⁶¹ Edward Corp, *The Stuarts in Italy, 1719-1766. A Royal Court in Permanent Exile*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, pp. 1-6, en particulier.

¹⁶² *Ibid.*, p. 5. Les lettres du baron von Stosch ont également été étudiées par Lesley Lewis (cf. *Connoisseurs and Secret Agents in Eighteenth-Century Rome*, Londres, Chatto & Windus, 1961).

personnalité marquante de la période : Andrew Lumisden (1720-1801). Ce dernier était issu d'une famille de jacobites écossais et avait joué un rôle actif pendant le soulèvement des partisans des Stuart de 1745 (en tant que secrétaire du jeune prince Charles Edward Stuart, passé à la postérité sous le surnom de « Bonnie Prince Charlie », ce à quoi le prédisposait sa formation de juriste), ce qui le contraignit à fuir son pays pour la France. Jusqu'à l'été 1749, il vécut une première période d'exil à Rouen avant d'annoncer à son père, dans une lettre de juin 1749, sa décision de quitter la France pour rejoindre Rome et la cour du « Prétendant » :

« Mais je suis inquiet de voir que je ne peux rien faire de plus, en tout cas dans un avenir proche, pour faire avancer nos affaires, et je compte donc cesser d'y penser pendant quelque temps. [...] Puisque le cours de nos affaires est défavorable, une offre très généreuse m'a été faite – et j'espère que vous n'éprouverez aucune difficulté à me donner la liberté de l'accepter [...]. Ce gentilhomme se rend à Rome à la fin du mois d'août, afin de s'occuper de certaines affaires privées et de rencontrer ceux de ses amis qui y résident, et me propose de partager son voyage et de prendre en charge tous les frais qui lui sont liés. Je ne peux pas ne pas regarder cette occasion comme la plus grande opportunité qui se soit présentée à moi dans la situation où je me trouve puisqu'elle me donnera la possibilité de voir – ce qui est mon souhait le plus cher – mon Cousin qui, j'en suis totalement persuadé, fera lui-même quelque chose pour moi, ou à tout le moins me fournira les recommandations nécessaires pour que je puisse bénéficier de l'aide de ses relations¹⁶³. »

La forme employée dans cet extrait, habituelle dans la correspondance d'Andrew Lumisden, ne doit pas tromper le lecteur : pour limiter autant que possible les risques liés à la vie d'un exilé qui continue de soutenir la cause pour laquelle il s'est battu, il utilise à dessein un langage codé. C'est ainsi notamment qu'il fait allusion à son père en lui donnant régulièrement le titre d'oncle, qu'il évoque le « Prétendant » en le nommant « mon Cousin » et qu'il fait allusion à ses activités politiques en utilisant l'expression « nos affaires ». La décision dont il fait part ici semble liée à l'expulsion du « Jeune Prétendant » du royaume de France en conséquence d'un traité de paix conclu avec la Grande-Bretagne à Aix-la-Chapelle (octobre 1748)¹⁶⁴. Quant au « gentilhomme » qui lui a récemment offert son aide, et qu'il nomme « Mr. Daniel », il semble qu'il s'agisse de John Daniel (et non d'Edward Daniel, comme l'écrit James Dennistoun)¹⁶⁵, un ancien membre de la garde écossaise de Charles Edward Stuart au cours de l'expédition de 1745. On note, au passage, la force des liens de solidarité qui unit les jacobites en exil. Il semble qu'Andrew Lumisden soit arrivé à Rome « avant la fin de l'année 1749 »¹⁶⁶, à une date difficile à déterminer avec certitude en raison des précautions qui entourent son itinéraire ; de fait, une

¹⁶³ James Dennistoun, *Memoirs of Sir Robert Strange, Engraver, Member of Several Foreign Academics of Design, and of his Brother-in-Law, Andrew Lumisden, Private Secretary to the Stuart Princes*, Londres, Longman, 1855, vol. 1. Citation tirée d'une lettre envoyée de Rouen par Andrew Lumisden à son père, le 27 juin 1749.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 119.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 133, à confronter avec la notice biographique rédigée par John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 276 et p. 616.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 133.

lettre que lui envoie sa sœur, Isabella, en février 1750, évoque sa récente arrivée à Rome¹⁶⁷. Quelques mois plus tard, Lumisden obtient, comme il l'espérait, l'aide de son « Cousin » puisqu'il devient en 1751 l'assistant du secrétaire particulier du « Prétendant », James Edgar. Un autre cas intéressant, à la charnière entre le militantisme politique et l'activité artistique, est celui de Katherine Read (1723-1778). Cette dernière est elle aussi issue d'une famille qui a activement participé au soulèvement jacobite de 1745 (son oncle maternel fut même exécuté pour son rôle dans cette rébellion en novembre 1746)¹⁶⁸ ; elle passe d'abord quelque temps à Paris, à la fin des années 1740, où elle étudie la peinture sous la direction de Maurice Quentin de La Tour (c'est sans doute là qu'elle noue des contacts avec Robert Strange, jacobite, dessinateur ... et beau-frère d'Andrew Lumisden¹⁶⁹), puis part pour Rome à la fin de l'année 1750. La date exacte de son arrivée dans la Ville Éternelle est, elle aussi, incertaine : alors que John Ingamells situe son arrivée en 1751¹⁷⁰, une lettre d'Andrew Lumisden à Robert Strange évoque, quant à elle, une arrivée en novembre 1750 : « Miss Read, de Dundee, qui a passé quelque temps à Paris avec La Tour, vient de passer les neufs derniers mois ici : elle a beaucoup progressé dans son art, qu'elle peigne à l'huile ou utilise des pastels, et certains de ses portraits sont jugés presque aussi réussis que ceux de Van Dyck lui-même¹⁷¹. » L'allusion aux portraits de Van Dyck n'est pas fortuite, si l'on en croit Margery Morgan, puisque Katherine Read précise, dans l'une de ses lettres, qu'elle a copié, peu après son arrivée à Rome, un portrait de Van Dyck : « Les trois enfants aînés du roi Charles Ier » (qui se trouve aujourd'hui au château de Windsor). Ce souverain est en effet le premier « martyr » de la cause des Stuart puisqu'il a été exécuté à Londres en janvier 1649, à l'issue de la première révolution anglaise.

Que Katherine Read ait profité de son séjour à Rome pour se perfectionner dans l'art du portrait et bénéficier, au passage, de plusieurs commandes n'est pas douteux. Deux faits montrent cependant que ses motivations n'étaient pas purement artistiques. D'une part, en effet, on peut noter que plusieurs de ses relations à Rome font partie, de près ou de moins près, d'un « réseau jacobite », qu'il s'agisse d'Andrew Lumisden, bien sûr, mais aussi de l'abbé Peter Grant (1708-1784), un jésuite qui dirigeait la mission catholique écossaise de Rome depuis 1737 et dont la proximité avec la cour des Stuart en exil ne fait guère de doute, ou du peintre français Louis-Gabriel Blanchet (1705-1772) qui avait réalisé plusieurs portraits de la « famille royale » (dont,

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 133-134 (lettre d'Isabella Strange à son frère, Andrew Lumisden, datée du 16 février 1750).

¹⁶⁸ Margery Morgan, « Jacobitism and Art after 1745: Katherine Read in Rome », *British Journal for Eighteenth-Century Studies*, Wiley, n° 27, 2004, p. 234.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 234.

¹⁷⁰ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 804.

¹⁷¹ National Library of Scotland, Acc. 11 328 (lettre d'Andrew Lumisden à Robert Strange, 3 août 1751).

en 1738, un portrait des deux fils du « Prétendant », le prince Charles Edward et le prince Henry¹⁷²). La durée de son séjour à Rome, quant à elle, semble indiquer qu'elle était prête à s'associer à un complot jacobite (le « complot Elibank », en 1751-1752, qui prévoyait d'enlever le roi George II et ne fut finalement pas mis à exécution) ; comme l'explique Margery Morgan :

« Katherine Read n'en savait peut-être pas autant¹⁷³ sur les avancées du complot Elibank, mais elle savait sans aucun doute ce qui se préparait, et sa décision de ne pas quitter Rome prématurément est certainement autant fondée sur le fait qu'elle anticipait le rôle qu'elle aurait à jouer dans les événements que sur le souhait de prolonger sa période d'étude¹⁷⁴. »

Dans ce cas précis, il semble donc bien que les mobiles artistiques et les mobiles politiques soient intimement liés.

Un dernier cas illustre ce lien entre volonté de promouvoir une carrière artistique et volonté de promouvoir une cause, celui de Robert Strange, graveur et beau-frère d'Andrew Lumisden.

Tout comme son beau-frère, Robert Strange fut impliqué dans le soulèvement jacobite de 1745. Cet engagement ne l'empêcha pas de poursuivre sa carrière artistique et de bénéficier d'une certaine reconnaissance. Il semble qu'il ait eu, d'assez longue date, le souhait de voyager à travers la péninsule italienne et, en particulier, de séjourner à Rome. On peut d'ailleurs suivre, dans la correspondance qu'il entretenait très régulièrement avec son beau-frère, les progrès puis la réalisation de ce projet. Dès 1757, Lumisden s'emploie en effet à démontrer à son beau-frère et ami combien un séjour romain serait profitable à sa carrière artistique, tout comme à ses finances :

« Je suis persuadé, quoi qu'il en soit, que vous devriez commencer par visiter Rome où vous pourriez non seulement terminer certains de vos dessins, mais aussi trouver de nombreuses œuvres qui pourraient trouver preneur à Londres. Il est vrai qu'il y a peu d'œuvres majeures à acheter à Rome, mais une personne qui est douée de votre jugement pourrait trouver un certain nombre de bonnes copies et d'originaux de moindre qualité dont la vente, à mon sens, vous permettrait de gagner beaucoup d'argent ; mais vous êtes bien plus apte à juger de cela que je ne le suis¹⁷⁵. »

Le projet ne se concrétise, en fin de compte, qu'au cours de l'année 1760. Outre les questions financières, ce sont peut-être les difficultés liées à la guerre de Sept-Ans qui ont retardé le départ de Robert Strange puisque James Dennistoun évoque l'intervention d'Andrew Lumisden dans le but de faciliter les démarches : « Une fois qu'il eut pris la décision de partir, son beau-frère s'employa à obtenir pour M. Strange, grâce aux liens des Stuart avec la cour de Versailles, un

¹⁷² Edward Corp, *The Stuarts ...*, *op. cit.*, pp. 288-291. Les deux portraits en question furent reproduits et assez largement diffusés pour alimenter la propagande Stuart et entretenir le zèle de la diaspora jacobite.

¹⁷³ Qu'Andrew Lumisden, en particulier.

¹⁷⁴ Margery Morgan, « Jacobitism and Art ... », *op. cit.*, p. 238-239.

¹⁷⁵ James Dennistoun, *Memoirs ...*, *op. cit.*, vol. 1, pp. 263-264. Andrew Lumisden cherche en effet à convaincre Robert Strange, dans cette lettre de 1757 qui est citée par leur biographe, de différer son projet de visiter l'Espagne et de rejoindre Rome aussi rapidement que possible.

passerport pour la France qui était alors fermée aux sujets britanniques en raison de la guerre de Sept-Ans ; et ses lettres étaient remplies d'informations et de conseils sur les routes à prendre pour traverser l'Italie¹⁷⁶. » C'est finalement en décembre 1760, après un séjour de quelques semaines à Florence, que Robert Strange arrive à Rome : « J'ai à présent le bonheur, écrit ainsi Lumisden à l'un de ses amis, d'être en compagnie de mon cher Robie¹⁷⁷. » Une fois encore, il ne s'agit pas de nier ou de minimiser l'importance des activités artistiques de Robert Strange, attestées par l'ensemble des sources sur ses deux séjours romains (décembre-1760-octobre 1761 ; août-octobre 1762¹⁷⁸). Il n'en reste pas moins que son passé jacobite (il n'hésita pas à combattre à plusieurs reprises dans les rangs des troupes de Charles Edward Stuart lors du soulèvement de 1745) et ses liens étroits avec Andrew Lumisden, qui faisait partie du premier cercle de l'entourage du « Prétendant » et n'avait manifestement pas perdu tout espoir de restauration des Stuart sur le trône britannique¹⁷⁹, laissent à penser que ses mobiles, comme ce fut sans doute le cas pour Katherine Read, étaient aussi bien artistiques que politiques.

Pour une cour en exil, dont la légitimité est constamment remise en question, la capacité à attirer des artistes était un enjeu important. C'est sans doute l'une des raisons qui explique ce mélange entre art et politique qui caractérise le séjour de certains artistes (et en particulier de certains artistes écossais) à Rome. Il s'agit cependant, surtout à partir de la fin des années 1740, d'une cour en déclin dans la mesure où les espoirs de restauration semblent de plus en plus fragiles : ce déclin est en quelque sorte officialisé en janvier 1766, à la mort du « Vieux Prétendant », lorsque le pape Clément XIII décide de ne pas reconnaître son fils, le « Jeune Prétendant »¹⁸⁰, comme souverain légitime de Grande-Bretagne. Le décès de celui que ses partisans considéraient comme Jacques III entraîne d'ailleurs le retour à Rome (il s'agit bien d'un retour, plutôt que d'une arrivée, puisqu'il y est né en décembre 1720) de son fils. Mais ce dernier, dans ce nouveau contexte, ne représente plus un danger imminent pour la couronne britannique.

IV. Le cas des Britanniques de confession catholique : des mobiles religieux ?

¹⁷⁶ *Ibid.*, vol. 1, p. 285.

¹⁷⁷ National Library of Scotland, MSS 14 260 (lettre d'Andrew Lumisden à Sir Stuart Threipland, 17 janvier 1761).

¹⁷⁸ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 904.

¹⁷⁹ À titre d'exemple, on peut mentionner la mission diplomatique secrète qu'Andrew Lumisden venait d'effectuer à Paris (hiver 1758-1759) pour le compte du « Prétendant » ... en pleine guerre de Sept-Ans (cf. James Dennistoun, *Memoirs ...*, *op. cit.*, pp. 181-183).

¹⁸⁰ Les témoignages des voyageurs de l'époque utilisent, très fréquemment, les expressions « Old Pretender » et « Young Pretender » de manière à désigner, avec une certaine dose d'ironie, James Francis Edward Stuart et son fils Charles Edward Stuart (le fameux « Bonnie Prince Charlie »).

Il peut sembler naturel d'associer la « britannicité » et le protestantisme, d'autant plus que la dimension confessionnelle a joué un rôle important dans la construction d'une identité transnationale en Grande-Bretagne au cours du XVIII^e siècle¹⁸¹. Il n'en reste pas moins qu'une minorité catholique, soucieuse de préserver sa foi, perdurait : pour cette dernière, Rome a pu représenter, pour plusieurs raisons, un horizon attractif.

La première raison, pour un Britannique de confession catholique, de se rendre à Rome est la plus traditionnelle : la capitale de la chrétienté catholique était, depuis les débuts du Moyen Âge, un lieu de pèlerinage ; en outre, la papauté y organisait, tous les 25 ans, un jubilé qui rassemblait un nombre de fidèles particulièrement important. Judith Champ note ainsi¹⁸², avec justesse, en utilisant les données démographiques compilées par Hanns Gross¹⁸³, que la ville a accueilli 4 à 5 000 pèlerins en 1750 et en 1775. Combien, parmi eux, étaient des Britanniques ? Il n'est pas facile de le déterminer car les *Livres de Pèlerins (Pilgrim Books)*, qui sont la seule source qui permettrait de le faire, n'ont pas été tenus de manière régulière et fiable¹⁸⁴.

Une autre raison de venir à Rome relevait à la fois des convictions religieuses et des convictions politiques : le souhait de rencontrer le Prétendant en exil afin de bénéficier des pouvoirs thaumaturgiques qui lui étaient prêtés comme à tous ses prédécesseurs sur le trône d'Angleterre depuis le Moyen Âge. Comme le roi de France, le roi d'Angleterre était en effet censé guérir, en le touchant, un malade atteint des écrouelles (ce que l'on appelait alors le « Mal du Roi¹⁸⁵ »). Même après leur déchéance, les prétendants Stuart au trône ont continué, tout au long du XVIII^e siècle, à attirer certains de leurs « sujets », le plus souvent catholiques mais aussi, à l'occasion, protestants, qui croyaient en leurs pouvoirs thaumaturgiques ; il semble d'ailleurs que les Hanovre n'aient pas bénéficié des mêmes croyances, sans doute en raison de la manière dont ils étaient montés sur le trône d'Angleterre. Parmi les témoignages connus, on peut citer l'exemple d'un certain Brady, venu à Rome « uniquement en raison du fait que son enfant souffrait du Mal du Roi, lequel était arrivé sain et sauf à Rome mais était mort sur la route d'Albano empruntée pour voir le Roi, si bien que son père retourna à Londres avec un seul enfant¹⁸⁶ ». Il ne s'agit là que d'un exemple parmi d'autres puisque le rituel se perpétua, en

¹⁸¹ Linda Colley, *Britons ...*, *op. cit.*, pp. 11-18, en particulier.

¹⁸² Judith Champ, *The English Pilgrimage to Rome. A Dwelling for the Soul*, Leominster, Gracewing, 2000, p. 124.

¹⁸³ Hanns Gross, *Rome in the Age of the Enlightenment. The post-Tridentine syndrome and the ancien regime*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 58 (l'auteur y présente des statistiques pour la population romaine entre 1695 et 1820).

¹⁸⁴ Judith Champ, *The English Pilgrimage ...*, *op. cit.*, p. 125.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 131.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 132. Judith Champ cite le Liber 292 (entrée datée du 1^{er} octobre 1751), conservé aux Archives du *Venerable English College* à Rome. L'allusion à Albano s'explique par le fait que le Prétendant séjournait, pendant certaines périodes de l'année, dans une villa située à Albano et mise à sa disposition par le pape.

dépité du déclin de la cause jacobite, sous le « règne » de Charles-Edward Stuart puis de son frère, Henry Benedict, cardinal-duc d'York¹⁸⁷.

Il ne faut pas négliger non plus le fait que Rome était un lieu de formation incontournable pour les aspirants à la prêtrise : de fait, un séminaire anglais (qui accueillait également des étudiants gallois), un séminaire écossais et un séminaire irlandais existaient à Rome à l'époque moderne. Tous entretenaient d'ailleurs des liens étroits avec la cour des Stuart en exil, en tout cas jusqu'en 1766. Parmi les séminaristes les plus connus qui furent formés au *Scots College*, situé dans la Strada Felice (actuelle Via delle Quattro Fontane), on peut citer le cas de Peter Grant, admis dans cet établissement le 16 janvier 1726, à l'âge de 17 ans : le registre d'admission des étudiants du Collège a recensé, en effet, son entrée sous le matricule 273 et précise qu'il est « né le 15 août 1708, baptisé et confirmé¹⁸⁸ ». Il y est demeuré jusqu'en 1735, avant d'y revenir deux ans plus tard en tant qu'Agent de la Mission catholique écossaise¹⁸⁹. Un autre ancien élève de l'institution, Charles Erskine, y fut admis le 27 mai 1748 (et non, comme l'affirme John Ingamells, en 1749¹⁹⁰), sous le matricule 294¹⁹¹. Erskine, contrairement à beaucoup d'étudiants du séminaire, était né à Rome en 1739 puisqu'il était le fils d'un domestique du Prétendant Stuart. Après en être sorti, en 1753, il n'a pas suivi la voie de la prêtrise puisqu'il est devenu juriste¹⁹². Tout comme Peter Grant, en tout cas, Charles Erskine a passé l'essentiel de sa vie à Rome, y jouant un rôle non négligeable dans les coulisses de la relation entre son pays d'origine et le Saint-Siège puisqu'il fut envoyé à Londres, en 1793, sollicité par le pape Pie VI dans le cadre d'une mission diplomatique¹⁹³.

Il ne faut pas oublier de mentionner, pour terminer, le rôle des catholiques au sein de la communauté britannique de Rome tout au long de la deuxième moitié du XVIIIe siècle, qu'il s'agisse de riches collectionneurs visitant la ville à plusieurs reprises (Henry Blundell ou Charles Townley, pour ne citer que les plus connus), de membres du clergé envoyés dans la Ville Éternelle pour y défendre les intérêts de leurs Églises nationales (l'anglais John Thorpe, notamment) ou encore d'artistes devenus des intermédiaires de premier plan, en particulier l'écossais James Byres ou l'irlandais Robert Fagan.

¹⁸⁷ *Ibid.*, pp. 131-132.

¹⁸⁸ *Records of the Scots Colleges at Douai, Rome, Madrid, Valladolid and Ratisbon*, Aberdeen, New Spalding Club, 1906, vol. 1, p. 131.

¹⁸⁹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 420.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 340.

¹⁹¹ *Records of the Scots Colleges ...*, *op. cit.*, p. 135. Si son père, Colin Erskine, était écossais, sa mère, Agata Gigli, était, quant à elle, originaire de Rome.

¹⁹² Judith Champ, *The English Pilgrimage ...*, *op. cit.*, p. 123.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 123.

V. Partir pour fuir les contraintes de la vie en Grande-Bretagne ?

Au-delà de la fascination que pouvait exercer Rome sur les aristocrates et les artistes britanniques, le départ pour le continent pouvait représenter, dans certains cas (difficultés financières, problèmes conjugaux, problèmes de santé, etc.), une échappatoire au moins provisoire. Ces contraintes, on le verra, touchaient plus régulièrement les femmes que les hommes.

1) Fuir les difficultés financières

Un pays en pleine croissance économique, comme l'était la Grande-Bretagne du XVIII^e siècle, connaît généralement une hausse de son niveau de vie moyen, ce qui ne signifie pas une plus grande sécurité économique pour tous, y compris pour les membres des élites ; la croissance s'est en effet traduite, au cours de la deuxième moitié du siècle, par une hausse des prix (en particulier dans le secteur agricole)¹⁹⁴. Les veuves, en particulier, pouvaient se trouver confrontées à des difficultés insurmontables lorsque le décès de leur époux ne leur laissait qu'un faible patrimoine pour survivre et maintenir le genre de vie auxquelles elles avaient été habituées. Dans ces conditions, un séjour à l'étranger pouvait représenter un moyen d'économiser de l'argent, et le coût de la vie en Italie apparaissait beaucoup moins élevé qu'en Grande-Bretagne.

C'est ainsi que Lady Phillipina Knight (1726-1799) et l'une de ses filles, Ellis Cornelia (1757-1837), furent amenées à prendre la décision, en 1776, de quitter l'Angleterre pour quelques années. Sur les circonstances entourant cette décision, nous bénéficions d'un témoignage de première main, celui d'Ellis Cornelia elle-même :

« Après cette perte irréparable¹⁹⁵, nous passâmes l'hiver à Londres. Ma mère sollicita une pension [...] et présenta sa demande, qui fut rédigée par le docteur Johnson, au roi au Palais de St-James. Ce dernier la reçut gracieusement, mais sa requête fut rejetée dans la mesure où, comme le fit observer Lord Sandwich¹⁹⁶, elle ne se trouvait pas dans une situation de dénuement total.

Ma mère, estimant alors qu'elle ne pouvait vivre à Londres de la manière qu'elle jugeait la plus convenable, prit la décision de partir à l'étranger, dans l'intention de rester trois ans sur le Continent – un plan qui s'accordait tout à fait avec mes propres souhaits¹⁹⁷. Elle offrit à ma sœur de l'emmener avec nous, mais elle préféra rester en Angleterre auprès d'une dame fort aimable, qui se trouvait être une vieille amie de ma mère¹⁹⁸. »

¹⁹⁴ François-Joseph Ruggiu, in Stéphane Lebecq, sous la dir. de, *Histoire des îles ...*, op. cit., pp. 528-529.

¹⁹⁵ L'auteur fait allusion au décès de son père.

¹⁹⁶ Lord Sandwich (1718-1792) fut le Premier Lord de l'Amirauté entre 1771 et 1782.

¹⁹⁷ L'auteur souhaite en effet se perfectionner dans l'art du dessin.

¹⁹⁸ Ellis Cornelia Knight, *Autobiography of Miss Cornelia Knight, Lady Companion to the Princess Charlotte of Wales*, 1861, vol. 1, pp. 21-22.

De fait, après leur départ d'Angleterre au printemps 1776, les deux femmes passent quelques mois à Paris puis à Toulouse, avant de repartir pour Rome où elles arrivent en mars 1778. Leur séjour à Rome, nous le verrons, fut bien plus durable qu'elles ne l'avaient initialement prévu. Dès son arrivée, il est vrai, Lady Knight ne peut s'empêcher de constater, et de mentionner dans les lettres envoyées à ses amis restés en Angleterre, que le coût de la vie, et en particulier du logement, à Rome est alors bien plus faible qu'à Londres ; il faut cependant rappeler que la capitale britannique, avec environ 750 000 habitants vers 1760, est quatre fois et demie plus peuplée que celle des États du Pape, ce qui peut permettre à deux dames de l'aristocratie de maintenir à moindres frais un style de vie confortable tout en fréquentant la meilleure société. C'est ainsi qu'elle écrit, peu après son installation à Rome :

« Nos appartements sont situés au-dessus de nombreuses habitations, il faut monter une centaine de marches de pierre pour y parvenir¹⁹⁹. [...] Je trouve qu'il s'agit d'un lieu bien moins coûteux que ne l'est la France, mais il est vrai que c'est aux Français que je dois ce constat ; les Anglais ont tendance à payer le double pour toute chose dans chaque pays, mais je me suis arrangée pour que mon arrivée ici ne soit pas connue avant d'avoir pu régler la question de notre logement. L'air est charmant, et l'endroit est si beau qu'il en mériterait le nom de paradis terrestre²⁰⁰. »

Quelques mois après leur installation, Lady Knight confirme son constat initial : « il s'agit certainement de la ville la moins chère du monde, et la plus belle²⁰¹ ».

Lady Knight et sa fille ne furent pas les seules Britanniques à faire le choix d'un séjour continental afin de mener une vie moins dispendieuse. Le cas de Lady Anna Miller (1741-1781) est également assez bien connu puisque les lettres écrites par cette dernière au cours de son séjour en Italie (cf. *Letters from Italy, describing the Manners, Customs, Antiquities, Paintings, etc., of the Country in 1770-1, 1776*) furent publiées peu de temps après son retour en Grande-Bretagne. Outre la curiosité que pouvait éprouver une femme de son milieu pour l'Italie et son riche patrimoine, il apparaît que les considérations financières furent importantes dans la décision qu'elle prit, avec son mari, de passer quelque temps à l'étranger : le couple venait, en effet, de faire bâtir à grands frais une demeure à proximité de Bath qui était en train de devenir une station thermale à la mode²⁰². Après avoir passé les trois derniers mois de l'année 1770 en Italie du Nord, le couple arrive à Rome dès les premiers jours de l'année 1771²⁰³.

2) *Tenter d'échapper à une société conservatrice*

¹⁹⁹ Sur les hauteurs de la Place d'Espagne, vraisemblablement à proximité de la Trinité-des-Monts.

²⁰⁰ Elizabeth Douglas Fuller Elliott-Drake, sous la dir. de, *Lady Knight's Letters from France and Italy, 1776-1795*, Londres, 1905, p. 46-46 (lettre datée de mars 1778).

²⁰¹ *Ibid.*, p. 68 (lettre datée du 29 octobre 1778).

²⁰² Elizabeth Lee, « Anna Miller », *Dictionary of National Biography*, Oxford, 1885-1900, vol. 37.

²⁰³ Anna Miller, *Letters from Italy, 1776*, vol. 2, p. 135 (lettre datée du 6 janvier 1771).

La société britannique du XVIII^e siècle, pour être dynamique, n'en est pas moins conservatrice, et ce sont les femmes des milieux les plus éduqués qui le ressentent souvent le plus durement. Pour elles, quitter pour quelque temps leur pays pour voyager à travers le continent a pu représenter une forme de libération.

C'est certainement ainsi que Lady Elizabeth Webster (1771-1845) a pu concevoir ses voyages réguliers à travers la péninsule italienne au cours des années 1790. C'est en tout cas ce qu'elle laisse entendre dès les premières pages de son journal :

« Je me trouvais abandonnée, à l'âge de vingt ans, dans un pays étranger sans la moindre relation ou le moindre véritable ami, néanmoins, c'est là que j'ai passé quelques-uns des moins sinistres moments de ma vie – je pourrais dire des plus heureux. J'y ai vécu dans une grande discrétion, presque dans l'austérité. Je n'ai jamais reçu le moindre visiteur masculin (sinon dans les nombreux dîners que j'ai donnés), à l'exception de deux d'entre eux : le Dr. Drew et un homme marié connu pour sa gravité, un certain M. Cowper. Drew passait des soirées entières avec moi et me donnait des leçons de chimie, d'histoire naturelle, de philosophie, etc. etc.²⁰⁴ »

Il ne faut, bien entendu, pas prendre au pied de la lettre le récit que fait Lady Holland (qui s'appelait encore, au début des années 1790, Lady Webster, du nom de son premier mari épousé alors qu'elle n'avait que quinze ans) de ses séjours italiens. L'abandon qu'elle évoque, lié à l'obligation dans laquelle se trouvait Sir Godfrey, son époux, de rentrer en Angleterre pour gérer sa carrière politique, était tout relatif puisqu'elle fit de nombreuses rencontres au cours de ses périples et se fit même un groupe d'amis fidèles avec lesquels elle voyageait de ville en ville ou qu'elle retrouvait à l'occasion d'une étape. Quant à l'affirmation toute rhétorique selon laquelle elle se serait tenue à l'écart de toute compagnie masculine « compromettante », elle ne correspond pas aux faits, en particulier tels qu'ils furent rapportés par les Britanniques qu'elle eut l'occasion de croiser en Italie. Le caractère « sinistre » de sa vie d'épouse, en revanche, est sans doute bien plus conforme à sa perception de la réalité : Sir Godfrey, outre qu'il avait plus du triple de son âge, était sujet aux accès de mélancolie ou de violence, et se montrait également très jaloux. Elle ne pouvait donc que se sentir soulagée, voire même libérée, en son absence. Dans ces conditions, on comprend pourquoi la perspective de rentrer en Grande-Bretagne, ce à quoi elle était contrainte de temps à autre, était vécue (et décrite dans son journal) comme un déchirement. Elizabeth Webster, en affichant son impatience de partir à l'étranger et son désarroi lorsqu'elle était obligée de revenir dans son propre pays, allait à l'encontre des idées reçues de son temps : le voyage d'Italie, on l'a dit, faisait l'objet de controverses, en particulier pour la menace qu'il faisait peser sur la moralité des femmes. Il suffit de penser aux nombreux témoignages de voyageurs sur la pratique du sigisbéisme pour comprendre pourquoi, aux yeux

²⁰⁴ Elizabeth Holland, *The Journal of Lady Holland*, Londres, New York, Bombay et Calcutta, Longmans, Green and Co., 1908, vol. 1 (1791-1799), p. 5.

de beaucoup de Britanniques, une femme séjournant en Italie risquait d'être tentée par la dépravation ; un autre risque, associé à celui de l'infidélité et de l'immoralité, était celui d'une grossesse extra-maritale qui aurait menacé tout à la fois la réputation de l'époux et le patrimoine familial. C'est sans doute ainsi qu'il faut lire l'insistance de l'auteur sur la sagesse de sa conduite en l'absence de son mari.

Le cas d'Hester Lynch Thrale Piozzi (1741-1821) est différent. D'abord mariée pendant près de vingt ans, à Henry Thrale, sa vie prend un nouveau cours à la mort de son époux qui survient en 1781. À la surprise générale, elle choisit de se remarier dès 1784 avec Gabriel Piozzi, un professeur de musique italien. La réaction de ses proches, et en particulier de son ami de cœur, l'écrivain Samuel Johnson, lui rappelle très vite qu'elle a transgressé les codes sociaux de son milieu :

« Lorsque Henry Thrale mourut, en 1781 [...], il paraissait évident à l'entourage de Johnson qu'il allait épouser Hester. [...]

Mais elle rassembla son courage et annonça une nouvelle à Johnson. Bravant les violentes critiques de ses enfants et de tous ses amis - contre l'humeur de son temps et les habitudes de sa classe -, elle était tombée amoureuse du Signor Piozzi, le modeste professeur de musique dont elle s'était moquée par le passé, et elle était décidée à l'épouser. [...]

Dans l'Angleterre géorgienne, ce fut le scandale de la décennie. « *Je constate que les journaux anglais sont remplis des commentaires les plus offensants à mon égard* », se lamentait-elle. L'un d'eux avait écrit que Thrale n'aurait jamais pu imaginer « *la honte dans laquelle était tombée son épouse, qui avait fini par faire la fortune rapide d'un joueur de violon inconnu et sans le sou.* » Comment avait-elle pu, se demandait-on - en particulier ses filles²⁰⁵ ? »

Il ne faut donc pas s'étonner qu'Hester et son nouvel époux aient pris la décision de quitter la Grande-Bretagne très peu de temps après leur union afin de séjournier sur le continent (et notamment en Italie, le pays natal de Gabriel), aussi loin que possible de l'opprobre auxquels ils étaient confrontés²⁰⁶. Leur séjour en Italie dura près de deux ans, entre octobre 1784 et septembre 1786²⁰⁷.

William Beckford (1760-1844) fut lui aussi confronté au rejet de son milieu et conduit, dans des circonstances certes différentes, à envisager un départ pour le continent comme une échappatoire. Dans son cas, on pourrait presque parler d'exfiltration puisque son premier séjour en Italie, entre août 1780 et janvier 1781, lui permit d'échapper à une vie sentimentale de plus en plus compliquée ... et de plus en plus critiquée, puisqu'il entretenait une liaison avec une jeune femme, Louisa Pitt, qui était l'épouse de son oncle, et une relation encore plus scandaleuse avec un jeune garçon de douze ans, William Courtenay. Peu de temps après son

²⁰⁵ Adam Gopnik, « Man of Fetters. Dr. Johnson and Mrs. Thrale », *The New Yorker*, 8 décembre 2008.

²⁰⁶ Brian Dolan, *Ladies of the Grand Tour*, Londres, HarperCollins Publishers, 2001, p. 92. Attilio Brilli a récemment consacré un chapitre au voyage italien d'Hester Piozzi, dans un ouvrage intitulé *Le Viaggiatrici del Grand Tour. Storie, amori, avventure*, Bologne, il Mulino, 2020, pp. 65-78.

²⁰⁷ John Ingamels, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 770.

retour en Grande-Bretagne, face au risque de voir sa liaison avec le jeune Courtenay rendue publique, il entreprit un deuxième voyage à travers l'Italie entre juin et septembre 1782²⁰⁸.

Parmi les autres raisons de quitter la Grande-Bretagne pour l'Italie, on pourrait également évoquer les épreuves de la vie, et en particulier les deuils : c'est ainsi que Tobias Smollett (1721-1771) décida de quitter l'Angleterre pour quelque temps, en 1764, après le décès de sa jeune fille, ou que Richard Colt Hoare fut amené à se lancer dans une série de voyages à travers l'Italie après le décès prématuré de son épouse en août 1785²⁰⁹. On peut constater, quoi qu'il en soit, que la Ville éternelle exerçait un fort pouvoir d'attraction sur des Britanniques de plus en plus nombreux et animés par des mobiles tout à fait différents ; la notion de « Grand Tour », par conséquent, ne pouvait suffire à résumer la diversité de leurs pratiques du voyage et de leurs expériences romaines.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 71.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 503.

CHAPITRE 2 – LE FLUX ET LE REFLUX DE LA PRÉSENCE BRITANNIQUE À ROME

Rome, du fait de son statut particulier, est une ville cosmopolite. Capitale des États du Pape et centre de l'Église catholique, elle accueille les représentations diplomatiques d'un grand nombre de pays ; foyer des arts, elle attire, comme on l'a vu, un nombre croissant d'artistes et d'amateurs venus de l'ensemble de l'Europe. Se pose dès lors la question de la périodisation de la présence des Britanniques dans la ville, qu'ils n'y aient résidé que pour quelques semaines ou qu'ils aient décidé de s'y établir de manière durable. Cet essai de périodisation doit prendre en compte plusieurs types de temporalité : un temps « long », sur l'ensemble de la deuxième moitié du XVIII^e siècle ; un temps court qui permet de mettre en valeur sur une année le caractère saisonnier de la présence étrangère à Rome en général, et de la présence britannique en particulier. Il s'agit également de prendre en compte l'abondante littérature de voyage qui paraît tout au long de la période afin de saisir comment elle a pu déterminer les modalités de la présence des Britanniques à Rome ainsi que la manière dont ils en ont rendu compte.

I. Mesurer l'intensité de la présence britannique à Rome : problèmes de méthode

La première question qu'il convient d'évoquer est celle des sources dont nous disposons pour mesurer le nombre de Britanniques présents à Rome à tel ou tel moment, des informations que ces sources peuvent nous apporter et de leurs limites. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrions ensuite évaluer et tenter de synthétiser les données qui nous ont été transmises.

1) *Une source importante, mais partielle : les registres d'états des âmes*

Depuis la fin du XVI^e siècle, et en particulier les décisions prises par le gouvernement papal au début des années 1590, les paroisses romaines ont l'obligation de recenser chaque année à Pâques la population qui réside dans leurs limites respectives : si ces listes ont pour objectif principal de vérifier qui s'est acquitté de son devoir de communion pascale, elles permettent également aux autorités pontificales d'acquérir une meilleure connaissance, et donc un meilleur contrôle, de la population de la ville dans sa diversité²¹⁰. Pour l'historien, ainsi que l'a montré

²¹⁰ Pierina Ferrara, « Popolazione e territorio nella Roma del Settecento : un'analisi degli Stati delle anime delle parrocchie di San Crisogono e di San Bartolomeo all'Isola », *Popolazione e Storia*, SIdES, 1-2/2011, pp. 44-51.

Olivier Michel dans son étude sur les artistes résidant à Rome²¹¹, ces états des âmes peuvent fournir des informations fort utiles, en particulier le nombre d'étrangers présents dans telle ou telle paroisse, leur origine géographique, leur âge, leur profession et leur religion ; cette dernière information, on le comprend aisément, était d'une grande importance pour les autorités ecclésiastiques. C'est ainsi que les Britanniques, dans le cas qui nous intéresse, sont désignés de différentes manières : « Inglese », « Prottestante », et « Eretico » sont ainsi les vocables les plus fréquemment utilisés ; lorsqu'un Britannique présent dans la paroisse est de confession catholique (c'est le cas d'un certain nombre d'Irlandais, par exemple), cette donnée est généralement précisée. L'exploitation de ces registres soulève néanmoins plusieurs problèmes qu'il convient de préciser.

D'une part, la présentation des états des âmes n'est pas uniforme d'une année à l'autre, et ce en dépit des instructions précises fournies aux desservants des paroisses dès 1590²¹². C'est ce qui explique, en particulier, la différence de nomenclature évoquée concernant l'origine géographique et/ou la religion de tel ou tel résident britannique. Un autre problème qui se pose est celui de la transcription de noms à consonnance étrangère sous la plume d'un ecclésiastique italien, ce qui conduit à leur déformation, au point de les rendre parfois incompréhensibles pour le lecteur. C'est ainsi, par exemple, que l'on peut identifier la présence d'un certain « Guglielmo Sciambère, Inglese, architetto, 37²¹³ » en 1755 dans la paroisse de Sant'Andrea delle Fratte, ou de celle du « Signore Tommaso Gianchini da Londra, Pittore protestante, 43²¹⁴ » en 1765 dans la paroisse de Santa Maria del Popolo. La connaissance du parcours²¹⁵ de ces deux artistes, et notamment de leur année de naissance, peut permettre de reconnaître sans trop de difficultés l'architecte écossais²¹⁶ William Chambers et le peintre anglais Thomas Jenkins. Dans certains cas, il est bien difficile de reconnaître avec certitude tel ou tel ressortissant à partir du nom indiqué sur le registre ; on note par ailleurs, à plusieurs reprises, que certains étrangers ne sont pas identifiés par le desservant. On peut également noter, même si cela pose moins de problème pour une éventuelle mise en série, que le sculpteur anglais John Flaxman est désigné comme

Les états des âmes des paroisses romaines, pour la période qui nous intéresse, sont conservés aujourd'hui à l'*Archivio Storico del Vicariato di Roma* (AVR), près de la basilique Saint-Jean-de-Latran.

²¹¹ Olivier Michel, *Vivre et peindre à Rome au XVIIIe siècle*, Rome, École Française de Rome, 1996 (en particulier dans la contribution qui ouvre l'ouvrage).

²¹² Pierina Ferrara, « Popolazione e territorio ... », *op. cit.*, p. 47. L'auteur reprend, dans cet article, la liste des éléments qui sont censés figurer chaque année sur le registre et reproduit deux pages datant de l'année 1705 à titre d'exemples.

²¹³ AVR, Stato delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, année 1755.

²¹⁴ AVR, Stato delle anime, paroisse Santa Maria del Popolo, année 1765.

²¹⁵ Le recours au dictionnaire biographique de John Inghamells, en particulier, peut s'avérer très précieuse.

²¹⁶ Et non « anglais » comme indiqué sur le registre, mais nous reviendrons plus loin sur cette tendance au recours à un vocable générique pour désigner l'ensemble des Britanniques.

« scultore protestante » en 1789 (sans que sa nationalité soit mentionnée) puis comme « scultore inglese » en 1792 et en 1794²¹⁷.

D'autre part, on peut être étonné de constater, à la lecture des états des âmes concernant la Place d'Espagne et ses abords immédiats²¹⁸, de ne trouver que très peu de Britanniques. Cela va apparemment à l'encontre de tous les témoignages de l'époque qui font de ce lieu le cœur de la « communauté britannique » à Rome, au point que certains ont pu surnommer ce quartier « Little Westminster ». Il faut cependant prendre en compte une réalité : les états des âmes ne recensent généralement que les personnes établies pour un certain temps dans tel ou tel immeuble, et ignorent le plus souvent les voyageurs qui ne passent que quelques jours dans la ville avant de repartir pour Naples ou une autre destination. Un exemple suffit à illustrer ce problème de méthode. Dans l'une de ses lettres, écrites en mai 1792, Lady Knight, qui réside alors à Rome depuis près de quinze ans, affirme : « Nous avons vu cent cinquante Anglais ici, au cours du printemps, mais peu d'entre eux sont restés²¹⁹. » À la fin de la même année, elle ajoute : « Nous avons vu une grande quantité d'Anglais ici²²⁰ [...]. » Faut-il en conclure que le nombre de voyageurs britanniques de passage à Rome a connu une nouvelle augmentation entre mai et décembre ? Toujours est-il qu'en confrontant le chiffre de 150 qui est évoqué dans la première lettre avec les données partielles fournies par les états des âmes des paroisses de Sant'Andrea delle Fratte et de Santa Maria del Popolo pour l'année 1792, on ne peut que constater un écart important : en tenant compte des réserves qui viennent d'être exposées, on ne recense que 25 Britanniques présents à l'occasion des fêtes de Pâques dans la paroisse de Sant'Andrea delle Fratte contre 8, à la même période, dans la paroisse de Santa Maria del Popolo²²¹. Or, ces deux paroisses, avec celle de San Lorenzo in Lucina, sont a priori celles qui concentrent le plus grand nombre de Britanniques au sein de la ville. Même en supposant la présence de quelques Britanniques supplémentaires dans cette dernière paroisse, on est toujours très loin du chiffre de 150. La seule explication possible réside dans le fait que les registres paroissiaux ne recensent que les résidents, quelle que soit par ailleurs la durée de leur séjour, ce que confirme Hanns Gross qui a lui-même exploité cette source pour son étude sur Rome au

²¹⁷ AVR, Stati delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, années 1789, 1792 et 1794.

²¹⁸ Il s'agit des registres des paroisses de Sant'Andrea delle Fratte (pour le côté oriental de la place) et de San Lorenzo in Lucina (pour le côté occidental de la place).

²¹⁹ Elizabeth Douglas Fuller Elliott-Drake, sous la dir. de, *Lady Knight's Letters ...*, op. cit., p. 171 (lettre datée du 8 mai 1792). Cette affluence, puis ce départ massif, s'explique sans doute par les fêtes pascales. Il faut également préciser qu'un décompte effectué à partir du *Dictionary ...* publié par John Ingamells ne fait état que de 76 Britanniques présents à Rome pour l'année 1792, ce qui démontre que les données compilées dans cet ouvrage ne sont que partielles.

²²⁰ *Ibid.*, p. 176 (lettre datée de décembre 1792).

²²¹ AVR, Stati delle anime, paroisses de Sant'Andrea delle Fratte et de Santa Maria del Popolo, année 1792.

siècle des Lumières : « Cependant, seuls ceux qui se trouvaient dans la ville lors du recensement étaient mentionnés dans les registres et, même dans ce cas de figure, certains des plus mobiles ne l'étaient pas²²² » ; ils ne prennent pas en compte les voyageurs de passage qui descendent dans les hôtels situés autour de la Place d'Espagne et dont certains, en toute logique, devraient être mentionnés dans les états des âmes de la paroisse de Sant'Andrea delle Fratte (qui intègre le côté oriental de la place, en direction de la Trinité-des-Monts). L'un des rares indices à partir duquel nous puissions corroborer cette hypothèse est le registre de la paroisse San Lorenzo in Lucina pour l'année 1760 : seul un « hérétique » est recensé cette année-là dans la Strada della Croce, alors que cette dernière comptait plusieurs hôtels fréquentés par les voyageurs anglais, dont le célèbre Pio qui se trouvait à l'angle de la rue et de la Place d'Espagne. En outre, le registre signale l'existence d'une « locanda » à proximité immédiate de la Place dans laquelle résidaient plusieurs « protestants », dont un certain « Milord Aniston » : si la nationalité de ce dernier n'est pas explicitement mentionnée, on peut raisonnablement conclure de cette identification qu'il s'agissait d'un Britannique²²³. Ce problème peut donc conduire à sous-estimer le nombre de Britanniques présents à Rome ; en l'occurrence, il nous contraint à utiliser d'autres sources pour tenter de compenser, au moins partiellement, ce biais statistique. Pour toutes ces raisons, il faut d'emblée reconnaître qu'un décompte basé sur les états des âmes ne peut prétendre à l'exhaustivité.

2) *La nécessité d'exploiter d'autres sources directes et indirectes*

La confrontation de sources diverses peut permettre de mieux cerner l'évolution des effectifs de catégories particulières de voyageurs ou de résidents britanniques. Certaines de ces sources peuvent être qualifiées de directes dans la mesure où il s'agit de témoignages (correspondance, relations de voyage) émis par des voyageurs à l'occasion ou à la suite de leur passage à Rome ; d'autres peuvent être qualifiées d'indirectes dans la mesure où il s'agit de recensements, souvent effectués a posteriori, d'artistes résidant à Rome.

Parmi les sources directes, nous disposons bien entendu d'une série d'allusions à la présence de telle ou telle catégorie de voyageurs ou de résidents britanniques dans les correspondances et les relations de voyage, qu'elles aient été publiées ou non. Ces allusions nous aident non seulement à appréhender de manière un peu plus précise tel groupe social (les aristocrates du Grand Tour et leur entourage, en particulier) mais aussi de constater le caractère saisonnier de

²²² Hanns Gross, *Rome in the Age ...*, *op. cit.*, p. 64.

²²³ AVR, Stato delle anime, paroisse San Lorenzo in Lucina, année 1760.

la présence des voyageurs britanniques dans la Ville Éternelle. Il est ainsi assez aisé, en croisant ces témoignages, de constater que le nombre de voyageurs est plus élevé au printemps qu'en été, pour des raisons aussi bien « mondaines » (les cérémonies de la Semaine Sainte, notamment) que climatiques. À titre d'exemple, on peut citer les témoignages de Thomas Pelham en juillet 1777 (cf. « Tous les Anglais [...] partent d'ici la semaine prochaine si bien que j'aurai presque la Place d'Espagne pour moi seul²²⁴ ») et de Lady Phillipina Knight en juin 1780 (cf. « Rome est à présent bien tranquille, beaucoup de familles étant parties à la campagne²²⁵ [...] ») qui évoquent tous deux le départ massif des voyageurs britanniques dès l'arrivée des premières chaleurs estivales ; Lady Knight confirme, par ailleurs, quelques années plus tard, leur tendance à se diriger vers Rome à l'occasion des fêtes religieuses de Pâques (cf. « Nous avons eu le Prince Augustus à Rome [...]. Il revient ici à la fin du mois de mars, comme beaucoup d'Anglais²²⁶. »).

On connaît également l'existence de plusieurs listes d'artistes présents à Rome à différentes périodes. L'une d'elles est le document appelé « Hayward's List », du nom du sculpteur anglais Richard Hayward (1728-1800) qui l'a commencée lors de son séjour romain entre juin 1753 et avril 1754. Publiée en 1983 par Lindsay Stainton²²⁷, elle vise à enregistrer la date d'arrivée et de départ des artistes ainsi que leur spécialité (peintre, sculpteur, architecte, etc.). Comme l'indique Lindsay Stainton dans sa présentation critique du document, cette liste soulève la question de l'information dont a pu disposer Richard Hayward bien après son départ de Rome : il est possible qu'il se soit agi du dessinateur et antiquaire Matthew Nulty (vers 1716-1778) qui a résidé dans la cité des papes tout au long de la période concernée (il y est même décédé)²²⁸. Quoiqu'il en soit, cette liste ne couvre qu'une vingtaine d'années et doit être confrontée à d'autres inventaires du même type comme celui que propose dans son journal Joseph Farington : au bas d'une page reproduisant une entrée de février 1805 se trouve en effet, en note, une liste de vingt-et-un peintres et sculpteurs britanniques résidant à Rome au cours de l'année 1790²²⁹. Pour utiles que soient ces informations, elles restent, on le voit, partielles sur le plan chronologique et sur le plan catégoriel.

Un outil, qui n'est pas une source mais plutôt un instrument de travail, peut permettre de combler les lacunes de notre information : il s'agit du *Dictionary of British and Irish Travellers*

²²⁴ British Library, Add. MS 33 127, vol. II (lettre du 12 juillet 1777).

²²⁵ Elizabeth Douglas Fuller Elliott-Drake, *Lady Knight's Letters ...*, op. cit., p. 90 (lettre datée du 20 juin 1780).

²²⁶ *Ibid.*, p. 166-167 (lettre du 21 décembre 1791).

²²⁷ Lindsay Stainton, « Hayward's List: British Visitors to Rome, 1753-1775 », *The Volume of the Walpole Society*, Vol. 49, 1983, pp. 3-36.

²²⁸ *Ibid.*, p. 4.

²²⁹ James Greig, sous la dir. de, *The Farington ...*, op. cit., vol. 3, pp. 53-54.

in Italy, 1701-1800 publié par John Ingamells en 1997 et qui regroupe les notices biographiques de plus de 6 000 voyageurs et résidents originaires de Grande-Bretagne et d'Irlande au cours du siècle qui fut celui de l'apogée du voyage d'Italie. Cet ouvrage se base sur les propres recherches de John Ingamells, mais aussi sur les archives de Brinsley Ford qui fut, comme lui, un historien de l'art et un très bon connaisseur des sources manuscrites et imprimées sur la question.

3) Une question débattue : la date de l'arrivée à Rome de Thomas Jenkins

Au sein des résidents britanniques, Thomas Jenkins (1722-1798) mérite un traitement particulier pour deux raisons au moins : son rôle central au sein de la communauté britannique de Rome et la durée de sa résidence dans une ville qu'il ne quitta que contraint et forcé par l'arrivée imminente des troupes françaises.

Thomas Jenkins est-il arrivé à Rome, pour s'y établir définitivement, en 1751 ou en 1753 ? Cette dernière date est souvent retenue dans les articles consacrés à un personnage dont, nous le verrons, le rôle fut multiple au cours des presque cinquante années qu'il passa dans la Ville Éternelle. Thomas Ashby précise ainsi, dans un article déjà ancien mais qui a longtemps fait autorité : « En 1753, nous pouvons noter son retour à Rome : il apparaît dans les registres paroissiaux de San Lorenzo in Lucina, vivant avec le paysagiste Richard Wilson dans une maison située à l'extrémité nord-est de la Place d'Espagne, entre la Via della Croce et la Via delle Carrozze²³⁰ [...]. » Cette affirmation n'est, semble-t-il, que partiellement exacte puisque son nom figure déjà sur l'état des âmes de la paroisse de San Lorenzo in Lucina au printemps 1752, soit un an plus tôt. Il habite bel et bien avec le peintre Richard Wilson (1713-1782) : c'est manifestement avec lui qu'il serait arrivé à Rome dès la fin de l'année 1751. Il est vrai que le nom est très mal orthographié, au point d'être quasi incompréhensible : « Sigre Cnis » pour Jenkins et « Sigre Wilzon » pour son compagnon²³¹ ; un an plus tard, le nom qui est noté sur le registre est plus facile à déchiffrer, ce qui expliquerait l'erreur de datation : « Tomaso Ginkins²³² ». Il faut noter par ailleurs que le registre de 1752 localise les deux peintres dans un immeuble situé « Verso Propagande Fide »²³³, soit cette fois-ci au sud de la Place ; auraient-ils déménagé entre les deux recensements ?

²³⁰ Thomas Ashby, « Thomas Jenkins in Rome », *Papers of the British School at Rome*, Vol. 6, n° 8, 1913, p. 488.

²³¹ AVR, Stato delle anime, Paroisse San Lorenzo in Lucina, 1752 (cité par John Ingamells dans son dictionnaire, p. 1007).

²³² AVR, Stato delle anime, Paroisse San Lorenzo in Lucina, 1753 (cité également par John Ingamells).

²³³ AVR, Stato delle anime, Paroisse San Lorenzo in Lucina, 1752 (cité également par John Ingamells).

Il faut en fait, pour cerner aussi précisément que possible la période de l'arrivée à Rome de Thomas Jenkins, croiser plusieurs sources d'informations, en particulier un article de Brinsley Ford consacré aux débuts de Richard Wilson dans la Ville Éternelle, confirmant le trajet effectué par les deux compagnons à travers la péninsule italienne au cours de l'année 1751 : dès le mois de janvier 1752, on trouve en effet un reçu correspondant au paiement de quatre tableaux dont Wilson vient de recevoir la commande²³⁴. C'est ce document qui permet à l'historien de l'art de situer plutôt à la fin de l'année 1751 l'installation à Rome de Jenkins ; logiquement, c'est le parti-pris qu'adopte John Ingamells dans la notice biographique qu'il consacre à ce personnage²³⁵.

II. Arriver à Rome : une étape essentielle, un *topos* de la littérature de voyage

Après un long voyage, l'arrivée dans la Ville Éternelle est souvent ressentie et présentée, dans les correspondances ou les récits de voyage, comme un aboutissement. La lecture et la comparaison de ces témoignages fait apparaître une grande proximité dans le ton employé par leurs rédacteurs comme dans leurs notations, au point que l'impression qui en émerge est celle d'une vision presque stéréotypée des environs de Rome puis de l'entrée dans la ville elle-même. Cette impression peut s'expliquer, au moins en partie, par l'influence de la littérature de voyage et par une forme d'intertextualité des récits.

1) *La question des démarches administratives*

Pour le voyageur qui arrive par le nord, qu'il ait emprunté la route terrestre, en traversant les Alpes, ou la route maritime, en débarquant à Gênes ou à Livourne, l'itinéraire le plus fréquemment suivi le conduit à traverser la Toscane (Pise, Florence, puis Sienne) avant d'entrer dans les États du Pape ; un autre itinéraire, moins usité, le mène de Venise à Lorette, avant d'arriver à Rome en traversant les Apennins : c'est la route suivie, par exemple, par Adam Walker (1730/31-1821) à l'automne 1787. Dès 1749, d'ailleurs, le guide de voyage de Thomas Nugent lui expliquait en détails quelles étapes accomplir le long de cette route (cf. « Voyage de

²³⁴ Brinsley Ford, « Richard Wilson in Rome. I-The Wicklow Wilsons », *The Burlington Magazine*, Vol. 93, n° 578, mai 1951, pp. 157-158.

²³⁵ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 553.

Venise à Rome, en passant par Ancône et Lorette²³⁶ »). Il doit donc, dans une péninsule encore morcelée sur le plan politique, traverser plusieurs frontières avant d'accéder à la cité des papes. Or, l'un des aspects les plus frappants, à la lecture de nombreux témoignages de voyageurs, est la rareté des mentions de démarches administratives liées au passage des frontières ou au contrôle des identités, ce qui vient nuancer le jugement de Daniel Roche sur cette question : « Les contrôles tatillons sont ainsi peu évoqués par les récits de voyage, sauf au moment d'une rupture qui localise les interventions : le franchissement d'une frontière, l'entrée dans une cité²³⁷. » On sait pourtant que les États d'Europe occidentale ont eu tendance à développer, au cours du XVIIIe siècle, des stratégies visant à leur permettre de mieux contrôler leurs frontières ainsi que les mouvements de population²³⁸. Dans le cas des États pontificaux, cependant, il faut d'emblée préciser qu'une source qui pourrait nous aider à mieux suivre et à évaluer ces mouvements n'existe pas pour la seconde moitié du XVIIIe siècle : il s'agit des registres de passeports qui n'y furent mis en place qu'après 1815²³⁹. Il faut, par ailleurs, tenir compte du fait que les autorités romaines avaient tout intérêt à faciliter l'entrée des voyageurs étrangers, en particulier les plus riches d'entre eux, puisqu'ils contribuaient largement par leurs dépenses à l'économie de la ville. Le seul moment où ces autorités ont cherché, avant 1815, à mieux contrôler la présence étrangère sur le territoire romain est la brève République romaine, dont la politique en la matière a récemment été étudiée par Domenico Maione²⁴⁰ : ce dernier met en lumière le recours à des cartes de sûreté à partir de juin 1798²⁴¹ ; un registre des détenteurs de cartes de sûreté, conservé à l'*Archivio Segreto del Vaticano*, permet de cerner, pour la période de novembre 1798 à juin 1799, l'origine géographique de ces derniers : on constate que les détenteurs irlandais sont les seuls Britanniques représentés (2% du total à peine, comme le

²³⁶ Thomas Nugent, *The Grand Tour, containing an Exact Description of Most of the Cities, Towns and Remarkable Places of Europe*, 1749, vol. 3, p. 184. Ce chapitre s'ouvre, comme d'autres, par un tableau récapitulatif des distances, en miles anglais, entre les différentes villes situées le long de cet itinéraire.

²³⁷ Daniel Roche, *Les circulations dans l'Europe moderne, XVIIe-XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, coll. « Pluriel », 2011, p. 359.

²³⁸ Voir à ce sujet, en particulier : Marie-Claude Blanc-Chaléard, Caroline Douki, Nicole Dyonet et Vincent Milliot, sous la dir. de, *Police et migrants, France 1667-1939*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015 ; Gilles Bertrand, « Pour une approche comparée des modes de contrôle exercés aux frontières des anciens États italiens. Les exemples du Dauphiné et de la Toscane dans la seconde moitié du XVIIIe siècle », in Claudia Moatti, sous la dir. de, *La mobilité des personnes en Méditerranée de l'Antiquité à l'époque moderne. Procédures de contrôle et documents d'identification*, Rome, École française de Rome, 2004, pp. 253-303.

²³⁹ Information qui m'a été confirmée lors de mon premier passage, en juin 2017, à l'*Archivio di Stato di Roma*.

²⁴⁰ Domenico Maione, *Mobilità e cittadinanza in Italia durante il Triennio repubblicano (1796-1799) / Mobilità et citoyenneté en Italie pendant le Triennio républicain (1796-1799)*, thèse de doctorat rédigée sous la direction d'Anna Maria Rao et de Gilles Bertrand, Université de Naples Federico II et UGA, soutenue en mai 2020.

²⁴¹ Ce type de document s'inspire de l'exemple de la jeune République française (décision datant du 19 septembre 1792). Domenico Maione attire l'attention sur la distinction qui doit être faite entre un passeport (qui détermine l'accès à un État) et un document comme la carte de sûreté (qui définit un droit de résidence sur un territoire donné).

montre un graphique synthétisant les données²⁴²), ce qui pose problème dans la mesure où nous connaissons par ailleurs la présence de quelques résidents anglais ou écossais à cette époque. Sans doute les données de ce registre doivent-elles être considérées comme partielles. Ce n'est qu'en 1816, en lien avec la création de la Direction générale de la police, que fut mis en place, sous l'autorité du cardinal Ercole Consalvi, secrétaire d'État, un système de passeports²⁴³ permettant de contrôler les flux d'étrangers ainsi que les lieux qui les accueillent, notamment les auberges et les meublés. Encore faut-il préciser que les voyageurs du Grand Tour, en raison de leur statut social, faisaient l'objet d'un traitement de faveur puisqu'ils étaient dispensés, à la différence des autres étrangers, de se présenter au bureau de police le lendemain de leur arrivée à Rome²⁴⁴ ; dans le cas de ces hôtes de marque, bénéficiant de formalités simplifiées, c'est sur les lieux d'hébergement que s'exerçait le plus directement le contrôle policier²⁴⁵.

Il faut donc nous en remettre aux indications plus qu'éparses que l'on peut relever dans certains récits de voyage. Le plus précis, à cet égard, est celui de James Edward Smith qui indique, en février 1787 : « À Ponte Centino, un passage étroit, nous entrâmes dans les territoires du Pape. Là, une grande partie de nos bagages furent attachés solidement, mais pas fouillés, de manière à ce qu'ils parviennent sans encombre jusqu'à Rome²⁴⁶. » Deux jours plus tard, lors de son entrée dans Rome, il ajoute : « Après que nous eûmes passés les portes, un homme se présenta à nous pour nous escorter jusqu'au bureau de douane où nous ne fûmes guère importunés, si ce n'est que nous eûmes à nous acquitter de la somme de cinq *paoli*²⁴⁷. » C'est peu, on le voit, mais c'est là la description la plus précise dont nous disposons dans le corpus que nous avons étudié. Nous pouvons, cependant, trouver des informations plus précises dans le contexte des tensions croissantes liées aux guerres révolutionnaires, comme le montre la correspondance de Thomas Brand (vers 1751-1814) en octobre 1792 :

« [...] en conséquence des nouvelles alarmes liées à la menace des Français d'envahir le 'Patrimoine de Saint-Pierre', nous fûmes arrêtés à Viterbe car nous n'avions pas de passeports, et, si nous avons été dans l'impossibilité de prouver que nous étions anglais, nous aurions dû rester là jusqu'à l'arrivée de l'autorisation des autorités romaines de nous laisser entrer²⁴⁸. »

²⁴² Domenico Maione, *Mobilità e cittadinanza ...*, op. cit., p. 287. Domenico Maione y évoque notamment « l'absence de bénéficiaires anglais ».

²⁴³ Chiara Lucrezio Monticelli, « L'invenzione dei passaporti : polizia e burocrazia del Grand Tour nella Roma del primo Ottocento », in Marina Formica, sous la dir. de, *Roma e la campagna romana nel Grand Tour*, Bari et Rome, Editori Laterza, 2009, p. 276.

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 281.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 282.

²⁴⁶ James Edward Smith, *A Sketch of a Tour on the Continent, in the Years 1786 and 1787, 1793*, vol. 1, p. 332 (entrée du 5 février 1787).

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 339 (entrée du 7 février 1787).

²⁴⁸ National Library of Scotland, MSS 10 061 (lettre de Thomas Brand à sa soeur, Susan Carr, 31 octobre 1792).

S'agit-il d'une situation générale ou d'un cas particulier, lié au contexte géopolitique de l'époque ? Les témoignages des Britanniques présents à Rome en 1792 évoquent le renforcement des mesures de contrôle vis-à-vis des Français désireux de séjourner à Rome. Le témoignage de Nicholas Brooke tendrait à confirmer l'hypothèse d'un renforcement des contrôles justifié par la situation militaire dans la péninsule italienne. C'est ainsi, par exemple, qu'il évoque, en avril 1794, la réception d'un passeport envoyé de Rome à Viterbe à son intention par courrier²⁴⁹ ; ce passeport devait être présenté au gouverneur de Viterbe avant le départ pour Rome²⁵⁰. Quelques jours plus tard, une fois arrivé, il mentionne la longue attente d'un autre passeport devant lui permettre d'entrer dans le royaume de Naples, ce qui le conduit d'ailleurs à prolonger son premier séjour romain²⁵¹. Les contraintes liées à la présence militaire française en Italie n'ont fait, manifestement, que se renforcer comme en témoigne l'une des dernières lettres envoyées par Thomas Jenkins à Charles Townley, probablement au début de l'année 1798 : « Afin de ne pas être bloqué une seconde fois dans le royaume de Naples je suis venu dans cet endroit afin de voir si j'ai la possibilité d'y obtenir un passeport du gouvernement cisalpin puisque je suis désormais bien engagé sur la route de l'Angleterre [...]»²⁵². Bien que le lieu en question ne soit pas mentionné dans la lettre, l'allusion au gouvernement de la République Cisalpine, mis en place en juin 1797, indique clairement que Jenkins était alors en route vers le nord de la péninsule. Un dernier témoignage, celui de Catherine Wilmot, permet d'évaluer la situation en décembre 1802, alors que le contexte international s'est apaisé, grâce à la paix d'Amiens (mars 1802), et que le flux de voyageurs britanniques vers l'Italie est en train de reprendre : « À Pontecentino, où se trouve la Douane, les passeports furent examinés et les bagages fouillés²⁵³ ». La voyageuse, en revanche, n'évoque aucune formalité au passage de la Porte du Peuple : s'agit-il d'une simple omission de sa part ou d'une modification des formalités de contrôle des étrangers entre-temps ?

Quant aux tracas liés au passage du Bureau des Douanes près de la Porte du Peuple, même un voyageur aussi prompt à la critique que l'était Tobias Smollett se montre assez allusif lorsqu'il s'agit de les évoquer :

²⁴⁹ Nicholas Brooke, *Observations on the Manners and Customs of Italy*, 1798, p. 32 (entrée datée du 4 avril 1794).

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 35 (entrée datée du 5 avril 1794).

²⁵¹ *Ibid.*, p. 53 (entrée datée du 12 avril 1794).

²⁵² Ilaria Bignamini et Clare Hornsby, *Digging and Dealing in Eighteenth-Century Rome*, The Paul Mellon Centre for Studies in British Art, New Haven et Londres, Yale University Press, 2010, vol. 2, p. 213 (lettre n°422, non datée : il s'agit de l'avant-dernière du recueil).

²⁵³ Thomas U. Sadleir, sous la dir. de, *An Irish Peer on the Continent (1801-1803) being a Narrative of the Tour of Stephen, 2nd Earl Mount-Cashell, through France, Italy, etc., as related by Catherine Wilmot*, Williams and Norgate, Londres, 1920, p. 136 (lettre datée du 1^{er} Janvier 1803).

« Le troisième jour, nous entrâmes dans les territoires du Pape, dont certaines régions étaient tout à fait plaisantes. [...] Ayant donné nos noms à la porte²⁵⁴, nous dûmes nous arrêter à la *dogana*, ou bureau de douane, où nos coffres et nos bagages furent fouillés ; et là, nous fumes entourés d'un grand nombre de serviteurs de *piazza* qui nous offrirent leurs services de la manière la plus désagréable et la plus inopportune qui soit²⁵⁵. »

La fouille des bagages est sans doute l'un des rares épisodes suffisamment marquants pour être notés, davantage sans doute que la question de la production de papiers d'identité ou de lettres de recommandation, comme le montre l'expérience d'Adam Walker au début du mois d'octobre 1787 :

« Nous fumes conduits au bureau de douane, et après que chacun de nos coffres, de nos bagages, de nos sacs, etc. eut été ouvert et examiné, la personne qui se tenait là exprima l'espoir que nous montrions notre considération pour la remercier de nous avoir si peu dérangés. Nous demandâmes avec insistance à quelles exigences légales nous devons satisfaire, ce que nous réussîmes à faire, finalement, avec quelque difficulté - et ce fut la seule chose pour laquelle nous acceptâmes de verser de l'argent, tout en assurant à ce charmant homme que c'était la première fois, depuis notre départ d'Angleterre, que nos bagages avaient été fouillés²⁵⁶. »

Au-delà de la question de savoir s'il faut prendre cette dernière affirmation pour argent comptant, un autre point commun apparaît : la nécessité de s'acquitter d'une certaine somme d'argent avant de pouvoir quitter le bureau de douane. S'agit-il d'un montant qui s'applique à chaque voyageur, quelle que soit sa situation, ou qui doit être négocié avec le responsable du bureau ? Le témoignage d'Adam Walker pourrait nous faire pencher pour la deuxième solution. L'expérience, quoi qu'il en soit, semble avoir été vécue comme une intrusion injustifiée (d'autant que la barrière linguistique peut avoir compliqué les démarches), et le recours manifeste à l'ironie pourrait être un moyen de mettre à distance un moment pénible.

Un dernier détail nous est fourni par Mary Berry (1763-1852) qui indique simplement, lorsqu'elle décrit dans son journal le moment où elle entre dans la ville : « Nous trouvâmes le *lasciar passare* qui avait été laissé pour nous à la porte²⁵⁷ [...]. » Qui lui a fourni ce laissez-passer ? Le récit des étapes antérieures de son voyage ne permet guère de répondre à cette question ; tout juste évoque-t-elle, lors de son passage à Gênes, des démarches effectuées auprès du consul britannique présent sur place²⁵⁸.

Ces maigres indications, on le voit, ne nous permettent pas de nous faire une idée très précise des formalités auxquelles étaient soumis les voyageurs étrangers lors de leur entrée dans les

²⁵⁴ Il s'agit de la *Porta del Popolo*, par laquelle entrent les voitures.

²⁵⁵ Tobias Smollett, *Travels through France and Italy*, 1766, pp. 243 et 249. Le passage cité se situe à la fin du mois de septembre 1764.

²⁵⁶ Adam Walker, *Ideas, Suggested on the Spot in a Late Excursion through Flanders, Germany, France, and Italy*, 1790, p. 218.

²⁵⁷ Mary Berry, *Extracts from the Journals and Correspondence of Miss Berry, from the Year 1783 to 1852*, 1866, vol. 1, p. 55 (entrée du 20 décembre 1783).

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 41.

États du Pape puis dans la ville de Rome elle-même. Il est probable qu'un certain nombre d'entre eux, ceux en tout cas qui appartenaient aux élites, pouvaient compter sur leur réseau de relations pour leur fournir les informations et les documents nécessaires ; nous pouvons penser, en particulier, aux « certificats, lettres d'aveu et documents d'identification que les voyageurs tenaient sur eux et qui figurent souvent dans les papiers privés » mentionnés par Gilles Bertrand dans un article qu'il a consacré aux procédures de contrôle des étrangers et de passage des frontières dans le Dauphiné et en Toscane au XVIII^e siècle²⁵⁹. L'un des rares conseils donnés à ce sujet par Mariana Starke à ses lecteurs est en effet de songer à se munir avant leur départ de lettres de recommandation afin d'éviter d'éventuelles tracasseries à leur arrivée : « Vous aurez un grand besoin de lettres de recommandation destinées à nos Ministres sur le Continent - des lettres destinées à des Italiens dignes de respect pourront, de même, se révéler très utiles, et prémuniront fréquemment les voyageurs des plus insupportables fâcheux²⁶⁰. » Le jeune Lord George Herbert, par exemple, a pu compter, en 1779, sur l'aide de John Coxe Hippisley afin de se procurer les documents administratifs susceptibles de faciliter ses démarches à son arrivée à Rome : « [...] et si, de votre main, vous me faites connaître quelques jours à l'avance la date de votre arrivée, vos souhaits, etc., je me chargerai d'y pourvoir, en ce qui concerne le logement, le *Lasci passare*, etc. etc.²⁶¹ » Il ne faudrait pas croire, pour autant, que l'administration pontificale n'exerçait qu'un contrôle lâche sur les étrangers qui arrivaient en ville : il suffit de rappeler l'exemple, déjà évoqué, de l'expulsion du baron Von Stosch, en mars 1731²⁶², pour constater que les activités politiques des ressortissants étrangers faisaient l'objet d'un contrôle étroit.

Il est vrai que les voyageurs ne pouvaient guère s'appuyer, s'ils souhaitaient se renseigner à l'avance sur ces formalités, sur les nombreux guides de voyage qui furent édités ou réédités tout au long du siècle. Une rapide comparaison de quelques-uns de ces guides est en effet éclairante sur ce point. Thomas Nugent, par exemple, dans son *Grand Tour* publié pour la première fois en 1749, consacre 6 pages denses aux « meilleures manières de voyager en

²⁵⁹ Gilles Bertrand, « *Pour une approche ...* », *op. cit.*, p. 253.

²⁶⁰ Mariana Starke, *Letters from Italy, between the Years 1792 and 1798, containing a View of the Revolutions in that Country, from the Capture of Nice by the French Republic to the Expulsion of Pius VI from the Ecclesiastical State, in two Volumes*, 1800, vol. 2, p. 266. Dans le cas des États du Pape, il ne faut pas l'oublier, il n'y avait au cours du XVIII^e siècle aucun représentant officiel du souverain de Grande-Bretagne.

²⁶¹ Lord Herbert, sous la dir. de, Henry, *Elizabeth and George (1734-80). Letters and Diaries of Henry, Tenth Earl of Pembroke and his Circle*, Jonathan Cape, Londres, 1939, p. 223 (lettre envoyée de Rome par John Coxe Hippisley à Lord George Herbert, et datée d'août 1779).

²⁶² Krzysztof Pomian, « Mariette et Winckelmann », *Revue germanique internationale*, Paris, CNRS Éditions, n° 13, 2000, pp. 11-38.

Italie »²⁶³, dans lesquelles il donne aux futurs voyageurs de nombreux conseils (ainsi que sur la meilleure manière de se protéger des éventuels importuns en bloquant efficacement la porte de leur chambre !) mais élude totalement la question des démarches administratives qui seront nécessaires pour traverser les différents États italiens (Royaume du Piémont, Grand-Duché de Toscane, ...). Tout juste précise-t-il dans quel État se situe telle ou telle ville et indique-t-il, sans plus de précision : « De là, vous arriverez à Ponte Centino, le premier poste-frontière et village situé dans les territoires dominés par le Pape²⁶⁴. » Thomas Martyn, qui publie son *Gentleman's Guide in his Tour through Italy* en 1787, ignore totalement lui aussi la question du passage des frontières et des formalités qui leur sont liées ; son ouvrage entend pourtant donner, dès les premières pages, de nombreux détails sur les différentes devises utilisées, les itinéraires les plus pratiques pour se rendre dans les principales villes de la péninsule, les meilleurs auberges et hôtels dans lesquels il convient de descendre²⁶⁵. L'omission de toute information sur le passage des frontières n'en est que plus étonnante. Mariana Starke, quant à elle, est tout aussi imprécise sur la question alors que son premier guide de voyage, *Letters from Italy, between the Years 1792 and 1798*, fut publié en 1800, dans un contexte géopolitique particulièrement troublé et qui aurait pu inciter son auteur à fournir des conseils précis sur ce point aux voyageurs potentiels. On pourrait objecter, bien entendu, que les guerres révolutionnaires rendaient plus difficiles les voyages sur le continent, et que le public de ce type d'ouvrage était nettement plus réduit qu'il ne l'était dix ou vingt ans plus tôt ; mais dans ces conditions, la publication d'un nouveau guide de voyage paraîtrait peu utile. Il faut en fait attendre 1815 pour voir un guide de voyage, publié par Henry Coxe, aborder de manière plus explicite les démarches auxquelles les futurs voyageurs devront se soumettre lors de leur arrivée à Rome :

« Il est sans doute préférable d'informer les voyageurs qu'au moment de leur entrée dans Rome, par la *Porta del Popolo*, une cérémonie fort ennuyeuse les attend ; et donc le mieux serait que chaque étranger annonce par avance son arrivée au représentant de sa nation, à la Chancellerie, lequel aura la prévenance d'obtenir, sans trop de problème, que le nouvel arrivant et ses coffres ne soient fouillés qu'à leur arrivée à l'auberge. Au bureau de douane, un document avec le nom de la personne attendue est alors remis aux officiels qui se trouvent aux portes, présenté à la personne en question qui, si elle le valide, est alors autorisée à entrer dans la ville sans être importunée²⁶⁶. »

²⁶³ Thomas Nugent, *The Grand Tour ...*, *op. cit.*, vol. 3, pp. 60-66.

²⁶⁴ *Ibid.*, p. 320.

²⁶⁵ Thomas Martyn, *The Gentleman's Guide in his Tour through Italy, with a Correct Map, and Directions for Travelling in that Country*, 1787, Préface, pp. VII-XLVIII.

²⁶⁶ Henry Coxe, *A Picture of Italy, Being a Guide to the Antiquities and Curiosities of that Classical and Interesting Country*, 1815, p. 176.

Cet ouvrage semble clairement prendre en compte le renforcement du contrôle sur la circulation des étrangers qui est intervenu depuis la période républicaine. Force est donc de constater que cet aspect du périple continental n'était pas considéré comme un problème majeur, digne en tout cas de faire l'objet de descriptions précises dans les guides comme dans les relations de voyage.

2) *La description des environs de Rome : un état des lieux très négatif*

Avant d'entrer dans la Ville Éternelle, les voyageurs doivent traverser un territoire rural que l'on appelait communément la *Campagna*. Une fois encore, la comparaison de leurs témoignages fait apparaître un point de vue très négatif sur les paysages traversés comme sur les habitants aperçus. Un exemple assez représentatif peut permettre de résumer le regard porté :

« Le jour suivant, je traversais Montefiascone (une petite ville assez ancienne, connue pour son vin délicieux), ainsi que quelques autres lieux de peu d'intérêt, puis j'entrai dans la *Campagna*, qui est une vaste région de plaine marécageuse d'une largeur de quarante *miles*, où l'on ne pouvait voir que très peu de maisons et même d'arbres, et totalement laissée en jachère. On dit que l'air dans cette *Campagna* est si mauvais en été que les Italiens se gardent généralement de la traverser ; [...] et, pour dire la vérité, j'ai trouvé que les paysans (qui, par nécessité, y habitent) avaient l'air pâles et en mauvaise santé²⁶⁷. »

Ce double constat (un espace qui n'est pas véritablement mis en culture, des habitants vivant dans la plus grande misère) est bien conforme à celui que font tous les voyageurs. Dès 1765, Samuel Sharp notait le caractère répulsif de cette région : « Nous traversâmes la *Campania* de Rome dont l'insalubrité suscite l'horreur des Romains, à tel point qu'aucun étranger, ni aucun Italien, ne pose un pied sur la route qui la traverse s'il peut l'éviter²⁶⁸. » John Moore, quant à lui, insiste à la fin de l'année 1775 sur son aspect désolé et improductif :

« On peut passer plusieurs relais de poste avant d'arriver à Rome et ne voir que peu de villages et d'espaces cultivés, et presque aucun habitant. Dans la *Campania* de Rome, qui fut jadis la région la mieux cultivée et la mieux peuplée du monde, on ne trouve ni maisons, ni arbres, ni clôtures, rien sinon les vestiges épars de temples et de tombeaux, ce qui laisse à penser que la population de ce pays a été décimée par la peste. Tout y est immobile, silencieux et misérable²⁶⁹. »

Il y a plusieurs manières d'expliquer ce regard très sévère. D'une part, on peut rappeler comme le fait Gilles Bertrand, que :

²⁶⁷ George Edward Ayscough, *Letters from an Officer in the Guards to his Friend in England, Containing some Accounts of France and Italy*, 1779, p. 139.

²⁶⁸ Samuel Sharp, *Letters from Italy describing the Customs and Manners of that Country in the Years 1765, and 1766*, 1766 p. 49 (lettre d'octobre 1765).

²⁶⁹ John Moore, *A View of Society and Manners in Italy, with Anecdotes relating to some Eminent Characters*, 1781, vol. 1, pp. 378-379.

« [...] les villes dominent l'espace mental de tout voyageur de cette époque, au point qu'en dehors d'elles, de leurs murailles et des palais ou églises qu'elles renferment, ceux-ci jettent quelquefois un coup d'œil sur les campagnes bien cultivées, mais considèrent avec mépris les bourgs et les villages et paraissent plutôt craindre les forêts, les montagnes ou les bords de mer. [...] Jusqu'aux années 1770, les auteurs de relations traversent les campagnes et les zones montagneuses en fermant fréquemment les rideaux de leur voiture afin de ne pas voir ce qui est à l'extérieur²⁷⁰ [...] »

On peut également prendre en compte le fait que ces voyageurs ont été préparés, par leurs lectures antérieures, à traverser des espaces désolés et sans grand intérêt. C'est ainsi que Maximilien Misson, dont le *Voyage d'Italie*, publié en 1691 puis réédité à cinq reprises au cours des quatre premières décennies du siècle, eut une influence considérable sur des générations de voyageurs²⁷¹, avertit ses lecteurs : « La campagne de Rome est peu habitée, très mal saine, et même tout à fait stérile en quelques endroits, dans l'espace de dix à douze milles aux environs²⁷². » Thomas Nugent, à cinquante ans de distance, reprend assez largement ce jugement : « La *Campania* de Rome, mentionnée plus haut, est, sur dix ou douze *miles*, peu peuplée, tout à fait stérile dans certaines régions, généralement plate quoiqu'irrégulière²⁷³. » Sur ce point, comme sur d'autres, on peut soupçonner un conformisme du récit, surtout lorsque ce dernier est ensuite publié. Un dernier élément d'explication réside dans l'évolution économique de la Grande-Bretagne au cours du XVIIIe siècle : celle-ci a en effet connu une révolution agricole, enclenchée dès le XVIIe siècle, qui a permis une croissance rapide de la production. Or l'un des facteurs de cette révolution agricole est le mouvement des enclosures qui transforme progressivement les paysages et les pratiques agraires : « Les paysages agraires sont devenus plus uniformes car, dans tout le pays, les parcelles étaient à présent définies par des clôtures, plantées d'épineux et d'arbres dans les basses terres, ou faites de petits murets de pierre dans les hautes terres²⁷⁴. » C'est à ce type de paysage que le regard des voyageurs britanniques s'est accoutumé au fil des décennies : pour eux, c'est à cela que ressemble une campagne. On peut donc comprendre leur surprise, voire leur incompréhension, face au spectacle de la campagne romaine où, comme le rappelle par exemple John Moore, les parcelles ne sont pas délimitées par des clôtures ou des arbres (c'est ainsi que l'on peut interpréter l'insistance, dans les différents récits, sur le faible nombre d'arbres que l'on peut

²⁷⁰ Gilles Bertrand, « Voyage et lectures de l'espace urbain. La mise en scène des villes renaissantes et baroques dans les guides en langue française pour l'Italie au XVIIIe siècle », *Histoire urbaine*, Paris, Société française d'histoire urbaine, 2005/2, n° 13, p. 122.

²⁷¹ Pierre Chessex, « Grand Tour », *op. cit.*, p. 601. L'auteur précise que cet ouvrage fut lu par de nombreux voyageurs dont quelques-uns sont illustres : Montesquieu, le président de Brosses, Edward Gibbon et Goethe.

²⁷² Maximilien Mission, *Nouveau Voyage d'Italie, fait en l'année 1688*, édition de 1698, tome 2, p. 120.

²⁷³ Thomas Nugent, *The Grand ...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 245.

²⁷⁴ François-Joseph Ruggiu, in Stéphane Lebecqz, sous la dir. de, *Histoire ...*, *op. cit.*, p. 529.

voir à l'horizon). De fait, c'est presque un jugement d'économiste, plutôt que celui d'un simple voyageur, que porte Benjamin Hobhouse sur cette région quand il la traverse en 1784 :

« Le sol est, sans doute, ingrat, mais il pourrait néanmoins produire quelque chose s'il était traité de manière appropriée. Quand les marchés sont proches, quand l'agriculteur a l'espoir de bénéficier d'un bénéfice de son labeur, il ne peut manquer d'apporter tous ses soins à ses terres puisque ses dépenses seront compensées par ses futurs profits. Ce type d'incitation est nécessaire avec un peuple industrieux, il l'est d'autant plus avec un peuple indolent comme le sont les Italiens²⁷⁵. »

Dans le cas présent, le regard critique prend une dimension moralisatrice, essentialisant une population qui devient, par nature, responsable de son sort. On verra plus loin que cette critique des Italiens se double d'une critique du pouvoir papal jugé incapable de gérer d'une manière efficace ses territoires et ses ressources potentielles. Ces voyageurs sont ici les représentants d'une puissance émergente, de plus en plus sûrs de l'efficacité d'un modèle économique qui en est, comme le modèle politique, l'un des fondements.

3) *L'entrée dans la ville : un sentiment d'accomplissement ?*

À lire les récits ou les correspondances évoquant le moment où ils aperçoivent enfin la Ville Éternelle puis y font leur entrée, on discerne plusieurs sentiments successifs chez la plupart des voyageurs : une forme d'excitation, tout d'abord, lorsqu'ils arrivent en vue de la ville ; une forme de « reconnaissance » de lieux sur lesquels ils ont lu tant de pages et dont ils ont vu tant de représentations ; une forme de déception, parfois, à la découverte des réalités urbaines de la cité des papes.

a. L'excitation

Quelle que soit la forme prise par la relation de voyage (lettre, journal, récit), on perçoit très souvent chez celui ou celle qui écrit l'anticipation d'un plaisir qu'il ou elle s'apprête à assouvir enfin : découvrir Rome, donc, en quelque sorte, parvenir au terme symbolique du voyage d'initiation qu'a pu être et reste, dans une certaine mesure, le voyage continental.

C'est cette sensation que cherche sans doute à verbaliser, pour son futur lecteur, Richard Colt Hoare qui a lui-même séjourné à plusieurs reprises à Rome entre 1785 et 1791²⁷⁶ : « L'attente et la curiosité de tout étranger qui visite l'Italie, en particulier de ceux qui ont eu le bonheur de

²⁷⁵ Benjamin Hobhouse, *Remarks on Several Parts of France, Italy, & in the Years 1783, 1784, 1785, 1796*, p. 137. La référence aux « marchés » renvoie sans doute à la proximité de Rome qui est l'une des plus grandes villes d'Italie.

²⁷⁶ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, pp. 503-504.

recevoir une éducation classique, ne peuvent qu'être vivement stimulées à l'approche de cette capitale²⁷⁷. » On peut trouver l'écho de ce sentiment dans de nombreux récits, le cas le plus célèbre étant peut-être celui que fait Edward Gibbon dans son autobiographie : « Je suis peu enclin, de par mon caractère, à l'enthousiasme, et je ne me suis jamais abaissé à feindre un enthousiasme que je n'éprouvais pas. Mais, à vingt-cinq ans de distance, je ne peux ni oublier ni exprimer la force des émotions qui agitaient mon esprit alors que j'approchais pour la première fois de la Ville Éternelle, puis lorsque j'y pénétrai²⁷⁸. » C'est le même sentiment qu'exprime, une vingtaine d'années plus tard, James Edward Smith : « Ce fut une matinée d'attente, car nous étions désormais à vingt-cinq *miles* de Rome²⁷⁹. » Cette excitation peut d'ailleurs être source d'erreur comme il l'avoue lui-même un peu plus loin :

« Alors que nous nous trouvions encore à une distance de quelques *miles*, nous étions soucieux de découvrir, parmi tous les dômes magnifiques de la ville, celui de Saint-Pierre. Parfois, l'un d'eux semblait être le plus vaste, puis un autre encore semblait lui ravir cette distinction. San Carlo al Corso eut tendance, pendant longtemps, à éclipser les autres, si bien que nous en avons presque décidé qu'il s'agissait de Saint-Pierre, quand enfin, de derrière une colline qui l'avait jusqu'alors caché, surgit dans toute sa majesté le véritable dôme de Saint-Pierre²⁸⁰ [...]. »

Cette attente d'apercevoir le dôme de la basilique Saint-Pierre-de Rome, dont ils savent qu'elle est le plus vaste édifice religieux de la ville, apparaît dans de très nombreux récits, comme en témoigne, par exemple, celui de John Owen (1766-1822) en décembre 1791 : « À distance, le dôme de Saint-Pierre s'élève au milieu de ces tristes décombres, indiquant que nous approchons de Rome²⁸¹ [...]. » C'est sans doute la lecture des guides de voyage qui les a, là encore, préparés à ce spectacle ; Maximilien Misson, par exemple, prévenait ses lecteurs que : « De quelque côté qu'on arrive à Rome, on aperçoit toujours le Dôme de Saint-Pierre qui surmonte les clochers, & tout ce qu'il y a de plus exhaussé dans la Ville²⁸². » Il s'agit, quoi qu'il en soit, d'un tournant dans le récit : après les paysages désolés de la campagne romaine, la première impression d'une ville saturée d'édifices religieux ; après un long périple, l'arrivée en « territoire classique ».

b. La reconnaissance

²⁷⁷ Richard Colt Hoare, *Recollections Abroad, During the Years 1785, 1786, 1787, 1815*, p. 69.

²⁷⁸ Edward Gibbon, *Memoirs ...*, *op. cit.*, pp. 141.

²⁷⁹ James Edward Smith, *A Sketch ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 337 (entrée du 7 février 1787).

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 338-339.

²⁸¹ John Owen, *Travels into Different Parts of Europe, in the Years 1791 and 1792, with Familiar Remarks on Places, Men and Manners*, 1796, vol. 1, p. 400. L'allusion aux "tristes décombres" renvoie à la description qu'il vient de faire des environs immédiats de Rome.

²⁸² Maximilien Misson, *Nouveau voyage ...*, *op. cit.*, tome 2, p. 119.

L'entrée dans la ville, elle-même, implique plusieurs étapes qui sont le plus souvent énumérées dans les récits de voyageurs : le passage sur un pont antique, puis sous la Porte du Peuple et enfin l'arrivée sur la Place du Peuple, la première d'une ville qui en compte tant. La lecture d'un guide de voyage ne peut manquer d'informer à l'avance le lecteur sur ces différentes étapes, comme le montre l'exemple de celui qui fut publié par Thomas Martyn en 1787 :

« Environ deux *miles* avant d'entrer dans Rome, on passe le Tibre une fois encore sur le Pont-Milvius, qui s'appelle maintenant Ponte Molle. [...] Rien n'est plus magnifique que l'entrée de Rome par la Porte du Peuple. [...] Le voyageur arrive immédiatement sur un vaste espace à partir duquel il peut voir les trois rues principales de la ville, encadrées par le fronton de deux belles églises, qui s'écartent. Au milieu se trouvent un noble obélisque égyptien ainsi qu'une fontaine²⁸³. »

La Place du Peuple, telle qu'elle est décrite dans ce passage, est connue par avance du futur voyageur par la lecture de guides, dont certains contiennent des reproductions de vues de Rome et de ses monuments les plus célèbres : l'obélisque de la Place du Peuple, par exemple, figurait dès la fin du XVIIe siècle dans le célèbre guide de Maximilien Misson²⁸⁴ ; elle l'est également, on l'a dit, par l'observation de gravures diffusées sur une large échelle, comme celles de Piranesi (cf. Figure 5). En ce sens, on peut dire que le voyageur reconnaît, autant qu'il le découvre, ce lieu. C'est en tout cas à des lecteurs qui ont une certaine familiarité avec l'histoire romaine que s'adresse le guide de Thomas Martyn, ce qui suppose qu'ils aient reçu une éducation soignée. C'est le cas, par exemple, de Thomas Watkins (1761-1829) qui, s'il n'est pas un aristocrate et n'effectue donc pas à proprement parler un « Grand Tour », a néanmoins étudié à l'Université d'Oxford. Cela peut expliquer la manière dont il décrit lui-même le moment où il traverse le fameux pont qui précède l'entrée dans la ville : « En passant le Ponte Molle, ou Pont-Milvius, nous jetâmes un regard dans le Tibre, ce même fleuve qu'aperçut Constantin lorsqu'il se lança à la poursuite de Maxence à travers ce pont, et en quelques minutes nous entrâmes dans Rome par la *Porta Flaminia*, maintenant appelée *Porta del Popolo*²⁸⁵. »

²⁸³ Thomas Martyn, *A Gentleman's Guide ...*, *op. cit.*, pp. 127-128.

²⁸⁴ Maximilien Misson, *Nouveau voyage ...*, *op. cit.*, p. 200.

²⁸⁵ Thomas Watkins, *Travels through Switzerland, Italy, Sicily, the Greek Islands to Constantinople; through Part of Greece, Ragusa, and the Dalmatian Isles; in a Series of Letters*, 1794, vol. 1, p. 330.



Figure 6 : Giovanni Battista Piranesi, « Veduta della Piazza del Popolo », 1746-48 (eau-forte, 38 × 54, Rare Books Collection, State Library of Victoria).

C'est bien la connaissance que possède l'auteur de la physionomie antique de Rome (mention de l'ancien nom de Porta Flaminia) et des principaux épisodes de son histoire (la bataille du Pont-Milvius en 312 apr. J.-C.) qui explique le caractère presque naturel des références qui défilent sous sa plume ; il s'attend manifestement à ce que ses futurs lecteurs possèdent le même bagage culturel. Autant dire que la lecture de ce type de récit, tout comme la capacité à effectuer un voyage en Italie, est discriminante sur le plan social et culturel.

c. La déception

L'impression d'être confronté à une réalité bien différente de ce qui avait été imaginé et, pour tout dire, décevante, n'est pas celle qui domine dans les relations de voyage. Elle est cependant exprimée, à l'occasion, par certains voyageurs. Dans le récit de voyage de Catherine Wilmot, en décembre 1802, la déception est discrètement suggérée : « Mais bien que le temps ait été assez convenable jusque-là, l'épaisseur du brouillard et les gouttes sur les fenêtres de la voiture nous empêchèrent, en fait, d'apercevoir Saint-Pierre, ce que nous avions attendu avec

tant de plaisir toute la journée²⁸⁶. » La voyageuse fait vraisemblablement état de la lecture de guides ou de récits qui ont fait de la vue du dôme de Saint-Pierre, à l'approche de Rome, un véritable *topos* de la littérature de voyage. Samuel Sharp, quant à lui, n'exprime pas seulement sa déception, puisqu'il va jusqu'à donner à son impression une portée universelle : « Un homme, lorsqu'il arrive à Rome pour la première fois, ne peut pas vraiment être ébloui par son apparence ; l'étroitesse de ses rues, la maigreur de ses habitants, le nombre incroyable de moines et de mendiants donnent un aspect plutôt sombre à cette ville si célèbre²⁸⁷. » Ici, c'est la vue des habitants, aussi bien que celle du cadre urbain, qui provoque l'étonnement, voire la déception. Quelques années plus tard, John Patteson conforte dans une lettre envoyée à sa mère cette première impression négative : « Je n'ai jamais été aussi déçu qu'à Rome. J'étais arrivé avec l'idée d'une ville comme Londres, qui lui est en fait très supérieure. Les rues de Rome sont étroites²⁸⁸. » Le témoignage de Thomas Watkins, quant à lui, reprend certaines de ces critiques, mais il permet aussi de d'expliquer un jugement qui peut paraître sévère :

« Je pense qu'aucune ville, dans son apparence générale, ne peut réunir autant de richesse et de pauvreté que celle-ci ; en effet, tout près des plus beaux palais, on peut voir les habitations les plus sordides ; tout près des temples, ces ornements tant vantés de l'Antiquité, des appentis et des cabanes. D'après les dessins que j'en avais vus, je m'attendais à ce que les rues soient aussi larges que celles de Londres, mais j'ai été déçu. Le Corso, qui est la rue principale et celle qui est la plus admirée, est aussi étroit que St. Martin's Lane ; mais cette manière de concevoir des rues aussi étroites vise à les exposer aussi peu que possible à la chaleur du soleil ; c'est une coutume transmise par les anciens Romains, et je pense [...] que les Grecs et les autres pays du sud l'adoptent par nécessité, et non par choix²⁸⁹. »

Cet extrait est intéressant à plusieurs égards. D'abord, il permet de mieux comprendre la déception exprimée par Samuel Sharp et d'autres voyageurs à leur arrivée : l'étroitesse des rues les frappe, les choque même, non seulement parce qu'elle ne correspond pas à l'image qu'ils s'en faisaient (on peut penser, une fois de plus, à l'influence des gravures de Piranesi), mais aussi parce qu'elle s'écarte du modèle urbain auquel ils sont habitués, celui de villes en voie de transformation et de modernisation rapides. Le recours à la comparaison avec St. Martin's Lane, à cet égard, est révélateur : outre le fait que l'auteur fait référence à un lieu que les lecteurs londoniens identifieront immédiatement, il utilise un mot (« lane », soit une « ruelle » en anglais) qui lui semble plus approprié pour caractériser la Via del Corso, une rue qui dessert tout le centre de Rome, reliant la Place du Peuple à la Place de Venise. Comme lorsqu'ils

²⁸⁶ Thomas U. Sadleir, sous la dir. de, *An Irish Peer on the Continent ...*, *op. cit.*, p. 136 (lettre datée du 1^{er} janvier 1803).

²⁸⁷ Samuel Sharp, *Letters ...*, *op. cit.*, pp. 50-51 (lettre d'octobre 1765).

²⁸⁸ Collectif, *The Great Tour of John Patteson, 1778-1779*, Norfolk Record Society, Norwich, 2003, p. 289 (lettre de juillet 1779).

²⁸⁹ Thomas Watkins, *Travels ...*, *op. cit.*, vol. 1, pp. 331-332.

décrivent la campagne romaine, les voyageurs britanniques semblent éprouver des difficultés à se départir de leurs références quotidiennes : c'est dire que ce pré-tourisme n'est pas conçu comme un véritable dépaysement, et lorsqu'il est vécu comme tel, il provoque des réactions de rejet qui sont ici médiatisées par le recours à l'écrit. Le discours de Thomas Watkins, par ailleurs, vise à tenter de réduire, par le raisonnement et le recours aux autorités antiques, ce décalage entre image et réalité : la démonstration qu'il construit, fondée sur le climat méridional et ses contraintes, débouche sur une conclusion (cf. « par nécessité, et non par choix », ce qui serait absurde) qui a pour but de rassurer, en quelque sorte, le lecteur (et, peut-être, l'auteur lui-même).

Autant le dire, les voyageurs britanniques emportent avec eux leurs attentes, leurs espoirs, mais aussi leurs préjugés sur le pays qu'ils s'appêtent à visiter. C'est ainsi, par exemple, qu'une ville doit correspondre à certains critères (ceux qui caractérisent le cadre des grandes villes britanniques) pour être considérée comme telle, que le spectacle doit être celui des lieux et non des hommes (d'ailleurs, la pauvreté ne devrait pas être un spectacle). Ces hommes sont eux aussi envisagés du point de vue d'un Britannique, c'est-à-dire du ressortissant d'un pays qui cherche à affirmer sa suprématie à l'échelle européenne comme à l'échelle mondiale. Ce sentiment de supériorité est clairement affirmé par George Edward Ayscough : « Je ressentis une sorte d'enthousiasme et de plaisir en voyant Rome pour la première fois, mais ces sentiments furent tempérés lorsque je me souvins que cette ville, jadis habitée par un peuple de héros et de patriotes, était désormais aux mains du peuple le plus efféminé et le plus superstitieux de l'univers²⁹⁰. » Savoir que l'auteur de ces lignes est un officier ne suffit pas à expliquer le mépris qu'il y exprime ; ce faisant, ce dernier reprend à son compte le discours tenu par les élites de son temps : les Romains du XVIIIe siècle ne sont plus dignes de leurs lointains et prestigieux ancêtres ; ce sont les Britanniques qui sont leurs héritiers légitimes. En somme, entrer dans Rome, c'est un peu entrer en terrain conquis.

4) *S'installer à Rome : une épreuve ?*

Après avoir surmonté les difficultés du trajet et les formalités administratives nécessaires, les Britanniques arrivant à Rome doivent faire face à de nouveaux défis : communiquer avec la population locale et trouver un logement pour la durée de leur séjour.

²⁹⁰ George Edward Ayscough, *Letters ...*, *op. cit.*, p. 140.

La question de la barrière linguistique est, il faut le préciser d'emblée, assez peu évoquée dans les récits de voyage, ce qui peut étonner dans la mesure où la pratique de l'italien, contrairement à celle du français (encore cette dernière langue n'était-elle pratiquée que par les élites), ne pouvait manquer de poser problème pour les arrivants. L'un des seuls témoins à aborder de manière frontale cette question est James Northcote, qui s'installe dans la ville à la fin du mois de mai 1777 après avoir rapidement traversé le nord de la péninsule italienne. Ses mémoires contiennent un passage particulièrement révélateur du sentiment d'isolement qu'il a éprouvé dans les jours qui ont suivi son arrivée : « Je ne connaissais pas âme qui vive à Rome, et un seul mot d'italien qui était « *albergo* », mais chaque fois que je le prononçais, on me répondait « *dove ?* » car il n'y a pas le même genre d'auberges à Rome qu'en Angleterre²⁹¹. » Par la suite, Northcote raconte qu'il fut contraint de montrer une feuille de papier où était inscrite l'adresse du banquier auquel il avait été recommandé pour se sortir d'affaire²⁹². Ce témoignage, en dépit de sa rareté, prend cependant un caractère universel car il expose de manière crue des problèmes auxquels la plupart des arrivants, s'ils n'étaient pas accompagnés par des personnes susceptibles de leur épargner ces contingences (un précepteur parlant italien, par exemple), ont dû être confrontés.

On comprend donc, dans ces conditions, combien le fait de pouvoir compter sur un réseau était essentiel dans les premiers temps du séjour. De fait, la solidarité intra-britannique semble avoir régulièrement permis de rompre l'isolement et de répondre aux besoins les plus pressants du nouvel arrivant. James Northcote explique ainsi qu'il put compter, comme d'autres Britanniques avant et après lui, sur un point de rencontre central : le *Caffé degli Inglesi*, situé sur la Place d'Espagne, au cœur du territoire « colonisé » par les voyageurs et les résidents britanniques. C'est là qu'il fit la rencontre de Jacob More, un peintre écossais installé à Rome depuis 1773 et qui logeait alors au-dessus de l'établissement²⁹³. Ce premier contact lui permit de trouver son premier logement à Rome, « situé dans la Strada della Croce²⁹⁴ », donc à une rue à peine du café en question. Lord George Herbert a, lui aussi, bénéficié de ce « réseau britannique » lors de son arrivée à Rome, en septembre 1779, puisqu'un logement avait déjà été retenu pour lui grâce à un arrangement entre John Coxe Hippisley et Thomas Jenkins²⁹⁵, deux

²⁹¹ Stephen L. Gwynn, sous la dir. de, *Memorials ...*, op. cit., pp. 136-137.

²⁹² *Ibid.*, p. 137.

²⁹³ *Ibid.*, pp. 137-138.

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 138. Northcote précise que ce logement consistait en deux pièces situées au troisième étage d'un immeuble, pour lesquelles il versait un loyer d'un sequin et demi par mois. La Strada della Croce se trouve, comme le Café Anglais, dans la paroisse San Lorenzo in Lucina.

²⁹⁵ Lord Herbert, sous la dir. de, *Henry, Elizabeth and George ...*, op. cit., p. 261 (entrée dans le journal romain de Lord Herbert, datée du 21 septembre 1779).

intermédiaires anglais très influents sur la place de Rome. Hippisley avait établi en amont, il faut le préciser, un contact épistolaire avec le précepteur du jeune homme. D'une manière ou d'une autre, on le voit, l'environnement culturel et matériel des voyageurs les prédisposait à se rapprocher de leurs compatriotes une fois établis à Rome, voire à privilégier leur fréquentation à toute autre - bien que le cas des artistes, nécessairement dépendants d'une clientèle aussi large et diversifiée que possible, ait pu faire exception.

III. Périodiser la présence britannique dans la Ville Éternelle ?

Évaluer l'intensité de la présence britannique à Rome sur un peu plus de cinquante ans, de 1748 à 1803, c'est fournir des données chiffrées, les interpréter et tenter d'expliquer les variations constatées. De fait, si la conjoncture militaire permet de rendre compte, dans une certaine mesure, de l'évolution du nombre de voyageurs et de résidents (deux situations qu'il faudra tenter également de distinguer), le rôle central qui lui est donné par certains historiens mérite parfois d'être nuancé.

1) Vraies et fausses coupures chronologiques

a. Vision d'ensemble

Jeremy Black, qui a écrit plusieurs ouvrages sur le Grand Tour des Britanniques²⁹⁶, fournit une trame d'ensemble qui peut constituer un point de départ pour l'analyse. Ce schéma interprétatif peut être présenté assez simplement. D'une part, il estime que le nombre de voyageurs britanniques vers l'Europe a augmenté de manière significative au cours du XVIII^e siècle, en particulier à partir du début des années 1750, traduisant un fait social : « voyager à l'étranger était désormais possible et souhaité par ceux qui ne faisaient pas partie de l'élite sociale²⁹⁷ ». Il prend, quoi qu'il en soit, la précaution de préciser que tous ces voyageurs ne se dirigeaient pas vers l'Italie qui demeurait une destination coûteuse²⁹⁸. Au cours de la deuxième moitié du siècle, selon lui, le nombre de voyageurs continue d'augmenter sensiblement, bien que les conflits dans lesquels la Grande-Bretagne était impliquée aient eu tendance à rendre

²⁹⁶ Jeremy Black, *The British Abroad. The Grand Tour in the Eighteenth Century*, Londres, Sutton Publishing Limited, 1992, et *Italy and ...*, *op. cit.*, 2003.

²⁹⁷ Jeremy Black, *The British Abroad ...*, *op. cit.*, p. 8.

²⁹⁸ Un séjour limité à Paris et aux Pays-Bas pouvait constituer, pour ces nouveaux « accédants » au voyage continental, une alternative moins coûteuse.

plus difficiles les voyages à travers le continent européen ; c'est ce qui explique la hausse très nette du nombre de voyageurs à partir de 1763, après la fin de la Guerre de Sept-Ans, puis de 1783, après la fin de la Guerre d'indépendance américaine²⁹⁹. Pour illustrer son propos, l'historien cite un chiffre impressionnant³⁰⁰, celui du nombre de passeports délivrés par les autorités françaises aux voyageurs britanniques entre le mois de février et le mois d'août 1763, soit 7 400 au total. Ce chiffre peut en effet être relativisé concernant le nombre de voyageurs désireux de visiter l'Italie puisque, sur l'ensemble du siècle, John Ingamells a recensé environ 6 000 noms de visiteurs originaires de Grande-Bretagne ou d'Irlande³⁰¹. Le recensement précis que ce dernier effectue concernant le nombre d'artistes présents à Rome au cours de cette période confirme partiellement l'estimation de Jeremy Black : on note bien une tendance séculaire à l'augmentation des effectifs ainsi qu'une inflexion sensible à partir des années 1750 (53 artistes présents entre 1750 et 1760 contre 24 seulement au cours de la décennie précédente) ; on peut cependant constater une tendance relative à la baisse du nombre d'artistes présents à partir des années 1780 (52 au total entre 1780 et 1790 contre 75 au cours de la décennie précédente qui représentait l'apogée de cette forme de présence ; 44 entre 1790 et 1800)³⁰². Faut-il en conclure que la diversité sociale du « public » des voyageurs britanniques est plus nette à partir des années 1780, traduisant un accès de plus en plus aisé de la bourgeoisie au voyage d'Italie ? Enfin, le début des guerres révolutionnaires, en 1792-93³⁰³, aurait progressivement tari le flux de voyageurs britanniques vers le continent dans la mesure où le fait de traverser la France devenait de plus en plus difficile et dangereux.

b. Éléments d'explication

Il ne fait pas de doute que la situation géopolitique de la Grande-Bretagne a eu une influence sur l'évolution du nombre de voyageurs britanniques traversant l'Europe occidentale au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. L'exemple de l'itinéraire suivi par Christopher Hervey en 1759 et 1760, en pleine guerre de Sept Ans, le montre : au lieu de traverser la France pour se rendre en Italie, ce dernier a en effet préféré se rendre à Lisbonne par la voie maritime, puis

²⁹⁹ *Ibid.*, p. 8.

³⁰⁰ *Ibid.*, p. 8. Le traité de Paris, qui met un terme à la Guerre de Sept Ans entre le Grande-Bretagne et la France, est signé le 10 février 1763. Le chiffre auquel il fait allusion est ainsi tiré d'un article de presse publié le 23 août 1763, soit près de six mois après la fin officielle des hostilités, dans le *St. James' Chronicle*. Cet article se désolait d'ailleurs du manque à gagner financier que cet afflux de voyageurs vers les pays d'Europe pourrait impliquer pour la Grande-Bretagne.

³⁰¹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*

³⁰² *Ibid.*, p. 1066.

³⁰³ Jeremy Black, *Italy and ...*, *op. cit.*, pp. 223-224.

traverser le Portugal et l'Espagne avant d'atteindre, après une nouvelle traversée, Nice qui appartient alors au Royaume de Piémont-Sardaigne. Son passage par Gibraltar, au début du mois de novembre 1759, lui inspire d'ailleurs des réflexions d'ordre politique sur les liens que son pays entretient avec la France ainsi qu'avec l'Espagne³⁰⁴. Pour son voyage de retour, près de deux ans plus tard, il décide cette fois de traverser les États allemands. Mais l'importance de ce facteur doit toutefois être relativisée. On constate en effet que Lady Knight et sa fille s'établissent à Rome au printemps 1778, alors que la France, où elles ont résidé entre le printemps 1776 et l'hiver 1777-78, vient d'entrer en guerre au côté des Treize colonies américaines, donc contre leur pays. Cela ne les empêche nullement de fréquenter assidument le cardinal de Bernis, ambassadeur de France à Rome, ni de faire la part des choses entre patriotisme et affinités personnelles et sociales :

« Nous en concluons que la guerre est certaine, mais elle n'aura aucun effet sur ce lieu. Mes prières et mes vœux seront toujours en faveur de notre royaume en général, et de notre Marine en particulier. Quant aux relations entre Français et Anglais, elles n'auront pas la moindre influence sur les amitiés privées que nous avons formées ni sur les obligations que j'ai vis-à-vis d'eux³⁰⁵. »

D'autres facteurs, par ailleurs, doivent être pris en compte, en particulier les relations très délicates que ce pays entretenait avec le Saint-Siège : la papauté, en effet, a apporté son soutien officiel au prétendant Stuart en exil jusqu'à la mort de ce dernier en janvier 1766, allant jusqu'à l'accueillir à Rome et à mettre à sa disposition une résidence, le Palais Muti. C'est la raison pour laquelle il n'y avait à Rome aucune représentation diplomatique officielle du souverain de Grande-Bretagne. Ce problème, cependant, tend à perdre de son acuité à partir du milieu du siècle et, en particulier, du début des années 1760. À cette époque, le risque d'une restauration de la dynastie Stuart en Grande-Bretagne ne semble plus d'actualité et c'est sans doute ce qui explique qu'un événement ait pu avoir lieu en avril 1764 : le premier séjour à Rome d'un membre de la famille royale britannique, le Duc d'York, frère du roi George III. Cette visite ne se déroule certes pas dans un cadre officiel mais elle est connue en Grande-Bretagne où le voyage italien du prince fait l'objet de compte rendus réguliers dans le *London Gazette* et le *London Chronicle*³⁰⁶. En outre, elle amène le duc d'York à rencontrer le pape Clément XIII et à recevoir les hommages des représentants les plus illustres des élites romaines, en particulier le cardinal Albani qui soutient les intérêts de la dynastie des Hanovre : « Son Altesse Royale

³⁰⁴ Christopher Hervey, *Letters from Portugal, Spain, Italy and Germany in the Years 1759, 1760, and 1761*, 1785, vol. 1, p. 408-410 (lettre du 2 novembre 1759). On note d'ailleurs que l'ouvrage ne s'appelle pas, comme c'était l'usage, *Letters from Italy*, etc.

³⁰⁵ Elizabeth Douglas Fuller Elliott-Drake, sous la dir. de, *Lady Knight ...*, op. cit., p. 59 (lettre du 11 juillet 1778).

³⁰⁶ John Ingamells, *A Dictionary ...*, op. cit., p. 1033.

quitta Sienna afin de poursuivre sa route vers Rome tôt le vendredi 13 ; elle y arriva le 15. Le Pape ordonna que tous les égards possibles lui soient témoignés³⁰⁷. » Cette situation n'a d'ailleurs pas manqué d'irriter l'entourage du « Vieux Prétendant », conscient de la fragilité croissante du soutien papal, comme en témoigne la correspondance d'Andrew Lumisden :

« Dimanche, le frère du duc de Hanovre³⁰⁸, dont le nom est Edward, est arrivé ici. Il voyage sous le nom de comte d'Ulster. Mal éduqué et d'une nature envieuse, on dit qu'il se ridiculise partout où il se rend. Il est étrange que sa cour lui ait permis de s'exposer ainsi à des étrangers, et surtout dans ce pays-ci. Mais il est encore plus étrange que ce gouvernement donne tant de marques de grande faveur à l'un des membres de cette famille³⁰⁹ [...]. »

Le malaise témoigné par Andrew Lumisden s'explique bien entendu par la santé chancelante du prétendant et la crainte que le statut royal de son héritier ne soit pas reconnu par la papauté. Il n'en reste pas moins que cette visite marque plus ou moins le début d'une « détente » dans les relations entre la Grande-Bretagne et le Saint-Siège, relativisant du même coup l'importance de la date de janvier 1766.

Un dernier facteur que l'on peut évoquer est l'essor considérable des ouvrages relevant de la littérature de voyage (guides, récits) tout au long du XVIII^e siècle. C'est ainsi que Daniel Roche, s'appuyant sur la *Bibliothèque universelle des voyages* publiée par Boucher de la Richarderie entre 1806 et 1808, parvient à mettre en évidence le nombre croissant de ces ouvrages³¹⁰ (3 540 ouvrages publiés au XVIII^e siècle contre 1 566 au siècle précédent) ainsi que le poids de plus en plus important qu'y tient de la production britannique³¹¹ (144 ouvrages publiés entre 1781 et 1800 contre 68 entre 1761 et 1780). Il faut, en outre, tenir compte des nombreuses rééditions de guides de voyage publiés dans les décennies précédentes et dont le succès ne se dément pas, qu'il s'agisse du *Nouveau Voyage d'Italie* de Maximilien Misson (1691) ou des *Remarks on Several Parts of Italy in the Years 1701, 1702, 1703* de Joseph Addison (1705). Ce genre littéraire s'adapte également à un public qui tend à se diversifier et dont les moyens financiers ne sont pas ceux des aristocrates du Grand Tour, d'où les nombreuses pages que consacrent désormais les guides aux conseils pratiques dont les futurs voyageurs auront besoin au cours de leur séjour. Thomas Martyn, en préambule du guide qu'il publie en 1787, n'hésite d'ailleurs pas à affirmer : « Une personne avisée, qui n'a pas l'ambition

³⁰⁷ *The Tour of His Royal Highness Edward Duke of York*, 1764, p. 32. Le duc d'York resta à Rome jusqu'au 28 avril 1764. Au cours de ce séjour, il posa pour deux des portraitistes à la mode, Pompeo Batoni et Nathaniel Dance, son compatriote qui résidait à Rome depuis 1754.

³⁰⁸ Il s'agit en réalité du roi George III dont la famille était originaire de Hanovre.

³⁰⁹ James Dennistoun, *Memoirs ...*, *op. cit.*, vol. 1, pp. 215-216.

³¹⁰ Daniel Roche, *Les circulations ...*, *op. cit.*, p. 33.

³¹¹ *Ibid.*, p. 41.

de passer pour un Anglais à la mode, peut certainement vivre de manière très raisonnable en Italie³¹². »

c. Une périodisation à nuancer ?

Le dépouillement des états des âmes d'une des paroisses où le nombre de Britanniques était particulièrement important, celle de Sant'Andrea delle Fratte³¹³, permet de disposer d'une approche partielle, mais aussi plus fine, de l'évolution du nombre de Britanniques présents à Rome au cours de la période, en gardant à l'esprit qu'il s'agit avant tout de résidents (une catégorie marquée, on le verra plus loin, par une surreprésentation des artistes). Une analyse globale montre à la fois une relative stabilité des chiffres entre le milieu des années 1750 et le milieu des années 1780 (soit une quinzaine de résidents en moyenne), puis, de manière un peu étonnante, une augmentation assez sensible à partir de la fin des années 1780 (plus de vingt résidents).

1750	29	1777	13
1755	14	1780	8
1756	21 ?	1784	13 ?
1760	15	1789	25 ?
1762	14	1792	25 ?
1765	17	1794	27 ?
1770	9	1796	23 ?

Une analyse plus détaillée semble indiquer que les conflits internationaux ont eu une influence sur l'évolution du nombre de ressortissants britanniques présents à Rome au cours de la période, mais dans une certaine mesure seulement. Ainsi, on constate une légère baisse entre 1756 et 1762, qui serait liée à la Guerre de Sept Ans, puis de nouveau entre 1777 et 1780, ce qui serait cette fois la conséquence de la Guerre d'indépendance américaine. Il est plus difficile, dans ces conditions, de comprendre la chute sensible du nombre de Britanniques recensés entre 1750 et 1755, alors que la Grande-Bretagne n'est impliquée dans aucun conflit majeur avec ses voisins à cette période.

³¹² Thomas Martyn, *The Gentleman's Guide ...*, op. cit., p. XX.

³¹³ La basilique Sant'Andrea delle Fratte, érigée pour l'essentiel au XVIIe siècle, est située au sud de la Place d'Espagne, à proximité du Palazzo di Propaganda Fide.

Le correctif le plus important apporté par cette étude concerne cependant les années 1790 qui, contrairement à ce qu'affirme Jeremy Black, ne correspondent pas à un déclin rapide du Grand Tour : on peut noter un chiffre assez élevé (27) pour l'année 1794, le deuxième plus élevé après celui de 1750 (29), alors même que la Grande-Bretagne est désormais officiellement impliquée dans les guerres révolutionnaires ; quant à la tendance à la baisse enregistrée pour l'année 1796, elle est à relativiser si l'on compare le chiffre estimé (23) avec les données des décennies précédentes. Les sources dont nous disposons pour cette période confirment le maintien de l'attractivité de l'Italie en général, et de la Ville Éternelle en particulier, pour les voyageurs britanniques. On peut citer, par exemple, le cas de Lady Elizabeth Webster qui effectue alors son premier Tour d'Europe et séjourne à Rome entre le 25 mai et le 14 juin 1793³¹⁴ ; elle n'est nullement isolée au cours de ce périple puisqu'elle est amenée à croiser un certain nombre de voyageurs britanniques, dont la célèbre duchesse de Devonshire et son entourage³¹⁵. La situation militaire la contraint, certes, à traverser la Suisse ainsi que certains États allemands sur la route du retour (traverser la France n'est plus possible), au cours de l'été 1793, mais pas à abréger son séjour. Elle effectue d'ailleurs un deuxième voyage prolongé en Italie, entre janvier 1794 et avril 1796, ce qui l'amène à faire étape à Rome à cinq reprises³¹⁶ (février 1794, avril-mai 1794, avril 1795, février-mars 1796, avril 1796). C'est également au cours de cette période que Mariana Starke, pour des raisons tout à fait différentes³¹⁷, voyage à travers l'Italie : elle séjourne à Rome à plusieurs reprises, au cours de cette période, notamment entre octobre 1796 et février 1797, puis entre octobre 1797 et janvier 1798³¹⁸. On peut donc faire l'hypothèse que c'est l'entrée des troupes françaises dans la capitale des États du Pape, en février 1798, qui marque un véritable tournant.

Un recensement systématique du nombre de Britanniques présents à Rome³¹⁹ au cours de chacune des années de la période 1790-1801 fait cependant apparaître une image plus nuancée.

1790	73	1796	56
1791	96	1797	34
1792	84	1798	26
1793	108	1799	16

³¹⁴ Après y avoir fait un bref passage (cf. « deux nuits ») au début de l'automne 1792. Cf. Elizabeth Holland, *The Journal ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 15.

³¹⁵ *Ibid.*, p. 26.

³¹⁶ *Ibid.*, *passim*, et indications fournies par John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p.985.

³¹⁷ Elle accompagne en effet ses parents dont l'état de santé nécessite un séjour sous un climat plus doux.

³¹⁸ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 890.

³¹⁹ Qu'ils y aient résidé de manière durable ou n'y aient été que de passage.

1794	102	1800	10
1795	55	1801	9

Source : John Ingamells, *A Dictionary of British and Irish Travellers in Italy, 1701-1800*, Yale University Press, 1997.

Le premier constat que l'on peut faire, et qui corrobore en partie les données de l'état des âmes de la paroisse de Sant'Andrea delle Fratte, est le maintien d'une forte présence britannique jusqu'en 1794. L'engagement de la Grande-Bretagne dans la Première Coalition ne semble donc pas avoir eu un impact immédiat sur la mobilité européenne de ses ressortissants ; d'ailleurs, il est probable que la menace des troupes françaises à Rome n'ait pas été perçue avec acuité avant la fin de l'année 1796. C'est à partir de 1797, et plus encore à partir de 1798, que l'on peut constater une baisse sensible du nombre de Britanniques présents à Rome : elle est de l'ordre de 70% entre 1793 et 1797, par exemple. C'est manifestement à partir de ce moment que le voyage à travers l'Europe est ressenti comme de plus en plus risqué ; de fait, une étude plus fine de l'effectif observé montre que c'est le nombre de voyageurs qui diminue le plus rapidement à partir de 1795 tandis que le nombre de résidents reste relativement stable jusqu'à l'arrivée des troupes françaises.

d. Après 1798

À partir de 1798 et de l'entrée des troupes françaises dans la Ville Éternelle, les données dont nous disposons mettent en évidence un très net déclin de la présence britannique qui semble même anecdotique à l'orée du XIXe siècle. Elles semblent d'ailleurs corroborées par un témoin oculaire, Pryse Lockhart Gordon (1762-1845), qui effectue un séjour à Rome au début de l'automne 1799 : « À cette époque, il n'y avait pas un seul Anglais, à l'exception de deux ou trois artistes³²⁰. » On peut, pour affiner ce tableau de la situation à l'époque napoléonienne, faire référence au travail effectué par Rosemary Sweet. Cette dernière, qui a le mérite de nuancer l'importance de la césure traditionnelle de 1792-1793, a travaillé sur un « long XVIIIe siècle » et identifié une période-charnière qui correspondrait au véritable déclin du voyage des Britanniques vers l'Italie :

« Cette fenêtre d'opportunité³²¹ se referma rapidement, cependant, avec la reprise des hostilités un an plus tard, en 1803. [...] À partir de ce moment, le voyage par la voie terrestre devint de plus en plus dangereux et, vers 1807, les routes maritimes étaient également devenues impraticables. Entre 1807 et 1814, il y eut une

³²⁰ Pryse Lockhart Gordon, *Personal Memoirs...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 230.

³²¹ L'auteur fait référence à la paix d'Amiens conclue en 1802, qui aurait facilité la reprise des départs pour le continent.

interruption presque complète du voyage continental. Mais le flot continu de publications sur le voyage continental, tout au long de cette période, indique néanmoins que l'intérêt pour ce dernier restait vif³²². »

Ces chiffres, partiels (les états des âmes de l'année 1800 indiquent que 17 Britanniques résidaient encore dans la paroisse Sant' Andrea delle Fratte tandis que plus aucun ne se trouvait dans la paroisse Santa Maria del Popolo³²³), recouvrent en réalité des situations très diverses, dont il est possible d'établir une rapide typologie. Le premier cas de figure est celui des voyageurs soucieux, dès que la situation militaire l'a permis, de renouer avec la tradition du Grand Tour. Le récit de voyageuse de Catherine Wilmot, qui réside à Rome au début de l'année 1803 en compagnie d'un couple d'aristocrates irlandais, le comte et la comtesse de Mount-Cashell, est représentatif de la parenthèse évoquée par Rosemary Sweet : après avoir traversé la France, puis les Alpes, et enfin le nord de la péninsule italienne, ce qui constitue, somme toute, un itinéraire des plus classiques, la jeune femme effectue deux séjours à Rome, le premier en décembre 1802 et le second en avril 1803, après un séjour de plusieurs mois à Naples. La temporalité de sa présence à Rome répond, elle aussi, à des mobiles très traditionnels : assister aux fêtes de Noël puis à celles de Pâques. Dans les deux cas, elle note la présence d'un grand nombre de Britanniques³²⁴, ce qui montre bien que le voyage d'Italie est redevenu possible ; parmi ses compatriotes, Catherine Wilmot semble avoir régulièrement fréquenté le célèbre Lord Bristol, évêque de Derry, qui séjourne très régulièrement dans la ville depuis la fin de l'année 1794³²⁵. La « colonie » britannique a, en effet, réinvesti son territoire traditionnel à Rome puisque Lord Bristol réside dans la Strada Felice³²⁶ tandis que Catherine Wilmot est descendue, comme nombre de ses prédécesseurs, à l'hôtel Pio³²⁷, Strada della Croce. L'expérience de la jeune femme, cependant, n'est pas tout à fait équivalente à celle de ses prédécesseurs puisqu'elle ne peut s'empêcher de remarquer les conséquences des récents bouleversements politiques : « Les Français ont dévasté cet endroit d'une triste manière, et c'est à peine s'ils ont laissé un tableau dans son cadre³²⁸. » De fait, le pillage opéré par les autorités françaises puis les transactions effectuées par un petit groupe d'habiles marchands d'art, dont certains sont des Britanniques (Alexander Day, James Irvine, ...), ont privé les collections d'art publiques et

³²² Rosemary Sweet, *Cities and the Grand Tour. The British in Italy, c. 1690-1820*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012, pp. 10-11.

³²³ AVR, Stati delle anime, paroisses Sant' Andrea delle Fratte et Santa Maria del Popolo, année 1800.

³²⁴ Thomas U. Sadleir, sous la dir. de, *An Irish Peer on the Continent ...*, *op. cit.*, p. 137 et p. 182. Au début du mois d'avril 1803, elle constate ainsi la présence d'une « multitude d'Anglais ».

³²⁵ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 126.

³²⁶ AVR, Stati delle anime, paroisse Sant' Andrea delle Fratte, années 1800 et 1803.

³²⁷ Thomas U. Sadleir, sous la dir. de, *An Irish Peer on the Continent ...*, *op. cit.*, p. 171 (la voyageuse mentionne en effet, au début de sa lettre, datée du 17 avril 1803, l'adresse à laquelle elle peut être jointe).

³²⁸ *Ibid.*, p. 174 (lettre datée du 17 avril 1803).

privées d'un grand nombre de leurs chefs d'œuvre. Après son deuxième séjour romain, Catherine Wilmot et ses compagnons de voyage retournent à Florence où ils apprennent, au début du mois de juillet 1803, la rupture de la paix d'Amiens³²⁹ : la jeune voyageuse décide alors de rentrer dans son pays en empruntant, cette fois-ci, la route de Venise, puis de Vienne. C'est alors que le voyage d'Italie redevient difficile pour les voyageurs britanniques. C'est sans doute à cette nouvelle « génération » de touristes, très dépendante des aléas de la conjoncture militaire, que s'adresse le guide publié par Henry Coxe en 1815 : son introduction, longue de 56 pages, reprend, en l'accentuant, la tendance des dernières décennies du siècle précédent à donner de nombreux conseils pratiques à un public de voyageurs dont le budget était moins conséquent que celui des aristocrates du Grand Tour. Il est frappant, par exemple, de constater qu'il reprend presque mot pour mot une phrase que l'on pouvait trouver près de trente ans plus tôt dans le guide de Thomas Martyn : « Une personne avisée, qui n'a pas l'ambition de passer pour un Anglais à la mode, peut certainement *vivre très raisonnablement* en Italie³³⁰. » À parcourir l'ouvrage, on peut noter que le passage des Français à Rome semble avoir eu des effets bénéfiques pour les voyageurs étrangers : « Bien que la plupart des auberges soient de mauvaise qualité en Italie, il y en a beaucoup qui sont appréciables ; et il faut reconnaître que la présence des Français, au cours des vingt dernières années a beaucoup contribué à leur propreté et à leur amélioration³³¹. » Dans la mesure où les récriminations à l'encontre des auberges italiennes sont l'un des lieux communs de la littérature du voyage au XVIIIe siècle, on peut concevoir que cet aspect particulier ait été souligné. Mais la présence française n'a pas seulement amélioré la qualité des infrastructures « touristiques », elle a aussi rendu l'accès aux vestiges de l'époque antique plus aisé. C'est ainsi, notamment, que l'auteur évoque le cas du Temple de la Paix, situé sur le Forum :

« Pline en parle comme de l'une des merveilles du monde. Le Temps nous a cependant privés des moyens d'en juger par nous-mêmes ; on peut cependant se faire une idée de sa magnificence grâce à l'un de ses murs qui est toujours debout. Il se compose de trois vastes arcs qui étaient en grande partie enterrés jusqu'à ce que les Français, en 1812, les débarrassent de la terre qui recouvrait presque un tiers de ces vestiges, et rendent également visible une partie du jardin qui menait du Forum au Colisée³³². »

Une autre conséquence de la domination française, susceptible cette fois-ci de détourner les voyageurs de la Ville Éternelle, est le départ pour Paris, à la fin des années 1790, de quelques-unes de ses plus belles œuvres d'art exposées jusque-là aux Musées du Capitole et au Musée

³²⁹ *Ibid.*, p. 200 (lettre datée du 10 juillet 1803).

³³⁰ Henry Coxe, *A Picture ...*, *op. cit.*, p. XV. Les mots soulignés en italique le sont également dans le texte original.

³³¹ *Ibid.*, p. XXI.

³³² *Ibid.*, p. 226.

Pio-Clementino en conséquence du traité de Tolentino (février 1797). Il faut attendre 1815 pour assister à leur restitution, ce qui peut avoir redonné de la vitalité au marché romain du « pré-tourisme ».

Un autre cas de figure, bien différent, est celui des résidents de longue date qui décident, pour différentes raisons, de rester à Rome. Peu nombreux, ils représentent donc l'essentiel des données chiffrées que nous pouvons reconstituer à partir du dictionnaire de John Ingamells. On peut citer, en particulier, les peintres James Nevay et Alexander Day qui sont peut-être les « deux ou trois artistes » évoqués par Pryse Lockhart Gordon à la fin de l'année 1799. Ces artistes sont établis à Rome depuis plusieurs décennies et y ont accompli l'essentiel de leur carrière : James Nevay, par exemple, réside dans la ville depuis 1755 ; Alexander Day y est arrivé vingt ans plus tard³³³. On peut également penser à Colin Morison, connu pour être l'un des plus anciens résidents de la « colonie » britannique de Rome, puisqu'il y habite depuis 1754, et l'un des antiquaires les plus renommés au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle : c'est lui qui guide Lady Webster, par exemple, lorsqu'elle effectue son traditionnel « cours d'antiquités » à la fin du mois de mai 1793³³⁴ ; comme James Nevay, il a d'ailleurs achevé sa vie à Rome³³⁵. Quant à James Placid Waters, il s'agit d'un bénédictin arrivé dès 1777 dans une ville où il tente de défendre les intérêts des Stuart³³⁶.

Certains Britanniques, généralement des officiers ou des diplomates, sont par ailleurs amenés à passer par une ville où la situation politique est bouleversée par le départ du Pape et les aléas militaires des troupes françaises : c'est le cas de Pryse Lockhart Gordon, employé au service des troupes britanniques, ou de William Richard Hamilton, qui accompagne Lord Elgin dans le long voyage conduisant ce dernier à Constantinople afin d'y représenter les intérêts de la Couronne britannique³³⁷. Bien que la présence à Rome de Pryse Lockhart Gordon n'ait rien, *a priori*, d'un voyage d'agrément, il tente manifestement de tirer le meilleur parti possible de la situation en partant à la découverte du patrimoine (ou ce qu'il en reste) d'une ville où le temps semble suspendu : « Nous eûmes néanmoins la bonne fortune d'être rejoints, peu de temps après notre arrivée, par notre ami M. Rushout qui fut, grâce à son expertise d'antiquaire et sa connaissance de chacun des domaines artistiques, un admirable cicérone³³⁸. »

³³³ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 700 et 285 respectivement.

³³⁴ Elizabeth Holland, *The Journal ...*, *op. cit.*, p. 32.

³³⁵ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 679.

³³⁶ *Ibid.*, p. 980.

³³⁷ *Ibid.*, p. 460.

³³⁸ Pryse Lockhart Gordon, *Personal ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 230. John Rushout est un collectionneur assez connu qui a séjourné à six reprises à Rome entre 1793 et 1800 : son dernier séjour dans la Ville Éternelle datant de janvier 1800 permet de situer approximativement l'arrivée de P. L. Gordon vers la fin de l'année 1799.

S'il nous est difficile d'évaluer le nombre de Britanniques présents à Rome au cours des premières décennies du XIXe siècle, une allusion dans les mémoires de Pryse Lockhart Gordon nous en donne une idée : « Rome est devenue, depuis, une colonie anglaise regroupant plusieurs milliers de personnes³³⁹. »

2) *Le poids de la conjoncture militaire : écho distant ou rappel à la réalité ?*

L'alternance des phases de guerre et de paix entre la Grande-Bretagne et ses voisins européens, entre la fin de la guerre de succession d'Autriche (octobre 1748) et la rupture de la paix d'Amiens (mai 1803), a joué un rôle non négligeable dans l'inégale intensité de la présence britannique à Rome. Mais elle n'a pas seulement déterminé la décision de maintenir ou de différer le départ ; elle a, également, influencé l'itinéraire suivi par les voyageurs et même leur expérience de Rome puisque ces derniers ne pouvaient guère ignorer, même à distance, le sort de leur pays d'origine.

a. La Guerre de Sept-Ans et la Guerre d'Amérique vues de Rome

Au cours de la Guerre de Sept-Ans (1756-1763) et de la guerre d'Amérique (1775-1783), l'engagement britannique face à la France eut des conséquences multiples pour les sujets de George II (1727-1760) puis de George III (1760-1820).

La première conséquence de ces guerres pour les voyageurs britanniques qui se trouvaient sur le continent est de contraindre leurs déplacements, en particulier pour le trajet de retour. Robert et James Adam ont tous deux voyagé à travers l'Europe et séjourné à Rome dans le contexte de la Guerre de Sept-Ans : Robert Adam a ainsi résidé dans la Ville Éternelle entre 1755 et 1757, et James, son jeune frère, entre 1761 et 1763. Si tous deux ont visité Paris à l'aller, d'autant plus facilement, pour Robert, que la guerre n'avait pas encore éclaté, ils ont dû, en revanche, adopter des stratégies différentes pour rentrer dans leur pays : tandis que Robert choisissait, en 1757, de prendre la route de Venise, du Saint-Empire et des Pays-Bas du sud³⁴⁰, James pouvait, quant à lui, repasser en France et même séjourner à Bordeaux avant de reprendre la route de l'Angleterre. Il est vrai que, dans ce dernier cas, le traité de paix de Paris avait déjà été signé à son départ de Rome, en avril 1763³⁴¹. Philip Yorke, quant à lui, a emprunté un itinéraire peu

³³⁹ Pryse Lockhart Gordon, *Personal ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 230.

³⁴⁰ John Fleming, *Robert Adam ...*, *op. cit.*, p. 242.

³⁴¹ *Ibid.*, pp. 302-303.

classique pour se rendre à Rome, lors de son Grand Tour de 1777-1779, puisqu'il a évité de traverser la France, qui venait d'entrer en guerre contre la Grande-Bretagne, préférant traverser l'Europe rhénane avant d'entrer en Italie par Venise. Il a d'ailleurs rédigé, au cours de cette période, un journal de voyage au titre révélateur : « Voyages à travers la Hollande, l'Italie & la Suisse, etc. dans les années 1777, 1778 et 1779³⁴² ».

Dans la mesure, en outre, où ces conflits rendaient plus difficile le voyage continental, ils ne pouvaient manquer d'avoir un impact direct sur le marché du grand-tourisme et sur le marché de l'art à Rome, dont on sait qu'ils étaient en partie contrôlés par de puissants intermédiaires britanniques. C'est le constat que fait Gavin Hamilton, dès janvier 1780, dans une lettre qu'il envoie à Charles Townley :

« J'espère que vous me pardonneriez cette petite avance, surtout si vous prenez en considération la saison très dure que vit la *Piazza di Spagna*, car il s'agit vraiment d'une année déprimante : presque aucun Anglais n'est en vue ; j'espère que la nouvelle selon laquelle un deux commissaires ont été envoyés de Boston pour négocier la paix est fondée [...]»³⁴³.

C'est bien entendu aux voyageurs britanniques que Gavin Hamilton fait allusion dans cette lettre, puisqu'un nombre non négligeable de résidents (des artistes, en particulier) demeurent dans la ville malgré le contexte militaire. On comprend d'ailleurs, à la lecture de cette lettre, que le souhait d'une paix rapide est davantage motivé par l'espoir d'une reprise du Grand Tour avec les retombées financières qu'elle impliquerait (l'avance à laquelle il fait allusion renvoie à une transaction conclue avec son correspondant, ce qui permet de comprendre le manque à gagner qu'une guerre prolongée représente pour lui) que par son patriotisme. Tout au long de ce conflit, la correspondance entretenue par Hamilton et Jenkins avec leurs clients britanniques est émaillée de références à la situation militaire de leur pays et à l'état des négociations de paix : c'est ainsi, par exemple, que Jenkins manifeste son inquiétude, en janvier 1783, face aux rumeurs d'un échec des tractations entre le gouvernement britannique et les autres parties engagées³⁴⁴. Il serait faux de nier l'attachement de Jenkins à son pays et son souhait de voir ce dernier l'emporter, mais il apparaît, dans ce cas précis, qu'il semble préférer une issue rapide, même si elle implique que la Grande-Bretagne reconnaisse sa défaite, plutôt qu'une prolongation des hostilités qui s'avérerait hasardeuse sur le plan militaire comme sur le plan économique. C'est bien en hommes d'affaires, plus qu'en patriote, qu'il réagit alors. Si l'on

³⁴² John Ingamells, *A Dictionary ...*, op. cit., p. 1035 (ce manuscrit est actuellement conservé à la bibliothèque Beinecke, à l'Université de Yale).

³⁴³ Iliaria Bignamini et Clare Hornsby, *Digging and dealing ...*, op. cit., vol. 2, p. 123 (lettre n°225, envoyée par Gavin Hamilton à Charles Townley, datée du 22 janvier 1780).

³⁴⁴ *Ibid.*, vol. 2, p. 150 (lettre n°273, envoyée par Thomas Jenkins à Charles Townley, datée du 8 janvier 1783).

compare, d'ailleurs, l'impact de la conjoncture militaire sur la conjoncture économique-artistique à Rome, il apparaît qu'il ne fut pas le même au tournant des années 1760 et au tournant des années 1780. La Guerre de Sept-Ans a certainement entraîné un ralentissement, d'ailleurs, relatif, du flux des voyageurs britanniques à Rome, mais elle n'a pas ruiné les acteurs du marché du grand-tourisme et du marché de l'art : elle aurait plutôt poussé les peintres, pour ne citer que cet exemple, à s'adapter à ce nouveau contexte en multipliant les portraits de voyageurs plutôt que des œuvres plus ambitieuses. C'est en tout cas ce que postule Steffi Roettgen, évoquant le cas de Raphael Mengs et de Pompeo Batoni. C'est d'ailleurs, selon elle, ce moment très particulier qui aurait accéléré la reconversion professionnelle de Thomas Jenkins vers le commerce plutôt que la production d'œuvres d'art, dirigeant les commanditaires britanniques vers les ateliers des portraitistes les plus en vue³⁴⁵. La Guerre d'Amérique, quant à elle, a partiellement désorganisé le marché du grand-tourisme du fait des difficultés économiques qu'elle avait provoquées en Grande-Bretagne, et conduit un certain nombre de marchands d'art comme Thomas Jenkins ou Gavin Hamilton à diversifier leur clientèle en se tournant vers de riches collectionneurs continentaux. C'est ainsi qu'il faut comprendre, notamment, les efforts déployés par Thomas Jenkins lors du séjour romain du grand-duc et de la grande-duchesse de Russie au début de l'année 1782³⁴⁶.

Quant à Lady Knight, c'est avant tout en aristocrate soucieuse de ses intérêts qu'elle semble réagir en comprenant qu'une guerre est désormais inévitable entre la Grande-Bretagne et la France. C'est ainsi par exemple qu'elle écrit à l'une de ses amies, en août 1778 : « La guerre ne nous affecte pas, et tout ici respire une parfaite tranquillité³⁴⁷. » Sa position apparaît, à la lecture de sa correspondance, très ambiguë : d'une part, elle affiche sa joie à la nouvelle des victoires militaires britanniques, d'autant que plusieurs de ses parents et amis mènent des carrières militaires ; d'autre part, se trouvant à Rome, elle est amenée à fréquenter de nombreux Français, et en particulier le cardinal de Bernis, qui représente officiellement les intérêts du roi Louis XV auprès du Saint-Siège, et sa famille. C'est cette dernière considération, tout personnelle, qui semble inspirer le commentaire serein d'août 1778. Dans le cas de Lady Knight, qui réside à Rome depuis mars 1778 et n'a aucune intention de rentrer rapidement dans son pays, la guerre apparaît vécue de manière virtuelle.

³⁴⁵ Steffi Roettgen, *Anton Raphael Mengs, 1728-1779, and his British Patrons*, Londres, Zwemmer, coll. « English Heritage », 1993, p. 20.

³⁴⁶ Ilaria Bignamini et Clare Hornsby, *Digging and dealing ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 143 (lettre n°262, lettre envoyée par Thomas Jenkins à Charles Townley, datée du 23 mars 1782).

³⁴⁷ Elizabeth Douglas Fuller Elliott-Drake, sous la dir. de, *Lady Knight's Letters ...*, *op. cit.*, p. 68 (lettre datée du 8 août 1778).

La notion de patriotisme était d'ailleurs conçue de manière différente selon le « camp » dans lequel se plaçaient les Britanniques de Rome. Si le loyalisme de Thomas Jenkins à l'égard des Hanovre était incontestable, quels qu'aient pu être ses intérêts financiers, il n'en va pas de même d'Andrew Lumisden dont la correspondance est elle aussi jalonnée de références à la Guerre de Sept-Ans : il est clair, dans son cas, qu'il souhaite la victoire de la France, et non celle de la Grande-Bretagne, dans la mesure où elle permettrait peut-être une restauration des Stuart sur le trône d'Angleterre et d'Écosse. Dans une lettre datée du 13 juillet 1756, il déclare ainsi : « Puisque la guerre est désormais officiellement déclarée entre l'Angleterre et la France, puissent-elles ne jamais parvenir à régler leurs différends avant que nos désirs soient exaucés. Le peuple de Grande-Bretagne, à ce que j'apprends, n'a jamais semblé plus mécontent du gouvernement allemand qu'il ne l'est à présent³⁴⁸. » Pour bien comprendre une position qui pourrait être interprétée comme une trahison vis-à-vis des intérêts supérieurs de son pays d'origine, plusieurs faits doivent être pris en compte : le fervent jacobitisme de Lumisden est évidemment son mobile le plus puissant, ce qui l'amène à considérer que le Prétendant qu'il sert est le seul souverain légitime de Grande-Bretagne, tandis que George II n'est qu'un usurpateur étranger (ce qui explique l'emploi de l'expression « gouvernement allemand » ou qu'il ne désigne George II que comme « Électeur de Hanovre³⁴⁹ »). Il ne faut pas oublier, en outre, que Lumisden vit en exil depuis dix ans lorsqu'éclate la guerre, ce qui explique sans doute la perception biaisée qu'il peut avoir de l'opinion britannique : s'il affirme se tenir au courant par la lecture des journaux britanniques qui parviennent à Rome³⁵⁰, on peut se demander dans quelle mesure ces derniers reflètent le point de vue de la société britannique. S'il apparaît en net décalage vis-à-vis du discours dominant dans son pays d'origine, qui désigne la France comme la plus grande menace pour la sécurité nationale, c'est surtout parce qu'il valorise le soutien français, de plus en plus timide, à la cause jacobite. C'est donc en militant politique, et non en patriote, qu'il réagit dans ce contexte.

b. La tourmente révolutionnaire vue de Rome

Plusieurs témoignages nous permettent de saisir la manière dont la période révolutionnaire a été perçue, voire vécue, par les Britanniques qui ont séjourné à Rome au cours des années

³⁴⁸ James Dennistoun, *Memoirs of Sir Robert Strange ...*, op. cit., vol. 1, p. 176.

³⁴⁹ *Ibid.*, p. 175.

³⁵⁰ *Ibid.*, p. 176. Lumisden semble d'ailleurs reconnaître, lui-même, que son information est limitée.

1790³⁵¹. Certains d'entre eux sont le fait de voyageurs qui ont fait halte à plusieurs reprises dans la capitale des États de l'Église au cours de leurs pérégrinations (Lady Elizabeth Webster, Mariana Starke, Thomas Brand) tandis que d'autres sont le fait de résidents, présents dans la Ville pendant la plus grande partie de la décennie (Lady Phillipina Knight et sa fille Ellis Cornelia, en particulier). Comme ce fut le cas lors des précédents conflits européens, la situation géopolitique a contraint les voyageurs à contourner la France. Un passage situé au début du journal de Lady Webster résume ainsi l'itinéraire qu'elle dut suivre pour arriver à Rome au à l'automne 1792 :

« De Vienne nous nous rendîmes à Venise par la route de Graz, en traversant la Styrie et la Carinthie. À notre arrivée à Venise M. Ellis³⁵² tomba gravement malade en raison d'une fièvre putride. [...] Nous ne restâmes que peu de temps après sa guérison, et continuâmes notre chemin par la route menant de Mantoue à Parme. De là, jusqu'à Bologne et Florence. M. Ellis nous quitta à Florence pour rentrer en Angleterre. Nous voyageâmes par la route de Radicofani en direction de Rome (où nous ne restâmes que deux nuits), puis de Naples, où nous arrivâmes au cours de la deuxième semaine d'octobre [1792]³⁵³. »

La première question qui se pose est celle de la perception des événements de France par les voyageurs comme par la « colonie » britannique de Rome. Il faut distinguer à cet égard le cas d'Elizabeth Webster qui a effectué une série de voyages à travers le continent entre 1791 et 1796, et qui a brièvement connu le Paris des débuts de la Révolution en 1791, de celui de Phillipina Knight et de sa fille qui n'ont, pendant longtemps, vécu les événements qu'à distance. La lecture de leurs témoignages montre quoi qu'il en soit la perception d'un double risque : celui de la contagion d'idées jugées subversives, et celui de la violence révolutionnaire. Les lettres de Lady Knight, entre 1791 et 1796, permettent ainsi de comprendre la manière dont les idées nouvelles étaient considérées par les membres d'une élite soucieuse de préserver un certain ordre politique et social. Dès le printemps 1791, elle écrit :

« La situation en France se dégrade nettement en effet, mais le parti défait semble avoir de grands espoirs de contre-révolution. Je ne prétends pas juger ce qui est le mieux pour d'autres pays, mais, connaissant beaucoup de membres du clergé et de la noblesse de France, je suis très inquiète de leurs souffrances, et prie Dieu qu'il empêche ces doctrines pernicieuses de se répandre. Je pense que notre gouvernement est trop solide et nos lois trop appréciables pour que nous puissions souhaiter le moindre changement, mais les Français feront tout ce qui sera en leur pouvoir pour nourrir la sédition³⁵⁴. »

Son intérêt pour le sort de la noblesse et du clergé français peut apparaître comme logique et paradoxal à la fois : il est logique puisqu'il s'agit de groupes sociaux privilégiés auxquels elle

³⁵¹ Marina Formica, *Roma, Romae. Una capitale in Età moderna*, Bari et Rome, Editori Laterza, 2019, pp. 180-191 (ces pages fournissent une synthèse sur les convulsions politiques romaines au cours des années 1790, ainsi que sur leurs conséquences sociales).

³⁵² George Ellis est un écrivain rencontré à Turin quelques mois plus tôt.

³⁵³ Elizabeth Holland, *The Journal of Elizabeth ...*, op. cit., p. 15. Le premier véritable séjour de Lady Webster à Rome eut lieu en mai-juin 1793.

³⁵⁴ Lady Phillipina Knight, *Lady Knight ...*, op. cit., p. 161 (lettre du 7 juin 1791).

peut aisément s'identifier ; il peut sembler paradoxal, en revanche, qu'une protestante manifeste son inquiétude pour les représentants de l'Église catholique dont les rites font l'objet d'une critique très sévère en Grande-Bretagne et chez les Britanniques qui ont l'occasion de les observer lors de leurs séjours à Rome. Il est vrai également qu'elle fait partie, depuis la fin des années 1770, de l'entourage du cardinal de Bernis et qu'elle a déjà exprimé, dans sa correspondance, son souci de distinguer les affaires publiques et les affaires privées. On note, quoi qu'il en soit, une crainte vis-à-vis de l'égalitarisme prôné par les révolutionnaires français qui réveille peut-être celle qu'avaient suscitée, pendant la guerre civile anglaise des années 1640, les idées des « Niveleurs » ; cette période avait mené à une profonde remise en cause de l'ordre politique et à l'exécution du roi Charles Ier. Il est donc possible que Lady Knight, comme certains de ses compatriotes, interprète la Révolution française et la subversion dont elle est porteuse à la lumière des expériences anglaises du siècle précédent, d'autant qu'elle a eu connaissance de la parution de l'ouvrage très critique d'Edmund Burke, *Réflexions sur la Révolution de France* : « Le livre de M. Burke est universellement lu et admiré ; ici, nous n'en avons vu que des extraits, mais je pense le trouver à Rome³⁵⁵. » Elle exprime à l'occasion sa méfiance, voire son mépris, pour ceux qu'elle nomme les « démocrates », qu'elle associe aux idées subversives des révolutionnaires français (cf. « Je n'ai guère qu'un seul ami parmi les démocrates, et je suis navrée du rôle qu'il joue dans ce mouvement car il est trop honnête pour faire partie d'une telle bande³⁵⁶. »), et va même, semble-t-il, jusqu'à approuver la politique du Premier ministre William Pitt qui n'hésite pas à prendre des mesures destinées à étouffer le mouvement « radical » en Grande-Bretagne : « Je ne suis pas surprise de ce que vous me dites, ni de ce qui aurait pu se produire si la vigilance de notre ministre ne l'avait empêché. Les Français ont répandu leurs principes nuisibles dans tous les pays d'Europe, et je pense que le nôtre était leur principale cible³⁵⁷. »

Elizabeth Webster, quant à elle, ne semble que peu se soucier des événements révolutionnaires alors qu'elle a eu l'occasion, lors de son passage à Paris en 1791, d'assister à l'éclosion de mouvements et de personnalités politiques appelés à exercer ensuite une grande influence. C'est ainsi que l'on peut noter, au détour d'un paragraphe de son journal, à la fin du printemps 1793 : « Les Royalistes se sont emparés de Nantes, dit-on³⁵⁸. » On trouve d'ailleurs peu d'allusions au contexte politique dans son journal (si ce n'est, comme l'exemple qui vient d'être donné, de

³⁵⁵ *Ibid.*, p. 157 (lettre du 19 mars 1791). L'ouvrage d'Edmund Burke a été publié en Grande-Bretagne à la fin de l'année 1790.

³⁵⁶ *Ibid.*, p. 161 (lettre du 7 juin 1791).

³⁵⁷ *Ibid.*, p. 182 (lettre de mars 1793=).

³⁵⁸ Elizabeth Holland, *The Journal ...*, *op. cit.*, p. 35.

manière furtive) ; de même, elle ne mentionne pas de conversations sur des sujets politiques dans le cercle d'amis qu'elle fréquente ou avec lequel elle voyage en Italie.

Le pouvoir des idées n'est pas le seul objet de crainte chez Lady Knight et sa fille. Leurs écrits témoignent également de leur inquiétude face à l'irruption de la violence dans le champ politique français et à la menace d'une invasion de la péninsule italienne par les troupes révolutionnaires. Très tôt, elles ont pu constater, en effet, qu'elles ne pouvaient rester de simples spectatrices à distance des événements. Alors qu'elles résidaient à Gênes, entre mars 1790 et avril 1791, elles avaient fait le choix de se replier à Rome afin de s'éloigner, sur le plan géographique, d'un régime perçu comme instable, voire menaçant : « Nous aimions beaucoup Gênes, mais nous fûmes contraintes d'en partir lorsque les intrigues du gouvernement révolutionnaire de France rendirent le séjour dans cette ville indésirable pour les familles anglaises³⁵⁹. » À l'époque pourtant, la monarchie constitutionnelle était encore le régime politique de la France. La situation leur apparaît plus préoccupante encore lorsque la Grande-Bretagne décide, au début de l'année 1793, d'entrer en guerre contre la France. Sur les événements de cette même année, les témoignages d'Ellis Cornelia Knight et de sa mère semblent diverger au moins partiellement. Lady Knight assure en effet, dans les lettres qu'elle envoie en Grande-Bretagne, se sentir en sécurité : « Ici, à Rome, le Souverain s'est révélé un véritable modèle de courage en assumant ses fonctions temporelles et spirituelles, si bien qu'il a gagné l'approbation de tous. Ses sujets, du plus élevé au plus modeste, y sont sensibles, et je n'ai pas le moindre doute sur leur obéissance non plus que sur la capacité de ses troupes à agir avec courage ; je crois donc qu'il a mis son État en sécurité³⁶⁰. » Quelques mois plus tard, elle confirme : « Nous sommes très tranquilles à Rome³⁶¹ [...]. » On note, au passage, que ses sympathies vont à un pouvoir dont la stabilité serait assurée avant tout par la soumission de ses sujets, ce qui ne correspond guère à l'idéal politique britannique où les pouvoirs doivent être séparés et les libertés de chacun garanties. Une fois encore, l'intérêt personnel semble primer sur les convictions politiques. Il n'en reste pas moins que le récit autobiographique de sa fille, certes plus tardif, évoque un épisode de violence, en janvier 1793, que Lady Knight passe sous silence. Suite aux tentatives d'intimidation d'un envoyé du gouvernement révolutionnaire français sur le pouvoir papal (il s'agit d'exiger de lui qu'il reconnaisse la République française, ce à quoi il se refuse), une émeute éclate dans la ville :

³⁵⁹ Ellis Cornelia Knight, *Autobiography ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 98.

³⁶⁰ Elizabeth Douglas Fuller Elliott-Drake, sous la dir. de, *Lady Knight ...*, *op. cit.*, p. 182, lettre de mars 1793.

³⁶¹ *Ibid.*, p. 190 (lettre du 28 août 1793).

« C'est en janvier 1793 que la propagande révolutionnaire heurta pour la première fois le gouvernement du Pape. [...] Les étudiants de l'Académie de France qui étaient tous des démocrates, décidèrent alors d'abattre la statue de Louis XIV, le fondateur de cette institution, et donnèrent un banquet à cette occasion. [...] Dans l'après-midi du jour suivant, une foule importante s'assembla sur le Corso, près de l'Académie de France, et à la tombée de la nuit y mit le feu. Pendant des heures, ils se promènèrent à travers les rues, criant : « *Viva il Papa!* » « *Viva la Santa Chiesa!* » Nous ouvrimmes nos fenêtres pour voir passer ces gens qui se déplaçaient de manière tout à fait calme³⁶². »

Pour des représentantes de l'aristocratie, donc des partisans de l'ordre établi, les convictions « démocratiques » qui sont celles des étudiants de l'Académie de France ne peuvent que mener au désordre. Si les témoignages des deux femmes sont concordants sur un point - la fidélité des Romains au Pape -, on peut constater que les choix narratifs qu'elles ont faits ne sont pas les mêmes, ce qui s'explique peut-être par la différence de nature entre des lettres contemporaines des événements et qui seraient susceptibles d'inquiéter leurs destinataires, et un texte autobiographique rédigé *a posteriori*.

Au-delà des idées, d'ailleurs, il semble que le fait d'être français soit peu à peu devenu suspect dans les États du Pape. C'est ainsi que Lady Knight informe dès 1791 l'une de ses correspondantes sur les mesures restrictives concernant la présence de ressortissants français à Rome : « Il n'y a que très peu de Français ici, car en effet le Gouvernement cherche à empêcher le séjour de tous ceux dont il ne peut répondre. Les hôtels ne sont pas autorisés à les accepter s'ils ne paient pas d'avance³⁶³. » La mesure, cependant, ne vise pas les émigrés français, en particulier les Tantes du Roi qui sont arrivées à Rome quelques mois plus tôt. Le statut de « carrefour », évoqué par Gilles Montègre³⁶⁴, qui fondait le dynamisme économique et culturel de la Ville Éternelle semble, pour la première fois peut-être, remis en cause par la tourmente révolutionnaire. La correspondance de Thomas Brand confirme d'ailleurs ce renforcement du sentiment anti-français en 1792-93 :

« Vos journaux sont sans doute remplis des émeutes terribles à Rome au cours desquelles les habitants ont montré leur haine des Français de la manière la moins équivoque qui soit. Ne soyez pas pour autant inquiète pour nous. Tout est parfaitement tranquille et le restera sans doute. Ces odieux Français sont tous partis ou ont été chassés et pour ce qui concerne les Anglais, nous sommes autant estimés que ces misérables sont justement détestés³⁶⁵. »

Il est intéressant d'analyser le jugement exprimé dans ce passage puisqu'il évoque une exacerbation de l'hostilité vis-à-vis des Français de la part des Romains comme de la part des Britanniques ; ainsi Lady Knight s'exclame-t-elle : « En tant que peuple, je méprise les

³⁶² Ellis Cornelia Knight, *Autobiography ...*, *op. cit.*, p. 100-102.

³⁶³ Elizabeth Douglas Fuller Elliott-Drake, sous la dir. de, *Lady Knight ...*, *op. cit.*, p. 164 (lettre du 7 septembre 1791).

³⁶⁴ Gilles Montègre, *La Rome des Français au temps des Lumières. Capitale de l'Antique et carrefour de l'Europe (1769-1791)*, Rome, École Française de Rome, Rome, 2011.

³⁶⁵ National Library of Scotland, MSS 10 061 (lettre du 20 février 1793).

Français³⁶⁶ [...] ». Dans ce dernier cas, il s'agit de la réactivation, dans un contexte de guerre franco-britannique, de l'un des éléments qui fondent depuis un siècle l'identité « oppositionnelle » des Britanniques, travaillée à la fois par la rivalité avec la France et par la crainte qu'elle ne cherche encore à déstabiliser politiquement l'Angleterre comme elle l'avait déjà fait en soutenant la cause jacobite puis la révolte des colonies nord-américaines. En un sens, comme Linda Colley a cherché à le démontrer³⁶⁷, être britannique, c'est ne pas être français.

Un dernier point de divergence entre les Britanniques présents à Rome à la fin des années 1790 est le jugement porté sur le Pape Pie VII et son attitude face à la menace française. Si Lady Knight, on l'a vu, est pleine d'indulgence pour ce dernier, ce n'est pas le cas Mariana Starke, sans doute moins introduite dans la bonne société romaine. Cette dernière critique en effet à plusieurs reprises le gouvernement du Pape dont la « conduite » est jugée « faible et contradictoire »³⁶⁸ ainsi que la figure du Saint-Père lui-même qui, manifestement, n'avait pas les qualités personnelles qu'auraient nécessité sa fonction et les temps difficiles qu'il eut à traverser³⁶⁹.

Si la présence britannique ne recule que progressivement au cours de la décennie, les chiffres montrent, on l'a constaté, un véritable déclin dans l'attractivité de Rome à partir de 1797. Se pose dès lors la question du départ, y compris pour des résidents établis parfois depuis des décennies dans la ville. Certains résidents, conscients sans doute qu'ils avaient beaucoup à perdre à un changement de pouvoir à Rome, décident d'anticiper l'arrivée des troupes françaises et de rentrer en Grande-Bretagne. C'est le cas, en particulier, de Thomas Jenkins qui se décide, en janvier 1798, à quitter une ville où il est établi depuis plus de quarante-cinq ans pour rentrer en Grande-Bretagne. Ce faisant, il doit se résoudre à y laisser une grande partie de la fabuleuse collection d'art qu'il avait amassée au cours des décennies, au risque que cette dernière tombe aux mains des autorités françaises après leur arrivée³⁷⁰. Quant aux étudiants des séminaires britanniques, ils ont été contraints, dès le mois de février 1797, à évacuer leurs établissements, comme le rapportent les lettres envoyées par Robert Smelt, correspondant à Rome des évêques anglais depuis 1791, à ces derniers : si les élèves doivent quitter l'établissement dans la précipitation dès le 7 février 1797³⁷¹, ils doivent attendre plusieurs semaines avant d'envisager

³⁶⁶ Elizabeth Douglas Fuller Elliott-Drake, sous la dir. de, *Lady Knight ...*, *op. cit.*, p. 168 (lettre du 21 décembre 1791).

³⁶⁷ Linda Colley, *Britons ...*, *op. cit.*, en particulier le chapitre 7, pp. 283-320.

³⁶⁸ Mariana Starke, *Letters ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 121.

³⁶⁹ *Ibid.*, pp. 179-181.

³⁷⁰ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 556.

³⁷¹ *The Venerable*, vol. VI, n°4, avril 1934, p. 382 (lettre datée du 7 février 1797).

leur rapatriement dans leur pays d'origine par la voie maritime³⁷². Entretemps, ils assistent, manifestement effarés, à l'installation des troupes françaises dans la ville : « ils occupent tous les garnis de la Piazza di Spagna³⁷³ » où ils ont pris la place des voyageurs étrangers.

D'autres ne se résolvent à quitter Rome qu'au moment où la situation politique et militaire devient intolérable pour eux. C'est le cas, par exemple, de Mariana Starke qui décrit surtout les conditions de son premier départ de Rome en février 1797 :

« Mais pour en revenir à M. Graves, ce gentilhomme, dont la conduite était exemplaire puisqu'il allait jusqu'à négliger ses propres intérêts pour préserver les biens et la sécurité de ses compatriotes, avait à présent obtenu des chevaux et des passeports pour tous les Anglais qui choisissaient de quitter Rome, ma famille étant du nombre³⁷⁴ [...]. »

Lady Knight et sa fille, quant à elles, décident de quitter la ville un an plus tard : « Nous y restâmes sans y être importunées jusqu'à l'occupation de cette ville par les troupes françaises commandées par le général Berthier en février 1798 ; c'est alors que, avec quelque difficulté, nous nous échappâmes pour Naples³⁷⁵. »

3) *Les temporalités du séjour romain*

Pour les voyageurs britanniques, l'étape romaine est souvent présentée et vécue comme l'aboutissement du voyage continental. De fait, il apparaît, à la lecture des récits de voyage ou des correspondances, que Rome est une ville à laquelle un voyageur consacre du temps, dans laquelle il est souvent amené à faire plusieurs séjours et qu'il visite selon un calendrier bien défini. Le tableau suivant, qui présente de manière synthétique le nombre et la durée³⁷⁶ des séjours effectués par une quinzaine de voyageurs, donne un premier aperçu du statut de cette étape au sein de leur parcours.

Tableau 4 - Les temporalités du séjour romain : circularité et saisonnalité

	Florence	Venise	Rome	Naples

³⁷² *Ibid.*, p. 384 (lettre datée du 4 mars 1797). Robert Smelt évoque notamment l'opportunité pour eux d'embarquer sur un navire états-unien amarré à Civitavecchia.

³⁷³ *Ibid.*, p. 383 (lettre datée du 4 mars 1797).

³⁷⁴ Mariana Starke, *Letters ...*, *op. cit.*, vol. 1, pp. 139-140. Le « M. Graves » dont il est question dans le texte est probablement un marchand qui, du fait de ses liens économiques avec les milieux d'affaires britanniques, occupait alors une position importante à Rome.

³⁷⁵ Ellis Cornelia Knight, *Autobiography ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 104.

³⁷⁶ Dans certains cas, en raison de l'imprécision de certaines relations de voyage, il n'a pas été possible de déterminer le nombre exact de jours passés dans telle ou telle ville.

Berry Mary (1763-1852)	18 novembre-15 décembre 1783 26 mai-2 juin 1784	-	20 décembre 1783-13 janvier 1784 3 mars-20 mai 1784	16 janvier-28 février 1784
Boswell James (1740-95)	10-24 août 1765	29 juin-13 juillet 1765	16-25 février 1765 24 mars-14 juin 1765	1 ^{er} -19 mars 1765
Charles Brudenell-Bruce, Lord Bruce (1773-1856)	30 mai-6 juin 1791 13-22 octobre 1792 27 avril-6 août 1793 10 mai-4 octobre 1794 1 ^{er} -9 mai 1795	2 décembre 1791-20 mars 1792 24 mai 1792	23 avril-14 mai 1791 2 novembre 1791 9 mai 1792 31 octobre 1792 20 février-22 mars 1793 6-9 novembre 1793 22 mars-avril 1794 13 novembre 1794	20 novembre 1792-15 janvier 1793 16 novembre 1793-11 mars 1794 Décembre 1794
Charles Burney (1726-1814)	2-11 septembre	4-19 août 1770 24 novembre 1770	20 septembre-14 octobre 1770 10-22 novembre 1770	16 octobre-16 novembre 1770
William Forbes (1739-1806)	10-23 novembre 1792	Quelques jours début novembre 1792	28 novembre-5 décembre 1792 26 mars-8 mai 1793	7 décembre 1792-25 mars 1793
Philip Francis (1740-1818)	29 octobre-2 novembre 1772	9-19 août 1772	30 août 1772	2-30 septembre 1772

			5-21 octobre 1772	
Edward Gibbon (1737-94)	19 juin-22 septembre 1764	22 avril 1765	2 octobre-5 décembre 1764 19 mars 1765	28 janvier-mi- mars 1765
George Augustus Herbert, Lord Herbert (1759- 1827)	6-23 novembre 1779	-	21 septembre-2 novembre 1779	24 août-16 septembre 1779
Christopher Hervey (?)	8 octobre-23 novembre 1760	Mi-octobre 1761	20 décembre 1760-10 février 1761 29 mars-1 ^{er} juillet 1761	24 février-24 mars 1761
Richard Colt Hoare (1758-1838)	26 octobre 1785 6-29 décembre 1786 21-30 avril 1787	À partir du 8 mai 1787, pour environ trois semaines	4-9 novembre 1785 23 février-17 mai 1786 Janvier-17 février 1787	11 novembre 1785-17 février 1786
Anna Miller (1741- 81)	18-29 décembre 1770	31 mai-17 juin 1771	6-8 janvier 1771 20 mars-16 mai 1771	10 janvier-17 mars 1771
Thomas Pelham (1756-1826)	7-28 septembre 1777	10-17 octobre 1777	29 mars-29 avril 1777 28 juin-2 septembre 1777	1 ^{er} mai-25 juin 1777
Hester Lynch Piozzi (1741-1821)	15 juin-12 septembre 1785	22 avril-21 mai 1785 8 mai-12 juin 1786	24 octobre- novembre 1785 27 février-19 avril 1786	Novembre 1785-22 février 1786
Samuel Sharp (v. 1700-78)	19 avril-6 mai 1766	Septembre 1765	Octobre 1765	Novembre 1765-mars 1766

			21 mars-14 avril 1766	
James Edward Smith (1759-1828)	24 janvier-1 ^{er} février 1787	10-28 mai 1787	7-25 février 1787 23 mars-25 avril 1787	28 février-17 mars 1787
Charles Townley (1737-1805)	27 novembre-16 décembre 1767 Août 1768 (quelques jours) 26 janvier-8 février 1772 17 novembre-5 décembre 1773	3-17 septembre 1768	25 décembre 1767-25 février 1768 3 avril-10 août 1768 17 février-2 mai 1772 2 février-12 novembre 1773 22 janvier-15 mars 1777 24 mars-11 avril 1777	28 février-29 mars 1768 3-12 mai 1772 24 juin-12 octobre 1772 27 décembre 1772-31 janvier 1773 17-22 mars 1777
Edward Augustus, Duc d'York (1739-67)	16 mars-3 avril 1764 8-12 avril 1764 2-5 mai 1764	26 mai-16 juin 1764 29-30 juin 1764	15-28 avril 1764	-

Source : John Ingamells, *A Dictionary of British and Irish Travellers in Italy, 1701-1800*, Yale University Press, 1997³⁷⁷.

Un premier constat peut être fait : les voyageurs britanniques ont tendance à séjourner plus longuement à Rome que dans les autres grandes villes d'Italie, soit deux à trois mois en moyenne (le cas de Charles Townley, on le verra plus loin, tient davantage de l'exception que de la règle). Cette importance accordée à l'étape romaine s'explique non seulement par les facteurs idéologiques et culturels qui ont déjà été évoqués mais aussi par les préconisations des

³⁷⁷ Chronologie amendée, dans certains cas (celui de Mary Berry, par exemple), par la lecture des récits de voyage qui permet de donner quelques précisions supplémentaires.

guides de voyage ; ces derniers, comme le montre le tableau ci-dessous, consacrent en effet un nombre sensiblement plus important de pages à Rome qu'aux autres villes à visiter, ce qui ne peut qu'inciter les futurs voyageurs à prévoir des séjours de durée inégale.

Tableau 5 - L'importance accordée par les guides de voyage aux principales villes d'Italie : quelques exemples				
Nombre de pages consacrées à ...	Thomas Nugent (1749)	Thomas Martyn (1787)	Mariana Starke (1800)	Mariana Starke (1820)
Florence	16	28	54	59
Naples	9	47	62	78
Rome	61	117	116	168
Venise	46	19	-	6

Si Rome occupe de manière constante, on le voit, une place privilégiée dans quelques-uns des principaux guides de voyage publiés au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle³⁷⁸ et des deux premières décennies du XIX^e siècle, on peut être étonné de la faible place consacrée à certaines villes. Il faut cependant préciser que le traitement rapide de Naples dans le guide de Thomas Nugent, dont la première édition date de 1749, s'explique par le fait que les fouilles d'Herculanum et de Pompéi n'en étaient encore qu'à leurs débuts ; c'est surtout dans les décennies suivantes que ces dernières, tout comme le musée de Portici, sont devenues des sites incontournables pour les voyageurs, d'où une inflation du nombre de pages que leur consacrent les guides. Quant à l'absence de Venise dans le premier ouvrage publié par Mariana Starke, elle s'explique par le fait que la jeune femme rend alors compte de ses expériences dans les principales villes de la péninsule au cours d'un long séjour effectué entre 1792 et 1798 ; or, elle n'a pas visité la cité des Doges au cours de cette période. Le deuxième ouvrage qu'elle publie vingt ans plus tard, et qui est davantage organisé sur le format d'un guide de voyage traditionnel, évoque quant à lui Venise, quoique de manière assez allusive par comparaison avec les autres étapes. La lecture de nombreux récits montre que ces préconisations ont eu une influence réelle sur le vécu de voyageurs qui semblent avoir été impressionnés par la richesse patrimoniale et

³⁷⁸ Une lecture rapide de l'édition de 1784 du guide publié par Louis Dutens, *Itinéraire des routes les plus fréquentées de l'Europe* (1^{ère} édition en 1775), met en lumière de manière encore plus crue cette disparité puisqu'il consacre 10 pages à Rome contre 2 pages à Naples et 3 pages et demie à Florence.

culturelle de Rome, ce qui justifie du coup un séjour prolongé dans cette ville. C'est ce dont témoigne, par exemple, John Owen en décembre 1791 :

« Je ne connais pas de situation plus délicieusement embarrassante que celle dans laquelle je me trouve actuellement. Cette ville est si étendue, [...] et les reliques qui couvrent encore ce sol consacré par la tradition, en amas divers et épars, si nombreuses qu'il faut se montrer à la fois réfléchi et avisé pour accorder à celles qui le méritent le plus l'attention nécessaire. Bien que j'aie exploré la ville avec patience et constance pendant plus de douze jours, j'ai l'impression de n'en être encore qu'au point de départ³⁷⁹. »

John Owen séjourne à Rome jusqu'au milieu du mois de février 1792, ce qui signifie qu'il y a passé un peu plus de deux mois ; on peut ajouter ; à titre de comparaison, qu'il n'a passé qu'un peu plus de deux semaines à Naples, un peu moins de deux semaines à Florence et quelques jours à peine à Venise. Il y a donc eu, dans ce cas comme dans d'autres, adéquation entre le discours (Rome est une ville d'une richesse exceptionnelle) et la réalité (Rome est une ville dont l'exploration requiert du temps). La durée moyenne du séjour romain était en fait conditionnée en grande partie par celle des « cours d'antiquités » qu'ont suivi pendant plusieurs décennies les jeunes aristocrates effectuant leur Grand Tour. Ces derniers, à leur arrivée, avaient pour habitude d'engager des cicérones chargés de leur faire découvrir de manière méthodique le patrimoine antique et moderne de la Ville Éternelle. John Moore, qui voyage à travers l'Europe en compagnie du jeune duc de Hamilton au milieu des années 1770, fournit une assez bonne définition de cette période d'apprentissage : « Ce que l'on appelle un cours typique avec un antiquaire prend généralement six semaines ; à raison de trois heures par jour, on peut alors visiter toutes les églises, tous les palais, toutes les villas et toutes les ruines qui sont dignes d'être vues à Rome et dans ses environs³⁸⁰. » De fait, c'est bien à Rome que le duc et son précepteur ont séjourné le plus longtemps puisqu'ils y ont passé trois mois, entre le début du mois de décembre 1775 et le début du mois de mars 1776 ; ils n'ont passé, en revanche, qu'un mois à Naples, trois semaines à Florence et sans doute un peu moins de deux semaines à Venise. On note également que l'itinéraire-type suivi par les voyageurs britanniques comprend plusieurs séjours à Rome. La première raison est tout simplement d'ordre géographique. Au cours de la seconde moitié du XVIIIe siècle, en effet, Naples est devenue, à la suite de la découverte des sites antiques d'Herculanum³⁸¹ et de Pompéi, une destination de plus en plus attractive ; la ville étant située au sud-est de Rome, il apparaît logique de repasser par cette dernière sur le chemin du retour. Ces considérations conduisent parfois les voyageurs à

³⁷⁹ John Owen, *Travels ...*, *op. cit.*, volume 1, p. 1 (entrée du 17 décembre 1791).

³⁸⁰ John Moore, *A View ...*, *op. cit.*, volume 1, p. 487.

³⁸¹ Les fouilles du site d'Herculanum ont commencé en 1738, tandis que celles du site de Pompéi ont débuté en 1748.

effectuer un premier séjour assez bref, puis un second séjour de plus longue durée au cours duquel ils explorent réellement les trésors du patrimoine romain. C'est le cas, par exemple, d'Anna Miller qui ne passe que 3 jours à Rome au tout début du mois de janvier 1771 - c'est l'occasion, pour elle, de nouer des contacts qui favoriseront une meilleure insertion dans la bonne société romaine à son retour -, avant de partir pour Naples où elle passe quelques semaines ; elle revient ensuite dans la Ville Éternelle où elle passe cette fois-ci près de deux mois. Force est de le constater : la situation géographique fait de Rome un carrefour naturel au sein de la péninsule italienne.



Figure 7 - Carte de l'Italie par le géographe français Gilles Robert de Vaugondy, 1760 (Bibliothèque Nationale, Paris).

Un deuxième élément, qui conditionne cette fois-ci la période au cours de laquelle il convient de séjourner à Rome, est le climat du Latium. Guides et relations de voyage conseillent en effet aux futurs voyageurs d'organiser leur itinéraire à travers l'Italie en fonction des saisons : il est

ainsi préférable d'éviter de passer l'été à Rome ou dans ses environs en raison des températures élevées ou des maladies (malaria) dont un voyageur pourrait éventuellement être amené à souffrir. C'est ainsi, notamment, que Thomas Nugent met ses futurs lecteurs en garde contre ce problème en leur présentant les principales caractéristiques géographiques de la péninsule (cf. « au sud des Apennins la chaleur est incommodante, et de juin à septembre, dans la campagne aux alentours de Rome, l'air est dangereux pour la santé³⁸² »), puis en leur donnant quelques conseils sur la manière dont ils devraient organiser leur voyage : « Seulement, de manière générale, ils devraient [...] éviter d'être à Rome ou dans la campagne environnante durant les grandes chaleurs³⁸³ [...] ».

De fait, le tableau présenté ci-dessus montre bien que les voyageurs ne sont, en règle générale, guère présents à Rome entre les mois de juin et de septembre. Les cas de Thomas Pelham ou de Thomas Robinson, qui y séjournent encore en plein été, sont, de ce point de vue, assez inhabituels. Thomas Robinson, dans une lettre à son père datée du mois d'août 1760, explique ainsi son choix :

« Vous serez peut-être surpris que cette lettre soit envoyée de Rome, alors que je vous avais dit dans ma dernière lettre être à quelques jours d'un départ pour la Toscane. Mais en réalité, le temps chaud et le regret que l'on peut éprouver à la pensée de quitter un lieu aussi particulier, m'ont déterminé à demeurer ici, jusqu'à ce que je sois presque nécessairement appelé par les magnifiques distractions de Parme³⁸⁴. »

À dire vrai, certains d'entre eux manifestent parfois leur surprise voire leur inconfort face à des températures qu'ils jugent très élevées dès le printemps. Anna Miller en témoigne ainsi au début d'une lettre envoyée le 25 avril 1771 :

« Le temps est extrêmement chaud ; les Anglais se plaignent de la chaleur, mais vous savez que j'aime le soleil : plus il brille, plus je me sens en bonne santé et de bonne humeur. Néanmoins, cette lumière est l'ennemie du teint, et j'ai entrepris de me faire un chapeau en carton, que j'ai orné de rubans blancs et roses, comme c'était la mode lorsque nous avons quitté l'Angleterre. Je crois que je vais le trouver fort pratique le matin lorsque nous marchons au milieu des ruines ; car le fait de sortir constamment en suivant la mode romaine, avec rien d'autre pour protéger mon visage qu'une capuche de dentelle noire tombant jusqu'aux yeux, m'a donné un teint si halé que je doute qu'il puisse redevenir blanc, même avec toute l'eau à la saveur de fraise de Rome³⁸⁵. »

William Mylne, quant à lui, éprouvait tant de peine à s'accoutumer aux températures élevées de Rome qu'il a décidé d'écourter son séjour dans la ville, contrairement à son frère³⁸⁶ ; il est

³⁸² Thomas Nugent, *The Grand Tour ...*, *op. cit.*, volume 3, p. 2.

³⁸³ *Ibid.*, volume 3, pp. 60-61.

³⁸⁴ « Mengs and Batoni », *Leeds Art Calendar*, 1960, p. 23 (lettre envoyée par Thomas Robinson à son père, William Robinson, datée du 9 août 1760).

³⁸⁵ Anna Miller, *Letters ...*, *op. cit.*, volume 3, pp. 37-38 (lettre datée du 25 avril 1771).

³⁸⁶ Robert Ward, *The Man who buried Nelson ...*, *op. cit.*, p. 28. William Mylne a quitté Rome en juillet 1757, après deux ans et demi de séjour, tandis que son frère, Robert, a prolongé son séjour dans la ville jusqu'en avril 1759.

vrai que le climat romain est fort différent du climat écossais. L'itinéraire des voyageurs est également conditionné par le calendrier religieux qui, à Rome, rythme très fortement la vie quotidienne. Une fois encore, les guides de voyage décrivent avec un degré de précision variable les principales fêtes religieuses et indiquent même à l'occasion la manière dont elles peuvent rendre la ville plus ou moins attractive pour le « touriste » ; c'est le cas, par exemple, pour le guide de Thomas Martyn qui consacre un paragraphe entier aux « cérémonies » qui jalonnent l'année à Rome :

« Rome n'est certainement pas un lieu d'amusement pour ceux qui recherchent la gaieté ou la dissipation : les spectacles publics ne sont pas permis, sauf pendant la période du carnaval, qui s'étend du 7 janvier au Mercredi des Cendres. Ils sont alors fréquentés avec une passion inconnue dans les capitales où la population n'est pas aussi contrôlée. [...]

Mais bien que les divertissements publics ne soient pas autorisés, sauf pendant la période du carnaval, la fréquence et la magnificence des fêtes religieuses offre, dans une certaine mesure, quelques compensations aux étrangers. Parmi elles, celles de la Semaine Sainte prennent le pas sur toutes les autres³⁸⁷. »

De fait, une observation attentive des périodes au cours desquelles les voyageurs britanniques séjournent à Rome met en lumière deux « pics de fréquentation », au printemps (en particulier à la fin du mois de mars et au début du mois d'avril qui correspondent à la fin du Carême et aux fêtes de Pâques) et en fin d'année (fêtes de Noël). L'itinéraire suivi par Mary Berry est particulièrement intéressant à cet égard : elle est ainsi arrivée à Rome juste à temps, le 20 décembre 1783, pour assister aux fêtes de Noël, avant de partir pour Naples au milieu du mois de janvier 1784 ; son retour dans la Ville Éternelle, au début du mois de mars, lui a permis d'assister cette fois-ci à la Semaine Sainte et aux fêtes de Pâques. On peut d'ailleurs noter que de nombreuses relations de voyage, qu'elles prennent la forme de journaux ou de lettres, sont émaillées de descriptions assez similaires des fêtes du carnaval, et en particulier de la course de chevaux le long de la Via del Corso qui constitue son point d'orgue, de celles de la Semaine Sainte ou de la période de l'Avent.

Ces remarques ne peuvent, bien entendu, rendre compte de la totalité des expériences vécues par les voyageurs britanniques au cours de la période étudiée. Certains d'entre eux ont été amenés à se déplacer et à déterminer la longueur de leur séjour en fonction de considérations qui leur étaient propres. C'est le cas, par exemple, de Charles Burney (1726-1814) qui voyage à travers l'Europe au début des années 1770 dans le but de faire des recherches destinées à son projet d'écrire un ouvrage sur « l'état de la musique³⁸⁸ ». Le temps qu'il consacre aux différentes villes qu'il visite au cours de son périple est donc conditionné par l'intérêt

³⁸⁷ Thomas Martyn, *A Gentleman's ...*, *op. cit.*, pp. 230-231.

³⁸⁸ Il a en effet publié deux ouvrages sur ce sujet : *The Present State of Music in France and Italy*, en 1771, et *The Present State of Music in Germany, the Netherlands and United Provinces*, en 1773.

intellectuel qu'elles présentent pour lui. Si son itinéraire correspond en partie à celui de nombreux voyageurs, puisqu'il effectue deux séjours à Rome, entrecoupés par un séjour à Naples, il s'en écarte dans la mesure où il choisit de visiter la Ville Éternelle au début de l'automne, en dehors des grandes cérémonies qui marquent traditionnellement l'année liturgique. C'est aussi le cas de Charles Townley (1737-1805) qui a séjourné à plusieurs reprises à Rome au cours de ses « tours » d'Italie successifs, en 1767-68, entre 1771 et 1774 puis en 1777³⁸⁹. Si son tout premier séjour romain, entre décembre 1767 et février 1768, répond à une chronologie assez classique puisqu'il a alors l'occasion d'assister aux fêtes de Noël et au début du Carnaval, les autres semblent organisés de manière plus souple : c'est ainsi par exemple qu'il réside à deux reprises dans la ville en plein cœur de l'été, en 1768 puis en 1773 ; on peut constater, en outre, qu'il peut être amené à s'y attarder pendant de longs mois, en particulier au cours de l'année 1773, ce qui ne peut s'expliquer que par l'intensité particulière de son intérêt pour les vestiges antiques et l'importance de son activité de collectionneur.

On le voit, Rome a joué le rôle d'un véritable pôle au sein des circulations italiennes d'hommes, de biens et d'idées. Cette centralité est le fruit d'une histoire, celle de la ville et celle du rapport entretenu avec cette dernière par les élites britanniques ; elle est aussi le fruit d'une construction mentale qui ne correspond que partiellement à la ville « réelle » découverte par les Britanniques à leur arrivée. C'est ce décalage entre l'image de Rome et les réalités matérielles et sociales de la cité des papes qui transparaît dans les relations de voyage, nourrissant souvent des sentiments ambivalents chez leurs auteurs.

³⁸⁹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, pp. 946-948.

CHAPITRE 3 – LES BRITANNIQUES DE ROME

Alors que la deuxième moitié du XVIII^e siècle est une période au cours de laquelle le nombre de Britanniques séjournant à Rome ou décidant de s'y établir de manière plus durable tend à croître assez rapidement, même si ce n'est pas nécessairement de manière linéaire, il est sans doute logique de constater que cette « communauté » se caractérise par une diversité de plus en plus marquée sur le plan social, sur le plan du genre et sur le plan « national ». Pendant longtemps, le « Grand Tour » a été avant tout le fait de jeunes hommes issus des élites ; l'enrichissement de la société britannique, qui donne à un plus grand nombre le goût et l'opportunité de voyager, met sur les routes menant à Rome un public plus hétérogène par son extraction et ses motivations ainsi qu'un nombre plus important de femmes. On peut également se demander comment la britannicité qui émerge au cours du siècle « réagit » au contact d'une population et d'un mode de vie étrangers : renforce-t-elle le sentiment commun d'appartenance à une « nation » destinée à un destin exceptionnel ?

I. Le même et l'autre

1) Une hétérogénéité croissante

Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, le « Grand Tour » est resté, on l'a vu, une pratique élitiste du voyage : il s'agissait, pour des jeunes gens issus de l'aristocratie britannique, imprégnés de culture classique, de faire un « pèlerinage » aux lieux de mémoire de la Rome antique tout en accomplissant un rite de passage à l'âge adulte par un éloignement prolongé du foyer et par la fréquentation des élites politiques et sociales du continent. La deuxième moitié du siècle constitue une période de transition vers un nouvel âge du voyage au cours duquel ce dernier commence à se démocratiser, voire à se féminiser.

a. Sur le plan social

Le *Dictionary of British and Irish Travellers in Italy* de John Inghamells peut nous donner une idée un peu plus précise du profil des voyageurs et des résidents britanniques. Il faut cependant garder à l'esprit que les données qu'il compile sont partielles et parfois imprécises : ainsi, certains des Britanniques qui y sont recensés ne sont pas clairement identifiés ; lorsqu'ils le sont, les informations données ne nous permettent pas toujours de connaître leur parcours et

leur appartenance sociale. On pourrait ajouter, enfin, que certaines figures apparaissent difficiles à classer : Thomas Jenkins, qui s'est établi à Rome au début des années 1750 pour tenter d'y faire carrière en tant que peintre, et qui est identifié comme tel dans les états des âmes jusqu'en 1773, a fini par se tourner vers d'autres activités beaucoup plus lucratives, en particulier le commerce d'œuvres d'art, voire même les activités bancaires. Quant à Gavin Hamilton, qui n'a jamais cessé, contrairement à Jenkins, son activité de peintre et en a obtenu la reconnaissance qu'il en attendait, il ne saurait être réduit à son seul statut d'artiste : n'a-t-il pas joué, par exemple, un rôle majeur dans les fouilles archéologiques menées à Rome et dans ses environs à partir des années 1760 ? C'est donc une typologie incomplète que le tableau ci-dessous vise à présenter, mettant en regard les principales catégories de voyageurs et de résidents au cours des années 1750, puis des années 1790.

Tableau 6 - Les Britanniques de Rome : essai de typologie		
	Années 1750	Années 1790
Noblesse et <i>gentry</i>	71	78
Entourage des grands (dont les précepteurs), domesticité	18	2
Artistes (peintres, sculpteurs, graveurs, architectes)	49	46
Antiquaires, marchands d'art	8	11
Membres du clergé anglican	5	5
Membres du clergé catholique	8	5
Milieus économiques (marchands, banquiers)	2	6
Armée	8	9
Membres de <i>middling sorts</i> urbaines (médecins, avocats, professeurs, ...)	7	11

<i>Femmes</i>	13	45
---------------	----	----

Source : John Ingamells, *A Dictionary of British and Irish Travellers in Italy, 1701-1800*, Yale University Press, 1997.

En dépit des limites qui ont été mentionnées, ce tableau met en lumière certaines caractéristiques du public des voyageurs et des résidents britanniques à Rome.

D'une part, on constate le maintien, tout au long de la période, du poids prépondérant des voyageurs issus des élites sociales (noblesse et *gentry*). Même si tous ne sont pas des jeunes gens effectuant leur Grand Tour accompagnés d'un précepteur et/ou de serviteurs, cela montre la persistance du modèle du voyage d'agrément au sein de ce groupe privilégié. Il suffit de lire, pour s'en persuader, le journal de Lady Elizabeth Webster qui traverse l'Italie à plusieurs reprises entre 1791 et 1796 : même si elle sacrifie, lors de son premier séjour à Rome, en mai 1793, au rite du « cours d'antiquités » sous la conduite de Colin Morison³⁹⁰, son Italie apparaît davantage comme celle des cours et des salons que comme celle des ruines et des musées. Il est difficile d'employer le terme « Grand Tour », comme on le fait parfois, pour désigner ce type de voyage. Quant à l'autre groupe qui apparaît, fort logiquement, bien représenté dans ce tableau, c'est celui des artistes. Dans ce domaine, il faut cependant distinguer ceux qui ont résidé à Rome une grande partie de leur vie comme Gavin Hamilton, qui s'y est établi définitivement en 1756, ou le sculpteur Christopher Hewetson, qui y a passé les trente-trois dernières années de sa vie, et ceux qui y ont séjourné sur une plus courte période comme Joshua Reynolds qui y a passé un peu plus de deux ans, entre 1750 et 1752. Il faut également rappeler que, comme on le verra plus loin, tous n'ont pas connu le même succès dans la Ville Éternelle, selon qu'ils aient été, au moment de leur arrivée, des artistes débutants ou établis, ou qu'ils se soient plus ou moins bien intégrés dans le marché de l'art local.

Une catégorie socio-professionnelle qui apparaît, en revanche, marginale est celle des milieux économiques, marchands ou banquiers. Cela s'explique sans doute par le fait que l'économie romaine, en dehors de secteurs très dynamiques comme celui de l'accueil des étrangers et celui de la production et de l'exportation d'œuvres d'art, était assez peu diversifiée, ce que confirment un certain nombre de récits contemporains. C'est à Civitavecchia et surtout à Livourne qu'était concentrée la communauté des marchands britanniques, comme le rappelle cette notation d'Hester Piozzi lors de son passage dans cette dernière ville au début de l'automne 1785 :

³⁹⁰ Elizabeth Holland, *The Journal ...*, *op. cit.*, volume 1, p. 32.

« Nous voici de nouveau au bord de la mer, et de nouveau dans une ville commerçante ; et je me croirais presque en Angleterre, si le costume différent de ceux qui passent sous mon balcon ne me rappelait le contraire : car de fait, c'est un jeune gentilhomme anglais qui nous a immédiatement accueillis et nous a cédé avec courtoisie ses appartements qui jouissent de la meilleure situation en ville³⁹¹ [...]. »

Rien ne démontre, d'ailleurs, que les quelques représentants des milieux d'affaires qui ont séjourné à Rome au cours de la période considérée l'aient fait pour des raisons professionnelles. Le journal du banquier William Forbes, par exemple, lors des deux séjours qu'il effectue à Rome en 1792-93, révèle une intense vie mondaine ainsi qu'une découverte avide des milieux littéraires et artistiques de la ville³⁹², mais n'évoque aucune transaction financière. Quatre cas, parmi les sources consultées, peuvent cependant être pris en compte, bien que leurs expériences aient été différentes : Anthony Langley Swymmer, John Patteson, Ensign « Joseph » Denham et Nicholas Brooke. Anthony Langley Swymmer (v. 1724-1760) est un riche marchand anglais qui séjourne à Rome, avec son épouse Arabella, entre janvier et avril 1753³⁹³. Il apparaît, cependant, que son voyage continental n'est pas motivé par ses affaires, mais par des mobiles d'ordre politique (proche des milieux jacobites, il a été en contact avec certains de leurs membres à Paris l'année précédente) et mondain. Au cours de son séjour romain, en effet, on sait qu'il a commandé à Raphaël Mengs deux portraits (son propre portrait et un portrait de son épouse)³⁹⁴, ce qui tendrait à rapprocher son expérience romaine d'un séjour pseudo-aristocratique. John Patteson (1755-1833), quant à lui, est un jeune entrepreneur originaire de Norwich, qui effectue un voyage continental en 1778 et 1779 : s'il indique, dans sa correspondance, avoir noué quelques contacts avec des entrepreneurs milanais et s'il passe quelques jours à Livourne à la fin de l'année 1778³⁹⁵, il apparaît clair que ses séjours romains ne présentent aucun intérêt économique particulier pour lui ; il s'agit manifestement de parenthèses mondaines et culturelles au sein d'un périple dont les buts apparaissent complexes. L'expérience de Nicholas Brooke se distingue de celle de ses prédécesseurs dans la mesure où elle se déroule sur fond de guerres révolutionnaires, au cours du printemps et de l'été 1794. Ce marchand anglais était, en effet, basé au port de Livourne depuis 1786 lorsqu'il prit la décision de voyager en direction de Naples en passant par Sienne et Rome : il fit un premier séjour dans la Ville éternelle entre le 6 et le 14 avril 1794, puis un second entre le 23 juin et le 5 juillet

³⁹¹ Hester Lynch Piozzi, *Observations and Reflections Made in the Course of a Journey through France, Italy and Germany*, 1789, vol. 1, p. 351.

³⁹² National Library of Scotland, MS 1543 et 1544. William Forbes a séjourné à Rome entre le 28 novembre et le 5 décembre 1792, puis entre le 26 mars et le 8 mai 1793. Le 1^{er} avril 1793, par exemple, il évoque sa participation à une séance de l'Académie des Arcades (cf. MS 1543, p. 78).

³⁹³ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 921.

³⁹⁴ Steffi Roettgen, *Anton Raphael Mengs ...*, *op. cit.*, pp. 18-19.

³⁹⁵ Collectif, *The Great Tour ...*, *op. cit.*, pp. 200-205 (lettre du 11 décembre 1778).

1794³⁹⁶. Le compte rendu qu'il en a laissé répond très largement, bien qu'il ne soit pas à proprement parler un homme de lettres, aux conventions du genre ; c'est ainsi, par exemple, qu'il écrit, peu de temps après son arrivée à Rome : « Me trouvant à présent en terre classique (*classic ground*), et dans le foyer des beaux-arts, je m'abstiendrai de tenter de vous en faire une description ; mais comme ces sujet sont été traités avec compétence par de nombreux hommes de savoir, je ne vous parlerai que de ceux qui m'ont procuré le plus de plaisir³⁹⁷. » Ce qui frappe, dans cette formule liminaire, ce n'est pas seulement le fait que Brooke semble se cacher à la fois derrière ses lectures et son statut professionnel pour se dispenser d'un récit circonstancié de sa découverte du patrimoine antique et moderne de Rome ; c'est aussi la volonté affichée, qui correspond à la sensibilité de son époque, de mettre en avant sa subjectivité : en cela, il semble préfigurer le voyageur de l'époque suivante³⁹⁸. Ensign « Joseph » Denham³⁹⁹ (né en 1741 ou 1742⁴⁰⁰) eut un parcours très différent puisqu'il s'agit d'un résident, et non d'un voyageur. Originaire d'Irlande, il fut d'abord soldat (d'où, sans doute, le premier prénom sous lequel il nous est connu) puis obtint un emploi subalterne dans la compagnie de commerce de Thomas Earle : c'est ainsi qu'il fut d'abord envoyé à Gênes, à Livourne puis, à partir de 1768, à Civitavecchia⁴⁰¹. Au fil des années, Denham ne s'est pas seulement déplacé de port en port : il a également connu une véritable ascension sociale, passant du statut de simple représentant des intérêts d'une compagnie de commerce à celui de partenaire à part entière de son ancien employeur (le contrat qu'il a conclu avec Thomas Earle lui assure, en effet, les $\frac{3}{4}$ des profits réalisés sur les transactions à Civitavecchia⁴⁰²). Il s'emploie, à partir du début des années 1780, à diversifier ses intérêts économiques en tentant d'investir dans le secteur bancaire : « Vous ai-je dis que ce M. Denham a pris le beau palais du défunt Cardinal di Simone & y a ouvert une banque en compagnie d'un certain M. Venture qui a accumulé en peu de temps une belle fortune en Méditerranée, essentiellement grâce aux prises hollandaises qu'il a faites en tant que commandant d'un petit corsaire⁴⁰³. » Ce succès est à l'origine d'une véritable stratégie de notabilisation puisqu'il parvient à conclure, au début des années 1770, un bail emphytéotique

³⁹⁶ Nicholas Brooke, *Observations on the Manners ...*, *op. cit.*, pp. 43-76 et 174-207.

³⁹⁷ *Ibid.*, p. 48 (lettre du 8 avril 1794).

³⁹⁸ Attilio Brilli, *Quand voyager était un art ...*, *op. cit.*, p. 30-33.

³⁹⁹ Mary Jane Cryan, « La saga dei Denham : una famiglia irlandese nel Lazio settentrionale », Viterbe, *Archivio Biblioteca di Viterbo*, n° 2, 2005, pp. 53-55.

⁴⁰⁰ La date du décès de Joseph Denham n'est pas connue avec certitude : on sait seulement qu'il était déjà mort en 1801.

⁴⁰¹ Mary Jane Cryan, « La saga dei Denham ... », *op. cit.*, p. 53.

⁴⁰² *Ibid.*, p. 53.

⁴⁰³ Geoffrey Holt, "Letters from Rome of John Thorpe, March 1781-March 1784", *Archivum Historicum Societatis Iesu*, n°66, Janvier 1997, p. 332 (citation tirée d'une lettre envoyée par John Thorpe à Charles Plowden, datée du 24 août 1782).

pour des terres situées à Onano, Proceno et Centeno, au nord de Rome⁴⁰⁴, et à développer des liens commerciaux très fructueux avec Thomas Jenkins dont il emploie l'un des neveux⁴⁰⁵. Il s'italianise également (d'où le prénom « Giuseppe » qui lui est parfois donné dans certains documents) en épousant une Livournaise, Luisa Cacciadur, avec laquelle il fonde une famille - ses fils reçoivent d'ailleurs une éducation soignée sous la supervision d'un ancien jésuite britannique, le frère Nicholas Porter⁴⁰⁶ - et séjourne régulièrement à Rome, dans un « palais » situé sur la Strada Rasella, puis dans l'ancien appartement occupé par l'abbé Grant sur la Place Navone⁴⁰⁷. Si l'expérience de Denham est très particulière, elle n'en montre pas moins que l'expatriation pouvait favoriser un parcours de mobilité sociale ascendante.



Figure 8 - Nathaniel Dance-Holland, « William Weddell, le révérend William Palgrave et M. Janson à Rome », 1765 (peinture sur toile, 97,2 × 134, exposé à Upton House).

⁴⁰⁴ Mary Jane Cryan, « La saga dei Denham ... », *op. cit.*, p. 54.

⁴⁰⁵ Stephen Rowland Pierce, « Thomas Jenkins in the Light of Letters, Records and Drawings at the Society of Antiquaries of London », *The Antiquaries Journal*, Londres, n°45, 1965, p. 200.

⁴⁰⁶ Geoffrey Holt, « Letters from Rome ... », *op. cit.*, p. 332 (lettre envoyée par John Thorpe à Charles Plowden, datée du 24 août 1782 : il est précisé que Nicholas Porter, dans la tradition aristocratique - ou plutôt, dans le cas présent, pseudo-aristocratique -, est hébergé par la famille Denham).

⁴⁰⁷ *Ibid.*, p. 334 (lettre envoyée par John Thorpe à Charles Plowden, datée du 18 septembre 1782) et p. 339 (lettre envoyée par John Thorpe à Charles Plowden, datée du 29 mars 1783 : le père Thorpe précise, dans cette dernière missive, que la famille Denham a même, à cette occasion, conclu un accord avec l'abbé Grant pour conserver son mobilier sur place).

Un constat peut, en revanche, sembler étonnant : la faible augmentation du nombre de voyageurs relevant de la catégorie des *middling sorts* urbaines, que l'on pourrait assimiler à une sorte de petite bourgeoisie ou de classe moyenne supérieure. On sait pourtant, par un certain nombre de témoignages, que ce groupe social dont le niveau de vie s'était élevé cherchait à imiter certains des traits du genre de vie aristocratique, et en particulier la mode du voyage continental, tout en adaptant l'itinéraire et le programme de ce dernier à ses moyens. Or, il faut se rappeler qu'un certain nombre de Britanniques recensés dans le dictionnaire de John Ingamells ne sont pas identifiés ou ne peuvent être assignés à aucune catégorie socio-professionnelle précise : on note ainsi, pour les années 1790, 64 cas d'individus et 15 cas de personnes voyageant en couple ou en famille qui sont dans l'une ou l'autre de ces situations. On peut sans doute supposer qu'un certain nombre d'entre eux appartenaient à cette bourgeoisie ascendante qui attestait du dynamisme économique de la Grande-Bretagne du XVIII^e siècle.

Une dernière catégorie peut sembler sous-représentée, celle que, faute de mieux, nous avons intitulée : « Entourage des grands, domesticité ». Il s'agit de regrouper l'ensemble des personnes qui étaient au service d'un aristocrate, voire d'un prince du sang puisque les membres de la Maison du « Vieux Prétendant » ont été intégrés dans les données correspondant aux années 1750. Nous avons en effet des renseignements assez précis sur l'entourage de ce dernier qui comportait notamment, dans les années 1750 et 1760, un chapelain anglican (Thomas Wagstaffe), un intendant (John Constable), un secrétariat (dirigé par James Edgar jusqu'à sa mort en 1764, puis par Andrew Lumisden), plusieurs médecins (James Irwin, James Murray) ainsi que plusieurs personnes dont la fonction n'est pas toujours clairement identifiée⁴⁰⁸. Il n'en reste pas moins que l'on pourrait s'attendre à trouver un nombre conséquent de domestiques qui accompagnaient presque invariablement les riches voyageurs britanniques, qu'ils aient été issus de l'aristocratie ou de la bourgeoisie. Une fois encore, il faut rappeler que les données compilées dans le dictionnaire publié par John Ingamells ne sont que partielles. Deux exemples, au moins, le démontrent, même s'ils ne correspondent pas aux années 1750 ou aux années 1790 : lors de la partie italienne de son Grand Tour, en 1764-1765, William Weddell était en effet accompagné d'un serviteur (l'Anson ou Janson, selon différentes versions) qui est représenté sur un portrait de groupe peint par Nathaniel Dance en 1765 (cf. Figure 8). La composition de ce portrait est révélatrice de la hiérarchie plus ou plus explicite qui régit l'entourage d'un « grand-touriste » : le commanditaire est représenté assis, au centre du tableau, portant un costume aux couleurs vives, tandis que son compagnon de voyage, vêtu d'un

⁴⁰⁸ Cf. notices biographiques du dictionnaire de John Ingamells ainsi qu'une liste des membres de la Maison du « roi d'Angleterre » publiée en Annexe de l'ouvrage d'Edward Corp, *The Stuarts ...*, *op. cit.*, pp. 356-368.

costume sombre comme il sied à sa profession, est debout, nonchalamment appuyé⁴⁰⁹ à la chaise sur laquelle Weddell est installé ; le serviteur, de son côté, se tient lui aussi debout, à l'écart, comme attendant les ordres d'un maître qui lui permet, de manière assez exceptionnelle, de passer à la postérité. John Patteson, quant à lui, était accompagné, lors de son tour d'Italie, par un serviteur prénommé John⁴¹⁰. Aucun de ces deux hommes ne fait l'objet d'une notice, même sommaire, dans l'ouvrage. On peut donc raisonnablement en conclure que l'importance de ce groupe social très divers est sous-évaluée par les quelques données chiffrées dont nous disposons.

C'est à un nouveau public de voyageurs que les guides de voyage, comme on l'a vu, ont cherché à s'adapter à partir des années 1780, fournissant des renseignements de plus en plus précis sur le voyage et les conditions de séjour dans les principales villes qui jalonnaient leur itinéraire. L'ouvrage publié en 1800 par Mariana Starke, par exemple, consacre ses 154 dernières pages à un « Appendice »⁴¹¹ visant à présenter les différents climats de la péninsule et surtout à donner de nombreuses indications sur les problèmes matériels susceptibles de se poser au cours du trajet (nécessaire de voyage, type de voiture à privilégier, localisation des relais de poste où il est possible de changer ses chevaux et de passer la nuit, ...) et dans les différentes villes visitées (monnaies en usage, hôtels les plus recommandables, coût de la nourriture, adresses utiles, ...). À titre de comparaison, on peut rappeler que le guide publié à la fin des années 1780 par Thomas Martyn ne contenait « que » 46 pages de conseils matériels destinés aux voyageurs. Cette nette augmentation, au cours d'une période relativement courte, a manifestement pour but de répondre aux attentes d'une nouvelle catégorie de voyageurs dont les moyens financiers sont plus limités que ceux dont jouissent les « grands-touristes » et dont, par conséquent, le séjour sera probablement plus court.

La lecture de certains témoignages montre, en outre, comment certains de ces voyageurs ont progressivement réussi à s'émanciper du cadre traditionnel dans lequel un séjour romain était censé se dérouler et à s'appropriier les différents territoires de la Ville Éternelle. Voici, par exemple, le récit que fait James Edward Smith des premiers jours passés à Rome en février 1787 :

« Nous avons décidé de nous placer sous la conduite du meilleur cicérone possible afin de parvenir à nos fins de la meilleure des manières. Cette profession compte à Rome plusieurs hommes très capables qui entreprennent de montrer à des groupes d'étrangers tout ce qui mérite d'être connu et leur donnent toutes les

⁴⁰⁹ Il n'en reste pas moins que c'est la fortune de William Weddell qui lui a permis d'effectuer ce voyage, ce qui justifie ici la différence de posture.

⁴¹⁰ Il est mentionné, par exemple, dans une lettre envoyée de Rome le 12 avril 1779. Cf. *The Great Tour ...*, op. cit., pp. 249-250.

⁴¹¹ Mariana Starke, *Letters ...*, op. cit., volume 2, pp. 257-410.

informations nécessaires à leur sujet. En s’y appliquant avec diligence, le tout peut être mené à bien en trois mois environ, et le coût en est modéré. Mais [...] nous étions tous deux assez bien informés par nos lectures de ce que nous devrions voir [...]. Le guide de Magnan⁴¹² nous a dirigés assez facilement vers tous les sites que nous étions disposés à découvrir, et une fois ce livre en mains, nous nous trouvâmes rapidement aussi à l’aise que si nous avions été à Londres⁴¹³. »

Cette décision, on le voit, n’est pas uniquement liée au coût qu’induirait le fait d’engager un cicérone pour découvrir le patrimoine antique et moderne de Rome ; elle traduit davantage un souci de prise d’autonomie de la part d’un voyageur qui, s’il s’intéresse sincèrement à l’histoire et aux paysages de la ville, n’en accomplit pas pour autant un Grand Tour. Il s’agit aussi de la réaction d’un intellectuel, âgé de près de trente ans, qui a manifestement préparé son séjour en amont à l’aide de l’abondante littérature de voyage à sa disposition. Son cas est d’ailleurs loin d’être isolé, comme le note Rosemary Sweet⁴¹⁴, puisqu’un nombre croissant de voyageurs ont mené une démarche similaire au cours des dernières décennies du XVIIIe siècle et des premières décennies du XIXe siècle, cherchant à découvrir la ville par eux-mêmes en utilisant les ressources de guides de plus en plus adaptés à une individualisation du séjour, notamment par l’intégration d’une série de plans détaillés des différents quartiers romains (c’est ce que montre, entre autres, le sous-titre du guide de Dominique Magnan cité en note). On est bien loin du guide à succès de Maximilien Misson qui ne permettait guère aux lecteurs de se faire une idée précise de la topographie de Rome : « Trouvez bon que je saute de la Minerve au Palais Borghese, sans vous en alléguer d’autre raison, sinon que mon journal me conduit ainsi⁴¹⁵. »

b. Sur le plan du genre

Le tableau ci-dessus confirme une tendance qui apparaît assez nettement dans les témoignages contemporains : la nette augmentation du nombre de femmes dans les effectifs des voyageurs ou des résidents britanniques présents à Rome au cours des dernières décennies du siècle. On note en effet, à partir des seules données fournies par le dictionnaire de John Ingamells, que leur nombre a été multiplié par 3,4 entre les années 1750 et les années 1790. Encore une fois, toutes ne sont pas dans la même situation : si certaines d’entre elles sont de passage à Rome en raison de leur qualité d’artiste – ou, dans le cas d’Ann Flaxman, en tant

⁴¹² Il s’agit du guide publié en 1778 par Dominique Magnan, *La ville de Rome ou description abrégée de cette superbe ville, avec deux plans généraux & ceux de ses XIV quartiers, gravés en taille douce pour la commodité des étrangers* (4 volumes).

⁴¹³ James Edward Smith, *A Sketch ...*, *op. cit.*, volume 1, pp. 341-342.

⁴¹⁴ Rosemary Sweet, *Cities ...*, *op. cit.*, pp. 104-105.

⁴¹⁵ Maximilien Misson, *Nouveau voyage ...*, *op. cit.*, tome 2, p. 123. Il faut préciser que les deux lieux mentionnés dans ce passage sont distants, à vol d’oiseau, d’environ 800 mètres.

qu'épouse d'artiste -, c'est le plus souvent en couple ou en famille qu'elles participent au voyage continental. Le cas de Catherine Wilmot, en 1802-1803, ne s'éloigne guère de ce type de norme puisqu'elle effectue son périple en compagnie d'un couple d'aristocrates irlandais, les Mount Cashell, dont elle est proche ; elle ne voyage donc pas seule. Cet état de fait s'expliquerait, selon Rosemary Sweet, par l'ordre moral qui régnait alors en Grande-Bretagne et poussait certains critiques du voyage continental à s'inquiéter de l'effet délétère que pourrait avoir l'exposition de leurs compatriotes en général, et ceux du sexe féminin en particulier, aux mœurs italiennes : « Cette tendance se reflétait à la fois dans le nombre croissant de familles et de groupes de femmes faisant le tour d'Italie, une évolution qui visait à contrer les formes de libertinage que certains aspects du Grand Tour avaient engendrées, et dans le climat moralisant d'une Grande-Bretagne qui était devenue plus sourcilleuse sur de tels sujets⁴¹⁶. »

Les voyageuses n'arrivaient pas à Rome dans les mêmes conditions que leurs homologues masculins. Parce qu'elles ne disposaient pas de la même autonomie juridique et économique qu'eux, n'avaient pas reçu la même formation et, de fait, n'avaient pas le même rôle social, leur expérience, comme le rappelle également Rosemary Sweet⁴¹⁷, ne pouvait qu'être différente, ce dont rendent compte leurs témoignages, qu'il s'agisse de leur journal, de leur correspondance intime ou des essais que certaines d'entre elles ont pu publier à la suite de leur voyage. Cela ne signifie pas nécessairement qu'elles étaient dépourvues de repères en matière d'histoire et de littérature antiques : « La connaissance de l'histoire ancienne et moderne était régulièrement recommandée dans les traités d'éducation destinés aux filles. Les femmes qui appartenaient à l'élite voyageuse connaissaient généralement l'histoire de l'époque classique et nombre d'entre elles se préparaient à l'avance par le biais de leurs lectures⁴¹⁸ [...]. » Il apparaît, en revanche, qu'elles se sont autocensurées dans le récit qu'elles faisaient de leurs activités à Rome, ne consacrant que peu de place à la description d'un patrimoine antique qu'elles ne pouvaient, pourtant, manquer de découvrir et ne s'autorisant pas à émettre un avis personnel sur les sites et les œuvres qu'elles étaient amenées à observer. La correspondance de Caroline Lennox, à cet égard, fournit un exemple de ce manque apparent d'intérêt de la part des femmes de l'aristocratie pour les vestiges antiques. Ainsi écrit-elle à sa sœur, en décembre 1766 : « Les ruines et les vestiges de l'Empire romain m'amuse. [...] mais il me semble que vous n'appréciez guère l'histoire romaine, et dans ce cas vous allez vous moquer comme d'une

⁴¹⁶ Rosemary Sweet, *Cities ...*, *op. cit.*, p. 57.

⁴¹⁷ *Ibid.*, pp. 29-35.

⁴¹⁸ *Ibid.*, p. 30.

guigne de tout ceci⁴¹⁹. » On notera, au passage, le ton d'autodérision que semble utiliser l'épistolière (cf. « m'amusement ») pour évoquer un sujet on ne peut plus sérieux, ce qui confirmerait l'idée selon laquelle elle aurait parfaitement intériorisé les conventions sociales de son milieu qui tendaient à réserver aux hommes, parce qu'ils avaient reçu la formation adéquate, la capacité à émettre un jugement de « connaisseur » en la matière.

Rosemary Sweet souligne enfin le fait que les voyageuses, parce que leur vécu est différent de celui des hommes, n'ont pas toujours porté le même regard sur les villes qu'elles ont visitées et sur les gens qu'elles y ont vus⁴²⁰. En somme, leur récit, tout comme leur expérience, serait bien davantage ancré dans la matérialité du quotidien, d'où certaines remarques que l'on trouverait plus difficilement sous la plume d'un homme ou à une tendance à attacher de l'importance à des détails qui ne le toucheraient pas. On peut rappeler l'insistance de Lady Knight, dans ses lettres, sur le coût de la vie à Rome ; on peut évoquer, également, l'étonnement d'Hester Piozzi face à ce qu'elle percevait comme une hypersensibilité incompréhensible de la part des Romaines à certaines odeurs : « [...] mais les dames romaines ne peuvent supporter les parfums, et elles s'évanouissent même en sentant celui d'une rose artificielle⁴²¹. » Il apparaît, en tout cas, que les récits féminins nous permettent souvent d'accéder de manière plus concrète aux réalités de la société romaine de leur temps. La correspondance d'Ann Flaxman est, elle aussi, émaillée de notations concernant sa vie quotidienne à Rome ; elle n'épargne d'ailleurs pas à sa tante, qui est sa principale correspondante, ses impressions les plus négatives sur la ville : « J'ai évoqué auparavant la paresse et la saleté de ces gens ; c'est à cause de ces deux maux, associés à la chaleur intense du climat, que les rues sont aussi infectes⁴²². »

D'une manière plus générale, il faut également rappeler que la question du genre recoupe celle du milieu social. L'expérience de Lady Knight ou de Lady Webster, pour ne citer que ces deux exemples, fut ainsi influencée par les codes sociaux auxquels elles devaient se conformer - y compris sur le plan de l'écriture, lorsqu'il s'agissait d'un témoignage semi-privé comme une lettre, susceptible de circuler dans un cercle de parents et de familiers -, ainsi que par le rôle que la société de leur temps assignait aux femmes. Le premier séjour romain d'Elizabeth Webster⁴²³, entre la fin du mois de mai et le milieu du mois de juin 1793, tel qu'il est décrit

⁴¹⁹ James T. Boulton et T.O. McLoughlin, sous la dir. de, *News ...*, *op. cit.*, p. 235 (lettre du 19 décembre 1766).

⁴²⁰ Rosemary Sweet, *Cities ...*, *op. cit.*, pp. 45-50.

⁴²¹ Hester Lynch Piozzi, *Observations ...*, *op. cit.*, volume 1, p. 416.

⁴²² British Library, Londres, Add. MS 39 780 (lettre envoyée à Mme. Kirk, tante de la jeune femme, et datée du 16 juin 1788). Mme. Flaxman fait allusion à un passage de la même lettre dans lequel elle affirmait de manière assez catégorique : « Rome is an enchanting place to be sure, but the Romans I detest ; lazy and filthly to a proverb. » (Traduction proposée : « Il est clair que Rome est un lieu enchanteur ; mais je hais les Romains, dont la paresse et la saleté sont proverbiales. »)

⁴²³ Si l'on met de côté les deux jours qu'elle a passés à Rome au début du mois d'octobre 1792.

dans son journal, apparaît comme une expérience à la fois mondaine et « médiatisée ». La voyageuse accorde, de fait, une assez large part dans son récit aux rencontres effectuées durant ces quelques semaines, aux dîners auxquels elle a participé et aux salons qu'elle a fréquentés, ce qui correspond à ce que l'on attendrait traditionnellement d'une aristocrate. Elle n'hésite d'ailleurs pas à brosser au passage des portraits ironiques voire cruels de ceux qu'elle croise, insistant volontiers sur leur grand âge – elle n'a, à l'époque, que 22 ans – ou ce qu'elle perçoit comme des traits un peu ridicules de leur personnalité :

« J'y ai rencontré Santa Croce ; à son âge, c'est une femme qui attire l'attention dans la mesure où elle possède encore des vestiges de sa beauté. Elle est parvenue à s'attacher, sans avoir la moindre intelligence, de nombreux hommes de qualité, Florida Blanca, Bernis, Azara, etc. [...] Elle parle un français abominable, et continue à ce jour à appeler Bernis 'Ma chère Cardinal'⁴²⁴. »

Sans doute faut-il voir dans ce persiflage l'habitude des conversations de la bonne société où l'art du bon mot permet de se distinguer. Quant à la découverte du patrimoine romain, elle s'effectue sous la houlette « vieux [Colin] Morrison⁴²⁵ » et semble n'inspirer à la jeune femme que des commentaires assez distancés ou convenus. C'est ainsi, par exemple, qu'elle se contente de noter que les tableaux observés au palais Borghese constituent la « meilleure collection de maîtres anciens à Rome⁴²⁶ » tandis que ceux de la pinacothèque des Musées du Capitole représentent une « belle collection⁴²⁷ ». Elle ose même avouer à plusieurs reprises l'ennui ou la frustration qu'elle a éprouvés lors des nombreuses visites auxquelles elle s'est pliée, une franchise qui s'explique sans doute par l'espace d'intimité qu'autorise la rédaction d'un journal. Elle note ainsi, à propos du Capitole : « Au milieu de ces collections, beaucoup de choses m'échappent, car je suis toujours accompagnée par quelqu'un dont l'impétuosité me contraint à m'éloigner en courant d'objets que je contemplerai volontiers, et dont le tempérament irascible me plonge dans un trouble qui m'empêche de distinguer les objets qui se trouvent en face de moi⁴²⁸. » Il ne s'agit pas, il faut bien le dire, du seul témoignage dont nous disposons sur le caractère parfois volcanique de Colin Morrison. Il n'en reste pas moins que la plupart des notations semblent, comme souvent dans les comptes rendus de voyage, davantage inspirées par les anecdotes entendues ou la lecture de guides plutôt que par des réactions personnelles. C'est en ce sens que l'on peut considérer l'expérience du patrimoine romain comme médiatisée puisque ce dernier n'est, en réalité, vu qu'au travers du filtre imposé

⁴²⁴ Elizabeth Webster, *The Journal of Elizabeth ...*, op. cit., p. 34.

⁴²⁵ *Ibid.*, p. 32 (entrée du 26 mai 1793).

⁴²⁶ *Ibid.*, p. 36.

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 38.

⁴²⁸ *Ibid.*, p. 38.

par le cicérone ; sur ce point, le ressenti de Lady Webster ne semble pas réellement genré - il est, finalement, assez proche de celui de nombreux jeunes aristocrates du Grand Tour.

c. Sur le plan de la religion

Au-delà des difficultés inhérentes à toute tentative d'établir des données chiffrées en la matière, il apparaît clairement que la majorité des Britanniques qui ont séjourné à Rome étaient protestants. Cette situation provoquait d'ailleurs, comme en témoignent de nombreuses relations de voyage, un certain malaise en eux, en particulier lorsqu'ils étaient directement confrontés aux rituels de la religion catholique (célébration d'une messe, procession, culte des reliques, prise de voile).

On peut néanmoins noter la présence d'une minorité, souvent active, de catholiques parmi les voyageurs et les résidents britanniques. Il est assez aisé d'identifier, au sein de ce sous-groupe, plusieurs profils en fonction de la durée et des mobiles du séjour dans la Ville éternelle.

Il faut d'abord évoquer le cas de la famille royale des Stuart en exil, d'autant qu'Henry Benedict, le fils cadet du « Vieux Prétendant », a été créé cardinal en juillet 1747⁴²⁹, renforçant par-là les liens déjà étroits entre son lignage et la papauté. Le cardinal-duc d'York, comme il est dès lors nommé, a donc passé l'essentiel de sa vie à Rome, où il est né en mars 1725 - il doit cependant fuir la ville en 1798 à l'arrivée des troupes françaises⁴³⁰. Il constitue donc un cas tout à fait à part au sein du groupe des résidents britanniques. La chapelle royale, en revanche, ne contient plus aucun Britannique à partir de 1749⁴³¹, ce qui tend à confirmer l'italianisation accélérée de la Maison du Prétendant.

Le clergé catholique, de fait, représente une deuxième catégorie de résidents catholiques au sein de la communauté britannique de Rome. On peut penser, à cet égard, aux jésuites encadrant les collèges anglais et écossais qui formaient en principe les futurs prêtres destinés à retourner en Grande-Bretagne afin d'y entretenir la foi catholique. Certains anciens étudiants, cependant, ont connu un parcours de vie plus ou moins atypique. L'abbé Peter Grant, par exemple, étudia au *Scots College* entre 1726 et 1735, mais il ne fit ensuite qu'un bref séjour en Écosse avant de rentrer à Rome dès 1737. Quant à ses occupations au cours des décennies suivantes, elles ne furent pas toutes, comme on le verra, d'ordre ecclésiastique.

⁴²⁹ Edward Corp, *The Stuarts in Italy ...*, *op. cit.*, p. 231.

⁴³⁰ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, pp. 482-484. Le cardinal-duc meurt à Frascati, dont il est l'évêque, en juillet 1807.

⁴³¹ Edward Corp, *The Stuarts in Italy ...*, *op. cit.*, p. 357.

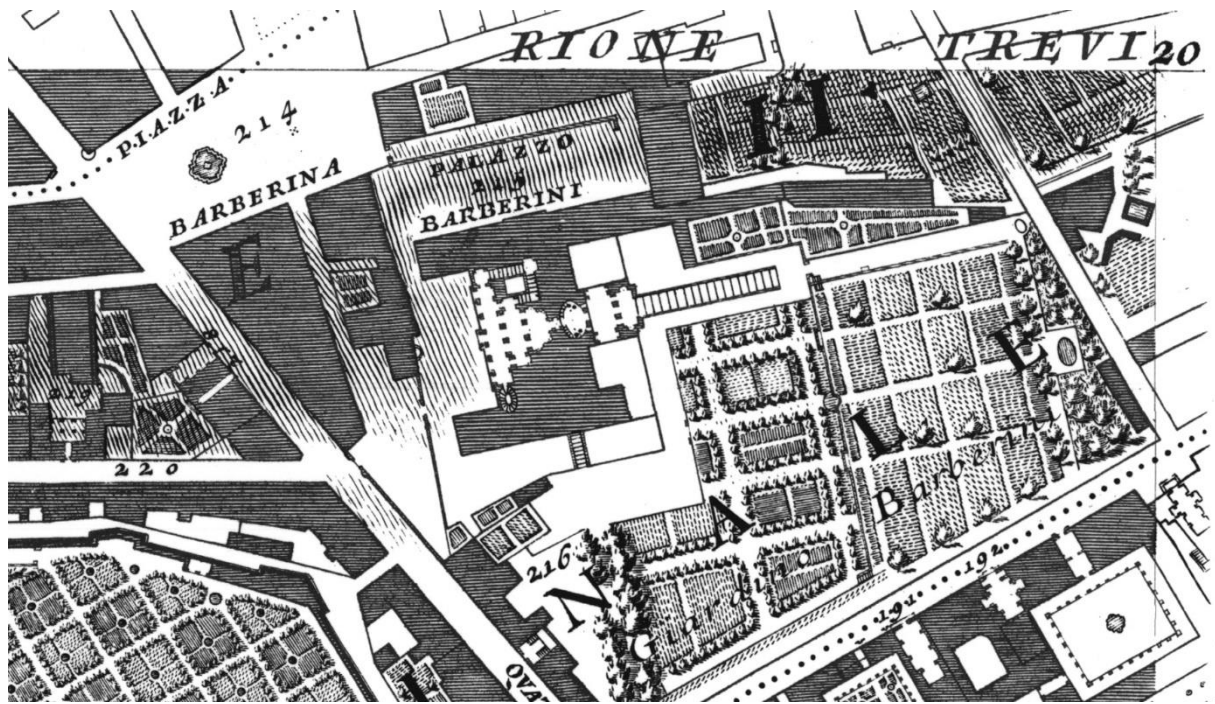


Figure 9 - Extrait de la *Nuova Pianta di Roma*, de Giambattista Nolli (1748), centré sur la place Barberini et une partie de la Strada Felice (actuelle Via delle Quattro Fontane) : le *Scots College* et l'église Saint-André-des-Écossais se trouvaient face au Palais Barberini.

Charles Erskine, quant à lui, est né à Rome en 1739 d'un père écossais d'obédience jacobite et d'une mère italienne, issue d'une famille noble du Latium⁴³². À la suite de ses études au *Scots College* (1748-1753), c'est la carrière juridique qu'il adopte finalement, devenant un « avocat couronné de succès et très respecté⁴³³ ». D'une manière générale, et peut-être parce que le destin de ces établissements est en partie lié à la cause des Stuart, le nombre d'élèves accueillis par les séminaires britannique de Rome tend à décliner assez rapidement au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, comme le montrent le registre des admissions du *Scots College* et du *Venerable English College*.

Le dynamisme des secteurs de la « science antique » et de la production artistique dans la Ville éternelle a également attiré un certain nombre de Britanniques de confession catholique. Ces derniers ont pu décider de s'y établir sur le long terme afin d'y faire carrière, comme ce fut le cas pour James Byres ou pour Robert Fagan, par exemple, ou bien d'y séjourner à une ou plusieurs reprises dans le but de découvrir l'étendue de son patrimoine, voire de constituer des collections d'œuvres d'art ou d'antiquités - on peut penser, dans ce dernier cas, à Henry

⁴³² Judith Champ, *The English Pilgrimage ...*, op. cit., pp. 122-123.

⁴³³ Judith Champ, *The English Pilgrimage ...*, op. cit., p. 123.

Blundell ou à Charles Townley. Il est d'ailleurs probable que l'impossibilité pour ces hommes de mener une carrière politique en Grande-Bretagne, du fait des restrictions qui s'imposaient alors aux catholiques, les a incités à investir un autre champ, celui du collectionnisme. Les registres d'états des âmes ne se contentent d'ailleurs pas de recenser les Britanniques considérés comme « hérétiques », mais aussi ceux qui sont catholiques. C'est ainsi, par exemple, qu'un certain « Signor Cristoforo Megan, Irlandese cattolico, 46 » figure sur le registre de la paroisse Santa Maria del Popolo pour l'année 1751, tandis que « Giuseppe Nolenchi, Inglese cattolico, scultore, 29 » est enregistré dans la même paroisse en 1770⁴³⁴. Cette dernière mention, qui est omise dans le cas des Italiens tant elle va de soi, montre bien la volonté des autorités ecclésiastiques de connaître aussi précisément que possible la population des paroisses romaines et donc de la surveiller. La question de l'identité religieuse, quoi qu'il en soit, n'était pas anodine pour les résidents. Lady Knight, dans l'une de ses dernières lettres romaines, évoque ainsi le cas de Robert Fagan dont l'itinéraire spirituel fut pour le moins sinueux : « Il s'agit d'un catholique irlandais qui a changé de religion en Angleterre, puis de nouveau afin d'épouser la fille du *valet de chambre* du C. Ritson⁴³⁵. » On serait tenté de dire que pour Fagan, comme pour d'autres peut-être, Rome - et les opportunités économiques qu'elle pouvait offrir à un artiste et marchand d'art comme lui - valait bien une messe.

Les catholiques britanniques ne se heurtent évidemment pas aux mêmes contraintes que leurs compatriotes protestants dans la pratique quotidienne de leur religion : ils ont à leur disposition un nombre très élevé de lieux de culte, certains leur étant même dédiés comme l'église Saint-André-des-Écossais, dans la Strada Felice, ou l'église Saint-Isidore-a-Capo-le-Case, sur le Pincio, qui était l'église nationale des Irlandais. On peut, quoi qu'il en soit, les considérer comme une minorité (confessionnelle) au sein d'une autre minorité (nationale) : percevant les obstacles qu'ils pourraient rencontrer dans leur pays d'origine du fait de leur religion, un certain nombre de catholiques ont sans doute été tentés de profiter de leur talent, de leur entregent, voire, pour les plus riches d'entre eux, de leur pouvoir économique, pour s'affirmer dans le cadre d'une ville étrangère. De fait, leur influence dans le secteur de l'accueil des voyageurs ou dans celui de la production et de la commercialisation des œuvres d'art ne doit pas être sous-estimée.

⁴³⁴ AVR, Stati delle anime, paroisse Santa Maria del Popolo, années 1751 et 1770.

⁴³⁵ Elizabeth Douglas Fuller Elliott-Drake, sous la dir. de, *Lady Knight's Letters ...*, *op. cit.*, p. 207 (lettre datée du 19 avril 1795). Le « C. Ritson » en question est en réalité le cardinal Rezzonico, dont Pietro Ferri était l'un des domestiques.

2) *Des Britanniques unis ?*

La « colonie » britannique de Rome est également marquée par la présence de représentants des différentes nations qui composent un État multinational gouverné par un souverain qui est lui-même issu d'une dynastie allemande : on peut ainsi citer un certain nombre d'Écossais (Robert Adam, James Boswell, James Byres, Peter Grant, Gavin Hamilton, John Moore, Colin Morison, ...), de Gallois (Thomas Jones, Hester Piozzi, Thomas Watkins, ...) et d'Irlandais (James Barry, le comte de Charlemont, Robert Fagan, Christopher Hewetson, ...). Alors que le choix opéré dans le cadre de ce travail de recherche a été d'utiliser le terme « Britannique » pour désigner l'ensemble de ces voyageurs et résidents, ce qui est une manière de signifier qu'il ne s'agit pas uniquement d'Anglais, force est de constater que cette catégorie est peu employée au XVIIIe siècle, par les Britanniques eux-mêmes ou ceux qui les observent et parlent d'eux.

a. Les « Anglais » vus par les autres et par eux-mêmes

Il peut être utile de commencer par se demander comment ceux qui ne sont pas britanniques et sont amenés à les croiser au cours de leur séjour romain nomment ces derniers.

Si l'on prend le cas des Italiens, il est clair que le terme « Inglese » est de loin celui qui est le plus fréquemment utilisé pour désigner tous les ressortissants des îles britanniques : les états des âmes, par exemple, emploient cet adjectif de manière quasi systématique, ce qui tend à montrer que les différentes nationalités qui composent ce royaume en voie d'unification ne sont pas perçues de manière distincte et autonome. De fait, plus que la nationalité exacte, c'est la religion qui intéresse avant tout les autorités ecclésiastiques.

Si l'on considère le cas des autres étrangers de passage à Rome, on constate une fois encore que c'est le terme « Anglais » qui l'emporte presque toujours dans la description de cette communauté. Il suffit, par exemple, de lire le récit du président de Brosses, à la fin des années 1730, pour avoir la confirmation de l'emploi de cette catégorie « englobante » : dans sa lettre XL, en effet, il évoque tour à tour la présence à Rome du « roi d'Angleterre⁴³⁶ », c'est-à-dire celui que les Britanniques loyalistes nomment eux-mêmes le « Vieux Prétendant », ainsi que d'une importante communauté d'« Anglais » (cf. « Les Anglais, dont Rome est toujours remplie⁴³⁷ [...] »), un terme qu'il utilise à plusieurs reprises. On trouve cependant, dans la même lettre, le terme « Écossais » pour désigner non pas un collectif mais un individu : « Le plus

⁴³⁶ Charles de Brosses, *Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740*, 1858, p. 101.

⁴³⁷ *Ibid.*, p. 100.

distingué de ceux-ci est milord Dumbar, Écossais, homme d'esprit et fort estimé, auquel il a confié l'éducation de ses enfants⁴³⁸ [...] » ; c'est là une exception.

Quant aux Britanniques eux-mêmes, on ne peut qu'être frappé par le fait qu'ils utilisent le plus souvent le terme « Anglais » pour désigner de manière générique leurs compatriotes, que ces derniers soient effectivement anglais, écossais, gallois ou irlandais. C'est ainsi, par exemple, que l'écrivain écossais Tobias Smollett désigne les Britanniques qu'il croise à Rome à la fin du mois de septembre 1764⁴³⁹. Un autre voyageur écossais, John Moore, a recours à de multiples reprises à la même catégorie pour rédiger son récit de voyage à travers l'Italie en 1775-1776. Lorsqu'il s'agit, par exemple, d'expliquer à ses lecteurs la situation très particulière des Britanniques à Rome, puisqu'ils ne peuvent y trouver aucun diplomate représentant leur souverain de manière permanente, il écrit : « Il n'y a pas d'ambassadeur de Grande-Bretagne à Rome, mais les Anglais n'en éprouvent nullement le besoin⁴⁴⁰. » Un peu plus loin, il décrit le système judiciaire en vigueur dans les États de l'Église et le compare à celui des autres grands États d'Europe occidentale : « En Angleterre, en Allemagne ou en France⁴⁴¹ [...] ». On constate donc qu'il utilise la même catégorie pour désigner le pays comme ses habitants. Faut-il en conclure qu'une identité commune à l'ensemble des nations de Grande-Bretagne et d'Irlande a bel et bien été créée, transcendant les identités « périphériques » ? De fait, c'est, semble-t-il, autour du pôle anglais que se seraient agrégés l'Écosse, le Pays de Galles et l'Irlande, créant une nouvelle identité « anglaise » qui se serait en quelque sorte dénationalisée pour mieux intégrer les ressortissants des nations périphériques.

b. Identité « nationale » contre identités « périphériques »

Il n'est pas certain, pour autant, que l'acculturation à une identité « anglaise » commune ait été aussi marquée que l'on pourrait le croire à la lecture de ces quelques récits. La lecture du journal et de la correspondance de James Boswell au cours de son séjour à Rome, au printemps 1765, tend au contraire à démontrer la vivacité de son identité écossaise. Lorsqu'il évoque, dans son journal, le début du « cours d'antiquités » qu'il a entrepris de suivre, il présente ainsi celui qu'il a engagé comme cicéron : « M. Morison, un antiquaire écossais, a commencé à me

⁴³⁸ *Ibid.*, p. 94.

⁴³⁹ Tobias Smollett, *Travels ...*, *op. cit.*, p. 250.

⁴⁴⁰ John Moore, *A View ...*, *op. cit.*, volume 1, p. 385.

⁴⁴¹ *Ibid.*, volume 1, p. 469.

montrer les vues les plus remarquables de Rome⁴⁴². » Il évoque par ailleurs, en particulier dans ses lettres, son attachement à l'Écosse et, de fait, on ne peut que constater qu'il utilise beaucoup moins que ses « compatriotes » le terme « Anglais » de manière générique.

Comment expliquer que plusieurs Écossais vivant à la même époque aient eu des pratiques aussi différentes et, peut-être, des conceptions aussi dissemblables de leur appartenance communautaire ? Une explication possible tient dans la nature des textes évoqués : alors que les ouvrages de Tobias Smollett et de John Moore sont destinés à être publiés, le journal et la correspondance de James Boswell ont vocation à demeurer privés. On pourrait alors penser que les conventions littéraires et sociales (voire politiques) de l'époque s'accommodent mieux d'une adhésion affichée à une identité anglaise commune que de l'affirmation d'une altérité nationale. On peut également rappeler que les Écossais de la deuxième moitié du XVIII^e siècle ont pu vivre de manière différente leur union avec l'Angleterre : alors que la famille du duc de Hamilton, le jeune aristocrate qu'accompagne John Moore, est proche de la monarchie géorgienne, James Boswell ne cache guère ses sympathies jacobites. Par ailleurs, au-delà des mots employés, il importe de prendre en compte les fréquentations des Écossais ayant séjourné à Rome afin de mieux appréhender leur sentiment d'appartenance(s). On constate alors que James Boswell évoque, dans son journal ou ses lettres, ses rencontres régulières avec un certain nombre de résidents écossais, qu'il s'agisse de l'antiquaire Colin Morison, déjà mentionné, de l'abbé Peter Grant, qui dirigeait alors la Mission Catholique écossaise de Rome et gravitait dans l'entourage des Stuart, ou d'Andrew Lumisden, qui était alors devenu le secrétaire privé du « Vieux Prétendant ». John Moore, quant à lui, a été amené à fréquenter d'autres résidents écossais, qu'il s'agisse de l'antiquaire James Byres qui devint le cicérone du jeune duc de Hamilton⁴⁴³ - et dont les liens avec les milieux jacobites sont soigneusement tus dans le récit qu'il fait de leur séjour romain - ou du peintre Gavin Hamilton qui réalisa un portrait de groupe réunissant le précepteur et son fils autour de la figure de leur illustre bienfaiteur⁴⁴⁴. On peut en conclure qu'il y eut différentes manières, pour les voyageurs britanniques, d'affirmer ou d'entretenir les solidarités nationales au cours de leur séjour en terre étrangère : reconstituer, même le temps de quelques semaines ou de quelques mois, un « réseau » écossais dans une ville où ces derniers étaient assez nombreux fut l'une d'entre elles. D'autres exemples pourraient aisément confirmer cette hypothèse.

⁴⁴² The Yale Editions of the Private Papers of James Boswell, *On the Grand Tour. Italy, Corsica, and France, 1765-1766*, 1955, p. 60.

⁴⁴³ John Moore, *A View ...*, *op. cit.*, volume 1, p. 381.

⁴⁴⁴ Brinsley Ford, « A Portrait Group by Gavin Hamilton. With Some Notes on Portraits of Englishmen in Rome », *The Burlington Magazine*, Vol. 97, N° 633, décembre 1955, pp. 372-378.

Même si des identités « périphériques » ont continué de s'affirmer au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, on peut néanmoins s'interroger sur le fréquent recours au terme « Anglais » pour désigner de manière collective les ressortissants britanniques à l'étranger, y compris dans des écrits destinés à rester privés. C'est le cas, par exemple, des lettres envoyées par le jeune William Fitzgerald, Lord Kildare, à sa mère au cours de son Grand Tour. Il commente ainsi, à la fin du mois d'avril 1767, l'évolution de la présence britannique dans la Ville Éternelle : « Les Anglais commencent à disparaître très rapidement ; à la fin de la semaine prochaine, il n'en restera qu'une demi-douzaine sur les quarante qui étaient présents l'autre jour⁴⁴⁵. » L'emploi de ce terme, dans la correspondance de ce jeune aristocrate irlandais, n'est pas isolé, loin de là. Faut-il en conclure que se manifeste, au-delà d'identités particulières vécues avec plus ou moins de force en fonction de circonstances qui peuvent être d'ordre personnel, un sentiment d'appartenance commun à une « nation » dont les caractéristiques unificatrices seraient l'usage de la langue anglaise, l'adhésion au protestantisme et la fierté d'un modèle politique et économique qui permet alors à la Grande-Bretagne de s'affirmer sur la scène internationale ? Il pourrait s'agir d'une sorte d'identité oppositionnelle, transcendant dans une certaine mesure les particularismes et ressentie de manière plus aiguë dans la confrontation avec l'« Autre » italien.

II. Des adjuvants essentiels

Qu'ils aient été voyageurs, accompagnant les jeunes aristocrates du Grand Tour, ou résidents, prêts à fournir à ces derniers toutes les prestations dont ils pouvaient avoir besoin lors de leur séjour dans la Ville éternelle, un certain nombre d'individus ont joué un rôle essentiel dans l'expérience britannique de la romanité. Leur rôle, bien que parfois difficile à définir avec précision, fut celui de facilitateur. On se tromperait, cependant, en pensant qu'ils n'ont été qu'au service des élites voyageuses ; la fonction d'adjuvant pouvait en effet, à des degrés divers, constituer une véritable opportunité économique et sociale pour eux.

1) *Les précepteurs : un rôle à réévaluer*

Le Grand Tour est devenu, au XVIII^e siècle, une pratique du voyage très codifiée. Parmi ces codes figure la nécessité, pour le jeune aristocrate, d'être accompagné d'un homme

⁴⁴⁵ National Library of Ireland, William Fitzgerald, Marquis de Kildare, MSS 615 (lettre du 25 avril 1767).

d'expérience chargé de veiller à l'organisation et au bon déroulement de son périple européen. Comme le rappelle en effet Pierre Chessex dans son article définissant le Grand Tour, « un jeune homme ne part jamais seul faire son Grand Tour ; il lui faut un précepteur (en anglais : *tutor* ou *bear-leader*). La qualité de l'éducation du grand touriste dépend à bien des égards du tuteur⁴⁴⁶. » Il est intéressant de noter qu'en l'espace de deux phrases, l'auteur emploie deux termes différents, « précepteur » d'une part et « tuteur » d'autre part ; ce sont là deux des termes qui peuvent être employés pour désigner une fonction qui apparaît d'emblée mal définie, ce qui explique sans doute la difficulté de la nommer. Le terme « gouverneur » a également été utilisé, par exemple par Louis Dutens⁴⁴⁷ qui le récuse immédiatement puisqu'il ne saurait, selon lui, définir la mission qui avait été la sienne auprès du jeune fils du duc de Northumberland⁴⁴⁸. Si le terme « tuteur » renvoie à l'un des rôles joués par le « bear-leader » (un « montreur d'ours », en anglais), c'est-à-dire celui qui bénéficie, le temps du voyage, d'une délégation de l'autorité paternelle, celui de « précepteur » présente quant à lui deux avantages : il renvoie à la fonction fondamentalement éducative du Grand Tour - le précepteur est alors celui qui est chargé de superviser la formation reçue au cours du voyage - ainsi qu'à la relation de dépendance qui unit le « bear-leader » à l'aristocrate qui l'a recruté pour prendre soin de l'un de ses héritiers. Le précepteur, en effet, peut être considéré comme un « domestique » au sens où l'entend le *Dictionnaire de Trévoux* : « Serviteur ne signifie que ceux qui servent à gages, comme les valets, les laquais, les portiers, etc. [...] Domestique comprend tous ceux qui agissent sous un homme, qui composent sa maison, qui demeurent chez lui ou qui sont censés y demeurer, comme intendants, secrétaires, commis, gens d'affaires⁴⁴⁹ [...]. » Sa mission au cours du voyage continental est, on le verra, fort complexe et le place dans une position ambiguë vis-à-vis de son jeune protégé et de la société dans laquelle il est censé favoriser son insertion. Plusieurs témoignages émanant de ces précepteurs, qu'il s'agisse de lettres ou de récits de voyage publiés après coup, nous sont parvenus, ce qui peut permettre précisément d'entrer dans la complexité qui caractérise leur rôle et leurs stratégies.

⁴⁴⁶ Pierre Chessex, « Grand Tour », in Michel Delon, sous la dir. de, *Dictionnaire ...*, op. cit., p. 599.

⁴⁴⁷ Le choix de développer le cas de Louis Dutens, qui est français, peut étonner dans le contexte de ce chapitre. Il se justifie par sa longue résidence en Angleterre et sa réelle intégration dans la société britannique - au point que John Ingamells lui consacre un article de son dictionnaire des voyageurs britanniques et irlandais, aux pp. 325-326 - ainsi que par le rôle qu'il a joué durant le Grand Tour de Lord Algernon Percy, entre 1766 et 1769.

⁴⁴⁸ Louis Dutens, *Mémoires d'un voyageur qui se repose : contenant des anecdotes historiques, politiques et littéraires, relatives à plusieurs des principaux Personnages du siècle*, 1806, tome 1, p. 276. Le parcours de Louis Dutens a été étudié par Stéphane Blond, « N'oubliez pas le guide ! L'*Itinéraire d'une partie de l'Europe* de Louis Dutens », in Pierre-Yves Beaurepaire et Pierrick Pourchasse, sous la dir. de, *Les Circulations internationales en Europe (années 1680-années 1780)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, pp. 259-278.

⁴⁴⁹ Article « domestique », *Dictionnaire de Trévoux*, édition de 1743.

a. Les modalités du recrutement

La fonction de précepteur (ou de tuteur, selon le terme employé) a été étudiée par Jean Boutier qui a montré combien elle était associée à la pratique du Grand Tour dès ses origines, puisqu'elle semble remonter au moins à la fin du XVI^e siècle, et combien elle mettait en jeu, au cours du XVII^e siècle, des compétences et des savoirs de plus en plus variés⁴⁵⁰. La comparaison du parcours de plusieurs précepteurs⁴⁵¹ ayant officié au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle permet de dégager les différents critères qui semblent avoir présidé à leur recrutement : la maturité, l'expérience, le capital intellectuel, la religion.

Veiller sur le sort d'un tout jeune homme (Douglas, duc de Hamilton, est en effet âgé de 16 ans lorsqu'il entreprend son Grand Tour, en 1772) nécessite une certaine maturité, ce qui explique que le précepteur soit sensiblement plus âgé que son protégé : n'est-il pas censé occuper auprès de lui, pendant leur périple européen, le rôle d'un père de substitution ? On constate de fait que ceux qui furent recrutés pour exercer cette fonction étaient des hommes d'âge mûr : 40 ans dans le cas de Thomas Brand, 43 ans dans celui de John Moore⁴⁵² et de Christopher Golding, 44 ans dans celui de Thomas Martyn. Le futur précepteur doit par ailleurs être d'une moralité exemplaire puisqu'il aura pour mission de veiller sur celle de son jeune protégé au cours d'un voyage qui pouvait durer plusieurs années : c'est sans doute pourquoi John Moore ouvre *A View of Society and Manners in France, Switzerland and Germany* par un long récit dans lequel il met en scène la manière dont il a réussi un jour, par le pouvoir de la persuasion, à détourner un jeune homme du jeu dans lequel ce dernier avait perdu des sommes très importantes⁴⁵³.

Avoir l'expérience du voyage européen était bien entendu un atout appréciable, ce qui explique pourquoi certains précepteurs ont effectué plusieurs Grands Tours, justifiant du même coup le terme de « professionnalisation » employé par Jean Boutier⁴⁵⁴ : ce fut le cas, par exemple, de Thomas Brand qui a successivement accompagné James Graham en 1783-84, Thomas

⁴⁵⁰ Jean Boutier, « Compétence internationale, émergence d'une 'profession' et circulation des savoirs : le tuteur aristocratique dans l'Angleterre du XVII^e siècle », in Maria-Pia Paoli, sous la dir. de, *Saperi in Movimento*, Pise, Edizioni della Normale, 2006, pp. 149-177.

⁴⁵¹ Un tableau, en annexe, synthétise les données dont nous disposons sur une dizaine d'entre eux (cf. Annexe 2, pp. 553-554)

⁴⁵² John Moore est, à l'époque, marié et père de plusieurs enfants : l'un d'eux, âgé de 11 ans en 1772, l'accompagne d'ailleurs tout au long du Grand Tour qu'il effectue avec le jeune duc de Hamilton.

⁴⁵³ John Moore, *A View of Society and Manners in France, Switzerland and Germany, with Anecdotes Relating to Some Eminent Characters*, 1779, vol. 1, pp. 22-10.

⁴⁵⁴ Jean Boutier, « Le 'Grand Tour' des élites britanniques dans l'Europe des Lumières : la réinvention permanente des traditions », in Marie-Madeleine Martinet, Francis Conte, Annie Molinié et Jean-Marie Valentin, sous la dir. de, *Le chemin, la route, la voie. Figures de l'imaginaire occidental à l'époque moderne*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, pp. 225-242 (en particulier, pp. 230-242).

Duncombe en 1787 puis Charles Brudenell-Bruce entre 1790 et 1794⁴⁵⁵. Des expériences antérieures étaient en effet censées favoriser le succès du nouveau voyage, en particulier l'insertion dans la bonne société des villes d'accueil, et pouvaient avoir donné au précepteur une bonne connaissance des langues qu'il serait amené à pratiquer au cours des différentes étapes du périple. C'est sans doute ce qui explique pourquoi le duc de Northumberland fit appel à Louis Dutens pour servir de précepteur à son jeune fils au cours de son prochain Grand Tour. Dutens avait en effet acquis, à la fin des années 1750, une bonne connaissance des milieux diplomatiques en tant que secrétaire du chargé d'affaires britannique à la cour de Turin⁴⁵⁶ ainsi qu'une bonne maîtrise de l'italien. Il explique d'ailleurs, dans son autobiographie, combien la capacité à communiquer était essentielle pour quiconque souhaitait être bien accueilli dans le monde des salons :

« On y est prévenant envers les étrangers, et prêt à entrer en conversation avec eux, s'ils parlent italien ; et s'ils ne le parlent pas, c'est leur faute. Rien n'est plus ridicule que de venir dans un pays s'y plaindre qu'on n'y parle pas toutes les langues, étant plus facile pour un Allemand, un Anglais, un Français, qui veut voir l'Italie, d'apprendre l'italien, qu'il ne l'est pour un Italien d'apprendre le français, l'anglais et l'allemand⁴⁵⁷. »

Alors que le Grand Tour est conçu, au départ, comme un séjour destiné à parfaire l'éducation des futures élites britanniques, il apparaît important de choisir comme précepteur un homme possédant un capital intellectuel conséquent. De fait, un certain nombre de précepteurs, parmi les exemples étudiés, ont été formés dans les meilleures universités britanniques : c'est le cas de Thomas Martyn et de Thomas Brand, tous deux diplômés de Cambridge, ou de Christopher Golding, diplômé d'Oxford. John Moore, quant à lui, est médecin, ce qui doit lui permettre de veiller sur la santé du jeune duc de Hamilton au cours de son séjour prolongé sur le continent⁴⁵⁸. Une bonne connaissance des classiques grecs et latins est également attendue d'un futur précepteur. Louis Dutens ne manque d'ailleurs pas de le mentionner lorsqu'il évoque les conditions dans lesquelles le duc de Northumberland l'a sollicité pour accompagner son jeune fils : « Pour un partisan des anciens tel que j'étais, ce voyage avait de grands attraits pour moi⁴⁵⁹ [...] ». C'est aussi, sans doute, la raison pour laquelle John Moore émaille son récit de citations latines que lui inspirait la visite de tel ou tel site. Quant au parcours d'Edward Murphy (1707-1777), avant son engagement comme précepteur du jeune comte de Charlemont, il s'agit de

⁴⁵⁵ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 118.

⁴⁵⁶ L'expérience de Louis Dutens doit aider le jeune Lord Percy à mieux s'intégrer dans les milieux politiques et diplomatiques européens, ce qui est l'une des dimensions « pédagogiques » du voyage continental.

⁴⁵⁷ Louis Dutens, *Mémoires ...*, *op. cit.*, tome 1, p. 290.

⁴⁵⁸ Cette précaution particulière s'explique par le fait que le frère aîné du jeune duc est mort peu avant le départ de ce dernier pour le continent.

⁴⁵⁹ Louis Dutens, *Mémoires ...*, *op. cit.*, tome 1, p. 276.

celui d'un érudit puisqu'il a publié, dès 1744, une édition critique des *Dialogues* de Lucien, accompagnés d'une traduction latine⁴⁶⁰. Pour résumer, on peut estimer que ceux qui ont exercé la fonction de précepteur faisaient partie de ces *middling sorts* urbaines (juristes, médecins, professeurs⁴⁶¹, ...) en pleine expansion dans la Grande-Bretagne du XVIIIe siècle et dont le capital intellectuel leur permettait d'aspirer à des conditions de vie relativement confortables. Un dernier critère, qui n'est pas le moindre aux yeux des familles de l'aristocratie britannique, est celui de la religion. Il importe en effet que le futur précepteur, quelle que soit sa nationalité⁴⁶², soit de confession protestante puisqu'il devra aider son jeune protégé à se prémunir contre les dangereuses séductions de la religion catholique lors de son séjour en Italie, et en particulier à Rome qui est la capitale des États de l'Église. Jean Boutier a ainsi mis en lumière le rôle des protestants français au sein du groupe des « tuteurs aristocratiques » dès la deuxième moitié du XVIIe siècle⁴⁶³. Louis Dutens, à cet égard, est très représentatif de cette « tradition » établie depuis un siècle lorsqu'il explique comment il a été amené à rechercher de meilleures conditions de vie en Grande-Bretagne : « Tout le monde sait combien il est difficile aux protestants de vivre avec agrément en France : tout accès aux honneurs et à la fortune leur est interdit⁴⁶⁴ [...] ». On voit, à l'aide de cette citation, combien le facteur religieux qui constituait un véritable handicap dans son pays natal a pu lui permettre de faire carrière dans son pays d'accueil où il fut d'ailleurs ordonné ministre du culte anglican en 1758⁴⁶⁵. Comme lui, d'autres futurs précepteurs (Thomas Martyn et Thomas Brand, en particulier) appartenaient au clergé anglican, ce qui représentait sans doute, pour les familles qui les ont employés ultérieurement, un gage de sécurité.

C'est en entrant dans l'entourage d'une famille aristocratique, voire en s'y rendant indispensable, que l'on obtient la charge de précepteur d'un futur grand-touriste. John Moore a ainsi été, à partir de 1769, le médecin du jeune duc de Hamilton, premier fils de la duchesse d'Argyll ; la mort de son jeune patient n'a manifestement pas empêché la duchesse de lui maintenir sa confiance et de lui confier ensuite la charge de veiller sur son deuxième fils au

⁴⁶⁰ Historical Manuscripts Commission (HMC), *The Manuscripts and Correspondence of James, first Earl of Charlemont*, Londres, 1891, vol. 1, p. 178.

⁴⁶¹ Thomas Martyn a ainsi enseigné, pendant une grande partie de sa vie, la botanique à l'Université de Cambridge.

⁴⁶² On peut noter, par exemple, le cas du colonel Wittestein, originaire de Suisse et engagé par le comte de Hardwicke pour servir de précepteur à son neveu, le jeune Philip Yorke, lors du Grand Tour effectué par ce dernier en 1778-79.

⁴⁶³ Jean Boutier, « Compétence internationale, émergence d'une 'profession' et circulation des savoirs : le tuteur aristocratique dans l'Angleterre du XVIIe siècle », in Maria-Pia Paoli, *Saperi ...*, op. cit., pp. 163-167.

⁴⁶⁴ Louis Dutens, *Mémoires ...*, op. cit., tome 1, p. 2.

⁴⁶⁵ Nigel Aston, *Christianity and Revolutionary Europe, c. 1750-1830*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p. 235.

cours du Grand Tour que ce dernier devait entamer en 1772⁴⁶⁶. Louis Dutens, quant à lui, est à la fois plus explicite et plus ambigu lorsqu'il évoque ses relations avec le duc et la duchesse de Northumberland. D'une part, il se présente comme l'un des dépendants de cette grande famille lorsqu'il écrit :

« [...] et je revins bientôt à Londres : je repris le même train de vie que j'avais quitté auparavant, faisant ma cour au duc et à la duchesse de Northumberland chez qui je me plaisais beaucoup. J'étais de leurs parties à Sion, et je passais peu de jours sans imaginer quelque chose, pour entretenir l'un ou l'autre dans la bonne volonté que je voyais qu'ils avaient pour moi⁴⁶⁷. »

Il mentionne, par ailleurs, une « récompense que méritait le soin que j'allais prendre⁴⁶⁸ » promise par le duc en échange du service qu'il lui rend en accompagnant son jeune fils, Lord Algernon Percy, lors de son Grand Tour, ce qui ne peut être interprété que comme la garantie d'une rémunération ou, à tout le moins, d'une contrepartie. D'autre part, il cherche à affirmer aux yeux de ses lecteurs le choix qui fut le sien d'accepter la fonction qui lui était proposée, allant jusqu'à récuser l'idée selon laquelle un ancien diplomate aurait pu accepter un emploi de domestique : « Je n'étais point censé être le gouverneur de milord Algernon⁴⁶⁹ [...] ». Il va même jusqu'à présenter ce Grand Tour comme un voyage de découverte et d'agrément qu'il aurait alors l'occasion d'effectuer pour lui-même : « Le duc de Northumberland m'avait engagé à voyager avec son fils, et j'avais accepté avec d'autant plus de plaisir cette proposition, que j'avais un très grand désir de voir Rome et le reste de l'Italie, n'ayant jamais été plus loin que Turin⁴⁷⁰. » Cette affirmation peut sembler étonnante lorsqu'on sait combien la compétence qui lui est prêtée est précisément fondée sur son expérience antérieure de l'Italie et de ses milieux dirigeants. On peut ajouter un autre cas de figure qui est celui de John Hinchliffe (1731-1794) : ce dernier a en effet rencontré le jeune John Crewe (1742-1829), son futur protégé, à *Westminster School* où il enseigne depuis 1757. On peut penser que c'est cette relation pédagogique qui a justifié le choix de Hinchliffe comme précepteur lors du Grand Tour de John Crewe, en 1761-1762⁴⁷¹.

⁴⁶⁶ Henry L. Fulton, *Dr. John Moore, 1729-1802. A Life in Medicine, Travel, and Revolution*, Newark, University of Delaware Press, 2014, pp. 311-348.

⁴⁶⁷ Louis Dutens, *Mémoires ...*, *op. cit.*, tome 1, p. 267. Dutens évoque dans ce passage la demeure de Syon House, située à l'ouest de Londres, qui fut réaménagée par Robert Adam au cours des années 1760.

⁴⁶⁸ *Ibid.*, p. 276. Un peu plus tôt, à la p. 268, Dutens emploie une formule encore plus ambiguë lorsqu'il écrit à propos du duc de Northumberland : « [...] il me serait obligé de le prendre avec moi. » Faut-il comprendre le terme « obligé » comme l'idée d'un service rendu entre quasi-égaux – ce qui semble peu crédible au vu de la dissymétrie des positions respectives de l'auteur et du duc dans la société de l'époque - ou comme la promesse d'une future compensation matérielle ?

⁴⁶⁹ *Ibid.*, p. 276.

⁴⁷⁰ *Ibid.*, pp. 275-276.

⁴⁷¹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 254.

Cette tension perceptible entre dépendance et indépendance semble en fait révélatrice de l'ambiguïté de la fonction qu'il a acceptée : le précepteur est-il un domestique ou une figure pseudo-paternelle ?

b. Une fonction polyvalente

Le rôle d'un précepteur, au quotidien, apparaît multiple et pour tout dire assez complexe. On attend tout d'abord de lui qu'il règle l'organisation matérielle du voyage, et c'est sans doute le sens de l'affirmation de Louis Dutens : « Je fus laissé le maître de former le plan, de régler la dépense ; et le Duc me donna carte blanche à cet égard, nous recommandant bien de ne point épargner sa bourse⁴⁷² [...] ». Au-delà de la volonté de l'auteur d'afficher la confiance qui lui était manifestée par son bienfaiteur, manière implicite de suggérer qu'il s'en était montré digne, on conçoit les responsabilités qui pèsent dans ce domaine sur les épaules d'un précepteur ; quant à « former le plan », il faut rappeler que la latitude du précepteur, dans ce domaine, était assez réduite puisque les habitudes bien ancrées ainsi que l'abondante littérature publiée sur le sujet prédéterminaient largement l'itinéraire qui serait suivi.

Le récit de John Moore peut, quant à lui, nous permettre de mieux comprendre quelles étaient les obligations auxquelles il était tenu. C'est ainsi, par exemple, qu'il évoque l'une des premières tâches qu'il eut à accomplir lors de son arrivée à Rome : « Mon premier souci fut de me rendre chez le Prince Giustiniani, pour lequel nous avions des lettres du Comte Mahoni, l'ambassadeur espagnol à la cour de Vienne, qui avait épousé la nièce du Prince⁴⁷³. » La remise de lettres de recommandation, censées favoriser l'introduction d'un voyageur dans la bonne société des villes qu'il était amené à visiter, était en effet une pratique très courante⁴⁷⁴, d'autant plus nécessaire dans le cas du duc de Hamilton que son précepteur, contrairement à Louis Dutens, effectue, lui aussi, son premier séjour en Italie et n'y possède aucun réseau personnel. L'une des questions les plus épineuses à régler, comme le rappelle la phrase de Louis Dutens, était celle du coût du séjour : le précepteur était, entre autres choses, censé surveiller les dépenses du jeune homme dont il avait la charge, afin que ces dernières ne dépassent pas les limites du raisonnable. Il faut rappeler, d'ailleurs, qu'il s'agissait là de l'une des critiques émises contre la pratique du Grand Tour qui détournait d'appréciables ressources financières de

⁴⁷² Louis Dutens, *Mémoires ...*, *op. cit.*, tome 1, p. 276.

⁴⁷³ John Moore, *A View ...*, *op. cit.*, volume 1, p. 380.

⁴⁷⁴ Emmanuelle Chapron, « 'Avec bénéfice d'inventaire' ? Les lettres de recommandation aux voyageurs dans l'Europe du XVIIIe siècle, Rome, *MEFRIM*, n° 122, 2010, pp. 431-453.

l'économie britannique et pouvaient mettre en péril, dans certains cas extrêmes, le patrimoine familial. John Moore, dans la correspondance qu'il entretient avec la duchesse d'Argyll, présente cependant la situation sous un jour qui lui est plutôt favorable puisqu'il évoque ses efforts, couronnés de succès, pour contrôler la prodigalité du jeune duc : « C'est avec une infinie difficulté que j'ai pu le dissuader de donner deux cent cinquante livres pour un petit camée représentant Caligula. L'objet, certes, était appréciable, mais je suis sûr que deux cent cinquante livres le sont tout autant, et le Duc sera du même avis avant d'avoir passé une année entière en Grande-Bretagne⁴⁷⁵. » Il s'agit ici d'un échange destiné à rester privé, qui jette une lumière plus crue sur les rapports quotidiens entre le précepteur et son jeune protégé.

Le précepteur est également chargé de veiller à ce que les objectifs du Grand Tour, en tant que voyage de formation, soient respectés. C'est ce que laisse clairement entendre la correspondance de Lord Chesterfield qui reçoit régulièrement des comptes rendus de Walter Harte, le précepteur de son jeune fils, sur les activités intellectuelles de ce dernier : « Je suis extrêmement satisfait du rapport de M. Harte concernant la manière dont vous disposez de votre temps à Rome. Les cinq heures que vous employez, chaque matin, à étudier avec sérieux avec M. Harte me semblent d'un très grand intérêt, et elles vous enrichiront pour le reste de votre vie⁴⁷⁶. » Or, le programme qu'un jeune aristocrate est censé suivre au cours de son voyage comprend également deux aspects différents, mais complémentaires : la découverte du patrimoine antique et artistique des principales villes d'Italie, et en particulier de Rome ; l'insertion dans la « société des princes » de la péninsule. Cet aspect de la mission du précepteur revêt une telle importance qu'elle semble susciter l'inquiétude ou l'impatience au sein du cercle familial lorsqu'il n'est pas mis en œuvre de manière assez régulière : « Je n'ai encore reçu aucune lettre de vous, ni de M. Harte⁴⁷⁷ », écrit ainsi Lord Chesterfield à son fils, en février 1750. Cette notation rappelle, si besoin était, que le précepteur a bien des obligations quasi-contractuelles vis-à-vis de celui qui l'a engagé.

La ville de Rome, on l'a vu, occupait une place toute particulière dans l'itinéraire suivi par les « grands-touristes » puisque la Ville Éternelle apparaît alors comme le « conservatoire de la civilisation gréco-latine⁴⁷⁸ » : pour un jeune aristocrate dont l'éducation avait été largement

⁴⁷⁵ Duc d'Argyll, sous la dir. de, *Intimate Society Letters of the Eighteenth Century*, Londres, Stanley Paul and Co., 1910, vol. II, p. 414 (lettre du docteur Moore à la duchesse d'Argyll, 24 mai 1776).

⁴⁷⁶ Charles Stokes Carey, sous la dir. de, *Letters written by Lord Chesterfield ...*, *op. cit.*, p. 398 (lettre datée du 22 février 1750). Walter Harte (1709-1774) était un universitaire qui enseignait à Oxford.

⁴⁷⁷ Charles Edward Sayle, sous la dir. de, *Letters written ...*, *op. cit.*, p. 157 (lettre datée du 5 février 1750).

⁴⁷⁸ Gilles Montègre, « Artistes et voyageurs français à Rome à l'apogée du Grand Tour : les raisons d'être d'une dépendance réciproque », in Véronique Meyer et Marie-Luce Pujalte-Fraysse, *Voyages d'artistes en Italie du Nord, XVIe-XIXe siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 33.

fondée sur l'étude de la littérature et de l'histoire romaines et grecques, l'expérience matérielle de Rome devait succéder à son appréhension intellectuelle. La découverte approfondie du riche patrimoine antique de Rome se déroulait sous la houlette d'un guide professionnel, le cicérone. C'est James Byres, célèbre antiquaire écossais et guide très prisé des aristocrates britanniques, qui fut choisi pour guider le duc de Hamilton et le docteur Moore au début de leur séjour romain, en décembre 1775 : « Nous consacrons généralement nos matinées à la visite des antiquités, ainsi que des peintures exposées dans les palais. En ces occasions, nous sommes accompagnés de M. Byres, un gentilhomme honnête, cultivé et faisant preuve d'un véritable goût⁴⁷⁹. » Tout porte à croire, d'après le récit qu'en fait John Moore, que son protégé fit preuve de zèle pendant toute la durée de ce « cours d'antiquités ». Quant aux soirées passées dans les différents salons (princiers, cardinalices, ...), elles n'ont pas pour seul but de distraire les voyageurs ; plusieurs témoignages évoquent, d'ailleurs, l'intérêt tout à fait limité, dans ce domaine, des « conversations » romaines. Il s'agit en fait, pour les jeunes aristocrates, de fréquenter les élites européennes lors des différentes étapes de leur voyage continental afin de parfaire une éducation politique et mondaine qui leur sera fort utile après leur retour en Grande-Bretagne. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la remarque du duc de Northumberland lorsqu'il explique à Louis Dutens pourquoi il souhaite que son jeune fils sacrifie lui aussi au rituel du Grand Tour : « [...] le Duc me dit [...] que son fils était trop jeune pour entrer encore dans le grand monde⁴⁸⁰ », celui des milieux dirigeants britanniques. Dans ces conditions, la fréquentation de la cour du cardinal de Bernis ou la présentation au Pape – un épisode évoqué aussi bien dans le récit de John Moore⁴⁸¹ que dans celui de Louis Dutens – doivent être comprises comme autant d'examens de passage justifiant l'agrégation d'un jeune aristocrate à la « société des princes » dont il fera pleinement partie, s'il devient membre du Parlement, une fois la parenthèse du Grand Tour refermée.

L'une des missions des précepteurs, et ce n'était pas la moins importante, était de veiller sur la moralité de leurs protégés : leur jeune âge, pensait-on, pouvait en effet les exposer plus facilement aux tentations (le jeu, la boisson, la luxure, ...) ainsi qu'à des mœurs italiennes sur lesquelles la société britannique portait volontiers un regard sévère, quoique parfois caricatural. C'est pourquoi le contrôle exercé par un homme mûr et sage était particulièrement nécessaire au cours d'un séjour prolongé sur le continent. Faut-il, pour autant, parler d'autorité ou d'influence pour caractériser les relations entre le jeune grand-touriste et son précepteur, ce

⁴⁷⁹ John Moore, *A View ...*, *op. cit.*, volume 1, p. 381.

⁴⁸⁰ Louis Dutens, *Mémoires ...*, *op. cit.*, tome 1, p. 268.

⁴⁸¹ John Moore, *A View ...*, *op. cit.*, volume 2, pp. 48-52 pour l'épisode de la présentation au Pape Pie VI.

dernier étant issu d'un milieu social inférieur ? Il semble, en réalité, que le rapport de force ait dépendu du degré de confiance et de considération dont le précepteur était manifestement investi par celui qui l'employait, à savoir le père du jeune homme. Dans l'une des nombreuses lettres envoyées par Lord Chesterfield à son fils au cours du périple continental de ce dernier, le respect dû à Walter Harte est abordé par le biais du recours à la « métaphore romaine » :

« À l'époque où la République romaine était florissante, [...] des Censeurs étaient nommés pour pallier, dans des cas particuliers, les limites inévitables de la Loi, qui ne doit et ne peut avoir qu'une portée générale. Cette fonction, c'est en tout cas ainsi que je le conçois dans le cas de votre petite République, laisse entièrement le pouvoir de légiférer à M. Harte ; j'espère, et je crois, qu'il n'aura que très peu, voire jamais, l'occasion d'exercer son autorité suprême [...]»⁴⁸². »

Comparer une fonction aussi informelle que celle de précepteur à une autre aussi strictement codifiée que l'était celle de censeur à l'époque de la République romaine en dit aussi long sur la teneur du discours de Lord Chesterfield que sur la manière dont il souhaitait le faire entendre et le justifier ; sans doute, au vu de la formation qu'avait reçue Philip Stanhope et du contexte dans lequel se déroulait son voyage, ce type de référence apparaissait-il particulièrement approprié. Il ne s'agissait pas, en tout cas, d'une règle générale. Le témoignage de Louis Dutens permet d'ailleurs d'éclairer la nature de cette relation ambiguë ainsi que l'écart entre le rôle que le précepteur était censé jouer et celui auquel il était souvent réduit dans la réalité. Dutens présente, en effet, la relation qu'il entretenait avec Lord Algernon Percy comme idyllique, ce qui s'expliquerait non seulement par les qualités intrinsèques du jeune homme ainsi que par l'excellent modèle que lui avaient donné ses parents, mais aussi par la sagesse dont il avait lui-même su faire preuve tout au long des quatre années que dura leur séjour sur le continent :

« Je me contenterai de dire, une fois pour toutes, en peu de mots, la règle que j'observais pour le conduire, sans qu'il en eût le moindre soupçon : cela pourra servir à ceux qui sont dans le cas de guider la jeunesse, que ce soit pour leurs enfants ou pour leurs élèves. Je me faisais une loi de lui témoigner beaucoup de complaisance dans mille choses indifférentes, afin qu'il fût de mon avis dans les choses essentielles, qui arrivent plus rarement. Cela n'a jamais manqué de produire son effet»⁴⁸³. »

Le vocabulaire employé par l'auteur soulève plusieurs questions. La « complaisance » qu'il évoque est-elle une simple ruse lui permettant de mieux atteindre son but ou bien une attitude conditionnée par le fossé social qui le sépare de son protégé ? En outre, que recouvrent exactement les expressions « choses indifférentes » et « choses essentielles » ? Est-il ainsi « indifférent » ou « essentiel » de passer ses soirées au jeu ou à boire avec ses amis ? Est-

⁴⁸² Charles Stokes Carey, sous la dir. de, *Letters written by Lord Chesterfield ...*, op. cit., pp. 353-354 (lettre datée du 26 novembre 1749).

⁴⁸³ Louis Dutens, *Mémoires ...*, op. cit., tome 1, pp. 278-279. Il faut préciser, par ailleurs, que le duc de Northumberland aurait intimé à son fils, avant le départ, l'ordre « de se conduire par mes avis, et d'avoir pour moi la même déférence qu'il avait pour son père même » (p. 276).

il « indifférent » ou « essentiel » de passer d'une liaison à l'autre ? La suite du récit ne nous permettra pas de le savoir. On note enfin l'emploi révélateur du terme « élève » pour qualifier le jeune aristocrate, ce qui tendrait à démontrer que Dutens, en dépit de ses dénégations, est bien son précepteur. Le témoignage du colonel Wittestein, qui accompagne le jeune Philip Yorke, neveu du comte de Hardwicke, durant son voyage d'Italie en 1778-79, permet de compléter ce point. Dans une lettre envoyée au comte en octobre 1778, le colonel juge ainsi utile de rappeler combien le jeune homme reste attaché, en dépit de son éloignement prolongé, à sa patrie : « Ne craignez donc pas Mylord que Monsieur Yorke oublie sa chère Angleterre. Il l'aime par-dessus tout⁴⁸⁴ [...] ». L'importance de cette remarque ne peut se comprendre que si l'on prend en compte une autre critique adressée aux aristocrates du Grand Tour dont l'empressement à visiter le continent paraissait dénoter un manque de patriotisme, d'autant plus que ce même pays fut impliqué à de multiples reprises dans des conflits avec la France et d'autres puissances européennes au cours de la période.

Un dernier aspect de la mission des précepteurs était de favoriser, par leur expérience et leur réseau, l'insertion de leurs protégés sur le marché de l'art romain. William Patoun (mort en 1783), qui était le précepteur de Brownlow Cecil, futur comte d'Exeter, en 1763-1764⁴⁸⁵, a ainsi favorisé l'établissement d'une fructueuse relation d'affaires entre ce dernier et Thomas Jenkins qui s'affirmait alors comme l'un des marchands d'art les plus ambitieux sur la place de Rome. Patoun avait sans doute rencontré Jenkins au cours de son premier séjour romain, en 1762⁴⁸⁶, et a d'ailleurs conservé des liens avec lui dans la suite de leur parcours, comme en témoigne la correspondance de Jenkins en janvier 1774 : « Lord Clive est parti d'ici pour Naples, M. Patoun m'a dit qu'il n'avait pas l'intention de faire la moindre acquisition, en tout cas pour l'instant, cependant, comme il a honoré mon magasin de sa visite, il a été tenté de laisser 500£ derrière lui pour un tableau de Tintoret que M. Talbot avait, au départ, accepté de prendre⁴⁸⁷. » Dans une récente contribution à un catalogue d'exposition⁴⁸⁸, Maria Dolores Sanchez-Jauregui mentionne également l'exemple de William Sandys, qui accompagne à Rome le jeune Francis Basset en 1777-78 : les liens que Sandys avait noués, au cours de son précédent Grand Tour en

⁴⁸⁴ British Library, Add. MS 35378 (lettre datée du 21 octobre 1778). Le colonel Wittestein étant d'origine suisse, la lettre est rédigée en français.

⁴⁸⁵ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 343.

⁴⁸⁶ *Ibid.*, p. 746-747.

⁴⁸⁷ Ilaria Bignamini et Clare Hornsby, *Digging and dealing ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 39 (lettre n°73, lettre envoyée par Thomas Jenkins à Charles Townley, datée du 19 janvier 1774).

⁴⁸⁸ Maria Dolores Sanchez-Jauregui, « Educating the Traveler : The Tutors », in Maria Dolores Sanchez-Jauregui et Scott Wilcox, sous la dir. de, *The English Prize. The Capture of the Westmorland, an Episode of the Grand Tour*, Yale University Press, New Haven et Londres, 2012, pp. 93-95.

1771-72, avec d'influents intermédiaires tels que Thomas Jenkins ou des peintres tels que le paysagiste Jacob More⁴⁸⁹ ont vraisemblablement permis à son protégé d'acquérir des œuvres d'art (tableaux, gravures, ...) ainsi que des antiquités (bustes, ...). Le précepteur joue ainsi un véritable rôle de médiateur entre le jeune grand-touriste et les principaux acteurs de la société locale, qu'il s'agisse des guides, des marchands d'art, des artistes ou même des hôtes. On mesure donc l'ampleur des responsabilités qui incombaient à un précepteur pendant toute la durée d'un Grand Tour. Pourtant, pour ce dernier, l'expérience pouvait se révéler très profitable : elle pouvait en effet, dans certaines limites, lui permettre de poursuivre un véritable parcours d'ascension sociale.

c. Une étape dans un processus d'ascension sociale ?

Quelle reconnaissance sociale le précepteur pouvait-il espérer obtenir au cours du séjour continental et après son retour ?

Pendant la durée du Grand Tour, le précepteur ne peut, le plus souvent, que profiter indirectement d'avantages matériels et symboliques. C'est ainsi que nous pouvons constater, à la lecture du récit de John Moore, qu'il eut l'opportunité, grâce au duc de Hamilton, de pénétrer dans la société que ce dernier, logiquement, était conduit à fréquenter. Au cours de leurs séjours romains⁴⁹⁰, il fut ainsi introduit dans les milieux aristocratiques : « Rien ne peut dépasser la considération et l'attention que nous ont témoignées le Prince et la Princesse. Il a immédiatement rendu visite au duc de H., et a insisté pour nous conduire, dans sa propre voiture, à toutes les maisons de qualité⁴⁹¹. » Le bon docteur eut également l'occasion de fréquenter la cour très prisée du cardinal de Bernis⁴⁹² avant d'être présenté, comme on l'a vu, au Pape Pie VI lui-même. L'emploi du pronom « nous » pourrait inciter le lecteur à croire que la même considération était témoignée au duc et à son précepteur-médecin.

Une autre source d'information, assez exceptionnelle, vient cependant nuancer cette impression : il s'agit du portrait collectif du duc de Hamilton, de John Moore et du jeune fils de ce dernier, entamé au cours du séjour romain par le peintre écossais Gavin Hamilton et vraisemblablement terminé après le départ du duc et de sa suite⁴⁹³.

⁴⁸⁹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 841.

⁴⁹⁰ En particulier entre le début du mois de décembre 1775 et la fin du mois de février 1776.

⁴⁹¹ John Moore, *A View ...*, *op. cit.*, volume 1, p. 380. L'auteur évoque, dans ce passage, le prince Giustiniani qui était l'un des membres les plus éminents de la noblesse romaine.

⁴⁹² *Ibid.*, pp. 384-386.

⁴⁹³ Brinsley Ford, « A Portrait Group by Gavin Hamilton ... », *op. cit.*, pp. 372-378.



Figure 10 - Gavin Hamilton, « Douglas Hamilton, 8^{ème} duc de Hamilton et 5^{ème} duc de Brandon, avec le docteur John Moore et Sir John Moore jeune », 1775-1777 (peinture sur toile, 183 × 144,7, exposé à la Scottish National Portrait Gallery).

On peut analyser ce tableau de deux manières différentes et, somme toute, complémentaires : d'une part, la présence du précepteur et de son fils peut être vue comme la reconnaissance témoignée par le jeune duc à celui qui avait si bien pris soin de lui depuis le début de leur voyage ; la prise en compte de la composition, cependant, rappelle une fois de plus la dissymétrie de leurs positions sociales respectives : le jeune duc⁴⁹⁴ est bien entendu au centre du tableau et semble placé sur un piédestal tandis que le fils du docteur Moore semble le regarder avec une gratitude éperdue. Il est également intéressant de noter la présence, en particulier à la droite du tableau, de vestiges qui sont destinés à rappeler que le duc s'est bien

⁴⁹⁴ Il est âgé de 19 ou 20 ans à l'époque où il pose pour Gavin Hamilton.

conformé à l'un des attendus du séjour romain, c'est-à-dire la découverte sensible du patrimoine antique ; de ce point de vue, le peintre respecte l'un des codes du portrait de grand-touriste.

En réalité, la reconnaissance sociale dont a pu bénéficier un précepteur dépendait vraisemblablement de son parcours antérieur : pour ceux qui avaient déjà séjourné en Italie (Louis Dutens) ou effectué un Grand Tour (Thomas Brand), et qui possédaient de ce fait un réseau de relations ou d'amis, une certaine autonomie était sans doute possible. Les notations qui parsèment le récit du séjour romain de Louis Dutens sont d'ailleurs là pour le rappeler au lecteur, notamment lorsqu'il évoque sa fréquentation des salons romains : « Les maisons que je fréquentais le plus à Rome étaient celles du cardinal Alexandre Albani, de la duchesse de Bracciano, de la marquise Boccapaduli, et de la signora Maria Picelli⁴⁹⁵. » Parmi les hôtes de Dutens figurent quelques-unes des figures les plus éminentes de la société romaine de l'époque, en particulier le cardinal Alessandro Albani, qui était le neveu d'un ancien pape et un collectionneur renommé, et la marquise Margherita Boccapaduli, dont le salon était alors l'un des plus réputés à Rome. L'emploi du pronom « je » a manifestement pour but de signifier au lecteur que Louis Dutens, décidément, n'était pas un simple « gouverneur », bien que l'on puisse se demander s'il ne s'agit pas d'une individualisation un peu abusive - il s'agit, après tout, du premier séjour romain de l'auteur. On peut également évoquer le cas de Thomas Brand dont la correspondance, au début des années 1790, montre qu'il profitait des séjours à Rome pour réactiver les relations amicales qu'il y avait nouées au cours de ses voyages précédents. C'est ainsi, par exemple, qu'il écrit à sa sœur, en mars 1792 : « J'ai trouvé la pauvre Lady Knight en meilleure santé que je ne m'y attendais, mais je crains qu'elle ne dure plus très longtemps bien qu'elle puisse compter sur son incroyable force de caractère pour l'aider à traverser toutes les épreuves⁴⁹⁶. »

Une fois le Grand Tour accompli, le précepteur peut également chercher à acquérir une reconnaissance sociale, voire intellectuelle, par le biais de l'écriture. De fait, dès le XVIIe siècle, les anciens précepteurs ont contribué de manière significative à l'essor de la littérature de voyage : il suffit de rappeler, pour le démontrer, l'exemple de Richard Lassels dont l'expérience de précepteur a nourri l'écriture de son ouvrage paru en 1670. Le titre complet de l'ouvrage est, à cet égard, particulièrement éclairant puisqu'il précise que son auteur est « un gentilhomme qui a voyagé à travers l'Italie à cinq reprises, en tant que précepteur de plusieurs membres de l'aristocratie et de la *gentry* anglaises ». En raison des conventions sociales de l'époque, les anciens « grand-touristes » ne publiaient généralement ni les journaux intimes

⁴⁹⁵ Louis Dutens, *Mémoires ...*, *op. cit.*, tome 1, p. 291.

⁴⁹⁶ National Library of Scotland, MSS 10 061 (lettre à Susan Carr, datée du 22 mars 1792).

qu'ils rédigeaient au cours de leur voyage ni la correspondance échangée avec les membres de leur famille ou leurs amis restés en Grande-Bretagne⁴⁹⁷. C'est donc, en quelque sorte, aux anciens précepteurs qu'il revenait de rendre compte au public séduit par ce type de littérature de leur expérience - et, indirectement, de celle de leur ancien « élève ». La littérature de voyage est un « genre » caractérisé par une certaine diversité formelle, ce dont témoignent les ouvrages publiés par d'anciens précepteurs. On peut évoquer, tout d'abord, le guide de voyage rédigé dans le but de donner des conseils pratiques aux futurs voyageurs, de favoriser l'organisation de leur futur périple voire d'en orienter l'itinéraire et le programme. Louis Dutens a ainsi publié, dès 1775, un *Itinéraire des routes les plus fréquentées, ou Journal d'un voyage aux villes principales de l'Europe de 1768 jusqu'en 1783* dans lequel il fournit une foule de conseils très concrets sur les pays et les villes visités (unités de mesure et monnaies utilisées, distances à parcourir d'une ville à l'autre, auberges à fréquenter en priorité, etc.)⁴⁹⁸ : 41 pages, sur un total de 175, puisque l'ouvrage est volontairement concis afin d'être plus facilement maniable au cours du voyage, sont consacrées au voyage d'Italie, dont un cinquième à la seule ville de Rome⁴⁹⁹ qui fait donc l'objet d'un traitement privilégié. On peut aussi penser à l'ouvrage publié en 1787 par Thomas Martyn. Il faut, dans un deuxième temps, prendre en compte un type d'ouvrage devenu assez courant au cours du XVIIIe siècle : le récit de voyage, plus ou moins retravaillé, publié sous une forme pseudo-épistolaire avec un titre générique débutant par les mots *Letters from Italy*. C'est dans cette catégorie qu'il convient manifestement de ranger l'ouvrage de John Moore qui fut, en fait, publié en deux parties en 1779 puis en 1781 - c'est ce deuxième ouvrage qui porte explicitement sur la partie italienne du Grand Tour effectué par le médecin. Ce récit du voyage italien connut d'ailleurs un certain succès puisqu'il fut réédité à quatorze reprises au cours des vingt années qui suivirent sa parution⁵⁰⁰. Quant aux mémoires de Louis Dutens, ils ne relèvent pas à proprement parler de la littérature de voyage. De l'aveu même de l'auteur, il n'est pas question de rendre compte de manière détaillée des villes italiennes visitées avec Lord Algernon Percy à la fin des années 1760 : « Le goût et la magnificence des églises et des palais surpassent tout ce que l'on peut dire ; c'est pourquoi je

⁴⁹⁷ On peut néanmoins citer quelques exceptions comme les ouvrages de Peter Beckford (*Familiar Letters from Italy to a Friend in England*) ou de Richard Colt Hoare (*Recollections Abroad, during the Years 1785, 1786, 1787*), bien que ce dernier n'ait pas, à proprement parler, effectué un « Grand Tour ». On peut également penser à la publication, anonyme dans un premier temps, de la correspondance d'Anna Miller (*Letters from Italy*).

⁴⁹⁸ Stéphane Blond, « N'oubliez pas le guide ! L'*Itinéraire d'une partie de l'Europe* de Louis Dutens », in Pierre-Yves Beaurepaire et Pierrick Pourchasse, sous la dir. de, *Les Circulations ...*, op. cit., pp. 259-278.

⁴⁹⁹ Louis Dutens, *Itinéraire des routes les plus fréquentées, ou Journal d'un voyage aux villes principales de l'Europe de 1768 jusqu'en 1783, 1784* (2^{ème} édition, la 1^{ère} datant de 1775), pp. 10-19. Il ne consacre, par ailleurs, qu'une demi-page à la ville de Turin qu'il connaît pourtant particulièrement bien pour y avoir résidé.

⁵⁰⁰ Henry L. Fulton, *Dr. John Moore ...*, op. cit., pp. 349-406.

me tairai sur ce sujet, d'autant qu'il faudrait un volume entier pour décrire les particularités de cette ville⁵⁰¹ [...]. » Elles peuvent cependant, en raison de leur titre (*Mémoires d'un voyageur qui se repose*) et dans la mesure où d'importants passages sont consacrés aux différents séjours effectués par leur auteur en Italie, être utilisées comme source par l'historien du Grand Tour et, plus généralement, du voyage d'Italie. On peut également citer l'exemple de William Patoun qui a publié, à la suite du Grand Tour qu'il a effectué aux côtés de Brownlow Cecil, un véritable *vademecum* du futur grand-touriste intitulé : *Advice on Travel in Italy*⁵⁰² ; l'étape romaine, en toute logique, y occupe la place la plus importante, soit trois pages et demie⁵⁰³ (contre deux pages seulement pour Bologne ou même pour Florence).

La lecture de l'abondante littérature de voyage publiée au cours du siècle des Lumières, à l'apogée du Grand Tour, montre une évolution dans la manière d'écrire sur le voyage d'Italie. On peut en effet noter, avec Attilio Brilli⁵⁰⁴, un changement dans le ton employé par les auteurs de ces ouvrages. Alors que ces derniers se caractérisaient, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, par une volonté affichée de neutralité, proscrivant toute intervention de la subjectivité de l'auteur, on voit le « moi » surgir et influencer de plus en plus nettement la teneur des propos à partir des années 1760-1770. Il faut rappeler à ce propos la prégnance et la signification du jeu sur les pronoms « je » et « nous » dans les récits de Louis Dutens et de John Moore. Cette évolution doit sans doute être mise en relation avec celle des mentalités collectives qui laissent une part de plus en plus marquée à l'expression de l'individualité, du sentiment et de la sensation. On peut s'interroger, d'ailleurs, sur la fonction de ces ouvrages, sur le but que leur assignent leurs auteurs. La démarche semble, de manière directe ou indirecte, s'apparenter à ce que l'on pourrait nommer un rite de légitimation. La fonction directe de ces textes est à la fois de satisfaire une demande sociale et d'offrir à leurs auteurs une légitimité « intellectuelle » leur permettant par la suite de s'agréger à la République des Lettres ou aux réseaux littéraires qui en formaient les marges : c'est ainsi que Louis Dutens a fini par devenir, en 1775, membre associé de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et que John Moore a pu connaître un certain succès dans les milieux intellectuels et littéraires londoniens à partir des années 1780⁵⁰⁵,

⁵⁰¹ Louis Dutens, *Mémoires ...*, *op. cit.*, tome 1, p. 289. L'auteur fait référence, dans ce passage, à la ville de Rome ; il est d'ailleurs intéressant de noter qu'il se concentre, dans son récit, sur la dimension mondaine du séjour dans la Ville Éternelle, faisant l'impasse sur la découverte de son patrimoine antique. *L'Itinéraire ...* démontre pourtant qu'il a une bonne connaissance de ce dernier, acquise en réalité au cours de plusieurs séjours.

⁵⁰² John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, pp. XXXIX-LII. Le texte, selon John Ingamells, aurait été rédigé vers 1766.

⁵⁰³ *Ibid.*, pp. XLV-XLVIII.

⁵⁰⁴ Attilio Brilli, *Quand voyager était un art ...*, *op. cit.*, pp. 20-30.

⁵⁰⁵ Il y croise d'ailleurs Hester Piozzi qui a elle-même effectué un séjour prolongé en Italie au milieu des années 1780.

publiant une série d'ouvrages de genres différents, dont trois romans. Leur fonction indirecte est de témoigner de la reconnaissance de leurs auteurs pour leurs protecteurs respectifs. La dédicace de John Moore au duc de Hamilton, placée en exergue du premier tome du récit de voyage qu'il publie en 1779, n'est évidemment pas un hasard : il est fondamental pour lui de conforter sa place dans l'entourage d'un puissant aristocrate qu'il a accompagné au quotidien au cours de ses années de formation, mais aussi de témoigner de l'accomplissement, par ce dernier, d'un rituel d'entrée dans le monde. On peut d'ailleurs mettre cette pratique littéraire en rapport avec la pratique artistique qui consistait, pour le grand-touriste, à faire réaliser son portrait en voyageur éclairé par un peintre à la mode tel que Pompeo Batoni - ce fut d'ailleurs le cas pour le duc de Hamilton, comme l'indique la correspondance de John Moore⁵⁰⁶. Quoi qu'il en soit, en associant son nom ou son image, pour la postérité, à ceux de son bienfaiteur, l'ancien précepteur témoigne bel et bien de la position qui est la sienne : celle d'un obligé.

S'il fallait démontrer combien le rôle de précepteur pouvait déterminer le parcours de celui qui s'en était acquitté avec brio, le meilleur exemple, bien qu'exceptionnel, serait sans doute celui de John Hinchliffe. Son séjour à Rome, en 1762, lui a, en effet, véritablement permis de poursuivre son ascension sociale : en achevant de gagner la confiance de John Crewe, son protégé, il a eu par la suite l'occasion unique d'entrer dans une famille de la grande bourgeoisie anglaise en épousant la sœur de ce dernier, Elizabeth ; en y rencontrant le duc de Grafton, dont il a su également gagner l'estime, il a pu accéder à la charge de chapelain ordinaire du roi George III, en 1768, puis à un évêché, celui de Peterborough, en 1769. Entrer dans la clientèle d'un Grand, à l'occasion d'un Grand Tour par procuration, peut donc constituer une indéniable opportunité, même si la plupart des anciens précepteurs ne quittent guère le statut de domestique, comme le montre par exemple le parcours d'Edward Murphy, « promu » au rang de majordome et d'homme de confiance du comte de Charlemont à leur retour d'Italie.

2) *Les intermédiaires : à l'interface entre les voyageurs et la société « locale »*

Ceux que l'on peut appeler, faute d'un meilleur terme, des « intermédiaires », c'est-à-dire des prestataires de services divers destinés aux voyageurs, font partie des résidents britanniques qui ont passé une grande partie de leur vie à Rome - certains d'entre eux, comme James Russell, Gavin Hamilton ou Colin Morison, y sont même morts. Comment caractériser leurs activités

⁵⁰⁶ Duc d'Argyll, *Intimate Society Letters ...*, op. cit., vol. 2, pp. 413-414 (lettre du 24 mai 1776).

multiples et souvent interdépendantes ? Sont-ils complémentaires ou concurrents ? À partir de quand les Britanniques ont-ils acquis une influence majeure au sein de ce groupe ?

Il n'est pas aisé de définir le rôle d'un intermédiaire. Le terme d'agent qu'utilise Janine Barrier dans l'un de ses articles sur le sujet⁵⁰⁷ pose d'ailleurs partiellement problème puisqu'il renvoie d'emblée à la dimension marchande de leurs activités : cette dernière, certes, fut essentielle, mais elle ne saurait rendre compte de toute la complexité de ce milieu si particulier. Beaucoup d'entre eux sont, au départ, des artistes venus à Rome pour y compléter leur formation ou tenter d'y faire carrière en profitant de la présence de nombreux commanditaires publics ou privés. Si Gavin Hamilton, qui effectue un premier séjour dans la ville entre 1748 et 1750 avant de s'y installer définitivement en 1756⁵⁰⁸, a réussi à acquérir une véritable reconnaissance et à poursuivre une carrière de peintre florissante, il constitue une exception. Thomas Jenkins, quant à lui, semble avoir rapidement compris qu'il lui serait difficile de rencontrer un véritable succès en tant que peintre sur un marché aussi concurrentiel que l'était le marché romain de son temps ; c'est pourquoi il semble, dès le début des années 1760 au moins, s'être tourné vers des activités de complément, avant que ces dernières ne fournissent l'essentiel de son revenu : « Winckelmann, qui fit la connaissance de Jenkins vers 1763, note, bien qu'il parle de lui comme d'un peintre, que ses revenus ne dépendaient pas seulement de son art. Il avait en fait déjà commencé à collectionner les antiquités⁵⁰⁹ [...] ». On pourrait, bien entendu, citer d'autres artistes qui se sont progressivement tournés vers une profession pouvant leur permettre d'acquérir un statut plus valorisant et un revenu plus conséquent, en particulier James Byres ou Colin Morison. C'est ce que remarquait d'ailleurs Daniela Gallo dans un article consacré aux antiquaires italiens ayant exercé leurs talents à Rome au cours des deux premiers tiers du XVIIIe siècle :

« Du reste, le fait même que l'antiquaire, c'est-à-dire l'érudit en matières d'antiques, de la Rome du XVIIIe siècle ait toujours été impliqué dans d'autres activités, qu'elles fussent mercantiles, politiques, artistiques ou, nous dirions aujourd'hui touristiques, semblerait étayer l'hypothèse que seul le négoce – notamment à l'époque du Grand Tour – ou une activité artistique tout à fait particulière comme celle de Piranèse, aient été à l'origine d'une certaine aisance du point de vue financier⁵¹⁰. »

Si le propos de Daniela Gallo s'applique essentiellement à ceux dont la compétence d'origine est précisément cette érudition « en matière d'antiques », il peut en grande partie être transféré

⁵⁰⁷ Janine Barrier, « Les agents britanniques au service des 'Grands touristes' à Rome. Une activité lucrative au XVIIIe siècle », *ArchHistoR*, n° 4, 2015, pp. 50-69.

⁵⁰⁸ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, pp. 447-450.

⁵⁰⁹ Thomas Ashby, « Thomas Jenkins ... », *op. cit.*, p. 491.

⁵¹⁰ Daniela Gallo, « Pour une histoire des antiquaires romains au XVIIIe siècle », in Jean Boutier, Brigitte Marin et Antonella Romano, sous la dir. de, *Naples, Rome, Florence. Une histoire comparée des milieux intellectuels italiens (XVIIe-XVIIIe siècles)*, Rome, École française de Rome, 2005, p. 269.

au cas des artistes qui ne pouvaient compter sur leur seul talent pour se distinguer. On peut distinguer deux périodes principales entre les années 1750 et les années 1790 : jusqu'au début des années 1760, ce sont les Italiens (en particulier Ridolfino Venuti) qui dominent le marché romain, même si quelques artistes britanniques réussissent à s'y faire une place, en particulier Matthew Brettingham, entre 1748 et 1754⁵¹¹, et James Russell entre 1740 et 1763⁵¹². Cette dernière date marque une césure puisqu'elle correspond à la mort de Venuti et de Russell⁵¹³ : elle semble ouvrir une seconde période au cours de laquelle triomphent Thomas Jenkins et quelques autres. La correspondance de Peter Grant, observateur acéré de la société romaine, témoigne de cette perception qui fut la sienne d'une relève de génération en 1763 ; c'est ainsi qu'il écrit à son parent et protecteur, James Grant, que « dans la mesure où Venuti et Russell sont tous deux en route pour l'éternité, notre ami Morison est décidé à se lancer dès le mois de novembre prochain dans la profession d'antiquaire. On lui a beaucoup conseillé d'entreprendre cette activité ; il est on ne peut plus qualifié dans ce domaine⁵¹⁴. »

La profession d'intermédiaire, on l'a dit, recouvre différents types d'activités requérant à la fois une expertise en matière d'art et d'archéologie (antiquaire), un savoir-faire en matière commerciale (agent, marchand d'art) et une capacité à construire et enrichir un réseau de producteurs et d'acquéreurs à l'échelle locale et internationale ; pour certains (Thomas Jenkins, mais aussi Peter Grant qui constitue, à bien des égards, un cas très particulier), on pourrait même ajouter la capacité à investir le champ politique et diplomatique.

Au-delà de la polyvalence, qui est devenue la règle, on peut sans doute distinguer deux types de profils, même si cette catégorisation se heurte à certaines limites : celui de l'antiquaire et celui de l'agent à proprement parler. L'antiquaire a pour fonction principale d'établir une médiation entre les sites ainsi que les savoirs qui permettent de les comprendre et les voyageurs ; il joue le rôle du cicérone, dont la figure apparaît comme incontournable dans les témoignages des générations successives de « grands-touristes ». James Byres et Colin Morison, tous deux écossais, furent deux des antiquaires les plus reconnus à Rome au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Voici, par exemple, un portrait de James Byres à la fin des années 1770 :

⁵¹¹ Francis Haskell et Nicholas Penny, *Pour l'amour de l'antique. La statuaire gréco-romaine et le goût européen, 1500-1900*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1999, pp. 114-115.

⁵¹² Jason M. Kelly, « Letters from a young painter abroad: James Russell in Rome, 1740-63 », *The Volume of the Walpole Society*, volume 74, 2012, pp. 61-164.

⁵¹³ *Ibid.*, pp. 78-79.

⁵¹⁴ Basil C. Skinner, « A Note on Four British Artists in Rome », *The Burlington Magazine*, vol. 99, n° 652, juillet 1957, p. 238 (Skinner cite une lettre actuellement conservée dans le fonds Seafield, aux National Records of Scotland d'Édimbourg ; cette dernière est datée du 12 septembre 1763).

« C'est une chance, pour ceux qui sont curieux des antiquités, que d'avoir un guide aussi admirable que M. Byres, un gentilhomme qui fait autorité et dont le père, quittant l'Angleterre après la rébellion de 1745, a éduqué son fils en France et l'a placé dans une situation qu'il a quittée en 1756 en raison de la décision prise par le Parlement de déposséder de tous leurs biens ceux qui ne décideraient pas de rentrer en Écosse. Après avoir passé un an ou deux en Grande-Bretagne, il est venu à Rome pour y étudier la littérature et, après quelques années de labeur, a entrepris de faire visiter les antiquités, une activité dans laquelle il réussit si bien qu'il est certain d'être constamment employé⁵¹⁵. »

Ce portrait très positif peut étonner dans la mesure où il s'agit de celui d'un jacobite notoire, donc a priori peu recommandable pour un aristocrate loyal à la dynastie hanovrienne ; ce parfum sulfureux n'a, cependant, pas empêché James Byres d'attirer à lui, sur le long terme, de nombreux « grands-touristes ». On comprend, au passage, que le succès de l'antiquaire se mesure à sa réputation : il doit faire « autorité » par son savoir et faire la preuve de l'utilité du « cours d'antiquités » qu'il dispense dans le but d'attirer un grand nombre de clients. Dans la mesure où le cicérone détient un savoir qu'il monnaie, il entretient avec les voyageurs une relation d'interdépendance : il est tributaire d'eux pour sa subsistance tandis que ces derniers le sont également de lui pour trouver leur chemin à travers Rome et mener à bien leur projet de perfectionnement individuel. Le rôle du cicérone dans l'expérience romaine de nombreux voyageurs a donné lieu, assez logiquement, à un débat sur son utilité réelle dont on trouve, par exemple, un écho dans le récit de voyage de George Edward Ayscough :

« Au cas où vous ne sauriez pas ce que sont ces cicérones, je vous apprendrai qu'il s'agit d'un tas d'abbés⁵¹⁶ souffreteux, auxquels les étrangers paient un salaire fixé d'avance et se voient constamment imposer leur présence à table ; ils sont ensuite emmenés, tels des ours de foire, par ces messieurs *très instruits*⁵¹⁷ pour inspecter et écouter une leçon sur les curiosités de la Rome antique et moderne⁵¹⁸. »

Sans doute Ayscough traduit-il, jusque dans son outrance, l'opinion de certains de ses contemporains : les cicérones seraient ainsi des gens imbus d'un savoir inutile, vénaux et vivant aux crochets des voyageurs étrangers en profitant de leur crédulité.

L'agent, quant à lui, a pour fonction d'établir une médiation entre les producteurs du marché romain (les artistes) et les consommateurs potentiels (les amateurs-collectionneurs) qui sont de passage dans la Ville Éternelle, c'est-à-dire entre l'offre et la demande. Leur intérêt, d'ailleurs, est d'entretenir cette offre et cette demande. Ces intermédiaires servent donc d'agent à plusieurs titres : ils permettent, en effet, aux artistes d'accéder à une clientèle privilégiée ; ils permettent aux riches voyageurs d'accéder aux œuvres qu'ils souhaitent acquérir - ou, en tout cas, ils le

⁵¹⁵ British Library, Add. MS 35 378 (lettre de Philip Yorke à son oncle, le comte de Hardwicke, datée du 31 octobre 1778).

⁵¹⁶ Si tous ne sont pas des membres du clergé, comme on l'a vu, ils portent souvent un vêtement noir qui peut faire penser à un habit clérical. On retrouve ici l'anticatholicisme qui est de bon ton chez un voyageur britannique à la fin des années 1760.

⁵¹⁷ Le terme est en italique dans le texte d'origine.

⁵¹⁸ George Edward Ayscough, *Letters ...*, *op. cit.*, p. 164.

leur laissent croire. L'intense activité de James Russell au début des années 1750, dont nous pouvons nous faire une idée assez précise à l'aide de sa correspondance, fournit un bon exemple de ce rôle protéiforme⁵¹⁹ :

« J'ai reçu depuis quelque temps un certain nombre de tableaux de M. Patch et de M. Chambers⁵²⁰, de même que le paysage de Monsieur Vernet, que j'avais l'intention de vous faire parvenir en même temps que ceux de M. Wilson ; mais ce dernier m'a appris dernièrement qu'il avait votre permission, bien qu'elles fussent terminées, de les garder par devers lui pendant quelque temps encore. Cela a perturbé mon dessein qui était, en conformité avec vos instructions précédentes, de vous envoyer un chargement à la première occasion, dans la mesure où il me semblait que faire deux envois, au lieu d'un, représenterait une dépense inutile. Je suppose que M. Wilson ne peut pas, en toute raison, retenir ses tableaux plus longtemps, si bien que j'ai bon espoir de vous informer rapidement de leur envoi. Vierpyl a terminé vos tables en marbre et la statue du Faune est bien avancée - elle promet d'ailleurs d'être une très grande réussite, par la qualité du matériau comme par celle du travail ; il me dit qu'il a eu beaucoup de chance avec le morceau de marbre qu'il a utilisé pour réaliser votre statue⁵²¹. »

Cette lettre envoyée à Ralph Howard, un riche voyageur irlandais qui avait noué contact avec James Russell au cours de son séjour à Rome en janvier et février 1752⁵²², expose la position qui était celle de l'agent, à l'interface entre un client et plusieurs artistes (des peintres : Thomas Patch, George Chalmers, Richard Wilson ; un sculpteur : Simon Vierpyl) qui bénéficiaient de ses commandes : son rôle, en l'occurrence, est de veiller à ce que ces commandes soient bien conformes aux attentes du client et qu'elles lui parviennent dans un délai raisonnable, mais aussi de s'occuper de l'emballage des œuvres en question et des démarches administratives nécessaires pour leur expédition vers la Grande-Bretagne. On comprend, par ailleurs, qu'il ne s'agit pas toujours d'une position aisée puisque l'un des artistes peut prendre la liberté de traiter en direct avec le commanditaire. L'agent, on le voit également, peut être chargé d'acquérir les tableaux de maître qui intéressent les amateurs - dans certains cas d'ailleurs, faute de pouvoir acquérir l'original ou d'obtenir l'indispensable licence d'exportation de la part des autorités, il doit s'avouer vaincu ou fournir une copie de bonne qualité. La correspondance qu'entretient James Russell avec Ralph Howard montre en outre qu'il est chargé d'informer ce dernier des progrès de certaines fouilles archéologiques en cours dans les environs de Rome⁵²³. L'expérience des décennies suivantes montre que la relation entre un agent et son client n'est

⁵¹⁹ D'autant plus que James Russell est l'un des intermédiaires les plus polyvalents de son époque, alliant de véritables compétences d'antiquaire à une grande habileté sur le plan commercial. En ce sens, comme Byres, il se situe à la charnière entre les deux « profils » évoqués.

⁵²⁰ Il s'agit, en fait, de George Chalmers.

⁵²¹ Jason M. Kelly, « Letters ... », *op. cit.*, pp. 81-82 (lettre envoyée par James Russell à l'un de ses principaux clients, Ralph Howard, le 20 septembre 1752 ; cette lettre, retranscrite avec d'autres dans le cadre de cet article, est actuellement conservée à la National Library of Ireland).

⁵²² John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 528.

⁵²³ Jason M. Kelly, « Letters ... », *op. cit.*, pp. 75-76 (lettre envoyée le 6 juin 1752 et qui rend compte d'une fouille en cours à la Villa d'Hadrien de Tivoli : on peut d'ailleurs se demander, à ce propos, s'il s'agit de répondre au désir d'un client ou de le susciter).

pas exclusive : ce dernier peut en effet avoir recours à plusieurs agents qu'il met ainsi en concurrence afin d'obtenir ce qu'il souhaite aux meilleures conditions possibles, comme le montre la correspondance qu'ont entretenue pendant près de trente ans Thomas Jenkins, Gavin Hamilton et James Byres avec Charles Townley, l'un des collectionneurs les plus renommés du dernier tiers du siècle⁵²⁴. On retrouve, quoi qu'il en soit, ce principe d'interdépendance entre les différents acteurs du marché.

Les agents permettent enfin, dans certains cas, à des responsables politiques d'accéder à des informations sur les Britanniques qui sont de passage ou qui résident à Rome et donc d'exercer un contrôle indirect sur ces derniers : Thomas Jenkins, on le sait, était considéré au cours du dernier tiers du XVIIIe siècle comme le représentant officieux du gouvernement britannique « officiel » à Rome⁵²⁵ tandis que l'abbé Peter Grant était soupçonné d'agir comme espion à la solde de la cour des Stuart grâce à ses contacts privilégiés avec des voyageurs de toutes obédiences politiques⁵²⁶.

Le rôle de ces intermédiaires, en étroite interaction avec les différents pouvoirs qui coexistaient à Rome, permet en partie de comprendre pourquoi les Britanniques jouèrent un rôle particulier d'animateurs, de facilitateurs et même de prescripteurs au sein d'une ville marquée par son cosmopolitisme. Que certains d'entre eux aient tenté de mettre en place de véritables dynasties (ce fut le cas, par exemple, de James Byres avec son neveu Patrick Moir⁵²⁷) montre quel poids économique et quelle influence culturelle ils avaient acquis au fil des décennies. Cette volonté fut cependant contrariée par la tourmente révolutionnaire, et surtout par l'arrivée des troupes françaises au cours de l'année 1798.

⁵²⁴ Ilaria Bignamini et Clare Hornsby, *Digging and Dealing ...*, *op. cit.*, vol. 2 (ce volume reproduit une série de lettres échangées entre quelques agents très célèbres et leurs clients entre 1764 et 1798).

⁵²⁵ Thomas Ashby, « Thomas Jenkins ... », *op. cit.*, pp. 493-498.

⁵²⁶ Lesley Lewis, *Connoisseurs ...*, *op. cit.*, p. 123. Peter Grant, de fait, était surveillé à Rome par le cardinal Alessandro Albani.

⁵²⁷ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 665.

CONCLUSION

Au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, plus que jamais, Rome polarise les voyageurs et les résidents britanniques. Grâce aux vestiges de son glorieux passé, à l'institution du Grand Tour, qui arrive alors à maturité, et au dynamisme de son marché de l'art, elle continue d'exercer sur eux une véritable fascination qui justifie que l'on y séjourne, voire que l'on y revienne. Il faut cependant insister sur les limites de la notion de « Grand Tour » pour désigner des pratiques du voyage et du séjour qui apparaissent de plus en plus diverses : le Grand Tour en tant que tel, c'est-à-dire en tant que voyage de formation destiné aux héritiers de l'aristocratie, perdure bien jusqu'à la période révolutionnaire, mais le séjour d'Edward Gibbon, celui de Mary Berry ou même celui de William Weddell ne peuvent être compris dans leur complexité en utilisant cette seule catégorie. Que le modèle du Grand Tour reste une référence dominante est un fait ; mais il semble qu'il ait été approprié par un public de voyageurs plus nombreux et plus divers, et progressivement adapté à leurs préoccupations ou à leurs moyens financiers. Cette pluralité de séjours romains, dans les dernières décennies du siècle, apparaît à la fois conformiste et novatrice : conformiste dans son programme, novatrice dans ses conditions matérielles. C'est toujours, en somme, la même Rome qui attire les voyageurs, celle du Forum, du Panthéon et des églises baroques ; mais c'est d'une manière plus autonome, et donc plus intime, qu'ils la découvrent, en déchiffrant un plan de la ville et en utilisant les détails de plus en plus précis que leur fournissent leurs guides. On peut noter, d'ailleurs, qu'en ce domaine, l'offre éditoriale s'est peu à peu adaptée à cette nouvelle demande sociale.

De fait, voyageurs et résidents britanniques sont généralement les bienvenus à Rome. Ils contribuent, en effet, largement à son économie par les dépenses des uns et les activités des autres, inspirant ce commentaire à Peter Beckford : « Rome, qui devait son origine à des étrangers, tient toujours sa fortune de la même source. Pour ne parler que des Anglais, on estime qu'ils dépensent plus de cinquante mille livres par an sur la *Piazza di Spagna* et dans son quartier⁵²⁸ [...]. » Mais cet aspect ne constitue que l'un des enjeux que concentre la Ville Éternelle : cette dernière est également, on le verra, un lieu de pouvoirs, formels et informels, souvent rivaux, et fait l'objet, à ce titre, d'une attention particulière de la part des autorités britanniques. Elle est aussi un lieu où émergent et se renouvellent des savoirs et des formes artistiques - en particulier le néo-classicisme, à partir des années 1760 - pour rayonner, ensuite,

⁵²⁸ Peter Beckford, *Familiar ...*, *op. cit.*, volume II, p. 316. Le terme « Anglais » renvoie, bien entendu, à l'ensemble des Britanniques de passage à Rome - et, en particulier, aux plus riches d'entre eux, qu'ils soient ou non en train d'effectuer un « Grand Tour ».

sur l'ensemble de l'Europe. De ces luttes de pouvoirs et de cette effervescence intellectuelle et artistique, les Britanniques, qu'ils soient des commanditaires, des intermédiaires ou des artistes, sont souvent des acteurs essentiels.

DEUXIÈME PARTIE

**ROME, LIEU DE POUVOIR(S) ET FOYER CULTUREL POUR
LES BRITANNIQUES**

INTRODUCTION

Lorsque les Britanniques arrivent à Rome, pour y effectuer un séjour de quelques semaines ou de quelques mois, ou bien pour s'y établir plus durablement, ils doivent composer avec une situation bien différente de celle des autres grandes villes d'Italie : leur gouvernement n'y dispose d'aucune représentation diplomatique (agent, consul), mais une famille royale en exil, qui n'a pas renoncé au pouvoir, y est hébergée depuis plusieurs décennies. On comprend que, dans ces conditions, l'accueil et le contrôle de cette population étrangère ait constitué un enjeu particulier pour les autorités pontificales⁵²⁹. Les Britanniques, pour faire face à cette situation qui était susceptible de rendre leur séjour plus difficile, ont dû développer au fil du temps des stratégies d'adaptation. Un homme a joué un rôle-clé, à l'interface entre la papauté, les Hanovre et la communauté britannique de Rome : Thomas Jenkins. Considéré par beaucoup comme le représentant officieux de la Grande-Bretagne à partir des années 1770 au moins, il s'est assez rapidement imposé comme un acteur incontournable sur la scène politique et culturelle romaine. D'autres acteurs ont joué un rôle qu'il n'est pas toujours facile de déterminer dans les relations entre le gouvernement britannique et le Saint-Siège : parmi ces derniers, il faut citer le cas de John Coxe Hippisley⁵³⁰ qui a séjourné à Rome à plusieurs reprises au cours de la période et a manifestement tenté d'œuvrer, sans succès, au rétablissement de relations officielles entre les deux États.

De fait, les Britanniques de Rome, les voyageurs comme les résidents, ont été partie prenante, au même titre que d'autres communautés étrangères (les Français, en particulier⁵³¹), du dynamisme culturel de la Ville Éternelle au cours de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Quelles furent les spécificités de leur rôle et en quoi ont-ils contribué à la structuration de la vie intellectuelle et du marché de l'art de Rome ? Dans quelle mesure peut-on les considérer comme des producteurs et des prescripteurs de nouvelles normes et de nouvelles formes en matière artistique ? Quel rôle ont-ils joué dans le développement de l'archéologie à Rome⁵³² et dans ses environs au cours de cette période décisive ?

⁵²⁹ Matteo Sanfilippo, « Il controllo politico e religioso sulle comunità straniere a Roma e nella penisola », in Massimiliano Ghilardi, Gaetano Sabatini, Matteo Sanfilippo et Donatella Strangio, sous la dir. de, *Ad ultimos usque terrarum terminos in fide propaganda. Roma fra promozione e difesa della fede in età moderna*, Viterbe, Edizioni Sette Città, 2014, pp. 85-110.

⁵³⁰ John Ingamells, *A Dictionary of British and Irish Travellers in Italy, 1701-1800*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1997, pp. 501-502.

⁵³¹ Gilles Montègre, *La Rome des Français au temps des Lumières. Capitale de l'antique et carrefour de l'Europe, 1769-1791*, Rome, École française de Rome, 2011, *passim*.

⁵³² Ilaria Bignamini et Clare Hornsby, *Digging and Dealing in Eighteenth-Century Rome*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2010, vol. 1, pp. 1-16.

Si l'historiographie récente s'est beaucoup intéressée au statut de « capitale culturelle »⁵³³ de Rome au siècle des Lumières, dans ses différentes dimensions, elle n'a guère insisté sur les rouages institutionnels et politiques de cette double capitale⁵³⁴ (capitale spirituelle, celle de la chrétienté catholique ; capitale politique, celle des États du pape) au sein de laquelle, par la force des choses, des Britanniques ont exercé une influence particulière, à titre officiel ou à titre officieux⁵³⁵. À cet égard, plusieurs périodes, on le verra, peuvent être dégagées, la mort du « Vieux Prétendant », en janvier 1766, marquant une rupture relative. On s'efforcera donc ici de cerner les problèmes concrets posés par l'absence d'un représentant officiel du gouvernement des Hanovre et la manière dont plusieurs substituts se sont, successivement ou simultanément, imposés à la communauté britannique. Ensuite, il conviendra de montrer comment cette dernière, et en particulier les gens de lettres et les artistes, a contribué au rayonnement international de la capitale des États de l'Église, relayant en quelque sorte la politique menée par les papes depuis la Renaissance et surtout la Contre-Réforme⁵³⁶, tout en étant également attentif à la production et à la circulation à partir de Rome de nouveaux savoirs et de nouveaux modèles artistiques, en particulier du modèle néo-classique.

⁵³³ Christophe Charle, sous la dir. de, *Le temps des capitales culturelles, XVIIIe-XXe siècles*, Seyssel, Champ Vallon, 2009.

⁵³⁴ Hanns Gross, *Rome in the Age of the Enlightenment. The post-Tridentine syndrome and the ancien regime*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002 (2^{ème} édition), pp. 40-54.

⁵³⁵ Edward Corp, *The Stuarts in Italy, 1719-1766. A Royal Court in Permanent Exile*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011. L'ouvrage, par définition, se concentre avant tout sur la période qui précède le cadre chronologique de cette étude. Seul le chapitre 17, « The decline of the court, 1747-1766 » porte directement sur ce dernier.

⁵³⁶ Gérard Labrot, *L'image de Rome : une arme pour la Contre-Réforme, 1534-1677*, Seyssel, Champ Vallon, 1993.

CHAPITRE 4 – LES BRITANNIQUES ET LES POUVOIRS À ROME

L'histoire politique de la communauté britannique de Rome au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle reste largement, on l'a dit, à écrire. Parmi les rares ouvrages qui abordent cette question, on peut citer celui de Lesley Lewis, *Connoisseurs and Secret Agents in Eighteenth-Century Rome*, publié en 1961. L'intérêt principal de cet essai, écrit par une historienne de l'art, réside dans le dépouillement de la correspondance échangée par Horace Mann, représentant officiel de la couronne britannique à la cour de Florence, et le cardinal Alessandro Albani⁵³⁷ : c'est ainsi que fut mis en lumière le rôle joué par le cardinal Albani dans la surveillance indirecte exercée par le gouvernement britannique sur la cour en exil des Stuart, fixée à Rome depuis 1719, ainsi que sur les Britanniques qui étaient amenés à séjourner dans la capitale des États pontificaux.

Il n'en reste pas moins que l'absence de relations diplomatiques officielles entre la Grande-Bretagne et le Saint-Siège a créé une situation très particulière pour les Britanniques à Rome. La nature n'aimant pas le vide, il est devenu nécessaire, au fil du temps, d'inventer un système parallèle permettant aux ressortissants britanniques de bénéficier de services équivalents à ceux dont ils pouvaient bénéficier dans les autres cours italiennes (Turin, Venise, Florence et Naples, pour ne citer que les principales). Ce système se révèle fort complexe puisqu'il s'articule autour d'une série de pôles (certaines cours cardinalices⁵³⁸ et aristocratiques, en particulier) et d'acteurs officieux (des résidents britanniques au sein desquels il convient de faire une place particulière à Thomas Jenkins qui, faut-il le rappeler, n'est pas un diplomate).

I. L'absence de représentation officielle du souverain britannique à Rome

La rupture des relations entre la cour de Londres et celle de Rome remonte à la Réforme henricienne⁵³⁹. En dépit de la brève parenthèse du règne de Mary Tudor (1553-1558), au cours duquel la souveraine tenta de rétablir l'allégeance de la couronne anglaise à la papauté, cette rupture prit un caractère durable sous le règne d'Elizabeth I^{ère} (1558-1603), en particulier après l'excommunication de la reine en 1570 ; c'est dans ce contexte, en 1579, que fut fondé à Rome

⁵³⁷ Cette correspondance est actuellement conservée dans deux sites : le *Public Record Office* (Londres) et les Archives d'État autrichiennes (Vienne).

⁵³⁸ La cour du cardinal de Bernis est, on le verra, un cas particulier (mais pas unique si l'on songe également à celle de l'ambassadeur d'Espagne) puisqu'il s'agit d'une cour d'ambassade qui n'hésite pas à recevoir les visiteurs britanniques durant leur séjour romain.

⁵³⁹ Stéphane Jettot et François-Joseph Ruggiu, *L'Angleterre à l'époque moderne, des Tudors aux derniers Stuart*, Paris, Armand Colin, 2017, pp. 16-23.

le *Venerable English College*, destiné à former des prêtres anglais avant de renvoyer ces derniers prêcher le catholicisme dans leur pays natal. Elle prit un caractère définitif après la Glorieuse Révolution de 1688 et la déposition de Jacques II. La papauté décide alors d'apporter son soutien politique et matériel aux Stuart : elle reconnaît, en 1701, le fils de Jacques II, James Francis Edward Stuart⁵⁴⁰, comme seul prétendant légitime aux couronnes d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse, puis accueille ce dernier à Rome ; il y établit d'ailleurs sa cour dès 1719. Clément XI met à sa disposition le Palazzo Muti, situé sur la Piazza dei Santi Apostoli, donc tout près de la résidence papale de Monte Cavallo⁵⁴¹ : il devient dès lors le « Palazzo del Re ». Si l'absence d'une ambassade britannique à Rome se comprend, dans ce contexte, elle n'empêche pas la cour de Saint-James⁵⁴² de s'informer sur l'activité politique et diplomatique des Stuart ainsi que sur les allées et venues de ses ressortissants dans la Ville Éternelle. Elle crée, en revanche, pour ces derniers, une série de problèmes pratiques auxquels il convient donc de trouver des solutions.

1) *De l'utilité de disposer d'une représentation diplomatique permanente dans les cours italiennes*

En raison du morcellement politique de la péninsule italienne, un État comme la Grande-Bretagne se devait d'entretenir une présence diplomatique dans une série de capitales, ce qui supposait un coût non négligeable. Le cas général, pour le XVIII^e siècle, est rappelé par Lesley Lewis :

« Dans les États souverains d'Italie, les intérêts de la Grande-Bretagne étaient normalement représentés par un Résident, Envoyé Extraordinaire ou Ministre Plénipotentiaire qui s'occupait des affaires politiques de manière générale, et d'un Consul qui s'occupait principalement du commerce mais qui jouait parfois, par délégation, le rôle d'un supérieur hiérarchique dont les fonctions recoupaient partiellement les siennes⁵⁴³. »

C'est ainsi, explique-t-elle ensuite à titre d'exemple, que la Grande-Bretagne était représentée en Toscane par un résident basé à Florence - ce fut le cas, notamment, de Horace Mann entre 1740 et 1786⁵⁴⁴ : il reçut d'abord le titre de résident, puis, en 1765, celui d'envoyé et enfin, en 1782, celui de ministre plénipotentiaire - et par un consul basé au port de Livourne, l'un des

⁵⁴⁰ Le « Vieux Prétendant » comme le surnommaient les Britanniques loyalistes ; Jacques III d'Angleterre et d'Irlande (et Jacques VIII d'Écosse) comme le nommaient ses partisans, les Jacobites.

⁵⁴¹ Il s'agit de l'actuel Palais du Quirinal.

⁵⁴² Le Palais de Saint-James était alors la principale résidence royale à Londres et jouait un rôle essentiel dans le fonctionnement administratif de la monarchie.

⁵⁴³ Lesley Lewis, *Connoisseurs and Secret Agents in Eighteenth-Century Rome*, Londres, Chatto & Windus, 1961, pp. 21-22.

⁵⁴⁴ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 635.

plus actifs d'Italie du Nord pour le commerce⁵⁴⁵. Dans le cas des États du Pape, c'est au port de Civitavecchia qu'aurait dû se trouver un consul britannique - et de fait, un consul était bien présent sur place, à ceci près qu'il était censé y représenter les intérêts du Prétendant Stuart, et non ceux de la dynastie hanovrienne⁵⁴⁶. Outre Horace Mann, on connaît plusieurs résidents britanniques célèbres dans l'Italie du second XVIIIe siècle, notamment Joseph Smith (v. 1700-1770), qui fut consul à Venise entre 1744 et 1760⁵⁴⁷, ou William Hamilton (1730-1803), qui fut ambassadeur à Naples entre 1764 et 1800⁵⁴⁸. Ces postes, on le voit, étaient assez souvent occupés pour une longue période, ce qui n'est pas sans rappeler la longue ambassade du cardinal de Bernis, représentant les intérêts français à Rome entre 1769 et 1791⁵⁴⁹. Ce n'était pas la règle, cependant, au sein du personnel diplomatique britannique, comme le montre le cas de la cour de Turin où la Grande-Bretagne fut représentée par 34 diplomates au cours d'un « long XVIIIe siècle » (1691-1799)⁵⁵⁰ ; tous, d'ailleurs, n'étaient pas diplomates de formation, et le profil social de ces représentants était, de fait, très variable puisqu'on peut aussi bien mentionner le cas d'aristocrates tels que le 3^{ème} comte d'Essex (ministre plénipotentiaire de Grande-Bretagne à la cour de Turin entre 1731 et 1736⁵⁵¹) ou de roturiers d'origine française tels que Louis Dutens (secrétaire de l'envoyé extraordinaire britannique, Stuart Mackenzie, à la cour de Turin, entre 1758 et 1762, puis chargé d'affaires du gouvernement britannique à Turin entre 1763 et 1765⁵⁵²).

Le gouvernement d'une monarchie européenne pouvait, par ailleurs, être représenté d'une autre manière à Rome : par le biais d'un cardinal-protecteur. Les principales monarchies catholiques y disposaient ainsi d'un (France) ou de plusieurs (dans le cas de la couronne d'Espagne, en particulier) cardinaux-protecteurs chargés notamment de défendre leur position au sein du collège des cardinaux. Leur rôle était le plus souvent bien différent de celui d'un « envoyé extraordinaire » ou d'un « ministre plénipotentiaire » dans la mesure où ils ne disposaient pas de lettres d'accréditation auprès du Saint-Siège et n'étaient pas tenus de correspondre

⁵⁴⁵ Lesley Lewis, *Connoisseurs ...*, *op. cit.*, p. 22.

⁵⁴⁶ *Ibid.*, pp. 22-23.

⁵⁴⁷ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 869.

⁵⁴⁸ *Ibid.*, p. 453.

⁵⁴⁹ Gilles Montègre, *La Rome des Français ...*, *op. cit.*, pp. 199-276.

⁵⁵⁰ Christopher Storrs, « The British Diplomatic Presence in Turin: Diplomatic Culture and British Elite Identity, 1688-1789/98 », in Paola Bianchi et Karin Wolfe, sous la dir. de, *Turin and The British in the Age of the Grand Tour*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017, p. 81.

⁵⁵¹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 341.

⁵⁵² *Ibid.*, p. 325. Cette situation peu ordinaire explique d'ailleurs que Louis Dutens soit mentionné en tant que « voyageur britannique » dans le célèbre dictionnaire de John Ingamells.

régulièrement avec les gouvernements dont ils étaient censés représenter les intérêts⁵⁵³. Ils étaient, quoi qu'il en soit, indemnisés d'une manière ou d'une autre par ces gouvernements : le cardinal Gianfrancesco Albani, par exemple, reçut 6 000 couronnes par an, entre 1751 et 1795, en tant que cardinal-protecteur de Pologne⁵⁵⁴. On peut néanmoins signaler que ces deux fonctions pouvaient, à l'occasion, se confondre comme ce fut le cas pour le cardinal de Bernis, entre 1769 et 1791. Le cas de la Grande-Bretagne, une fois de plus, n'a pas manqué de poser problème à la suite de la Réforme henricienne, confirmée par les choix politiques effectués sous les règnes d'Edouard VI (1547-1553) puis d'Elizabeth Ière. De fait, au cours du XVIIIe siècle, si un cardinal-protecteur fut nommé de manière continue pour représenter l'Écosse (le poste fut occupé, en particulier, par le cardinal Gianfrancesco Albani, neveu d'Alessandro Albani et ami du cardinal-duc d'York, entre 1763 et 1803) et l'Irlande, ce ne fut pas le cas pour l'Angleterre, à l'exception du cardinal Filippo Antonio Gualterio que le Prétendant Stuart chercha à imposer entre 1717 et 1728. Dans le cas de l'Angleterre (qui, en réalité, ne disposa pas d'un cardinal-protecteur officiel au cours du XVIIIe siècle), de l'Écosse et de l'Irlande, c'est le pape qui nommait les cardinaux-protecteurs, sans consulter officiellement les monarques concernés, ce qui permettait sans doute de contourner l'épineuse question des relations diplomatiques avec la couronne de Grande-Bretagne, dont dépendaient les Églises d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande ; ces cardinaux n'étaient donc pas tenus d'entretenir des relations avec les gouvernements en question⁵⁵⁵.

S'il n'est pas possible, à partir de l'exemple romain, d'expliquer en quoi consistaient les fonctions d'un diplomate représentant la cour britannique dans une capitale italienne, on peut néanmoins les cerner à l'aide des témoignages de plusieurs voyageurs sur les autres cours qu'ils ont fréquentées à travers la péninsule.

a. Une fonction politique et administrative

Le rôle le plus important d'un diplomate, sans doute, au vu de la place grandissante qu'occupait la Grande-Bretagne sur l'échiquier géopolitique européen et mondial au XVIIIe siècle, était d'informer le gouvernement qu'il représentait sur la situation politique et militaire de l'État dans lequel il était basé. C'était l'une des conséquences les plus ennuyeuses, pour la

⁵⁵³ Gianvittorio Signorotto et Maria Antonietta Visceglia, sous la dir. de, *Court and Politics in Papal Rome, 1492-1700*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 168.

⁵⁵⁴ Lesley Lewis, *Connoisseurs ...*, *op. cit.*, p. 22.

⁵⁵⁵ Gianvittorio Signorotto et Maria Antonietta Visceglia, sous la dir. de, *Court and Politics in Papal Rome ...*, *op. cit.*, p. 163.

cour de Saint-James, de l'absence d'un résident ou d'un chargé d'affaires britannique à Rome. C'est d'ailleurs pour tenter de pallier, au moins partiellement, ce problème que le gouvernement britannique avait décidé de stipendier l'antiquaire prussien Philipp Von Stosch (1691-1757), chargé d'espionner les faits et gestes de la cour des Stuart entre 1722 et 1731⁵⁵⁶, date à laquelle il fut expulsé sous la pression du Prétendant. Il se réfugia alors à Florence d'où il continua à tenter d'informer le gouvernement britannique, bien que ses services fussent devenus moins profitables pour ce dernier.

C'est par l'intermédiaire de ses autres résidents en Italie que le gouvernement britannique devait donc maintenir une surveillance de la situation politique à Rome. Horace Mann, en particulier, était l'un de ses meilleurs informateurs grâce aux relations privilégiées qu'il entretenait avec deux types d'acteurs : les autres diplomates basés à Rome, d'une part, et le cardinal Alessandro Albani, sympathisant de la cause hanovrienne, d'autre part. Horace Mann mentionne, par exemple, les informations qu'il pouvait obtenir à l'occasion du Bailli de Breteuil, « à présent ambassadeur de Malte à Rome, dont la mère était une Fitz-James, et qui fréquenta le Jeune Prétendant pendant toute la période où il préparait, de France, son expédition en Angleterre⁵⁵⁷ ». Ce réseau à la fois officiel et officieux lui permit notamment de tenir très régulièrement la cour de Saint-James au courant de l'évolution de la santé du « Vieux Prétendant » dans les derniers mois de son existence. Ainsi envoie-t-il, le 3 janvier 1766, une première lettre destinée à prévenir le gouvernement britannique que James Francis Edward Stuart est mourant : « D'après le dernier courrier de Rome, le Prétendant était sur le point d'expirer ; il avait reçu l'Extrême-Onction et le Cardinal, son fils, avait embauché des juifs afin de préparer un appartement pour son frère, qui était attendu incessamment [...]⁵⁵⁸. » Quelques jours plus tard, le 10 janvier, il envoie une deuxième lettre pour informer le gouvernement de la mort du Prétendant :

« Il est mort dans la nuit du premier jour de ce mois, et a été exposé sur un Lit de Cérémonie dans sa propre maison ; de là, il a été déplacé à l'église qui est contiguë à celle-ci, et il doit être transporté à Saint-Pierre, mardi, pour y être inhumé. Les Romains attendent cet enterrement avec impatience, afin que leurs théâtres puissent rouvrir⁵⁵⁹. »

La présence de cette cour en exil à Rome ne pouvait que susciter la vigilance du gouvernement britannique alors que le Grand Tour était à son apogée, d'où la nécessité de dédoubler ses

⁵⁵⁶ *Ibid.*, p. 1058. Stosch recevait, entre 1722 et 1731, 400 livres par an du gouvernement britannique pour son activité d'espion.

⁵⁵⁷ John Doran, *Mann and Manners at the Court of Florence, 1740-1786, founded on the Letters of Horace Mann to Horace Walpole*, Londres, 1876, vol. 2, p. 157.

⁵⁵⁸ *Ibid.*, vol. 2, p. 156.

⁵⁵⁹ *Ibid.*, pp. 156-157. Le Prétendant est en effet mort au début du Carnaval. L'église citée dans le passage est la Basilica dei Santi XII Apostoli.

activités de surveillance indirecte des voyageurs de passage dans la Ville Éternelle, en particulier ceux qui étaient susceptibles de rencontrer des partisans des Stuart. L'un des « agents » les plus dangereux de la cause jacobite était, à cet égard, l'abbé Peter Grant (1708-1784), formé au *Scots College* et chargé de la Mission Catholique Écossaise à Rome depuis 1737⁵⁶⁰, qui n'épargnait pas son énergie afin de se rendre agréable à ses compatriotes. Lesley Lewis fait ainsi, dans son ouvrage, allusion à l'inquiétude que les activités de Peter Grant provoquaient chez les sympathisants de la cause hanovrienne à Rome : « [...] en décembre, Albani prévint Lord Holderness à Venise des efforts déployés par Grant pour séduire les Anglais à Rome ; son conseil était d'en avertir les nobles qui venaient dans cette direction afin qu'ils ne tombent pas dans le piège qu'il pourrait leur tendre avec ses manières ondoyantes⁵⁶¹. » Cette surveillance exercée sur les Stuart et leurs partisans fut, en réalité, particulièrement soutenue pendant la première moitié du siècle, alors que les jacobites organisaient plusieurs soulèvements anti-hanovriens. La correspondance de Horace Mann rend ainsi compte de la vigilance avec laquelle il suivait l'écho à Rome du soulèvement de 1745, auquel participa activement le « Jeune Prétendant » (Charles Edward Stuart, surnommé dès lors « Bonnie Prince Charlie » par ses partisans). C'est ainsi, par exemple, qu'il écrit le 17 août : « Je ne peux être informé que par les récits de ce qui se passe à Rome, et je ne le suis que très imparfaitement par ces derniers. Depuis l'arrivée là-bas du dernier courrier français, toute la ville ne parle que de l'arrivée du garçon en Écosse⁵⁶². » De fait, il semble que les premiers succès de l'expédition jacobite en Grande-Bretagne aient encouragé le parti jacobite de Rome et, en conséquence, accru le danger d'un ralliement à leur cause des voyageurs britanniques séjournant alors dans la ville. Horace Mann en rend compte dans l'une de ses lettres, datée du 5 octobre 1745 :

« Le comportement de certains Anglais à Rome était d'une telle impudence qu'ils osaient, au prétexte que l'interdiction ne concernait que le père, faire une cour éhontée aux fils, et ils recevaient de grands égards de la part de ces derniers ; et vous savez d'ailleurs tout l'art qui est déployé là-bas dans le but de débaucher ceux de nos jeunes voyageurs qui y sont depuis peu⁵⁶³. »

On comprend, dans ces conditions, combien il pouvait être important pour le gouvernement britannique de disposer d'informateurs basés à proximité de la cité papale, à défaut d'avoir un ambassadeur sur place. La mort du « Vieux Prétendant », en janvier 1766, intervient cependant

⁵⁶⁰ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 420.

⁵⁶¹ Lesley Lewis, *Connoisseurs ...*, *op. cit.*, p. 123. Il s'agit d'une lettre envoyée par le cardinal Albani, dès le mois de décembre 1744, à Robert Darcy, 4^{ème} comte de Holderness et ambassadeur britannique à Venise entre 1744 et 1746.

⁵⁶² John Doran, *Mann and Manners ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 194. Le « garçon » dont parle Horace Mann est le « Jeune Prétendant ».

⁵⁶³ *Ibid.*, p. 200. La référence à une « interdiction » concernant les voyageurs britanniques concerne le fait de fréquenter la cour du Prétendant à Rome.

dans un contexte d'apaisement progressif des relations entre la Grande-Bretagne et le Saint-Siège : l'échec du soulèvement jacobite de 1745 et l'éloignement entre le « Vieux Prétendant » et son fils aîné ont contribué, de fait, à rendre de plus en plus improbable toute restauration des Stuart en Grande-Bretagne.

Un ambassadeur pouvait également, dans le contexte d'un conflit européen (guerre de Sept-Ans, Guerre d'Amérique, guerres révolutionnaires), fournir des informations à son gouvernement sur les mouvements des troupes ennemies. Le témoignage d'Ellis Cornelia Knight, réfugiée à Naples en 1798, nous permet ainsi de connaître l'activité déployée par William Hamilton, le représentant britannique, dans le but de se renseigner sur l'arrivée prochaine de la flotte française : « Malte s'était déjà rendue à l'ennemi, mais il n'était pas possible de savoir avec certitude s'ils avaient déjà réorienté leur course. Les conjectures à ce sujet étaient aussi multiples que différentes, et Sir William Hamilton avait complètement échoué dans sa tentative de récolter des informations fiables sur leur mouvement⁵⁶⁴. »

La présence de représentants permanents du gouvernement britannique en Italie présentait un dernier avantage pour les voyageurs : celui de leur faciliter certaines formalités administratives telles que l'octroi de passeports ou la transmission du courrier. Ce dernier point prenait toute son importance dans le cadre d'une itinérance qui pouvait les amener à ne passer que quelques jours dans une ville, en fonction de la richesse de son patrimoine ou de la période de l'année, avant de repartir pour l'étape suivante. Une lettre de Horace Mann, adressée au jeune Lord Herbert en août 1779, nous permet de mieux comprendre cet aspect de la mission d'un consul :

« Par le dernier courrier d'Angleterre j'ai eu l'honneur de recevoir une note fort aimable du comte de Pembroke contenant deux lettres destinées à Votre Seigneurie ainsi qu'au Major Floyd, que j'ai l'honneur de vous faire parvenir par le biais de M. Rouse, un gentilhomme anglais qui part pour Rome ce soir et grâce auquel Votre Seigneurie les recevra bien plus rapidement que par le biais de la Poste, puisque celle-ci ne les ferait partir que mardi prochain [...]»⁵⁶⁵.

On ne peut que noter l'extrême déférence dont fait preuve le diplomate vis-à-vis du jeune aristocrate, qui s'explique notamment par l'écart social qui les sépare : Horace Mann, contrairement à certains diplomates britanniques, est en effet un roturier. Quoi qu'il en soit, cet exemple montre bien quels services les voyageurs, en particulier ceux qui étaient issus des élites, pouvaient attendre de la part du personnel diplomatique britannique et quelles stratégies

⁵⁶⁴ Ellis Cornelia Knight, *Autobiography of Miss Cornelia Knight, Lady Companion to the Princess Charlotte of Wales*, Londres, 1861, vol. 1, p. 107.

⁵⁶⁵ Lord Herbert, sous la dir. de, Henry, *Elizabeth and George (1734-80). Letters and Diaries of Henry, Tenth Earl of Pembroke and his Circle*, Londres, 1939, p. 222 (lettre envoyée de Florence le 20 août 1779).

alternatives s'étaient mises en place au fil du temps afin de pallier l'absence d'une ambassade de Grande-Bretagne à Rome.

b. Une fonction sociale et culturelle

Le rôle d'un diplomate était également de recevoir ses compatriotes lors de leur séjour dans la ville où il était basé ainsi que de faciliter leur introduction dans la « société » locale. Comme dans l'exemple donné plus haut, on comprend donc que ce dernier joue un rôle de « facilitateur ». C'est ainsi que John Moore explique le soin pris par le ministre plénipotentiaire britannique à Naples afin d'assurer au jeune duc de Hamilton le meilleur accueil possible lors de son arrivée dans la ville le 5 mars 1776 :

« Le jour suivant notre arrivée dans ce lieu, nous nous sommes rendus chez Sir William Hamilton, le ministre⁵⁶⁶ de sa Majesté auprès de cette cour. Il était parti très tôt ce matin-là afin d'accompagner le Roi lors d'une partie de chasse, mais l'ambassadeur portugais, à la demande de Lady Hamilton, a entrepris d'accompagner le Duc dans la tournée de visites qu'il est usuel d'accomplir ; Sir William ne devait pas revenir avant plusieurs jours, et les lois de l'étiquette ne permettent pas de différer aussi longtemps cette tournée⁵⁶⁷. »

On peut noter l'importance, au passage, du réseau international constitué par l'ensemble des diplomates basés dans chaque capitale. Hamilton et son épouse ont, au cours de leur résidence, présenté un certain nombre d'aristocrates britanniques au roi et à la reine de Naples, comme en témoigne Anna Miller en janvier 1771 : « À cinq heures trente de l'après-midi, Mme. Hamilton est venue me chercher, selon notre accord, pour me mener au théâtre. [...] Suite à un message de la Reine, je me suis ensuite rendue avec M. et Mme. Hamilton dans la loge du premier ministre, où se trouvait alors sa Majesté⁵⁶⁸. » Quant à Lord Henry Herbert, il fut présenté au Grand-Duc de Toscane par l'entremise de Horace Mann⁵⁶⁹.

À la lecture des journaux de voyage ou des correspondances, on peut également constater, dans le cas de séjours prolongés, la familiarité qui s'installe entre un diplomate et l'un de ses compatriotes. Une fois encore, le Grand Tour du jeune Lord George Herbert, au cours de l'année 1779, en fournit un bon exemple : lors de son séjour napolitain, en septembre 1779, il mentionne dans son journal au moins quatre dîners pris avec le représentant britannique et son

⁵⁶⁶ William Hamilton a, en effet, été promu au rang de ministre plénipotentiaire en 1767 (cf. John Ingamells, *A Dictionary ...*, op. cit., p. 454).

⁵⁶⁷ John Moore, *A View of Society and Manners in Italy, with Anecdotes relating to some Eminent Characters*, 1781, vol. 2, p. 121. Il s'agit de la première épouse de Sir William Hamilton, Catherine, décédée en 1782, et non de la célèbre Emma Hamilton.

⁵⁶⁸ Anna Miller, *Letters from Italy describing the Manners, Customs, Antiquities, Paintings, & of that Country in the Years 1770 and 1771, to a Friend residing in France, by an Englishwoman*, 1776, vol. 2, p. 166 (lettre datée du 25 janvier 1771).

⁵⁶⁹ Lord Herbert, sous la dir. de, *Henry, Elizabeth and George ...*, op. cit., p. 314.

épouse⁵⁷⁰ ainsi qu'un séjour dans leur maison de campagne à Portici⁵⁷¹ ; lors de son séjour florentin, en novembre de la même année, il mentionne plusieurs rencontres avec Horace Mann, et même une visite qu'il lui rend, après un dîner, afin de s'enquérir de sa santé chancelante⁵⁷². Les notations concernant les repas pris avec tel ou tel diplomate ne sont pas sans intérêt quand on sait l'importance que revêtait alors, au sein des élites britanniques, la commensalité comme forme de sociabilité privilégiée. Il apparaît donc qu'un diplomate se devait de tout faire pour rendre le séjour de ses compatriotes aussi agréable que possible.

Il lui fallait aussi donner une image valorisante du pays qu'il représentait. C'est un art que le cardinal de Bernis, ministre plénipotentiaire du roi de France à Rome pendant plus de vingt ans, pratiquait avec une habileté consommée, d'où la phrase célèbre selon laquelle il entendait faire de sa résidence romaine « l'auberge de France dans un carrefour de l'Europe⁵⁷³ ». Le témoignage de plusieurs voyageurs britanniques tend à démontrer que certains diplomates britanniques de premier plan, en particulier William Hamilton, avaient fort bien compris l'importance de cette fonction qui était la leur dans les capitales où ils résidaient (Florence et Naples, respectivement). John Moore, lors de son séjour à Naples aux côtés du duc de Hamilton, mentionne ainsi une soirée musicale à la résidence du ministre plénipotentiaire britannique :

« Il y a une assemblée une fois par semaine chez le ministre britannique ; aucune assemblée à Naples n'est aussi nombreuse ni aussi brillante que la sienne. [...] La maison de Sir William est ouverte aux étrangers de tous pays, lorsqu'ils sont dûment recommandés, aussi bien qu'aux Anglais ; il organise un concert privé presque chaque soir. Lady Hamilton comprend parfaitement la musique et joue d'une telle manière qu'elle a gagné l'admiration de tous, y compris des Napolitains⁵⁷⁴. »

Lady Miller, quelques années plus tôt, avait, elle aussi, mentionné l'éclat des soirées musicales organisées par les Hamilton à Naples, insistant sur le rôle de l'épouse du diplomate⁵⁷⁵. De fait, cet exemple met en lumière les principaux éléments du succès d'un diplomate soucieux de faire honneur à sa patrie : un accueil qui ne peut être limité aux seuls ressortissants de son pays, une capacité à divertir ses convives, une épouse pleinement associée à cette politique visant à accroître le rayonnement d'une cour d'ambassade. À l'exception du dernier point, et pour cause, on reconnaît là quelques-uns des traits qui ont fait le succès de la résidence romaine du cardinal de Bernis. On pourrait également évoquer la capacité à démontrer un goût sûr en matière

⁵⁷⁰ *Ibid.*, p. 244 (entrée du 9 septembre 1779), p. 246 (entrée du 10 septembre 1779), p. 51 (entrée du 14 septembre 1779) et p. 253 (entrée du 15 septembre 1779).

⁵⁷¹ *Ibid.*, pp. 246-247 (entrées des 11-13 septembre 1779).

⁵⁷² *Ibid.*, p. 322 (entrée du 20 novembre 1779).

⁵⁷³ Gilles Montègre, sous la dir. de, *Le cardinal de Bernis. Le pouvoir de l'amitié*, Paris, Tallandier, 2019, p. 322 (l'auteur cite une phrase du voyageur français Charles Dupaty).

⁵⁷⁴ John Moore, *A View of Society and Manners ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 132.

⁵⁷⁵ Anna Miller, *Letters from Italy ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 161 (lettre datée du 18 janvier 1771).

d'antiquités et d'œuvres d'art, et c'était bien entendu le cas pour William Hamilton dont la collection était connue de tous les grands-touristes britanniques et contribuait à l'attractivité de son ambassade à Naples.

On voit donc, par ces quelques exemples, l'intérêt qu'avait une puissance émergente comme la Grande-Bretagne à entretenir un réseau de diplomates à travers la péninsule italienne, quel qu'ait pu être, par ailleurs, le coût de celui-ci. On conçoit également combien l'absence d'un représentant permanent à Rome a pu constituer un handicap pour elle comme pour ses ressortissants, ce qui explique le rôle joué par un certain nombre d'adjuvants.

2) *Des substituts au service des intérêts britanniques*

Un constat s'impose à la lecture des témoignages d'une série de voyageurs britanniques : l'absence d'un ambassadeur à Rome ne semble pas leur avoir pesé outre mesure. C'est qu'ils y ont trouvé un certain nombre d'acteurs qui étaient tout disposés à les assister et à les accompagner au cours de leur séjour. Ces acteurs, du fait du cosmopolitisme et du polycentrisme politique et culturel inhérents à la Ville Éternelle, sont très divers : certains d'entre eux sont les ambassadeurs d'autres puissances (la France et l'Espagne, en particulier), d'autres sont des membres de la curie romaine (que l'on songe, en particulier, au rôle-clé du cardinal Alessandro Albani), d'autres enfin sont des résidents britanniques dont l'activité principale paraît être de rendre service à leurs compatriotes (Thomas Jenkins, bien entendu, mais aussi, plus ponctuellement, John Coxe Hippisley, voire le très ambigu Peter Grant). Au-delà du fait que leur fonction n'est pas de représenter officiellement la Grande-Bretagne dans les États du Pape, il est tentant de confronter leurs profils et leurs activités avec le « modèle » du diplomate tel qu'il vient d'être esquissé.

a. Un agent inestimable de la cause hanovrienne à Rome : le cardinal Alessandro Albani

Alessandro Albani (1692-1779) est issu d'une grande famille ecclésiastique du XVIII^e siècle : son oncle, en effet, fut le pape Clément XI (1700-1721), et plusieurs membres de sa famille proche (dont son propre frère, Anibale) ont été élevés, comme il le fut lui-même en 1721, au rang de cardinal.

Les sympathies d’Alessandro Albani pour la cause hanovrienne, si l’on suit la thèse développée par Lesley Lewis, semblent avérées dès 1720⁵⁷⁶. Cette année-là, en effet, Albani, qui n’était pas encore cardinal, avait été envoyé par son oncle à Vienne, à l’occasion de négociations internationales : c’est alors qu’il aurait pris contact, pour la première fois, avec des diplomates représentant la Grande-Bretagne, François de Saint-Saphorin et Charles Cadogan⁵⁷⁷.



⁵⁷⁶ Lesley Lewis, *Connoisseurs ...*, op. cit., p. 42.

⁵⁷⁷ *Ibid.*, pp. 46-47.

Figure 11 – École bolognaise, « Portrait du cardinal Alessandro Albani », vers 1749 (huile sur toile, 72 × 61, Inventario dei beni storici e artistici della diocesi di Bologna).

α. La défense des intérêts hanovriens

Le rôle politique du cardinal Albani, dès les années 1740 au moins, ne saurait être sous-estimé : c'est en tant que vice-protecteur du Saint-Empire (1745-1765), puis protecteur en titre (1765-1779), qu'il se chargea de défendre à Rome les intérêts de la Grande-Bretagne hanovrienne. Le souverain britannique n'était-il pas, à partir de 1714, Prince-Électeur de Hanovre, un petit État qui faisait partie du Saint-Empire ?

Son rôle principal fut peut-être celui d'informateur de la couronne britannique par l'intermédiaire de Horace Mann. Ce dernier, dans sa correspondance, fait en effet allusion, à plusieurs reprises, à ses échanges avec le cardinal. L'une des notations les plus précises intervient le 10 août 1745, en pleine crise jacobite, lorsqu'il écrit : « Le cardinal (notre ami Albani) m'écrit que le Prétendant, à sa connaissance, a rencontré le pape en personne afin de lui demander de l'argent pour cette sainte entreprise⁵⁷⁸. » Quelques jours plus tard, il ajoute : « Le Cardinal pense que le Prétendant lui-même a obtenu la permission de se rendre en France ou en Avignon ; dans ce cas, il emmènera son fils avec lui⁵⁷⁹. » Dans un autre contexte, les échanges entre Mann et Albani se révèlent tout aussi utiles pour le gouvernement britannique, en particulier lors des périodes de transition entre deux règnes pontificaux. C'est ainsi que des rumeurs de plus en plus insistantes sur la santé déclinante du pape Benoît XIV sont parvenues, vraisemblablement par le même canal, à la cour de Saint-James durant l'année 1757 :

« Lorsque les courriers sont partis, il se sentait mieux qu'avant cette dernière attaque. Cependant, les dispositions pour la tenue d'un Conclave se poursuivent de manière publique. Les Cardinaux commencent désormais à redouter d'être enfermés pendant la période des chaleurs, alors qu'ils auraient volontiers passé la période du Carnaval là-bas⁵⁸⁰. »

Bien que, dans cette dernière lettre, le cardinal Albani ne soit pas nommément évoqué, il apparaît clair que c'est par cet intermédiaire privilégié que le diplomate britannique connaît de manière précise l'évolution de l'état d'esprit du collège des cardinaux. On voit bien, en tout cas, l'intérêt qu'une nouvelle élection présentait pour le gouvernement britannique, qui pouvait se demander si le nouveau souverain pontife adopterait la même politique de soutien que ses

⁵⁷⁸ John Doran, *Mann and Manners ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 196.

⁵⁷⁹ *Ibid.*, vol. 1, p. 198. Cette « permission » obtenue par le Prétendant sous-entend sans doute une forme de sauf-conduit octroyé par la papauté.

⁵⁸⁰ *Ibid.*, vol. 1, p. 406 (lettre envoyée le 23 avril 1757).

prédécesseurs vis-à-vis des Stuart. De fait, c'est bien le successeur de Benoît XIV, le pape Clément XIII, qui décide, en 1766, de ne plus reconnaître le « Jeune Prétendant » comme souverain légitime d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande ; il est vrai que la géopolitique européenne a évolué depuis la fin du XVIII^e siècle : la position internationale de la Grande-Bretagne hanovrienne n'a cessé de s'affirmer tandis que celle des Stuart n'a cessé de se dégrader, en particulier depuis l'échec du soulèvement jacobite de 1745.

Ces quelques exemples montrent bien l'intérêt de la coopération entre le diplomate britannique et le cardinal romain, ce dernier jouant d'ailleurs un rôle qu'il est assez difficile de définir : peut-on le considérer, à l'instar de certains de ses contemporains, comme un espion au service de la couronne britannique, justifiant ainsi le titre de l'ouvrage de Lesley Lewis qui insiste, par ailleurs, sur son amitié avec Philipp Von Stosch ? Cette dernière avance cependant une autre interprétation, peut-être plus satisfaisante : « Sans doute, dans le contexte social et politique de Rome, Alessandro se regardait-il comme un médiateur plutôt que comme un espion [...] »⁵⁸¹. » Ce rôle de médiateur, si l'on retient ce terme, dont il se sentait investi pourrait s'expliquer, au moins partiellement, par ses fonctions de cardinal-protecteur du Saint-Empire et par le sentiment qu'un vide diplomatique devait être comblé ; cela aurait le mérite d'expliquer également la rémunération qu'il recevait de la couronne britannique au titre des services officieux qu'il pouvait lui rendre par le biais d'une dignité officielle, et non pas en tant qu'espion. Est-il raisonnable, d'ailleurs, de mettre un prince de l'Église très fortuné sur le même plan qu'un antiquaire dans le besoin ?

Albani semble également avoir joué, lors des semaines qui suivirent la mort du « Vieux Prétendant », en 1766, un rôle plus direct. Horace Mann évoque notamment une lettre, transmise au pape de manière officieuse, dans laquelle il faisait connaître le souhait de son gouvernement que Charles Edward Stuart ne soit pas reconnu comme le souverain légitime de Grande-Bretagne, mais aussi que les symboles du pouvoir royal qui ornaient jusque-là la façade du Palazzo Muti soient retirés. Cette demande semble avoir été entendue puisque le diplomate écrit : « La dernière lettre que j'ai envoyée à un correspondant zélé à Rome a été immédiatement portée au Pape qui a eu la satisfaction de constater qu'il avait ainsi évité les conséquences du déplaisir du Roi [...] »⁵⁸². » On ne peut, une fois encore, qu'identifier le cardinal Albani comme étant le « correspondant zélé » auquel Mann fait allusion. On connaît la relation privilégiée qu'il entretenait avec un pape qui l'avait fait nommer, quelques années plus tôt, bibliothécaire du Vatican. C'est d'ailleurs un autre Albani, le jeune cardinal Gianfrancesco Albani, neveu

⁵⁸¹ Lesley Lewis, *Connoisseurs ...*, *op. cit.*, p. 177.

⁵⁸² John Doran, *Mann and Manners ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 166 (lettre datée du 14 mars 1766).

d'Alessandro, qui fut chargé de jouer un rôle de médiateur entre les deux parties et d'annoncer aux héritiers de James Francis Edward Stuart la décision du gouvernement pontifical ; il semble qu'il l'ait fait en la présentant comme provisoire, afin d'en atténuer la portée⁵⁸³.

Un dernier exemple montre, de manière encore plus spectaculaire, la manière dont le cardinal Albani concevait sa fonction de protecteur officieux de l'Angleterre. Lors du tour d'Italie effectué par le jeune frère du roi George III, Edward Augustus, duc d'York, en 1763-1764, Albani fit savoir par l'intermédiaire de Mann qu'une étape romaine serait la bienvenue dans l'itinéraire du prince. Il s'agissait, il faut le préciser, du premier voyage italien d'un membre de la famille hanovrienne depuis l'arrivée de cette dynastie sur le trône britannique en 1714. Lesley Lewis évoque, dans son ouvrage, les tractations qui se sont multipliées en ce sens, dans les mois précédant le départ d'Angleterre du prince, entre Mann et Albani :

« Mann expliqua à Albani qu'il ne connaissait pas l'itinéraire qui suivrait le Duc en Italie, mais que s'il ne dépendait que de lui, il le persuaderait de se rendre à Rome, une ville digne de l'intérêt de tous, et qu'en tout cas il ne manquerait pas de faire connaître à Son Altesse Royale et ailleurs les sentiments bienveillants à son égard et dont il serait très reconnaissant. Albani répondit que personne d'autre que lui n'était en position d'offrir au Duc un logement digne de le recevoir, à peu de distance de la ville, en dehors des murs. Ayant sans aucun doute sondé le pape Clément XIII entre-temps, il informa Mann une semaine plus tard du fait que si le Duc désirait séjourner à Rome, le Gouvernement et la Cour là-bas se sentiraient obligés de lui rendre les honneurs dus à son rang en dépit de l'anonymat auquel il tenait tant [...]»⁵⁸⁴.

Il apparaît donc clairement, à la lecture de la correspondance entre les deux hommes, que le cardinal a œuvré activement dans le sens d'un apaisement des relations entre le gouvernement britannique et le Saint-Siège : proposer d'héberger lui-même le prince dans la villa qu'il venait de faire construire à proximité de la ville était sans doute la meilleure preuve de bonne volonté qu'il pouvait donner au régime qu'il soutenait. De fait, c'est entre le 15 et le 28 avril 1764⁵⁸⁵, donc au moment où se tenaient les cérémonies de la Semaine Sainte, que le Duc d'York, alors âgé de 25 ans, séjourna à Rome. Ce séjour fut un succès, marqué par plusieurs réceptions fastueuses, dont une à la villa Albani⁵⁸⁶, et par un tour des antiquités de Rome sous la houlette de Thomas Jenkins, personnellement recommandé à Horace Mann par le cardinal⁵⁸⁷.

Cette visite, quoi qu'il en soit, marqua, avant même la disparition de James Francis Edward Stuart, un premier tournant dans les relations entre la Grande-Bretagne des Hanovre et la papauté ; le cardinal Albani avait, c'est le moins que l'on puisse dire, joué un rôle non négligeable dans cette évolution.

⁵⁸³ *Ibid.*, vol. 2, pp. 161-162.

⁵⁸⁴ Lesley Lewis, *Connoisseurs ...*, *op. cit.*, p. 205.

⁵⁸⁵ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 1033.

⁵⁸⁶ *Ibid.*, p. 207.

⁵⁸⁷ *Ibid.*, p. 206.

β. L'accueil des ressortissants britanniques

Albani ne s'est pas contenté de faciliter une détente diplomatique entre les deux États. Il a également joué, à de multiples reprises, un rôle d'hôte bienveillant pour les voyageurs britanniques, de plus en plus nombreux à se rendre à Rome à partir des années 1750. Ce faisant, on peut considérer qu'il jouait le rôle qu'aurait eu un ministre plénipotentiaire officiellement nommé dans les États du Pape.

Dès la fin de l'année 1750⁵⁸⁸, par exemple, il « reçut avec chaleur Edward Thomas, qui avait une lettre d'introduction pour lui, et obtint pour Thomas un passeport pour Naples de la part de l'ambassadeur napolitain, de même qu'il écrivit une lettre pour le nonce papal à Naples, qui vint rendre visite à Thomas à son auberge⁵⁸⁹ ». On reconnaît bien, à ces détails, le rôle de « facilitateur » administratif que les voyageurs britanniques attendaient de leurs diplomates basés en Italie ; la question des passeports, en particulier, revêtait une importance toute particulière dans le cadre de la géographie politique complexe de la péninsule.

Dans les années suivantes, Albani se lança de plus en plus clairement dans une politique de soutien aux artistes britanniques séjournant à Rome, politique qu'il devait poursuivre jusqu'à sa mort en 1779. C'est ainsi, par exemple, qu'il apporta en 1752 un soutien actif à la carrière naissante de la jeune Katherine Read, lui permettant d'abord de copier plusieurs portraits de l'artiste vénitienne Rosalba Carriera qui se trouvaient dans sa collection personnelle, et lui procurant ensuite plusieurs commanditaires de choix au sein de l'aristocratie romaine, dont la princesse Cheroffini que la rumeur publique considérait alors comme sa maîtresse⁵⁹⁰. On connaît également l'amitié qu'il développa avec le jeune architecte écossais Robert Adam lors du séjour romain de ce dernier, entre 1755 et 1757. La correspondance de Robert Adam témoigne, à plusieurs reprises, de la rencontre puis des liens de plus en plus étroits qui se sont établis entre les deux hommes. Dans une lettre envoyée à sa sœur Nelly, le 24 mai 1755, soit trois mois après son arrivée à Rome, il écrit en effet :

« Je dois seulement t'informer que j'ai été présenté au cardinal Albani, car j'ai dû le solliciter à plusieurs reprises pour faire des moulages dans certaines églises et des croquis dans certains palais. En conséquence de quoi, il m'a introduit chez la Cheroffini et je me rends à la *conversazione* de cette dernière le même soir que lui ; il s'agit de la première visite de qualité que j'effectue, j'y ai été reçu avec beaucoup de chaleur, et je

⁵⁸⁸ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 935. Le médecin britannique séjourna brièvement à Rome le 23 septembre 1750, avant de partir pour Naples ; il revint séjourner dans la ville entre le 2 novembre 1750 et le 6 janvier 1751.

⁵⁸⁹ Jeremy Black, *Italy and the Grand Tour*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2003, p. 169.

⁵⁹⁰ Margery Morgan, « Jacobitism and Art after 1745: Katherine Read in Rome », *Journal for Eighteenth-Century Studies*, vol. 27, n° 2, septembre 2004, p. 236.

compte m'y rendre chaque mardi soir, car on y organise des concerts, la compagnie y est agréable et ses filles le sont également⁵⁹¹. »

En décembre 1755, dans une lettre envoyée à son autre sœur, Jenny, il revient sur cette relation qui lui est précieuse pour de multiples raisons : « Il m'a donné la permission de faire des moulages à partir de plusieurs statues originales qui se trouvent dans sa collection, me serre la main avec une poigne chaleureuse et me tape l'épaule⁵⁹². » Ces deux citations nous permettent de mieux comprendre les raisons pour lesquelles le cardinal Albani était aussi apprécié de la communauté britannique de Rome, et notamment des artistes qui en faisaient partie : sa personnalité chaleureuse, sa position sociale privilégiée lui permettant d'introduire des artistes émergents dans un réseau mondain qui leur procurerait de futurs commanditaires, la qualité de sa collection d'œuvres d'art et d'antiquités qui fournissait autant de modèles à ces derniers. On ne peut, cependant, que s'étonner de voir Albani fréquenter et offrir son assistance à des artistes qui entretenaient des relations suivies avec le parti jacobite de Rome (Peter Grant et Andrew Lumisden pour Katherine Read, Peter Grant pour Robert Adam) : s'agissait-il, pour lui, de tenter de contrôler l'étroitesse de leurs liens avec des adversaires politiques et de les convaincre de rester loyaux vis-à-vis de la monarchie hanovrienne ?

b. Deux résidents britanniques animés par des mobiles fort différents

α. Un résident loyaliste : John Coxe Hippisley

John Coxe Hippisley (1747-1825) résida à Rome à trois reprises, entre avril et novembre 1779, entre décembre 1779 et juin 1780, puis, de manière plus durable, entre mars 1793 et mai 1795⁵⁹³. Son parcours est original dans la mesure où, pourvu d'une solide formation de juriste à Oxford⁵⁹⁴, il semble avoir accompli presque par hasard son premier séjour à Rome, en 1779-1780 : au cours d'un voyage continental lié à une aventure sentimentale, il prit ainsi la décision de résider quelque temps en Italie pour des raisons financières⁵⁹⁵. L'action de John Coxe Hippisley, dans un contexte marqué par la détente intervenue depuis quelques années entre la couronne britannique et le Saint-Siège, puis dans celui des guerres révolutionnaires, semble

⁵⁹¹ National Records of Scotland, NAS GD18/4773 (lettre datée du 24 mai 1755).

⁵⁹² National Records of Scotland, NAS GD18/4794 (lettre datée du 16 décembre 1755).

⁵⁹³ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 501.

⁵⁹⁴ Susan Mitchell Sommers, « Sir John Coxe Hippisley: That 'Busy Man' in the Cause of Catholic Emancipation », *The Parliamentary History Yearbook Trust*, Londres, 2008, p. 84.

⁵⁹⁵ *Ibid.*, p. 85.

avoir été motivée par la volonté d'œuvrer au rétablissement de relations diplomatiques officielles entre les deux États. Depuis la fin des années 1770, il militait en effet, dans son pays natal, pour une libéralisation progressive de la condition des catholiques britanniques, ce qui ne peut que l'avoir recommandé favorablement auprès de la papauté.

Bien qu'il n'ait pas atteint son but, il joua brièvement, auprès de la communauté britannique de Rome, un rôle qui se rapproche de celui d'un diplomate ; il faut préciser que ce rôle, très largement informel, n'est attesté que de manière parcellaire et indirecte : c'est ainsi, par exemple, qu'il est mentionné dans les archives familiales des Pembroke⁵⁹⁶ ou dans la correspondance de Lady Knight⁵⁹⁷. On peut mentionner, par exemple, son intervention, en 1780, en faveur du peintre gallois Thomas Jones, qu'il fréquentait depuis plusieurs mois, afin de l'aider dans son installation prochaine à Naples : « [...] j'ai fait mes bagages et, avec une lettre de recommandation de M. Hippisly pour Sir William Hamilton en poche, pris congé de Rome [...] »⁵⁹⁸. » Ce type d'intervention suppose qu'Hippisley, bien qu'il n'ait pas été titulaire d'une fonction officielle dans les États du Pape, disposait d'un réseau interpersonnel suffisamment développé en Italie pour en faire bénéficier ses compatriotes, ce qui ne manquait pas d'ailleurs d'indisposer certains des membres du personnel diplomatique⁵⁹⁹. À l'instar des diplomates, mais aussi d'un certain nombre d'intermédiaires britanniques basés à Rome de manière permanente, il n'hésitait pas à offrir ses services aux voyageurs du Grand Tour, qu'il s'agisse de leur procurer un hébergement ou de les guider dans leur découverte du très riche patrimoine de la Ville Éternelle. C'est ainsi, notamment, que le journal intime et la correspondance de Lord George Herbert, datés de 1779, nous permettent de mieux cerner la manière dont Hippisley cherchait à se rendre à la fois utile et agréable. C'est lui qui prend d'ailleurs contact avec Lord Herbert, en amont de son arrivée à Rome, par une lettre datée d'août 1779 :

« Lorsque les charmes *naturels* des environs de Naples auront cessé de vous plaire, j'espère avoir de nouveau le plaisir de votre compagnie afin de vous montrer les merveilles de l'art de la Rome antique et moderne, & si, par écrit, vous me faites connaître, quelques jours avant votre arrivée, vos désirs, etc., je m'emploierai à votre service à vous fournir un logement, un *Lasci passare*, etc., etc.⁶⁰⁰. »

⁵⁹⁶ Lord Herbert, sous la dir. de, *Henry, Elizabeth and George ...*, *op. cit.*, p. 223 ou p. 261.

⁵⁹⁷ Elizabeth Douglas Fuller Elliott-Drake, sous la dir. de, *Lady Knight's Letters from France and Italy, 1776-1795*, Londres, Arthur L. Humphreys, 1905, pp. 186-187.

⁵⁹⁸ Thomas Jones, « Memoirs of Thomas Jones, Penkerrig Radnorshire, 1803 », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 32, 1946-1948, p. 95 (entrée datée du 1^{er} avril 1780). Thomas Jones modifie, comme le font certains de ses contemporains, l'orthographe finale du patronyme de J. C. Hippisley.

⁵⁹⁹ Susan Mitchell Sommers, « Sir John Coxe Hippisley ... », *op. cit.*, p. 87.

⁶⁰⁰ Lord Herbert, sous la dir. de, *Henry, Elizabeth and George ...*, *op. cit.*, p. 223 (lettre envoyée de Rome, probablement en août 1779). Lord Herbert précise lui-même, dans une lettre ultérieure, que les deux hommes s'étaient déjà rencontrés en Angleterre (cf. p. 317).

Dans la déférence manifestée par Hippisley et dans sa volonté affichée de faciliter les démarches administratives et matérielles du jeune aristocrate lors de son prochain séjour romain, on peut sans doute identifier plusieurs mobiles : compenser, comme on l'a déjà vu, l'absence d'un ambassadeur auquel ce dernier s'adresserait en temps normal pour obtenir le même type de services, mais aussi favoriser par la suite sa propre ascension sociale. Hippisley, même s'il a reçu une éducation très soignée et approfondie, n'est pas issu du même milieu que Lord Herbert et il sait qu'il peut, en activant son réseau italien (Thomas Jenkins, par exemple, avec lequel il s'arrange pour trouver un logement au jeune homme⁶⁰¹), consolider son futur réseau britannique et ambitionner ainsi une carrière politique (de fait, il fut, quelques années plus tard, élu à la Chambre des Communes avec le soutien du parti Whig). Le portrait qu'il commanda à son retour en Grande-Bretagne à Hugh Douglas Hamilton (cf. Figure 12), un peintre qui avait lui-même résidé pendant plusieurs années à Rome, témoigne de manière évidente de la démarche de notabilisation qui était la sienne.

La lecture du journal de Lord Herbert, pendant son séjour romain, atteste en tout cas de la proximité entre les deux hommes, par exemple lorsqu'il note, le 25 septembre 1779 : « H. & moi avons dîné en tête à tête⁶⁰². » Après son départ, le jeune homme se félicite d'ailleurs, dans une lettre envoyée à l'un de ses proches, des services rendus par son nouvel ami :

« M. Hippisley, que j'avais connu en Angleterre, logeait dans le même immeuble que moi, et il a été assez aimable pour être mon *Ciceroni* durant tout mon séjour, et grâce à son grand talent, je me flatte d'avoir vu Rome d'une manière plus complète et plus agréable que la plupart de mes jeunes compatriotes qui, en fait, ne la voient pas, bien qu'ils y passent souvent des mois alors que je n'y ai passé, quant à moi, que quelques semaines⁶⁰³. »

Peut-être Hippisley a-t-il cherché, au cours des quelques semaines passées en compagnie du jeune homme, à le maintenir dans une stricte loyauté vis-à-vis de la dynastie des Hanovre puisqu'il fréquentait également l'abbé Peter Grant, dont les sympathies jacobites étaient bien connues. On ne peut, en particulier, que s'interroger sur la teneur exacte d'une conversation mentionnée par Lord Herbert dans son journal intime, le 25 septembre 1779 : « Après le dîner, Grant m'a rendu visite et nous nous sommes beaucoup lamentés, ce vieux gentilhomme et moi, sur l'état actuel de nos affaires publiques⁶⁰⁴. »

⁶⁰¹ *Ibid.*, p. 261.

⁶⁰² *Ibid.*, p. 271.

⁶⁰³ *Ibid.*, p. 317 (lettre envoyée de Florence et datée du 13 novembre 1779). L'orthographe du mot « cicérone » est visiblement mal maîtrisée par Lord Herbert.

⁶⁰⁴ *Ibid.*, p. 271 (entrée du 25 septembre 1779).



**Figure 12 – Hugh Douglas Hamilton, « Portrait de Sir John Coxe Hippisley », 1795
(huile sur toile, 102 × 76, collection privée).**

Bien qu'il n'ait exercé aucune fonction officielle, il semble néanmoins que la démarche et le rôle de John Coxe Hippisley aient été connus et appréciés de la papauté : le 26 avril 1795, à la veille de son départ de Rome, il reçut en effet une lettre du pape Pie VI, louant son action et insistant sur le fait que « l'union des Emblèmes de Rome aux Armes de sa Famille, telles qu'elles sont représentées dans le modèle en Annexe, nous ont été fort précieux⁶⁰⁵ ». Sans doute, d'ailleurs, Susan Mitchell Sommers a-t-elle raison d'estimer que c'est précisément ce cadre informel qui a permis à Hippisley d'exercer un rôle auquel il aurait difficilement pu prétendre dans des conditions normales⁶⁰⁶ ; comme on l'a vu, cependant, dans l'exemple de Turin, des fonctions diplomatiques pouvaient être exercées, ne serait-ce qu'à titre provisoire, par des hommes issus des classes moyennes ascendantes. Une question se pose, toutefois : sa démarche

⁶⁰⁵ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 502. Ingamells précise d'ailleurs que Hippisley a annoté cette lettre, précisant : « aucun exemple d'une telle reconnaissance en faveur d'un Protestant n'est connu ».

⁶⁰⁶ Susan Mitchell Sommers, « Sir John Coxe Hippisley ... », *op. cit.*, p. 87.

peut-elle être comparée à celle d'un Horace Mann ou plutôt à celle, multiforme car informelle, d'un Thomas Jenkins, à la fois « facilitateur », guide, compagnon et marchand d'art ?

β. Un résident aux convictions très ambiguës : Peter Grant

Il est symptomatique qu'aucun portrait de l'abbé Peter Grant (1708-1784), dont le nom et le rôle sont pourtant mentionnés dans un grand nombre de témoignages de voyageurs et d'artistes britanniques, ne soit connu aujourd'hui. Il semble avoir vécu plusieurs vies successives et/ou simultanées, à la fois très connu sur la scène politique et mondaine de Rome et très mystérieux, suscitant la vive sympathie des uns (souvent, mais pas toujours, sympathisants de la cause jacobite) comme la vive défiance des autres (presque toujours, mais pas exclusivement, sympathisants de la cause hanovrienne).

Sa première vie est celle d'un Écossais, formé, de 1726 à 1735, au *Scots College* de Rome dans le but de retourner dans son pays natal pour y prêcher le catholicisme, ce qu'il fait brièvement, avant de revenir à Rome, dès 1737, pour y diriger la Mission catholique écossaise⁶⁰⁷. Sa carrière comme sa position à Rome sont mises en péril à deux reprises au moins, en 1766 puis en 1774.

En 1766, en effet, Peter Grant est éclaboussé une première fois par le scandale que provoque la cérémonie honorant Charles Edward Stuart au *Venerable English College*, en présence des recteurs des collèges anglais, irlandais et écossais. Samuel Sharp évoque d'ailleurs, dans sa correspondance, le rôle qu'aurait joué l'abbé Grant dans cette affaire :

« [...] l'Abbé reçut une lettre anonyme, le priant de demander aux Supérieurs de ces Collèges de faire dire la messe en présence du Prétendant comme s'il était Roi. C'est ce qu'il fit, mais lorsque ces derniers lui signifièrent qu'ils ne pouvaient se permettre de contrevenir aux ordres du Pape, il se montra assez zélé pour recommander certains Franciscains qui avaient déjà accompli cette cérémonie sans en être réprimandés ; c'est donc ce qu'il passa, et vous voyez qu'il en fut le grand ordonnateur. Le Pape lui ordonna de ne plus se rendre, seul ou accompagné, à son palais, et suspendit ses émoluments⁶⁰⁸. »

Cette première disgrâce, il faut le préciser, fut très brève, ce qui montre la complexité de la position de l'Église catholique dans les semaines suivant la mort du « Vieux Prétendant ». Les soupçons de jacobitisme à l'encontre de Peter Grant, on le sait, ne sont pourtant pas récents puisqu'il était surveillé, depuis le milieu des années 1740 au moins, par Horace Mann et les membres de son réseau, dont le cardinal Alessandro Albani. L'abbé connut, par ailleurs, une seconde disgrâce tout aussi passagère, en 1774, après la mort du pape Clément XIV dont il était

⁶⁰⁷ John Ingamells, *A Dictionary ...*, op. cit., p. 420.

⁶⁰⁸ Samuel Sharp, *Letters from Italy*, 1767, p. 221 (lettre datée du 14 avril 1766).

très proche, pour avoir attendu deux mois avant de signaler à ses supérieurs écossais le décès du souverain pontife. Ce nouvel incident ne l'empêche pas de poursuivre ses multiples activités à Rome.

La seconde vie de Peter Grant est celle d'un intermédiaire britannique, ayant résidé à Rome pendant la plus grande partie de sa vie (56 années au total) et joué un rôle assez analogue à celui d'autres intermédiaires (Thomas Jenkins, Gavin Hamilton, James Byres, ...) avec lesquels il se partageait le « marché du grand-tourisme ». Mais ce rôle l'a, très tôt, placé dans des situations de conflit avec certains d'entre eux : or, ces conflits ne sont pas uniquement d'ordre économique, mais aussi d'ordre politique. John Fleming évoque ainsi une lettre envoyée le 26 janvier 1754 par le cardinal Albani à Horace Mann dans laquelle est décrite une querelle à la fois économique et politique entre Grant et Thomas Jenkins, protégé du cardinal et fervent partisan de la cause hanovrienne⁶⁰⁹. Cette concurrence pour l'accès aux riches clients apportés par la vogue du Grand Tour et pour l'affirmation d'une ligne politique au sein de la communauté britannique de Rome semble avoir duré plusieurs décennies.

De fait, Peter Grant offrait très volontiers ses services, comme en attestent de nombreux exemples, aux aristocrates du Grand Tour ainsi qu'aux artistes résidant à Rome de manière plus durable : « [...] sa connaissance des lieux et des gens à Rome lui valait d'être sollicité, de manière continuelle, pour procurer des introductions ou pour guider à travers la ville [...] et la fréquence avec laquelle il obtenait pour les autres l'entrée au Vatican lui valut le titre de *'il introduttore*⁶¹⁰. » Le témoignage de James Boswell, qu'il a présenté au pape Clément XIII en mai 1765⁶¹¹, ou celui de Philip Francis, qu'il a présenté au pape Clément XIV en octobre 1772⁶¹², prouve que cette réputation n'était pas usurpée : le journal de voyage de ce dernier, notamment, atteste de l'habileté de l'abbé qui n'hésitait pas à solliciter par voie épistolaire ses futurs clients en se présentant comme « leur humble serviteur⁶¹³ ». Même un ambassadeur aussi respecté que William Hamilton en était venu à considérer, au début des années 1770, que Grant était « très serviable et attentionné à Rome où les Britanniques ne disposent pas d'un Ministre⁶¹⁴ ».

⁶⁰⁹ John Fleming, *Robert Adam and his Circle*, Cambridge, Harvard University Press, 1962, p. 349.

⁶¹⁰ William Clapperton, *Memoirs of Scotch missionary Priests compiled from original Letters formerly preserved at Preshome, now at Blairs College*, Elgin, 1902, vol. 4, p. 108.

⁶¹¹ The Yale Editions of the Private Papers of James Boswell, *Boswell On the Grand Tour. Italy, Corsica and France, 1765-1766*, New York, Toronto et Londres, McGraw-Hill Book Company, 1955, p. 82 (entrée du mardi 14 mai 1765).

⁶¹² British Library, Add. MS 40 759 (entrée du 15 octobre 1772).

⁶¹³ *Ibid.* (entrée du 14 octobre 1772).

⁶¹⁴ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 421. La citation est extraite d'une lettre envoyée le 20 mars 1773.

Quelques exemples suffisent d'ailleurs à montrer la méthode qu'il employait très régulièrement pour mobiliser et enrichir un véritable réseau transnational, à la fois britannique et romain. C'est ainsi, par exemple, qu'il évoque en février 1762 l'accueil qu'il a réservé à des aristocrates britanniques récemment arrivés à Rome, le duc et la duchesse de Grafton :

« La Duchesse est assistée par la charmante Princesse Colonna, ma très bonne amie, qui lui fait tous les honneurs qu'il convient de recevoir en ce lieu. Quand Leurs Grâces sont arrivées ici, je leur ai procuré un ordre, en leur faveur, visant à leur éviter le désagrément de se présenter aux douanes avec leur chaise et leurs bagages. Je l'avais laissé pour eux aux portes de la ville et, le lendemain, je suis allé leur présenter mes respects et les ai suppliés de ne pas me considérer comme un étranger⁶¹⁵. »

Il est assez aisé d'identifier, à travers cet exemple, les différents leviers actionnés par Peter Grant pour se rendre indispensable : l'introduction dans la meilleure société romaine (la famille Colonna est l'une des familles aristocratiques les plus prestigieuses à Rome), la capacité à faciliter les démarches administratives (il n'est d'ailleurs pas interdit de penser, au vu de la date, que c'est grâce à ses relations privilégiées avec Andrew Lumisden, qui assistait alors le secrétaire privé du Prétendant, qu'il a réussi à obtenir le laissez-passer nécessaire aux Grafton), la déférence à l'égard d'une famille susceptible de lui procurer par la suite de nouveaux clients. Grant apporte, en outre, son assistance à un certain nombre d'artistes britanniques, les aidant à trouver des commanditaires. C'est ainsi, par exemple, qu'il recommande, en 1759, le jeune architecte écossais Robert Mylne au riche comte de Charlemont, rencontré quelques années plus tôt lors de ses séjours romains :

« J'espère que vous me pardonneriez la liberté que je vais prendre en vous recommandant et en vous implorant de protéger le jeune gentilhomme qui présentera à Votre Seigneurie ces quelques lignes. La personne dont il est question est M. Mylne, un architecte de profession dont le talent est peu commun et le travail très soigné, qui a fait honneur à son pays comme à sa propre personne en ayant, par accord unanime et avec l'approbation de tous, remporté le premier prix, au mois de septembre dernier, lors du concours public de l'Académie des Arts et des Sciences, au Capitole ; et peu de temps après, à l'instar de tous les professeurs de cette métropole, il faut admis et déclaré membre de l'Académie de Saint-Luc⁶¹⁶. »

On peut constater, en considérant ce seul exemple, la duplicité de Peter Grant qui apporte à cette occasion son soutien à un architecte que Robert Adam, son grand ami quelques années plus tôt, considérait comme un sérieux rival. On sait, par ailleurs, que Grant s'était chargé, avant même l'arrivée de Robert Mylne et de son frère, de recevoir un mandat qu'ils pourraient échanger en monnaie romaine⁶¹⁷. La Mission catholique qu'il dirigeait apparaissait alors, en effet, comme une garantie fort utile aux voyageurs originaires d'Écosse.

⁶¹⁵ William Fraser, *The Chiefs of Grant*, Édimbourg, 1832, vol. 2, p. 535 (lettre envoyée par Peter Grant à James Grant, de Rome, le 6 février 1762).

⁶¹⁶ *The Manuscripts and Correspondence of James, first Earl of Charlemont*, Londres, 1891, vol. 1, pp. 252-253 (lettre envoyée de Rome par Peter Grant au comte de Charlemont, datée du 1^{er} avril 1759).

⁶¹⁷ Robert Ward, *The Man who buried Nelson. The surprising life of Robert Mylne*, Stroud, Tempus, 2007, p. 22.

On peut s'étonner, quoi qu'il en soit, que les obligés de l'abbé Grant ne se soient pas montrés plus circonspects vis-à-vis d'un personnage dont les sympathies jacobites étaient manifestement connues en haut-lieu. Si l'on peut attribuer sa proximité avec James Boswell ainsi que son amitié avec Allan Ramsay et Robert Adam à leur commune origine écossaise, voire à une certaine ambivalence politique - il n'est pas interdit de croire, comme le pense Ranald McInnes⁶¹⁸, que c'est avant tout l'ambition de Robert Adam qui a empêché ce dernier de trop se compromettre avec le parti jacobite -, on peut difficilement soupçonner William Weddell (qui, en pleine stratégie de notabilisation, aurait eu beaucoup à perdre à se compromettre avec un partisan notoire des Stuart), Philip Yorke ou George Herbert d'avoir eu des sympathies jacobites. Il est vrai que, selon plusieurs témoignages informés, l'abbé Grant savait se montrer suffisamment habile pour cacher ses véritables opinions politiques à ses différents interlocuteurs. Dès le milieu des années 1740, Lord Elcho, un fervent partisan de la restauration des Stuart, formulait le jugement suivant : « Elcho suspectait, avec raison, l'abbé Grant de jouer les espions. Grant s'immisçait dans leur société et présentait à chacun le visage qu'il attendait de lui : jacobite pour les jacobites, hanovrien pour les hanovriens, et compagnon agréable pour tous⁶¹⁹. » Peter Grant, considéré par ses amis (Robert Adam) comme par ses ennemis (Horace Mann, Alessandro Albani) comme un partisan dévoué de la cause des Stuart, aurait-il été un agent double espionnant pour le compte de la cour des Hanovre ? On comprendrait mal, dans ces conditions, les risques pris en 1766. Peut-être ce jugement est-il le fait d'un ancien allié politique déçu, pour une raison ou pour une autre, par l'attitude de celui qui apparaît, avant tout, comme un ambitieux. L'hypothèse que l'on peut avancer est que l'activisme politique de Peter Grant au service de la cause jacobite fut réel jusqu'au soulèvement de 1745, voire jusqu'à la mort du « Vieux Prétendant », en janvier 1766 ; par la suite, constatant que la perspective d'une restauration des Stuart s'éloignait et que le « Jeune Prétendant » n'était pas à la hauteur de sa légende, il aurait privilégié une activité beaucoup plus prometteuse et lucrative, celle d'intermédiaire pour ses compatriotes sur le marché du grand-tourisme romain, quitte à poursuivre sur ce terrain sa concurrence traditionnelle avec Thomas Jenkins. Les relations entretenues par Grant avec John Stuart, 3^{ème} comte de Bute, à partir de la fin des années 1760, semblent plaider dans ce sens. Bute, en effet, a fréquenté l'abbé au cours de son bref séjour romain (28 décembre 1768-13 janvier 1769) et maintenu avec lui

⁶¹⁸ Ranald McInnes, « Robert Adam: 'My Mother's Dear British Boy' », in Allan I. Macinnes, Kieran German et Lesley Graham, sous la dir. de, *Living with Jacobitism, 1690-1788: The Three Kingdoms and Beyond*, Londres et New York, Routledge, 2014, pp. 173-184.

⁶¹⁹ David Douglas, *A Short Account of the Affairs of Scotland in the Years 1744, 1745, 1746* by David, Lord Elcho, *Printed from the Original Manuscript at Gosford*, 1907, p. 29.

des liens assez étroits pour qu'il décide de financer, en 1786, l'édification d'un monument funéraire en son honneur au *Scots College*⁶²⁰. Or, Bute était un ancien favori du roi George III, dont il avait été le précepteur, et l'un de ses anciens premiers ministres (mai 1762-avril 1763). On peut donc s'étonner de ces relations entre un ancien fidèle des Hanovre, certes brouillé avec son ancien protecteur, et un jacobite. Faut-il y voir une affinité fondée sur la commune identité écossaise des deux hommes ? La preuve de la plus grande prudence de l'abbé sur le terrain politique, dans un contexte où la cause jacobite apparaissait neutralisée ? Une réaction de dépit la part de Bute suite à sa disgrâce ?

En tout état de cause, l'image de l'abbé Grant est restée ambiguë au sein de la communauté britannique de Rome : certains de ses clients s'attendaient en effet à être présentés, par son intermédiaire, au Prétendant Stuart, ce qu'il semble avoir évité à partir du début des années 1770 au moins ; pourtant, estimait Philip Francis, « il y eut un temps où il aurait été moins scrupuleux⁶²¹ ».

3) *Le rôle non négligeable des cours d'ambassade*

Il peut apparaître paradoxal pour un Britannique, dont le pays se trouvait régulièrement en conflit avec d'autres États européens, en particulier les monarchies catholiques, de compter sur l'hospitalité et l'assistance de l'ambassadeur d'un État rival voire ennemi. C'était pourtant un cas de figure très régulier si l'on en juge par la correspondance ou les relations de voyage d'un certain nombre de sujets du roi George III. Parmi ces ambassadeurs se distinguait particulièrement, on le sait, le cardinal de Bernis, ministre plénipotentiaire du roi de France auprès du Saint-Siège entre 1769 et 1791. Sa prévenance à l'égard des Britanniques était telle qu'elle lui valut une reconnaissance éclatante de la part de l'un d'eux, le gallois Thomas Watkins, en 1787 :

« Durant la dernière guerre entre la Grande-Bretagne et la France, ses invitations aux gentilshommes anglais de Rome étaient aussi fréquentes qu'à l'habitude ; il leur faisait en effet un devoir de lui rendre visite, observant que les querelles politiques entre deux nations aussi éclairées que les nôtres ne devraient jamais perturber l'harmonie de la société à Rome. Il est bien plus attentif aux Anglais que ne le sont la plupart de leurs propres ministres, comme d'ailleurs le sont tous les ambassadeurs français⁶²². »

⁶²⁰ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, pp. 164-165.

⁶²¹ British Library, Add. MS 40 759 (entrée du 21 octobre 1772).

⁶²² Thomas Watkins, *Travels through Switzerland, Italy, Sicily, the Greek Islands to Constantinople, through Parts of Greece, Ragusa, and the Dalmatian Isles*, 1794, vol. 1, p. 400 (lettre datée du 26 décembre 1787).

De fait, le tableau ci-dessous, élaboré à partir du corpus de voyageurs et de résidents britanniques qui constitue le fondement de ce travail de recherche, vise à périodiser l'hospitalité du cardinal de Bernis au cours de sa longue résidence romaine et corrobore assez largement le commentaire appréciateur de Thomas Watkins.

Tableau 7 - Les hôtes britanniques du cardinal de Bernis lors de son ambassade romaine		
Avant la guerre d'Amérique (1769-76)	Pendant la guerre d'Amérique (1776-83)	Après la guerre d'Amérique (1783-91/94)
Lady Anna Miller (1771) John Moore et le duc de Hamilton (1775-76)	Thomas Pelham (1777) Lady Phillipina Knight et sa fille, Ellis Cornelia (1778-85 ; 1791-94) Philip Yorke (1778) Robert Jarrett (1780) Allan et John Ramsay (1783)	Mary Berry (1783-84) Thomas Watkins (1787-88) John Owen (1791-92) Elizabeth Webster (1793)

Le cardinal de Bernis apparaît tout d'abord, à la lecture des témoignages, comme un hôte recherché : être introduit dans son entourage semble être une marque de distinction ainsi que l'assurance de profiter d'une sociabilité de qualité. On peut, semble-t-il, lui être présenté de deux manières. C'est par le biais d'une lettre de recommandation que Lady Phillipina Knight et sa fille, Ellis Cornelia, furent ainsi invitées à lui rendre visite dès leur installation à Rome : « [...] nous sommes chargées de lettres de recommandation pour le Cardinal de Bernis et sa famille [...] »⁶²³, écrit ainsi Lady Knight à l'une de ses amies, alors qu'elle s'apprête à quitter la France, en janvier 1778. Les deux femmes, on le verra, deviennent très vite de véritables intimes de la famille de Bernis. C'est également par le biais d'une lettre de recommandation pour Bernis que lady Anna Miller lui avait été présentée, dès janvier 1771 : « Le Cardinal de Bernis est venu immédiatement après avoir reçu notre lettre de recommandation ; il nous a invité, de la manière la plus aimable qui soit, à sa table ainsi qu'à ses assemblées. Nous nous y rendons demain »⁶²⁴. Mary Berry, quant à elle, est présentée au cardinal par l'intermédiaire de

⁶²³ Elizabeth Douglas Fuller Elliott-Drake, sous la dir. de, *Lady Knight's Letters ...*, op. cit., p. 42 (lettre envoyée de Marseille et datée du 3 janvier 1778).

⁶²⁴ Anna Miller, *Letters from Italy ...*, op. cit., vol. 2, p. 137 (lettre datée du 6 janvier 1771).

la princesse Santacroce, qui en était l'amie proche, en décembre 1783 : « Le soir, à la *conversazione* de la princesse Santa Croce, nous fûmes présentées par Lady Warren au Cardinal Bernis. » Le salon de la princesse, situé près du Campo de' Fiori, apparaît ainsi comme une sorte d'antichambre de celui de l'ambassadeur pour certains voyageurs⁶²⁵. Faut-il interpréter la possession de lettres de recommandation directement adressées au cardinal comme un privilège des aristocrates britanniques, tandis que les voyageurs appartenant à la grande bourgeoisie, comme Mary Berry, devaient passer par un intermédiaire comme la princesse ? Un élément, en tout cas, s'affirme constamment : la rapidité avec laquelle le cardinal établit le contact avec les nouveaux arrivants, ce qui semble participer du regard très favorable que ces derniers portent sur lui. Anna Miller fait ainsi sa connaissance dès le lendemain de son arrivée ; Mary Berry, quant à elle, le rencontre trois jours après son arrivée. Quant au jeune Philip Yorke, il précise, dans l'une des lettres qu'il envoie de Rome à son oncle, le comte de Hardwicke, qu'il a été invité chez le cardinal au cours de la première semaine suivant son arrivée⁶²⁶.

Si le fait d'être reçu au palais de Carolis, où se situe alors l'ambassade de France, est aussi apprécié des voyageurs britanniques, c'est en raison de plusieurs facteurs. On sait, tout d'abord, que la table du cardinal était renommée dans toute l'Europe. Comme le rappelle Gilles Montègre : « Un calendrier hebdomadaire réglait rigoureusement l'hospitalité réservée aux commensaux à l'étage noble du palais de Carolis. [...] Le mardi et le jeudi étaient spécifiquement consacrés à l'accueil des voyageurs étrangers, lesquels n'avaient guère besoin que d'une recommandation pour être conviés à la table de l'ambassadeur⁶²⁷. » Or, les Britanniques apprécient particulièrement, on le constate dans leurs lettres et récits, la commensalité comme forme de sociabilité alors qu'ils considèrent souvent les *conversazioni* comme dénuées d'intérêt réel. Anna Miller témoigne ainsi de la qualité de la table du cardinal : « [...] ses plats sont les meilleurs qui soient, d'une variété aussi grande que la saison le permet, et les mieux présentés : il connaît l'apparence et l'odeur que doit avoir chaque plat [...]»⁶²⁸. Elle-même, lors de son second séjour romain, annonce à sa correspondante régulière son intention de limiter ses obligations sociales et de se contenter d'inviter, à souper, deux fois par semaine, des amis et relations dûment choisis. En flattant le palais de ses visiteurs britanniques, le cardinal ne pouvait que se concilier leur faveur. Une autre raison pour laquelle ces derniers

⁶²⁵ Carole Blumenfeld, « 'Tant que votre amitié pour moi durera, je ne songerai pas à quitter Rome'. Le cardinal de Bernis et la princesse de Santacroce », in Gilles Montègre, sous la dir. de, *Le cardinal de Bernis ...*, op. cit., p. 586.

⁶²⁶ British Library, Add. MS 35 378 (lettre datée du 31 octobre 1778).

⁶²⁷ Gilles Montègre, « 'Une cuisine en odeur de sainteté'. La diplomatie gastronomique du cardinal de Bernis », in Gilles Montègre, sous la dir. de, *Le cardinal de Bernis ...*, op. cit., pp. 371-372.

⁶²⁸ Anna Miller, *Letters from Italy ...*, op. cit., vol. 2, p. 138 (lettre datée du 7 janvier 1771).

apprécient également son hospitalité est la possibilité d'être introduit, grâce à lui, dans un cercle d'intimes de haut niveau politique et/ou intellectuel. C'est la raison pour laquelle le jeune Thomas Pelham annonce à ses parents son intention de passer l'été 1777 à Rome, en dépit des habitudes bien établies chez ses congénères : ainsi, estime-t-il, il pourra profiter plus librement de la compagnie du cardinal, chez qui il dîne très régulièrement, ainsi que de celle de l'ambassadeur espagnol Azara, qui était lui-même un ami de Bernis⁶²⁹, du Père François Jacquier et du peintre Anton Raphaël Mengs⁶³⁰. Quel intérêt le cardinal trouvait-il, de son côté, à accueillir aussi généreusement des voyageurs britanniques ? Au-delà du souci qu'il a toujours manifesté de donner de son pays une image valorisante, on peut penser que les échanges qui se déroulaient à sa table ou dans son salon lui permettaient de prendre le pouls de l'opinion britannique, voire de recueillir des informations utiles à son gouvernement. C'est ce qu'explique Gilles Montègre, analysant la correspondance secrète entre le cardinal et le comte de Vergennes, qui était alors Ministre des Affaires Étrangères :

« On peut s'interroger sur la légitimité d'un ambassadeur de France à Rome à dissenter sur des théâtres d'opérations aussi lointains. Ce serait oublier les puissants échos que la guerre américaine répercute dans une capitale culturelle aussi cosmopolite que Rome à la fin du XVIIIe siècle. Bernis y observe les moindres réactions des dignitaires et voyageurs anglais pour en faire part à Vergennes⁶³¹. »

Cette affabilité apparaît donc, à la lumière de cette analyse, comme intéressée, participant de ce que l'historien appelle une « veille diplomatique⁶³² » au service des intérêts de la France.

Le cardinal de Bernis, enfin, apparaît, à l'instar des autres ambassadeurs, comme un « facilitateur » d'autant plus efficace qu'il a, contrairement à John Coxe Hippisley ou à Peter Grant, un statut tout à fait officiel. Deux exemples montrent l'assistance qu'il était susceptible d'apporter à ses connaissances. Le 20 février 1780, en pleine guerre d'Amérique, Robert Jarrett, qui vient de rentrer en Angleterre après un passage à Rome au début du mois de novembre 1779, écrit dans une lettre envoyée à son ami Lord Herbert :

« J'ai attendu si longtemps à Paris pour obtenir un passeport, qu'il ne m'a pas été possible d'avoir car, en raison de la fin du Carnaval, aucune activité ne se passait dans les Bureaux. Mon impatience ne me permettait pas d'attendre davantage ; je m'en suis donc remis à l'ancien, que j'avais eu à Rome du Cardinal Bernis, et il m'a rendu tous les services que j'en attendais⁶³³. »

⁶²⁹ Maria Dolores Gimeno Puyol, « Bernis et Azara. Histoire d'une amitié franco-espagnole dans la Rome des papes », in Gilles Montègre, sous la dir. de, *Le cardinal de Bernis ...*, op. cit., pp. 511-528.

⁶³⁰ British Library, Add. MS 33 127, Pelham Papers (lettres datées du 26 juillet et du 30 juillet 1777).

⁶³¹ Gilles Montègre, « L'oreille de Vergennes. La correspondance secrète et réservée d'un ministre et d'un ambassadeur », in Gilles Montègre, sous la dir. de, *Le cardinal de Bernis ...*, op. cit., p. 246.

⁶³² *Ibid.*, p. 237.

⁶³³ Lord Herbert, sous la dir. de, *Henry, Elizabeth and George ...*, op. cit., p. 413 (lettre envoyée par Robert Jarrett à Lord Herbert, datée du 20 février 1780).

On peut donc constater que le cardinal, qui représentait à Rome les intérêts de l'un des principaux adversaires de la Grande-Bretagne dans le cadre de ce conflit, n'en a pas moins accepté de fournir un passeport pour la France à l'un des sujets du roi George III. Plus troublant encore est le témoignage fourni par Lady Knight dès le début des hostilités, en août 1778 :

« La guerre ne nous affecte pas, ici tout est parfaitement tranquille. La famille du Cardinal de Bernis nous a assurées qu'elle ne réduirait en rien leur estime et leur considération à notre égard, et que la correspondance de ma fille avec la France n'avait pas à être suspendue, que nous pouvions faire passer nos lettres sous son couvert. En effet, la société romaine serait bien peu plaisante sans les Français⁶³⁴. »

La question du courrier de la famille Knight, passant en France par le biais de la valise diplomatique, soulève celle des loyautés multiples que respectait le cardinal de Bernis, celle qu'il devait à son gouvernement et celle qu'il estimait devoir à ses amies proches, mais ressortissantes d'un État ennemi de la France. Que Bernis ait été un défenseur intraitable des intérêts de la France à Rome, c'est indéniable, et sans doute a-t-il alors estimé que le contenu des lettres de Lady Knight et de sa fille n'était pas susceptible de le compromettre, d'où le service rendu. Mais on constate également, à travers ce témoignage, que les solidarités nationales se doublaient, dans certains cas, de solidarités sociales : la famille du cardinal de Bernis et la famille Knight pouvaient bien appartenir à deux États rivaux, elles n'en appartenaient pas moins au même milieu aristocratique. Cette situation n'empêchait ni le diplomate ni Lady Knight de témoigner, dans leurs correspondances respectives, de leur patriotisme ; mais un conflit ne devait pas remettre en cause des liens d'autant plus étroits qu'ils s'étaient précisément formés en terre étrangère.

Certains témoignages nous montrent, enfin, un Bernis au crépuscule de sa carrière comme de sa vie, dans le contexte d'une dégradation des relations entre la France révolutionnaire et les monarchies européennes. John Owen, qui séjourne à Rome à deux reprises, entre décembre 1791 et février 1792, puis, plus brièvement, en mars 1792, observe ainsi :

« Rien ne représente de manière plus éclatante la chute de sa Majesté Gallique que les assemblées du Cardinal de Bernis. Ce prélat, qui a représenté pendant tant d'années le monarque français à la Cour de Rome, et dont la splendide hospitalité fut si justement renommée, et pendant si longtemps, exhibe désormais, dans ses maigres divertissements, la déchéance de ses fonctions diplomatiques. Les Tantes de Louis, qui sont en fuite, occupent des appartements dans le même palais et font régulièrement leur apparition dans ses soirées publiques⁶³⁵. »

⁶³⁴ Elizabeth Douglas Fuller Elliott-Drake, sous la dir. de, *Lady Knight's Letters ...*, *op. cit.*, pp. 63-64 (lettre datée du 8 août 1778).

⁶³⁵ John Owen, *Travels into Different Parts of Europe, in the Years 1791 and 1792, with Familiar Remarks on Places, Men and Manners*, 1796, vol. 2, pp. 140-141 (lettre datée du 8 mars 1792).

La cruauté de ce jugement, qui s'explique peut-être en partie par l'antagonisme opposant les deux pays depuis des décennies, semble d'autant plus étonnante que l'on connaît désormais le souci qu'avait Bernis de continuer de se procurer les ressources nécessaires au maintien de l'éclat de sa table et de son salon, même après avoir été déchu de ses fonctions d'ambassadeur⁶³⁶. Il était en effet, explique Gilles Montègre, essentiel de « montrer à tous les Français, Romains et étrangers présents dans la ville que l'État monarchique ne vacille pas mais reste plus que jamais solide sur ses bases⁶³⁷. »

Nécessité faisant loi, les voyageurs et résidents britanniques présents à Rome pour une durée variable se sont appuyés sur le polycentrisme curial qui caractérisait la scène politique romaine au cours du XVIIIe siècle⁶³⁸, s'adressant, selon les circonstances, le réseau transnational dans lequel ils s'inséraient et leurs besoins spécifiques, à certaines cours cardinales (Albani), à certaines cours d'ambassade (Bernis, Azara) ou à certaines cours aristocratiques (Giustiniani, Borghese, ...). La complexité de la scène politique et mondaine dans la Ville Éternelle ainsi que l'essor rapide du marché du grand-tourisme et du marché de l'art les ont conduits, par ailleurs, à s'appuyer sur certains acteurs, individuels mais eux-mêmes pourvus d'un vaste réseau, tels que John Coxe Hippisley, Peter Grant (quelle qu'ait été, par ailleurs, l'ambiguïté de ses mobiles et de sa démarche) et surtout Thomas Jenkins.

II. Thomas Jenkins, « notre *Chargé d'Affaires*⁶³⁹, si je puis dire, dans cette ville⁶⁴⁰ »

Dans son édition du 15 novembre 1777, le *Diario Ordinario*⁶⁴¹ évoque, parmi d'autres sujets, l'annulation d'un séjour prévu par le duc de Gloucester, frère du roi d'Angleterre George III. En raison du manque à gagner pour l'*Ospedale delle Donne*, qui possédait le palais où le duc devait résider, ce dernier avait officiellement chargé Thomas Jenkins, « son Agent »⁶⁴², de verser en son nom la somme de 200 *scudi* à l'établissement. Cette allusion soulève deux

⁶³⁶ Gilles Montègre, « 'Une cuisine en odeur de sainteté'. La diplomatie gastronomique du cardinal de Bernis », in Gilles Montègre, sous la dir. de, *Le cardinal de Bernis ...*, op. cit., pp. 377-378.

⁶³⁷ *Ibid.*, p. 377.

⁶³⁸ Gilles Montègre, *La Rome des Français ...*, op. cit., et *Le cardinal de Bernis*, op. cit.

⁶³⁹ L'expression est en français dans le texte.

⁶⁴⁰ Thomas Watkins, *Travels through Switzerland, Italy ...*, op. cit., vol. 1, p. 400 (lettre datée du 26 décembre 1787).

⁶⁴¹ Cet organe de presse fut, entre le début du XVIIIe et le milieu du XIXe siècle, un vecteur important de diffusion régulière des nouvelles concernant l'actualité politique, sociale et culturelle de Rome ; il était imprimé par les Chracas.

⁶⁴² *Diario Ordinario*, édition digitale de la Bibliothèque Casanatense (<http://scaffalidigitali.casanatense.it/>), Rome, numéro 300, 15 novembre 1777, p. 9.

questions : quel sens faut-il donner, dans ce contexte, au terme d'agent ? depuis quand Thomas Jenkins était-il au service des intérêts de la maison des Hanovre à Rome ?

1) *Les origines mystérieuses d'un rôle officieux*

Les débuts de Thomas Jenkins à Rome sont beaucoup moins bien connus que la suite de sa carrière. Jusqu'à une date récente, en comptant la notice consacrée à Jenkins dans le *Dictionary of British and Irish Travellers in Italy*⁶⁴³ de John Ingamells, l'une des rares synthèses disponibles était celle de Thomas Ashby, ancien directeur de la *British School at Rome* : « Thomas Jenkins in Rome⁶⁴⁴ ». Encore ces deux historiens en sont-ils réduits à émettre des hypothèses sur la nature du rôle politique que jouait le peintre anglais à Rome, et plus encore sur son évolution chronologique.

Jenkins semble s'être positionné assez rapidement, sur l'échiquier politique de la communauté britannique, en faveur de la cause hanovrienne. En témoigne, en particulier, un incident datant de 1754 qui faillit causer le bannissement de celui qui n'était encore, officiellement, qu'un peintre parmi tant d'autres. À la suite d'une transaction portant sur la vente d'un buste à un gentilhomme britannique, ce dernier avait en effet porté plainte contre Jenkins auprès du Gouverneur de Rome. Les poursuites engagées contre le peintre ne prirent fin qu'en raison d'une intervention de Horace Mann, depuis Florence, puis du cardinal Albani lui-même⁶⁴⁵. Ce dernier s'était fait son opinion sur le sujet : selon lui, la plainte déposée contre Jenkins visait avant tout à écarter un personnage qui devenait gênant sur le marché de l'art romain ... et sans doute aussi sur la scène politique romaine. L'abbé Grant, proche des Stuart, aurait sans doute joué un rôle important dans cette affaire, preuve de sa dimension aussi bien politique qu'économique⁶⁴⁶. Si ce premier épisode ne nous permet pas de déterminer avec précision le rôle joué par Jenkins, il indique en tout cas son engagement précoce en faveur des Hanovre.

Le témoignage du peintre anglais Jonathan Skelton, quelques années plus tard, permet de cerner un peu mieux la manière dont Jenkins était perçu par une partie de la communauté britannique de Rome :

« Il y a ici à Rome deux élèves de Wilson, qui sont tous deux des hommes ingénieux. On me dit que c'est à eux que je dois d'avoir été maltraité de cette manière⁶⁴⁷ ; l'un s'appelle Crone et l'autre Plimmer. Le nom de

⁶⁴³ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, pp. 553-556.

⁶⁴⁴ Thomas Ashby, « Thomas Jenkins in Rome », *Papers of the British School at Rome*, vol. 6, n° 8, 1913, pp. 487-511.

⁶⁴⁵ Lesley Lewis, *Connoisseurs ...*, *op. cit.*, pp. 167-169.

⁶⁴⁶ *Ibid.*, p. 168.

⁶⁴⁷ Jonathan Skelton aurait été soupçonné, à tort semble-t-il, de sympathies jacobites.

leur ami est Jenkins, qui espionne ici pour notre gouvernement. [...] Je n'aurais pas la cruauté de prétendre que Jenkins est un espion si un ami intime⁶⁴⁸ (qui étudie la peinture ici) n'avait reçu, il y a peu de temps, une lettre de son frère qui se trouve en Angleterre, et qui est membre du Parlement, contenant cet avertissement : 'Prenez garde à la manière dont vous vous comportez en présence d'un certain Jenkins (je crois qu'il est peintre) ; il s'agit d'un espion de notre gouvernement à Rome⁶⁴⁹.' »

Cette lettre semble préciser la nature des services rendus par Thomas Jenkins au gouvernement britannique. Faut-il n'y voir que le dépit d'un artiste en difficulté, convaincu que l'un de ses collègues était responsable de ses déboires ? L'allusion à un membre du Parlement paraît en tout cas donner de la crédibilité à cette affirmation ; il est par ailleurs évident que les proches du Prétendant Stuart la prenaient très au sérieux, comme le prouve une lettre envoyée par Andrew Lumisden, en 1760, à son beau-frère, Robert Strange : « Je ne suis pas surpris que Jenkins puisse avoir commis la fraude que vous évoquez ; voilà longtemps qu'il est connu ici pour ses vilénies. Néanmoins, jouant de son impudence éhontée et de l'honorable fonction d'espion, il parvient à se mettre dans les bonnes grâces de nombreux voyageurs anglais⁶⁵⁰. » Si Jenkins a bel et bien espionné ses compatriotes pour le compte du gouvernement britannique, on peut, en tout cas, supposer que son rôle consistait avant tout à surveiller leur comportement à l'égard de la famille Stuart et de leur entourage proche. Les années 1750, en effet, restent marquées par une réelle méfiance de la part des Hanovre à l'encontre des jacobites et c'est l'une des raisons, on l'a vu, des débats suscités en Grande-Bretagne par la pratique du Grand Tour ; bien que la perspective d'une restauration semble s'éloigner, en raison de la cuisante défaite des troupes jacobites à Culloden, en avril 1746, la papauté persiste à considérer Jacques III, le « Vieux Prétendant », comme seul souverain légitime d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Que Jenkins ait été chargé de renseigner le gouvernement sur les allées et venues des voyageurs et des résidents (en particulier de certains artistes) à Rome pourrait expliquer le commentaire sarcastique de James Adam à son égard, dans une lettre datée de 1761 : « Nous avons un autre compatriote de premier plan à Rome, qui utilise là-bas ses cartes de manière admirable : Bob se souviendra sans doute de lui – son nom est Jenkins⁶⁵¹. » Si cette phrase intervient dans un contexte où il est question de la malhonnêteté de celui qui n'est encore, officiellement, qu'un artiste, on peut la relire d'une autre manière en précisant qu'elle intervient alors que James Adam n'est pas encore arrivé à Rome⁶⁵² et n'a donc pu rencontrer Jenkins, et en se souvenant

⁶⁴⁸ Il s'agit du peintre irlandais James Forrester, qui résidait à Rome depuis 1755.

⁶⁴⁹ Brinsley Ford, *The Letters of Jonathan Skelton written from Rome and Tivoli in 1758 together with Correspondence relating to his Death on 19 January 1759*, *The Volume of the Walpole Society*, vol. 36, 1956-1958, p. 47 (lettre datée du 28 juin 1758).

⁶⁵⁰ James Dennistoun, *Memoirs of Robert Strange ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 289.

⁶⁵¹ John Fleming, *Robert Adam ...*, *op. cit.*, pp. 278-279.

⁶⁵² Il écrit depuis Florence.

des fréquentations dangereuses (Peter Grant, en particulier) de son frère aîné, Robert, lorsque ce dernier résidait à Rome quelques années plus tôt. Le jeune architecte écossais se sentait-il, ou se savait-il, surveillé par le peintre anglais au cours de ce séjour ? Sa correspondance romaine n'en témoigne pas. On note cependant qu'à défaut d'un faisceau de preuves incriminant clairement Jenkins, ce dernier faisait l'objet de soupçons insistants au sein d'un milieu où la question de la loyauté à l'égard du gouvernement légitime se posait encore. Il reste que les points de vue sur cette question dépendaient largement des obédiences politiques puisque Thomas Brand-Hollis, ami de Jenkins depuis leur rencontre à Rome en 1752, évoque dans ses mémoires les « difficultés » de ce dernier avec ce qu'il nomme « la faction écossaise⁶⁵³ ». Ce témoignage tendrait donc à impliquer Jenkins dans les luttes partisans entre hanovriens et jacobites dès les débuts de son séjour.

Au cours de la première décennie de sa résidence romaine, Thomas Jenkins s'était donc, semble-t-il, distingué comme un fidèle serviteur de la cause hanovrienne ; c'est sans doute l'une des principales raisons (son succès commercial en étant une autre) des controverses que sa personnalité suscitait déjà au sein de la communauté britannique. À quel moment, au cours des années 1760, fut-il promu au rang de représentant officieux de la couronne dans la Ville Éternelle ? Il n'est guère possible de le déterminer avec précision. Son statut, en tout cas, paraît avoir beaucoup évolué en 1772 lorsqu'il accueille officiellement le duc de Gloucester, qui voyage alors sous le nom de « Comte de Connaught », pour son premier séjour à Rome : « Après le repas, et après s'être promené dans son carrosse sur la *Strada del Corso*, il est monté à l'appartement du Sig. Jenkins, un Anglais, près de l'église de Gesù e Maria, d'où il a observé avec plaisir le spectacle de la course de chevaux⁶⁵⁴. » Si la carrière diplomatique de Jenkins a débuté sous les auspices d'une clandestinité assez mal protégée, elle prend, au début des années 1770, une dimension quasi-officielle puisqu'il s'agit là de la première association publique de Jenkins avec un membre de la famille royale britannique. Ce rôle d'hôte indique-t-il qu'il est devenu un « consul » officieux de la couronne d'Angleterre à Rome ? C'est en tout cas ainsi qu'il fut considéré, dans les décennies suivantes, par un grand nombre de témoins, britanniques ou non. Tout porte à croire, si tel était le cas, que ce statut improbable résultait de l'ambiguïté persistante des relations entre son pays natal et les États du Pape, bien que la situation ait commencé à changer à partir de 1766 : à contexte exceptionnel, carrière exceptionnelle.

⁶⁵³ John Disney, *Memoirs of Thomas Brand-Hollis*, Londres, 1808, p. 4.

⁶⁵⁴ *Diario Ordinario*, édition digitale de la Bibliothèque Casanatense (<http://scaffalidigitali.casanatense.it/>), Rome, numéro 8350, 7 mars 1772, p. 11.

2) *Un rôle multiforme*

Une observation attentive de la manière dont Thomas Jenkins a cherché à jouer pendant plusieurs décennies un rôle central, quasi-incontournable, dans la communauté britannique de Rome, permet d'esquisser une comparaison avec le rôle joué par les représentants officiels de la couronne dans d'autres capitales italiennes. Comme ces derniers, Jenkins a cherché, et souvent réussi, à s'imposer en tant qu'hôte privilégié des visiteurs britanniques, en tant que prestataire de services et en tant que référence en matière artistique.

Comme on l'a vu plus haut, Jenkins a été amené à accueillir de manière quasi-officielle les membres de la famille royale britannique dont les séjours à Rome se multiplient à partir des années 1760. Outre le cas de la visite du duc de Gloucester en 1772, on peut également évoquer le séjour du duc de Sussex, fils du roi George III, en 1791. Une fois encore, c'est le *Diario Ordinario* qui nous fournit une description précise du rôle joué à cette occasion par Jenkins :

« Le matin du dimanche suivant, son Altesse Royale fit part de son arrivée [...] au Très Éminent Cardinal Zelada, Secrétaire d'État, grâce à l'entremise de M. le Baron de Hanstein, son assistant, accompagnée de M. Jenkins, Agent du prince royal ; et le jour même, les ambassadeurs et ministres étrangers résidant [à Rome] s'employèrent à transmettre à Son Altesse Royale leurs compliments⁶⁵⁵. »

Il est révélateur que Jenkins soit implicitement mis sur le même pied, dans ce passage, que les autres diplomates établis dans la Ville Éternelle : en tant qu'agent - c'est le titre qui lui est de nouveau donné, à défaut de celui d'ambassadeur ou de ministre plénipotentiaire, ce qui renvoie sans doute à la nature ambiguë de sa mission -, son rôle était bien d'introduire les voyageurs britanniques les plus prestigieux auprès du gouvernement pontifical, dans le but de leur permettre d'obtenir une audience du souverain pontife lui-même. En l'occurrence, il s'agit d'un rôle analogue à celui d'un ambassadeur, qui suscitait l'incompréhension d'un certain nombre de ses compatriotes basés à Rome, voire le dépit chez ceux qui n'avaient pas les mêmes opinions politiques que lui, comme en témoigne une lettre envoyée par John Thorpe, jésuite basé à Rome depuis 1756⁶⁵⁶, à Lord Arundel, catholique comme lui : « [...] on n'a aucune considération pour les catholiques ici, les protestants bénéficiant d'un traitement de faveur - rien de leur est refusé. Ce système est un mystère, & personne ne peut dire par quels mérites M. Jenkins & d'autres sont parvenus à obtenir une telle distinction⁶⁵⁷. » Un tel commentaire montre à la fois une

⁶⁵⁵ *Ibid.*, numéro 1764, 26 novembre 1791, p. 12.

⁶⁵⁶ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 939.

⁶⁵⁷ Jonathan Yarker et Clare Hornsby, « Buying Art in Rome in the 1770s », in Maria Dolores Sanchez-Jauregui et Scott Wilcox, sous la dir. de, *The English Prize. The Capture of the Westmorland, an Episode of the Grand Tour*, Yale University Press, Londres et New Haven, 2012, p. 82 (citation d'une lettre envoyée par le père John Thorpe à Lord Arundel, et datée du 6 février 1774).

certaine lucidité quant au rapport de forces paradoxalement défavorable aux catholiques britanniques dans la capitale des États de l'Église (cf. « ici ») et une certaine mauvaise foi quant aux « mérites » ayant valu à Jenkins la position qui était désormais la sienne, la loyauté politique démontrée l'ayant emporté sur toute autre considération. La question politique (hanovriens *versus* jacobites) se double donc d'une question confessionnelle (protestants *versus* catholiques) ; on peut comprendre, quoi qu'il en soit, la frustration d'un membre du clergé catholique face à la bienveillance manifestée à l'égard d'un protestant par des figures aussi importantes que le pape Clément XIV ou le cardinal Alessandro Albani. Une lettre tardive, envoyée à Charles Townley, semble quoi qu'il en soit éclairer partiellement le rôle para-diplomatique joué par Jenkins au cours de sa longue résidence romaine :

« Dans la mesure où j'ai été chargé occasionnellement par nos Ministres en Italie des Dépêches publiques, & où les Remontrances, & et les Réponses de Ce Gouvernement sont passées entre mes mains, cela m'a donné l'opportunité d'être pleinement informé de la Conduite de ceux qui détenaient le pouvoir ici⁶⁵⁸. »

Sans doute les archives du Ministère britannique des Affaires Étrangères permettraient-elles de mesurer avec une plus grande précision la nature et l'étendue exactes de ses fonctions à Rome. Si Jenkins a fait très largement bénéficier les voyageurs britanniques de son hospitalité, il n'en accueillait pas moins les autres Européens de qualité comme le montre le témoignage de Goethe, séjournant à Rome à deux reprises entre novembre 1786 et février 1787, puis entre juin 1787 et avril 1788⁶⁵⁹. En octobre 1787, l'écrivain allemand passe ainsi quelques jours, en compagnie d'autres convives, dans la résidence secondaire de l'Anglais à Castel Gandolfo : « Un Anglais, M. Jenkins, riche négociant en œuvres d'art, y habitait une fort belle maison, ancienne résidence du général des Jésuites, où ne manquaient, pour un certain nombre d'amis, ni salles de réunion, ni galeries pour d'agréables promenades⁶⁶⁰. » Goethe et Jenkins, il faut le préciser, étaient quasiment voisins à Rome puisqu'ils habitaient tous deux sur la Via del Corso, à moins de cent mètres de distance : alors que le voyageur allemand résidait au coin de la Via del Corso et de la Via delle Fontanella⁶⁶¹, le résident anglais demeurait, quant à lui, sur le trottoir opposé, quelque soixante-dix mètres plus bas, à proximité de l'église de Gesù e Maria. En se montrant aussi accueillant à l'égard de voyageurs de toutes nationalités, même s'il était entendu que ses compatriotes étaient les plus nombreux, l'hôte anglais cherchait sans doute à imiter les diplomates établis comme le cardinal de Bernis. On peut également penser que Jenkins utilisait cette résidence suburbaine dans le but de renforcer le patronage qu'il exerçait sur un certain

⁶⁵⁸ Ilaria Bignamini et Clare Hornsby, *Digging and Dealing ...*, *op. cit.*, vol. p. 210 (lettre datée du 27 août 1796).

⁶⁵⁹ Goethe, *Voyage en Italie*, Paris, éditions Omnica, 2003, pp. 143-204 et 395-615.

⁶⁶⁰ *Ibid.*, p. 474.

⁶⁶¹ *Ibid.*, p. 143.

nombre d'artistes britanniques, se constituant une sorte de « cour », comme le montre le témoignage du peintre Thomas Jones qui a l'occasion d'y résider en mai 1777 : « Ai marché jusqu'à Albano, Castello Gandolfo où j'ai retrouvé Messieurs. Hewetson, Hardwick & Hoare à la Villa de M. Jenkins où nous dinâmes et dormirent [...]»⁶⁶². » Il n'est pas inintéressant de noter qu'aucun des artistes en question n'est écossais (Hardwick et Hoare sont anglais, Jones est gallois et Hewetson est irlandais), ce qui tendrait à confirmer l'idée selon laquelle plusieurs « obédiences » existaient au sein de la communauté des artistes britanniques de Rome en fonction de leurs appartenances infranationales et donc de leurs « patrons » (Byres pour les Écossais, Jenkins pour les autres), voire, dans certains cas au moins, de leurs opinions politiques.

Jenkins, comme le faisaient également d'autres ambassadeurs, se faisait un point d'honneur de rendre tous les services possibles à ses compatriotes de passage. Hester Piozzi fut l'une d'entre eux, en 1785, comme elle en témoigne dans le récit qu'elle comptait publier à son retour : « Je préférerais les utiliser pour louer la gentillesse et l'hospitalité infaillibles de M. Jenkins vis-à-vis de tous ses compatriotes, qui trouvent en lui un ami sûr ; et, s'ils le souhaitent, un guide très compétent⁶⁶³. » L'emploi du terme « guide⁶⁶⁴ » peut sans doute être entendu de différentes manières, qu'il s'agisse de faciliter l'installation des arrivants à Rome ou de leur présenter ses trésors antiques et modernes. Comme le ferait un diplomate, Jenkins facilitait l'insertion de nombreux voyageurs au sein de la bonne société locale, ainsi que le rappelle le récit de Thomas Watkins qui établit une comparaison assez explicite entre le cardinal de Bernis et l'agent anglais : « Grâce à lui et à M. Jenkins, le banquier anglais et, si je puis dire, notre *Chargé d'Affaires* dans cette ville, nous avons été très largement introduits⁶⁶⁵. »

L'expérience de Lord Herbert, en septembre 1779, peut, une fois encore, servir d'illustration puisque le jeune aristocrate eut des contacts réguliers avec Jenkins qui lui a trouvé un logement avant son arrivée puis lui rend visite à plusieurs reprises au cours de son séjour⁶⁶⁶. Après son départ, Lord Herbert continue d'ailleurs de bénéficier des services de l'agent anglais puisque ce dernier lui écrit afin de lui transmettre des nouvelles de son père et de l'informer qu'il a fait en sorte de lui faire suivre le courrier arrivé à Rome à son intention. La missive se termine par une formule attestant de la plus grande déférence : « [...] soucieux comme toujours que vous

⁶⁶² Thomas Jones, « Memoirs ... », *op. cit.*, p. 59 (entrée datée du dimanche 11 mai 1777).

⁶⁶³ Hester Lynch Piozzi, *Observations and Reflections made in the Course of a Journey through France, Italy and Germany*, 1789, vol. 1, p. 397.

⁶⁶⁴ Le terme anglais est « instructor ».

⁶⁶⁵ Thomas Watkins, *Travels through Switzerland, Italy ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 400.

⁶⁶⁶ Lord Herbert, sous la dir. de, *Henry, Elizabeth and George ...*, *op. cit.*, p. 261 (entrées datées du 21 et du 22 septembre 1779).

m'honoriez de vos ordres, je suis bien sincèrement le plus fidèle et le plus dévoué des serviteurs de Votre Seigneurie, Thomas Jenkins⁶⁶⁷. » Cette déférence n'est pas sans rappeler celle dont faisait preuve Horace Mann à l'égard du même Lord Herbert : en l'occurrence, on constate une fois encore que l'origine sociale prime sur la fonction remplie, d'autant que Jenkins ne bénéficie pas d'un statut officiel. Tous les diplomates en poste à l'étranger n'étaient pas, on l'a vu, issus des élites sociales : choisir de simples roturiers comme Horace Mann (de manière officielle) ou Thomas Jenkins (de manière plus officieuse) pour représenter les intérêts du gouvernement britannique implique de considérer ces derniers comme des serviteurs de la couronne, au sens littéral du terme, et revient à les placer dans une position très ambiguë, à la fois valorisante et subalterne, vis-à-vis des aristocrates du Grand Tour qu'ils sont amenés à côtoyer.

L'un des services que Jenkins, par ailleurs, pouvait offrir à ses interlocuteurs était d'ordre financier, ce qui l'amenait, pour le coup, à se démarquer des diplomates établis. Le peintre Thomas Jones est l'un de ceux qui témoignent le plus directement, en 1777, de ce rôle de banquier qui semblait être devenu l'un des fondements de l'influence exercée par l'agent anglais au sein de la « colonie » britannique de Rome :

« 27 Janvier. Ai retiré mon argent des mains de mon banquier romain, et l'ai déposé dans celles de M. Jenkins – Barazzi avait été pendant plusieurs années le principal banquier employé par les Anglais et, comme il parlait leur langue, ces derniers trouvaient sa maison bien pratique – mais M. J., ayant ouvert une banque concurrente, l'avait presque détrôné dans cette fonction⁶⁶⁸. »

Il est probable que les activités financières de Jenkins se soient développées au cours des années 1770, car Lady Miller, lors de son second séjour romain, au printemps 1771, indique qu'elle s'adressait toujours à Barazzi pour régler ses affaires : « J'aime énormément ce vieux banquier - il y a une cordialité en lui, et un désir de se rendre véritablement *serviable*⁶⁶⁹. » La capacité à concurrencer des acteurs établis dans un domaine qui semble *a priori* très éloigné des compétences d'origine de Jenkins apparaît bien comme l'une des caractéristiques du parcours de cet individu. Ce rôle de banquier, quoi qu'il en soit, s'est affirmé dans les années suivantes, comme le prouvent le récit d'Ellis Cornelia Knight⁶⁷⁰ ou celui, évoqué plus haut, de Thomas Watkins⁶⁷¹. Jonathan Yarker a récemment découvert des documents qui donnent une idée de

⁶⁶⁷ *Ibid.*, p. 311 (lettre datée du 6 novembre 1779).

⁶⁶⁸ Thomas Jones, « Memoirs ... », *op. cit.*, p. 56 (entrée datée du 27 janvier 1777).

⁶⁶⁹ Anna Miller, *Letters from Italy ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 279 (lettre datée du 26 mars 1771).

⁶⁷⁰ Ellis Cornelia Knight, *Autobiography ...*, *op. cit.*, p. 64 (elle évoque Jenkins qui était, dit-elle, « notre banquier »).

⁶⁷¹ Thomas Watkins, *Travels through Switzerland, Italy ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 400. Watkins ajoute, quelques pages plus loin (cf. vol. 1, p. 405), à propos des problèmes financiers qu'il avait pu rencontrer à Rome en raison d'un système bancaire et monétaire jugé erratique : « Il s'agit là d'un exemple indéniable de l'impéritie de ce gouvernement, mais heureusement nous n'eûmes pas à nous plaindre, car notre banquier, M. Jenkins, fait preuve d'une diligence peu commune à l'égard de ses compatriotes. »

l'importance des fonds brassés par Jenkins à Rome, soit un montant supérieur à 10 000£ pour la seule année 1779⁶⁷².

On peut ajouter, pour terminer, que l'expertise de Thomas Jenkins en matière d'art était très largement reconnue, y compris par des autorités en la matière telles que Johann Joachim Winckelmann⁶⁷³. Au fil du temps, grâce à la fortune qu'il avait acquise et à son goût, Jenkins avait réussi à constituer une collection d'œuvres d'art et d'antiquités dont le renom dépassait assez largement les limites de la Ville Éternelle. On sait, en effet, grâce à sa correspondance et à des allusions du *Diario Ordinario*, que certains des voyageurs étrangers les plus prestigieux lui ont rendu visite afin d'en profiter. Parmi ces derniers, on compte notamment l'archiduchesse Marie-Christine d'Autriche en 1776, le roi Gustave III de Suède en 1784⁶⁷⁴ et l'archiduc Paul de Russie, accompagné de son épouse, en 1782 :

« Le 23 février le Grand-Duc & la Grande-Duchesse de Russie sont revenus de Naples, le 24 ils ont honoré ma maison de leur visite inopinée, sans être accompagnés de leur antiquaire ou de qui que ce soit ; ils sont restés pendant deux heures, et la Grande-Duchesse m'a acheté ce qui suit [...]»⁶⁷⁵.

Cet extrait est très révélateur du statut ambivalent de Jenkins qui se positionne à la fois comme hôte, comme connaisseur et comme marchand d'art. C'est sur ce dernier point qu'il se distingue peut-être le plus d'un diplomate établi, et en tout cas d'un diplomate issu de l'aristocratie traditionnelle : favoriser l'acquisition d'œuvres d'art ou d'antiquités par l'un de ses compatriotes est une chose ; profiter directement, sur un plan financier, d'une transaction conclue avec des ressortissants étrangers en est une autre. C'est sans doute l'une des limites de la stratégie employée alors par le gouvernement britannique, cherchant à développer un réseau diplomatique à moindre coût.

Il n'en reste pas moins que ce rôle à la fois multiforme et ambigu, quand il ne confine pas au conflit d'intérêts comme dans l'exemple qui vient d'être évoqué, pose la question des objectifs poursuivis par le gouvernement britannique à Rome : s'agissait-il uniquement d'y surveiller l'évolution de la situation politique, voire l'attitude des ressortissants britanniques sur place, ou bien était-il question de profiter de ce cas de figure très particulier pour renforcer l'attractivité culturelle de la Grande-Bretagne aux yeux de la population très cosmopolite de cette ville ?

⁶⁷² Jonathan Yarker et Clare Hornsby, « Buying Art in Rome in the 1770s », in Maria Dolores Sanchez-Jauregui et Scott Wilcox, sous la dir. de, *The English Prize ...*, *op. cit.*, p. 67 (Jenkins disposait en effet d'un compte très important à la Banque Drummond à Londres).

⁶⁷³ Thomas Ashby, « Thomas Jenkins ... », *op. cit.*, p. 491.

⁶⁷⁴ *Ibid.*, p. 497.

⁶⁷⁵ Ilaria Bignamini et Clare Hornsby, *Digging and Dealing ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 143 (lettre de Thomas Jenkins à Charles Townley, datée du 23 mars 1782, l'original se trouvant dans les archives Townley au British Museum de Londres, sous la cote TY 7/412).

Dans ce dernier cas, un ancien artiste à la loyauté et à l'habileté éprouvées comme Thomas Jenkins pouvait constituer un atout de choix. En somme, lorsque Thomas Watkins utilise l'expression « chargé d'affaires⁶⁷⁶ » pour caractériser sa fonction auprès de ses compatriotes de passage à Rome, il semble toucher assez juste : le chargé d'affaires n'est-il pas, en effet, celui dont la mission est d'officier à la place de l'ambassadeur, du ministre plénipotentiaire ou du résident lorsque ces derniers sont absents ?

3) *Les avantages comparatifs de Thomas Jenkins*

L'évocation d'un parcours aussi atypique ne peut que conduire à s'interroger sur les raisons du succès de Thomas Jenkins ainsi que sur la fascination, parfois ambivalente, qu'il exerçait sur ses contemporains de toutes nationalités. Il apparaît, dès lors, qu'il a bénéficié de trois atouts : la durée, une fortune sans doute très conséquente et un réseau à la fois local et international habilement constitué.

Il faut, tout d'abord, rappeler que Jenkins est l'un des Britanniques dont la résidence romaine fut la plus longue (presque 47 ans) puisqu'il y est arrivé à la fin de l'année 1751 et s'est enfui, face à l'arrivée imminente des troupes françaises, au début de l'année 1798. Seuls Colin Morison (56 ans, de 1754 à 1810) et James Nevay (56 ans, de 1755 à 1811) l'ont surpassé sur ce point particulier. Si ces derniers ont, comme Jenkins, cumulé les activités (cicérone, marchand d'art, ...), ils n'ont pas réussi à atteindre le même statut central au sein de la communauté britannique de Rome, ni la même réputation internationale ... d'où, peut-être, certaines des controverses attachées à cette personnalité exceptionnelle. Il faut par ailleurs rappeler que Thomas Jenkins a renoncé assez tôt à son activité de peintre, ayant sans doute compris qu'elle ne lui permettrait pas d'égaliser certains de ses congénères et qu'elle ne lui procurerait qu'un revenu limité. De fait, dès le début des années 1760, on ne lui connaît plus aucune œuvre ni aucune vente en son nom propre⁶⁷⁷. Thomas Ashby, quant à lui, note que Winckelmann avait compris, à la même époque, qu'il « ne dépendait plus de son art pour vivre⁶⁷⁸ ».

C'est précisément cette aisance croissante, devenue au fil du temps une véritable fortune, qui a permis à Thomas Jenkins de se doter des signes extérieurs de son nouveau statut. Parmi ces

⁶⁷⁶ Thomas Watkins, *Travels through Switzerland, Italy ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 400 (lettre datée du 26 décembre 1787).

⁶⁷⁷ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 554.

⁶⁷⁸ Thomas Ashby, « Thomas Jenkins ... », *op. cit.*, p. 491.

aspects matériels, il faut accorder une place toute particulière à ses logements successifs, tels qu'ils nous sont connus par les états des âmes de la paroisse Santa Maria del Popolo, où Jenkins réside à partir de 1758. Il commence, en effet, par partager un appartement avec le peintre irlandais sur la Via del Corso, « verso il Babuino », entre 1758 et 1760⁶⁷⁹ ; à la mort de ce dernier, en novembre 1760, Jenkins semble occuper seul ce même logement⁶⁸⁰, puis déménage dans un autre appartement situé dans la même rue, mais sur le trottoir opposé, « verso Ripetta ». C'est là qu'il habite à partir de 1768 au moins⁶⁸¹ (Thomas Ashby estime, sans faire explicitement référence aux états des âmes, qu'il y aurait emménagé dès 1765 et donne une précision géographique sur l'emplacement de l'immeuble : à proximité de l'église San Giacomo al Corso⁶⁸²). On peut noter, au passage, qu'il est toujours désigné dans ces registres en tant que « peintre », jusqu'à ce que sa profession se transforme, à partir de 1774, en celle de « négociant »⁶⁸³. Sans doute faut-il y voir la simple officialisation d'un état de fait déjà relativement ancien. Si l'appartement occupé par Jenkins se trouve, pendant une période, au premier étage de l'immeuble en question, on peut noter, en 1784, qu'il y occupe désormais deux étages⁶⁸⁴, signe de l'élévation de ses revenus et de l'ampleur prise par l'ensemble de ses activités (y compris, selon Jonathan Yarker, ses activités de banquier⁶⁸⁵) : c'est de cette résidence en expansion, plus conforme au rôle qu'il entendait jouer, que le duc de Gloucester a observé la fameuse course de chevaux sur la via del Corso en 1772. Jenkins conserve la même adresse jusqu'à son départ de Rome, en 1798. On peut rappeler qu'il possédait aussi une villa à Castel Gandolfo, à proximité de la résidence d'été traditionnelle des papes, où il recevait de nombreux invités comme Lady Webster et ses amis, en mai 1793 : « Tout juste [arrivés] à la Villa Barberini nous rencontrâmes Jenkins, qui vint à notre rencontre pour me supplier de dîner avec les Devonshire, etc., à sa villa de Castel Gandolfo. [...] Lady Duncannon étant malade,

⁶⁷⁹ AVR, Stato delle anime, paroisse Santa Maria del Popolo, année 1760.

⁶⁸⁰ AVR, Stato delle anime, paroisse Santa Maria del Popolo, année 1762.

⁶⁸¹ AVR, Stati delle anime, paroisse Santa Maria del Popolo, années 1768 et 1770.

⁶⁸² Thomas Ashby, « Thomas Jenkins ... », *op. cit.*, p. 493. L'église en question, située au numéro 494 de la via del Corso, s'appelle aujourd'hui San Giacomo in Augusta. L'immeuble où résidait Thomas Jenkins se trouvait quant à lui, selon Thomas Ashby, au numéro 504.

⁶⁸³ AVR, Stato delle anime, paroisse Santa Maria del Popolo, année 1774.

⁶⁸⁴ AVR, Stato delle anime, paroisse Santa Maria del Popolo, année 1784 (cf. « primo e secondo piano »).

⁶⁸⁵ Jonathan Yarker, « Thomas Jenkins, Grand Tour Entrepreneur », *BSR News, The Newsletter from the British School at Rome*, BSR, Rome, été 2013, p. 6. Il est, cependant, difficile de suivre Jonathan Yarker lorsqu'il situe le logement de Jenkins sur le trottoir opposé de la Via del Corso, « verso Babuino » selon les catégories utilisées par les états des âmes, alors que ces derniers le recensent constamment dans un immeuble situé « verso Ripetta », donc côté fleuve (cf. Maria Dolores Sanchez-Jauregui et Scott Wilcox, sous la dir. de, *The English Prize ...*, *op. cit.*, p. 65).

nous fûmes obligés de rester chez Jenkins⁶⁸⁶. » Il est tentant de voir, dans cette hospitalité quelque peu ostentatoire, la volonté, chez un parvenu, d'imiter le genre de vie de l'aristocratie romaine et celui de diplomates établis comme le cardinal de Bernis. Ce témoignage montre, en tout cas, la familiarité qu'entretenait désormais l'agent anglais avec les membres des élites sociales et politiques (la duchesse de Devonshire exerçait alors, comme son époux, une influence politique considérable au sein du parti Whig) de son pays natal.



Figure 13 – Angelica Kauffmann, « Portrait of Thomas and Anna Maria Jenkins », 1790 (huile sur toile, 129,5 × 94,6 cm, National Portrait Gallery, Londres).

On peut identifier un dernier signe extérieur de la puissance atteinte par Thomas Jenkins à Rome dans le portrait réalisé par Angelica Kauffmann en 1790 et qui le représente avec sa nièce, Anna

⁶⁸⁶ Elizabeth Holland, *The Journal of Elizabeth, Lady Holland (1791-1811)*, 1908, vol. 1, pp. 31-32. Une note de cette édition, datée de 1908, précise, de manière assez révélatrice : « Thomas Jenkins, le principal banquier à Rome à cette époque. »

Maria, associé aux codes d'une élite à laquelle il n'appartenait pas par la naissance : on note, en particulier, la présence à l'arrière-plan des ruines du Colisée, rappelant inmanquablement les portraits que les grand-touristes commandaient lors de leur séjour à Rome ; de même, la manière, caractéristique de l'aristocratie ou, à tout le moins, de la bourgeoisie, dont Jenkins et sa nièce sont vêtus ferait presque oublier le milieu d'origine assez modeste de l'agent anglais (que nous ne sachions rien de la profession de son père, William Jenkins, est un élément assez révélateur⁶⁸⁷).

Le succès personnel et professionnel de Thomas Jenkins réside enfin dans un élément qu'il ne faut pas sous-estimer : sa capacité à se constituer, au fil des années, un réseau à la fois étendu et diversifié. Ce réseau était, tout d'abord, familial. S'il est lui-même resté célibataire, en tout cas officiellement, il a pu compter, à partir des années 1770, sur ses neveux et nièce pour l'assister dans sa conquête de Rome. C'est d'abord John Jenkins, l'un de ses neveux, qui le rejoint en 1778⁶⁸⁸ ; en 1788, c'est au tour d'Anna Maria, sa nièce, de s'installer à Rome⁶⁸⁹ où elle réside jusqu'en 1798 au moins⁶⁹⁰. On peut trouver à son propos, dans la courte notice qui lui est consacrée par le dictionnaire de John Ingamells, une citation du journal d'Elizabeth Gibbes rédigée en avril 1790 : « [...] une demoiselle grande et élancée, dépourvue de poudre, & bien que très anglaise, éloignée du style du beau monde en Angleterre⁶⁹¹ ». Faut-il y voir une critique indirecte de la stratégie de notabilisation que poursuivait avec constance son oncle, suggérant qu'il ne suffisait pas de frayer avec la haute société anglaise pour s'y intégrer ? Reste le cas d'un autre neveu de Jenkins, James. La date d'arrivée de ce dernier à Rome fait l'objet d'un débat : la liste des voyageurs britanniques ayant séjourné à Rome entre 1753 et 1775 que nous devons au sculpteur Richard Hayward la situe en 1774⁶⁹² ; en revanche, l'état des âmes de la paroisse Santa Maria del Popolo de l'année 1777 ne le recense pas auprès de son oncle⁶⁹³, alors que les autres parents de Jenkins le sont, à un moment ou à un autre. Thomas Ashby, quant à lui, situe l'arrivée de James en 1781, sans faire explicitement référence à la moindre source⁶⁹⁴.

⁶⁸⁷ Thomas Ashby, « Thomas Jenkins ... », *op. cit.*, p. 487.

⁶⁸⁸ Thomas Ashby, « Thomas Jenkins ... », *op. cit.*, p. 493. John Jenkins est, par ailleurs, recensé à la même adresse que son oncle dans l'état des âmes de l'année 1780.

⁶⁸⁹ *Ibid.*, p. 493. L'état des âmes de l'année 1789 la recense à la même adresse que son oncle, alors que ses deux frères ont déménagé assez rapidement.

⁶⁹⁰ AVR, Stato delle anime, paroisse Santa Maria del Popolo, année 1798. Elle semble ensuite avoir quitté la paroisse (a-t-elle quitté la ville ?), puisqu'elle n'est plus recensée dans l'immeuble de la Via del Corso en 1800.

⁶⁹¹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 553 (le journal d'Elizabeth Gibbes, dont est tirée la citation en question, est conservé aux Archives Publiques de Colchester).

⁶⁹² Lindsay Stainton, « Hayward's List: British Visitors to Rome, 1753-1775 », *The Volume of the Walpole Society*, volume 49, 1983, p. 15. Il faut préciser que le séjour romain de Richard Hayward date de 1753-1754, et que les données qu'il utilise pour le reste de la période sont indirectes.

⁶⁹³ AVR, Stato delle anime, paroisse Santa Maria del Popolo, année 1777.

⁶⁹⁴ Thomas Ashby, « Thomas Jenkins ... », *op. cit.*, p. 493.

Enfin, Stephen Rowland Pierce estime, dans un article présentant une série de lettres de Thomas Jenkins, que :

« Jenkins déménagea plus tard au premier étage d'une maison plus importante, également sur le Corso, près de l'église de S. Giacomo, où son neveu, John Jenkins, qui était lui aussi peintre, vivait avec lui. Un neveu plus jeune, James, le rejoignit plus tard à Rome et fut employé par un marchand nommé Denham, à Civita Vecchia ; cette situation, sans doute, constitua un relais très utile pour Jenkins dans le cadre de ses activités en plein essor, en particulier celles qui concernaient l'exportation d'antiquités⁶⁹⁵. »

Si la profession du jeune homme correspond bien aux notations de Richard Hayward (cf. « Le neveu de M. Jenkins, employé pour D^o⁶⁹⁶ »), la périodisation, quant à elle, apparaît contradictoire : comment James Jenkins pourrait-il être arrivé plus tard que John alors que ce dernier n'est pas mentionné dans la liste de Hayward, citée en note au bas de l'article ? James Jenkins aurait-il emménagé directement à Civita Vecchia, pour raisons professionnelles, ce qui expliquerait son absence de l'état des âmes de la paroisse de Santa Maria del Popolo ? On voit bien, quoi qu'il en soit, la manière dont la famille de Jenkins a pu lui être utile dans le cadre de ses activités multiples : Anna Maria pouvait éventuellement jouer à ses côtés un rôle d'hôtesse tandis que James, qui travaillait pour une importante compagnie de commerce à capitaux britanniques⁶⁹⁷ et basée au port principal des États pontificaux, ne pouvait que faciliter ses transactions.

Le réseau de Jenkins, par ailleurs, avait une incontestable dimension politique. Le soutien apporté par Horace Mann et par le cardinal Albani en 1754 lui fut également très utile, au cours des années 1760 et 1770 afin d'établir et d'affirmer sa primauté au sein de la communauté britannique de Rome. En avril 1764 eut lieu la première visite à Rome, depuis l'accession au pouvoir de la dynastie, d'un membre de la famille royale britannique, le duc d'York, frère du roi George III. Ce séjour, dont on a vu qu'il avait été souhaité et préparé par le cardinal Albani, fut la première occasion pour ce dernier de promouvoir Thomas Jenkins comme cicérone officiel du duc :

« Albani était également soucieux de choisir un expert pour faire visiter Rome au duc et déclara que personne n'était mieux à même de s'acquitter de cette mission que Jenkins. Il s'agissait d'un jeune Anglais que Mann connaissait peut-être, qui possédait tous les talents pour servir le duc de la meilleure façon et l'avantage sur tous ses autres concurrents d'être un sujet de sa Majesté britannique⁶⁹⁸. »

⁶⁹⁵ Stephen Rowland Pierce, « Thomas Jenkins in Rome, in the Light of Letters, Records and Drawings at the Society of Antiquaries of London », Londres, *The Antiquaries Journal*, n° 45, 1965, p. 201.

⁶⁹⁶ Lindsay Stainton, « Hayward's List ... », *op. cit.*, p. 15.

⁶⁹⁷ Mary Jane Cryan, « La saga dei Denham : une famiglia irlandese nel Lazio settentrionale », *Archivio Biblioteca di Viterbo*, n° 2, 2005, p. 53.

⁶⁹⁸ Lesley Lewis, *Connoisseurs ...*, *op. cit.*, p. 206.

Le début des années 1760, il faut le préciser, constitue un tournant pour le marché du grand-tourisme à Rome : jusque-là dominé par des antiquaires italiens tels que Ridolfino Venuti (1705-1763), il est en cours de britannicisation avec l'essor de personnalités telles que John Parker (décédé en 1765) et surtout James Russell (1720-1763)⁶⁹⁹. Le départ de Parker et le décès prématuré de Russell constituèrent une formidable opportunité pour Jenkins, d'autant que sa loyauté vis-à-vis du gouvernement britannique ne pouvait, on l'a vu, être mise en doute, contrairement à celle de Russell. C'est dans ce contexte qu'Albani, avec l'accord de Mann, lui donna l'occasion de jouer un rôle semi-officiel lors de la visite du duc d'York.

En 1772, c'est au tour d'un autre frère du roi George III, le duc de Gloucester, de faire étape à Rome. On sait qu'il a assisté à la course de chevaux du Corso depuis les fenêtres de l'appartement de Jenkins. Ce que l'on savait moins, c'est le rôle joué, une nouvelle fois, par Albani dans la quasi-institutionnalisation de son rôle : « Albani, cependant, conseilla de faire visiter Rome au duc par Jenkins plutôt que d'écouter les propositions de Grant⁷⁰⁰. » L'abbé Grant, partisan notoire des Stuart, avait en effet échangé plusieurs lettres avec Horace Mann dans la perspective de la visite⁷⁰¹. Le consul anglais finit par trancher, assez logiquement, en faveur du choix du cardinal, d'autant que celui qui devait en bénéficier était un relais beaucoup plus fiable de l'influence des Hanovre à Rome. Ce faisant, les deux hommes ont contribué à donner à Jenkins un statut nouveau d'hôte, et non plus de simple guide, ce qui ne pouvait que conforter sa position dans la Ville Éternelle. On sait, enfin, que Jenkins entretenait d'excellentes relations avec le pape Clément XIV (1769-1774), à tel point que le règne de ce dernier est parfois considéré comme l'apogée de l'influence de Jenkins. Selon le témoignage du peintre James Northcote, « [...] des demandeurs étaient alignés à sa porte et dans ses escaliers puisqu'il avait le pouvoir d'obtenir du Pape ce qui lui plaisait [...]. Les gens avaient l'habitude d'appeler M. Jenkins *Illustrissimus* et de baiser sa main, et il avait même le pouvoir d'obtenir la libération de quelqu'un qui avait été condamné aux galères⁷⁰² ». On mesure à ces anecdotes, qu'elles soient fidèles ou non à la réalité, le chemin parcouru par Jenkins depuis son arrivée à Rome en tant qu'obscur artiste en quête de commandes.

III. Un lieu de pouvoir en déclin : la cour des Stuart

⁶⁹⁹ Jason M. Lewis, « Letters from a Young Painter abroad: James Russell in Rome, 1740-1763 », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 74, 2012, pp. 78-79.

⁷⁰⁰ Lesley Lewis, *Connoisseurs ...*, *op. cit.*, p. 233.

⁷⁰¹ *Ibid.*, p. 233.

⁷⁰² William Thomas Whitley, *Artists and their Friends in England, 1700-1799*, 1928, vol. 2, p. 308 (cité par J. Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 555).

Entre 1719 et 1729, puis, de manière définitive, à partir de 1729, les Stuart en exil établissent leur cour à Rome. Cette dernière a, en effet, connu une itinérance quasi constante depuis 1689, se fixant d'abord en France, à Saint-Germain-en-Laye⁷⁰³, puis en Italie. Le choix de Rome est en grande partie déterminé par la nécessité de se rapprocher de celui qui apparaissait alors comme le meilleur soutien des prétentions des Stuart : le pape. Si les relations personnelles de celui qui se faisait appeler Jacques III avec les papes successifs ont été plus ou moins harmonieuses, c'est de Clément XIII (1730-1740) puis de Benoît XIV (1740-1758) qu'il fut le plus proche. La localisation de la cour à Rome conduisit, en tout cas, à une évolution progressive de sa composition et surtout de l'influence qu'elle était encore susceptible d'exercer.

1) Une cour très dépendante du soutien pontifical

La cour des Stuart, dès 1719, s'installe au Palais Muti, situé au coin de la Piazza dei Santi Apostoli et de la Piazza della Pilotta. Très vite, il prend le nom de *Palazzo del Re*, par lequel il est désigné dans les sources officielles, en particulier les états des âmes de la paroisse des Santi XII Apostoli⁷⁰⁴. C'est dans ce palais que sont nés les deux fils du « Vieux Prétendant » : Charles Edward, en décembre 1720 (c'est d'ailleurs dans ce même palais, comme son père, que le prince s'éteint, en janvier 1788), puis Henry Benedict, en mars 1725. C'est la papauté qui a mis le palais à disposition de la famille Stuart et qui, dès lors, pourvoit largement à ses besoins financiers puisque le roi sans couronne reçoit, en sus de ses revenus personnels, des sommes d'argent considérables dans le but de l'aider à couvrir un certain nombre de dépenses (entretien du palais, déplacements, ...). Elle veilla également à assurer l'avenir financier de l'un des fils, au moins, du souverain, Henry Benedict, qui fut créé cardinal en juillet 1747⁷⁰⁵, puis nommé Camerlingue du Sacré Collège en avril 1758⁷⁰⁶, et enfin Vice-Chancelier en janvier 1763. Ces deux dernières fonctions étaient non seulement prestigieuses, mais aussi fort rémunératrices : c'est ainsi que le cardinal-duc d'York put compter, à partir de 1763⁷⁰⁷, sur la possibilité de résider au Palais de la Chancellerie. Chacune de ces promotions, à laquelle on peut ajouter les

⁷⁰³ Edward Corp, *A Court in Exile: The Stuarts in France, 1689-1718*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

⁷⁰⁴ AVR, Stato delle anime, paroisse Santi XII Apostoli, année 1755. Le registre fait clairement référence, parmi les habitants du palais à « S.M. il Re Giacomo III [...] Re d'Inghilterra », alors âgé de 66 ans. James Francis Edward Stuart est, en effet, né en juin 1688.

⁷⁰⁵ Edward Corp, *The Stuarts in Italy ...*, op. cit., p. 231.

⁷⁰⁶ *Ibid.*, p. 237.

⁷⁰⁷ *Ibid.*, p. 238.

revenus liés au l'évêché de Frascati, détenu à partir de juillet 1761⁷⁰⁸, fut concédée à la demande du « Vieux Prétendant ».



Figure 14 – Attribué à Pubalacci, Paolo Monaldi et Louis de Silvestre, « Le prince Jacques recevant son fils, le prince Henry, devant le Palazzo del Re », v. 1748-1748 (huile sur toile, 195,5 × 297,1 cm, Scottish National Portrait Gallery, Édimbourg).

La dimension matérielle et financière du soutien pontifical était de notoriété publique comme le montre ce passage des *Lettres d'Italie* du président de Brosses :

« J'achèverai avec vous ma tournée de visites importantes par celle du roi d'Angleterre. On le traite ici avec toute la considération due à une majesté reconnue pour telle. Il habite Place des Saints-Apôtres, dans un vaste logement qui n'a rien de beau. Les troupes du pape y montent la garde comme à Monte Cavallo, et l'accompagnent lorsqu'il sort ; ce qui ne lui arrive pas souvent. [...] Ce prince tire de grands secours de la France, de l'Espagne et surtout de la chambre apostolique⁷⁰⁹. »

La chambre apostolique prenait effectivement en charge, sur décision papale, la location annuelle du palais dévolu au Prétendant et à sa cour, ainsi que les travaux de réaménagement qui furent effectués à plusieurs reprises⁷¹⁰. Le roi y habitait un vaste appartement situé au

⁷⁰⁸ *Ibid.*, p. 238.

⁷⁰⁹ Charles de Brosses, *Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740*, 1885, vol. 2, p. 94 et p. 97.

⁷¹⁰ Edward Corp, *The Stuarts in Italy ...*, *op. cit.*, p. 226.

premier étage, disposant, à l'image des palais d'État de l'époque, d'une série de salles d'apparat en enfilade (une salle des Gardes, quatre antichambres successives, une chambre, une galerie et un cabinet)⁷¹¹. La reine et les deux princes, quant à eux, disposaient également d'appartements situés au deuxième étage et dans l'une des ailes⁷¹².

Il s'agissait aussi d'un soutien politique. Outre les nombreux gestes, concrets ou symboliques, tels ceux évoqués par le président de Brosses, la papauté dut faire face, à partir des années 1750, à une question cruciale et fort délicate : l'avenir de la dynastie des Stuart. Après l'échec du soulèvement jacobite de 1745-1746, il apparut de plus en plus clairement que l'espoir d'une restauration des Stuart sur le trône d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande paraissait de plus en plus infondé. Le roi en exil, par ailleurs, déclinait, au point que la capacité à se renseigner sur son état de santé était devenue un souci quasi-constant pour Horace Mann. Il y avait bien un héritier tout désigné : Charles Edward Stuart, titré Prince de Galles, qui avait mené avec panache le soulèvement jacobite avant de connaître la défaite à Culloden. Mais ce dernier s'était, depuis 1746, réfugié en France où il menait une vie assez dissolue ; qui plus est, il s'était converti au protestantisme en 1750, ce qui ne pouvait que mécontenter la papauté et mettre en péril son avenir politique. Benoit XIV, qui avait pourtant été un soutien indéfectible du Prétendant depuis le début de son mandat, fut dès lors confronté à la perspective d'un choix cornélien : confirmer le soutien officiel de l'Église catholique à un souverain « hérétique », dont la cause paraissait en outre perdue, ou se rapprocher de la couronne britannique ? Dans une lettre au cardinal de Tencin, en novembre 1755, le pape écrivait ainsi : « Dans notre cas, si le roi venait à mourir, nous serions bien en peine de savoir si nous devrions reconnaître ou pas le prince [...] en tant que roi, comme son père [...]. Nous espérons que [...] c'est notre successeur qui devra gérer ce problème⁷¹³. » Le problème devenant de plus en plus pressant avec la détérioration de l'état de santé du Prétendant, c'est en effet Clément XIII qui fut directement confronté à ce choix quasi-impossible : lors d'une réunion du Collège des Cardinaux, convoquée au Palais du Quirinal en décembre 1764 afin de débattre de la question, le cardinal Albani manifesta clairement son opposition au prince Charles Edward, alors même que son frère, le cardinal-duc d'York, plaidait en faveur de ce dernier⁷¹⁴. Une nouvelle fois, Albani usait de toute son influence en faveur de la famille de Hanovre. C'est bien en 1766, après la mort du Prétendant, que Clément XIII résolut de ne plus reconnaître la dignité royale à son héritier, le « Jeune Prétendant », ce dernier

⁷¹¹ *Ibid.*, p. 48.

⁷¹² *Ibid.*, pp. 50-51.

⁷¹³ *Ibid.*, p. 237 (l'extrait, cité par Edward Corp, est tiré de l'édition de la correspondance du pape Benoit XIV, publiée sous la direction d'Émile de Heeckeren en 1912).

⁷¹⁴ *Ibid.*, p. 239.

continuant cependant à bénéficier des résidences où son père avait vécu et d'une pension⁷¹⁵. La décision pontificale, qui marque un tournant majeur dans l'histoire du jacobitisme comme dans celle des relations qu'entretenaient les États du Pape avec la Grande-Bretagne, est évoquée dans le récit de voyage de Samuel Sharp :

« Les intérêts de la famille Stuart, à la longue, ne semblent plus vraiment inquiéter la cour de Rome ; et, à l'instant présent, le pouvoir en Angleterre est considéré comme si respectable que le conseil, c'est en tout cas ce que l'on affirme et ce que l'on croit, fut unanime dans sa décision de refuser de reconnaître les prétentions de M. Stuart, et en conséquence de ce refus, une Ordonnance – on parle aussi d'une Prohibition – a été prise, interdisant aux Cardinaux, Princes, etc. de le rencontrer, sinon en tant que personne privée ; ce qui, en d'autres termes, revient à lui laisser la seule compagnie de ses serviteurs⁷¹⁶. »

Ces propos, tenus par un loyaliste (ce conformisme politique apparaît d'autant plus important que l'ouvrage était destiné à être publié), montrent bien le changement de statut, à la fois réel et perçu, de la famille royale en exil à partir du début de l'année 1766 : le choix délibéré d'appeler le Prétendant « M. Stuart » et de le désigner désormais comme une « personne privée » conforte l'idée qu'il s'agit bien d'une dégradation, mais aussi d'un changement d'alliance puisque c'est dorénavant « le pouvoir en Angleterre », c'est-à-dire la famille de Hanovre, qui est reconnu comme seul pouvoir légitime.

2) *Une cour qui tente de maintenir une influence*

Pour une famille royale en exil, la capacité à prendre des initiatives et à conserver une attractivité sur ses sujets putatifs apparaît comme un enjeu essentiel. À cet égard, le fait de pouvoir disposer d'une résidence digne d'un roi constituait un atout de taille pour le Prétendant, sa famille et son entourage. Mais les Stuart ne peuvent que constater, à partir de la fin des années 1740, que leur influence connaît un déclin inexorable dans le domaine politique, dans le domaine social et dans le domaine culturel. La correspondance d'Andrew Lumisden, fidèle parmi les fidèles, constitue pour l'historien un bon observatoire de cette lente déchéance.

a. Dans le domaine politique

De l'échec du soulèvement jacobite de 1745-46 à sa mort, « Jacques III », comme le nommaient ses partisans, conserva toutes les apparences d'un pouvoir royal traditionnel.

⁷¹⁵ *Ibid.*, p. 349. L'historien évoque le vote d'une délégation du Collège des Cardinaux, organisé le 14 janvier 1766, quelques jours à peine après le décès du « Vieux Prétendant », le cardinal-duc d'York étant exclu de la prise de décision.

⁷¹⁶ Samuel Sharp, *Letters ...*, *op. cit.*, pp. 215-216 (lettre datée du 14 avril 1766).

C'est ainsi, par exemple, qu'il bénéficiait d'une prérogative non négligeable : désigner au gouvernement pontifical le cardinal qu'il souhaitait faire nommer comme protecteur des catholiques de ses États (Angleterre, Écosse et Irlande)⁷¹⁷. Au milieu du XVIIIe siècle, ces cardinaux étaient tous italiens (le cardinal Riviera pour l'Angleterre, le cardinal Lante pour l'Écosse et le cardinal Corsini pour l'Irlande)⁷¹⁸. La bienveillance du pouvoir pontifical à son égard ne pouvait, cependant, cacher une vérité : ces nominations n'étaient pas reconnues par la couronne de Grande-Bretagne.

Le souverain en exil entendait, par ailleurs, entretenir depuis Rome un réseau de fidèles à travers l'ensemble de l'Europe. Ce souci était d'autant plus compréhensible que la cause jacobite pouvait désormais sembler perdue et qu'un certain nombre d'anciens partisans pouvaient être tentés de se détourner de lui. Pour conserver l'apparence du pouvoir, le Prétendant pouvait par exemple continuer de leur conférer des titres de noblesse. C'est alors qu'intervenait son secrétariat privé, en particulier Andrew Lumisden, sous-secrétaire de 1750 à 1762, puis secrétaire en titre entre 1762 et 1766⁷¹⁹. Dans une lettre adressée à Alexander Murray, le 12 août 1761, Lumisden déclarait ainsi :

« Ayant eu l'honneur de transmettre au Roi la lettre que vous m'avez adressée à son intention, vous trouverez ci-joint la réponse de S.M. C'est en effet son bon plaisir de signer et de me transmettre le brevet vous élevant au rang de comte, que je garderai par devers moi, si cela vous convient, dans l'attente de vous revoir ou de recevoir vos directives sur la manière dont je dois l'utiliser. [...] Une marque aussi peu commune de la faveur de S.M., eu égard à vos services passés, vous engagera, je n'en doute pas, à lui donner quotidiennement des preuves de votre gratitude, de votre zèle et de votre attachement, à sa personne comme à sa famille⁷²⁰. »

Cet extrait permet d'éclairer le rôle-clé d'Andrew Lumisden, relais essentiel entre un pouvoir de plus en plus nominal et des fidèles qui en étaient éloignés par la géographie comme par les circonstances politiques ; il révèle également que ce type de faveur, purement honorifique puisque la promotion en question ne pouvait être avalisée par le Parlement, visait avant tout à resserrer un lien politique toujours susceptible de se distendre.

Les Stuart ne pouvaient, par ailleurs, que s'intéresser à l'évolution de la situation géopolitique en Europe, en particulier à l'état des relations entre leur pays d'origine et les monarchies qui soutenaient leurs prétentions. C'est ce que confirme une autre lettre d'Andrew Lumisden, datée de février 1760, donc en pleine Guerre de Sept-Ans :

« Je n'ai pas connaissance de ce que les Français ont décidé, concernant leurs préparatifs navals. Jusqu'ici, ils semblent cacher leurs intentions. S'ils cherchent réellement à servir nos intérêts, ce qui reste un problème, il

⁷¹⁷ Edward Corp, *The Stuarts in Italy ...*, op. cit., p. 232.

⁷¹⁸ *Ibid.*, p. 232.

⁷¹⁹ *Ibid.*, p. 358.

⁷²⁰ *Lumisden Letters*, MSS 14260, National Library of Scotland, Édimbourg (lettre datée du 12 août 1761).

faut sans doute déplorer, en l'état actuel des choses, la défaite de M. de Conflans⁷²¹. Ne désespérons pas pour autant. Des accidents, apparemment insignifiants, ont déjà produit des révolutions aussi importantes qu'inattendues au sein de certains États⁷²². »

On peut constater, à la lecture de ce passage, la portée de la lettre que Lumisden adresse à l'un des plus fidèles partisans des Stuart : d'une part, sa prise de position ne peut être interprétée, du point de vue du gouvernement britannique, que comme une trahison (déplorer la défaite d'un ennemi de son pays et appeler de ses vœux un retournement de situation, n'est-ce pas une trahison ?) ; d'autre part, le sous-secrétaire du Prétendant avoue, assez clairement, le soutien de plus en plus distant du gouvernement français puisque ce dernier ne juge pas bon d'informer l'un de ses alliés de ses plans. Enfin, on mesure le danger qu'il pouvait y avoir, pour Lumisden, à adresser ce type de missive, d'autant qu'il n'y emploie pas le langage codé qu'il avait l'habitude, au cours de ses premières années romaines, d'utiliser : c'est ainsi, comme on l'a vu, qu'il désignait le « Vieux Prétendant » en évoquant « mon cousin » et qu'il abordait les problèmes de nature politique ou géopolitique en évoquant, par exemple, « les affaires »⁷²³. Il en était lui-même conscient puisqu'il suivait avec beaucoup de soin le trajet des lettres échangées avec ses différents correspondants, par exemple celle qu'il avait envoyée à Alexander Murray sur la situation politique et militaire de la France : « J'ai eu l'honneur de vous écrire une longue lettre le 8, dont, dans la mesure où elle porte sur des sujets de grand intérêt pour la famille royale, je serais soucieux de savoir si elle vous est parvenue intacte et en mains propres⁷²⁴. » Le sous-secrétaire du Prétendant avait-il des raisons de craindre que le courrier qu'il envoyait au nom de son maître puisse être intercepté et espionné ?

Ces quelques exemples démontrent, en tout cas, la situation politique de plus en plus incertaine et la perte d'influence progressive d'une cour « en exil permanent », selon l'expression d'Edward Corp : quoi qu'ait pu en dire Andrew Lumisden, l'espoir d'une restauration semblait bel et bien écarté, aux yeux du Prétendant comme à ceux de ses (anciens) alliés. L'un des témoignages les plus cruels de ce déclin est fourni par la visite de l'un des frères du roi George III, lui aussi titré duc d'York, en 1764. L'accueil qui fut réservé au prince, bien que ce dernier ait tenu à voyager sous un nom d'emprunt, ne manqua pas d'irriter l'entourage du Prétendant, comme en témoigne cet extrait d'une lettre d'Andrew Lumisden :

⁷²¹ Il s'agit de la bataille des Cardinaux, au large de la baie de Quiberon, le 20 novembre 1759.

⁷²² *Lumisden Letters*, MSS 14260, National Library of Scotland, Édimbourg (lettre datée du 13 février 1760, adressée à George Murray).

⁷²³ *Lumisden Letters*, MSS 14260, National Library of Scotland, Édimbourg (cf. « Avertissement » placé en page de garde du manuscrit).

⁷²⁴ *Lumisden Letters*, MSS 14260, National Library of Scotland, Édimbourg (lettre datée du 28 janvier 1760, soit trois semaines après l'envoi de la lettre évoquée).

« Dimanche, le frère du duc de Hanovre, nommé Edward, est arrivé ici. Il voyage sous le nom de Comte d'Ulster. Peu distingué et envieux de nature, on nous dit qu'il passe pour un imbécile partout où il se rend. Qu'il est étrange que cette Cour lui ait permis de se présenter ainsi, lui-même, à des étrangers, et surtout dans ce pays-ci ! Mais il est encore plus étrange que ce gouvernement ait accordé des marques de faveur aussi extraordinaires à un membre de cette famille, d'autant plus qu'il voyage incognito, et, dit-on, n'a rien sollicité d'eux ! Rome sera toujours Rome. Il loge chez un marchand appelé Barazzi, qui est depuis des années l'un des principaux espions de la Maison de Hanovre⁷²⁵. »

Outre le souci de débusquer des espions à la solde des Hanovre (il apparaît d'ailleurs que Thomas Jenkins n'était pas le seul dont se méfiaient les jacobites de Rome), on est tenté d'établir un parallèle entre ce point de vue et celui de Samuel Sharp : alors que ce dernier désignait le Prétendant comme « M. Stuart », Lumisden, dans le camp opposé, désigne le roi George III par le titre de « duc de Hanovre ». On comprend, quoi qu'il en soit, le dépit ressenti par un serviteur indéfectible de la cause jacobite face à ce qu'il percevait comme une trahison de la part de la cour pontificale. Désormais, c'est le duc d'York « officiel », si l'on peut dire, qui attirait les faveurs des élites politiques et sociales de Rome. Nous connaissons par ailleurs, grâce à la correspondance de Horace Mann, la réaction de « l'autre » duc d'York, qui avait protesté contre « la manière dont le Duc d'York a été reçu à Rome, mais il a ajouté que son seul souci avait été de la cacher à son père qui en eut été fort meurtri, et qu'il y était parvenu⁷²⁶. » Comment Mann avait-il eu connaissance de la réaction du cardinal-duc ? De manière directe (par un courrier) ou indirecte (par l'un des espions, si redoutés des jacobites, que la couronne entretenait à Rome) ? On constate, en tout cas, combien le statut des Stuart avait changé au milieu des années 1760, près de vingt ans après l'échec du « Soulèvement de '45 », et ce alors même que le « Vieux Prétendant » était encore vivant. Ce revirement de la papauté laissait sans doute présager de la décision qui serait prise une fois ce dernier décédé. « Jacques III » en était d'ailleurs fort conscient puisqu'il s'inquiétait des attermolements de son fils aîné, ce dernier tardant à prendre contact avec le gouvernement pontifical afin d'assurer son avenir politique⁷²⁷. Pour conclure sur ce point, il apparaît nécessaire d'évoquer également l'évolution de la composition de l'entourage des Stuart, en particulier de ceux qui étaient employés à leur service. Deux traits caractéristiques émergent : la baisse du nombre de serviteurs et leur progressive italianisation. Edward Corp fournit, dans son étude fouillée de la cour des Stuart à Rome, des

⁷²⁵ James Dennistoun, *Memoirs of Sir Robert Strange ...*, op. cit., vol. 1, pp. 215-216 (lettre datée d'avril 1764).

⁷²⁶ Lettre de Horace Mann à Horace Walpole, datée du 22 septembre 1764, citée in James Boswell, *Boswell on the Grand Tour ...*, op. cit., p. 66.

⁷²⁷ Edward Corp, *The Stuarts in Italy ...*, op. cit., pp. 238-239.

données sur le nombre et l'identité des serviteurs employés⁷²⁸ au *Palazzo del Re* ainsi que sur le montant des frais de fonctionnement de cette cour⁷²⁹ :

Tableau 8 - Les Stuart à Rome : une cour en déclin		
	Début des années 1730	Début des années 1750
Nombre de serviteurs	Environ 135 personnes	Environ 100 personnes
Dépenses de la cour (salaires, pensions)	Environ 16 420 <i>scudi</i>	Environ 10 500 <i>scudi</i>

La mort prématurée de la reine en 1735 explique sans doute en partie la baisse du nombre de serviteurs, mais l'arrivée des jeunes princes à l'âge adulte impliquait, en revanche, une augmentation du nombre de personnes employées à leur service dans la mesure où ils étaient en situation de jouer un rôle plus important au sein de la société romaine. Il faut donc en conclure que le Prétendant avait dû réduire son train de vie royal en raison de la disparition de toute perspective crédible de retour au pouvoir en Grande-Bretagne, d'autant qu'il n'avait guère les moyens de rémunérer généreusement ses serviteurs, comme le rappelle le cas d'Andrew Lumisden dont le salaire en tant que sous-secrétaire, « bien que faible, suffisait, avec sa pension française, à le préserver d'une véritable pauvreté⁷³⁰. »

Au-delà du nombre de serviteurs, force est de constater également le déclin rapide du nombre de Britanniques au sein de cette cour en exil, progressivement remplacés par des serviteurs italiens⁷³¹.

Tableau 9 - La cour des Stuart à Rome : un processus d'italianisation		
	1730	1759
Anglais	20	5 ⁷³²
Écossais	22	5 (dont Andrew Lumisden)
Irlandais	9	1

⁷²⁸ Une *Annexe* (pp. 356-368) présente l'ensemble des serviteurs de la famille royale entre 1719 et 1766, tout en précisant la période au cours de laquelle ils ont été présents au palais.

⁷²⁹ *Ibid.*, p. 307.

⁷³⁰ James Dennistoun, *Memoirs of Sir Robert Strange ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 137.

⁷³¹ Edward Corp, *The Stuarts in Italy...*, *op. cit.*, p. 308 et p. 342.

⁷³² Bien qu'Edward Corp compte Thomas Wagstaffe, le chapelain Anglican du palais, dans le nombre des Anglais employés au service du Prétendant, James Dennistoun indique, quant à lui, qu'il serait gallois (cf. *Memoirs of Sir Robert Strange ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 103).

Nombre total de Britanniques	51	11
---	-----------	-----------

Le nombre de serviteurs italiens ne faisait, quant à lui, qu'augmenter au cours de cette même période, en particulier dans l'entourage du jeune cardinal-duc d'York⁷³³. Du fait de cette « débritannicisation » de plus en plus marquée, Edward Corp note d'ailleurs : « La plupart des gens à la cour parlaient italien, mais il resta un groupe d'anglophones dans l'entourage de la famille royale⁷³⁴. » Le phénomène se poursuit avec la mort du « Vieux Prétendant » et le retour de son fils aîné, dont le statut n'était plus celui dont avait bénéficié son prédécesseur : le « Jeune Prétendant » décide en effet de ne conserver à son service que 4 membres britanniques de l'ancien entourage de son père, dont 2 Anglais (John Constable, l'ancien majordome, remplacé par un Écossais arrivé à Rome avec le prince ; le révérend Thomas Wagstaffe) et 2 Écossais (James Murray, le chirurgien de l'ancien roi, et Andrew Lumisden)⁷³⁵ ; entre temps, il faut le préciser, deux des anciens fidèles de son père étaient morts, le docteur James Irwin en 1759 et James Edgar, son ancien secrétaire, en 1762⁷³⁶. À ces quelques « survivants » de l'Ancien Régime, si l'on peut dire, il ajoute trois de ses propres fidèles⁷³⁷, à savoir John Hay, nommé majordome du nouveau « roi » en remplacement de John Constable⁷³⁸, le capitaine Adam Urquhart et John Stuart, son « valet-de-chambre⁷³⁹ » personnel. Cette mini-révolution de palais porte donc à 7 le nombre de Britanniques employés à la cour, qui n'en était plus tout à fait une depuis la décision du gouvernement pontifical. Ces données montrent, en tout cas, combien la cour des Stuart s'était peu à peu vidée de sa substance, jusque dans sa composition, perdant ainsi en légitimité politique. Le propos du président de Brosses, notant, à la fin des années 1730 : « Sa maison est assez nombreuse, à cause de quelques seigneurs de sa nation qui lui sont restés attachés et qui demeurent avec lui⁷⁴⁰ », semblait en tout cas ne plus être d'actualité.

b. Dans le domaine social

⁷³³ *Ibid.*, pp. 337-340.

⁷³⁴ *Ibid.*, p. 308.

⁷³⁵ *Ibid.*, p. 350.

⁷³⁶ *Ibid.*, p. 342.

⁷³⁷ James Dennistoun, *Memoirs of Sir Robert Strange ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 102.

⁷³⁸ *Ibid.*, p. 102.

⁷³⁹ *Ibid.*, p. 102.

⁷⁴⁰ Charles de Brosses, *Lettres familières ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 94.

L'une des manières, pour les Stuart, de conserver un rayonnement à leur cour était de mettre à profit le statut de Rome comme « capitale » du Grand Tour. Le nombre de Britanniques de passage dans la Ville Éternelle était en effet en plein essor au XVIII^e siècle, comme on l'a vu, et ces derniers pouvaient être tentés de fréquenter, plus ou moins ouvertement, la famille royale déchue. Montesquieu n'écrivait-il pas, à la fin des années 1720 : « Les Anglais viennent à Rome pour voir l'Église de Saint-Pierre, le Pape et le Prétendant⁷⁴¹ » ? On comprend, dès lors, pourquoi le Prétendant insista pour que des travaux interviennent dans son palais afin de faire aménager une entrée plus discrète pour ses visiteurs britanniques : ceux-ci, jusque-là, n'avaient en effet d'autre possibilité, pour lui rendre visite, que de passer par l'escalier d'honneur, la salle des Gardes et l'enfilade d'antichambres de son grand appartement⁷⁴².



Figure 15 – Maurice Quentin de La Tour (1704-1788), « Henry Benedict Stuart, duc d'York », 1746-1747 (pastel sur papier, 61 × 51 cm, Scottish National Gallery, Édimbourg).

⁷⁴¹ Montesquieu, *Voyage en Italie*, 1894, vol. I, p. 262.

⁷⁴² Edward Corp, *The Stuarts in Italy ...*, *op. cit.*, p. 55/

Cette volonté d'afficher une attractivité, dans un contexte où son père semblait se tenir à l'écart de la vie mondaine de Rome, explique sans doute pourquoi le cardinal-duc d'York tient, à partir de novembre 1747, une *conversazione* dans son appartement du *Palazzo del Re*⁷⁴³. En accueillant régulièrement des membres du haut-clergé et de l'aristocratie romaine, ainsi que des artistes (des musiciens, en particulier), il s'agissait manifestement pour le jeune prélat d'affirmer aussi son autonomie vis-à-vis de « Jacques III » comme de « Bonnie Prince Charlie »⁷⁴⁴. Il maintient d'ailleurs cette habitude jusqu'en 1751 au moins⁷⁴⁵.

L'attractivité des Stuart ne dépendait pas de leur seul comportement sur la scène mondaine de Rome. Ils pouvaient, en effet, compter également sur l'efficacité de certains de leurs fidèles, au premier rang desquels Andrew Lumisden, bien entendu, mais aussi l'abbé Peter Grant. Tous deux se dépensaient sans compter pour fournir aux nombreux voyageurs britanniques leurs précieux services, cherchant, là encore, à combler le vide laissé par l'absence d'un représentant officiel de la couronne britannique dans la capitale des États de l'Église. L'abbé Grant était particulièrement habile dans le comportement qu'il adoptait avec les riches voyageurs auxquels il offrait ses services : « Je les ai immédiatement mis en contact avec les gens les plus agréables et les plus distingués qui se trouvent ici. Je leur ai également envoyé des lettres d'introduction pour Milan, ainsi que pour les autres villes du nord de l'Italie⁷⁴⁶. » Ce court extrait permet d'analyser la stratégie qui était la sienne : prendre contact, avant même l'arrivée des voyageurs, par la voie épistolaire, en s'autorisant de connaissances communes et en leur fournissant des lettres d'introduction dans des familles avec lesquelles il était en relation ; faciliter, ensuite, l'insertion de ces mêmes voyageurs dans la bonne société romaine. Grant précise, en effet, au début d'une autre lettre, que William Weddell et William Palgrave sont les « amis » de James Grant⁷⁴⁷. On est donc en droit d'imaginer que c'est ce dernier qui a recommandé son cousin aux jeunes voyageurs, d'où le fait qu'il recevrait, en retour, des nouvelles de leur séjour romain. James Grant représentait alors un comté écossais à la Chambre des Communes (ce qui implique que, contrairement son cousin, il était protestant), ce qui lui conférait une véritable crédibilité politique et explique peut-être la confiance qui lui avait accordée William Weddell : ce dernier, qui souhaitait s'agréger, à la faveur de son quasi-Grand Tour, à l'élite sociale de son pays natal

⁷⁴³ *Ibid.*, p. 261.

⁷⁴⁴ Ce dernier se tenait alors éloigné de Rome.

⁷⁴⁵ Edward Corp, *The Stuarts in Italy ...*, *op. cit.*, p. 261.

⁷⁴⁶ National Records of Scotland, Édimbourg, *Seafield Papers*, GD 248/99/3 (lettre envoyée à James Grant et datée du 9 mars 1765 : Grant y fait allusion à William Weddell et son compagnon de voyage, William Palgrave, qui sont arrivés à Rome à la fin du mois de décembre 1764).

⁷⁴⁷ National Records of Scotland, Édimbourg, *Seafield Papers*, GD 248/49/3/7 (lettre envoyée à James Grant et datée du 26 juin 1765).

et nourrissait lui-même des ambitions politiques, était sans doute peu conscient des risques qu'il prenait à fréquenter un intermédiaire aussi sulfureux que l'abbé Grant. En cela, il était assez représentatif du public des grands-touristes.

C'est vraisemblablement le temps (Grant réside à Rome depuis 1734) et l'entregent personnel qui avaient permis à l'abbé de constituer un réseau de relations qui se déployait à l'échelle locale (Rome), « nationale » (la plupart des grandes capitales italiennes) et internationale (les liens conservés avec les nombreux aristocrates britanniques côtoyés et assistés au cours de leur séjour romain), et ainsi de se placer comme un redoutable concurrent pour un intermédiaire aussi habile que Thomas Jenkins. Qu'il ait pu apporter une assistance toute particulière à des voyageurs et résidents écossais est évident, comme en témoigne par exemple la correspondance de Robert Adam au cours de ses séjours romains :

« Il m'a présenté l'autre jour à un gentilhomme italien qui connaît intimement toutes les grandes familles de Rome, et qui est à la fois très estimé et respecté d'elles, dînant avec l'une ou l'autre chaque jour que Dieu fait ; il me dit que, lorsque je le voudrai, il me présentera avec plaisir dans toutes les maisons de la noblesse romaine où tous ceux qui viennent avec lui sont bienvenus⁷⁴⁸. »

Il n'en reste pas moins que Grant a toujours veillé à étendre son réseau à l'ensemble des Britanniques de Rome, quelles qu'aient été leur appartenance infranationale, leur confession ou leurs opinions politiques. Sa correspondance, d'ailleurs, ne trahit pas explicitement son attachement à la cause jacobite : soit cette dernière était adressée à des intimes, comme James Grant, son cousin, qui connaissaient ses convictions sans qu'elles aient besoin d'être rappelées ; soit elle l'était à d'anciens ou de nouveaux contacts extérieurs aux cercles jacobites, et il lui importait alors de préserver une apparence de neutralité politique afin de ne pas risquer d'affaiblir sa compétitivité sur le marché du grand-tourisme romain. En outre, contrairement à Andrew Lumisden, Peter Grant n'occupait aucune fonction officielle à la cour des Stuart et ne devait donc à ces derniers aucune allégeance de principe. Son jacobitisme, cependant, était un secret de polichinelle⁷⁴⁹ puisqu'il était, on le sait, surveillé par Horace Mann et le cardinal Albani depuis les années 1740 au moins.

c. Dans le domaine culturel

⁷⁴⁸ National Records of Scotland, Édimbourg, NAS GD18/4778 (lettre de Robert Adam à sa sœur Jenny, datée du 5 juillet 1755).

⁷⁴⁹ Robert Adam, qui le connaissait fort bien, ne le présente-t-il pas, dans l'une de ses lettres (cf. National Records of Scotland, Édimbourg, NAS GD18/4773 ; lettre envoyée à sa sœur Nelly et datée du 24 mai 1755) comme étant « catholique et jacobite » ?

Une dernière manière, pour le Prétendant et ses fidèles, d'affirmer une forme d'influence sur la scène romaine était de pratiquer une politique de patronage des nombreux artistes britanniques venus se former dans la Ville Éternelle ou y poursuivre leur carrière. Si la commande des Stuart auprès d'artistes britanniques, mais aussi italiens et français, avait été particulièrement dynamique au cours des années 1720 et 1730 (que l'on pense, par exemple, aux nombreux portraits officiels des membres de la famille royale en exil⁷⁵⁰), son rayonnement avait quelque peu décliné depuis lors. C'est à le ranimer que s'employait manifestement Andrew Lumisden, profitant du réseau qu'il avait lui-même réussi à constituer au cours de sa résidence romaine. En témoigne, par exemple, le soutien appuyé qu'il avait accordé au jeune peintre écossais James Nevay dès les débuts de son séjour à Rome. Le jeune homme était en effet arrivé à Rome au tout début de l'année 1755⁷⁵¹ et souhaitait prolonger son séjour, s'opposant ainsi à la volonté de son père. Afin de lui apporter un soutien décisif, Lumisden avait donc envoyé une lettre à ce dernier dans le but de l'amener à revoir sa décision :

« Mon estime particulière pour votre fils, et mon amour des beaux-arts, m'incitent à vous déranger par cette lettre. [...] Vertueux et frugal, [votre fils] n'a d'autres mobiles pour demeurer en Italie que le désir de perfectionner son art pour lequel il présente d'excellentes dispositions. [...] C'est dans ce but que son professeur, M. Mengs, souhaite que vous l'autorisiez à rester un peu plus longtemps à Rome. Il y a, en effet, quelques peintres de notre pays qui, après un séjour bien plus bref à l'étranger, ont fait fortune à leur retour chez eux : mais comme cette fortune a parfois résulté du hasard, et non de leur mérite, nous ne pouvons les considérer comme des exemples⁷⁵². »

Outre l'intérêt évident qu'il pouvait y avoir pour un jeune peintre à se former à Rome afin de mieux répondre, à son retour en Grande-Bretagne, aux attentes d'un marché de commanditaires de plus en plus sensible aux codes du néo-classicisme, on peut constater combien Lumisden cherche à mettre en valeur les relations qu'il était susceptible de procurer à ceux de ses compatriotes faisant appel à ses services. Anton Raphaël Mengs, qui était alors l'un des peintres les plus respectés sur le marché romain, faisait partie de son cercle d'amis, ce que confirme un passage d'une autre lettre de Lumisden : « Comme M. Mengs était peu satisfait de la conduite de certains des Britanniques qui ont étudié sous sa conduite, il avait résolu de ne plus en admettre un seul dans son école : son amitié, quoi qu'il en soit, l'a incité à admettre notre ami et j'espère que ce dernier fera le meilleur usage des conseils d'un maître aussi capable [...]⁷⁵³. »

⁷⁵⁰ Edward Corp, *The Stuarts in Italy ...*, *op. cit.*, pp. 99-106.

⁷⁵¹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 700 (citation d'une lettre d'Andrew Lumisden, datée du 4 février 1755 : Nevay était alors arrivé à Rome « depuis quelques semaines »).

⁷⁵² *Lumisden Letters*, MSS 14260, National Library of Scotland, Édimbourg (lettre envoyée à M. David Nevay et datée du 4 juin 1759).

⁷⁵³ *Lumisden Letters*, MSS 14260, National Library of Scotland, Édimbourg (lettre envoyée à M. Harper et datée du 15 octobre 1760).

Le peintre en question était, cette fois, l'écossais George Willison, arrivé à Rome au mois de juillet 1760⁷⁵⁴.

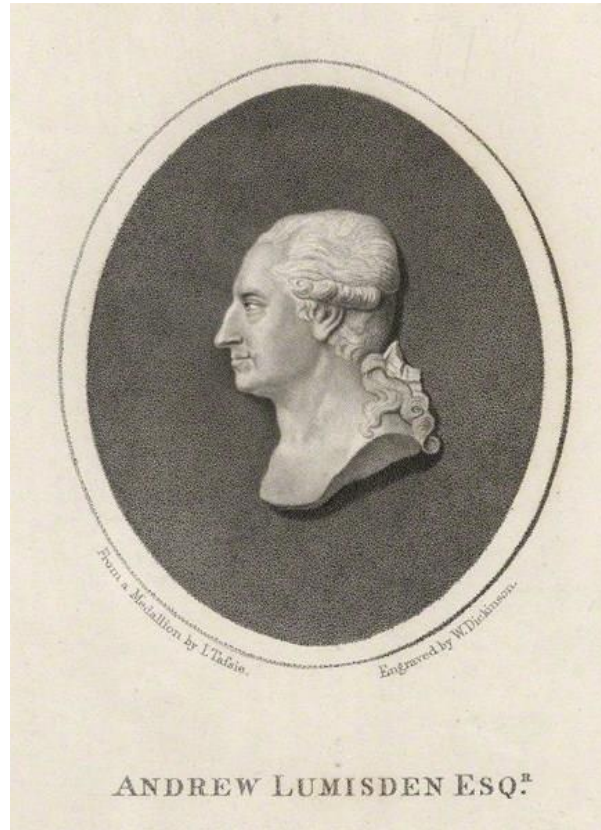


Figure 16 – William Dickinson, « Andrew Lumisden, 1720-1801, secrétaire du Prince Charles Edward Stuart », 1797 (gravure au pointillé sur papier, 12,4 × 10,1 cm, Scottish National Portrait Gallery, Édimbourg).

En mettant ainsi son réseau d'artistes à la disposition de ses compatriotes, et, de manière préférentielle semble-t-il, ceux qui étaient originaires d'Écosse⁷⁵⁵ (comme il le fit, également, pour Colin Morison à son arrivée à Rome, en 1755⁷⁵⁶), Lumisden tentait du même coup de conforter le rayonnement culturel de la cour des Stuart. Sur ce terrain, comme sur d'autres, il devait faire face à une intense concurrence dont la nature était aussi bien politique que culturelle : on songe, par exemple, au soutien accordé par le cardinal Albani à Katherine Read

⁷⁵⁴ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 1005.

⁷⁵⁵ Marion Amblard, « English and Scottish Jacobite Painters in Eighteenth-Century Rome », in Allan I. Macinnes, Kieran German et Lesley Graham, sous la dir. de, *Living with Jacobitism ...*, *op. cit.*, p. 146.

⁷⁵⁶ Elisabetta Giffi, *Colin Morison (1734-1809). Antiquaria, storiografia e collezionismo tra Roma e Aberdeen*, Rome, éditions Artemide, 2016, p. 9.

au cours du séjour romain de cette dernière. Dans une lettre envoyée à son frère aîné, en juin 1751, Katherine Read écrivait ainsi :

« Je commence quelque peu à être connue ici ; la semaine dernière, j'ai été présentée au Cardinal Albani, qui est un Connaisseur reconnu, et possède l'une des plus belles collections de Rome ; ayant observé certaines des choses que j'avais produites, il m'a proposé de choisir les tableaux que je souhaitais copier et de les faire porter à mon appartement⁷⁵⁷. »

Si la collection d'œuvres d'art que détenait le Prétendant était tout à fait estimable, elle ne pouvait, bien entendu, pas rivaliser avec celle du cardinal Albani qui était signalée dans la plupart des guides destinés aux voyageurs britanniques. Le collectionnisme devenait, dès lors, un terrain sur lequel jacobites et partisans des Hanovre (dont Albani faisait partie) pouvaient transposer leur rivalité. De fait, si la fidélité de Katherine Read à la cause jacobite semble être restée solide (en témoigne, par exemple, sa longue correspondance avec Andrew Lumisden après son retour en Grande-Bretagne), la jeune artiste avait évidemment intérêt, en tant qu'apprentie peintre et en tant que femme, à saisir toutes les opportunités qui se présentaient à elle sur un marché aussi concurrentiel que le marché de l'art romain. C'est également ce qui semble expliquer l'évolution du comportement d'Allan Ramsay au fil de ses séjours à Rome. Alors qu'il avait bénéficié, au cours des années 1740, de commandes de la part des Stuart (on lui connaît, en particulier, un portrait du jeune prince Charles Edward daté de 1745 environ⁷⁵⁸), et avait donc toutes les raisons de rester attaché à leur cause, on constate son éloignement à la fois spatial et social vis-à-vis de la cour pendant son deuxième séjour, entre 1754 et 1756. Marion Amblard note, en effet, son choix de résider à plus grande distance du *Palazzo del Re* (il loge alors dans le quartier du Viminal, et non plus dans les environs de la Place d'Espagne) ainsi que la froideur dont sa famille et lui-même firent preuve lors des visites rendues par Andrew Lumisden⁷⁵⁹. La carrière britannique du peintre avait, en effet, pris un nouveau tour depuis son précédent séjour romain : désormais, Allan Ramsay était un artiste proche des cercles du pouvoir hanovrien, recevant des commandes du 3^{ème} comte de Bute ; c'est la raison pour laquelle, ajoute-t-elle, le peintre était déterminé à se tenir « éloigné du palais Muti et de la communauté jacobite⁷⁶⁰. » Encore peut-on nuancer cet éloignement social vis-à-vis de la communauté jacobite : si Ramsay cherchait manifestement à limiter autant que possible les contacts avec Lumisden, qui faisait partie de l'entourage officiel du Prétendant, il n'en allait

⁷⁵⁷ A. Francis Steuart, « Miss Katherine Read, Court Paintress », *The Scottish Historical Review*, vol. 2, n° 5, octobre 1904, p. 40 (l'auteur cite une lettre envoyée par Katherine Read à son frère aîné, et datée du 16 juin 1751).

⁷⁵⁸ Ce portrait est actuellement conservé à la Scottish National Portrait Gallery.

⁷⁵⁹ Marion Amblard, « English and Scottish Jacobite Painters ... », *op. cit.*, p. 150.

⁷⁶⁰ *Ibid.*, p. 150. Le palais Muti est le nom originel du *Palazzo del Re*.

pas de même avec l'abbé Grant, fidèle de ce dernier, mais très lié avec l'ensemble de la « sous-communauté » écossaise de Rome. Nous savons, en effet, par la correspondance de Robert Adam, que les deux hommes se fréquentaient régulièrement : « [Grant] passe avec moi des périodes de 4 à 5 heures d'affilée, nous nous rendons ensemble à pied chez les Ramsay, et dans les foyers anglais [...] »⁷⁶¹. » Faut-il y voir un choix purement fondé sur des affinités personnelles⁷⁶² ou une manière de résoudre, d'une manière détournée, un conflit de loyautés ? Le moins que l'on puisse dire est que cette ambivalence est assez répandue au sein de la « sous-communauté » écossaise de Rome, y compris au cours des années suivantes.

3) *La cour des Stuart et la communauté britannique de Rome : fascination, répulsion ... ou désintérêt ?*

Dans une lettre envoyée à Lord Alford en mars 1767, Lumisden avouait, avec une amertume perceptible : « Je ne sais rien de nouveau quant à ce qui se passe ici. Il y a, en effet, de nombreux étrangers à Rome, mais avec lesquels nous n'avons aucun contact »⁷⁶³. » Que ce constat ait été fidèle à la réalité fait peu de doute. Il soulève, en tout cas, la question de l'attitude des Britanniques de Rome face aux Stuart : comment peut-on la caractériser en fonction du point de vue adopté, presque inmanquablement influencé par le problème des appartenances infranationales, comme de la période considérée ?

a. Avant 1766

Entre l'échec du « Soulèvement de '45 » et la mort du « Vieux Prétendant », la menace représentée par les Stuart et leurs partisans semblait perdre en acuité du point de vue du gouvernement britannique, mais elle restait réelle. Les allées et venues autour du *Palazzo del Re* étaient donc étroitement surveillées, d'où un véritable climat de suspicion au sein d'une partie de la communauté britannique de Rome.

Les témoignages de certains membres de cette communauté, en particulier de ceux d'entre eux qui étaient écossais, montrent alors un embarras assez perceptible, confinant au déni. Robert

⁷⁶¹ National Records of Scotland, NAS GD18/4766 (lettre envoyée à sa sœur Margaret, datée du 5 mars 1755).

⁷⁶² Le journal de John Ramsay, le jeune fils du peintre, daté des années 1782-1784, confirme la pérennité de l'amitié entretenue avec l'abbé Grant.

⁷⁶³ *Lumisden Letters*, MSS 14261, National Library of Scotland, Édimbourg (lettre datée du 17 mars 1767).

Adam, par exemple, semble avoir voulu se persuader (et persuader ses proches) de l'innocuité de son comportement, en réalité fort ambigu :

« Je verrai mes vieux compagnons les Ramsay et l'abbé Grant qui reste, depuis le début de mon séjour, un ami fort obligeant, celui en somme qu'il est pour tous ceux qu'il estime. Nous ne pensons jamais au sujet de la religion, et donc n'en parlons jamais, si bien qu'il ne peut y avoir aucun danger ; en outre, je ne connais personne qui soit aussi libre d'esprit et tolérant vis-à-vis des opinions d'autrui que lui et, bien qu'il soit lui-même catholique et jacobite, tous ses amis sont des *Whigs* qui appartiennent à l'Église d'Angleterre⁷⁶⁴ – il dit d'ailleurs que ce sont ceux qui méritent le plus son estime⁷⁶⁵. »

La dénégation énergique (cf. « il ne peut y avoir aucun danger » à fréquenter un tel homme), montre bien que Robert Adam est en réalité tout à fait conscient des risques qu'il prenait à fréquenter un jacobite notoire⁷⁶⁶, d'autant que son séjour à Rome avait pour but avoué de lui permettre de devenir à son retour l'architecte le plus recherché de Grande-Bretagne.

On constate la même volonté de conjurer un danger potentiel dans le témoignage de James Boswell, un autre écossais, en 1765. Au cours de son deuxième séjour romain, celui-ci rend visite à Andrew Lumisden avant de confier ses appréhensions à son journal : « Hier, voulu trouver un sujet pour Hamilton dans l'*Histoire* de Robertson. Morison a proposé Lumisden. Au palais. Pas de trahison. Non. À l'étage, avec solennité. Lui-même assez enchanté. Véritable Écossais de valeur ; homme distingué, aussi. Pas de politique ...⁷⁶⁷ » Ce court passage appelle plusieurs constats : la force de la solidarité intra-écossaise au sein de la communauté britannique de Rome, qu'il s'agisse de voyageurs (Boswell) ou de résidents (Lumisden, Morison, Hamilton) ; la prescience du danger qu'il pouvait y avoir à fréquenter un membre de l'entourage du Prétendant, *a fortiori* en se rendant au palais même ; la volonté de se censurer, à l'oral en tout cas (l'écrit intime apparaît, ici, comme une soupape de décompression), de peur d'avoir à aborder, comme le reconnaissait déjà Adam, des sujets brûlants (politique, religion). La topographie du *Palazzo del Re* ne pouvait, en outre, qu'accroître le sentiment de danger ressenti par Boswell : s'il ne précise pas quel escalier il a emprunté pour se rendre au premier étage, au bureau de Lumisden (l'escalier d'honneur, au vu et au su de tous, ou l'escalier dérobé aménagé au milieu des années 1720 ?), il faut se rappeler que cette dernière pièce était située juste derrière la dernière antichambre et la chambre d'apparat du « roi »⁷⁶⁸. Il est intéressant de noter, quoi qu'il en soit, qu'on retrouve la même forme de déni de compromission chez Adam et chez

⁷⁶⁴ Il s'agit de l'Église officielle, appelée aussi Église anglicane, fondée par Henry VIII dans les années 1530.

⁷⁶⁵ National Records of Scotland, NAS GD18/4773 (lettre à sa sœur Nelly, datée du 24 mai 1755).

⁷⁶⁶ Ranald MacInnes, « Robert Adam: 'My Mother's Dear British Boy' », in Ranald MacInnes, Kieran German et Lesley Graham, sous la dir. de, *Living with ...*, op. cit., pp. 173-184.

⁷⁶⁷ *Boswell On the Grand Tour ...*, op. cit., p. 61 (entrée extraite du journal intime, datée du 27 mars 1765).

⁷⁶⁸ Edward Corp, *The Stuarts in Italy ...*, op. cit., p. 48 (cf. plan du premier étage du palais, le numéro 9 correspondant au « bureau du secrétaire privé »).

Boswell, bien que la nature des deux sources soit différente : une lettre destinée à être lue par un membre de la famille proche pour le premier, une page du journal intime pour le second.

C'est chez un autre voyageur écossais, James MacDonald, que l'on trouve un récit presque immédiat de la mort du Prétendant : MacDonald se trouvait en effet à Rome⁷⁶⁹ quand l'événement eut lieu le 1^{er} janvier 1766. Le 5, dans une lettre envoyée à William Pepys, il écrit :

« Vous aurez sans doute entendu parler de la mort du vieux Prétendant qui s'est produite jeudi dernier, alors qu'il ne sortait pas de chez lui depuis cinq ans, et de son lit depuis deux. Son fils⁷⁷⁰ est sur le chemin du retour, mais on ne sait guère s'il poursuivra sa route ou pas. Le pape, dit-on, se demande s'il prendra le risque de lui donner le titre de Roi, craignant le ressentiment de l'Angleterre. Ce pauvre homme s'imagine que l'Angleterre se préoccupe de savoir à qui il attribuera la couronne et le sceptre. Désormais, grâce à Dieu, les décrets de sa sainteté et de leurs Éminences ne suscitent plus chez nous qu'un sourire méprisant face à cette prétention⁷⁷¹. »

La lecture de ce passage peut conduire à plusieurs hypothèses. On peut penser, par exemple, que l'évocation d'un tel événement était une figure imposée pour tout voyageur britannique, qu'il soit écossais ou pas, à l'occasion de son passage à Rome, mais sans doute prend-elle une dimension différente pour un Écossais. On peut penser également qu'il est délicat de faire part de ses opinions sur la cause jacobite à moins de se sentir certain de celles de son correspondant : or, William Pepys était issu d'une famille où l'opposition aux Stuart remontait à la première révolution (l'un de ses ancêtres, Richard Pepys, avait fait partie du Parlement révolté contre Charles Ier et avait occupé des fonctions gouvernementales pendant la période cromwellienne) ; dans ces conditions, mieux valait pour lui formuler une critique moins risquée, à savoir celle de la papauté, puisqu'on sait combien l'anticatholicisme a joué un rôle-clé dans la fabrique du sentiment national en Grande-Bretagne au XVIII^e siècle. Cet anticatholicisme affiché est-il une manière détournée d'exprimer une forme d'amertume face au sort de plus en plus incertain des Stuart ? Savoir que James MacDonald, décédé prématurément à Rome en juillet 1766, avait choisi l'abbé Grant comme exécuteur testamentaire⁷⁷² donne en tout cas un indice sur ses opinions politiques.

Pouvait-on, alors, être Écossais à Rome sans se trouver déchiré entre le poids de l'histoire récente (le « Soulèvement de '45 », déjà mythifié, et la répression qui lui avait succédé) et l'avenir espéré (le séjour romain considéré comme rampe de lancement d'une carrière) ?

b. Après 1766

⁷⁶⁹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 622.

⁷⁷⁰ Il s'agit de Charles Edward Stuart, son fils aîné.

⁷⁷¹ Alice C. C. Gausson, sous la dir. de, *A later Pepys*, New York et Londres, John Lane, 1904, p. 280 (lettre de James MacDonald à William Pepys datée du 5 janvier 1766).

⁷⁷² John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 623.

La mort du « Vieux Prétendant », on l'a vu, marque une césure dans les relations entre Londres et Rome, mais aussi dans le regard porté par les Britanniques de Rome sur celui qui se présentait encore comme leur souverain légitime. Dès lors, surtout lorsque le témoignage est extérieur à la « sous-communauté » écossaise, le point de vue balance entre curiosité, voyeurisme et incompréhension.

C'est bien une curiosité amusée qui semble l'emporter chez le jeune Lord Kildare lorsqu'il écrit à sa mère, en 1767 : « Je n'ai pas encore vu le cardinal d'York, mais pour ce qui est de son frère, je le vois tous les jours. Il vient de quitter son grand deuil, et a attribué à ses serviteurs la livrée de notre Roi⁷⁷³. » Le jeune aristocrate irlandais affiche ici un loyalisme à l'égard des Hanovre qui semble attesté par son étonnement quant à la livrée des serviteurs du « Jeune Prétendant », à moins que ce loyalisme ne soit le fait de la prudence qu'un fils bien né doit manifester lorsqu'il aborde un sujet politique potentiellement sensible avec l'un de ses parents (pouvait-il ignorer que cette lettre était susceptible de circuler ensuite au sein de son cercle familial et amical, comme c'était assez souvent le cas ?). On note, en tout cas, la volonté d'afficher une prise de distance vis-à-vis de la famille Stuart. Le témoignage de Lucas Pepys, de passage à Rome en décembre de la même année, est plus tranchant :

« Je vous dirai dans quelques lignes ce qui s'est produit depuis ma dernière lettre dans laquelle, je crois, vous m'aviez quitté alors que je m'apprêtais à me rendre à une messe célébrée par le cardinal d'York. Je suis resté à Saint-Pierre pendant près de 4 heures après minuit, ce soir-là, à assister aux différents rituels accomplis par le cardinal. Pendant tout le temps que je l'observais, je passais en revue en mon for intérieur chacun des événements de la Révolution, et mon soutien à la Maison de Hanovre ne faisait que se renforcer⁷⁷⁴. »

Si la prise de position, ici, est claire, c'est aussi que Pepys connaît intimement son destinataire, avec lequel il entretient sans doute des relations beaucoup plus « horizontales » que celle d'un parent et de son enfant ; leurs opinions politiques ne peuvent donc laisser aucune place à l'incertitude : un tel rejet des Stuart ne saurait surprendre lorsqu'on connaît l'histoire politique de la famille Pepys.

Anna Miller, quelques années plus tard, fait quant à elle une expérience assez rare (en tout cas assez peu avouée dans un texte destiné à être publié) et embarrassante : une rencontre inopinée avec le « Jeune Prétendant ». Quelques jours à peine après son arrivée à Rome, lors d'une soirée organisée chez la duchesse de Bracciano, elle se trouve en effet confrontée à Charles Edward Stuart :

⁷⁷³ National Library of Ireland, MSS 615 (lettre envoyée à sa mère, Emily, duchesse de Leinster, et datée du 15 avril 1767).

⁷⁷⁴ Alice C. C. Gaussen, sous la dir. de, *A later ...*, op. cit., p. 322 (lettre de Lucas Pepys à son frère, William Pepys, datée du 4 janvier 1768).

« Nous étions assis sur un sofa, quand l'un des domestiques entra et annonça : *il Re*. Comme plusieurs salles nous séparaient de ce personnage, avant que ce dernier ne fasse son apparition, [la duchesse] saisit l'occasion pour me dire que je n'étais pas le moins du monde tenue de lui parler ni même de lui prêter attention, car il ne s'agissait pas seulement de ce qu'elle souhaitait dans sa maison, mais c'était aussi ce que le Pape souhaitait, puisque ce dernier ne voulait pas qu'un étranger, particulièrement un Anglais, puisse converser avec lui. Je l'assurai alors que mes intérêts étaient absolument opposés à ceux de la famille Stuart et de leur parti, renchérissant sur ce thème ; mais je conclus en disant que s'il m'adressait la parole, je ne pourrais pas, en tant que femme de qualité, m'abstenir de lui répondre, attendu qu'il s'agissait avant tout d'un gentilhomme, et que je me conduirais avec lui comme avec n'importe quel étranger ou compatriote, c'est-à-dire avec la civilité générale que l'on est en droit d'attendre dans ce genre de circonstance [...] ⁷⁷⁵. »

L'épisode est intéressant en ce qu'il révèle une réaction et une volonté de la justifier immédiatement : qu'Anna Miller se sente à la fois curieuse et embarrassée à l'idée de rencontrer en personne le Prétendant n'a rien de très surprenant. Il faut reconnaître, cependant, qu'une telle rencontre, au cours de laquelle elle a, de fait, échangé quelques mots avec lui ⁷⁷⁶, n'est pas comparable au fait de l'observer à distance au cours d'une cérémonie publique. De même, sa justification est éloquente puisqu'elle est fondée à la fois sur le respect de codes sociaux de son milieu (cf. « la civilité générale que l'on est en droit d'attendre dans ce genre de circonstance ») et sur le statut de femme qui est le sien, comme si l'attitude d'une femme, exclue par définition de la vie politique, ne pouvait être interprétée d'une manière partisane. Pour elle, en somme, Charles Edward Stuart n'est plus un prétendant au trône, c'est un « gentilhomme », ce qui les neutralise tous deux sur un plan politique ; la reconnaissance de son statut social, incontestable, ne vaut pas reconnaissance du statut politique qu'il revendique.

Un dernier témoignage, plus tardif, intervient dans le récit de voyage de James Edward Smith, en 1787. À l'occasion de sa visite de la Basilique Saint-Pierre, ce dernier constate la présence du tombeau consacré à Marie-Clémentine Sobieska, la mère du « Jeune Prétendant », décédée en 1735, et le décrit comme un « monument pour la prétendue Reine d'Angleterre, épouse de Jacques III, avec son portrait en mosaïque ⁷⁷⁷ », ajoutant que cette dernière « était généralement appréciée à Rome. On dit qu'un certain voyageur de haute naissance se serait fait sévèrement réprimander pour avoir exprimé des sarcasmes à la vue de son monument ⁷⁷⁸. » Il ne s'agit pas, manifestement, de la description objective que l'on pourrait attendre d'un scientifique : James Edward Smith ne se contente pas, en effet, de lire l'inscription sur le monument puisqu'il lui ajoute le mot « prétendue », qui indique son loyalisme à l'égard des Hanovre ; la manière dont il évoque l'anecdote finale, en revanche, ne montre pas très clairement son point de vue : est-il

⁷⁷⁵ Anna Miller, *Letters from Italy ...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 138-139 (lettre datée du 7 janvier 1771).

⁷⁷⁶ *Ibid.*, p. 140. Anna Miller explique qu'elle a passé quelques instants, alors que le Prétendant s'approchait d'elle, à réfléchir à la manière dont elle devait s'adresser à lui, se décidant au dernier moment pour « Mon Seigneur » (en français dans le texte), à quoi le prince lui aurait répondu : « Parlez anglais Madame » (en anglais dans le texte).

⁷⁷⁷ James Edward Smith, *A Sketch of a Tour on the Continent, in the Years 1786 and 1787*, 1793, vol. 1, pp. 352-353 (la date de cette visite est le 7 février 1787).

⁷⁷⁸ *Ibid.*, p. 353.

légitime de se moquer d'un tombeau ou d'une « prétendue reine » pour des raisons politiques (l'anticatholicisme prenant une dimension aussi bien politique que religieuse en Grande-Bretagne) ? Faut-il, au contraire, respecter avant tout un lieu de culte, même s'il s'agit d'un lieu de culte catholique ? La relative tolérance dont Smith fait preuve, par ailleurs, vis-à-vis des catholiques et de leur pratique religieuse, peut faire conclure à une forme de désapprobation de sa part.

4) *Une question sensible dans les relations des Stuart et de la papauté : les séminaires britanniques de Rome*

Le schisme anglican de 1532-1534, marquant la rupture religieuse avec Rome, créa de nombreux problèmes pour ceux des Britanniques qui souhaitaient rester catholiques, en particulier la question de la formation de leurs futurs prêtres. Dès le dernier quart du XVI^e siècle, cette épineuse question commence à recevoir des réponses différentes en fonction de la « nation » concernée, les postulants anglais et gallois étant les premiers à accéder à un séminaire fondé à Rome. Au cours des premières décennies du XVII^e siècle, les Églises écossaise et irlandaise adoptèrent la même solution, envoyant leurs futurs prêtres se former dans la Ville Éternelle. Si les « collèges » anglais et écossais sont dirigés par des jésuites, ce qui pose bien entendu la question de leur devenir après la suppression de cet ordre en 1773, le « collège » irlandais, quant à lui, est dirigé par des franciscains. C'est au *Scots College*, par exemple, que le futur abbé Peter Grant fut formé entre 1726 et 1735⁷⁷⁹. Cette situation explique que les catholiques britanniques, s'ils ne disposent pas d'une représentation diplomatique officielle à Rome, trouvent dans la capitale des États de l'Église des points d'ancrage de nature religieuse.

Tableau 10 - Les séminaires britanniques à Rome

	Collège anglais (<i>Venerable English College</i>)	Collège écossais (<i>Scots College</i>)	Collège irlandais (<i>Pontificio Collegio Irlandese</i>)
Date de fondation	1579 ⁷⁸⁰	1600	1628

⁷⁷⁹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, op. cit., p. 420.

⁷⁸⁰ Le *Venerable English College* fait suite à un hospice pour les pèlerins anglais, dédié à Saint Thomas de Canterbury et fondé en 1362.

Adresse	Via di Monserrato	Strada Felice (actuelle Via delle Quattro Fontane)	Viccolo San Isidoro (actuelle Via degli Artisti)
Paroisse	Santa Caterina della Rota	San Nicola in Arcione	Sant'Andrea delle Fratte

Ces séminaires, au fil du temps, se révèlent de moins en moins attractifs : le registre d'état des âmes de la paroisse San Nicola in Arcione montre, par exemple, que le *Scots College* n'abritait que peu de membres au début des années 1760⁷⁸¹ :

Tableau 11 - Les effectifs du Scots College au début des années 1760		
	1763	1764
Sacerdoti	3	3
Laico	1	1
Alunni	11	10

Le registre officiel du *Scots College* précise, par ailleurs, que l'établissement n'accueillait plus qu'un nombre très faible d'étudiants à cette époque, et même aucun certaines années : c'est ainsi qu'aucun nouvel arrivant n'est enregistré pour l'année 1763 et seuls deux arrivants pour l'année 1764⁷⁸² (pour comprendre le nombre plus faible d'élèves pour l'année 1763, il faut sans doute en déduire que certains d'entre eux, ayant achevé leur formation, venaient de quitter le collège). En 1785, la même source révèle que l'établissement n'accueillait plus que 2 prêtres et 3 étudiants. Quant au collège irlandais, il n'accueillait que 18 *sacerdoti* et 14 *laici* (le nombre comprenait-ils les étudiants ?) pour l'année 1772⁷⁸³ ; un seul nom, celui d'un prêtre, était recensé pour l'année 1798⁷⁸⁴.

Ce déclin des séminaires britanniques de Rome s'expliquait-il par la politisation de ses membres ? L'*English College* apportait en effet, comme son homologue écossais, un soutien à peine déguisé à la cause des Stuart et à leurs sympathisants : Edward Corp rappelle ainsi que Charles Edward Stuart, le « Jeune Prétendant », fut accueilli solennellement par le recteur du

⁷⁸¹ AVR, Stati delle anime, paroisse San Nicola in Arcione, années 1763 et 1764.

⁷⁸² *Records of the Scots Colleges at Douai, Rome, Madrid, Valladolid and Ratisbon*, 1906, volume 1, pp. 135-146 pour la période 1750-1800. Les archives de cette institution, pour le XVIIIe siècle, sont actuellement conservées à l'Université d'Aberdeen.

⁷⁸³ AVR, Stato delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, année 1772.

⁷⁸⁴ AVR, Stato delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, année 1798.

collège, Charles Booth, lors de son retour à Rome, en janvier 1766. Ce dernier en fut d'ailleurs sanctionné par la papauté qui avait décidé de ne plus reconnaître les Stuart comme souverains légitimes de Grande-Bretagne, et expulsé des États de l'Église⁷⁸⁵. Nous possédons au moins deux témoignages contemporains de cette décision très symbolique de la nouvelle orientation diplomatique de la papauté, celui d'Andrew Lumisden et celui de Samuel Sharp. Lumisden, dans une lettre adressée à Lord Dunbar, apporte des informations de première main sur cette affaire, bien que son point de vue ne puisse être qualifié d'objectif :

« Sa Majesté⁷⁸⁶ a cru comprendre que ses propres collèges et couvents nationaux ici étaient désireux de l'accueillir et de lui rendre les honneurs dus à sa personne royale. En conséquence de quoi, il s'en fut entendre la messe aux collèges anglais et écossais, puis chez les dominicains et franciscains irlandais. Dans ces différents lieux, on fit des prières pour son salut, puis on chanta le *Te Deum*. Le Pape⁷⁸⁷ et ses ministres, irrités de cette reconnaissance du Roi, bien qu'elle vienne uniquement de ses propres sujets, a banni de Rome les dirigeants de ces collèges et couvents. Et comme l'abbé Grant a été mêlé à la réception qui lui fut donnée au *Scots College*, il a été interdit d'accès au palais pontifical et privé de la pension qu'il recevait [...] ⁷⁸⁸. »

Outre la loyauté sans faille de Lumisden à l'égard de celui qu'il considère comme le seul souverain légitime d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande (d'où l'emploi d'expressions telles que « ses propres collèges et couvent nationaux » ou « ses propres sujets »), en dépit de la piètre opinion qu'il avait pour sa personne, on trouve dans ce passage la confirmation du militantisme de l'abbé Grant au service de la cause jacobite ; la disgrâce (provisoire) que ce dernier devait subir à la suite de l'épisode en question ne pouvait d'ailleurs que fragiliser sa position sur le marché du grand-tourisme romain, d'où la nécessité dans lequel il se trouva, par la suite, de manifester la plus grande prudence dans ses engagements et surtout dans ses relations avec les voyageurs britanniques de passage dans la Ville Éternelle. Il est intéressant de noter, au passage, que Lumisden, bien que dissident sur le plan politique, est marqué par une conception typiquement anglicane des rapports entre l'Église catholique et la monarchie britannique, cette dernière étant considérée comme seule autorité politique légitime sur les catholiques de nationalité anglaise, écossaise ou irlandaise.

Le récit, plus indirect, de Samuel Sharp confirme en grande partie cette version, en particulier l'implication de l'abbé Grant⁷⁸⁹ :

⁷⁸⁵ Edward Corp, *The Stuarts in Italy ...*, *op. cit.*, p. 350. Une rumeur a même prétendu que Charles Edward Stuart aurait été couronné roi, sous le nom de Charles III, dans l'église du *Venerable English College*.

⁷⁸⁶ Il s'agit de Charles Edward Stuart, le désormais « Jeune Prétendant ».

⁷⁸⁷ Il s'agit du pape Clément XIII, sur le trône pontifical depuis 1758.

⁷⁸⁸ James Dennistoun, *Memoirs of Sir Robert Strange ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 94.

⁷⁸⁹ Samuel Sharp, *Letters ...*, *op. cit.*, p. 219 (lettre datée du 14 avril 1766) : « Mon avis est que le personnage principal de cette scène n'est autre que l'Abbé ---, qui est sous le coup d'un interdit pour le rôle qu'il a joué. »

« Rome n'a pas connu d'intrigues politiques comme celle-ci depuis cinquante ans. [...] Mercredi dernier, il⁷⁹⁰ a banni de Rome les quatre dirigeants des Collèges qui se trouvent ici pour avoir accepté que soit dite une messe en présence du Prétendant, portant le titre de Roi. [...] Je suis désormais en possession de tous les détails concernant le bannissement des quatre supérieurs, deux d'entre eux étant irlandais⁷⁹¹, un autre anglais⁷⁹² et le dernier écossais⁷⁹³. »

À partir de 1773, à la suite de la suppression de l'ordre des jésuites, la direction du *Venerable English College* fut reprise en mains par des ecclésiastiques italiens.

Si l'échiquier politique de la communauté britannique de Rome apparaissait aussi complexe au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, et en particulier dans les années 1750 et 1760, c'est en raison des enjeux considérés, mais aussi de la multiplicité des acteurs impliqués. L'enjeu principal n'était autre que la question de la loyauté ou de la trahison vis-à-vis de la Maison de Hanovre, dont découlait logiquement la question de la défense des intérêts de la couronne britannique et de ses ressortissants à Rome. La période étudiée dans le cadre de cette thèse est caractérisée par une clarification de la situation politique, intervenant à la mort du « Vieux Prétendant » en 1766, et par une forme de normalisation progressive des relations entre le Saint-Siège et Londres. Il est vrai que la papauté continue de se préoccuper du sort des catholiques britanniques et va même jusqu'à envoyer Charles Erskine en Grande-Bretagne, entre 1793 et 1801, dans le but de défendre cette cause, ce dont il s'est acquitté avec habileté à défaut d'avoir obtenu des résultats probants⁷⁹⁴. Quant aux acteurs, ils semblent avoir été parfois alliés (Albani et Jenkins, par exemple) et parfois concurrents (Jenkins et Hippisley, par exemple, faisant assaut de prévenance à l'égard du jeune Lord Herbert), voire franchement hostiles (Jenkins et Lumisden, en particulier, au cours des années 1750 et 1760) ; le gouvernement britannique, quoi qu'il en soit, semble avoir fait le choix de privilégier le recours à des acteurs au statut officieux et aux fonctions imprécises pour le représenter et tenter de conforter son influence dans la capitale des États de l'Église. L'aspect le plus troublant, à cet égard, est la superposition partielle que l'on peut constater entre certains des différents cercles évoqués, en particulier dans le cas de voyageurs et d'artistes écossais déchirés entre plusieurs allégeances (le cas de Robert Adam est emblématique de cette ambiguïté permanente), qu'elles soient sentimentales, politiques ou économiques.

⁷⁹⁰ Il s'agit du pape.

⁷⁹¹ Il s'agit des dirigeants de l'*Irish Pontifical College*, fondé à Rome en 1628.

⁷⁹² Il s'agit de Charles Booth.

⁷⁹³ Samuel Sharp, *Letters ...*, *op. cit.*, p. 215 et p. 219 (lettre datée du 14 avril 1766).

⁷⁹⁴ Judith Champ, *The English Pilgrimage ...*, *op. cit.*, p. 123.

CHAPITRE 5 – LES BRITANNIQUES ET LA VIE CULTURELLE À ROME

Plusieurs évolutions de l'historiographie récente permettent d'aborder l'étude de la vie culturelle à Rome sous de nouvelles perspectives.

La première réside dans les recherches menées sous la direction de Christophe Charle, dans les années 2000, autour de la notion de « capitale culturelle »⁷⁹⁵. On peut définir les capitales culturelles comme les pôles dominant la hiérarchie (européenne, en l'occurrence) des centres urbains dans le domaine de la production, mais aussi de la diffusion et de la consommation de « biens symboliques »⁷⁹⁶ (par exemple les activités relevant de la formation et de la recherche). À cet égard, Rome, qui bénéficie d'un important réseau de centres d'enseignement et de bibliothèques, apparaît bien placée sur la carte italienne et européenne des pôles de production et de transmission du savoir.

La deuxième réside dans le renouvellement historiographique, intervenu depuis les années 1990, sur la thématique du « statut culturel de Rome entre l'âge de la Contre-Réforme et le temps des Révolutions »⁷⁹⁷. Après avoir longtemps sous-évalué le dynamisme de la vie intellectuelle et culturelle à Rome au siècle des Lumières, par comparaison avec d'autres foyers culturels plus « avancés » comme ceux du nord de la péninsule⁷⁹⁸, les historiens du culturel présentent désormais une vision beaucoup plus nuancée de la situation. On pense, par exemple, à la synthèse comparatiste publiée en 2005⁷⁹⁹ sous la direction de Jean Boutier, Brigitte Marin et Antonella Romano : *Naples, Rome, Florence. Une histoire comparée des milieux intellectuels italiens (XVIIe-XVIIIe siècles)*. Parmi les contributions réunies dans cet ouvrage, on peut citer notamment celle de Daniela Gallo⁸⁰⁰ qui propose une étude d'une profession à la fois très connue et mal cernée, celle des « antiquaires romains ». Cette étude est d'autant plus intéressante qu'elle porte sur une période au cours de laquelle intervient une relève dans le champ de l'érudition antique : après avoir été dominé, jusqu'au début des années 1760 au moins, par des Italiens, celui-ci est de plus en plus investi par des érudits britanniques : on

⁷⁹⁵ Voir notamment : Christophe Charle, sous la dir. de, *Le temps des capitales ...*, *op. cit.*, pp. 9-26, pour une présentation du projet.

⁷⁹⁶ *Ibid.*, p. 12.

⁷⁹⁷ Gilles Montègre, *La Rome des Français ...*, *op. cit.*, p. 3.

⁷⁹⁸ *Ibid.*, p. 2-3 (Gilles Montègre fait notamment référence à un ouvrage de l'historien italien Franco Venturi, *Il Settecento riformatore da Muratori a Beccaria*, paru en 1969, qui situait « les ferments italiens de la modernité à Turin, à Florence et à Milan »).

⁷⁹⁹ Dans les collections de l'École française de Rome.

⁸⁰⁰ Daniela Gallo, « Pour une histoire des antiquaires romains au XVIIIe siècle », in Jean Boutier, Brigitte Marin et Antonelle Romano, sous la dir. de, *Naples, Rome, Florence. Une histoire comparée des milieux intellectuels italiens (XVIIe-XVIIIe siècles)*, Rome, École Française de Rome, 2005, pp. 257-275.

pense, en particulier, à l'antiquaire écossais Colin Morison, résident de longue date dans la Ville Éternelle, dont Winckelmann lui-même disait qu'il était « l'unique personne que j'ai trouvée à Rome dotée d'un génie pour la vérité de l'Antiquité⁸⁰¹ ». Rome n'est-elle pas l'une des villes, sinon la ville, où l'archéologie a commencé à se constituer en discipline à part entière au cours de la deuxième moitié du XVIIIe siècle et certains Britanniques n'ont-ils pas joué, en la matière, un rôle décisif ? Cette dernière ne peut, en tout cas, être résumée à la présentation statique d'un patrimoine en voie de dégradation : elle contribue à la fois à élargir le champ des connaissances sur le passé lointain de la ville et à faciliter, au moins indirectement, l'accès d'un plus grand public aux traces de ce même passé. On est donc loin de la vision d'une Rome qui ne serait qu'un « conservatoire de la civilisation gréco-latine⁸⁰² » ; elle est aussi le creuset de recherches et de débats érudits sur la question, dont les Britanniques sont parfois, comme on le verra, partie prenante.

I. L'expérience britannique des bibliothèques romaines

Si la recherche ne fait pas partie des raisons principales pour lesquelles les Britanniques se rendent à Rome, il faut noter que les bibliothèques font partie, (presque) au même titre que les églises, de l'itinéraire prescrit par les guides de voyage. Les récits de voyageurs ou de résidents, quant à eux, nous donnent une vision plus nuancée de l'expérience qui fut la leur de l'activité intellectuelle à Rome.

1) *Le discours des guides de voyage*

La confrontation de quelques guides de voyage publiés au cours de la seconde moitié du XVIIIe siècle peut constituer un point de départ pour mieux cerner la vision que les futurs voyageurs pouvaient avoir de la vie intellectuelle romaine.

Le guide de Thomas Nugent, par exemple, consacre fort peu de place à l'évocation des bibliothèques romaines puisque cette dernière tient en 6 lignes et demie, à la fin de la section⁸⁰³ qu'il consacre à la Ville Éternelle. Seules quelques-unes d'entre elles font l'objet d'un

⁸⁰¹ Elisabetta Giffi, *Colin Morison ...*, *op. cit.*, p. 14.

⁸⁰² Gilles Montègre, « Artistes et voyageurs français à Rome à l'apogée du Grand Tour : les raisons d'être d'une dépendance réciproque », in Véronique Meyer et Marie-Luce Pujalte-Fraysse, sous la dir. de, *Voyage d'artistes en Italie du Nord, XVIe-XIXe siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 33.

⁸⁰³ Thomas Nugent, *The Grand Tour containing an Exact Description of most of the Cities, Towns, and Remarkable Places of Europe*, 1749, vol. 3, p. 269.

développement spécifique, à savoir la bibliothèque du palais Barberini (cf. « La bibliothèque est tout à fait considérable, car on dit qu'elle contient quarante mille volumes⁸⁰⁴. »), celle du *Collegio Romano*, dont l'auteur précise qu'elle est « de qualité et fournie [...], mais peu remarquable pour ce qui concerne les manuscrits anciens⁸⁰⁵ », et surtout celle du Vatican à laquelle Nugent consacre pas moins de 28 lignes : elle est, en effet, présentée comme « la plus riche au monde, à la fois en ouvrages imprimés et en manuscrits⁸⁰⁶ », ce qui ne peut qu'inciter les futurs voyageurs à la visiter en priorité. Parmi les manuscrits qu'elle conserve, l'accent est mis, de manière assez traditionnelle, sur un traité théologique attribué à Henry VIII ainsi que sur les lettres, « certaines en français et d'autres en anglais » qu'il avait adressées à Anne Boleyn⁸⁰⁷. En somme, sur l'ensemble des pages consacrées à Rome, soit 63 au total, l'évocation des bibliothèques apparaît anecdotique (d'autant qu'aucune information n'est donnée sur leur accessibilité), et ce alors même que le voyage d'Italie, au milieu du XVIIIe siècle, reste largement l'apanage de l'aristocratie. Le guide de Thomas Martyn, publié en 1787 dans un contexte marqué par une relative démocratisation du voyage d'Italie, ne se démarque guère de son prédécesseur. Comme ce dernier, il consacre un passage très bref (12 lignes au total dans le but de donner au lecteur une vue d'ensemble) à la présentation des ressources de la ville en matière de bibliothèques, insistant sur les plus notables, ainsi qu'un développement un peu plus détaillé à celles qui sont considérées comme les plus dignes d'intérêt. La bibliothèque vaticane, bien entendu, fait l'objet de la description la plus détaillée (18 lignes), précisant simplement le nombre d'ouvrages imprimés (30 000) et de manuscrits (40 000) qui y étaient conservés⁸⁰⁸. Les autres bibliothèques mentionnées se trouvent essentiellement dans les palais romains, en particulier celle du palais Barberini (cf. « on prétend qu'il y a 60 000 volumes d'ouvrages imprimés, ainsi que 9 000 manuscrits⁸⁰⁹ ») et celle du palais Corsini (cf. « La bibliothèque est bien organisée et publique. Elle se compose de quatre salles, [...], l'une d'entre elles contenant une vaste collection d'imprimés et de dessins, les trois autres des ouvrages récents⁸¹⁰ »). La référence au caractère public de cette bibliothèque est, il faut le signaler, le seul détail concret qui est fourni au lecteur sur ce sujet précis ; rien n'est précisé, par exemple, quant à ses périodes d'ouverture. Le cas le plus frappant est celui du guide publié par Mariana Starke en 1800 : la

⁸⁰⁴ *Ibid.*, p. 230.

⁸⁰⁵ *Ibid.*, p. 248.

⁸⁰⁶ *Ibid.*, p. 225-226.

⁸⁰⁷ *Ibid.*, p. 226.

⁸⁰⁸ Thomas Martyn, *The Gentleman's Guide in his Tour through Italy, with a Correct Map, and Directions for Travelling in that Country*, 1787, p. 213.

⁸⁰⁹ *Ibid.*, p. 222.

⁸¹⁰ *Ibid.*, p. 224-225.

célèbre bibliothèque vaticane n’y est que brièvement décrite (8 lignes, davantage consacrées à la décoration des pièces qu’à leurs ressources⁸¹¹) tandis que celle du palais Barberini est à peine mentionnée (cf. « Ce palais contient une immense bibliothèque⁸¹². »). Faut-il y voir la prise en compte d’un public plus nombreux et donc plus diversifié, sans doute moins élitiste dans ses centres d’intérêt que la génération précédente de voyageurs ? L’auteur adapterait son offre, en l’occurrence, à la nouvelle demande.

Si les guides de voyage britanniques ont incontestablement exercé une influence sur leur lectorat, certains d’entre eux, comme celui de Thomas Nugent, connaissant plusieurs rééditions, ils ne constituent pas la seule source d’information pour les voyageurs. Ces derniers⁸¹³, nous le savons grâce à la lecture de leurs récits, consultaient également d’autres guides comme celui de Jérôme de Lalande, *Voyage en Italie fait dans les années 1765 & 1766*, publié en plusieurs volumes en 1769. Or cet ouvrage s’avère nettement plus détaillé⁸¹⁴ dans sa description des bibliothèques romaines :

Tableau 12 - Typologie⁸¹⁵ des bibliothèques romaines d’après le guide de Jérôme de Lalande (t. IV)		
Bibliothèques nobiliaires	Palais Gabrielli	p. 60
	Palais Pamphilj	p. 87-88
Bibliothèques ecclésiastiques	Bibliothèque Angelica	p. 68
	Bibliothèque du couvent de Santa Maria in Valicella	p. 76
	Bibliothèque de la Minerve	p. 149
Bibliothèques rattachées à des institutions	Collegio Clementino	p. 53
	Collegio Romano	pp. 143-144
	Université de La Sapienza	pp. 132

L’ouvrage publié par Jérôme de Lalande ne se distingue pas seulement de ses homologues anglais par la présentation plus précise qu’il fait des bibliothèques disponibles à Rome, mais

⁸¹¹ Mariana Starke, *Letters from Italy between the Years 1792 and 1798*, 1800, vol. 2, p. 6.

⁸¹² *Ibid.*, vol. 2, p. 35.

⁸¹³ C’est notamment le cas d’Anna Miller et de James Edward Smith.

⁸¹⁴ Jérôme de Lalande, *Voyage en Italie fait dans les années 1765 & 1766*, 1790 (réédition), vol. IV.

⁸¹⁵ J’emprunte ici une typologie proposée par Gilles Montègre, « Le réseau des bibliothèques italiennes du XVIIIe siècle et ses usages, à la lumière des manuscrits de François de Paule Latapie », in Gilles Bertrand, Anne Cayuela, Christian Del Vento et Raphaële Mouren, sous la dir. de, *Bibliothèques et lecteurs dans l’Europe moderne (XVIIe-XVIIIe siècles)*, Genève, Droz, 2016, p. 366.

aussi par les détails pratiques qu'il contient concernant leur accessibilité, en tout cas pour celles qui sont largement ouvertes au public : c'est ainsi qu'il indique les horaires d'ouverture pour la bibliothèque Angelica (cf. « elle est publique le matin, pendant cinq jours de la semaine⁸¹⁶ ») et pour celle de la Minerve (cf. « elle est ouverte tous les jours au public, excepté le jeudi & les fêtes⁸¹⁷ »).

Cet accès très inégal aux informations concrètes, susceptibles de faciliter la consultation des ouvrages conservés, explique-t-il la place très réduite que tient la visite de bibliothèques dans les récits de voyage ainsi que le traitement assez anecdotique qui en est fait ? En la matière, en réalité, les expériences divergent en fonction de la durée et des raisons du séjour.

2) *Les usages des bibliothèques romaines à travers quelques récits de voyage*

Dans un article récent consacré aux « usages » des bibliothèques italiennes par le naturaliste français François de Paule Latapie, Gilles Montègre distingue deux types de bibliothèques en fonction de l'usage qu'en avait fait son sujet d'étude : les bibliothèques de visite et les bibliothèques de travail⁸¹⁸, ces dernières se caractérisant par la répétition des visites à des fins de recherche. La lecture des récits de voyage de Charles Burney, en 1770, d'Anna Miller, en 1771, de John Ramsay, entre 1782 et 1784, et de James Edward Smith, en 1787, montre la pertinence de ce type d'outils.

a. Des bibliothèques de visite

S'inspirant manifestement des guides de voyage qu'elle a consultés, Anna Miller mentionne la visite de plusieurs bibliothèques au cours de son second séjour romain, entre le 20 mars et le 16 mai 1771. Si celle de la bibliothèque du palais Barberini (cf. « une Bibliothèque de qualité, contenant plus de soixante mille volumes, ainsi qu'une belle collection de manuscrits de valeur, de médailles, de gemmes antiques, de camées, d'intailles et de bronzes⁸¹⁹ ») et celle du palais Chigi sont évoquées de manière assez allusive, trois autres font l'objet d'une description plus précise : la bibliothèque vaticane, la bibliothèque du palais Corsini et celle du *Collegio Romano*. Le récit de sa visite de la bibliothèque vaticane est assez révélateur, cependant, de la perspective

⁸¹⁶ Jérôme de Lalande, *Voyage en Italie ...*, *op. cit.*, vol. IV, p. 68.

⁸¹⁷ *Ibid.*, vol. IV, p. 149.

⁸¹⁸ Gilles Montègre, « Le réseau des bibliothèques italiennes ... », *op. cit.*, p. 365.

⁸¹⁹ Anna Miller, *Letters from Italy ...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 83.

qui est la sienne en la matière : on y constate la reprise d'informations présentes dans la plupart des guides (cf. « Les lettres originales d'Henry le Huitième à Anne Boleyn, et un *Traité sur les Sept Sacrements*, qu'il avait lui-même composé⁸²⁰ »), mais aussi une plus grande attention portée à la configuration et à la décoration de ce lieu ; faut-il l'expliquer par le fait que la plupart des visiteurs ne disposent que d'un accès restreint aux ressources de la bibliothèque, comme elle le suggère (cf. « mais le fait que les ouvrages soient enfermés dans des armoires ornées de peintures lui ôte l'apparence d'une bibliothèque⁸²¹ ») ? Quant à la visite de la bibliothèque du palais Corsini, elle renforce l'impression chez le lecteur qu'elle n'a été que rapide et, pour tout dire, superficielle :

« Il y a là une très grande bibliothèque, qui se compose de sept salles contiguës ; on dit que les livres que chacune d'entre elles contient traitent de sept thèmes différents, et que tout ce qui a été écrit sur *chacun* d'entre eux par différents auteurs y a été rassemblé. Elles comptent également quelques manuscrits intéressants et une vaste collection d'imprimés et de dessins⁸²². »

Lady Miller a-t-elle réellement visité cette bibliothèque ou bien s'est-elle contentée des informations qu'elle a lues sur le sujet ou reçues lors de son passage dans le palais ? C'est en tout cas une question qui peut se poser à la lecture de ce compte rendu.

Le témoignage de James Edward Smith sur ce même sujet apparaît plus déconcertant. En effet, ce botaniste n'aborde presque pas, dans son récit, la visite de bibliothèques, à l'exception de celle du Vatican. La description qu'il en fait se révèle, par ailleurs, assez convenue, davantage influencée par la lecture de guides ou de récits de voyage antérieurs que par une expérience personnelle. C'est ainsi qu'il reprend des figures imposées sur l'importance du lieu (cf. « la Bibliothèque du Vatican est considérée depuis longtemps comme la plus riche au monde, en tout cas en manuscrits⁸²³ ») ou certaines de ses curiosités (cf. « Les lettres d'Henry VIII à Anne Boleyn, citées comme preuve de leur trop grande intimité »⁸²⁴ ; « L'élégant manuscrit de l'ouvrage de ce prince sur les sept sacrements est également conservé ici⁸²⁵ »). Le moins que l'on puisse dire est que ce compte rendu ne donne guère plus d'informations au lecteur que celui d'Anna Miller, à l'égard de laquelle Smith se montre si volontiers critique ; à peine mentionne-t-il le fait qu'il a « inspecté » d'anciens manuscrits de Virgile ou de Térence⁸²⁶, auteurs qu'il a vraisemblablement étudiés au cours de sa scolarité. La visite de la bibliothèque

⁸²⁰ *Ibid.*, vol. 3, p. 72.

⁸²¹ *Ibid.*, p. vol. 3, p. 70.

⁸²² *Ibid.*, vol. 3, pp. 78-79.

⁸²³ James Edward Smith, *A Sketch of a Tour ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 198.

⁸²⁴ *Ibid.*, vol. 2, p. 200.

⁸²⁵ *Ibid.*, vol. 2, p. 200.

⁸²⁶ *Ibid.*, vol. 2, p. 199.

du palais Barberini est évoquée de manière très allusive puisqu'il se contente d'écrire qu'elle est « très riche en manuscrits grecs, surtout théologiques, ou plutôt ecclésiastiques car ils concernent sans doute davantage l'Église que Dieu⁸²⁷ ». Quant à celle du palais Corsini, il précise simplement qu'elle n'a pu avoir lieu⁸²⁸. Un tel manque d'intérêt, apparent en tout cas, de la part d'un savant peut surprendre. Il semble, cependant, que ce dernier ait fait le choix d'insister, dans son récit, sur certaines de ses rencontres marquantes avec des gens de lettres résidant à Rome, en particulier avec le père François Jacquier, au couvent des Minimes de la Trinité-des-Monts. Les deux pages qu'il consacre aux échanges qu'il a eus avec ce scientifique français⁸²⁹ montrent assez clairement l'admiration qu'il éprouvait pour ce dernier :

« L'un des *Literati* les plus intéressants que nous eûmes la bonne fortune de rencontrer était le Père Jacquier, mathématicien très reconnu, Général des Minimes français à la Trinité-des-Monts, éditeur romain de Newton qui, si je me souviens bien, fut obligé de s'excuser dans sa préface de publier des hérésies aussi abominables, à savoir que la terre tournait autour du soleil, et de déclarer qu'il n'y adhérait pas⁸³⁰. »

Bien que James Edward Smith n'ait accordé qu'un intérêt très limité aux bibliothèques romaines, il n'en a pas moins compris à quel point la ville pouvait être un lieu d'échanges intellectuels de premier plan, du fait notamment de son cosmopolitisme. Au-delà du commentaire ironique qu'il ajoute à sa présentation du père Jacquier, la figure de ce dernier symbolise la tentative de réconciliation entre religion et modernité au cœur même de la capitale des États de l'Église⁸³¹.

On pourrait, pour terminer, évoquer le cas d'une « non-visite », celle d'Hester Piozzi à la bibliothèque vaticane en 1786. C'est ainsi que l'on pourrait, en effet, qualifier cette expérience à la lecture de son récit :

« Mais je dois quitter le glorieux Vatican avec le regret éternel de n'avoir presque rien vu de sa précieuse bibliothèque, si ce n'est ses immenses et magnifiques ornements : je n'ai pu obtenir du bibliothécaire qu'il me montre le moindre livre, ni le moindre manuscrit, à l'exception des lettres d'amour d'Henry le Huitième d'Angleterre à Anne Boleyn, les plus susceptibles selon lui de m'intéresser ; ce qui est certain, c'est qu'elles étaient vulgaires et indécentes, ce qui m'a heurtée, et je suis donc partie, de fort mauvaise humeur, pour voir le Castel Sant'Angelo [...]»⁸³².

La comparaison de cette réaction avec celle d'Anna Miller, évoquée plus haut, peut être éclairante. Si le sentiment de déception semble commun, la manière de l'évoquer est différente. Anna Miller choisit, manifestement, de passer rapidement sur ce qui peut être vu comme un

⁸²⁷ *Ibid.*, vol. 2, p. 63.

⁸²⁸ *Ibid.*, vol. 2, p. 258.

⁸²⁹ *Ibid.*, vol. 2, pp. 59-61.

⁸³⁰ *Ibid.*, vol. 2, pp. 59-60.

⁸³¹ Gilles Montègre, *La Rome des Français ...*, *op. cit.*, p. 7.

⁸³² Hester Lynch Piozzi, *Observations and Reflections ...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 112-113.

non-sujet ; Hester Piozzi, qui se définit volontiers comme une intellectuelle, exprime quant à elle l'agacement et la frustration qu'elle a ressentis : faut-il y voir le résultat d'un décalage trop important entre l'attente, sans doute suscitée par la lecture de guides de voyage, et la réalité de l'expérience (montrer tout en cachant) ? On peut comprendre assez facilement, en outre, qu'elle ait été blessée par la misogynie manifestée par le bibliothécaire. Ce dernier envisage sans doute cette visite de manière très routinière, ce qui n'offre finalement aux voyageurs qu'une expérience standardisée : les différents récits suggèrent bien que les rares manuscrits présentés sont souvent choisis en fonction de la nationalité des visiteurs (ainsi, on montrera systématiquement à des Britanniques les lettres d'Henry VIII à Anne Boleyn et le traité sur les sept sacrements qui était attribué à ce même souverain⁸³³).

b. Des bibliothèques de travail

Dans certains domaines, Rome peut apparaître comme un lieu de recherche incontournable. L'un d'eux est la musique sacrée à laquelle s'intéresse tout particulièrement Charles Burney (1726-1814), musicien et musicologue, qui a entrepris avant même d'entamer son périple italien de compiler toutes les sources d'information possibles dans le but d'écrire une histoire de la musique. Ce projet l'incite à effectuer un tour d'Europe en plusieurs étapes, la première le menant en France puis en Italie au cours de l'année 1770. Cet itinéraire intellectuel le conduit à Rome où il effectue deux séjours, entre le 20 septembre et le 14 octobre, puis entre le 10 et le 22 novembre 1770⁸³⁴.

Au cours de ces deux séjours, Burney, qui vient de recevoir le grade de docteur à l'Université d'Oxford, bénéficie de l'aide de plusieurs personnages décisifs dans ses recherches. C'est notamment au cardinal Alessandro Albani qu'il s'adresse, dans les jours suivant son arrivée à Rome, afin d'obtenir les autorisations nécessaires pour effectuer des recherches approfondies à la Bibliothèque Vaticane : « Et alors que je l'informai du but dans lequel j'étais venu en Italie, et que j'exprimai le souhait de consulter des manuscrits dans la bibliothèque du Vatican, ainsi que dans les archives de la chapelle pontificale, [...] il répondit 'Vous aurez la permission que vous souhaitez, mais mettez-la par écrit sous la forme d'un mémoire⁸³⁵' ». Grâce au soutien de celui qui est alors « le principal bibliothécaire du Vatican⁸³⁶ » et qui confirme, à cette occasion,

⁸³³ Peter Beckford, *Familiar Letters from Italy, to a Friend in England*, 1805, vol. 2, p. 233.

⁸³⁴ Charles Burney, *The Present State of Music in France and Italy*, 1771, pp. 266-301 et 371-396.

⁸³⁵ *Ibid.*, p. 271 (entrée du mardi 25 septembre 1770).

⁸³⁶ *Ibid.*, p. 270 (entrée du mardi 25 septembre 1770).

sa serviabilité à l'égard des ressortissants britanniques, Burney obtient non seulement un accès exceptionnel aux ressources de la bibliothèque, mais aussi l'aide précieuse de l'un de ses gardiens (*custodi*⁸³⁷), l'abbé Elie, qui lui facilite grandement la consultation des manuscrits :

« Car les manuscrits, dans cette bibliothèque de renom, sont si nombreux, et, pour beaucoup d'entre eux, dans un tel désordre, que j'aurais eu besoin de m'échiner pendant plusieurs années pour trouver les documents que je recherchais s'il ne les avait pas identifiés. Cet homme de qualité a passé cinq ou six jours à mettre au point pour moi un catalogue de tout ce que le Vatican contenait en rapport avec mon travail ; après quoi je m'y rendis fréquemment le matin, pour lire et noter les passages que je désirais recopier entièrement ou dont je souhaitais des extraits [...]»⁸³⁸.

Ce lieu fut bien, par la fréquence des visites (Burney s'y rend de nouveau à son retour de Naples, en novembre de la même année) et la nature des tâches effectuées, une bibliothèque de travail pour Charles Burney. Il ne s'agit pas du seul dépôt d'archives qu'il consulte puisqu'il dit également avoir eu accès à des bibliothèques privées, en particulier celles de deux musiciens érudits : Giuseppe Santarelli (1710-1790), à la fois prêtre, compositeur, chef d'orchestre et maître de chant ; et un certain Signor Mazzanti, qui avait accumulé une vaste collection de manuscrits et de partitions. L'aide de Giuseppe Santarelli fut particulièrement utile à Burney sur un point précis de ses recherches : ce dernier avait, en effet, réussi à accéder à une partition du *Miserere* d'Allegri, interprété dans la Chapelle Sixtine au cours de certains offices de la Semaine Sainte ; or, la circulation de ce type de document était extrêmement contrôlée⁸³⁹, ce qui ne pouvait que rendre plus difficile son analyse. C'est grâce à Santarelli que le musicien anglais put se procurer une autre partition du *Miserere*, conservée dans les archives de la chapelle pontificale⁸⁴⁰, afin de la comparer à celle dont il disposait déjà et ainsi compléter son travail.

Les séjours romains de Charles Burney furent certes studieux, mais il ne faudrait pas sous-estimer leur dimension mondaine. Pour un amateur de musique comme lui, de nombreuses occasions d'assister à des concerts existaient grâce au patronage de riches voyageurs britanniques. Il mentionne notamment les soirées musicales très régulières qu'organisait le duc de Dorset, présent à Rome entre août et novembre 1770⁸⁴¹ :

« Je ne résiste pas à la vanité de dire que je passais peu de soirées à Rome sans entendre de la musique chez le Duc de Dorset ; Sa Seigneurie avait en effet la bonté de faire en sorte de satisfaire ma curiosité par quelque chose de nouveau ou d'original, que ce soit en matière de composition ou d'interprétation, à chacun de ces

⁸³⁷ *Ibid.*, p. 271.

⁸³⁸ *Ibid.*, p. 272. Dans une note de bas de page, l'auteur indique qu'aucun catalogue raisonné des manuscrits occidentaux conservés à la Bibliothèque Vaticane n'existait alors.

⁸³⁹ *Ibid.*, p. 287 (cf. « Le Père Martini me dit qu'il n'y en avait jamais plus de trois copies fiables »).

⁸⁴⁰ *Ibid.*, p. 288.

⁸⁴¹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, op. cit., p. 306.

concerts. C'est là que j'avais l'occasion de rencontrer les meilleurs interprètes de Rome dans une période où les théâtres étaient fermés, et il m'aurait donc été difficile de les entendre ailleurs⁸⁴². »

Il évoque, par ailleurs, un autre récital de grande qualité donné en son honneur, le lendemain de son arrivée à Rome, par un certain Beckford⁸⁴³. Dans le contexte romain, la musique fut, pour Burney, une expérience sensible aussi bien qu'un objet de recherche.

Le cas de John Ramsay peut sembler plus atypique. Le jeune homme, alors âgé de 14 ans, accompagnait en effet son vieux père, le peintre Allan Ramsay, dans ce qui devait être son quatrième et dernier tour d'Italie. Allan Ramsay, qui venait de perdre sa dernière épouse et peignait de moins en moins, en raison de ses problèmes de vue, consacrait désormais une grande partie de son temps à des recherches érudites sur l'Antiquité. John semble avoir joué, d'après le journal intime qu'il a tenu entre décembre 1782 et mai 1784⁸⁴⁴, un véritable rôle d'assistant dans les recherches effectuées par son père.

Une lecture du journal intime de John Ramsay permet en effet d'établir un relevé des occurrences de visites dans plusieurs des principales bibliothèques de la ville.

Tableau 13 - Bibliothèques fréquentées par John Ramsay (décembre 1782/juillet 1783)		
Lieu	Dates	Nombre de visites
Bibliothèque de la Minerve	Mercredi 11 décembre 1782 Vendredi 31 janvier 1783 Samedi 1 ^{er} février 1783 Lundi 3 février 1783 Vendredi 7 février 1783 Lundi 7 juillet 1783 Mardi 8 juillet 1783	7
Bibliothèque du palais Barberini	Lundi 27 janvier 1783 Jeudi 6 février 1783	2
Bibliothèque du palais Corsini	Jeudi 6 février 1783	1

⁸⁴² Charles Burney, *The Present State of Music ...*, op. cit., p. 274.

⁸⁴³ *Ibid.*, p. 268 (entrée du samedi 22 septembre 1770). Ce Beckford ne doit pas être confondu avec Peter Beckford ou avec William Beckford.

⁸⁴⁴ John Ingamells, « John Ramsay's Italian Diary, 1782-84 », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 65, 2003, pp. 89-160. Au cours de cette période, John et son père résident à Rome à quatre reprises : entre le 11 décembre 1782 et le 8 avril 1783, entre le 27 juin et le 16 juillet 1783, entre le 18 et le 22 août 1783, et enfin entre 15 septembre et le 3 octobre 1783.

Bibliothèque Angelica (couvent des Augustins)	Mardi 11 février 1783	1
--	-----------------------	---

Le récit quotidien ne se contente pas de mentionner quelle bibliothèque le jeune homme a été amené à fréquenter : par son expérience personnelle, et non par le biais de la simple lecture d'un guide, il est manifestement à même de porter un regard informé sur la richesse et le fonctionnement des lieux en question. C'est ainsi qu'il note, par exemple, à propos de la Bibliothèque de la Minerve (actuelle Bibliothèque Casanatense) : « Il y a dans cette bibliothèque une très bonne collection d'ouvrages de valeur auxquels on peut aisément avoir accès⁸⁴⁵. » Les dates auxquelles ces visites se déroulent attestent, au passage, de la très large ouverture de cette bibliothèque au public cultivé. Son expérience de la Bibliothèque Angelica, en revanche, s'avère moins positive, puisqu'elle « semble être une très bonne bibliothèque, mais comme elle doit bientôt être ouverte au public, on était en train de la réorganiser à cet effet, et je n'ai pu consulter aucun des ouvrages⁸⁴⁶ ». John Ramsay indique également la nature, plus ou moins précise, de sa mission. Tantôt, en effet, il est chargé d'une tâche de recherche clairement assignée : « je suis allé à la Bibliothèque de la *Minerve* où j'ai copié un extrait d'Hésiode pour mon père⁸⁴⁷ » ; tantôt, en revanche, il se montre plus vague, par exemple lorsqu'il note : « Allé à la Bibliothèque de la *Minerve* pour y trouver la dissertation du marquis Maffei, mais n'ai pu la trouver⁸⁴⁸ » ; ou encore : « suis retourné à la *Minerve* mais n'ai pu y trouver ce que je cherchais⁸⁴⁹ ». On peut ajouter, par ailleurs, que la fréquentation de ces différentes bibliothèques l'amène à se déplacer très régulièrement au sein de la ville : si ses visites régulières à la Bibliothèque de la Minerve, qui fut pour lui une véritable bibliothèque de travail, ne l'éloignent guère de son domicile, situé dans la Strada Paolina⁸⁵⁰ (actuelle Via Due Macelli), il n'en va pas de même des trajets qu'il effectue dans la journée du jeudi 6 février 1783, traversant une grande partie du centre de Rome pour trouver à la bibliothèque du palais Corsini un ouvrage (cf. « la collection d'inscriptions de Donius ») qu'il n'avait pu trouver à celle du palais Barberini⁸⁵¹. L'expérience de ce tout jeune homme ne doit pas étonner outre mesure, cependant : principal soutien d'un père âgé, auquel il rend beaucoup de services au quotidien,

⁸⁴⁵ *Ibid.*, p. 92 (entrée du mercredi 11 décembre 1782).

⁸⁴⁶ *Ibid.*, p. 100 (entrée du mardi 11 février 1783).

⁸⁴⁷ *Ibid.*, p. 92 (entrée du mercredi 11 décembre 1782).

⁸⁴⁸ *Ibid.*, p. 98 (entrée du vendredi 31 janvier 1783).

⁸⁴⁹ *Ibid.*, p. 99 (entrée du lundi 3 février 1783).

⁸⁵⁰ *Ibid.*, p. 122 (entrée du vendredi 27 juin 1783).

⁸⁵¹ *Ibid.*, p. 99 (entrée du jeudi 6 février 1783). Le palais Corsini se trouve en effet de l'autre côté du Tibre, face à la Villa Farnesina.

ce qui n'a pu que l'aguerrir, il reçoit avant et pendant son séjour à Rome une instruction de grande qualité : sa scolarité anglaise s'est en effet déroulée dans le cadre de la *Westminster School*⁸⁵², à Londres, c'est-à-dire dans l'une des meilleurs *public schools* du royaume ; au cours de sa résidence romaine, il a également la chance, grâce au réseau amical de son père, de recevoir des cours particuliers d'un mathématicien (le père Jacquier) et d'un artiste (Pompeo Batoni) d'exception. Dans ces conditions, copier des extraits d'Hésiode à partir d'un texte en grec ancien ou consulter des essais érudits sur des questions relevant de l'archéologie des peuples italiens est loin d'être une tâche insurmontable pour lui. Le journal de John Ramsay permet de comprendre en quoi Rome peut être un lieu de formation et/ou d'étude de premier plan.

II. Les Britanniques et le monde académique de Rome

Le terme d'académie doit être compris, dans le contexte romain, de deux manières : il pouvait s'agir d'un cénacle savant (l'Académie des Arcades, par exemple) comme d'un lieu de formation pour les artistes (l'Académie de Saint-Luc, en particulier). Rome est riche d'une tradition académique assez ancienne, puisqu'elle remonte à la Renaissance (l'Académie de Saint-Luc fut ainsi fondée en 1577 à l'initiative du pape Grégoire XIII) ; elle a même pu apparaître, dans le domaine des beaux-arts, comme pionnière. En la matière, l'expérience des Britanniques diffère nécessairement selon qu'il s'agit de voyageurs ou d'artistes envisageant leur séjour dans la Ville Éternelle comme un investissement essentiel pour la suite de leur carrière.

1) *Les cénacles savants : le cas de l'Académie des Arcades*

Au sein de la trentaine d'académies que comptait Rome à la fin du XVIIe siècle et au cours du XVIIIe siècle⁸⁵³, l'Académie des Arcades, fondée en 1690, semble avoir occupé une place particulière par sa longévité et son attractivité. Liliana Barroero et Stefano Susinno en proposent la définition suivante : « L'académie joua le rôle au cours du XVIIIe siècle de lieu de rencontre pour les artistes, ou plutôt ceux des artistes qui s'intéressaient le plus aux débats théoriques, et

⁸⁵² John Ingamells, *A Dictionary ...*, op. cit., p. 799.

⁸⁵³ Jean Boutier, Brigitte Marin et Antonella Romano, sous la dir. de, *Naples, Rome, Florence ...*, op. cit., pp. 683-684 (liste des académies romaines au cours de la deuxième moitié du XVIIe siècle et du XVIIIe siècle mise au point par Maria-Pia Donato).

les représentants du monde des lettres, de la science et de l'érudition antique et théologique⁸⁵⁴. » En référence à la tradition antique, les membres de ce cénacle étaient désignés sous des noms latins tels que le rapporte Peter Beckford, qui y fut admis en 1766, lors de son premier séjour à Rome : « L'Académie fut établie en 1690, et votre humble serviteur en est depuis longtemps un membre indigne, sous le titre respectable d'*Emineo Abanteo* [...]. Être couronné par cette Académie était jadis un honneur très recherché, que l'on n'obtenait pas sans difficulté⁸⁵⁵. » Une liste systématique des membres de l'académie confirme les dires de Beckford, tout en corrigeant l'orthographe de son pseudonyme latin : « Emireno Abanteo, Pietro Beckford, inglese, erudito⁸⁵⁶. » L'exemple de Peter Beckford soulève, d'emblée, deux questions : selon quels critères était-on admis à l'Académie des Arcades ? le prestige de cette institution était-il en déclin à la fin du XVIIIe siècle ?

L'ouvrage publié sous la direction d'Anna Maria Giorgetti Vichi permet de répondre, au moins partiellement, à la première question, comme le suggèrent les quelques exemples suivants⁸⁵⁷ :

Tableau 14 - Qui étaient les Britanniques membres de l'Académie des Arcades ?			
Membre	Pseudonyme	Profil	Date d'admission
Jacques III Stuart	<i>Basilaro Genesio</i>	« Pretendente al trono d'Inghilterra, Arcade acclamato »	1693
James Caulfield	<i>Nisidio Trezenio</i>	« Visconte de Charlemont, irlandese »	1743
Christopher Hervey	<i>Archemoro</i> <i>Cheronense</i>	« Cavaliere inglese »	1743 ⁸⁵⁸
Peter Beckford	<i>Emireno Abanteo</i>	« Inglese, erudito »	1766
Giles Earle	<i>Florideno</i> <i>Laomedontiaco</i>	« Inglese »	1766

⁸⁵⁴ Liliana Barroero et Stefano Susinno, « Aracadian Rome, Universal Capital of the Arts », in Edgar Peters Bowron et Joseph J. Rishel, sous la dir. de, *Art in Rome in the Eighteenth-Century*, Londres, Merrell in Association with the Philadelphia Museum of Art, 2000, p. 48.

⁸⁵⁵ Peter Beckford, *Familiar Letters ...*, op. cit., vol. 2, pp. 306-307.

⁸⁵⁶ Anna Maria Giorgetti Vichi, sous la dir. de, *Gli Arcadi dal 1690 al 1800. Onomasticon*, Rome, Arcadia, 1977, p. 93.

⁸⁵⁷ *Ibid.*, passim. Il ne s'agit pas, il faut le préciser, d'un relevé exhaustif. Certains des noms relevés ne figurent pas dans le dictionnaire compilé par John Ingamells.

⁸⁵⁸ La date d'admission du célèbre vicomte de Charlemont pose question puisque son premier séjour à Rome date de la fin de l'année 1748.

William Hanbury	<i>Lirifilo Rodopeo</i>	« Inglese, cavaliere »	1770
Margaret Earle	<i>Doride Aetonia</i>	« Inglese »	1771
Thomas Jenkins	<i>Eufemo Cristiano</i>	« Inglese »	1772
Milord North	<i>Cleofilo Pierio</i>	« Inglese »	1772
Christopher Hewetson	<i>Mirone Atticense</i>	« Inglese, scultore »	1775
Thomas Wiggins	<i>Floridano Deliaco</i>	« Inglese »	1775
Sir David Carnegie	<i>Esperillo Tespiaco</i>	« Scozzese »	1777
John Coxe Hippisley	<i>Cliante Libetrio</i>	« Inglese, dottore in legge »	1779
Francis Henry Egerton	<i>Filenio Ismerico</i>	« Inglese »	1780
Charles Erskine	<i>Aminteo Dulichio</i>	« Avvocato »	1780
Christopher Norton	<i>Pausania Focideo</i>	Inglese	1780
Phillipina Knight	<i>Elvira Aulidense</i>	« Inglese »	1782
Ellis Cornelia Knight	<i>Corisba Saffica</i>	« Inglese »	1782
Lady Anna Hatton	<i>Nerinda Ciparissia</i>	« Inglese »	1791
Guy Head	<i>Plistene Epireo</i>	« Inglese »	1791
Brownlow North	<i>Elpino Olimpico</i>	« Vescovo di Winchester »	1791

Bien que l'inventaire ne soit pas exhaustif, il permet de cerner certains des critères présidant à l'admission d'un nouveau « pasteur », comme les membres aimaient à s'appeler. Un premier critère, en tout cas, ne semble pas impératif : celui du talent ou de l'expertise reconnue. Une consultation de la liste complète des membres montre que ni James Byres, ni Gavin Hamilton (pourtant membre de l'Académie de Saint-Luc), ni même Colin Morison, dont l'érudition antiquaire était reconnue, on l'a vu, par Winckelmann, n'ont été admis. Certains artistes l'ont pourtant été, en particulier le sculpteur Christopher Hewetson ou le peintre Guy Head. On constate surtout que l'admission est liée à l'influence exercée par tel ou tel de ses nouveaux membres : c'est ce qui explique notamment la présence d'un certain nombre d'aristocrates du Grand Tour et surtout celle de puissants intermédiaires, jouant un rôle que l'on pourrait qualifier de para-diplomatique, tels que Thomas Jenkins (par ailleurs artiste et membre de l'Académie

de Saint-Luc⁸⁵⁹) et John Coxe Hippisley. Jenkins a-t-il été admis grâce au cardinal Alessandro Albani (*Crisalgo Acidanteo*, membre depuis 1708⁸⁶⁰), dont on sait combien il a œuvré afin de le promouvoir sur la scène diplomatique et sociale du Grand Tour, ou bien grâce à l'un de ses multiples et puissants clients ? Lady Knight et sa fille n'ont-elles pas été admises grâce à leur amitié avec le cardinal de Bernis (*Lireno Cesifio*, membre depuis 1773⁸⁶¹) ? Il s'agit bien, globalement, d'un recrutement élitiste, composé d'amateurs - ou à tout le moins d'initiés - plus que d'experts, ce qui correspond assez bien à celui que l'on trouve dans les académies savantes d'un certain nombre de pays d'Europe à la même époque. On peut conclure, par ailleurs, de cet échantillon représentatif, que ni la confession ni l'obéissance politique (on y trouve aussi bien le « Vieux Prétendant »⁸⁶² que de très fidèles partisans des Hanovre comme Thomas Jenkins) ne semblent avoir joué de rôle.

On trouve dans plusieurs récits de voyageurs qui n'étaient pas membres de l'Académie des Arcades, mais y furent conviés, de rapides évocations de ses séances. James Edward Smith raconte ainsi la soirée du 22 février 1787 :

« [...] nous eûmes la chance d'être présents à une assemblée de la célèbre Académie des *Arcadi*, organisée en l'honneur de Sacchini, l'éminent musicien décédé, dont un éloge en prose fut lu ; puis plusieurs courtes pièces poétiques furent présentées par leurs auteurs respectifs. L'auditoire était très distingué, mais peu nombreux. Ils étaient assez généreux de leurs applaudissements. Les règles de l'académie, rédigées dans un latin pur et digne, étaient exposées sur deux grandes tables dans la salle de réunion⁸⁶³. »

Si le botaniste anglais est manifestement flatté d'avoir été reçu dans un cercle dont les activités semblent dignes de sa réputation, ce n'est manifestement pas le cas de Sir William Forbes, qui se trouve quelques années plus tard dans la même situation :

« Cet après-midi, c'est à la gentillesse de Lady Throckmorton que nous avons dû d'assister à un divertissement d'une nature étrange. Il s'agit de notre réception à une réunion des Arcadiens, comme on les appelle, qui était organisée à l'occasion de l'admission de la princesse de Suède en tant que membre de cette Société. Les Arcadiens sont un groupe de *Literati*, hommes et femmes, qui se rassemblent à des moments déterminés, en raison de l'idée 'pastorale' qu'ils se font d'être des bergers et des bergères d'Arcadie, pour discuter de sujets littéraires. [...] Certains des textes étaient en latin, d'autres en italien, sachant que Son Altesse Royale, à ce que l'on m'a dit, ne comprenait aucune de ces langues⁸⁶⁴. »

Le ton sarcastique de ce voyageur écossais peut surprendre dans la mesure où il détonne par rapport aux témoignages précédents. Il apparaît clairement que les fondements de l'Académie

⁸⁵⁹ À la date de son admission, en 1772, Jenkins ne semble plus avoir d'activité artistique. Il est bien, en revanche, en train d'acquérir un rôle politique majeur au sein de la communauté britannique de Rome.

⁸⁶⁰ Anna Maria Giorgetti Vichi, sous la dir. de, *Gli Arcadi ...*, *op. cit.*, p. 69.

⁸⁶¹ *Ibid.*, p. 166.

⁸⁶² Mais pas son fils aîné. Henry Benedict, cardinal-duc d'York, en revanche, en faisait partie, ainsi que la comtesse d'Albany, épouse du « Jeune Prétendant ».

⁸⁶³ James Edward Smith, *A Sketch of a Tour ...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 62-63.

⁸⁶⁴ Sir William Forbes, *Journal at Rome*, National Library of Scotland, Édimbourg, MS 1543, p. 78 (entrée datée du 1^{er} avril 1793).

tout comme son fonctionnement lui paraissent tout à fait ridicules. Forbes, il faut le préciser, n'effectue pas un Grand Tour à proprement parler : d'âge mûr (il a alors près de 54 ans), c'est la vie mondaine de Rome, plus que sa vie culturelle, qu'il semble avoir le plus appréciée au cours de son séjour. Sans doute représente-t-il un type de voyageur qui, à la fin du siècle, s'est affranchi d'un certain nombre de codes traditionnels du voyage d'Italie, d'autant que ce texte n'est pas destiné à être rendu public, d'où un ton plus direct de la part de l'auteur. Il faut ajouter que l'Académie des Arcades, au tournant des XVIIIe et XIXe siècle, faisait l'objet de critiques de plus en plus vives : « L'un des objectifs principaux du romantisme italien fut de discréditer l'Académie des Arcades en la faisant apparaître comme ridicule. Les écrivains, en particulier lorsqu'ils étaient originaires de Lombardie, [...] voyaient dans l'Académie l'un des murs porteurs de cet *ancien régime* qu'ils cherchaient à affaiblir⁸⁶⁵. »

2) *Les lieux de formation des artistes*

Rome, en tant que foyer de la Renaissance italienne, fut véritablement pionnière dans le mouvement académique. C'est ainsi, on l'a dit, que l'Académie de Saint-Luc fut fondée en 1577 dans le cadre d'une politique pontificale visant à encourager les beaux-arts tout en instrumentalisant ces derniers afin de promouvoir une nouvelle « image de Rome⁸⁶⁶ ». Cette politique avait, à l'époque, rencontré les aspirations d'artistes désireux d'officialiser leur nouveau statut social, mais aussi contribué à créer un nouveau modèle de formation pour les autres pays d'Europe.

a. Quelle intégration dans le système des arts romain ?

Dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, le système de formation des artistes à Rome reste relativement traditionnel, bien que le succès de certains artistes britanniques, résidents au long cours, contribue à en modifier quelque peu le fonctionnement. C'est ainsi qu'un jeune peintre ou sculpteur partage généralement son temps d'apprentissage entre l'atelier d'un maître et, désormais, une académie dans laquelle, aux côtés de ses pairs, il reçoit des leçons et se perfectionne dans l'art du dessin. Le séjour romain du jeune peintre écossais William Cochran fournit un exemple assez représentatif de ce type de parcours : grâce à la *Foulis Academy* de

⁸⁶⁵ Liliana Barroero et Stefano Susinno, « Aracadian Rome ... », *op. cit.*, p. 48.

⁸⁶⁶ Gérard Labrot, *L'image de Rome, une arme pour la Contre-Réforme, 1534-1667*, Seyssel, Champ-Vallon, 1989.

Glasgow, il obtient non seulement une bourse d'études à Rome pour une période de deux ans⁸⁶⁷, mais aussi un maître pour l'encadrer en la personne de Gavin Hamilton⁸⁶⁸ - on constate, une fois de plus, la force du réseau écossais à l'échelle européenne ; son séjour dans la Ville Éternelle a, finalement, été plus durable puisqu'il y réside entre 1761 et 1766⁸⁶⁹. La proximité entre Hamilton et son protégé est telle qu'ils en viennent à cohabiter pendant une certaine période (l'état des âmes de la paroisse de Sant'Andrea delle Fratte les recense ainsi dans l'Isola del Tesoro en 1764⁸⁷⁰), reproduisant un modèle assez classique - que l'on pense, par exemple, à Colin Morison résidant pendant un temps dans le même immeuble que son maître, Raphaël Mengs⁸⁷¹. Cochran suit, par ailleurs, les cours de l'*Accademia del Nudo*, au Capitole⁸⁷².

Si Gavin Hamilton est l'un des maîtres les plus attractifs pour les jeunes artistes britanniques, ce n'est pas seulement en raison des liens privilégiés qu'il a conservés avec le monde de l'art écossais. Depuis 1761, il est devenu membre de l'Académie de Saint-Luc, ce qui, outre la reconnaissance institutionnelle que cette qualité lui procure, lui donne la possibilité d'enseigner son art. Outre Cochran, Hamilton a ainsi eu l'occasion, au cours de sa longue résidence romaine, d'encadrer la formation de plusieurs peintres écossais, dont David Allan au tournant des années 1760 et 1770⁸⁷³. La prestigieuse académie romaine, il faut le préciser, a accueilli en son sein un certain nombre d'artistes britanniques au cours de la seconde moitié du XVIIIe siècle ; aucune admission n'est notée entre 1701 et 1750, ce qui s'explique peut-être par leur moindre représentation dans la Ville éternelle jusqu'aux années 1740⁸⁷⁴.

Tableau 15 - Les artistes britanniques admis à l'Académie de Saint-Luc (deuxième moitié du XVIIIe siècle⁸⁷⁵)		
Nom	Discipline	Année d'admission
Robert Adam	Architecture	1757
John Baker	Peinture	1766

⁸⁶⁷ Basil Skinner, *Scots in Italy in the Eighteenth Century*, Édimbourg, Scottish National Portrait Gallery, 1966, p. 26.

⁸⁶⁸ Martin Myrone, *Bodybuilding. Reforming Masculinities in British Art, 1750-1810*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2005, p. 68.

⁸⁶⁹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 222.

⁸⁷⁰ AVR, Stato delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, année 1764.

⁸⁷¹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 680. Il s'agit d'un immeuble situé dans la Strada Vittoria (paroisse San Lorenzo in Lucina, état des âmes de l'année 1758).

⁸⁷² *Ibid.*, p. 222.

⁸⁷³ *Ibid.*, p. 14.

⁸⁷⁴ *Ibid.*, p. 1066 : moins de 20 jusqu'en 1730, entre 20 et 25 de 1730 à 1750, plus de 50 entre 1750 et 1790.

⁸⁷⁵ Elenco Accademici XVIII secolo, Archivio storico dell'Accademia Nazionale di San Luca (document en ligne), www.accademiasanluca.eu/it/news/id/2753/elenco-accademici-dal-xvi-al-xxi-secolo.

Richard Brompton	Peinture	1765
James Byres	Architecture	1768
George Dance	Architecture	1764
Nathaniel Dance-Holland	Peinture	1763
« Pietro » Edwards	Peinture	1778
Gavin Hamilton	Peinture	1761
Thomas Harrison	Architecture	1773
Guy Head	Peinture	1792
Thomas Jenkins	Peinture	1761
Jacob More	Peinture	1781
Robert Mylne	Architecture	1759
John Parker	Peinture	1756
Robert Strange	Peinture	1763
Charles Tatham	Architecture	1796

Au total, ce sont 16 artistes britanniques, dont 10 peintres et 6 architectes⁸⁷⁶, qui furent admis au cours de cette période, soit 6,45% du nombre total de membres (248) pour l'ensemble du siècle ; les artistes écossais, avec 37,5% du total, forment un noyau consistant. On peut constater que cette ouverture de l'académie aux artistes britanniques est largement concentrée sur la période 1755-1770 (11 artistes sur 16, soit 68,75% du total), ce qui permet de périodiser plus précisément le « moment » au cours duquel ces derniers ont affirmé leur place sur la scène artistique romaine. L'élection à l'Académie de Saint-Luc représentait, manifestement, un véritable couronnement pour un artiste britannique, comme en témoigne une lettre de Robert Adam, dont on connaît la soif de reconnaissance sociale et institutionnelle : « Je suis reçu comme membre [d'une académie] et je dispose désormais de tous mes diplômes à la fois à Rome, à Florence et à Bologne, si bien que tous mes problèmes sont désormais surmontés et que j'ai atteint tous mes buts⁸⁷⁷. » Il a, en effet, remporté de manière symbolique la compétition qui l'a opposé à Rome à son compatriote Robert Mylne, architecte comme lui, en le précédant à l'Académie de Saint-Luc. C'est pourtant ce dernier qui est récompensé en septembre 1758 par l'Académie lors d'un concours qui le conduit à se mesurer à d'autres architectes, en

⁸⁷⁶ Et, donc, aucun sculpteur, alors que l'on aurait pu s'attendre à ce qu'un résident aussi établi que Christopher Hewetson, par exemple, soit élu.

⁸⁷⁷ National Records of Scotland, GD18/4837 (lettre envoyée à sa mère et datée du 16 mai 1757 : Adam vient alors d'arriver à Florence, après son départ définitif de Rome).

particulier aux Italiens dont il redoutait particulièrement les compétences techniques : « Le sujet en architecture cette année-là portait sur le dessin d'une galerie publique destinée à accueillir les bustes d'hommes de renom⁸⁷⁸. » Dans une lettre envoyée à son frère William, le lauréat décrit avec fierté et émotion la cérémonie au cours de laquelle il est consacré : « Lorsque tout fut terminé, je reçus les compliments de la plupart des Cardinaux & et des personnes de qualité, de mes compatriotes comme des étrangers, ce qui me fut d'autant plus agréable qu'aucun n'entreprit de critiquer mes Dessins qui furent, au contraire, portés aux nues⁸⁷⁹. » Il est aisé de comprendre ce que représente cette victoire aux yeux du jeune architecte : son intégration officielle dans le système des arts romain compense les difficultés de son intégration sociale au sein de la « colonie » britannique ; alors que ni son milieu ni sa formation ne pouvaient lui permettre jusque-là de rivaliser avec Robert Adam, c'est son talent et son travail qui lui ont permis de s'imposer face à ce dernier.



**Figure 17 – David Allan (1744-1796), « Les adieux d’Hector à Andromaque », 1773
(huile sur toile, 99 × 73,7 cm, Accademia Nazionale di San Luca, Rome).**

⁸⁷⁸ Robert Ward, *The Man who Buried Nelson ...*, op. cit., p. 35.

⁸⁷⁹ *Ibid.*, p. 36 (extrait d'une lettre non datée de Robert Mylne, citée dans l'ouvrage).

Quant à David Allan, il est le premier Britannique à avoir remporté une consécration artistique de premier ordre en remportant, en 1773, le concours Balestra pour son tableau représentant *Les adieux d’Hector à Andromaque*⁸⁸⁰ (cf. Figure 17) ; cette œuvre se trouve encore à l’Académie. On ne s’étonnera pas qu’Allan ait développé ce type de production au cours de son séjour romain puisqu’il était très proche, comme on l’a dit, de Gavin Hamilton ; or, ce dernier s’était déjà illustré, depuis la fin des années 1750, par la réalisation d’une série de tableaux portant sur des sujets tirés de l’*Iliade*. Au moment où Allan travaillait son *Hector*, Hamilton venait notamment de réaliser un tableau représentant *Priam réclamant le corps d’Hector à Achille* pour un riche collectionneur irlandais, Luke Gardiner⁸⁸¹.

Dans le cas particulier de Thomas Jenkins, par ailleurs, on peut noter que l’élection à l’Académie, censée promouvoir ses intérêts d’artiste sur le marché romain, correspond paradoxalement au moment où ce dernier s’éloigne peu à peu de la création au profit d’autres activités, plus rémunératrices. Peut-être la reconnaissance académique a-t-elle contribué à renforcer son crédit auprès de clients soucieux de s’adresser à un interlocuteur dont l’expertise était attestée de manière institutionnelle.

Outre l’Académie de Saint-Luc, les artistes britanniques pouvaient compter sur un autre lieu de formation, en particulier pour développer leurs aptitudes à dessiner à partir d’un modèle vivant : l’*Accademia del Nudo*, fondée en 1754 à l’initiative du pape Benoît XIV⁸⁸². Plusieurs d’entre eux, essentiellement des peintres, en ont profité entre le milieu des années 1750 et le début des années 1760.

Tableau 16 - Les artistes britanniques et l’*Accademia del Nudo*⁸⁸³

Robert Mylne (architecte écossais)	1755	John Plimmer (peintre irlandais)	1758 ?
Robert Crone (peintre irlandais)	1758 ?	William Cochran (peintre écossais)	?
Nathaniel Dance (peintre anglais)	1758-1759 (prix en janvier 1759)	James Alves (peintre écossais)	1762

⁸⁸⁰ Martin Myrone, *Bodybuilding ...*, op. cit., p. 68.

⁸⁸¹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, op. cit., p. 448 (le tableau en question a disparu).

⁸⁸² Émilie Beck Saiello, « Entre exclusive et ouverture. L’Académie de France à Rome et ses rapports avec les artistes indépendants du siècle des Lumières. Le cas de Joseph Vernet », in Émilie Beck Saiello et Jean-Noël Bret, sous la dir. de, *Le Grand Tour et l’Académie de France à Rome, XVIIe-XIXe siècles*, Paris, Hermann Éditeurs, 2018, p. 168.

⁸⁸³ Il ne s’agit pas, il faut le préciser, d’un relevé exhaustif. Cette liste partielle a été réalisée à partir de la consultation du dictionnaire de John Ingamells.

James Maxwell	1758 (1 ^{er} prix)	Matthew William Peters (peintre écossais)	1762
----------------------	-----------------------------	--	------

Pour mieux comprendre la manière dont se déroulait une séance de l'*Accademia del Nudo*, nous disposons du témoignage de Matthew William Peters :

« À l'Académie du Pape, que je fréquente, toute personne peut dessiner le corps humain chaque jour de la semaine, à l'exception des jours fériés, sans avoir à s'acquitter de frais, à partir de cinq heures trente du matin pendant l'été et à la tombée du jour pendant l'hiver - deux heures chaque fois ; à proximité se trouvent de vastes galeries aménagées pour les tableaux et les statues⁸⁸⁴, où chacun peut étudier à n'importe quelle heure, mais il y a un inconvénient qui est que l'on ne peut pas décrocher les tableaux ni installer d'échafaudage devant elles ; la lumière, quoi qu'il en soit, est très belle et aussi propice que possible à un travail bénéfique [...]»⁸⁸⁵. »

On sait également, pour terminer, que les artistes étrangers pouvaient être admis à l'Académie de France à Rome⁸⁸⁶. Parmi les artistes britanniques qui profitèrent de cette opportunité, l'exemple particulier d'Allan Ramsay a été étudié par Marion Amblard qui analyse ses deux passages à l'académie, entre 1736 et 1738 puis entre 1754 et 1757⁸⁸⁷. Au cours de ce deuxième séjour romain, Ramsay n'était pourtant plus un débutant, ce qui atteste bien de la réputation de la formation dispensée par une institution fondée en 1666. Le rayonnement particulier de cette académie devait d'ailleurs susciter, au milieu du siècle, un projet vite avorté de fondation d'une académie britannique à Rome.

b. L'échec rapide de la *British Academy* à Rome

On ne peut pas comprendre le contexte dans lequel fut élaboré le projet de fonder une académie britannique à Rome sans prendre en compte la situation du marché de l'art à Londres vers le milieu du XVIII^e siècle. Au sein des milieux artistiques émergeait en effet, pour plusieurs raisons, le souhait de s'inspirer du modèle académique français (Académie royale de peinture et de sculpture en 1648, Académie de France à Rome en 1666). La création d'une académie « nationale » devait, du point de vue de ses partisans, permettre l'amélioration de la formation des artistes, mais aussi rendre leur production plus compétitive sur un marché

⁸⁸⁴ Grâce aux collections pontificales exposées aux Musées du Capitole, qui entourent le lieu.

⁸⁸⁵ William Thomas Whitley, *Artists and their Friends ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 306 (citation tirée de John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 764).

⁸⁸⁶ Émilie Beck Saiello, « Entre exclusive et ouverture ... », *op. cit.*, p. 168.

⁸⁸⁷ Marion Amblard, « Les peintres écossais à l'Académie de France à Rome au XVIII^e siècle ou l'impact de la migration des artistes écossais vers l'Italie », *Études écossaises*, n° 20, 2018, p. 7.

britannique qui était, jusque-là, dominé par la production italienne et française. Or, ce projet provoquait d'intenses débats au sein même de la communauté artistique de Grande-Bretagne, le peintre William Hogarth s'opposant clairement à la transposition dans son pays d'un modèle étranger⁸⁸⁸.

C'est bien cette même volonté de s'affirmer à Rome face à leurs collègues français et italiens qui pousse un groupe d'artistes britanniques à fonder, en 1748-49, une *British Academy*⁸⁸⁹. L'un d'eux, James Russell, a laissé un témoignage sur le contexte dans lequel le projet a été mis sur pied :

« Il y a ici, en ce moment, des Anglais et des Écossais, peintres comme sculpteurs, au nombre de seize, parmi lesquels règne une telle harmonie que nous avons formé de nous-même une Académie. On peut observer en effet que l'Angleterre produit autant de génies en peinture et en sculpture que n'importe quel autre pays ; mais, soit qu'ils ne fassent pas ce qui est nécessaire, soit qu'ils ne reçoivent pas l'encouragement qu'ils mériteraient, ils atteignent rarement le succès. C'est ce qui a donné l'occasion à d'autres étudiants ici, qu'ils soient de cette nation ou d'une autre, de diffuser l'idée selon laquelle les Anglais seraient incapables de faire autre chose que des portraits, ou bien encore, s'ils en étaient capables, que ce serait folie pour eux de s'essayer à l'art plus noble de la peinture d'histoire qui est si peu estimé et encouragé en Angleterre⁸⁹⁰. »

S'il ne faut pas prendre au sens littéral du terme l'affirmation, dans un ouvrage destiné à être publié en Grande-Bretagne, selon laquelle les artistes britanniques de Rome travailleraient toujours en bonne intelligence, ce passage éclaire les principales motivations des promoteurs du projet : démontrer le talent de leurs compatriotes face, en particulier, à la vive concurrence des artistes français, et élargir le répertoire des sujets traités, en particulier à travers la peinture d'histoire, le genre considéré alors comme le plus noble⁸⁹¹. Il semble donc que ces artistes britanniques aient pris le parti de reprendre à leur compte la hiérarchie des genres héritée de l'académisme classique à la française, ce qui explique certaines des critiques émises par William Hogarth. Parmi les membres de cette académie on peut compter, outre James Russell, John Parker, Thomas Warner et Thomas Patch, ce dernier l'ayant apparemment rejointe en 1753⁸⁹². Joshua Reynolds était-il également du nombre, comme l'affirme Robin Blake⁸⁹³ ? Dans la mesure où le peintre anglais n'est arrivé à Rome qu'en janvier 1750⁸⁹⁴, il est exclu qu'il ait pu participer à la fondation. On sait, par ailleurs, qu'il cohabitait avec Thomas Patch en

⁸⁸⁸ Nadeije Laneyrie-Dagen, *Lire la peinture. Dans le secret des ateliers*, Larousse, Paris, 2007, p. 124.

⁸⁸⁹ Jason M. Kelly, « Letters from a young painter ... », *op. cit.*, p. 67.

⁸⁹⁰ James Russell, *Letters from a young painter abroad to his friends in England*, Londres, 1750, vol. 2, p. 361 (cette « lettre » est datée, de manière sans doute plus ou moins fictive, du 10 novembre 1749).

⁸⁹¹ Nadeije Laneyrie-Dagen, *Lire la peinture ...*, *op. cit.*, pp. 116-118.

⁸⁹² John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 745.

⁸⁹³ Robin Blake, *George Stubbs and the Wide Creation: Animals, People and Places in the Life of George Stubbs, 1724-1806*, Londres, Chatto and Windus, 2005, chap. 19.

⁸⁹⁴ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, pp. 808-809.

1751-1752⁸⁹⁵. Il n'en reste pas moins qu'aucune des rares lettres écrites par Reynolds au cours de son séjour à Rome n'évoque, directement ou indirectement, cette nouvelle institution⁸⁹⁶. Il est donc, en l'état, impossible de trancher dans un sens ou dans l'autre, même s'il est tentant de penser que l'échec de cette première expérience aurait pu exercer une influence décisive lors de la création ultérieure de la *Royal Academy of Arts*, dont Reynolds fut le premier président. Or, l'Académie britannique de Rome échoue assez rapidement à s'implanter au sein du système romain des arts. C'est d'abord un problème financier qui se présente, mais le comte de Charlemont, riche collectionneur irlandais, tente de le résoudre en rassemblant des fonds grâce à son réseau qui compte de nombreux anciens grands-touristes⁸⁹⁷. On connaît, en effet, le texte dans lequel Charlemont rendait public, en mai 1752, le soutien qu'il avait décidé d'accorder à cette jeune institution ainsi que les mobiles qui l'animaient :

« Les nobles et gentilshommes anglais qui se trouvent à présent ici⁸⁹⁸, au cours de leurs voyages, ayant pris en considération les inconvénients qu'y subissent les étudiants en peinture et sculpture de leur nation, dans la mesure où fait défaut la fondation d'une académie, avec des pensions destinées à encourager ceux auxquels les circonstances ne permettent pas de consacrer un temps suffisant, à leurs propres frais, à leurs travaux, ont lancé une généreuse souscription dans le but de fonder une telle académie, et nomment M. John Parker, peintre d'histoire, pour en être le l'administrateur et le directeur. [...] Et comme toutes les nations d'Europe, notamment les Français, ont des académies, et des moyens d'encouragement, on peut espérer que tous les amoureux des arts contribueront à ce généreux dessein⁸⁹⁹. »

La dimension patriotique de ce manifeste est tout à fait intéressante puisque Charlemont semble adhérer, au moins de manière implicite, à l'idée d'une identité britannique « transnationale », transcendant les particularismes anglais, écossais et irlandais (alors que les membres fondateurs de cette institution, tout comme ceux qui s'associent à l'aristocrate irlandais, sont originaires de ces différentes nations) face à une France qui apparaît à la fois comme un modèle (la fondation d'une académie apportant un soutien financier institutionnalisé à des artistes choisis sur la base de leurs compétences) et un repoussoir (l'affirmation de l'égalité de talents entre artistes britanniques et artistes français). Or, c'est bien contre le voisin français que l'identité britannique a été progressivement construite au cours du « long XVIIIe siècle »⁹⁰⁰. Le « dessein » auquel Charlemont fait référence est donc aussi bien de nature politique qu'artistique.

⁸⁹⁵ *Ibid.*, p. 809.

⁸⁹⁶ John Ingamells et John Edgcumbe, sous la dir. de, *The Letters of Sir Joshua Reynolds*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2000, pp. 8-13.

⁸⁹⁷ Jason M. Kelly, « Letters from a young painter ... », *op. cit.*, p. 67.

⁸⁹⁸ À Rome.

⁸⁹⁹ Joan Coutu, *Then and Now. Collecting and Classicism in Eighteenth-Century England*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2015, p. 108.

⁹⁰⁰ Linda Colley, *Britons: Forging the Nation, 1707-1837*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1992, pp. 23-25, en particulier.

Le second problème qui entrave le bon fonctionnement de l'académie est lié au patronage privé, et non public comme en France, sous lequel elle est amenée à se placer : il implique en effet que ses grandes orientations échappent en partie à ses promoteurs initiaux, par exemple le choix de John Parker pour la diriger au nom des contributeurs, ces derniers ne pouvant demeurer sur place de manière durable. La correspondance de James Russell permet d'ailleurs de mieux comprendre en quoi la personnalité de Parker a pu susciter des tensions au sein des membres de l'académie. C'est ainsi que Russell écrit à son père, en septembre 1752, pour déplorer le choix de créer une fonction de directeur à la tête de l'institution, mais aussi la personnalité du directeur en question :

« Parmi d'autres, j'ai apposé mon nom, ne voyant aucun mal à accepter ce généreux encouragement, mais surtout dans le but de favoriser le bien-être d'autres que moi, puisqu'en ce moment je n'ai, moi-même, guère besoin de l'Académie, étant fréquemment sollicité pour d'autres affaires. J'ai des raisons de croire, même si je n'aurai pas la vanité de l'affirmer, que l'ajout de mon nom à celui des autres a conforté ces gentilshommes dans leur projet de souscription. Maintenant, Monsieur, il faut savoir que ces gentilshommes étaient bien loin de faire de M. P.⁹⁰¹ un directeur, afin de ne pas donner aux autres étudiants de raison d'en être mécontents, et de faire en sorte que tous soient sur un pied d'égalité. Comme j'ai eu la satisfaction d'en recevoir la garantie, de la bouche même de certains de ces gentilshommes, et voyant cet article tapageur, j'ai décidé, bien que d'autres ne l'aient pas souhaité, de parler librement de ce sujet à M. P., ce que j'ai fait d'une manière que son attitude et cette publicité choquante méritaient⁹⁰². »

Que James Russell soit plus indépendant financièrement que beaucoup d'artistes britanniques, est une évidence : les « affaires » auxquelles il fait allusion dans cette lettre renvoient à la fois à ses activités d'agent, employé au service de riches collectionneurs britanniques tels que Ralph Howard⁹⁰³, et de cicérone : plusieurs des souscripteurs mentionnés par Charlemont, en mai 1752, étaient des grands-touristes que Russell avait guidés au cours de leur découverte du patrimoine romain⁹⁰⁴ ; cela explique sans doute qu'il se soit senti en confiance au moment d'accepter leur proposition et leurs assurances concernant le fonctionnement de l'institution. Quant au cas de John Parker, il semble qu'il ait soulevé plusieurs problèmes : les témoignages semblent en effet converger pour suggérer que sa personnalité créait régulièrement des contentieux avec ses collègues ; il apparaît également que James Russell et John Parker étaient séparés par un contentieux assez sérieux au moment où la décision de nommer ce dernier à la tête de l'académie fut prise. Dans sa lettre du 14 juin 1752, Russell expliquait ainsi à son père la manière dont Parker avait cherché à tirer profit d'un accident dont il avait été victime et qui l'avait empêché pendant plusieurs semaines de mener ses activités habituelles : « [...] mais ce qui fut plus grave, c'est que cela a donné l'occasion à d'autres de prendre ma place, un en

⁹⁰¹ John Parker.

⁹⁰² Jason M. Kelly, « Letters from a young painter ... », *op. cit.*, p. 140 (lettre datée du 13 septembre 1752).

⁹⁰³ *Ibid.*, p. 75.

⁹⁰⁴ *Ibid.*, p. 70.

particulier⁹⁰⁵, qui s'est affirmé et m'a porté un grave préjudice en me présentant comme une personne dangereuse en raison de mes convictions, et au service des [Stuart]⁹⁰⁶. » On comprend, dès lors, que le mécontentement exprimé vis-à-vis de la nomination de Parker n'est pas seulement de nature personnelle⁹⁰⁷, mais que celle-ci prend, dans le cas de Russell, une dimension politique et financière. Dans un contexte où la concurrence entre intermédiaires était de plus en plus vive sur la scène romaine, la question de l'engagement politique dans le camp des Stuart ou celui des Hanovre était d'importance : un cicérone et agent soupçonné de manquer de loyauté vis-à-vis du gouvernement britannique pouvait perdre en crédibilité et donc en parts de marché. Or, Parker n'a pas tort d'affirmer que Russell est un sympathisant de la cause jacobite : sa famille toute entière est en effet de tradition jacobite, un engagement qui a d'ailleurs coûté très cher au père de James Russell⁹⁰⁸. Mais ce reproche est d'autant plus ironique que Parker lui-même n'est pas exempt de tout soupçon dans ce domaine, comme en attestent par exemple ses liens privilégiés avec l'abbé Peter Grant⁹⁰⁹. C'est donc, en partie au moins, la politisation de certains de ses membres qui a précipité la dissolution de l'académie, sur décision de Charlemont, à partir de 1755⁹¹⁰. Une querelle assez violente entre deux membres, Thomas Patch et Thomas Warner, semble l'avoir poussé à prendre cette initiative⁹¹¹, mais il pourrait ne s'agir que d'un prétexte.

La courte durée de vie de l'Académie britannique à Rome ne signifie pas que ce projet n'ait eu aucune influence. La volonté d'investir le genre de la peinture d'histoire, dans un contexte où se développent rapidement les idéaux esthétiques du néoclassicisme, explique sans doute le succès ultérieur de plusieurs artistes britanniques, en particulier de Gavin Hamilton et de ses disciples.

III. Un domaine investi par les Britanniques de Rome : la science antiquaire et l'archéologie

⁹⁰⁵ John Parker.

⁹⁰⁶ James Russell, *Letters ...*, *op. cit.*, p. 136 (lettre envoyée à son père, Richard Russell, et datée du 14 juin 1752).

⁹⁰⁷ Il semble notamment qu'il n'ait pas hésité à critiquer, voire à diffamer certains de ses collègues de l'académie auprès du comte de Charlemont.

⁹⁰⁸ *Ibid.*, p. 62.

⁹⁰⁹ *The Manuscripts and Correspondence of James, first Earl of Charlemont*, 1891, Londres, vol. 1, p.245 (exemple d'une lettre envoyée par John Parker à Edward Murphy, majordome du comte de Charlemont, le 5 avril 1758).

⁹¹⁰ *Ibid.*, p. 67.

⁹¹¹ Joan Coutu, *Then and Now ...*, *op. cit.*, p. 109.

L'intérêt pour la fouille de sites antiques dans le Latium dans le but de mettre au jour les vestiges d'un glorieux passé, mais aussi de mieux comprendre ce dernier, ne date pas du XVIIIe siècle. À bien des égards, il s'est manifesté de différentes manières tout au long de l'époque moderne. Les fouilles prennent cependant un caractère de plus en plus systématique au cours du dernier tiers du siècle, et les Britanniques de Rome, qu'il s'agisse de collectionneurs ou d'intermédiaires, ont joué un rôle essentiel dans cette évolution.

1) *Un contexte particulièrement favorable aux activités archéologiques*

a. Une activité stimulée par une série de facteurs ...

Le XVIIIe siècle est marqué en Italie par un regain d'intérêt pour l'Antiquité. Plusieurs faits le montrent dès la première moitié du siècle, mais les années 1760 marquent un tournant dans ce domaine et contribuent à favoriser une plus grande implication des Britanniques.

Comme le montre Daniela Gallo, la tradition antiquaire est solidement établie dans les milieux intellectuels romains, et ce dès le XVIIe siècle au moins⁹¹². Ce sont souvent des érudits toscans, tels que le marquis Paolo Alessandro Maffei⁹¹³ ou Ridolfino Venuti, qui dominent ce domaine jusqu'aux années 1750⁹¹⁴. Ce dernier publie en 1763, par exemple, un guide des antiquités de Rome destiné à connaître un grand succès, y compris parmi les voyageurs britanniques (d'autant qu'il est par ailleurs membre honoraire de la *Society of Antiquaries* de Londres) : *Accurata, e succinta descrizione topografica delle antichità di Roma dell'Abate Ridolfino Venuti Cortonense*.

⁹¹² Daniela Gallo, « Pour une histoire des antiquaires romains ... », *op. cit.*, pp. 257-275.

⁹¹³ Nous avons vu que John Ramsay, au début des années 1780, recherchait certaines des œuvres du marquis Maffei dans les bibliothèques romaines.

⁹¹⁴ Daniela Gallo, « Pour une histoire des antiquaires ... », *op. cit.*, pp. 260-261.

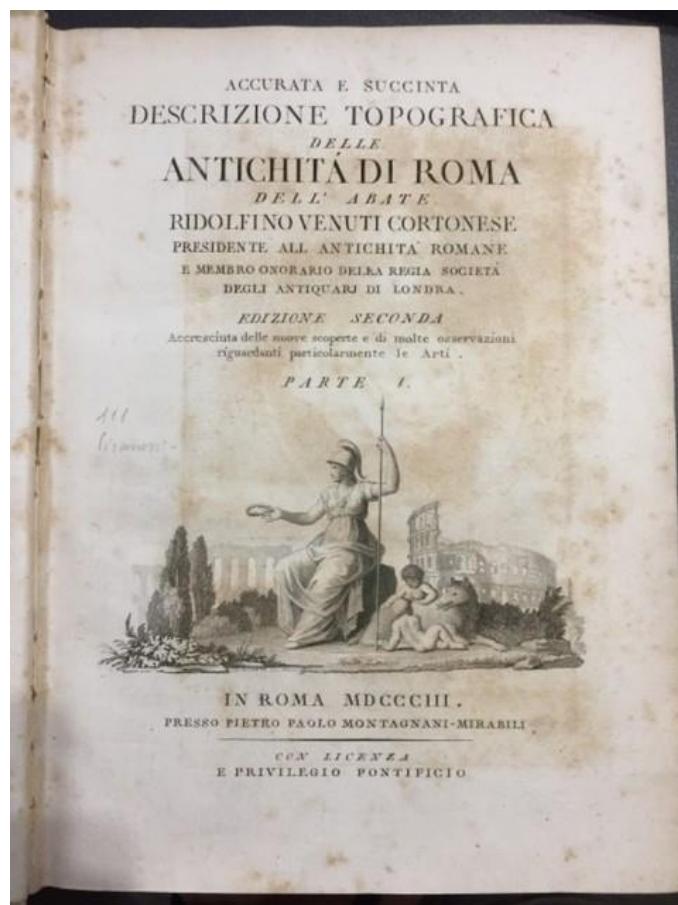


Figure 18 – Page de titre de l’ouvrage de Ridolfino Venuti, *Accurata, e succinta descrizione delle antichità di Roma dell’abate Ridolfino Venuti Cortonese*, 1803 (2^{ème} édition, 28 × 20 cm).

Anna Miller mentionne ainsi, au début de son second séjour romain, l’acquisition du guide de Venuti qui, ajoute-t-elle, « nous est de la plus grande utilité⁹¹⁵ ». L’un des aspects qu’elle semble le plus apprécier dans cet ouvrage est la manière dont il permet au voyageur d’organiser son temps aussi efficacement que possible :

« L’auteur a, et ses lecteurs lui en sauront gré, délimité les différents quartiers de Rome et de ses environs, avec les ruines et les autres curiosités qu’ils contiennent, de manière à épargner aux étrangers beaucoup de temps et de peine, puisqu’en suivant ses directions il est aisé d’estimer tout ce qui peut être vu en une matinée. [...] Cet ouvrage vous montrera Rome, à mon retour, bien mieux qu’aucune description que je pourrais vous en donner [...]»⁹¹⁶.

L’intelligence de l’antiquaire, on le voit, est d’avoir su adapter son offre à une demande à la fois plus nombreuse et plus diverse, les voyageurs du Grand Tour en tant que tel n’étant plus les seuls à se diriger vers Rome. La mise au jour des sites antiques d’Herculanum (1738) et de

⁹¹⁵ Anna Miller, *Letters from Italy ...*, op. cit., vol. 2, p. 279 (lettre datée du 26 mars 1771).

⁹¹⁶ *Ibid.*, vol. 2, p. 279.

Pompéi (redécouvert en 1709, fouillé à partir de 1748) en Campanie a également marqué les esprits et encouragé le lancement d'autres campagnes de fouilles dans le Latium. De fait, la villa d'Hadrien à Tivoli a fait l'objet de plusieurs opérations au cours de la première moitié du siècle⁹¹⁷, bien que ces dernières se soient heurtées à d'importants problèmes matériels.

Les années 1760 constituent à bien des égards un tournant décisif pour la place des Britanniques dans l'étude et l'exploitation des vestiges antiques de Rome et de ses environs. Sur le plan géopolitique, d'une part, le retour de la paix en 1763, à l'issue de la Guerre de Sept-Ans, relance la vogue du voyage d'Italie en Grande-Bretagne. Sur le plan diplomatique, on sait également que la décision pontificale de ne plus reconnaître les prétentions au trône des Stuart, à partir de 1766, a contribué à rendre le séjour romain moins sulfureux. Ces voyageurs ont souvent les moyens d'assouvir leur passion pour le modèle antique en raison de la croissance économique que connaît leur pays, tirant vers le haut les revenus et en particulier ceux des grands propriétaires fonciers⁹¹⁸. Il devient donc nécessaire d'adapter l'offre à cette demande croissante, d'où les investissements consentis dans les nouvelles campagnes de fouille. Sur le plan culturel, enfin, le début des années 1760 est marqué par l'arrivée d'une nouvelle génération de cicérones et d'antiquaires sur la scène romaine (Thomas Jenkins, Gavin Hamilton, Colin Morison), suite à la mort en 1763 de Ridolfino Venuti et de celui qui aurait pu être un redoutable concurrent pour eux, James Russell, mais aussi par la parution de *Histoire de l'art chez les Anciens* de Johann Joachim Winckelmann, en 1764. Cet ouvrage décisif n'a pas seulement permis le début d'un processus d'historicisation de la production artistique⁹¹⁹ ; il a également favorisé la diffusion du modèle néo-classique à Rome puis dans le reste de l'Europe (et, du fait de la présence d'une importante colonie britannique à Rome, en Grande-Bretagne et en Irlande).

C'est ce nouveau contexte qui explique l'enrichissement rapide, à partir des années 1760, de certains intermédiaires aux activités multiples comme Thomas Jenkins :

« Il y a un certain Signor Thomas Jenkins, un Anglais qui est venu à Rome avec cinq *paoli* en poche, et qui est par la suite devenu serviteur⁹²⁰. Cet homme dispose à présent de cent mille *zecchini* en biens ainsi que d'une voiture, d'une belle maison et de tous les avantages qui vont avec, le tout grâce aux antiquités. En conséquence de quoi la Chambre Apostolique a constaté qu'il y avait avantage à pratiquer cette activité et c'est pour cette raison que des fouilles ont été entreprises dans différents endroits de la Campagne romaine, et ailleurs encore, et on peut affirmer avec quelque certitude que le nombre de belles statues doublera à Rome en quelques années. Vous pourrez aisément en conclure que si ce pays n'avait pas d'autres sources de revenu

⁹¹⁷ Ilaria Bignamini et Clare Hornsby, *Digging and dealing ...*, *op. cit.*, vol. 1, pp. 156-157.

⁹¹⁸ François-Joseph Ruggiu, in Stéphane Lebecq, sous la dir. de, *Histoire des îles britanniques*, Paris, PUF, coll. « Quadrige Manuels », 2007, p. 553.

⁹¹⁹ Carole Talon-Hugon, *Une histoire personnelle et philosophique des arts. Classicisme et Lumières*, Paris, PUF, 2015, pp. 116-119.

⁹²⁰ Il faut sans doute voir dans ce terme une allusion aux services, de nature très variée, que Jenkins rendait à des grands-touristes dont le statut social était très supérieur au sien.

que les statues et la préservation des ruines sacrées d'anciens monuments, il n'attirerait pas un seul étranger⁹²¹. »

Le ton un peu méprisant de Verri, qui s'explique sans doute par son propre sentiment de supériorité sociale vis-à-vis d'un parvenu, qui plus est un étranger, ne doit pas occulter l'essentiel : après une décennie de campagnes de fouille dans les environs de Rome, en particulier à Tivoli, à partir de 1769, ou à Ostie, à partir de 1774, l'offre d'antiquités s'était considérablement accrue et promettait de s'accroître encore.

b. ... mais soumise à des contraintes de plus en plus importantes

La papauté, en raison des enjeux économiques et culturels que représentaient les ressources matérielles du sous-sol de ses États, a très tôt compris la nécessité d'imposer un cadre réglementaire aux activités d'extraction et de commercialisation des antiquités.

L'édit pontifical du 5 janvier 1750 constitue, comme le rappelle Ilaria Bignamini⁹²², une étape essentielle dans cette politique de contrôle. Alors que la papauté se préoccupe de plus en plus de limiter l'évasion d'une grande partie de ses ressources culturelles (les seules, s'il faut suivre le point de vue d'Alessandro Verri) vers les pays étrangers, elle élabore un système qui lui permet non seulement de surveiller étroitement les campagnes de fouille mais également de s'approprier une partie de leurs résultats. C'est ainsi que toute personne désireuse de procéder à des fouilles doit désormais, outre l'accord du propriétaire du terrain, obtenir de la *Reverenda Camera Apostolica* une licence⁹²³, c'est-à-dire un permis spécifique, accordée en principe par le cardinal camerlingue⁹²⁴. Ilaria Bignamini cite, entre autres exemples, la licence accordée le 17 février 1772 à Gavin Hamilton, permettant à ce dernier de procéder à des fouilles (on parle, en italien, de *cave*) sur le site de Centocelle :

« [...] nous concédons une licence au Signor Gavino Hamilton, et par là-même à ses hommes, et excavateurs, afin qu'il puisse fouiller librement, et faire fouiller, un terrain relevant de l'autorité du Très Révérend Chapitre de Saint-Jean-de-Latran, au lieu-dit Cento Celle au-delà d'une distance de cinq kilomètres environ [de Rome]⁹²⁵. »

⁹²¹ Hanns Gross, *Rome in the Age ...*, *op. cit.*, pp. 312-313 (citation par l'auteur d'une lettre envoyée par Alessandro Verri à son frère Pietro en 1778).

⁹²² Ilaria Bignamini et Clare Hornsby, *Digging and dealing ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 22.

⁹²³ *Ibid.*, vol. 1, pp. 21-22.

⁹²⁴ *Ibid.*, vol. 1, p. 20. Ilaria Bignamini rappelle que la fonction de camerlingue a été occupée par Carlo Rezzonico entre janvier 1763 et janvier 1799, puis par Romualdo Braschi entre mars 1800 et 1802.

⁹²⁵ *Ibid.*, vol. 1, p. 23.

La Chambre Apostolique se réserve, par ailleurs, le droit de prélever un tiers des antiquités excavées dans le site en question⁹²⁶, ce qui réduit d'autant le profit potentiel de l'opération pour le ou les entrepreneur(s). La période, il faut s'en souvenir, est également celle au cours de laquelle est fondé le Musée Pio-Clementino au Vatican, qui devient très vite l'une des principales vitrines d'exposition des collections pontificales. La papauté a donc tout intérêt à ne pas entraver la multiplication des fouilles à Rome même (l'une des premières grandes campagnes menées par Thomas Jenkins, en 1765, concerne un site situé sur l'Isola Tiberina, près de l'église San Bartolomeo⁹²⁷) et dans ses environs.

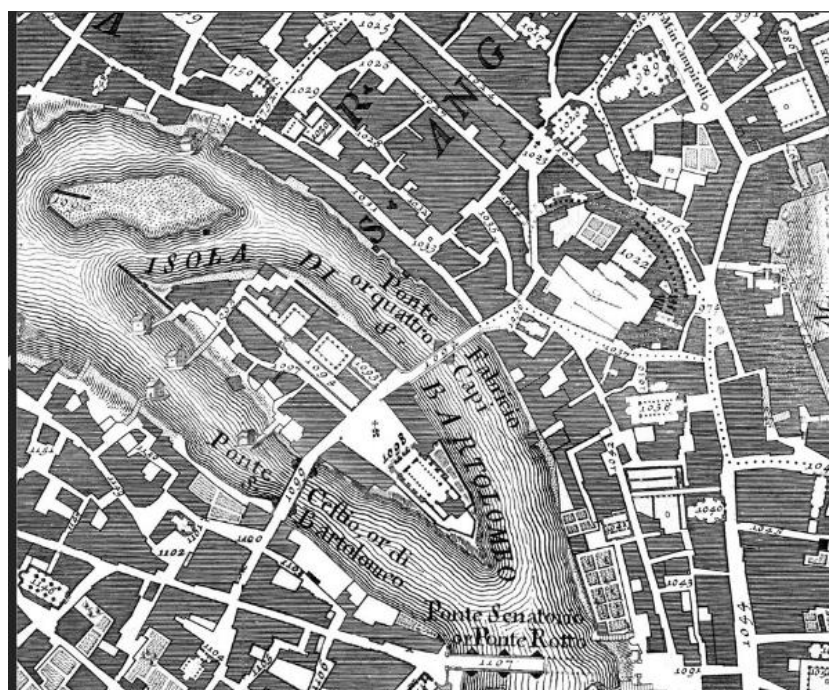


Figure 19 – Giambattista Nolli (1701-1756), *Nuova Topografia di Roma* (extrait centré sur l'isola Tiberina), 1748 (pl. 19, n. 1098).

2) *Deux générations d'antiquaires et d'archéologues britanniques à Rome*

Si un certain nombre de résidents britanniques ont investi à un moment ou un autre dans la connaissance de l'Antiquité, qu'il s'agisse de participer à des débats érudits ou de poursuivre l'exploitation du sous-sol du Latium dans un but commercial, seuls quelques-uns ont joué un rôle majeur au cours de la deuxième moitié du XVIIIe siècle. La première génération, presque pionnière, est celle de Thomas Jenkins (1722-1798) et de Gavin Hamilton (1723-1798),

⁹²⁶ *Ibid.*, vol. 1, p. 20.

⁹²⁷ *Ibid.*, vol. 1, p. 140.

auxquels on pourrait ajouter Colin Morison (1734-1809) : ces résidents au long cours, figures centrales de la communauté britannique de Rome, se sont en effet lancés dans des campagnes de fouille de plus en plus ambitieuses à partir du début des années 1760 ; la seconde est celle de Robert Fagan (1761-1816) qui se lance véritablement dans l'archéologie à partir de 1792.

a. Un marché oligopolistique ?

L'ouvrage de synthèse publié par Ilaria Bignamini et Clare Hornsby en 2010, *Digging and dealing in Eighteenth-Century Rome*, fournit de nombreuses informations sur les fouilles conduites par des investisseurs britanniques à titre individuel ou collectif (et, parfois, en coopération avec des partenaires non-britanniques)⁹²⁸, ce qui permet de mettre en lumière une inégale intensité chronologique au cours de la période et d'identifier leurs principaux acteurs.

Tableau 17 - Nombre d'opérations menées par des Britanniques (par décennie)			
Années 1760	Années 1770	Années 1780	Années 1790
4	44	3	9

Il apparaît très clairement, à la lecture de ce tableau, que les années 1770 ont été, et de loin, la période la plus fructueuse pour les fouilles archéologiques organisées et financées (ou, parfois, cofinancées) par des Britanniques. Cette décennie est en effet marquée par l'ouverture du musée de sculptures de Clément XIV au Vatican, en 1770-1771, puis par l'élection de Pie VI en 1775 : ces deux papes ont donné, ne serait-ce que par leur politique muséale, une nette impulsion aux fouilles menées dans le Latium. Hanns Gross rappelle, en particulier, que les années 1775-1779, c'est-à-dire les premières années du pontificat de Pie VI, ont connu une multiplication des opérations (130 au total, à Rome et dans ses environs immédiats⁹²⁹, dont 20 furent conduites par des Britanniques, soit 15,38% du total⁹³⁰). Parmi ces dernières, on peut citer, par exemple, celles du Palatin⁹³¹, menées par Gavin Hamilton dans les mois suivant l'élection de Pie VI, ou celles de la Villa Negroni⁹³², menées par Jenkins en partenariat avec le peintre Henry Tresham et l'ambassadeur d'Espagne Azara, en 1777.

⁹²⁸ *Ibid.*, vol. 1, pp. 35-37 (cf. « Calendar of excavations » sur l'ensemble de la période 1761-1796).

⁹²⁹ Hanns Gross, *Rome in the Age ...*, *op. cit.*, p. 314.

⁹³⁰ Ilaria Bignamini et Clare Hornsby, *Digging and dealing ...*, *op. cit.*, vol. p. 36.

⁹³¹ *Ibid.*, vol. 1, p. 36 et pp. 141-142.

⁹³² *Ibid.*, p. 36 et pp. 151-154.

On constate, par ailleurs, en consultant cette même liste, que la majeure partie des fouilles est contrôlée par deux Britanniques :

Tableau 18 - Principaux investisseurs britanniques dans les opérations de fouille (par décennie)			
	Gavin Hamilton	Thomas Jenkins	Robert Fagan
Années 1760	2	2	0
Années 1770	36	8	0
Années 1780	0	3	0
Années 1790	3	0	7 (1792-1796)
Total	41⁹³³	13⁹³⁴	7⁹³⁵

Ces données n'ont rien de très surprenant puisqu'elles confirment que le marché de l'archéologie était très largement contrôlé par Gavin Hamilton et Thomas Jenkins, au point que l'on pourrait presque parler d'oligopole pour qualifier ce type de situation. On pourrait ajouter, pour être complet, que Colin Morison n'apparaît qu'à une reprise (entre 1769 et 1774, en association avec Gavin Hamilton⁹³⁶) tandis que James Byres n'apparaît jamais. Il semble donc qu'il y ait eu spécialisation partielle de la part de certains des grands intermédiaires britanniques présents à Rome : alors que Colin Morison et James Byres cumulent des activités de cicérones et de marchands d'art, Gavin Hamilton conserve quant à lui une intense activité artistique (il est d'ailleurs le seul, parmi les principaux intermédiaires britanniques de Rome, à avoir poursuivi une véritable carrière artistique au-delà des années 1760) tout en menant de fructueuses activités d'archéologue et de marchand d'art ; Thomas Jenkins, enfin, domine un vaste conglomerat associant activités financières (banque) et commerciales (vente d'œuvres d'art et d'antiquités) et activités culturelles (science antique, collectionnisme). Robert Fagan, quant à lui, n'investit le champ archéologique qu'à la fin de la période, sa première opération étant d'ailleurs menée en partenariat avec Gavin Hamilton (sur le site de Gabii, entre 1792 et 1794⁹³⁷). On peut penser que Fagan a pu bénéficier de facilités pour obtenir les licences nécessaires aux fouilles qu'il projetait puisqu'il était marié, depuis avril 1790, à Anna Maria

⁹³³ *Ibid.*, vol. 1, pp. 35-37.

⁹³⁴ *Ibid.*, vol. 1, pp. 35-37.

⁹³⁵ *Ibid.*, vol. 1, p. 37.

⁹³⁶ *Ibid.*, vol. 1, p. 35.

⁹³⁷ *Ibid.*, vol. 1, p. 37 et pp. 76-85.

Ferri, fille d'un serviteur du cardinal Carlo Rezzonico⁹³⁸, ce dernier n'étant autre que le Camerlingue en titre.

b. De la théorie à la pratique

Que les fouilles puis la commercialisation des antiquités mises au jour et, selon les cas, plus ou moins « restaurées », aient été des activités très lucratives, c'est une évidence. Affirmer que le souci du profit était le seul mobile animant des acteurs tels que Jenkins ou Hamilton serait, en revanche, une présentation biaisée d'une réalité qui apparaît plus complexe.

On sait, par exemple, à quel point Jenkins avait acquis au cours des années la réputation d'être un interlocuteur sans foi ni loi, ne reculant devant aucune contrefaçon ni aucune malversation pour s'enrichir au détriment de ses crédules clients. Ce n'est d'ailleurs pas complètement faux, mais on ne peut réduire Jenkins à cette dimension de sa personnalité et de ses intérêts. On peut commencer par rappeler que son intérêt pour la science antiquaire est précoce puisqu'il fut admis à la *Society of Antiquaries* de Londres dès 1757, grâce au soutien de l'un de ses membres, Thomas Hollis⁹³⁹. Stephen Rowland Pierce démontre par ailleurs qu'il fut un membre assez actif de cette société savante jusqu'en 1772 au moins, envoyant régulièrement des comptes rendus épistolaires des activités archéologiques conduites à Rome, et ce, avant même d'en devenir lui-même l'un des principaux acteurs. Ses premières fouilles datent, en effet, de 1761⁹⁴⁰, mais les lettres qu'il envoie à la société entre 1757 et 1761 montrent à la fois un suivi attentif des opérations menées par d'autres investisseurs à Rome ainsi qu'une réelle expertise en matière de savoirs antiquaires qui lui fut très utile par la suite. Les minutes de la séance du 12 mai 1757 rapportent, par exemple, la teneur d'une lettre envoyée par Jenkins à Thomas Brand, l'un des membres de la société, qu'il connaissait sans doute par le biais de Thomas Hollis, à moins qu'il n'ait eu l'occasion de le rencontrer à Rome en 1752⁹⁴¹ :

« M. Brand nous a communiqué un extrait d'une lettre de notre estimé membre M. Jenkins à Rome, datée du 7 avril 1757, dans laquelle, parmi d'autres choses, il l'informe que [...] les ouvriers employés à creuser près du palais Barberini ont découvert plusieurs salles dont on suppose qu'elles ont appartenu à la famille de Domitien, mais qu'ils n'ont jusqu'ici rien trouvé, si ce n'est une colonne de marbre et un beau buste en albâtre, sans tête ni bras [...]»⁹⁴².

⁹³⁸ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 346.

⁹³⁹ Stephen Rowland Pierce, « Thomas Jenkins in Rome in the Light ... », *op. cit.*, p. 201.

⁹⁴⁰ Iliaria Bignamini et Clare Hornsby, *Digging and dealing ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 35 et pp. 70-71.

⁹⁴¹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 118.

⁹⁴² Stephen Rowland Pierce, « Thomas Jenkins in Rome in the Light ... », *op. cit.*, p. 203 (lettre n° 1 rapportant les minutes d'une séance de la Société tenue le 12 mai 1757).

Cet extrait montre non seulement que des fouilles étaient déjà menées au cœur même de Rome, puisque le palais Barberini se trouve à proximité de la résidence pontificale de Monte Cavallo (actuel palais du Quirinal), mais aussi que Jenkins, qui n'avait alors d'autre fonction officielle que celle de peintre, était déjà en liens assez étroits avec les milieux de l'archéologie. La lettre suivante montre, par ailleurs, sa connaissance approfondie de l'Antiquité gréco-romaine, lui permettant de porter une appréciation éclairée sur les œuvres mises au jour lors des fouilles :

« Monsieur, il y a quelques jours, en creusant dans les ruines des Bains de Caracalla, que l'on appelle généralement les Thermes antonins, on a trouvé les murs d'un bâtiment, dont une grande partie était composée de statues et de bustes antiques en marbre, certains étant de très bonne facture et d'autres d'époques plus tardives ; on estime que ce bâtiment fut utilisé en tant qu'église par les premiers chrétiens ; [...] parmi d'autres choses on a trouvé sur le site mentionné plus haut la partie supérieure de la statue d'un homme très fortement endommagée, [...] et que certains sont enclins à identifier à un Ésope, et d'après l'excellence du travail de sculpture, on considère qu'elle est grecque ; à l'époque où vivait Ésope⁹⁴³ en Grèce, et particulièrement à Athènes, l'art de la sculpture avait atteint un haut degré de perfection [...]»⁹⁴⁴.

On trouve, dans ce passage, des indices de la sensibilité de Thomas Jenkins aux débats esthétiques de son époque, en particulier ceux qui agitaient les cénacles intellectuels de Rome, notamment la conviction de la supériorité de la statuaire grecque de l'époque archaïque et classique sur les productions ultérieures. On comprend, dans ces conditions, les affinités qui ont pu se développer entre Jenkins et Winckelmann qu'il connaissait dès 1761, et non 1763 comme le pensait Thomas Ashby⁹⁴⁵ : une lettre datée du 2 avril 1761 montre en effet que Jenkins a soutenu la candidature de l'antiquaire allemand à la *Society of Antiquaries*, présentant ce dernier comme « antiquaire du roi de Pologne, bibliothécaire du cardinal Alexandre Albani, auteur d'un ouvrage intitulé *Imitation des Grecs en sculpture et en peinture*⁹⁴⁶, ainsi que du Catalogue et des Commentaires relatifs au Musée du Baron Storch [...]»⁹⁴⁷. Si Jenkins avait lu le premier ouvrage de Winckelmann, comme il semble le suggérer, il est logique que les catégories esthétiques élaborées par ce dernier l'aient influencé par la suite dans son appréciation des antiquités découvertes à Rome et dans la manière de les présenter à ses collègues de la Société.

Ces derniers furent, par ailleurs, les premiers à être informés des débuts de l'activité d'archéologue de Jenkins à Cornetto dans une lettre datée d'août 1761 et citée, une fois encore,

⁹⁴³ Fabuliste grec ayant sans doute vécu à la fin de l'époque archaïque.

⁹⁴⁴ *Ibid.*, p. 204 (lettre envoyée de Rome par Thomas Jenkins et datée du 13 avril 1758).

⁹⁴⁵ Thomas Ashby, « Thomas Jenkins in Rome ... », *op. cit.*, p. 491.

⁹⁴⁶ Les *Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques* furent publiées en juin 1755.

⁹⁴⁷ Stephen Rowland Pierce, « Thomas Jenkins in Rome in the Light ... », *op. cit.*, p. 209 (lettre envoyée de Rome par Thomas Jenkins et datée du 2 avril 1761). Le baron Stosch, et non « Storch » comme l'écrit Jenkins, était un collectionneur allemand vivant alors à Florence et employé jusque dans les années 1730 comme espion des Hanovre à Rome.

dans les minutes d'une réunion : « [...] et étant muni d'une licence obtenue du Cardinal Camerlingue, qui lui donnait autorité pour creuser là où il l'estimait pertinent, M. Jenkins a fait ouvrir trois de ces [tombeaux]⁹⁴⁸. »

On peut ajouter, en suivant G. J. Hamilton et A.H. Smith, qu'une connaissance intime des œuvres de l'Antiquité ne pouvait qu'aider un archéologue comme Gavin Hamilton à identifier un site propice au lancement de fouilles, en confrontant les données textuelles aux données topographiques du site de l'ancienne villa d'Hadrien à Tivoli, par exemple⁹⁴⁹.

c. Une activité réticulaire ?

Les échanges nourris entre Thomas Jenkins et la *Society of Antiquaries* mettent l'accent sur l'une des dimensions de la pratique archéologique à Rome dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle : cette dernière prenait en effet, assez régulièrement, une dimension collective. L'examen de l'ensemble des opérations menées par Gavin Hamilton et Thomas Jenkins montre en effet qu'ils eurent recours à plusieurs reprises (6 opérations sur un total de 41 pour Hamilton, 7 opérations sur un total de 13 pour Jenkins⁹⁵⁰) à des partenaires britanniques ou non-britanniques pour les mener à bien. On peut supposer, en particulier dans le cas de Jenkins, que des opérations ambitieuses, dont une partie du résultat était par ailleurs appropriée par la Chambre Apostolique, nécessitait de réunir des capitaux assez importants. C'est ainsi, par exemple, que Jenkins a été amené à s'associer, entre 1774 et 1778, avec le cardinal Alessandro Albani afin d'exploiter le site de Genzano⁹⁵¹, ou, en 1779, avec Aubrey Beauclerk et Thomas Brand afin d'exploiter le site de Centocelle⁹⁵². Les données dont nous disposons sur cette opération, grâce à la correspondance de Thomas Jenkins, permettent d'ailleurs d'affiner la datation du portrait commandé par Aubrey Beauclerk (cf. Figure 20) : il ne peut, en effet, dater de 1778, comme l'indique le site du musée où il est actuellement conservé, puisque le projet de fouille auquel il fait directement allusion a été mené à bien au cours de l'été et de l'automne 1779.

⁹⁴⁸ *Ibid.*, p. 2011 (lettre n° 6 rapportant les minutes d'une séance de la Société tenue le 12 novembre 1761). Les tombeaux dont il est question dans cette lettre, envoyée de Rome le 8 août 1761, sont étrusques.

⁹⁴⁹ G. J. Hamilton et A. H. Smith, « Gavin Hamilton's Letters to Charles Townley », *The Journal of Hellenic Studies*, vol. 21, 1901, pp. 307-308 (extrait d'une lettre destinée à Charles Townley, datée de 1769 et reproduite intégralement dans l'article).

⁹⁵⁰ Ilaria Bignamini et Clare Hornsby, *Digging and dealing ...*, *op. cit.*, vol. 1, pp. 35-37.

⁹⁵¹ *Ibid.*, vol. 1, pp. 88-90. Le partenaire direct de Jenkins était un certain Bartolomeo Jacobini, représentant les intérêts du cardinal Albani.

⁹⁵² *Ibid.*, vol. 1, pp. 63-67. Cette opération a, par ailleurs, été étudiée par Jonathan Yarker et Clare Hornsby, « A speculative Grand Tour excavation : Aubrey Beauclerk, Thomas Brand and Thomas Jenkins at Centocelle », *The British Art Journal*, vol. 11, n° 3, printemps 2011, pp. 21-49.



Figure 20 – Franciszek Smuglewicz (1745-1807), « Aubrey Beauclerk et sa famille à Centocelle », vers 1779 (huile sur toile, 67,4 × 73,7 cm, Cheltenham Art galleries and Museum, Gloucestershire).

C'est à deux niveaux, en réalité, que les fouilles de Centocelle peuvent être considérées comme « réticulaires » au sens où elles furent conçues et menées par le biais d'un réseau d'investisseurs et d'amateurs. De fait, la correspondance très active que Thomas Jenkins entretenait avec Charles Townley, l'un des collectionneurs britanniques les plus réputés, depuis le premier séjour romain de ce dernier en 1767-1768⁹⁵³, fournit un certain nombre d'informations concrètes sur les différentes étapes des fouilles menées à Centocelle :

Tableau 19 - Les fouilles à Centocelle d'après la correspondance entre Thomas Jenkins et Charles Townley	
Lettre datée du 15 juillet 1779	« [...] Messieurs Beauclerk et Brand et moi-même avons trouvé plusieurs belles choses dans notre <i>cava</i> de Centocelle, près de la

⁹⁵³ John Ingamells, *A Dictionary ...*, op. cit., pp. 946-947.

	Porta Maggiore, nous n'avons cependant pas encore décidé de la division des objets puisque la <i>cava</i> doit se poursuivre l'hiver prochain, mais le gentilhomme nommé ci-dessus semble prêt à s'approprier toute cette <i>cava</i> [...] ⁹⁵⁴ . »
Lettre datée du 25 septembre 1779	« Parmi les objets trouvés dans notre <i>cava</i> à Centocelle que je vous ai mentionnés, je conserve la statue de Jeune Homme ou de Héros, nous reprenons les fouilles le mois prochain, et quand j'aurai trouvé la jambe et la hanche qui manquent, je pense que j'aurai des raisons d'être très content ⁹⁵⁵ . »
Lettre datée du 11 décembre 1779	« Ma <i>cava</i> n'a encore rien produit de très intéressant, et mon Héros n'est pas encore relevé, mais cela ne tardera pas, car je viens d'obtenir ma licence pour cela ⁹⁵⁶ . »

Si la dernière allusion est difficile à éclairer, puisque la seule licence connue pour la fouille de ce site date du 3 avril 1779⁹⁵⁷ (s'agit-il d'une licence rendue nécessaire par l'extension des opérations à d'autres terrains tout proches, mais appartenant à un autre propriétaire ?), on peut constater les tensions qui pouvaient surgir entre partenaires pour le partage des antiquités déterrées ainsi que la manière dont Jenkins tenait constamment informé Townley de ses affaires : si ce dernier n'était pas directement associé à l'opération, il l'était au moins de manière virtuelle, par le biais de la correspondance avec l'un de ses agents privilégiés à Rome⁹⁵⁸, et pouvait éventuellement en profiter par l'acquisition des œuvres les mieux susceptibles de compléter sa riche collection.

Un point ne peut manquer de susciter l'étonnement à la lecture des différents récits de voyage britanniques datant des années 1770 et 1780 : presque aucun ne fait allusion aux nombreuses fouilles archéologiques menées à Rome et dans ses environs au cours de leurs séjours respectifs, dont on imagine mal qu'ils n'aient pas été informés par leurs relations sur

⁹⁵⁴ Iaria Bignamini et Clare Hornsby, *Digging and dealing ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 115 (lettre de Jenkins à Townley, datée du 15 juillet 1779). Cette lettre, comme le reste de la correspondance Jenkins/Townley, est conservée au *British Museum* de Londres.

⁹⁵⁵ *Ibid.*, vol. 2, p. 119 (lettre de Jenkins à Townley, datée du 25 septembre 1779).

⁹⁵⁶ *Ibid.*, vol. 2, p. 120 (lettre de Jenkins à Townley, datée du 11 décembre 1779).

⁹⁵⁷ *Ibid.*, vol. 1, p. 63. Il faut ajouter que le site de Centocelle a déjà été fouillé, en 1772, par Gavin Hamilton (cf. pp. 60-61)

⁹⁵⁸ Charles Townley, il faut le préciser, traitait également avec Hamilton auquel le liait une correspondance tout aussi régulière.

place ; pourtant, leurs récits mentionnent très souvent la visite de Tivoli, l'un des sites les plus actifs à cette époque. Les rares mentions sont, c'est le moins que l'on puisse dire, indirectes ou lapidaires. John Moore, par exemple, évoque la visite de la villa d'Hadrien, précisant simplement que l'on estimait généralement qu'elle faisait « près de cinq kilomètres de longueur, et plus d'un kilomètre et demi de largeur. Certains antiquaires considèrent qu'elle était plus vaste, mais les ruines qui en subsistent ne correspondent pas au quart de cette superficie⁹⁵⁹. » Il omet donc de mentionner l'identité des « antiquaires » en question (s'agit-il de James Byres, dont on sait qu'il fut le cicérone du duc de Hamilton et de son médecin au cours de leur séjour⁹⁶⁰ ?), ainsi que la présence de sites dégagés au cours des années précédentes ou de fouilles en cours. Thomas Watkins, quant à lui, est à peine plus explicite lors de sa visite puisqu'il se contente de noter que « nous fumes conduits aux ruines de la villa d'Hadrien, cette riche mine de statues antiques⁹⁶¹ » ; au moins peut-on constater qu'il est conscient de l'origine des antiquités mises en vente sur le marché romain et international.

Le récit de Mary Berry, en la matière, constituerait une exception puisqu'il est le seul à décrire des fouilles auxquelles la voyageuse a assisté, à la Villa Negroni :

« Dans une partie abandonnée du jardin, des fouilles ont eu lieu et se déroulent encore dans le but de trouver des antiquités. Le terrain tout entier, sur une profondeur de dix ou douze pieds, n'est qu'un amas de matériaux anciens et de bâtiments. On a déjà extrait un certain nombre de colonnes brisées, de morceaux de marbre ainsi que quelques médailles. Quand nous les vîmes creuser, ils en étaient à trente-cinq palmes de profondeur et commençaient à délimiter les murs des appartements et les arcs. Ils doivent encore continuer à creuser sur une profondeur de dix palmes, et s'ils ne trouvent pas davantage de pièces en marbre ou d'autres matériaux de valeur, ils recommenceront dans une autre partie. La vente des briques qu'ils trouvent, tout au long de ces aventures, paie le prix des travaux⁹⁶². »

Mary Berry semble avoir bien pris conscience des enjeux de ce type d'opération, notamment sur le plan financier (d'où, peut-être, le terme « aventures » qu'elle emploie pour le qualifier). Elle ne peut, en outre, que constater l'état réel, c'est-à-dire avant restauration, des objets qui sont déterrés, d'où l'intérêt d'assister à une fouille. Il faut préciser que cette scène se déroule au cours de son second séjour à Rome et intervient à la suite d'un séjour à Naples, marqué par la visite du site archéologique de Pompéi. Cette expérience a-t-elle davantage sensibilisé la voyageuse aux fouilles qui se déroulaient à Rome même ? Du reste, la suite de son récit fait, de temps à autre, allusion à l'origine précise de telle ou telle statue qu'elle est en train d'examiner

⁹⁵⁹ John Moore, *A View of Society and Manners ...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 324-325.

⁹⁶⁰ *Ibid.*, vol. 1, p. 381.

⁹⁶¹ Thomas Watkins, *Travels through Switzerland, Italy ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 390.

⁹⁶² Mary Berry, *Extracts from the Journals and Correspondence of Miss Berry from the Year 1783 to 1852*, 1865, vol. 1, p. 95 (entrée datée du mardi 10 mars 1784). Les fouilles de la Villa Negroni, auxquelles participe activement Thomas Jenkins, ont débuté en 1777.

dans un musée, comme lorsqu'elle précise que la statue du Gladiateur mourant a été « trouvée entre les collines du Pincio et du Quirinal⁹⁶³ ».

La Ville Éternelle ne se réduit pas au musée à ciel ouvert que l'on croit apercevoir dans l'abondante littérature de voyage de l'époque. Elle est aussi un lieu de production de savoirs : parce qu'elle est une capitale politique, religieuse et culturelle fondamentalement cosmopolite, elle est un lieu de rencontres, d'échanges, voire de débats entre gens de lettres et entre antiquaires ; il est symptomatique, à cet égard, qu'elle ait attiré un érudit tel que Johann Joachim Winckelmann en 1755. Au sein de la communauté britannique émerge d'ailleurs la figure de Colin Morison dont l'expertise antiquaire est reconnue par tous : ne s'agit-il pas, selon Peter Grant, d'un « érudit de grande valeur, [qui] connaît tous les classiques par cœur⁹⁶⁴ » ? Rome se trouve également au cœur d'un vaste réseau européen à partir duquel sont émis des flux de biens symboliques (que l'on songe à la nouvelle esthétique néoclassique qui commence à se diffuser dans les années 1760) et matériels (les œuvres d'art, authentiques ou copies, et les antiquités qui sont exportées en grande quantité au cours de la deuxième moitié du siècle) ; elle apparaît, de fait, comme l'un des pôles majeurs d'une pré-mondialisation culturelle, en partie animé par l'offre et la demande britanniques. Des résidents aussi informés et habiles que Thomas Jenkins ou James Byres ont, en effet, rapidement compris le parti qu'ils pourraient tirer du potentiel culturel romain pour s'imposer sur le marché de l'art et de l'antique, mettant sur pied ce que l'on pourrait considérer comme des conglomérats avant la lettre : des fouilles archéologiques à la commercialisation des antiquités, en passant par la « restauration » de ces dernières, de la captation des commandes à leur réorientation, ils ont su profiter de la prégnance du modèle antique et du collectionnisme au sein des élites de leur pays d'origine.

⁹⁶³ *Ibid.*, p. 105 (entrée datée du mardi 6 avril 1784).

⁹⁶⁴ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 679 (il s'agit d'une citation tirée d'une lettre de Peter Grant, datée du 4 février 1764, et conservée aux National Records of Scotland à Édimbourg, dans les *Seafield Papers*, GD 248/363/1/3).

CHAP. 6 – LES BRITANNIQUES, DES ACTEURS MAJEURS DU MARCHÉ DE L'ART ROMAIN

Le marché de l'art européen au XVIII^e siècle était fortement polarisé par Paris et Londres⁹⁶⁵, mais Rome a également été au cours de cette même période l'un des principaux centres de la commercialisation d'œuvres et d'objets d'art. Son double statut de foyer artistique et de « capitale » du Grand Tour attire et concentre en effet un grand nombre d'artistes et de collectionneurs de toutes nationalités ; les Britanniques jouent cependant un rôle de plus en plus important sur un marché de l'art romain dont le fonctionnement ne peut être analysé sans prendre en compte plusieurs échelles, en particulier une échelle transnationale mettant en valeur les liens patiemment tissés au fil des décennies entre le quartier de la Place d'Espagne et le *West End* londonien, mais aussi la Ville Nouvelle d'Édimbourg. Comme tout marché, celui de l'art à Rome est organisé en fonction du jeu de l'offre et de la demande ; mais il n'est pas évident, en revanche, qu'il soit régi par une « concurrence pure et parfaite ». Il apparaît, au contraire, qu'il est largement contrôlé par un petit nombre d'acteurs situés à l'interface entre les producteurs et les acquéreurs, c'est-à-dire les intermédiaires polyvalents, cherchant en permanence à s'adapter à l'évolution de la conjoncture géopolitique et économique internationale, tout en s'organisant pour protéger autant que possible leurs parts de marché respectives.

I. La demande et l'offre

1) *La demande britannique : permanences et mutations*

De très nombreuses œuvres d'art, originales ou copies, ont été acquises par de riches voyageurs britanniques au cours de leurs séjours romains, et parfois bien des années après : certains d'entre eux, en effet, veillaient à rester en contact, de manière épistolaire, avec les principaux intermédiaires du marché romain, afin de se tenir informés sur l'état de ce dernier et bénéficier de toutes les opportunités possibles pour compléter leurs collections et continuer à aménager leurs demeures urbaines et campagnardes.

⁹⁶⁵ Charlotte Guichard, « Les circulations artistiques en Europe (années 1680-années 1780) », in Pierre-Yves Beaurepaire et Pierrick Pourchasse, sous la dir. de, *Les circulations internationales en Europe, années 1680-années 1780*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 392-393.

a. La demande en tableaux

La lecture d'un certain nombre de récits de voyage permet de mettre en évidence le goût artistique des voyageurs britanniques, en particulier en matière de peinture. Un exemple assez représentatif est le récit rédigé par Anna Miller au cours de ses deux séjours à Rome en 1771. Comme ses prédécesseurs et ses successeurs, c'est en visitant les nombreux palais, villas et églises de la Ville Éternelle et de ses environs qu'elle a l'occasion d'admirer les œuvres qui y sont exposées. Dans la mesure où, elle le reconnaît elle-même, un inventaire exhaustif est impossible, il peut être intéressant d'effectuer un relevé des artistes qui ont particulièrement attiré son regard.

Tableau 20 - Le goût de Lady Anna Miller en matière de peinture	
Artiste	Lieu d'exposition
Raphaël	Vatican (les <i>Stanze</i> ⁹⁶⁶) Palais Borghese Palais Barberini (× 2) Palais Giustiniani Villa Farnesina
Titien	Musées du Capitole (Palais des Conservateurs) Palais Barberini Palais Colonna (× 2) Palais Bracciano Villa Pamphilj
Guido Reni	Musées du Capitole (Palais des Conservateurs, × 3, dont une fresque ⁹⁶⁷) Chapelle Borghese (Sainte-Marie Majeure) Palais Corsini Palais Barberini (× 2) Palais Spada Palais Colonna (× 2) Palais Altieri

⁹⁶⁶ Anna Miller, *Letters from Italy ...*, *op. cit.*, vol. 3, pp. 60-64 (Anna Miller consacre, en particulier, les pp. 62-63 à la plus célèbre des fresques de Raphaël, l'*École d'Athènes*).

⁹⁶⁷ *Ibid.*, vol. 2, pp. 286-287.

	Palais Giustiniani Palais Rospigliosi ⁹⁶⁸
Le Guerchin	Musées du Capitole (Palais des Conservateurs) Palais Corsini Palais Colonna Palais Altieri Collège des Jésuites
Claude Lorrain	Palais Altieri (× 2) Palais Chigi
Salvator Rosa	Musées du Capitole (Palais des Conservateurs, × 2) Palais Corsini Palais Colonna Palais Altieri Palais Chigi
Michel-Ange	Chapelle Sixtine (fresques)
Le Pérugin	Palais Giustiniani Villa Aldobrandini
Giulio Romano	Palais Borghese
Le Dominiquin	Palais Borghese Villa Aldobrandini
Pierre de Cortone	Musées du Capitole (Palais des Conservateurs) Palais Barberini (× 2)
Annibal Carrache	Musées du Capitole (Palais des Conservateurs, × 2) Palais Farnese (Galerie)
Caravage	Palais Spada Palais Chigi Collège des jésuites
Rubens	Musées du Capitole (Palais des Conservateurs) Palais Bracciano Palais Chigi
Le Corrège	Palais Altieri

⁹⁶⁸ *Ibid.*, vol. 3, pp. 100-101 (un long passage est consacré à l'*Aurore*, une œuvre particulièrement célèbre de Guido Reni, évoquée dans de nombreux guides et récits de voyage).

	Collège des Jésuites
Carlo Maratta	Palais Chigi Villa Falconieri
Veronese	Palais Giustiniani Villa Aldobrandini
Gérard de la Nuit	Palais Giustiniani (× 2)
Léonard de Vinci	Palais Giustiniani
Le Parmesan	Palais Giustiniani
Andrea del Sarto	Palais Giustiniani
Antoine Van Dyck	Collège des Jésuites
Jacopo Bassano	Musées du Capitole (Palais des Conservateurs) Collège des Jésuites
Cavalier d'Arpin	Musées du Capitole (Palais des Conservateurs) Villa Aldobrandini (× 3)

Il y a plusieurs manières d'analyser cet inventaire. On peut, tout d'abord, constater la prédominance écrasante du goût pour la peinture italienne des XVI^e et XVII^e siècle (20 peintres sur un total de 24, soit 83,3%), ce qui peut sembler logique dans le contexte étudié. 13 de ces peintres ont été actifs à la fin du XV^e ou au cours du XVI^e siècle (soit 54,1% du total), ce qui semble indiquer un goût prononcé pour la peinture renaissante ; on constate cependant que si Raphaël et Titien sont particulièrement appréciés de Lady Miller comme de la plupart de ses contemporains, c'est Guido Reni (9 mentions), dont l'œuvre date de la première moitié du XVII^e siècle, qui fait l'objet du nombre le plus important de mentions. La confrontation des guides et des récits de voyage montre, en effet, une prédilection marquée pour l'œuvre du peintre bolognais et, de ce point de vue, les choix d'Anna Miller sont tout à fait représentatifs du goût anglais du second XVIII^e siècle. Patrick Home, séjournant à Rome un an après elle, semble en effet avoir éprouvé la même admiration pour l'œuvre de Raphaël, notant par exemple : « Allé au Vatican où j'ai examiné à nouveau les salles de Raphaël - quelle maîtrise. Immortel Raphaël, tu survivras pour les siècles des siècles⁹⁶⁹. » James Stourton et Charles Sebag-Montefiore insistent quant à eux sur le fait que l'éventail d'artistes auxquels

⁹⁶⁹ National Records of Scotland, Journal of Patrick Home of Wedderburn, GD 267/33/2 (entrée du 3 octobre 1772). Il faut préciser que Patrick Home ouvre son journal par une très longue description de la fresque de l'*École d'Athènes* (Chambre de la Signature) et a déjà décrit la visite des *Stanze* dans une entrée datée du 28 avril de la même année.

s'intéressaient les amateurs et les collectionneurs britanniques s'est sensiblement élargi au cours de cette période : si le goût pour des peintres italiens du XVII^e siècle comme Reni, Salvator Rosa ou le Guerchin était déjà bien établi, celui des grands maîtres de la Renaissance s'est alors introduit⁹⁷⁰ bien que les collectionneurs aient rencontré des difficultés croissantes pour se procurer des originaux de ces artistes, alimentant ainsi un véritable marché de la copie de maître. Ce constat est largement confirmé par un examen des licences d'exportation de tableaux accordées par les autorités pontificales au cours de cette période. On peut citer, par exemple, le cas de Thomas Brand demandant (et obtenant) l'autorisation, en octobre 1759⁹⁷¹, d'exporter vers la Grande-Bretagne cinq tableaux, dont deux copies d'œuvres de Salvator Rosa (paysages), une copie d'une œuvre du Guerchin (« une Pétronille ») et une copie d'une œuvre de Pierre de Cortone (« une naissance de la Vierge », dont l'original était exposé au Palais du Quirinal) ; un autre exemple est celui de Charles Townley, demandant à exporter, en juin 1768⁹⁷², une trentaine de tableaux dont une série de copies d'œuvres de Raphaël (les fresques des *Stanze* du Vatican, en particulier) et une copie de Guido Reni dont l'original se trouvait au palais Rospigliosi.

Un dernier constat que l'on peut faire est le peu d'espace consacré dans la correspondance d'Anna Miller aux peintres contemporains, qu'il s'agisse d'Italiens ou d'étrangers résidant à Rome. L'un des rares artistes auxquels elle consacre un développement est, sans grande surprise, Pompeo Batoni, qualifié de « meilleur portraitiste au monde⁹⁷³ ». Ce dernier était, il est vrai, l'un des artistes les plus courus de Rome grâce à la vogue du portrait de grand-touriste qui s'était imposée depuis le milieu du siècle. C'est ainsi, par exemple, que William Weddell, sacrifiant à ce qui était devenu une sorte de rite lors du séjour à Rome, fit faire son portrait par Batoni en 1765 (cf. Figure 21). On sait, par ailleurs, que Weddell avait commandé un autre portrait, le représentant cette fois-ci avec ses compagnons de voyage, à son compatriote Nathaniel Dance-Holland (cf. Figure 8). Les voyageurs britanniques s'adressaient en effet de plus en plus aux nombreux artistes originaires de leur pays qui résidaient à Rome pour une durée plus ou moins longue. James Boswell, lui aussi présent à Rome en 1765, avait ainsi

⁹⁷⁰ James Stourton et Charles Sebag-Montefiore, *The British as Art Collectors, from the Tudors to the Present*, Londres, Scala Publishers, 2012, pp. 115-125.

⁹⁷¹ Archivio di Stato, Roma, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 11, fasc. 281 (licence datée du 20 octobre 1759).

⁹⁷² Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 12, fasc. 285 (licence datée du 16 juin 1768).

⁹⁷³ Anna Miller, *Letters from Italy ...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 165 (lettre datée du 14 mai 1771).

commandé deux portraits à des artistes écossais, l'un étant George Willison⁹⁷⁴ et l'autre James Alves⁹⁷⁵.



Figure 21- Pompeo Batoni (1708-1787), « Portrait de William Weddell », 1765-1766 (huile sur toile, 133 × 96,8 cm, Yale Center for British Art, New Haven).

On ne peut que noter une diversification de la commande artistique au cours de la période. La demande en tableaux représentant des sujets historiques ou mythologiques est assez traditionnelle puisqu'il s'agit d'un genre considéré alors comme particulièrement noble. Dans ces conditions, il n'y a rien d'étonnant à voir James Boswell commander à son compatriote Gavin Hamilton un très grand tableau représentant « Marie, reine d'Écosse, renonçant à sa

⁹⁷⁴ *Boswell on the Grand Tour ...*, *op. cit.*, p. 76 (entrée du vendredi 10 mai 1765).

⁹⁷⁵ *Ibid.*, p. 86 (entrée du lundi 4 juin 1765).

couronne »⁹⁷⁶ ou le prince Borghese demander au même artiste de décorer l'une des salles de son palais avec un cycle sur la vie de Pâris, « débutant par sa naissance et se terminant par sa mort⁹⁷⁷ ».



Figure 22 – Gavin Hamilton (1723-1798), « L’abdication de Mary, reine d’Écosse », 1765-1773 (huile sur toile, 175,3 × 160,4 cm, Hunterian Art Gallery, University of Glasgow).

La demande en paysages se développe également, d’autant qu’un certain nombre de paysagistes britanniques tels que Thomas Jones sont présents à Rome. Les mémoires du peintre gallois mentionnent régulièrement les commandes qu’il reçoit, un bon exemple étant l’entrée du 8 avril 1779 qui énumère dix tableaux en cours de réalisation ou à réaliser ultérieurement, dont « Une Vue des Cascades à Tivoli sur une toile d’une longueur de 4 palmes (crépuscule) pour M.

⁹⁷⁶ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 108.

⁹⁷⁷ Mary Barry, *Extracts from the Journals ...*, *op. cit.*, p. 68 (entrée datée du vendredi 2 janvier 1784).

Blackden⁹⁷⁸ » ou « Une Vue de Vietri dans la baie de Salerne (matin) sur une toile d'une longueur de 4 palmes pour M. William Molesworth, à délivrer et faire régler par M. Jenkins⁹⁷⁹ ».

La demande en tableaux est donc, on peut le constater, à la fois représentative de tendances de longue durée et de certaines évolutions perceptibles dès les années 1760. Le roi Charles Ier Stuart, au cours du premier XVIIIe siècle, a été un collectionneur très actif, appréciant tout particulièrement les maîtres de la Renaissance ainsi que les peintres flamands du XVIe et du début du XVIIIe siècle, donnant l'exemple à ses plus riches courtisans⁹⁸⁰, notamment le célèbre duc de Buckingham ; la pratique du collectionnisme et le goût pour certains artistes se sont ensuite diffusés, à partir de la fin du XVIIIe siècle, au sein des élites britanniques. Quant au goût pour les sujets mythologiques ou les paysages spectaculaires, il correspond davantage au contexte du second XVIIIe siècle, marqué par l'apogée du Grand Tour et l'essor du modèle néoclassique.

b. La demande en sculptures

L'intérêt pour le modèle antique que manifestaient la majeure partie des voyageurs britanniques ne se limitait pas aux sites (Forums, ...) visités sous la conduite de cicérones avertis. Les récits de visite des musées pontificaux (Capitole, puis, à partir du début des années 1770, Vatican) ou des collections exposées dans les palais de l'aristocratie romaine confirment l'admiration qu'ils éprouvaient pour les antiquités, en particulier pour la statuaire. Le témoignage de Lucas Pepys, à cet égard, est assez révélateur puisqu'il en vient à écrire à son frère : « L'Apollon, le Laocoon, le Gladiateur mourant, en somme il y a six ou sept statues ici qui me persuadent que la sculpture est allée bien plus loin, et s'est bien davantage approchée de la perfection, que la peinture [...]»⁹⁸¹. » Dans le cas présent, bien que le voyageur ne le dise pas clairement (en est-il conscient ?), il se réfère indirectement à la perfection atteinte par la statuaire grecque aux époques classique et hellénistique, reprenant à son compte les théories de Winckelmann qui se diffusaient depuis quelques années, même si la plupart des statues qu'il admire tant sont en réalité des copies romaines de modèles grecs plus anciens. De nombreux récits confirment, en tout cas, cette admiration pour quelques-uns des chefs d'œuvre exposés

⁹⁷⁸ Thomas Jones, « Memoirs ... », *op. cit.*, p. 87 (entrée datée du 8 avril 1779).

⁹⁷⁹ *Ibid.*, p. 88 (entrée datée du 8 avril 1779).

⁹⁸⁰ James Stourton et Charles Sebag-Montefiore, *The British as Art Collectors ...*, *op. cit.*, pp. 57-65.

⁹⁸¹ Alice C. C. Gaussen, sous la dir. de, *A later Pepys ...*, *op. cit.*, p. 340 (lettre datée du 24 février 1768).

dans les collections publiques et privées de Rome, qu'il s'agisse de Patrick Home s'émerveillant des « prodiges de l'art⁹⁸² » qu'il lui a été donné de voir au Vatican ou de Mary Berry, décrivant avec passion la statue du « Gladiateur mourant » qui se trouvait aux Musées du Capitole, dans le Palais Neuf :

« Le Gladiateur mourant, peut-être la statue de l'Antiquité qui suscite le plus vif intérêt lorsqu'on l'observe de manière répétée ; ce n'est pas seulement le visage, mais chaque partie du corps qui exprime la grande douleur, mêlée de calme résignation, qu'éprouve un homme en train de mourir. [...] L'expression est d'autant plus merveilleuse que le travail de sculpture est loin d'être peaufiné⁹⁸³. »



Figure 23 – Épigonos de Pergame⁹⁸⁴, « Gladiateur mourant (ou Galate mourant) », années 230 av. J.-C. (marbre, 73 × 185 cm, Palais Neuf, Musées du Capitole, Rome).

Le souhait des collectionneurs britanniques d'importer des antiquités, notamment des statues et des bustes, est déjà sensible dans les décennies médianes du XVIIIe siècle, mais il se heurte de plus en plus à la politique pontificale de contrôle : c'est ainsi que Matthew Brettingham eut toutes les peines du monde, à obtenir l'exportation en 1749 d'une série de « cinq statues en fort

⁹⁸² National Records of Scotland, Journal of Patrick Home of Wedderburn, GD 267/33/2 (entrée datée du 14 mai 1772).

⁹⁸³ Mary Berry, *Extracts from the Journals ...*, *op. cit.*, pp. 104-105 (entrée datée du mardi 6 avril 1784). La voyageuse, il faut le préciser pour mieux comprendre une partie de la phrase, rapporte au moins trois visites aux collections de sculptures antiques des Musées du Capitole.

⁹⁸⁴ Sculpteur employé à la cour des Attalides à la fin du IIIe siècle av. J.-C.

mauvais état qu'il avait fait restaurer⁹⁸⁵ » pour le compte de son client Lord Leicester⁹⁸⁶. Après avoir réussi à convaincre l'abbé Venuti, « Antiquaire du Pape », de signer une licence d'exportation au motif que l'état des statues en question les rendait impropres à rejoindre les collections pontificales, il avait dû faire face à une révocation de cette même autorisation sur intervention du Secrétaire d'État, le cardinal Valenti, sensible à la rumeur publique selon laquelle Rome se faisait dépouiller de tous ses trésors au profit de riches voyageurs étrangers⁹⁸⁷. En dépit des démarches effectuées par le cardinal Alessandro Albani, ce n'est qu'au bout d'une procédure judiciaire de deux ans que Brettingham et son client eurent gain de cause⁹⁸⁸. L'incident montre, en tout cas, le resserrement de la contrainte politique dans ce domaine. Comme dans le cas de la demande en tableaux, on peut se baser sur la nature des biens culturels exportés par des Britanniques entre la fin des années 1750 et le début des années 1800 afin d'estimer le poids qu'occupaient les antiquités.

Tableau 21 - Licences d'exportation concernant des sculptures (1758-1803⁹⁸⁹)		
	Nombre de licences	Pourcentage du total
Années 1750 (1758-1759)	6	66,6%
Années 1760	15	46,8%
Années 1770	27	96,4%
Années 1780	12	60%
Années 1790	10	40%
Années 1800 (1802-1803)	8	36,3%

Il n'est guère étonnant de constater la part presque exclusive que représentaient les antiquités (statues, bustes, urnes, fragments de bas-reliefs, etc.) dans les exportations de biens culturels au cours des années 1770 puisqu'on sait que cette décennie a été particulièrement dynamique en matière de fouilles archéologiques. Quant aux années 1790, on peut remarquer qu'elles ne connurent un véritable effondrement des exportations qu'à la fin de l'année 1797, en raison du contexte militaire, mais que le commerce d'antiquités, entre 1790 et 1797, est demeuré actif -

⁹⁸⁵ Lesley Lewis, *Connoisseurs ...*, op. cit., p. 151.

⁹⁸⁶ Thomas Coke, Lord Leicester (1697-1759), cherchait à compléter sa collection d'antiquités dans le cadre d'un grand projet d'aménagement de sa demeure, Holkham Hall.

⁹⁸⁷ *Ibid.*, pp. 151-152.

⁹⁸⁸ John Inghamells, *A Dictionary ...*, op. cit., pp. 121-122.

⁹⁸⁹ Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, buste 11, 12, 13 et 14. Cf. Annexe 8, pp. 579-580 (exemples de licences d'exportation).

qu'on se souviene, en particulier, de l'implication récente de Robert Fagan dans le secteur des fouilles. Le lien entre le résultat d'une campagne de fouilles et la demande d'exportation d'un bien est parfois très explicite, comme le montre l'exemple d'une licence d'exportation sollicitée, en novembre 1792, par Thomas Jenkins concernant une statue de discobole faisant partie d'un « achat effectué l'an dernier parmi des antiquités à la Villa d'Hadrien⁹⁹⁰ ». La lecture des licences permet d'ailleurs de distinguer plusieurs types de sculptures : celles qui sont dites « antiques », qu'il s'agisse d'originaux ou du produit de « restaurations » plus ou moins poussées ; celles qui sont des copies de statues particulièrement célèbres ; celles, enfin, qui sont « modernes », c'est-à-dire réalisées par des sculpteurs britanniques résidant à Rome, comme Christopher Hewetson ou John Flaxman par exemple, à la demande de riches commanditaires. On peut noter, par exemple, la popularité du « Faune Borghese » dont deux copies au moins furent réalisées et exportées en 1769-1770⁹⁹¹. Le fait de mentionner, dans un document officiel qui impose au demandeur de décrire la nature des biens dont il sollicite l'exportation, qu'un buste ou une statue a été restauré(e), c'est-à-dire élaboré(e) à partir de plusieurs fragments qui peuvent tous être antiques mais provenant d'œuvres distinctes, est important puisqu'il augmente généralement les chances d'obtenir l'agrément des autorités pontificales. C'est ainsi, par exemple, qu'Aubrey Beauclerk précise, dans une licence rédigée en septembre 1779, qu'il sollicite l'exportation de « différents marbres se composant en majeure partie de restaurations modernes⁹⁹² ». Il existait à Rome un véritable marché de la restauration d'antiquités (statues ou bustes, notamment) qui s'explique par le nombre réduit d'originaux et les restrictions imposées par les autorités pontificales pour l'exportation des pièces découvertes lors de fouilles archéologiques ; l'admiration, entretenue par l'abondante littérature de voyage, qu'éprouvaient de nombreux collectionneurs pour les statues les plus célèbres des Musées du Capitole puis du Vatican a également alimenté ce marché de la copie qui était déjà très dynamique au tournant des années 1740 et 1750, comme en témoigne l'activité de Matthew Brettingham. Le livre de comptes de ce dernier montre clairement, pour la période 1747-1754⁹⁹³, le nombre de moules et de copies en plâtre acquises pour le compte de ses clients, en particulier de Lord Leicester. On peut citer un exemple, parmi d'autres, en octobre 1752 : « Passé un contrat pour les

⁹⁹⁰ Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 13, fasc. 297 (licence d'exportation datée du 19 novembre 1792).

⁹⁹¹ Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 12, fasc. 285 (licence d'exportation datée du 3 mars 1769) et fasc. 286 (licence d'exportation datée du 1^{er} octobre 1770 : dans ce dernier cas, il s'agit d'une copie « en métal », et non en marbre).

⁹⁹² Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 12, fasc. 290 (licence d'exportation datée du 28 septembre 1779).

⁹⁹³ John Kenworthy-Browne, « Matthew Brettingham's Rome Account-Book », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 49, 1983, pp. 37-132.

moulages en plâtre du Gladiateur mourant et de Petus pour le prix de 75 couronnes⁹⁹⁴ » ; l'entrée du livre de comptes donne ensuite le détail des modalités de paiement (en deux fois, dont un premier versement de 31,50 couronnes), des sommes liées à la mise en caisse des moulages et à leur transport au domicile de Brettingham puis au port de Ripa Grande pour leur départ, etc. Cette opération, au total, aura coûté la somme de 113,19 couronnes⁹⁹⁵. On sait, par ailleurs, que Brettingham fit l'acquisition, en 1753, de plusieurs moules destinés à reproduire certaines des statues les plus connues de Rome, dont l'Apollon du Belvédère⁹⁹⁶.

Cette importante demande en fragments antiques ou en sculptures antiques et modernes s'explique notamment par les nombreux aménagements effectués par les aristocrates du Grand Tour dans leurs demeures, qu'il s'agisse de résidences urbaines ou de résidences campagnardes. Robert Adam, on le sait, fut très sollicité après son propre « Grand Tour » par des commanditaires désireux de construire ou de décorer des lieux qui devaient attester de leur statut social et de leur bon goût. L'une des figures imposées dans ce type d'opération était l'aménagement de galeries destinées à être ornées par des statues souvent acquises à Rome.



Figure 24 – Galerie de sculptures aménagée par Robert Adam à Newby Hall, dans le Yorkshire (sans doute entre 1772 et 1778).

⁹⁹⁴ *Ibid.*, p. 68 (entrée datée du 19 octobre 1752).

⁹⁹⁵ *Ibid.*, p. 68.

⁹⁹⁶ *Ibid.*, p. 43.

La galerie de sculptures aménagée à Newby Hall (Yorkshire), entre 1772 et 1778, pour le compte de William Weddell, en est l'un des exemples les plus connus (cf. Figure 24). Robert Adam avait en effet conçu une série de trois salles (deux salles rectangulaires aux extrémités et une salle circulaire au centre) pour accueillir la collection de son riche commanditaire⁹⁹⁷ dont le buste, exécuté par Joseph Nollekens au cours de la première moitié des années 1770⁹⁹⁸, trônait en majesté. L'intention de Weddell était manifestement de reproduire à une échelle plus modeste le modèle proposé aux voyageurs britanniques par la Villa Albani⁹⁹⁹. Dans le même ordre d'idées, on songe également à la bibliothèque aménagée par Charles Tonwley dans sa demeure londonienne de Park Street¹⁰⁰⁰.

2) Une offre multiforme

Les artistes britanniques, architectes, peintres ou sculpteurs, ont progressivement intégré, comme l'avaient fait avant eux les artistes flamands, allemands ou français¹⁰⁰¹, la nécessité d'un séjour prolongé à Rome comme étape indispensable dans leur formation et le lancement de leur carrière. Au cours du XVIII^e siècle, on le sait, leurs effectifs ont connu une croissance presque continue jusqu'aux années 1770, avant de connaître une lente érosion au cours des deux décennies suivantes.

Années	Années	Années	Années	Années	Années	Années	Années
1720	1730	1740	1750	1760	1770	1780	1790
16	21	24	53	56	75	52	44

Il faut se souvenir, en lisant ces données, qu'un certain nombre d'artistes ont résidé pendant une période plus ou moins longue, parfois sur plusieurs décennies, à Rome. Ainsi, les effectifs

⁹⁹⁷ Ruth Guilding, « The Sculpture Gallery at Newby Hall », in Collectif, *Drawing from the Past. William Weddell and the Transformation of Newby Hall*, Leeds Museum and Galleries in association with West Yorkshire Archive Service, 2004, pp. 77-84.

⁹⁹⁸ Vicky Coltman, *Classical Sculpture and the Culture of Collecting in Britain since 1760*, Oxford, Oxford University Press, 2009, p. 265. Nollekens venait lui-même de rentrer d'un long séjour à Rome.

⁹⁹⁹ Ruth Guilding, « The Sculpture Gallery ... », *op. cit.*, p. 83.

¹⁰⁰⁰ Vicky Coltman, « Representation, replication and collecting in Charles Townley's late eighteenth-century library », *Art History*, vol. 29, n° 2, avril 2006, pp. 304-324.

¹⁰⁰¹ Nadeije Laneyrie-Dagen, *Lire la peinture ...*, *op. cit.*, p. 119.

¹⁰⁰² John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 1066.

correspondant aux années 1770 prennent en compte, par exemple, James Nevay et Gavin Hamilton dont l'installation remontait à 1755 pour le premier et 1756 pour le second.

Plusieurs de ces artistes, on le sait, sont peu à peu devenus marchands d'art. Dans la plupart des cas (Thomas Jenkins, James Byres, Colin Morison), le choix de cette profession s'est imposé du fait des opportunités économiques qui s'offraient à eux et de leur incapacité à rivaliser avec d'autres artistes plus talentueux qu'eux ; dans un cas au moins, celui de Gavin Hamilton, les deux activités se cumulent. Comme dans le cas de l'archéologie, on note d'ailleurs la succession de trois générations au moins d'artistes/marchands d'art à Rome. La première, de la fin des années 1740 au début des années 1760, est celle de Matthew Brettingham et de James Russell. La deuxième, entre le début des années 1760 et la fin des années 1790, est marquée par la longue captation d'une grande partie du marché par un nombre très restreints d'acteurs (Thomas Jenkins, Gavin Hamilton, James Byres). La dernière, à la fin des années 1790 et au début des années 1800, est marquée quant à elle par l'émergence d'un petit groupe d'artistes dans le contexte très particulier des bouleversements géopolitiques et politiques induits par les guerres révolutionnaires et napoléoniennes : face à l'affirmation de marchands d'art français et allemands, quelques Britanniques dont un « survivant » (Colin Morison), un « héritier » (Patrick Moir, neveu de James Byres et chargé par ce dernier de veiller sur ses affaires romaines depuis le début des années 1790) et des « convertis » (Alexander Day, James Irvine) cherchent à défendre leur place sur le marché romain.

a. Les débuts d'un homme d'affaires à Rome : Thomas Jenkins et la profession de marchand d'art

C'est manifestement dès 1753-1754, donc dès les débuts de sa résidence romaine, que Thomas Jenkins s'est lancé dans le commerce des œuvres d'art et des antiquités. Peintre débutant sa carrière à Rome, sans autres ressources financières que la vente de ses propres tableaux et dessins, il s'est tourné vers cette activité, comme beaucoup de ses collègues, afin de disposer d'un revenu de complément. Son premier client de marque semble avoir été le jeune Lord Dartmouth (1731-1801), de passage dans la Ville Éternelle à l'occasion de son Grand Tour entre janvier et avril 1753¹⁰⁰³. Après avoir employé Jenkins pour ses talents de peintre (il lui demande notamment de faire son portrait¹⁰⁰⁴), Lord Dartmouth décide de poursuivre sa

¹⁰⁰³ *Ibid.*, p. 277.

¹⁰⁰⁴ Historical Manuscripts Commission (HMC), *The Manuscripts of the Earl of Dartmouth*, Londres, 1896, vol. 3, p. 168 (lettre envoyée par Thomas Jenkins à William Legge, Lord Dartmouth, et datée du 1er juin 1754 : il s'agit

collaboration avec lui en lui confiant le soin des œuvres d'art acquises au cours de son séjour. Dans les mois suivant son retour en Angleterre¹⁰⁰⁵, Lord Dartmouth continue de recourir aux services de Jenkins en tant que marchand d'art. Ce dernier lui propose ainsi, dès le mois de novembre 1754, d'acquérir des tableaux de « maîtres anciens » :

« Je suis à présent en situation de vous proposer, Monseigneur, certaines choses qui, je l'espère, vous sembleront dignes d'être possédées. Tout d'abord les deux paysages de N. Poussin que je mentionne ne sont pas ceux que Votre Seigneurie a vus ; il s'agissait de deux petits tableaux de l'école de Gaspard¹⁰⁰⁶, alors que la taille de ceux que je mentionne est de quatre *palmi*, et sont les mêmes que ceux pour lesquels M. Bovere¹⁰⁰⁷ a offert trois cents couronnes sans les obtenir ; contrairement à lui, j'ai pu les obtenir, dans de beaux cadres dorés, pour la somme de cent vingt-trois couronnes¹⁰⁰⁸. »

Outre la manière dont Jenkins cherche à mettre en valeur ses talents de négociateur, ce qui était essentiel pour lui dans le cadre de sa première commission d'importance, on notera le net intérêt manifesté par les collectionneurs britanniques pour les peintres du XVIIe siècle comme Nicolas Poussin ou Claude Lorrain (Jenkins lui propose d'ailleurs un tableau de ce dernier artiste dans la même lettre) ; au milieu du XVIIIe siècle, il semblait encore possible de trouver à Rome des originaux de ces artistes renommés (s'il s'agit bien d'originaux et non de copies de qualité). Lord Dartmouth, quoi qu'il en soit, n'était pas un véritable connaisseur puisque la lettre de Jenkins semble indiquer qu'il est susceptible de confondre Nicolas Poussin avec son beau-frère. La collaboration entre Jenkins et Lord Dartmouth s'est poursuivie jusqu'au printemps 1756 au moins, comme en atteste leur correspondance¹⁰⁰⁹. L'artiste anglais a manifestement acquis très rapidement une réputation d'habile homme d'affaires puisque James Adam, qui lui était, certes, ouvertement hostile, pouvait écrire à son frère au début de l'année 1761 : « L'hiver dernier¹⁰¹⁰, il a vendu pas moins de 5 000£ en tableaux, & à des Anglais, et toutes les personnes un tant soit peu introduites pensent qu'il a mis 4 000£ dans sa poche¹⁰¹¹. »

de la toute première lettre qui soit conservée en tant qu'attestation des activités de marchand d'art de Thomas Jenkins).

¹⁰⁰⁵ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 277 (Lord Dartmouth est rentré en Angleterre en mai 1754, après un peu plus d'un an et demi de voyage sur le continent).

¹⁰⁰⁶ Il s'agit du peintre Gaspard Dughet (1615-1675), couramment appelé Gaspard Poussin dans la mesure où il était le beau-frère de Nicolas Poussin.

¹⁰⁰⁷ Il s'agit probablement de John Bouverie, collectionneur réputé qui était présent à Rome entre novembre 1749 et mars 1750 ; Thomas Jenkins n'a pu le côtoyer puisqu'il n'est arrivé à Rome qu'à la fin de l'année 1751, mais il se tenait manifestement au courant de l'actualité récente du marché de l'art romain (cf. John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 110).

¹⁰⁰⁸ Historical Manuscripts Commission (HMC), *The Manuscripts of the Earl ...*, *op. cit.*, p. 168 (lettre envoyée par Thomas Jenkins à William Legge, Lord Dartmouth, et datée du 13 novembre 1754).

¹⁰⁰⁹ *Ibid.*, pp. 168-171 (la dernière lettre conservée datant du 1^{er} mai 1756).

¹⁰¹⁰ Il s'agit de l'hiver 1760-1761.

¹⁰¹¹ John Fleming, *Robert Adam and ...*, *op. cit.*, p. 279 (citation d'une lettre de James Adam à son frère Robert).

L'un des premiers coups d'éclat de Jenkins sur le marché de l'art romain fut la vente d'une partie de la collection Mattei. En 1770, l'héritier d'une très ancienne collection d'antiquités, le duc Mattei, se trouvait en effet dans une situation financière très difficile : la vente de tout ou partie de sa collection lui apparaissait comme le seul moyen de sortir de l'impasse dans laquelle il se trouvait, mais il lui fallait obtenir, pour ce faire, l'autorisation du pape Clément XIV. Seul le pape pouvait en effet permettre le départ de Rome d'antiquités de grande valeur et dispenser Mattei de respecter le fidéicommiss qui lui interdisait d'aliéner les biens familiaux¹⁰¹². L'autorisation pontificale fut accordée sous condition : les antiquaires du pape eurent d'abord l'opportunité de choisir parmi les antiquités Mattei celles qui leur semblaient les plus importantes puis de négocier avec le duc un prix d'achat relativement modéré (4 300 écus au total¹⁰¹³). C'est donc le reste de la collection qui fut vendu par Mattei à des marchands d'art dans le but de régler ses dettes, Thomas Jenkins en devenant le principal acquéreur. En 1777, grâce à ses relations avec Charles Townley, Jenkins parvint à vendre un lot très important, soit « 13 statues, 10 bustes et 51 sarcophages et urnes cinéraires¹⁰¹⁴ », à Henry Blundell, un riche collectionneur qui faisait un séjour assez tardif à Rome et cherchait à décorer sa demeure familiale du nord-ouest de l'Angleterre, près de Liverpool, Ince Blundell Hall. Bien que Blundell n'ait pas apprécié certaines des méthodes de son marchand d'art, estimant manifestement que ce dernier cherchait à s'enrichir à ses dépens, il n'en a pas moins maintenu avec lui des relations d'affaires jusqu'en 1786 au moins¹⁰¹⁵, signe que Jenkins était devenu un acteur difficilement contournable du marché de l'art romain.

b. Un lieu stratégique : l'atelier d'artiste

La communauté artistique aurait connu, selon Hanns Gross, un déplacement progressif au sein de l'espace urbain de Rome : alors que les artistes avaient tendance, à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle, à se concentrer autour du Palais Farnese et du Palais de la Chancellerie qui constituaient alors les principaux centres de la commande, ils auraient migré progressivement, à partir des décennies médianes du XVIIIe siècle, vers la Place d'Espagne¹⁰¹⁶.

¹⁰¹² Louis Hautecœur, « La vente de la collection Mattei et les origines du Musée Pio-Clémentin », *Mélanges de l'École française de Rome*, n° 30, 1910, pp. 57-58.

¹⁰¹³ *Ibid.*, pp. 60-61.

¹⁰¹⁴ *Ibid.*, pp. 63.

¹⁰¹⁵ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 101. Il est vraisemblable, selon John Ingamells, que Blundell ait été conforté dans sa méfiance vis-à-vis de Jenkins par le père John Thorpe qui était l'un de ses plus vieux amis (Blundell était en effet catholique, tout comme Charles Townley).

¹⁰¹⁶ Hanns Gross, *Rome in the Age ...*, *op. cit.*, p. 345.

Ce qui vaut sans doute pour certaines communautés « nationales » apparaît moins opérant en ce qui concerne la communauté britannique : le peintre William Kent, par exemple, résidait déjà à proximité immédiate de la Place d'Espagne, dans la Strada Paolina (actuelle Via Due Macelli), en 1717¹⁰¹⁷. Quant à Allan Ramsay, il résidait sur la Place d'Espagne elle-même (« seguita P. di Spagna verso Propaganda », donc sur le versant sud de la Place) lors de son premier séjour romain, en 1737¹⁰¹⁸. La localisation des ateliers d'artistes britanniques, il est vrai, était beaucoup moins conditionnée que celle de leurs homologues français par la présence d'une institution polarisante comme l'Académie de France. Il était donc logique, pour eux, de s'établir au plus près des lieux d'accueil de leur future clientèle. Hanns Gross note par ailleurs, et avec raison, la formation d'un nouveau « centre » de l'activité artistique à proximité immédiate de la Place d'Espagne : le Palais Zuccari situé « sur la colline du Pincio à la jonction entre la Via Gregoriana et la Via Sistina, près de l'église de la Trinité-des-Monts¹⁰¹⁹. » Cette résidence, édifiée à la toute fin du XVI^e siècle¹⁰²⁰, accueillait en effet dès le milieu du XVIII^e siècle au moins de nombreux artistes de toutes nationalités, dont un certain nombre d'artistes britanniques : en 1749-1750¹⁰²¹, la résidence hébergeait ainsi le sculpteur Joseph Wilton, le sculpteur Simon Vierpyl, l'architecte Matthew Brettingham, le peintre Thomas Patch ... et le peintre français Claude-Joseph Vernet ; en 1765¹⁰²², elle hébergeait également James Nevay et Solomon Delane. Le Palazzo Piombini, situé dans la Via del Babuino¹⁰²³, joua un rôle assez analogue (et complémentaire) à partir des années 1770.

Il faut également prendre en compte l'éventuelle dissociation, pour un certain nombre d'artistes, entre le lieu de résidence et le lieu de travail¹⁰²⁴. En la matière, plusieurs cas de figure peuvent se présenter. Logement et atelier sont souvent situés à la même adresse, quitte à occuper des étages différents. C'était le cas, par exemple, du peintre écossais Jacob More qui résidait, dans les dernières années de sa vie, dans la Strada Rasella : occupant un appartement avec sa compagne, il louait également un espace situé dans les « pigionanti » de l'immeuble afin d'y installer son atelier¹⁰²⁵. Inversement, mais plus rarement semble-t-il, logement et atelier peuvent

¹⁰¹⁷ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 569. La Strada Paolina, située alors au sud-est de la Place, se trouvait dans la paroisse San Lorenzo in Lucina.

¹⁰¹⁸ *Ibid.*, p. 796. Cette partie de la Place se situait, elle aussi, dans la paroisse San Lorenzo in Lucina.

¹⁰¹⁹ Hanns Gross, *Rome in the Age ...*, *op. cit.*, p. 345. L'actuelle Via Sistina formait alors une partie de la longue Strada Felice.

¹⁰²⁰ *Ibid.*, p. 345.

¹⁰²¹ AVR, Stati d'anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, années 1749 et 1750.

¹⁰²² AVR, Stato d'anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, année 1765.

¹⁰²³ Dans la paroisse Santa Maria del Popolo.

¹⁰²⁴ Cf. Annexe 3, p. 555 : « Les ateliers d'artistes britanniques à Rome au début des années 1790 ».

¹⁰²⁵ Serenella Rolfi Ozvald, « Gli ateliers e la città : mercato di immobili e presenze artistiche nella Roma di fine settecento », in Martine Boiteux, Marina Caffiero et Brigitte Marin, sous la dir. de, *I luoghi della città. Roma*

être dissociés. C'était notamment le cas de Gavin Hamilton qui résidait, à partir du milieu des années 1790, au nord-est de la Place d'Espagne, à proximité de la Strada San Sebastianello¹⁰²⁶, tandis que son atelier était situé dans la Strada del Babuino, « au-dessus du Collège grec¹⁰²⁷ » ; en outre, du fait de la multiplicité de ses affaires, Hamilton louait une remise dans la Via Bocca di Leone afin d'y entreposer les antiquités qu'il avait découvertes au cours de ses fouilles¹⁰²⁸. L'atelier d'un artiste, qu'il soit peintre ou sculpteur, n'est pas qu'un lieu de création. Il a également vocation à faciliter la publicité de sa production (il s'agit de promouvoir l'offre afin de susciter la demande), d'où l'importance des visites d'ateliers qu'il est possible de cerner à partir de la lecture de certains journaux de voyage. C'est ainsi, par exemple, que le jeune Lord Herbert entreprend, au cours de son séjour romain, de visiter « certains de nos artistes anglais¹⁰²⁹ » afin d'apprécier leurs œuvres et, éventuellement, de procéder à des acquisitions. Il avoue alors être tenté par une copie de la célèbre « Transfiguration » de Raphaël réalisée par le peintre James Durno¹⁰³⁰, bien que le prix demandé par l'artiste soit particulièrement élevé (1 000 £¹⁰³¹). Le même jour, le jeune aristocrate fait le tour d'une série d'ateliers d'artistes, dont ceux de Thomas Jones (à proximité de la Trinité-des-Monts), de Solomon Delane (Strada del Babuino) et de Christopher Hewetson (Via Bocca di Leone¹⁰³²). Que tous ces lieux soient situés à proximité les uns des autres, et surtout à proximité du lieu où réside Lord Herbert (Via Bocca di Leone¹⁰³³), présente un avantage évident sur le plan de la stratégie commerciale. Le journal de voyage tenu par Mary Berry, quant à lui, montre que la visite d'ateliers est pleinement intégrée à l'emploi du temps de la voyageuse, qui est parfois accompagnée d'un

moderna e contemporanea, Rome, École française de Rome, 2011, pp. 203-204. La strada Rasella se trouve dans la paroisse San Nicola in Arcione.

¹⁰²⁶ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 681. Cette adresse se trouve dans la paroisse San Lorenzo in Lucina.

¹⁰²⁷ Lord Herbert, sous la dir. de, *Henry, Elizabeth and George ...*, *op. cit.*, p. 273 (entrée datée du 26 septembre 1779).

¹⁰²⁸ Ilaria Bignamini et Clare Hornsby, *Digging and dealing ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 196. Cette remise était située à côté de l'hôtel tenu par Margherita, sa compagne.

¹⁰²⁹ Lord Herbert, sous la dir. de, *Henry, Elizabeth and George ...*, *op. cit.*, p. 272 (entrée datée du 26 septembre 1779).

¹⁰³⁰ Son atelier se trouve alors dans le Quartiere degli Avignonesi. Cette œuvre de Raphaël, réputée pour être l'un des plus beaux tableaux de Rome, se trouvait alors dans l'église San Pietro in Montorio.

¹⁰³¹ *Ibid.*, p. 272.

¹⁰³² *Ibid.*, pp. 273-274. Si la Strada del Babuino se trouve dans la paroisse Santa Maria del Popolo, la Via Bocca di Leone se trouve dans celle de San Lorenzo in Lucina ; la place de la Trinité-des-Monts, quant à elle, se trouve dans la paroisse Sant'Andrea delle Fratte. Il n'en reste pas moins que ces lieux sont très proches géographiquement les uns des autres.

¹⁰³³ *Ibid.*, p. 261 (entrée datée du 21 septembre 1779).

cicérone ou d'un artiste (c'est le cas, à deux occasions au moins, du peintre écossais Jacob More¹⁰³⁴).

Tableau 23 - Visites d'ateliers d'artistes effectuées par Mary Berry (décembre 1783-mai 1784)		
Date	Atelier visité	Spécialité
Mardi 23 décembre 1783	Angelica Kauffmann	Peintre (portraits)
Vendredi 26 décembre 1783	Jacob More ¹⁰³⁵	Peintre (paysages)
Lundi 5 janvier 1784	Pietro Labruzzi	Peintre (paysages)
Mercredi 7 janvier 1784	James Durno ¹⁰³⁶	Peintre (histoire)
	Gavin Hamilton	Peintre (histoire)
Dimanche 28 mars 1784	Antonio Canova ¹⁰³⁷	Sculpteur
Jeudi 1 ^{er} avril 1784	Henry Tresham	Peintre (histoire)
	Christopher Hewetson	Sculpteur
Vendredi 16 avril 1784	Divers artistes (dont, semble-t-il, des artistes français)	
Jeudi 29 avril 1784	Divers artistes (« toute la matinée ¹⁰³⁸ »)	

Ce tableau synthétique a non seulement pour intérêt de montrer le temps consacré par Mary Berry, sans doute par goût personnel, à visiter des ateliers d'artistes au cours des quelques mois qu'elle a passés à Rome, mais aussi de présenter la diversité de l'offre proposée par les nombreux peintres et sculpteurs présents à Rome. On constate d'ailleurs que les amateurs d'art britanniques ne s'adressent pas systématiquement à leurs compatriotes (cf. Angelica Kauffmann, Pietro Labruzzi, Antonio Canova), même si ces derniers font l'objet d'une attention et d'un soutien particuliers.

¹⁰³⁴ Mary Berry, *Extracts from the Journals ...*, op. cit., pp. 70-71 (entrée datée du mercredi 7 janvier 1784) et p. 109 (entrée datée du vendredi 16 avril 1784).

¹⁰³⁵ *Ibid.*, p. 61. Mary Berry orthographe mal son nom puisqu'elle l'appelle « M. Moore » à plusieurs reprises dans son journal.

¹⁰³⁶ *Ibid.*, p. 71. Mary Berry orthographe mal son nom puisqu'elle l'appelle « M. Dernet ».

¹⁰³⁷ *Ibid.*, pp. 102-103. Mary Berry indique que le jeune sculpteur vénitien est alors en train de travailler sur le tombeau du pape Clément XIV.

¹⁰³⁸ *Ibid.*, p. 114.

L'interdépendance entre commanditaire et artistes britanniques apparaît, comme souvent, asymétrique, bien que certains artistes, particulièrement bien introduits, parviennent à diversifier leur clientèle en captant des commandes de prestige émanant des élites romaines, qu'il s'agisse de Gavin Hamilton décorant l'une des salles du palais de la Villa Borghese (il s'agit de l'actuelle « salle de Pâris et d'Hélène ») ou de Christopher Hewetson réalisant un buste du pape Clément XIV (cf. Figure 25) ou de la grande-duchesse de Russie¹⁰³⁹. Le caractère exceptionnel de ce type de commande, pour un artiste britannique, s'explique vraisemblablement par le soutien auprès du pape de l'un de ses proches, qu'il s'agisse de Thomas Jenkins, voire de l'abbé Peter Grant. Il faut préciser, cependant, que ces succès ne sont pas inédits puisque le peintre anglais William Kent avait réussi, dès 1717, à capter une commande émanant d'une institution religieuse, à savoir la réalisation du médaillon central du plafond de l'église Saint-Julien-des-Flamands¹⁰⁴⁰ (le sujet étant « L'apothéose de Saint Julien L'Hospitalier »).



¹⁰³⁹ British Library, *Cumberland Papers*, Add. MS 36 493 (lettre envoyée par James Irvine à George Cumberland et datée du 2 mars 1782 : cette commande avait été obtenue lors de la visite du grand-duc Paul et de son épouse au début de l'année 1782).

¹⁰⁴⁰ Christopher M. S. Johns, « The Entrepôt of Europe: Rome in the Eighteenth Century », in Edgar Peters Bowron et Joseph J. Rishel, sous la dir. de, *Art in Rome ...*, *op. cit.*, p. 19.

**Figure 25 – Christopher Hewetson (1737-1798), Buste du Pape Clément XIV, 1772
(marbre, 75 cm de hauteur en incluant le socle, National Gallery of Scotland,
Édimbourg).**

La dépendance de l'artiste vis-à-vis de son commanditaire est d'autant plus forte que ce dernier est celui qui possède le capital financier et le capital social (le statut, la capacité à faire la promotion de l'artiste). Elle implique parfois des déconvenues pour le peintre ou le sculpteur qui peut voir d'importantes commandes tourner court. La correspondance de James Irvine, qui fourmille de renseignements sur l'état du marché de l'art à Rome dans les années 1780, nous en fournit un exemple indirect :

« [John Deare¹⁰⁴¹] est en train d'achever un « Vénus et Cupidon » que Lord Bristol¹⁰⁴² lui a commandé, mais qui, je pense, lui restera sur les bras conformément à la manière à la fois juste et digne dont Sa Seigneurie juge bon de traiter de nombreux artistes. Les commandes qu'il avait passées à Robinson¹⁰⁴³ sont parties en fumée¹⁰⁴⁴. »

Ce témoignage permet de nuancer l'idée d'une synergie harmonieuse entre les donneurs d'ordre, les intermédiaires et les exécutants sur la seule base des affinités « nationales ». Le marché de l'art romain était particulièrement concurrentiel et certains artistes se trouvaient en réalité dans une situation de double-dépendance, vis-à-vis des commanditaires, bien entendu, mais aussi vis-à-vis des plus puissants marchands d'art sans le soutien desquels il était difficile de faire carrière. Thomas Jenkins, une fois encore, fut critiqué pour les choix qu'il effectuait en la matière, décidant d'accorder puis de retirer son soutien, ce qui ne pouvait qu'aviver les tensions au sein de la communauté des artistes britanniques basés à Rome. Dans une lettre envoyée à George Cumberland en mars 1794, John Deare exprimait ainsi sa rancœur vis-à-vis du traitement de faveur accordé selon lui par Jenkins à Christopher Hewetson :

« Nous ne nous parlons plus, Hewetson et moi, à cause de la commande que m'a passée Lord Berwick de copier pour lui l'Apollon du Belvédère et la Vénus Médicis dans leurs dimensions d'origine, et ce en dépit de tous les efforts déployés par cet horrible Jenkins en sa faveur. Il a en effet conduit Sa Seigneurie chez Albercini et Sposino, dans un premier temps, mais après avoir échoué à faire affaire avec eux et *obtenir au passage son*

¹⁰⁴¹ Sculpteur anglais (1759-1798), originaire de Liverpool.

¹⁰⁴² Frederick Augustus Hervey, Lord Bristol et Évêque de Derry (1730-1803) était l'un des collectionneurs les plus connus de l'époque. Il a séjourné à 6 reprises en Italie, et en particulier à Rome, entre le milieu des années 1760 et le début des années 1800 (cf. John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 126).

¹⁰⁴³ Hugh Robinson (1756-1796), peintre anglais.

¹⁰⁴⁴ British Library, Cumberland Papers, Add. MS 36 496 (lettre envoyée par James Irvine à George Cumberland et datée du 8 avril 1791 ; il s'agit d'ailleurs de l'avant-dernière lettre envoyée par Irvine au cours de sa première résidence romaine).

bénéfice, il l'a ensuite conduit chez *son très bon ami Hewetson*. [...] Et dire que ce vieux débris se prétend l'ami des artistes anglais¹⁰⁴⁵. »

Ce point de vue, bien qu'il soit manifestement inspiré en partie par le dépit, présente un double-intérêt. Celui, tout d'abord, d'éclairer les pratiques commerciales de Thomas Jenkins qui oriente ses riches clients vers les artistes qu'il estime les mieux à même de satisfaire leurs attentes, quelle que soit leur nationalité (c'est ainsi qu'il s'adresse d'abord à des sculpteurs italiens, puis à un sculpteur irlandais) ; faut-il y voir également, en suivant le jugement quelque peu biaisé de John Deare, une manière pour lui de récompenser des artistes qui ont fait la preuve de leur docilité à son égard ? On peut constater, d'autre part, le caractère très relatif, en situation de « crise », des solidarités « supranationales » : si l'adjectif « anglais » (c'est bien le terme « English » qu'emploie John Deare dans sa lettre) possède en général, on l'a vu, une dimension « englobante », en faisant un équivalent de l'actuel adjectif « britannique », il renvoie manifestement, dans ce contexte précis, à une appartenance « infranationale » (les Anglais au sens strict du terme, comme le sont Jenkins et Deare). Intérêts économiques et solidarités « nationales » semblent donc s'opposer du fait de la concurrence qui existait entre artistes britanniques et de la manière dont elle était régulée.

c. Une offre qui tend à orienter la demande

Les marchands d'art qui contrôlent une grande partie du marché de l'art romain, tels que Thomas Jenkins et Gavin Hamilton, ne se contentent pas de faire de leur mieux pour répondre à la demande de leurs clients ; ils cherchent aussi, pour différentes raisons, à l'orienter. Parmi les clients de Thomas Jenkins se trouve Brownlow Cecil, 9^{ème} comte d'Exeter (1725-1793). Or, les goûts de ce dernier en matière de peinture sont de plus en plus difficiles à satisfaire car les originaux disponibles sur le marché romain, en matière d'œuvres datant de la Renaissance ou du premier XVIII^e siècle (Guido Reni), se font de plus en plus rares. C'est la raison pour laquelle Jenkins, à travers sa correspondance et l'envoi de dessins réalisés par l'un de ses collaborateurs, Nicolas Mosman, cherche peu à peu à convaincre son client de s'intéresser à des peintres encore peu connus en Grande-Bretagne et donc peu cotés sur le marché de l'art, en particulier Caravage et Anton Raphaël Mengs¹⁰⁴⁶. Ce faisant, Jenkins est

¹⁰⁴⁵ Terence Hodgkinson, « Christopher Hewetson, an Irish sculptor in Rome », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 34, 1952-1954, pp. 52-53 (l'auteur cite ici un extrait d'une lettre envoyée par John Deare à George Cumberland et datée du 1^{er} mars 1794 ; les passages en italique le sont également dans le texte d'origine).

¹⁰⁴⁶ Paolo Coen, « Brownlow Cecil, Ninth Earl of Exeter, Thomas Jenkins and Nicolas Mosman: Origins, Functions and Aesthetic Guidelines of a Great Drawing Collection in Eighteenth-Century Rome, Now at the

parvenu à réorienter, au moins partiellement, le goût des collectionneurs britanniques en leur faisant prendre conscience du décalage croissant entre leur demande et l'offre romaine. Il n'était pas le seul, d'ailleurs, à chercher à sensibiliser ses clients à ce problème, comme le montre la correspondance entre James Byres et John Stuart, 3^{ème} comte de Bute, entre mai 1769 et mai 1771. Comme Jenkins, Byres ne se contentait pas de répondre dans toute la mesure du possible aux attentes de ses riches clients, mais tâchait également de susciter leur intérêt pour les œuvres qui étaient réellement disponibles sur le marché romain, en particulier lorsqu'il s'agissait d'originaux :

« Le tableau dont j'ai envoyé à Votre Seigneurie un dessin fait par Robertson est de bonne facture, bien que le dessin lui-même soit mauvais. Je pense qu'il s'agit d'un Claude Lorrain, mais je n'en suis pas certain. Il est exécuté sur bois, est en excellent état de conservation et les couleurs en sont belles. Le prix est de cinquante livres. J'envoie dans cette boîte un dessin fait par Felice Batoni¹⁰⁴⁷ d'un Salvator Rosa, dont je dispose, bien conservé mais dont la finition laisse un peu à désirer. [...] Le prix est de trente livres. Mais le meilleur tableau que j'aie eu depuis que Votre Seigneurie a quitté Rome est quelque chose que vous n'aimerez pas - l'esquisse originale par Annibal Carrache peint sur cuivre de son beau tableau dans la Chapelle Pamphilj représentant un Christ mort, entouré de la Vierge et de deux anges ; je vous en enverrai dès que possible une rapide esquisse. Le prix est de soixante livres¹⁰⁴⁸. »

Cet extrait confirme les méthodes employées par la plupart des marchands d'art : le recours à la correspondance afin d'entretenir à plus long terme des relations nées à Rome, au dessin pour susciter le désir d'un collectionneur pour une œuvre d'art (même lorsque ce dernier n'a pas exprimé le souhait d'acquérir une œuvre de tel ou tel artiste), à un réseau local de collaborateurs (dessinateurs, informateurs au sein des demeures aristocratiques, ...). On constate, par ailleurs, la connaissance du goût affirmé des collectionneurs britanniques pour les tableaux du XVII^e siècle (Lorrain, Rosa) ainsi que l'ambivalence du propos, oscillant entre une relation de séduction métaphorique (c'est à l'amateur d'art que Byres s'adresse d'abord) et une forme d'honnêteté assez brutale (la relation entre un collectionneur et un marchand d'art est fondamentalement de nature économique, d'où la mention du prix attaché à chacune des œuvres proposées).

Les puissants intermédiaires, ceci dit, ne sont pas les seuls acteurs du marché à tenter d'entretenir la demande à partir de ce qu'ils percevaient des attentes de leurs clients. Un peintre comme James Barry, par exemple, ne manque pas de mettre ses talents de copiste au service de son bienfaiteur et correspondant régulier Edmund Burke, ce qui lui permettait en retour de

British Museum », in Paolo Coen, sous la dir. de, *The Art Market in Rome in the Eighteenth Century. A Study in the Social History of Art*, Leyde et Boston, Brill, 2019, pp. 178-186.

¹⁰⁴⁷ Il s'agit du fils du célèbre portraitiste, Pompeo Batoni.

¹⁰⁴⁸ Francis Russell, « John, 3rd Earl of Bute and James Byres : A Postscript », in David R. Marshall, Susan Russell et Karin Wolfe, sous la dir. de, *Roma Britannica. Art Patronage and Cultural Exchange in Eighteenth-Century Rome*, Londres, The British School at Rome, 2011, p. 131 (la contribution de Francis Russell contient, en annexe, une série de lettres envoyées par James Byres au comte de Bute, dont celle-ci qui est datée du 10 juin 1769).

disposer d'un revenu de complément. Burke, comme de nombreux collectionneurs, était en effet conscient de la difficulté d'acquérir des tableaux authentiques des grands peintres de la Renaissance. C'est pourquoi l'artiste irlandais, dès les débuts de sa résidence romaine, lui propose de réaliser des copies de certaines des plus célèbres œuvres de Raphaël :

« Sous vouloir classer ou comparer ses œuvres entre elles, [...] je pensais vous envoyer une copie du mariage de Psyché et de Cupidon, dont une copie se trouve déjà dans la grande salle de Northumberland House. [...] Si vous préférerez la *Transfiguration* ou l'*École d'Athènes*, qu'il a exécutées lui-même, cela serait encore plus pratique pour moi, car copier le *Cupidon et Psyché* poserait problème et ne se ferait pas sans désagrément, ce qui ne serait pas le cas pour les tableaux du Vatican¹⁰⁴⁹. »

La stratégie employée avec une certaine habileté, dans cette lettre, repose sur des arguments que l'on rencontre souvent dans ce type d'échange : proposer la reproduction d'œuvres particulièrement célèbres et signalées dans tous les guides de voyage (la *Transfiguration* en est un très bon exemple) et flatter l'orgueil du commanditaire potentiel, d'autant que ce dernier, en l'espèce, se trouverait symboliquement placé sur un pied d'égalité avec l'un des aristocrates les plus puissants d'Angleterre alors qu'il n'appartient pas à la même classe sociale que lui. Dans ce cas précis, on mesure l'une des fonctions de l'acquisition d'une œuvre d'art de première qualité ou, à défaut, d'une copie de bonne facture : anoblir, même de manière métaphorique, son propriétaire en l'intégrant à une élite du goût. L'œuvre d'art, en effet, n'est pas seulement destinée à satisfaire une inclination personnelle, mais entre également dans une stratégie de consommation ostentatoire.

3) *Les mécanismes de formation des prix*

Sur un marché, c'est en principe le jeu de l'offre et de la demande qui régule le prix d'un bien. En l'occurrence, on pourrait penser que la réputation ou tout simplement le succès d'un artiste détermine le prix auquel il peut espérer vendre ses œuvres, ce qui est en partie vrai. Mais d'autres facteurs semblent s'être conjugués à celui-ci pour déterminer le prix d'une œuvre d'art. Un premier élément à prendre en compte est, bien entendu, la nature de l'œuvre en question, étant entendu qu'une statue ou un buste sont généralement plus coûteux qu'un tableau. Nous pouvons le constater à la lecture des licences d'exportation conservées aux Archives d'État romaines, puisque ce document devait non seulement mentionner la nature des biens à exporter

¹⁰⁴⁹ Tim McLoughlin, sous la dir. de, *The Correspondence of James Barry* (lettre de James Barry à Edmund Burke, datée du 13 février 1767 : le *Cupidon et Psyché* auquel Barry fait allusion ornait le plafond de l'une des salles du palais Farnese).
www.texte.ie/barry/view?docId=L_jb_eb_13.02.1767.xml;query=;brand=default (site consulté le 14/08/2020)

mais aussi leur valeur estimée. Dans le cas des sculptures, par exemple, on peut noter le prix particulièrement élevé d'une cargaison de trois statues « qu'il a lui-même faites¹⁰⁵⁰ » dont le sculpteur Christopher Hewetson sollicite l'exportation en 1783, soit 2 000 *scudi* au total. Dans cet exemple précis, c'est vraisemblablement le matériau, puisque les statues sont qualifiées de « modernes », qui explique en grande partie le niveau atteint. Lorsqu'il s'agit de statues antiques, mais « restaurées », en revanche, le coût tend à être beaucoup plus faible, d'autant que la restauration diminue la valeur de l'objet et facilite donc son exportation (les autorités pontificales ayant plutôt intérêt, *a priori*, à retenir à Rome les antiquités authentiques). C'est ainsi que la valeur de « deux statues en majeure partie restaurées » dont Thomas Jenkins sollicite, en 1785, l'exportation n'est évaluée qu'à 300 *scudi*¹⁰⁵¹. La surestimation de la valeur d'une œuvre peut également constituer une stratégie visant à faciliter son exportation. C'est ce qu'explique par exemple Jonathan Scott lorsqu'il évoque les négociations aboutissant, au bout de plusieurs mois, à l'exportation de la statue antique de *Cincinnatus* découverte dans les fouilles de la Villa d'Hadrien à Tivoli : « Au cours de l'année 1773 Hamilton expédia le *Cincinnatus* de la Villa d'Hadrien (évalué à 500£ lorsqu'il fut offert au pape, qui le considéra trop onéreux, mais vendu à Shelburne pour 450£ [...])¹⁰⁵². » Lorsque Gavin Hamilton cherche, quant à lui, à exporter en 1786 une série de tableaux dont deux sont « modernes » et les autres « anciens » (il faut comprendre dans ce dernier cas qu'il s'agit de tableaux peints par exemple au XVIe siècle), la valeur de la cargaison qui est contenue dans « quatre petits caisses et trois grandes » n'est estimée qu'à 200 *scudi* au total¹⁰⁵³.

Le sujet d'un tableau, en outre, peut influencer sur sa valeur marchande et on sait, par exemple, que les sujets historiques et mythologiques étaient jugés plus nobles du fait du travail supplémentaire qu'ils requéraient de la part des artistes. Le cas très particulier des portraits peints par Pompeo Batoni est éclairant à cet égard puisque ceux qui incluaient des références au modèle antique (buste ou statue, vestiges monumentaux) étaient plus coûteux en raison du surcroît de travail qu'ils imposaient au peintre¹⁰⁵⁴ ; c'est un élément dont le commanditaire était

¹⁰⁵⁰ Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 12, fasc. 292 (licence d'exportation datée du 23 août 1783).

¹⁰⁵¹ Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 12, fasc. 293 (licence d'exportation datée du 26 février 1785).

¹⁰⁵² Jonathan Scott, *The Pleasures of Antiquity. British Collectors of Greece and Rome*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2003, p. 162.

¹⁰⁵³ Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 12, fasc. 294 (licence d'exportation datée du 5 septembre 1786). Certains des tableaux « modernes » peuvent être des copies de tableaux « anciens ».

¹⁰⁵⁴ Edgar Peters Bowron, « From Homer to Faustina the Younger: Representation of Antiquity in Batoni's British Grand Tour Portraits », in David R. Marshall, Susan Russell et Karin Wolfe, sous la dir. de, *Roma Britannica ...*, *op. cit.*, p. 188.

certainement prévenu à l'avance, ce qui explique en partie que tous les portraits de voyageurs de Batoni n'aient pas intégré de références antiques.

Il faut enfin prendre en compte le coût lié à l'emballage d'une œuvre d'art et à son expédition, généralement par voie maritime. Les personnes sollicitant l'exportation d'une œuvre d'art doivent en effet préciser dans le document rempli la manière dont ils comptent effectuer son acheminement vers le pays de destination, la voie maritime (cf. « per via di mare ») étant la plus souvent mentionnée, que la cargaison parte du port de Civitavecchia ou de celui de Livourne. Au cours des guerres révolutionnaires, les expéditeurs ont pu cependant préférer la voie terrestre, avec acheminement vers Venise puis le nord-ouest du continent¹⁰⁵⁵, pour expédier les œuvres d'art acquises. C'est le cas, par exemple, de William Henry Lambton¹⁰⁵⁶ qui sollicite, en octobre 1797, une licence dans le but d'exporter « douze paysages, trois portraits et deux tableaux à sujet profane¹⁰⁵⁷ » vers la Grande-Bretagne.

Le prix acquitté pour l'achat d'un ensemble d'œuvres d'art et/ou d'antiquités peut, enfin, dépendre en partie de la stratégie individuelle de l'intermédiaire et de son client. Lorsque Henry Temple, 2^{ème} vicomte Palmerston, effectue son Grand Tour en 1763-1764, il s'adresse à Gavin Hamilton pour lui procurer un ensemble assez important de sculptures destiné à orner sa demeure de Broadlands dans le Hampshire¹⁰⁵⁸. Une liste de ces acquisitions¹⁰⁵⁹, datant de 1764, permet d'en connaître à la fois la nature et le coût :

Sarcophage	6£	Un bas-relief d'une Muse	10£
Deux bustes	22£	Un bas-relief, deux personnages	10£
Deux médaillons	22£	Une petite copie de l'Hermaphrodite	8£
Vase	12£	A buste d'une tête de garçon	5£

¹⁰⁵⁵ Par l'Autriche, l'espace germanique et les Pays-Bas, notamment.

¹⁰⁵⁶ John Ingamells, *A Dictionary ...*, op. cit., p. 585-586.

¹⁰⁵⁷ Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 14, fasc. 299 (licence d'exportation datée du 15 octobre 1797).

¹⁰⁵⁸ Jonathan Scott, *The Pleasures ...*, op. cit., p. 134.

¹⁰⁵⁹ *Ibid.*, p. 307.

Deux statues, Cérès et Hygeia	90£	Tête de Diadumenus	10£
Deux petites statues, Vénus et Minerve	75£	Buste d'Agrippine	10£
Deux bustes, Apollon et Mercure	35£	Deux autels funéraires & une urne & un petit bas-relief	17£
Buste de Ptolémée	13£	Deux petites tables en granite	30£
Buste d'Afrique	17£	Deux tables en porphyre vert avec des bordures en albâtre	37£
Deux petits bustes	6£	Un terme	5£
Un buste de Junon, dont un fragment endommagé	5£	Copie du garçon au Dauphin, Nollekens	30£
Total			476£ ¹⁰⁶⁰

Source : Jonathan Scott, *The Pleasures of Antiquity. British collectors of Greece and Rome*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2003, p. 307.

On peut s'étonner, comme le fait Jonathan Scott, d'un prix total aussi modéré et surtout de la somme assez faible (90£) qui est versée pour l'achat de deux statues, lorsque l'on sait combien William Weddell, à la même époque, a payé pour la célèbre « Vénus Barberini » (soit au moins 1 000£)¹⁰⁶¹. Plusieurs éléments d'explication peuvent éventuellement être avancés. Tout d'abord, il apparaît que Lord Palmerston savait lors de la transaction que certaines (sinon toutes) les sculptures qu'il achetait étaient des copies, comme l'indique le document ci-dessus : Bartolomeo Cavaceppi avait en effet, suivant la méthode qui avait fait sa réputation, « assemblé » les deux statues en question « à partir de troncs sans tête et sans membres¹⁰⁶² » ;

¹⁰⁶⁰ Le total, qui est bien le chiffre figurant sur le document original, est erroné.

¹⁰⁶¹ *Ibid.*, p. 135.

¹⁰⁶² *Ibid.*, p. 135.

le « garçon au Dauphin » exécuté par le sculpteur britannique Nollekens était alors présenté comme étant la copie d'une statue due à Raphaël, mais plus vraisemblablement produite par Bartolomeo Cavaceppi¹⁰⁶³ ... ce qui explique là aussi son faible coût (30£). Il y a fort à parier, en outre, que Palmerston était lui-même suffisamment connaisseur en matière d'antiquités pour ne pas se laisser abuser aussi aisément que Weddell dans la mesure où il avait étudié de manière systématique, au cours de son adolescence, les collections exposées à Holkham Hall et à Castle Howard¹⁰⁶⁴ - une opportunité qui doit être replacée dans le contexte de la sociabilité interne à la vieille aristocratie foncière de Grande-Bretagne¹⁰⁶⁵. Dès lors, on comprend que le capital financier ne suffit pas dans le cadre d'une telle opération ; le capital culturel permet de rétablir une forme d'équilibre entre un marchand habile et un voyageur influencé par les habitudes de consommation ostentatoire qui caractérisent son milieu. Il faut se souvenir, enfin, que la relation d'affaires entre Palmerston et Hamilton était alors exclusive tandis que Weddell s'était adressé à plusieurs intermédiaires au cours de son propre « Grand Tour, en 1765. Ce type de transaction, quoi qu'il en soit, exposait le client au risque d'être victime de pratiques habituelles dans les milieux romains de l'époque, en particulier la « restauration » plus ou moins importante d'un bon nombre d'œuvres.

Le fonctionnement du marché de l'art romain a permis à quelques intermédiaires avisés et entreprenants de constituer de véritables fortunes, le meilleur exemple étant sans doute la réussite éclatante de Thomas Jenkins. Au sein de ce marché émergent, grâce à leur polyvalence, à leur compréhension des mécanismes d'un secteur fonctionnant à l'échelle européenne et à l'efficacité de leurs réseaux, quelques figures d'exception, dont celle de Gavin Hamilton.

II. Gavin Hamilton, une figure « totale » du marché de l'art romain ?

Gavin Hamilton est, à bien des égards, un cas à part en raison de la durée de sa résidence à Rome (près de 45 ans au total, puisqu'il y a vécu entre 1748 et 1750, puis entre 1756 et 1798¹⁰⁶⁶) et surtout du fait qu'il est l'un des seuls intermédiaires britanniques à avoir conservé, tout au

¹⁰⁶³ Seymour Howard, « Boy on a Dolphin: Nollekens and Cavaceppi », *The Art Bulletin*, vol. 46, n° 2, juin 1964, p. 185. Plusieurs exemplaires de ce « garçon au Dauphin » furent exécutés et vendus à la même époque, en particulier à Lord Spencer et au célèbre comédien David Garrick.

¹⁰⁶⁴ Jonathan Scott, *The Pleasures ...*, *op. cit.*, p. 307.

¹⁰⁶⁵ William Weddell, quant à lui, était considéré comme un « parvenu ». Ceux deux parcours illustrent la distinction opérée au sein de l'aristocratie britannique entre « Old Money » (Palmerston) et « New Money » (Weddell).

¹⁰⁶⁶ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 447.

long de cette période, son activité d'origine (peintre), laquelle lui a permis d'atteindre une véritable reconnaissance et une véritable influence au sein du monde de l'art européen.

1) *La fabrique d'une œuvre d'art : « Achille pleurant la mort de Patrocle »*

C'est avec l'art du portrait que Gavin Hamilton a débuté sa carrière de peintre. On lui connaît quelques portraits d'aristocrates écossais, et en particulier de la famille des ducs de Hamilton, datant du début des années 1750¹⁰⁶⁷. C'est à partir du début de sa seconde résidence romaine qu'il s'oriente de manière décisive vers les sujets historiques et mythologiques. De fait, l'Antiquité grecque a été l'un des sujets de prédilection de Gavin Hamilton qui a notamment réalisé, entre la fin des années 1750 et le milieu des années 1770, une série de six tableaux représentant des scènes tirées de l'*Illiade* pour des commanditaires britanniques. Cet ensemble répond à un programme mûrement pensé par l'artiste qui s'en ouvre d'ailleurs à l'un de ses commanditaires, Lord Palmerston, dès l'été 1765 :

« [...] l'ordre des sujets est le suivant, la colère d'Achille lorsque les messagers d'Agamemnon emmènent Briséis, le 2^{ème} Achille se lamentant sur la mort de Patrocle, le 3^{ème} Hector prenant congé d'Andromaque, le 4^{ème} Achille traînant le corps mort d'Hector autour des murs de Troie, le 5^{ème} une scène nocturne qui se déroule alors que Priam vient réclamer le corps mort d'Hector, & le dernier Andromaque se lamentant sur le corps mort [de son époux]¹⁰⁶⁸ ».

Cette présentation suit, logiquement, l'ordre des épisodes mentionnés dans le récit homérique, mais il ne s'agit pas de l'ordre dans lequel ils furent exécutés, comme le montre le tableau ci-dessous.

Nous pouvons dater avec une certaine précision le lancement de son travail sur le premier tableau de cette série, « Andromaque pleurant la mort d'Hector », grâce à la correspondance de John Parker : « [...] M. Compton a commandé un grand tableau historique à M. Hamilton, et, s'il avait vu mon travail, j'ai la prétention de croire qu'il m'aurait également employé¹⁰⁶⁹. »

Tableau 25 - La série de tableaux « homériques » de Gavin Hamilton		
Tableau	Dates d'exécution	Commanditaire

¹⁰⁶⁷ On peut penser, notamment au portrait d'Elizabeth Gunning, duchesse de Hamilton (et future mère du jeune duc de Hamilton dont le peintre a réalisé un portrait quelques années plus tard, lors du séjour romain de ce dernier), daté de 1752-1753 ; il est conservé actuellement à la Scottish National Portrait Gallery d'Édimbourg.

¹⁰⁶⁸ Ilaria Bignamini et Clare Hornsby, *Digging and Dealing ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 3 (lettre envoyée par Gavin Hamilton à Lord Palmerston, datée du 2 août 1765).

¹⁰⁶⁹ *The Manuscripts and Correspondence of James, First Earl of Charlemont ...*, *op. cit.*, p. 247 (lettre de John Parker à Edward Murphy, datée du 5 avril 1758). Le commanditaire en question n'est autre que Charles Compton, 7^{ème} comte de Northampton. La lettre citée est d'ailleurs la seule source permettant de dater de manière relative son bref séjour à Rome.

« Andromaque pleurant la mort d'Hector » (National Gallery of Scotland, Édimbourg)	1758-1762	Charles Compton, Lord Northampton
« Achilles pleurant la mort de Patrocle » (National Gallery of Scotland, Édimbourg)	1760-1763	James Grant
« Achille traînant le corps d'Hector autour des murs de Troie » (collection privée ?)	1762-1765	Francis Russell, Lord Tavistock
« La colère d'Achille pour la perte de Briséis »	1764-1766	Henry Temple, Lord Palmerston
« Priam suppliant Achille de lui rendre le corps d'Hector » (Tate Britain, Londres)	1771	Luke Gardiner
« Les adieux d'Hector à Andromaque » (Hunterian Museum and Art Gallery, Glasgow)	1776	Douglas Hamilton, 8 ^{ème} duc de Hamilton

Quatre des six tableaux, on peut le constater, mettent en scène le personnage d'Achille, insistant sur les sentiments que le peintre lui prête (douleur, colère, générosité, ...), ce qui a conduit Lindsay Errington à juger qu'il tirait davantage son inspiration de la version parfois libre de l'*Iliade* qu'avait publiée Alexander Pope en 1715 que de l'œuvre originale¹⁰⁷⁰. La genèse de l'une de ces œuvres nous est connue grâce à une série de lettres écrites par Hamilton lui-même, mais aussi par Peter Grant.

a. La commande

James Grant of Castle Grant (1738-1811) a commandé de nombreux tableaux au cours de son bref séjour à Rome, entre février et mai 1760, dont un portrait réalisé par Gavin Hamilton, un autre par Louis-Gabriel Blanchet (connu pour avoir, notamment, reçu un certain nombre de commandes de la famille Stuart, en particulier pour des portraits des deux fils du « Vieux

¹⁰⁷⁰ Lindsay Errington, « Gavin Hamilton's Sentimental *Iliad* », *The Burlington Magazine*, vol. 120, n° 898, Janvier 1978, p. 13.

Prétendant ») et un dernier portrait de groupe par Nathaniel Dance-Holland¹⁰⁷¹. C'est au cours de ce même séjour qu'il a commandé à Hamilton un tableau représentant « Achille pleurant la mort de Patrocle ». Ce dernier est alors en train d'achever le premier tableau de sa série homérique, commandé par Lord Northampton, ce qui retarde manifestement le début de son travail sur le « Patrocle¹⁰⁷² ». Dès octobre 1760, l'abbé Peter Grant, parent du commanditaire, l'informe par courrier de l'état d'avancement du tableau, ce qu'il continue de faire ensuite pendant plusieurs années :

« Hamilton est affairé de la même manière pour vous. Il a terminé ses lamentations sur le corps d'Hector il y a longtemps et leur a apporté de nombreuses retouches depuis que vous l'avez vu, ce qui leur profite grandement. Il s'agit sans aucun doute du plus beau tableau moderne que j'aie vu jusqu'ici et pourtant il espère faire encore mieux pour vous. Je lui ai versé au mois d'août 100 livres sur votre compte et envoyé le reçu correspondant à cette somme à Messieurs Grant et Robertson¹⁰⁷³. »

On comprend donc que c'est en voyant, dans l'atelier du peintre, le tableau commandé par Charles Compton-Northampton que James Grant a décidé de commander lui-même une œuvre sur un sujet similaire. Les missions qu'il a confiées à l'abbé Grant apparaissent clairement dans ce passage : ce dernier doit non seulement veiller en son nom à la bonne exécution de la commande, mais aussi régler les dépenses qui lui sont liées et, accessoirement, entretenir le désir chez le commanditaire en raison du délai imposé par la réalisation de tableaux de grande taille. On constate, par ailleurs, le perfectionnisme du peintre, connu de ses contemporains au point que l'un d'eux, Daniel Crespin, en soit venu à écrire qu'Hamilton a fait « de nombreux essais pour améliorer cette partie de son art dans laquelle il excelle le moins, je veux dire la couleur. Il a la sincérité et l'honnêteté de remarquer lui-même tout ce qu'il juge comme étant faible, bien mieux que ce que d'autres peuvent voir dans son œuvre¹⁰⁷⁴. » En somme, Hamilton serait le meilleur critique de son propre travail, comme le suggère la lettre de Crespin. Cette tendance aurait été accentuée, selon Brendan Cassidy, par les réactions mitigées qu'avait suscité son premier tableau « homérique » lors d'une exposition londonienne en 1762, les critiques ayant noté quelques déficiences dans l'emploi des couleurs¹⁰⁷⁵.

Le travail de l'artiste semble néanmoins progresser lentement puisqu'en février 1761, soit près de quatre mois après cette première lettre, Peter Grant informe son client que « l'*Hector*

¹⁰⁷¹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, 419.

¹⁰⁷² C'est ainsi que plusieurs lettres se réfèrent à l'œuvre en cours de réalisation. Il est intéressant de noter au passage que c'est le défunt, plus qu'Achille lui-même, qui semble être au centre de la composition.

¹⁰⁷³ National Records of Scotland, *Seafield Papers*, GD 248/99/3 (lettre envoyée à James Grant et datée du 22 octobre 1760).

¹⁰⁷⁴ National Records of Scotland, *Seafield Papers*, GD 248/49/2 (lettre datée du 11 mars 1763).

¹⁰⁷⁵ Brendan Cassidy, « Alexander Cozens and the patronage of the Grant family; with a recipe for varnish and a treatise on landscape », *The British Art Journal*, vol. 12, n° 3, hiver 2011-2012, p. 34. Brendan Cassidy est l'éditeur de la correspondance complète de Gavin Hamilton (Londres et Turnhout, Harvey Miller Publishers, 2011, 2 vol.).

d'Hamilton est parti pour l'Angleterre. Il est à présent occupé à faire des études pour votre *Patrocle*. Il vous présente, de même que Morison, Dance et Nulty, ses humbles devoirs¹⁰⁷⁶. » Ce bref passage fait apparaître la relation de dépendance d'un nombre assez conséquent de peintres (et notamment d'Écossais comme Hamilton et Morison) vis-à-vis d'un homme qui est un riche collectionneur, soucieux de continuer à exercer, même après son séjour romain, un véritable patronage sur la communauté des artistes britanniques de Rome ; on peut y voir également la dépendance à la fois sociale et financière d'un intermédiaire, Peter Grant, soucieux d'entretenir son vaste réseau d'anciens grands-touristes susceptibles de promouvoir ses intérêts auprès de futurs voyageurs, d'autant qu'il est lui-même écossais et membre du même clan que le commanditaire.

b. Les étapes de l'exécution

La correspondance entre Peter et James Grant se poursuit pendant plusieurs années, évoquant régulièrement le lent avancement du travail d'Hamilton. Le sujet est en effet abordé à six reprises au moins, le 9 mai 1761, le 6 février 1762, le 27 novembre 1762, le 9 décembre 1762, le 12 septembre 1763 et le 3 octobre 1764, dans les lettres écrites par l'abbé.

À la fin de l'année 1762, le tableau semble en voie d'achèvement puisque Peter Grant écrit à deux reprises à son correspondant que « votre tableau sur la mort de Patrocle sera bientôt terminé¹⁰⁷⁷ » (27 novembre 1762), puis, quelques semaines plus tard, que « Votre Patrocle sera bientôt terminé¹⁰⁷⁸ » (9 décembre 1762). Dans cette dernière lettre, il commence même, pour la première fois, à évoquer les conditions dans lesquelles il pourrait être expédié en Grande-Bretagne, détail sans doute destiné à rassurer et faire patienter James Grant dans la mesure où la commande a été passée deux ans et demi plus tôt. C'est dans ce contexte qu'il faut sans doute replacer le témoignage de Daniel Crespin sur le perfectionnisme de l'artiste (11 mars 1763). Le tableau semble, cependant, n'avoir été terminé qu'au cours de l'année 1764 puisqu'Hamilton n'informe son client de l'envoi qu'au mois d'août de cette année. Cet indice ne manque pas d'intérêt puisqu'il permettrait d'affiner la datation traditionnellement attribuée à l'œuvre : son cartel, à la *National Gallery of Scotland*, indique en effet « 1760-1763¹⁰⁷⁹ », alors qu'il s'agirait plutôt de « 1760-1764 ».

¹⁰⁷⁶ William Fraser, sous la dir. de, *The Chiefs ...*, op. cit., vol. 2, p. 534 (lettre datée du 7 février 1761).

¹⁰⁷⁷ National Records of Scotland, Seafeld Papers, GD 248/99/3 (lettre datée du 27 novembre 1762).

¹⁰⁷⁸ National Records of Scotland, Seafeld Papers, GD 248/99/3 (lettre datée du 9 décembre 1762).

¹⁰⁷⁹ Comme le confirme d'ailleurs le site du musée : www.nationalgalleries.org/art-and-artists/5009/achilles-lamenting-death-patroclus.

L'atelier de Gavin Hamilton était l'un des plus régulièrement visités par les voyageurs britanniques au cours de leur séjour à Rome, suscitant des commentaires admiratifs de la part de ceux d'entre eux qui avaient l'occasion de le voir à l'œuvre. C'est le cas, par exemple, de James Boswell, autre Écossais, en février 1765, alors que l'artiste est en train de travailler sur « Achille traînant le corps d'Hector autour des murs de Troie » : « Hier matin, me suis rendu chez Hamilton. Ai vu de très belles œuvres : Hector traîné. Superbe¹⁰⁸⁰. »

c. L'expédition du tableau et sa réception

Si Peter Grant commence dès la fin de l'année 1762 à évoquer les aspects pratiques qu'implique l'expédition d'un tableau d'aussi grande taille (2,2 × 3,9 m), l'envoi n'a finalement eu lieu que deux ans et demi plus tard. L'un des problèmes évoqués dans la première lettre était la question de l'encadrement du tableau : « [Hamilton] souhaite savoir si vous préférerez qu'un cadre soit exécuté ici pour être ensuite mis en pièces et envoyé chez vous dans la caisse. Les tableaux non encadrés sont beaucoup moins chers ici que chez vous et il pourrait vous en faire faire un qui soit parfait et puisse rendre justice au tableau¹⁰⁸¹. »



¹⁰⁸⁰ Boswell on the Grand Tour ..., *op. cit.*, p. 51 (entrée datée du mercredi 20 février 1765).

¹⁰⁸¹ National Records of Scotland, Seafeld Papers, GD 248/99/3 (lettre datée du 9 décembre 1762).

Figure 26 – Gavin Hamilton (1723-1798), « Achille pleurant la mort de Patrocle », 1760-1763 (huile sur toile, 227,3 × 391,2 cm, National Gallery of Scotland, Édimbourg).

Il s'agit à la fois, vraisemblablement, d'économiser sur les frais de port et de douane et d'optimiser le profit à tirer de la commande. Ce passage montre d'ailleurs l'ambivalence de la position de l'abbé Grant, chargé de promouvoir les intérêts du commanditaire aussi bien que ceux de l'artiste.

La première indication de l'envoi que nous possédions se trouve, cette fois-ci, dans une lettre envoyée par Gavin Hamilton à James Grant le 19 août 1764. Il l'y informe qu'il a veillé à l'expédition du tableau, mais aussi des frais réels liés à cette dernière étape : la caisse dans laquelle se trouve le tableau a ainsi coûté 7,29 couronnes romaines tandis que l'emballage a coûté quant à lui 3,65 couronnes romaines, soit un total de 10,94 couronnes romaines, ramenées à 10,90 couronnes dans la facture finale¹⁰⁸². La licence d'exportation que l'artiste a nécessairement dû remplir avant d'expédier l'œuvre ne se trouve pas dans les documents conservés aux Archives d'État, ce qui confirme que ce dernier dépôt est incomplet. Hamilton n'oublie pas d'exprimer au passage ses regrets pour le délai imposé entre la commande et l'envoi du tableau (soit un peu plus de quatre ans) :

« [...] je n'ai pas besoin de dire toutes les peines que j'ai prises pour me faire honneur en accomplissant ce travail ; il me suffit que le sujet soit l'un des plus célèbres dans l'œuvre d'Homère et que celui pour qui le tableau a été fait en voie, j'en suis certain, le mérite si jamais il en a et me pardonne les fautes que j'aurais commises dans l'exécution d'une tâche aussi difficile - auquel cas je vous prie de croire qu'elles seraient plutôt dues au manque de génie qu'au manque de travail [...]»¹⁰⁸³.

Le peintre a tout intérêt, bien entendu, à se faire pardonner son retard et à faire montre de la plus grande humilité puisqu'il espère manifestement contenter son client au point de lui vendre d'autres œuvres (il indique d'ailleurs avoir joint au tableau des esquisses sur des sujets similaires, à savoir un autre *Achille* et une *Hélène*) ; sans doute aussi espère-t-il que James Grant vantera son talent auprès de ses amis et lui procurera ainsi d'autres commandes. Le prix final du tableau nous est connu, une fois encore, grâce à un passage d'une lettre de Peter Grant :

« [Le tableau] est encore supérieur à ce que vous pourriez imaginer à partir de son travail sur la mort d'Hector. Il a décidé, dans quelques jours, de tirer cent livres sterling auprès de vos banquiers à Londres, Messieurs Fordyce et Grant. Il en a d'ores et déjà reçu deux cents. Lorsqu'il a accepté cette commande, il pensait que trois cents livres serait un prix suffisant, mais il y a ajouté plus de personnages qu'il ne pensait le faire à l'époque, et il pense à présent qu'il vous demandera cinquante livres de plus. Son tarif est de cinquante livres par personnage ; c'est ce qu'il a demandé à tous ses clients de lui payer, et, dans la mesure où il y a dans ce

¹⁰⁸² National Records of Scotland, Seafield Papers, GD 248/49/2/63 (lettre envoyée par Gavin Hamilton à James Grant et datée du 19 août 1764).

¹⁰⁸³ *Ibid.*

tableau sept personnages entiers, en sus de plusieurs moitiés de personnages, il espère donc que vous ne lui tiendrez pas rigueur pour ces cinquante livres en plus des trois cents¹⁰⁸⁴. »

Les cent livres auxquelles l'abbé faisait allusion dans sa lettre du 22 octobre 1760 ne représentaient donc qu'un premier acompte, le prix étant versé en plusieurs fois sous sa supervision. Cette lettre confirme, au passage, certaines des données qui conditionnaient le prix d'une œuvre, la pratique d'Hamilton étant tout à fait conforme à celle de ses homologues. On peut évidemment se demander si le fait d'ajouter un personnage à la composition initiale est liée à un projet esthétique ou à des considérations purement financières.

C'est le peintre Alexander Cozens, employé de longue date au service de James Grant, qui fut chargé par ce dernier de veiller au déballage de l'œuvre une fois cette dernière arrivée à bon port. Sa tâche effectuée, l'artiste était bien entendu chargé d'en rendre compte à son employeur, lui assurant que le tableau étant arrivé en parfait état¹⁰⁸⁵.

David Irwin note que le tableau, une fois arrivé en Grande-Bretagne, a suscité des commentaires très laudateurs, notamment dans un numéro de la *Gazette littéraire de l'Europe* : « Cet artiste a puisé jusqu'à présent tous ces sujets dans Homère. Nos peintres ne sentent peut-être pas assez tous les avantages qu'ils pourront retirer de la lecture de ce poète. C'est au feu de son génie que presque tous les arts allumèrent autrefois leur flambeau¹⁰⁸⁶. » Cet éloge montre bien que le peintre est en phase avec les attentes des amateurs et des collectionneurs, dans un contexte où l'art grec, et la culture grecque de manière générale, fait l'objet d'une véritable réévaluation.

Certains des tableaux de cette série ont connu un destin mouvementé. C'est le cas, par exemple, de celui qui représentait « Achille traînant le corps d'Hector autour des murs de Troie », réalisé pour Lord Tavistock entre 1762 et 1765. À la suite de la mort accidentelle de ce dernier, il fut vendu par sa veuve au comte d'Upper Ossory car « le sujet, à ce que l'on m'a dit, [lui] était devenu pénible¹⁰⁸⁷ » dans la mesure où il lui rappelait les circonstances dans lesquelles elle avait perdu son époux. Hamilton, par le biais de sa correspondance, a suivi à distance l'itinéraire d'une œuvre qui devait demeurer de fait dans le cercle de ses commanditaires privilégiés.

On peut en tout cas conclure de cette « étude de cas » que les liens préférentiels entre Écossais (ici, James et Peter Grant, ainsi que Gavin Hamilton) ne se traduisent pas seulement

¹⁰⁸⁴ William Fraser, sous la dir. de, *The Chiefs ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 537 (lettre du septembre 1763).

¹⁰⁸⁵ Brendan Cassidy, « Alexander Cozens and the patronage of the Grant family ... », *op. cit.*, p. 34.

¹⁰⁸⁶ David Irwin, « Gavin Hamilton : Archeologist ... », *op.cit.*, p. 94 (la critique citée, datant de 1764, c'est-à-dire de l'année d'arrivée du tableau en Grande-Bretagne, est en français dans le texte).

¹⁰⁸⁷ Brendan Cassidy, sous la dir. de, *The Life and Letters of Gavin Hamilton, Artist and Dealer in Eighteenth-Century Rome*, Turnhout et Londres, Harvey Miller Publishers, 2011, vol. 1, p. 180 (lettre envoyée par Gavin Hamilton à John Fitzpatrick, 2^{ème} comte d'Upper Ossory, non datée mais ayant vraisemblablement été rédigée, selon B. Cassidy, entre juillet et décembre 1767).

sur le plan politique ou social (sociabilité), mais aussi sur le plan artistique par un patronage actif des artistes écossais basés à Rome ; Hamilton, on l'a vu, en a également profité grâce à ses relations privilégiées avec la famille des ducs de Hamilton. On peut également ajouter que l'*Illiade* a continué à inspirer l'artiste qui a exécuté, entre 1782 et 1784, un cycle de tableaux sur la vie de Pâris destiné à décorer l'une des salles du palais de la Villa Borghese. Les sujets antiques ne deviennent prédominants dans son œuvre qu'à partir des années 1770, comme le rappelle David Irwin¹⁰⁸⁸, puisque le peintre tire également son inspiration, dans les années 1750 et 1760, de l'histoire plus récente : en témoigne, par exemple, le tableau sur l'abdication de Marie Stuart commandé par James Boswell en 1765.

2) *Gavin Hamilton marchand d'art*

Gavin Hamilton, bien qu'il ait réussi à vivre pleinement de son art, était également l'un des marchands d'art les plus actifs sur la place de Rome. On peut notamment se baser, pour le démontrer, sur le nombre de licences d'exportation d'œuvres d'art et d'antiquités qu'il a soumises aux autorités pontificales entre la fin des années 1750 et le début des années 1790¹⁰⁸⁹, soit 28 sur un total de 136 (20,58%) ; on peut comparer ce nombre avec celui des licences d'exportation remplies par Patrick Moir (18), James Byres (12), Colin Morison (8), Matthew Nulty (7) et Thomas Jenkins (5). Même si le fonds conservé aux Archives d'État, on l'a dit, est nécessairement incomplet (on ne saurait croire, en effet, que Thomas Jenkins n'ait pu procéder qu'à 5 exportations au cours de sa longue résidence romaine), il constitue une source appréciable pour étudier le rôle de Gavin Hamilton sur le marché de l'art romain et le replacer dans son contexte historique.

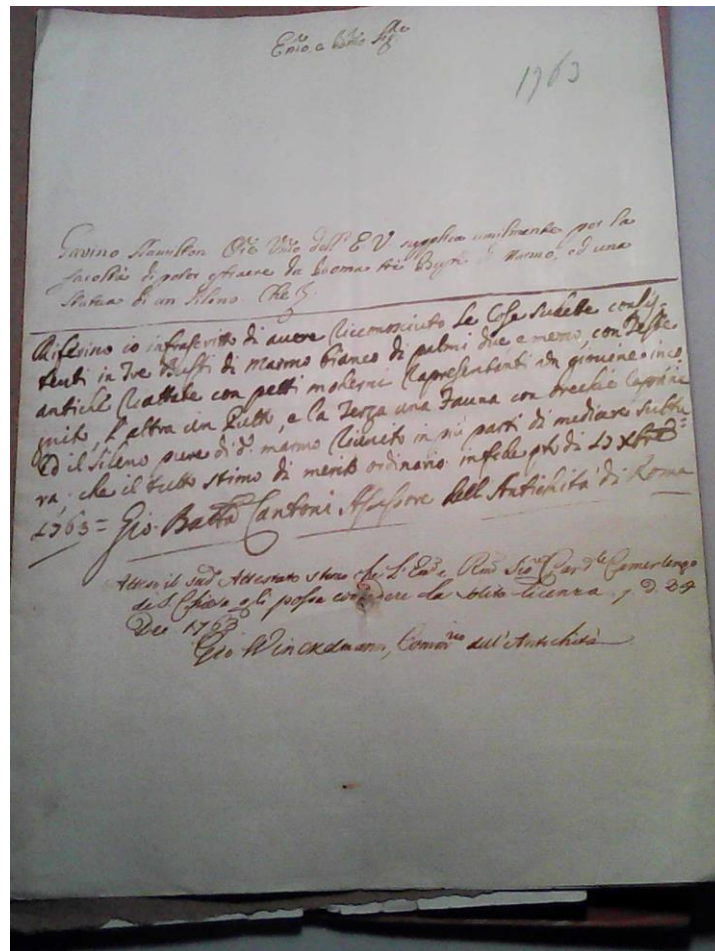
Tableau 26 - Nombre de licences d'exportation obtenues par Gavin Hamilton (1758-1792)				
Années 1750 (1758-1759)	Années 1760	Années 1770	Années 1780	Années 1790 (1790-1792)
4	6	13	4	1

¹⁰⁸⁸ David Irwin, « Gavin Hamilton : Archeologist ... », *op.cit.*, p. 97.

¹⁰⁸⁹ Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, buste 11, 12, 13 et 14.

Sur l'ensemble des exportations effectuées par Hamilton, on constate une prédominance des antiquités (statues, bustes, voire « fragments ») par rapport aux tableaux puisque ces derniers ne concernent que 7 licences sur 28 ; on peut noter, par ailleurs, que certains des tableaux exportés ont été peints par Hamilton lui-même, comme l'indique le document rempli : c'est le cas, par exemple, en février 1759 (cf. « de grands tableaux, au nombre de deux, dont l'un a été peint par moi-même, et l'autre acheté pour mon atelier¹⁰⁹⁰ ») et en octobre 1792 (cf. « un tableau peint par lui-même représentant Orphée et Eurydice¹⁰⁹¹ »).

Nous disposons, par ailleurs, d'une autre source pour apprécier l'activité de marchand d'art de Gavin Hamilton, à savoir un inventaire de l'ensemble des « marbres antiques » qu'il avait découverts lors de fouilles puis vendus dans les années 1770¹⁰⁹².



¹⁰⁹⁰ Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 11, fasc. 281 (licence d'exportation datée du 3 février 1759).

¹⁰⁹¹ Archivio di Stato, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 13, fasc. 297 (licence d'exportation datée du 14 octobre 1792).

¹⁰⁹² G. J. Hamilton et A. H. Smith, « Gavin Hamilton's Letters ... », *op. cit.*, pp. 319-321 (l'inventaire en question, qui se trouve en Annexe, n'est pas daté avec précision, mais les sites fouillés sont mentionnés, ce qui permet de déterminer un cadre chronologique s'étendant de 1769 à 1779).

Figure 27 – Licence d’exportation soumise par Gavin Hamilton au surintendant aux antiquités pontificales, Johann Joachim Winckelmann, 12 décembre 1763 (source : Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 11, fasc. 282).

Ce document très détaillé permet de compléter le fond conservé aux Archives d’État (on y recense 104 opérations, que l’on peut comparer aux 28 licences évoquées plus haut) et de connaître les principaux clients d’Hamilton au cours de cette période : assez logiquement, en raison de la réglementation en vigueur, c’est le « Museum Clementinum¹⁰⁹³ », ouvert en 1770-71 par le pape Clément XIV, qui a acheté le plus grand nombre d’antiquités (24, soit 23,07% du total), suivi par quelques grands collectionneurs britanniques, notamment Lord Shelburne (17 acquisitions, soit 16,34% du total) et Charles Townley (17 acquisitions également) ; Thomas Jenkins figure également sur la liste (10 acquisitions, soit 9,61% du total)¹⁰⁹⁴. On sait, par exemple, qu’il a acheté, directement ou indirectement, une « Vénus sans tête¹⁰⁹⁵ » précédemment acquise par Hamilton auprès de la famille Barberini en 1762 ou 1763, et l’a ensuite fait « restaurer » afin de la vendre à William Weddell. Parmi les autres clients d’Hamilton, on trouve également le cardinal Alessandro Albani (3 acquisitions, dont un buste de Caracalla découvert lors des fouilles de la Villa d’Hadrien à Tivoli¹⁰⁹⁶), mais aussi un certain « M. Cock, de Pétersbourg¹⁰⁹⁷ » qui était vraisemblablement l’agent de l’impératrice Catherine II de Russie à Rome : ce dernier a ainsi acquis au nom de sa souveraine une statue de Cupidon découverte lors des fouilles de la Villa d’Hadrien puis une statue de faune découverte lors des fouilles de Tor Colombaro¹⁰⁹⁸.

Ce dernier exemple est intéressant à plusieurs titres : d’une part, parce qu’il montre que Hamilton, comme les autres marchands d’art britanniques, cherchait à diversifier autant que possible sa clientèle et d’autre part qu’il s’est tourné assez tôt vers la clientèle russe, profitant du cosmopolitisme inhérent à la société romaine. La nécessité de s’adresser à une clientèle réellement internationale s’explique en partie par le poids de la conjoncture militaire, la guerre d’Amérique gênant considérablement le trajet des navires entre l’Italie et la Grande-Bretagne. C’est bien à ce type de contrainte que James Irvine faisait allusion lorsqu’il écrivait à George Cumberland, en novembre 1782 : « [...] Je ne pense pas qu’il ait vendu quoi que ce soit depuis

¹⁰⁹³ *Ibid.*, pp. 319-321.

¹⁰⁹⁴ Ces quatre « partenaires » représentent près des deux-tiers de l’ensemble des ventes effectuées par Gavin Hamilton.

¹⁰⁹⁵ David Irwin, « Gavin Hamilton : Archeologist ... », *op. cit.*, p. 91.

¹⁰⁹⁶ G. J. Hamilton et A. H. Smith, « Gavin Hamilton’s Letters ... », *op. cit.*, p. 320.

¹⁰⁹⁷ *Ibid.*, p. 319.

¹⁰⁹⁸ *Ibid.*, p. 319.

plusieurs années en raison de la guerre¹⁰⁹⁹. » Cette affirmation peut toutefois être nuancée par le témoignage des licences d'exportation conservées aux Archives d'État : ces dernières recensent, en effet, des expéditions dues à Gavin Hamilton en novembre 1778¹¹⁰⁰ (sculptures), en mai 1779¹¹⁰¹ (sculptures), en novembre 1779¹¹⁰² (sculptures), en janvier 1780¹¹⁰³ (tableaux) et en février 1782¹¹⁰⁴ (sculptures). Si le commerce maritime était perturbé par la guerre, il n'en était pas forcément de même pour le commerce terrestre, d'où les liens développés avec la clientèle russe, par exemple.

Si l'on note qu'un collectionneur aussi actif que Charles Townley faisait appel à plusieurs intermédiaires (Thomas Jenkins, bien entendu, mais aussi Gavin Hamilton) pour satisfaire ses attentes, la relation entre Hamilton et Lord Shelburne, titré plus tard Marquis de Lansdowne, fut particulièrement intense à partir du séjour romain de ce dernier en 1771. Hamilton fut, de fait, largement associé à la décoration de Lansdowne House¹¹⁰⁵, l'hôtel particulier londonien de l'aristocrate situé à Berkeley Square, en particulier à celle de lieux aussi emblématiques que la bibliothèque et la galerie de sculptures :

« Je viens de recevoir la lettre de Votre Seigneurie du 21 février, dans laquelle j'observe que vous êtes quelque peu mécontent de la Junon, du Marc-Aurèle et en particulier de l'Amazone. Elles ont été envoyées à une époque où près de 19 statues manquaient pour aménager la galerie de Votre Seigneurie, et je considère qu'il s'agit d'ornements appropriés dans la mesure où il est presque impossible de vous procurer un grand nombre de statues de la qualité du Méléagre, du Cincinnatus, etc. Le Capitole lui-même n'en compte que très peu du même niveau¹¹⁰⁶. »

Outre la flagornerie dont use Hamilton pour convaincre son interlocuteur que sa galerie de sculptures est digne de soutenir la comparaison avec un musée de réputation internationale comme celui du Palais Neuf au Capitole, on peut constater une fois de plus les difficultés rencontrées par les grands marchands d'art pour contenter des collectionneurs aussi exigeants que Lord Shelburne qui était manifestement engagé dans une véritable concurrence avec

¹⁰⁹⁹ British Library, *Cumberland Papers*, Add. MS 36 493 (lettre envoyée par James Irvine à George Cumberland et datée du 20 novembre 1782). Peut-être Irvine se réfère-t-il avant tout aux acquisitions effectuées par des collectionneurs britanniques.

¹¹⁰⁰ Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 12, fasc. 290 (licence d'exportation datée du 25 novembre 1778).

¹¹⁰¹ Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 12, fasc. 290 (licence d'exportation datée du 9 mai 1779).

¹¹⁰² Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 12, fasc. 290 (licence d'exportation datée du 17 novembre 1779).

¹¹⁰³ Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 12, fasc. 291 (licence d'exportation datée de janvier 1780).

¹¹⁰⁴ Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 12, fasc. 292 (licence d'exportation datée du 19 février 1782).

¹¹⁰⁵ Jonathan Scott, *The Pleasures of Antiquity ...*, *op. cit.*, p. 160.

¹¹⁰⁶ Ilaria Bignamini et Clare Hornsby, *Digging and dealing ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 96 (lettre envoyée par Gavin Hamilton à Lord Shelburne, datée du 13 mars 1777).

quelques-uns de ses homologues britanniques comme Charles Townley. Quant aux statues mentionnées dans ce passage, deux d'entre elles au moins (celle de Marc-Aurèle et celle de l'Amazone) avaient été découvertes par Hamilton lors des fouilles du site de Tor Colombaro en 1771¹¹⁰⁷. L'un des points sur lesquels il cherchait également, de manière répétée, à attirer l'attention de son client était la réglementation très contraignante imposée par le Vatican concernant les exportations d'antiquités de premier ordre :

« Sa Sainteté¹¹⁰⁸ semble avoir des vues très ambitieuses concernant le nouveau Musée, et les difficultés pour envoyer à l'étranger des antiquités s'accroissent de jour en jour. C'est ainsi que l'on a mis la main sur la belle statue que j'avais découverte à Albano en dépit du fait que j'avais déjà reçu ma licence signée ; c'est une chose qui ne serait jamais arrivée auparavant¹¹⁰⁹. »

Les fortes contraintes imposées aux collectionneurs et à leurs fournisseurs par la réglementation pontificale pouvaient parfois, cependant, être contournées par le recours à la corruption comme le révèle le peintre James Irvine dans une lettre envoyée, en 1781, à George Cumberland qu'il renseignait régulièrement sur l'état du marché de l'art romain :

« M. Hamilton, à ce que j'entends, a vendu une belle statue à un certain M. Barry¹¹¹⁰ pour 1 000 guinées. Je suppose qu'elle a été découverte il y a quelque temps mais tenue au secret car si le Pape se prenait à l'apprécier, il interdirait son départ de Rome et le Pape ne donnera jamais le même prix qu'un Anglais. Il faut toujours graisser la patte de l'antiquaire du Pape¹¹¹¹ pour avoir l'autorisation d'exporter quoi que ce soit de qualité¹¹¹². »

L'existence de pratiques relevant de la corruption n'est pas, en soit, très étonnante. On peut cependant constater qu'elle était connue des acteurs du marché et qu'elle permet de relativiser le caractère quasi-systématique de l'octroi des licences d'exportation qui ressort de l'étude du fonds conservé aux Archives d'État, voire d'envisager, ce qui semble être le cas ici, que certains biens pouvaient être exportés de manière tout à fait illégale, sans licence. Ce dernier cas de figure suppose, par ailleurs, une complaisance de la part du bureau de douane, donc le versement d'une somme d'argent supplémentaire.

¹¹⁰⁷ G. J. Hamilton et A. H. Smith, « Gavin Hamilton's letters ... », *op. cit.*, p. 319.

¹¹⁰⁸ Il s'agit, en l'occurrence, du pape Clément XIV, qui venait d'ouvrir au Vatican un nouveau musée de sculptures gréco-romaines destiné à devenir le Musée Pio-Clementino.

¹¹⁰⁹ Ilaria Bignamini et Clare Hornsby, *Digging and dealing ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 30 (lettre envoyée par Gavin Hamilton à Lord Shelburne, et datée du 29 janvier 1773). Il est possible que la statue à laquelle Hamilton fait allusion soit celle d'un « jeune homme restauré en tant qu'Aelius César » (cité in G. J. Hamilton et A. H. Smith, « Gavin Hamilton's letters ... », *op. cit.*, p. 320).

¹¹¹⁰ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 56-57. Il s'agit de James Hugh Smith Barry (1746-1801) qui avait acquis une statue trouvée à la Ville d'Este, représentant un Zeus assis pour une somme estimée à 1 000£.

¹¹¹¹ Il s'agit sans doute d'une allusion à Giovanni Battista Visconti, surintendant aux antiquités pontificales de 1768 à 1784.

¹¹¹² British Library, *Cumberland Papers*, Add. MS 36 493 (lettre envoyée par James Irvine à George Cumberland et datée du 10 février 1781).

Si l'acquisition de sculptures semble constituer une priorité pour Shelburne, ce dernier n'en est pas moins intéressé, comme la plupart des autres grands collectionneurs britanniques, par les tableaux de « maîtres anciens », comme on disait alors, donc datant de la Renaissance italienne. C'est ainsi qu'Hamilton lui propose, en janvier 1789, d'acquérir une « collection de tableaux comme on n'en a encore jamais importés en Angleterre, à mon avis, et que je me propose de soumettre à Votre Seigneurie de préférence à toute autre personne, ce qui est mon devoir puisque Votre Seigneurie a été de tout temps mon meilleur ami et patron¹¹¹³ ». La flagornerie, là encore, semble inspirer le ton du marchand d'art dont l'amitié avec Shelburne est autant basée sur des affinités économiques que sur des affinités artistiques. Cette lettre révèle, cependant, la raréfaction de plus en plus sensible des tableaux originaux datant du XVIIe siècle : la collection dont il est question dans ce texte se compose en effet d'œuvres du peintre Polidoro, dont le principal mérite est apparemment d'avoir été un « élève de Raphaël¹¹¹⁴ ».

La correspondance, et donc les transactions, entre Hamilton et Lord Shelburne se poursuit à un rythme assez dense au cours des années 1770 et 1780, bien que la fin de cette dernière décennie soit marquée par un ralentissement perceptible. La dernière lettre envoyée par Hamilton à son client est datée, en effet, du 10 mars 1793. Il y évoque la poursuite de ses activités archéologiques à Gabii en partenariat avec Robert Fagan¹¹¹⁵. On peut noter, par contraste, que la correspondance qu'il entretient avec Charles Townley, un autre de ses clients privilégiés, se poursuit quant à elle jusqu'à la fin de la vie d'Hamilton, la dernière lettre envoyée par ce dernier datant du 24 avril 1796¹¹¹⁶. C'est bien Townley, à en juger par la teneur des lettres comme par leur chronologie, qui semble avoir été le collectionneur le plus proche d'Hamilton au cours des trois dernières décennies du XVIIIe siècle. On peut ajouter que l'activité d'Hamilton, pour lucrative qu'elle ait été, ne peut se limiter à cette seule dimension. Le témoignage de certains de ses contemporains, en particulier celui du peintre écossais James Irvine, montre qu'il réfléchissait avant tout en peintre et en véritable connaisseur, soucieux de mettre à la disposition du public cultivé les artistes dont il appréciait particulièrement la manière :

« En ce qui concerne les nouvelles du marché de l'art (car il n'y a rien d'autre de nouveau à mentionner), la plus considérable concerne un tableau de Van Dyck que M. Hamilton a obtenu à Venise. Il s'agit du portrait équestre d'un homme en armure et je pense qu'il s'agit de ce qu'il y a de plus accompli, à ma connaissance, dans ce domaine. [...] M. Hamilton, à ce que j'entends, en demande seulement mille sequins. Si j'étais un homme fortuné, je n'hésiterais pas une demi-minute à l'acquérir. Il souhaite qu'elle reste ici car il n'y a aucun

¹¹¹³ Brendan Cassidy, sous la dir. de, *The Life and Letters ...*, op. cit., vol. 2, p. 118 (lettre n° 248, datée du 3 janvier 1789).

¹¹¹⁴ *Ibid.*, vol. 2, p. 118.

¹¹¹⁵ *Ibid.*, vol. 2, p. 196 (lettre 292).

¹¹¹⁶ *Ibid.*, vol. 2, pp. 264-266 (lettre 333).

tableau capital de lui à Rome. Si ni le Pape ni le prince Borghese ne l'achètent, personne d'autre ne le fera¹¹¹⁷. »

L'intérêt d'Hamilton pour Van Dyck ne doit pas surprendre quand on sait l'influence que le peintre flamand avait eu sur les grands portraitistes du XVIIIe siècle comme Batoni ; peut-être y a-t-il également, chez le peintre écossais, une forme d'attachement sentimental à un peintre qui s'était illustré par ses portraits du roi Charles Ier et des membres de sa famille. On constate, en tout cas, que son jugement et ses décisions financières ne sont pas seulement liés à la volonté d'optimiser le profit qui peut être tiré d'une transaction. En ce sens, la démarche d'Hamilton semble se démarquer, au moins partiellement, de celles de Thomas Jenkins ou de James Byres.

III. Les dérèglements du marché de l'art romain

Si l'on accepte de considérer le XVIIIe siècle comme étant caractérisé par une prémondialisation (ou, à tout le moins, une internationalisation) marchande, il faut prendre en compte son envers, à savoir ses flux illicites ainsi que ses perturbations liées aux aléas du contexte géopolitique. Le marché de l'art romain, qui ne peut, il faut le redire, être compris qu'en étant replacé à l'échelle internationale, a connu lui aussi ces dérèglements. Les grands marchands d'art britanniques du dernier tiers du XVIIIe siècle ont joué, là encore, un rôle essentiel, soit qu'ils en aient été à l'origine, soit qu'ils aient tenté de les gérer au mieux de leurs intérêts.

1) De la contrefaçon à la contrebande d'œuvres d'art

La pénurie d'originaux (tableaux, sculptures) a alimenté, on l'a vu, un marché tout à fait officiel de la copie d'œuvres d'art ou d'antiquités. Elle a aussi conduit, dans certains cas, à des opérations plus ou moins frauduleuses dans le but de satisfaire la demande britannique (ou de laisser croire à cette demande qu'elle avait été satisfaite) et d'optimiser le profit tiré de l'opération.

Le journal intime tenu par Joseph Farington au cours des années 1790 fourmille d'informations à la fois directes et indirectes sur l'envers du marché de l'art britannique et européen. C'est ainsi qu'il pointe, par exemple, les abus liés à la production en grand nombre de copies des tableaux de maîtres anciens à Rome. Nous y apprenons notamment que le peintre écossais Jacob

¹¹¹⁷ British Library, *Cumberland Papers*, Add. MS 36 493 (lettre envoyée par James Irvine à George Cumberland et datée du 15 mai 1782).

More, qui, comme beaucoup de ses homologues, conjugait son activité d'artiste avec celle de marchand d'art¹¹¹⁸, aurait poussé l'audace jusqu'à tenter de vendre une copie, en la faisant passer pour un original, à un membre de la famille royale :

« Quelques autres commissions de ce type lui ont permis de gagner de l'argent ; [...] et pourtant il n'a pas laissé plus de 7 000£ environ ainsi que quelques tableaux. [...] More, comme d'autres qui avaient investi dans le commerce de tableaux, a cherché à refourguer à des personnes ignorantes des tableaux qui n'étaient pas authentiques. Il a essayé de convaincre le prince Augustus d'en recommander un, dont il disait qu'il s'agissait d'un Michel-Ange, au Roi : mais Flaxman & d'autres ont convaincu le prince qu'il ne s'agissait pas d'une œuvre de ce Maître¹¹¹⁹. »

Le destin de la « Vénus Barberini » (ou, comme on l'appelle parfois, de la « Vénus Jenkins ») est encore plus emblématique de ce type de transaction. L'histoire de cette statue et de sa vente au riche collectionneur anglais William Weddell est si célèbre qu'elle a généré une véritable légende, en particulier concernant le prix auquel ce dernier l'avait acquise auprès de Thomas Jenkins. Le journal de Joseph Farington, une fois encore, constitue une source de premier ordre sur cette opération :

« Nollekens¹¹²⁰ affirme que le buste, l'une des hanches et une partie de l'une des jambes sont antiques. La tête, les bras, l'autre hanche et l'autre jambe sont modernes. Cette statue était en possession de la princesse douairière Barberini, une femme dépensière qui avait la charge des biens de son fils pendant sa minorité. [...] Cette Vénus fut vendue à un sculpteur italien¹¹²¹ pour une somme modeste ; mais la tête qui lui avait été ajoutée n'était pas en harmonie avec sa silhouette ; Jenkins regarda alors dans ses collections afin d'en trouver une qui convienne mieux et, trouvant une tête d'Agrippine recouverte d'un voile, fit ôter le voile à coups de ciseaux et arranger la tête sur le corps de la statue. C'est ainsi qu'il l'exposa de manière avantageuse et la vendit à M. Weddell, mais Nollekens n'a jamais réussi à en connaître les conditions exactes. [...] Nollekens estime que ce qui est antique est de qualité et que la statue vaut sans doute 150 à 200 livres. [...] [Jenkins] prétendit, afin de faciliter sa sortie d'Italie, que la statue était destinée au roi, suggérant qu'elle ne pouvait convenir aux collections du pape puisqu' 'il s'agissait d'un nu féminin'¹¹²². »

Ce passage a le mérite d'exposer les principaux ressorts inhérents à certaines des transactions conclues par Thomas Jenkins, contribuant d'ailleurs à la réputation sulfureuse de ce dernier. Le marché de l'art romain était en effet caractérisé par des « angles morts » dont un intermédiaire aussi habile que Jenkins pouvait profiter.

L'offre, en l'occurrence, est fournie par une famille de la noblesse romaine désargentée (la famille Barberini, qui a « donné » un pape à l'Église au siècle précédent en la personne d'Urbain VIII). La statue d'origine est mentionnée en 1738 dans un catalogue recensant les trésors des

¹¹¹⁸ Patricia R. Andrew, « Jacob More, Biography and a Checklist of Works », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 55, 1989-1990, pp. 135-139.

¹¹¹⁹ James Greig, sous la dir. de, *The Farington Diary by Joseph Farington, R.A.*, Hutchinson and Co, Londres, 1928, vol. 1, p. 120 (entrée du 9 décembre 1795). Farington était un ami proche du sculpteur John Flaxman.

¹¹²⁰ Il s'agit du sculpteur britannique Joseph Nollekens (1737-1823) qui a séjourné à Rome entre 1761 et 1770.

¹¹²¹ Il semble que ce sculpteur italien l'ait ensuite vendue à Gavin Hamilton qui l'aurait lui-même cédée à Thomas Jenkins.

¹¹²² James Greig, sous la dir. de, *The Farington Diary*, op. cit., vol. 1, pp. 124-125 (entrée datée du 19 décembre 1795).

collections d'art privées et publiques : il y est bien question d'une « statue au naturel représentant une Vénus du tronc jusqu'aux pieds¹¹²³ ». C'est en 1762 ou en 1763 que la princesse douairière aurait fait vendre la statue pour faire face à des difficultés financières et Jenkins l'aurait ensuite acquise puis fait « restaurer » (sans doute par le sculpteur Bartolomeo Cavaceppi qui participait régulièrement à ce type d'opération) afin de faciliter sa vente à un collectionneur quelque peu crédule (cf. « C'est ainsi qu'il l'exposa de manière avantageuse »). Les deux éléments les plus controversés sont bien entendu la question du prix acquitté par Weddell et la manière dont elle fut exportée vers l'Angleterre. Le montant exact de la transaction n'a jamais été révélé par les deux principaux intéressés, à savoir le marchand et le collectionneur. Celui-ci avait pourtant fait l'objet, selon Joseph Farington, de questionnements répétés de la part de certains de ses amis : « Feu Lord Rockingham souhaitait savoir quel prix M. Weddell avait payé pour la statue, et utilisa Lady Rockingham qui était la sœur de Mme. Weddell afin qu'elle demande à cette dernière quel était le prix ; mais Mme. Weddell déclara son ignorance¹¹²⁴. » C'est ce mystère savamment entretenu qui a alimenté les estimations les plus diverses, allant de 1 000¹¹²⁵ à 4 000 livres, ce qui représente de toute manière une somme très élevée pour l'époque. Il est tout à fait possible que Weddell ait procédé, en réalité, à un premier versement suivi d'une rente annuelle, à vie, au profit de Thomas Jenkins. Pour James Stourton et Charles Sebag-Montefiore, il s'agit en tout cas d'un « coup de maître pour Jenkins » qui « lui permit de recevoir ce qui est probablement la somme la plus élevée payée au cours du XVIIIe siècle par un collectionneur britannique pour une antiquité¹¹²⁶. » Il semble surtout que cette somme, quelle qu'elle soit, était très éloignée de la valeur réelle de la statue telle qu'estimée par Nollekens, lui-même sculpteur et bon connaisseur en matière d'antiquités. Quant à la manière dont elle fut exportée, elle nous informe sur un autre des moyens employés afin de contourner la législation pontificale, à savoir le mensonge pur et simple sur l'identité du destinataire. Si Nollekens et Farington ont raison d'affirmer que Jenkins avait prétendu que la statue avait été acquise pour le compte du roi George III, le marchand anglais prenait des risques sans doute calculés (en 1765, le « Vieux Prétendant » était encore en vie et la position officielle de la papauté sur la légitimité des Hanovre n'avait pas encore changé), mais qui, s'il avait été dénoncé, pouvaient lui coûter sa situation à Rome. Se pensait-il suffisamment soutenu par des alliés aussi puissants que le cardinal Albani ? Les affirmations rapportées par Farington sont-

¹¹²³ *Documenti inediti per servire alla storia dei musei d'Italia*, 1738, vol. IV, p. 48.

¹¹²⁴ James Greig, sous la dir. de, *The Farington Diary ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 125 (entrée datée du 19 décembre 1795).

¹¹²⁵ Jeremy Black, *Italy and ...*, *op. cit.*, p. 195.

¹¹²⁶ James Stourton et Charles Sebag-Montefiore, *The British as Art Collectors ...*, *op. cit.*, p. 142.

elles erronées, ce qui pourrait se concevoir au vu des inimitiés auxquelles Jenkins s'était exposé tout au long de sa carrière ?

Une chose est certaine, sur le plan matériel : aucune licence d'exportation remplie par William Weddell ou par Thomas Jenkins ne mentionne une statue analogue à la « Vénus Barberini », et encore moins une acquisition effectuée directement ou indirectement par le roi de Grande-Bretagne¹¹²⁷.

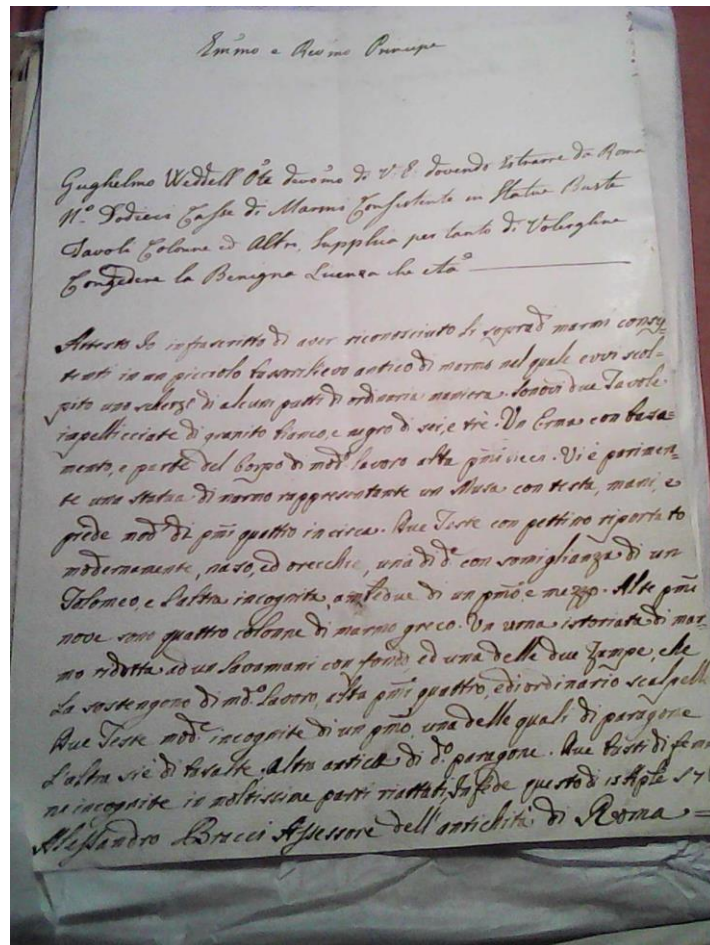


Figure 28 - Licence d'exportation soumise par William Weddell au surintendant aux antiquités pontificales, 15 avril 1765 (source : Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 11, fasc. 284).

La seule licence concernant des exportations d'antiquités à l'initiative de William Weddell ne mentionne, en effet que 12 caisses comprenant des « statues, bustes, trépièdes, colonnes et

¹¹²⁷ Cette absence ne signifie pas que le document en question n'a pas existé, mais qu'il peut être conservé dans un autre dépôt d'archives.

autres¹¹²⁸ », mais aucun des articles qui sont décrits par la suite ne correspond à la fameuse statue. Le chiffre de « douze caisses » alimente d'ailleurs la thèse selon laquelle le fonds des Archives d'État serait incomplet, puisque les historiens ayant travaillé sur la question s'accordent sur le chiffre de dix-neuf caisses¹¹²⁹. Or, la seule autre licence d'exportation soumise par William Weddell concerne des tableaux¹¹³⁰.

L'un des détournements d'œuvres d'art les plus célèbres est l'affaire des « Sept Sacrements » de Nicolas Poussin exfiltrés de Rome en toute illégalité par James Byres en 1785-1786. Cette série de sept tableaux avait été réalisée par le peintre français entre 1636 et 1643, donc en partie à Rome et en partie à Paris, pour le compte de Cassiano del Pozzo (1588-1657), antiquaire et grand collectionneur d'art italien. La série de tableaux était ensuite passée, par le biais d'un mariage, dans la famille des marquis Bonapaduli.



Figure 29 – Nicolas Poussin (1594-1665), « Le Baptême du Christ », 1641-1642 (huile sur toile, 95,5 × 121 cm, Samuel H. Kress Collection, National Gallery of Art, Washington).

James Byres n'est pas le premier à s'être intéressé à ces tableaux. Horace Walpole, homme d'État et grand collectionneur (sa demeure de Houghton Hall, dans le Norfolk, abritait alors l'une des plus belles collections d'art du pays), avait lui-même presque réussi à négocier leur

¹¹²⁸ Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 11, fasc. 284 (licence d'exportation datée du 15 avril 1765).

¹¹²⁹ Jonathan Scott, *The Pleasures of Antiquity ...*, op. cit., p. 130. Jeremy Black, *Italy and ...*, op. cit., pp. 194-195.

¹¹³⁰ Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 11, fasc. 283 (licence d'exportation datée du 9 mai 1765).

acquisition au milieu des années 1740 avant de se heurter à une interdiction pontificale de les exporter (il s'agirait, semble-t-il, du premier refus officiel de la papauté en la matière¹¹³¹). Ayant très vite compris qu'une exportation légale serait impossible, Byres a alors décidé de recourir à un stratagème exposé, en juin 1785, dans une lettre envoyée au 4^{ème} duc de Rutland :

« Il y a quelques années, vous avez exprimé un 'désir d'avoir les *Sept Sacrements*, de Nicolas Poussin, qui se trouvent au Palais Bonapaduli'. À cette époque, il était impossible de les avoir, mais je viens d'y parvenir de manière inattendue. Le prix est de deux mille livres sterling. Il semble qu'ils n'aient jamais été nettoyés ni touchés. [...] Je les obtiens du Marquis un par un, car des copies en sont effectuées et mises à leur place. Je possède à présent quatre d'entre eux et le cinquième est en train d'être copié, mais ceci se fait dans le plus grand secret, et je dois demander à Votre Seigneurie de me faire la faveur, si vous les prenez, de ne pas en parler avant qu'ils ne soient en votre possession. Si l'on savait qu'ils quittaient Rome, ils seraient certainement retenus, comme ils le furent dans le passé lorsque Sir Robert Walpole les avaient achetés, et je souhaite qu'on ne sache jamais qu'ils sont passés entre mes mains, car cela me vaudrait des ennuis dans cette ville. Si Votre Seigneurie décide de ne pas les prendre, je vous prie de ne pas mentionner cette affaire et de détruire cette lettre¹¹³². »

Il n'est pas inutile de citer cette lettre dans son intégralité car elle permet de mettre en lumière les ressorts et les enjeux de l'opération. Le procédé essentiel consiste, on l'aura compris, dans la substitution de copies avec les originaux, ces derniers étant ensuite exportés vers l'Angleterre en étant présentés comme des copies, le tout avec la complicité des propriétaires. Pour le duc, l'enjeu est évidemment de surpasser sur le terrain du collectionnisme un concurrent réputé redoutable : c'est ce que souligne avec habileté Byres, dans l'une des rares lettres où il évoque, par la suite, cette transaction : « Leur acquisition fera de votre collection la plus belle d'Angleterre¹¹³³ ». La somme de 2 000 livres est très élevée et tend à nuancer l'idée selon laquelle les collectionneurs britanniques auraient rencontré des difficultés financières au cours des années 1780, en raison des conséquences de la guerre d'Amérique. Les précautions prises par James Byres pour s'assurer du caractère confidentiel de l'entreprise s'expliquent aisément et les seuls complices, dans cette affaire, semblent avoir été le faussaire (non identifié) et le peintre Joshua Reynolds qui apparaît, à la lecture de sa correspondance, comme le principal intermédiaire, depuis l'Angleterre, entre Byres et le duc de Rutland. De fait, 9 lettres envoyées par Reynolds au duc, entre le mois de juillet 1785 et le mois de décembre 1786, évoquent cette entreprise de longue haleine. Dès le 5 juillet 1785, soit quelques semaines à peine après la première lettre de Byres, ce qui laisse à penser que ce dernier agit de manière concertée avec

¹¹³¹ www.fitzmuseum.cam.ac.uk/gallery/paintinginfo/poussininbritain.html (le Fitzwilliam Museum, où sont conservés plusieurs des tableaux de la série, est un musée dépendant de l'Université de Cambridge).

¹¹³² Historical Manuscripts Commission (HMC), *The Manuscripts of His Grace the Duke of Rutland, preserved at Belvoir Castle*, Londres, 1894, vol. 3, p. 214 (lettre envoyée par James Byres à Charles, 4^{ème} duc de Rutland, et datée du 10 juin 1785).

¹¹³³ *Ibid.*, p. 236 (lettre envoyée par James Byres à Charles, 4^{ème} duc de Rutland, et datée du 24 août 1785).

Reynolds, une lettre conseille au duc de Rutland d'accepter la transaction qui lui est proposée, insistant sur un enjeu qui devient récurrent par la suite :

« Deux mille livres sont une somme importante, qui permettra d'acquérir une œuvre d'art d'importance, plus importante peut-être qu'aucune œuvre, de nos jours, dans ce pays. Poussin fait sans aucun doute partie des tous meilleurs peintres, et avoir un tel ensemble de tableaux d'un tel artiste ne pourra que véritablement enrichir ce pays¹¹³⁴. »

Le thème de la fierté nationale qui résulterait de l'appropriation de tableaux d'une telle qualité revient, en effet, dans plusieurs des lettres de Reynolds : le 26 septembre 1785, il évoque ainsi l'idée selon laquelle ils deviendraient un véritable « trésor national¹¹³⁵ » ; le 7 septembre 1786, alors que les tableaux sont désormais arrivés, il affirme que « Rome est désormais bien plus pauvre, car l'Angleterre est plus riche qu'elle ne l'était grâce à cette acquisition¹¹³⁶ » qui prend les allures d'un acte patriotique. Cette thématique semble, en réalité, recouper celle d'une Angleterre héritière de la gloire de la Rome antique, plus digne que ne le sont les Romains contemporains, de posséder et de mettre en valeur les plus grandes œuvres d'art. On ne s'étonnera pas, par ailleurs, de l'intérêt porté à l'œuvre de Poussin qui était l'un des peintres les plus recherchés parmi les collectionneurs, d'où le prix exorbitant que Byres se croit en droit de demander pour ces tableaux. Les lettres envoyées par Reynolds au duc de Rutland nous permettent de suivre, quasiment pas à pas, les progrès de l'opération : si plusieurs d'entre elles semblent avoir pour but de faire patienter le duc, tant il est vrai que l'opération est délicate, celle du 23 juin 1786 laisse clairement entendre que les tableaux sont en route vers l'Angleterre : « Je n'ai aucune nouvelle des *Sept Sacrements*. J'espère qu'aucun accident de traversée ne s'est produit. J'espère qu'elles ont débarqué saines et sauvées¹¹³⁷. » Le passage, qui rappelle qu'une traversée maritime est toujours risquée, fait en réalité écho à une lettre envoyée dix jours plus tôt par James Byres au duc afin de le prévenir du départ de la cargaison : « À réception de votre lettre, étant en possession des sept tableaux, je les ai fait soigneusement emballer puis ai envoyé la caisse à Livourne, avec consigne de la garder en un lieu sec jusqu'à nouvel ordre¹¹³⁸. » Ce n'est que le 29 août que Reynolds peut enfin rassurer le duc et lui annoncer l'arrivée prochaine des tableaux à Londres : « J'ai le plaisir d'apprendre à Votre Seigneurie que les tableaux sont sur le fleuve, et que je les attends d'un moment à l'autre à

¹¹³⁴ John Ingamells et John Edgcumbe, sous la dir. de, *The Letters ...*, op. cit., p. 142 (lettre envoyée par Joshua Reynolds à Charles, 4^{ème} duc de Rutland, et datée du 5 juillet 1785).

¹¹³⁵ *Ibid.*, p. 151 (lettre envoyée par Joshua Reynolds à Charles, 4^{ème} duc de Rutland, et datée du 26 septembre 1785).

¹¹³⁶ *Ibid.*, p. 168 (lettre envoyée par Joshua Reynolds à Charles, 4^{ème} duc de Rutland, et datée du 7 septembre 1786).

¹¹³⁷ *Ibid.*, p. 161 (lettre envoyée par Joshua Reynolds à Charles, 4^{ème} duc de Rutland, et datée du 23 juin 1786).

¹¹³⁸ Historical Manuscripts Commission (HMC), *The Manuscripts ...*, op. cit., p. 310 (lettre envoyée par James Byres à Charles, 4^{ème} duc de Rutland, et datée du 14 juin 1786).

Leicester Fields¹¹³⁹. » Il aura donc fallu plus d'un an pour concrétiser l'opération. Le stratagème conçu par Byres a manifestement fonctionné puisque les visiteurs du palais Bonapaduli, comme en témoigne l'un des interlocuteurs de Joshua Reynolds, ont continué de croire qu'ils avaient sous les yeux des originaux de Poussin : « L'une des clauses, dit-il, de l'accord entre Byres et le Marquis était que ce dernier devait montrer les copies aux étrangers, comme à l'habitude, [...] et, j'imagine, jurer qu'il s'agissait d'originaux ; il est d'ailleurs très probable que ces copies seront revendues et que d'autres copies les remplaceront [...]»¹¹⁴⁰. »

Les dernières lettres de Reynolds sur ce sujet sont, quant à elles, révélatrices de la réception des œuvres dans le milieu des collectionneurs britanniques, ces derniers étant partagés entre admiration (des œuvres) et jalousie (vis-à-vis de l'acquéreur) :

« Wellbore Ellis Agar m'a dit qu'elles lui avaient été proposées il y a quelques années pour 1 500£ mais qu'il avait décliné cette offre sur les conseils d'Hamilton le peintre¹¹⁴¹ parce qu'il lui avait dit qu'elles étaient en mauvais état. Il est extraordinaire qu'un aussi bon connaisseur de tableaux que lui n'ait pas été capable de faire la différence entre un simple encrassement et ce qui est altéré ou endommagé [...]»¹¹⁴². »

Faut-il croire ce témoignage sur parole et prêter foi à l'accusation d'incompétence portée à l'encontre de Gavin Hamilton ou estimer que le prix que ce dernier avait tenté de négocier n'était tout simplement pas assez élevé ? Ce collectionneur, quoi qu'il en soit, n'est pas le seul à manifester un certain dépit puisque Lord Spencer, selon ses dires, « était le suivant sur la liste¹¹⁴³ » au cas où le duc de Rutland avait décliné l'offre de James Byres. La transaction est un véritable coup de maître pour l'aristocrate, dont la collection d'art semble désormais comparable sinon supérieure à celle du duc d'Orléans¹¹⁴⁴, qui faisait alors autorité, et pour le marchand qui démontre sa capacité à soutenir la concurrence avec Thomas Jenkins sur le marché de l'art romain. L'affaire est également révélatrice, une fois encore, du fonctionnement réticulaire d'un marché de l'art européen organisé par une série d'acteurs jouant des rôles complémentaires, Joshua Reynolds ayant été en l'occurrence un intermédiaire indispensable entre Byres et le duc de Rutland.

2) *Le collectionnisme britannique confronté à la guerre de course*

¹¹³⁹ John Ingamells et John Edgcumbe, sous la dir. de, *The Letters ...*, *op. cit.*, p. 165 (lettre envoyée par Joshua Reynolds à Charles, 4^{ème} duc de Rutland, et datée du 29 août 1786). Les tableaux ont finalement été débarqués le 7 septembre 1786.

¹¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 173 (lettre envoyée par Joshua Reynolds à Charles, 4^{ème} duc de Rutland, et datée du 4 octobre 1786).

¹¹⁴¹ Il s'agit bien entendu de Gavin Hamilton.

¹¹⁴² *Ibid.*, p. 173.

¹¹⁴³ *Ibid.*, p. 173.

¹¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 173.

Le 7 janvier 1779 se produit un événement qui peut apparaître anecdotique, mais qui, en réalité, est très révélateur du contexte dans lequel opèrent alors marchands d'art et collectionneurs britanniques : le *Westmorland*, un navire britannique de 300 tonneaux parti quelques jours plus tôt du port de Livourne, avec un équipage de 60 hommes et 22 canons, est arraisonné au large de la côte espagnole par deux bâtiments français, le *Caton* et le *Destin* ; le lendemain, les trois navires arrivent dans le port espagnol de Malaga où le *Westmorland* et son équipage sont placés aux arrêts¹¹⁴⁵. Or, la cargaison du *Westmorland* n'est pas ordinaire puisque le navire transporte notamment 23 caisses contenant des statues de marbre, 35 caisses contenant des fragments de marbre et 22 caisses contenant des gravures (107), des livres (294), des cartes (49) et des tableaux (59). Au total, selon une estimation faite à l'époque, la valeur de cette cargaison était de 100 000£, étant entendu que les œuvres d'art en représentaient l'essentiel¹¹⁴⁶. Cet incident illustre donc deux phénomènes importants et interdépendants : la prémondialisation économique, essentiellement fondée ici sur des flux de biens culturels, et l'insécurité maritime en Méditerranée comme dans l'Atlantique, dans le contexte de la guerre d'Amérique. Depuis quelques mois, en effet, la France est officiellement en guerre contre la Grande-Bretagne, apportant son soutien aux colonies britanniques d'Amérique du Nord dans leur guerre d'indépendance ; il s'agit, pour Louis XVI, de tenter de laver l'affront subi par son royaume lors de la Guerre de Sept-Ans¹¹⁴⁷. Dans ce contexte, le recours à la guerre de course est l'un des moyens les plus usités, dans les deux camps, dans le but d'affaiblir l'adversaire. Le *Westmorland*, d'ailleurs, était muni d'une « lettre de marque » obtenue le 20 août 1778¹¹⁴⁸ par son capitaine, Willis Machell, auprès de l'Amirauté, ce qui l'autorisait à pratiquer ce type de tactique. Entre 1777 et 1783, 2 676 navires britanniques au total (dont le *Westmorland*) obtinrent la même autorisation¹¹⁴⁹.

La nouvelle de la capture du *Westmorland* fut très rapidement connue en Italie comme en Grande-Bretagne puisque Thomas Jenkins en avertit, dès le mois de février 1779, l'un de ses principaux clients, Charles Townley, qui possédait plusieurs des antiquités transportées par le navire :

¹¹⁴⁵ Antonio Pinelli, *Souvenir. L'industria dell'antico e il Grand Tour a Roma*, Rome et Bari, Editori Laterza, 2010, pp. 5-6. Aucune représentation du navire britannique, il faut le préciser, n'a été conservée.

¹¹⁴⁶ Maria Dolores Sanchez-Jauregui et Scott Wilcox, « The *Westmorland* : Crates, contents and owners », in Maria Dolores Sanchez Jauregui et Scott Wilcox, sous la dir. de, *The English Prize ...*, op. cit., p. 13.

¹¹⁴⁷ Élise Marienstras et Naomi Wulf, *Révoltes et révolutions en Amérique*, Paris, Atlande, 2005, p. 84.

¹¹⁴⁸ Maria Dolores Sanchez-Jauregui et Scott Wilcox, sous le dir. de, *The English Prize ...*, op. cit., pp. 165-166 (l'ouvrage, qui est un catalogue d'exposition, reproduit le document dont l'original est actuellement conservé aux *National Archives*, à Londres, à la cote HCA 26/33).

¹¹⁴⁹ Eleanor Hugues, « Trade and Transport : The *Westmorland* in context », in Maria Dolores Sanchez Jauregui et Scott Wilcox, sous la dir. de, *The English Prize ...*, op. cit., pp. 33-34.

« Cher Monsieur, vous aurez probablement entendu dire, avant la réception de cette lettre, que le *Westmorland* qui contenait votre caisse N^o. 22 à bord, avec les deux divinités, a été capturé par un vaisseau français de 74 canons et amené à Malaga ; j'écris à notre consul là-bas par le courrier de ce jour et mentionne votre caisse, le priant d'user de toute son influence pour empêcher qu'elle soit ouverte ou vendue, et ce jusqu'à ce qu'il reçoive des directives de votre part [...]»¹¹⁵⁰.

Charles Townley n'était d'ailleurs pas le seul client de Jenkins à avoir confié au *Westmorland* le transport de certains de ses biens ; une lettre du marchand anglais au comte de Dartmouth, datée du 2 septembre 1778¹¹⁵¹, évoque certaines des œuvres expédiées de Rome au nom du fils de l'aristocrate, le jeune Lord Lewisham. Il est intéressant de noter, au passage, que Jenkins a su conserver, vingt-cinq ans après leur première rencontre, des liens d'affaires avec Dartmouth. L'incident met donc en lumière les risques liés aux flux maritimes de biens culturels entre l'Italie et la Grande-Bretagne en temps de guerre : la guerre, on le sait, ne perturbe pas seulement les flux de voyageurs à travers l'Europe de l'Ouest, ces derniers ayant tendance à se réduire, mais aussi certaines des logiques liées au Grand Tour telles que l'exportation d'œuvres d'art et d'antiquités, ou de souvenirs des différentes étapes du périple. L'appropriation de la cargaison du *Westmorland* par un navire ennemi, il faut le préciser, n'a rien d'illégal dans le cadre de la guerre de course et la question fut d'ailleurs tranchée devant un tribunal de Malaga le 9 janvier 1779¹¹⁵². Dès lors, la seule manière pour les propriétaires lésés de tenter de recouvrer leurs biens était le recours à la voie diplomatique, ce qui explique l'allusion de Jenkins au consul britannique basé à Malaga dans sa lettre à Charles Townley datée de février 1779. Cette situation met de nouveau en lumière le problème que pose l'absence d'un ambassadeur permanent de la Grande-Bretagne à Rome, ce qui conduit chacun des acteurs impliqués dans l'affaire à utiliser son réseau interpersonnel dans le but de faire valoir ses droits : c'est le cas, en particulier, du père John Thorpe qui n'hésite pas à faire appel à l'ambassadeur de la couronne d'Espagne à Rome, José Nicolas de Azara¹¹⁵³, afin de récupérer une mystérieuse boîte qui se trouve sur le *Westmorland*¹¹⁵⁴. Le contenu en est très particulier puisqu'elle contient les reliques d'un saint, destinées à la chapelle privée de Lord Arundel, au château de

¹¹⁵⁰ Ilaria Bignamini et Clare Hornsby, *Digging and dealing ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 114 (lettre envoyée par Thomas Jenkins à Charles Townley et datée de février 1779).

¹¹⁵¹ Historical Manuscripts Commission (HMC), *The Manuscripts of the Earl ...*, *op. cit.*, p. 243 (lettre envoyée par Thomas Jenkins à William Legge, comte de Dartmouth, et datée du 2 septembre 1778).

¹¹⁵² Maria Dolores Sanchez-Jauregui et Scott Wilcox, « The Westmorland : Crates, ... », in Maria Dolores Sanchez-Jauregui et Scott Wilcox, sous la dir. de, *The English Prize ...*, *op. cit.*, p. 13.

¹¹⁵³ En 1779, Azara porte encore le titre de « procureur général » d'Espagne à Rome ; il n'a reçu officiellement le titre d'ambassadeur qu'en 1785. Il n'en reste pas moins qu'aux yeux des voyageurs britanniques qui le rencontrent à Rome à cette période, comme Thomas Pelham, il est le représentant officiel de la cour de Madrid.

¹¹⁵⁴ Brian Allen, « The Capture of the Westmorland and the Purchase of Art in Rome in the 1770s », in Paolo Coen, sous la dir. de, *The Art Market in Rome ...*, *op. cit.*, p. 191.

Wardour¹¹⁵⁵. Plusieurs des caisses, par ailleurs, contenaient des œuvres et des objets appartenant à l'un des frères du roi George III, le duc de Gloucester¹¹⁵⁶. D'une manière plus générale, la cargaison du *Westmorland* est emblématique des achats effectués pas les voyageurs britanniques, en particulier les plus riches d'entre eux, lors de leur voyage d'Italie : Jonathan Yarker et Clare Hornsby évoquent même l'idée selon laquelle elle représenterait « une photographie de l'état du marché [de l'art] à l'époque¹¹⁵⁷ », en particulier en raison de l'absence de tableaux originaux de « maîtres anciens », reflétant la pénurie relative dans ce domaine sur le marché romain de la fin des années 1770. L'inventaire des caisses embarquées sur le navire montre, en effet, la présence de plusieurs portraits de voyageurs peints par le célèbre Pompeo Batoni (ceux de Francis Basset et de George Legge, Lord Lewisham, en particulier¹¹⁵⁸), d'un grand nombre de copies de tableaux de maîtres exposés dans les grandes collections publiques ou privées de Rome (dont, assez logiquement au vu du goût des collectionneurs britanniques, une série de reproductions de l'*Aurore* de Guido Reni, au palais Rospigliosi¹¹⁵⁹), ainsi que de sculptures et fragments en marbre destinés à orner les demeures familiales des voyageurs (c'est ainsi que plusieurs des caisses contenaient des fragments de marbre composant un encadrement de cheminée pour la résidence londonienne du duc de Gloucester¹¹⁶⁰), ... Ce souhait de rapporter ce qu'il est convenu d'appeler des souvenirs de leur séjour romain est l'une des caractéristiques du Grand Tour, et c'est aussi en cela que la cargaison du *Westmorland* constitue un exemple représentatif. Une dizaine d'années plus tôt, le jeune Lord Kildare, sur le point de quitter Rome, écrivait ainsi à sa mère qu'il avait « une caisse à envoyer en Irlande, contenant plusieurs gravures et ouvrages sur les antiquités, qui seraient trop encombrants à transporter avec moi. Il y a là les gravures de certains des tableaux les plus célèbres de Rome¹¹⁶¹. » Le jeune homme, comme en témoigne sa correspondance, n'est pas véritablement un amateur d'art et les reproductions qu'il mentionne ont une valeur essentiellement symbolique ; en cela, on

¹¹⁵⁵ José M. Luzon Nogué, « A Crate of Saints' Relics », in Maria Dolores Sanchez-Jauregui et Scott Wilcox, sous la dir. de, *The English Prize ...*, op. cit., pp. 154-161.

¹¹⁵⁶ Maria Dolores Sanchez-Jauregui et Scott Wilcox, sous la dir. de, *The English Prize ...*, op. cit., pp. 258-265 (la deuxième partie de l'ouvrage présente l'ensemble des biens dont les propriétaires ont pu être identifiés : les pages en question détaillent donc le contenu des caisses marquées aux initiales du duc).

¹¹⁵⁷ Jonathan Yarker et Clare Hornsby, « Buying Art in Rome ... », in Maria Dolores Sanchez-Jauregui et Scott Wilcox, sous la dir. de, *The English Prize ...*, op. cit., p. 81.

¹¹⁵⁸ Ces deux portraits sont actuellement conservés et exposés au Musée du Prado à Madrid dans la mesure où, comme la majeure partie de la cargaison, ils ont été appropriés par les autorités espagnoles. Cf. Annexe 7, p. 578.

¹¹⁵⁹ Maria Dolores Sanchez-Jauregui et Scott Wilcox, sous la dir. de, *The English Prize ...*, op. cit., pp. 198-199 (ces deux pages présentent l'une de ces copies, commandée par le jeune Francis Basset et actuellement conservée à la *Real Academia de Bellas Artes de San Fernando*).

¹¹⁶⁰ *Ibid.*, pp. 259-261 (les fragments en question ont manifestement été dissociés et réemployés dans différentes résidences royales espagnoles).

¹¹⁶¹ National Library of Ireland, MSS 615 (lettre envoyée par William Fitzgerald, Marquis de Kildare, à sa mère, Emily, duchesse de Leinster, et datée du 3 juin 1767).

peut penser qu'il est, lui aussi, représentatif d'un certain nombre de jeunes aristocrates britanniques accomplissant leur Grand Tour en fonction de « règles » préétablies.

En dépit de longues négociations menées au cours des années suivantes, la majeure partie de la cargaison du *Westmorland* est restée en Espagne, qu'elle ait été appropriée par le roi ou par son premier ministre, le comte de Floridablanca, ou encore remise à la *Real Academia de Bellas Artes de San Fernando*, à Madrid. L'un des rares propriétaires à avoir obtenu gain de cause, contrairement par exemple à Charles Townley, est Lord Arundel : grâce à la médiation de John Thorpe, la boîte contenant des reliques de saint lui fut, en effet, rendue en avril 1789, soit dix ans après les événements¹¹⁶².

3) *Le marché de l'art romain au temps des guerres révolutionnaires et napoléoniennes : une « zone grise » ?*

Les guerres révolutionnaires n'ont pas seulement rendu plus difficile, à partir de 1792-93, le voyage d'Italie. Elles ont également bouleversé en quelques années le fonctionnement du marché de l'art romain, écartant plusieurs acteurs britanniques de la scène tout en donnant à certains une importance nouvelle. Si l'année 1798 peut apparaître comme un tournant, avec l'exil de Thomas Jenkins et la disparition de Gavin Hamilton, la chronologie de ces bouleversements est, en réalité, plus complexe. Se pose alors une double question : Quel rôle les Britanniques ont-ils joué au cours de cette période charnière qui s'étend au moins jusqu'à la remise en cause de la paix d'Amiens, en mai 1803 ? En quoi le nouveau contexte politique et militaire a-t-il transformé l'offre et le cadre réglementaire sur le marché de l'art romain, créant ce qu'il serait convenu d'appeler une « zone grise », pleinement intégrée à cette prémondialisation tout en constituant son envers ?

a. Charles Heathcote Tatham et la fin de « l'Ancien Régime »

Charles Heathcote Tatham (1772-1842) entra au service de Henry Holland, architecte établi, travaillant pour le compte du prince de Galles, au début des années 1790. En 1794, Tatham eut grâce à lui l'opportunité de se rendre en Italie, et en particulier à Rome, où il séjourna jusqu'en juillet 1796, dans le but de poursuivre sa formation d'architecte et « acquérir des fragments

¹¹⁶² José M. Luzon Nogué, « A Crate of ... », in Maria Dolores Sanchez-Jauregui et Scott Wilcox, sous la dir. de, *The English Prize ...*, *op. cit.*, pp. 160-161.

architecturaux antiques ainsi que des moulages [...] susceptibles de servir de modèles¹¹⁶³ » dans l'aménagement en cours du palais de Carlton House, à Londres. John Ingamells rappelle par ailleurs, dans la notice biographique qu'il lui a consacrée, que Tatham n'était pas le premier assistant envoyé à Rome par Henry Holland et qu'il disposait d'une somme de 60£ par an pour financer son séjour italien, sans compter les capitaux disponibles pour effectuer des acquisitions au nom de son employeur¹¹⁶⁴.

Le séjour romain de Tatham se déroule dans un contexte peu ordinaire puisque le nombre de voyageurs commence peu à peu à décliner en raison de la situation militaire en Europe, cette dernière représentant également une menace de plus en plus pressante pour la papauté. Une lettre envoyée à Henry Holland à la fin du mois de janvier 1796 expose la situation nouvelle d'une manière très claire :

« Il n'y a presque plus aucun individu à Rome, à présent, que l'on pourrait considérer comme un Amateur, un Dilettante ou un Acquéreur, et, peut-être auriez-vous du mal à le croire, je suis au second rang, derrière le comte de Bristol qui est actuellement en voyage, sur le terrain des acquisitions - ce qui vous donne une bonne idée de la pénurie de voyageurs étrangers - la situation présente transforme en tout cas cette crise en opportunité pour acheter des œuvres d'art¹¹⁶⁵. »

Les données fournies par les Archives d'État concernant les exportations d'œuvres d'art et d'antiquités au cours des années 1790, bien qu'elles soient parcellaires, tendent à confirmer le témoignage de Tatham :

Tableau 27 - Nombre de licences d'exportation d'œuvres d'art et/ou d'antiquités soumises par des Britanniques dans les années 1790¹¹⁶⁶						
1792	1793	1794	1795	1796	1797	1798
7	0	7	0	1	4	0

Les dernières exportations effectuées par Thomas Jenkins et Gavin Hamilton, telles qu'elles sont en tout cas perceptibles dans le fonds conservé aux Archives d'État, datent de la fin de l'année 1792¹¹⁶⁷.

De fait, si le contexte offre de nouvelles opportunités en réduisant considérablement la demande, donc la concurrence sur le marché de l'art et de l'antique à Rome, Tatham a déjà

¹¹⁶³ Susan Pearce et Frank Salmon, « Charles Heathcote Tatham in Italy, 1794-1796 : Letters, Drawings and Fragments, and part of an Autobiography », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 67, 2005, p. 1.

¹¹⁶⁴ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 927.

¹¹⁶⁵ Susan Pearce et Frank Salmon, « Charles Heathcote Tatham in Italy ... », *op. cit.*, p. 54 (lettre n° 49, envoyée par Charles Heathcote Tatham à Henry Holland et datée du 30 janvier 1796).

¹¹⁶⁶ Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 13 (fasc. 297) et busta 14 (fasc. 298 et 299).

¹¹⁶⁷ Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 13 (fasc. 297).

commencé à acquérir des antiquités ainsi que des sculptures « modernes » pour le compte de Holland. En témoigne, par exemple, une lettre qu'il lui avait envoyée près d'un an plus tôt, en février 1795 :

« Il y a également une très belle pièce de facture moderne exécutée en marbre rouge antique, représentant le célèbre sarcophage de Marc Agrippa, qui décorait à l'origine l'intérieur du portique du Panthéon. J'ai ajouté deux gravures de petite taille, avec les dimensions qui vous en donneront une idée très précise. Je ne connais rien d'autre dans la Rome moderne que j'estime aussi digne d'être en votre possession que l'objet en question [...]»¹¹⁶⁸. »

Il est assez frappant de constater que Tatham, bien qu'il soit directement employé par Henry Holland, emploie un langage et des méthodes analogues à celles de marchands d'art comme Thomas Jenkins, Gavin Hamilton ou James Byres, à savoir des techniques de persuasion (cf. « rien d'autre dans la Rome moderne que j'estime aussi digne d'être en votre possession ») et l'envoi de gravures destinées à promouvoir telle ou telle acquisition potentielle. Même s'il s'agit, en l'occurrence, de convaincre un supérieur hiérarchique et non un client, on retrouve ici la fonction de conseiller éclairé qui est celle des grands marchands d'art britanniques, informés des goûts et des attentes de leur correspondant, et tentant parfois de les infléchir.

Les succès militaires des troupes françaises en Italie ne créent pas que des opportunités pour Tatham ; elles créent aussi des contraintes puisqu'il s'agit pour lui d'assurer une expédition aussi sécurisée que possible de ses acquisitions vers l'Angleterre. La dernière lettre qu'il envoie de Rome à Henry Holland, au début du mois de juillet 1796, expose à ce dernier les solutions qu'il lui a fallu imaginer pour mettre à l'abri les antiquités acquises avant de quitter la Ville Éternelle pour Venise :

« Je remercie Dieu et ma bonne étoile pour la capacité d'anticipation que j'ai démontrée en préservant la totalité de mes caisses, celles qui sont toujours à Rome et qui sont au nombre de huit ; elles sont saines et sauvées, sous le toit et la protection de l'ambassadeur vénitien - sans avoir à acquitter le moindre frais lié à un lieu de dépôt, ce qui constitue une économie appréciable. Antonio d'Este, un sculpteur vénitien qui jouit d'une très bonne réputation, est responsable de leur garde, il a signé un papier qui le spécifie, lequel a également été authentifié par mon très estimé Protecteur & ami, D. Carlo Bonomi¹¹⁶⁹. »

Alors que l'évolution de la situation militaire le contraint, comme un nombre croissant d'étrangers, à quitter Rome, Tatham a donc décidé de compter sur le privilège d'extraterritorialité dont bénéficiait en théorie l'ambassade de la République de Venise afin de protéger les biens de son employeur.

¹¹⁶⁸ Susan Pearce et Frank Salmon, « Charles Heathcote Tatham in Italy ... », *op. cit.*, p. 23 (lettre n° 15, envoyée par Charles Heathcote Tatham à Henry Holland et datée du 15 février 1795). Marcus V. Agrippa, proche de l'empereur Auguste, est à l'origine de la construction du Panthéon en 27 av. J.-C., ce qui explique l'inscription gravée au fronton de l'ancien temple.

¹¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 62 (lettre n° 53, envoyée par Charles Heathcote Tatham à Henry Holland et datée du 8 juillet 1796).

b. Les acteurs britanniques du marché de l'art romain : des départs, des maintiens, des retours

La crise militaire et politique que traverse l'Italie au cours des années 1790 a entraîné l'effacement progressif de certains des acteurs qui avaient dominé le marché de l'art pendant plusieurs décennies, en particulier de Thomas Jenkins. Ce dernier a, en réalité, pris conscience de l'incertitude de sa propre situation dès le milieu des années 1790 ainsi qu'il l'explique à Charles Townley, dans une lettre datée de septembre 1797 :

« Après une résidence au cours de laquelle il a réglé tant d'affaires pendant près de 46 ans il n'est pas facile pour un homme de se retirer ; je me prépare à cet événement depuis quelque temps, ayant en fait abandonné ma banque & bien qu'avec beaucoup de pertes j'envoie depuis trois ans les avoirs qu'il m'est possible d'envoyer en Angleterre où j'aurais pu me rendre par la voie maritime si une chance réaliste de le faire s'était présentée au cours de mon séjour à Naples au printemps dernier [...] ¹¹⁷⁰. »

Les lettres envoyées à Townley au cours de l'année 1797 ont déjà évoqué la perspective d'un départ de Rome, mais celle du 23 septembre 1797, l'une des dernières que Jenkins ait envoyée de Rome à son partenaire de longue date ¹¹⁷¹, est la plus précise sur le plan des dispositions matérielles : la vente de sa banque, qui constituait l'un des fondements de sa puissance au sein de la société romaine, est une décision majeure qui s'est sans doute imposée à Jenkins du fait des perturbations économiques et financières que connaissent les États pontificaux depuis quelques années déjà, mais aussi du fait du déclin sensible du nombre de voyageurs étrangers passant par Rome. Il semble également craindre des représailles de la part des troupes françaises en raison du rôle politique qui fut le sien : « [...] le rôle actif que j'ai joué pendant la guerre pour servir notre pays fait que l'ennemi me considère comme un agent de notre gouvernement, en conséquence de quoi je lui suis odieux et n'ai pu éviter de quitter pour la deuxième fois cette confortable résidence qui est la mienne [...] ¹¹⁷². » Il s'agit donc bien d'une fuite pour Jenkins qui semble ici relativiser un rôle, celui de quasi-ambassadeur de la couronne britannique à Rome, qui lui a pourtant valu considération et avantages matériels. Quant au « rôle actif » qu'il

¹¹⁷⁰ Ilaria Bignamini et Clare Hornsby, *Digging and dealing ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 213 (lettre envoyée par Thomas Jenkins à Charles Townley et datée du 23 septembre 1797).

¹¹⁷¹ *Ibid.*, vol. 2, p. 213 : une autre lettre envoyée à Townley, non datée, laisse supposer qu'elle a été écrite peu de temps avant le véritable départ d'Italie de Jenkins ; la toute dernière lettre qui ait été conservée (lettre n° 423 dans le recueil cité), datée du 16 avril 1798, a été écrite depuis Augsbourg, donc au cours du voyage de retour vers l'Angleterre, ce qui indique qu'il n'a pas eu d'autre choix que d'employer la voie terrestre, par le Saint-Empire, pour rejoindre son pays.

¹¹⁷² *Ibid.*, vol. 2, p. 213 (lettre envoyée par Thomas Jenkins à Charles Townley, non datée et sans indication de lieu, mais il semble bien à la lecture qu'il ne se trouve plus à Rome : on peut supposer qu'elle a été écrite au tout début de l'année 1798).

a joué depuis le début des hostilités entre la France et la Grande-Bretagne, en 1793, il reste à clarifier. Au-delà des considérations pratiques et politiques, cette lettre soulève également un enjeu identitaire en raison de l'émotion qu'exprime Jenkins à la perspective de quitter une ville où il a passé l'essentiel de sa vie d'adulte : ne se sent-il pas, au fond, plus romain qu'anglais à ce stade de sa vie ?

Le départ de Rome de Thomas Jenkins marque, ne serait-ce que sur le plan symbolique, la fin d'une époque pour la communauté britannique. James Irvine, qui se trouve alors dans la ville, ne manque pas de mentionner cet événement dans une lettre qu'il envoie à son frère en janvier 1798 :

« Les quelques voyageurs anglais qui se trouvaient ici sont partis en raison de cette malheureuse situation, mais je n'ai entendu parler d'aucun projet de départ chez ceux qui sont établis à Rome à l'exception de M. Jenkins qui avait déjà pris toutes les mesures nécessaires pour retourner en Angleterre et n'attend que la permission de traverser la France¹¹⁷³. »

Ce départ, en réalité, n'est pas le premier puisque James Byres, autre acteur de premier plan de la communauté britannique de Rome, en particulier pour les voyageurs et les artistes écossais, a fait le choix, quant à lui, de retourner dans son pays dès le mois de juin 1790¹¹⁷⁴. De fait, la dernière licence d'exportation soumise par Byres aux autorités pontificales date du mois de mai 1790¹¹⁷⁵. Pour John Ingamells, ce départ précoce, alors que la situation géopolitique de l'Europe reste relativement calme, s'expliquerait essentiellement par la volonté de rejoindre une famille éprouvée par le décès de l'un de ses frères¹¹⁷⁶. Il laisse derrière lui un « héritier », chargé de reprendre ses affaires : son neveu, Patrick Moir. Ce dernier est arrivé à Rome en 1785, mais c'est bien au printemps 1790, lorsque son oncle décide de rentrer en Écosse, qu'il commence à jouer un rôle important sur le marché de l'art et du grand-tourisme romain. Au moment de son départ, Byres avait d'ailleurs effectué un inventaire de l'ensemble des biens qu'il possédait à Rome, à son logement de la Strada Paolina¹¹⁷⁷. Le document, daté de mai 1790 et conservé à la Bibliothèque Nationale d'Écosse, s'intitule : « Inventaire des meubles dans la maison de M.

¹¹⁷³ Hugh Brigstocke, « James Irvine : A Scottish artist in Italy. Picture buying in Italy for William Buchanan and Arthur Champernowne », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 74, 2012, p. 249 (lettre envoyée par James Irvine à son frère Alexander, et datée du 20 janvier 1798).

¹¹⁷⁴ Brinsley Ford, « James Byres, Principal Antiquarian to the English Visitors to Rome », *Apollo*, juin 1974, p. 460 (Brinsley Ford cite une lettre de John Thorpe, datée du 12 juin 1790, pour dater de manière relative cet événement).

¹¹⁷⁵ Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 13, fasc. 296 (licence d'exportation datée du 26 mai 1790).

¹¹⁷⁶ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 171. James Byres, il faut le noter, a survécu à Thomas Jenkins et à Gavin Hamilton puisqu'il n'est mort qu'en 1817.

¹¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 171.

James Byres à Rome, laissé aux soins de son neveu M. Patrick Moir¹¹⁷⁸ ». À l'exception d'un séjour de quelques mois en Écosse au cours de l'année 1797, Moir demeure à Rome, où il réside à la même adresse que son oncle, jusqu'en 1805¹¹⁷⁹. Au cours de la période s'étendant de 1790 à 1803, il s'affirme comme le marchand d'art le plus actif au sein de la communauté britannique de Rome avec 38,29% des licences d'exportation conservées aux Archives d'État (soit 18 sur un total de 47¹¹⁸⁰).

Tableau 28 - Nombre de licences d'exportation soumises par Patrick Moir aux autorités pontificales (1790-1803)													
1790¹¹⁸¹	1791	1792	1793	1794	1795	1796	1797	1798	1799	1800	1801	1802	1803
3	1	3	0	4	0	1	0	0	0	0	0	3	3

L'activité de marchand de Patrick Moir, on peut le constater, se caractérise, dans ce contexte très particulier, par une certaine irrégularité : elle dépend, notamment, de ses décisions personnelles (l'absence d'activité pour l'année 1797 s'explique par son séjour en Écosse), de l'inégale intensité de la présence britannique à Rome, surtout entre 1795 et 1801, et bien entendu des aléas de la conjoncture géopolitique, la « reprise » de 1802-1803 s'expliquant largement par la signature de la paix d'Amiens.

Mais Patrick Moir n'est pas le seul Britannique à bénéficier, comme Charles Heathcote Tatham pendant une brève période, des nouvelles opportunités qui se présentent à Rome. Les sources convergent en effet pour montrer le rôle nouveau joué par des résidents de longue date qui, contrairement à Jenkins, décident de demeurer dans la Ville Éternelle, comme Alexander Day (voire, mais de manière plus limitée, Colin Morison), mais aussi par d'anciens résidents qui font leur retour, comme James Irvine.

Tableau 29 - L'inégale présence de marchands et d'amateurs d'art britanniques à Rome au cours de la « crise » de la fin du XVIIIe siècle			
1798	1799	1800	1801

¹¹⁷⁸ National Library of Scotland, Édimbourg, Moir/Byres MSS, deposit 184 B.

¹¹⁷⁹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, op. cit., p. 665.

¹¹⁸⁰ Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, buste 13 (fasc. 296 et 297) et 14 (fasc. 298, 299, 300 et 301).

¹¹⁸¹ Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 13, fasc. 296 (la première licence d'exportation soumise par Patrick Moir aux autorités pontificales est datée du 10 juin 1790, soit quelques semaines à peine après le départ de Rome de son oncle).

Colin Morison Patrick Moir Alexander Day Robert Fagan Charles Grignion William Young Ottley James Irvine (jusqu'en mai)	Colin Morison Patrick Moir Alexander Day Robert Fagan Charles Grignion (jusqu'en août) William Young Ottley (seulement au début de l'année) Pryse Lockhart Gordon (sans doute à partir d'octobre)	Colin Morison Patrick Moir Alexander Day Pryse Lockhart Gordon (début de l'année) James Irvine (à partir d'octobre)	Colin Morison Patrick Moir James Irvine Lord Bristol (janvier-juin ; fin de l'année)
---	--	--	---

Alexander Day, qui s'était établi à Rome en 1774 et y avait fondé une famille après son mariage avec Anna Maria Mattei en 1792¹¹⁸², est manifestement l'un des principaux bénéficiaires de la crise des années 1798-1801. Si son nom apparaît sur des licences d'exportation dès l'année 1797¹¹⁸³, c'est bien l'arrivée des troupes françaises à Rome, au début de l'année 1798, qui lui permet de réaliser des acquisitions et des exportations spectaculaires, n'hésitant pas à contourner toutes les règles établies pour parvenir à ses fins. Pryse Lockhart Gordon, un observateur précieux de la situation politique italienne au cours de ces années, raconte l'un des subterfuges les plus habiles auxquels l'artiste/marchand d'art eut alors recours :

« M. Day, qui est désormais bien connu à Londres grâce à ses collections d'art à Picadilly, a joué un tour ingénieux aux *savants* du bureau de douane romain. Aucun tableau ne peut être exporté de la capitale sans l'autorisation des autorités. Le célèbre tableau *Saint Grégoire avec deux anges*, de Domenichino, considéré comme son *chef d'œuvre*, était devenu la possession de cet homme, mais on pensait qu'un mystère l'entourait puisqu'il était caché dans une mansarde. Il était nécessaire, pour passer la douane, d'organiser une *mascarade*, à laquelle Cammucini, un peintre romain de talent, participa en peignant sur le tableau, *Saint Georges avec le*

¹¹⁸² John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 285.

¹¹⁸³ Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 14, fasc. 299 (licences d'exportation datées du 18 avril 1797 et du 15 octobre 1797, et portant sur des tableaux).

dragon étant choisi comme sujet adéquat. [...] Les connaisseurs *ricanèrent* dans leur manche à cause du mauvais goût du *Milord Inglese* qui envoyait à Londres une telle *croute* ; mais on supposa alors que cela était lié au fait que Saint Georges était le saint patron de l'Angleterre, et l'affaire fut conclue, le *savant* empochant la somme de trois sequins. Les deux saints descendirent le Tibre, puis furent embarqués sur un navire de guerre anglais à Civitavecchia¹¹⁸⁴. »

Si l'épisode en question n'est pas daté avec précision par l'auteur, il montre en tout cas la manière dont la contrefaçon et la corruption (ce dernier point apparaissant, dans le récit, comme tout à fait ordinaire) pouvaient permettre de contrevenir au cadre réglementaire habituel. Aucune licence d'exportation soumise par un Britannique n'étant conservée pour la période 1798-1801, on est en droit de penser, en dépit du caractère partiel du fonds des Archives d'État, que ce tableau a bel et bien été exfiltré de manière tout à fait illégale. Les règles, il faut le dire, ont changé avec la prise du pouvoir par les troupes françaises : ces dernières ont, en effet, aboli les anciennes lois contraignant les héritiers des familles aristocratiques romaines à conserver intact le patrimoine familial (y compris, donc, le patrimoine artistique) ; or ces derniers avaient tenté de faire valoir ces lois afin de limiter le prélèvement fiscal auquel les soumettait l'occupant : « [...] mais quand les Français leur imposèrent d'aussi lourdes contributions, ils déclarèrent qu'ils ne possédaient d'autres biens que le contenu de leurs palais, et que la loi féodale de Rome leur interdisait d'en disposer. Napoléon, cependant, trouva un moyen de leur rendre la liberté : il abolit cette loi¹¹⁸⁵. » C'est donc ce nouveau contexte juridique et financier qui permit à certains marchands d'art comme Alexander Day d'effectuer une série d'acquisitions inédites, en particulier en matière de tableaux de maîtres.

Pryse Lochart Gordon évalue à 25 000£ la somme accumulée par Alexander Day grâce à ses activités de marchand d'art « en l'espace de *deux ans*¹¹⁸⁶ », ce qui suppose qu'il s'agit des années 1798-1799. Au cours des années 1800 et 1801, comme en témoigne un ouvrage de William Buchanan, *Memoirs of Painting*¹¹⁸⁷, un grand nombre de tableaux importés en Angleterre grâce à l'ingéniosité d'Alexander Day furent vendus aux enchères à Londres : ces toiles, cédées par les grandes familles de l'aristocratie romaine contraintes de liquider une partie de leurs biens les plus précieux face aux exigences financières croissantes des troupes françaises¹¹⁸⁸, ne pouvaient que satisfaire la demande britannique puisqu'il s'agissait d'œuvres datant des XVI^e et XVII^e siècle :

¹¹⁸⁴ Pryse Lockhart Gordon, *Personal Memoirs, or Reminiscences of Men and Manners at Home and Abroad, During the Last Half-Century*, 1830, vol. 2, pp. 13-14 (certains mots ont été laissés en italique, comme ils le sont dans le texte de l'édition consultée). C'est du port de Ripa Grande que le tableau est manifestement parti.

¹¹⁸⁵ *Ibid.*, vol. 2, p. 12.

¹¹⁸⁶ *Ibid.*, vol. 2, p. 12.

¹¹⁸⁷ William Buchanan, *Memoirs of Painting, With a Chronological History of the Importation of Pictures by the Great Masters Into England Since the French Revolution*, Londres, 1824, vol. 2, pp. 4-10 (catalogue).

¹¹⁸⁸ *Ibid.*, vol. 2, pp. 1-2.

Tableau 30 - Principaux tableaux importés en Angleterre grâce à Alexander Day¹¹⁸⁹			
	Titien	Raphaël	Guido Reni
Nombre de tableaux	4	2	3
Origine des tableaux	Palais Colonna Villa Aldobrandini	Palais de la Villa Borghese Villa Aldobrandini	Palais Colonna

On pourrait ajouter à ces quelques exemples des œuvres d'Andrea Mantegna, Gaspard Poussin, des frères Carrache et même de Léonard de Vinci. Joseph Farington, toujours bien informé, donne dans son journal une idée de la valeur estimée de quelques-uns de ces tableaux, soit 4 000 guinées pour *Vénus et Adonis* de Titien ou pour un paysage de Gaspard Poussin¹¹⁹⁰.

James Irvine, quant à lui, est un revenant. Ce peintre écossais a résidé à Rome pendant une dizaine d'années, entre juillet 1780 et mai 1791¹¹⁹¹, tenant très régulièrement au courant George Cumberland, grâce à ses lettres, de l'état du marché de l'art romain ainsi que des nouvelles de la communauté des artistes britanniques établis dans la Ville Éternelle. Dès la fin des années 1780, il informe ainsi son correspondant et ami de son association avec un marchand d'art nommé George Manley dans le but de constituer une collection d'œuvres d'art destinée à être vendue, à son retour, en Grande-Bretagne : « Manley et moi avons fait de belles acquisitions pour notre collection qui, telle qu'elle est accrochée, remplit cinq pièces¹¹⁹² ». L'anecdote, outre qu'elle révèle l'intérêt précoce d'Irvine pour l'achat et la revente de tableaux, est révélatrice de la stratégie suivie par le peintre écossais dès son premier séjour romain : constituer un réseau local d'adjuvants avec lesquels il a maintenu, par la suite, des contacts fort utiles. Le partenariat noué avec Manley s'explique par la nécessité de disposer d'un capital conséquent pour lancer une véritable carrière de marchand d'art, ce dont Irvine avouait lui-même être dépourvu, perdant ainsi l'occasion de réaliser de belles opérations. En mai 1782, par exemple, il avait dû renoncer à acquérir une toile du peintre flamand Antoine Van Dyck dont il admirait pourtant le

¹¹⁸⁹ *Ibid.*, vol. 2, pp. 4-7.

¹¹⁹⁰ James Greig, sous la dir. de, *The Farington Diary, op. cit.*, vol. 1, p. 302 (entrée datée du 4 mars 1801).

¹¹⁹¹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 543. Au cours de cette période, il s'est absenté de Rome à plusieurs reprises afin de visiter d'autres villes d'Italie, notamment Venise en novembre 1780 ou Florence entre mars et juillet 1789. L'essentiel de son séjour s'est cependant déroulé à Rome.

¹¹⁹² British Library, Londres, Add. MS 36 496, *Cumberland Papers*, vol. VI (lettre envoyée par James Irvine à George Cumberland, datée du 3 septembre 1790).

travail : « Si j'étais un homme fortuné, je n'hésiterais pas une demi-minute à l'acheter¹¹⁹³. » Le contexte, en outre, marqué par les retombées économiques de la guerre d'Amérique, n'était guère propice aux paris risqués.

Après un premier retour en Écosse, Irvine se rend de nouveau en Italie entre décembre 1797 et mai 1798¹¹⁹⁴, puis surtout à partir d'octobre 1800¹¹⁹⁵. Cette deuxième période de sa carrière, au cours de laquelle il se livre avec succès au commerce de l'art, profitant pleinement du nouveau contexte romain, nous est notamment connue par les *Memoirs of Painting* de William Buchanan qui fut l'un de ses principaux clients, à partir de 1802¹¹⁹⁶. Si Buchanan a décidé de faire appel aux services de James Irvine, c'est que ce dernier vient de faire un coup d'éclat en important en Angleterre, pour le compte d'Alexander Gordon¹¹⁹⁷, une série de tableaux de Guido Reni qui se trouvaient jusque-là au palais Spada. Dans sa présentation de la collection Gordon, Buchanan écrit :

« Peu de temps après avoir écrit cette lettre, M. Irvine eut l'opportunité d'acquérir pour M. Gordon trois tableaux de Guido, de première importance, d'autant plus qu'ils étaient exécutés dans les trois différentes manières qu'employait ce maître d'élégance. Deux d'entre eux était la *Judith avec Holopherne* et la *Lucrèce* du palais Spada à Rome, des tableaux d'une hauteur supérieure à sept pieds et d'une largeur proportionnelle¹¹⁹⁸. »

À la lecture de ce passage, rien ne laisse penser que les tableaux en question ne seraient pas des originaux de Reni, un peintre pour lequel, on le sait, les collectionneurs britanniques avaient une prédilection toute particulière. Or, la licence d'exportation remplie par James Irvine évoque, quant à elle, des « copies » de ces deux derniers tableaux dont il est bien précisé qu'ils se trouvent au palais Spada¹¹⁹⁹ ; la valeur estimée de ces tableaux, soit « 160 *scudi* », paraît correspondre à des copies de qualité moyenne, de manière à justifier leur exportation, mais est très en-deçà de la valeur réelle de ces tableaux, ce qui peut permettre au marchand de réaliser un bénéfice substantiel. Il apparaît donc qu'Irvine est parvenu à tromper les autorités pontificales, à moins qu'il ne soit parvenu à les corrompre, pour obtenir l'exportation de ces tableaux. À partir du printemps 1802 et jusqu'en 1806 au moins, William Buchanan devient l'un des principaux clients de James Irvine qui développe et perfectionne alors son réseau

¹¹⁹³ British Library, Londres, Add. MS 36 493, *Cumberland Papers*, vol. III (lettre envoyée par James Irvine à George Cumberland, datée du 15 mai 1782).

¹¹⁹⁴ Hugh Brigstocke, « James Irvine : A Scottish Artist ... », *op. cit.*, p. 248.

¹¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 335.

¹¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 251.

¹¹⁹⁷ Qui n'est autre que le beau-frère de William Buchanan.

¹¹⁹⁸ William Buchanan, *Memoirs ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 90. Buchanan, il faut le préciser, cite dans son ouvrage de longs passages des lettres qu'il avait reçues de James Irvine alors que ce dernier séjournait en Italie.

¹¹⁹⁹ Archivio di Stato, Rome, Camerale II, Antichità e belle arti, busta 14, fasc. 300 (licence d'exportation datée du 26 mai 1802).

italien, se rendant à plusieurs reprises à Gênes (en septembre 1802, en avril 1803 et en mars-avril 1804¹²⁰⁰) et à Florence pour acquérir des tableaux susceptibles d'intéresser ses clients et entretenant depuis Rome une intense correspondance avec un informateur génois, l'amateur d'art Giovanni Battista Paroldo. Ce réseau, en partie constitué dès les années 1780, peut être en partie reconstitué à l'aide des livres de compte tenus par Irvine et récemment publiés par Hugh Brigstocke¹²⁰¹.

Tableau 31 - Le réseau romain de James Irvine (1800-1802¹²⁰²)		
Artistes/marchands	Restaurateurs de tableaux	Artisans
Giuseppe Fidanza (v. 1750-1820) Pietro Maria Vitali Polani Giovanni De Rossi Luigi Robutti Luigi Mallegni Cortini	Rouby Felice Africani Pietro Palmaroli (v. 1778-1828)	Giovanni Ferrari (encadrement) Giovanni Gallesi (encadrement) Enrico Salandri (encadrement) Vincenzo Rinaldi (caisses, emballage) Trasmondi (dorure) Fremanti (dorure) Botti (dorure)

Le nombre d'adjuvants et la diversité des services qu'ils étaient susceptibles de rendre renvoient à la fois à la complexité d'une opération comme celles qu'effectuait alors l'artiste écossais, de la prise initiale de contact avec un intermédiaire à l'envoi d'un tableau, ainsi, sans doute, qu'à l'intensité de son activité ; il faut préciser que les noms mentionnés dans ce tableau reviennent très régulièrement dans l'ensemble des listes qui ont été conservées et qui concernent les comptes d'Alexander Gordon, d'Arthur Champernowne et de William Buchanan entre 1800 et 1804.

La correspondance entre Irvine et Buchanan constitue, par ailleurs, un bon observatoire des progrès accomplis par le marchand d'art au cours de ses négociations avec une série d'acteurs, dont certains sont des collectionneurs britanniques de passage à Rome :

¹²⁰⁰ William Buchanan cite d'ailleurs dans son ouvrage des passages de certaines lettres reçues de James Irvine alors que ce dernier se trouvait à Gênes.

¹²⁰¹ Hugh Brigstocke, « James Irvine : A Scottish Artist ... », *op. cit.*, pp. 335-364.

¹²⁰² *Ibid.*, pp. 335-340. Il s'agit de la transcription du livre de comptes recensant l'ensemble des opérations financières réalisées à Rome au service d'Alexander Gordon entre octobre 1800 et novembre 1802.

« À l'intérieur [de cette lettre], j'ajoute une copie du bon de chargement pour les deux Raphaël, un autre ayant été transmis à M. Viney pour leur transport maritime. Le navire est parti deux jours après, et je peux vous informer qu'il s'agit d'un beau navire. Je vous prierai également de prendre connaissance du fait que les deux tableaux vous coûteront environ 830£, tous frais inclus, au cas où vous choisiriez de les assurer. J'ai également eu connaissance, enfin, de l'arrivée à Livourne du Parmigiano du palais Colonna et du Nicolas Poussin achetés à Sir S. Clarke¹²⁰³, mais rien de plus¹²⁰⁴. »

La question de la nécessité d'assurer ou non la cargaison peut se justifier du fait des risques inhérents au transport maritime, mais il faut noter que la période peut sembler favorable au commerce entre l'Italie et la Grande-Bretagne en raison de la paix d'Amiens conclue en mars 1802.

Il s'agit donc, on le voit, d'une période particulièrement faste pour les amateurs d'art britanniques et leurs intermédiaires basés à Rome. Outre les succès remportés par Alexander Day et James Irvine, on pourrait citer quelques exemples célèbres tels que l'acquisition et l'exportation rocambolesque de plusieurs tableaux de Claude Lorrain exposés jusque-là au palais Altieri. Cette opération, datant de 1798-1799, valut, elle aussi, à Robert Fagan et Charles Grignion de réaliser un profit très appréciable, comme le note Joseph Farington dans son *Journal*, indiquant que les deux tableaux avaient été acquis pour la somme de 500£ et revendus au très riche collectionneur britannique William Beckford of Fonthill pour la somme colossale de 6 825£¹²⁰⁵. Aucune licence d'exportation, faut-il le préciser, n'existe pour cette transaction dans le fonds conservé aux Archives d'État. Pryse Lockhart Gordon, quant à lui, raconte une anecdote qui paraîtrait difficilement crédible si elle n'était pas à replacer dans le contexte extraordinaire de la fin de l'année 1799 ou du début de l'année 1800, alors que toutes les règles ordinaires du marché de l'art romain se trouvaient subverties : « Je repérai sur l'étal d'un marchand un très beau spécimen de Titien - une « Vénus à sa toilette » ; je l'obtins pour quelques couronnes, et j'imagine qu'elle était issue du pillage des Français. Je m'en défis par la suite pour la somme de 150 guinées¹²⁰⁶. » On mesure, à ce seul exemple, à quel point la période suivant l'arrivée des troupes françaises à Rome, si elle a causé la ruine de certains acteurs établis comme Thomas Jenkins, a pu apparaître comme une sorte de parenthèse enchantée (Hugh Brigstocke parle d'un « bref âge d'or¹²⁰⁷ ») pour les marchands et les

¹²⁰³ Il s'agit de Sir Simon Haughton Clarke (1764-1832), un riche collectionneur britannique présent à Rome en 1803.

¹²⁰⁴ William Buchanan, *Memoirs ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 122 (citation d'une lettre envoyée par James Irvine à William Buchanan et datée du 8 mars 1803).

¹²⁰⁵ C. F. Bell, sous la dir. de, *Annals of Thomas Banks, sculptor, Royal Academician, with some letters from Sir Thomas Lawrence, P.R.A., to Banks's daughter*, Cambridge, Cambridge University Press, 1938, p. 132 (l'auteur cite, en réalité, des passages non publiés du *Farington Diary*, datés du 2 et du 8 mai 1799).

¹²⁰⁶ Pryse Lockhart Gordon, *Personal Memoirs ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 15.

¹²⁰⁷ Hugh Brigstocke, « James Irvine : A Scottish Artist ... », *op. cit.*, p. 249.

collectionneurs britanniques. Celle-ci prend rapidement fin, avec un nouveau cadre réglementaire imposé aux exportations d'œuvres d'art par le gouvernement pontifical : le « Chirografo Chiaramonti » de 1802. Barnaba Chiaramonti, élu pape sous le nom de Pie VII en mars 1800, était rentré dans la Ville éternelle au début du mois de juillet 1800. Dès lors, son administration décide d'édicter une législation destinée à mettre fin aux abus perpétrés pendant la brève période républicaine : le texte d'octobre 1802 concerne notamment les collections d'art privées, particulièrement concernées par la vague d'aliénations des années 1798-1802, dont un inventaire systématique devait être effectué et dont l'intégrité devait être régulièrement contrôlée par des fonctionnaires pontificaux¹²⁰⁸. L'article 2 en expose d'emblée le but : « Cette même interdiction générale d'exporter, nous voulons l'étendre également aux peintures sur bois, ou sur toile, lesquelles peuvent être des œuvres d'auteurs classiques qui se sont épanouis depuis la Renaissance des Arts [...]»¹²⁰⁹. Cette nouvelle politique de patrimonialisation ne pouvait que compliquer, sans pour autant l'anéantir, la stratégie d'acteurs aussi dynamiques que James Irvine.

Comment analyser la conjoncture artistique et économique complexe des années 1798-1803 à Rome ? Une manière assez simple serait d'évoquer une crise du marché, désorganisé et même dérégulé entre 1798 et 1801, puis une reprise permise par la parenthèse de la paix d'Amiens en 1802-1803. La réalité est plus complexe : il apparaît que le commerce de l'art n'a jamais vraiment cessé à Rome au cours de cette période et que des marchands britanniques y ont toujours été présents et actifs, parfois de manière constante (Patrick Moir, Alexander Day) ou de manière plus ponctuelle (James Irvine). C'est manifestement le commerce des tableaux, comme en témoignent les licences d'exportation ainsi que des témoignages contemporains (Pryse Lockhart Gordon) ou plus tardifs (William Buchanan), qui a caractérisé ce moment très particulier, contribuant à vider en partie les palais romains de leurs trésors picturaux, les troupes françaises ayant déjà vidé les musées pontificaux d'une partie de leurs statues les plus célèbres. Les Britanniques, il faut le noter, ne sont pas les seuls à bénéficier des opportunités nouvelles qui se présentent dans ce contexte très particulier : les licences d'exportation conservées aux Archives d'État montrent ainsi que des Français, ce qui peut sembler logique, mais aussi des Allemands, contribuaient à animer un marché fonctionnant aussi bien sur un mode régulier que sur un mode parallèle.

¹²⁰⁸ Pier Paolo Racioppi, *Arte e Rivoluzione a Roma. Città e patrimonio artistico nella Repubblica Romana (1798-99)*, Rome, Artemide, 2014, pp. 199-200.

¹²⁰⁹ *Chirografo della Santità di Nostro Signore Papa Pio VII, in data del primo Ottobre 1802, sulle antichità e belle arti in Roma, e nello Stato Ecclesiastico*, Lazzarini (imprimeur), Rome, 1802, pp. 6-7.

CONCLUSION

Les enjeux d'un séjour à Rome, quelles que soient ses motivations, sont de plusieurs ordres. Très souvent, même lorsqu'ils ne concernent pas explicitement les rapports de pouvoir(s), ils revêtent une dimension politique et une dimension identitaire. Il apparaît difficile, en effet, de considérer les stratégies commerciales d'un Thomas Jenkins, d'un Gavin Hamilton ou d'un James Byres sans prendre en compte leur appartenance « infranationale » (la force de l'identité écossaise, voire du particularisme écossais, étant particulièrement prégnante) ou leurs allégeances politiques (l'ascension fulgurante de Jenkins est ainsi largement due à sa loyauté aux Hanovre). De fait, la neutralité politique, au sens d'absence de choix explicite pour un « camp » ou pour l'autre, s'est particulièrement imposée aux voyageurs et aux artistes écossais. L'engagement politique apparaît également comme une arme à double-tranchant pour un homme comme Thomas Jenkins : s'il a incontestablement bénéficié de son positionnement sur la scène politique romaine, il en a aussi pâti ; comment expliquer autrement le parfum de soufre persistant qui entoure ce personnage tout au long de sa carrière, sinon par les soupçons alimentés par les jacobites et leurs sympathisants ? Ses méthodes commerciales parfois contestables ont également contribué à le disqualifier auprès de certains artistes ou de certains collectionneurs, mais il était loin d'être le seul marchand d'art à recourir à des méthodes para-légales, voire même illégales, pour parvenir à ses fins.

La question confessionnelle, sous la forme du clivage entre catholiques et protestants, a également divisé la communauté britannique de Rome. Si la majeure partie des Britanniques de Rome sont des « hérétiques », pour reprendre les catégories utilisées par le clergé paroissial dans la tenue des registres d'états des âmes, un certain nombre de catholiques ont joué un rôle non négligeable au cours de leur séjour à Rome, qu'ils aient été membres du clergé catholique (l'abbé Peter Grant et le père John Thorpe, tous deux jésuites), antiquaires et marchands d'art (James Byres) ou collectionneurs (Charles Townley). Or ces catholiques apparaissent comme une minorité agissante au sein d'une communauté qui est elle-même minoritaire (sur le plan national et sur le plan confessionnel), ce qui n'a pu qu'alimenter des formes de concurrence dans le champ politique comme dans le champ culturel ; le témoignage du peintre gallois Thomas Jones sur la constitution, au sein du groupe des artistes britanniques, de factions rivales, l'une se regroupant autour de Thomas Jenkins, anglais, hanovrien et protestant, et l'autre autour

de James Byres, écossais, de sensibilité jacobite et catholique, en fournit un exemple parmi d'autres¹²¹⁰.

On peut, pour terminer, insister sur la notion de réseau, mise en avant par Jason M. Kelly dans ses travaux sur les liens entre collectionneurs et intermédiaires britanniques. C'est ainsi qu'il invite les chercheurs, dans un article analysant le rôle de James Russell à Rome entre le début des années 1740 et le début des années 1760, à considérer « les communautés de grands-touristes et d'expatriés comme des extensions des réseaux sociaux du pays d'origine¹²¹¹. » Mise à l'épreuve des faits et des témoignages, cette notion de réseau semble particulièrement opérante pour expliquer la complexité des enjeux politiques, économiques et culturels que soulève l'étude de la communauté britannique de Rome. Il faut néanmoins, pour bien la comprendre, lui appliquer un traitement multi-scalaire : Rome, avec son « Little Westminster », est en effet l'un des pôles du marché de l'art européen, relié à d'autres pôles comme Londres ou Édimbourg par d'importants flux de marchandises (biens culturels) et de capitaux ; les routes, souvent maritimes, de cette pré-mondialisation économique et culturelle sont parfois accidentées ; la conjoncture, quant à elle, est presque toujours dépendante de la situation géopolitique européenne, de l'équilibre ou du déséquilibre de ses puissances. Au sein de ces réseaux économiques, les solidarités familiales et amicales, sociales, « supra- » ou « infranationales » ont souvent été éprouvées, ce qui explique la grande diversité des expériences de la romanité moderne pour les Britanniques du second XVIIIe siècle.

¹²¹⁰ Thomas Jones, « Memoirs ... », *op. cit.*, p. 56 (entrée du 25 décembre 1776).

¹²¹¹ Jason M. Kelly, « Letters from a young painter ... », *op. cit.*, p. 61.

TROISIÈME PARTIE
DES EXPÉRIENCES PLURIELLES DE ROME

INTRODUCTION

Le séjour à Rome est l'occasion, pour les Britanniques, de découvrir progressivement la ville dans sa matérialité ; c'est également l'occasion pour eux d'explorer son patrimoine antique et moderne, donc de confronter une image largement mythifiée aux réalités complexes de leur époque. Quel regard ont-ils porté sur les différentes strates d'un paysage urbain où le(s) passé(s) côtoie(nt) en permanence le présent ? Pour les voyageurs, qui n'ont passé que quelques semaines dans cette ville, et les résidents, qui ont disposé d'une période beaucoup plus longue pour l'appivoiser, voire se l'approprier, l'expérience a, d'évidence, été différente. Dans ce deuxième cas de figure, on peut même faire l'hypothèse de la construction de véritables « territoires du quotidien », c'est-à-dire d'espaces familiers construits par l'ensemble des déplacements d'un individu, en fonction de ses différentes activités, autour de son lieu d'habitation¹²¹². Il nous semble en effet possible d'importer ce concept, issu de la géographie sociale, dans le cadre d'une étude visant notamment à démontrer comment les résidents britanniques ont pu faire de Rome un lieu familier, dont ils ont été amenés à exploiter les ressources matérielles et symboliques. Une simple question, par exemple, à laquelle il serait intéressant d'apporter une réponse : jusqu'à quel point ont-ils investi et « nationalisé » le quartier de la Place d'Espagne dont on a pu dire qu'il était devenu grâce à eux un « Little Westminster » ?

L'autre question qui mérite d'être posée est celle de leur insertion, superficielle ou plus profonde en fonction de la durée et des mobiles de leur séjour, dans une société complexe et marquée par le cosmopolitisme. Les voyageurs britanniques y croisent aisément, on le sait, un certain nombre de compatriotes qui sont, comme eux, de passage dans la ville ou ont décidé de s'y établir durablement : les rapports privilégiés qui se nouent entre eux relèvent-ils d'une solidarité « nationale » - voire infranationale dans le cas des Écossais ou des Irlandais, notamment - ou sont-ils déterminés par des affinités sociales ? Les formes et les lieux de la sociabilité britannique doivent manifestement faire l'objet d'une étude particulière en fonction de ces deux paramètres. Postuler la prééminence de la « britannicité » dans la constitution ou la reconstitution de réseaux interpersonnels à Rome, c'est reposer la question du rôle de l'identité dans les rapports sociaux comme dans les représentations. La « britannicité » a-t-elle été renforcée par la rencontre et la confrontation avec l'étranger ? En quoi peut-on, au contraire, repérer une véritable résilience des identités « périphériques », y compris dans le contexte d'une

¹²¹² Guy di Méo, *Les territoires du quotidien*, Paris, L'Harmattan, 1996.

ville étrangère où les points communs auraient pu l'emporter sur les distinctions ? Les Britanniques ont-ils été amenés à remettre en cause une vision de l'autre - en particulier de Rome, du Romain, de l'Église romaine - qui paraît surdéterminée par une dialectique de l'archaïsme, incarné par la Rome contemporaine, et de la modernité, incarnée par leur pays d'origine, ou bien ont-ils été confortés dans leur image préconçue de la romanité par leur(s) expérience(s) ?

CHAPITRE 7 – HABITER ROME

Quelle Rome les Britanniques ont-ils habitée et pratiquée au cours de leur séjour ? Après avoir, dans un premier temps, tenté de mesurer l'intensité de leur présence sur le plan chronologique, il s'agit à présent de le faire sur le plan spatial. Pour cela, nous disposons de plusieurs types de sources. Tout d'abord, les états des âmes des paroisses romaines où cette présence fut la plus marquée, notamment celles de Sant'Andrea delle Fratte, de Santa Maria del Popolo et de San Lorenzo in Lucina. Dans le cadre de cette étude, seuls les registres des paroisses de Sant'Andrea delle Fratte et de Santa Maria del Popolo ont été dépouillés de manière régulière entre 1748 et 1803. Ceux de la paroisse de San Lorenzo in Lucina posent, en revanche, des problèmes qui rendent difficile une mise en série des données relevées sur un demi-siècle : la pratique usuelle, pour les autres paroisses, est en effet d'indiquer l'origine géographique (ville ou région d'Italie) ou la nationalité des personnes recensées, voire de donner une information sur leur religion en utilisant les termes « Eretico » ou « Protestante » ; pour celle de San Lorenzo in Lucina, en revanche, ce type d'informations n'est fourni que de manière aléatoire d'une année à l'autre. Ainsi, trouve-t-on par exemple la mention « Inglese » apposée à celle d'un nom dans le registre de l'année 1760, mais pas dans celui de l'année 1780. En outre, il y a tout lieu de penser que le « Monsù Morison »¹²¹³ qui est recensé dans le registre de 1760 désigne l'antiquaire Colin Morison, dont nous savons qu'il vivait effectivement à Rome à cette époque et qu'il avait été recensé dans la même rue deux années auparavant ; mais sa nationalité n'est pas mentionnée. Le principal signe distinctif utilisé pour les registres de cette paroisse est un C inversé inscrit dans la marge : renvoie-t-il aux catholiques n'ayant pas accompli leurs obligations religieuses à l'occasion des fêtes de Pâques ou aux non-catholiques¹²¹⁴ ? Dans la mesure où, par ailleurs, les noms étrangers sont souvent mal compris et donc déformés, on peut comprendre les difficultés méthodologiques que pose l'exploitation systématique des registres de cette paroisse. Il n'en reste pas moins que les états des âmes peuvent nous fournir de nombreuses informations et nous permettre, sur plusieurs décennies, d'identifier plusieurs manières d'habiter, de l'échelle de la ville à celle d'une rue - et même d'un immeuble. Comme nous l'avons vu, les états des âmes ne nous permettent d'appréhender que le groupe des résidents ; pour mieux cerner les conditions de vie de ces derniers et surtout

¹²¹³ AVR, Stato delle anime, paroisse San Lorenzo in Lucina, année 1760.

¹²¹⁴ C'est ainsi, par exemple, que l'état des âmes de 1770 recense au total 52 « Eretici » tandis que celui de 1780 n'en recense que 29, sans qu'il soit possible de déterminer leur nationalité pour l'une ou l'autre de ces années : certains d'entre eux sont manifestement britanniques, mais ce n'est sans doute pas le cas de tous.

celles des voyageurs, nous devons exploiter deux autres types de sources. Tout d'abord, les guides de voyage qui donnent, on l'a vu, des conseils de plus en plus précis aux futurs voyageurs sur les hôtels et les meublés dans lesquels ils pourront loger au cours de leur séjour. L'évolution de ce type d'ouvrage, sur le « long XVIIIe siècle », est assez frappante. On peut, pour s'en convaincre, citer Richard Lassels évoquant son installation en une phrase lapidaire : « Après être arrivés à Rome, nous logeâmes dans une auberge pendant trois ou quatre jours, jusqu'à ce que nous trouvions et meublions une maison qui fût plus à notre goût¹²¹⁵. » Où l'auberge en question était-elle située ? Quel fut le coût de cet hébergement provisoire ? Le lecteur de la fin du XVIIe siècle n'en saura pas plus et, sans doute, ne se posait pas la question à une époque où le voyage continental restait largement l'apanage d'une élite détachée des contingences matérielles. Thomas Nugent, cinquante ans plus tard, n'est guère plus précis puisqu'il se contente d'écrire, à la fin de la section pourtant détaillée qu'il consacre à Rome :

« Les meilleures auberges à Rome sont le *Scudo d'oro*, *Il Lion d'oro*, *La Cerena*, &, outre quelques établissements publics destinés à accueillir les ressortissants de nations particulières. Mais ceux qui souhaitent résider quelque temps ont intérêt à louer des appartements meublés, dont le coût est très raisonnable ; il est en effet possible d'être logé dans un *Palazzo*, comme disent les Italiens, ou une très belle maison meublée pour environ six guinées par mois¹²¹⁶. »

Bien que l'auteur veuille à distinguer le cas des voyageurs de celui des résidents et fournisse une indication chiffrée sur le coût moyen de l'hébergement, on ne manquera pas de noter qu'il ne donne aucun renseignement sur la localisation des auberges et des meublés dans lesquels il leur conseille de descendre. Thomas Martyn, en revanche, nomme dès le début de son ouvrage un certain nombre d'établissements ainsi que les rues dans lesquelles ils sont situés¹²¹⁷. D'une manière générale, l'ensemble des guides de voyage publiés à partir des années 1780 prennent en compte les attentes et les contraintes matérielles propres à cette nouvelle génération de voyageurs que nous avons déjà évoquée.

Nous pouvons, enfin, exploiter les informations fournies par les voyageurs et les résidents eux-mêmes dans leurs correspondances ou dans leurs récits de voyage. C'est ainsi, par exemple, que Philip Yorke précise, au dos d'une lettre envoyée à son oncle, l'adresse à laquelle tout courrier peut lui être expédié : « Chez M. Jean Dupré, Marchand de vin, sur la Place d'Espagne¹²¹⁸ ».

¹²¹⁵ Richard Lassels, *The Voyage of Italy, or a Complete Journey through Italy*, 1698 (2^{ème} édition), deuxième partie, p. 3.

¹²¹⁶ Thomas Nugent, *The Grand Tour, containing an Exact Description of most of the Cities, Towns, and Remarkable Places of Europe*, 1749, vol. 3, p. 269.

¹²¹⁷ Thomas Martyn, *The Gentleman's Guide in his Tour through Italy, with a Correct Map, and Directions for Travelling in that Country*, 1787, Préface, p. XXX.

¹²¹⁸ British Library, Add. MS 35 378 (lettre du 31 octobre 1778).

C'est en croisant et en confrontant ces différents types d'indices que nous pouvons tenter de cartographier la présence des Britanniques au sein de la Ville Éternelle.

I. Un ancrage spatial différencié au sein de la Ville Éternelle

1) À l'échelle de la ville

Tous les témoignages s'accordent sur un point : à Rome, les Britanniques se concentrent aux alentours de la Place d'Espagne, ce qui est vrai dans une large mesure. Mais la confrontation des sources disponibles fait apparaître plusieurs types d'espaces au sein desquels la « densité » de la population britannique est plus ou moins élevée, ainsi que des espaces partiellement différenciés pour les voyageurs et les résidents.

a. Les espaces de forte densité

C'est au sein du « Trident » que se concentrent une grande partie des Britanniques de Rome depuis des décennies. Il s'agit d'un espace situé dans le Rione Campo Marzio, structuré par les trois grands axes qui partent de la Place du Peuple, la Via di Ripetta, la Via del Corso et la Via del Babuino, cette dernière artère débouchant sur la Place d'Espagne (cf. Figure 30). Les Britanniques ne sont pas la seule communauté étrangère présente dans un quartier dont la population est cosmopolite en raison de la forte densité d'hôtels destinés à l'accueil des « grands-touristes » et d'ateliers d'artistes¹²¹⁹. Au sein de ce vaste espace, néanmoins, il est possible de distinguer au moins deux types de quartiers.

Le quartier des voyageurs, d'une part, correspond assez largement aux rues situées à l'ouest de la Place d'Espagne, reliant cette dernière à la Via del Corso, en particulier la Via delle Carrozze, la Via della Croce et la Via Condotti. Elles sont situées dans la paroisse San Lorenzo in Lucina. C'est là que se concentrent, traditionnellement, les hôtels ainsi que certains des meublés qui sont recommandés aux touristes par les guides de voyage publiés dans les dernières décennies du siècle. Le guide de Jérôme de Lalande, par exemple, qui connut un grand succès et fut utilisé par un certain nombre de voyageurs britanniques dont Anna Miller et James Edward Smith, indique : « Dans la *Strada de' Condotti*, on trouve plusieurs hôtels garnis, où logent les

¹²¹⁹ Olivier Michel, *Vivre et peindre à Rome au XVIIIe siècle*, Rome, École française de Rome, 1996, pp. 41, sq. (cf. « La vie quotidienne des peintres à Rome au dix-huitième siècle »).

étrangers [...] ¹²²⁰. » Thomas Martyn, quant à lui, donne davantage de détails à ses futurs lecteurs : « Il y a de nombreux hébergements de qualité à Rome, en particulier près de la Place d'Espagne, notamment chez Dupré, Benedetto, Meno, Pio, Margherita, Damon, Madame Stewart, Madame Smith Via della Croce, & ¹²²¹. » Est également évoquée, dans le guide publié par Mariana Starke, la Villa Malta, « pour une famille nombreuse ¹²²² », sur la colline du Pincio, donc dans la paroisse Sant'Andrea delle Fratte.

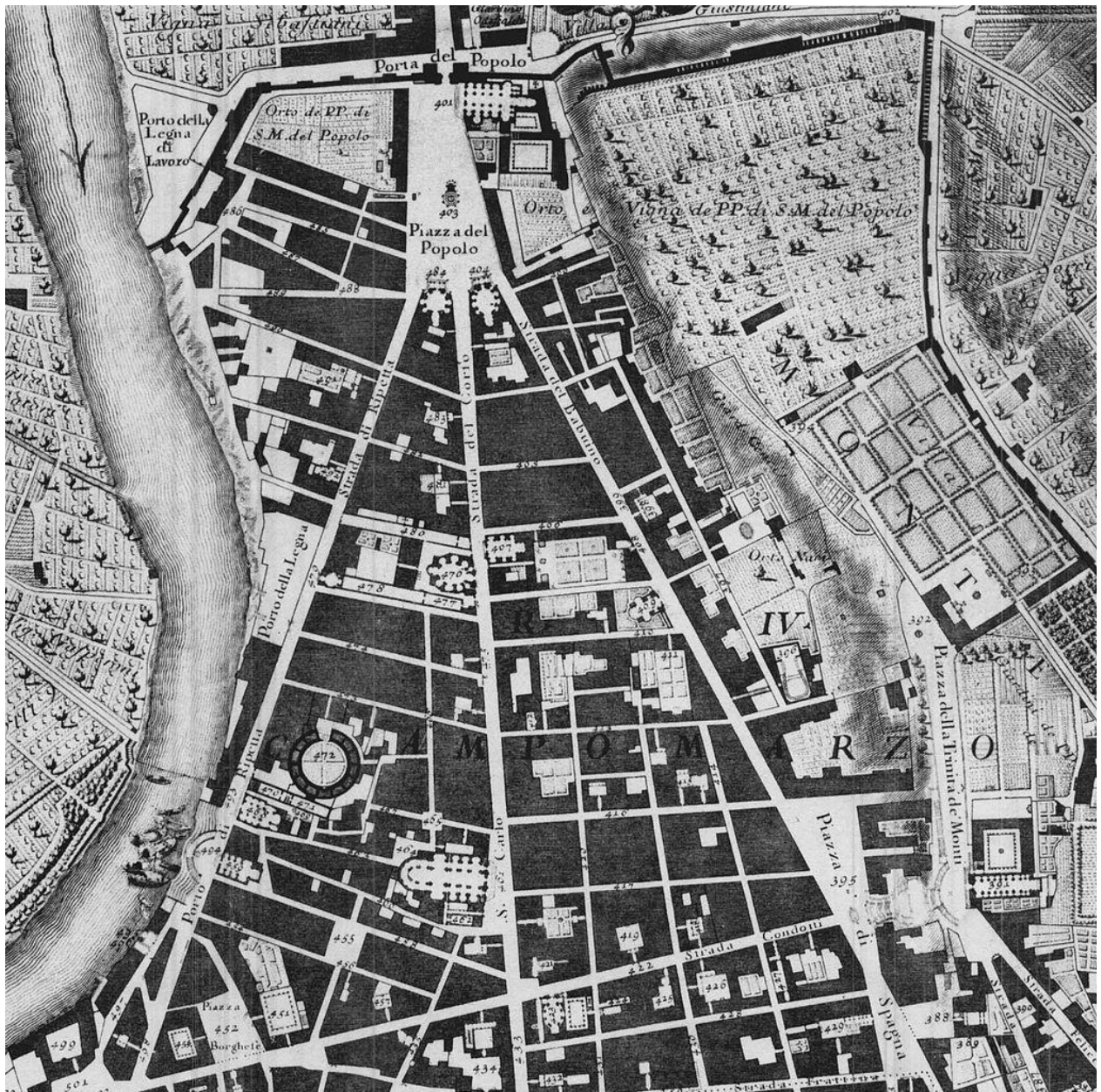


Figure 30 - Giovanni Battista Nolli, « Nuova Topografia di Roma », 1748 (extrait).

¹²²⁰ Jérôme de Lalande, *Voyage en Italie fait dans les années 1765 et 1766*, 1790 (réédition), vol. IV, p. 17.

¹²²¹ Thomas Martyn, *The Gentleman's Guide ...*, op. cit., Préface, p. XXX.

¹²²² Mariana Starke, *Letters from Italy, between the Years 1792 and 1798*, 1800, vol. 2, p. 316.

Tobias Smollett, qui a résidé à Rome à l'automne 1764, cherche à analyser les raisons de l'attractivité de ce quartier :

« Les étrangers qui arrivent à Rome descendent rarement dans les auberges publiques, mais s'installent directement dans les meublés, qui abondent dans ce quartier. La Place d'Espagne est un espace ouvert, aéré, et plaisamment situé dans un lieu élevé de la ville, immédiatement au pied de la colline du Pincio ; il est par ailleurs orné de deux belles fontaines. C'est ici que résident la majeure partie des Anglais : les appartements y sont généralement commodes et bien meublés, et les logeurs leur y proposent des repas de qualité ainsi que tout ce qui est nécessaire à la vie quotidienne¹²²³. »

Il faut rappeler également que cet espace, proche de la Place du Peuple par laquelle arrivent la plupart des étrangers, où s'est jouée dès le XVIIe siècle une lutte d'influence entre les autorités espagnoles¹²²⁴ et françaises, apparaît presque naturellement comme une enclave cosmopolite au cœur de la capitale des États de l'Église.



Figure 31 - Giovanni Battista Piranesi, « Vue de la Place d'Espagne », *Vedute di Roma*, tome 1, 1750-51 (54,4 × 79, Éditions Firmin Didot Frères, Paris, 1835-39).

¹²²³ Tobias Smollett, *Travels through France and Italy*, 1766, p. 249. La remarque de l'auteur sur les auberges publiques pourrait être nuancée en tenant compte des revenus des voyageurs en question : les artistes, par exemple, qui ne disposent souvent que de ressources limitées lors de leur arrivée, fréquentent bel et bien ces auberges.

¹²²⁴ Le Palais d'Espagne, siège de l'ambassade d'Espagne près le Saint-Siège depuis le milieu du XVIIe siècle, se trouve sur la Place à laquelle il donne son nom.

D'une manière générale, on peut constater que les témoignages des voyageurs, lorsque ces derniers mentionnent le lieu où ils ont logé, confirment l'influence que pouvait alors exercer la littérature de voyage (guides, récits publiés) ou la correspondance échangée avec d'anciens voyageurs. Lady Anna Miller indique ainsi, dès la première lettre qu'elle écrit de Rome, où elle est descendue avec son époux : « Nous sommes logés à l'Hôtel Pio, Strada della Cruce, Place d'Espagne, où nous sommes bien installés et à un prix raisonnable¹²²⁵. » L'une des raisons de la popularité de cette adresse semble être la nourriture qui y est servie, « dans le style anglais »¹²²⁶. Lors de son second séjour dans la Ville Éternelle, quelques mois plus tard, elle donne une nouvelle adresse, quoique très proche de la précédente : « Nous sommes arrivés sains et saufs ici, et nous sommes extrêmement bien logés, au prix de 16 sequins par mois pour notre appartement, et de deux sequins pour nos repas, dans la Strada della Cruce, une rue qui part de la Place d'Espagne. L'immeuble est exactement en face de chez Pio où nous avons logé il y a quelque temps¹²²⁷. » James Edward Smith choisit lui aussi de descendre dans ce dernier hôtel, comme il l'indique dans son récit de voyage : « Après avoir quitté le bureau de douane, nous nous sommes installés chez Pio, un excellent hôtel sur la Place d'Espagne, sur les recommandations de notre hôte florentin. Cet hôtel est toujours entièrement occupé par le Duc de Gloucester lorsqu'il est de passage à Rome ; mais Son Altesse Royale se trouvant alors à Naples, nous y avons facilement trouvé un logement, bien que nous ne soyons pas d'importantes personnalités¹²²⁸. » Philip Francis, quant à lui, se montre un peu moins précis : lors de son premier passage à Rome, fin août 1772, il précise qu'il est descendu chez Benedetto¹²²⁹ ; quelques semaines plus tard, après un séjour à Naples, il revient à Rome et indique seulement qu'il a « trouvé un hébergement de grande qualité » près de la Place d'Espagne¹²³⁰, sans plus de précision. Thomas Jones, enfin, évoque une « auberge allemande, sise dans la Via Condotti¹²³¹ », qui fut son premier logement romain. Ces quelques témoignages, parmi d'autres, confirment et expliquent la concentration d'une grande partie des voyageurs britanniques dans ce quartier. Ils permettent également de compléter, au moins partiellement, les lacunes des états

¹²²⁵ Anna Miller, *Letters from Italy, describing the Manners, Customs, Antiquities, Paintings, & of that Country, in the Years 1770 and 1771, to a Friend residing in France, by an Englishwoman*, 1776, vol. 2, p. 135 (lettre datée du 6 janvier 1771). L'auteur déforme manifestement le nom de la rue : il s'agit en fait de la Strada (Via) della Croce.

¹²²⁶ *Ibid.*, volume 2, p. 135.

¹²²⁷ *Ibid.*, volume 2, p. 271 (lettre du 20 mars 1771).

¹²²⁸ James Edward Smith, *A Sketch of a Tour on the Continent, in the Years 1786 and 1787, 1793*, vol. 1, p. 339.

¹²²⁹ Philip Francis, journal de voyage, BL Add. MS 40 759 (entrée du 31 août 1772).

¹²³⁰ *Ibid.* (entrée du 6 octobre 1772).

¹²³¹ Thomas Jones, *Journal de voyage à Rome et Naples, 1776-1783*, Saint-Pierre-de-Salerne, Gérard Monfort, Éditeur, 2001 pour la traduction française d'Isabelle Baudino et Jacques Carré, p. 107 (entrée du mercredi 27 novembre 1776).

des âmes de la paroisse San Lorenzo in Lucina qui ne mentionnent qu'un faible nombre de Britanniques sur la partie occidentale de la Place comme dans les rues adjacentes : à titre d'exemple, le registre de l'année 1760 n'en recense que 3 sur la Place, 2 dans la Strada Vittoria - en se rappelant que Colin Morison, dont le nom figure sur le registre, n'est pas identifié comme étant britannique - et aucun dans la Strada delle Croce¹²³². Comme on l'a vu précédemment, cette incohérence apparente montre que les états des âmes ne prenaient pas en compte les voyageurs.



Figure 32 - David Allan, « The arrival of a young traveller and his suite during the Carnival, in Piazza de' Spagna », vers 1775 (dessin au crayon, puis à l'encre sur papier, 40 × 54, Royal Collection Trust).

On peut néanmoins relever un contre-exemple, qui est celui d'Andrew Archer (1736-1778) : ce jeune aristocrate, qui effectuait alors son Grand Tour accompagné de son précepteur, John Anderson, est recensé dans l'état des âmes de la paroisse de San Lorenzo in Lucina - il réside

¹²³² AVR, Stato delle anime, paroisse San Lorenzo in Lucina, année 1760.

alors dans la Strada della Croce - à Pâques 1757 en raison de la longueur inhabituelle d'un séjour commencé en novembre 1756¹²³³.

Le dessin ci-dessus (cf. Figure 32), réalisé par le peintre écossais David Allan (1744-1796), figure parmi les représentations les plus célèbres des « grand-touristes » britanniques. Outre qu'il suggère de manière ironique la manière dont ces derniers étaient sollicités par toute une série de personnages plus ou moins recommandables - ce que confirment nombre de récits de voyage, notamment celui de Tobias Smollett¹²³⁴ -, il nous permet de localiser avec une certaine précision l'hôtel « Ville de Londres » qui était l'une des adresses recommandées aux voyageurs¹²³⁵, notamment par William Patoun qui met par écrit, au milieu des années 1760, une série de « Conseils pour le voyage en Italie » fondés sur sa propre expérience : « Quand votre Seigneurie arrivera à Rome, si elle n'a pas encore réservé un logement, elle devra demander aux postillons de la conduire à l'Hôtel de Londres sur la Place d'Espagne, la seule auberge à Rome¹²³⁶. » C'est à cet hôtel que James Adam, le jeune frère de l'architecte écossais Robert Adam, avait passé sa première nuit à Rome, avant de s'installer à la Casa Guarnieri¹²³⁷. Nous pouvons identifier l'enseigne de l'établissement à l'extrême droite de la gravure : il apparaît clairement qu'il est situé à côté de l'escalier de la Trinité des Monts, dont on peut deviner les premières marches, donc sur la partie orientale de la Place d'Espagne, ce qui signifie qu'il relevait de la paroisse Sant'Andrea delle Fratte. À l'arrière-plan, on distingue l'entrée de la Via del Babuino. David Allan connaissait fort bien ces lieux puisqu'il a résidé à Rome pendant près de dix ans, entre 1767 et 1776, et plus particulièrement dans les environs de la Place à la fin des années 1760 et au début des années 1770¹²³⁸.

Un autre témoignage permet d'identifier un dernier élément d'explication de cette concentration des voyageurs britanniques dans le quartier : l'influence des réseaux. Une lettre envoyée par le peintre Gavin Hamilton à l'un de ses principaux clients, le collectionneur Charles Townley,

¹²³³ John Ingamells, *A Dictionary of British and Irish Travellers in Italy, 1701-1800*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1997, p. 23.

¹²³⁴ Tobias Smollett, *Travels ...*, *op. cit.*, p. 249. Jeremy Black a identifié un certain nombre des « fâcheux » représentés autour de la voiture (mendiants, vendeurs de rue, prostituées, ...) dans *Italy and the Grand Tour*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2003, p. 138.

¹²³⁵ L'auberge « Ville de Londres » était dirigée par une famille française originaire d'Avignon.

¹²³⁶ William Patoun, « Advice on Travel in Italy », vers 1766, cité par John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. XLV. William Patoun est un peintre écossais qui a résidé à Rome entre juin 1762 et mai 1763.

¹²³⁷ M. Arnold, *Library of the Fine Arts, or Repertory of Painting, Sculpture, Architecture and Engraving*, vol. II, Londres, 1831, p. 176 (il s'agit d'un extrait du journal de voyage, d'ailleurs lacunaire, rédigé par James Adam lors de son « tour d'Italie », daté du mardi 24 février 1761).

¹²³⁸ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 14. David Allan a ainsi partagé un logement avec le peintre écossais James Nevey dans la Strada Felice en 1768 et 1769, puis vécu aux abords immédiats de la Place en 1773.

éclaire sans doute la naissance de l'une des adresses les plus connues des voyageurs dans les dernières décennies du siècle : Chez Margherita. Le 5 août 1774, Hamilton écrit en effet :

« [...] j'espère vous voir une fois encore à Rome, & au cas où vous viendriez avec un compagnon je dois saisir cette occasion de vous informer que Margherita, ma femme de ménage, vient de prendre le 2^{ème} appartement de la nouvelle maison de Barazzi¹²³⁹, près de chez Benedetto, qu'elle a entièrement meublé de manière très convenable afin d'accueillir des étrangers ; il se compose de sept pièces & d'une cuisine, avec une pièce au rez-de-chaussée et un grenier, ainsi que la présence avantageuse d'une remise pouvant abriter deux voitures ; le coût en serait de 20 *zecchini* par mois ; & il peut d'ailleurs être divisé de manière à recevoir une famille nombreuse ou deux personnes voyageant ensemble, selon ce qui conviendra le mieux ; comme j'ai véritablement à cœur l'intérêt de ma petite famille, & comme je souhaite qu'ils soient dans la situation de vivre sans mon soutien, je vous serais très obligé de lui recommander quelqu'un pour occuper ce nouvel appartement¹²⁴⁰ [...] »

Cette nouvelle adresse, située dans la Via Bocca di Leone, donc dans la paroisse San Lorenzo in Lucina, était tenue par Margherita Giulj, la compagne de Gavin Hamilton¹²⁴¹ : il s'agissait donc pour lui d'utiliser son vaste réseau d'anciens grand-touristes afin de fournir - voire de garantir - à cette dernière une clientèle fidèle et largement solvable. C'est ainsi, par exemple, que le jeune Lord George Herbert est amené, en septembre 1779, à s'établir malgré lui à cette adresse :

« À mon arrivée à Rome, je me suis rendu compte qu'un logement avait été réservé pour moi chez une femme nommée Margherita, contrairement au souhait qui était le mien de loger chez Don Francisco, sur la *Piazza di Spagna*. Néanmoins, comme ces arrangements avaient été décidés, d'après M. Hippisly, par Jenkins, [...] je n'ai pu faire autrement que de m'en contenter, d'autant qu'il n'y a rien à redire sur Margherita, qu'il s'agisse de la qualité de son hébergement ou de son prix. Mais je n'ai guère apprécié d'être dupé de la sorte¹²⁴². »

Les guides de voyage, qui mentionnent régulièrement cet hébergement à partir des années 1780 (c'est le cas de Mariana Starke, par exemple, au début de l'année 1798¹²⁴³), n'ont fait, somme toute, que conforter un réseau britannique qui contrôle désormais un certain nombre d'activités induites par le flux régulier de leurs compatriotes en direction de la Ville Éternelle.

Les résidents, quant à eux, occupaient un espace plus vaste au nord-ouest de la Place d'Espagne (en direction de la Place du Peuple), à l'est (en direction de la Trinité-des-Monts et de la colline du Pincio) et au sud-est (en direction de la Place Barberini). Ces quartiers correspondent assez largement aux paroisses de Santa Maria del Popolo et de Sant'Andrea delle Fratte. Ils comptent

¹²³⁹ Il s'agit du banquier Francesco Barazzi (1709-1785), bien connu des voyageurs britanniques.

¹²⁴⁰ Ilaria Bignamini et Clare Hornsby, *Digging and Dealing in Eighteenth-Century Rome*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2010, vol. 2, pp. 47-48 (lettre du 5 août 1774). La ponctuation a été adaptée car la retranscription de l'original de la lettre ne permet guère de diviser le passage en plusieurs phrases. Il peut être intéressant de préciser que Charles Townley a, en effet, effectué un nouveau séjour à Rome au début de l'année 1777.

¹²⁴¹ *Ibid.*, volume 1, p. 195.

¹²⁴² Lord Herbert, sous la dir. de, Henry, *Elizabeth and George (1734-80). Letters and Diaries of Henry, Tenth Earl of Pembroke and his Circle*, Londres, 1939, p. 261 (le passage cité est extrait d'une entrée du journal de Lord George Herbert, datée du 21 septembre 1779).

¹²⁴³ Mariana Starke, *Letters from Italy ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 61.

un certain nombre d'établissements permettant l'accueil d'étrangers pour des séjours de plusieurs semaines ou de plusieurs mois, comme la Casa Guarnieri, située au sud de la Strada di Porta Pinciana, donc dans la paroisse Sant'Andrea delle Fratte. Elle était connue de tous les étrangers de qualité à Rome, et volontiers recommandée par les membres de l'aristocratie romaine, comme en témoigne un extrait d'une lettre envoyée par le cardinal Alessandro Albani à Horace Mann :

« [le Cavaliere Francesco Guarnieri] sembloit avoit batie sa maison tout exprès, tant pour l'endroit écarté du grand bruit, tant pour l'air, qui est le meilleur de la ville, tant pour les appartements devisés de façon que plusieurs peuvent s'y trouver à leur aise, sans se gluer les uns les autres, soit enfin pour les meubles très propres dont il avait garni tous les appartements¹²⁴⁴ ».

Parmi les résidents britanniques à avoir résidé au fil des années à la Casa Guarnieri, on peut nommer Robert Adam (1755-1757¹²⁴⁵) puis son frère James (1761-1763)¹²⁴⁶.

Comme cela a été démontré précédemment, la concentration des Britanniques au sein de ces deux paroisses a varié avec le temps, mais de manière différenciée. Si les périodes de plus forte présence correspondent aux années 1750 et aux années 1790 pour la paroisse de Sant'Andrea delle Fratte, il n'en va pas de même pour celle de Santa Maria del Popolo : dans cette dernière, au contraire, les années 1750 et le début des années 1760 apparaissent comme une période de basses eaux (5 Britanniques peuvent être recensés en 1750, et 2 seulement en 1760) tandis que les années 1770 sont une période de plus forte attractivité (14 Britanniques peuvent être recensés en 1770, 11 en 1773 et 13 en 1777)¹²⁴⁷. Un constat s'impose, quoi qu'il en soit, à la lecture des états des âmes de ces deux paroisses : les artistes, qu'il s'agisse de peintres, de sculpteurs, de graveurs ou d'architectes, occupent une place très importante au sein de la « colonie » britannique de Rome. Ce n'est pas un phénomène récent : dès le début du XVII^e siècle, en effet, les artistes les plus célèbres, dont les œuvres étaient très recherchées, un siècle plus tard, par les collectionneurs, résidaient dans ces mêmes quartiers quelle que soit leur appartenance nationale. On peut citer, à titre d'exemples, le peintre français Claude Lorrain qui s'installa, à partir de 1627, dans la Via Margutta¹²⁴⁸ ; son compatriote Nicolas Poussin, qui s'installa quant à lui, en 1628, dans la Via del Babuino¹²⁴⁹ ; le peintre napolitain, Salvator Rosa,

¹²⁴⁴ John Fleming, *Robert Adam and his Circle in Edinburgh and Rome*, Cambridge, Harvard University Press, 1962, p. 151. Cette lettre, rédigée en français, est citée par l'auteur dans son orthographe d'origine. Elle n'est pas datée, mais est actuellement conservée au *Public Record Office* de Londres, dans la série des *State Papers Foreign*.

¹²⁴⁵ AVR, Stato delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, année 1756.

¹²⁴⁶ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 4.

¹²⁴⁷ AVR, Stati delle anime, paroisse Santa Maria del Popolo, années 1750, 1760, 1770, 1773 et 1777.

¹²⁴⁸ Robert Hughes, *Rome*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 2011, p. 321.

¹²⁴⁹ Jean-Jacques Lévêque, *Nicolas Poussin, le poète de la rigueur, 1594-1665*, Courbevoie, ACR Édition, 1994, p. 82. La Via del Babuino, comme la Via Margutta, est située dans la paroisse Santa Maria del Popolo.

enfin, résidait à partir des années 1630 dans la Via Gregoriana¹²⁵⁰. Au cours de la deuxième moitié du XVIIIe siècle, des artistes de premier plan y sont toujours établis, que l'on songe à Anton Raphaël Mengs, qui vit dans la Via Vittoria¹²⁵¹, ou à Angelica Kauffmann, qui réside dans la Strada Felice¹²⁵².

Plusieurs indicateurs peuvent nous aider à mettre en évidence cette tendance à la concentration des artistes britanniques dans un nombre très limité de paroisses, en particulier celles de Sant'Andrea delle Fratte et de Santa Maria del Popolo. Il est possible, par exemple, de relever et de mettre en série les adresses des artistes arrivés dans la Ville Éternelle au cours des années 1770 et 1780 ; si nous ajoutons à ces derniers les noms de quelques résidents au long cours arrivés au cours des années 1750, nous obtenons les résultats suivants à partir d'un groupe de 58 individus¹²⁵³ :

Tableau 32 - Répartition géographique des artistes britanniques ayant résidé à Rome dans les années 1770 et 1780		
Paroisse	Nombre	Pourcentage du total
Sant'Andrea delle Fratte	29	50%
Santa Maria del Popolo	25	43,1%
San Lorenzo in Lucina	14	24,1%
San Nicola in Arcione	1	1,8%
Santa Maria Maggiore	1	1,8%

Sources : John Ingamells, *A Dictionary of British and Irish Travellers in Italy, 1701-1800*, Yale University Press, 1997; AVR, Stati d'anime.

On constate le rôle secondaire de la paroisse de San Lorenzo in Lucina : si certains résidents - dont Gavin Hamilton, l'un des principaux intermédiaires britanniques de Rome - y sont établis à un moment donné, il s'agit davantage d'un espace d'accueil pour les voyageurs. Les adresses les plus fréquentes sont, par ordre décroissant : la Strada del Babuino (20 mentions), la Strada Felice (13 mentions), la Place d'Espagne (10 mentions) et la Strada Gregoriana (10 mentions).

¹²⁵⁰ Christopher Hibbert, *Rome. The Biography of a City*, Londres, Penguin Books, 1985, p. 222. La Via Gregoriana est située dans la paroisse Sant'Andrea delle Fratte.

¹²⁵¹ Située dans la paroisse San Lorenzo in Lucina.

¹²⁵² Nicola Figgis, « Irish artists in Eighteenth-Century Rome », *Irish Arts Review*, vol. 3, n° 3, automne 1986, pp. 30-31. La partie en question de la Strada Felice dépendait de la paroisse Sant'Andrea delle Fratte.

¹²⁵³ Il s'agit, bien entendu, des artistes pour lesquels nous pouvons déterminer des adresses précises. Il faut se souvenir, par ailleurs, que la plupart ont occupé plusieurs logements successifs au cours des périodes parfois très longues qu'ils ont passées à Rome.

Une étude partielle de la population britannique recensée dans la paroisse Sant'Andrea delle Fratte entre le début des années 1750 et le début des années 1790 confirme clairement cette tendance à la surreprésentation de la communauté artistique (et, en particulier, des peintres) :

Tableau 33 - Les artistes britanniques résidant dans la paroisse Sant'Andrea delle Fratte (1755-1792)				
	Peintres	Sculpteurs	Architectes	Total
1755	1	-	1	14 (14,2%)
1765	10	-	-	17 (58,8%)
1777	5	-	-	14 (35,7%)
1785	6	-	-	15 (40%)
1789	8	2	1	25 (44%)
1792	9	2	2	23 (56,5%)

Source : AVR, Stati d'anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte.

Ce poids pourrait d'ailleurs être réévalué en tenant compte du fait que certains d'entre eux sont mariés et ont des enfants : ainsi, les artistes et leurs familles représenteraient 56% de la communauté britannique pour l'année 1789 et jusqu'à 73,9% pour l'année 1792. Quelques-unes de ces figures résident à Rome sur une très longue durée, en particulier le peintre écossais James Nevay qui s'y est établi dès 1755 et est l'un des rares Britanniques à demeurer dans la ville après l'arrivée des troupes françaises en 1798 : il est identifié sur les registres pour les années 1765, 1785, 1789, 1792, 1798, 1800 et 1803¹²⁵⁴.

Il faut également rappeler que la profession des personnes recensées n'est pas toujours précisée sur les registres - mais elle l'est, le plus souvent, pour les artistes -, ce qui ne rend pas possible une étude exhaustive. Le desservant qui a rédigé l'état des âmes pour l'année 1785 s'est montré plus précis puisqu'il identifie un médecin, deux orfèvres et un serviteur¹²⁵⁵ ; mais il s'agit d'une situation exceptionnelle.

La paroisse Sant'Andrea delle Fratte accueille, enfin, un groupe très particulier de résidents : les séminaristes catholiques du *Pontificio Collegio Irlandese*, fondé en 1628. Situé dans le vicolo di San Isidoro, au sud-est de la Place de la Trinité-des-Monts et à proximité de la Place Barberini. C'est ainsi, par exemple, que l'institution héberge, pour l'année 1772, 38 personnes

¹²⁵⁴ AVR, Stati delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, années 1765, 1785, 1789, 1792, 1798, 1800 et 1803. Cf. aussi l'article biographique qui lui est consacré par John Ingamells, *A Dictionary ...*, op. cit., pp. 700-701.

¹²⁵⁵ AVR, Stato delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, année 1785.

au total : 18 *sacerdotes*, 14 *laici* (ces derniers devant correspondre aux étudiants n'ayant pas encore reçu l'ordination) et 6 *clerici*¹²⁵⁶. Les patronymes recensés indiquent clairement l'origine irlandaise de leurs détenteurs, mais aussi l'origine écossaise de certains d'entre eux (il n'est pas impossible, d'ailleurs, qu'il s'agisse de séminaristes issus de familles écossaises ayant migré en Irlande au cours du XVI^e siècle). Si d'autres séminaires catholiques destinés à des Britanniques existent à Rome, il s'agit du seul qui soit situé au cœur du territoire « colonisé » par ces ressortissants.

La période 1796-1798 marque un tournant politique dans la mesure où, on l'a vu, elle correspond à une menace militaire française de plus en plus pressante pour les États du Pape et donc, par contre-coup, pour les résidents et les voyageurs étrangers. Leur présence décroît donc, en densité, de manière très sensible, mais qu'en est-il pour les années qui suivent ? L'étude des registres d'états des âmes fait apparaître une évolution différente pour la paroisse de Sant'Andrea delle Fratte et pour celle de Santa Maria del Popolo.

Tableau 34 - Évolution du nombre de résidents britanniques à Rome (1798-1803¹²⁵⁷)				
Paroisse	Année 1796	Année 1798	Année 1800	Année 1803
Sant'Andrea delle Fratte ¹²⁵⁸	23	11	17	12
Santa Maria del Popolo ¹²⁵⁹	7	1	0	0

Si le déclin, on le voit, est net, il est à nuancer selon l'année et le quartier. Ainsi, la paroisse Sant'Andrea delle Fratte concentre-t-elle toujours une présence significative de résidents britanniques jusqu'au début des années 1800, en particulier dans certaines rues telles que la Strada Felice, la Scesa di San Giuseppe ou la Strada di San Silvestro. Le séjour prolongé de Lord Bristol, évêque de Derry, entre 1800 et 1803, dans un immeuble de la Strada Felice¹²⁶⁰ correspond largement aux nouvelles opportunités qui s'offrent aux amateurs d'œuvres d'art sur le marché romain. C'est à une disparition très rapide des Britanniques que l'on assiste, en revanche, dans la paroisse Santa Maria del Popolo, y compris dans des rues où elle était

¹²⁵⁶ AVR, Stato delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, année 1772.

¹²⁵⁷ L'année 1796 constitue un point de comparaison, d'où l'usage de l'italique pour les données la concernant.

¹²⁵⁸ AVR, Stati delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, années 1796, 1798, 1800 et 1803.

¹²⁵⁹ AVR, Stati delle anime, paroisse Santa Maria del Popolo, années 1796, 1798, 1800 et 1803.

¹²⁶⁰ AVR, Stati delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, années 1800 et 1803. Il faut noter, par ailleurs, que Lord Bristol est bien présent dès le printemps 1800, alors que la notice biographique que lui consacre John Ingamells (cf. *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 126) ne fait débiter son séjour à Rome qu'à la fin de l'année 1801.

traditionnelle, comme la Strada del Babuino, la Strada Margutta ou le nord de la Via del Corso¹²⁶¹. La seule résidente que l'on puisse identifier pour l'année 1798 est Anna Maria Jenkins, qui loge toujours sur la Via del Corso avec son époux, Giovanni Martinez¹²⁶² ; cette dernière quitte ensuite la ville (ou se déplace dans une autre paroisse) puisqu'elle est absente des registres de l'année 1800 et de l'année 1803. Ce départ des Britanniques apparaît comme une originalité : on note en effet, dans les mêmes registres, la persistance de la présence de résidents français, allemands ou autrichiens dans la paroisse Santa Maria del Popolo¹²⁶³. On peut donc en conclure à une rétraction spatiale de la présence britannique sur un périmètre limité désormais à quelques rues au sein de la paroisse Sant'Andrea delle Fratte.

b. Une présence plus diffuse

Au-delà du « Trident », dans des paroisses proches, on trouve des résidents britanniques de manière plus ponctuelle.

La paroisse Santi XII Apostoli est un cas à part puisque c'est là que se trouve le « Palazzo del Re », c'est-à-dire le siège officiel depuis 1719 de la cour des Stuart en exil¹²⁶⁴. On pourrait, en toute logique, s'attendre à trouver dans ce palais et dans ses alentours un nombre significatif de Britanniques – et, en particulier, d'Écossais. La réalité, telle que la font apparaître les sources, est bien différente, et surtout évolutive¹²⁶⁵, comme l'a montré Edward Corp : jusqu'à la fin des années 1740, le « Palazzo del Re », pour ne prendre que cet exemple, a compté au total 78 membres originaires de Grande-Bretagne¹²⁶⁶, mais aussi un certain nombre de Français (dont certains accompagnaient le « Vieux Prétendant » depuis l'époque où sa cour se trouvait établie à Saint-Germain-en-Laye) et d'Italiens ; à partir de la fin des années 1740, en raison notamment de l'échec de l'insurrection de 1745 qui éloigne tout espoir de restauration des Stuart sur le trône britannique, l'attractivité de leur cour romaine ne cesse de décliner. Edward Corp fait ainsi un bilan éclairant de la composition de la Maison du Prétendant à la fin des années 1750,

¹²⁶¹ AVR, Stati delle anime, paroisse Santa Maria del Popolo, années 1798, 1800 et 1803.

¹²⁶² AVR, Stato delle anime, paroisse Santa Maria del Popolo, année 1798.

¹²⁶³ AVR, Stato delle anime, paroisse Santa Maria del Popolo, année 1798. Ce phénomène est corroboré par le fonds des licences d'exportation d'œuvres d'art et d'antiquités, conservé à l'Archivio di Stato (présence d'acquéreurs français, allemands, ...).

¹²⁶⁴ Edward Corp, *The Stuarts in Italy, 1719-1766. A Royal Court in Permanent Exile*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, pp. 36-58. Ce chapitre, intitulé « The Palazzo del Re », détaille les conditions dans lesquelles le « Vieux Prétendant » a pris possession de cet édifice ainsi que son organisation interne, gravures et plans à l'appui.

¹²⁶⁵ *Ibid.*, pp. 356-361.

¹²⁶⁶ Au total, ces serviteurs britanniques représentent alors un peu plus de 53% du total des membres de la « Maison du Roi » sur la période du premier XVIII^e siècle.

évoquant à son propos un processus d'« italianisation » : « En 1759, alors que le roi était âgé de soixante-dix ans, seuls onze de ses propres sujets étaient encore attachés à sa cour : cinq Anglais, cinq Écossais et un Irlandais¹²⁶⁷. » Mais cela ne signifie pas que tous résidaient au palais. L'état des âmes de la paroisse Santi XII Apostoli, pour l'année 1755, ne recense en effet qu'un faible nombre de résidents britanniques : dans le palais lui-même, il n'est question que du souverain lui-même, de son secrétaire, James Edgar, de son maître d'hôtel, James Duncan, ainsi que d'un gentilhomme écossais dont le nom est manifestement déformé¹²⁶⁸. On sait, par ailleurs, que plusieurs des membres de l'entourage du Prétendant possédaient leur propre domicile.



Figure 33 - Anton Raphaël Mengs (attribué à), « James Francis Edward Stuart¹²⁶⁹ », années 1740 (huile sur toile, 74,9 × 61, Scottish National Portrait Gallery, Édimbourg).

¹²⁶⁷ *Ibid.*, p. 342.

¹²⁶⁸ AVR, Stato delle anime, paroisse Santi XII Apostoli, année 1755. Les états des âmes de cette paroisse n'ont pas fait l'objet d'une étude systématique.

¹²⁶⁹ James Francis Edward Stuart (1688-1766) se faisait appeler Jacques III par ses partisans. Pour les Britanniques loyalistes, il s'agit du « Vieux Prétendant ». Ce portrait fut réalisé au cours de la longue résidence romaine du souverain en exil.

Son médecin officiel, le docteur James Irwin, vivait ainsi avec son épouse dans la Strada Gregoriana, c'est-à-dire dans la paroisse Sant'Andrea delle Fratte : l'état des âmes de l'année 1750 mentionne en effet la présence d'un certain « Giacomo Arnini, medico », âgé de 63 ans - ce qui correspondrait bien à sa date de naissance présumée, en 1687 -, vivant dans un appartement situé dans la « Casa de Angelis » avec son épouse, prénommée « Maddalena », ainsi qu'une femme âgée de 45 ans, dont nous apprenons qu'elle est « scozzese » et « cattolica » ; sans doute s'agit-il d'une servante¹²⁷⁰. Cinq ans plus tard, nous retrouvons à la même adresse un certain « Monsù Giacomo Arnin, medico, Inglese, eretico », âgé de 68 ans, et son épouse « Maddalena »¹²⁷¹. Quant à Andrew Lumisden, qui ne devient officiellement son secrétaire qu'à la mort de James Edgar, en 1764, il habitait à quelques rues du palais, comme l'indique la correspondance privée qu'il échange avec Robert Strange, son beau-frère : « Mais au cas où la moindre erreur serait possible, je vais à présent vous donner mon adresse personnelle, que vous copierez sur un morceau de papier, et qui vous servira également d'adresse, à savoir 'En face du Palais Ciogni, Strada della Chiesa dei Lucchesi, au pied de Monte Cavallo'¹²⁷². » Cette information ne fait que confirmer ce que montrent les registres d'états des âmes de la paroisse des Santi XII Apostoli : en 1759, par exemple, Andrew Lumisden est bien recensé dans la Strada de Lucchesi, dans la « Casa di Signr. L. Pietro », au troisième étage ; il est présenté comme étant « Scozzese eretico » et âgé de 39 ans¹²⁷³, ce qui correspond à la réalité puisqu'il est né en 1720. De 1763 à 1768, cependant, Lumisden réside au « Palazzo del Re », ce qui s'explique notamment par sa succession à James Edgar¹²⁷⁴. On peut enfin citer le cas de Thomas Wagstaffe, le chapelain anglican de la cour, dont nous savons qu'il vivait sur la Place d'Espagne entre 1760 et 1770. Les états des âmes de la paroisse de Sant'Andrea delle Fratte mentionnent à plusieurs reprises sa présence au cours de cette décennie ; en 1760, par exemple, il est identifié par trois informations : « Inglese/eretico/predicante ». Résidait-il déjà à cette adresse dans les années précédentes ? L'état des âmes de 1755 mentionne bien, sur la Place d'Espagne, la présence d'un « predicante inglese », mais le nom est manifestement très déformé et ne permet pas une identification

¹²⁷⁰ AVR, Stato delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, année 1750.

¹²⁷¹ AVR, Stato delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, année 1755. Cette fois-ci, le registre précise que l'appartement occupé se trouve au 2^{ème} étage de l'immeuble.

¹²⁷² National Library of Scotland, MSS 14 260 (lettre du 8 novembre 1760).

¹²⁷³ AVR, Stato delle anime, paroisse Santi XII Apostoli, année 1759. Je remercie Marion Amblard de m'avoir transmis ces données.

¹²⁷⁴ AVR, Stati delle anime, paroisse Santi XII Apostoli, années 1763 à 1768. Je remercie Marion Amblard de m'avoir transmis ces données.

formelle, bien que l'âge mentionné aux deux dates (54 ans en 1755, 61 ans en 1760) rende l'hypothèse raisonnable¹²⁷⁵. Les gardes du palais et les domestiques employés dans les écuries du Prétendant sont, quant à eux, suisses¹²⁷⁶ ; sans doute ont-ils été mis à disposition par la cour pontificale.

La cour des Stuart ne peut donc plus être considérée comme un foyer de la présence britannique à Rome dans les années 1750 et 1760, d'autant que les héritiers potentiels du Prétendant manifestent eux-mêmes leur réticence à y vivre : le « Prince de Galles » (le « Jeune Prétendant », comme le nommaient les Britanniques loyalistes) s'en absente de manière continue entre 1744 et 1766 ; à la suite de la mort de son père, il rejoint le *Palazzo del Re*, mais finit par quitter Rome en 1774 pour s'établir à Florence¹²⁷⁷. Le cardinal d'York, quant à lui, ne vit au Palais que jusqu'en 1764, date à laquelle il le quitte pour rejoindre le Palais de la Chancellerie qui lui a été attribué par le Pape Clément XIII¹²⁷⁸.

La paroisse San Nicola in Arcione pourrait apparaître comme un pôle secondaire pour les résidents britanniques, en particulier pour les Écossais. Au sein de cette paroisse, l'actuelle via delle Quattro Fontane a en effet attiré un certain nombre d'entre eux en raison de la présence, depuis le début du XVIIIe siècle, du *Scots College*¹²⁷⁹. C'est dans ce séminaire, dirigé par des jésuites, qu'ont été formées quelques-unes des figures marquantes de la communauté britannique de Rome, notamment Peter Grant¹²⁸⁰ (1726-1735) ou Charles Erskine¹²⁸¹ (1748-1753). De manière assez étonnante, cet établissement est omis par Thomas Nugent lorsqu'il évoque la situation des séminaires fondés par des États étrangers :

« Presque chaque nation possède son séminaire ou son collège particulier à Rome, et envoie ses étudiants deux fois par jour au Collège Romain. L'*English College*, qui était auparavant un hospice destiné aux pèlerins de cette nation, fut transformé en collège par Grégoire XIII¹²⁸². Les supérieurs de ce collège sont des jésuites, mais les étudiants, qui sont rarement plus de dix-huit ou vingt, appartiennent au clergé séculier. Les Irlandais ont également un petit collège pour le clergé séculier¹²⁸³ [...] »

Cet oubli s'expliquerait-il par les liens entre un certain nombre de dirigeants et d'anciens élèves du *Scots College* et la cour des Stuart ? C'est probable. Au total, pour la seconde moitié du

¹²⁷⁵ AVR, Stato delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, années 1755, 1760, 1770.

¹²⁷⁶ AVR, Stato delle anime, paroisse Santi XII Apostoli, année 1755.

¹²⁷⁷ Edward Corp, *The Stuarts in Italy ...*, *op. cit.*, p. 350.

¹²⁷⁸ *Ibid.*, p. 344. L'auteur précise d'ailleurs que l'entourage du plus jeune fils du Prétendant était devenu exclusivement italien. Le Palais de la Chancellerie est situé dans la paroisse San Lorenzo in Damaso.

¹²⁷⁹ Situé au 161 Via delle Quattro Fontane, face au Palais Barberini.

¹²⁸⁰ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 420.

¹²⁸¹ *Ibid.*, p. 340.

¹²⁸² La fondation officielle de l'établissement date de 1579.

¹²⁸³ Thomas Nugent, *The Grand Tour ...*, *op. cit.*, volume 3, p. 248.

XVIII^e siècle, le *Scots College* a accueilli 49 élèves - contre 56 pour le demi-siècle précédent - selon un rythme irrégulier, comme le montre le tableau ci-dessous :

Tableau 35 - Évolution des effectifs du Scots College (1750-1799)									
1750	1751	1752	1753	1754	1755	1756	1757	1758	1759
2	3	1	1	4	-	-	2	-	3
1760	1761	1762	1763	1764	1765	1766	1767	1768	1769
-	1	-	-	2	2	-	-	2	2
1770	1771	1772	1773	1774	1775	1776	1777	1778	1779
2	-	5	-	-	3	-	-	2	-
1780	1781	1782	1783	1784	1785	1786	1787	1788	1789
1	-	3	-	-	-	2	-	-	-
1790	1791	1792	1793	1794	1795	1796	1797	1798	1799
-	-	5	-	-	-	-	1	-	-

Source : *Records of the Scots Colleges at Douai, Rome, Madrid, Valladolid and Ratisbon*, 1906, volume 1.

À partir des années 1770, on le voit, les inscriptions tendent à devenir de plus en plus rares, voire exceptionnelles au cours des années 1790 ; à partir de 1798, et ce jusqu'en 1820, aucune inscription n'intervient¹²⁸⁴, ce que l'on peut sans doute mettre en relation avec le contrôle des autorités françaises sur la ville¹²⁸⁵. La liste des noms de ces élèves (MacDonald, Macpherson, Ferguson, Gordon, ...) confirme en tout cas qu'ils sont originaires d'Écosse. Une fois encore, on peut en déduire le déclin progressif de l'attractivité de cette institution au cours de la période qui nous concerne. C'est dans cette même paroisse que réside, de manière ponctuelle, le peintre Gavin Hamilton, recensé dans le *Viccolo dei Zucchelli* pour l'année 1768¹²⁸⁶. Peut-être est-il l'un des deux peintres « hérétiques » enregistrés à la même adresse, au troisième étage d'un immeuble désigné comme « *altra casa delle monache* », lors de l'année 1769¹²⁸⁷. Ce même

¹²⁸⁴ *Records of the Scots Colleges at Douai, Rome, Madrid, Valladolid and Ratisbon*, Aberdeen, 1906, volume 1 (Registers of Students), pp. 135-146 pour la période 1750-1800. Les archives de cette institution, pour le XVIII^e siècle, sont actuellement conservées à l'Université d'Aberdeen.

¹²⁸⁵ Jean-Yves Boriaud, *Histoire de Rome*, Perrin, coll. « Tempus », Paris, 2012, p. 361. Robert Hughes, *Rome*, Weidenfeld & Nicolson, 2011, p. 426.

¹²⁸⁶ Seymour Howard, « An Antiquarian Handlist and Beginnings of Pio-Clementino », *American Society for Eighteenth-Century Studies*, vol. 7, n° 1, automne 1973, p. 47 : l'auteur se réfère à l'état des âmes de la paroisse San Nicola in Arcione pour l'année 1768.

¹²⁸⁷ AVR, Stato delle anime, paroisse San Nicola in Arcione, année 1769.

registre ne permet d'ailleurs d'identifier que deux autres Britanniques, résidant dans la Strada Costantinopoli. Au total, on ne trouve pas de véritable « foyer » durable de présence britannique dans cette paroisse, l'attractivité du *Scots College* ne cessant de décliner.

La paroisse Santa Susanna, quant à elle, a pu attirer des résidents britanniques soucieux de trouver des logements de qualité à un prix modéré ; cette paroisse comprend une partie de la Piazza Barberini ainsi que les rues situées à l'est et au sud-est de cette dernière, notamment une partie de la Strada Felice qui correspond à l'actuelle Via delle Quattro Fontane. Ainsi Lady Knight et sa fille, dont le premier logement à Rome était situé au-dessus de la Place d'Espagne, à proximité de la Trinité-des-Monts, ont-elles décidé, deux ans après leur arrivée, de prendre un autre logement moins onéreux que l'on peut situer, avec un certain degré de vraisemblance, dans la Strada Felice (actuelle Via delle Quattro Fontane) :

« Nous sommes revenues à Rome le 27 mars¹²⁸⁸. J'ai loué des appartements qui sont magnifiques. Je dispose de sept pièces, en comptant ma cuisine, les chambres des serviteurs et une bonne cave, en un lieu où l'air est le plus agréable, avec une eau de qualité. Nous sommes à trois minutes du Palais d'été du Pape¹²⁸⁹ et à une minute du Palais Barberini - nous sommes fort obligées vis-à-vis du propriétaire de ce dernier palais. [...] De nos fenêtres, nous bénéficions d'une vue sur les plus beaux jardins de Rome (les orangers parviennent même jusqu'à nos fenêtres) [...]. Pour la maison et une remise, je paie environ 14,10 livres anglaises par an, et l'ameublement m'a coûté 35 livres¹²⁹⁰. »

Une comparaison avec leur précédent logement romain fait apparaître les économies réalisées par Lady Knight : ce dernier lui coûtait en effet, comme elle l'explique dans une lettre, « trente-cinq livres par an » auxquelles s'ajoutait les gages des serviteurs et la location d'une voiture¹²⁹¹. Or, entretemps, comme elle l'avoue elle-même, ses revenus ont diminué¹²⁹². On peut également mentionner le fait que James Irvine, lorsqu'il revient s'établir à Rome à la fin de l'année 1800 pour y exercer désormais la profession de marchand d'art, réside au Palazzo Galoppi, près des Quattro Fontane¹²⁹³, donc au coin de l'actuelle Via delle Quattro Fontane et de l'actuelle Via del Quirinale. Mais il s'agit là d'un cas assez isolé, dans un contexte politique particulier.

Un dernier cas, assez proche du précédent, est celui du *Venerable English College*, situé dans la Via di Monserrato, donc dans la paroisse Santa Caterina della Rota ; ce quartier, situé à proximité de la Place Farnese, donc au sud-ouest du « Trident », est plus éloigné que les

¹²⁸⁸ À la suite d'un séjour de quelques mois à Castel Gondolfo.

¹²⁸⁹ Il s'agit de l'actuel Palais du Quirinal, appelé alors Palais de Monte Cavallo.

¹²⁹⁰ Elizabeth Douglas Fuller Elliott-Drake, sous la dir. de, *Lady Knight's Letters from France and Italy, 1776-1795*, 1905, pp. 82-83 (lettre du 9 mai 1780).

¹²⁹¹ *Ibid.*, p. 57 (lettre du 11 juillet 1778).

¹²⁹² *Ibid.*, p. 87 (lettre du 9 mai 1780).

¹²⁹³ Hugh Brigstocke, « James Irvine : A Scottish Artist in Italy. Picture buying in Italy for William Buchanan and Arthur Champenowne », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 74, 2012, p. 366 (lettre envoyée par Giovanni Battista Paroldo à James Irvine et datée du 6 février 1803 : la partie supérieure de la lettre indique l'adresse à laquelle elle a été envoyée).

précédents de la Place d'Espagne. L'établissement fut d'abord un hospice, fondé en 1362 dans le but d'accueillir les pèlerins anglais de passage à Rome. Cette fonction d'accueil temporaire pour les catholiques anglais a perduré bien au-delà de la Réforme puisque des registres recensant les pèlerins ont été tenus de manière régulière jusqu'en 1767¹²⁹⁴. Il semble même que des protestants anglais aient prétendu, à l'occasion, être catholiques afin de bénéficier des services proposés par cet hospice, « mais un tel subterfuge n'était pas réellement nécessaire, dans la mesure où la solidarité nationale l'emportait souvent sur les divisions religieuses¹²⁹⁵. » L'hospice fut en partie transformé, en 1579, en séminaire destiné à former à Rome des prêtres anglais qui étaient, ensuite, renvoyés dans leur pays d'origine pour tenter d'y maintenir la pratique du culte romain, au risque des persécutions. Le *Venerable English College* était, comme ses homologues écossais et irlandais, dirigé par des jésuites. L'un des registres des élèves de cette institution permet de déterminer le nombre de séminaristes au cours d'une grande partie du XVIII^e siècle (les données s'interrompent, en effet, en 1773, c'est-à-dire l'année de la dissolution de l'ordre des jésuites) :

Années 1740	31	Années 1760	29
Années 1750	38	Années 1770 (1770-1773)	22

Le registre en question recense, année par année (avec quelques irrégularités, notamment une absence de données pour la période 1769-1772 puis une interruption des données à partir de 1774) le numéro d'immatriculation et la fiche signalétique de chacun des élèves inscrits au séminaire. On constate, cependant, qu'il s'agit d'une concentration ultra-ponctuelle, à l'échelle micro-locale, qui n'a donné lieu à aucun regroupement particulier de résidents britanniques dans ses environs.

Ces quartiers mis à part, on peinerait à trouver d'autres regroupements significatifs de résidents britanniques en dehors du « Trident ». L'hypothèse d'une présence britannique dans la paroisse

¹²⁹⁴ Carol Richardson, « Andrea Pozzo and the Venerable English College, Rome », in David R. Marshall, Susan Russell et Karin Wolfe, sous la dir. de, *Roma Britannica. Art Patronage and Cultural Exchange in Eighteenth-Century Rome*, Londres, The British School at Rome, 2011, p. 25.

¹²⁹⁵ *Ibid.*, p. 25.

¹²⁹⁶ Wilfrid Kelly, sous la dir. de, *Liber Ruber Venerabilis Collegii Anglorum de Urbe. Annales Collegii. Pars Prima. Nomina Alumnorum*, Londres, 1943, pp. 197-231. Je remercie M. Maurice Whitehead, du service des archives historiques du *Venerable English College* (et *Research Fellow* à la British School at Rome) de m'avoir transmis une version numérisée de ce registre.

Santa Maria in Via Lata, qui comprend notamment la partie méridionale de la Via del Corso, n'apparaît pas probante : on ne trouve ainsi qu'un seul résident britannique pour l'année 1753 et aucun nom pour l'année 1755¹²⁹⁷. Ainsi, si l'Académie de France a pu attirer des artistes britanniques soucieux de profiter de son enseignement, elle n'a pas suscité l'installation de ces mêmes artistes à proximité. Tout juste peut-on évoquer quelques cas isolés comme celui de l'abbé Peter Grant, qui réside sur la Place Navone¹²⁹⁸ (mais on ne trouve pas son nom dans les registres des états des âmes des paroisses San Luigi dei Francesi et San Lorenzo in Damaso au début des années 1760), celui du peintre Allan Ramsay qui, au cours de son deuxième séjour à Rome¹²⁹⁹, entre décembre 1754 et mai 1757, choisit d'habiter sur la colline du Viminal, à l'écart de l'agitation du quartier de la Place d'Espagne ; Lady Knight et sa fille, de même, changent à nouveau de domicile à leur retour d'un séjour génois, en 1791 : elles choisissent alors de s'installer au Campo Carleo¹³⁰⁰, à proximité des forums impériaux.

c. Une population mobile

Même si la majeure partie des résidents britanniques de Rome sont concentrés dans un périmètre restreint, entre la Place du Peuple et la Place Barberini, leur habitat peut se déplacer en fonction de leurs affinités ou tel ou tel autre résident, de l'évolution de leur activité et de leurs revenus. Cette mobilité peut intervenir au sein d'une même paroisse, mais aussi d'une paroisse à l'autre.

Le cas de l'artiste et antiquaire irlandais Matthew Nulty (v. 1716-1778) peut illustrer la mobilité intra-paroissiale. Ce dernier a en effet résidé à Rome pendant plus de deux décennies, entre 1752 et 1778¹³⁰¹, et, au cours de cette longue période, s'est déplacé à plusieurs reprises au sein de la paroisse de Sant'Andrea delle Fratte. Il commence par habiter, entre 1752 et 1755, dans la Strada Gregoriana, puis choisit d'habiter, entre 1758 et 1767, la Casa Marmieri qui se trouve à proximité du Quartiere degli Avignonesi ; il change ensuite d'adresse à plusieurs reprises, logeant par exemple dans la Strada di Porta Pinciana en 1777 puis dans le Vicolo San Isidoro en 1778¹³⁰². Le parcours de James Durno, entre 1774 et 1795¹³⁰³, est très similaire.

¹²⁹⁷ AVR, Stati delle anime, paroisse Santa Maria in Via Lata, années 1753 et 1755.

¹²⁹⁸ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 420.

¹²⁹⁹ *Ibid.*, pp. 796-797.

¹³⁰⁰ Elizabeth Douglas Fuller Elliott-Drake, sous la dir. de, *Lady Knight's Letters ...*, *op. cit.*, p. 159 (lettre date du 7 juin 1791).

¹³⁰¹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 717.

¹³⁰² *Ibid.*, pp. 717-718. AVR, Stati delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, années 1762, 1765 et 1777.

¹³⁰³ *Ibid.*, pp. 323-324.

Le cas de James Forrester et celui de Gavin Hamilton peuvent, par ailleurs, illustrer la mobilité inter-paroissiale qui est fréquente chez les résidents au long cours. James Forrester est un peintre irlandais qui a résidé à Rome entre 1755 et 1776. Au cours de cette vingtaine d'années, il a résidé tour à tour dans les paroisses San Lorenzo in Lucina (Strada delle Croce, 1755 ; environs de la Place d'Espagne, 1758), Sant'Andrea delle Fratte (Strade Felice, 1763) et Santa Maria del Popolo (dans la Via del Corso, au troisième étage d'un immeuble où résident d'autres artistes, de 1765 à 1773¹³⁰⁴).

Gavin Hamilton a également changé d'adresse à nombreuses reprises au cours de sa longue résidence romaine. Il faut d'ailleurs rappeler qu'il a effectué deux séjours dans la ville, un premier entre 1748 et 1750, puis un second à partir de 1756 ; il y meurt au début de l'année 1798. Le tableau ci-dessous permettra de synthétiser l'ensemble des informations à notre disposition :

Tableau 37 - Les domiciles romains successifs de Gavin Hamilton		
Année	Adresse	Paroisse
1750	Strada Felice (appartement partagé avec deux autres « Anglais ») ¹³⁰⁵	Sant'Andrea delle Fratte
1760	Strada Felice (avec un autre peintre) ¹³⁰⁶	Sant'Andrea delle Fratte
1762 1765-66	Escalier menant à la Place de la Trinité des Monts (avec deux autres peintres « anglais ») ¹³⁰⁷	Sant'Andrea delle Fratte
1768	Viccolo dei Zucchelli (dernier étage d'un immeuble récent) ¹³⁰⁸	San Nicola in Arcione
1770	Strada del Corso (Casa Moscatelli) ¹³⁰⁹	Santa Maria del Popolo
À partir de 1774	« Près de la Place d'Espagne ¹³¹⁰ »	San Lorenzo in Lucina

¹³⁰⁴ *Ibid.*, p. 371. AVR, Stato delle anime, paroisse Santa Maria del Popolo, année 1770 (Forrester partage alors un appartement avec le sculpteur Joseph Nollekens).

¹³⁰⁵ AVR, Stato delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, année 1750.

¹³⁰⁶ AVR, Stato delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, année 1760.

¹³⁰⁷ AVR, Stato delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, années 1762, 1765 et 1766.

¹³⁰⁸ Seymour Howard, « An Antiquarian Handlist and Beginnings of the Pio-Clementino », *Eighteenth-Century Studies*, vol. 7, n° 1, automne 1973, p. 47 : l'auteur se réfère à l'état des âmes de la paroisse San Nicola in Arcione pour l'année 1768.

¹³⁰⁹ *Ibid.*, p. 47 : l'auteur se réfère, cette fois-ci, à l'état des âmes de la paroisse Santa Maria del Popolo pour l'année 1770.

¹³¹⁰ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 447. L'auteur se réfère aux états des âmes de la paroisse San Lorenzo in Lucina pour la période 1779-1798.

1797-1798	26, Place d'Espagne, près de la Strada San Sebastianello ¹³¹¹	San Lorenzo in Lucina
------------------	---	-----------------------

John Ingamells ne donne que peu de renseignements sur l'avant-dernière adresse de Gavin Hamilton, qui fut vraisemblablement la plus durable. On peut quoi qu'il en soit faire l'hypothèse d'une vie commune avec Margherita Giulj dans la Via Bocca di Leone, effectivement située dans la paroisse San Lorenzo in Lucina et à proximité de la Place d'Espagne, et ce au moins jusqu'au milieu des années 1790. Cette situation, une fois encore, devait être particulièrement utile pour un intermédiaire à la recherche de clients et de commanditaires, puisqu'elle lui permettait de vivre au cœur du quartier traditionnel des voyageurs.

Un dernier cas permettant d'illustrer la mobilité, qu'elle soit inter-paroissiale ou intra-paroissiale, est celui du couple formé par John Flaxman, sculpteur anglais, et son épouse Ann, qui ont résidé à Rome de manière quasi continue entre décembre 1787 et juin 1794¹³¹².

À leur arrivée dans la ville, en décembre 1787, le couple commence par séjourner pour quelques jours dans une auberge tenue par une certaine Mme Damont à proximité de la Place d'Espagne¹³¹³, ce qui, on l'a vu, est très courant. Très vite, les Flaxman, qui ont l'intention de résider à Rome pour une durée indéterminée, décident de louer un appartement ; en réalité, au cours de leur résidence romaine, ils ont été amenés à déménager à plusieurs reprises :

Tableau 38 - Les adresses romaines successives du couple Flaxman		
Année	Adresse	Paroisse
1787-88 (quelques semaines)	Au numéro 3 de la Via del Corso, « près de cet endroit, à l'extrémité, où le Corso rue rejoint la Piazza del Popolo ¹³¹⁴ »	Santa Maria del Popolo
1788-90	Piazza Mignanelli (au 2 ^{ème} étage d'un immeuble, vraisemblablement situé dans l'escalier menant vers la Place de la Trinité-des-Monts, dans un	Sant'Andrea delle Fratte

¹³¹¹ *Ibid.*, p. 681.

¹³¹² *Ibid.*, pp. 361-364. Le couple quitte brièvement Rome pour un séjour à Naples en janvier-février 1788, puis pour un séjour à Florence et ses environs en février 1791.

¹³¹³ British Library, Add. MS 39 787. Journal de voyage d'Ann Flaxman, 1787-88, p. 38. Cette auberge est mentionnée, par exemple, dans le guide de voyage publié par Thomas Martyn.

¹³¹⁴ *Ibid.*, p. 39.

	appartement précédemment occupé par Henry Tresham ¹³¹⁵)	
1791-94	Strada Felice, « au-dessus du café » ¹³¹⁶	Sant'Andrea delle Fratte

Les témoignages laissés par Ann Flaxman sur son voyage puis sa résidence romaine, qu'il s'agisse de son journal intime ou de la correspondance qu'elle entretient avec ses proches restés en Angleterre, fourmillent de détails pratiques sur les conditions de leurs emménagements successifs : c'est ainsi, par exemple, que l'on apprend comment elle a réussi à négocier à la baisse le loyer du premier appartement occupé par le couple sur la Via del Corso (dont le prix est ainsi ramené de 7 à 5 sequins par mois¹³¹⁷) ; c'est ainsi également que l'on peut constater que la concentration des résidents britanniques dans certains quartiers conduisait à ce que plusieurs d'entre eux occupent successivement le même logement (cas de l'appartement de la Piazza Mignanelli, par exemple).

2) À plus grande échelle

Les exemples que nous venons de présenter montrent que la prise en compte d'échelles plus fines (la paroisse, la rue, voire l'immeuble) est nécessaire pour une meilleure compréhension des différentes manières d'habiter¹³¹⁸ qui furent celles des résidents britanniques.

À l'échelle d'une paroisse, on constate aisément, en parcourant les états des âmes sur plusieurs décennies, que les Britanniques tendent à se concentrer de manière prioritaire dans certaines rues. Ainsi, dans le cas de la paroisse Sant'Andrea delle Fratte, peut-on noter l'attractivité particulière de la Strada Felice, de la Strada Gregoriana, de la Strada di Porta Pinciana - qui longe, par le sud et par l'est, la Villa Borghese - et de la Place Mignanelli. Il faut d'emblée préciser que les dénominations de certaines rues ont changé depuis le XVIIIe siècle. Le meilleur exemple est celui de la Strada Felice qui fut percée, à la fin des années 1580, par le Pape Sixte

¹³¹⁵ British Library, Add. 39 780 (lettre d'Ann Flaxman à sa tante, datée du 26 mars 1788). Adresse confirmée par le registre d'état des âmes de la paroisse Sant'Andrea delle Fratte (AVR) pour l'année 1789.

¹³¹⁶ AVR, Stato delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, années 1792 et 1794. Il est à noter que les Flaxman sont recensés à Pâques 1794 alors qu'ils s'apprentent à quitter la ville (leur départ définitif date de juin 1794).

¹³¹⁷ British Library, Add. MS 39 787. Journal de voyage d'Ann Flaxman, 1787-88, p. 39.

¹³¹⁸ Brigitte Frelat-Kahn et Olivier Lazzarotti, sous la dir. de, *Habiter, vers un nouveau concept*, Paris, Armand Colin, 2012. Dans ce sens, l'habiter ne se résume pas au fait de résider en un lieu géographique, mais renvoie à l'ensemble des pratiques de ce lieu.

Quint¹³¹⁹ : « La Strada Felice, dans la partie la plus élevée de Rome, est longue de plus d'un *mile* de la Trinité des Monts à Sainte-Marie-Majeure, puis de près d'un autre *mile* encore jusqu'à l'église Saint-Jean-de-Latran ; toute droite, sa perspective n'est interrompue que par la belle église Sainte-Marie-Majeure¹³²⁰. » Aujourd'hui, ce très long axe urbain orienté nord-ouest/sud-est a été divisé en plusieurs rues, dont la via Sistina, qui relie la Place d'Espagne à la Place Barberini et fait partie, pour l'essentiel, de la paroisse Sant'Andrea delle Fratte, et la via delle Quattro Fontane, qui fait partie des paroisses San Nicola in Arcione et Santa Susanna. C'est dans les années 1750, puis à partir de la fin des années 1780, qu'elle attira le plus grand nombre de résidents britanniques :

Tableau 39 - Nombre de résidents britanniques établis dans la Strada Felice (actuelle Via Sistina), d'après les états des âmes de la paroisse Sant'Andrea delle Fratte (1750-1796)			
1750	13	1784	4
1755	6	1785	3
1760	4	1789	8
1765	5	1792	10
1777	6	1794	11
1780	2	1796	9

Au sein de la paroisse Santa Maria del Popolo, les principales concentrations de résidents britanniques se trouvent dans la partie septentrionale du Corso¹³²¹ et dans la Strada del Babuino - en particulier dans les années 1780 et 1790 pour cette dernière rue qui, avec la Via Margutta toute proche, attire traditionnellement les artistes de toutes nationalités depuis le XVIIe siècle. Au sein de tel ou tel quartier, on constate, quand les registres sont suffisamment précis, une réelle stabilité des adresses accueillant les résidents britanniques, sans doute parce qu'elles correspondent à des logements particulièrement bien adaptés à leurs attentes et à leurs ressources financières. Au sein de la paroisse Sant'Andrea delle Fratte, par exemple, apparaît très régulièrement la Casa Guarnieri qui, sur deux étages au moins, a accueilli des aristocrates comme des familles d'artistes au fil des décennies. À Pâques 1756, par exemple, un groupe de

¹³¹⁹ Aurélien Delpirou, sous la dir. de, *Atlas historique de Rome, IXe siècle avant J.-C./XXIe siècle*, Paris, Autrement, 2013, p. 58-59.

¹³²⁰ Thomas Martyn, *The Gentleman's Guide ...*, op. cit., p. 132. Sa longueur totale est de 2,7 km.

¹³²¹ La partie de cette longue artère située plus au sud est intégrée dans la paroisse San Lorenzo in Lucina, puis dans la paroisse San Maria in Via Lata.

six « Anglais » y est identifié par l'état des âmes de la paroisse, l'un d'entre eux étant un certain « Monsù Adamo »¹³²². Il s'agit du jeune architecte écossais Robert Adam qui s'était installé un an plus tôt dans cet immeuble¹³²³ où il avait côtoyé pendant quelques mois le duc de Bridgewater¹³²⁴. Adam et ses compagnons ne sont pas isolés des autres étrangers de Rome puisque le premier héberge l'architecte français Charles-Louis Clérisseau (1721-1820) qu'il a rencontré à Florence et auquel le lie une vive amitié ainsi qu'une étroite collaboration artistique : « J'ai avec moi mon ami Clérisseau, qui loge dans la chambre adjacente, et cet arrangement est très commode pour nous : nous pouvons nous installer dans la chambre de l'un ou de l'autre pour y dessiner ou pour nous divertir, selon ce qui nous est le plus agréable¹³²⁵. »



Figure 34 - Gaspar Van Wittel, « Via di Porta Pinciana », 1685-90 (huile sur toile, 98 × 49, exposé au Museo di Roma).

Bien que le tableau ci-dessus soit antérieur de quelques décennies à la période étudiée, il nous donne à voir le charme qui fut celui de cette rue surélevée, à la fois proche et à l'écart du bouillonnement de la Place d'Espagne. Quelques décennies plus tard, nous retrouvons à cette même adresse le peintre irlandais Hugh Douglas Hamilton, qui y vécut avec son épouse et sa

¹³²² AVR, Stato delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, année 1756.

¹³²³ National Records of Scotland, NAS GD18/4765 (lettre de Robert Adam à sa mère, datée du 1^{er} mars 1755).

¹³²⁴ National Records of Scotland, NAS GD18/4785 (lettre de Robert Adam à sa sœur Betty, datée du 24 août 1755). Ce dernier était accompagné de son précepteur, l'archéologue Robert Wood.

¹³²⁵ National Records of Scotland, NAS GD18/4765 (lettre de Robert Adam à sa mère, datée du 1^{er} mars 1755).

filles de 1787 à 1791¹³²⁶. L'état des âmes de l'année 1789 identifie en effet un « Monsù Amilt/Inglese/Pittore » vivant dans un appartement avec son épouse « Maria » et leur fille âgée de 20 ans¹³²⁷.

Au sein de la paroisse Santa Maria del Popolo, c'est la Casa di San Michele et le Palazzo Piombini, tous deux situés dans la Via del Babuino, qui apparaissent dans les registres comme des adresses très populaires. La Casa di San Michele dut connaître un réel succès puisqu'à partir de l'année 1784, nous pouvons noter l'existence d'une « Altra Casa di San Michele » dont le deuxième étage accueillait également des résidents britanniques. Quant au Palazzo Piombini, il a accueilli, sur trois étages, de nombreux artistes au cours de la période qui nous concerne. Deux exemples sont bien connus, celui du graveur anglais Nathaniel Marchant (v. 1730-1816) et celui du peintre anglo-irlandais Robert Fagan (1761-1816). Pour le premier, la chronologie proposée par John Ingamells ne nous apparaît que partiellement correcte. Ce dernier affirme en effet, dans l'article biographique qu'il consacre à Marchant : « [...] en 1774, il déménagea au Palazzo Piombini dans la Via Babuino [...] ; enfin en 1786 Marchant déménagea dans un palazzo dans la Strada Felice¹³²⁸ [...] ». Si son nom disparaît effectivement des états des âmes de la paroisse Santa Maria del Popolo à partir de 1786, il n'est pas présent dans ceux des années 1776 et 1777, n'apparaissant qu'à partir de 1778¹³²⁹. Quant à Robert Fagan, il semble s'être installé au troisième étage du palais, avec son épouse, en 1790 et y avoir vécu jusqu'en 1792 ; en 1796, alors que l'artiste est de retour à Rome, il ne figure plus sur le registre de la paroisse¹³³⁰.

Une dernière conclusion peut être tirée du dépouillement des états des âmes : la tendance, pour les artistes, à partager le même logement. C'est en général le propre des artistes qui viennent de s'installer à Rome ou qui sont en début de carrière et dont le revenu est faible ou irrégulier. L'exemple du peintre anglais Thomas Patch (1725-1782), qui résida à Rome de 1747 à 1755¹³³¹, permet d'illustrer ce phénomène qui n'est pas propre aux artistes britanniques. En 1750, il partage un appartement situé au 4^{ème} étage d'un immeuble de la Strada Felice avec le peintre Richard Dalton (curieusement identifié comme étant « scultore ») et un autre artiste « anglais » non identifié¹³³². Un an plus tard, à Pâques 1751, c'est avec le peintre Joshua Reynolds qu'il

¹³²⁶ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 451.

¹³²⁷ AVR, Stato delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, année 1789.

¹³²⁸ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 640.

¹³²⁹ AVR, Stati delle anime, paroisse Santa Maria del Popolo, années 1776, 1777, 1778, 1779, 1780, 1781, 1782, 1783, 1784, 1785 et 1786. C'est au deuxième étage du palais que se situait son logement.

¹³³⁰ AVR, Stati delle anime, paroisse Santa Maria del Popolo, années 1790, 1791 et 1792. En 1796, le nom de Fagan n'apparaît pas davantage dans le registre de la paroisse Sant'Andrea delle Fratte.

¹³³¹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 745.

¹³³² AVR, Stato delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, année 1750.

partage un appartement situé au 3^{ème} étage d'un immeuble de la Place d'Espagne, à proximité de l'escalier de la Trinité des Monts¹³³³. Autant le préciser, il a beaucoup pratiqué, au cours de sa résidence romaine, ce mode d'habitat « groupé ». Une précision s'impose, d'ailleurs. Ce n'est pas au-dessus du Café Anglais que résident Joshua Reynolds et Thomas Patch, contrairement à ce qu'indique John Ingamells dans son dictionnaire : « Plus tard, cette année-là, Reynolds vivait au troisième étage du Café Anglais sur la Place d'Espagne, où il fut rejoint en 1751 par Patch¹³³⁴. » L'état des âmes de la paroisse de Sant'Andrea delle Fratte, pour les années 1750 et 1751, mentionne bien la présence de Reynolds (orthographié « Renels » en 1750) au troisième étage de la « Casa della Trinità dei Monti », mais ne fait pas mention du Café Anglais¹³³⁵. Une lettre d'avril 1751 envoyée de Rome par Joshua Reynolds et publiée par John Ingamells évoque bien l'établissement, mais sans préciser le moins du monde que le peintre y résidait ; il n'est question que d'un lieu de rencontre des « Anglais » de Rome - Reynolds utilise ce terme - qui était, d'évidence, très proche de son logement¹³³⁶. Un dernier exemple, particulièrement éclairant, de cette tendance au regroupement à l'échelle d'un immeuble : en 1762, on trouve les noms de 5 Britanniques cohabitant dans le même immeuble situé dans l'escalier de la Trinité des Monts, 3 d'entre eux partageant un appartement au premier étage (les peintres écossais Gavin Hamilton et John Day ainsi que le peintre anglais John Blackburn) et 2 autres partageant un appartement au deuxième étage (le peintre anglais George Dance et le peintre irlandais Solomon Delane)¹³³⁷. Ce cas précis a également le mérite de montrer que ces artistes britanniques, au-delà de leurs origines respectives, avaient manifestement en commun une forme d'identité « agrégative » fondée sur la pratique de la même langue et du même art. La cohabitation peut également être favorisée par un autre point commun : la pratique d'une religion minoritaire. C'est ainsi que le sculpteur anglais Joseph Nollekens et le peintre irlandais James Forrester, tous deux catholiques, ont partagé pendant un temps, au tournant des années 1770, un appartement sur la Via del Corso¹³³⁸.

3) Des quartiers « communautarisés » ?

¹³³³ AVR, Stato delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, année 1751.

¹³³⁴ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 809.

¹³³⁵ AVR, Stato delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, années 1750 et 1751. Il faut préciser que le Café Anglais n'est jamais mentionné sur la partie de la Place d'Espagne qui relève de cette paroisse.

¹³³⁶ John Ingamells et John Edgcumbe, sous la dir. de, *The Letters of Sir Joshua Reynolds*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2000, pp. 11-12 (lettre envoyée à Miss Weston, datée du 30 avril 1751).

¹³³⁷ AVR, Stato delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, année 1762.

¹³³⁸ AVR, Stato delle anime, paroisse Santa Maria del Popolo, année 1770. Les deux artistes sont bien recensés comme étant catholiques.

À lire certains articles, comme celui de Nicola Figgis sur l'appropriation de l'espace romain par les artistes irlandais¹³³⁹, il semble que des communautés britanniques se soient implantées de manière distincte en fonction d'une logique « nationale », ou plutôt « infranationale », dans des quartiers voire des rues spécifiques de Rome¹³⁴⁰. Selon Nicola Figgis, les artistes irlandais basés à Rome pour une période plus ou moins longue auraient eu tendance à se concentrer d'abord dans la Strada Felice (en tout cas la partie de cet axe qui se trouvait dans la paroisse Sant'Andrea delle Fratte, c'est-à-dire l'actuelle Via Sistina) à la fin des années 1750 et au cours des années 1760, puis à se déplacer collectivement en direction de la paroisse de Santa Maria del Popolo, et en particulier vers la Via del Babuino, à partir des années 1770¹³⁴¹.

Tableau 40 - Les lieux de résidence des artistes irlandais (par ordre chronologique d'arrivée)

Nom et activité	Période de résidence	Adresse(s)¹³⁴²	Paroisse(s)
Matthew Nulty <i>Peintre et antiquaire, agent</i>	1752-1778	Strada Gregoriana (1752-55) Casa Marmieri, près du Quartiere degli Avignonesi (1758-67) Isola della Purificazione (1774) Strada di Porta Pinciana (1777) Vicolo San Isidoro (1778)	Sant'Andrea delle Fratte
James Ennis <i>Peintre</i>	1754-1756	Strada della Croce (1755-56)	San Lorenzo in Lucina
Robert Crone <i>Peintre</i>	1755-1767	Strada della Croce (1755) Près de San Giuseppe (1758-59, 1762-63, 1765-67)	San Lorenzo in Lucina

¹³³⁹ Nicola Figgis, « Irish artists ... », *op. cit.*, pp. 28-36.

¹³⁴⁰ Un tableau, en annexe, présente les lieux de résidence connus des artistes écossais de Rome au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle.

¹³⁴¹ Nicola Figgis, « Irish artists ... », *op. cit.*, pp. 30-31.

¹³⁴² Tableau établi à partir de plusieurs sources : l'article de Nicola Figgis, « Irish artists ... », *op. cit.*, pp. 28-36, le dictionnaire de John Ingamells, *op. cit.*, *passim* et la consultation des états des âmes des paroisses de Sant'Andrea delle Fratte et de Santa Maria del Popolo. Pour les résidents au long cours, toutes les adresses successives ne sont pas forcément disponibles.

Solomon Delane <i>Peintre</i>	1755 1758 1764-80	Palazzo Zuccari, Strada Gregoriana (1770) Strada Felice (1772) Palazzo Piombini, Strada del Babuino (1774-80)	Sant'Andrea delle Fratte Santa Maria del Popolo
James Forrester <i>Peintre</i>	1755-1776	Strada della Croce (1755) Près de la Place d'Espagne (1758) Strada Felice (1763) Strada del Babuino (1765-73) Strada del Corso (1774-76)	San Lorenzo in Lucina Sant'Andrea delle Fratte Santa Maria del Popolo
John Crawley <i>Sculpteur</i>	1757-1767	Strada Felice (1758)	Sant'Andrea delle Fratte
Thomas Hickey <i>Peintre</i>	1762-1767	Strada Felice (1765)	Sant'Andrea delle Fratte
Christopher Hewetson <i>Sculpteur</i>	1765-1798	Strada Vittoria (1765) Vicolo delle Orsoline (1790- 93)	San Lorenzo in Lucina San Lorenzo in Lucina
Hugh Primrose Dean <i>Peintre</i>	1768-1773 1774 1777	Strada del Babuino (1771) Strada Felice (1772)	Santa Maria del Popolo Sant'Andrea delle Fratte
Michael Foy <i>Sculpteur</i>	1773-1777	Strada dei Greci (1773) Strada del Babuino (1774)	San Lorenzo in Lucina Santa Maria del Popolo
James Durno <i>Peintre</i>	1774-1795	Casa delle Monache di San Giuseppe (1775) Piazza Mignanelli (1777-78) Strada Gregoriana (1786-87) Strada Felice (1788) Quartiere degli Avignonesi (1790-93)	Sant'Andrea delle Fratte
Henry Tresham <i>Peintre</i>	1775-1788	Strada del Corso (1777-78) Strada del Babuino (1779-80)	Santa Maria del Popolo

		Scala Mignanelli, Place d'Espagne (1781-82)	Sant'Andrea delle Fratte
Hugh Douglas Hamilton <i>Peintre</i>	Mai 1782- juillet 1783 Janvier 1786- mai 1791	Scala dei Sigrei (1782) Casa Guarnieri, Strada di Porta Pinciana (1787-91)	Sant'Andrea delle Fratte
Timothy Collopy <i>Peintre</i>	1771-1772	Strada del Babuino (1771)	Santa Maria del Popolo
Robert Fagan <i>Peintre</i>	1781-82 1784-1792 1793-1797	Casa di Trinità dei Monti, Place d'Espagne (1784) Palazzo Piombini, Strada del Babuino (1790-92)	Sant'Andrea delle Fratte Santa Maria del Popolo

Sur les quinze artistes présentés dans ce tableau, 5 ont en effet vécu dans la Strada Felice au cours de la période étudiée, dont 4 au cours des années 1750 et 1760 ; quant à la Via del Babuino, elle a été le lieu de résidence de 5 de ces mêmes artistes à partir des années 1770. Si le schéma d'analyse proposé par Nicola Figgis n'est donc pas erroné, il mérite en tout cas d'être nuancé : d'une part, parce que la paroisse Santa Maria del Popolo a concentré, d'une manière générale, un nombre moins élevé de résidents britanniques que celle de Sant'Andrea delle Fratte ; d'autre part, parce qu'il faut prendre en compte aussi bien la mobilité intra-paroissiale des artistes que leur mobilité inter-paroissiale. Ainsi observe-t-on, par exemple, que Hugh Primrose Dean a quitté la Via del Babuino, en 1772, pour rejoindre la Strada Felice. En outre, si Robert Fagan a fini par migrer vers la Via del Babuino, il ne l'a fait que tardivement, au cours des années 1790. On ne constate, enfin, aucune tendance nette de la part des artistes irlandais à résider à proximité de l'*Irish College*, situé dans la paroisse Sant'Andrea delle Fratte.

Si une tendance émerge, qui n'est propre ni aux Anglais, ni aux Écossais, ni aux Irlandais, c'est bien la concentration des artistes dans un périmètre étroit, compris entre le pourtour de la Place d'Espagne et celui de la Place de la Trinité-des-Monts.

II. Naître, vivre et mourir à Rome pour un Britannique

Pour les Britanniques qui ont résidé à Rome pendant une longue période, parfois plusieurs décennies, se posait bien entendu la question des contraintes de la vie quotidienne, mais aussi celle de la fondation d'une famille. Un certain nombre de résidents, de fait, sont morts à Rome.

Y furent-ils enterrés et si oui, dans quelles conditions ? Quel fut le poids du facteur religieux pour ceux d'entre eux, majoritaires, qui étaient protestants ?

1) Naître et fonder une famille à Rome

Un certain nombre d'artistes britanniques, on l'a vu, arrivaient à Rome pour se former ou lancer leur carrière. Quelques-uns s'y sont mariés et ont vu leurs enfants y naître. Une fois encore, les états des âmes peuvent nous permettre d'aborder, au moins partiellement, cette question, à condition de pouvoir identifier et suivre sur une longue période le parcours de tel ou tel artiste. C'est le cas, par exemple, du peintre Guy Head (1760-1800). Ce dernier était déjà marié lors de son arrivée à Rome, en 1787¹³⁴³. Les états des âmes de 1792, 1794 et 1796 mentionnent par ailleurs plusieurs de ses enfants. En 1792, il est question d'un fils prénommé Thomas et d'une fille, dont le prénom n'est pas donné. La correspondance du peintre James Irvine, qui faisait partie de leur entourage, mentionne en effet la naissance d'un fils en 1790¹³⁴⁴ : peut-être s'agit-il du jeune garçon qui est mentionné sur le registre. L'état des âmes de 1794, en revanche, ne mentionne qu'une fille, prénommée Isabella, dont l'âge n'est pas précisé. Qu'est-il advenu de Thomas ? Serait-il décédé entretemps ? Le journal d'Ann Flaxman, mentionné par John Ingamells, évoque quant à lui la naissance d'une petite fille en 1792 puis son décès en 1793¹³⁴⁵. En 1796, enfin, nous retrouvons la mention d'une fille, prénommée Isabelle, âgée de 2 ans, ce qui signifierait qu'elle est née à Rome dans les premiers mois de l'année 1794 – d'où son recensement à Pâques de cette année-là. Les données dont nous disposons sont incomplètes, on le voit, et ne convergent pas toujours, ce qui rend d'autant plus difficile leur éventuelle mise en série. Nous connaissons un autre cas, qui est celui du peintre Thomas Jones. Ce dernier évoque à plusieurs reprises, dans ses *Mémoires*, la jeune femme avec laquelle il a vécu à Rome puis à Naples au cours de son séjour italien. Or, l'état des âmes de 1780 le présente comme vivant seul dans un atelier situé dans la Strada Gregoriana¹³⁴⁶. À cette époque, pourtant, il formait déjà un couple avec Maria Moncke : leur première fille est d'ailleurs née au cours de la même année¹³⁴⁷. Pourquoi cette situation familiale a-t-elle été occultée par le clergé de la paroisse de Sant'Andrea delle Fratte ?

¹³⁴³ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 479.

¹³⁴⁴ British Library, Add. MS 36 496 (lettre de James Irvine à George Cumberland, 7 août 1790).

¹³⁴⁵ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, pp. 479-480.

¹³⁴⁶ AVR, Stato delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, année 1780.

¹³⁴⁷ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 563.

Le parcours du peintre Alexander Day permet d'aborder la question de l'italianisation partielle des artistes établis à Rome de manière durable. Day y a, en effet, résidé entre 1774 et 1815, cohabitant sur une très longue période avec un autre artiste, James Nevay. De 1780 à 1796 au moins, nous pouvons constater qu'ils partagent un appartement situé dans la Strada Felice. Jusqu'en 1792, ils vivent apparemment seuls, mais l'état des âmes de 1794 mentionne le fait que Day s'est marié à une certaine Anna Maria Mattei, âgée de 25 ans : de leur union est née une petite fille prénommée Margherita, âgée de 2 ans. Dans la mesure où le registre de 1792 ne faisait allusion ni à l'une ni à l'autre, nous pouvons supposer que le mariage est postérieur aux fêtes de Pâques ; peut-être, d'ailleurs, la jeune femme était-elle déjà enceinte à cette époque. Deux ans plus tard, en 1796, le registre mentionne la naissance d'un fils, Tommaso, âgé de 1 an. John Ingamells émet d'ailleurs l'hypothèse qu'il puisse avoir été contraint par les autorités romaines à régulariser une situation de concubinage notoire¹³⁴⁸. Ces événements familiaux n'ont en tout cas pas empêché la poursuite de la cohabitation avec James Nevay¹³⁴⁹, à ceci près que la famille Day et le peintre écossais résident désormais sur deux étages différents au sein du même immeuble¹³⁵⁰. Un constat, d'ailleurs, émerge de la confrontation des différentes sources dont nous disposons : un certain nombre d'artistes résidant à Rome ont vécu en ménage de manière irrégulière. Alexander Day, en effet, n'est pas le seul peintre à avoir vécu ce type de situation. Robert Fagan, quant à lui, a épousé deux Italiennes au cours de sa longue résidence romaine, de 1784 à 1799. La première, Anna Maria Ferri, épousée en avril 1790, était la fille d'un homme qui faisait partie de la domesticité du cardinal Rezzonico : de ce couple est née une petite fille, Estina, en novembre 1792¹³⁵¹. Après la mort de la jeune femme, en août 1800, Fagan se remarie très rapidement avec Maria Ludovica Flanjani avec laquelle il est assez probable qu'il entretenait déjà une relation. Leurs deux enfants sont nés, quelques années plus tard, lors du séjour du couple à Naples puis à Palerme¹³⁵². Le processus d'italianisation, dans le cas de Fagan, ne se limite pas à un séjour prolongé et à un mariage « mixte » : le peintre irlandais, issu d'une famille catholique, s'était converti au protestantisme lors d'un séjour en Angleterre, puis de nouveau au catholicisme dans le but de pouvoir épouser Anna Maria Ferri¹³⁵³. On pourrait parler, à son propos, d'une forme d'acculturation partielle.

¹³⁴⁸ *Ibid.*, p. 285.

¹³⁴⁹ AVR, Stati delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, années 1780, 1784, 1785, 1789, 1792, 1794 et 1796.

¹³⁵⁰ AVR, Stati delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, années 1798 et 1803.

¹³⁵¹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 346.

¹³⁵² *Ibid.*, p. 347.

¹³⁵³ *Ibid.*, p. 346.

Nous pouvons enfin évoquer les débats entourant le lieu de naissance de Thomas Jenkins. Comme souvent, concernant les circonstances de la vie de ce célèbre résident, les informations dont nous disposons sont incomplètes, voire contradictoires. Pendant longtemps, il fut tenu pour acquis qu'il était né à Rome, dans la paroisse de Santa Maria del Popolo. Thomas Ashby, qui a travaillé à la *British School at Rome* et eu accès à un certain nombre de dépôts d'archives, précise d'ailleurs que cette naissance serait mentionnée à plusieurs reprises dans les « registres paroissiaux¹³⁵⁴ ». Pour quelles raisons serait-il né à Rome ? Ashby ne répond pas à cette question, précisant simplement que Thomas Jenkins était « le fils d'un certain William Jenkins, sur lequel nous ne savons rien¹³⁵⁵. » Fait-il allusion aux états des âmes de cette paroisse ? Quoiqu'il en soit, l'*Oxford Dictionary of National Biography* affirme désormais que Jenkins serait né en Angleterre, à Sidbury dans le Devon, et non à Rome. Sa nièce, Anna Maria, a également connu un processus d'italianisation puisqu'elle s'est mariée en 1794 avec l'un de ses voisins sur la via del Corso, Giovanni Martinez, avec lequel elle vivait encore en 1798¹³⁵⁶ ; le recensement datant de Pâques, cela signifie qu'elle a fait le choix, en raison de sa situation personnelle, de demeurer à Rome après le départ de son oncle. Le degré d'intégration de ces résidents à la société d'accueil donne un tour très particulier à leur expérience de la romanité.

2) *Préserver son identité face à l'altérité culturelle*

Pour un ressortissant britannique, on l'a dit, vivre dans une ville qui est avant tout le centre politique et spirituel de la chrétienté catholique, quelle qu'en soit par ailleurs la raison, ne va pas de soi. Cela pose en effet la question de la pratique d'une religion qui est, dans ce contexte particulier, minoritaire et qui constitue l'un des ressorts profonds de l'identité britannique au XVIII^e siècle (les résidents non catholiques sont fréquemment désignés, il faut s'en souvenir, par le terme générique « eretici » dans les états des âmes). Ce délicat sujet est abordé à deux reprises par Thomas Nugent qui souhaite manifestement rassurer ses lecteurs : « Les étrangers en général ne souffrent pas de fortes contraintes sur le plan de la religion, mais ils sont au contraire très libres de s'exprimer, et sans doute davantage encore à Rome¹³⁵⁷. » Un peu plus loin, il précise même, concernant le respect de certaines obligations alimentaires : « Si vous

¹³⁵⁴ Thomas Ashby, « Thomas Jenkins in Rome », *Papers of the British School at Rome*, vol. 6, n° 8, 1913, p. 488. C'est également la thèse que retiennent Ilaria Bignamini et Clare Hornsby dans leur ouvrage *Digging and Dealing in Eighteenth-Century Rome*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2010, vol. 1, p. 209.

¹³⁵⁵ *Ibid.*, p. 488.

¹³⁵⁶ AVR, Stato d'anime, paroisse Santa Maria del Popolo, année 1798.

¹³⁵⁷ Thomas Nugent, *The Grand Tour ...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 49.

vous trouvez à Rome pendant le Carême, il vous est possible d'obtenir l'autorisation de consommer de la viande¹³⁵⁸ [...]. » Si l'identité protestante est fréquemment revendiquée dans les témoignages des voyageurs ou des résidents, la question de la pratique religieuse est quasi absente. Nous savons qu'un lieu de culte, au moins, leur était accessible : le *Palazzo del Re*. L'entourage du Prétendant, il faut le rappeler, comprenait un chapelain anglican. Bien que « Jacques III » ait lui-même été catholique, il se devait d'offrir à ceux de ses proches qui ne l'étaient pas la possibilité de pratiquer leur culte ; cet aspect pouvait, en outre, rendre sa cour plus attractive pour les Britanniques qui étaient de passage ou qui résidaient à Rome. C'est ce qui explique, en grande partie, que « Jacques III » n'ait pas donné satisfaction au pape Clément XI qui lui demandait, dès 1716, de faire cesser le scandale que constituait, aux yeux de l'Église, la pratique d'un culte « hérétique » au sein de la capitale de la chrétienté catholique. C'est en souverain, et non en catholique, que raisonnait alors le « Prétendant », estimant que son éventuelle restauration dépendait, en partie au moins, de la tolérance religieuse qu'il pouvait garantir à ses « sujets » protestants¹³⁵⁹. Il ne semble pas, cependant, que Thomas Wagstaffe ait été remplacé dans cet office après son décès, en décembre 1770.

Au-delà de la question de la pratique religieuse se pose celle d'une éventuelle acculturation des résidents britanniques au contact avec un mode de vie très différent de celui de leur pays d'origine. Cette dimension n'est pas souvent abordée de manière directe par les sources dont nous disposons, mais un témoignage au moins peut être évoqué, celui du peintre écossais James Irvine qui a vécu pendant presque onze ans (1780-1791, avec une interruption de quelques mois en 1787 et en 1788) à Rome à la fin du siècle¹³⁶⁰. Dans une lettre envoyée à l'un de ses amis en 1785, Irvine distingue ainsi deux types de résidents britanniques :

« [...] nos compatriotes se divisent en deux groupes qui sont tous deux victimes d'un préjugé, l'un en faveur de l'Angleterre et l'autre de l'Italie. Les nouveaux-venus n'aiment rien de ce qui n'est pas anglais ; les autres, en revanche, ont vécu depuis si longtemps en dehors de leur propre pays qu'ils le connaissent à peine encore & dans la mesure où ils sont installés ici et n'ont guère l'intention de rentrer chez eux, si ce n'est pour y mourir, ils semblent avoir développé en eux un sentiment de mépris pour leur propre pays & une admiration pour celui-ci [...] vous ne pouvez imaginer les absurdités qui sont avancées dans le but de soutenir chacun de ces deux parti-pris¹³⁶¹. »

Ce passage suggère la complexité de la question identitaire vécue par un individu qui se trouve dans une situation de minorité culturelle. D'une part, en effet, il recourt à des catégories

¹³⁵⁸ *Ibid.*, p. 269.

¹³⁵⁹ Antonio Menniti Ippolito, *Il Cimitero acattolico di Roma. La presenza protestante nella città del papa*, Rome, Viella, 2014, pp. 28-31.

¹³⁶⁰ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 543.

¹³⁶¹ *Cumberland Papers*, vol. V, Add. MS 36 495, British Library (lettre de James Irvine à George Cumberland, datée du 7 janvier 1785).

englobantes lorsqu'il parle de ses « compatriotes », et surtout d'« Angleterre » et d'« anglais » entendus au sens de « Grande-Bretagne » et « britannique » (l'artiste est lui-même originaire d'Écosse), alors qu'il est par ailleurs susceptible d'employer des vocables destinés à identifier clairement les appartenances géoculturelles de ces mêmes personnes¹³⁶² ; d'autre part, il semble juger qu'un séjour prolongé en terre étrangère ne peut qu'affaiblir l'attachement que l'on peut ressentir pour son pays et sa culture d'origine tout en déplorant de la même manière le refus de certains de s'adapter à un mode de vie trop éloigné du leur. Où se situe-t-il lui-même, sinon dans une situation de surplomb moralisateur ? Irvine réside à Rome depuis un peu plus de quatre ans lorsqu'il émet ce jugement : faut-il en conclure qu'il n'en a pas moins préservé intacte son identité écossaise et britannique ? Fait-il allusion, lorsqu'il évoque ceux qui « ont vécu depuis si longtemps en dehors de leur propre pays », à certaines figures qui jouent un rôle bien particulier au sein de la communauté britannique de Rome, à savoir des intermédiaires comme Thomas Jenkins (qui vit à Rome depuis 1751), Gavin Hamilton (qui y réside, quant à lui, depuis 1756 et vit avec une Italienne) ou James Byres (qui s'y est probablement établi en 1758) ? Si c'est le cas, faut-il voir dans ce jugement le fruit d'une observation lucide ou celui du dépit qu'éprouve un artiste qui peut s'estimer moins favorisé qu'un autre par ces acteurs essentiels, sans le soutien desquels il est difficile d'accéder aux commanditaires ? Il semble difficile de trancher, mais cet exemple a le mérite de montrer que la question de l'acculturation était posée par les résidents britanniques eux-mêmes et ce d'autant plus, peut-être, qu'ils étaient parfois en situation de tenter de préserver deux types d'identités différentes et cumulatives : une identité « centrale », l'identité britannique qui était alors en phase de genèse¹³⁶³, mais aussi une identité « périphérique », l'identité écossaise.

L'une des dimensions de l'expérience acculturante que peut constituer un séjour prolongé en pays étranger est celle de la langue, rarement abordée de manière explicite dans les récits de voyage. Bien que les voyageurs et résidents britanniques aient passé beaucoup de temps dans un confortable entre-soi au cours de leurs séjours à Rome, le cosmopolitisme de cette ville tout comme les circonstances professionnelles les mettaient quotidiennement en contact avec des personnes qui ne parlaient pas leur langue. Cette situation ne soulevait pas seulement la question de la communication, mais aussi celle de l'assimilation d'une autre culture en contexte étranger. Ce fut le cas, par exemple, de Robert Adam qui côtoyait chaque jour des artistes français,

¹³⁶² *Cumberland Papers*, vol. III, Add. MS 36 493, British Library (lettre de James Irvine à George Cumberland datée du 10 février 1781).

¹³⁶³ Comme tente de le montrer l'ouvrage de Linda Colley, *Britons. Forging the Nation, 1707-1837*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2009 (3^{ème} édition revue et corrigée).

notamment Charles-Louis Clérisseau et Laurent Pécheux. Les échanges fréquents qu'il avait avec eux dans leur langue, et non la sienne, semblent lui avoir procuré une véritable intimité avec une langue étrangère : « Robert commençait presque à penser en français, tant il était accoutumé à parler dans cette langue avec ses mentors et à lire le français pendant ses loisirs¹³⁶⁴ ». Cette expérience, que vécurent sans doute ceux des artistes britanniques qui étaient amenés à cohabiter avec des artistes étrangers, ne provoquait sans doute pas une véritable altération de l'identité originelle, mais elle contribuait certainement à un décentrement culturel qui est caractéristique d'une résidence de longue durée en terre étrangère. Il suffit, pour conclure, d'évoquer le témoignage du peintre gallois Thomas Jones, qui racontait avoir rencontré lors d'une de ses promenades dans Rome un groupe d'étudiants du *Venerable English College* : « Je ne peux m'empêcher de noter le plaisir secret que j'éprouvai en entendant des prénoms familiers tels que Jack, Will, & Tom qui, réunis dans ce groupe de garçons anglais pleins de franchise, me donnèrent l'impression, l'espace d'un instant, d'être en Angleterre¹³⁶⁵. » Le dépaysement que manifeste Thomas Jones dans ce passage est double : à l'inconfort que suscite le fait de devoir pratiquer en permanence une langue autre que sa langue maternelle s'ajoute ici, semble-t-il, celui d'être confronté à une manière d'être à l'autre différente de celle à laquelle on était accoutumé, comme si le tempérament italien était différent du tempérament anglais. C'est manifestement une forme de décalage à la fois culturel et sociétal que devaient éprouver ces Britanniques qui se trouvaient durablement éloignés de leur pays et de leur environnement familial.

3) *Faire face aux aléas de la vie quotidienne*

Les Britanniques qui choisissaient de demeurer à Rome pour quelques mois, ou pour une plus longue période, se heurtaient nécessairement à divers problèmes matériels. Jeremy Black les évoque de manière très concrète dans l'un des ouvrages qu'il a consacrés au Grand Tour : il passe ainsi en revue la question du logement¹³⁶⁶, de l'alimentation et de la boisson¹³⁶⁷, et, plus généralement, du coût de la vie en Italie et des problèmes financiers qui pouvaient en découler¹³⁶⁸. Nous savons également que les guides de voyage fournissaient des informations,

¹³⁶⁴ John Fleming, *Robert Adam ...*, *op. cit.*, pp. 162-163.

¹³⁶⁵ Thomas Jones, « Memoirs of Thomas Jones, Penkerrig Radnorshire, 1803 », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 32, 1946-1948, p. 72 (entrée datée du 21 avril 1778).

¹³⁶⁶ Jeremy Black, *Italy and ...*, *op. cit.*, pp. 68-74.

¹³⁶⁷ *Ibid.*, pp.75-80.

¹³⁶⁸ *Ibid.*, pp. 94-103.

plus ou moins concrètes, sur la vie quotidienne dans les différentes villes d'Italie. Concernant le cas de Rome, Thomas Nugent se montre assez peu précis dans l'unique page qu'il consacre à ces questions : « Rome, de manière générale, est assez bien achalandée en matière de produits comestibles, quoique le coût en soit plus élevé qu'à Florence ou à Naples, ce qui s'explique par le grand nombre d'étrangers qui s'y trouvent¹³⁶⁹. » Suivent un certain nombre de considérations sur les viandes, poissons et vins - on peut apprendre, par exemple, que la cité des papes se distingue des autres villes italiennes par sa très grande variété de vins¹³⁷⁰ - que le futur voyageur est susceptible de trouver et d'apprécier sur place. Il n'explique pas, en revanche, où ce dernier pourra les trouver. Mariana Starke, quant à elle, donne des conseils très précis concernant tous les problèmes auxquels un Britannique résidant à l'étranger est susceptible d'être confronté et va jusqu'à indiquer où se trouvent les meilleurs fruits et légumes, les meilleurs vins, les meilleurs chausseurs, etc. Elle a, on le sait, résidé à trois reprises à Rome entre 1793 et 1798 et s'autorise de cette expérience concrète du « terrain » pour informer ses futurs lecteurs. Ce faisant, elle nous permet d'avoir une idée assez précise des différents quartiers qu'un résident pouvait être amené à fréquenter au quotidien. Le premier, assez logiquement, est celui de la Place d'Espagne et de ses environs où les Britanniques sont susceptibles de trouver les meilleurs chausseurs et surtout un bon médecin, le Dr. Batistini : « Les médicaments de cet homme sont de qualité, et fabriqués suivant les prescriptions anglaises¹³⁷¹. » À proximité, sur la via del Corso, se trouvait également le meilleur chapelier¹³⁷². On sait, par ailleurs, que certains médecins britanniques ont fait partie, à certains moments, de la population des résidents britanniques. L'un des exemples les mieux connus est celui du Dr. Benjamin Bates, qui vécut à Rome avec sa fille Lydia entre décembre 1787 et le printemps 1790¹³⁷³ et fut l'un des proches du couple Flaxman. Ann Flaxman, l'épouse du sculpteur, évoque d'ailleurs son activité dans l'une de ses lettres : « Le Dr. Bates est très demandé par la noblesse anglaise et se trouve également très sollicité par de nombreux Italiens, mais il semble opposé au fait de les traiter car la manière de procéder chez les Anglais et chez les Italiens lui semble trop différente, et il souhaite donc éviter tout problème¹³⁷⁴. » Si Ann Flaxman évoque le fait que le médecin et sa fille résidaient tout près d'eux, Piazza Mignanelli, à la fin du mois d'août 1788¹³⁷⁵ (un quartier, donc, où le praticien était certain de trouver une clientèle), le registre de la paroisse Sant'Andrea

¹³⁶⁹ Thomas Nugent, *The Grand Tour ...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 270.

¹³⁷⁰ *Ibid.*, p. 270.

¹³⁷¹ Mariana Starke, *Letters ...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 321-322.

¹³⁷² *Ibid.*, p. 320.

¹³⁷³ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 59.

¹³⁷⁴ Add. MS 39 780, British Library (lettre d'Ann Flaxman à sa tante, datée du 26 mars 1788).

¹³⁷⁵ *Ibid.* (lettre d'Ann Flaxman à sa tante, datée du 29 août 1788).

delle Fratte de l'année 1789 ne mentionne pas leur présence¹³⁷⁶. Ont-ils déménagé entretemps ? La dégradation de leurs relations avec les Flaxman pourrait étayer cette hypothèse.

Un deuxième quartier essentiel est celui de la Place Navone puisque c'est là que les résidents peuvent espérer acheter les meilleurs fruits et légumes¹³⁷⁷ ; juste derrière la Place, le résident soucieux de se procurer une argenterie de qualité peut le faire à proximité de l'église Saint-Louis-des-Français¹³⁷⁸, de même qu'il peut acheter des gants de bonne confection sur la Piazza Madama¹³⁷⁹. Un dernier lieu, un peu à l'écart du centre, est le port de Ripa Grande où l'on peut acheter ces vins dont la variété était vantée par Thomas Nugent¹³⁸⁰. On peut, bien entendu, se demander à quel public s'adresse l'auteur qui semble aborder l'essentiel - l'alimentation, la santé - et l'accessoire - la mode. Ces préoccupations diverses présentent cependant un double intérêt : permettre, tout d'abord, de se faire une idée de la Rome « réelle » telle qu'elle a pu être pratiquée par des étrangers qui l'avaient largement mythifiée ; relativiser, ensuite, l'idée d'une démocratisation du séjour romain à la fin du siècle. Le voyageur qui se soucie de dîner dans une argenterie de qualité ou de remplacer des gants usagés appartient vraisemblablement à un groupe social aisé, sinon privilégié. Ce tableau concerne-t-il les artistes (et leurs familles), dont les revenus peuvent être aléatoires en fonction de leur succès et des commandes dont ils bénéficient ? En partie, sans doute, au moins pour ce qui concerne les besoins essentiels.

4) Mourir dans la Ville Éternelle

Une question, en tout cas, sur laquelle nous possédons davantage de sources est celle du devenir des Britanniques décédés au cours de leur séjour à Rome : ce fut le cas, par exemple, d'un certain nombre d'artistes comme Jonathan Skelton en 1759, John Plimmer en 1760, Matthew Nulty en 1778 ou même Gavin Hamilton à la toute fin du siècle, mais aussi de résidents comme James Edgar, secrétaire du « Vieux Prétendant », en 1764. Thomas Jones, dans ses *Mémoires*, évoque les circonstances dans lesquelles mourut puis fut inhumée l'épouse du peintre William Pars :

¹³⁷⁶ AVR, Stato delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, année 1789. Le registre de la paroisse Santa Maria del Popolo, pour la même année, ne mentionne pas davantage leur présence.

¹³⁷⁷ Mariana Starke, *Letters ...*, *op. cit.*, p. 318.

¹³⁷⁸ *Ibid.*, p. 321.

¹³⁷⁹ *Ibid.*, p. 322.

¹³⁸⁰ *Ibid.*, p. 318.

« Ce fut le six de ce mois¹³⁸¹, alors que je passais la soirée chez un ami, que Durno vint me trouver pour m'apprendre que Mme Pars avait expiré dans l'après-midi. Cela faisait longtemps que sa santé déclinait. Tous deux, nous nous rendîmes immédiatement chez le pauvre Pars et nous lui tîmes compagnie jour et nuit jusqu'à ce que le corps fût mis en terre, ce qui eut lieu le soir du 8, et pendant ces quelques jours mon pauvre ami sombra presque dans la folie. [...] Lors des funérailles tous les artistes anglais qui séjournèrent à Rome, c'est-à-dire 18 ou 20 personnes, prirent part à la procession en portant des torches. [...] La lune, cachée juste derrière la tombe de Caius Sextus, jetait une lumière argentée sur tous les objets alentour, sauf à l'endroit où cette grande pyramide sombre projetait son ombre imposante sur la Place où la cérémonie se déroulait, à la lumière crépusculaire des torches. Une fois les derniers rites accomplis, nous éteignîmes les flambeaux [...] et nous rentrâmes à la lumière de la lune¹³⁸². »

La coutume, comme on le comprend d'après le récit, était d'inhumer les protestants de nuit. James Northcote, qui assistait également à la cérémonie, confirme ce point tout en proposant une explication : « L'assistance, qui ne se composait que d'Anglais, s'y rendit dans des voitures louées vers onze heures du soir, de manière aussi discrète et rapide que possible, afin d'éviter l'agressivité de la populace¹³⁸³. » Il insiste en effet, dans son récit, sur cette intolérance à l'égard des non-catholiques qui serait, selon lui, ouvertement encouragée par le clergé romain¹³⁸⁴. Ce point de vue est exprimé, il faut le noter, de manière assez paradoxale puisque Northcote utilise l'adjectif « papiste » pour qualifier les lieux de culte catholiques dans lesquels aucun protestant ne saurait être inhumé¹³⁸⁵. Il ajoute un dernier détail sur le déroulement de la cérémonie : « Comme il n'y avait aucun prêtre protestant à Rome à cette époque, M. Banks, le sculpteur, célébra l'office funéraire¹³⁸⁶. » Il est vrai que Thomas Wagstaffe, le chapelain anglican de la cour des Stuart qui avait célébré les funérailles de Jonathan Skelton en janvier 1759, était décédé depuis 1770¹³⁸⁷. Au-delà de la description fournie par le témoignage du peintre, on comprend également les sentiments que devaient éprouver, dans ce genre de circonstance qui s'est produite à plusieurs reprises au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, les membres d'une communauté confessionnelle ultra-minoritaire (les protestants, selon une estimation de Hanns Gross, auraient alors représenté moins de 0,1% de la population totale de Rome¹³⁸⁸) : c'est l'expérience de la discrimination qui est mise en lumière par cet événement, une thèse qui peut être confortée par le témoignage de James Boswell ; ce dernier avait, en effet, assisté aux funérailles, en mai 1765, de George Anthony Werpup, tué accidentellement du fait du

¹³⁸¹ Il s'agit du 6 juin 1778. Un peu plus loin dans le récit, Thomas Jones précise que Mme. Banks « souffrait d'une consommation sévère » (Jones, *op. cit.*, p. 148).

¹³⁸² Thomas Jones, *Journal ...*, *op. cit.*, pp. 145-146.

¹³⁸³ Stephen L. Gwynn, sous la dir. de, *Memorials of an Eighteenth-Century Painter*, 1898, p. 159.

¹³⁸⁴ *Ibid.*, pp. 158-159.

¹³⁸⁵ *Ibid.*, p. 159. Je propose la traduction « papiste » pour l'adjectif « Romish » qui est employé par l'auteur dans la version originale de l'ouvrage.

¹³⁸⁶ *Ibid.*, p. 160.

¹³⁸⁷ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 970.

¹³⁸⁸ Hanns Gross, *Rome in the Age of the Enlightenment. The post-Tridentine syndrome and the ancien regime*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 66.

renversement de sa voiture. Le passage de son journal qui évoque cet épisode fait explicitement allusion à la force du préjugé antiprotestant à Rome, d'où l'obligation de procéder à des inhumations nocturnes¹³⁸⁹. Ces sentiments étaient-ils exacerbés par le fait de résider dans la capitale de la chrétienté catholique ?

Ce que Thomas Jones ne dit qu'indirectement, c'est que la scène se déroule au « Cimetière Non-Catholique » (*Cimitero Acattolico*) de Rome, situé en dehors du mur d'Aurélien, à proximité de la Porta San Paolo et de la Pyramide de Caius Cestius ; il est intéressant de noter, au passage, que ce lieu est nommé de manière négative, faisant référence à ce que ses occupants ne sont pas, plutôt qu'à ce qu'ils sont. C'est là, en effet, qu'étaient enterrés, depuis le début du XVIIIe siècle, la plupart des protestants qui venaient à mourir lors de leur séjour dans la Ville Éternelle : le pape Clément XI, sur intervention d'un cardinal proche de la famille des Stuart, avait donné en 1716 l'autorisation d'inhumer le Dr. William Arthur, jacobite¹³⁹⁰, dans un lieu qui devait devenir le « cimetière des Anglais » (bien qu'un certain nombre d'Allemands y aient été également enterrés). Jusque-là, il n'était pas rare que les cadavres d'étrangers de confession protestante soient jetés dans le Tibre. Il faut cependant rappeler que ce cimetière n'était pas le premier lieu de sépulture destiné aux non-catholiques à Rome. Antonio Menniti Ippolito insiste sur le fait qu'un premier terrain, situé au nord-est de la ville, entre la Porta del Popolo et la Porta Pinciana, avait été précédemment utilisé dans ce but¹³⁹¹ : ce « cimetière » informel, surnommé « Muro Torto »¹³⁹², du fait de la configuration de la muraille à cet endroit, était encore utilisé de manière occasionnelle après la fondation (si le mot convient, car il s'agit davantage, là aussi, du résultat d'un processus relativement informel) du « Cimetière Non-Catholique ». En juin 1729, le corps d'un protestant non identifié y fut ainsi inhumé au prétexte qu'il avait été trouvé mort à proximité de l'église Sainte-Marie-du-Peuple¹³⁹³. Peu de sources semblent disponibles sur ce lieu¹³⁹⁴. Quoiqu'il en soit, un certain nombre de Britanniques de toutes classes sociales (membres de la noblesse aussi bien que domestiques) furent enterrés dans le « Cimetière Non-Catholique », dont une douzaine d'Écossais qui étaient souvent liés à la cause jacobite¹³⁹⁵. Selon un recensement effectué en 1840, une trentaine d'inhumations auraient eu lieu dans ce cimetière

¹³⁸⁹ The Yale Edition of the Private Papers of James Boswell, *Boswell on the Grand Tour. Italy, Corsica and France, 1765-1766*, 1955, p. 84 (entrée datée du lundi 27 mai 1765).

¹³⁹⁰ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 29. Nous ne disposons que de peu de renseignements sur ce personnage si ce n'est qu'il serait mort à la suite d'une ingestion de figues.

¹³⁹¹ Antonio Menniti Ippolito, *Il Cimitero ...*, *op. cit.*, pp. 88-91.

¹³⁹² On parlait également, à propos de ce lieu, de « Cimetière des Impénitents ».

¹³⁹³ Antonio Menniti Ippolito, *Il Cimitero ...*, *op. cit.*, pp. 89-90.

¹³⁹⁴ *Ibid.*, p. 88.

¹³⁹⁵ Je remercie Marion Amblard, Maître de Conférences à l'IUT de Valence (Université Grenoble Alpes), d'avoir attiré mon attention sur ce point.

entre 1716 et 1791, mais ce nombre semble sous-évalué¹³⁹⁶ (d'autant que les Britanniques, bien qu'ils aient vraisemblablement constitué la majorité des cas, ne sont pas les seuls concernés). Ce lieu est évoqué dans plusieurs récits de voyage, notamment celui de Francis Powell : « Notre cicérone nous apprend que ce lieu était appelé le Cimetière Protestant, car le gouvernement actuel de Rome est si indulgent qu'il accepte qu'un protestant anglais mort dans cette ville y soit, si la demande en est faite officiellement, enterré selon le rite de l'Église d'Angleterre¹³⁹⁷. » Peter Beckford évoque lui aussi ce lieu qui lui rappelle un épisode tragique ayant marqué son premier séjour à Rome, en 1766 :

« [...] néanmoins il est digne de retenir votre attention car c'est ici que vos compatriotes sont enterrés ; et c'est ici que j'ai accompagné, pour sa mise en terre, mon regretté ami Sir James MacDonald, un gentilhomme accompli qui réunissait dans une parfaite harmonie, plus que n'importe quelle autre personne qu'il m'ait été donné de connaître, les qualités d'un Érudit et celles d'un Homme du Monde¹³⁹⁸. »

C'est en juillet 1766¹³⁹⁹, alors que tous deux étaient en train d'accomplir leur Grand Tour, que James MacDonald meurt à Rome. Cet événement contraste avec le ton habituel du récit que Beckford fait de cette période qui semblait avoir été marquée, comme beaucoup de Grands Tours, par une certaine légèreté. L'enterrement de ce jeune aristocrate écossais eut un retentissement suffisant pour être évoqué dans un article du *Scots Magazine* paru en août 1766 :

« Le Pape a donné, et contresigné, les ordres concernant cet enterrement et il a permis que le corps soit déposé dans une église publique et que les derniers sacrements y soient célébrés par un Protestant. Des hommes de toutes conditions sociales ont suivi le cortège funéraire qui fut conduit avec une dignité que l'on n'avait jamais vue en pareille occasion. [...] On dit qu'il est ainsi le premier Protestant à avoir reçu des funérailles publiques en ce pays¹⁴⁰⁰. »

Antonio Menniti Ippolito, qui cite et analyse ce cas, a cherché à nuancer la portée de certains des termes utilisés dans cet article : on voit mal, en effet, comment un protestant aurait pu bénéficier d'une cérémonie officielle dans un lieu de culte protestant à Rome¹⁴⁰¹. De fait, si l'on suit Edward Corp, l'un des rares lieux où ce culte pouvait être pratiqué, de manière officieuse

¹³⁹⁶ Antonio Menniti Ippolito, *Il Cimitero ...*, op. cit., pp. 148-149. Antonio Menniti Ippolito cite, par exemple, le cas d'un certain « Antonio Federico Werpup Britanno », qui fut enterré au « Cimetière Non-Catholique » en mai 1765. John Ingamells, il faut le préciser, ne recense pas ce personnage dans son dictionnaire. L'usage du terme « Britanno » est d'ailleurs tout à fait intéressant en ce qu'il est très rare dans les sources de l'époque (lorsqu'on peine à identifier la nationalité exacte d'une personne qui n'est manifestement pas catholique ou juive, on utilise le plus souvent, on l'a vu, les termes « eretico » ou « protestante » ; lorsque cette personne était originaire des Îles britanniques, c'est le terme « Inglese » qui était, de même, le plus couramment utilisé).

¹³⁹⁷ Francis Powell, *Letters and Observations written in a Short Tour through France and Italy, by a Gentleman*, 1786, pp. 38-39. Ce récit fut parfois attribué, à tort, à Peter Beckford.

¹³⁹⁸ Peter Beckford, *Familiar letters ...*, op. cit., volume 2, p. 154.

¹³⁹⁹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, op. cit., pp. 622-623.

¹⁴⁰⁰ Cité par Antonio Menniti Ippolito in *Il Cimitero ...*, op. cit., p. 130.

¹⁴⁰¹ *Ibid.*, pp. 130-131.

et, on l'a vu, mal tolérée par les autorités papales, était l'une des pièces du *Palazzo del Re*¹⁴⁰². C'est peut-être là, d'ailleurs, qu'eut lieu cette cérémonie. Le fait qu'elle fut célébrée par Thomas Wagstaffe rendrait cette version assez crédible. Un monument funéraire vint orner la sépulture de James MacDonald à la fin du siècle¹⁴⁰³.

Un dernier témoignage sur le « Cimetière Non-Catholique » nous est fourni par Adam Walker qui le visita à l'automne 1787 :

« Près de cet endroit solitaire, au milieu des arbres et des chardons, se trouve le seul lieu d'Italie où les protestants aient le droit d'être enterrés. Une tombe récente, celle d'un jeune homme ingénieux et plein de valeur, me toucha particulièrement. La pierre dit : 'À la mémoire de M. James Six, de Canterbury, enseignant à Trinity College, Cambridge. Un poète élégant, un philosophe aimable, et un homme de bien. Il mourut à Rome, en décembre 1786'¹⁴⁰⁴. »

C'est le chapelain anglican du duc de Gloucester, qui se trouvait alors à Rome, qui fut chargé du service funèbre du jeune homme, décédé à l'âge de 28 ans¹⁴⁰⁵. On sait, par ailleurs, que le sculpteur irlandais Christopher Hewetson fut enterré au « cimetière non-catholique » de Rome en 1798, ce qui nous indique qu'il était de confession protestante, contrairement à ce que sa « nationalité » pourrait laisser entendre¹⁴⁰⁶. L'existence de ce cimetière, parfois surnommé le « cimetière des Anglais », comme l'autorisation d'y pratiquer le culte anglican confirment, quelles que soient les restrictions imposées par ailleurs, le degré de tolérance dont l'Église catholique savait faire preuve à l'égard d'une communauté étrangère à la fois nombreuse et utile à l'économie locale.

Les membres de la famille royale en exil morts à Rome constituent un cas à part. James Francis Edward Stuart, le « Vieux Prétendant », eut l'honneur, en tant que souverain catholique reconnu et soutenu par la papauté, d'être inhumé en 1766 dans la crypte de la Basilique Saint-Pierre. James Edward Smith fait d'ailleurs référence à ce tombeau lorsqu'il décrit sa visite de la Basilique en février 1787 :

« C'est ici que reposent les corps de nombreux Papes, enfermés dans des tombeaux en pierre, certains d'entre eux étant ornés de leur effigie, tel celui d'Alexandre VI¹⁴⁰⁷, et d'autres ne comportant que leur nom. Parmi ceux-ci, je vis celui du Vieux Prétendant, qui porte le titre de Jacques III, Roi d'Angleterre, qui mourut en 1766 ou 1767. Il est prévu de déplacer son corps dans un monument qui devrait être érigé en face de celui de son épouse, déjà mentionnée¹⁴⁰⁸. »

¹⁴⁰² Edward Corp, *The Stuarts in Italy ...*, *op. cit.*, p. 313.

¹⁴⁰³ Antonio Menniti Ippolito, *Il Cimitero ...*, *op. cit.*, p. 131.

¹⁴⁰⁴ Adam Walker, *Ideas suggested on the Spot in a Late Excursion through Flanders, Germany, France, and Italy*, 1790, pp. 311-311.

¹⁴⁰⁵ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 860.

¹⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 495.

¹⁴⁰⁷ Il s'agit du célèbre Rodrigue Borgia, pape de 1492 à 1503.

¹⁴⁰⁸ James Edward Smith, *A Sketch of a Tour ...*, *op. cit.*, vol. 1, pp. 353-354.

On notera au passage la prise de distance, habituelle chez un Britannique qui souhaite afficher sa loyauté à la dynastie des Hanovre, surtout dans un texte destiné à être publié, vis-à-vis de l'ancien roi dont l'année de mort, elle-même, n'est mentionnée que de manière imprécise. Parmi les deux fils du « Vieux Prétendant », seul Henry Benedict, duc d'York et cardinal, fut inhumé à ses côtés en 1807¹⁴⁰⁹. Charles Edward Stuart, le flamboyant « Bonnie Prince Charlie » qui aurait dû devenir roi sous le nom de Charles III à la mort de son père, fut enterré, quant à lui, à Frascati en 1788 (c'est son frère, le cardinal d'York, qui fut chargé de célébrer la messe organisée pour ses obsèques)¹⁴¹⁰.

III. La construction de « territoires du quotidien »

Les sources ne manquent pas, on le sait, pour étudier l'expérience romaine des voyageurs. Pour les résidents, nous disposons également de correspondances très intéressantes, mais ces dernières abordent davantage leurs activités professionnelles - d'artistes, de marchands d'art, d'agent, ... - que leur vie quotidienne. En un mot, elles ne nous permettent guère d'appréhender leur rapport physique à la ville de Rome. Un document très précieux, cependant, nous est parvenu grâce à John Ingamells qui l'a retranscrit et publié en 2003 dans les volumes de la *Walpole Society* : il s'agit du journal intime tenu par John Ramsay¹⁴¹¹ (1768-1845), fils du peintre écossais Allan Ramsay (1713-1784), entre 1782 et 1784. Au cours de ces deux années passées en Italie, le jeune homme a séjourné à Rome à quatre reprises : entre le mois de décembre 1782¹⁴¹² et le 9 avril 1783, entre le 27 juin et le 16 juillet 1783, entre le 18 et le 22 août 1783, puis entre le 15 septembre et le 3 octobre 1783 ; il séjourne également à deux reprises à Tivoli, entre le 17 juillet et le 17 août 1783, puis entre le 23 et le 25 août 1783¹⁴¹³. S'il s'agit déjà du quatrième séjour romain d'Allan Ramsay¹⁴¹⁴, il s'agit du premier pour son fils qui vit là ses années de formation. C'est de cet apprentissage exceptionnel à bien des égards que rend compte ce journal, énumérant non seulement l'ensemble des lieux visités et des personnes rencontrées et fréquentées par les Ramsay, mais aussi les itinéraires quotidiens suivis par le

¹⁴⁰⁹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 484.

¹⁴¹⁰ *Ibid.*, p. 200.

¹⁴¹¹ John Ingamells, « John Ramsay's Italian Diary, 1782-84 », *The Volume of the Walpole Society*, Vol. 65, 2003, pp. 89-160. John est alors, il faut le préciser, orphelin de mère depuis quelques mois à peine.

¹⁴¹² Le journal débute le 11 décembre 1782, mais le jeune homme et son père résident manifestement à Rome depuis quelques jours déjà. La page 91, qui clôt l'introduction de l'article cité à la note précédente, établit une chronologie aussi précise que possible du séjour italien des Ramsay.

¹⁴¹³ Séjours auxquels il faut ajouter un bref passage le 14 septembre 1783.

¹⁴¹⁴ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, pp. 796-798.

jeune homme. Ce document nous permet donc, ce qui est rare, de reconstituer de manière très concrète le « territoire du quotidien » progressivement construit par John Ramsay au cours de ses séjours successifs.

Les Ramsay habitent, au cours de leurs séjours romains, dans la Strada Paolina, au sud-est de la Place d'Espagne, dans la paroisse San Lorenzo in Lucina. Une allusion, dans le journal du jeune homme, démontre qu'ils ont conservé la même adresse au retour d'un séjour napolitain : « [...] nous nous sommes dirigés directement vers notre ancien logement, Strada Paolini où tout était prêt pour nous accueillir¹⁴¹⁵. » Le jeune homme cite, à de multiples reprises, des visites matinales rendues au Père Jacquier, qui résidait au couvent de la Trinité-des-Monts, et au peintre Pompeo Batoni, qui habitait quant à lui dans la via Bocca di Leone. Un exemple, parmi d'autres, le 1^{er} avril 1783 : « Allé chez le Père Jacquier avant le petit déjeuner. Après le petit déjeuner, chez Pompeo, comme d'habitude¹⁴¹⁶. » Évoquant ses trajets réguliers, il cite fréquemment le fait d'être rentré « à la maison » par la Via del Corso¹⁴¹⁷, la Strada Felice ou la Via dei Condotti. Enfin, il mentionne à plusieurs reprises des promenades dans la Villa Médicis¹⁴¹⁸. Tous ces indices spatiaux concordent avec une adresse située dans les environs immédiats de la Place d'Espagne, faisant de l'espace dessiné par les rues arpentées et les parcs fréquentés à de multiples reprises, dans le cadre de ses activités quotidiennes, un véritable « territoire du quotidien », approprié de manière routinière¹⁴¹⁹.

D'une manière générale, on peut d'ailleurs souligner le fait que le jeune homme marche beaucoup à travers la ville et dans ses environs immédiats, parcourant parfois de longues distances, ce qui lui a permis de se l'approprier progressivement, d'y tracer des itinéraires devenus familiers, et d'en découvrir les différentes strates. Grâce au réseau que son père a patiemment construit au cours de sa longue carrière et de ses séjours successifs, il a eu l'occasion de fréquenter le milieu des artistes, bien sûr, mais aussi celui des intellectuels ; il a également pu approcher certains membres des élites britanniques et italiennes, dans les salons comme dans les salles de théâtre.

1) *Les déplacements « intellectuels »*

¹⁴¹⁵ John Ingamells, « John Ramsay ... », op. cit., p. 122 (entrée du vendredi 27 juin 1783). Il s'agit de l'actuelle Via Due Macelli.

¹⁴¹⁶ *Ibid.*, p. 106 (entrée du 1^{er} avril 1783).

¹⁴¹⁷ *Ibid.*, p. 107 : « En revenant à la maison par le Corso » (entrée du 2 avril 1783).

¹⁴¹⁸ *Ibid.*, p. 105 (entrée du 23 mars 1783).

¹⁴¹⁹ Une double-carte, en annexe, tente de représenter la « Rome de John Ramsay » (cf. Annexes 4 et 4bis, pp. 556-557).

Rentrent dans cette première catégorie l'ensemble des déplacements effectués par John Ramsay dans le cadre de la formation que son père souhaite lui inculquer, ainsi que ceux qu'il effectue pour assister ce dernier dans ses travaux.

John Ramsay mentionne, nous l'avons vu, des visites quasi quotidiennes au Père François Jacquier qui réside au Couvent des Minimes de la Trinité-des-Monts¹⁴²⁰. Ce scientifique lui donne en effet des leçons de géométrie¹⁴²¹ et discute à l'occasion avec le jeune garçon de questions relatives à la traduction de certains manuscrits anciens. Ces leçons ont lieu tôt le matin, généralement avant l'heure du petit déjeuner. Il prend également des leçons de dessin auprès de Pompeo Batoni, qui est alors le portraitiste le plus en vogue à Rome. L'atelier de ce dernier est, une fois encore, tout proche du domicile du jeune garçon puisqu'il est situé dans la Via Bocca di Leone¹⁴²². Entre le mois de décembre 1782 et le mois d'avril 1783, ce qui correspond au séjour le plus long que John et son père effectuent à Rome avant de se rendre ensuite à Naples, on trouve 50 mentions d'une rencontre avec le Père Jacquier¹⁴²³, dont 38 mentions explicites d'un déplacement effectué en direction du couvent des Minimes. Le jeune homme mentionne également 26 rencontres avec Pompeo Batoni, dont 20 mentions explicites d'un déplacement effectué en direction de son atelier. On notera au passage, comme le souligne John Ingamells¹⁴²⁴, que l'entourage quotidien de John, qui n'a alors que 14 ans, est constitué d'hommes très âgés puisque son père, tout comme ses deux maîtres, ont plus de soixante-dix ans. Cette formation exceptionnelle, quoi qu'il en soit, se déploie dans l'environnement le plus immédiat et donc le plus familier pour le jeune garçon, celui qu'il parcourt de la façon la plus routinière, donc au cœur de son « territoire du quotidien », comme le confirme une formule qu'il emploie à plusieurs reprises : « Allé chez Pompeo *comme d'habitude*¹⁴²⁵. »

¹⁴²⁰ Gilles Montègre et Pierre Crépel, sous la dir. de, François Jacquier. *Un savant des Lumières entre le cloître et le monde*, Presses Universitaires de Nancy, Nancy, 2018.

¹⁴²¹ C'est le cas dès la première entrée du journal, le mercredi 11 décembre 1782 : « Allé chez le Père Jacquier qui m'a donné une leçon de géométrie. En descendant ses escaliers, j'ai croisé M. Tearce. » Cf. John Ingamells, « John Ramsay ... », *op. cit.*, p. 92.

¹⁴²² Edgar Peters Bowron, « Batoni, Pompeo Girolamo », *Oxford Dictionary of National Biography*, septembre 2004. C'est en 1759 que l'artiste a établi son atelier à cette adresse.

¹⁴²³ Il s'agit de la personnalité extérieure au cadre familial qui est mentionnée le plus souvent dans le journal.

¹⁴²⁴ John Ingamells, « John Ramsay ... », *op. cit.*, p. 89.

¹⁴²⁵ *Ibid.*, p. 102, entrée du mercredi 26 février 1783. L'expression « comme d'habitude » est volontairement soulignée.

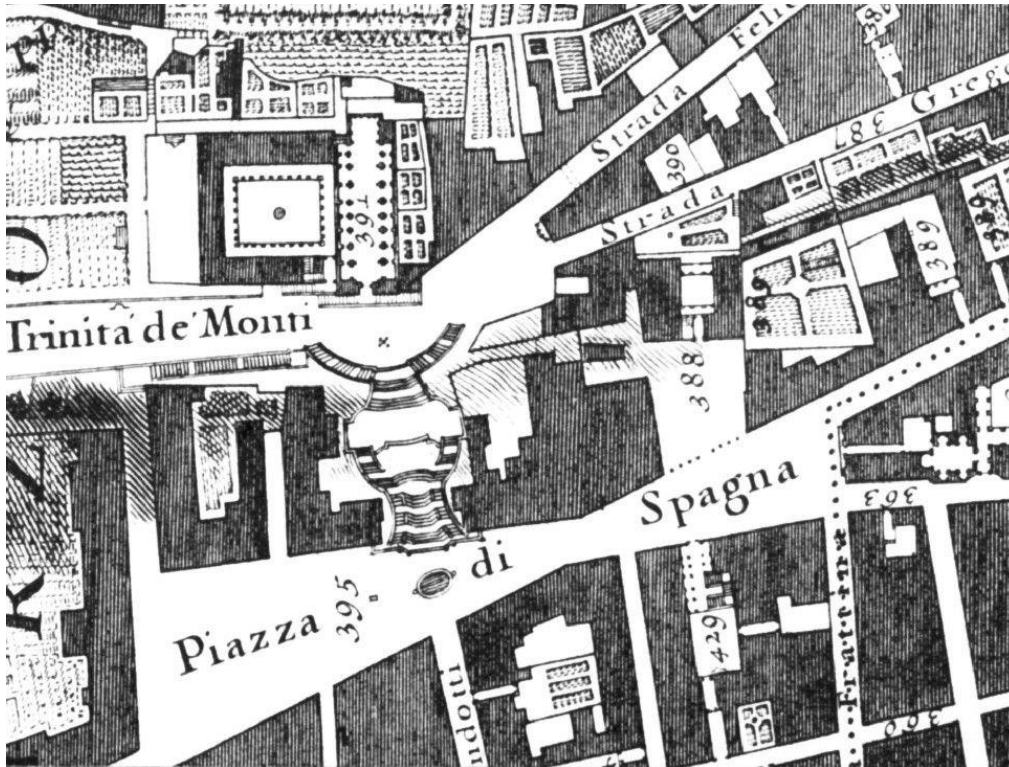


Figure 35 - Giovanni Battista Nolli, « Nuova Topografia di Roma », 1748 (extrait centré sur la Place d'Espagne et le quartier de la Trinité-des-Monts).

Afin d'aider son père dont la santé est chancelante, John doit également effectuer de nombreux déplacements au sein de la ville qui l'amènent à fréquenter un certain nombre d'institutions culturelles. C'est ainsi, par exemple, qu'il se rend à quatre reprises à la Bibliothèque de la Minerve (actuelle Bibliothèque Casanatense), située plus au sud, entre la Via del Corso et la Place de la Rotonde. Le 11 décembre 1782, il note ainsi : « Après le petit déjeuner, je suis allé à la Bibliothèque de la Minerve où j'ai recopié un extrait d'Hésiode pour mon père¹⁴²⁶. Dans cette bibliothèque, il y a une belle collection d'ouvrages de valeur auxquels on peut avoir très facilement accès¹⁴²⁷. » Il se rend également à deux reprises à la Bibliothèque Barberini dont la situation, à côté de la Place du même nom, est proche de son domicile.

2) *Les déplacements mondains*

Dans la mesure où son père est un artiste installé, bien inséré dans les milieux intellectuels et artistiques, John Ramsay a eu l'occasion de fréquenter différentes strates de la société

¹⁴²⁶ John évoque, en effet, plusieurs moments au cours desquels il est amené à faire la lecture d'ouvrages anciens en présence de son père.

¹⁴²⁷ *Ibid.*, p. 92.

romaine. Ces « cercles » plus ou moins proches que l'on peut distinguer au sein du réseau relationnel de l'artiste conduisent le jeune garçon à multiplier les déplacements au sein de la ville, qu'il s'agisse pour lui de tirer profit des divertissements qui lui sont accessibles ou de seconder son père dans son activité de peintre.

Le premier cercle que l'on peut identifier au sein des multiples personnalités mentionnées dans le journal correspond à l'entourage « professionnel » d'Allan Ramsay. Il s'agit notamment des intermédiaires (James Byres, mentionné à 43 reprises ; Colin Morison, mentionné à 11 reprises) et des autres artistes (le sculpteur Christopher Hewetson, mentionné à 7 reprises ; les peintres Jacob More et John Robert Cozens) qu'il connaît grâce à ses précédents séjours à Rome ; Gavin Hamilton, à cet égard, occupe un statut particulier puisqu'il ressort à la fois du champ artistique et du champ « touristique » (15 mentions dans le journal). On peut également mentionner le rôle de l'abbé Peter Grant, un proche d'Allan Ramsay (22 mentions dans le journal), qui aide volontiers ce dernier à conserver ou à diversifier ses contacts avec le milieu mondain (les grands-touristes de passage, en particulier¹⁴²⁸). Ces relations conduisent John Ramsay à fréquenter des espaces plus (quartier des artistes autour de la Place d'Espagne) ou moins (quartier de la Place Navone, où réside l'abbé Grant) proches de son domicile.

Le second cercle que l'on peut identifier correspond aux personnalités croisées à l'occasion des divertissements de la période du Carnaval¹⁴²⁹ ou dans les salons romains. John Ramsay a eu en effet l'occasion de se rendre à plusieurs reprises au théâtre ou à des soirées musicales, ce qui l'a amené à fréquenter de manière épisodique des quartiers situés au sud (le Collège Nazaréen, relativement proche) et au sud-est (le Largo Argentina, par exemple, à l'occasion de l'une de ses sorties théâtrales) de son « territoire du quotidien ». Il mentionne, en particulier, des représentations au théâtre *Capranica* (12 janvier 1783¹⁴³⁰), au théâtre *Argentina* (20 janvier 1783¹⁴³¹) au théâtre *Aliberti* (26 février 1783¹⁴³²), à l'opéra (23 février 1783¹⁴³³), ainsi qu'un récital au Collège Nazaréen (24 février 1783¹⁴³⁴). La mention de dîners au Capitole chez le Sénateur de Rome (20 mars 1783¹⁴³⁵, par exemple) ou d'une soirée chez la célèbre salonnière

¹⁴²⁸ Le jeune garçon mentionne régulièrement la présence, chez son père ou les amis de ce dernier, d'aristocrates britanniques ou français.

¹⁴²⁹ John et son père, au cours de ce premier séjour, sont présents à l'occasion des fêtes de Noël et de la période du Carnaval. La première mention d'une sortie au théâtre date ainsi du mercredi 8 janvier 1783 (cf. John Ingamells, « John Ramsay ... », *op. cit.*, p. 96).

¹⁴³⁰ *Ibid.*, p. 96.

¹⁴³¹ *Ibid.*, p. 97.

¹⁴³² *Ibid.*, p. 102.

¹⁴³³ *Ibid.*, p. 101.

¹⁴³⁴ *Ibid.*, p. 101.

¹⁴³⁵ *Ibid.*, p. 105. Le jeune homme précise, à cette occasion : « Tous les Anglais et la plus grande partie de la noblesse romaine étaient présents. »

Maria Pizzelli (22 mars 1783¹⁴³⁶), qui réside à proximité de la Place de Venise dans la via dei Fornari, montre qu'Allan Ramsay bénéficiait, grâce à ses contacts personnels ou à l'entregent de l'abbé Grant, d'une véritable reconnaissance au sein de la bonne société romaine.

3) *Les déplacements « touristiques »*

John Ramsay profite également de son séjour à Rome pour explorer le patrimoine antique et moderne de la ville. Cette découverte est, dans une large mesure, personnelle et, comme on l'a vu, « piétonnière ». Dès le début de son journal, il évoque de manière implicite la méthode qu'il entend suivre : « Après le déjeuner, je suis allé chez *Bouchard* où j'ai acheté un Plan de Rome¹⁴³⁷. » Ce n'est pas la seule fois qu'il fréquente cette librairie réputée¹⁴³⁸, située dans la partie méridionale de la Via del Corso, puisqu'il évoque un autre achat témoignant de ses préoccupations intellectuelles et de celles de son père : « Suis allé chez Bouchard, sur le Corso, où j'ai acheté l'Homère de Clarke pour 3 sequins¹⁴³⁹. » Comme d'autres Britanniques de la fin du XVIIIe siècle, le jeune garçon semble décidé à découvrir la ville par lui-même, bien qu'il ait également bénéficié des vastes connaissances des amis de son père (James Byres, Colin Morison).

La lecture du journal montre qu'en l'espace de quatre mois environ, entre décembre 1782 et avril 1783, John Ramsay a visité de nombreux sites de la Rome antique, au cœur de la ville comme dans ses environs. Dans la ville elle-même, il découvre ainsi les principaux vestiges qui figurent sur la plupart des itinéraires « classiques » des grands-touristes tels que le Forum (visité à 4 reprises), le Colisée, le Panthéon, la colonne Trajane, le cirque de Caracalla, le tombeau des Scipion (visites à 3 reprises), Dans les environs immédiats de Rome, il se rend à l'ancien Pont-Milvius et arpente la Via Appia ; il semble également avoir fait le tour de l'ancien mur d'Aurélien puisqu'il évoque, au fil de son récit, les principales portes d'entrée de l'*Urbs*. On peut d'ailleurs ajouter qu'il ne s'agit pas d'une découverte « passive » puisqu'il semble prêter une attention particulière au matériel épigraphique : « Suis retourné tombeau des Scipion où j'ai recopié une nouvelle fois toutes les inscriptions, ainsi que celle qui vient d'être

¹⁴³⁶ *Ibid.*, p. 106. Le journal précise par ailleurs que cette dernière a rendu sa visite à Allan Ramsay quelques jours plus tard.

¹⁴³⁷ *Ibid.*, p. 93 (entrée du samedi 20 décembre 1782).

¹⁴³⁸ Gilles Montègre, *La Rome des Français au temps des Lumières. Capitale de l'antique et carrefour de l'Europe, 1769-1791*, Rome, École française de Rome, 2011, pp. 155, sq.

¹⁴³⁹ John Ingamells, « John Ramsay ... », *op. cit.*, p. 100 (entrée du vendredi 14 février 1783). Il s'agit de la traduction de l'*Illiade* d'Homère par le philosophe et érudit Samuel Clarke (1729-1732).

trouvée¹⁴⁴⁰. » Le jeune garçon a manifestement conscience de l'importance des fouilles archéologiques en cours ainsi que des débats qui agitent à son époque le milieu des antiquaires sur le sens des découvertes : « Suis allé à la bibliothèque Barberini où j'ai trouvé l'essai du père Sirmond sur l'inscription qui y est conservée : il a écrit dans le but de prouver l'authenticité de cette inscription, laquelle a été contestée par le Marquis Maffei¹⁴⁴¹. » Il est vrai qu'il est amené à fréquenter de près certains d'entre eux qui, on l'a vu, sont des familiers de son père. Il apparaît, en tout cas, qu'il a bien assimilé les informations historiques que ces derniers lui ont transmises ou qu'il a pu lire dans un certain nombre de guides, comme le montre le commentaire qu'il inscrit à la suite de sa visite de l'église Sainte-Marie-du-Peuple : « De là, je suis allé voir le mur endommagé qui fait partie de l'ancienne muraille et qui est très étonnant puisqu'il était déjà dans cet état lorsque Bélisaire l'a défendu contre les Goths ; il est fait d'une sorte de briques que l'on appelle *quadrelli* parce qu'elles ont cette forme¹⁴⁴². » Ce type de remarque, pour le coup, est caractéristique des récits et correspondances de voyage qui visent en partie à rendre compte du savoir acquis en amont du séjour romain et au cours de ce dernier¹⁴⁴³.

John Ramsay a également visité, au cours de la même période, de très nombreux édifices religieux avec, semble-t-il, une prédilection particulière pour la basilique Saint-Pierre-de-Rome (fréquentée à 6 reprises, notamment, mais pas exclusivement, pendant les fêtes de Noël de l'année 1782) et l'église Sainte-Marie-Majeure (fréquentée à 3 reprises). Son programme le conduit d'ailleurs à visiter plusieurs des basiliques hors les murs, notamment Saint-Paul-hors-les-Murs et Saint-Laurent-hors-les-Murs. À propos de cette dernière, située à environ 2,5 km à l'est du quartier de la Place d'Espagne, il note : « Ai marché jusqu'à *San Lorenzo fuori le Mura* qui est censée avoir été construite sur les vestiges d'un ancien temple ; on y trouve quelques très beaux piliers d'époque antique, certains d'entre eux étant pourvus de chapiteaux remarquables¹⁴⁴⁴. » Outre la tendance déjà évoquée à mobiliser son savoir, on peut se demander si l'intérêt supposé des sites choisis n'est pas, en partie au moins, conditionné par leur lien direct avec le passé antique de la ville.

En somme, on est tenté de comparer l'expérience romaine de John Ramsay, dans sa dimension spatiale et matérielle, avec celle de la plupart des grands-touristes de son époque. Alors que

¹⁴⁴⁰ *Ibid.*, p. 97 (entrée du vendredi 17 janvier 1783). Quelques jours plus tard, il fait allusion à la poursuite des fouilles sur ce même site.

¹⁴⁴¹ *Ibid.*, p. 98 (entrée du lundi 27 janvier 1783).

¹⁴⁴² *Ibid.*, p. 96 (entrée du vendredi 10 janvier 1783). John Ingamells indique d'ailleurs que le jeune garçon a dessiné une pierre en forme de diamant à côté de la remarque.

¹⁴⁴³ Le journal de John Ramsay évoque à plusieurs reprises la lecture des grands classiques latins (Tite-Live, ...) et grecs (Homère, Hésiode, ...), en présence de son père ou à titre de loisir personnel - un jour de pluie, par exemple.

¹⁴⁴⁴ *Ibid.*, p. 97 (entrée du dimanche 19 janvier 1783).

l'expérience de ces derniers se traduit souvent par l'exploration sélective, presque « scolaire », d'une ville-musée et/ou d'un haut-lieu de la « société des princes », à travers la médiation d'un cicérone, celle du jeune fils d'Allan Ramsay s'effectue par le biais d'une appréhension immédiate - au sens littéral du terme - de Rome et de ses environs. Certes, son degré de familiarité avec les différents espaces de la ville a pu varier (on ne saurait, par exemple, comparer ses déplacements quotidiens au sein du « Trident » avec l'exploration du Janicule qui fut manifestement unique¹⁴⁴⁵) ; il n'en reste pas moins que cette expérience ne peut être que celle d'un jeune garçon plongé dans un monde d'adultes, que la vie a amené à résider dans une ville étrangère et qui a fait de cette dernière le terrain d'un apprentissage exceptionnel. En ce sens, son séjour romain, qui n'a rien d'un Grand Tour, s'apparente malgré tout à cette institution dans la mesure où il s'agit, pour lui, d'un voyage d'initiation. Mais, comme le rappelle Gilles Bertrand dans un article récent, un voyage d'artiste - et John Ramsay est bel et bien tributaire de la démarche de son père, qui en est un -, ne peut être considéré comme un Grand Tour en bonne et due forme que si « les artistes circulent d'une ville à l'autre [...] et ajoutent à leur déplacement physique l'écriture d'un journal recueillant leurs expériences et lui assurant une forme de légitimité en vue d'une transmission¹⁴⁴⁶. » Or, si John Ramsay est amené à séjourner pendant quelques semaines à Naples puis à Florence, c'est bien Rome qui constitue le lieu central de ce périple italien ; en outre, le journal qu'il tient, comme en atteste sa forme¹⁴⁴⁷, est manifestement voué à demeurer dans le for privé de son auteur : s'il y recueille son expérience, cette dernière ne peut faire sens que pour lui.

L'expérience de la romanité en tant que territoire, pour les Britanniques, semble avoir été conditionnée par le « modèle » du Grand Tour, établi par la tradition et relayé par la littérature de voyage et les cicérones. Ce modèle les conduisait à fréquenter, dans le cadre de leur découverte de la ville comme de leur (inégal) insertion dans sa société, une série de lieux bien déterminés et donc à ignorer une grande partie de l'espace urbain romain - ou à le traverser dans une certaine indifférence. C'est ainsi, par exemple, que la Via del Corso apparaît dans la plupart des récits comme un lieu bien connu, observé et arpenté. Il s'agit en effet, comme le rappelle James Edward Smith, de « la rue principale de la ville, qui part de la Piazza del Popolo et s'étend

¹⁴⁴⁵ *Ibid.*, p. 106 (entrée du lundi 31 mars 1783). Au cours de cette étape, le jeune garçon évoque la visite de la célèbre église de San Pietro in Montorio.

¹⁴⁴⁶ Gilles Bertrand, « Les artistes, le Grand Tour et l'Italie à l'époque des Lumières », in Émilie Beck Saiello et Jean-Noël Bret, sous la dir. de, *Le Grand Tour et l'Académie de France à Rome, XVIIe-XIXe siècles*, Paris, Hermann, 2018, p. 31.

¹⁴⁴⁷ On pourrait presque qualifier son style de « télégraphique » tant il s'agit d'une simple prise de notes.

presque jusqu'au Capitole en ligne droite¹⁴⁴⁸ » : sa partie septentrionale est intégrée aux paroisses Santa Maria del Popolo et San Lorenzo in Lucina, donc à un territoire central pour la communauté britannique, tandis que sa partie méridionale correspond surtout à la paroisse « francisée » de Santa Maria in Via Lata¹⁴⁴⁹. Il s'agit surtout de l'un des principaux théâtres du carnaval romain, l'un des moments les plus attractifs de l'année pour les voyageurs étrangers, et notamment d'une célèbre course de chevaux décrite par James Edward Smith en 1787 comme par Lucas Pepys presque vingt ans plus tôt, en février 1768 : « Le signal du départ étant donné, 5 ou 6 chevaux, ou un autre nombre quel qu'il soit, se lancent aussi vite que possible le long du Corso, entre les voitures, jusqu'à son extrémité, et celui qui passe le premier la ligne d'arrivée obtient le prix [...]»¹⁴⁵⁰. » Par sa localisation et ses fonctions, la Via del Corso apparaît bien, même pour ceux qui ne sont que de passage à Rome, comme un lieu familier, et qui fut rendu familier aux lecteurs britanniques par les nombreux récits de voyage publiés. Cette appropriation très sélective de l'espace urbain romain s'explique également par ce qui distingue la communauté britannique des autres communautés étrangères de Rome. Ainsi, un lieu aussi connu et fréquenté que la Place Navone n'est-il que peu évoqué dans les guides et récits de voyage britanniques, l'une des exceptions étant la correspondance de Thomas Pelham :

« Nous eûmes, dimanche dernier, notre promenade dans l'eau, une chose que l'on peut fréquemment observer dans les vues de Rome ; elle a lieu sur la Place Navone qui, grâce aux fontaines qui se trouvent en son milieu, est inondée tandis que les voitures tournent autour de cette flaque au lieu que ce soit, comme d'habitude, sur le Corso ; il s'agit du divertissement le plus ridicule que j'aie jamais vu, bien que le spectacle des piétons sur les bords de la place, avec une ou deux grandes églises, soit délicieux¹⁴⁵¹. »

Cette quasi-absence, dans les récits de voyage des Britanniques, de la Place Navone s'explique sans doute par le fait que ce lieu ne revêt pas, pour eux, la même importance que pour la communauté française : la paroisse San Luigi dei Francesi, en effet, est située à proximité immédiate de cette place. Les voyageurs britanniques ne sont guère amenés à la fréquenter, si ce n'est pour la visite de l'une ou l'autre de ses églises. Cet exemple, parmi d'autres, est révélateur de la singularité de l'expérience britannique à Rome.

¹⁴⁴⁸ James Edward Smith, *A Sketch of a Tour ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 46.

¹⁴⁴⁹ Gilles Montègre, *La Rome des Français ...*, *op. cit.*, pp. 78-97 (cf. Annexe 1 : « Lieux de résidence des Français présents à Rome entre 1769 et 1791 »).

¹⁴⁵⁰ Alice C. C. Gaussen, sous la dir. de, *A later Pepys*, Londres et New York, John Lane, 1904, vol. 1, p. 338 (lettre datée du 24 février 1768).

¹⁴⁵¹ British Library, *Pelham Papers*, vol. II, Add. MS 33 127 (lettre datée du 9 août 1777).

CHAPITRE 8 – LES SOCIABILITÉS BRITANNIQUES À ROME

En raison de son statut de capitale politique et religieuse, mais aussi de foyer artistique majeur, Rome « a toujours abrité une population flottante extrêmement nombreuse¹⁴⁵² » selon Hanns Gross. Elle se compose, comme on l'a établi, de voyageurs et de résidents - les artistes occupant une place singulière, par leur nombre comme par leur rôle économique et culturel, au sein de ce dernier groupe. Les Britanniques présents à Rome, pour une période plus ou moins longue, y ont côtoyé leurs compatriotes, bien entendu, mais aussi d'autres étrangers ainsi qu'une partie de la société « locale ». Quelles relations ont-ils nouées avec ces différentes catégories de personnes ? Sur quelles bases - sociales ou nationales, sociales et nationales - des solidarités se sont-elles créées ? Jusqu'à quel point peut-on parler d'intégration des résidents britanniques à la société romaine ? C'est à l'ensemble de ces questions qu'il faudra tenter d'apporter une réponse, en veillant à distinguer la situation des voyageurs de celle des résidents : tout comme leurs expériences « spatiales » de la Ville Éternelle, leurs interactions avec les composantes de cette société cosmopolite ne pouvaient être de même nature, d'autant qu'ils appartenaient souvent à des groupes sociaux distincts : surreprésentation des élites au sein des voyageurs, surreprésentation des artistes au sein des résidents. C'est en effet une micro-société très complexe qu'il nous faut étudier, fondée sur des critères d'appartenance multiples, à la fois nationaux - et, dans certains cas, infranationaux -, sociaux, voire politiques.

I. Les formes britanniques de sociabilité à Rome

À la lecture de l'ensemble des témoignages dont nous disposons, un premier constat semble émerger : la tendance au repli « national » des Britanniques, qui semblent avoir développé une « sociabilité de refuge » au cours de leur séjour romain. Au-delà de ce qui a pu, par ailleurs, différencier leurs expériences, voyageurs et résidents apparaissent également concernés. Quelles en sont les réalités et les limites ?

1) Une « sociabilité de refuge » ?

a. Proximité ...

¹⁴⁵² Hanns Gross, *Rome in the Age ...*, *op. cit.*, p. 64.

Que le point de vue adopté soit celui des autres ou le leur, il apparaît que les Britanniques passent, à Rome, le plus clair de leur temps ensemble.

Dès la fin des années 1730, ce qui montre que le phénomène ne date pas de la période de massification (relative) du voyage d'Italie, le Président de Brosses notait : « Les Anglais fourmillent ici, comme je vous le disais [...]. La plupart ont un carrosse de remise attelé dans la Place d'Espagne qui les attend tant que le jour dure, tandis qu'ils le passent ensemble à jouer au billard, ou autre bel amusement pareil¹⁴⁵³. » S'il fait manifestement référence aux jeunes voyageurs du Grand Tour, soulignant avec ironie leur frivolité supposée, le propos souligne néanmoins un phénomène constaté par un certain nombre de contemporains. Quelques décennies plus tard, le colonel Wittstein, qui accompagne en tant que précepteur le jeune Philip Yorke au cours de son Grand Tour, note, non sans humour : « [...] j'ai remarqué depuis longtemps que pour que les Anglais soient heureux dans ce pays, il faut qu'ils vivent ensemble et se nourrissent de *roastbeef* et de *pudding* comme chez eux¹⁴⁵⁴. » Ce point de vue, s'il n'évite pas totalement un discours stéréotypé sur les « Anglais », a le mérite de pointer la volonté de transposer un mode de vie familier dans un environnement qui ne l'est pas, par conformisme, par souci de se sécuriser, voire par manque d'intérêt pour le mode de vie italien.

La solidarité que se manifestent entre eux les Britanniques, de manière assez spontanée, peut se traduire de différentes manières. Elle peut, par exemple, contribuer à faciliter l'arrivée à Rome, comme en témoigne Ann Flaxman dans le journal de voyage qu'elle a tenu après son départ d'Angleterre :

« [...] le souper allait être servi d'un moment à l'autre à la Table Ronde [...], donc nous sommes descendus dans une tenue décontractée & nous sommes mêlés à un groupe assez nombreux d'Italiens, de Français & de 2 Anglais - nous avons repéré ces derniers, *en passant*¹⁴⁵⁵, à Bologne - ; le souper fut très bon, avec trois plats et des fruits, mais ma tête était trop pleine de ce nouveau monde dans lequel je venais d'arriver pour que j'aie vraiment envie de manger, au lieu de quoi nous passions notre temps à tourmenter de questions ceux qui étaient là, et nous concentrons plutôt sur leurs réponses ; les deux Anglais, qui nous avaient placés auprès d'eux, ont été d'une grande courtoisie & et nous ont décrit le peu qu'ils avaient vu puisqu'ils étaient arrivés depuis trois jours ; ils ont proposé à M. F.¹⁴⁵⁶ de les guider dans la Ville le lendemain matin puisque l'après-midi avait été pluvieux ; nous les avons remerciés et nous sommes retirés¹⁴⁵⁷. »

On ne peut qu'être frappé par plusieurs détails dans ce passage : le fait, tout d'abord, qu'Ann Flaxman évoque un nombre indéterminé d'Italiens et de Français mais, en revanche, un nombre

¹⁴⁵³ Charles de Brosses, *Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740*, 1885, vol. II, p. 102.

¹⁴⁵⁴ British Library, Add. MS 35 378 (lettre du 21 octobre 1778 au comte de Hardwicke, oncle de Philip Yorke : la lettre est rédigée en français).

¹⁴⁵⁵ En français dans le texte.

¹⁴⁵⁶ Il s'agit du sculpteur John Flaxman, son époux, qu'Ann désigne régulièrement dans son journal par le biais de formes abrégées telles que « F. », « M. F. » ou « Flax ».

¹⁴⁵⁷ Add. MS 39 787, British Library. Journal de voyage d'Ann Flaxman, 1787-88, pp. 38-39 (l'entrée dont est extraite cette citation date de décembre 1787, sans précision de date exacte).

très précis d'Anglais, qu'elle reconnaît par ailleurs après les avoir brièvement croisés lors d'une étape précédente de son voyage ; le fait, ensuite, que ces derniers aient eu le réflexe de proposer à Ann et à son époux de s'asseoir à leurs côtés pour discuter avec eux et leur fournir de précieux renseignements (bien qu'elle ne le précise pas, on peut imaginer que la communauté linguistique a dû avoir son importance) ; les liens qui se nouent à cette occasion, enfin, sont susceptibles de se prolonger à l'occasion d'une visite de Rome. Les mécanismes de la reconstitution d'une sociabilité « intra-communautaire », que l'on pourrait qualifier de « sociabilité de refuge », sont bel et bien présentés dans une scène qui semble assez anodine. Lady Anna Miller témoigne également, à plusieurs reprises, de cette propension à privilégier les contacts avec d'autres voyageurs britanniques : « Nous avons déjà eu le plaisir de voir certains de nos amis anglais, et beaucoup d'autres devraient arriver de Florence. Notre entourage romain devrait être fourni¹⁴⁵⁸. » Un peu plus loin, elle ajoute :

« Et nous avons décidé de ne pas donner de dîners ni d'accepter aucune invitation à dîner, sinon celles qui seront absolument nécessaires, même de la part de nos compatriotes ; au lieu de quoi, nous avons décidé de donner un souper deux fois par semaine, le mardi et le jeudi, et d'y inviter les Anglais en priorité. Notre table et notre salle à manger [...] peuvent accueillir de manière convenable entre vingt et vingt-trois ou vingt-quatre personnes, et cela sans que l'on se trouve pressés les uns contre les autres ; puisqu'il y a à présent une cinquantaine d'Anglais de notre connaissance à Rome, nous en inviterons la moitié en alternance¹⁴⁵⁹. »

Ces deux passages sont riches d'enseignement sur la manière dont les voyageurs britanniques concevaient les relations sociales en terre étrangère : on peut noter, en particulier, les expressions qui témoignent de la volonté de demeurer prioritairement dans le cadre d'un « entourage » restreint (cf. « de notre connaissance »), dont les déplacements de ville en ville sont connus et suivis par le biais d'un réseau épistolaire efficace ; l'entourage « romain » dont il est question ici est donc, avant tout, un entourage « anglais ». On constate également la volonté de transposer dans le cadre d'un voyage itinérant certaines des règles de la sociabilité traditionnelle, en particulier le rassemblement de familiers à jour fixe. Plusieurs historiens confirment cette tendance au repli, notamment Edgar Peters Bowron qui a travaillé sur le rôle et l'œuvre du portraitiste le plus en vogue chez les « grands-touristes », Pompeo Batoni : « Les Britanniques à Rome, qui avaient souvent fréquenté les mêmes écoles et voyagé ensemble, fréquentaient le même cercle d'agents et d'antiquaires, visitaient les mêmes palais et les mêmes monuments, passaient également leur temps et dînaient ensemble¹⁴⁶⁰ [...]. » On note dans cette phrase des éléments d'explication de ce phénomène, à savoir la proximité sociale et le

¹⁴⁵⁸ Anna Miller, *Letters ...*, *op. cit.*, volume 2, p. 273 (lettre du 20 mars 1771).

¹⁴⁵⁹ *Ibid.*, volume 2, pp. 296-297 (lettre du 26 mars 1771).

¹⁴⁶⁰ Edgar Peters Bowron et Peter Björn Kerber, *Pompeo Batoni, Prince of Painters in Eighteenth-Century Rome*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2008, p. 40.

conformisme. Proximité sociale, puisqu'il s'agit du milieu restreint des jeunes héritiers de l'aristocratie britannique qui ont, du fait de leur éducation familiale et institutionnelle, les mêmes codes culturels et les mêmes loisirs ; conformisme, puisque ces voyageurs avaient tendance à suivre, lors de leur séjour romain, le même programme et le même itinéraire, définis par les cicérones qui se partageaient le marché du grand-tourisme. On peut ajouter, logiquement, que ces voyageurs préféraient passer leur temps avec des personnes qui parlaient la même langue, au sens littéral du terme ; une fois encore, cela tend à relativiser le dépaysement que supposait la pratique du Grand Tour. Certains évoquent le problème de la barrière linguistique et la nécessité d'apprendre l'italien dans le but de tirer un meilleur parti des opportunités culturelles et mondaines qui se présentaient à eux durant leur séjour ; ainsi Mary Berry écrit-elle dans son journal, le 23 décembre 1783 : « Ai débuté l'italien avec le Signor Dalmazzoni, à raison de six sequins par mois, sachant que nous devons nous voir chaque jour, chez lui ou chez moi¹⁴⁶¹. »

Les voyageurs du Grand Tour ne sont pas les seuls à pratiquer cette forme d'entre-soi. Il suffit de lire le témoignage du peintre Thomas Jones, décrivant les premières semaines de son séjour à Rome, pour le constater :

« Par une journée humide, froide et lugubre, nous nous rendîmes à l'auberge allemande sise dans la Via Condotti où nous mîmes pied à terre et de là, Norton nous entraîna chez M. Byres, à travers des ruelles et des passages sales (afin d'éviter le *Café Anglais*, comme je le compris plus tard), chez qui nous dinâmes et prîmes le thé puis, on nous emmena au *Café Anglais* où je retrouvai mes vieilles connaissances de Londres, Messieurs les peintres Pars, Humphrey, Durno, Day, Jeffreys, J. More et ses cousins, Banks le sculpteur et Nat Marchant, le graveur de sceaux ; ils me présentèrent à Messieurs Tresham, Fuseli, Robby, Miller, Home, Nevay et Hurlstone, peintres, aux sculpteurs Hewetson et Foy et au vieil antiquaire Nulty¹⁴⁶². »

Au-delà de l'aspect corporatiste qui transparait dans ce passage, sur lequel nous reviendrons plus loin, on retrouve la tendance au regroupement entre semblables (artistes, Britanniques) et la volonté de transposer des liens préexistants ainsi qu'une forme de sociabilité typiquement britannique, les *coffee-houses*, que Sophie Loussouarn définit ainsi : « Lieux d'échanges amicaux et lieux d'échanges professionnels, les *coffee-houses* sont des espaces ouverts¹⁴⁶³, qui favorisent la cueillette des nouvelles, l'élaboration de textes journalistiques, et la lecture des journaux¹⁴⁶⁴ [...] ». Ce lieu, recréé dans le contexte d'une ville étrangère, acquiert une nouvelle fonction : celle de rassembler une communauté minoritaire. Thomas Jones évoque également,

¹⁴⁶¹ Mary Berry, *Extracts from the Journals and Correspondence of Miss Berry, from the Year 1783 to 1852*, 1865, vol. 1, p. 57 (entrée du mardi 23 décembre 1783).

¹⁴⁶² Thomas Jones, *Journal ...*, *op. cit.*, p. 109 (entrée du 27 novembre 1776).

¹⁴⁶³ Qu'elle distingue, dans le même article, du *club* qui est, lui, un espace fermé, à l'accès restreint et très codifié.

¹⁴⁶⁴ Sophie Loussouarn, « L'évolution de la sociabilité à Londres au XVIIIe siècle : des *coffee-houses* aux *clubs* », *Bulletin de la société d'études anglo-saxonnes des XVIIe et XVIIIe siècles*, n° 42, 1996, p. 25.

de manière assez allusive, le rôle des dîners organisés autour d'un personnage fédérateur, en l'occurrence James Byres, l'un des principaux intermédiaires britanniques sur la place de Rome, ce qui montre que ces derniers devaient assumer un autre rôle, symbolique, qui s'ajoutait à leur rôle économique et culturel : favoriser différentes formes de sociabilité correspondant à différents types d'interlocuteurs. D'une part, il leur appartenait de rassembler les artistes ; d'autre part, ils devaient permettre à ces derniers de nouer contact avec la clientèle potentielle des « grand-touristes », mais aussi favoriser les rapprochements entre aristocrates de toutes nationalités. Le peintre gallois revient, quelques lignes plus loin, sur l'aubaine que semble avoir constitué pour lui la présence d'une importante « colonie britannique » à Rome : « De cette date jusqu'au 12 décembre, chaque fois que j'en eus la possibilité, ce qui ne fut pas rare, je passai mon temps à visiter des ruines, des églises et des palais, parfois accompagné et parfois seul, car je ne parvins pas toujours à persuader *mes compatriotes* de venir voir des choses qu'ils connaissaient par cœur¹⁴⁶⁵ [...] ». La liste des artistes évoqués le jour de son arrivée comprend en effet des Anglais (Alexander Day, Thomas Banks), des Écossais (James Byres, James Nevay) et des Irlandais (Christopher Hewetson, Michael Foy, Henry Tresham, Matthew Nulty). Cette « sociabilité de refuge » consiste bien en un rapprochement entre Britanniques, quelle que soit la région (ou le pays) d'origine, sur la base d'affinités anciennes et nouvelles, d'une langue et de préoccupations communes. Elle ne se limite d'ailleurs pas au milieu des artistes, comme pourraient le laisser penser ces deux passages, puisque le même Thomas Jones évoque plus loin les liens qu'il noue ou renoue avec d'autres Britanniques présents à Rome à la même époque : « je reçus la visite de deux gentilshommes anglais, d'éminents connaisseurs, que j'avais eu l'honneur de connaître quelque peu en Angleterre¹⁴⁶⁶ », « j'allai présenter mes respects à M. Brown et à sa famille grâce aux lettres de recommandation que m'avait données mon cousin R. James et son épouse¹⁴⁶⁷ ». Il s'agit, dans les deux cas, de commanditaires potentiels dont Thomas Jones dépend sur le plan économique ; on note également sa propension à s'adresser à des interlocuteurs qui sont des « compatriotes », avec lesquels des liens peuvent être établis grâce à son intégration dans un réseau qui possède un ancrage « national » - ou plutôt, dans le cas présent, « transnational ».

La préférence pour l'entre-soi que manifestent de nombreux Britanniques peut avoir comme conséquence une insertion plus limitée dans la société romaine. C'est ce que constate avec une

¹⁴⁶⁵ Thomas Jones, *Journal ...*, *op. cit.*, p. 108 (entrée datée de décembre 1776). L'expression « mes compatriotes » est volontairement mise en italique ; dans la version originale, l'artiste utilise bien l'expression globalisante « my Country men ».

¹⁴⁶⁶ *Ibid.*, p. 113 (entrée datée de décembre 1776).

¹⁴⁶⁷ *Ibid.*, p. 113 (entrée datée du 18 décembre 1776).

certaine lucidité Robert Adam en mars 1755, quelques semaines après son installation dans la Ville Éternelle : « Quant aux Italiens, je n'ai que très peu appris sur eux car les Anglais sont si nombreux ici que l'on passe son temps, dès qu'on en a un peu, à retourner les visites qu'ils vous ont rendues et à en recevoir de nouvelles ; quand leur nombre aura un peu diminué, je me mêlerai un peu plus aux Italiens, et je pourrai alors vous donner mon opinion sur eux¹⁴⁶⁸. » Ce témoignage, émis à un moment de l'année où la présence britannique est traditionnellement importante en raison de la proximité des fêtes de Pâques, montre bien que plusieurs facteurs font obstacle à une véritable interaction avec la société d'accueil : le nombre élevé de compatriotes peut être vécu comme une opportunité puisqu'il amoindrit l'impression de déracinement que peuvent ressentir les voyageurs et surtout les résidents britanniques dans une ville qui leur est étrangère à bien des égards ; il contribue cependant à décourager ces derniers de s'intéresser réellement au mode de vie d'une population qu'ils ne côtoient, de fait, que de manière assez superficielle. Du même coup, le séjour à l'étranger ne peut guère mener à une remise en cause des idées reçues sur les Italiens qui sont assez largement diffusées dans la société britannique.

On peut rappeler, pour terminer, que le désir manifeste de fréquenter de manière préférentielle leurs compatriotes incite les voyageurs et les résidents britanniques à loger à proximité les uns des autres, aux alentours de la Place d'Espagne. Gilles Montègre évoque une « dépendance réciproque » des voyageurs et des artistes français dans le cadre romain, qui se traduit notamment par un côtoiement quotidien favorisé par leurs habitats respectifs : « Bien que les *locande* aient pu constituer un vecteur privilégié de sociabilité culturelle, les ateliers des artistes correspondaient au lieu par excellence de la mise en contact entre la sphère des amateurs de passage et celle des créateurs résidant à Rome¹⁴⁶⁹. » Cette « mise en contact » a donc pu s'opérer à plusieurs échelles, celle du quartier comme celle de l'immeuble (les *locande* le plus souvent situées dans les rues adjacentes à la Place, par exemple dans la Via della Croce ou la Via Bocca di Leone). Quant à l'idée de « dépendance réciproque » dont parle Gilles Montègre, elle s'applique également aux relations entre voyageurs et artistes britanniques : dans leur cas, elle n'est pas qu'économique, mais aussi sociale au sens où elle induit un certain type de sociabilité fondé sur la préférence pour la ressemblance - au moins sur un plan culturel.

¹⁴⁶⁸ National Records of Scotland, NAS GD18/4766 (lettre à sa sœur Margaret, datée du 5 mars 1755).

¹⁴⁶⁹ Gilles Montègre, « Artistes et voyageurs français à Rome à l'apogée du Grand Tour : les raisons d'être d'une dépendance réciproque », in Véronique Meyer et Marie-Luce Pujalte-Fraysse, sous la dir. de, *Voyages d'artistes en Italie du Nord, XVIIe-XIXe siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 39. L'expression « dépendance réciproque » est évoquée dans le titre même de la contribution.

b. ... ou promiscuité ?

De même que certains Britanniques ont pu ressentir, à leur arrivée à Rome, une certaine déception face au paysage d'une ville qu'ils avaient longtemps imaginée, et même fantasmée, d'autres ont pu ressentir (et exprimer) un sentiment d'étouffement en raison de l'omniprésence de leurs concitoyens à certaines périodes. C'est ce sentiment qui inspire par exemple Thomas Pelham lorsqu'il écrit, le 1^{er} avril 1777 : « Les fêtes de Pâques se terminent bientôt et par conséquent de nombreux Anglais s'en iront, pour mon plus grand plaisir et mon plus grand confort, car à présent Rome ressemble un peu trop à Brighton¹⁴⁷⁰ [...]. » C'est cette autre forme de déception qui motive sa ferme intention de quitter momentanément la ville après les fêtes de Pâques. Quelques semaines plus tard, au début de l'été, il prend de nouveau ses quartiers dans une ville que désertent pourtant la plupart de ses compatriotes en raison des fortes chaleurs qui marquent la saison : « j'aurai la Place d'Espagne pour moi tout seul¹⁴⁷¹ » s'exclame-t-il alors dans une lettre qu'il envoie à sa mère. Son anticonformisme, cependant, n'est qu'apparent puisque quitter Rome après les fêtes de Pâques et se rendre à Naples pour y séjourner quelques semaines était tout à fait habituel dans la pratique aristocratique du voyage d'Italie.

Une trop grande proximité avec ses compatriotes pouvait même être ressentie comme un risque par certains voyageurs et surtout par certains artistes soucieux de mettre à profit leur séjour à Rome. Ce fut manifestement le souhait d'Allan Ramsay lors de son second séjour dans la Ville Éternelle, entre décembre 1754 et mai 1757¹⁴⁷². Comme le rappelle Robert Adam, qui le fréquente alors assidûment, le peintre écossais, sans doute averti par son premier séjour en 1737-38¹⁴⁷³, a choisi de s'installer à quelque distance du quartier des Anglais de Rome afin de se concentrer sur son travail : « J'ai vu M. Ramsay, son épouse et sa sœur, qui vont fort bien, mais habitent à un *mile* au moins de chez nous¹⁴⁷⁴. » Quelques lignes plus loin, il rend compte des raisons que Ramsay lui a données pour justifier ce choix d'un lieu de résidence assez inhabituel :

« [...] ce qui m'encourage à vivre dans ce lieu est qu'il est distant de la Place d'Espagne, d'où le fait que je peux largement m'isoler des voyageurs anglais et éviter toute querelle avec l'un d'entre eux ; cela me permet

¹⁴⁷⁰ British Library, Add. MS 33 127 (lettre du 1er avril 1777). Brighton est, à l'époque, une ville balnéaire très prisée de l'aristocratie britannique qui en a fait l'un de ses principaux lieux de villégiature.

¹⁴⁷¹ British Library, Add. MS 33 127 (lettre du 12 juillet 1777).

¹⁴⁷² John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 796.

¹⁴⁷³ *Ibid.*, p. 796.

¹⁴⁷⁴ National Records of Scotland, NAS GD18/4765 (lettre de Robert Adam à sa mère, datée du 1er mars 1755). Le peintre écossais et sa famille habitent en effet sur la colline du Viminal, non loin de la basilique Sainte-Marie-Majeure, donc dans un « isolement » tout relatif.

aussi de réserver la plus grande partie mon temps à la peinture, au dessin et à la lecture, alors que je le gaspillerais en déjeuners, dîners et en excursions si j'habitais dans ce quartier¹⁴⁷⁵ [...] ».

Cet exemple semble avoir quelque peu troublé Robert Adam qui, tout au long de ses séjours romains, fut constamment tiraillé entre ses aspirations artistiques et ses ambitions mondaines. Très tôt, il s'en ouvre à l'abbé Peter Grant qui l'a pris sous son aile à son arrivée à Rome, comme il le faisait volontiers avec les voyageurs et les artistes britanniques, d'autant plus aisément que ce dernier est, comme lui, un Écossais. Le conseil que lui donne ce dernier est, pour le moins, ambigu :

« Lorsque je suis arrivé à Rome, j'étais assez hésitant sur ce que je devais faire, et surtout sur l'attitude à suivre, à savoir fréquenter la société ou l'éviter afin que mes études n'en soient pas entravées. J'ai échangé sur cette affaire avec M. Grant, mon bon abbé, qui a pensé que je devais, si cela me convenait, la fréquenter un peu ; il ne semblait pas penser que cela m'empêcherait de travailler car les conversations ou les parties de cartes ne commencent pas avant 7 heures du soir et surtout, disait-il, je pourrais ne m'y rendre qu'une ou deux fois par semaine¹⁴⁷⁶ [...] ».

La suite de la correspondance du jeune architecte montre qu'il ne s'est pas privé de fréquenter la bonne société, sans que cela l'empêche de progresser dans l'étude du patrimoine antique de la ville qui devait lui permettre, à son retour en Grande-Bretagne, de répondre à la demande d'une très riche clientèle tout en favorisant la diffusion du goût néo-classique. On constate, quoi qu'il en soit, que la tentation est grande de se mêler à un public de commanditaires potentiels, quitte à rester dans un cercle de connaissances assez fermé.

L'intensité de la sociabilité intra-britannique ne doit pas masquer le fait qu'un certain nombre de résidents britanniques, en particulier au sein de la sous-communauté des artistes, ont été amenés à coexister, voire à cohabiter avec d'autres résidents étrangers. À l'échelle d'une rue où la présence artistique est dense, comme la Strada Felice, les artistes britanniques ont ainsi côtoyé au quotidien d'autres d'artistes étrangers tels qu'Angelica Kauffmann¹⁴⁷⁷ ; à l'échelle d'un immeuble situé dans cette même rue, un peintre anglais comme John James Rouby partageait en 1777 un appartement avec un peintre français¹⁴⁷⁸. On peut rappeler également la relation d'échange et d'amitié qui s'était établie, entre 1782 et 1784, entre le peintre Allan Ramsay et son fils John et le père François Jacquier. La sociabilité intra-britannique, fondée sur une appartenance « supranationale », peut donc être considérée comme dominante, mais pas comme exclusive.

¹⁴⁷⁵ *Ibid.*

¹⁴⁷⁶ National Records of Scotland, NAS GD18/4767 (lettre de Robert Adam à sa sœur Jenny, datée du 14 mars 1755).

¹⁴⁷⁷ AVR, Stato delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, année 1785. Il s'agit, il faut le répéter, de la partie de la Strada Felice qui correspond à l'actuelle Via Sistina.

¹⁴⁷⁸ AVR, Stato delle anime, paroisse Sant'Andrea delle Fratte, année 1777.

2) *Solidarités sociales*

Pour parfaire son éducation, un jeune aristocrate britannique, souvent destiné à une carrière politique, se devait de fréquenter les élites politiques et sociales du continent : ce faisant, il avait l'occasion de comparer le fonctionnement et les mœurs politiques des États visités avec ceux de la Grande-Bretagne, mais aussi d'acquérir une plus grande aisance en société. La mode du voyage d'Italie au sein des élites britanniques a contribué quant à elle à renforcer, au cours du XVIII^e siècle, sa dimension mondaine. Il n'est pas anodin que cette pratique du Grand Tour ait favorisé, au cours du XVIII^e siècle, « la constitution d'une aristocratie réellement britannique [...] entre les élites des quatre nations [...]. Il s'est ensuivi une unification culturelle¹⁴⁷⁹. » Au cours de leur séjour romain, les voyageurs sont amenés à fréquenter une société cosmopolite et complexe, mêlant notamment membres du haut-clergé et de la noblesse.

a. La fréquentation du haut-clergé

Bien qu'il soit de bon ton chez les Britanniques de tourner en dérision, voire de dénoncer, les travers de l'Église catholique, il n'en est pas moins habituel pour eux de fréquenter certains de ses membres les plus éminents.

Le rituel de la présentation au pape, on l'a dit plus haut, fait partie des moments importants d'un séjour à Rome, en tout cas pour les voyageurs bien nés ; les relations entre le Saint-Siège et la Couronne britannique connaissent, en effet, une détente perceptible à partir de 1766, lorsque la papauté décide de ne pas étendre à Charles Edward Stuart la reconnaissance officielle dont avait bénéficié son père. Nous possédons, de fait, plusieurs récits assez éclairants quant à l'ambiguïté de la situation, notamment celui de Philip Yorke à la fin de l'année 1778 :

« Nous avons eu l'honneur d'être présentés à Sa Sainteté au Vatican ce matin¹⁴⁸⁰, en compagnie de quelques autres gentilhommes anglais [...]. Il nous a dit que nous avions eu raison de venir à Rome en cette saison plutôt qu'en été, la visite des sites antiques n'en étant que plus agréable. J'ai l'impression que c'est toute la conversation dont Sa Sainteté était capable, après quoi il traversa ses appartements pour se rendre à Saint-Pierre et nous fîmes tous la même révérence que nous avions faite à son entrée dans la pièce¹⁴⁸¹. »

L'épisode est révélateur en ce qu'il montre que certaines circonstances pouvaient amener un Britannique, protestant, à faire un compromis avec le discours dominant sur la papauté, l'Église

¹⁴⁷⁹ François-Joseph Ruggiu in Stéphane Lebecq, sous la dir. de, *Histoire des îles britanniques*, Paris, PUF, coll. « Quadrige Manuels », 2007, p. 554. L'historien cite également « la multiplication des liens matrimoniaux » et le « jeu des héritages croisés » comme facteurs de cohésion de cette nouvelle aristocratie.

¹⁴⁸⁰ Grâce à l'abbé Peter Grant.

¹⁴⁸¹ British Library, Add. MS 35 378 (lettre au comte de Hardwicke datée du 5 décembre 1778).

et le culte catholiques : être présenté au pape est un « honneur » qui est procuré à certains voyageurs grâce à l'intervention de certains intermédiaires comme l'abbé Grant ; l'événement est suffisamment important pour justifier que l'on témoigne la même déférence au chef des États de l'Église qu'à un autre souverain - de fait, c'est manifestement son rôle temporel qui est mis en avant ici. Cette attitude, qui peut apparaître anodine dans le récit qu'en fait Philip Yorke, n'était pas toujours vécue avec le même détachement, comme le montre la réaction du jeune duc de Hamilton lorsqu'il est confronté à la même situation, en décembre 1775 :

« Nous fîmes cette visite sous la conduite d'un certain ecclésiastique qui accompagne généralement les Anglais en de telles occasions. Il conclut très naturellement qu'il nous serait très agréable d'être dispensés de baiser la pantoufle. Il s'en entretint au préalable avec Sa Sainteté dans son propre appartement, alors que nous étions dans une autre pièce, avant de nous introduire ; il s'en revint ensuite et nous informa que le Pontife, indulgent qu'il était envers les préjugés de la nation britannique, ne tenait pas à cette partie du cérémonial ; et tout ce qui serait attendu de nous, lors de notre présentation, était donc de faire une profonde révérence. [...] Nous nous inclinâmes jusqu'au sol ; le plus souple de la compagnie eut le bonheur de toucher de ses lèvres la pantoufle sacrée tandis que le moins agile s'en tint à quelques pouces de ce grand honneur. Comme c'était manifestement plus que ce qu'elle attendait de nous, Sa Sainteté sembla agréablement surprise, releva le Duc avec une mine ravie et s'entretint avec lui fort obligeamment¹⁴⁸² [...]. »

L'ironie de la narration vise sans doute à cacher la gêne ressentie par le duc de Hamilton et son précepteur : au début de la « lettre » dans laquelle il décrit leur présentation, John Moore va même jusqu'à évoquer le fait qu'ils auraient été « presque induits en idolâtrie¹⁴⁸³ » et déclare espérer que « baiser l'orteil du Pape ne sera pas considéré comme un péché mortel¹⁴⁸⁴ ». Bien que ce type de rencontre n'ait rien d'exceptionnel pour un voyageur de la qualité du duc de Hamilton, le ton employé vise à faire comprendre au lecteur que ni ce dernier ni son compagnon n'adhèrent tout à fait à ce qui peut être vu comme un geste de soumission, même formelle, vis-à-vis d'un monarque absolu. Ce type de situation, posant la question d'une éventuelle compromission avec le chef des États de l'Église et racontée ici sur un ton qui passe de l'appréhension à l'ironie, est présent dans plusieurs relations de voyage. Philip Francis raconte ainsi, dans son journal intime, sa présentation au pape Clément XIV en octobre 1772, mais sur un mode sensiblement différent puisqu'il insiste davantage sur la bonhomie du souverain pontife. Selon lui, en effet, le pape :

« [...] conversa avec nous plus d'une demi-heure, faisant preuve de la plus grande simplicité et d'un humour de bon aloi. Il posait fréquemment son bras sur mon épaule, nous appelait '*cari miei figli*' et '*cari miei signori*'. [...] Pour couronner le tout, il nous a prêté son carrosse pour retourner en ville [...]. En somme, rien ne peut surpasser la bonté et la simplicité dont il a fait preuve à notre égard, et même notre ami. L'Abbé¹⁴⁸⁵, qui est habitué à voir les Anglais reçus avec amabilité, en était aussi ébahi que nous. [...] Sa Sainteté a refusé que

¹⁴⁸² John Moore, *A View of Society and Manners in Italy, with Anecdotes relating to some Eminent Characters*, 1781, vol. 2, pp. 49-50 et 52. L'épisode date de décembre 1775, sous le pontificat de Pie VI.

¹⁴⁸³ *Ibid.*, vol. 2, p. 48.

¹⁴⁸⁴ *Ibid.*, vol. 2, p. 49.

¹⁴⁸⁵ Il s'agit, bien sûr, de l'Abbé Peter Grant.

nous baisions son orteil, mais nous a accordé sa bénédiction de manière très officielle au moment de notre départ¹⁴⁸⁶. »

Ici, on le voit, nul besoin apparemment de négocier la bienveillance du pape à l'égard de ses visiteurs britanniques. Certes, il ne s'agit pas du même souverain pontife, mais il est légitime de se demander si le ton utilisé par le narrateur, ainsi que la manière dont il expose les circonstances de sa présentation, ne dépend pas de la présence ou de l'absence d'un public de lecteurs.

L'élite voyageuse était également amenée à fréquenter dans différentes circonstances les princes de l'Église, notamment le cardinal de Bernis qui représenta le roi de France auprès du Saint-Siège de 1769 à 1791. Ce dernier, du fait de sa longévité sur la scène romaine et de ses talents d'hôte, unanimement salués, joue un rôle particulier auprès des Britanniques de qualité qui font étape à Rome. Peter Beckford fit partie de ces heureux élus : « Nous n'avons pas d'ambassadeur à Rome ; mais le cardinal de Bernis, un parfait Français *de la Vieille Cour*¹⁴⁸⁷, fait les honneurs de Rome à tous les étrangers, et même aux Anglais. Il vit sur un grand pied, et vous serez fréquemment invité à sa table¹⁴⁸⁸. » Nombreux furent les voyageurs britanniques à avoir ainsi profité de son hospitalité et de son obligeance, comme en témoigne avec un plaisir manifeste Anna Miller : « Le cardinal de Bernis s'est immédiatement manifesté après réception de la lettre de recommandation ; il nous a invités de la manière la plus courtoise qui soit à sa table et à ses assemblées. Nous y allons demain¹⁴⁸⁹. » Thomas Pelham et Philip Yorke ont également profité de ces largesses, ce dernier se réjouissant même, dans une lettre envoyée à son oncle, d'avoir été invité par le cardinal dès la première semaine de son séjour à Rome : l'ambassadeur, en effet, est « si courtois et si attentionné que j'en oublie presque qu'il est Français¹⁴⁹⁰. » Le récit d'Anna Miller nous rappelle en tout cas l'importance que revêtait pour les voyageurs britanniques le fait de disposer, à leur arrivée, de lettres de recommandation¹⁴⁹¹ destinées à favoriser leur réception et leur intégration, même provisoire, dans la meilleure société romaine. Ellis Cornelia Knight évoque, elle aussi, le fait que sa mère et elle furent très rapidement introduites par ce biais dans l'entourage du cardinal de Bernis dont elles devinrent, par ailleurs, très proches : « Nous avons des lettres destinées à plusieurs personnes, et plus

¹⁴⁸⁶ British Library, Add. MS 40 759 (entrée du 5 octobre 1772).

¹⁴⁸⁷ L'expression mise ici en italique est en français dans le texte.

¹⁴⁸⁸ Peter Beckford, *Familiar Letters from Italy, to a Friend in England*, 1805, vol. 2, p. 110.

¹⁴⁸⁹ Anna Miller, *Letters ...*, *op. cit.*, volume 2, p. 137 (lettre datée du 6 janvier 1771).

¹⁴⁹⁰ British Library, Add. MS 35 378 (lettre datée du 18 novembre 1778).

¹⁴⁹¹ On se souvient, à cet égard, des conseils donnés par Mariana Starke à ses futurs lecteurs ; son ouvrage renvoie, certes, aux réalités de l'Italie dans les années 1790, mais le recours aux lettres de recommandation est bien antérieur, comme le rappelle Emmanuelle Chapron, « 'Avec bénéfice d'inventaire' ? Les lettres de recommandation aux voyageurs dans l'Europe du XVIIIe siècle », *MEFRIM*, 122/2, 2010, p. 433.

particulièrement au Cardinal de Bernis, l'ambassadeur français, qui à l'époque avait dans sa maison son aimable nièce, la Marquise de Puy-Montbrun, la fille de cette dernière, âgée de seize ans et déjà mariée, la Vicomtesse de Bernis, avec son époux et le frère de ce dernier, l'Abbé de Bernis¹⁴⁹². » François-Joachim de Bernis, grâce à une carrière d'homme d'État et de diplomate, a manifestement développé un réseau très étendu, à une échelle internationale, ce qui a permis à un certain nombre de visiteurs d'origines géographiques diverses de se faire recommander auprès de ce membre éminent de la société romaine. Il est, par ailleurs, tout à fait intéressant qu'Anna Miller, tout comme Thomas Pelham, Philip Yorke et bien d'autres, fasse allusion à la « table » du cardinal qui avait fait de la gastronomie, comme le rappelle Gilles Montègre, un instrument au service d'une influence politique, la sienne comme celle du souverain qu'il représentait dans la Ville Éternelle :

« C'est en effet au chapitre des arts de la table que la cour d'ambassade de Bernis se distingua de la manière la plus évidente aux yeux de ses contemporains. [...] Bernis avait compris à quel point le fait de bien nourrir ses hôtes était une façon d'alimenter sa propre notoriété. Ce ressort du prestige eut une efficacité d'autant plus redoutable que les grandes familles romaines du XVIIIe siècle n'avaient pas pour habitude de tenir table ouverte à l'intention des étrangers¹⁴⁹³. »

Ce dernier commentaire prend toute son importance lorsqu'on sait à quel point le souper était un rite de convivialité fondamental pour les voyageurs et les résidents britanniques, y compris et peut-être surtout à l'étranger, qu'ils aient fait partie de l'aristocratie ou du milieu des artistes. Il faut enfin évoquer le cas particulier du cardinal Alessandro Albani : ce dernier, issu d'une des plus grandes familles romaines, a joué jusqu'à sa mort, à la fin des années 1770, un rôle majeur en tant qu'hôte pour les voyageurs britanniques, d'où le surnom qui lui fut parfois donné de « Protecteur des Anglais ». Alors que la papauté, jusqu'en 1766, accorde officiellement son soutien aux Stuart et au parti jacobite, Albani se distingue par ses sympathies pour la dynastie des Hanovre, ce qui ne peut que le recommander auprès de voyageurs soucieux de faire preuve de loyalisme vis-à-vis de leur gouvernement.

b. Un entourage aristocratique et volontiers cosmopolite

Si, pour l'élite voyageuse, les journées sont consacrées à l'exploration du vaste patrimoine antique, renaissant et baroque de la ville, les soirées, quant à elles, sont dédiées aux mondanités. Ces dernières sont l'occasion de fréquenter la noblesse romaine, grâce aux lettres de

¹⁴⁹² Ellis Cornelia Knight, *Autobiography of Miss Cornelia Knight, Lady Companion to the Princess Charlotte of Wales*, 1861, vol. 1, pp. 50-51.

¹⁴⁹³ Gilles Montègre, *La Rome des Français ...*, op. cit., p. 232.

recommandation dont se munissent les voyageurs, mais aussi une aristocratie multinationale qui emplit la ville entre le mois de décembre et le mois d'avril, à l'occasion des grandes fêtes religieuses et du Carnaval. Cette ouverture sur une société européenne privilégiée n'empêche d'ailleurs pas, on le verra, un certain entre-soi.

Un premier indicateur, très révélateur du cosmopolitisme qui caractérise la société dans laquelle sont introduits les membres des élites britanniques lors de leur séjour à Rome, est la liste des personnes rencontrées par le comte et la comtesse Spencer au printemps 1764 : 9 noms au moins, sur les 20 qui y sont recensés¹⁴⁹⁴, renvoient à des familles romaines très connues et, de fait, régulièrement citées dans les relations de voyage, notamment les princes Corsini, Borghese et Giustiniani, ainsi que les ducs de Bracciano¹⁴⁹⁵. La prise en compte des sources relatant le séjour, plus ou moins long, d'aristocrates britanniques permet de confirmer l'hospitalité dont firent preuve à leur égard les familles de la noblesse romaine.

Tableau 41 - L'hospitalité de l'aristocratie romaine à l'égard des Britanniques	
Membres de la noblesse romaine	Sources¹⁴⁹⁶ dans lesquelles ces derniers sont mentionnés
Prince et princesse de Palestrine	Anna Miller, Phillipina et Ellis Cornelia Knight
Duc et duchesse de Bracciano	Anna Miller, Phillipina et Ellis Cornelia Knight, Patrick Home
Prince et princesse Borghese	Philip Stanhope
Prince et princesse Giustiniani	Caroline Lennox, duc de Hamilton
Princesse de Santa Croce	Ellis Cornelia Knight, Mary Berry, Elizabeth Webster
Prince et princesse Rezzonico¹⁴⁹⁷	Anna Miller, Mary, Berry, Elizabeth Webster

¹⁴⁹⁴ Il faut noter au passage que c'est à Rome que l'activité mondaine des Spencer fut apparemment la plus intense puisque le nombre de noms cités dépasse toutes les autres villes qui furent visitées successivement au cours du même voyage : 18 pour Naples, 11 pour Venise, 8 pour Florence, 7 pour Parme, 5 pour Milan, 4 pour Bologne et 3 pour Turin.

¹⁴⁹⁵ British Library, Add. MS 75 743, Althorp Papers.

¹⁴⁹⁶ Il s'agit, bien entendu, des témoignages appartenant au corpus sur lequel nous avons fondé cette étude, sans prétention à l'exhaustivité.

¹⁴⁹⁷ Bien qu'appartenant à une famille vénitienne, le prince Abbondio Rezzonico (1742-1810) réside à Rome à partir de 1765 puisqu'il obtient alors le titre prestigieux de Sénateur de la ville.

La correspondance d'Anna Miller, quant à elle, est particulièrement éclairante sur la manière dont elle fut accueillie par la bonne société romaine au cours de ses deux séjours, en 1771 :

« Nous avons reçu des marques de grande amabilité de la part des familles auxquelles nous avons présenté nos lettres de recommandation ; ceux qui se sont donné le plus de mal pour nous rendre service, au sens italien de la civilité, sont le Duc et la Duchesse de Monte Libretti. [...] Nous avons été présentés par ces derniers à la Duchesse de Bracciano, dont nous avons fréquenté l'assemblée hier soir. La Duchesse de Bracciano est du sang royal de France ; elle est non seulement considérée comme la femme la plus avisée qui soit, mais aussi comme une femme d'esprit et cultivée : elle est d'une extrême politesse et possède manifestement une grande connaissance du monde. Le Duc, son fils, est un charmant jeune homme de la plus haute distinction, qui parle bien anglais et se montre à la fois spirituel et agréable¹⁴⁹⁸ [...]. »

Le fait que le jeune duc de Bracciano « parle bien anglais » est sans doute un élément qui, outre sa naissance et son amabilité, le distingue aux yeux de voyageurs dont les capacités à converser en italien sont variables. Ces milieux aristocratiques, outre leur caractère international, sont composés en réalité de deux types de populations : une population ancrée par son origine dans la société romaine et une population plus mobile, qui se déplace de ville en ville au gré des saisons.

Cela d'empêche pas, bien entendu, les voyageurs de l'élite britannique de fréquenter assidûment leurs compatriotes qui sont souvent nombreux à séjourner dans la Ville Éternelle, surtout à l'occasion des grandes fêtes religieuses. Il suffit pour s'en convaincre de lire les noms évoqués dans les journaux de voyageuses comme Mary Berry ou Elizabeth Webster. Mary Berry, par exemple, mentionne avec une certaine précision les personnes qu'elle a rencontrées au cours de son premier séjour à Rome, entre le 20 décembre 1783 et le 13 janvier 1784¹⁴⁹⁹ :

Tableau 42 - Les fréquentations romaines de Mary Berry (1783-1784)	
Entourage britannique	Entourage non britannique
M. Thomas Brand (4 mentions)	Baronne Dieden
M. George Coussmaker (2 mentions)	Comtesse Stolberg
M. Thomas Pitt (3 mentions)	Comtesse Scarowska (4 mentions)
MM. William et Robert Assheton (3 mentions)	Mme. Navasittzoff
Sir James Graham (3 mentions)	Marquise de Montefermeil
Sir George et Lady Warren (4 mentions)	Cardinal François de Bernis (3 mentions)
M. Hallet	Princesse Santa Croce (3 mentions)
	Princesse Doria

¹⁴⁹⁸ Anna Miller, *Letters ...*, op. cit., volume 2, p. 136 (lettre du 6 janvier 1771).

¹⁴⁹⁹ Mary Berry, *Extracts ...*, op. cit., pp. 55-74. En annexe se trouve une double-carte visant à tenter de représenter la « Rome de Mary Berry », y compris les salons qu'elle y a fréquentés (cf. Annexes 5 et 5bis, pp. 558-559).

M. Pettingal	Prince Rezzonico, sénateur de Rome
M. Repington (2 mentions)	Duchesse de Parme
Lady Phillipina Knight	M. Santini
Jacob More (3 mentions)	Angelica Kauffman
Gavin Hamilton	
James Durno	

Le tableau ci-dessus présente plusieurs types d'informations. D'une part, il confirme le caractère très international (italien, bien sûr, mais aussi allemand, danois, russe, français, ...) des cercles que les membres de l'élite voyageuse britannique étaient amenés à côtoyer à Rome. Il montre néanmoins la prédominance d'autres voyageurs britanniques au sein de l'entourage de Mary Berry, d'autant qu'il s'agit manifestement des personnes qu'elle croise le plus comme le suggèrent les mentions multiples d'un certain nombre de noms. Certains passages du journal sont d'ailleurs explicites à ce sujet. On constate en effet que les « non-Britanniques » sont croisés dans les salons de la noblesse romaine, tandis que les Britanniques sont davantage fréquentés à l'occasion de soupers, donc sur un mode qui apparaît plus intime : « Soupé chez Lady Warren avec de nombreux autres Anglais¹⁵⁰⁰. » (23 décembre 1783) ; « M. Repington, Sir James Graham, M. Brand, M. Pitt et MM. Assheton ont dîné avec nous - un repas de Noël anglais¹⁵⁰¹. » (25 décembre 1783). Cet entourage britannique est d'ailleurs fort utile puisqu'il permet à Mary Berry de nouer des relations avec d'importantes personnalités sur la scène mondaine de Rome, en particulier avec le cardinal de Bernis : « Le soir, à la *conversazione* de la Princesse Santa Croce, nous fûmes présentés par Lady Warren au cardinal de Bernis¹⁵⁰². » Un dernier aspect qui ressort de la lecture du journal de Mary Berry est le caractère itinérant de cette sociabilité élitiste ; le voyage d'Italie étant jalonné d'une série d'étapes, le réseau qui est constitué à l'occasion d'un séjour prolongé est ensuite réactivé, ce qui permet d'éviter tout sentiment d'isolement : c'est ainsi, par exemple, que l'on constate que certains des voyageurs britanniques mentionnés par Mary Berry lors de son étape romaine (Sir James Graham et son précepteur, Thomas Brand¹⁵⁰³ ; MM. William et Robert Assheton ainsi que M. Thomas Pitt, qui voyageaient alors ensemble¹⁵⁰⁴) faisaient déjà partie de ses relations lors de son passage à

¹⁵⁰⁰ *Ibid.*, p. 57.

¹⁵⁰¹ *Ibid.*, p. 61.

¹⁵⁰² *Ibid.*, pp. 56-57 (entrée du mardi 23 décembre 1783).

¹⁵⁰³ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 416.

¹⁵⁰⁴ *Ibid.*, p. 31.

Turin¹⁵⁰⁵ puis à Gênes : à cette dernière occasion, elle précise d'ailleurs que ces voyageurs « ont pris un logement dans la même auberge¹⁵⁰⁶ ». Elle évoque, en outre, des rencontres avec Sir George et Lady Warren lors de son séjour à Naples, au début de l'année 1784¹⁵⁰⁷. Cette « colonie britannique » itinérante n'est pas un exemple unique. On retrouve un phénomène assez similaire dans le journal d'Elizabeth Webster, une dizaine d'années plus tard. Celle-ci, qui voyage à travers l'Europe, et en particulier l'Italie, pour tromper son ennui et tenter d'échapper à un mariage qui lui pèse, évoque des retrouvailles régulières, au fil de ses étapes successives, avec un cercle assez restreint d'amis très privilégiés¹⁵⁰⁸ : la duchesse de Devonshire ainsi que la mère (la comtesse douairière Spencer) et la sœur (Lady Duncannon) de cette dernière, Thomas Pelham et Lord Henry Holland - avec lequel elle noue une liaison -, Lord Palmerston, Comme dans le cas du journal de voyage de Mary Berry, le lecteur peut suivre les séparations et les retrouvailles de ces aristocrates. C'est ainsi, par exemple, qu'Elizabeth Webster, qui séjourne à Naples à la mi-mai 1793, évoque le départ pour Rome du duc et de la duchesse de Devonshire¹⁵⁰⁹, puis leurs retrouvailles dans la villa de Thomas Jenkins à Castel Gandolfo, une dizaine de jours plus tard¹⁵¹⁰ ; le 28 juin 1793, alors qu'elle se trouve désormais de passage à Florence, elle note une fois encore : « Dans la soirée, Lady Spencer, la Duchesse et Lady Bessborough arrivèrent, voyageant par la route de Pérouse ; elles furent quelque peu contrariées en se rendant compte du départ de T.P., mais il était certainement raisonnable de sa part de s'épargner l'embarras d'un voyage fastidieux et agité avec elles¹⁵¹¹. » On constate donc que les aristocrates britanniques, même lorsqu'ils sont loin de leur pays d'origine, poursuivent leurs intrigues sentimentales au fil de leurs pérégrinations ; à moins que ces dernières ne favorisent ces mêmes intrigues. Il s'agit bien, quoi qu'il en soit, d'une forme de « sociabilité de refuge » fondée sur une solidarité sociale aussi bien que nationale. On peut enfin identifier, au sein du groupe des résidents britanniques, quelques cas particuliers qui présentent un profil social différent. Les frères Adam, à cet égard, sont particulièrement intéressants par leur situation « hybride » : ces jeunes architectes écossais séjournent en effet à Rome pour des périodes assez longues dans le but de compléter leur

¹⁵⁰⁵ Mary Berry, *Extracts ...*, *op. cit.*, p. 37 (entrée du mercredi 21 novembre 1783).

¹⁵⁰⁶ *Ibid.*, p. 41 (entrée du mercredi 28 novembre 1783).

¹⁵⁰⁷ *Ibid.*, p. 82 (entrée du vendredi 30 janvier 1784).

¹⁵⁰⁸ Elizabeth Holland, *The Journal of Elizabeth, Lady Holland (1791-1811)*, 1908, vol. 1, p. 34 (il s'agit d'un exemple parmi d'autres, à l'occasion d'un séjour romain qui se situe à la fin du mois de mai 1793).

¹⁵⁰⁹ *Ibid.*, p. 29.

¹⁵¹⁰ *Ibid.*, p. 31.

¹⁵¹¹ *Ibid.*, p. 54. Lady Spencer est la mère de la « Duchesse » (de Devonshire). Quant à « T.P. », il s'agit de Thomas Pelham qui a précédemment entretenu une liaison avec la duchesse.

formation par une confrontation *in situ* avec les vestiges antiques, avant de repartir en Grande-Bretagne et d'en tirer les bénéfices professionnels ; en cela, ils ne se distinguent guère de la plupart des autres artistes. Mais leurs séjours successifs interviennent alors qu'ils possèdent déjà une véritable assise professionnelle et de ce fait un capital financier supérieur à celui de la plupart des autres artistes. Ils ne dépendent ni d'une pension fournie par une institution, ni du soutien financier d'un riche mécène. Leur expérience constitue donc une véritable étape dans une stratégie de notabilisation, comme en témoignent les conditions matérielles et mondaines de leurs séjours. James Adam, en particulier, a clairement manifesté la volonté, tout au long de sa résidence romaine, d'être considéré comme un « Cavaliere¹⁵¹² », à l'égal des jeunes aristocrates ou grands bourgeois qui effectuaient leur Grand Tour, plus que comme un simple artiste. Comme son frère Robert avant lui, il fait ainsi le choix de s'installer dans un appartement de la Casa Guarnieri, mais sur un plus grand pied que ce dernier comme il l'écrit à sa mère peu de temps après son arrivée : « J'ai donc examiné l'appartement de Bob mais l'ai trouvé trop petit pour ma grande famille¹⁵¹³ ». La « famille » en question se compose en fait de ses collaborateurs, dont Clérisseau, qui l'assiste pendant son séjour comme il l'avait fait pour Robert, présenté comme « segretario al Cavaliere¹⁵¹⁴ », ainsi que « cinq dessinateurs et quatre domestiques¹⁵¹⁵ ». Il s'agit donc d'une *familia* au sens où on l'entendait dans l'Antiquité romaine ou aux premiers siècles du Moyen Âge, et l'emploi de ce terme traduit à la fois une certaine vanité de la part de James Adam ainsi qu'une familiarité, qui ne doit pas étonner, avec la culture antique. Au cours de son séjour, ce dernier bénéficie des services et de l'amitié de l'abbé Peter Grant qui, comme Clérisseau, reproduit avec James la relation qu'il avait eue avec son frère aîné, l'introduisant dans les familles de l'aristocratie romaine. James, d'après une lettre envoyée par Grant à Robert Adam, y est « très courtois¹⁵¹⁶ » et a manifestement fait le choix de privilégier ces fréquentations élitistes par rapport à celle des artistes britanniques de Rome : « Les Bolognetti, Giustiniani, Carpegna, Patrizzi, Palestrina, Gabriele et Corsini méritent et obtiennent sa préférence¹⁵¹⁷. » Faut-il considérer James Adam, et son frère Robert avant lui, comme un « transfuge de classe », autant sinon plus en quête de reconnaissance

¹⁵¹² John Fleming, Robert Adam ..., op. cit., p. 280. Dans une lettre envoyée de Rome à son frère Robert, James Adam se présente comme un « Cavaliere Inglese altre volte architetto Scozzese ».

¹⁵¹³ *Ibid.*, p. 280. John Fleming ne mentionne pas la date à laquelle cette lettre a été rédigée, mais il y a fort à parier qu'elle l'a été au début du mois de mars 1761 puisque James s'est installé à la Casa Guarnieri le 27 février 1761.

¹⁵¹⁴ *Ibid.*, p. 280.

¹⁵¹⁵ *Ibid.*, p. 280.

¹⁵¹⁶ *Ibid.*, p. 282. Cette lettre, dont la date n'est pas indiquée, est actuellement conservée aux *National Records of Scotland* à Édimbourg, dans le fonds des *Clerk of Penicuik Papers*.

¹⁵¹⁷ *Ibid.*, p. 282.

sociale que de reconnaissance artistique ? Le fait qu'il ait commandé, au cours de son séjour romain, son portrait au peintre Antonio Zucchi semble en témoigner : ce portrait, réalisé en 1763, représente le jeune architecte aux côtés d'une grande urne antique, reprenant ainsi les codes esthétiques du portrait de grand-touriste à la Batoni. Or, James Adam n'a ni le même âge (il a presque 29 ans lors de son arrivée à Rome), ni le même milieu d'origine, ni la même formation que les jeunes aristocrates du Grand Tour : son séjour sur le continent ne peut donc, en toute logique, être assimilé à cette pratique du voyage. Qu'il ait eu l'opportunité de fréquenter l'aristocratie romaine et de connaître un véritable succès mondain ne fait pas de lui un membre des élites. Il est tentant, de fait, de confronter son cas à la typologie proposée par Thomas Jones dans ses *Mémoires* :

« Je ferai ici une remarque sur la manière dont les Romains rangeaient leurs visiteurs anglais dans trois classes ou selon trois degrés – un peu comme le positif, le comparatif et le superlatif des grammairiens. La première classe se compose des *Artisti* ou artistes, qui sont venus ici aussi bien pour leurs études ou leur perfectionnement que pour les gratifications financières qu'ils peuvent tirer de leur profession. La deuxième inclut ceux qu'ils nommaient les *Mezzi Cavalieri* - c'est dans cette classe qu'étaient rangés ceux qui vivaient dans l'aisance, sans dépendre d'aucun revenu professionnel, avaient un serviteur - peut-être - et fréquentaient à l'occasion le Café Anglais. Mais les vrais *Cavalieri* ou *Milordi Inglesi* étaient ceux qui [...] s'entouraient d'un groupe de satellites connus sous le nom de précepteurs, antiquaires, marchands de *Virtu*, serviteurs anglais, valets français et coursiers italiens¹⁵¹⁸. »

Bien que cette typologie soit présentée dans un récit de voyage postérieur à l'expérience de James Adam, il y a tout lieu de penser qu'elle aurait été tout aussi valable au début des années 1760. Si le jeune architecte pouvait se considérer comme socialement supérieur à la catégorie des artistes qui vivaient parfois difficilement de leur profession sur un marché aussi concurrentiel que le marché romain (il suffit de songer au mépris teinté de jalousie que son frère aîné et lui-même éprouvaient pour leur compatriote Robert Mylne, Robert Adam n'hésitant pas à écrire à leur sujet : « Ils ne ressemblent à rien [...] »¹⁵¹⁹), pouvait-il se présenter comme un rentier ne dépendant d'aucun travail pour vivre ? Le fait d'avoir plusieurs serviteurs et de mener un train de vie confortable suffisait-il à faire de lui un « Mezzo Cavaliere » ? Il apparaîtrait plutôt qu'il pouvait compter, lors de son séjour à Rome, sur le réseau constitué par son frère aîné quelques années plus tôt, et notamment sur l'entregent de l'abbé Grant, ainsi que sur un revenu confortable. Mais ce dernier ne pouvait suffire à faire de lui un véritable « Cavaliere », même de rang intermédiaire : il ne pouvait être considéré autrement que comme un architecte ayant réussi, et sans doute de bonne compagnie, par ses hôtes de l'aristocratie romaine.

¹⁵¹⁸ Thomas Jones, « Memoirs ... », *op. cit.*, pp. 70-71 (entrée datée d'avril 1778). Les termes en italique renvoient au texte d'origine.

¹⁵¹⁹ Robert Ward, *The Man who buried Nelson. The surprising life of Robert Mylne*, Stroud, Tempus, 2007, p. 29.

On conçoit cependant qu'un séjour prolongé à Rome soit pour lui l'occasion d'ajouter un capital social au capital financier qu'il possédait déjà : il lui a permis de s'élever dans la hiérarchie interne au groupe des architectes britanniques et de s'y assurer, avec son frère, une part de marché significative ; les acquis de ce séjour romain, en somme, lui ont permis de prendre un certain ascendant ultérieur par rapport à sa concurrence professionnelle.

3) *Solidarités infranationales ?*

Si l'on peut, comme on l'a vu, émettre des réserves quant à l'existence de regroupements significatifs d'Irlandais sur le plan de l'habitat, il apparaît qu'une sociabilité préférentielle a pu exister au sein de la « colonie écossaise » de Rome, composée de résidents et de voyageurs, au point que l'on peut se poser la question d'un « réseau écossais » qui aurait été mis en place dès les années 1740 et 1750 par quelques intermédiaires particulièrement influents, au premier rang desquels on peut compter James Byres et Gavin Hamilton, voire Peter Grant, et activé par les voyageurs lors de leur passage.

Plusieurs témoignages peuvent conforter l'idée selon laquelle les Écossais présents à Rome auraient développé une forme de sociabilité privilégiée, en particulier celui de James Boswell (1740-1795) qui séjourne dans la ville le 24 février 1765¹⁵²⁰ puis, après un passage par Naples, du 21 mars au 14 juin 1765¹⁵²¹.

Tableau 43 - La solidarité intra-écossaise à Rome : James Boswell et ses fréquentations	
Écossais fréquentés à Rome	Autres personnes fréquentées à Rome
Colonel James Edmonstone (5 mentions)	Paul-Henri Mallet ¹⁵²² (6 mentions)
Lord John Mountstuart (13 mentions)	Godfrey Clarke (3 mentions)
Colin Morison (3 mentions)	John Wilkes
Andrew Lumisden (5 mentions)	Nathaniel Dance
Gavin Hamilton (2 mentions)	Pompeo Batoni
Abbé Peter Grant (2 mentions)	Johann Joachim Winckelmann (2 mentions)
Colonel William Gordon (3 mentions)	
George Willison (2 mentions)	

¹⁵²⁰ *Boswell on the Grand Tour ...*, op. cit., pp. 51-52.

¹⁵²¹ *Ibid.*, pp. 60-88.

¹⁵²² Suisse originaire de Genève, il accompagnait le jeune Lord Mountstuart en tant que précepteur.

Bien que l'entourage de James Boswell, tel que nous pouvons le reconstituer à l'aide de son journal, ne soit pas exclusivement écossais, ses « compatriotes » semblent y tenir un rôle prépondérant, aussi bien par leur nombre que par la fréquence des rencontres. On peut d'ailleurs identifier deux grands types de sociabilité au sein de ce groupe. D'une part, on note l'importance d'une sociabilité horizontale, qui lie Boswell à des personnes qui partagent ses loisirs voire même, dans certains cas, ses opinions politiques. La fréquentation de l'abbé Peter Grant et surtout celle d'Andrew Lumisden associe en effet le voyageur au « parti jacobite », ce que confirment d'ailleurs certaines de ses réflexions qui sont, il faut le rappeler, notées sur un support privé, non destiné à être publié par la suite : « Puis, chez Mountstuart. Il était au lit. Assez anglais, pour le coup. O Stuart ! Vieille race, où te trouves-tu ? Allons, pas de jacobitisme¹⁵²³. » Cette courte suite d'annotations renvoie à la situation complexe de son ami, issu d'une vieille famille de l'aristocratie écossaise, mais dont le père est le favori du roi George III et vient d'exercer brièvement les fonctions de Premier ministre. Elle est surtout révélatrice de sa propre ambivalence et du malaise qu'éprouvaient un certain nombre de Britanniques tiraillés entre leur loyauté politique personnelle et le sens de leurs intérêts, en l'occurrence entre ce qui relève de la sphère privée et de la sphère publique. Ce malaise devait être ressenti avec d'autant plus de force que Boswell se trouvait alors à Rome, dans la ville où résidait le « Vieux Prétendant ». On constate également l'existence d'une sociabilité plus verticale qui lie Boswell à des intermédiaires (Morison) ou des artistes (Gavin Hamilton, George Willison, James Alves) dont la fonction est de rendre son séjour à Rome plus agréable et plus profitable, y compris en exécutant son propre portrait¹⁵²⁴.

L'existence de ce « réseau écossais » semble confirmée par le séjour du jeune Douglas, duc de Hamilton et de son précepteur, le docteur John Moore, en 1775-76. Ces derniers, on le sait, sont pris en charge par l'antiquaire James Byres lors de leur découverte du patrimoine romain, peints par Gavin Hamilton¹⁵²⁵ et présentés au pape par l'abbé Peter Grant. On peut cependant nuancer cette première impression en rappelant que le duc, en raison de son statut social, participe en réalité de deux types de sociabilité, celle des élites, avec sa dimension cosmopolite, et celle du

¹⁵²³ *Ibid.*, pp. 51-52 (entrée du lundi 25 février 1765).

¹⁵²⁴ *Ibid.*, p. 74 (entrée du mardi 7 mai 1765). Boswell évoque au moins deux séances de pose chez le peintre écossais George Willison.

¹⁵²⁵ Gavin Hamilton, il faut le noter, était un parent éloigné du jeune duc de Hamilton et avait même réalisé, en 1752 ou 1753, un portrait de la mère de ce dernier, Elizabeth Gunning, duchesse de Hamilton, puis d'Argyll (le portrait se trouve actuellement exposé à la *Scottish National Portrait Gallery* d'Édimbourg).

« réseau écossais », dont la dimension « compatriotique » est plus marquée. On peut également évoquer le cas du peintre Allan Ramsay dont nous connaissons fort bien l'entourage à Rome, lors de ses séjours successifs en 1782 et 1783, grâce au journal tenu par son jeune fils, John. Si ses fréquentations sont très diverses, aussi bien britanniques qu'internationales, ce qu'explique son statut d'artiste, on ne peut s'empêcher de noter la proximité qu'il entretient avec l'abbé Peter Grant et l'antiquaire James Byres. Un autre détail attire l'attention et suggère l'existence d'une « solidarité jacobite » : « Avons eu une visite de M. Byres, qui nous a apporté la clé de la loge de la comtesse d'Albany, que cette dernière lui avait envoyée¹⁵²⁶. » Cette dernière était en effet l'épouse de Charles Edward Stuart, le « Jeune Prétendant », qui résidait alors à Florence.

Les intermédiaires écossais les plus célèbres, à savoir les antiquaires James Byres et Colin Morison ainsi que le peintre Gavin Hamilton, se trouvent par définition, quant à eux, à l'interface de plusieurs publics. Si les liens familiaux de James Byres avec la cause jacobite ne sont ignorés d'aucun voyageur britannique, comme le révèlent leurs correspondances ou leurs journaux intimes, sa fonction le condamne manifestement à une certaine neutralité. Pour un peintre comme Gavin Hamilton ou un architecte comme Robert Adam, le talent ne suffit pas pour avoir accès aux commandes publiques ou privées : une certaine neutralité politique apparaît indispensable.

4) Une forme de sociabilité qui semble absente : le réseau maçonnique

Un constat s'impose à la lecture du corpus de témoignages qui constitue l'un des fondements de cette étude : aucun Britannique, qu'il soit voyageur ou résident, ne fait allusion, de manière explicite ou implicite, à son appartenance à une loge maçonnique. La franc-maçonnerie n'est pourtant pas inconnue à Rome, bien qu'elle y soit plus risquée que dans d'autres villes européennes ou même d'autres villes italiennes. Depuis avril 1738, en effet, la franc-maçonnerie est formellement condamnée par une bulle pontificale, *In Eminenti Apostolatus Specula*, et l'inquisition traque avec un zèle particulier les maçons qui seraient actifs dans la capitale des États de l'Église¹⁵²⁷. Bien qu'il soit difficile de dater avec précision les débuts de la franc-maçonnerie à Rome, on connaît l'existence d'une loge d'obédience jacobite qui fut vraisemblablement fondée en décembre 1733, ses membres se réunissant dans

¹⁵²⁶ John Ingamells, « John Ramsay ... », *op. cit.*, p. 97 (entrée du 20 janvier 1783).

¹⁵²⁷ Edward Corp, *The Stuarts ...*, *op. cit.*, p. 224.

une taverne située sur la Via del Corso¹⁵²⁸. À ses débuts, elle semble avoir été marquée par les dissensions entre maçons d'obédience jacobite et maçons d'obédience hanovrienne¹⁵²⁹ et ses activités furent étroitement surveillées par l'inquisition puisque plusieurs de ses membres furent arrêtés et détenus pendant quelques jours, en janvier 1736, dont le valet du docteur Irwin, médecin personnel du « Vieux Prétendant »¹⁵³⁰. Elle dut cependant se dissoudre, avec l'assentiment du « Vieux Prétendant », qui avait besoin du soutien pontifical, pour se reformer sous un nom qui semble inoffensif : la *Society of Young Gentlemen Travellers in Rome*. Le lien entre la maçonnerie et le Grand Tour apparaît donc manifeste¹⁵³¹, d'autant que la Loge Jacobite de Rome recevait régulièrement des aristocrates britanniques de passage¹⁵³².

On sait, par ailleurs, que plusieurs voyageurs britanniques ont appartenu à la franc-maçonnerie, qu'il s'agisse de l'irlandais Charlemont¹⁵³³ ou de l'écossais Boswell¹⁵³⁴. Il n'en est donc que plus étonnant, *a priori*, de ne trouver aucune trace d'activité maçonnique parmi les Britanniques séjournant à Rome pendant une période plus ou moins longue ; l'un des cas qui pose question est celui d'Andrew Lumisden, sous-secrétaire (1750-1762) puis secrétaire en titre (1762-1766) du « Vieux Prétendant : si son initiation n'est pas démontrée, il semble avoir eu des liens plus ou moins directs avec les membres de l'ancienne Loge Jacobite de Rome puisqu'il fit don de son Registre de Délibérations à la Grande Loge d'Écosse en 1799¹⁵³⁵. On peut noter, en tout cas, qu'aucun des membres de la loge de la Réunion des Amis Sincères, en activité entre 1787 et 1789 et étudiée par Gilles Montègre, n'est britannique¹⁵³⁶.

Faut-il en conclure que les francs-maçons britanniques furent inactifs au cours de leur séjour romain ou bien qu'ils ont fait preuve de la plus grande prudence en raison de la méfiance qu'ils éprouvaient vis-à-vis du pouvoir pontifical et de son appareil policier ? Cette inquiétude paraît justifiée par l'action de l'Inquisition dans les années qui ont suivi la condamnation officielle de la franc-maçonnerie : celle-ci semble en effet avoir concentré sa surveillance sur les maçons d'obédience hanovrienne¹⁵³⁷. C'est en tout cas ce qu'en conclut Edward Corp qui a travaillé sur

¹⁵²⁸ *Ibid.*, p. 327.

¹⁵²⁹ *Ibid.*, pp. 327-328. Les maçons fidèles à la dynastie des Hanovre semblent en effet avoir été admis aux premières réunions de la Loge lorsqu'il s'agissait de voyageurs britanniques de passage à Rome.

¹⁵³⁰ *Ibid.*, p. 330.

¹⁵³¹ *Ibid.*, p. 332.

¹⁵³² *Ibid.*, p. 328.

¹⁵³³ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, pp. 196-199.

¹⁵³⁴ Ce dernier aurait été initié dès 1759, soit plusieurs années avant son séjour romain.

¹⁵³⁵ Albert G. Mackey, *Encyclopedia of Freemasonry and its Kindred Sciences*, New York et Londres, Cornerstone Book Publishers, 1873.

¹⁵³⁶ Gilles Montègre, *La Rome des Français ...*, *op. cit.*, pp. 390.

¹⁵³⁷ Edward Corp, *The Stuarts in Italy ...*, *op. cit.*, p. 330.

les relations parfois tendues entre les Stuart en exil à Rome et la papauté : « Cette bulle¹⁵³⁸ ne visait pas toute activité maçonnique, mais seulement les loges hanovriennes qui admettaient en leur sein des athées aussi bien que des hérétiques, et se multipliaient en Italie comme dans le reste de l'Europe catholique¹⁵³⁹. » Les sources dont nous disposons ne nous permettent pas, quoi qu'il en soit, de trancher dans un sens ou dans l'autre.

II. Les lieux de la sociabilité britannique à Rome

Pour les voyageurs comme pour les résidents, certains lieux à Rome ont joué un rôle essentiel. Pour les voyageurs, il pouvait s'agir de lieux destinés à favoriser la rencontre et l'interaction avec leurs compatriotes, permettant de maintenir d'une manière ou d'une autre un lien avec le mode de vie de leur pays d'origine. Pour les artistes, il pouvait s'agir de lieux destinés à favoriser la mise en relation avec d'éventuels mécènes ou commanditaires, qu'ils soient britanniques ou non. Ces espaces de sociabilité, on le verra, ont parfois suscité des débats, en particulier en ce qui concerne les salons romains dont l'intérêt fut souvent jugé très limité par les voyageurs britanniques. C'est que la question des espaces de sociabilité fréquentés par les Britanniques lors de leur séjour à Rome pose aussi celle de leur adaptation à un environnement socio-culturel bien différent de celui auxquels ils étaient habitués, notamment dans le cas des membres des élites.

1) *Le Café Anglais*

Pour un citoyen britannique du XVIIIe siècle, le café constitue déjà un espace de sociabilité privilégié : le *coffee-house* est né à Londres au début des années 1650 et s'est très rapidement banalisé dans la vie des élites et des « classes moyennes » métropolitaines dans les décennies suivantes, au point que Sophie Loussouarn estime qu'il était devenu « un trait dominant de la sociabilité londonienne » au début du XVIIIe siècle¹⁵⁴⁰. De fait, le nombre de cafés à Londres passe de 82 à 650 entre 1662 et 1714¹⁵⁴¹. Fréquenter les cafés lors d'un séjour romain semble donc, dans ces conditions, assez logique. John Owen, par exemple, témoigne de l'ambiance qui régnait dans ce type de lieu au début des années 1790 : « Il y a dans cette ville de nombreux

¹⁵³⁸ Il s'agit de la bulle *In Eminentissimi* d'avril 1738.

¹⁵³⁹ Edward Corp, *The Stuarts ...*, *op. cit.*, p. 332.

¹⁵⁴⁰ Sophie Loussouarn, « L'évolution de la sociabilité à Londres au XVIIIe siècle : des *coffee-houses* aux *clubs* », *XVII-XVIII. Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVIIe et XVIIIe siècles*, n° 42, 1996, p. 21.

¹⁵⁴¹ *Ibid.*, p. 21.

cafés. Je passe souvent une heure en fin de soirée dans l'un d'entre eux et j'écoute à l'occasion les discussions qui s'y tiennent sur des sujets politiques, de manière libre et publique, ce qui ne manque pas de me surprendre¹⁵⁴². » L'un de ces cafés existe encore et passe pour être l'un des plus anciens d'Italie, après le Florian de Venise : il s'agit de l'*Antico Caffè Greco*, situé dans la Via Condotti, dont la devanture proclame fièrement qu'il fut fondé en 1760.

Le Café Anglais ou *Caffè degli Inglesi*, comme il est souvent désigné dans les sources de l'époque, est un lieu à la fois très célèbre et très mal connu. Souvent évoqué de manière plus ou moins elliptique dans les témoignages de voyageurs ou de résidents, représenté sur la gravure dans laquelle David Allan dépeint la Place d'Espagne, il soulève toutefois un certain nombre de problèmes.

a. Une date d'ouverture difficile à déterminer

Le *Caffè degli Inglesi* existe-t-il déjà au début des années 1750, ce qui en ferait un établissement plus ancien que ne l'est officiellement le *Caffè Greco* ? C'est ce qu'affirme Markman Ellis qui s'aventure même à évoquer une date, d'ailleurs approximative : « Autour de 1752 les artistes anglais se querellèrent avec leurs collègues allemands et se transportèrent en masse vers un café sur la Place d'Espagne, quelques centaines de mètres plus loin¹⁵⁴³. C'est là qu'ils établirent le *Caffè degli Inglesi*, ou Café Anglais¹⁵⁴⁴. » John Ingamells, par ailleurs, affirme que le peintre anglais Joshua Reynolds y occupa une chambre au début de son séjour romain, en 1750-51¹⁵⁴⁵. Or le témoignage direct de l'artiste est moins précis puisqu'il ne fait qu'évoquer, dans une lettre du 30 avril 1751, sa fréquentation d'un café : « J'ai reçu votre lettre avec un grand plaisir, amplifié par le fait que j'ai pu le partager en la lisant à un grand nombre d'Anglais qui se trouvaient au Café mais sans en mentionner l'auteur [...]»¹⁵⁴⁶. Il est donc difficile, sur la seule base de ce document, d'affirmer que le Café Anglais existait dès cette époque. Il est, en revanche, raisonnable de penser qu'il existait déjà en 1752 puisque Brinsley Ford cite, en note de l'un de ses articles, la page de garde d'un carnet de croquis de Richard

¹⁵⁴² John Owen, *Travels into Different Parts of Europe, in the Years 1791 and 1792, with Familiar Remarks on Places, Men and Manners*, 1796, vol. II, p. 61. L'auteur veut sans doute dire qu'il s'attendait à davantage d'autocensure de la part des habitants d'une ville où est censé régner l'autoritarisme politique.

¹⁵⁴³ L'auteur fait allusion au *Caffè Greco* où se réunissaient déjà selon lui les artistes au tournant des années 1740 et 1750. Or, la date officielle d'ouverture de cet établissement semble d'emblée contredire cette thèse.

¹⁵⁴⁴ Markman Ellis, *The Coffee-House: A Cultural History*, Phoenix, 2005, p. 84.

¹⁵⁴⁵ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 809.

¹⁵⁴⁶ John Ingamells et John Edgcumbe, sous la dir. de, *The Letters of Sir Joshua Reynolds*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2000, p. 11-12. Cette lettre, semble-t-il, est la seule qui ait été conservée du séjour romain du peintre.

Wilson, datée de cette année, et mentionnant un « *Caffe delle Inglesi*¹⁵⁴⁷ ». Cet indice tendrait à conforter l'affirmation de Markman Ellis. Robert Ward, quant à lui, identifie ce café comme étant celui dans lequel les frères Mylne, dès 1756, rencontraient leurs compatriotes et lisaient des journaux londoniens¹⁵⁴⁸. Mais, dans la mesure où il ne cite pas leurs lettres sur ce point précis, aucune certitude n'est possible. Nous savons, en tout cas, que le café existait bel et bien au milieu des années 1760 puisque James Boswell donnait comme consigne à l'un de ses amis, en avril 1765, de lui envoyer tout courrier à cette adresse : « Merci de m'écrire au *Caffè Inglese*¹⁵⁴⁹. » Nous possédons également des dessins effectués par Piranèse en 1769 pour la décoration intérieure de l'établissement (cf. Figure 36). Enfin, au début des années 1770, voyageurs et artistes logeaient à l'occasion dans les chambres situées au-dessus du café : le peintre Jacob More, par exemple, y vécut entre 1773 et 1787¹⁵⁵⁰, tout comme le peintre James Jefferys qui y occupa une chambre entre 1775 et 1777¹⁵⁵¹.

Le Café Anglais aurait été détruit au début du XIXe siècle, à l'époque napoléonienne¹⁵⁵², contribuant à refaire du *Greco* le point de rassemblement des artistes et écrivains britanniques à Rome.

b. Un espace de sociabilité fondamental pour la communauté britannique de Rome ?

La localisation du café, quant à elle, n'est pas toujours très claire : les témoignages qui s'y réfèrent mentionnent, en général, le fait qu'il était situé sur la Place d'Espagne, sans plus de détails. Son emplacement se trouvait vraisemblablement au sud de la Place, en face de l'escalier de la Trinité des Monts¹⁵⁵³, donc dans la paroisse San Lorenzo in Lucina ; il est probable qu'il se trouvait en fait à l'angle de la Place et de la Via delle Carrozze. Nous possédons, grâce aux mémoires du peintre gallois Thomas Jones, une description assez précise de l'intérieur de ce qui fut un véritable point névralgique pour les Britanniques de Rome, et en particulier pour les artistes qui y séjournèrent pour une durée plus ou moins longue :

¹⁵⁴⁷ Brinsley Ford, « The Letters of Jonathan Skelton written from Rome and Tivoli in 1758, together with Correspondence relating to his Death on 19 January 1759 », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 36, 1956-1958, p. 38.

¹⁵⁴⁸ Robert Ward, *The Man who buried Nelson ...*, *op. cit.*, p. 25.

¹⁵⁴⁹ *Boswell on the Grand Tour ...*, *op. cit.*, p. 71 (lettre de James Boswell à John Wilkes, 22 avril 1765).

¹⁵⁵⁰ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 675.

¹⁵⁵¹ *Ibid.*, p. 552.

¹⁵⁵² Markman Ellis, *The Coffe-House ...*, *op. cit.*, p. 84.

¹⁵⁵³ C'est ce que montre en particulier la gravure de David Allan (cf. Figure 32), qui constitue le seul témoignage de l'époque sur l'emplacement de cet établissement.

« Mais la plus grande partie de cette période¹⁵⁵⁴ fut marquée par une succession ininterrompue d'épisodes de pluie torrentielle, nous plongeant dans une ambiance sombre et glaciale. Les maisons romaines, mieux conçues pour résister à la chaleur qu'au froid et à l'humidité, n'étaient pas du tout adaptées à un tel type de temps, et je fus fort chagriné, aussi bien que surpris, de me retrouver dans une situation aussi inconfortable et inattendue. Pour trouver quelque réconfort il n'y avait pas d'autre solution que de se précipiter au *Café Anglais*, dans une salle voutée et crasseuse dont les murs étaient couverts de dessins imaginaires de sphynx, d'obélisques et de pyramides exécutés d'après des dessins de *Piranèse*, plus appropriés pour orner l'intérieur d'une tombe égyptienne qu'un lieu de conversation entre gens de bonne société. Là, assis autour d'un brasero plein de braises chaudes, placé au centre de la pièce, nous nous efforcions de nous divertir une heure ou deux devant une tasse de thé ou un verre de punch puis nous rentrions chez nous à tâtons dans l'obscurité, la solitude et le silence¹⁵⁵⁵. »

De fait, Thomas Jones insiste dans ce passage sur le fait que le Café Anglais constituait un foyer, dans tous les sens du terme, pour les Britanniques de Rome. Nous avons également conservé des gravures de Piranèse qui confirment cette description et nous permettent de reconstituer, au moins partiellement, le cadre matériel du café.



Figure 36 - Gravure représentant l'une des motifs dessinés par Giovanni Battista Piranesi pour décorer « à l'égyptienne » les murs du Café Anglais, 1769 (extrait de : *Diverse manière d'adornare i cammini ed ogni altra parte degli ediffizi*, 1769).

¹⁵⁵⁴ Le passage cité correspond au mois de décembre de l'année 1776.

¹⁵⁵⁵ Thomas Jones, *Journal ...*, *op. cit.*, p. 109.

Le témoignage du peintre gallois nous renseigne en outre sur l'une des fonctions de ce lieu qui était de rassembler les Britanniques de Rome dans une atmosphère de convivialité afin de rejouer, en particulier, l'un des rites fondamentaux de la sociabilité de leur pays d'origine : la cérémonie du thé. James Edward Smith nous apprend par ailleurs que ce lieu, très fréquenté, permettait aux expatriés de se tenir au courant des nouvelles de leur pays puisqu'il précise que « l'on pouvait y trouver beaucoup de nos journaux¹⁵⁵⁶ ». En somme, ce lieu correspond bien au modèle du café londonien tel qu'il avait prospéré tout au long du XVIIIe siècle en tant qu'espace de sociabilité « ouvert¹⁵⁵⁷ », « qui regroupe les Londoniens en fonction de leur métier, de leur classe sociale, de leurs goûts et de leurs tendances politiques¹⁵⁵⁸. » Il constituait également un point de rendez-vous devant lequel se regroupaient un certain nombre de cicérones à la recherche d'un client.

Dans le cas romain, plus que sur la base de leurs appartenances sociales ou politiques, c'est sur celle de leurs origines nationales que se regroupent les clients qui fréquentent le lieu. Dans une certaine mesure cependant, on peut considérer que le critère professionnel a joué puisque les artistes y étaient particulièrement nombreux, ce qui n'est guère étonnant au vu de leur surreprésentation dans la population des résidents. Le témoignage de James Edward Smith conforte l'idée selon laquelle le modèle du café londonien aurait été transposé à Rome par la communauté britannique ; comme le rappelle en effet Sophie Loussouarn : « C'était à qui pourvoierait le plus de journaux étrangers, de bulletins nationaux, d'informations relatives aux ventes aux enchères, ou bien encore de listes de prix, sans compter la variété des boissons¹⁵⁵⁹. » Une nuance s'impose cependant par rapport à la situation des *coffee-houses* à Londres : le contexte de moindre concurrence entre établissements à Rome. Certes, le Café Anglais n'y avait rien d'unique, mais sa localisation et son fonctionnement lui garantissaient une clientèle fournie au sein de la « colonie britannique ».

Bien que ce café ait été un lieu de rencontre essentiel pour de nombreux Britanniques, qu'ils aient séjourné à Rome pour quelques semaines ou pour plusieurs années, il semble qu'il ait parfois été associé à une atmosphère sulfureuse. Thomas Jones, qui le fréquenta manifestement de manière assidue, fait ainsi allusion à un épisode survenu en juillet 1777 : « Un certain Richard O'Mooney, Irlandais¹⁵⁶⁰, fut retrouvé mort ce matin au pied du mur qui soutient la

¹⁵⁵⁶ James Edward Smith, *A Sketch ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 340.

¹⁵⁵⁷ Sophie Loussouarn, « L'évolution de la sociabilité ... », *op. cit.*, p. 25.

¹⁵⁵⁸ *Ibid.*, p. 22.

¹⁵⁵⁹ *Ibid.*, p. 24.

¹⁵⁶⁰ Il n'est pas inutile de préciser que ce Richard O'Mooney, sur lequel nous ne possédons pas davantage d'informations, n'est pas mentionné dans le dictionnaire de John Ingamells.

terrasse de la Trinité-des-Monts - les jambes et les bras brisés, et le crâne fracturé. On a supposé qu'il en était tombé durant la nuit. NB : Il était au Café le soir précédent¹⁵⁶¹. » La présence de Britanniques à Rome pouvait donc constituer, à l'occasion, une source de troubles. Sans aller jusqu'à évoquer des problèmes aussi graves, le sculpteur John Flaxman, qui a résidé pendant plusieurs années à Rome, a assez rapidement, semble-t-il, éprouvé de vives réticences vis-à-vis de ce lieu : « Je ne me rends jamais au Café Anglais, ce lieu est le *rendez-vous*¹⁵⁶² des artistes, il s'y tient toujours quelque fête, ce qui cause du désagrément, et le foyer y est toujours ranimé lorsqu'arrive l'hiver ; et quand des gens de qualité s'y rendent, ils sont toujours prêts à se déchirer pour leurs affaires [...]»¹⁵⁶³. » On le voit, son point de vue est fort différent de celui d'un Thomas Jones, par exemple, pourtant membre comme lui de la communauté des artistes britanniques de Rome, au point que ce qui était un avantage pour l'un (la chaleur qui règne dans l'établissement en hiver) apparaît comme un « désagrément » pour l'autre.

c. Transposition ou adaptation d'un modèle britannique ?

Les témoignages dont nous disposons sur le Café Anglais montrent, dans une certaine mesure, la volonté des voyageurs et des résidents britanniques de transposer dans la Ville Éternelle un modèle de sociabilité qui leur est familier, à la fois ouvert et masculin. Il s'agit alors de reconstituer un espace où prévaut une identité agrégative : au-delà des appartenances infranationales, c'est bien l'identification à une langue et un genre de vie communs qui leur permet de se sentir à l'aise dans ce lieu dont le nom dit bien le caractère communautaire.

Il apparaît également que ce Café Anglais, dans son fonctionnement, se démarque des évolutions perceptibles, à la même époque, dans la sociabilité londonienne. Alors qu'à Londres, la multiplicité des cafés favorise des regroupements par origine régionale ou par appartenance à un parti ou un métier¹⁵⁶⁴, à Rome, les Britanniques se fréquentent au Café Anglais quelles que soient leur « nationalité » ou leurs opinions : c'est ainsi qu'un Écossais comme James Boswell, un Gallois comme Thomas Jones ou un Anglais comme James Edward Smith, pour ne citer que ces quelques exemples, peuvent communier avec leurs homologues dans une forme d'identité oppositionnelle - c'est, en quelque sorte, leur « britannicité » qui l'emporte sur leurs différences, pourtant non négligeables. On sait par ailleurs que le café avait déjà perdu, au cours

¹⁵⁶¹ Thomas Jones, *Memoirs ...*, op. cit., p. 62 (entrée datée du 11 juillet 1777).

¹⁵⁶² En français dans le texte.

¹⁵⁶³ British Library, Add. MS 39 780 (lettre de John Flaxman à ses parents, datée du 30 août 1788).

¹⁵⁶⁴ Peter Clark et Robert Allan Houston, « Culture and Leisure, 1700-1840 », in Peter Clark, sous la dir. de, *The Cambridge Urban History of Britain*, Cambridge University Press, Cambridge, 2000, vol. 2, pp. 169-171.

de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, une partie de son attrait pour les élites londoniennes qui tendaient désormais à lui préférer le *club*, espace de sociabilité fermé¹⁵⁶⁵. On pourrait donc en conclure, à titre d'hypothèse, que les formes de la sociabilité britannique ont été adaptées au contexte romain : la concentration géographique autour de la Place d'Espagne ainsi que l'isolement linguistique et culturel relatif au sein d'une ville à la fois étrangère et cosmopolite auraient ainsi conduit les membres de la « colonie anglaise » de Rome à se fréquenter et se rassembler en un lieu privilégié, quitte à se démarquer des usages de leur pays d'origine. Dès lors, c'est dans un autre type d'espace de sociabilité, plus fermé, comme le salon, que peuvent se reconstituer les solidarités traditionnelles.

2) *Les salons*

Antoine Lilti rappelle, à juste titre, que le terme « salon » est une catégorie contemporaine désignant une forme de sociabilité élitaires et très codifiée « qui, à la différence du repas prié, ne consiste pas seulement à recevoir des gens mais à ouvrir au moins une fois par semaine son domicile et à y tenir table ouverte¹⁵⁶⁶. » Ce degré d'ouverture est d'ailleurs discuté par Antoine Lilti lui-même, mais il faut rappeler d'emblée que les salons romains se caractérisent par leur cosmopolitisme¹⁵⁶⁷. De fait, les Britanniques qui ont eu l'occasion d'être reçus dans les salons romains lors de leur séjour utilisent généralement deux termes pour désigner cette forme de sociabilité, celui d'« assemblée »¹⁵⁶⁸ ou, plus fréquemment, le terme italien « *conversazione* ». Il convient également de rappeler que ce type de sociabilité s'est développé à Rome avec un temps de retard par rapport au « modèle parisien » : si les premiers salons parisiens datent, en effet, de la première moitié du XVII^e siècle¹⁵⁶⁹, ils n'apparaissent réellement à Rome, en tant

¹⁵⁶⁵ Maria-Pia Donato, Antoine Lilti et Stéphane Van Damme, « La sociabilité culturelle des capitales à l'âge moderne : Paris, Londres, Rome (1650-1820) », in Christophe Charle, sous la dir. de, *Le temps des capitales culturelles, XVIII^e-XX^e siècles*, Seyssel, Champ-Vallon, 2002, pp. 37-38.

¹⁵⁶⁶ Antoine Lilti, « Sociabilité mondaine, sociabilité des élites ? Les salons parisiens dans la seconde moitié du XVIII^e siècle », *Hypothèses*, 2001/1, pp. 99-100.

¹⁵⁶⁷ Maria-Pia Donato, Antoine Lilti et Stéphane Van Damme, « La sociabilité culturelle ... », *op. cit.*, p. 41.

¹⁵⁶⁸ John Moore, *A View ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 384. Il est question, dans ce passage, de l'assemblée du cardinal de Bernis que fréquentent John Moore et le duc de Hamilton dès leur arrivée à Rome en décembre 1775. Encore faut-il préciser que le terme « assembly », en anglais, ne renvoie pas directement à ce que nous entendons par un salon, mais plutôt à une sorte de soirée festive et dansante. C'est ce qu'expliquent, notamment, Peter Clarke et Robert Allan Houston, « Culture and Leisure ... », *op. cit.*, p. 582.

¹⁵⁶⁹ Maria-Pia Donato, Antoine Lilti et Stéphane Van Damme, « La sociabilité culturelle ... », *op. cit.*, p. 41. Les auteurs parlent d'ailleurs, à ce propos, d'une « tradition importée ».

que tels, que dans les années 1730¹⁵⁷⁰ et n'y deviennent partie intégrante de la vie mondaine qu'au cours de la seconde moitié du siècle¹⁵⁷¹.

a. Une sociabilité qui semble très codifiée

Voyageurs et résidents britanniques, en particulier ceux qui sont bien nés et qui bénéficient à l'avance de lettres de recommandation, ont l'occasion de fréquenter, lors de leur séjour, les salons de la noblesse romaine. Ces lettres, mentionnées par un certain nombre de voyageurs dans leur correspondance ou dans leurs récits de voyage, leur étaient fournies à chaque étape pour la suivante par les diplomates ou par les aristocrates qu'ils étaient amenés à y fréquenter, ce qui permet de souligner la dimension transnationale du réseau dans lequel la plupart de ces voyageurs étaient intégrés. Le jeune Lord Kildare, William Fitzgerald, explique ainsi, dans l'une des lettres qu'il envoie à sa mère, la duchesse de Leinster, qu'il a eu accès au salon romain de la Princesse Altieri grâce à la princesse Francavilla, rencontrée lors de son séjour à Naples : « Elle a eu l'amabilité de me donner une lettre pour cette dernière¹⁵⁷². Comme les Italiens sont très fiers, ils aiment que les gens apportent avec eux des lettres¹⁵⁷³. »

Ces « assemblées » ont la particularité d'être de deux sortes en fonction de l'heure à laquelle elles se déroulent : les conversations « di prima sera » et les conversations « di seconda sera ». C'est à une résidente, Ellis Cornelia Knight, que nous devons une présentation précise des codes régissant ces « conversations » :

« Nous y étions invitées à une *conversazione*, qui commençait à sept heures trente, ou la première heure de la nuit selon l'horloge italienne. [...] Les '*conversazioni di prima sera*' ne comportaient pas de jeux de cartes, tandis que celles de '*seconda sera*', au cours desquelles on jouait aux cartes, débutaient à la deuxième heure de la nuit, et ceux qui y participaient s'assemblaient tous par groupes de trois ; il était alors neuf heures trente. [...] Le *Palazzo Santa Croce* était rempli de tableaux de bonne facture et la compagnie y était nombreuse même si, au vu de la taille de la plupart des maisons de qualité à Rome, les assemblées n'étaient jamais bondées ; car seuls les membres de la noblesse romaine, le corps diplomatique et les étrangers qui étaient dûment recommandés pouvaient être admis aux *conversazioni* ; et l'on pouvait y voir au plus une quarantaine de dames, car la noblesse n'était pas nombreuse et les dames âgées ne s'y rendaient pas, non plus que celles qui n'étaient pas mariées [...], si bien que les hommes y étaient en nombre bien plus important¹⁵⁷⁴ [...]. »

¹⁵⁷⁰ Mirabelle Madignier, « 'Conversazioni', salons et sociabilités intellectuelles informelles à Rome et à Florence au XVIIIe siècle », in Jean Boutier, Brigitte Marin et Antonella Romano, sous la dir. de, *Naples, Rome, Florence. Une histoire comparée des milieux intellectuels italiens (XVIIe-XVIIIe siècles)*, Rome, École française de Rome, 2005, p. 580.

¹⁵⁷¹ Maria-Pia Donato, Antoine Lilti et Stéphane Van Damme, « La sociabilité culturelle ... », *op. cit.*, p. 41.

¹⁵⁷² Il s'agit de la princesse Altieri.

¹⁵⁷³ National Library of Ireland, MSS 615 (lettre envoyée à sa mère, Emily, duchesse de Leinster, le 4 avril 1767).

¹⁵⁷⁴ Ellis Cornelia Knight, *Autobiography ...*, *op. cit.*, pp. 51-53. Mirabelle Madignier indique que les conversations « di seconda sera » débutaient, de fait, « généralement vers 22 heures (horaire d'aujourd'hui) », *op. cit.*, p. 583.

Cette description est assez conforme à ce que nous pouvons savoir, par ailleurs, de la sociabilité des élites à Rome. Il faut tout d'abord noter la sur-masculinité au sein des participants, du fait de l'importance du clergé dans la capitale des États du pape ; c'est d'ailleurs ce qui peut expliquer l'absence de jeux de cartes, donc de jeux d'argent, lors des conversations « di prima sera » qui se tenaient souvent dans des palais cardinalices ou étaient assez largement fréquentées par les prélats romains. Le rôle du « corps diplomatique » est également logique puisque la Ville Éternelle accueille de nombreuses ambassades qui deviennent souvent, elles-mêmes, des lieux de sociabilité : que l'on songe, par exemple, au cardinal de Bernis qui eut l'ambition de tenir, entre 1769 et 1791, « l'auberge de la France dans un carrefour de l'Europe¹⁵⁷⁵ », ou aux ambassadeurs successifs de la Couronne d'Espagne, en particulier José Nicolas de Azara de 1765 à 1798. L'influence des femmes, hôtesse et arbitres des conversations « di seconda sera », est, quant à elle, assez traditionnelle.

Les « conversations » romaines, comme les salons parisiens, sont le lieu privilégié de l'introduction des voyageurs du Grand Tour dans la bonne société européenne ; à cet égard, on peut estimer que leur fréquentation participe de la dimension éducative de cette pratique du voyage. William Fitzgerald semble d'ailleurs avoir bien intégré cette caractéristique du Grand Tour qu'il est en train d'effectuer lorsqu'il écrit, presque à regret, semble-t-il : « Bien que ces moments ne soient pas très agréables, j'estime qu'il est de bonne politique de s'habituer à paraître en société¹⁵⁷⁶. » Elles sont censées, en outre, donner aux membres de l'assemblée l'occasion d'échanger sur divers sujets, d'où le nom qui leur est donné en italien. Louis Dutens porte, dans ses mémoires, un jugement favorable sur les salons romains dont il loue précisément l'opportunité qu'ils offrent aux étrangers de passage de s'insérer dans un milieu de qualité : « [...] il y a toujours plusieurs maisons ouvertes le soir, où l'on fait la conversation, et l'on y joue si l'on veut ; il s'y trouve des gens d'esprit ; la Noblesse y est polie et obligeante.¹⁵⁷⁷ » En tant que lieu de divertissement, les salons romains peuvent également offrir, à ceux qui y sont admis, la possibilité d'assister à des spectacles musicaux, comme en témoigne Patrick Home, lors de l'un de ses séjours à Rome, en 1776 : « Mercredi, il y eut une assemblée particulièrement brillante chez le Duc. [...] La musique que l'on y joua était l'opéra sur Orphée de Gluck. Tout

¹⁵⁷⁵ Gilles Montègre, *La Rome des Français ...*, op. cit., pp. 199-220, en particulier.

¹⁵⁷⁶ National Library of Ireland, MSS 615 (lettre envoyée à sa mère, Emily, duchesse de Leinster, 25 avril 1767).

¹⁵⁷⁷ Louis Dutens, *Mémoires d'un voyageur qui se repose, contenant des anecdotes historiques, politiques et littéraires, relatives à plusieurs des principaux Personages du siècle*, 1806, tome 1, p. 290. L'auteur évoque, en principe, son premier séjour à Rome en février-mars 1769, aux côtés du jeune Lord Algernon Percy. La question de la barrière linguistique explique peut-être, on le verra, la déception éprouvée par certains voyageurs.

fut terminé vers onze heures puis les Romains s'en furent à leurs conversations¹⁵⁷⁸. » Ils constituent également un espace d'échange et de débat intellectuel, comme le montre une discussion rapportée par le peintre irlandais James Barry dans sa correspondance :

« Je me suis rendu il y a quelque temps à une conversation ici, où se trouvaient des artistes, des Anglais ainsi que d'autres *gentlemen*, et parmi d'autres sujets vint sur le tapis un débat sur une copie de Mengs d'après Raphaël (qui se trouve à Northumberland House), et il fut noté par l'un de ceux qui étaient présents¹⁵⁷⁹ [...] que la copie de Mengs ne fut guère appréciée, au départ, par les gens de notre pays, ce qui n'était guère surprenant car il fallait un peu de temps pour former le goût d'une nation, et qu'il regrettait que Mengs ne fût pas en Angleterre pour y enseigner ; sur quoi je l'ai prié de m'excuser si je prenais la liberté d'observer qu'il semblait étrange d'espérer qu'une copie de Raphaël par Mengs puisse introduire le bon goût, alors que les cartons de Raphaël, les meilleures de ses œuvres [...] en Angleterre, et qui s'y trouvaient depuis l'époque de Charles Ier, [...] y avaient échoué¹⁵⁸⁰. »

Même si le salon renvoie, au départ, à un modèle codifié par la bonne société parisienne, on constate qu'il a été transposé à Rome dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, bien qu'adapté au contexte socio-culturel de la capitale des États de l'Église. Il n'en demeure pas moins, comme à Paris, un lieu qui peut permettre à un artiste comme James Barry de s'insérer dans un réseau cosmopolite et de nouer des liens avec d'éventuels commanditaires ou, à tout le moins, avec de puissants intermédiaires comme Thomas Jenkins ou James Byres.

b. Un jugement souvent négatif

Mais le jugement des Britanniques sur les salons romains est souvent mitigé. Ainsi, Thomas Pelham et Philip Yorke qui séjournent à Rome à la même période (fin des années 1770) estiment tous deux que les fameuses « conversations » auxquels ils sont conviés par les dames de la bonne société romaine présentent peu d'intérêt. Lorsqu'il s'agit de motiver leur opinion, les raisons avancées sont diverses. Pour Thomas Pelham, d'abord, elles sont trop tardives : « les conversations italiennes (...) débutant à minuit, je préfère mon oreiller¹⁵⁸¹. ». Quant à Philip Yorke, ce sont les personnes qu'on y rencontre et les sujets qu'on y aborde qui les rendent peu intéressantes : « Nous allons toujours aux assemblées qui se tiennent dans cette ville, certaines d'entre elles étant à peu près agréables mais beaucoup moins que dans d'autres villes en raison des intrigues et des cabales des prêtres et des prélats dont les dames romaines sont entièrement

¹⁵⁷⁸ National Records of Scotland, GD 267/3/8 (Patrick Home, lettre envoyée de Rome à son épouse, Jane, en juin 1776).

¹⁵⁷⁹ Il s'agit vraisemblablement de Thomas Jenkins.

¹⁵⁸⁰ *The Correspondence of James Barry*, publiée par Tim McLoughlin, www.texte.ie (lettre envoyée à Edmund Burke et datée du 23 mai 1767).

¹⁵⁸¹ British Library, Add. MS 33 127 (lettre du 26 juillet 1777). Il s'agit ici des *conversazioni di seconda serata* dont parle Gilles Montègre, *La Rome ...*, op. cit., p. 105.

occupées¹⁵⁸². » Quelques semaines plus tard, ce dernier revient sur le sujet et donne une autre raison pour tenter d'expliquer le manque d'intérêt des *conversazioni* romaines : « Les conversations, à Rome, sont toutes ouvertes aux étrangers, mais il est difficile de s'y lier avec les gens qu'on y rencontre dans la mesure où ces derniers ont l'habitude de voir continuellement passer de nombreux étrangers à Rome, si bien qu'ils ne se donnent guère de peine pour cultiver ce type de relations¹⁵⁸³. » Peter Beckford semble partager, au moins en partie ce jugement et établit une comparaison éclairante entre salons romains et salons parisiens : « Je préfère infiniment, et ô combien, les *Coteries* de France, dans lesquelles une compagnie choisie se rencontre constamment au domicile de l'un ou de l'autre, d'où ils partent pour faire des visites, ou, pour d'autres, se rendre au théâtre, et tous reviennent pour souper et se raconter les diverses choses qui sont survenues au cours de la journée¹⁵⁸⁴! » Il faut se souvenir, en effet, que les voyageurs britanniques sont passés, pour la plupart d'entre eux, par Paris avant de se rendre en Italie : les mieux nés et les mieux introduits d'entre eux y ont connu les salons qui font alors la célébrité de la société parisienne. Les salons romains leur apparaissent donc bien souvent comme une pâle copie. Dans le cas de Peter Beckford, issu de l'aristocratie traditionnelle, on constate, au-delà de sa vision idéalisée des salons parisiens, un indice qui permet peut-être de mieux comprendre le peu d'intérêt qu'il semble prendre à fréquenter leurs homologues romains : on y rencontrerait une compagnie trop hétéroclite (du fait, précisément, que les étrangers de passage y seraient trop volontiers admis), que ne réunit aucune affinité profonde. Au-delà de ces considérations, une autre clé pour comprendre les critiques exprimées par les voyageurs anglais à l'égard de cette pratique de sociabilité nous est peut-être fournie par le témoignage de Peter Beckford qui note : « La '*conversazione*', (...) regroupe un nombre considérable de personnes très élégantes des deux sexes qui parient de l'argent, parlent d'amour ou s'ennuient ensemble jusqu'à l'heure du souper ; les époux en sont exclus et vous verrez rarement un homme présent à la même assemblée que son épouse en quelque région d'Italie que vous vous trouviez. »¹⁵⁸⁵ On retrouve la condamnation, fréquente chez les Anglais, des mœurs jugées immorales d'une certaine société italienne (on peut également penser au rôle tenu par les « chevaliers servants » auprès de femmes mariées dont ils ne sont pas les époux). Sans doute la barrière linguistique limite-t-elle d'emblée les échanges entre voyageurs anglais et aristocrates italiens. C'est ce que suggère Louis Dutens dans un passage issu de ses mémoires :

¹⁵⁸² British Library, Add. MS 35 378 (lettre du 5 décembre 1778).

¹⁵⁸³ *Ibid.* (lettre du 22 décembre 1778).

¹⁵⁸⁴ Peter Beckford, *Familiar Letters ...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 279-280. Le terme « *Coteries* » est en italique dans le texte original.

¹⁵⁸⁵ *Ibid.*, vol. 2, p. 279.

« On y¹⁵⁸⁶ est prévenant envers les étrangers, et prêt à entrer en conversation avec eux, s'ils parlent italien ; et s'ils ne le parlent pas, c'est leur faute. Rien n'est plus ridicule que de venir dans un pays s'y plaindre qu'on n'y parle pas toutes les langues, étant plus facile pour un Allemand, un Anglais, un Français, qui veut voir l'Italie, d'apprendre l'italien, qu'il ne l'est pour un Italien d'apprendre le français, l'anglais et l'allemand. Il est vrai que la langue française est assez générale dans les Cours de l'Europe ; mais à Rome, où il n'y a pas de Cour, peu l'entendent ; et ceux qui le savent même, ne se soucient pas de le parler [...]»¹⁵⁸⁷. »

On peut estimer que Louis Dutens formule, à partir de son cas particulier (il a une expérience de diplomate), une généralité et que la majorité des voyageurs britanniques ne maîtrisent pas suffisamment l'italien pour soutenir une conversation avec leurs hôtes sur des sujets tels que la littérature, la peinture ou la musique. Il souligne néanmoins un point qui influence certainement le jugement des jeunes aristocrates britanniques : l'absence de cour à Rome, qui contraste avec la situation qu'ils rencontrent à Turin ou à Naples, par exemple, d'où le sentiment de frustration qu'ils peuvent éprouver face aux occasions très limitées qui leur sont offertes de se divertir : « Ce sont les seuls divertissements nocturnes qui existent à Rome, car, en dehors du Carnaval, aucun théâtre n'y est ouvert¹⁵⁸⁸. »

Peut-être faut-il également revenir sur la manière dont sont organisés les salons romains pour comprendre les réticences exprimées à travers ces descriptions. Il s'agit d'un espace de sociabilité mondaine au sein duquel, on l'a vu, deux types d'acteurs jouent un rôle éminent : les membres du haut-clergé et les femmes. Ce fonctionnement ne peut que déconcerter, voire déranger des représentants d'une société qui fonde en partie son identité sur l'anticatholicisme et où les espaces de sociabilité traditionnels (les cafés et, de plus en plus, les clubs) sont masculins. Il suffit de se rappeler du rôle joué par la Société des Dilettanti¹⁵⁸⁹, fondée en 1734 par d'anciens « grands-touristes » et dont Horace Walpole rappelait, sur le ton de l'ironie, qu'il s'agissait d'« un club pour lequel le critère de qualification officiel était d'avoir été en Italie, et le critère de qualification réel d'être saoul ; les deux dirigeants en étaient Lord Middlesex et Sir Francis Dashwood qui avaient rarement été sobres durant leur séjour en Italie¹⁵⁹⁰. » Dès lors, la critique des salons ne participe-t-elle pas de l'affirmation d'une identité conformiste, fondée sur une appartenance confessionnelle et genrée à la fois ? La pratique du Grand Tour vise d'ailleurs, dans une certaine mesure, à conforter cette forme d'identité oppositionnelle, qui transcende les communautés infranationales.

¹⁵⁸⁶ Dans les salons de Rome.

¹⁵⁸⁷ Louis Dutens, *Mémoires ...*, *op. cit.*, tome 1, p. 290.

¹⁵⁸⁸ National Library of Ireland, MSS 615 (lettre de William Fitzgerald, Marquis de Kildare, envoyée à sa mère, Emily, duchesse de Leinster, 2 mai 1767).

¹⁵⁸⁹ Jason M. Kelly, *The Society of Dilettanti: Archeology and Identity in the British Enlightenment*, The Paul Mellon Centre for Studies in British Art, New Haven et Londres, Yale University Press, 2009.

¹⁵⁹⁰ Jeremy Black, *The British and the Grand Tour*, Londres, Croom Helm, 1985, p. 120. L'historien cite Horace Walpole.

Ces témoignages directs sont donc révélateurs, dans la mesure où ils émanent de plusieurs hommes, dont certains font parfois preuve d'une certaine muflerie à l'égard de leurs hôtes, tel William Fitzgerald qui n'hésite pas à déclarer : « Parmi les femmes de qualité, il n'y en a que très peu qui soient jolies [...] »¹⁵⁹¹. Or, comme le note Rosemary Sweet, il faut souvent compter sur les voyageuses pour obtenir des détails sur la vie mondaine à Rome : « Dans la mesure où les rituels sociaux occupaient en général une plus grande importance dans leurs vies que dans celles des hommes, les femmes se souciaient davantage de rendre compte, dans leurs journaux intimes et leur correspondance, des détails relatifs à la sociabilité et aux lieux dans lesquels elle se déroulait (...). »¹⁵⁹² De fait, Anna Miller pratique souvent ce que l'on pourrait appeler le « name-dropping » dans les lettres qu'elle envoie à sa mère, et en dépit de sa résolution de consacrer peu de temps aux mondanités au profit de la visite de Rome et de ses alentours, on la voit régulièrement rendre compte des rencontres qu'elle fait et des liens qu'elle noue avec les membres de la haute-société romaine : « Nous avons reçu la visite et les plus grandes marques de courtoisie de la part de la princesse Palestrina, du duc de Montelibretti son fils, et de la duchesse sa femme ; du duc d'Arce, du sénateur de Rome et de son épouse la princesse Rezzonico, sœur de la duchesse de Termoli à Naples ; mais aussi de la part de nombreuses autres personnes de premier plan. »¹⁵⁹³ Elle ne porte pas, en tout cas, un jugement aussi négatif que celui de Thomas Pelham et de Philip Yorke sur ce type de fréquentation ; peut-être n'est-elle pas en position, étant une femme, de formuler le même type de réserves que deux jeunes hommes qui appartiennent par ailleurs à une strate de l'aristocratie supérieure à la sienne. Cette hypothèse semble confortée par un autre témoignage *a priori* informé sur les salons romains, celui de Mary Berry. Cette dernière bénéficia en effet, grâce à son réseau familial et amical, d'une bonne intégration dans la société romaine au cours de son premier séjour dans la ville (20 décembre 1783-13 janvier 1784) : il n'est donc pas surprenant de la voir mentionner, dans son journal de voyage, sa participation à plusieurs *conversazioni*, notamment chez la princesse Santa Croce (23 décembre 1783¹⁵⁹⁴, soit quelques jours à peine après son arrivée) et chez le cardinal de Bernis (au moins deux mentions explicites, le 26 décembre 1783¹⁵⁹⁵ et le 2 janvier 1784¹⁵⁹⁶). Or elle ne formule aucun jugement explicite sur la teneur des échanges qui s'y sont tenus, et en tout cas aucun jugement négatif. Son point de vue montre-t-il qu'elle a bien

¹⁵⁹¹ National Library of Ireland, MSS 615 (lettre envoyée à sa mère, Emily, duchesse de Leinster, 2 mai 1767).

¹⁵⁹² Rosemary Sweet, *Cities and the Grand Tour. The British in Italy, c. 1690-1820*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012, p. 39.

¹⁵⁹³ Anna Miller, *Letters ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 296 (lettre du 26 mars 1771).

¹⁵⁹⁴ Mary Berry, *Extracts from the Journals ...*, *op. cit.*, p. 56.

¹⁵⁹⁵ *Ibid.*, p. 61-62.

¹⁵⁹⁶ *Ibid.*, p. 68.

intégré, y compris dans le cadre d'une écriture intime, les attentes qui sont assignées à son genre ? Dans ces conditions, il faudrait en conclure que l'esprit critique était autorisé aux hommes mais pas aux femmes, même celles qui appartenaient aux élites sociales.

L'idée assez répandue selon laquelle les soirées passées dans les salons romains seraient ennuyeuses est, en outre, battue en brèche par la lecture d'un autre témoignage très informé, celui de Lady Phillipina Knight. Cette dernière rend compte, dans l'une de ses lettres datées du 9 mai 1780, donc écrite hors de la période du carnaval, d'une série de bals très brillants auxquels elle fut conviée avec sa fille, Ellis Cornelia, à l'occasion du passage à Rome de l'archiduc et de l'archiduchesse de Milan :

« Le Cardinal de Bernis donnait un concert et un bal chaque vendredi ; l'Ambassadeur d'Espagne chaque dimanche ; l'Ambassadeur vénitien tenait une conversation le jeudi. Chez le Cardinal Salviati, il y eut une conversation somptueuse avec des orchestres jouant de la musique devant le palais, des illuminations et une vue sur les feux d'artifice tirés du Château Saint Ange¹⁵⁹⁷. »

On peine, en lisant ce récit, qui couvre près de quatre pages, à reconnaître la société dans laquelle furent introduits William Fitzgerald, Thomas Pelham ou Philip Yorke. Pour mieux comprendre ce point de vue, qui rend compte d'une expérience fort différente de la haute société romaine, il faut sans doute prendre en compte plusieurs éléments. D'une part, Lady Knight et sa fille sont des résidentes, présentes à Rome depuis deux ans au moment où se déroulent ces festivités ; d'autre part, elles sont, on l'a vu, fort bien intégrées dans la bonne société romaine, qu'il s'agisse des cours cardinalices (et, en particulier, celle du cardinal de Bernis dont elles sont proches) ou des cours aristocratiques. Il n'en reste pas moins que ce récit nous offre une image plus nuancée de la vie mondaine à Rome, souvent présentée par les voyageurs britanniques comme terne en dehors de la période du carnaval.

L'un des rares témoignages positifs émanant d'un homme sur les salons romains, si l'on excepte celui de Louis Dutens, est celui de James Adam. Le jeune architecte, on le sait, a démontré une soif de reconnaissance sociale au cours des premiers mois de son séjour dans la Ville Éternelle, d'où une fréquentation assidue des *conversazioni* aristocratiques. Il y rencontre régulièrement la princesse Colonna qui devient pour lui, à lire sa correspondance, un véritable faire-valoir sur la scène mondaine de Rome :

« Une personne comme moi, en effet, qui a courtsé en public la Principessa Colonna pendant des nuits entières, qui l'a raccompagnée à sa voiture, qui a été invitée à lui rendre visite à n'importe quel moment, une

¹⁵⁹⁷ Elizabeth Douglas Fuller Elliott-Drake, sous la dir. de, *Lady Knight's Letters ...*, op. cit., p. 88 (lettre datée du 9 mai 1780).

telle personne peut, sans apparaître trop audacieuse, s'insinuer assez loin dans les faveurs de toutes les autres dames de Rome¹⁵⁹⁸. »

Ce témoignage ne porte pas, on le voit, sur l'intérêt intrinsèque des « conservations » auxquelles James Adam a assisté ou pris part. Il s'agit bien, dans son cas, d'une volonté d'instrumentaliser un lieu et les relations féminines qu'il a l'occasion d'y nouer, usant de son charme, dans le but de parvenir. Cet aspect du séjour romain tend d'ailleurs, et c'est sans doute son objectif, à rapprocher l'expérience de James Adam de celle des jeunes aristocrates du Grand Tour (le Grand Tour comme expérience mondaine indispensable avant d'entrer dans le monde) plutôt que de celle des nombreux artistes britanniques établis dans la ville.

Un fait de société ne devrait pas être sous-estimé pour comprendre les réticences que pouvaient éprouver et plus encore exprimer de nombreux voyageurs britanniques face au fonctionnement de certains espaces de sociabilité à Rome, en particulier les salons : pour les membres des élites britanniques, et notamment pour ceux qui appartiennent à l'aristocratie (et c'est bien le cas pour les jeunes gens qui effectuent leur Grand Tour), les rituels mondains de référence sont tout à fait différents. Les plus prisés sont en effet le souper, voire, durant la saison, la sortie à l'opéra¹⁵⁹⁹. C'est sans doute ainsi qu'il faut interpréter la récurrence des mentions aux soupers organisés par tel ou tel hôte britannique, réunissant autour d'eux un nombre plus ou moins important de leurs compatriotes. On a déjà cité la résolution prise par Anna Miller de se limiter autant que possible à ce type de mondanité lors de son second séjour romain, au printemps 1771¹⁶⁰⁰. Quant au sujet de l'opéra, on a vu qu'il suscitait des déceptions chez les voyageurs britanniques qui ne séjournaient pas à Rome au cours du carnaval, mais Mary Berry note avec une certaine précision les sorties qu'elle y effectue au cours de son premier séjour romain, entre le 20 décembre 1783 et le 13 janvier 1784 (au Théâtre Alberti, le 29 décembre 1783¹⁶⁰¹ ; au Théâtre Argentina, le 30 décembre 1783¹⁶⁰² ; au Théâtre della Valle, le 10 janvier 1784¹⁶⁰³). Elle évoque également, à de multiples reprises, des soupers auxquels elle a été conviée par des membres éminents de la bonne société romaine, qu'il s'agisse du cardinal de Bernis, dont elle semble fréquenter assidûment la demeure (quatre soupers sont ainsi

¹⁵⁹⁸ John Fleming, *Robert Adam ...*, *op. cit.*, p. 284. L'auteur ne cite pas la date de cette lettre qui a dû être rédigée entre février et août 1761.

¹⁵⁹⁹ Jeremy Black, *Culture in Eighteenth-Century England. A Subject for Taste*, Londres, Hambledon and London, 2005, pp. 193-210.

¹⁶⁰⁰ Anna Miller, *Letters from Italy ...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 296-297 (lettre datée du 26 mars 1771).

¹⁶⁰¹ *Ibid.*, p. 65.

¹⁶⁰² *Ibid.*, p. 65.

¹⁶⁰³ *Ibid.*, p. 72.

explicitement recensés, entre la fin du mois de décembre 1783 et la mi-avril 1784¹⁶⁰⁴), du prince Rezzonico, sénateur de Rome¹⁶⁰⁵, de l'ambassadeur de Malte¹⁶⁰⁶ ou de celui du Portugal¹⁶⁰⁷. L'hypothèse que l'on peut formuler, à partir de ce témoignage comme à partir de celui d'Anna Miller, est la suivante : le fait de mentionner de manière explicite des événements mondains qui peuvent sembler, en apparence, de peu d'importance, aurait une double signification. D'une part, il constituerait un indice de ce que l'on pourrait appeler une écriture « féminine », au sens où les femmes appartenant à un milieu privilégié se devaient d'intégrer certaines conventions sociales et « littéraires » : évoquer des événements mondains ne constituerait donc pas un choix personnel, mais l'acceptation implicite de codes. D'autre part, il constituerait sans doute un indice de ce qui convenait véritablement aux membres des élites britanniques en matière de mondanité¹⁶⁰⁸ : plus qu'aux *conversazioni* dont l'intérêt pouvait leur apparaître, pour différentes raisons, limité, c'est dans le cadre d'un souper ou d'une soirée musicale que ces derniers se sentaient plus à l'aise, parce qu'il leur rappelait ce dont ils étaient familiers. En somme, les critiques formulées tendraient à démontrer que le dépaysement non seulement géographique mais aussi socio-culturel n'était pas toujours bien vécu par les membres de l'élite voyageuse ; la « sociabilité de refuge » qu'ils ont parfois cherché à recréer visait donc également à atténuer la frustration ressentie face à la vie mondaine de Rome. Cela montre, en tout cas, que l'ouverture à l'altérité était assez limitée et que la confrontation avec cette même altérité avait pour résultat de conforter l'identité britannique.

III. Les limites de la sociabilité britannique à Rome

Certains voyageurs et résidents britanniques, on l'a vu, semblent regretter l'omniprésence, réelle ou ressentie, de leurs compatriotes à Rome, en particulier à certaines périodes comme celle des fêtes de Pâques. William Fitzgerald, par exemple, déclare à sa mère, en avril 1767 : « Je suis bien aise de ne pas me rendre à Venise cette année, car tous les Anglais qui se trouvent ici y vont directement après la Semaine Sainte¹⁶⁰⁹. » La question des tensions pouvant exister au sein de la communauté britannique de Rome semble pourtant s'être surtout posée aux résidents, et en particulier aux artistes établis pour une période plus ou moins longue.

¹⁶⁰⁴ *Ibid.*, p. 70, à titre d'exemple (entrée datée du 5 janvier 1784).

¹⁶⁰⁵ *Ibid.*, p. 67 (entrée datée du 1^{er} janvier 1784).

¹⁶⁰⁶ *Ibid.*, p. 70 (entrée datée du 4 janvier 1784).

¹⁶⁰⁷ *Ibid.*, p. 71 (entrée datée du 8 janvier 1784).

¹⁶⁰⁸ Encore faut-il préciser que les références aux soirées musicales (opéra, concert) ne sont pas l'apanage des voyageuses.

¹⁶⁰⁹ National Library of Ireland, MSS 615 (lettre envoyée à sa mère, Emily, duchesse de Leinster, 4 avril 1767).

Bien que les artistes britanniques soient amenés à se fréquenter de manière très régulière sur la Place d'Espagne et dans ses environs, de véritables coteries se sont formées au fil du temps autour des principaux intermédiaires britanniques, en particulier Thomas Jenkins et James Byres ; or, on sait combien les artistes ont pu dépendre de ces intermédiaires pour avoir accès à d'éventuelles commandes. Thomas Jones fournit un témoignage assez précis et nuancé sur ce rapport de forces qu'il a pu constater dès les premières semaines suivant son arrivée à Rome, à la fin de l'année 1776 :

« Comme c'était le jour de Noël, un certain nombre d'entre nous, au nombre de 14 ou 15, ont dîné, suivant une coutume annuelle, avec notre Protecteur¹⁶¹⁰ le grand M. Jenkins. Il y avait eu une sorte de schisme au sein de la communauté étudiante au cours des années précédentes, lié au fait que M. Byres donnait un dîner le même jour. Ce dernier s'était, bien entendu, attaché ses compatriotes, les Écossais, et un ou deux autres s'étaient joints à cette réunion. J'avais été, en ce qui me concerne, présenté en premier à M. B., comme je l'ai précisé plus haut, et lui avais remis une lettre de recommandation, mais après avoir dîné avec M. J. et reçu une invitation officielle à sa fête de Noël, je m'étais trouvé sans m'en rendre vraiment compte enrôlé sous sa bannière [...]»¹⁶¹¹.

Au-delà de l'ironie à laquelle recourt Thomas Jones pour décrire la complexité des rapports au sein de la communauté des artistes britanniques de Rome (cf. « le grand M. Jenkins »), il est intéressant de noter l'emploi du terme « schisme » qui peut s'entendre au sein figuré (division) comme au sens propre, dans la mesure où James Byres était catholique. Faut-il en conclure que les artistes qui se ralliaient à lui le faisaient aussi bien sur une base confessionnelle que sur une base « infranationale » ? Il faut sans doute se garder de tout jugement systématique, mais le critère religieux semble avoir joué un rôle dans la formation de ces clans. L'existence de tensions liées en partie aux différentes origines « nationales » (ou infranationales) des artistes présents à Rome est en tout cas confirmée par un autre témoignage, celui du peintre irlandais James Barry qui écrit : « Nous sommes environ trente étudiants, anglais, écossais et irlandais, et comme il y a dans notre art tout ce qui peut exciter les passions humaines, nous désirons tous atteindre la reconnaissance et la supériorité ; il ne faut donc pas s'étonner que la méfiance, la haine rentrée, ou des visées mesquines se manifestent plus souvent, sans doute, que l'amitié, la dignité ou la franchise¹⁶¹². » Ce jugement, qui se veut à la fois lucide et nuancé, montre bien les rivalités plus ou moins ouvertes qui déchiraient les milieux artistiques de Rome, y compris au sein de la communauté des artistes britanniques. Il est d'autant plus révélateur qu'il distingue différents groupes au sein de ceux qui sont, en principe, ses compatriotes, ce qui n'est pas si

¹⁶¹⁰ Dans la version anglaise, Thomas Jones utilise le terme « patron » qui renvoie assez clairement à la protection financière accordée par un personnage puissant à un artiste (si Thomas Jenkins avait été un membre de l'aristocratie, on aurait pu rendre ce terme par celui de « mécène »).

¹⁶¹¹ Thomas Jones, « Mémoires ... », *op. cit.*, p. 56 (entrée datée du 25 décembre 1776).

¹⁶¹² James Barry, *The Correspondence ...*, *op. cit.* (lettre envoyée à William O'Brien et datée du 26 février 1768).

fréquent ; il n'est pas impossible que l'origine irlandaise de l'artiste le conduise à ressentir plus vivement sa différence avec ceux de ses camarades (Anglais, Écossais) qui sont originaires de Grande-Bretagne. On peut donc constater, dans ce cas précis, que les divergences d'intérêts se doublent d'une perception plus aiguë des identités infranationales chez des ressortissants des nations « périphériques » par rapport à un « centre » qui serait anglais au sens strict du terme. Cette hypothèse semble également étayée par le témoignage du peintre écossais James Irvine qui résida à Rome de manière presque continue entre l'été 1780 et le printemps 1791. Dans une lettre envoyée à George Cumberland en février 1781, il nomme ainsi plusieurs des artistes britanniques présents à Rome en précisant leur origine géoculturelle, notamment Henry Tresham et Solomon Delane (« un Irlandais », ajoute-t-il dans les deux cas¹⁶¹³) et James Nevay (« il vient d'Édimbourg »¹⁶¹⁴). James Irvine semble d'ailleurs avoir constamment éprouvé des sentiments mitigés vis-à-vis des autres membres de la « colonie » britannique de Rome, estimant que la solidarité qui semble les unir est en réalité superficielle, voire imposée par les circonstances : « Lorsque je regarde mes compatriotes je constate que nous sommes amis, mais par la force des choses et non par inclination, et de fait que nous nous contentons d'une compagnie qui nous serait indifférente, ou même pénible, dans notre pays¹⁶¹⁵. » Dans le cas présent, la sociabilité de refuge qui a été évoquée plus haut apparaît plutôt comme une sociabilité par défaut.

Ces tensions se sont matérialisées à plusieurs reprises dans le champ professionnel, comme en atteste la rivalité qui a existé entre Robert Adam et les frères Robert et William Mylne qui étaient, comme lui, des architectes écossais désireux de compléter leur formation à Rome. Robert Adam semble avoir assez rapidement noté la présence des deux frères et la concurrence potentielle qu'ils pourraient représenter, pour lui comme pour les intérêts financiers de sa famille, après leur retour en Grande-Bretagne :

« Les deux fils du diacre Mylne sont présents à Rome en ce moment, pour y étudier l'architecture. L'un d'eux a étudié en France et en maîtrise à la perfection la manière abominable ; l'autre, qui arrive directement d'Écosse, a fait de grands progrès et commence à dessiner fort bien, ce qui fait qu'il pourrait, s'il continue dans cette voie, devenir bien meilleur que tous les misérables qui tourmentent notre ville natale¹⁶¹⁶. »

La rivalité professionnelle dont il est question ici se joue, en réalité, à différents niveaux. Elle n'est pas identitaire, mais liée à la fois à la menace potentielle que constitue pour chacun le

¹⁶¹³ British Library, *Cumberland Papers*, vol. III, Add. MS 36 493 (lettre à George Cumberland datée du 10 février 1781).

¹⁶¹⁴ *Ibid.*

¹⁶¹⁵ *Ibid.*, (lettre à George Cumberland, datée du 21 juillet 1784).

¹⁶¹⁶ National Records of Scotland, NAS, GD18/4827 (lettre datée du 13 décembre 1756). C'est Robert Mylne qui est évoqué dans la deuxième partie de la citation.

talent de l'autre et, ce que ne dit pas clairement Robert, aux disparités de revenus et donc de niveau social. La famille Mylne est en effet beaucoup moins aisée que la famille Adam, dont la réputation et les intérêts sont déjà bien établis à Édimbourg. Cet écart social, perçu avec une certaine amertume par Robert Mylne¹⁶¹⁷, est précisé dans la notice biographique que lui consacre John Ingamells : « Il disposait d'une pension annuelle de 30£, tandis qu'Adam dépensait, lui, 800 à 900£ chaque année¹⁶¹⁸. »

La rivalité entre artistes britanniques se traduit aussi par la difficulté à coopérer sur des projets d'envergure susceptibles de promouvoir les intérêts de l'ensemble de leur communauté. Une fois encore, c'est James Irvine qui déplore cet individualisme lorsqu'il écrit à George Cumberland qu'il souhaite :

« proposer de mettre en commun nos efforts afin de nous prémunir contre les critiques de nos ennemis, en entreprenant d'exécuter chacun une œuvre d'une certaine importance et en faisant en sorte de les envoyer toutes ensemble à l'exposition¹⁶¹⁹ ; de la sorte, nous donnerions une meilleure impression et montrerions que nous n'avons pas totalement gaspillé le temps passé ici ; un tel projet, il me semble, nous ferait davantage honneur que de nous diviser en coterie et de nous agresser les uns les autres [...]»¹⁶²⁰.

Ce constat amer, qui date de la fin de l'année 1790, donc après une dizaine d'années passées à côtoyer les autres artistes britanniques résidant à Rome, montre que la concurrence qui caractérise le marché de l'art romain a pu l'emporter sur les solidarités culturelles ou corporatives qui pourraient les rassembler, au point de stériliser partiellement le travail effectué. S'agit-il d'un point de vue isolé émanant d'un artiste qui ne rencontre pas le succès qu'il aurait espéré ou bien d'une observation lucide sur le fonctionnement d'une communauté artistique fondamentalement cosmopolite, au sein de laquelle l'intérêt personnel prime sur toute autre considération ? Sans doute un peu des deux.

Ces tensions ont pu, dans certains cas, prendre un tour dramatique, mettant en péril la survie financière de certains d'entre eux. L'exemple du peintre Jonathan Skelton illustre les ressorts de la réussite comme ceux de l'échec dans les milieux de l'art romains ; de fait, la réputation semble avoir joué un rôle essentiel dans la capacité à capter certaines commandes ou la propension à perdre la faveur des commanditaires. Dans une lettre rédigée en juin 1758, Skelton évoque les difficultés qu'il connaît depuis quelque temps dans ce domaine et les impute clairement à plusieurs « ennemis », en particulier Thomas Jenkins :

¹⁶¹⁷ Robert Ward, *The Man who buried Nelson ...*, *op. cit.*, pp. 29-30.

¹⁶¹⁸ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.* p. 693.

¹⁶¹⁹ Il s'agit d'une exposition qui serait organisée à Londres.

¹⁶²⁰ British Library, *Cumberland Papers*, vol. VI, Add. MS 36 496 (lettre à George Cumberland, datée du 13 novembre 1790).

« Je suis informé par plusieurs de mes connaissances ici de l'identité de ces gens, et de la nature de leurs machinations qui consistent à ruiner mes intérêts, ici comme dans mon propre pays. Comme ils ne peuvent rien trouver à critiquer sur le plan de ma moralité, ils ont décidé de profiter de mes relations avec Andrew Lumisden pour dire que je suis un jacobite, et diffuser beaucoup d'autres rumeurs infondées de la même nature. Les aristocrates anglais sont incités à les croire vraies. Lord Brudenell et d'autres gentilshommes avaient fixé une matinée pour me rendre visite, mais y ont renoncé parce qu'on leur a dit que je manquais de loyauté, si bien qu'il ne se trouve plus aucun Anglais de qualité pour juger de mon talent [...] ¹⁶²¹. »

Le cas de Jonathan Skelton montre aussi bien la fragilité financière de la position de nombreux artistes sur un marché très concurrentiel que l'importance d'y disposer d'alliés - et d'éviter de s'y faire des ennemis. Il révèle également l'ambiguïté des liens que pouvaient entretenir un membre de la cour des Stuart en exil et les Britanniques présents à Rome : fréquenter Andrew Lumisden ou Peter Grant n'atteste pas forcément d'une adhésion à la cause jacobite, mais peut susciter le soupçon, d'autant plus que Skelton avait conscience de la surveillance qu'exerçait à distance le gouvernement britannique sur ses ressortissants. C'est ce qui explique la manière dont il présente, dans la même lettre, Thomas Jenkins qui « joue ici le rôle d'un espion au service de notre Gouvernement ¹⁶²² », la formule visant aussi bien à rendre compte de sa loyauté vis-à-vis de l'institution que de sa distance critique vis-à-vis de l'individu qui est censé la représenter.

Une communauté aussi nombreuse et diverse que celle des Britanniques de Rome ne pouvait qu'entretenir des relations très complexes en son sein. L'identité « britannique », de nature supranationale, ne peut suffire à rendre compte de cette complexité. Il faut, pour tenter d'atteindre cet objectif, prendre en considération différents types d'identités (infranationale, genrée, sociale, professionnelle même dans certains cas), étant entendu qu'un individu ne peut se réduire à une seule de ces identités. Ces identités multiples, cumulatives, parfois contradictoires, expliquent en grande partie la pluralité des expériences « britanniques » de Rome.

¹⁶²¹ Brinsley Ford, *The Letters ...*, *op. cit.*, p. 47 (lettre datée du 28 juin 1758 ; le manqué de loyauté dont il est question dans ce passage doit s'entendre comme un manque de loyauté politique vis-à-vis de George II).

¹⁶²² *Ibid.*, p. 47.

CHAPITRE 9 – ENTRE IMAGE ET RÉALITÉS, LES BRITANNIQUES FACE AU PATRIMOINE ANTIQUE DE ROME

Séjourner à Rome ne constitue pas seulement une étape dans un voyage ou dans un parcours de vie. Il s'agit souvent d'un moment essentiel, et ce pour deux raisons au moins. D'une part, il s'agit d'une occasion de confronter une image de Rome, construite au travers de lectures et de l'observation d'une abondante iconographie, aux réalités d'une ville contemporaine qui ne lui correspond que très partiellement ; cette découverte peut engendrer un sentiment de déception, d'autant que le patrimoine antique de Rome, qui est l'une des principales raisons de leur séjour, apparaît très dégradé du fait de l'exploitation qu'il a subie depuis des siècles et de l'absence d'une véritable politique de préservation, ce qui ne manque pas d'influencer le ton de la narration. La notion de patrimoine pourrait être définie comme « L'accumulation des traces et des restes mis au jour, conservés et appropriés selon des pratiques différentes [...] »¹⁶²³. » De fait, la ville de Rome est pour ainsi dire saturée de ces « traces » et de ces « restes » d'un passé glorieux, celui d'une époque où elle était, selon l'expression consacrée et largement utilisée par les voyageurs britanniques, la « Maîtresse du Monde¹⁶²⁴ » : elle donne à voir, et c'est ce qui fait son originalité par rapport à d'autres capitales culturelles européennes, les strates successives de l'histoire de l'Europe. Quant aux appropriations dont le patrimoine antique de Rome peut faire l'objet, elles sont, on l'a vu et on le reverra, aussi bien symboliques (en l'occurrence, associer son image à celle de Rome) que matérielles (dans le cas présent, marcher littéralement sur les traces des grands hommes de l'antiquité).

L'un des enjeux, au cours des dernières décennies du XVIII^e siècle, semble être l'émergence d'un regard critique sur le patrimoine antique ainsi que sur l'organisation du « marché du grand-tourisme » qui rend incontournables les « cours d'antiquités » sous la houlette d'un groupe restreint de cicérones, donc d'un rapport plus personnel, plus immédiat, à la romanité traditionnelle. D'autre part, l'expérience sensible des vestiges de la Rome républicaine et impériale donne à un certain nombre de voyageurs (ou, dans certains cas, de résidents) l'opportunité de s'agréger à une élite, qu'il s'agisse d'une élite sociale, celle de l'aristocratie du Grand Tour, ou d'une élite corporative, celle des artistes qui ont achevé leur formation par une étude approfondie des « antiquités de Rome ».

¹⁶²³ Dominique Poulot, *Histoire du patrimoine en Occident, XVIII^e-XXI^e siècle. Du monument aux valeurs*, Paris, PUF, 2006, p. 1.

¹⁶²⁴ John Moore, *A View ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 379. Il s'agit d'un exemple parmi beaucoup d'autres, tant cette expression revient de manière récurrente sous la plume des voyageurs.

I. Découvrir le patrimoine antique : une expérience conformiste ?

De même que le Grand Tour, en tant qu'institution atteignant son apogée au XVIII^e siècle est, on l'a dit, une pratique du voyage très codifiée, la découverte méthodique du patrimoine antique de Rome est définie par une série de normes : tout se passe, en fait, comme si le voyageur n'avait pas véritablement le choix des lieux qu'il s'apprête à visiter ou des œuvres d'art qui lui seront présentées, comme si le choix était prédéterminé par une certaine échelle de valeurs et par certaines habitudes dont la littérature de voyage rend bien compte. C'est précisément cette capacité à faire des choix qui lui sont propres qui se manifeste peu à peu à partir des années 1770, et plus encore à partir des années 1780, à mesure que le voyage d'Italie connaît une très relative démocratisation et qu'arrivent à Rome de « nouveaux voyageurs » dont la formation, les attentes, les moyens financiers sont différents de ceux de leurs prédécesseurs.

1) *En quoi consiste un « cours d'antiquités » ?*

Pour les voyageurs du Grand Tour et pour ceux qui ont cherché à suivre, tout en l'adaptant, leur modèle, une visite systématique et approfondie des principaux sites sur lesquels pouvaient être observés les vestiges de la Rome antique ainsi que des musées conservant certains de ces vestiges faisait partie intégrante du programme de leur séjour romain. Cette confrontation avec la romanité antique devait d'ailleurs être menée avec méthode, d'où le recours fréquent à un cicérone chargé d'organiser la visite des vestiges antiques et d'éclairer leurs clients sur l'histoire et les caractéristiques majeures des différents sites : on appelait cette période d'initiation, qui pouvait durer de quelques jours à plusieurs semaines, un « cours d'antiquités »¹⁶²⁵, une formule qui revient très régulièrement sous la plume des voyageurs britanniques et a même inspiré certaines productions artistiques, comme le montre l'exemple d'un tableau (cf. Figure 37) représentant un groupe de voyageurs britanniques découvrant, sous la conduite d'un cicérone, certains des vestiges antiques les plus célèbres de Rome.

¹⁶²⁵ Elizabeth Webster utilise, quant à elle, la formule « I began my course of *virtu* » pour désigner cette période qui prend place au début de son premier séjour à Rome, en mai 1793 (Elizabeth Webster, *The Journal ...*, *op. cit.*, p. 32).



Figure 37 – Katherine Read, « British Gentlemen in Rome », vers 1750 (huile sur toile, 94,6 × 134,6, Yale Center for British Art, Paul Mellon Collection, New Haven).

Il n'est pas inintéressant de noter que ce tableau fut longtemps attribué à des artistes masculins tels que Joshua Reynolds, James Russell (qui fut, par ailleurs, l'un des premiers antiquaires britanniques sur le « marché » romain à partir des années 1740), David Allan ou Nathaniel Dance, avant d'être récemment réattribué à l'artiste écossaise Katherine Read, ce qui permet d'ailleurs de rectifier la datation du tableau dans la mesure où cette dernière a résidé à Rome entre janvier 1751 (ou peut-être, on l'a vu, dès la fin de l'année 1750) et juin 1752¹⁶²⁶. Cette dernière, qui tentait alors de se constituer une clientèle en se cantonnant assez largement au genre du portrait, considéré comme l'un des rares sujets convenables pour une artiste, aurait donc cherché à élargir son répertoire en pratiquant le portrait de groupe¹⁶²⁷ : on peut voir, dans le cas présent, plusieurs jeunes voyageurs britanniques appartenant probablement à l'aristocratie auxquels un personnage que l'on peut vraisemblablement identifier comme un cicérone¹⁶²⁸ donne des explications sur le Colisée et l'arc de Constantin situés à proximité du

¹⁶²⁶ Bien que la notice du Yale Center for British Art ait réattribué le tableau à Katherine Read, non sans citer tous les autres peintres précédemment considérés comme des auteurs potentiels, elle n'a pas corrigé sa date.

¹⁶²⁷ Un genre pictural que l'on a coutume d'appeler, en anglais, « a conversation piece ».

¹⁶²⁸ Le personnage qui se trouve à l'extrême-gauche du tableau.

Forum. Ces sites faisaient en effet partie du programme habituel auquel les voyageurs étaient censés se conformer au cours de leur séjour à Rome et, dans une certaine mesure, on pourrait considérer que le « cours d'antiquités » faisait partie intégrante du « modèle » du Grand Tour à son apogée, au même titre que le fait, pour un jeune voyageur bien né, d'être accompagné d'un précepteur.

James Boswell a rédigé, au cours de son second¹⁶²⁹ séjour romain (24 mars-14 juin 1765), plusieurs pages¹⁶³⁰ dans le but de rendre compte de manière précise de ce « cours d'antiquités » qui occupait généralement les matinées des voyageurs : nous savons en effet, grâce à un autre récit daté de 1764, que les visites guidées par James Byres avaient lieu entre 10 heures du matin et deux heures de l'après-midi¹⁶³¹, ce que semblent également confirmer de nombreux témoignages, notamment celui de John Moore¹⁶³².

Quelques extraits du récit laissé par James Boswell permettent de mieux comprendre la manière dont cette découverte du patrimoine antique de Rome fut menée, sous la houlette de l'antiquaire écossais Colin Morison :

« Ensuite, nous nous sommes rendus sur la colline du Capitole. Nous sommes montés sur le toit de l'actuel Sénat¹⁶³³ d'où M. Morison me montra les sept collines de l'ancienne Rome. Il m'en montra une petite carte et me lut un résumé instructif sur la croissance qu'a connue cette ville renommée jusqu'à nos jours. Nous avons observé le célèbre Forum, j'en ai pleinement ressenti le caractère sublime et mélancolique en pensant à toutes les affaires d'importance qui y avaient été traitées, et j'ai pu voir que cet endroit était désormais en ruine, des huttes misérables de charpentiers et d'autres artisans occupant le site des rostres où Cicéron avait fait retentir son incroyable éloquence, et j'ai aussi vu les vestiges du magnifique portique qui ornait jadis le Forum et dont les trois colonnes qui subsistent nous donnent une belle idée de ce qu'il fut. [...] Frappé par ce que je pus voir de ces lieux célèbres, je fus saisi par l'enthousiasme et commençai à parler en latin. M. Morison me répondit. Il riait un peu au départ. Mais nous résolûmes de nous exprimer de manière continue en latin tout au long de ce cours d'antiquités¹⁶³⁴. »

Comme les jeunes gens privilégiés de son milieu, James Boswell a reçu une éducation solide, fondée, comme nous l'avons vu, sur l'étude des langues anciennes et des classiques de la littérature gréco-latine. Il n'est donc guère étonnant qu'il soit capable de s'exprimer couramment en latin ou qu'il connaisse un orateur aussi célèbre que Cicéron et des lieux aussi

¹⁶²⁹ Son premier séjour à Rome, entre le 16 et le 25 février 1765, fut suivi d'un séjour à Naples (1^{er}-19 mars 1765).

¹⁶³⁰ Ce compte rendu fut rédigé en français par James Boswell puis joint au volume publiant les documents (journal de voyage, lettres) consacrés à son voyage en Italie. Les citations tirées de ce document ont été traduites en français à partir d'une version anglaise. Je n'ai pas eu accès à l'original en français de ce « cours d'antiquités et d'art à Rome ».

¹⁶³¹ Jules David Prown, « A Course of Antiquities at Rome, 1764 », *Eighteenth-Century Studies*, Vol. 31, n° 1, 1997, p. 92.

¹⁶³² John Moore, *A View ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 381: « Nos matinées sont généralement consacrées à la visite des antiquités et des tableaux dans les palais. »

¹⁶³³ Il s'agit du Palais des Sénateurs qui est l'un des édifices bordant la Place du Capitole.

¹⁶³⁴ *Boswell on the Grand Tour ...*, *op. cit.*, pp. 60-62 (les entrées citées correspondent aux premiers jours de ce « cours d'antiquités », entre le 25 et le 27 mars 1765).

emblématiques de l'histoire politique de la Rome antique que le Capitole ou la tribune des rostres sur le Forum. Vicky Coltman rappelle en effet le contenu de la formation donnée aux rejetons mâles de l'aristocratie britannique dans les *public schools* : « En outre, ces jeunes garçons rédigeaient des compositions en vers en grec ancien et en latin, ils représentaient des pièces classiques, s'exprimaient en latin lors de débats publics et même - en tout cas à l'école de Westminster - lors de leurs conversations¹⁶³⁵. » C'est ce qui explique la référence, dans la correspondance ou les journaux de voyage, aux écrivains et aux épisodes célèbres de l'histoire antique, désormais associés aux lieux visités lors du séjour romain. Parmi d'autres exemples possibles, nous pouvons citer ce passage du récit de voyage de Richard Colt Hoare : « Le temple de Jupiter Stator se trouvait également à proximité des antiquités précédemment évoquées¹⁶³⁶. C'est ici que Romulus s'est arrêté avec ses troupes après une longue bataille qui l'avait opposé aux Sabins sur l'ensemble du Forum (Tite-Live, I, 12) et qu'il avait fait le vœu de dédier, en cas de victoire, un temple à Jupiter¹⁶³⁷. » Ces deux témoignages suggèrent l'intense satisfaction ressentie par des voyageurs ayant le sentiment de passer d'une expérience intellectuelle (la lecture) à une expérience sensible (l'observation) de la romanité antique. Ils montrent aussi que ces mêmes voyageurs devaient souvent mobiliser les ressources de leur imagination afin de reconstituer des vestiges ayant partiellement (la tribune des rostres) ou totalement (le temple de Jupiter Stator) disparu ; c'est alors que les explications fournies par leurs cicérones devaient se révéler particulièrement utiles. Encore faudrait-il préciser que les vestiges des rostres que pouvait observer James Boswell au printemps 1765 ne correspondaient pas à la tribune qu'avait connue Cicéron puisque cette dernière avait vraisemblablement été déplacée par Jules César puis reconstruite par Auguste. Colin Morison, dont l'expertise en matière d'antiquités était pourtant reconnue, le lui avait-il précisé ? Il ne nous est pas possible de le savoir à partir de la lecture de ce récit. Les explications fournies par les cicérones paraissent en tout cas avoir pris une forme assez magistrale, d'autant plus que la plupart des voyageurs ne s'étaient pas préparés aussi intensément qu'Edward Gibbon à ce « cours » : ce dernier, en effet, raconte dans ses mémoires avoir lu avant son voyage une série d'ouvrages écrits par des historiens et des géographes de l'Antiquité et de l'époque moderne dans le but de tirer le meilleur parti de son Grand Tour et, en particulier, de son séjour à Rome¹⁶³⁸. Nous ne possédons, en revanche, que peu de traces de son « cours d'antiquités », sinon une demi-phrase de ses mémoires qui nous

¹⁶³⁵ Vicky Coltman, *Fabricating the Antique. Neoclassicism in Britain, 1760-1800*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 2006, p. 12.

¹⁶³⁶ Richard Colt Hoare évoquait, dans les lignes précédant ce passage, le Forum Boarium.

¹⁶³⁷ Richard Colt Hoare, *Recollections Abroad, during the Years 1785, 1786, 1787, 1815*, p. 316.

¹⁶³⁸ Edward Gibbon, *Memoirs of my Life*, Londres, Penguin Books, 1984, p. 140.

apprend que ce dernier aurait duré « dix-huit semaines¹⁶³⁹ » au cours desquelles sa « capacité d'attention¹⁶⁴⁰ » fut « parfois mise à rude épreuve¹⁶⁴¹ », ainsi que quelques brèves entrées dans ce qui reste de son journal de voyage : il précise ainsi, au début du mois de décembre 1764, en avoir « fini avec Byers¹⁶⁴² mon antiquaire. Je vais commencer à revoir les objets qui le méritent le mieux. Il faut choisir avec sévérité lorsqu'on ne peut jamais épuiser¹⁶⁴³. » On devine d'autant mieux, par contraste, le caractère parfois fastidieux de certaines visites auquel Katherine Read semble faire allusion à travers la manière dont elle représente certains voyageurs, en particulier celui qui, à l'extrême-droite du tableau, est assis.

Pour autant, le « cours d'antiquités » s'imposait aux jeunes héritiers de l'aristocratie britannique qui étaient censés en rendre compte dans les lettres qu'ils envoyaient plus ou moins régulièrement à leurs parents ou dans leurs journaux de voyage. Le cas de la correspondance entretenue par le jeune Philip Yorke avec son oncle, le comte de Hardwicke¹⁶⁴⁴, est à cet égard assez représentatif des attentes qui pesaient sur ces jeunes gens :

Tableau 44 - Philip Yorke et la découverte du patrimoine antique de Rome	
Date des lettres envoyées	Sites et monuments visités
31 octobre 1778	Thermes de Caracalla, de Titus et de Dioclétien Colonne de Trajan Tivoli (villa d'Hadrien)
18 novembre 1778	Catacombes Tombeau de Cecilia Metella Ruines du temps de Mars Cirque de Caracalla
5 décembre 1778	Campo Vaccino (Forum) Colisée Musées du Vatican

¹⁶³⁹ *Ibid.*, p. 142. Il faut toutefois remarquer, comme le fait Brinsley Ford dans un article qu'il consacre à la figure de James Byres (cf. « James Byres, Principal Antiquarian for the English Visitors to Rome », *Apollo*, n° 99, juin 1974, pp. 451), que le séjour romain auquel Edward Gibbon fait allusion dans ce passage s'est déroulé entre le 2 octobre et le 5 décembre 1764, soit moins de dix-huit semaines.

¹⁶⁴⁰ *Ibid.*, p. 142.

¹⁶⁴¹ *Ibid.*, p. 142.

¹⁶⁴² L'orthographe de ce nom (Byres, l'orthographe reçue, ou Byers) varie d'un récit à l'autre.

¹⁶⁴³ Edward Gibbon, *Gibbon's Journey from Geneva to Rome*, Londres et Édimbourg, Thomas Nelson and Sons, 1961, p. 236. Il faut préciser que ce court passage est rédigé en français dans le texte et intervient juste après une entrée datée du 2 octobre 1764 dans laquelle l'auteur évoque son arrivée à Rome. Le manuscrit du journal, tel que nous l'avons conservé, omet donc la période correspondant au « cours d'antiquités » à proprement parler.

¹⁶⁴⁴ British Library, Add. MS 35 378, *Hardwicke Papers*, vol. XXX.

Il convient de préciser que la découverte du patrimoine antique de Rome occupe une grande partie des descriptions faites dans le cadre des lettres envoyées par le jeune homme à son oncle, bien qu'il précise également qu'il a visité avec James Byres « des palais et des églises¹⁶⁴⁵ » et que le programme des activités était adapté en fonction du temps plus ou moins clément¹⁶⁴⁶. On peut constater, quoi qu'il en soit, que les visites concernent aussi bien le centre historique de Rome que ses environs, en particulier la Via Appia (tombeau de Cecilia Metella, catacombes) et Tivoli (villa d'Hadrien). Il s'agit donc bien, dans l'esprit de James Byres, de proposer un panorama aussi représentatif que possible des sites, des monuments (Colisée, thermes, ...) et des œuvres d'art (musées) légués par la Rome républicaine et impériale.

2) Une littérature de voyage très prescriptive : le cas des guides

Dans la plupart des cas, les voyageurs britanniques qui partent à la découverte du patrimoine antique de Rome en ont déjà, on l'a vu, une connaissance intellectuelle, notamment par le biais de l'abondante littérature de voyage publiée au cours du « long XVIIIe siècle ». Au sein de cette production, les guides de voyage occupent une place à part du fait du succès qu'ils ont connu (de nombreuses rééditions pour les plus populaires, notamment celui de Maximilien Misson, *Nouveau Voyage d'Italie*, publié pour la première fois en 1691¹⁶⁴⁷) et par l'influence qu'ils ont exercée sur l'écriture des relations de voyage (lettres, journaux intimes, ...) : il suffit de lire les témoignages laissés par des voyageurs tels qu'Anna Miller ou James Edward Smith, pour ne citer qu'eux, pour comprendre l'impact qu'a eu sur leur appréhension de Rome, et de son patrimoine antique en particulier, la lecture des guides publiés par Jérôme de Lalande (*Voyage d'un Français en Italie, fait dans les années 1765 et 1766*, publié en 1769) ou par Dominique Magnan (*La ville de Rome ou description abrégée de cette superbe ville, avec deux plans généraux & ceux de ses XIV quartiers, gravés en taille douce pour la commodité des étrangers*, publié en 1778). Dans les conseils qu'il donnait aux futurs « grands-touristes », William Patoun préconisait lui aussi la lecture régulière de l'un des guides les plus connus de l'époque, celui qui fut publié en 1763 par l'antiquaire italien Ridolfino Venuti, afin de se préparer au mieux à suivre un « cours d'antiquités » : « La meilleure méthode que je puisse recommander à votre

¹⁶⁴⁵ British Library, Add. MS 35 378 (lettre envoyée au comte de Hardwicke et datée du 18 novembre 1778).

¹⁶⁴⁶ *Ibid.*

¹⁶⁴⁷ Il fut traduit en anglais dès 1695.

Seigneurie pour mieux apprécier les Antiquités est de parcourir, chaque soir, le chapitre de l'ouvrage de Venuti¹⁶⁴⁸ qui décrit le quartier ou le site antique en particulier qu'elle visitera avec un antiquaire le lendemain¹⁶⁴⁹. »

Une confrontation de quelques-uns de ces guides, parus à des dates différentes au cours du siècle (1691, donc, pour celui de Maximilien Misson, 1749 pour celui de Thomas Nugent¹⁶⁵⁰, 1787 pour celui de Thomas Martyn, et 1800 pour Mariana Starke¹⁶⁵¹), permet de mettre en lumière la place qu'y occupait la présentation du patrimoine antique de manière générale, ainsi que celle qui était consacrée à certains des principaux sites et monuments :

Tableau 45 - Le patrimoine antique de Rome vu par les guides de voyage				
	Misson	Nugent	Martyn	Starke
Total patrimoine antique	29 pages (16% du total Rome ¹⁶⁵²)	20 pages (33,3% du total Rome)	26 pages (22,4% du total Rome)	30,5 pages (29,6% du total Rome)
Forum	-	5 lignes	2 pages	1 page
Colisée	1,5 page	10 lignes	1 page	1,5 page
Panthéon	3 pages	1 page	1 page	3 pages
Autres temples	-	3 pages	2,5 pages	6 pages
Arcs de triomphe	15 lignes	1,5 page	1 page	1 page
Colonnes et obélisques	8 pages	4 pages	1 page	3,5 pages
Thermes	-	1 page	1,5 page	3,5 pages
Musées du Capitole	-	1 page	8 pages	2 pages

¹⁶⁴⁸ Dont le titre est *Accurata, e succinta descrizione topografica delle antichità di Roma*.

¹⁶⁴⁹ William Patoun, « Advice ... », *op. cit.*, p. XLV.

¹⁶⁵⁰ Dont le succès éditorial a justifié, dès 1756, la publication d'une deuxième édition.

¹⁶⁵¹ L'ouvrage de Mariana Starke fut réédité dès 1815 ; en 1820, elle publie un nouveau type d'ouvrage, *Travels on the Continent : Written for the Use and Particular Information of Travellers*, qui se rapproche encore davantage de la forme actuelle des guides de voyage.

¹⁶⁵² Il faut entendre : nombre de pages consacrées au patrimoine antique de Rome rapporté au nombre total de pages consacrées à la ville dans l'ensemble du guide en question.

Musées du Vatican ¹⁶⁵³	-	-	2 pages	2 pages
--	---	---	---------	---------

Si le nombre total de pages consacrées au patrimoine antique de Rome ne connaît pas de variation notable au cours du siècle, le traitement de certains sites ou de certains monuments a pu, quant à lui, varier. C'est ainsi, par exemple, que le Forum romain n'est quasiment pas évoqué dans le guide de Maximilien Misson, ne l'est que de manière allusive dans celui de Thomas Nugent (qui se contente de préciser que tel ou tel temple est situé sur le Forum ou le « Campo Vaccino », comme on l'appelait à l'époque), mais fait l'objet d'une description plus détaillée dans ceux de Thomas Martyn et de Mariana Starke. Encore, dans ces deux derniers cas, pourrait-on s'étonner d'un traitement assez bref quand on songe au rôle symbolique que joue ce site dans l'imaginaire des voyageurs britanniques. Ces choix éditoriaux peuvent sans doute s'expliquer par le fait que les vestiges antiques du Forum n'étaient que partiellement accessibles, ou tout simplement visibles, aux visiteurs. Mariana Starke donne d'ailleurs à ses futurs lecteurs, dès les premières lignes du passage qu'elle consacre à Rome, des informations destinées à leur permettre de comprendre pourquoi une découverte du patrimoine antique de la ville ne peut qu'être incomplète, voire superficielle :

« Rome a tant souffert des ravages des Barbares que la surface même du site originel sur lequel elle se trouvait établie en a été singulièrement altérée, d'où le fait qu'il est commun, lorsque l'on creuse profondément, de découvrir, vingt ou trente pieds sous terre, des piliers, des statues, des vestiges d'édifices et même parfois le pavement de l'ancienne Ville¹⁶⁵⁴. »

Le Forum ne fit l'objet d'opérations de déblaiement qu'à partir de l'époque napoléonienne, en particulier sous la direction de l'architecte franco-italien Giuseppe Valadier qui avait été nommé en 1810 directeur des travaux publics¹⁶⁵⁵. Quelques années plus tard, en 1828, Mariana Starke rend compte de ces progrès dans un autre guide, *Information and Instructions for Travellers on the Continent* : 6 pages et demie très denses (le texte est présenté sur deux colonnes) sont désormais consacrées à la description du Forum et des monuments (temples, colonnes, curie) que le voyageur pourra y découvrir ; l'auteur va même jusqu'à intégrer à ce passage un plan détaillé du site. Malgré les progrès effectués depuis la fin du XVIIIe siècle dans la connaissance de l'ancienne Rome, le texte de ce nouveau guide montre que des incertitudes

¹⁶⁵³ Il s'agit, dans ce cas comme dans celui des Musées du Capitole, des salles dédiées à l'exposition de statues antiques. Le Musée Pio-Clementino n'existait pas encore lorsque le guide de Maximilien Misson et celui de Thomas Nugent furent rédigés.

¹⁶⁵⁴ Mariana Starke, *Letters from Italy ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 330.

¹⁶⁵⁵ Jean-Yves Boriaud, *Histoire ...*, *op. cit.*, p. 363. L'historien précise que 1 200 ouvriers furent employés pendant quatre ans aux travaux de déblaiement et de fouilles du site du Forum.

subsistent quant à la délimitation exacte du Forum : « Le Forum Romain¹⁶⁵⁶ était de forme oblongue et on suppose qu'il s'étendait en longueur de l'église de la Consolation à celle de San Adriano, et en largeur des trois colonnes que l'on désigne sous le nom de Temple de Jupiter Stator à l'Arc de Triomphe de Septime-Sévère¹⁶⁵⁷. » Un tableau de Bernardo Bellotto, datant du début des années 1740, donne une idée assez juste de l'état d'une partie du « Campo Vaccino » avant les travaux effectués par Valadier, donc tel que pouvaient le voir les voyageurs britanniques de la seconde moitié du XVIIIe siècle.



Figure 38 – Bernardo Bellotto, « Ruines du Forum romain », vers 1743 (huile sur toile, 87 × 148, National Gallery of Victoria, Melbourne).

3) *Engager un cicérone : une pratique incontournable ?*

a. Le cicérone : un expert apprécié ?

La figure du cicérone a déjà été évoquée. Ce dernier était l'un des acteurs majeurs du « marché du grand-tourisme » romain et surtout un médiateur présenté comme indispensable

¹⁶⁵⁶ On peut remarquer que Mariana Starke n'utilise plus l'expression « Campo Vaccino », comme elle le faisait dans son premier guide publié en 1800, pour désigner ce site.

¹⁶⁵⁷ Mariana Starke, *Information and Instructions for Travellers on the Continent*, 1828, p. 135.

entre le voyageur et le patrimoine romain. Le marché romain a été dominé, on l'a également dit, par des cicérones italiens jusqu'aux années 1740 ; les décennies centrales du XVIII^e siècle apparaissent comme un véritable tournant puisqu'une nouvelle génération de cicérones émerge. Ses principaux représentants sont bien connus par le biais des lettres et des récits de voyage. Richard Colt Hoare mentionne ainsi, lorsqu'il fait le compte rendu de son deuxième séjour romain, en mars 1786, James Byres et Colin Morison :

« M. Byres et M. Morrison, deux gentilshommes écossais qui résident actuellement à Rome, sont très qualifiés, du fait de leurs compétences comme de leur expérience, pour assister le voyageur dans sa découverte des antiquités. M. Byres étant déjà engagé par un groupe, je me suis placé sous l'aile de M. Morrison, et j'ai eu toutes les raisons d'être satisfait de ses remarques en tant qu'érudit et antiquaire, tout comme des attentions qu'il a montrées à mon égard en tant que voyageur¹⁶⁵⁸. »

James Byres et Colin Morison sont tous deux des artistes écossais qui se sont établis à Rome dans les années 1750 (en 1758¹⁶⁵⁹ pour le premier, en 1754 pour le second qui est, on le sait, l'un des rares résidents britanniques à rester dans la Ville Éternelle après l'arrivée des troupes françaises en 1798¹⁶⁶⁰). Assez rapidement, comme ce fut le cas pour Thomas Jenkins, Byres, qui se destinait à une carrière d'architecte¹⁶⁶¹, et Morison, qui souhaitait devenir peintre, se sont rendus compte que leur talent artistique ne leur permettrait pas de s'imposer sur la scène romaine, mais que leur expertise leur donnait en revanche accès à une autre profession qui pouvait se révéler fort lucrative, celle d'antiquaire et de cicérone. Il est d'ailleurs possible, grâce à un certain nombre de témoignages de leurs contemporains, de dater avec une certaine précision le début de leurs activités de cicérones. Colin Morison se serait ainsi lancé dans cette nouvelle activité à l'automne 1763, comme le suggère un passage d'une lettre envoyée par l'abbé Peter Grant à James Grant, en septembre 1763¹⁶⁶². Les débuts de James Byres dans la profession de cicérone semblent, quant à eux, dater de 1764¹⁶⁶³ puisque nous connaissons certains de ses premiers clients, notamment Edward Gibbon dont l'expérience a été évoquée plus haut. Un problème peut, à l'occasion, compromettre la réputation et donc le succès de ces cicérones professionnels : leur mauvais caractère. Le témoignage d'Elizabeth Webster sur celui de Colin Morison atteste de ce que la personnalité de ce dernier pouvait parfois rendre sa

¹⁶⁵⁸ Richard Colt Hoare, *Recollections Abroad ...*, *op. cit.*, p. 70. L'orthographe du nom de Colin Morison n'est pas respectée.

¹⁶⁵⁹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 169.

¹⁶⁶⁰ *Ibid.*, p. 679.

¹⁶⁶¹ Brinsley Ford, « James Byres, Principal Antiquarian ... », *op. cit.*, pp. 447-448.

¹⁶⁶² Basil C. Skinner, « A Note on Four British Artists in Rome », *The Burlington Magazine*, vol. 99, n° 652, juillet 1957, p. 238 (l'historien cite une lettre datée du 12 septembre 1763 et actuellement conservée aux National Records of Scotland d'Édimbourg, dans le fonds Seafeld).

¹⁶⁶³ Brinsley Ford, « James Byres, Principal Antiquarian ... », *op. cit.*, p. 448. Il n'est pas impossible que son activité ait débuté un peu plus tôt, mais nous ne disposons pas d'indices permettant de l'établir avec précision.

méthode partiellement inopérante ; c'est ainsi qu'elle évoque son « impétuosité » et son « tempérament violent »¹⁶⁶⁴. Il est vrai que le programme de la journée relatée, si le journal de voyage de la jeune femme le recense fidèlement, comprenait la visite de la Villa Ludovisi, de la Villa Farnesina et des collections de sculptures et de tableaux des Musées du Capitole¹⁶⁶⁵ : on comprend, dans ces conditions, la frustration dont elle fait part face à la succession rapide des présentations. Sans doute la nature du témoignage, un journal intime, facilite-t-elle l'expression de ce type de sentiment dont on peut penser, cependant, qu'il était assez courant chez les clients de Byres ou de Morison.

Il faut préciser, par ailleurs, que le rôle de guide expert pouvait être joué par d'autres intermédiaires polyvalents. Thomas Pelham explique ainsi que c'est le célèbre peintre Anton Raphaël Mengs qui l'a guidé dans sa découverte du patrimoine romain au printemps 1777. C'est, pour lui, un choix qui apparaît dicté par les circonstances (les liens privilégiés qu'entretiennent les deux hommes avec l'ambassadeur d'Espagne, José Nicolas de Azara) et par la réputation parfois douteuse de certains cicérones « professionnels » : « J'ai vu Mengs et m'en remettrai essentiellement à son opinion pour voir Rome, car j'ai dans l'idée que le tour habituel qui est fait avec un antiquaire dont le savoir est accumulé sans le moindre goût naturel sera très 'ennuyant'¹⁶⁶⁶ et de peu d'intérêt¹⁶⁶⁷. » George Herbert, quant à lui, avait fait le choix de s'adresser à John Hippisley dont la formation juridique ne semblait pas, *a priori*, la plus apte à faire de lui le meilleur des guides. Il se félicite pourtant, dans son journal, de cette décision de ne pas faire appel à un cicéron « professionnel » :

« Ce matin, à neuf heures, j'ai débuté mon tour de Rome, accompagné par M. Hippisly¹⁶⁶⁸ qui, ayant résidé à Rome depuis quelque temps, connaît aussi bien ses trésors, sinon mieux, que n'importe lequel de ces Antiquaires qui en font profession ; comme il a été assez bon pour se proposer comme Cicéron, j'espère voir Rome de la meilleure des manières, sans perdre de temps dans des visites fastidieuses qui ne m'instruiraient ni ne m'amuseraient guère, auxquelles les Antiquaires ont coutume de traîner les gens dans le simple but de gagner du temps¹⁶⁶⁹. »

Dans le cas présent, la nature de la source est intéressante puisqu'il s'agit d'un journal, donc d'un texte *a priori* destiné à rester dans la sphère du privé, et non d'une lettre envoyée aux parents du jeune homme. Ce dernier peut donc s'y montrer plus sincère et reconnaître que

¹⁶⁶⁴ Elizabeth Webster Holland, *The Journal ...*, *op. cit.*, p. 38 (entrée datée du 4 juin 1793).

¹⁶⁶⁵ *Ibid.*, pp. 37-38. On peut rappeler, par ailleurs, que la Villa Ludovisi et la Farnesina se trouvent dans deux lieux assez éloignés, sur le Pincio pour la première et au pied du Janicule pour la deuxième.

¹⁶⁶⁶ Le mot est souligné et rédigé ainsi, en français dans le texte.

¹⁶⁶⁷ British Library, Add. MS 33 127 (lettre datée du 1^{er} avril 1777).

¹⁶⁶⁸ Il s'agit de l'orthographe de ce nom dans la lettre en question, bien que l'orthographe reçue soit Hippisley.

¹⁶⁶⁹ Lord Herbert, sous la dir. de, *Henry, Elizabeth and George ...*, *op. cit.*, p. 262 (cette entrée est extraite du journal de voyage du jeune Lord Herbert et est datée du 23 septembre 1779).

certaines des obligations inhérentes à un Grand Tour, en particulier le fait de suivre un « cours d'antiquités » pendant plusieurs semaines, lui pesaient. Son cas, autant le dire, n'était pas isolé. Adam Walker, qui séjourne à Rome quelques années plus tard, en 1787, assume crânement sa décision de se passer des services d'un cicérone car, estime-t-il, il n'aurait rien à apprendre de ce qu'il semble considérer comme de faux érudits :

« Le Forum antique, et les augustes ruines que l'on y trouve, pourraient remplir un volume entier. Je n'embarrasserai pas mon cerveau avec les chimères des Antiquaires, concernant le fait que telle ou telle pierre aurait été extraite du Temple de Janus ou des Thermes de Caracalla. Je me contente de les observer avec les ressources qu'offre le bon sens, ignorant que je suis de la critique ou de la *vertù* [...]»¹⁶⁷⁰. »

Sans doute l'élargissement sociologique du public des voyageurs explique-t-il ce type de jugement, comme si l'expertise qui fondait jusqu'alors l'utilité sociale des cicérones était désormais démythifiée.

b. Le déclin progressif du rôle des cicérones

Les guides de voyage sont régulièrement amenés à évoquer le rôle des cicérones en insistant sur leur fonction de « facilitateurs » pour des voyageurs dont le temps serait compté et dont c'est le premier séjour dans une ville réputée pour l'extrême richesse de son patrimoine. Thomas Nugent cherche cependant à ménager ses futurs lecteurs, dont l'intérêt réel pour le patrimoine antique et le revenu peuvent être variables, lorsqu'il évoque cette question pratique :

« Il est courant de faire appel à un antiquaire compétent à Rome, dans la mesure où il épargne au voyageur de nombreux soucis en le dirigeant vers les quelques vestiges de l'antiquité qui sont particulièrement dignes de son attention. On donne à ces antiquaires le nom de cicérones pour les tourner en dérision, et ils peuvent être engagés pour trois à quatre pistoles par mois. Ceux qui choisissent de ne pas faire cette dépense peuvent aussi bien les engager à la journée. »¹⁶⁷¹

Comme le rappelle Rosemary Sweet, de telles précautions oratoires s'expliquent par la réputation parfois désastreuse de certains cicérones, comme on l'a vu, mais aussi par la relative démocratisation du voyage d'Italie : le rédacteur d'un guide de voyage doit s'adapter en conséquence à un public plus varié socialement que ne l'était l'aristocratie du Grand Tour. Si les membres des élites continuent généralement de faire appel aux services d'un guide professionnel jusque fort tard dans le siècle - que l'on pense, par exemple, au cas d'Elizabeth Webster dont la découverte de Rome, au printemps 1793, s'effectua sous la houlette de Colin Morison¹⁶⁷² -, ceux des *middling sorts*, au sein desquelles se recrutent les « nouveaux

¹⁶⁷⁰ Adam Walker, *Ideas, suggested on the Spot ...*, *op. cit.*, p. 244.

¹⁶⁷¹ Thomas Nugent, *The Grand Tour ...*, *op. cit.*, volume III, p. 65.

¹⁶⁷² Elizabeth Webster, *The Journal ...*, *op. cit.*, p. 32.

voyageurs », préfèrent souvent effectuer leur visite de la ville de manière indépendante. Peut-être le cas de James Edward Smith est-il révélateur d'une évolution dans les conditions du séjour à Rome lorsqu'il évoque, dès son arrivée en février 1787, ses intentions en la matière :

« Nous avons décidé de nous placer sous la conduite du meilleur cicérone que l'on puisse trouver, afin de mener à bien notre projet. Il y a plusieurs hommes très compétents qui exercent cette profession à Rome (...). Avec un accompagnement efficace chaque jour, l'ensemble des visites peut être conduit en trois mois environ, et la dépense est très modérée. Mais la rencontre de l'abbé Correa, toutefois, a changé nos plans à ce sujet. Nous ne pouvions pas avoir de meilleur compagnon que lui lorsque ses engagements lui permettaient d'être à nos côtés (...). Le guide de Magnan nous a conduits avec facilité au moindre objet que nous étions désireux d'examiner ; avec cet ouvrage en mains, nous nous sommes rapidement trouvés aussi à l'aise que si nous étions à Londres.¹⁶⁷³ »

Ce nouveau mode d'appréhension de la Ville Éternelle et de son patrimoine, antique et moderne, qui repose largement sur l'utilisation des ressources fournies par les guides de voyage et autres plans de Rome, devient de plus en plus commun à partir des années 1770, et plus encore à partir des années 1780. C'est ainsi qu'Anna Miller évoque, lors de son retour à Rome, à la fin du mois de mars 1771, sa « bibliothèque de voyage, qui nous est de la plus grande utilité¹⁶⁷⁴ », à laquelle elle vient d'intégrer le guide publié en 1763 par Ridolfino Venuti : ce dernier, en effet, a « identifié les différents quartiers de Rome et de ses environs, avec les ruines et autres curiosités qu'ils abritent, de manière à épargner aux étrangers beaucoup de temps et d'inconvénients puisqu'il est aisé d'évaluer tout ce qui peut être vu en une matinée¹⁶⁷⁵. » La démarche est originale puisqu'au lieu d'engager un cicérone, il s'agit ici de bénéficier indirectement, et à un prix sans doute beaucoup plus modeste, de son expertise par le biais d'un ouvrage de référence. Ann Flaxman, quant à elle, évoque dans son journal de voyage la manière dont son mari et elle commencèrent à explorer la ville dans les premiers temps de leur résidence, et en particulier l'aide dont ils bénéficièrent de la part de leurs compatriotes : « [...] nous avons passé les trois ou quatre premières semaines à aller et venir à travers la Ville [...] en compagnie de ces deux Anglais, pour les sites plus éloignés nous avons trouvé la voiture du Major¹⁶⁷⁶ très pratique, & pour les palais, les dépenses en furent réduites pour tous, chacun en payant à tour de rôle la moitié ou à peu près [...]¹⁶⁷⁷. » Elle mentionne également l'utilisation d'un guide de voyage dans ces expéditions¹⁶⁷⁸. Ces différents exemples montrent bien à quel point la dimension financière eut son importance dans la décision de ne pas faire appel à un cicérone

¹⁶⁷³ James Edward Smith, *A Sketch of a Tour ...*, *op. cit.*, vol. I, p. 341-342. L'auteur a rencontré l'abbé Correa au Café Anglais.

¹⁶⁷⁴ Anna Miller, *Letters from Italy ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 279 (lettre datée du 26 mars 1771).

¹⁶⁷⁵ *Ibid.*, p. 279.

¹⁶⁷⁶ Il s'agit du Major Henry Farington Gardner qui est arrivé à Rome à la même période que les Flaxman.

¹⁶⁷⁷ Add. MS 39 787, British Library. Journal de voyage d'Ann Flaxman, 1787-88, p. 39.

¹⁶⁷⁸ *Ibid.*, p. 39.

pour visiter Rome : si Anna Miller appartient à la noblesse, et non aux classes moyennes supérieures (James Edward Smith) ou au milieu des artistes (John et Ann Flaxman), son voyage européen s'explique en partie par la nécessité de réduire ses dépenses puisque, comme on l'a dit, le coût de la vie en Italie est sensiblement inférieur à ce qu'il était en Grande-Bretagne. Sans doute peut-on également en conclure que ces voyageurs¹⁶⁷⁹ ne se sentaient pas tenus de respecter les mêmes codes sociaux que les aristocrates du Grand Tour pour lesquels la visite de Rome est largement prédéterminée. Un Grand Tour en bonne et due forme implique le respect d'un certain nombre de règles auxquelles les jeunes héritiers de l'aristocratie britannique se plient, de plus ou moins bon gré ; s'ils le font, ce n'est pas seulement par piété filiale, mais aussi parce qu'ils ont intégré le fait que la réussite de leur voyage (et, en particulier, de leur séjour romain) dépend du respect de ces règles. On peut d'ailleurs se demander si les critiques dont Anna Miller fit l'objet ne s'expliquent pas, au moins en partie, par l'anticonformisme dont elle fit preuve au cours de son voyage puis à la suite de ce dernier, outrepassant les codes inhérents à sa classe (une dame de la noblesse se doit de visiter Rome sous la conduite d'un cicérone) et à son genre (une dame de la noblesse ne se pique pas d'être une intellectuelle). Les « nouveaux voyageurs » ne disposaient pas des mêmes moyens financiers que leurs prédécesseurs et se devaient donc souvent de réduire la durée de leur voyage à travers le continent, mais aussi de faire certains choix au cours des différentes étapes. Se passer des services d'un guide professionnel est l'un d'entre eux. Ce faisant, ils contribuent à « déconstruire » le Grand Tour dont ils semblaient pourtant s'inspirer.

L'essor d'une nouvelle catégorie de voyageurs a, quoi qu'il en soit, conduit les rédacteurs de guides de voyage à faire évoluer leur contenu. Rosemary Sweet note par exemple que les voyageurs prennent l'habitude, dans les dernières décennies du siècle, de lire un plan et de se guider à travers une ville inconnue grâce aux indications de plus en plus précises fournies par les guides¹⁶⁸⁰. Thomas Martyn, pour ne citer que cet exemple, donne ainsi quelques conseils pratiques, en préambule au guide qu'il publie en 1787, soit au moment où ces nouvelles attentes se manifestent assez clairement :

« Dès que vous arriverez dans une ville, quelle qu'elle soit, et aurez réglé la question de votre hébergement, procurez-vous une carte de la région, un plan de la ville, ainsi qu'un guide ; il n'y a guère de ville en Italie qui ne dispose de ces derniers instruments, faits de manière correcte, grâce auxquels tout ce qui se trouve dans un lieu donné, que cela soit beau, laid ou inintéressant, est décrit très précisément. Avec une carte, un plan, l'excellent *Itinéraire* de M. Dutens et le petit ouvrage qui suit, toutes les attentes légitimes d'un voyageur seront sans doute satisfaites¹⁶⁸¹. »

¹⁶⁷⁹ Destinés, dans le cas des Flaxman, à devenir des résidents.

¹⁶⁸⁰ Rosemary Sweet, *Cities and the Grand Tour ...*, *op. cit.*, pp. 104-106.

¹⁶⁸¹ Thomas Martyn, *The Gentleman's Guide ...*, *op. cit.*, Préface, pp. XIX-XX.

L'auteur précise d'ailleurs, dans le titre de son ouvrage, que les informations données sont accompagnées d'une « carte correcte ». Il est d'ailleurs intéressant qu'il ait choisi d'intituler ce guide « *The Gentleman's Guide in his Tour through Italy* », comme par habitude, dans la mesure où il s'adresse manifestement à un public de futurs voyageurs qui dépasse le cadre des élites sociales britanniques. On peut d'ailleurs noter, d'une manière générale, que les guides de voyage publiés à partir des années 1780 sont accompagnés d'appendices de plus en plus conséquents (54 pages pour celui de Thomas Martyn contre 148 pour celui de Mariana Starke, publié treize ans plus tard) et destinés à donner toute une série d'informations pratiques à leurs futurs lecteurs : distances d'une ville à l'autre, unités de mesure, monnaies utilisées dans telle ou telle ville (en raison notamment de la fragmentation politique de la péninsule italienne), adresses utiles, jours de départ et d'arrivée du courrier¹⁶⁸² (ce qui ne manque pas d'intérêt pour les voyageurs déterminés - ou, parfois, plus ou moins contraints - à entretenir une correspondance régulière avec les membres de leurs familles ou leurs amis), etc. Mariana Starke reprend d'ailleurs à son compte une convention « générique » plus que littéraire, en indiquant seulement « les choses qui méritent d'être remarquées [...] afin d'éviter aux voyageurs actuels de perdre leur temps et d'encombrer leur mémoire par une présentation fastidieuse de ce qui n'est pas particulièrement intéressant [...] »¹⁶⁸³ : ces voyageurs, elle le sait, n'ont pas tous la même aisance financière qu'une Elizabeth Webster et n'ont pas tous été formés dans le même « moule classique » que les jeunes aristocrates qui effectuent leur Grand Tour, imprégnés dès leur plus jeune âge de culture gréco-latine. Ce faisant, elle semble en tout cas reconnaître que les cicérones imposent à leurs clients des visites et des explications qui ne sont pas toutes d'un grand intérêt, cautionnant du même coup les critiques dont leur profession fait parfois l'objet. Les indications qu'elle fournit à ses lecteurs visent à permettre à ces derniers d'organiser, de manière indépendante, leur découverte de Rome en une série de journées (douze au total : on est donc loin des six semaines préconisées par les guides professionnels), les deux premières étant largement consacrées à celle du patrimoine antique de la ville : théâtres et amphithéâtres (dont le Colisée, qui est le premier monument antique qu'elle cite¹⁶⁸⁴), temples (dont le Panthéon¹⁶⁸⁵), arcs de triomphe, mais aussi collection de statues comme celle qui est exposée aux Musées du Capitole¹⁶⁸⁶), etc. Suivre l'itinéraire qu'elle préconise impose, quoi qu'il en soit,

¹⁶⁸² Mariana Starke, *Letters from Italy ...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 323-325 pour le cas de Rome.

¹⁶⁸³ *Ibid.*, vol. 1, p. 337.

¹⁶⁸⁴ *Ibid.*, vol. 1, p. 338.

¹⁶⁸⁵ *Ibid.*, vol. 1, pp 352-355.

¹⁶⁸⁶ *Ibid.*, vol. 1, pp. 348-352.

un programme très chargé à ses lecteurs. Dans le nouveau guide de voyage qu'elle publie vingt ans plus tard, en 1820, Mariana Starke a perfectionné son système puisqu'elle classe désormais les sites et monuments mentionnés à l'aide de points d'exclamation plus ou moins nombreux en fonction de l'intérêt qu'elle leur attribue. L'offre, on le voit, s'est donc progressivement adaptée à une nouvelle demande : il est frappant, à cet égard, de comparer l'organisation du propos dans les guides publiés par Maximilien Misson et Joseph Addison et dans ceux qui furent publiés à partir du milieu du siècle : dans ces derniers, qu'il s'agisse de celui de Thomas Nugent ou de Thomas Martyn, les informations sur les sites et les monuments à visiter sont désormais organisés de manière beaucoup plus rationnelle et claire, par catégories (cf. « temples », « obélisques », « colonnes », ...¹⁶⁸⁷), de manière à faciliter la démarche de voyageurs qui découvrent de plus en plus la ville par leurs propres moyens et peuvent ainsi gagner un temps précieux. Les récits de voyage, eux-mêmes, comme celui de James Edward Smith, s'alignent progressivement sur ce nouveau modèle éditorial.

II. Les réactions face au patrimoine antique et à son devenir

Quels qu'aient été leurs motivations, leur parcours, ou leur manière de visiter Rome, les Britanniques ne peuvent s'empêcher de réagir face aux vestiges témoignant d'une époque au cours de laquelle Rome dominait le bassin méditerranéen. Pour ceux qui avaient reçu la formation la plus « classique », l'émerveillement était le sentiment le plus couramment exprimé, que ce dernier soit réel ou conforme aux conventions sociales et littéraires (ceux du véritable genre qu'était devenue la littérature de voyage). Pour d'autres, c'est l'étonnement, voire l'indignation, face au délabrement bien réel du patrimoine antique qui prévalait, sans doute parce que le décalage entre l'image de Rome qu'ils s'étaient forgée et la réalité était trop grand. On constate également, chez certains voyageurs, la tentation de porter un jugement esthétique sur ce patrimoine : ce dernier, nous le verrons, était assez largement conditionné par les lectures qu'ils avaient effectuées ou par les « cours d'antiquités » qu'ils avaient suivis ; en tout cas, il est assez rarement le résultat d'une véritable expertise de celui ou de celle qui en rend compte dans sa relation de voyage.

1) Exprimer un sentiment

¹⁶⁸⁷ Il en va de même, d'ailleurs, pour les informations concernant les autres dimensions du patrimoine romain, qu'il s'agisse des églises ou des palais, en particulier.

a. Un enthousiasme parfois teinté de nostalgie

La première réaction d'un voyageur britannique face aux vestiges de la Rome antique est souvent l'enthousiasme ; c'est même la réaction la plus logique puisque l'étape romaine est considérée, de manière traditionnelle, comme l'aboutissement d'un Grand Tour ou, à tout le moins, d'un voyage à travers l'Europe. Anna Miller résume d'ailleurs, en une phrase, le sentiment qui dut être celui de beaucoup de ses compatriotes lorsqu'ils découvrirent pour la première fois les vestiges de la Rome antique : « Les ruines que nous avons vues dépassent de beaucoup l'impression que nous avions pu nous en faire à partir de livres ou de gravures¹⁶⁸⁸. »



Figure 39 – Giovanni Battista Piranesi, « Veduta di Campo Vaccino », 1746-1748 (gravure, 45,5 × 54,5, Rare Books Collection, State Library of Victoria).

Si l'on en juge par cette gravure de Piranèse, dont les vues de Rome étaient, on le sait, largement diffusées à travers l'Europe (et qu'Anna Miller connaissait), il est possible de saisir la sensation

¹⁶⁸⁸ Anna Miller, *Letters from Italy ...*, op. cit., vol. 2, p. 280 (lettre datée du 26 mars 1771).

de familiarité et d'étonnement que pouvait ressentir un voyageur face à l'étendue du Forum et à la taille de certains monuments (que cette gravure permet d'appréhender), mais aussi en faisant l'expérience personnelle et sensible de se tenir en ce lieu. C'est en tout cas cet enthousiasme qui conduit Anna Miller, quelques semaines plus tard, à déclarer qu'il est « impossible de *s'ennuyer*¹⁶⁸⁹ à Rome, bien que cette dernière ne soit pas un lieu très gai. Cette ville est la retraite la plus agréable qui soit au monde (s'il est possible d'employer ce terme pour parler d'une capitale) pour tous ceux qui aiment les arts et éprouvent un plaisir authentique à étudier l'antiquité [...]»¹⁶⁹⁰. » C'est manifestement ce qu'a également ressenti le médecin anglais Lucas Pepys, de passage à Rome à la fin des années 1760 :

« J'ai lu les six derniers livres de Virgile dernièrement et maintenant que je suis sur place pour observer les lieux qui les ont inspirés, je porte un nouveau regard sur eux. À l'avenir, je pense que non seulement je comprendrai mieux les classiques latins, mais qu'ils m'intéresseront encore davantage, puisque je me suis désormais familiarisé avec tant de lieux qui y sont mentionnés : par exemple, je connais avec précision la villa de Cicéron à Tusculum. (...) cette sensation d'enthousiasme pour l'antiquité classique que l'on peut éprouver en foulant le même sol que Cicéron est comme un rêve délicieux que l'on peut ressentir dans l'instant et sur les lieux-mêmes, mais que l'on ne peut guère exprimer. »¹⁶⁹¹

Cet extrait rappelle ce que les « grand-touristes » attendaient de leur séjour à Rome : entrer en contact avec les vestiges de la Rome antique pour rendre concrète la culture classique qui leur avait été inculquée dès l'enfance et mieux se l'approprier. Le sentiment de vivre un « rêve » éveillé fait d'ailleurs écho aux sensations exprimées, bien des années plus tard, par l'historien Edward Gibbon lorsqu'il évoque son propre séjour à Rome, à la fin de l'année 1764 :

« Je suis peu enclin, de par mon caractère, à l'enthousiasme, et je ne me suis jamais abaissé à feindre un enthousiasme que je n'éprouvais pas. Mais, à vingt-cinq ans de distance, je ne peux ni oublier ni exprimer la force des émotions qui agitaient mon esprit alors que j'approchais pour la première fois de la Ville Éternelle, puis lorsque j'y pénétraï. Après une nuit sans sommeil, je foulai, d'un pas majestueux, les ruines du Forum ; chacun des endroits où Romulus s'était tenu, où Cicéron avait parlé, où César était tombé, se trouvait à présent sous mes yeux ; et plusieurs jours d'ivresse et de jouissance s'écoulèrent avant que je puisse revenir à un état où une observation calme et méthodique devenait possible. »¹⁶⁹²

C'est bien de sentiment (cf. « enthousiasme »), et même d'émotion (cf. « jouissance »), qu'il faut parler pour rendre compte de l'expérience à la fois sensible et psychologique vécue par Edward Gibbon lors de sa première confrontation avec les ruines du Forum et, plus généralement, de la Rome antique. Cette réaction apparaît en outre, comme dans le cas de Lucas Pepys, teintée, à double titre, d'une certaine nostalgie : la nostalgie d'un passé grandiose dont ces deux jeunes gens furent imprégnés au cours de leur scolarité ; la nostalgie d'une enfance

¹⁶⁸⁹ En français dans le texte.

¹⁶⁹⁰ *Ibid.*, vol. 3, p. 73 (lettre datée du 1^{er} mai 1771).

¹⁶⁹¹ Alice C. C. Gaussen, sous la dir. de, *A Later Pepys ...*, op. cit., vol. 1, pp. 345-346 (lettre datée du 2 mars 1768).

¹⁶⁹² Edward Gibbon, *Memoirs ...*, op. cit., pp. 141-142.

passée à lire les récits des exploits des principaux acteurs des derniers siècles de la République (on note, en effet, dans les témoignages, la récurrence des références à Cicéron ou à Jules César, et beaucoup moins aux empereurs les plus célèbres, si ce n'est pour leur attribuer la construction de tel ou tel monument). Il s'agit, en tout cas, d'une reconstruction partielle du passé auquel Gibbon comme Pepys font allusion puisque les lieux que ces deux voyageurs ont pu observer ou même fouler ne sont plus tout à fait ceux qu'ont connu Cicéron ou Jules César : de fait, la plupart des monuments dont ils pouvaient encore voir les vestiges sur le Forum dataient, à de rares exceptions près¹⁶⁹³, de l'époque impériale et non de l'époque républicaine. Cette reconstruction, qui fait appel à l'imagination autant qu'à la culture acquise, apparaît d'ailleurs comme une nécessité pour ceux qui sont frappés par la grandeur des lieux, comme le montre cet aveu du docteur John Moore face au spectacle de l'ancien Forum : « Dans mes visites au Campo Vaccino, je recompose l'ancien Forum du mieux que je peux, et me concentre sur le lieu précis où se tenait chaque édifice¹⁶⁹⁴. » On peut noter la manière dont Moore met en parallèle, dans sa phrase, le surnom donné au site à son époque et le nom officiel qu'il portait à l'époque antique, opposant ainsi une réalité contemporaine dérangeante à un passé révolu et mythifié. Il semble, en tout cas, avoir effectué cette opération mentale à de nombreuses reprises puisqu'il précise, quelques pages plus tôt, que le Campo Vaccino est le lieu de Rome qu'il a le plus souvent visité¹⁶⁹⁵.

b. L'indignation

Mais, confrontés à une réalité qui était souvent en-deçà de leurs attentes, certains voyageurs ont pu également exprimer leur déception voire leur indignation. La déception peut être relative et résulter de la comparaison entre certains des vestiges antiques présents à Rome et ceux que les voyageurs ont pu voir lors des étapes précédentes de leur « tour » d'Europe. C'est le cas, par exemple, de Lucas Pepys qui écrit ainsi :

« Le Colisée, c'est certain, et le Panthéon dépassent toute chose en matière de sublime et de grand style, mais en matière de beauté c'est la Maison Quarrée que je préfère à toute chose. Bien qu'il y ait certainement des objets de grande qualité parmi les Antiquités qui se trouvent en ce lieu, je dois dire cependant que de manière générale j'ai été plus déçu sur ce point que sur tout autre, je veux dire en ce qui

¹⁶⁹³ Les rares temples d'époque républicaine sont situés sur l'ancien Forum Boarium et sur l'actuel Largo di Torre Argentina (dans ce dernier cas, d'ailleurs, les vestiges n'ont été mis au jour qu'à partir des années 1920).

¹⁶⁹⁴ John Moore, *A View ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 443.

¹⁶⁹⁵ *Ibid.*, p. 432.

concerne les vestiges des bâtiments, car les statues antiques m'ont donné un plus grand plaisir que ce que je pensais pouvoir éprouver en matière d'art¹⁶⁹⁶. »

L'indignation, quant à elle, prend parfois la forme d'une dénonciation de la « barbarie » dont ont pu faire preuve, depuis le IV^e siècle, les membres du clergé vis-à-vis du patrimoine antique. Elle s'exprime à de multiples reprises, par exemple sous la plume de George Edward Ayscough, en 1770 : « si ces Goths modernes, les princes et les prélats romains, ne les avaient pas dépouillés de leurs ornements les plus magnifiques pour nourrir leur vanité et décorer leurs palais¹⁶⁹⁷ » ; Anna Miller, quelques mois plus tard, exprime un sentiment assez proche lorsqu'elle décrit le Colisée :

« Il a été dépouillé de tous ses magnifiques piliers et ornements, à différentes époques et par différents ennemis. Les Goths et les autres barbares ont commencé sa destruction, et les papes et les cardinaux ont entrepris d'achever sa ruine ; le cardinal Farnèse, dernièrement, lui a volé certaines de ses (...) corniches en marbre et certaines de ses frises (...) qu'il a employées pour construire le Palais Farnèse. »¹⁶⁹⁸

Deux décennies plus tard, au début des années 1790, l'indignation reste vive face à l'état déplorable dans lequel les Britanniques trouvent le patrimoine antique de Rome à leur arrivée dans la ville :

« C'est par un chemin à la fois fort vil et dangereux que l'on effectue la descente du Capitole vers le Forum antique, désormais connu sous le nom de Campo Vaccino. Il est humiliant de voir quel revers de fortune ont connu les œuvres d'art les plus nobles. [...] Des colonnes qui ont survécu à la débâcle générale semblent branler sur leurs bases et montrent au visiteur où se trouvaient jadis les édifices sacrés qui furent érigés à la Concorde et à Jupiter. Il est impossible de ne pas ressentir de l'indignation lorsque l'on passe devant ces vestiges sublimes, face à la barbare négligence des Romains modernes qui souffrent que des amas de détritrus encombrant et défigurent les plus précieuses reliques de l'architecture antique¹⁶⁹⁹. »

Outre la similitude des propos, notamment la comparaison explicite entre barbares anciens (les peuples qui avaient déstabilisé l'Empire à la fin de l'Antiquité) et barbares modernes (le clergé romain), on retrouve le sentiment très présent au sein des élites anglaises selon lequel leur nation serait la digne héritière de la Rome antique, seule à même d'apprécier à sa juste valeur l'héritage de cette période au cours de laquelle Rome construisait son Empire ; de fait, si les Romains modernes, et en particulier le clergé romain, sont assimilés à des barbares, c'est donc que les Anglais modernes représentent la civilisation. On note, cependant, le recours au terme de « reliques » pour qualifier les vestiges, ce qui semble indiquer une volonté de sacralisation du patrimoine antique. On peut donc se demander quelle était la véritable nature du regard porté par les Britanniques sur ce dernier : n'admiraient-ils pas une image de Rome, donc une

¹⁶⁹⁶ Alice C. C. Gaussen, sous la dir. de, *A later Pepys ...*, *op. cit.*, pp. 339-340 (lettre datée du 24 février 1768).

¹⁶⁹⁷ George Edward Ayscough, *Letters from an Officer in the Guards to his Friend in England*, 1778, p. 142.

¹⁶⁹⁸ Anna Miller, *Letters from Italy ...*, *op. cit.*, vol. III, p. 29-30 (lettre datée du 12 avril 1771).

¹⁶⁹⁹ John Owen, *Travels into Different Parts ...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 4-5 (lettre datée du 17 décembre 1791).

reconstruction abstraite, plutôt que la réalité contemporaine de cette ville ? Rome aurait donc représenté pour eux ce que nous appellerions une « ville-musée », plus ou moins figée dans un passé idéalisé, plutôt qu'une ville vivante.

Cette idée selon laquelle les « Romains modernes » se montraient indignes de leur glorieux passé et du précieux héritage matériel qu'ils en avaient reçu était, quoi qu'il en soit, assez répandue dans la population romaine comme le rappelle la phrase célèbre, dénonçant, au siècle précédent, la manière dont le pape Urbain VIII (Barberini) avait pillé les vestiges antiques pour embellir la Rome moderne et célébrer la gloire de sa famille : « Quod barbari non fecerunt, fecerunt Barberini » (cf. « Ce que n'ont pas fait les barbares, les Barberini l'ont fait ») ; le journal de voyage de Mary Berry montre, à l'occasion d'une visite du Panthéon, qu'elle connaissait cette sentence¹⁷⁰⁰.

c. La réflexion d'ordre moral

Une dernière réaction, assez peu répandue mais significative de ce que représentaient la Rome antique et son héritage pour une partie des élites britanniques, est suggérée par la lecture des souvenirs de Peter Beckford. Ce dernier, à l'occasion d'une visite des musées du Capitole, expose en effet l'idée selon laquelle le fait de se trouver face aux portraits sculptés des principaux acteurs de l'histoire antique pouvait inspirer une réflexion d'ordre moral :

« Si vous avez une inclination à réfléchir sur la Vertu et le Vice, examinez avec attention les Statues et les Bustes des Empereurs et des Impératrices ; vous y trouverez des exemples fort éminents de l'une comme de l'autre. César donne bien matière à réflexion - son éducation, ses talents, son ambition, et sa fin, furent tous extraordinaires. [...] Son ambition provoqua sa chute, et son désir insensé d'obtenir le titre de roi, alors qu'il en avait déjà les pouvoirs, lui coûta la vie¹⁷⁰¹. »

On comprend aisément, à la lecture de ce passage (la réflexion de l'auteur se poursuit, il faut le préciser, sur plus de 7 pages), que Peter Beckford fait appel aux auteurs antiques qu'il a étudiés, comme ses congénères, au cours de ses années de formation¹⁷⁰², qu'il s'agisse d'historiens (dont Jules César lui-même) ou de moralistes (on pense, en particulier, à l'œuvre de Plutarque dont les *Vies parallèles* visaient, précisément, à susciter chez le lecteur une méditation sur les vertus et les vices expliquant le parcours biographique des « hommes illustres » qu'elle évoquait : Plutarque y établit, en particulier, un parallèle entre Alexandre et César). Ce type de réaction,

¹⁷⁰⁰ Mary Berry, *Extracts from the Journals ...*, op. cit., p. 70 (entrée datée du dimanche 4 janvier 1784).

¹⁷⁰¹ Peter Beckford, *Familiar Letters ...*, op. cit., vol. 2, pp. 114-115.

¹⁷⁰² Comme beaucoup de jeunes gens de son milieu, Peter Beckford a reçu une éducation très soignée, largement fondée, comme on l'a vu, sur l'étude des classiques gréco-latins, à l'école « publique » de Westminster puis à l'université d'Oxford.

et la manière dont elle est formulée, représente un cas particulier dans la mesure où l'ouvrage de Peter Beckford ne relève ni tout à fait du récit de voyage ni de celui de l'essai moral ou politique : il s'agit en réalité d'un texte hybride, qui emprunte aussi bien aux souvenirs de l'auteur qu'à la réflexion qu'il a pu développer à la suite de ses séjours romains, mis en forme et publié en 1805, soit plusieurs décennies après ces mêmes séjours ; ses souvenirs y sont donc en partie reconstruits et instrumentalisés dans le but d'édifier le lecteur. Mais Peter Beckford n'est pas le seul voyageur, semble-t-il, à avoir été sensible à la portée morale du spectacle des ruines romaines. Dès le milieu des années 1760, le récit de voyage de Samuel Sharp témoignait de cette propension à méditer (ou à développer, *a posteriori*, une méditation) sur la signification de certains lieux et surtout sur celle des événements dont ils ont été le théâtre. Il en est ainsi du parcours suivi par les triomphes des généraux vainqueurs :

« Les ruines du pont triomphal près de San Angelo sont un objet qui ne peut manquer de frapper un homme de lettres. Il s'agit du pont que traversait chaque Général qui entra dans la ville suite à la décision officielle de lui accorder un triomphe, soit pour la conquête d'une province, soit pour toute autre victoire. De l'époque de Romulus à celle de l'empereur Probus, on a dénombré environ trois cent vingt de ces triomphes. Il n'en reste plus désormais que quelques pierres. Qui peut contempler cette scène sans méditer sur la nature de l'âme humaine, et sans se souvenir des émotions qu'un homme doit avoir éprouvées au cours d'une procession aussi digne et flatteuse ?¹⁷⁰³ »

Au-delà du fait que l'on peut émettre des doutes sur la réalité de la pratique du triomphe dans la deuxième moitié du VIII^e siècle av. J.-C., puisque c'est à cette époque qu'aurait régné, selon la tradition, Romulus, on peut voir que le docteur Sharp formule, en fin de compte, deux types de réflexion : l'une, mélancolique, sur le passage du temps qui peut réduire un lieu mythique à l'état de ruine ; l'autre, moralisatrice, sur la manière dont étaient mêlés triomphe public et triomphe privé, patriotisme et ambition personnelle. C'est bien le pouvoir d'évocation de ces vestiges, qui ne peut guère s'expliquer que par la prégnance d'une certaine image de Rome dans une partie de la société britannique, qui apparaît une fois encore à la lecture de ces lignes.

Un témoignage, celui du jeune marchand anglais John Patteson, qui peut sembler isolé sur le plan statistique et donc peu significatif, soulève cependant une question : était-il possible de ne pas éprouver et de ne pas manifester d'intérêt face au spectacle des antiquités de Rome, ce que Rosemary Sweet appelle, non sans un certain humour, « l'incapacité à éprouver du plaisir à Rome¹⁷⁰⁴ » en tant que cette dernière était inévitablement associée au modèle antique ? Dans une lettre envoyée à sa mère, le jeune homme, qui fait le tour d'Europe pour des raisons

¹⁷⁰³ Samuel Sharp, *Letters from Italy*, 1767, pp. 60-61 (lettre datée du mois d'octobre 1765).

¹⁷⁰⁴ Rosemary Sweet, *Cities and the Grand Tour ...*, *op. cit.*, p. 30.

professionnelles avant tout, et non pour se conformer au modèle d'éducation d'un groupe social auquel il n'appartient pas, évoque sa relative indifférence aux charmes du patrimoine romain, et en particulier des vestiges antiques - ces derniers, il en convient, l'impressionnent parfois mais ne l'émeuvent manifestement jamais. Il en arrive ainsi à écrire :

« [...] si je ne savais pas que la plupart des hommes sont du même avis que moi, je serais enclin à croire que mes capacités de réflexion et de compréhension sont très inférieures à la moyenne. Je suis tout à fait convaincu que je pourrai inventer de jolies histoires à mon retour, et, s'il s'agit de convaincre un homme qu'il devrait éprouver le désir de se rendre en Italie, elles feront bien l'affaire. Je serai tout aussi capable que n'importe quel récit de voyage de faire croire aux gens que j'ai vu des choses fantastiques¹⁷⁰⁵. »

On pourrait, bien entendu, considérer que le séjour romain qu'effectue John Patteson ne saurait avoir la même signification que pour les jeunes aristocrates de son âge : il n'a pas reçu la même éducation, ne fait pas l'objet des mêmes attentes, n'a pas les mêmes perspectives sociales, et n'a sans doute pas la même conception de ce qu'est un loisir. Dans ces conditions, avouer sa relative indifférence face aux vestiges de l'antiquité ne saurait être aussi grave. Pour les jeunes voyageurs qui effectuaient leur Grand Tour, rendre compte à leurs parents ou à leurs proches de leurs visites et manifester de l'intérêt, voire de l'enthousiasme, pour l'antique était en revanche considéré comme normal. Le plus troublant, dans la phrase de John Patteson, est le passage dans lequel il affirme que la majorité des « hommes¹⁷⁰⁶ » qu'il a rencontrés éprouvent la même indifférence que lui. De quels « hommes » parle-t-il ? Faut-il croire, pour filer la métaphore employée par Rosemary Sweet, que beaucoup de ses congénères « simulaient » le plaisir qu'ils déclaraient éprouver au cours de leurs « cours d'antiquités » ? Est-ce ainsi, par exemple, qu'il faut interpréter les propos du jeune William Fitzgerald lorsqu'il écrit à sa mère que Rome est une ville « ennuyeuse¹⁷⁰⁷ » et qu'il a le sentiment d'y « perdre [son] temps¹⁷⁰⁸ » ? Il n'a pourtant passé qu'un peu plus de deux mois dans la Ville Éternelle. S'agit-il d'un moyen détourné de confesser ce qu'il n'oserait dire en public, comme la plupart des autres « grands-touristes », de peur de déchoir de son statut d'homme de qualité ? Le caractère stéréotypé de nombreuses relations de voyage pourrait le laisser penser. Sans aller jusqu'à généraliser à partir du cas de John Patteson, qui, à bien des égards, est un cas particulier, il est néanmoins permis de questionner la réalité des sentiments manifestés, sinon éprouvés, par un certain nombre de voyageurs britanniques soumis aux conventions de leur époque et de leur milieu.

¹⁷⁰⁵ D. Cubitt, A. L. Mackley et R. G. Wilson, sous la dir. de, *The Great Tour of John Patteson, 1778-1779*, Norfolk Record Society, 2003, p. 248 (lettre datée du 12 avril 1779).

¹⁷⁰⁶ C'est bien le mot « men » qui est employé dans le texte original de la lettre, et le terme semble bien avoir, dans ce contexte, un sens genré et non universel (il utilise, par ailleurs, le mot « people », au sens de « gens », lorsqu'il élargit la portée de son propos).

¹⁷⁰⁷ National Library of Ireland, MSS 615 (lettre envoyée à sa mère, Emily, duchesse de Leinster, 9 mai 1767).

¹⁷⁰⁸ National Library of Ireland, MSS 615 (lettre envoyée à sa mère, Emily, duchesse de Leinster, 27 mai 1767).

2) *Formuler un jugement*

a. Se référer à des autorités

Les cicérones ne sont pas les seuls médiateurs entre les visiteurs et le patrimoine antique. La plupart des voyageurs qui arrivent à Rome ont lu au préalable un certain nombre d'ouvrages relevant de la littérature de voyage, qu'il s'agisse de récits ou de guides. La lecture, par exemple, du récit de voyage publié par James Edward Smith est, à cet égard, très révélatrice : très régulièrement, le botaniste fait référence à tel ou tel antiquaire dont il a manifestement lu avec attention l'ouvrage, ce qui constitue sans doute, chez lui, un réflexe de scientifique qui sait que l'on n'affirme rien que l'on ne puisse démontrer. On peut d'ailleurs faire une liste quasi exhaustive des autorités auxquelles il se réfère, en particulier des auteurs italiens (Ridolfino Venuti), français (Jérôme Richard, Jérôme de Lalande et Dominique Magnan), mais aussi l'historien de l'art allemand Johan Joachim Winckelmann dont les théories sur l'art antique exerçaient désormais une influence considérable : Smith n'hésite pas, par exemple, à citer plusieurs pages écrites par ce dernier dans le but de justifier ses propres avis. Visitant le Musée Pio-Clementino au Vatican, il évoque par exemple une controverse concernant l'identification d'une statue en se référant, pour la trancher, à l'opinion de Winckelmann : « Il est incroyable que tous, pendant si longtemps, aient identifié à tort cette statue comme étant celle d'Antinoüs alors que Winckelmann a démontré de manière détaillée qu'il s'agissait d'un Méléagre grec d'excellente facture¹⁷⁰⁹. » Smith, comme un nombre croissant de ses contemporains, était donc, on le voit, sensible aux nouvelles théories esthétiques, ce qui n'a pu manquer de conditionner son regard et son écriture. Il avait également lu certains récits de voyage, notamment celui d'Anna Miller, mais nous verrons qu'il égratigne volontiers cette dernière. La lecture des guides de voyage, mais aussi des ouvrages publiés par les antiquaires, semble donc avoir non seulement influencé les attentes des voyageurs britanniques, mais aussi leur jugement sur les vestiges de la Rome antique, et même leur manière de rendre compte de leur expérience. Il est frappant de constater la récurrence de certains jugements, jusque dans la formulation de ces derniers, au point que l'on peut parler d'une véritable intertextualité des relations de voyage. Plusieurs exemples peuvent le démontrer. On constate ainsi que les comptes rendus de voyage se montrent régulièrement sévères pour les sites témoignant de ce qu'ils considèrent comme le déclin de la Rome antique et de sa civilisation, notamment l'Arc de Constantin. En 1787, lors

¹⁷⁰⁹ James Edward Smith, *A Sketch of a Tour ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 186.

de son troisième passage à Rome, Richard Colt Hoare n'hésite pas à reprendre un jugement de valeur assez répandu sur celui-ci : « L'Arc de Constantin fut érigé pour commémorer sa victoire sur le tyran Maxence. Les arts étant alors sur le déclin, on enleva des ornements au Forum de Trajan pour le décorer. »¹⁷¹⁰ On retrouve ici une double opposition qui marque régulièrement le discours des voyageurs et qui semble, une fois encore, influencée par la consultation de guides de voyage : apogée de la Rome du Haut-Empire (Trajan) contre déclin de la Rome du Bas-Empire (Constantin) ; perfection de l'art de la sculpture « classique » contre dégénérescence de l'architecture. Le jugement de Richard Colt Hoare semble, de fait, reprendre celui qu'avait formulé Thomas Nugent quelques décennies plus tôt : « Les bas-reliefs ne sont pas tous d'égale beauté, certains d'entre eux apparaissant trop fins pour dater du III^e siècle, ce qui donne à penser qu'ils ont été prélevés sur un autre monument – certains pensent à l'arc de Trajan – pour orner celui-ci¹⁷¹¹. » Peter Beckford utilise également cette double hiérarchie, à la fois historique et esthétique, lorsqu'il compare, cette fois, l'arc de Titus, érigé à la fin du I^{er} siècle de notre ère, donc au cours du Haut-Empire, et celui de Constantin :

« Nous admirons la beauté de l'exécution dans l'Arc de Triomphe de Titus et dans celui de Constantin, nous déplorons le contraste intervenu en quelques années¹⁷¹². Les Arts connaissaient manifestement un déclin ; et si l'on observe avec une attention suffisante, on voit que des bas-reliefs ont été empruntés au Forum de Trajan, ce qui n'a pour résultat que de le rendre plus visible – car c'est la victoire de Trajan sur les Daces qui est représentée¹⁷¹³. »

Mary Berry, quant à elle, décrit d'une manière qui peut sembler étonnamment proche les deux arcs de triomphe lorsqu'elle affirme : « Arc de Constantin. Largement constitué par des bas-reliefs et des ornements ôtés à ceux de Trajan. Ils décrivent ses actions et ses victoires ; ceux qui datent de l'époque de Constantin sont de très mauvaise qualité¹⁷¹⁴. » Le sentiment que la rédaction d'un récit de voyage a été en partie influencée par la lecture d'un ouvrage précédemment publié est renforcé par les similitudes qui apparaissent dans les récits de Samuel Sharp et de George Edward Ayscough concernant la description du fameux Laocoon exposé dans la Cour du Belvédère au Vatican. En octobre 1765, Sharp insiste en effet sur certaines caractéristiques de cette statue : « Il manque un bras au Laocoon. Sur le sol, il y en a un en marbre qui aurait été commencé par Michel-Ange dans le but de parfaire la statue mais, comprenant sans doute combien son travail aurait manqué de grâce par comparaison avec

¹⁷¹⁰ Richard Colt Hoare, *Recollections abroad ...*, *op. cit.*, pp. 316-317.

¹⁷¹¹ Thomas Nugent, *The Grand Tour ...*, *op. cit.*, vol. III, pp. 261-262.

¹⁷¹² On peut rappeler que ces « quelques années » représentent, en réalité, un peu plus de deux siècles puisque le règne de Titus s'est achevé en 81 apr. J.-C. tandis que celui de Constantin a débuté en 306.

¹⁷¹³ Peter Beckford, *Familiar Letters ...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 131-132.

¹⁷¹⁴ Mary Berry, *Extracts from the Journals ...*, *op. cit.*, p. 99 (entrée datée du 17 mars 1784).

l'original, il a laissé ce membre en l'état dans lequel nous le voyons, (...) tel un hommage à sa modestie et sa lucidité¹⁷¹⁵. » Quelques années plus tard, Ayscough décrit à son tour la même statue en ces termes : « [...] l'Apollon et le Laocoon sont presque entiers : il manque en effet à ce dernier un bras du père que Michel-Ange a cherché à remplacer, mais n'ayant achevé son travail qu'à moitié, il a fini par désespérer de jamais atteindre la perfection de l'original et l'a donc laissé inachevé, en l'état dans lequel il est aujourd'hui au côté de la statue¹⁷¹⁶. » Il faut se souvenir que les *Letters from Italy* de Sharp ont été publiées quelques mois à peine après son retour en Angleterre, en 1766 ; une lecture attentive de l'ouvrage par Ayscough, qui séjourne sans doute à Rome au début de l'année 1770, est donc tout à fait possible.

Rosemary Sweet a raison d'insister sur le fait que les Britanniques auraient parfois eu une vision a-historique d'un patrimoine pour lequel ils manifestaient pourtant une immense révérence. Comme elle le souligne, « Le fait que les colonnes n'étaient plus dans leur position originelle, étaient isolées de leur site légitime et ne pouvaient donc pas permettre de comprendre à quelle structure elles avaient appartenu ne posait pas de problème aux visiteurs.¹⁷¹⁷ » Mais on peut aussi noter que certains d'entre eux ont bénéficié d'informations relativement fiables sur la datation de tel site ou de tel monument. Hester Piozzi, par exemple, évoque dans ses souvenirs l'une des rares infrastructures romaines datant de la période pré-impériale : « De toutes les choses que l'on peut voir à Rome, la Cloaca est considérée comme la plus ancienne ; il s'agit d'un ouvrage de grande envergure et fort utile, datant d'Ancus Martius, le quatrième roi de Rome¹⁷¹⁸. » On peut, en outre, penser que l'insistance sur tel ou tel site et les commentaires, positifs ou négatifs, qu'il suscitait étaient le fruit d'un choix de la part de voyageurs cherchant à toute force à concilier leur image préconçue de Rome avec la réalité qui s'offrait à eux.

b. Formuler un jugement personnel ?

À quelles conditions un voyageur, qui n'est pas forcément un expert en matière d'art antique même s'il a lu des ouvrages sur le sujet, peut-il se forger une opinion personnelle et la formuler publiquement ? C'est l'une des questions que soulève la lecture et la mise en série des relations de voyage datant de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, et en particulier de ses trois dernières décennies. Cette période est en effet celle au cours de laquelle une certaine forme de

¹⁷¹⁵ Samuel Sharp, *Letters ...*, op. cit., p. 62 (lettre datée d'octobre 1765).

¹⁷¹⁶ George Edward Ayscough, *Letters from an Officer ...*, op. cit., p. 172.

¹⁷¹⁷ Rosemary Sweet, *Cities and the Grand Tour ...*, op. cit., p. 112.

¹⁷¹⁸ Hester Lynch Piozzi, *Observations and Reflections made in the Course of a Journey through France, Italy and Germany*, 1789, vol. 1, p. 382. La datation de la *Cloaca Maxima* est désormais abaissée aux débuts de la royauté étrusque.

subjectivité commence à se manifester dans la relation d'une expérience comme celle du séjour à Rome¹⁷¹⁹. Il ne s'agit pourtant pas nécessairement, pour un voyageur, de formuler une opinion qui ne serait que le fruit de son ressenti immédiat face à un site, un monument ou une œuvre d'art, mais d'utiliser son entendement, sa culture, voire son expérience personnelle afin de prendre certaines distances par rapport au discours (littérature de voyage, ouvrages d'experts sur l'art et l'architecture antiques, explications des cicérones professionnels) qu'il a reçu.

On constate, tout d'abord, que certains voyageurs n'hésitent pas à émettre une opinion, voire à se démarquer à titre personnel d'un jugement couramment admis, donc à affirmer leur subjectivité. C'est le cas, par exemple, du docteur John Moore qui prend part, dans son récit de voyage, à un débat sur la localisation de la *Via Sacra* au sein de l'ancienne cité de Rome :

« J'ai cherché à retracer la *Via Sacra* où Horace rencontra celui qui l'importuna. Certains s'imaginent qu'il s'agissait du Forum lui-même ; mais je pense fermement, quant à moi, que la *Via Sacra* était une rue menant au Forum, et qu'elle s'y perdait, de la même manière qu'une rue londonienne se termine sur une place. J'ai enfin réussi à déterminer l'endroit précis où elle rejoint le Forum, qui se situe près de la *Meta Sudans*¹⁷²⁰. »

Le jeune Lord Herbert n'hésite pas davantage à se prononcer sur l'origine et la qualité des statues qu'il a eu l'occasion d'observer au cours de son séjour romain :

« Le Gladiateur combattant, c'est du moins ainsi qu'il est généralement appelé, est une statue de très grande qualité, mais elle doit représenter un héros antique. Sa posture n'est pas naturelle, et si l'on tentait de prendre la même, on aurait toutes les chances de s'étaler de tout son long sur le sol. Note ... Le Gladiateur combattant est sans le moindre doute une statue grecque, puisque le nom de l'artiste originaire d'Éphèse est inscrit. Le fait qu'il n'y a rien de vulgaire dans son attitude laisse supposer qu'il doit s'agir du portrait d'un Grec issu de la noblesse. Beaucoup préfèrent cette statue à celle du Gladiateur mourant¹⁷²¹. »

Bien que ni le docteur Moore ni le jeune Lord Herbert ne soient des antiquaires, la manière dont ils formulent leur opinion semble témoigner d'une certaine forme d'expertise, acquise à titre personnel (formation, lectures, ...). Leur « projet littéraire », si le terme peut convenir, est cependant fort différent. Ils n'ont, en effet, ni la même origine sociale (George Herbert est un aristocrate tandis que John Moore est un bon exemple de ce que sont alors les « middling sorts »), ni le même âge (20 ans pour George Herbert, 46 ans pour John Moore qui est marié et père de famille), ni la même formation (ultra-classique, pourrait-on dire, à Harrow, dans le cas de George Herbert ; à la fois plus poussée et moins « classique » pour John Moore qui a reçu le grade de docteur en médecine à l'université de Glasgow) ; en outre, leur texte est de nature

¹⁷¹⁹ Attilio Brilli, *Quand voyager était un art. Le roman du Grand Tour*, Saint-Pierre-de-Salerne, Gérard Monfort Éditeur, 2001 (traduction française), pp. 17-30.

¹⁷²⁰ John Moore, *A View ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 443.

¹⁷²¹ Lord Herbert, sous la dir. de, *Henry, Elizabeth and George ...*, *op. cit.*, p. 277 (entrée datée du 28 septembre 1779).

différente puisqu'il s'agit d'un journal intime, et donc destiné à rester dans la sphère du privé, en ce qui concerne George Herbert, tandis qu'il s'agit de souvenirs réélaborés et destinés à être publiés, en ce qui concerne John Moore. Si George Herbert formule un jugement qui semble gratuit, puisqu'il ne vise somme toute à convaincre personne, fondé sur sa formation, qui lui a permis d'étudier la langue et la civilisation grecques de manière intensive, et sur ses préjugés de « classe » (la noblesse peut se déduire de la manière dont se comporte un individu : on doit donc en conclure qu'il n'y a rien de vulgaire dans son propre comportement), John Moore cherche visiblement à se présenter comme un « connoisseur » : le fait qu'il émette ce type de jugement, qui ne semble pourtant fondé sur aucun argument solide (si ce n'est la référence à Horace qui vise sans doute à démontrer qu'il a des lettres), dans un texte qui a vocation à être rendu public, montre bien que le Grand Tour auquel il participe est, avant tout, une étape dans un processus d'ascension sociale, voire de notabilisation. On peut noter, au passage, que George Herbert a sans doute été, lui aussi, sensibilisé aux nouvelles théories sur l'art grec et son influence sur l'art romain.

Le fait de s'autoriser, qui plus est dans un texte publié, à critiquer des œuvres d'art ou les théories émises sur ces dernières peut également s'expliquer par l'expérience personnelle dont bénéficient certains voyageurs, en particulier ceux qui ont une formation scientifique. Samuel Sharp, qui est médecin, en vient ainsi à formuler des réserves, sinon des critiques, sur l'exécution d'une statue pourtant considérée de longue date comme l'un des trésors de Rome¹⁷²², à savoir l'Hercule Farnese qui est la copie, probablement réalisée au début du III^e siècle de notre ère, d'une statue grecque datée du IV^e siècle av. J.-C. :

« L'*Hercule Farnese* jouit de la plus grande réputation, celle d'avoir été réalisée de manière exquise, et il serait en effet un très bel exemple de sculpture s'il était fidèle à la nature ; mais il se trouve que je sais, de par mes propres recherches, que certains des muscles du corps d'un homme, même lorsqu'ils sont bien dessinés, ne peuvent avoir la forme qu'on leur a donnée dans le cas présent ; je ne peux donc apprécier, comme le font la plupart des gens, l'*Hercule Farnese* [...]»¹⁷²³.

Ce jugement, fondé sur des critères anatomiques plutôt qu'esthétiques, peut sembler iconoclaste, mais il n'est pas isolé puisqu'il fut partiellement repris, par exemple, par Mary Berry près de vingt ans plus tard lorsqu'elle écrit dans son journal de voyage : « L'Hercule, bien que semblant surmusclé pour un homme, peut représenter de manière assez juste un demi-dieu immortalisé en raison de sa force¹⁷²⁴. » Samuel Sharp n'est, en tout cas, pas le seul

¹⁷²² Francis Haskell et Nicholas Penny, *Pour l'amour de l'antique. La statuaire gréco-romaine et le goût européen, 1500-1900*, Paris, Hachette, 1999, pp. 16 et 25. La statue, comme la majeure partie de la collection de sculptures de la famille Farnese, a été transférée à Naples en 1787.

¹⁷²³ Samuel Sharp, *Letters ...*, *op. cit.*, p. 54 (lettre datée du mois d'octobre 1765).

¹⁷²⁴ Mary Berry, *Extracts from the Journals ...*, *op. cit.*, p. 73 (entrée datée du dimanche 11 janvier 1784).

scientifique à utiliser ses compétences professionnelles pour marquer ses distances vis-à-vis d'un jugement considéré comme autorisé. C'est également ce que n'hésite pas à faire James Edward Smith lorsqu'il critique l'avis de Winckelmann, qu'il cite pourtant très régulièrement à l'appui de ses remarques sur l'art antique, à l'occasion d'une visite de la galerie Borghese :

« Le célèbre Sénèque me semble être en marbre noir, non en pierre de touche comme cela est communément affirmé, car on peut aisément l'érafler avec un couteau [...]. Winckelmann [...] a affirmé que cette statue représentait un esclave, et non Sénèque. Parmi ses arguments, on trouve le fait que plusieurs autres exemplaires très ressemblants existent à Rome, certains d'entre eux tenant une corbeille, [...] d'où il en conclut qu'il s'agit dans tous les cas de serviteurs dont le rôle était de se rendre au marché [...]. D'ailleurs, dit-il, ce portrait ne ressemble pas à Sénèque. Rien de tout cela, néanmoins, n'est très concluant. [...] Sa lassitude et sa faiblesse s'accordent bien avec celles de Sénèque. Il ne porte pas de corbeille, mais ses mains rendent bien la clarté de son discours. Quant aux prétendus bustes dudit philosophe, ils pourraient aussi bien être mal identifiés, et celui-ci être authentique¹⁷²⁵. »

Ce qui frappe, dans cette analyse, c'est la manière dont Smith cherche à mettre en œuvre une démarche de type scientifique afin de démontrer la pertinence de son analyse et de justifier sa mise en doute de celle de Winckelmann. A-t-il gratté lui-même la statue en question avec un couteau ou a-t-il pu observer la présence d'éraflures ? Il ne le précise pas, mais il s'agit là d'une observation empirique qui lui permet de déterminer, en naturaliste qu'il est, quel matériau a été employé. Quant à la mise en série et à la confrontation de différentes statues, ce qui suppose de sa part une visite approfondie des collections publiques et privées de Rome, elle constitue un deuxième argument lui permettant de rouvrir un débat d'antiquaires concernant l'identité du modèle. Ce sont là deux cas particuliers, puisque tous les voyageurs britanniques ne peuvent prétendre avoir la même expertise ; mais le fait qu'ils se situent tous deux, à une vingtaine d'années d'écart, dans cette seconde moitié du siècle qui se caractérise par une affirmation progressive de l'individu et de sa capacité à utiliser son propre entendement, à se forger son propre jugement, montre bien que Sharp et Smith sont des hommes de leur temps, celui des Lumières.

c. Les expériences féminines de l'antique : essai de typologie

Tous les cas que nous avons cités, jusqu'ici, sont des hommes auxquels leur genre, leur milieu et/ou leur formation permet d'avoir et d'affirmer un jugement autonome. Il n'en va pas de même pour les femmes, comme le rappelle Rosemary Sweet lorsqu'elle analyse la capacité, pour un voyageur, à faire preuve d'une certaine expertise dans son appréciation des vestiges antiques :

¹⁷²⁵ James Edward Smith, *A Sketch of a Tour ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 250.

« On n'en attendait pas autant des femmes, donc, en matière de capacité à faire preuve de goût ou à apprécier la *virtù*. Néanmoins, [...] la plupart des femmes qui étaient en position de voyager en Italie étaient susceptibles d'avoir acquis une connaissance suffisante de la littérature et de l'histoire de la Rome antique pour comprendre ce qu'elles voyaient. [...]

Les femmes, cependant, de manière générale, ne remettaient pas en question les codes de la connaissance et du goût féminins en défiant l'autorité masculine sur le terrain de l'érudition ou sur celui de l'expertise de l'antiquaire ou de l'historien. [...] En général, les femmes se risquaient peu à émettre une opinion sur les antiquités : elles s'en remettaient, au contraire, au savoir plus important de leurs époux, de leurs frères et de leurs *cicérones*¹⁷²⁶. »

Rosemary Sweet poursuit son analyse en évoquant le relatif conformisme dont auraient fait preuve Hester Piozzi et Anna Miller en mettant en forme leurs relations de voyage. L'expérience du séjour romain, et, en particulier, de la découverte du patrimoine antique, est donc, selon elle, profondément marquée par le genre auquel s'identifie celui ou celle qui observe et qui écrit. La comparaison d'un certain nombre de textes rédigés par des femmes, qu'il s'agisse de leur correspondance ou de leurs journaux de voyage, fait cependant apparaître une plus grande diversité dans le rapport féminin à l'antique.

Le premier cas que l'on pourrait évoquer est celui d'Ellis Cornelia Knight qui représente, en quelque sorte, le conformisme assumé. Cette dernière a la double particularité d'être une résidente de longue date et d'avoir eu des aspirations artistiques. Il est inconcevable qu'elle n'ait pas, au cours des années qu'elle a passées avec sa mère à Rome, visité à plusieurs reprises les différents sites ou musées dans lesquels étaient exposés les vestiges du glorieux passé de cette ville. On peinerait, cependant, à en trouver la moindre trace dans son autobiographie ou même dans les fragments, publiés bien après sa mort, de son journal intime. Il est donc inutile d'attendre de sa part un jugement esthétique sur ces vestiges ; sans doute l'avait-elle compris et intégré. On y trouve, en revanche, une description très précise de la vie mondaine à Rome au tournant des années 1770 et des années 1780, ce qui est, pour le coup, conforme à ce que l'on pourrait attendre (et ce que l'on attendait alors) d'un témoignage « féminin »¹⁷²⁷.

Le deuxième cas est celui de Mary Berry qui évoque, elle, ses visites de la ville au cours de ses deux séjours, mais de manière assez timorée : il s'agit, pourrait-on dire, d'une jeune fille rangée. Elle précise tout d'abord, à plusieurs reprises, qu'elle effectue ses visites en compagnie d'un certain M. Bononi qui semble faire office de cicérone. Quant à ses évocations du patrimoine antique, elles apparaissent le plus souvent très convenues, comme le montre l'exemple de cette description du Forum en décembre 1783, quelques jours après son arrivée à Rome :

« Au Campo Vaccino, on ne peut que *ressentir* le fait d'être dans la Rome antique, entouré de tout côté de témoignages monumentaux de la grandeur romaine. Les trois colonnes admirées de Jupiter Stator se dressent

¹⁷²⁶ Rosemary Sweet, *Cities and the Grand Tour ...*, *op. cit.*, pp. 30-32.

¹⁷²⁷ Elle a, néanmoins, publié en 1805 un essai intitulé *A Description of Latium, or la Campagna di Roma, with her own etchnings*. Mais il ne s'agit pas là d'un compte rendu de son séjour romain.

au milieu d'un amas de saletés [...]. Elles sont encerclées et tenues entre elles par du fer de manière à leur permettre d'échapper aussi longtemps que possible aux ravages du temps¹⁷²⁸. »

La plupart des descriptions qu'elle intègre à son récit ressemblent à celle-ci : souvent allusives, très factuelles (aspect général, dimensions plus ou moins impressionnantes, attention portée à la propreté ou à la saleté du site – c'est également le cas, par exemple, de sa description de la place du Panthéon¹⁷²⁹), et presque toujours dépourvues du moindre jugement personnel sinon, comme on l'a vu plus haut dans le cas de la statue de l'Hercule Farnese, pour reprendre un jugement déjà formulé et validé. Quant à l'idée selon laquelle il suffirait de se tenir sur le Forum pour « ressentir » le poids de l'histoire, il s'agit d'un *topos* de la littérature de voyage. En l'occurrence, le récit de Mary Berry semble se rapprocher davantage du modèle du premier XVIIIe siècle qui postulait l'absence de jugement personnel et, au contraire, une présentation aussi factuelle et objective que possible des sites et des œuvres évoqués. Elle conforte, en tout cas, la théorie de Rosemary Sweet selon laquelle c'est plutôt dans le domaine de l'appréciation picturale que les femmes pouvaient exprimer leur opinion : ses descriptions des palais et des musées qu'elle visite réservent une place bien plus importante aux tableaux qu'elle y a vus ; de même, lorsqu'elle visite les musées du Capitole ou la galerie Borghese, on peut observer qu'elle semble éviter d'aborder le sujet de la statuaire pour se concentrer sur la description de la pinacothèque.

Le troisième cas est celui d'Hester Lynch Piozzi, qui est une femme de lettres. Au premier abord, son témoignage peut apparaître comme plus audacieux que celui des autres voyageuses. Elle n'hésite pas, en effet, à montrer qu'elle a des connaissances assez approfondies en matière d'histoire et de littérature anciennes, ni à intégrer à son récit des citations latines¹⁷³⁰, ce qui était beaucoup plus courant (ou beaucoup plus admis, voire attendu) dans les textes masculins. Évoquant par exemple les magistratures romaines, elle fait ainsi le commentaire suivant :

« Mais je crains que les critiques ne me désapprouvent si je dis que Jules César a fait passer leur nombre à sept, alors que beaucoup sont de l'avis qu'il en a ajouté trois de plus, de manière à ce qu'ils forment un décemvirat ; pendant ce temps, Tite-Live nous dit que cette institution fut créée en l'an de Rome 553, pendant le consulat de Fulvius Purpurio et de Marcellus, sous l'impulsion de Romuleius, si je me souviens bien¹⁷³¹. »

La formule concessive (cf. « Je crains que les critiques me désapprouvent ... ») a beau introduire une précaution oratoire qui lui apparaît indispensable (elle n'est pas une antiquaire et, en tant que femme, s'aventure sur un terrain qui n'est, en principe, pas le sien), il n'en reste

¹⁷²⁸ Mary Berry, *Extracts from the Journals ...*, op. cit., p. 64 (entrée datée du dimanche 28 décembre 1783). L'italique employé pour le verbe « ressentir » se trouve dans le texte original.

¹⁷²⁹ *Ibid.*, p. 62 (entrée datée du samedi 27 décembre 1783).

¹⁷³⁰ Hester Lynch Piozzi, *Observations and Reflections ...*, op. cit., vol. 1, p. 392, à titre d'exemple.

¹⁷³¹ *Ibid.*, vol. 1, p. 401.

pas moins qu'Hester Piozzi, à cette occasion, montre qu'elle s'est forgée sa propre opinion sur le sujet et ne craint pas de l'exposer face aux contradicteurs. En fait, son anticonformisme apparaît bien sage et la voyageuse se représente assez régulièrement dans une posture beaucoup plus conforme à celle que l'on attendrait d'une femme de son temps et de son milieu. Lorsqu'elle évoque, par exemple, sa visite du Colisée, effectuée en compagnie de James Byres, c'est presque aussitôt pour rappeler les limites qu'elle a elle-même, semble-t-il, imposées à cette expérience : « [...] je l'ai escaladé une fois, bien sûr pas jusqu'au sommet, mais jusqu'à ce que je ressente la peur de regarder en-dessous de l'endroit où je me trouvais [...] »¹⁷³². » On imagine mal un homme évoquer ouvertement, surtout dans un texte publié, sa peur du vide et la sensation de vertige qu'il aurait pu éprouver. Un autre exemple de l'autocensure qu'Hester Piozzi semble s'imposer est fourni par ses descriptions des obélisques de Rome dont, écrit-elle, elle ne saurait « s'évertuer à en faire une description, ni même à en donner une idée. Ils sont trop nombreux, trop beaux, et il me faudrait trop de connaissances, pour que je puisse en parler [...] »¹⁷³³. » De fait, c'est souvent à une autorité (James Byres, sans doute) qu'elle se réfère de manière plus ou moins explicite lorsqu'elle évoque les vestiges de la Rome antique.

Le dernier cas, et sans doute le plus intéressant, est celui d'Anna Miller qui apparaît volontiers comme une voyageuse transgressive dans la mesure où elle est celle qui expose le plus ouvertement son opinion personnelle sur les antiquités de Rome ; ce faisant, elle s'expose à être contredite et surtout critiquée parce que, fondamentalement, elle sort du rôle qui lui a été assigné. Lady Miller prend pourtant certaines précautions oratoires, surtout lorsqu'elle prévient, pour nuancer les réserves qu'elle vient d'émettre concernant le Torse du Belvédère : « En ce qui concerne le célèbre Torse, je ne prétends pas en connaître assez pour être sensible à ses beautés. Il m'est apparu qu'un tronc sans tête, sans bras et sans jambes, était un objet effrayant ; mais je n'exprime pas le moindre doute sur le fait qu'il possède toutes les beautés et toutes les perfections que lui attribuent les antiquaires et les connaisseurs »¹⁷³⁴. »

Au-delà de la prétérition derrière laquelle elle pense s'abriter (il semble assez clair qu'elle n'est pas convaincue des mérites de cette statue qui n'a pas été « restaurée »), Anna Miller apparaît consciente du double risque auquel l'expose sa démarche : celui d'outrepasser les limites du rôle social dans lequel on prétend la confiner (en tant que femme, elle devrait se garder de se prononcer à titre personnel sur ce type de sujet), celui d'apparaître comme une « connaisseuse » à une époque où ce terme se charge d'une certaine ambiguïté. En effet, l'appellation

¹⁷³² *Ibid.*, vol. 1, p. 389.

¹⁷³³ *Ibid.*, vol. 1, p. 404.

¹⁷³⁴ Anna Miller, *Letters from Italy ...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 69 (lettre datée du 25 avril 1771).

« connoisseur », qui peut sembler flatteuse en ce qu'elle indique une aptitude à évaluer et à juger, fondée sur une expertise, soulève un problème : celui de passer pour un personnage pédant voire, pour un homme¹⁷³⁵, peu viril¹⁷³⁶. Si, comme l'écrit également Rosemary Sweet, elle se représente souvent en « épouse soumise¹⁷³⁷ », surtout lorsqu'il s'agit d'aborder des sujets où entre en jeu « une expertise masculine traditionnelle, tels que l'antiquité et la politique¹⁷³⁸ », elle n'en hésite pas moins à formuler des jugements qui ont étonné et même indigné certains de ses contemporains. Deux exemples suffiront à démontrer ce qui a pu apparaître comme une véritable audace en matière esthétique. D'une part, lorsqu'elle décrit sa visite des musées du Vatican, et en particulier de la collection de statues exposées dans la Cour du Belvédère :

« On affirme qu'il s'agit de la plus belle collection au monde de statues grecques de tout premier ordre ; elles sont au nombre de huit. Le Laocoon, l'Apollon, l'Antinoüs et le célèbre Torse sont ceux que je mentionnerai particulièrement, les quatre autres étant, à mon avis, indignes d'être exposées ici, même si elles pourraient peut-être être exposées de manière plus profitable dans un autre lieu¹⁷³⁹. »

Un peu plus loin, elle décrit le célèbre Laocoon, qu'elle semble en revanche apprécier, et conclut ainsi : « Je pense que Michel-Ange a sans doute raison de déclarer que le Laocoon est *il portento d'ell Arte*¹⁷⁴⁰. » On comprend sans peine, à la lecture de ces deux passages, combien les jugements de Lady Miller ont pu choquer certains de ses lecteurs, en particulier ses lecteurs masculins : quelle expertise lui permettrait, en effet, de se prononcer à bon escient sur la pertinence d'un projet muséographique ou celle de l'avis d'un artiste considéré comme l'un des plus grands génies de la Renaissance italienne ? Cette affirmation d'une subjectivité a, assez logiquement, valu à Anna Miller une série de critiques comme en témoigne par exemple le récit de voyage de James Edward Smith. Ce dernier a manifestement lu les *Lettres d'Italie* publiées peu après le retour en Angleterre de Lady Miller et ne semble laisser passer aucune occasion d'épingler telle ou telle de ses opinions. Ainsi, à l'occasion de sa visite de la Villa Aldobrandini, fustige-t-il l'interprétation que la jeune femme aurait faite d'une scène peinte à fresque à l'époque d'Auguste, les « Noces aldobrandines » :

« Lady Miller s' imagine, en dépit du bon sens, que la fiancée est triste, parce que son époux semble fort âgé ; cette remarque semble montrer que Sa Seigneurie a confondu le promis, qui n'est certainement ni âgé ni laid,

¹⁷³⁵ Dans les mentalités de l'époque, seul un homme pouvait réellement être considéré comme un « connoisseur ».

¹⁷³⁶ Rosemary Sweet, *Cities and the Grand Tour ...*, *op. cit.*, p. 29.

¹⁷³⁷ *Ibid.*, p. 32.

¹⁷³⁸ *Ibid.*, p. 32.

¹⁷³⁹ Anna Miller, *Letters from Italy ...*, *op. cit.*, vol. 3, pp. 66-67 (lettre datée du 25 avril 1771).

¹⁷⁴⁰ *Ibid.*, vol. 3, p. 65 (lettre datée du 25 avril 1771). L'expression italienne est en italiques dans le texte et l'orthographe de « dell' » est conforme à celle qu'utilise Anna Miller, ce qui explique peut-être les remarques sarcastiques d'Horace Walpole sur sa maîtrise de l'italien. On pourrait traduire cette expression par : « un prodige artistique ».

avec l'une des vieilles femmes. Il n'en est pas moins étrange que notre perspicace autrice apparaisse si peu connaisseuse, au point de rechercher 'de la joie ou de la gaieté' au stade des noces qui est représenté ici¹⁷⁴¹. »

L'ironie (cf. « Sa Seigneurie », « notre perspicace autrice ») qu'emploie James Edward Smith ne doit pas tromper sur la réalité de son jugement sur Anna Miller : il s'agit d'une véritable condamnation de celle qui est sortie de son rôle, se faisant passer pour ce qu'elle n'est pas (l'emploi du terme « connoisseur », adapté ici au contexte de la phrase, est, à cet égard, révélateur de l'écart que Smith cherche à suggérer entre la posture que prétend adopter Anna Miller et la réalité perçue de son degré d'intelligence). Cette dernière a tout simplement transgressé un trop grand nombre de conventions, pour s'être confrontée au patrimoine antique sans la médiation d'un cicérone, prétendant se contenter de ses seules lectures, et pour avoir adopté un rôle qui n'est pas le sien, celui d'un homme. Sans doute, du point de vue de James Edward Smith et de nombre de ses congénères, Anna Miller a-t-elle commis un plus grand crime encore : s'être ridiculisée sans le savoir.

3) *Le regard sur la politique ecclésiastique et papale : de la prédation à la patrimonialisation*

On connaît le constat navré d'un grand nombre de voyageurs britanniques à leur arrivée à Rome : les lieux et les monuments légués par son passé glorieux, ceux qui ont souvent nourri leur imaginaire au cours de leurs années de formation et contribué à construire une Rome mythique, sont désormais à l'état de ruines. C'est peut-être John Owen qui, contemplant les ruines de l'ancien Forum, exprime le mieux cette frustration et cette désolation : « Le Forum romain n'existe plus. Ses arcs sont enfouis et ses temples détruits [...] »¹⁷⁴². » Cet état de fait est attribué avant tout à la politique de prédation dont ont été victimes au fil des siècles la plupart des monuments hérités de l'Antiquité romaine dans le but de construire ou d'embellir les lieux du culte catholique et les palais cardinalices. Papes, cardinaux, évêques sont considérés, on l'a vu, comme des « barbares » modernes dont l'action fut plus dommageable encore que celle des barbares de l'Antiquité tardive. Au-delà de ce jugement apparemment sans appel, il semble que le regard porté par les voyageurs et les résidents britanniques sur la politique ecclésiastique et papale soit plus nuancé qu'il n'y paraît. De la lecture de leurs récits émerge l'idée d'une politique de patrimonialisation, donc de préservation du patrimoine antique, qui aurait été très

¹⁷⁴¹ James Edward Smith, *A Sketch of a Tour ...*, op. cit., vol. 2, p. 241.

¹⁷⁴² John Owen, *Travels into Different Parts ...*, op. cit., vol. 2, p. 4 (la « lettre », réelle ou fictive, dont est tirée cette citation est datée du 17 décembre 1791).

progressivement mise en œuvre, d'abord de manière détournée voire inconsciente, puis d'une manière beaucoup plus officielle.

a. Une politique de patrimonialisation informelle

Sans forcément l'avoir voulu ou pensé, les membres du haut-clergé romain ont permis à un certain nombre de monuments antiques de survivre, en partie ou en totalité, par le biais de leur christianisation. Cette première phase correspond à une période très longue au cours de laquelle la notion de patrimoine n'entrait pas dans les préoccupations des décideurs, soit la majeure partie du Moyen-Âge et les premiers siècles de l'époque moderne, ceux de la « seconde gloire de Rome » pour employer l'expression de Jean Delumeau¹⁷⁴³. Tout au long de ces siècles, en effet, de nombreux temples ou théâtres antiques furent véritablement pillés pour contribuer à l'édification de quelques-uns des plus beaux fleurons de l'architecture religieuse et civile de la Ville Éternelle. Différents degrés de prédation et d'instrumentalisation peuvent être distingués, de la destruction quasi-totale au réemploi partiel.

L'un des cas les plus radicaux dans la prédation du patrimoine antique est fourni par l'église Santa Maria in Cosmedin, édifiée à partir du VI^e siècle sur l'ancien Forum Boarium (l'actuelle Piazza Bocca della Verità). James Edward Smith évoque, en une phrase, les origines de ce projet : « Tout d'abord, Santa Maria in Cosmedin est construite sur les ruines, et à partir des matériaux, d'un ancien temple de la Modestie dans lequel aucune dame de la noblesse ne pouvait pénétrer. [...] Voici huit des colonnes qui formaient l'édifice originel¹⁷⁴⁴. » Dans ce premier cas de figure, la christianisation du site a été presque totale et n'a pas permis à l'édifice de subsister en tant que tel, même si ses « matériaux » ont été réemployés pour édifier l'église qui lui a succédé. Le botaniste anglais n'exprime d'ailleurs aucun jugement explicite sur ce type d'opération. Le pillage du Panthéon au profit du chantier de la nouvelle basilique Saint-Pierre a régulièrement suscité, en revanche, la déploration des récits de voyage : « Le baldaquin du grand autel, situé sous la coupole à Saint-Pierre, ainsi que les quatre piliers corinthiens en bronze qui le supportent, furent fabriqués à partir des dépouilles du Panthéon qui, après tout, et grâce au poids des mille huit cent ans qu'il a soutenus, conserve une chance de survivre à son rapace rival¹⁷⁴⁵. » On constate l'emploi d'un vocabulaire relevant du registre guerrier (cf. « les

¹⁷⁴³ Jean Delumeau, *La seconde gloire de Rome*, Paris, Perrin, 2013. L'ouvrage en question porte, en réalité, sur une période un peu plus large puisqu'elle débiterait au cours de la seconde moitié du XVe siècle et s'achèverait vers 1660.

¹⁷⁴⁴ James Edward Smith, *A Sketch of a Tour ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 41.

¹⁷⁴⁵ John Moore, *A View of Society ...*, *op. cit.*, vol. 1, pp. 413-414.

dépouilles », « rival ») pour qualifier ce qui apparaît au docteur Moore, comme à la plupart de ses compatriotes, comme un acte criminel. Dans le cas présent, d'ailleurs, c'est l'ancienneté du temple qui semble fonder sa supériorité, tout comme la noblesse prêtée à ses bâtisseurs : on est bien dans une démarche de patrimonialisation mentale, pourrait-on dire.

Un deuxième cas de figure, plus intéressant par le regard ambivalent qu'il suscite de la part des voyageurs et des résidents britanniques qui l'évoquent, est celui des anciens monuments partiellement préservés par le biais de leur christianisation, c'est-à-dire de leur transformation en lieux de culte chrétiens. L'exemple du Panthéon, que l'on vient d'évoquer, peut être repris puisqu'il s'agissait, pour le plus grand plaisir des visiteurs, du temple antique le mieux préservé, en dépit des atteintes qu'il avait dû subir. Cette préservation, qui relève d'une forme de patrimonialisation informelle, a été permise au VII^e siècle par sa conversion en église, « *Santa Maria ad Martyres*, auxquels cette dernière est dédiée¹⁷⁴⁶. » On ne peut, d'ailleurs, interpréter que comme une marque de réprobation cette phrase de Peter Beckford : « Ce Temple, anciennement dédié à Jupiter, ainsi qu'à tous les dieux, l'est désormais à la Vierge, ainsi qu'à tous les saints ; et à toute heure du jour, il est empli de pécheurs¹⁷⁴⁷. » On retrouve ici ce qui peut apparaître, paradoxalement, comme une apologie du paganisme et une condamnation du christianisme – sans oublier celle des visiteurs dont l'auteur fut lui-même ! Il faut sans doute y voir, en réalité, une condamnation de la dénaturation et surtout de la catholicisation de ce lieu qui confine au contresens chronologique puisqu'à l'époque où il fut christianisé, aucun schisme n'avait encore divisé l'Église chrétienne. La puissance de l'identification des élites britanniques du XVIII^e siècle aux anciennes élites romaines, de même que leur aversion fondamentale du catholicisme, les conduirait donc à une vision partiellement a-historique du devenir des vestiges antiques.

Le réemploi d'éléments architecturaux ou de matériaux extraits de monuments antiques n'a pas uniquement profité aux lieux de culte, mais aussi aux palais cardinalices qui sont construits à Rome à partir du XVI^e siècle. Anna Miller cite, par exemple, le cas du Palais Farnese, édifié au cours de la première moitié du XVI^e siècle : « Le *Colliseo* et le Théâtre de Marcellus furent, par des mains sacrilèges, dépouillés de leurs ornements de marbre pour embellir ce palais, comme je l'ai déjà dit dans une précédente lettre ; et la mémoire du pape Farnese, Paul III, est exécrée à Rome en raison de ses actions iniques¹⁷⁴⁸. »

¹⁷⁴⁶ Anna Miller, *Letters from Italy ...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 31 (lettre datée du 12 avril 1771).

¹⁷⁴⁷ Peter Beckford, *Familiar Letters ...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 149-150.

¹⁷⁴⁸ Anna Miller, *Letters from Italy ...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 85 (lettre datée du 1^{er} mai 1771). L'orthographe originale (et erronée) du mot « Colliseo » a été conservée.

Si la christianisation des vestiges antiques est critiquée, on le voit, c'est parce qu'elle apparaît aux Britanniques contre un processus contraire à leur nature véritable. Il n'en reste pas moins qu'elle a permis de préserver, au moins partiellement, ce patrimoine de la disparition à laquelle il était exposé. Elle leur a, somme toute, permis de continuer à communier dans le culte de cette Rome mythifiée qu'ils ont tendance à voir comme une préfiguration de leur propre système. C'est donc un regard fondamentalement ambivalent qu'ils portent sur la politique patrimoniale de l'Église.

b. Une politique de patrimonialisation délibérée

La prise de conscience de la nécessité de sanctuariser les vestiges de la Rome antique est récente. Elle trouve ses origines dans la politique menée par les papes du « long XVIIIe siècle » qui visait à restaurer l'image de Rome, malmenée par la Réforme et les mutations de la géopolitique occidentale, en mettant en valeur son potentiel de « capitale culturelle »¹⁷⁴⁹, ce qui impliquait de préserver mais aussi de mettre en valeur les vestiges antiques, y compris ceux de son passé « païen ». Cette nouvelle phase, que l'on pourrait considérer comme celle de la « troisième gloire de Rome », est bien marquée par une politique de patrimonialisation que les voyageurs et les résidents britanniques ne pouvaient, en principe, qu'approuver.

Un premier exemple, bien connu, est celui du Colisée qui, après avoir longtemps servi de carrière à ciel ouvert, fut finalement, lui aussi, christianisé, échappant ainsi à la destruction totale :

« Je terminerai ce que j'ai à dire sur le Colisée en vous disant que les Romains eux-mêmes ont levé leurs mains sacrilèges contre ce vénérable édifice qu'un roi goth avait épargné, et qu'un pape, dont l'ignorance surpassait celle des Goths, a détruit autant qu'il en a été capable ces précieux vestiges de l'antiquité ; qu'un autre pape, en outre, a eu le bon sens de reconnaître leur valeur et l'intelligence de les protéger de la poursuite du pillage¹⁷⁵⁰. »

Ce qui frappe d'emblée, dans ce passage, c'est l'utilisation de l'expression « mains sacrilèges » pour qualifier les dégradations infligées aussi bien au Palais Farnese (Anna Miller) qu'au Colisée (Peter Beckford), ce qui renvoie aussi bien à l'intertextualité des ouvrages relevant du genre de la littérature de voyage qu'à une commune conception britannique des vestiges de la Rome antique : il s'agit, de leur point de vue, de « reliques » qui doivent nécessairement être

¹⁷⁴⁹ Gérard Labrot, *L'image de Rome : une arme pour la Contre-Réforme (1534-1677)*, Seyssel, Champ Vallon, 1987.

¹⁷⁵⁰ Peter Beckford, *Familiar Letters, op. cit.*, vol. 2, pp. 140-141. C'est en effet le pape Benoît XIV qui décida, en 1749, de sanctuariser, dans tous les sens du terme, le Colisée afin de mettre un terme à la dégradation progressive qu'il avait subie jusque-là.

sacralisées ; il n'est donc pas exagéré de parler, pour qualifier ce désir de patrimonialisation, de sanctuarisation de lieux longtemps considérés comme « païens » avant tout.

La politique papale de patrimonialisation a pris, par ailleurs, une autre forme, celle du musée. Deux d'entre, on le sait, furent créés au cours du XVIII^e siècle et enrichis au fil des acquisitions : les Musées du Capitole (1734) et ceux du Vatican, en particulier, dans ce dernier cas, le Musée Pio-Clementino (fondation du Musée Clementino, à l'initiative du pape Clément XIV, en 1770-71). Le fait que la fondation de ces lieux soit le fruit d'une politique délibérément menée par des papes marque un tournant dans le regard que portait l'Église catholique sur la statuaire antique : lorsque les premières statues des collections papales avaient été transférées au Capitole, en 1471, sur décision de Sixte IV¹⁷⁵¹, c'était précisément pour éloigner de la résidence du souverain ces objets hérités du passé païen de Rome. Désormais, ils étaient vus comme un atout au service de la politique de rayonnement international de Rome et de l'Église et étaient donc destinés à être mis à disposition d'un public toujours plus nombreux, celui du Grand Tour et de ses avatars. Il n'est donc pas étonnant que ces collections publiques de sculptures aient été rapidement signalées dans les guides de voyage publiés en Grande-Bretagne et intégrées à l'itinéraire classique des visites de Rome, et en particulier des « cours d'antiquités »¹⁷⁵². Dès 1749, Thomas Nugent signale à ses lecteurs l'existence de ces collections, y compris de celle qui est déjà accessible aux visiteurs, au Palais du Vatican, alors même qu'aucun musée n'y a été officiellement fondé :

« Le deuxième jardin est remarquable par sa grande variété de statues antiques, parmi lesquelles celle de Laocoon, avec ses deux fils, et des serpents les enlaçant, le tout en un seul bloc de marbre ; une Cléopâtre mourante, un Apollon pythique, une Vénus sortant du bain, des représentations en position inclinée du Nil et du Tibre, le célèbre torse brisé d'Hercule [...] avec d'autres statues considérées comme les plus belles de l'antiquité¹⁷⁵³. »

Un peu plus loin, il mentionne également la collection visible au Capitole, précisant que les statues qui y sont exposées « sont trop nombreuses pour être citées de manière individuelle¹⁷⁵⁴. »

Thomas Martyn, qui rédige son propre guide près de quarante ans après celui de Nugent, évoque quant à lui de manière laudative le tout nouveau musée qui vient d'être fondé au Vatican : « Le Belvédère communique avec le Vatican par une galerie ouverte. C'est ici que le pape actuel a aménagé un appartement, digne de lui comme d'elles, afin de mieux accueillir ce noble

¹⁷⁵¹ Francis Haskell et Nicholas Penny, *Pour l'amour ...*, op. cit., p. 13.

¹⁷⁵² Le témoignage relativement tardif d'Elizabeth Webster, pour l'année 1793, permet de le confirmer.

¹⁷⁵³ Thomas Nugent, *The Grand Tour ...*, op. cit., vol. 3, p. 227. Le jardin évoqué est celui du Belvédère.

¹⁷⁵⁴ *Ibid.*, p. 228.

réceptacle de la sculpture antique que l'on appelle le Museum Clementinum¹⁷⁵⁵. » Martyn, qui publie son ouvrage en 1787 (son séjour romain date de 1780), précise d'ailleurs en note de bas de page : « Je suis dans l'incapacité de rendre justice à cette collection. Il régnait une grande confusion lorsque j'étais à Rome en raison des améliorations que le pape était en train d'y apporter¹⁷⁵⁶. » Le « pape actuel » dont il est question dans ce passage est Pie VI, au pouvoir depuis 1775 et qui a entrepris de poursuivre l'œuvre de son prédécesseur. Le message qu'envoie implicitement Thomas Martyn à ses futurs lecteurs est que l'Église catholique est désormais gouvernée par un souverain éclairé, protecteur des arts et de l'antique. Précisons, par ailleurs, que l'ouvrage consacre 8 pages et demie à la présentation de la collection de sculptures du Capitole¹⁷⁵⁷ et 4 pages à celle du Musée Pio-Clementino¹⁷⁵⁸ sur lequel, de l'aveu même de l'auteur, les informations sont incomplètes. Ce dernier musée était, semble-t-il, particulièrement apprécié par les voyageurs britanniques en raison de sa nouvelle muséographie « qui privilégie l'exposition individuelle du chef d'œuvre et la création d'ensembles produisant un grand impact émotionnel¹⁷⁵⁹. » Le témoignage d'Hester Lynch Piozzi, qui séjourne à Rome en 1785-86, semble confirmer ce jugement :

« Les statues sont disposées avec un goût charmant ; la disposition des piliers vise si manifestement à produire un effet, leur couleur est si bien choisie qu'elle porte l'œil au lieu de le lasser ; les pièces si bien éclairées ; [...] que le Musée du Pape est conçu pour forcer l'admiration et l'attacher à ces appartements où le sublime et le beau ont élu domicile ; et il faudrait être pire qu'un Goth pour penser à déplacer ne serait-ce qu'un torse ancien du lieu où le Pape Pie VI a décidé qu'il devait demeurer¹⁷⁶⁰. »

On ne peut manquer d'être frappé de l'inversion de la métaphore traditionnelle du barbare et de l'homme civilisé qui est opérée dans ce passage : si, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, les papes se sont comportés comme des barbares, leur politique de préservation du patrimoine antique et les efforts qu'ils déploient désormais pour le rendre accessible au public éclairé les réintègre au monde civilisé ; pour le coup, c'est celui qui les critiquerait qui s'exposerait à l'accusation de barbarie. On ne peut mieux démontrer l'évolution du regard des élites voyageuses britanniques sur la papauté à travers le prisme bien particulier de sa politique patrimoniale.

¹⁷⁵⁵ Thomas Martyn, *The Gentleman's Guide* ..., op. cit., p. 214.

¹⁷⁵⁶ *Ibid.*, pp. 214-215 (note).

¹⁷⁵⁷ *Ibid.*, pp. 199-207.

¹⁷⁵⁸ *Ibid.*, pp. 215-218.

¹⁷⁵⁹ Ilaria Sgarbozza, « Artisti, studiosi, principi e viaggiatori: il pubblico elitario dei musei romani nel Settecento », in Carolina Brook et Valter Curzi, sous la dir. de, *Roma e l'antico. Realtà e visione nel '700*, Milan, Skira, 2010, p. 128.

¹⁷⁶⁰ Hester Lynch Piozzi, *Observations and Reflections* ..., op. cit., vol. 1, pp. 429-430.

Un dernier type d'expérience muséographique, qui nécessitait une autorisation spéciale de la part des autorités compétentes¹⁷⁶¹, est la visite nocturne des musées du Capitole. Mary Berry a manifestement obtenu ce privilège au cours de son second séjour romain, au printemps 1784 : « Capitole, pour voir les statues à la lueur des torches ; l'effet en est tout aussi beau ; c'est la seule manière de se faire une idée juste de la beauté de ces admirables statues, car, ici comme dans le musée, elles sont fort mal éclairées en raison de leur exposition¹⁷⁶². »

Si le contexte géopolitique européen n'a véritablement perturbé les circuits du voyage d'Italie qu'à partir du milieu des années 1790, il a contribué à amoindrir l'expérience des voyageurs britanniques qui eurent l'occasion de se rendre à Rome après la paix d'Amiens, en 1802. En effet, aux termes du traité de Tolentino conclu entre la République française et les États de l'Église, une grande partie des collections de sculptures romaines, en particulier celles qui étaient exposées au Vatican, furent confisquées et envoyées en France. C'est ce dont Mariana Starke cherche à prévenir ses futurs lecteurs lorsqu'elle publie, en 1800, ses *Lettres d'Italie* : « Le cadre de ces appartements est véritablement princier, et maintenant que les plus beaux exemples de sculpture sont partis, la beauté des colonnes, les mosaïques qui décorent les sols, &, sont peut-être ce qui frappe le plus dans le Museo Clementino. Les gardiens du Musée montrent la Collection de Tableaux qui est, cependant, de peu d'intérêt¹⁷⁶³. » C'est donc bien, on le voit, leur collection de sculptures antiques qui faisait le principal intérêt des Musées du Vatican ; les négociations diplomatiques consécutives à la défaite finale de Napoléon Ier, en 1815, permirent à ces sculptures de retrouver leur place à Rome et de restaurer pleinement cette dernière dans son statut de « capitale culturelle » dont elles semblaient être devenues l'un des attributs essentiels.

Il faut, pour terminer, évoquer également la constitution de collections privées très renommées qui, au même titre que les grandes collections publiques, figuraient au programme des voyageurs britanniques. Christopher Hervey mentionne ainsi, en janvier 1761, sa visite de la Villa Médicis où il a pu voir « la célèbre galerie de statues ainsi que les autres curiosités que possède la famille Médicis¹⁷⁶⁴. » Le meilleur exemple, peut-être, est la collection rassemblée et exposée par le cardinal Alessandro Albani dans sa villa ; il s'agissait là de sa seconde collection puisqu'il avait vendu la première au pape Clément XIII dès 1733, permettant à ce dernier d'enrichir les collections du Capitole. Dès le début des années 1770, elle faisait régulièrement

¹⁷⁶¹ Ilaria Sgarbozza, « Artisti, studiosi, principi e viaggiatori ... », *op. cit.*, p. 130.

¹⁷⁶² Mary Berry, *Extracts from the Journals ...*, *op. cit.*, p. 114 (entrée datée du mercredi 28 avril 1784).

¹⁷⁶³ Mariana Starke, *Letters from Italy ...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 7-8.

¹⁷⁶⁴ Christopher Hervey, *Letters from Portugal, Spain, Italy and Germany, in the Years 1759, 1760, and 1761, 1785*, vol. 2, p. 495 (lettre datée du jeudi 8 janvier 1761).

l'objet de commentaires enthousiastes dans les récits des voyageurs britanniques. Anna Miller lui consacre 4 pages dans l'une de ses lettres, précisant que, de toutes les villas qui entourent Rome, « celle du cardinal Albani est la plus estimée¹⁷⁶⁵ » en raison de la réussite architecturale que constitue le « petit palais » (cf. « Le portique de cet élégant édifice est soutenu par des colonnes de granite égyptien et décorée par d'antiques statues d'empereurs, certains *basso relievos* très intrigants leur servant de piédestal¹⁷⁶⁶. ») et surtout de la qualité des statues qui y sont exposées. Philip Francis, quant à lui, écrivait que la Villa était, du fait de cette collection, « la mieux décorée, la plus riche à tout point de vue, le palais le plus accompli que nous ayons vu¹⁷⁶⁷ ». Adam Walker fut si enchanté de sa visite qu'il en fit un long compte rendu dans son récit de voyage, allant jusqu'à comparer le goût du cardinal Albani avec le goût anglais :

« Ce soit, nous nous sommes rendus à la Villa Albani, un peu en dehors de la ville. La situation en est charmante – la maison – et tout y est plus anglais que n'importe quel lieu qu'il m'a été donné de voir en Italie. [...] Qu'il s'agisse des pièces de réception, des chambres, des pièces consacrées à la toilette, tout ressemble tellement à ce que j'espère revoir bientôt dans mon cher pays que je dois reconnaître le plaisir profond que j'ai ressenti. [...] Les antiquités dans ce lieu sont nombreuses et intrigantes – le Cardinal Albani a assemblé une collection d'œuvres de premier ordre [...]¹⁷⁶⁸. »

Mary Berry manifeste, elle aussi, une réelle admiration pour la collection exposée à la Villa Albani, au point qu'elle a visité cette dernière à deux reprises au cours de son second séjour romain, le 15 mars 1784¹⁷⁶⁹ et le 20 avril 1784¹⁷⁷⁰. Lors de sa première visite, elle écrit :

« Villa Albani. Les appartements sont décorés par un très grand nombre de marbres anciens et de statues. Le Cardinal-Archevêque Albani eut les plus grandes facilités pour se les procurer, puisqu'il était un homme de goût et un érudit, et connaissait leur valeur, et il avait d'ailleurs loué pour une durée de dix années le terrain à Tivoli où se tenait la Villa d'Adrien, d'où il a tiré presque toutes les magnifiques antiquités avec lesquelles il a décoré sa villa¹⁷⁷¹. »

Lorsque Mary Berry évoque les « facilités » dont a bénéficié le cardinal, elle ne parle pas seulement de ses qualités personnelles, mais aussi, de manière implicite, de sa fortune personnelle, de son statut et de son influence politique¹⁷⁷², ainsi que de son réseau, qui lui ont permis d'assembler à deux reprises au cours de sa vie une collection d'antiquités universellement appréciée. Ces témoignages très laudateurs s'expliquent en grande partie par les liens privilégiés qui s'étaient développés au fil des années entre le cardinal Albani, la

¹⁷⁶⁵ Anna Miller, *Letters from Italy, op. cit.*, vol. 3, p. 130 (lettre datée du 14 mai 1771).

¹⁷⁶⁶ *Ibid.*, p. 130. L'expression italienne est également en italique dans le texte de la lettre.

¹⁷⁶⁷ British Library, Add. MS 40 759. Journal de voyage de Philip Francis (entrée datée du 13 octobre 1772).

¹⁷⁶⁸ Adam Walker, *Ideas suggested on the Spot ...*, *op. cit.*, p. 273.

¹⁷⁶⁹ Mary Berry, *Extracts from the Journals ...*, *op. cit.*, pp. 98-99.

¹⁷⁷⁰ *Ibid.*, p. 111.

¹⁷⁷¹ *Ibid.*, pp. 98-99 (entrée datée du dimanche 15 avril 1784). L'orthographe d'Adrien (Hadrien) telle qu'elle apparaît dans le texte a été respectée.

¹⁷⁷² Le cardinal Alessandro Albani, il faut le rappeler, était le neveu du pape Clément XI.

dynastie des Hanovre et les voyageurs britanniques de passage à Rome : sans doute Adam Walker, comme d'autres visiteurs, était-il animé d'un préjugé favorable en visitant la villa de cet amateur d'art, ami et protecteur des Britanniques. On peut, par ailleurs, penser qu'il avait été préparé, par la multiplication des statues antiques (authentiques ou sous la forme de copie) dans les demeures palatiales britanniques, à apprécier une telle collection et la manière dont elle était exposée au sein de la villa. La Villa Albani, parmi d'autres, a manifestement inspiré, au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, les voyageurs du Grand Tour dans les aménagements qu'ils ont apportés à leurs demeures familiales, en particulier celles qui étaient situées à la campagne.

La nouvelle politique patrimoniale des papes (suivie par certains cardinaux) était, certes, approuvée et même louée par les Britanniques. Mais ce que ces témoignages ne disent pas, c'est que son corollaire, la nouvelle législation concernant l'exportation hors des États de l'Église des antiquités, rendait de plus en plus difficile l'acquisition de ces dernières. C'est avant tout l'intense correspondance entretenue par les amateurs d'art avec leurs intermédiaires britanniques, au cours de leur séjour romain ou après celui-ci, qui nous permet de mieux connaître leurs choix ainsi que les transactions complexes auxquelles ils ont été amenés à prendre part.

III. Image de Rome, image de soi : place et rôle de l'antique dans les portraits de « grands-touristes »

Le séjour à Rome, en tant qu'il est une étape essentielle d'un Grand Tour, est une expérience à la fois personnelle et collective. Personnelle, dans la mesure où elle conduit un individu à se confronter aux règles qui définissent cette pratique du voyage ainsi qu'aux réalités concrètes, parfois décevantes, d'une ville qu'il ne connaît qu'indirectement. Collective, dans la mesure où elle doit lui permettre d'achever son apprentissage de la vie en société (la seule qui compte, celle de ses pairs) et d'acquérir une connaissance à la fois sensible et érudite des vestiges de la Rome antique. Il s'agit donc bien d'un rite de passage à l'âge adulte, visant à conforter une identité aussi bien sociale que genrée. Parmi les codes non écrits du Grand Tour apparaît progressivement un nouveau rituel : celui du portrait du voyageur en « connoisseur », associé à l'antique par l'introduction d'un monument ou d'une statue immédiatement identifiable par tous ses pairs : c'est en effet à ces derniers que semble avant tout destiné ce portrait qui atteste de l'accomplissement d'un Grand Tour dans les règles. Dès la fin du XVIII^e siècle, Francesco Trevisani (1656-1746) peignait ainsi des aristocrates britanniques au cours de leur séjour

romain, intégrant au tableau des références au modèle antique : un bon exemple de cette pratique est le portrait de Thomas Coke, 1^{er} comte de Leicester, exécuté en 1717¹⁷⁷³ (cf. Figure 40).



Figure 40 – Francesco Trevisani, « Thomas Coke, 1st Earl of Leicester », 1717 (huile sur toile, 81 x 47 cm, Collection of the Earl of Leicester, Holkham Hall, Norfolk).

C'est le peintre italien Pompeo Batoni qui était, on le sait, le portraitiste préféré des « grands-touristes », en particulier des Britanniques, entre les années 1750 et les années 1780. Batoni perfectionne plus qu'il n'innove dans le choix de représenter ses modèles en pied et se tenant au côté de vestiges ou de statues antiques : pour Edgar Peters Bowron et Peter Björn Kerber, il s'agit d'un emprunt de sa part au peintre flamand Antoine Van Dyck¹⁷⁷⁴. Ce type de représentation n'apparaît d'ailleurs pas dans la première partie de la carrière de Batoni (du milieu des années 1740 au milieu des années 1750)¹⁷⁷⁵ ; ce n'est, selon Edgar Peters Bowron,

¹⁷⁷³ James Stourton et Charles Sebag-Montefiore, *The British as Art Collectors from the Tudors to the Present*, Londres, Scala Publishers, 2012, pp. 90-91.

¹⁷⁷⁴ Edgar Peters Bowron et Peter Björn Kerber, *Batoni, Prince of Painters in Eighteenth-Century Rome*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2007, p. 54.

¹⁷⁷⁵ Edgar Peters Bowron, « From Homer to Faustina the Younger: Representation of Antiquity in Batoni's British Grand Tour Portraits », in David R. Marshall, Susan Russell et Karin Wolfe, sous la dir. de, *Roma Britannica ...*, op. cit., pp. 183-184.

qu'à partir de la fin des années 1750¹⁷⁷⁶ que la référence explicite à l'antique est couramment intégrée à son répertoire iconographique, un tournant étant marqué par l'inclusion d'un buste d'Homère au portrait de Robert Clements, un jeune aristocrate irlandais, réalisé en 1753 ou 1754¹⁷⁷⁷ (cf. Figure 41).



Figure 41 – Pompeo Batoni, « Portrait of Robert Clements, later first Earl of Leitrim », 1753 ou 1754 (huile sur toile, 101 × 73, Hood Museum of Art, Dartmouth, Hanover, New Hampshire).

Le buste en question se trouvait alors au Palais Farnese¹⁷⁷⁸. Ce fut pourtant loin d'être une norme puisque l'historien d'art estime que seule une cinquantaine de portraits, soit un quart environ du total¹⁷⁷⁹, intègrent un monument (le Colisée, par exemple) ou une statue célèbre à la

¹⁷⁷⁶ *Ibid.*, p. 187.

¹⁷⁷⁷ *Ibid.*, p. 184.

¹⁷⁷⁸ *Ibid.*, p. 184.

¹⁷⁷⁹ *Ibid.*, p. 188.

composition. Il faut donc en conclure que les portraits « à l'antique » réalisés par Batoni firent l'objet d'une commande bien spécifique, dont les modalités et le coût étaient assumés par le client. L'avantage symbolique que devait en retirer ce dernier aux yeux de ses pairs était sans doute bien supérieur à la valeur financière de l'œuvre.

C'est sans doute le calcul que dut faire William Weddell lorsqu'il commanda à Batoni, au cours de son séjour romain en 1765, un portrait le représentant aux côtés de la statue d'une femme allongée qui fut longtemps identifiée comme étant une *Cléopâtre*, alors qu'il s'agissait en réalité d'une *Ariane endormie* d'époque hellénistique qui était exposée dans les collections du Vatican (cf. Figure 21). La composition est révélatrice des intentions du commanditaire puisque ce dernier se trouve au centre du tableau et désigne, d'un geste de la main, la statue qui se trouve à sa droite. Il s'agit manifestement pour William Weddell, qui n'appartient pas à l'aristocratie traditionnelle mais cherche, en accomplissant un Grand Tour qui n'en est pas véritablement un, à l'intégrer, de mettre en scène son « dilettantisme ». En d'autres termes, le portrait qu'exécute Batoni vise à anoblir symboliquement son commanditaire.

Quelques mois plus tard, l'artiste italien réalise le portrait d'un autre « grand-touriste » qui est, lui, issu des élites traditionnelles : Peter Beckford¹⁷⁸⁰. Ce dernier est représenté dans une posture tout à fait différente de celle qu'avait adoptée Weddell : il se tient en effet nonchalamment accoudé au piédestal de la célèbre statue de *Roma Triumphans* ; à ses pieds se trouve son chien, ce qui n'est guère étonnant quand on connaît la passion de la chasse du commanditaire qui a publié, en 1781, un traité sur le sujet sous le titre : *Thoughts on Hunting in a Series of Familiar Letters to a Friend*. La chasse est l'un des attributs traditionnels de l'aristocratie terrienne en Grande-Bretagne. Beckford cherche donc à associer, dans ce tableau, son amour pour la chasse et son amour sincère pour l'antique qui n'ont rien pour surprendre chez un homme de son milieu. La posture décontractée et « naturelle » qu'il a choisie, contrairement à la posture un peu raide et artificielle de Weddell, montre par contraste qu'il s'agit là d'un modèle dont l'identité sociale (et culturelle) est clairement affirmée et tranquillement assumée.

La représentation picturale associant un voyageur et des vestiges antiques a pu prendre plusieurs formes, notamment celle du portrait de groupe, également connu sous le nom de « conversation piece ». Un certain nombre d'artistes britanniques résidant à Rome ont été amenés à exécuter ce genre d'œuvre qui présentait l'avantage de leur concilier les faveurs de plusieurs protecteurs potentiels. Nathaniel Dance, qui a résidé à Rome entre mai 1754 et juin 1765¹⁷⁸¹, est l'un d'eux. La date du portrait qui représente James Grant, John Mytton, Thomas Robinson et Thomas

¹⁷⁸⁰ Cf. Reproduction en annexe 7 (p. 577).

¹⁷⁸¹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 274.

Wynn est présentée comme incertaine (1760 ou 1761) par le Philadelphia Museum of Art, où il est actuellement conservé et exposé (cf. Figure 42) ; on sait, cependant, que le séjour des modèles, qui voyageaient ensemble à travers l'Italie, date du printemps 1760¹⁷⁸². L'incertitude ne peut donc concerner que la date à laquelle le tableau a été achevé par l'artiste. Ce dernier, au cours de sa longue résidence romaine, a fréquenté Pompeo Batoni dont la manière semble avoir influencé la sienne. Ici, on constate la présence, dans la composition, de deux éléments associant les commanditaires à l'antique : à l'arrière-plan, les ruines du Colisée, l'un des monuments les plus emblématiques du patrimoine antique de Rome, donc immédiatement reconnaissable ; une grande urne, dans le coin supérieur droit.



Figure 42 – Nathaniel Dance, « Conversation Piece: Portrait of James Grant of Grant, John Mytton, the Honourable Thomas Robinson, and Thomas Wynn », 1760 ou 1761 (huile sur toile, 96,2 × 123,2, Philadelphia Museum of Art).

¹⁷⁸² *Ibid.*, p. 419 (James Grant), p. 696 (John Mytton), p. 703 (Thomas Wynn, Baron Newborough) et p. 816 (Thomas Robinson).

L'intérêt de Nathaniel Dance pour le modèle antique, il faut le souligner, ne s'explique pas seulement par la demande de ses modèles, mais également par le fait qu'il a profité de sa résidence romaine pour s'essayer au genre de tableau historique¹⁷⁸³ qui se trouvait alors au sommet de la hiérarchie des genres picturaux. Ce tableau, en tout cas, conforte l'idée selon laquelle le Grand Tour n'était pas qu'une expérience individuelle : parfois vécue en groupe, comme ce fut le cas ici, elle se terminait presque inmanquablement par la réalisation d'un portrait destiné à être exposé en public, dans l'une des résidences de l'ancien voyageur (d'où le fait que l'artiste se devait généralement de copier en plusieurs exemplaires un portrait de groupe, comme en témoigne la correspondance romaine de Nathaniel Dance, citée par Basil C. Skinner dans l'un de ses articles¹⁷⁸⁴).

Que de nombreux voyageurs britanniques aient éprouvé un intérêt sincère pour le modèle antique, c'est indéniable. Leur formation (s'agissant des membres de l'élite) comme le contexte idéologique et culturel (l'essor du néo-classicisme à partir des années 1760) les y prédisposaient. Ainsi, lorsque John Owen, par exemple, proclame sa « passion pour les ruines classiques¹⁷⁸⁵ », il n'y a pas lieu de douter de sa sincérité. Néanmoins, cet intérêt ne doit pas occulter l'instrumentalisation dont le passé fait l'objet : le voyage en direction de Rome s'apparente, pour de nombreux voyageurs, à un pèlerinage, une comparaison qui semble se justifier par le recours régulier au champ lexical de la religion (cf. « reliques », « sacrilège ») pour décrire les vestiges antiques. De fait, la contemplation des vestiges de la gloire passée de Rome apparaît comme un miroir tendu aux Britanniques de la seconde moitié du XVIII^e siècle : si elle inspire à certains d'entre eux, on l'a vu, une méditation sur le pouvoir, la gloire, voire la condition humaine, c'est aussi parce qu'il leur semble qu'elle est pour eux l'occasion d'en dégager des leçons pour le présent.

¹⁷⁸³ Basil C. Skinner, « Some Aspects of the Work of Nathaniel Dance in Rome », *The Burlington Magazine*, vol. 101, n°678/679, septembre-octobre 1959, p. 346.

¹⁷⁸⁴ *Ibid.*, p. 349. Basil C. Skinner cite une lettre datée du 17 décembre 1760, dans laquelle l'artiste estime avoir presque terminé le travail sur cette lourde commande, ce qui tendrait à confirmer la date de 1760 pour la réalisation du portrait.

¹⁷⁸⁵ John Owen, *Travels into Different Parts ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 68 (lettre datée du 26 janvier 1792).

CHAP. 10 – ENTRE RÉPULSION ET FASCINATION, DES BRITANNIQUES CONFRONTÉS À LA CATHOLICITÉ DE ROME

Cherchant à identifier les fondements de l'identité britannique qui émerge, selon elle, au cours du « long XVIIIe siècle », Linda Colley commence par insister sur la dimension religieuse : « La centralité absolue du protestantisme dans l'expérience religieuse britannique au cours du XVIIIe siècle et longtemps après est tellement évidente qu'elle a souvent été ignorée¹⁷⁸⁶. » Un peu plus loin, elle ajoute : « Mais à la question : qui étaient les Britanniques, et ont-ils seulement existé, le protestantisme pourrait fournir une réponse à la fois puissante et opérante, peut-être d'ailleurs la seule réponse satisfaisante¹⁷⁸⁷. » En résumé, on pourrait donc affirmer : être britannique, c'était avant tout être protestant, donc ne pas être catholique. Cette définition pose, on le voit d'emblée, la question de l'exclusion des catholiques britanniques et de l'expérience particulière vécue par ces derniers lors de leur séjour romain. La méfiance vis-à-vis du catholicisme fut omniprésente dans le débat politique et largement diffusée au sein de la société ; à partir du moment, vers le milieu du XVIIIe siècle, où la menace d'une restauration des Stuart, une dynastie¹⁷⁸⁸ à la fois catholique et favorable à un modèle monarchique proche de l'absolutisme, sembla s'éloigner, cette méfiance, qui s'apparentait souvent à l'hostilité, commença peu à peu à s'apaiser dans l'esprit des élites britanniques¹⁷⁸⁹.

Il faut connaître ce contexte politique et idéologique pour comprendre l'état d'esprit des Britanniques arrivant à Rome et, parfois, décidant de s'y établir. Quel regard ont-ils porté sur l'Église et la religion catholiques dont la présence à Rome leur semblait parfois obsédante ? Comment ont-ils vécu la découverte des lieux de culte catholiques, si nombreux dans la Ville Éternelle et qui faisaient partie intégrante de leur itinéraire ? Que révèle le ton souvent ironique qu'ils adoptaient dans leurs récits ? Il apparaît que ce regard fut souvent ambivalent, voire ambigu, entre répulsion (pour un système politique volontiers présenté comme autoritaire, pour une religion surtout qui ne leur semblait faite que de superstitions) et fascination (pour les chefs d'œuvre de l'architecture renaissante et baroque, bien entendu, et même pour certains des rituels d'une religion pourtant méprisée). Cette ambivalence des Britanniques vis-à-vis de l'Église

¹⁷⁸⁶ Linda Colley, *Britons ...*, *op. cit.*, p. 19. Ce passage est tiré, il faut le rappeler, du tout premier chapitre de son ouvrage, qui est intitulé « Protestants ».

¹⁷⁸⁷ *Ibid.*, p. 54.

¹⁷⁸⁸ Il faut rappeler également, et ce n'est pas sans intérêt, que les Stuart étaient originaires d'une nation « périphérique » du royaume de Grande-Bretagne : l'Écosse.

¹⁷⁸⁹ *Ibid.*, p. 22.

catholique était d'ailleurs soulignée par Montesquieu dès les années 1720 lorsqu'il déclarait : « Les Anglais viennent à Rome pour voir l'Église de Saint-Pierre, le Pape et le Prétendant¹⁷⁹⁰. »

I. Des conditions de séjour difficiles pour les Britanniques ?

Le séjour à Rome d'un protestant originaire de Grande-Bretagne est, par définition, délicat au vu des relations qu'ont entretenues les Hanovre et la papauté jusqu'au milieu des années 1760 au moins. Et ce, pour plusieurs raisons.

D'une part, les Britanniques de confession protestante, qui sont en situation majoritaire dans leur pays d'origine, se retrouvent en situation de minorité à peine tolérée dans la cité des papes. Ils en sont d'ailleurs bien conscients et cherchent parfois à l'exprimer à travers le filtre de l'ironie, comme le fait par exemple William Fitzgerald lorsqu'il évoque le début de la Semaine Sainte, en avril 1767 : « Demain débutent les grandes célébrations dans les églises. Le Pape doit bénir ses catholiques et nous excommunier, pauvres hérétiques que nous sommes, mais aussi laver les pieds des pèlerins¹⁷⁹¹. » Le terme « hérétique », que William Fitzgerald reprend ici, est celui, il faut s'en souvenir, auquel recourent souvent les curés de paroisse chargés de tenir les états des âmes pour désigner les personnes qui ne sont pas de confession catholique. Quant à l'allusion ironique à l'excommunication qui pèse sur les protestants, elle suggère bien le sentiment très particulier que devaient ressentir des voyageurs originaires d'un pays où la question religieuse, très sensible, avait alimenté les débats politiques depuis plus de deux siècles, provoquant des changements de régime ou de dynastie et divisant profondément la société. Le simple fait de se trouver en présence d'un anglophone de confession catholique, sujet du roi de Grande-Bretagne, semble justifier une mention spécifique dans une lettre (cf. « Un lord, rien de moins, vient de s'installer au-dessus de ma tête, un lord machin ou chose, mais il s'agit en tout cas d'un Irlandais catholique¹⁷⁹². »), ce qui montre bien à quel point ce problème, prenant une dimension à la fois identitaire (qu'est-ce qu'être un vrai Britannique ou, pourrait-on dire, un vrai « Anglais » ?) et politique (peut-on être catholique et loyal à son pays et à son gouvernement ?), est d'une importance cruciale.

D'autre part, les Britanniques de confession protestante semblent avoir régulièrement le sentiment de s'avancer en terrain miné lorsqu'ils conversent avec des catholiques, y compris

¹⁷⁹⁰ Montesquieu, *Voyages*, 1894, vol. I, p. 262.

¹⁷⁹¹ National Library of Ireland, MSS 615 (lettre envoyée à sa mère, Emily, duchesse de Leinster, datée du 15 avril 1767).

¹⁷⁹² Christopher Hervey, *Letters from Portugal ...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 202 (lettre datée du mercredi 27 mai 1761).

lorsque ces derniers sont leurs propres compatriotes. C'est ce dont témoigne par exemple le journal de voyage de James Boswell lorsqu'il évoque une conversation animée avec son cicérone, Colin Morison : « Me suis disputé avec Morison sur le sujet de la religion. Profil bas ; il faut cesser ceci. Aujourd'hui, je jure la *retenue* avec Jacob, et pas un mot sur la religion avec Morison, mais les antiquités¹⁷⁹³. » Même si Boswell se rappelle régulièrement lui-même à l'ordre - en particulier lorsqu'il se hasarde à exprimer son sentiment sur des sujets sensibles tels que la religion et la politique -, on constate ici que les rapports entre Britanniques pouvaient être complexifiés par la question de l'obédience religieuse, introduisant une certaine méfiance, même lorsque ces derniers sont amenés à se fréquenter assidûment dans le cadre de leurs activités « touristiques » ou mondaines.

Ce dernier point soulève d'ailleurs la délicate question des rencontres potentiellement compromettantes que les Britanniques de confession protestante pouvaient faire au cours de leur séjour romain. Parmi ces dernières figurent avant tout les membres du clergé catholique, perçus comme omniprésents au point de contribuer à rendre inintéressante la fréquentation des salons romains. L'un de ces membres a joué un rôle tout particulier : l'abbé Peter Grant (1708-1784) ; ce dernier, outre qu'il dirige la Mission Catholique Écossaise, est longtemps perçu comme un agent de la cause jacobite. S'il a fréquenté beaucoup de Britanniques lors de leur séjour à Rome, bien peu d'entre eux, étrangement, semblent avoir perçu les multiples stratégies dont il usait pour défendre ses convictions politiques et sa position personnelle. L'un des plus lucides, de ce point de vue, fut Samuel Sharp qui présente, au printemps 1766, cet acteur de la scène romaine en l'associant avec le scandale qui a conduit le pape à sanctionner le recteur du *Venerable English College* :

« L'autorité à laquelle je me réfère n'est autre que l'Abbé lui-même, qui [...] se trouve sous le coup d'une sanction pour le rôle qu'il a joué. L'Abbé est un véritablement un Écossais de qualité, résidant à Rome et bien connu de tous les nobles et gentilshommes qui y viennent. [...] Il est fort courtois et toujours heureux de leur donner des informations, et il est pleinement qualifié pour donner à un étranger toutes les lumières dont un homme curieux peut avoir besoin concernant la Rome ancienne comme la Rome moderne ; en même temps, il ne demande jamais la moindre gratification pécuniaire¹⁷⁹⁴. »

Sans doute le contexte particulier dans lequel Samuel Sharp a fait la connaissance de l'abbé Grant explique-t-il sa clairvoyance sur ce personnage. Tel ne fut pas le cas, c'est le moins que l'on puisse dire, de nombre de ses compatriotes qui eurent recours aux services de l'abbé pour se faire introduire dans la bonne société romaine ou acquérir certaines œuvres d'art. Le cas de

¹⁷⁹³ Boswell on the Grand Tour ..., *op. cit.*, p. 63 (entrée datée du lundi 1^{er} avril 1765, au début de la Semaine Sainte).

¹⁷⁹⁴ Samuel Sharp, *Letters* ..., *op. cit.*, pp. 219-220 (lettre datée du 14 avril 1766). Le nom de l'abbé est effacé du texte de la lettre, mais il est très facilement identifiable. Son portrait s'étend d'ailleurs sur presque 4 pages.

Robert Adam a déjà été évoqué. Rappelons tout de même qu'il considérait Peter Grant comme « le meilleur des jacobites, le meilleur des catholiques, le meilleur ami et l'homme du plus grand mérite que l'on ait jamais vu en Europe, nous sommes deux frères, il est constamment avec moi, quatre ou cinq heures d'affilée [...] »¹⁷⁹⁵. » Bien qu'il ait reconnu, dans une autre lettre, qu'il se gardait de parler religion avec l'abbé Grant¹⁷⁹⁶, il semble que Robert Adam n'ait pas compris ou n'ait pas voulu voir à quel point une telle amitié pouvait se révéler dangereuse pour lui, risquant même de le discréditer auprès de certains futurs commanditaires. Faut-il conclure, comme le fait Roderick Graham (cf. « Robert ignorait probablement que [...] le gouvernement britannique gardait un œil attentif sur les personnes comme l'abbé, de même que sur les visiteurs avec lesquels les jacobites exilés nouaient une amitié.¹⁷⁹⁷ »), à la naïveté du jeune architecte ou penser qu'il s'est laissé influencer par leur commune origine écossaise et la possibilité qu'il entrevoyait de construire à Rome un réseau de futurs clients grâce à l'entregent de son nouvel ami ? Sa mère, en tout cas, semble avoir nourri quelques inquiétudes quant à cette relation¹⁷⁹⁸. S'il s'est laissé abuser, il ne fut pas le seul, loin de là. L'abbé Grant avait suffisamment de relations et d'habileté pour s'informer à l'avance sur l'arrivée prochaine des voyageurs du Grand Tour, se présenter rapidement à eux et leur offrir ses services. L'un des cas sur lesquels nous possédons une source directe, à travers la correspondance entretenue par Peter Grant, est celui de William Weddell : « Le premier¹⁷⁹⁹ est arrivé à la veille de Noël et je les¹⁸⁰⁰ ai immédiatement mis en relation avec les personnes les plus intéressantes et les plus courtoises ici¹⁸⁰¹. » On peut s'étonner là aussi que William Weddell, dans la position délicate qui était alors la sienne (faire un Grand Tour dans le but de s'anoblir symboliquement et de s'intégrer à l'aristocratie établie), n'ait pas fait preuve d'une plus grande circonspection, d'autant qu'étant anglais, il n'avait pas de raison d'éprouver une sympathie particulière pour un Écossais d'obédience jacobite. Sans doute faut-il en conclure que l'habileté dont l'abbé Grant savait faire preuve pour entretenir son large réseau et sa serviabilité en faisaient un interlocuteur commode pour des nombreux Britanniques, indépendamment de leurs opinions politiques ou religieuses.

¹⁷⁹⁵ National Records of Scotland, NAS GD18/4766 (lettre de Robert Adam à sa sœur Margaret, datée du 5 mars 1755).

¹⁷⁹⁶ National Records of Scotland, NAS GD18/4773 (lettre de Robert Adam à sa sœur Nelly, datée du 24 mai 1755).

¹⁷⁹⁷ Roderick Graham, *Arbiter of Elegance. A Biography of Robert Adam*, Édimbourg, Birlinn, 2009, p. 78.

¹⁷⁹⁸ Ranald McInnes, « Robert Adam. 'My Mother's Dear British Boy' », in Ranald McInnes, Kieran German et Lesley Graham, sous la dir. de, *Living with Jacobitism, 1690-1788. The Three Kingdoms and Beyond*, Londres et New York, Routledge, 2014, pp. 173-184.

¹⁷⁹⁹ Il s'agit de William Weddell.

¹⁸⁰⁰ Le pluriel désigné ici William Weddell ainsi que son ami et compagnon de voyage, William Palgrave.

¹⁸⁰¹ National Records of Scotland, Seafeld Papers, MSS GD248/99/3 (lettre de Peter Grant à James Grant, datée du 9 mars 1765).

On ne peut, en tout cas, sous-estimer la prégnance des soupçons qu'éprouvaient un certain nombre de Britanniques de confession protestante quant au dessein que pourraient nourrir les catholiques de tenter de les convertir. Ces soupçons donnent d'ailleurs lieu à certaines anecdotes plus ou moins savoureuses qui, si elles sont destinées avant tout à divertir le futur lecteur, peuvent aussi témoigner d'une angoisse latente chez le rédacteur ou la rédactrice. Christopher Hervey, par exemple, écrit :

« Lorsqu'il était à Rome, il eut le plaisir de se trouver dans les bonnes grâces de la plus jolie dame qui vécut alors dans cette ville. [...] Pour vous faire comprendre quel habile prétexte les dames romaines trouvent pour parler d'amour à un gentilhomme anglais, on raconte que la marquise Gabriele a montré toute son affection à M. Steavens dans le but de le convertir à la religion catholique romaine¹⁸⁰². »

Pour se convaincre que cette préoccupation était bien réelle et récurrente pour les Britanniques, il suffit de faire référence à une lettre d'Anna Miller, qui ne se signale pourtant pas par un anticatholicisme virulent, dans laquelle elle mentionne la présence à Rome d'une « dame britannique, originaire de Calédonie, qui a renoncé à ses *erreurs protestantes*¹⁸⁰³ ».

II. Les États de l'Église : un double inversé de la Grande-Bretagne ?

L'un des objectifs du Grand Tour, on l'a vu, est de permettre aux jeunes aristocrates britanniques d'observer les différents types de systèmes politiques existant en Europe afin de mieux en connaître les rouages et les particularités, mais aussi de les comparer au système britannique. La comparaison, dans la plupart des cas, et plus encore dans celui des États de l'Église, tourne à l'avantage de la monarchie parlementaire qui est en train de se mettre en place en Grande-Bretagne.

1) *Sur le plan des pratiques*

À Rome, ce qui ne manque pas de susciter l'étonnement des voyageurs britanniques est d'abord l'omniprésence du clergé catholique. John Owen, par exemple, note en janvier 1792 : « En effet le clergé est très présent à tous les niveaux de l'État ; ses membres sont nobles, ou apparentés à la noblesse, et leur maison comprend tant de plébéiens qui dépendent d'eux que si

¹⁸⁰² Christopher Hervey, *Letters from Portugal ...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 280 (lettre datée du dimanche 14 juin 1761).

¹⁸⁰³ Anna Miller, *Letters from Italy ...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 1 (lettre datée du 4 avril 1771). La « Calédonie » fait référence à l'Écosse ; l'expression « erreurs protestantes » est en italique dans le texte d'origine.

l'on considère l'Église en tant qu'organisation, [...] elle comprend en fait la totalité de la population de Rome¹⁸⁰⁴. »

a. Pratiques politiques

Outre les préjugés sur la papauté qu'ils véhiculent à leur arrivée à Rome, c'est en prenant systématiquement comme point de référence leur système politique que les Britanniques observent et décrivent celui des États de l'Église. Qu'il s'agisse de l'évocation de l'action des différents papes ou de la manière dont les États de l'Église sont gouvernés, on est tenté à première vue d'insister sur la condamnation dont ils font l'objet dans les sources étudiées. Une analyse plus approfondie montre cependant que ce regard est plus ambigu qu'il n'y paraît. D'une manière générale, le gouvernement pontifical est présenté comme un régime politique autoritaire, voire absolutiste, ce qui ne peut manquer de heurter les sujets d'un monarque dont les pouvoirs sont de plus en plus limités face aux prérogatives du Parlement et de son gouvernement. Ainsi Benjamin Hobhouse écrit-il, à la fin de l'année 1784 : « Les cardinaux avaient autrefois le pouvoir de limiter l'autorité temporelle du pape, mais peu à peu cette dernière est devenue absolue. Il ne convoque jamais de parlements ni de conseils, et s'il est d'un caractère ferme peut ne suivre aucune autre volonté que la sienne. Ceci dit, le pape étant en général d'un âge avancé, les cardinaux agissent pratiquement à leur guise¹⁸⁰⁵. » Peter Beckford confirme cette analyse en précisant : « L'union du pouvoir temporel et de l'autorité spirituelle rend la puissance du pape plus absolue que celle de tout autre souverain. Il n'a ni Sénat ni Parlement, et bien qu'il emploie à son service les cardinaux il n'est pas obligé de les consulter. » On voit dans ces deux passages à quel point ce système politique s'oppose à celui dont les Britanniques sont si fiers : absence de séparation des pouvoirs (alors qu'il s'agit de l'un des fondements essentiels du parlementarisme britannique en gestation depuis la fin du XVIIe siècle), absence donc d'un Parlement dont le rôle est précisément de jouer le rôle de contre-pouvoir face à la prérogative monarchique, arbitraire de la décision papale. La monarchie pontificale n'apparaît tempérée que par l'une de ses caractéristiques : le fait qu'elle se transforme souvent en gérontocratie. Encore ce dernier aspect doit-il être tempéré puisque Pie

¹⁸⁰⁴ John Owen, *Travels into Different Parts ...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 36-37 (lettre datée du 6 janvier 1792). On aura noté au passage l'emploi plus ou moins opportun du vocabulaire romanisant (cf. « plébéen ») pour qualifier une grande partie de la population romaine.

¹⁸⁰⁵ Benjamin Hobhouse, *Remarks on several Parts of France, Italy, & in the Years 1783, 1784, 1785, 1796*, p. 218.

VI, qui est au pouvoir au moment où écrit Benjamin Hobhouse, était âgé de 58 ans lors de son élection, ce qui lui a permis de connaître un long règne.

Un autre aspect de la critique du gouvernement pontifical, qui peut apparaître essentiel pour un Britannique, est la question du fonctionnement de son système judiciaire. John Moore décrit, dans ses souvenirs de voyage, la manière dont sont punis les coupables de délits ou de crimes, ce qui lui donne l'occasion de souligner le caractère à la fois cruel et arbitraire de ce système :

« Les vols et les crimes qui ne sont pas des crimes de sang sont punis, à Rome et dans quelques autres villes d'Italie, d'emprisonnement ou du châtement qu'on appelle la Corde. Ce dernier est appliqué dans la rue. [...] Il s'agit d'un châtement cruel et injuste et beaucoup trop laissé à la discrétion de ceux qui supervisent l'exécution, de manière à la rendre plus ou moins sévère en fonction de leur inclination¹⁸⁰⁶. »

Moore, il faut s'en souvenir pour mieux comprendre le regard qu'il porte sur ce spectacle, vient d'un pays où le système judiciaire est fondé, depuis presque un siècle, sur l'*Habeas Corpus* qui vise précisément à bannir toute forme d'arbitraire et d'injustice dans la pratique de la justice ; cette expérience n'a pu que le conforter, comme ce fut sans doute le cas pour ses lecteurs, dans sa conviction de la supériorité du système britannique.

Cette condamnation n'empêche pas les voyageurs britanniques de subir une certaine fascination face aux « cérémonies de l'information » dont use le pouvoir pontifical afin de conforter son emprise sur ses sujets. L'un des meilleurs exemples est la description de la cérémonie du *possesso* qui marque le début officiel du règne d'un nouveau pape. John Moore, qui se trouve à Rome peu de temps après l'élection du pape Pie VI, eut l'occasion d'assister à ce parcours rituel à travers la Ville Éternelle :

« Elle équivaut au couronnement en Angleterre ou au sacre à Reims. À cette occasion, le Pape se rend à la Basilique de Saint-Jean-de-Latran, et, comme le dit cette expression, en prend possession. [...] Lorsqu'il en a pris possession, il *doit* être le véritable chef de l'Église chrétienne, et le vice régent du Christ sur terre. De Saint-Jean-de-Latran il se dirige ensuite vers le Capitole et reçoit les clés de cette forteresse ; à la suite de quoi il devient également manifeste qu'en tant que prince terrestre, il devrait, comme les anciens possesseurs du Capitole, exercer sa suprématie sur tous les rois¹⁸⁰⁷. »

Si le docteur Moore commence par esquisser un parallèle entre la monarchie britannique et la monarchie pontificale, il s'en éloigne assez rapidement pour souligner ce qui lui apparaît sans doute comme la prérogative la plus exorbitante de cette dernière, à savoir son caractère théocratique. Cette prétention peut sembler d'autant plus discutable que la papauté, au cours de la seconde moitié du XVIIIe siècle, a fort peu de moyens concrets pour imposer la suprématie qu'elle invoque aux autres souverains européens ; sa fragilité face aux troupes françaises, à la fin des années 1790, ne l'a que trop bien montré. On note, au passage, le recours à la

¹⁸⁰⁶ John Moore, *A View ...*, *op. cit.*, vol. 1, pp. 474-475.

¹⁸⁰⁷ *Ibid.*, vol. 1, pp. 404-405. Le verbe « doit » est mis en italique dans le texte.

« métaphore romaine » qui suggère la fascination ambiguë que cette cérémonie a pu provoquer chez John Moore puisque le pape s’y présente également comme le successeur des empereurs romains. Il s’agit en tout cas d’une mise en scène dont il est l’un des spectateurs, ce qu’il assume en déclarant : « Le Prince Giustiniani nous a procuré une place au domicile du Sénateur, sur le Capitole, d’où nous pûmes assister à la procession de manière très avantageuse¹⁸⁰⁸. » Cette modalisation lui permet sans doute de mettre à distance un rituel auquel il ne fait qu’assister sans y participer tout à fait, mais ce type de posture ne résiste que partiellement à l’analyse, on le verra plus loin.

b. Pratiques économiques

Sur le plan économique, certains voyageurs britanniques insistent volontiers sur le faible dynamisme de Rome et de ses environs, au point, comme ils le soulignent parfois, que l’argent qu’ils y dépensent constituerait une ressource vitale pour l’économie de la ville. Samuel Sharp écrivait ainsi en octobre 1765 :

« Je ne peux m’empêcher de noter ici que l’orgueil de la Rome moderne est la cause même de sa misère : elle aime à se vanter de l’or et de l’argent qui pourrissent dans ses églises ; mais si cet or et cet argent avaient librement circulé dans le pays, ils auraient stimulé le commerce et permis à des milliers de personnes, qui meurent désormais de faim dans l’indigence la plus totale, d’accéder à la propriété¹⁸⁰⁹. »

C’est bien l’incurie du gouvernement pontifical liée à la dilapidation des ressources financières de l’État qui est ici mise en cause ; Samuel Sharp, il faut d’ailleurs le noter, est loin d’être le seul voyageur à souligner la pauvreté des habitants de Rome et surtout de la « Campagne » environnante. Thomas Watkins fait un constat très similaire en 1787, soit un peu plus de vingt ans après lui, lorsqu’il écrit : « Les terroirs riches, sur lesquels vivaient des milliers de personnes mais ne sont désormais plus cultivés, sont de tristes exemples de ce terrible gouvernement [...]»¹⁸¹⁰. » Le raisonnement du docteur Sharp s’explique sans doute par la fierté d’un Britannique dont le pays connaît alors, par contraste, une rapide croissance économique basée sur la production de biens et sur les échanges. La conséquence de cette politique économique (ou de cette absence de véritable politique économique) serait le faible dynamisme démographique des États pontificaux, ce qui ne pouvait, en retour, qu’entretenir le cercle vicieux de la stagnation :

¹⁸⁰⁸ *Ibid.*, vol. 1, p. 405.

¹⁸⁰⁹ *Ibid.*, pp. 61-62.

¹⁸¹⁰ Thomas Watkins, *Travels through Switzerland, Italy, Sicily, the Greek Islands to Constantinople, through Parts of Greece, Ragusa, and the Dalmatian Isles*, 1792, vol. 1, p. 392.

« Mais cet État ne contient qu'une faible population, et une grande partie de son sol n'est pas cultivé ; ses sujets sont terriblement pauvres et oisifs, car ils n'ont pas assez de manufactures ou d'activités pour les employer, ce qui peut être décrit comme le véritable génie de la religion catholique romaine, qui apparaît ici dans toute sa perfection. [...] Les nombreux hospices qui sont construits partout ne peuvent qu'encourager la population à rester oisive au lieu de la mettre au travail, sans oublier les richesses prodigieuses qui se trouvent dans les églises, et ne sont donc pas utilisées, ainsi que la multitude de fêtes religieuses au cours desquelles le commerce et les affaires sont interdits¹⁸¹¹. »

La démarche de John Northall apparaît assez claire : mettre à nu, devant ses lecteurs, l'absence de logique qui préside à la gouvernance économique des États pontificaux et le cumul de facteurs nocifs à la croissance : une population peu nombreuse et pauvre ne peut fournir ni une main d'œuvre ni des consommateurs susceptibles de stimuler cette dernière. Quant à la dernière phrase, elle montre l'influence des idées nouvelles sur les élites britanniques aux yeux desquelles seules l'incitation au travail et la libération de l'esprit d'entreprise peuvent enrichir une société et réduire la pauvreté. L'oisiveté, officiellement encouragée par le gouvernement pontifical, serait dès lors l'une des principales raisons du faible dynamisme économique. C'est bien une « grille de lecture » à la fois britannique et éclairée qui est appliquée ici à l'analyse économique et sociale des États de l'Église. Le thème de l'oisiveté de la population romaine, conséquence directe de l'emprise qu'exerce sur elle l'Église catholique, revient d'ailleurs dans plusieurs témoignages et apparaît comme une aberration, surtout dans une ville qui dépend autant des voyageurs : « Pendant plusieurs jours après mon arrivée, je n'ai pu recourir aux services d'aucun artisan – les jours consacrés à la dévotion, les jeûnes et les fêtes religieuses les accablaient tant que leurs activités en subissaient une interruption fatale¹⁸¹². »

C'est donc l'exploitation financière des fidèles de l'ensemble de la chrétienté catholique qui apparaît alors, à lire certains récits, comme la seule solution dont dispose le gouvernement pontifical pour se procurer des ressources régulières : « Les revenus que ces moines tirent des pays catholiques romains équivalent à 20 millions de livres sterling par an, sans compter les profits occasionnels qui sont tirés de dons et le trésor que le peuple, à qui l'on enseigne que son salut dépend de ce type de largesse, offre à l'Église¹⁸¹³. » Sans doute est-il fait allusion, dans ce cas, à la fiscalité ecclésiastique qui pèse sur les fidèles.

L'économie des États de l'Église serait donc, selon ce diagnostic, basée sur une double rente : une rente religieuse traditionnelle, d'une part, et la nouvelle rente proto-touristique d'autre part.

¹⁸¹¹ John Northall, *Travels through Italy*, 1766, p. 118.

¹⁸¹² John Owen, *Travels into Different Parts ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 34 (lettre datée du 6 janvier 1792, mais l'auteur s'y réfère en réalité au début du mois précédent, puisqu'il est arrivé à Rome le 7 décembre 1791).

¹⁸¹³ John Northall, *Travels ...*, *op. cit.*, p. 115. L'auteur décrit la situation qu'il dit avoir observée au cours de son voyage d'Italie qui eut lieu en 1752-1753.

L'idée, formulée ici de manière volontairement anachronique, d'une rente religieuse est attestée par le témoignage de John Moore qui, arrivant à Rome en décembre 1775, donc au terme d'une année jubilaire, souligne complaisamment les bénéfices financiers que la papauté compte selon lui tirer de l'exploitation de l'événement : « Celui-ci attira à Rome un grand nombre de riches pécheurs, et la circulation extraordinaire d'argent qu'il occasionna fut ressentie de manière positive dans l'ensemble des États du Pape¹⁸¹⁴. » Quant à la rente « proto-touristique », on constate que les voyageurs britanniques eux-mêmes en étaient conscients, ce qui pouvait influencer leur regard sur la ville et ses habitants : « Je vous ai parlé du fait que certains Italiens ont bien conscience de ce que leur pays bénéficie des importantes sommes d'argent que les Anglais dépensent chez eux¹⁸¹⁵. »

2) *Sur le plan des valeurs*

L'idéologie dominante, en Grande-Bretagne, est, depuis la fin du XVIIe siècle, le libéralisme. Ce dernier est fondé non seulement sur la séparation des pouvoirs mais aussi sur la garantie des libertés civiles et de l'égalité en droits pour tous les individus. Les relations de voyage britanniques cherchent donc à souligner, par contraste, combien les valeurs qui constituent le soubassement idéologique du gouvernement pontifical sont réactionnaires. On peut évoquer tout d'abord le fait que les Britanniques dénoncent régulièrement la chape de plomb que fait peser l'Église sur la société romaine, limitant par-là même la liberté d'opinion et d'expression. La censure que le gouvernement pontifical tente d'imposer alimente en effet le procès en obscurantisme qui lui est souvent fait :

« La congrégation de l'Index et le tribunal de l'Inquisition méritent une place de choix sur la liste des critiques. La congrégation de l'Index délibère pour décider quelles publications doivent être soustraites à la vue des fidèles. Ces œuvres, dont la lecture est prohibée, sont consignées dans un ouvrage appelé l'Index. Il représente un volume in-octavo imprimé en caractères fins, et vous serez surpris d'apprendre que jusqu'à récemment tous les traités en faveur de la rotation de la Terre étaient au nombre des ouvrages que tout bon catholique devait considérer avec horreur. Cet acte de clémence ne fut pas, néanmoins, obtenu sans des sollicitations pressantes de la part des personnes de culture¹⁸¹⁶. »

On imagine aisément combien ces propos, dans un ouvrage destiné à être publié, ont pu conforter les lecteurs dans leur mépris d'une papauté qui, non contente d'interdire toute liberté d'expression, s'oppose au progrès scientifique qui constituait alors l'un des principaux facteurs

¹⁸¹⁴ John Moore, *A View ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 37.

¹⁸¹⁵ Samuel Sharp, *Letters ...*, *op. cit.*, p. 207 (lettre datée du 7 avril 1766).

¹⁸¹⁶ Benjamin Hobhouse, *Remarks on several Parts ...*, *op. cit.*, pp. 221-222.

de la croissance économique britannique. Le gouvernement pontifical apparaît bel et bien comme contraire, dans ses valeurs et son fonctionnement, aux idées des Lumières.

Une autre situation qui a pu choquer certains voyageurs est celle des minorités religieuses, à laquelle un protestant n'a pu qu'être sensible, en particulier celle de la minorité juive. Nous disposons, à ce sujet, du témoignage de Christopher Hervey qui séjourne à Rome à deux reprises entre décembre 1760 et juillet 1761¹⁸¹⁷ :

« Le Ghetto est le nom du lieu où vivent les Juifs à Rome, et dans beaucoup d'autres villes d'Italie. Il s'agit d'un quartier de la ville qui est fermé par un mur, et au sein duquel ils sont contraints de vivre. Ils peuvent éventuellement en sortir et aller par la ville dans la journée, mais les portes de ce quartier réservé sont fermées au crépuscule, et ils y sont enfermés jusqu'à l'aube. [...] Quelle pauvre nation infortunée que celle des Juifs ! Je les plains de vivre dans cette sorte de pays¹⁸¹⁸. »

Dans le cas présent, c'est le caractère discriminatoire du traitement de la minorité juive, donc l'inégalité flagrante dont elle est victime, qui semble choquer Christopher Hervey. On peut se demander s'il ne s'agit pas ici d'une volonté systématique de condamner le gouvernement pontifical, sachant que les minorités religieuses en Grande-Bretagne (et, en particulier, les catholiques) ne bénéficiaient pas à cette époque d'une totale égalité civile avec la majorité protestante. Ce même Christopher Hervey exprimait d'ailleurs le mépris que lui inspirait l'Église catholique en utilisant, pour la désigner, l'adjectif « Romish »¹⁸¹⁹ (plutôt que « Roman ») que l'on pourrait rendre en français par l'adjectif « papiste », bien que la connotation ne soit pas tout à fait la même. Il n'est d'ailleurs pas le seul à employer ce qualificatif péjoratif qui était assez courant dans les écrits des décennies médianes du siècle, avant de se raréfier progressivement.

3) *Fonction pontificale, personnalité du pape*

Si le gouvernement pontifical est condamné par principe, ce n'est pas nécessairement le cas de la personne qui l'incarne. Cette dernière, il faut le préciser, fait souvent l'objet d'un jugement plus nuancé, voire laudateur comme on l'a vu au sujet des papes qui, à partir du milieu du siècle, mènent une politique de préservation et d'exposition au public du patrimoine antique. En réalité, il apparaît que ce jugement dépend de celui ou de celle qui le porte et de la période à laquelle il est porté, la date de 1766 marquant un tournant.

¹⁸¹⁷ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 489.

¹⁸¹⁸ Christopher Hervey, *Letters from Portugal, Spain ...*, *op. cit.*, vol. 3, pp. 189-190.

¹⁸¹⁹ *Ibid.*, vol. 3, p. 286.

Un premier témoignage éclairant à cet égard est celui de Samuel Sharp qui visite Rome à l'automne 1765 puis au printemps 1766. À l'occasion de l'une des célébrations des fêtes de Pâques, il déclare : « J'aurais dû vous dire qu'aucun *Anglais* ne s'est présenté au Pape, et je pense d'ailleurs qu'il ne serait pas convenable pour un protestant de faire un geste aussi public, ne serait-ce d'ailleurs que pour éviter de s'exposer au risque d'offenser les catholiques rigides qui n'y verraient probablement que la volonté, pour un hérétique, de se moquer ou de tourner en ridicule¹⁸²⁰. » Deux enseignements peuvent être tirés de ce commentaire. Le premier est le fait que Samuel Sharp, comme beaucoup de Britanniques de son époque, conçoit catholiques et protestants comme deux groupes radicalement différents par leur conception et leur pratique de la religion, une différence qui apparaît ici irréductible puisque le terme « hérétiques » qu'il utilise pour désigner le groupe, minoritaire dans ce contexte particulier, auquel il appartient est celui qu'utilisait alors le clergé catholique. Le second est le fait que le jugement porté ici anonymise le pape, le considérant avant tout à travers le prisme de sa fonction. Or l'année 1766 est une année-charnière puisque la papauté décide alors de ne pas accorder à Charles Edward Stuart, le « Jeune Prétendant », la même reconnaissance officielle que celle dont avait bénéficié jusque-là son père, qui venait de mourir. Sans doute Samuel Sharp reste-t-il « prisonnier » d'un ancien schéma mental qui consiste à considérer l'Église catholique et son chef, en tant que soutien de la dynastie Stuart, comme une menace pour la stabilité politique et géopolitique de la Grande-Bretagne.

La période qui suit montre que les papes successifs sont observés avec une plus grande neutralité, voire une plus grande bienveillance par les voyageurs britanniques, surtout lorsque ces derniers appartiennent aux élites. Cet apaisement reflète la « détente » qui a également marqué les relations entre la Grande-Bretagne des Hanovre et le Saint-Siège. L'un des témoignages de cette évolution nous est fourni par le récit de Lady Anna Miller, au printemps 1771. Évoquant une aristocrate romaine d'origine anglaise qui avait abjuré le protestantisme et accueillait volontiers ses compatriotes lors de leur passage à Rome, elle écrit ainsi :

« Elle fut assez courtoise pour prêter le théâtre privé qui se trouvait dans son palais aux Anglais, qui y donnèrent un concert de qualité et une collation ; de nombreux membres de la noblesse romaine étaient présents, et le Pape aurait autorisé les Anglais à danser, mais ces derniers, par délicatesse, puisque la permission dont ils bénéficiaient ne concernaient que les seuls étrangers, décidèrent de ne pas abuser de sa politesse¹⁸²¹. »

Outre la dimension chronologique (les Britanniques semblent avoir compris que la papauté n'est plus l'ennemie du gouvernement britannique), on ne peut pas occulter, pour mieux

¹⁸²⁰ Samuel Sharp, *Letters ...*, *op. cit.*, p. 194 (lettre datée du 23 mars 1766).

¹⁸²¹ Anna Miller, *Letters from Italy ...*, *op. cit.*, vol. 3, pp. 1-2 (lettre datée du 4 avril 1771).

comparer ce point de vue avec celui de Samuel Sharp, la dimension sociale : Anna Miller fait ici écho aux autres témoignages d'aristocrates britanniques qui considèrent comme un véritable honneur d'être présentés au pape lors de leur séjour à Rome ; cette présentation s'est d'ailleurs progressivement banalisée (qu'on se rappelle, à ce sujet, le témoignage de John Moore qui évoque une scène de ce type au début de l'année 1776) au point de devenir habituelle pour les jeunes aristocrates du Grand Tour dans les trois dernières décennies du siècle. Samuel Sharp, quant à lui, reflète sans doute un point de vue qui dominait alors au sein de la société britannique et se caractérisait par une méfiance quasi-instinctive vis-à-vis des catholiques, considérés comme de mauvais Britanniques.

Le portrait du pape, régulièrement aperçu ou même rencontré par les voyageurs privilégiés, fait, quoi qu'il en soit, partie des lieux communs de la relation de voyage. Cet exercice est souvent révélateur des préjugés dont ne peuvent tout à fait se départir leurs auteurs, comme le montre la description faite par Adam Walker en 1787 : « Ce jour, en entrant à Saint-Jean-de-Latran, nous vîmes un grand nombre de soldats et, à notre grande surprise, le Pape lui-même agenouillé devant les têtes de Saint Pierre et de Saint Paul qui étaient exposées (deux bustes au sein desquels on dit que sont enfermés les crânes des deux saints) ; il semblait très dévot, et dans un état d'adoration totale¹⁸²². » Dans le cas présent, c'est la sincérité apparente de la foi du souverain pontife qui semble étonner l'observateur, sans doute convaincu que la religion catholique ne peut être fondée sur une foi authentique ; il faut, par ailleurs, se souvenir des commentaires récurrents comparant les célébrations religieuses à des spectacles, donc à des célébrations au cours desquels la ferveur serait jouée et non ressentie. Cet étonnement face à ce qui apparaît, de la part du souverain pontife, comme la manifestation d'une piété sincère revient assez régulièrement sous la plume des anciens voyageurs, ce qui révèle la prégnance des préjugés à l'encontre du chef d'une Église volontiers brocardée en Grande-Bretagne :

« Je me trouvais par hasard, récemment, dans l'église de Saint-Pierre, presque seul ; alors que je me déplaçais de chapelle en chapelle, le Pape entra avec un entourage très réduit ; quand il se trouva devant la statue de Saint-Pierre, il ne se contenta pas de s'incliner, ce qui est la marque habituelle du respect que l'on témoigne à cette image, ni de s'agenouiller, ce que feraient les personnes les plus zélées, ou d'embrasser son pied, ce que je pensais jusqu'ici être la manifestation de la dévotion la plus profonde ; il s'inclina, s'agenouilla, embrassa le pied, et frotta ensuite son front et son visage entier, avec toutes les marques de l'humilité, de la ferveur et de l'adoration, sur le piédestal sacré. [...] Cette manifestation peu commune de zèle dans la personne du Pape, que l'on ne peut imputer à l'hypocrisie ou à la politique, [...] a donné une meilleure idée de la force de sa foi que de celle de son entendement¹⁸²³. »

¹⁸²² Adam Walker, *Ideas, suggested on the Spot ...*, *op. cit.*, p. 249. La scène décrite daterait du 1^{er} septembre 1787. Il s'agit donc du pape Pie VI.

¹⁸²³ John Moore, *A View of Society ...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 34-35.

C'est un jugement mitigé que semble porter en réalité le docteur Moore sur le pape Pie VI qui est alors dans les premiers mois de son pontificat. S'il lui concède, d'une part, la sincérité de sa foi et de sa démarche, ce qui peut apparaître comme normal de la part du chef de l'Église catholique (mais pas forcément d'un point de vue britannique, d'où l'emploi de la formule concessive « peu commune »), il ne peut s'empêcher, d'autre part, de souligner la naïveté de cette foi et ce qui la distingue de la foi protestante (l'adoration manifestée à la représentation d'un saint, par exemple). De même, on croit comprendre que l'« hypocrisie » est associée, dans l'esprit de ses compatriotes, à la manifestation de la piété catholique (John Owen, quant à lui, évoquait en 1792 une « imposture catholique¹⁸²⁴ »). En somme, le portrait que font nombre de voyageurs britanniques du pape en dit souvent autant sur ce dernier que sur leurs propres préjugés. Il n'est pas sûr que le séjour romain ait beaucoup contribué à affaiblir ces derniers.

III. L'ambivalence du regard porté sur les cérémonies et les rites du catholicisme romain

Lorsqu'on aborde les témoignages portant sur le culte catholique en lui-même, et les commentaires volontiers désobligeants qu'il suscite de la part des observateurs, il faut se souvenir que ces derniers ont été conditionnés par le discours dominant qui est tenu sur cette religion dans leur pays d'origine, mais aussi par la lecture d'ouvrages ouvertement anticatholiques tels que le *Nouveau voyage d'Italie, fait en l'année 1688* publié par Maximilien Misson en 1691, et traduit en anglais dès 1695. Pierre Chessex rappelle que ce guide connut un grand succès éditorial en Grande-Bretagne dans les décennies suivant sa parution (cinq éditions entre 1695 et 1739) et exerça une influence importante sur plusieurs générations de voyageurs, dont Edward Gibbon, qui écrivirent ensuite leur récit de voyage en Italie ; selon lui, c'est le *Voyage en Italie* publié en 1769 par Jérôme de La Lande qui « remplaça » le Misson à partir du début des années 1770 (comme en témoignent, d'ailleurs, les récits d'Anna Miller ou de James Edward Smith) et joua un rôle analogue au cours des trois dernières décennies du siècle¹⁸²⁵. Paolo Carile, quant à lui, analyse la démarche de Misson en rappelant qu'il se fonde sur l'adhésion des protestants à une conception rationaliste du champ religieux¹⁸²⁶, conduisant ces

¹⁸²⁴ John Owen, *Travels into Different Parts ...*, op. cit., vol. 2, p. 65. Lettre datée du 18 janvier 1792.

¹⁸²⁵ Pierre Chessex, « Grand Tour », in Michel Delon, sous la dir. de, *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 2007, p. 601.

¹⁸²⁶ Paolo Carile, *Écritures de l'ailleurs. Négociants, émigrés, missionnaires et galériens*, Paris, L'Harmattan, 2019, p. 225 (le chap. 15 de l'ouvrage, pp. 223-233, s'intitule : « Une remise en question du mythe de l'Italie : Le Grand Tour de Misson »).

derniers à porter, en conséquence, un regard critique sur l'Église catholique en tant qu'institution, sur certains de ses dogmes ainsi que sur ses rites. Il emploie donc dans son ouvrage un ton ironique pour décrire certaines pratiques catholiques. Ainsi évoque-t-il, au début de son séjour romain, une cérémonie à laquelle il eut l'occasion d'assister : « Deux jours après notre retour de Naples, nous vîmes une assez agréable cérémonie, que j'ai envie de vous représenter. Une Congrégation de soixante gentilshommes assemble volontairement un fonds pour marier, ou pour encloître, tous les ans trois cent cinquante filles¹⁸²⁷. » Il décrit ensuite par le menu la cérémonie au cours de laquelle les jeunes filles doivent exprimer leur choix de se marier ou de prendre le voile (la somme reçue, indique-t-il, est deux fois plus élevée dans ce dernier cas), avant de conclure : « Des trois cent cinquante, il n'y en eut que trente-deux qui aient voulu faire le mieux de Saint Paul. Les trois cent dix-huit autres se sont contentées de faire le bien : elles ont mieux aimé *maritarsi* que *monacarsi*¹⁸²⁸. » Ce type de récit, tout comme l'évocation du culte des reliques (cf. « Si vous voulez des reliques, je vous en fournirai quelques-unes des plus curieuses [...]»¹⁸²⁹) ou le long récit attaché à la légende de la papesse Jeanne¹⁸³⁰, n'ont pu que conforter un lecteur protestant dans sa conviction que la religion catholique est au mieux ridicule, et au pire, dangereuse, influençant du même coup leur regard sur ces rites ainsi que leur manière de les décrire.

Les grands événements du calendrier liturgique de l'Église catholique (célébrations de Noël, Semaine Sainte) constituent, quoi qu'il en soit, des repères pour les voyageurs britanniques qui organisent en grande partie leur itinéraire italien en tenant compte de ces manifestations. C'est le cas de Samuel Sharp, par exemple, qui écrit en mars 1766 : « Nous nous proposons de partir rapidement pour Rome, afin d'y voir les cérémonies ou, comme on les nomme dans ce pays-ci, les célébrations de la Semaine Sainte¹⁸³¹. » Après y avoir assisté, il conclut d'ailleurs, à l'intention de son correspondant (et, sans doute, de ses futurs lecteurs) : « [...] pourtant ces choses valent la peine d'être vues au moins une fois, et si l'on devait choisir un mois de l'année à passer à Rome, je recommanderais celui au cours duquel est organisée la Semaine Sainte¹⁸³². » Lucas Pepys, quant à lui, avoue bien volontiers à son frère que ce sont les célébrations de Noël qui conditionnent son itinéraire italien : « Nous nous sommes hâtés pour arriver à Rome à temps

¹⁸²⁷ Maximilien Misson, *Nouveau voyage d'Italie fait en l'année 1688*, 1698 (2^{ème} édition), t. 2, p. 121.

¹⁸²⁸ *Ibid.*, p. 122-123.

¹⁸²⁹ *Ibid.*, p. 148.

¹⁸³⁰ *Ibid.*, pp. 177-190.

¹⁸³¹ Samuel Sharp, *Letters ...*, *op. cit.*, p. 160 (lettre datée de mars 1766, sans date précise, mais vraisemblablement, au vu de la datation des lettres suivantes, il s'agit du début du mois).

¹⁸³² *Ibid.*, p. 203 (lettre datée du 31 mars 1766). Il faut rappeler que, la fête de Pâques étant mobile, il peut s'agir selon les années du mois de mars ou du mois d'avril.

pour assister à la célébration ou à la cérémonie qui est organisée, ce soir, dans la ville à l'occasion de la Nativité de Notre Seigneur¹⁸³³. » Cet état d'esprit est confirmé par Peter Beckford qui écrit : « La Semaine Sainte à Rome est le *point d'union* de tous les voyageurs en Italie. Les différentes cérémonies célébrées par le Pape, et la musique de grande qualité qui est jouée par sa chapelle, marquent de manière agréable la fin de la longue et ennuyeuse période du Carême¹⁸³⁴. » De fait, l'assistance aux grandes cérémonies du culte catholique faisait partie intégrante, presque au même titre que la visite des antiquités, de l'expérience romaine. Les relations de voyage comportaient d'ailleurs, presque inmanquablement, un compte rendu plus ou moins détaillé des célébrations religieuses auxquelles avaient assisté leurs auteurs : 5 pages seulement chez Samuel Sharp en 1766, mais 24 pages chez Anna Miller en 1771 et 19 pages chez James Edward Smith en 1787 - une fois n'est pas coutume, il y reconnaît la précision et la justesse du témoignage de sa compatriote. Le journal de voyage de Mary Berry, particulièrement détaillé pour l'ensemble de ses activités à Rome, constitue une bonne source pour comprendre en quoi a pu consister l'expérience d'un voyageur (ou, ici, d'une voyageuse) britannique confronté à de multiples cérémonies religieuses :

Tableau 46 - Les grandes fêtes catholiques vues par Mary Berry		
Date	Lieu	Cérémonie
Jeudi 25 décembre 1783 (p. 57)	Saint-Pierre	Messe de Noël
Jeudi 1 ^{er} janvier 1784 (p. 67)	Saint-Pierre	Présentation au pape Pie VI à l'issue d'une messe
Jeudi 26 mars 1784 (p. 102)	De la basilique Saint-Pierre à l'église Santa Maria Sopra La Minerva	Procession conduite par le pape
Dimanche 4 avril 1784 (p. 104)	Chapelle Sixtine	Messe des Rameaux
Jeudi 8 avril 1784 (p. 106)	Matin : Chapelle Sixtine, puis Palais du Vatican	Messe, puis commémoration par le pape du rituel par

¹⁸³³ Alice C. C. Gaussen, sous la dir. de, *A later ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 321 (lettre datée du 24 décembre 1767). Les voyageurs repartent d'ailleurs de Rome pour Naples dès le lendemain de la cérémonie.

¹⁸³⁴ Peter Beckford, *Familiar Letters ...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 283-284. C'est bien entendu aux voyageurs britanniques qu'il fait directement allusion dans ce passage. L'expression « point d'union » est en français dans le texte d'origine.

	Soir : Chapelle Pauline	lequel le Christ avait lavé les pieds de ses apôtres Écoute du <i>Miserere</i>
Vendredi 9 avril 1784 (p. 108)	Chapelle Sixtine	Messe
Dimanche 11 avril 1784 (p. 108)	Saint-Pierre	Messe de Pâques
Dimanche 18 avril 1784 (p. 110)	Matin : Chapelle Sixtine Soir (entre 19 heures et 20 heures) : Place Saint-Pierre	Confirmation des deux filles de l'ambassadeur de la République de Venise, célébrée par le pape lui-même Illuminations de Saint-Pierre

Ces cérémonies, qui permettent à Mary Berry de fréquenter assidûment le Vatican, relèvent, on le voit, de deux types : les grandes célébrations liturgiques (Noël, Semaine Sainte), d'une part, et des occasions mondaines (présentation au pape, confirmation des filles de l'ambassadeur de Venise), d'autre part. La jeune femme, il ne faut pas l'oublier, est fort bien introduite dans la société romaine et semble considérer, comme le faisaient par exemple William Fitzgerald ou Anna Miller, que le fait d'assister à une messe particulièrement bien fréquentée (cf. « L'empereur et le roi de Suède, qui étaient arrivés la veille au soir, étaient tous deux présents¹⁸³⁵. » à la messe de Noël, alors que le roi de Suède était lui-même de confession luthérienne) est un événement mondain en soi, au même titre qu'une soirée passée chez le cardinal de Bernis.

1) *L'assistance à une cérémonie catholique : une expérience troublante*

Le premier sentiment qui émerge des nombreux témoignages est la fascination, au point que, comme le note James Edward Smith, des membres de la famille royale britannique en viennent à assister, au même titre que leurs compatriotes, à ces célébrations. La pompe qui les caractérise incite d'ailleurs Smith à faire un aveu :

¹⁸³⁵ Mary Berry, *Extracts from the Journals ...*, *op. cit.*, p. 58 (entrée datée du jeudi 25 décembre 1783).

« Jamais de ma vie je n'avais vu autant de magnificence et de gravité, rien qui puisse donner une idée de la manière dont le pape se conduisait ce matin. Toutes les décorations étaient si abondantes, si superbes et élégantes, que l'on ne saurait rien trouver de plus beau ; et une telle démonstration était manifestement calculée de manière à inspirer une vénération, une stupeur et une admiration que rien d'humain ne puisse dépasser¹⁸³⁶. »

Ce témoignage est intéressant en ce qu'il traduit à la fois la fascination que son auteur reconnaît subir et la volonté de dépasser ce sentiment pour décrypter un cérémonial destiné à manipuler les foules. Richard Colt Hoare, à la même période, exprime un sentiment assez analogue face au caractère délibérément spectaculaire du culte catholique à l'occasion des fêtes de Pâques :

« Mais de tous les spectacles qui attirent l'attention d'un étranger durant la Semaine Sainte, celui de la Bénédiction l'emporte à la fois par sa splendeur et l'effet qu'il produit. On ne peut être que fortement impressionné lorsqu'on voit pour la première fois le théâtre destiné à cette manifestation. [...] L'effet momentané produit par cette manifestation sublime et impressionnante à la fois m'aurait presque fait m'exclamer : 'Voilà que vous m'avez presque convaincu d'être catholique'¹⁸³⁷. »

Anna Miller avoue, quant à elle, le trouble qu'elle a ressenti à l'écoute du *Miserere* : « Il me semble que je n'avais jamais entendu pareille musique auparavant. J'imagine que je m'étais forgé une opinion sur le pouvoir et l'effet de la voix humaine ; mais, si j'avais été conduite dans cette chapelle les yeux bandés et si l'on ne m'avait donné aucune indication quant à la provenance des sons que j'entendais, j'aurais pu me croire au Paradis¹⁸³⁸. » Il est frappant qu'elle utilise la métaphore de l'aveuglement (cf. « les yeux bandés ») pour rendre compte de son expérience. À leur manière, ces témoins ne rendent-ils pas compte, de manière implicite ou explicite, des préjugés répandus en Grande-Bretagne à l'encontre de l'Église catholique qui tenterait par tous les moyens d'induire les fidèles en erreur en utilisant les subterfuges les plus trompeurs (ces cérémonies dont l'organisation est destinée à stimuler les sens, en particulier la vue et l'ouïe, et ce n'est sans doute pas par hasard que Richard Colt Hoare compare une célébration religieuse à un spectacle) ? La lecture de leurs récits, quoi qu'il en soit, a pu alimenter les arguments des détracteurs du Grand Tour qui exposerait les jeunes voyageurs, à un âge où ils sont plus influençables, aux « dangereuses séductions » du catholicisme.

La deuxième réaction que l'on constate régulièrement se manifeste par un dilemme chez certains voyageurs : leur faut-il, par exemple, imiter les autres fidèles lorsqu'ils se prosternent devant le pape ou bien s'en abstenir au prétexte qu'ils ne sont pas catholiques (ce qui revient à poser la question de la limite entre être témoin et être acteur d'un événement) ? Tous ne font

¹⁸³⁶ James Edward Smith, *A Sketch of a Tour ...*, op. cit., vol. 2, p. 273. Il s'agit là d'un récit de la messe célébrée à Saint-Pierre pour le dimanche de Pâques.

¹⁸³⁷ Richard Colt Hoare, *Recollections abroad ...*, op. cit., pp. 95-96.

¹⁸³⁸ Anna Miller, *Letters from Italy ...*, op. cit., vol. 3, p. 6 (lettre datée du 4 avril 1771).

pas le même choix. Ainsi Anna Miller décide-t-elle de rester une simple spectatrice et de ne pas se conformer au rituel :

« Il y a un moment particulier lors du service (le moment où l'hostie est élevée) où tout le monde doit en principe s'agenouiller ; je n'ai guère eu le temps de réfléchir, mais il m'a semblé qu'en tant que protestante je n'avais pas à le faire [...]. Alors que je restais debout, j'ai regardé autour de moi et, aussi loin que mon regard pouvait porter, je ne voyais que des gens agenouillés. Je me suis alors tournée vers le pontife et ai échangé un regard avec lui, mais il m'a semblé qu'il n'éprouvait pas de courroux et qu'il remarquait simplement la singularité de ma position ; de même, personne par la suite, ni Sa Sainteté ni personne parmi les Romains, ne m'a réprimandé¹⁸³⁹. »

James Edward Smith, quant à lui, a manifestement fait le choix inverse puisqu'il écrit :

« Au cours des dévotions, je crois qu'aucun des Anglais qui étaient alors à Rome n'a été sourcilieux au point de refuser, ce qui aurait été à la fois grossier et ridicule, de se conformer aux coutumes. Pour ma part, je m'y suis conformé par principe, mais en ne condamnant pas ceux qui ne se seraient pas agenouillés [...]. J'ai considéré que, sous des formes différentes, c'est le même Dieu auquel nous exprimions notre gratitude et notre dévotion, le même Dieu que nous révériions [...]¹⁸⁴⁰. »

La modération de ces propos, qui vont même, dans le cas d'Anna Miller, jusqu'au fait d'avouer avoir éprouvé une forme de complicité avec le pape et témoignent manifestement d'un désir d'approbation de la part de ce dernier, semble montrer les progrès de la tolérance vis-à-vis des catholiques au sein des franges supérieures de la société britannique. On peut également en conclure que la « menace catholique » a sans doute perdu, de leur point de vue, de son acuité au cours des dernières décennies du XVIIIe siècle.

Il n'en reste pas moins que le culte catholique, y compris à l'occasion des cérémonies de la Semaine Sainte, reste souvent tourné en dérision. Peut-être cette dérision est-elle la réaction la plus « normale » pour un protestant convaincu, mais il n'est pas interdit de penser qu'elle permet aussi de mettre à distance le trouble que ces cérémonies peuvent susciter en lui (ou, à tout le moins, de le rendre manifeste dans un texte destiné à être publié) :

« Une procession des plus étranges fait partie de ces cérémonies : les rues de Rome qu'il est amené à traverser sont couvertes de sable et le pontife, accompagné des cardinaux, fait une sorte d'entrée publique, imitant par-là l'entrée dans Jérusalem de Notre Sauveur qui, comme le pontife, était monté sur une mule ; ils portent à la main des branches de buis et se dirigent, de la manière la plus ridicule que l'on puisse imaginer, vers le Panthéon¹⁸⁴¹. »

De même les croyances ou les rituels sont-ils souvent décrits par ceux qui y assistent comme autant de superstitions, reprenant les *topoi* qui ont émaillé la littérature de voyage britannique depuis Maximilien Misson : « Je me demande si un tel récit vaut bien le temps que vous

¹⁸³⁹ *Ibid.*, vol. 3, pp. 21-22. Il s'agit là du récit de la messe du dimanche de Pâques.

¹⁸⁴⁰ James Edward Smith, *A Sketch of a Tour ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 275.

¹⁸⁴¹ Anna Miller, *Letters from Italy ...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 4. Il s'agit là d'un récit des cérémonies marquant le dimanche des Rameaux.

consacrerez à sa lecture, car introduire autant d'enfantillages, de farce et d'ostentation dans une religion dépasse l'entendement [...] ¹⁸⁴². » Cet extrait rappelle l'opposition classique qui était établie entre le catholicisme, fondé sur le recours à l'irrationnel, et le protestantisme, fondé sur une adhésion éclairée du fidèle ; cette opposition est d'autant plus vive qu'elle recoupe certaines des idées des penseurs des Lumières. Il rappelle également que le passage du temps, s'il semble avoir émoussé l'hostilité éprouvée à l'égard des catholiques, n'empêche pas les Britanniques de considérer que c'est le protestantisme, et lui seul, qui est fidèle au message de la Bible et aux premiers temps de l'Église chrétienne. Le vocabulaire employé, aussi bien par Samuel Sharp (cf. « enfantillages », « farce ») que par Anna Miller (cf. « ridicule »), est très révélateur de ce point de vue. Quant à John Owen, il évoque, pour le railler avec sévérité, le culte des reliques qui connaissait une grande popularité chez les fidèles. Évoquant la « Scala Santa » qui se trouve près de la basilique Saint-Jean-de-Latran, il écrit : « Vingt-huit marches de marbre, qui conduisaient jadis à la maison de Ponce Pilate, et qui furent apportées ici par Hélène, cette grande importatrice de reliques religieuses, forment désormais le théâtre sur lequel se tient la farce la plus ridicule que l'on ait jamais désignée sous le nom de religion ¹⁸⁴³. » On notera, au passage, combien le terme « reliques » revêt une certaine ambiguïté sous la plume d'un Britannique, puisqu'il désigne à la fois une pratique religieuse jugée « ridicule » et rétrograde ainsi qu'un vestige de l'antiquité qu'il importe de préserver et de respecter.

Une dernière mesure, attestant encore une fois du caractère rétrograde de l'Église catholique, semble avoir choqué certains voyageurs, comme en témoigne Samuel Sharp en mars 1766 :

« Il y a une interdiction officielle faite aux femmes d'être présentes lors de la plupart de ces célébrations ; mais les dames romaines de qualité peuvent introduire les femmes étrangères dans une certaine galerie (où seuls les hommes sont censés se tenir) sans que cela soit considéré comme une offense, et elles sont si soucieuses de montrer leur courtoisie à l'égard des dames de la nation anglaise que nos compatriotes y sont aisément introduites grâce à elles [...] ¹⁸⁴⁴. »

Anna Miller, quelques années plus tard, décrit un dispositif assez analogue, à l'occasion de la célébration d'une messe dans la Chapelle Pauline :

« Un tiers environ de la chapelle est séparé du reste par des grilles de fer, [...] et c'est là que se tiennent les dames, étrangères ou italiennes, qui ont la permission d'assister à la cérémonie à travers cette grille de fer. Il s'agit là, cependant, d'une grande faveur car nos noms, je veux dire ceux des étrangères, avaient été indiqués

¹⁸⁴² Samuel Sharp, *Letters ...*, *op. cit.*, p. 230 (lettre datée du 23 mars 1766 décrivant également les cérémonies du dimanche des Rameaux).

¹⁸⁴³ John Owen, *Travels into Different Parts ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 53 (lettre non datée, mais vraisemblablement écrite en janvier 1792, ou, à tout le moins, évoquant un moment du séjour datant de janvier 1792).

¹⁸⁴⁴ *Ibid.*, p. 198 (lettre datée du 23 mars 1766). Il s'agit des célébrations de la Semaine Sainte.

par écrit, et les portiers tenaient la liste bien en main afin d'être sûrs de ne faire aucune erreur sur notre identité¹⁸⁴⁵. »

Le ton de Lady Miller, cependant, est bien différent de celui du docteur Sharp : lorsque ce dernier s'indigne de ce traitement doublement discriminatoire, elle voit avant tout dans le dispositif décrit une preuve de son statut social privilégié, d'où la flatterie qu'elle semble ne pouvoir s'empêcher de ressentir.

Le rejet de certaines pratiques ou de certains rites, enfin, est bien présent dans les récits de voyage. L'une des pratiques qui heurte le plus la sensibilité britannique est celle de l'entrée en religion des jeunes filles, évoquée à plusieurs reprises, notamment par le musicologue Charles Burney en novembre 1770 :

« Ce matin je me suis rendu au couvent de Sainte-Ursule, pour y voir une nonne prendre le voile. [...] Lorsqu'elle apparut pour la première fois, elle semblait très pâle, et plus morte que vive ; elle fit une profonde révérence au cardinal qui était assis sur les marches de l'autel avec sa mitre et ses riches atours, prêt à l'accueillir. [...]

À l'autel, elle changea d'expression à plusieurs reprises, d'abord pâle, puis rouge, et elle semblait soupirer, et même en danger d'éclater ou sanglots ou bien de s'évanouir ; mais elle se reprit avant que la cérémonie soit terminée, et, à la porte du couvent, semblait éprouver une grande joie, parlant à plusieurs de ses amis et connaissances, et semblant renoncer au monde de manière véritablement héroïque. Et ainsi prit fin ce sacrifice humain !¹⁸⁴⁶ »

Le témoin de cette scène, on le voit, éprouve une véritable indignation (mêlée, d'ailleurs, d'une certaine curiosité) à l'égard de ce qu'il interprète comme un symbole parfait de l'aliénation de la liberté et de la dignité humaines que représente la religion catholique aux yeux d'un Britannique de confession protestante. Il est révélateur qu'il emploie, à ce sujet, une expression renvoyant aux soupçons qui touchaient les premières communautés chrétiennes dans l'Empire romain (cf. « un sacrifice humain »). Pour lui, surtout, la notion même de vocation religieuse impliquant un renoncement au monde apparaît absurde. En somme, l'anticléricalisme qu'il exprime dans ce passage n'a rien d'étonnant lorsqu'on sait à quel point l'identité britannique s'est construite, au cours du XVIII^e siècle, contre le catholicisme ; il est sans doute, en tout cas, conforme aux attentes de la majeure partie du futur lectorat de Charles Burney.

2) *Une observation parfois acérée des fidèles catholiques*

¹⁸⁴⁵ Anna Miller, *Letters from Italy ...*, op. cit., vol. 3, p. 5 (lettre datée du 4 avril 1771). C'est la messe du Mercredi Saint qui est décrite dans ce passage.

¹⁸⁴⁶ Charles Burney, *The Present State of Music of Music in France and Italy, or the Journal of a Tour through Those Countries Undertaken to Collect Materials for a General History of Music*, 1773, p. 371, p. 372 et p. 375 (entrée datée du Samedi 11 novembre 1770).

Deux témoignages au moins (Mary Berry en 1783-84, John Owen, en 1791-92), au sein du corpus étudié, attestent d'une attention particulière, sans doute non dénuée d'un préjugé anticatholique, à la ferveur plus ou moins marquée des fidèles lors des grandes célébrations religieuses. Dès 1784, Mary Berry note en effet, à deux reprises que l'adhésion à l'Église et au culte catholique serait en déclin. Elle commence par écrire, à la suite d'une procession, que « Tous les Italiens ont remarqué combien la foule semblait peu attentive au Pape et peu désireuse de solliciter sa bénédiction : quel heureux présage ce serait si ce dernier passait de mode, y compris au sein des couches les plus basses du peuple¹⁸⁴⁷. » Un peu plus loin, elle poursuit en notant que « La foule, sur la Place, était moins importante que ce à quoi je m'attendais [...]»¹⁸⁴⁸. » Ces remarques, qui prennent toute leur valeur quand on sait combien la jeune femme fut assidue aux célébrations religieuses de la Semaine Sainte, rappellent que le sentiment anticatholique n'avait pas disparu chez les élites britanniques à la fin du XVIII^e siècle, même s'il s'était apaisé (il s'agit d'ailleurs des rares commentaires négatifs que l'on peut trouver sur ce sujet dans le journal de Mary Berry, si ce n'est le fait que les messes auxquelles elle assiste lui semblent souvent longues ou ennuyeuses¹⁸⁴⁹), et que ces dernières restaient persuadées, et navrées, de l'emprise qu'exerçait l'Église sur les couches sociales inférieures de la population, du fait de l'ignorance dans laquelle elles étaient volontairement maintenues. John Owen, quelques années plus tard, note, lui aussi, la baisse de la ferveur religieuse au sein de la population romaine et va jusqu'à en tirer des conclusions d'ordre politique :

« Je ne cacherai pas l'ennui que j'ai ressenti en raison de la longueur de ces cérémonies. Sa Sainteté, il faut le reconnaître, est un acteur admirable, mais les Cardinaux ne jouaient pas leur rôle avec autant de grâce que lui ; et l'on pouvait ressentir une certaine froideur et une certaine indifférence chez les spectateurs – ce qui montre, de toute évidence, qu'un grand changement est sur le point de se produire : la dévotion est certainement en net déclin. [...] En bref, les piliers de la tyrannie papale semblent désormais branlants et son renversement final est un événement qui ne saurait trop tarder¹⁸⁵⁰. »

Cette observation semble partiellement confirmée par un autre constat, quelques jours plus tard : « Les églises, qui approchent le nombre de quatre cents, sont rarement vides de fidèles [...]»¹⁸⁵¹. » C'est donc le clergé, et notamment le pape, qui ferait l'objet de la désaffection des Romains plus que la pratique religieuse elle-même. Il faut surtout se souvenir, pour mieux

¹⁸⁴⁷ Mary Berry, *Extracts from the Journals ...*, *op. cit.*, p.102 (entrée datée du jeudi 26 mars 1784).

¹⁸⁴⁸ *Ibid.*, p. 106 (entrée datée du jeudi 8 avril 1784). C'est à la Place Saint-Pierre que Mary Berry fait allusion dans cet extrait.

¹⁸⁴⁹ *Ibid.*, p. 104, à titre d'exemple : « La messe [des Rameaux] est globalement longue et lassante. »

¹⁸⁵⁰ John Owen, *Travels into Different Parts ...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 19-20 (lettre datée du 30 décembre 1791). La messe qui est décrite dans cet extrait est celle de Noël.

¹⁸⁵¹ *Ibid.*, vol. 2, p. 36 (lettre datée du 6 janvier 1792).

comprendre l'anticatholicisme de John Owen, qui semble très marqué, que celui-ci vient de terminer ses études à Cambridge et se destine à une carrière de pasteur anglican ; il a d'ailleurs été ordonné en 1795, à son retour du continent, et a immédiatement reçu une cure¹⁸⁵² ; on peut se demander si c'est son voyage en tant que précepteur d'un jeune homme bien né, un certain « M. L. » à la santé chancelante, qui a favorisé l'accomplissement de ses ambitions. On constate, en outre, qu'il emploie lui aussi la métaphore du spectacle pour décrire la messe à laquelle il assiste : à le lire, il se trouve bien au théâtre (la Basilique Saint-Pierre, en l'occurrence), en présence d'une troupe d'acteurs plus ou moins talentueux (le pape Pie VI et les cardinaux), au milieu d'un public qui semble s'ennuyer (les fidèles). Comment ne pas interpréter cette métaphore récurrente en pensant à la culture classique dont sont imprégnés beaucoup de voyageurs (John Owen, qui n'est pas issu des élites aristocratiques, a néanmoins bénéficié d'une formation universitaire de haut niveau) pour lesquels les cérémonies du culte catholique sont les jeux modernes dont les papes, qui sont à cet égard les héritiers des empereurs romains, abreuveraient leurs sujets pour mieux les contrôler ? Les commentaires de deux autres voyageurs, Samuel Sharp et John Moore, confortent cette interprétation. Le premier écrit ainsi, au printemps 1766 : « La Semaine Sainte, avec toutes ses cérémonies, s'est terminée hier soir. Ces cérémonies, tels les spectacles des anciens Romains, servent à divertir le peuple, et à le maintenir dans une disposition favorable, car sans cela il se révolterait en ce moment en raison de la pénurie de pain, comme il le faisait à l'époque des premiers Consuls¹⁸⁵³. » Sharp, on le voit, semble convaincu, comme le sont nombre de ses compatriotes, de ce que les Romains de son temps sont inférieurs à ceux des temps de la République romaine ; ici, ce n'est pas le manque de considération « sacrilège » pour le patrimoine antique qui est souligné, mais le manque de civisme, insinuation d'autant plus grave que l'époque républicaine est vue comme celle de l'apogée des vertus civiques (c'est le terme *libertas*, rappelons-le, qui renvoie, dans les textes anciens, à la notion de « République », utilisée par la suite pour désigner cette période de l'histoire politique romaine). John Moore fait une lecture analogue lors de son séjour, en 1775-76, et note, à propos de l'organisation du jubilé pontifical : « De nombreuses cérémonies et institutions de l'Église catholique sont fondées sur celles des anciens Païens. Il s'agit, de toute évidence, d'une imitation des jeux séculiers des Romains qui étaient donnés tous les cent ans en l'honneur des dieux [...]»¹⁸⁵⁴. » Cette fois, c'est à travers le prisme antique et non à travers le prisme « national », qu'est observée et interprétée la religion catholique.

¹⁸⁵² John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 730.

¹⁸⁵³ Samuel Sharp, *Letters ...*, *op. cit.*, p. 199 (lettre datée du 31 mars 1766).

¹⁸⁵⁴ John Moore, *A View of Society ...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 35-36.

Une évolution reste, quoi qu'il en soit, perceptible dans le discours tenu par les voyageurs britanniques sur la religion catholique à partir des années 1780. Ainsi James Edward Smith déclare-t-il, dès la préface de son ouvrage : « Les personnes qui n'ont jamais conversé avec des catholiques libéraux, chez eux ou à l'étranger, et forment leur opinion d'eux à partir de récits partiels, écrits à une époque où dominaient l'animosité et le parti-pris, pourraient se montrer fort injustes envers eux¹⁸⁵⁵. » Il n'est pas inintéressant de constater que James Edward Smith identifie des « catholiques libéraux », ce qui revient à dire que tous les catholiques ne sont pas des fanatiques, mais suggère également qu'ils ne représentent pas nécessairement la majorité des fidèles de l'Église romaine ; son jugement, qui apparaît nuancé, ne l'est que partiellement. L'« époque » à laquelle il se réfère a sans doute connu son apogée dans les années 1740, avec la menace sérieuse d'une restauration de la dynastie Stuart, soutenue par la monarchie française : elle a même pu se poursuivre jusqu'à la mort, à Rome, de James Edward Stuart, en 1766, en raison de ce qui était alors la position officielle de l'Église catholique. Peter Beckford va plus loin encore puisqu'il n'hésite pas à affirmer : « Je ne suis pas de ceux, comme nombre de mes concitoyens, qui n'hésitent pas à marcher sur un catholique à genoux, à perturber ses prières, et à l'offenser, pour regarder un tableau¹⁸⁵⁶. Nous ne devrions jamais oublier que nous avons nous-mêmes été catholiques. [...] Et bien que nous ne soyons plus catholiques, nous sommes toujours chrétiens¹⁸⁵⁷. » Sans doute cette tolérance affirmée, insistant sur le fait qu'un catholique est avant tout un croyant qui est digne, à ce titre, de respect, est-elle d'abord le résultat de l'apaisement des relations diplomatiques entre la Grande-Bretagne et le Saint-Siège : Ilaria Bignamini et Clare Hornsby insistent sur cette inflexion des relations entre les deux États qui s'est traduite notamment par des visites officielles de membres de la famille royale d'Angleterre tels que le duc de Gloucester ainsi que par des facilités accordées aux archéologues britanniques désireux de procéder à des fouilles archéologiques dans la région de Rome et d'exporter vers l'Angleterre certaines de leurs trouvailles¹⁸⁵⁸. Désormais, on peut le constater, si les derniers Stuart en exil (le « Jeune Prétendant », qui n'est pas reconnu comme roi d'Angleterre par la papauté, et son frère, le cardinal-duc d'York) sont évoqués, ils ne le sont guère de que manière allusive et il semble difficile de les concevoir comme de véritables menaces pour la monarchie britannique.

¹⁸⁵⁵ James Edward Smith, *A Sketch of a Tour ...*, *op. cit.*, vol. 1, Préface, p. XXVII.

¹⁸⁵⁶ Il s'agit sans doute d'une allusion à l'attitude de certains voyageurs lorsqu'ils visitent une église romaine en quête des tableaux dont leur parlent les guides de voyage.

¹⁸⁵⁷ Peter Beckford, *Familiar Letters ...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 226-227.

¹⁸⁵⁸ Ilaria Bignamini et Clare Hornsby, *Digging and Dealing ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 2.

L'une des constatations que l'on peut faire, pour terminer, est que le culte catholique, s'il a fait couler beaucoup d'encre, n'a pas inspiré les artistes britanniques. On peinerait, en effet, à trouver un tableau datant de la période étudiée et représentant une cérémonie religieuse comme la messe de Noël ou celle de Pâques. À titre d'exemple, on pourrait citer la liste des documents iconographiques intégrés à l'ouvrage de l'historien d'art Jeffrey Collins consacré au pontificat de Pie VI : *Papacy and Politics in Eighteenth-Century Rome: Pius VI and the Arts*. Aucun des tableaux recensés dans cette liste, qui compte 187 items, n'est l'œuvre d'un artiste britannique (la plupart ont en effet été réalisés par des peintres italiens ou français)¹⁸⁵⁹. Sans doute ce constat peut-il s'expliquer par une absence de demande de la part des voyageurs du Grand Tour ; il n'en reste pas moins intrigant lorsqu'on le met en rapport avec les dizaines de pages que ces derniers ont pu écrire sur les cérémonies catholiques. Une absence de demande, dans ce cas, ne signifie pas forcément une absence d'intérêt.

IV. Les Britanniques face au patrimoine religieux de Rome

La visite des nombreuses édifices religieux de Rome figure, au même titre que celle des vestiges antiques, au programme des voyageurs britanniques. Les guides de voyage ne manquent d'ailleurs pas de leur signaler la richesse du patrimoine catholique de la ville puisque Thomas Nugent, dès 1749, lui consacre 11 pages (soit un sixième du total des pages qu'il consacre à la ville de Rome), tandis que Thomas Martyn, en 1787, lui réserve 38 pages. Ce qui frappe d'emblée dans la description qui est faite des églises visitées, c'est la relative indifférence à leur aspect extérieur (seule la façade de la basilique Saint-Pierre, en raison de son aspect singulier et de la comparaison établie avec la cathédrale Saint-Paul de Londres, fait l'objet d'une description circonstanciée) et l'accent qui est mis, en revanche, sur leur décoration intérieure, qu'il s'agisse de mentionner le réemploi d'éléments architecturaux antiques ou d'insister sur les tableaux les plus marquants qui y sont exposés. Thomas Nugent, lui-même, consacrait 7 pages de son guide à la rubrique « Peintures situées dans les églises » (dont une page entière aux tableaux visibles dans la basilique Saint-Pierre)¹⁸⁶⁰. Force est donc de constater que les lieux de culte catholiques sont largement assimilés à des musées par des voyageurs qui peuvent être tentés d'évacuer autant que possible leur fonction culturelle afin de contenir le malaise qu'ils peuvent y ressentir.

¹⁸⁵⁹ Jeffrey Collins, *Papacy and Politics in Eighteenth-Century Rome: Pius VI and the Arts*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, pp. IX-XVIII.

¹⁸⁶⁰ Thomas Nugent, *The Grand Tour ...*, *op. cit.*, vol. 3, pp. 238-245.

1) *Un cas particulier : la fascination exercée par la basilique Saint-Pierre de Rome*

La basilique Saint-Pierre de Rome est l'une des destinations privilégiées des voyageurs britanniques, souvent l'un des premiers lieux (sinon le premier) qu'ils visitent après leur arrivée à Rome. Comme le reconnaît James Edward Smith, qui consacre un chapitre entier à l'édifice : « Il était impossible de repousser la visite de Saint-Pierre au-delà du jour de notre arrivée à Rome¹⁸⁶¹. »



Figure 43 - Giovanni Battista Piranesi, « Veduta della Basilica, e Piazza di San Pietro in Vaticano », 1746-48 (gravure, 38 × 54, Rare Books Collection, State Library of Victoria).

On peut noter également que nombre d'entre eux n'hésitent pas à rédiger des descriptions fort détaillées de cet édifice, ce qui atteste de la séduction qu'il exerçait sur eux. George Edward Ayscough, par exemple, consacre presque 5 pages dans l'une de ses lettres à ce sujet¹⁸⁶². Il en

¹⁸⁶¹ James Edward Smith, *A Sketch of a Tour ...*, op. cit., vol. 1, p. 344.

¹⁸⁶² George Edward Ayscough, *Letters from an Officer ...*, op. cit., pp. 143-148.

va de même pour Thomas Watkins¹⁸⁶³, qui se déclare « captivé par ce superbe édifice¹⁸⁶⁴ ». Quant à la description de James Edward Smith, elle apparaît guidée, comme souvent, par la volonté de le comparer à la cathédrale Saint-Paul de Londres, construite par le grand architecte anglais Christopher Wren à la suite du Grand Incendie de 1666 et considérée par les Britanniques comme un modèle indépassable. On sent souvent, à la lecture des descriptions, le désir d'accorder l'avantage à cette dernière, mais un jugement favorable à Saint-Pierre finit généralement par être prononcé. Ainsi Lucas Pepys fait-il, le 22 mars 1768, ce constat dans une lettre envoyée à son frère :

« Il est si difficile de l'appréhender immédiatement, toutes ses proportions sont si justes, qu'elle me paraissait à peine plus grande que Saint-Paul, et pourtant je dois dire que je suis quelque peu mortifié de vous assurer que la longueur totale de Saint-Paul, bien que cette dernière soit considérée comme un édifice immense, est tout juste égale à celle du transept de Saint-Pierre. La longueur de Saint-Paul est de 510 pieds – celle de Saint-Pierre est de 730¹⁸⁶⁵. »

Peter Beckford revient lui aussi sur cette comparaison entre les deux édifices une vingtaine d'années plus tard, déclarant : « Quand je regarde cette magnifique colonnade, qui entoure une étendue immense, quand j'admire son obélisque et ses fontaines, je pense à Saint-Paul et cette comparaison me peine¹⁸⁶⁶. » D'une manière générale, les visiteurs semblent donc s'accorder pour reconnaître la beauté et le caractère impressionnant de la basilique Saint-Pierre, suivant peut-être en cela Thomas Nugent qui écrivait déjà en 1749 : « L'église Saint-Pierre, [...] est considérée comme l'édifice le plus noble et le plus majestueux de l'univers¹⁸⁶⁷. » Peter Beckford, quant à lui, affirme d'emblée que « Saint-Pierre n'est pas seulement la plus belle église de Rome, mais de l'univers¹⁸⁶⁸. »

Tous les voyageurs, cependant, ne sont pas éblouis par la basilique. Christopher Hervey, dont le nationalisme semble assez prononcé, note par exemple sur un ton indigné : « J'ai entendu que certains Anglais qui sont de parti-pris disent qu'elle est aussi belle que Saint-Paul, mais ils ne doivent pas avoir d'yeux, ou bien ces organes doivent perdre en acuité lorsqu'ils se trouvent en dehors de leur pays¹⁸⁶⁹. » Certaines des réserves frappent, elles aussi, par leur récurrence. Un aspect, en particulier, suscite la critique : la jonction entre cette dernière et le palais du Vatican, qui gâcherait la vue d'ensemble. Dès la fin du XVIIe siècle, Maximilien Misson notait ainsi : « Le Palais du Vatican est joignant l'église de Saint-Pierre. Il est vrai que c'est une

¹⁸⁶³ Thomas Watkins, *Travels through Switzerland ...*, *op. cit.*, vol. 1, pp. 332-337.

¹⁸⁶⁴ *Ibid.*, p. 336.

¹⁸⁶⁵ Alice C. C. Gaussen, *A later ...*, *op. cit.*, p. 344 (lettre datée du 22 mars 1768).

¹⁸⁶⁶ Peter Beckford, *Familiar Letters ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 212.

¹⁸⁶⁷ Thomas Nugent, *The Grand Tour ...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 214.

¹⁸⁶⁸ Peter Beckford, *Familiar Letters ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 212.

¹⁸⁶⁹ Christopher Hervey, *Letters from Portugal ...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 195 (lettre datée du jeudi 21 mai 1761).

commodité pour le Pape ; mais d'ailleurs, le trop grand voisinage de ce Palais cause une confusion désagréable. Si l'église était isolée et qu'on pût la voir de tous côtés, en champ libre, cela produirait un bien plus bel effet¹⁸⁷⁰. » Quelques décennies plus tard, en octobre 1765, Samuel Sharp fait la même observation, bien qu'il la formule de manière encore plus radicale :

« Il faut avouer, quoi qu'il en soit, que l'approche de ce noble édifice est étriquée et sordide ; mais on parle actuellement de détruire la rue étroite et laide menant au Château Saint-Ange ; si ce projet était accompli, l'avenue serait alors digne de l'édifice, quoique pour rendre l'église de Saint-Pierre encore plus parfaite, il faudrait détruire le Vatican avec ses onze mille pièces qui ressemble à une vilaine excroissance, [...] et ruine l'aspect symétrique de la hauteur du bâtiment¹⁸⁷¹. »

George Edward Ayscough, quant à lui, semble s'inspirer de ses prédécesseurs lorsqu'il écrit, sans doute en 1770, que « [...] la vue de l'église est maintenant obstruée par l'une des rues les plus laides et les plus étroites de Rome¹⁸⁷². » Outre le préjugé à la fois patriotique et anticatholique que l'on perçoit, il faut prendre en compte ici le point de vue d'hommes pour lesquels, on l'a dit, Londres représente le modèle de ce qu'est et devrait être une ville moderne ; or, une grande partie de la ville dut être rebâtie après l'incendie de 1666, conférant à son plan et à ses rues un aspect beaucoup plus « rationnel » que ceux de Rome dont la croissance a connu une évolution plus traditionnelle.

Il n'en reste pas moins que la basilique Saint-Pierre occupe une place de choix dans les récits de voyage, au point que Mary Berry, qui s'y est rendue à huit reprises au moins, semble avoir conçu une relation presque sentimentale avec cet édifice religieux. Ainsi écrit-elle, alors qu'elle s'apprête à quitter Rome : « Dans la soirée, à Saint-Pierre pour en prendre congé¹⁸⁷³. » C'est bien une forme de familiarité avec ce lieu dont témoignent également Anna Miller ou Thomas Watkins qui l'ont, eux aussi, visité à de multiples reprises ; ce dernier reconnaît même qu'il « la visite chaque jour¹⁸⁷⁴ ». On pourrait affirmer, de fait, qu'il occupe une place à part dans l'expérience britannique du patrimoine religieux de Rome.

2) *Les autres édifices religieux*

Les églises romaines, parce qu'elles sont particulièrement nombreuses et riches sur le plan architectural et artistique, occupent, on l'a dit, une place non négligeable dans le programme des voyageurs britanniques. Thomas Martyn, par exemple, leur consacre 31 pages dans son

¹⁸⁷⁰ Maximilien Misson, *Nouveau voyage ...*, *op. cit.*, t. 2, p. 130.

¹⁸⁷¹ Samuel Sharp, *Letters ...*, *op. cit.*, p. 62.

¹⁸⁷² George Edward Ayscough, *Letters from an Officer in the Guards ...*, *op. cit.*, pp. 143-144.

¹⁸⁷³ Mary Berry, *Extracts from the Journals ...*, *op. cit.*, p. 118 (entrée datée du mercredi 19 avril 1784).

¹⁸⁷⁴ Thomas Watkins, *Travels through Switzerland ...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 336.

guide¹⁸⁷⁵. Le journal de voyage de Mary Berry indique, quant à lui, qu'elle a visité, outre la basilique Saint-Pierre, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Jean-de-Latran, Saint-Paul-hors-les-Murs, San Pietro in Montorio, Santa Maria degli Angeli, San Pietro-in-Vincoli, Santi Cosma e Damiano, San Romualdo, Santo Stefano Rotondo et San Eusebio.

Les édifices les plus visités et les plus décrits, outre Saint-Pierre, sont, assez logiquement, les basiliques majeures de la ville (Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Marie-Majeure et Saint-Paul-hors-les-Murs) ainsi que quelques autres églises que signalent les guides de voyage en raison de leur histoire particulière ou des tableaux que l'on peut y voir.

L'église Santa Maria degli Angeli correspond au premier cas de figure. Mary Berry la présente notamment comme « la plus belle église que j'ai vue à Rome après Saint Pierre, édifiée au milieu des ruines des Thermes de Titus¹⁸⁷⁶ » ; Thomas Watkins, qui la signale également pour cette raison, ne commet pas, en revanche la même erreur historique que la jeune femme puisqu'il précise qu'il s'agit des anciens Thermes de Dioclétien¹⁸⁷⁷. À Saint-Paul-hors-les-murs, c'est encore une fois le réemploi d'éléments architecturaux antiques que signale Peter Beckford, puisqu'on doit, selon lui, « la voir en raison de ses colonnes, d'un nombre incroyable, d'une taille gigantesque ; beaucoup d'entre elles furent prises au mausolée d'Adrien¹⁸⁷⁸ ». On peut, enfin, citer le cas de la basilique Saint-Laurent-hors-les-Murs qui est, comme le rappelle Patrick Home : « l'une des sept anciennes églises bâties sur le site et à partir des matériaux d'un temple de Neptune, beaucoup des anciens piliers subsistent. Deux sarcophages dans l'église, l'un représentant un ancien mariage d'une manière très curieuse et sur laquelle on a beaucoup écrit¹⁸⁷⁹. »

Quant à l'église San Pietro in Montorio, située sur le Janicule, c'est bien par la richesse de sa décoration intérieure qu'elle se signale aux visiteurs plus que par l'originalité de sa configuration architecturale (en particulier la présence du *Tempietto* de Bramante) à laquelle ces derniers ne font quasiment jamais allusion. La description de John Owen, par exemple, est très représentative de la teneur et du ton des autres récits : « Les connaisseurs estiment qu'il s'agit d'un trésor, bien au-delà de l'intérêt que présente son histoire. 'La Transfiguration' de Raphaël constitue le grand ornement de son autel. J'ai passé de nombreuses heures à contempler ce tableau qui, avec le Saint Pierre et Saint Paul à Bologne, est à mon avis l'un des deux

¹⁸⁷⁵ Thomas Martyn, *The Gentleman's Guide ...*, *op. cit.*, pp. 168-199.

¹⁸⁷⁶ Mary Berry, *Extracts from the Journals ...*, *op. cit.*, p. 96 (entrée datée du mercredi 11 mars 1784).

¹⁸⁷⁷ Thomas Watkins, *Travels through Switzerland ...*, *op. cit.*, p. 340.

¹⁸⁷⁸ Peter Beckford, *Familiar Letters ...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 215.

¹⁸⁷⁹ National Records of Scotland, GD267/33/2. Journal de voyage de Patrick Home (entrée datée du 24 mai 1772).

meilleurs en Italie¹⁸⁸⁰. » Il ajoute, par ailleurs, que la visite de l'église est, en raison de sa localisation, l'occasion de bénéficier d'une « très large vue de la ville¹⁸⁸¹ ».

Il n'est guère étonnant de constater cet intérêt très sélectif pour les églises romaines. Il est en grande partie dicté par le temps dont disposent les voyageurs (en particulier ceux que nous avons appelés les « nouveaux voyageurs ») et, une fois encore, par le format et le contenu des guides de voyage qu'ils ont pu consulter et emporter avec eux. Il suffit, pour mieux le comprendre, de donner l'exemple de la présentation de San Pietro in Montorio dans le guide de voyage de Thomas Martyn. Il s'agit en effet, selon lui, d'une église « qui ne mériterait guère d'attention, si ce n'était pour la Transfiguration de Raphaël, généralement considérée comme le premier tableau de chevalet au monde¹⁸⁸². »

Le rapport des Britanniques à la religiosité catholique telle qu'elle s'exprime à Rome ne peut donc, on l'a vu, se comprendre à travers la seule thématique des ruptures et des continuités. Bien qu'une inflexion soit perceptible à partir de 1766, cette dernière ne semble que partiellement opérante pour analyser leur expérience. Il faut également, pour ce faire, prendre en compte la dimension identitaire dans toute sa complexité. Cette dernière permet en effet de mettre en évidence le double malaise que nombre d'entre eux ressentent sans toujours le dire (ou le comprendre) très clairement : le malaise d'une communauté en situation minoritaire au sein d'une ville qui peut lui apparaître comme un environnement hostile ; celui d'une communauté dont la cohésion est mise à l'épreuve à l'occasion du séjour dans la cité des papes. L'acculturation au catholicisme, contrainte ou consentie, est inenvisageable ; la coexistence avec certains de leurs compatriotes catholiques, inévitable et parfois fort utile, peut se révéler gênante. Bien souvent, c'est avant tout la brièveté du séjour qui permet de résoudre ces questions, en tout cas pour les voyageurs. La confrontation avec l'enjeu de la catholicité pose également le problème du regard porté par les Britanniques sur la romanité contemporaine, les hommes comme les lieux. S'ils admirent les grandes figures de l'Antiquité, ils n'éprouvent souvent que méfiance ou mépris pour leurs lointains héritiers, plus ou moins asservis aux dogmes et aux rites d'une religion considérée comme rétrograde ; s'ils courent les églises pour y admirer les chefs d'œuvres de la Renaissance et de l'âge baroque, ils se livrent à une forme de sécularisation mentale de ces édifices transformés en musées, comme pour mieux neutraliser

¹⁸⁸⁰ John Owen, *Travels into Different Parts ...*, op. cit., vol. 2, p. 59 (lettre non datée précisément, mais que l'on peut situer en janvier 1792).

¹⁸⁸¹ *Ibid.*, p. 59.

¹⁸⁸² Thomas Martyn, *The Gentleman's Guide ...*, op. cit., p. 194.

ce qui constitue leur raison d'être. Dans cette démarche, ils sont, de fait, encouragés par leurs préjugés comme par la littérature de voyage et les cicérones qui organisent leur séjour : il s'agit donc, dans ce cas, d'une expérience largement prédéterminée de la romanité contemporaine.

CONCLUSION

Il n'y eut pas *une* expérience, mais *des* expériences de Rome pour les Britanniques au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Ces expériences ne pouvaient qu'être différentes selon qu'elles affectaient des voyageurs ou des résidents au long cours, selon qu'elles concernaient des hommes ou des femmes, selon qu'elles mettaient en jeu une stratégie individuelle ou collective. Il n'en est que plus difficile de dégager une interprétation globalisante, mais un constat semble s'imposer : si une solidarité « transnationale » (intra-britannique), assez logique pour une communauté transposée dans un environnement étranger, s'est manifestée de différentes manières, dans l'habitat et surtout dans les formes de la sociabilité, elle ne peut suffire à synthétiser l'expérience ou les expériences britannique(s) de Rome. Si les Britanniques de Rome n'ont pas marqué le paysage urbain¹⁸⁸³ aussi puissamment que d'autres communautés étrangères, les Français par exemple, ils ont contribué à animer la vie économique, sociale et culturelle de la Ville éternelle : leurs effectifs croissants, le pouvoir d'achat des élites voyageuses, le talent et l'ingéniosité des artistes, tout a concouru à donner à la « colonie » britannique une influence majeure, ce qui n'exclut pas des formes de coopération avec des acteurs locaux ou étrangers.

La solidarité intra-britannique n'a pas, en effet, effacé la puissance des solidarités sociales (celle des élites, en particulier, qui firent alors l'expérience du cosmopolitisme) ni celle des solidarités « infranationales », surtout en ce qui concerne les Écossais, très attachés à la défense de leur identité « périphérique ». Le plus petit commun dénominateur, pour la majorité des Britanniques de Rome, semble bel et bien être leur identité religieuse, un protestantisme qui se double souvent d'un anticatholicisme – au moins jusqu'à la fin des années 1760. Encore ce dernier est-il à relativiser dans le contexte de la sociabilité aristocratique, d'autant plus lorsque l'on prend en compte le poids non négligeable des catholiques au sein de la communauté britannique de Rome - en termes d'influence, à tout le moins. Le séjour à Rome peut donc apparaître comme un révélateur des fragilités de la construction nationale britannique au siècle des Lumières. L'identité britannique, telle qu'elle est promue par les élites politiques de Grande-Bretagne au cours du « long XVIII^e siècle », est fondée sur ce que les populations concernées ont en commun (identité agrégative) comme sur ce qui les distingue fondamentalement de l'Autre (identité oppositionnelle), la France et l'Italie constituant deux variantes d'une altérité sulfureuse. Thomas Jones, peintre gallois, peut donc se sentir, assez

¹⁸⁸³ Il est d'ailleurs intéressant que l'un des rares lieux centraux qui leur devait son existence, le *Caffè degli Inglesi*, ait disparu au début du XIX^e siècle.

logiquement, le compatriote de Thomas Jenkins comme de James Byres : ne parlent-ils pas la même langue et ne partagent-ils pas les mêmes formes de sociabilité ? Mais les réalités du marché de l'art local, partiellement organisé autour de coteries à fondement infranational et sous-tendu par des rivalités professionnelles¹⁸⁸⁴, ont tôt fait de lui rappeler le caractère superficiel des affinités qu'il ressent : cette situation le place par conséquent dans une position délicate vis-à-vis de deux hommes puissants, dont sa survie peut dépendre. On peut donc émettre l'hypothèse d'une identité britannique qui serait davantage définie de manière négative - le rejet du catholicisme en constitue un bon indicateur - que de manière positive, d'où sa relative friabilité, même dans le contexte d'une ville étrangère.

¹⁸⁸⁴ Dont certaines, on le sait, ont brisé la carrière et même la vie d'un artiste comme Jonathan Skelton, victime des tensions politiques intra-britanniques sur la scène romaine.

CONCLUSION

Le rôle qu'ont joué les Britanniques à Rome au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle s'explique largement par la fascination qu'exerçaient toujours la Ville Éternelle, son passé et son patrimoine sur une société insulaire saisie par la croissance et la puissance. L'expérience des voyageurs, qu'ils aient ou non accompli un Grand Tour, et celle des résidents doivent cependant être distinguées.

Pour les voyageurs, c'est le modèle du Grand Tour, promu par l'aristocratie, qui semble (pré-)déterminer le rapport au séjour romain. Or, ce modèle connaît à la fois son apogée et son déclin au cours de la période étudiée. Si les élites aristocratiques et bourgeoises restent attachées à une pratique du voyage marquée par sa durée et sa circularité jusque dans les années 1790, voire jusqu'à l'aube du XIX^e siècle - Catherine Wilmot n'a-t-elle pas le sentiment d'accomplir un Grand Tour lorsqu'elle accompagne le comte et la comtesse de Mount Cashel sur le continent entre 1801 et 1803 ? -, cette dernière évolue en se démocratisant, même de manière très relative. On assiste en effet, surtout à partir des années 1780, à l'émergence d'un nouveau type de voyageur qui pourrait être illustré par des figures telles que James Edward Smith ou Hester Lynch Piozzi et dont les attentes ne sont plus celles des jeunes « grands-touristes ». Si le voyage d'Italie et le séjour à Rome permettent aux franges supérieures des *middling sorts* d'imiter, dans une certaine mesure, le genre de vie des élites (leurs loisirs, en l'occurrence), ils sont nécessairement conçus et vécus de manière différente. Ces nouveaux voyageurs, que l'on pourrait considérer comme des « pré-touristes », ne sont pas pétris des mêmes traditions, n'ont pas le même pouvoir d'achat¹⁸⁸⁵ et n'ont sans doute pas le même sentiment de croiser leurs pairs au cours de leur périple. En s'inspirant du modèle du Grand Tour, ils contribuent en réalité à le subvertir.

L'une des questions soulevées par la confrontation des voyageurs britanniques avec la romanité contemporaine est celle du décalage entre une image idéalisée et les réalités qu'ils découvrent à leur arrivée. Le regard porté par les voyageurs sur la ville et ses habitants, y compris ses élites, reste très largement déterminé par les normes socio-culturelles de leur pays d'origine, lequel connaît une véritable montée en puissance au cours du siècle des Lumières. Cela n'a pu que les conforter dans l'idée de la supériorité de leur modèle politique, de la confession dominante en Grande-Bretagne, du modèle urbain britannique et même des formes de sociabilité propres à la société britannique. En recherchant à Rome ce qu'ils en avaient imaginé au travers de leurs lectures (en particulier pour les élites cultivées, imprégnées de l'histoire romaine et de ses acteurs les plus illustres) ou de l'observation de productions artistiques directement inspirées

¹⁸⁸⁵ Ce qui explique, au moins en partie, le choix d'un nombre croissant de voyageurs de ne pas engager de cicérone ou de se diriger dans Rome au moyen d'un plan.

du modèle antique, en n'acceptant le dépaysement proposé qu'à leurs propres conditions, ils se sont sans doute condamnés à ressentir une déception que ne pouvait compenser que l'admiration éprouvée face au spectacle des vestiges antiques, des églises baroques ou des collections d'art. Autant dire qu'ils ont souvent préféré le spectacle d'une ville en voie de muséification à la découverte de son altérité. En cela, le « grand-tourisme » et ses avatars des dernières décennies du XVIIIe siècle préfigure à bien des égards le tourisme contemporain. L'expérience du voyage a, quoi qu'il en soit, contribué à une forme d'émancipation symbolique pour certaines voyageuses : Hester Lynch Piozzi et Mariana Starke, pour ne citer que ces deux exemples, ne sont pas de la même génération (la première est née en 1741, la seconde en 1762), mais elles ont toutes deux, de manière différente, mis à profit le périple continental, au sein duquel l'étape romaine tient une place de choix, pour affirmer leur voix. Mariana Starke, en particulier, a véritablement marqué le genre ancien du guide de voyage avec ses *Letters from Italy*, prenant acte de la diversification du public des voyageurs britanniques et de leurs besoins spécifiques ; en publiant son ouvrage en 1800, alors que le voyage continental connaît une éclipse du fait de la situation géopolitique, elle a fait un pari qui s'est avéré habile : la reprise, même inégale, du « tourisme » au cours des premières décennies du XIXe siècle l'incite à mettre de nouveaux ouvrages, dont la forme continue d'évoluer, sur un marché éditorial que l'on aurait pu croire saturé¹⁸⁸⁶.

Pour les résidents, l'expérience de la romanité a été tout autre. Un séjour de longue durée, s'étalant parfois sur plusieurs décennies (que l'on songe, par exemple, à Colin Morison ou à Peter Grant qui y ont vécu, pour des raisons très différentes, pendant presque 56 ans), soulève plusieurs questions, en particulier celle du degré d'intégration dans la société d'accueil et celle du degré d'acculturation. La réponse à ces questions est complexe et renvoie au caractère à la fois individuel et collectif de cette expérience. Habiter Rome, c'est s'approprier son espace, y compris de manière physique, et y construire de véritables « territoires du quotidien » par la reproduction d'itinéraires familiers, voire même routiniers ; c'est participer à la vie d'un quartier fondamentalement multinational, celui de la Place d'Espagne et de ses alentours, au sein duquel des enclaves britanniques se sont formées. En côtoyant des voyageurs et des artistes de toutes nations, les résidents britanniques ont pu faire l'expérience d'une « auberge italienne » où se nouaient et se dénouaient les affinités, les alliances et les transactions ; on serait même

¹⁸⁸⁶ Mariana Starke, *Travels on the Continent: Written for the Use and Particular Information of Travellers*, Londres, John Murray, 1820. On pourrait ajouter que ses *Letters from Italy* avaient déjà connu une réédition en 1815, ce qui témoigne du succès de la démarche.

tenté de dire qu'ils y ont fait, plus que d'autres, l'expérience concrète du cosmopolitisme cher aux penseurs des Lumières. Ils ont, cependant, souvent choisi, pour des raisons pratiques et psychologiques, de pratiquer l'entre-soi dans l'habitat, la sociabilité et la pratique de leur métier. Il suffit de songer aux « îlots » britanniques que constituaient des immeubles tels que le Palazzo Zuccari, sur la Place de la Trinité-des-Monts, ou le Palazzo Piombini, dans la Via del Babuino, ou un point de ralliement comme le « Caffè degli Inglesi », Même s'ils ont nécessairement côtoyé d'autres résidents étrangers, français ou allemands en particulier, les Britanniques ont pratiqué une forme de communautarisme à géométrie variable. D'une part, en effet, ils ont eu tendance à cohabiter et à développer des formes de sociabilité intra-communautaire et trans-nationale (une britannicité transcendant les identités « périphériques » et favorisant la multiplication des liens affinitaires). Ce sentiment d'appartenance à une communauté (une forme d'identité agrégative, fondée par exemple sur la pratique d'une langue ou l'attachement à certaines valeurs ou à un certain mode de vie) n'a pas pour autant effacé les particularismes, en particulier l'attachement fort à l'identité écossaise qui ressort assez clairement de l'étude et de la confrontation des sources : la « sous-communauté » écossaise, par le nombre de ses membres et par leur influence, a joué un rôle d'autant plus important à Rome qu'elle se trouvait, parfois malgré elle, confrontée à la nécessité de définir son allégeance politique du fait de la présence de la cour des Stuart. Sans doute cette question a-t-elle perdu en acuité à partir des années 1770, mais la mémoire des luttes de pouvoir entre jacobites et hanovriens semble avoir marqué la communauté britannique et défini une fois pour toutes l'image d'un acteur central : Thomas Jenkins. La force de l'identité oppositionnelle que manifeste, à des degrés divers, la sous-communauté écossaise permet de relativiser l'idée d'une expérience de la romanité comme creuset de la britannicité. En outre, si certains résidents ont connu de véritables parcours d'intégration à la société romaine, voire d'italianisation (par le biais du mariage, par exemple), il faut sans doute, là aussi, relativiser leur degré d'acculturation : qu'il s'agisse d'artistes (Alexander Day, Robert Fagan, Gavin Hamilton) ou de marchands (Joseph/Giuseppe Denham), leur horizon demeure par nécessité international puisqu'il s'agit, pour eux, de s'insérer dans une pré-mondialisation où les flux de biens prennent une importance croissante et impliquent une interdépendance avec une clientèle basée en Grande-Bretagne.

Ce dernier point pose d'ailleurs une autre question : les artistes britanniques qui ont fait le choix de résider à Rome sur le long terme y ont-ils connu le succès ? La résidence romaine leur a-t-elle permis de connaître une ascension sociale et professionnelle ? On ne peut répondre qu'en distinguant plusieurs types de profils au sein d'un groupe qui fut vaste (75 artistes britanniques,

il faut le rappeler, vivaient à Rome dans les années 1770, ce qui constituerait l'effectif le plus élevé du siècle selon les estimations de John Ingamells¹⁸⁸⁷). Le premier cas de figure, minoritaire, est celui de l'artiste à succès, susceptible de bien vivre de son art grâce à des commandes assez nombreuses, et parfois même prestigieuses : ce fut le cas, notamment, de Gavin Hamilton et de Christopher Hewetson. Un autre cas de figure, plus répandu, est celui de l'artiste qui est conduit (et parfois contraint) de diversifier ses activités pour mieux s'insérer dans le marché romain : ce fut le cas de nombreux peintres pratiquant la copie d'œuvres très prisées par la clientèle des collectionneurs (James Durno ou James Nevay, pour ne citer que ces deux exemples) ou se tournant vers la vente d'œuvres d'art (Alexander Day et James Irvine en sont deux exemples significatifs, surtout à la fin de la période étudiée dans le cadre de cette thèse). Quelques-uns ont même poussé la logique à son terme, jugeant qu'ils réussiraient mieux en exploitant le passé de la ville ou le talent de leurs collègues plutôt que le leur : on songe, bien entendu, à quelques intermédiaires particulièrement influents (et parfois richissimes) tels que Thomas Jenkins, James Byres ou Colin Morison. En termes d'influence, le rôle de ces acteurs britanniques du marché de l'art romain fut relativement limité puisqu'ils se sont adaptés à la demande plus qu'ils ne l'ont réellement orientée ; on pourrait, cependant, signaler les cas particuliers de Gavin Hamilton, dont l'œuvre du peintre eut une véritable influence dans la diffusion du nouveau goût néoclassique en Grande-Bretagne, et de Thomas Jenkins qui sut, avec une certaine habileté, faire évoluer le goût de ses riches clients et promouvoir dans son pays d'origine des peintres tels que Caravage et Anton Raphael Mengs.

Le cas des Britanniques de Rome, comme celui des Français de Rome, étudié par Gilles Montègre¹⁸⁸⁸, nous donne également l'occasion de déterminer la manière dont s'organise une communauté nationale au sein d'une ville étrangère, d'autant qu'il s'agit ici d'une communauté majoritairement protestante et privée d'une représentation diplomatique officielle, séjournant ou résidant dans la capitale de la chrétienté catholique. Au-delà de la tendance déjà notée au repli communautaire, il faut souligner le fait que les Britanniques de Rome sont un groupe en recomposition permanente. Autour d'un noyau de résidents au long cours, au sein desquels on trouve notamment les intermédiaires les plus influents, gravitent en réalité plusieurs groupes. D'une part, des artistes qui ont fait le choix de résider plusieurs années à Rome dans le cadre

¹⁸⁸⁷ John Ingamells, *A Dictionary of British and Irish Travellers in Italy, 1701-1800*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1997, p. 1066 (cf. appendice 5).

¹⁸⁸⁸ Gilles Montègre, *La Rome des Français au temps des Lumières. Capitale de l'antique et carrefour de l'Europe, 1769-1791*, Rome, École française de Rome, 2011, pp. 27-99 (cf. chap. 1 : « Français résidents et Français voyageurs. Stratégies identitaires, interdépendance, acculturation »).

d'une stratégie d'ascension professionnelle et entretiennent souvent des relations de dépendance vis-à-vis de ces intermédiaires ; d'autre part, des voyageurs qui séjournent à Rome pour quelques jours ou quelques semaines et constituent une population mobile dont le pouvoir d'achat contribue de manière décisive à l'économie de la ville, ce qui explique le commentaire amusé du président de Brosses : « C'est la nation chérie des Romains, en faveur de l'argent qu'ils apportent ; car le fond du cœur est pour les Allemands, par toute l'Italie¹⁸⁸⁹. » On pourrait identifier une seconde grille de lecture pour mieux comprendre le fonctionnement complexe d'une communauté aux intérêts plus divers qu'il n'y paraît, fondée sur la transposition de la notion de polycentrisme qui caractérise, comme le rappelle Gilles Montègre, la vie politique et mondaine de Rome¹⁸⁹⁰. Il y eut d'abord une sorte de bipolarité politique opposant un « pôle jacobite » animé, autour du Prétendant en exil et de ses héritiers, par des figures telles qu'Andrew Lumisden et, sans doute, Peter Grant¹⁸⁹¹, et un « pôle hanovrien » plus ou moins structuré autour de Thomas Jenkins, ce dernier bénéficiant longtemps du soutien du cardinal Alessandro Albani et même du pape Clément XIV. Il y eut également une bipolarité interne à la sous-communauté des artistes britanniques, que le témoignage de Thomas Jones¹⁸⁹² nous permet d'esquisser : un pôle écossais structuré autour de James Byres et un pôle « anglais » (faut-il dire britannique ?) structuré autour de Thomas Jenkins, avec un rituel à la fois commun et concurrent, le repas de Noël¹⁸⁹³. Face à ces deux « partis » artistiques, on est tenté d'identifier un autre groupe constitué d'artistes hésitant entre l'une et l'autre de ces coteries et tentant d'éviter toute affiliation définitive. Il y eut, enfin, deux manières d'envisager le rapport au semblable (le compatriote) et à l'autre au sein de cette « colonie britannique », dépendant largement du milieu social d'origine des acteurs : si les membres des élites voyageuses (aristocrates, bourgeois, voire ambitieux à la mode des frères Adam) ont embrassé le cosmopolitisme des salons romains, beaucoup semblent avoir préféré la sociabilité de leurs compatriotes – ces deux « choix » pouvant d'ailleurs être pratiqués tour à tour par la même personne, ce qui renvoie à la complexité du rapport à l'autre dans une ville étrangère. Les membres de cette communauté britannique de Rome apparaissent finalement tiraillés entre une

¹⁸⁸⁹ Charles de Brosses, *Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740*, Paris, Didier et Compagnie, 1858 (édition Romain Colomb), t. 2, p. 102.

¹⁸⁹⁰ Gilles Montègre, *La Rome des Français ...*, *op. cit.* Il s'agit, dans ce cas, du polycentrisme lié à la multiplicité des cours (d'ambassade, aristocratiques, ...) à Rome.

¹⁸⁹¹ En tout cas, pour ce dernier, jusqu'à la mort du « Vieux Prétendant » en 1766. La dernière partie de sa carrière à Rome apparaît plus ambiguë sur ce plan.

¹⁸⁹² « Memoirs of Thomas Jones », *The Volume of the Walpole Society*, Vol. 32, 1946-1948, pp. 1-144. Une traduction française de ces mémoires existe sous le titre : *Journal de voyage à Rome et à Naples (1776-1783)*, Saint-Pierre-de-Salerne, Gérard Montfort Éditeur, 2001 (trad. Isabelle Baudino et Jacques Carré).

¹⁸⁹³ *Ibid.*, p. 56 (entrée datée du 25 décembre 1776).

solidarité revendiquée par beaucoup et un sentiment d'enfermement avoué par certains - la nature des sources exploitées, qu'elles soient ou non destinées à être rendues publiques, induit sans doute un regard différent sur le vécu qui y est décrit ; pour les artistes, la proximité vécue a manifestement favorisé de solides amitiés - que l'on songe à la longue cohabitation de James Nevay et d'Alexander Day, par exemple - mais aussi une concurrence aux conséquences parfois dramatiques, comme le rappelle le destin tragique d'un Jonathan Skelton dont la carrière de peintre fut vraisemblablement brisée, en 1758-1759, en raison des sympathies jacobites qui lui étaient prêtées¹⁸⁹⁴. Le facteur national ou transnational n'est donc pas le seul paramètre à prendre en compte : la dimension sociale ou corporatiste a également, dans un certain nombre de cas, joué un rôle déterminant.

Les appartenances confessionnelles, enfin, ont influencé de manière complexe les relations internes à la communauté britannique de Rome ainsi que le regard porté par ses membres sur la société romaine. Les protestants y sont, logiquement, majoritaires et arrivent souvent à Rome, on l'a vu, avec un fort préjugé anticatholique : leur image de Rome, en effet, apparaît ambivalente puisqu'elle est à la fois un lieu de mémoire de l'Antiquité et le centre de la chrétienté catholique. Si la question de la discrimination religieuse dont ils sont susceptibles d'être victimes se pose avant tout en cas de décès, l'anticatholicisme britannique tend à évoluer à partir des années 1770 vers un anticléricalisme ; il faut rappeler, par ailleurs, que la présentation au pape du moment, pour les membres des élites voyageuses, reste un moment privilégié qui fait l'objet d'une recension dans les journaux ou récits de voyage, ou encore dans les correspondances privées. L'ambivalence du regard que portent les Britanniques de confession protestante sur la catholicité romaine est donc réelle : il est difficile de ne pas lire, dans leurs témoignages, le tiraillement classique entre fascination (pour la pompe des grandes cérémonies qui marquent le calendrier liturgique) et répulsion (pour certaines croyances, assimilées à des superstitions, ou certains rites) ; ces sentiments contradictoires les conduisent par ailleurs à n'envisager les lieux de culte catholiques qu'au travers d'une grille de lecture stéréotypée qui met l'accent sur l'éventuel emploi d'éléments antiques ou la présence de chefs d'œuvre de la peinture baroque. Cette dimension muséale qui est attribuée aux églises romaines est-elle liée à la volonté de neutraliser leur dimension sacrée comme s'il s'agissait de conjurer le dangereux pouvoir de séduction que prêtent volontiers les protestants au catholicisme ou,

¹⁸⁹⁴ On peut penser, également, au témoignage de James Irvine sur les rapports entre artistes, ainsi qu'entre artistes et commanditaires, dans la Rome des années 1780 : l'une de ses lettres, envoyée à George Cumberland en novembre 1790, évoque ainsi les manœuvres du peintre Guy Head, tentant de discréditer ses compatriotes auprès de Lord Bristol dans le but de devenir son artiste de prédilection (cf. British Library, Add. MS 36 496, lettre datée du 13 novembre 1790).

plus simplement, au décentrement culturel qui est inhérent à l'expérience du séjour en terre étrangère ? Sans doute un peu des deux. Les Britanniques de confession catholique sont minoritaires, mais ne sont pas sans influence au sein de leur communauté ou de la société romaine. Il est logique, par exemple, que les membres du clergé (Peter Grant ou John Thorpe, pour ne citer que les cas les mieux connus) aient bénéficié d'un statut privilégié dans la capitale des États de l'Église ; mais ce rôle ne peut être réduit à la dimension ecclésiastique du fait de la politisation d'un certain nombre d'entre eux. De ce point de vue, la période 1766-1773 apparaît comme une véritable charnière dans l'histoire des rapports entre la papauté et la sous-communauté des Britanniques de confession catholique : le refus de reconnaître le « Jeune Prétendant » comme souverain légitime de Grande-Bretagne, la sanction des actes d'allégeance à son égard des supérieurs des séminaires britanniques de Rome puis la suppression de l'ordre des Jésuites ont contribué à affaiblir l'influence dont pouvaient se prévaloir Peter Grant ou John Thorpe, tous deux membres de l'ordre, et donc à dépolitiser leur rôle. On comprend mieux, dans ces conditions, le dépit de ce dernier à l'égard de Thomas Jenkins, un protestant devenu l'un des proches de Clément XIV. C'est toute l'habileté de Peter Grant que d'avoir su diversifier, très tôt, ses activités à Rome¹⁸⁹⁵, ce qui lui a permis de préserver une certaine compétitivité sur le marché de l'accueil des grands-touristes au cours des années 1770. Parmi les Britanniques de confession catholique, il faut également citer le cas de James Byres, qui fut l'un des résidents les plus influents jusqu'au début des années 1790, mais aussi celui de riches collectionneurs comme Charles Townley ou Lord Henry Arundell. Si le premier a développé une intense et fructueuse relation d'affaires avec Thomas Jenkins ou d'autres marchands d'art sans se soucier de leur confession, le second a maintenu une relation privilégiée avec John Thorpe en raison de l'ancienneté de leurs liens et de la similitude de leur formation, l'utilisant comme son principal « agent » sur le marché de l'art romain. Pourtant, Townley et Arundell avaient été formés dans un collège continental destiné aux Britanniques de confession catholique (Douai pour le premier, Saint-Omer pour le second). On voit donc qu'il n'est pas possible de définir le rapport à la romanité contemporaine sur la base du seul critère confessionnel. L'exemple d'Andrew Lumisden, fervent protestant et fidèle partisan des Stuart, allant jusqu'à sacrifier une partie de sa vie et de ses ambitions personnelles à une cause qui apparaissait de plus en plus comme désespérée, le démontre assez clairement.

¹⁸⁹⁵ Ce qui, on le sait, lui avait d'ailleurs valu des remontrances de la part de sa hiérarchie : comme le rappelle John Ingamells dans sa notice biographique (cf. *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 420), il fut notamment rappelé à l'ordre, en 1769, pour avoir attendu deux mois avant d'informer l'épiscopat écossais de la mort du pape Clément XIV.

L'intuition de Jason M. Kelly sur « l'importance de considérer les communautés de grands-touristes et d'expatriés en tant qu'extensions de réseaux sociaux du pays d'origine¹⁸⁹⁶ » a influencé certains des aspects de ce projet de recherche ainsi que la lecture d'un certain nombre de sources. Cette notion de « réseaux sociaux » peut se décliner sous différentes formes, d'où le pluriel auquel recourt l'auteur.

Il s'agit, tout d'abord, de réseaux familiaux comme celui qui continue d'unir James Russell et les siens au-delà de son expérience de l'expatriation. On peut citer deux autres exemples assez représentatifs du développement de ce type de réseau : celui de Thomas Jenkins appelant à ses côtés, comme on l'a vu, deux de ses neveux (John et James) et l'une de ses nièces (Anna Maria) à partir de la fin des années 1770 ; celui de James Byres, lui aussi rejoint par l'un de ses neveux, Patrick Moir, à partir de 1785 (ce dernier, on le sait, prend la tête de ses affaires à la suite de son départ, en 1790). Dans les deux cas, l'objectif de ces deux hommes d'influence est bien de mettre leurs parents au service d'une stratégie d'intégration réussie dans la société romaine ainsi que dans les flux de biens culturels entre Rome et la Grande-Bretagne. On peut également citer le cas des liens privilégiés entre Peter Grant et l'un des membres les plus puissants de son clan, James Grant. À partir du séjour romain de James Grant, en 1760, la correspondance entre les deux hommes témoigne de l'intensité de leurs échanges : Peter Grant se met ainsi au service de son parent, ce qui permet à ce dernier d'accroître sa collection d'art et de favoriser l'insertion de ses proches dans la bonne société romaine au cours de leur propre séjour (on peut penser, en particulier, au cas de William Weddell en 1765). La relation, quoi qu'il en soit, apparaît dissymétrique à la lecture des lettres de l'abbé, conscient de sa situation de dépendance. Ces réseaux familiaux contribuent, en tout cas, à favoriser le séjour sur le long terme dans la Ville Éternelle.

Il s'agit, en outre, de réseaux amicaux. On a déjà cité la longue relation qui s'est établie entre John Thorpe et Lord Arundell, entamée au collège jésuite de Saint-Omer où tous deux ont étudié puis réactivée lors du Grand Tour du jeune aristocrate, en 1760. L'une des manières dont ces réseaux amicaux se matérialisent est le recours aux lettres de recommandation, étudiées par Emmanuelle Chapron¹⁸⁹⁷. Le témoignage de Lady Knight, qui écrit qu'elle est partie pour Rome avec sa fille Ellis Cornelia, « chargé[e] de recommandations pour le Cardinal de Bernis et sa

¹⁸⁹⁶ Jason M. Kelly, « Letters from a young painter abroad: James Russell in Rome, 1740-63 », *The Volume of the Walpole Society*, Vol. 74, 2012, p. 61. L'expression employée par Jason M. Kelly est « domestic social networks ».

¹⁸⁹⁷ Emmanuelle Chapron, « 'Avec bénéfice d'inventaire' ? Les lettres de recommandation aux voyageurs dans l'Europe du XVIIIe siècle », *MEFRIM*, 2010, 122/2, pp. 431-53.

famille, ainsi que pour d'autres personnes de qualité¹⁸⁹⁸ », montre combien cette pratique vise à favoriser l'insertion du voyageur issu des élites dans la meilleure société romaine, au-delà, encore une fois, des questions d'appartenance nationale – l'arrivée à Rome des deux femmes, en 1778, se fait sur fond de tensions croissantes entre leur pays d'origine et celui dont le prélat défend les intérêts diplomatiques auprès de la papauté.

Il s'agit, enfin, de réseaux économiques, souvent construits et entretenus pendant des décennies. Les principaux marchands d'art britanniques, qu'il s'agisse de Thomas Jenkins, de James Byres ou de Gavin Hamilton, pour ne citer que quelques exemples particulièrement significatifs, veillent en effet à entretenir par une correspondance très régulière les relations d'affaires nouées avec les riches collectionneurs du Grand Tour ou de ses avatars. Le premier séjour romain de Charles Townley, en 1767-68, ne peut guère être considéré comme l'étape d'un Grand Tour à proprement parler puisqu'il a alors 30 ans et a achevé depuis longtemps son éducation ; c'est pourtant le moment où il noue une amitié avec Thomas Jenkins et Gavin Hamilton, fondée au départ sur leurs intérêts mutuels. La longue relation épistolaire qui s'établit entre ces hommes, ponctuée par quelques rencontres à Rome puisque Townley y effectue deux autres séjours en 1772-73 et en 1777¹⁸⁹⁹, révèle une interdépendance complexe reposant sur des centres d'intérêt communs¹⁹⁰⁰ et une véritable estime – les dernières lettres envoyées par Jenkins à Townley¹⁹⁰¹, à la fin des années 1790, montrent clairement la complicité qui existe entre les deux hommes. Cette relation épistolaire pourrait, dans une certaine mesure, être comparée à celle qu'ont entretenue Gavin Hamilton et Lord Shelburne. Ce type d'échanges a fortement contribué au développement et au fonctionnement de réseaux économiques entrecroisés, soulignant l'imbrication du marché de l'art romain et du marché de l'art britannique.

Car la notion de réseau(x) peut s'entendre d'une autre manière que celle à laquelle se réfère explicitement Jason M. Kelly. Si l'on considère, comme c'est le cas dans cette étude, que la seconde moitié du XVIIIe siècle se caractérise par une pré-mondialisation fondée sur l'intensification des flux de personnes, de biens et d'idées, on conçoit combien la communauté

¹⁸⁹⁸ Elizabeth Douglas Fuller Elliott-Drake, sous la dir. de, *Lady Knight's Letters from France and Italy, 1776-1795*, Londres, Arthur L. Humphreys, 1905, p. 42 (lettre datée du 3 janvier 1778, alors que Lady Knight et sa fille sont à Marseille, sur le point d'embarquer pour Civitavecchia).

¹⁸⁹⁹ John Ingamells, *A Dictionary ...*, *op. cit.*, p. 946-947.

¹⁹⁰⁰ Vicky Coltman, *Classical Sculpture and the Culture of Collecting in Britain Since 1760*, Oxford, Oxford University Press, 2009, pp. 49-83 (cf. chap. 2 : « The spoils of Roman grandeur': Correspondence collecting and the market in Rome »).

¹⁹⁰¹ Ilaria Bignamini et Clare Hornsby, *Digging and dealing in Eighteenth-Century Rome*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2010, vol. 2. 231 des 423 lettres retranscrites et publiées dans ce recueil (soit 54,6% du total) ont été envoyées par Thomas Jenkins à Charles Townley entre 1768 et 1798 ; on peut d'ailleurs noter une intensification des échanges au cours des années 1780. La correspondance entre Townley et Gavin Hamilton a, elle aussi, été très intense.

britannique de Rome a contribué à faire de cette ville l'épicentre d'un réseau structuré à plusieurs échelles.

À l'échelle régionale, on peut estimer que les Britanniques de Rome, par leur nombre ainsi que par le pouvoir d'achat et l'entregent de quelques-uns, ont véritablement animé l'économie de la Ville Éternelle et même des États de l'Église : on peut évoquer, par exemple, leur rôle direct (incarné notamment par Joseph/Giuseppe Denham) et indirect dans l'activité du port de Civitavecchia d'où partaient de nombreux navires chargés des œuvres d'art, des antiquités et autres souvenirs acquis par les voyageurs britanniques au cours de leur séjour romain.

À l'échelle « nationale » (péninsulaire), ils ont également, de différentes manières, créé des réseaux d'entraide et de sociabilité fondés sur le rôle et la coopération de leurs diplomates (que l'on songe, par exemple, à l'action de Horace Mann, en poste à Florence pendant plusieurs décennies et surveillant étroitement pour le compte de son gouvernement l'évolution de la situation politique à Rome¹⁹⁰²) comme sur les retrouvailles régulières des élites du Grand Tour d'une étape à l'autre de leur périple, ce dernier s'articulant autour d'un ou de plusieurs séjours dans la Ville Éternelle (il suffit, à cet égard, de consulter le journal de voyage de Mary Berry au début des années 1780 ou celui d'Elizabeth Webster une décennie plus tard).

À l'échelle internationale, ils ont été les acteurs d'intenses flux de biens culturels (œuvres d'art, antiquités), qu'ils les aient impulsés, facilités ou organisés. Il suffit, à cet égard, de rappeler la coopération entre James Byres et Joshua Reynolds dans le but de rendre possible l'exportation des « Sept Sacrements » de Poussin vers l'Angleterre, en 1785-1786.

L'expérience du séjour romain a été, dans bien des cas, marquante, comme en témoignent un certain nombre de pratiques.

Le cadre de vie des voyageurs du Grand Tour ou de ceux qui ont cherché à prendre exemple sur eux, à des degrés divers, a été fortement influencé par la confrontation avec le modèle antique. Il suffit, pour s'en persuader, d'observer les façades de nombreuses demeures édifiées ou réaménagées par Robert Adam et ses disciples (on peut songer, par exemple, à Newby Hall, à Kedleston Hall ou à Osterley Park) et les salles destinées à mettre en scène les collections constituées au cours du séjour romain ou à la suite de ce dernier : bibliothèques (celle de Charles Townley, sur Park Street, a été immortalisée par une toile de Johan Zoffany en 1782) et galeries. Les anciens voyageurs ont, de la même manière, eu la tentation de reconstituer à leur retour des formes de sociabilité fondées sur l'expérience commune du Grand Tour ou de ses avatars. La

¹⁹⁰² John Doran, *Mann and Manners at the Court of Florence, 1740-1786, founded on the Letters of Horace Mann and Horace Walpole*, Londres, Richard Bentley and Son, 1876, 2 vol.

Society of Dilettanti, fondée dès 1734, en est sans doute le meilleur exemple. Décrite par Horace Walpole comme « un *club*, pour lequel le critère de qualification officiel était d'avoir été en Italie, et le critère de qualification réel d'être saoul¹⁹⁰³ », où l'on n'entrait que par cooptation, elle permettait à ses membres de perpétuer les liens qui s'étaient noués au cours de leur périple ou de fréquenter ceux qu'ils considéraient comme leurs pairs, non seulement parce qu'ils étaient issus du même milieu social mais parce qu'ils partageaient la même culture¹⁹⁰⁴ et la même expérience. En faire partie pouvait d'ailleurs constituer une véritable validation sociale pour un « parvenu » comme William Weddell¹⁹⁰⁵ dont le séjour à Rome, on l'a vu, s'inscrit dans un parcours d'agrégation à une élite à laquelle il n'appartient pas par la naissance. Un autre *club*, moins connu, dont les membres avaient en commun l'expérience du voyage d'Italie et du séjour romain était le *Roman Club* fondé par Edward Gibbon dès son retour du continent, en 1765. L'historien anglais, dont on sait à quel point l'arrivée dans la Ville Éternelle avait marqué son imaginaire, donne quelques détails sur cette structure de sociabilité dans ses mémoires : « Nous instituâmes, mes compagnons de voyage et moi-même, une rencontre hebdomadaire sur le mode convivial sous le nom de Club Romain [...]»¹⁹⁰⁶. Une note, dans l'édition critique des manuscrits autobiographiques, permet d'en connaître les membres, au nombre de 19, dont William Weddell et son compagnon de voyage William Palgrave, ainsi que Lord John Mountstuart, compagnon de voyage de James Boswell¹⁹⁰⁷. Bien que nous ne disposions que de peu d'informations sur ce *club*, contrairement à la *Society of Dilettanti*, nous savons qu'il existait toujours en 1772, sept ans après ses débuts, comme l'atteste une lettre d'Edward Gibbon à l'un des membres fondateurs, John Holroyd¹⁹⁰⁸. On notera, par ailleurs, qu'une même personne pouvait appartenir à l'une et l'autre de ces institutions caractéristiques de la sociabilité des élites masculines en Grande-Bretagne.

La culture figurative et la manière des artistes britanniques ayant résidé à Rome révèlent, elles aussi, l'empreinte de cette expérience. L'œuvre de Joshua Reynolds constitue un exemple

¹⁹⁰³ Jeremy Black, *The British and the Grand Tour*, Londres, Croom Helm, 1985, p. 120.

¹⁹⁰⁴ Jason M. Kelly, *The Society of Dilettanti. Archaeology and Identity in the British Enlightenment*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2009, pp. 7-59 (cf. chap. 1 : « The Dilettante Culture of the Eighteenth Century »).

¹⁹⁰⁵ Il y fut admis dès 1766, soit quelques mois après son retour d'Italie.

¹⁹⁰⁶ The Earl of Sheffield, sous la dir. de, *The Autobiographies of Edward Gibbon*, Londres, John Murray, 1897, p. 273.

¹⁹⁰⁷ Mais ce dernier ne fut, apparemment, pas membre du *Roman Club*. Gibbon explique, dans une autre version de son autobiographie (*Ibid.*, p. 406), que tous ces hommes avaient séjourné à Rome « la même année », soit en 1765.

¹⁹⁰⁸ Lord John Sheffield, sous la dir. de, *The Miscellaneous Works of Edward Gibbon, Esq., with Memoirs of his Life and Writings, composed by Himself*, Londres, John Murray, 1814, vol. II, p. 467 (lettre envoyée par Edward Gibbon à John Holroyd, datée de décembre 1772).

significatif de cette influence, comme le montrent notamment les codes iconographiques qu'il adopte lorsqu'il peint le portrait du jeune Frederick Howard, en 1769¹⁹⁰⁹ ; on sait qu'il a également immortalisé les membres de la *Society of Dilettanti* dans deux célèbres portraits de groupe exécutés entre 1777 et 1779¹⁹¹⁰, ce qui n'est sans doute pas un hasard. On sait, par ailleurs, que c'est le « Grand Tour » (qui n'en fut pas véritablement un) de Robert Adam, « Bob le Romain¹⁹¹¹ » comme il aimait alors à se faire appeler, qui lança véritablement sa carrière d'architecte en Grande-Bretagne et lui permit de contribuer au succès du goût néoclassique dans son pays.

En somme, si le séjour à Rome fut nécessairement une expérience individuelle, confrontant avec plus ou moins de bonheur une image ancrée dans un passé reconstruit à une réalité contemporaine, contribuant à la construction d'une identité multiple, il fut également une expérience collective dans son déroulement comme dans ses conséquences. Voyageurs et résidents furent, à des degrés divers, les représentants d'une société à la fois sûre d'elle-même et en quête de légitimation : l'appropriation symbolique et matérielle de l'héritage de la Rome antique¹⁹¹² peut, dans une certaine mesure, être considérée comme l'un des mythes fondateurs d'une élite rayonnante, celle de l'Angleterre géorgienne soucieuse de s'agréger, dans un creuset culturel commun, les élites des nations « périphériques » (écossaise, galloise, irlandaise). Le sentiment de supériorité éprouvé lors du séjour dans une ville bien différente de son image rêvée a sans doute contribué à la formation d'une identité oppositionnelle, bien que cette dernière n'ait concerné qu'une partie très limitée de la population d'un royaume en voie d'unification. À Rome même, les rapports entre élites britanniques et élites romaines apparaissent assez ambivalents : on serait tenté, en effet, de penser que les voyageurs du Grand Tour et leurs émules issus de la frange supérieure de la bourgeoisie ont instrumentalisé l'aristocratie romaine, en tout cas celle qui leur ouvrait ses palais et ses salons, dans un cadre qui ne se limitait pas aux seuls échanges mondains. Cette dernière n'a-t-elle pas joué un rôle de faire-valoir, destiné à renvoyer aux représentants des élites britanniques une image valorisante de leur mode de vie et

¹⁹⁰⁹ Ce portrait est actuellement conservé à la Tate Gallery, à Londres (référence : T14646 ; huile sur toile, 240 x 174,5 cm).

¹⁹¹⁰ Joshua Reynolds, « The Dilettanti Vase Group », 1777-1779 (huile sur toile, 196,8 x 142,2 cm, Society of Dilettanti, Londres) et « The Dilettanti Gem Group », 1777-1779 (huile sur toile, 196,8 x 142,2 cm, Society of Dilettanti, Londres).

¹⁹¹¹ John Fleming, *Robert Adam and his Circle in Edinburgh and Rome*, Cambridge, Harvard University Press, 1962, p. 144.

¹⁹¹² Volontiers envisagé à travers un prisme déformant, privilégiant une période considérée comme l'apogée de la République, le patrimoine antique de Rome se présente en réalité aux yeux des voyageurs dans un état remontant à la période impériale – en tout cas ce qu'il en reste.

de leurs pratiques de sociabilité, ce qui expliquerait pour partie le regard volontiers critique que l'on trouve dans de nombreux récits de voyage ? Quant aux élites politiques de la Ville éternelle, elles semblent avoir assez largement servi les intérêts de voyageurs susceptibles de soutenir l'économie locale et issus d'un pays dont le souverain devait être ménagé, en particulier à partir de la deuxième moitié des années 1760.

Le regard porté par les Britanniques sur les Romains de leur temps a sans doute dépendu de la durée de leur séjour, et donc de leur degré d'insertion dans la société d'accueil : pour les voyageurs, les habitants de la Ville éternelle apparaissent souvent comme des figurants, sauf lorsqu'ils appartiennent au même milieu qu'eux ; pour les résidents, en particulier ceux qui ont passé une grande partie de leur vie à Rome, la réalité fut différente, et les contacts plus intenses et authentiques, ce qu'attestent notamment plusieurs exemples d'intermariage. Les expériences britanniques de la romanité, puisqu'il faut employer le pluriel, se différencient donc par le mobile et la durée du séjour : si celle d'un Thomas Pelham, jeune aristocrate, semble avoir induit un regard surplombant et finalement très partiel sur la ville qu'il visitait, celle d'un John Ramsay, immergé par nécessité dans la vie d'une capitale plus dynamique qu'il n'y paraît, en tout cas sur le plan intellectuel et culturel, semble avoir été vécue de manière beaucoup plus « horizontale », à hauteur de rue pourrait-on dire.

ANNEXES

ANNEXE 1 – LA COMMUNAUTÉ BRITANNIQUE DE ROME

Les adresses indiquées sont déterminées à partir d'une confrontation des informations fournies par les registres d'états des âmes (AVR) et John Ingamells, *A Dictionary of British and Irish Travellers in Italy, 1701-1800*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1997.

Il ne s'agit pas, bien entendu, d'une présentation exhaustive, mais de voyageurs ou de résidents dont les écrits (correspondance, journaux, ...) ont été utilisés dans cette thèse.

IDENTITÉ	PÉRIODE(S) DE SÉJOUR	ADRESSE(S) CONNUE(S)
Robert Adam (1728-1792)	24 février/avril 1755 22 avril/13 septembre 1755 12 octobre 1755/juin 1756 Juin 1756/mai 1757	Casa Guarnieri, près de la Porta Pinciana (Sant'Andrea delle Fratte)
James Adam (1732-1794)	24 février/août 1761 13 décembre 1761/mai 1763	Hôtel « Ville de Londres », Piazza di Spagna (24-25 février 1761, Sant'Andrea delle Fratte) Casa Guarnieri, près de la Porta Pinciana (1761-1763, Sant'Andrea delle Fratte)
James Barry (1741-1806)	Fin octobre 1766/22 avril 1770	Près de la Villa Médicis et de la Villa Borghese – peut-être l'actuel Viale Trinità dei Monti (Sant'Andrea delle Fratte)
Mary Berry (1763-1852)	20 décembre 1783/13 janvier 1784 3 mars/20 mai 1784	Chez Mme Trufina, Strada San Sebastianello (San Lorenzo in Lucina) Scufferina, Piazza di Spagna
Matthew Brettingham (1725-1803)	Avril 1748/juin 1754	Palazzo Zuccari, Strada Gregoriana (1748-1751, Sant'Andrea delle Fratte) Casa Grisoni, Strada Felice (1753-1754, Sant'Andrea delle Fratte)

James Byres (1734-1817)	1756 ou 1758/juin 1790	Strada Felice (1758, Sant'Andrea delle Fratte) Strada Vittoria (1762-1765, San Lorenzo in Lucina) Strada Paolina (1778-1790, San Lorenzo in Lucina)
William Chambers (1723-1796)	Novembre 1750/1752 10 février 1753/avril 1755	Face au « Giardino delle Monache » (1751, Sant'Andrea delle Fratte) Casi Tomasi, Strada Felice (1755, Sant'Andrea delle Fratte)
James Caulfield, Lord Charlemont (1728-1799)	Hiver 1748 Mars/avril 1750 Été 1750/mai 1751 Novembre 1751/octobre 1752 Janvier 1754	Strada della Croce (1752-1753, San Lorenzo in Lucina)
Nathaniel Dance-Holland (1735-1811)	Mai 1754/juin 1765	Strada Felice (1759-1765, Sant'Andrea delle Fratte)
Alexander Day (v. 1751-1841)	1774-1815	Strada Felice (1774-1803, Sant'Andrea delle Fratte)
Robert Fagan (1761-1816)	Décembre 1781/juin 1782 6 mars 1784/1792 1793-1797 1797-1799	Casa di Trinità de' Monti (1784, Sant'Andrea delle Fratte) Palazzo Piombini, Strada del Babuino (1790-1792)
John Flaxman (1755-1826) et Ann Flaxman (v. 1760-1820)	Décembre 1787/janvier 1788 16 mars 1788/juin 1794	Via del Corso (1787-1788, Santa Maria del Popolo) Piazza Mignanelli, sans doute dans la Rampa Mignanelli (1788-1790, Sant'Andrea delle Fratte) Strada Felice (1791-1794, Sant'Andrea delle Fratte)

James Grant (1738-1811)	Mi-février/mai 1760	Casa Guarnieri, près de la Porta Pinciana (Sant'Andrea delle Fratte)
Abbé Peter Grant (1708-1784)	Juillet 1726/mars 1735 1737/septembre 1784	Piazza Navona
Gavin Hamilton (1723-1798)	1748-1750 1756-1798	Strada Felice (1748-1750, Sant'Andrea delle Fratte) Immeuble dans les escaliers de la Trinité-des-Monts (1762-1765, Sant'Andrea delle Fratte) Viccolo dei Zucchelli (1768, San Nicola in Arcione) Piazza di Spagna (1797-1798, San Lorenzo in Lucina)
Lord George Herbert (1759-1827)	21 septembre/2 novembre 1779	Chez Margherita, Via Bocca di Leone (San Lorenzo in Lucina)
Christopher Hervey (1696-1764)	Mars 1755/janvier 1756 19 décembre 1760/10 février 1761	Strada di Ripetta (1756, Santa Maria del Popolo) À proximité de la Villa Médicis (1760-1761, Sant'Andrea delle Fratte)
Christopher Hewetson (1737-1798)	1765-1798	Strada Vittoria (1777-1778, San Lorenzo in Lucina) Viccolo delle Orsoline (1790-1793, San Lorenzo in Lucina)
John Coxe Hippisley (1746-1825)	Avril 1779/juin 1780 6 mars 1793/24 mai 1795	Via Bocca di Leone (1779, San Lorenzo in Lucina)
James Irvine (1757-1831)	Juillet 1780/printemps 1787 Juillet 1789/mai 1791 Décembre 1797/mai 1798 Octobre 1800/1806	Piazza Mignanelli (1785-1788, Sant'Andrea delle Fratte) Strada del Babuino (1790, Santa Maria del Popolo) Palazzo Galoppi, Quattro Fontane (1803-1806, Santa Susanna)

Thomas Jenkins (1722-1798)	Fin 1751/janvier 1798	Piazza di Spagna, « Verso Propaganda Fide » (1752-1753, San Lorenzo in Lucina) Via del Corso (1757-1764, San Lorenzo in Lucina) Via del Corso (1765-1798, Santa Maria del Popolo)
Thomas Jones (1742-1803)	27 novembre 1776/11 septembre 1778 26 janvier 1779/20 mai 1780	Via del Corso (1778, Santa Maria del Popolo) Strada Gregoriana (1780, Sant' Andrea delle Fratte)
Lady Phillipina Knight (meurt en 1799) et Ellis Cornelia Knight (1757-1837)	9 mars 1778/2 mai 1785 30 avril 1791/février 1798	Piazza di Spagna (mars 1778) Via del Corso (mai 1778) Strada Felice (actuelle Via delle Quattro Fontane), près du Palais Barberini (à partir de mars 1780, Santa Susanna) Via Campo Carleo (1791-1796)
Andrew Lumisden (1720-1801)	1749-1769	Strada dei Lucchesi (1759, Santi XII Apostoli)
Lady Anna Miller (1741-1781)	6-8 janvier 1771 20 mars/15 mai 1771	Chez Pio, Strada della Croce (San Lorenzo in Lucina)
Jacob More (1740-1793)	1773-1793	<i>Caffè degli Inglesi</i> , Piazza di Spagna (1773-1787, San Lorenzo in Lucina) Strada Rasella (1790-1793, San Nicola in Arcione)
Colin Morison (1734-1809)	1754-1809	Strada Felice (1757, Sant' Andrea delle Fratte) Casa di Mengs, Strada Vittoria (1758, San Lorenzo in Lucina) Strada Vittoria (1764-1765, San Lorenzo in Lucina)

		Piazza di Spagna, près de la Strada San Sebastianello (1771-1798, San Lorenzo in Lucina)
James Nevay (v. 1730-après 1811)	1755-1811	Casa di Mengs, Strada Vittoria (1758-1761, San Lorenzo in Lucina) Strada Felice (1768-1774, Sant'Andrea delle Fratte) Strada Felice (1774-1803, Sant'Andrea delle Fratte)
Hester Lynch Piozzi (1741-1821)	24 octobre/novembre 1785 27 février/19 avril 1786	Chez Strofani, Piazza di Spagna
Allan Ramsay (1713-1784) et John Ramsay (1768-1845)	11 décembre 1782/8 avril 1783 27 juin/16 juillet 1783 18/22 août 1783 15 septembre /3 octobre 1783	Strada Paolina (1783, San Lorenzo in Lucina)
Joshua Reynolds (1723-1792)	Avril 1750-avril 1752 Fin avril/début mai 1752	Casa della Trinità de' Monti (1751-1752, Sant'Andrea delle Fratte)
James Russell (1720-1763)	1740-1763	Strada Felice (début années 1740, Sant'Andrea delle Fratte) Strada Margutta (1750-1751, Santa Maria del Popolo) Strada del Babuino (1752-1755, Santa Maria del Popolo) Strada Paolina (1760-1761, San Lorenzo in Lucina)
Jonathan Skelton (meurt en janvier 1759)	29 décembre 1757/19 janvier 1759	Palazzo Zuccari, Strada Gregoriana (1758, Sant'Andrea delle Fratte)
James Edward Smith (1759-1828)	7/25 février 1787 23 mars/25 avril 1787	Chez Pio, Strada della Croce (San Lorenzo in Lucina)

Charles Heathcote Tatham (1772-1842)	Juillet 1794/fin octobre 1795 Décembre 1795-juillet 1796	Casa Bavari, Strada del Babuino (1796)
Lady Elizabeth Webster (1771-1840)	Quelques jours fin 1793/début 1794 25 mai 1793/14 juin 1793 20/22 février 1794 Avril/mai 1794 Avril 1795 18 février/1 ^{er} mars 1796 Avril 1796	Chez « le tailleur anglais », Piazza di Spagna (mai/juin 1793) Villa Malta, sur le Pincio (avril/mai 1794)
Catherine Wilmot (1773-1824)	24/28 décembre 1802 Mi-mars/mi-avril 1803	Chez Pio, Strada della Croce (San Lorenzo in Lucina)
Philip Yorke (1757- 1834)	21 octobre/29 décembre 1778 10 février/31 mars 1779 (dates incertaines)	Chez Dupré, Piazza di Spagna

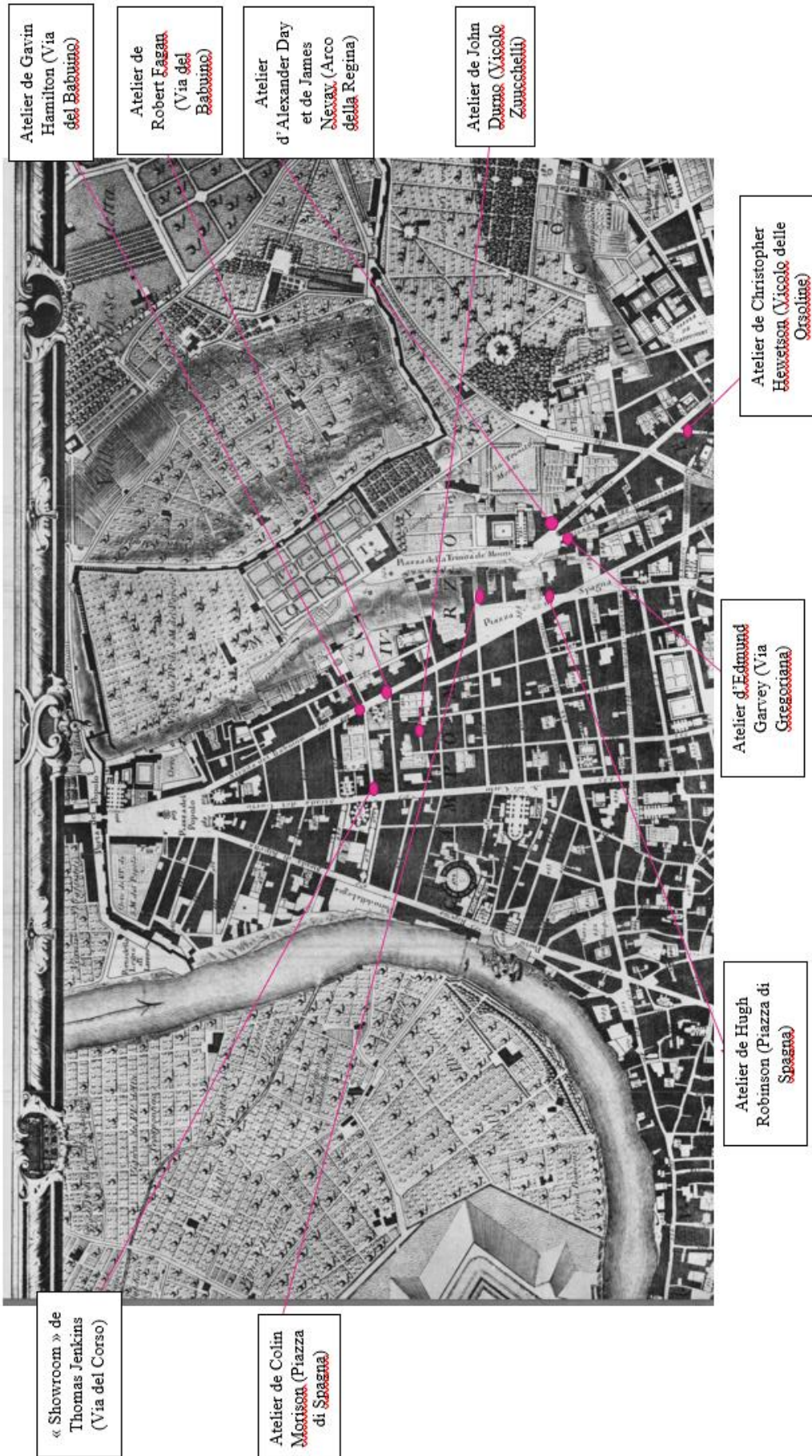
ANNEXE 2 - ÊTRE PRÉCEPTEUR

Identité	Formation/parcours	Dates séjour et identité du « protégé »	Traces du séjour
Thomas Brand (v. 1751-1814)	Christ Church, Cambridge ; révérend	23 avril/14 mai 1791 2 novembre 1791 9 mai 1792 31 octobre 1792 20 février/22 mars 1793 6/9 novembre 1793 22 mars/avril 1794 13 novembre 1794 <i>Lord Charles Brudenell-Bruce</i>	Correspondance avec sa sœur, Mme Susan Carr (NLS)
William Coxe (1747-1828)	King's College, Cambridge ; révérend	21 septembre/2 novembre 1779 <i>Lord George Herbert</i>	Pembroke Papers (correspondance avec le comte de Pembroke, père de Lord Herbert)
Louis Dutens (1730-1812)	Exilé ; aumônier anglican (1758) ; chargé d'affaires à Turin (1760-1762)	3 février 1769 Mars 1769 <i>Lord Algernon Percy</i>	<i>Itinéraire des routes les plus fréquentées</i> (1775) <i>Mémoires d'un voyageur qui se repose</i> (1806)
Christopher Golding (v. 1710- après 1758)	New College, Oxford	Janvier/avril 1753 <i>William Legge, Lord Dartmouth</i>	
Walter Harte (1709-1774)	St. Mary's Hall, Oxford ; chanoine de Windsor	Décembre 1749/mars 1750 <i>Philip Stanhope</i>	Références dans la correspondance de Lord Chesterfield,

			père naturel du jeune homme
John Hinchliffe (1731-1794)	Trinity College, Cambridge	7/24 décembre 1761 Février/avril 1762 <i>John Crewe</i>	
Thomas Martyn (1735-1825)	Emmanuel College, Cambridge ; botaniste	Janvier/avril 1780 <i>Gerard Hartopp</i>	<i>The Gentleman's Guide in his Tour through Italy</i> (1787)
John Moore (1729-1802)	Docteur en médecine, Glasgow University	Décembre 1775/février 1776 Mai 1776 <i>Douglas, duc de Hamilton</i>	<i>A View of Society and Manners in Italy</i> (1781)
Edward Murphy (1707-1777)	Révérénd	Hiver 1748 Mars/avril 1750 Été 1750/mai 1751 Novembre 1751/octobre 1752 Janvier 1754 <i>James Caulfield, Lord Charlemont</i>	Correspondance avec Lord Charlemont et son entourage (<i>HMC</i>)
John Owen (1766-1822)	Magdalen College et Corpus Christi College, Cambridge	7 décembre 1791/février 1792 8 mars 1792 <i>Mr L</i>	<i>Travels into different parts of Europe,</i> 1796
William Sandys (v. 1740-1816)	Queens College et All Souls College, Oxford ; révérend	Décembre 1777 <i>Francis Basset</i>	
Robert Wood (1717 ?-1771)	Glasgow University ; archéologue	Novembre 1754/août 1755 <i>Francis Egerton, duc de Bridgewater</i>	Évoqué dans la correspondance de Robert Adam



ANNEXE 3 – LES ATELIERS D'ARTISTES BRITANNIQUES À ROME AU DÉBUT DES ANNÉES 1790



« Showroom » de
Thomas Jenkins
(Via del Corso)

Atelier de Colin
Morrison (Piazza di
Spagna)

Atelier de Gavin
Hamilton (Via
del Babuino)

Atelier de
Robert Fagan
(Via del
Babuino)

Atelier
d'Alexander Day
et de James
Nevev (Arco
della Regina)

Atelier de John
Durno (Vicolo
Zappacelli)

Atelier de Hugh
Robinson (Piazza di
Spagna)

Atelier d'Edmund
Garvey (Via
Gregoriana)

Atelier de Christopher
Hewitson (Vicolo delle
Orsoline)

NB : L'atelier de Jacob More (Via Basella) et celui de John Durno (Via di San Nicola da Tolentino) se trouvent en dehors du plan, au sud-est.

ANNEXE 4 – LA ROME DE JOHN RAMSAY EN 1782-1783 : UN « TERRITOIRE DU QUOTIDIEN » (1)



Villa
Médicis

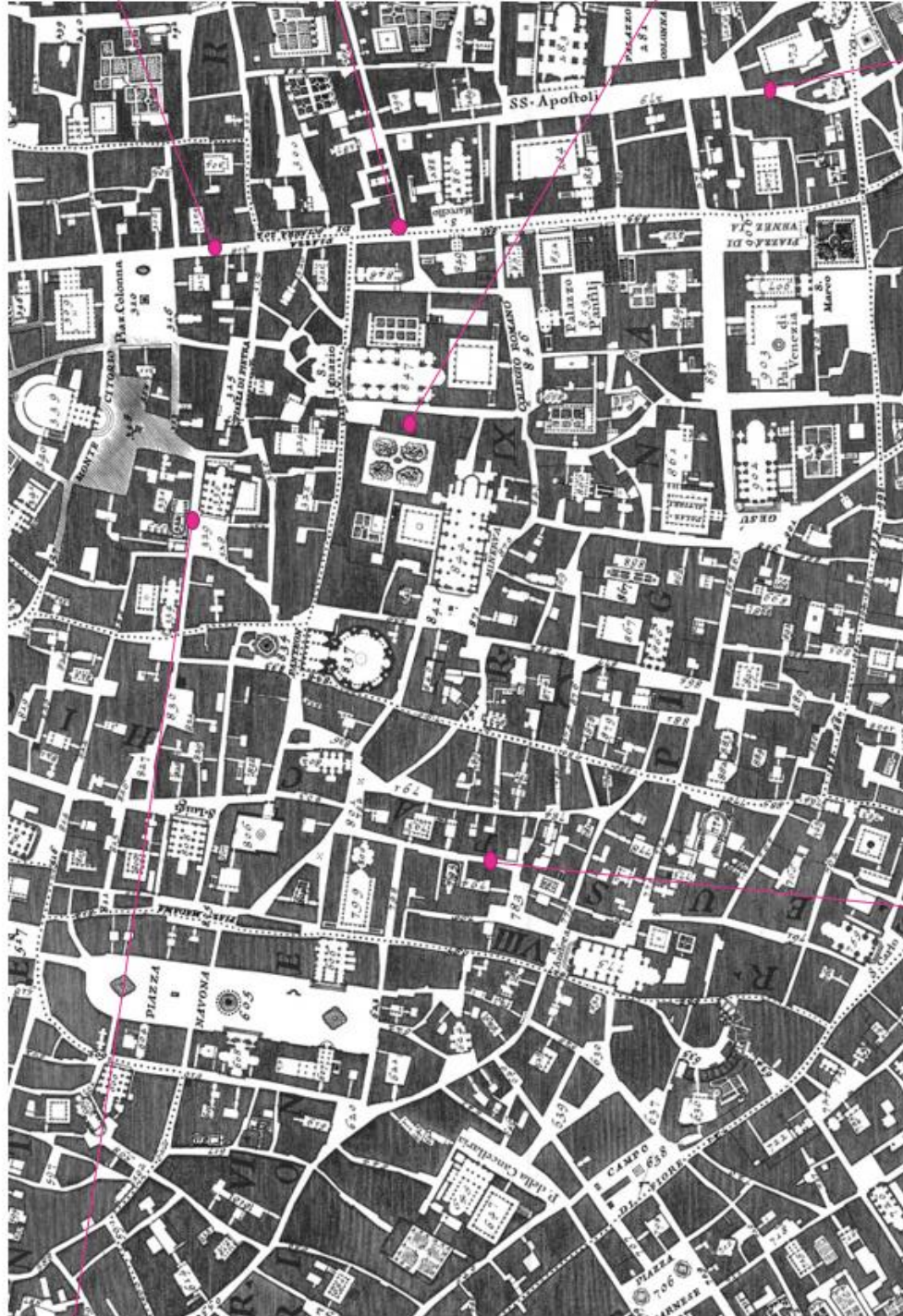
Cellule du Père
François
Jacquier
(Couvent de la
Trinité-des-
Morts)

Domiciles des Ramsay et de
James Byrse (Strada Paolina
– actuelle Via Due ~~Maestri~~)

Atelier de Pompeo
Batoni (Via Bocca di
Leone)

La Via del
Corso, un axe
structurant et
arpenté

ANNEXE 4bis – LA ROME DE JOHN RAMSAY EN 1782-1783 : UNE CAPITALE CULTURELLE (2)



Teatro
Capranica

La Via del Corso,
un axe structurant
et arpenté

La librairie
française
Bouchard et
Gravier

La Bibliothèque
de la Minerve
(actuelle
Bibliothèque
Casanatense)

Teatro della Valle

Salon de Mme. Pizzelli (Via
dei Formari)

ANNEXE 5 – LA ROME DE MARY BERRY EN 1783-1784 (1)



Atelier de
Jacob More
(Caffè degli
Inglesi, Piazza
di Spagna)

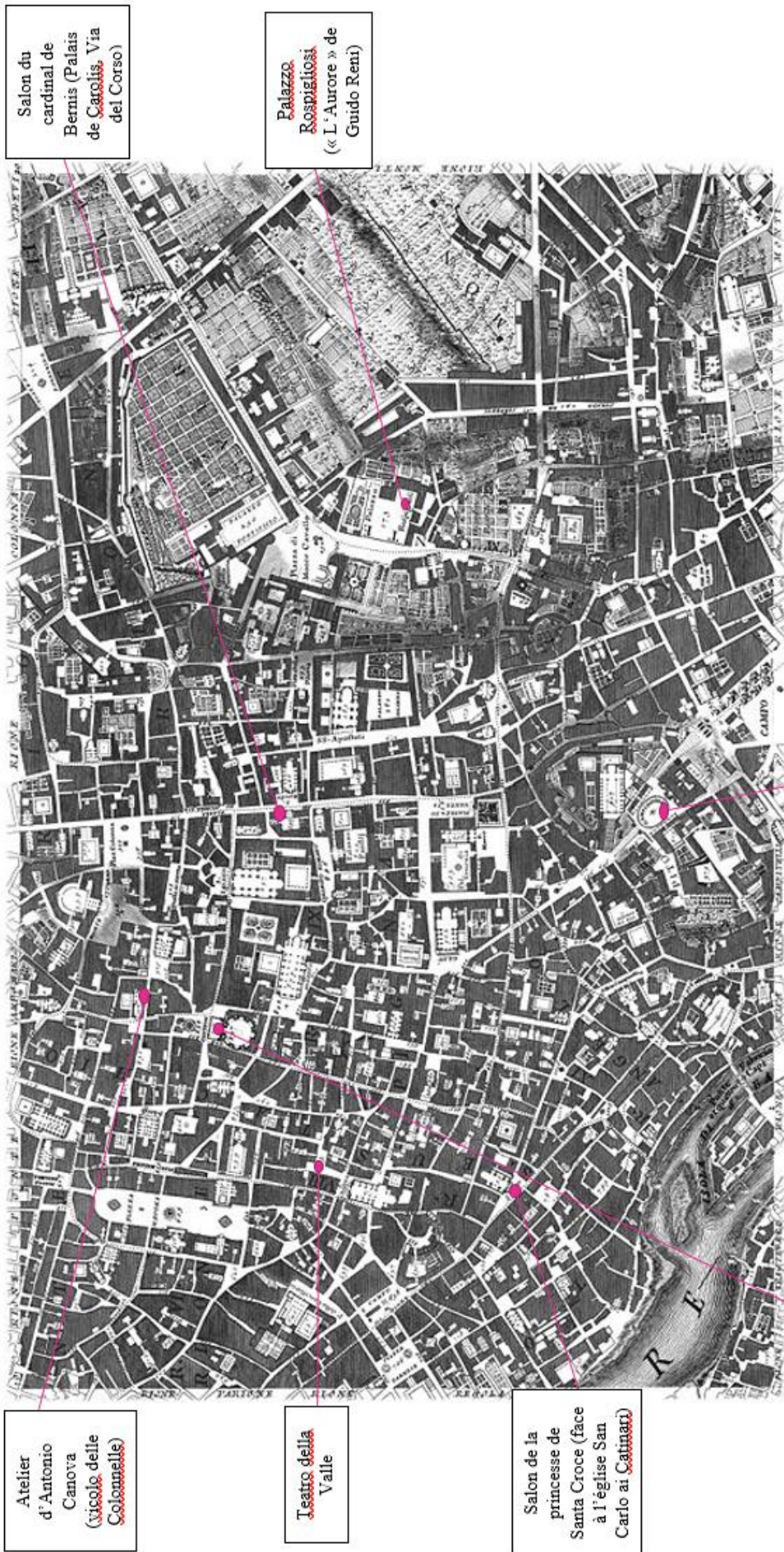
Logement
chez Mme.
Truffa
(Strada S.
Sebastianello)

Atelier
d'Angelica
Kauffmann
(Strada
Felice)

Atelier de Pietro Labruzzi
(Palazzo Zuccari, angle
Strada Felice et Strada
Gregoriana)

Atelier de Christopher
Hewitson (Via Bocca di
Leone)

ANNEXE 5bis – LA ROME DE MARY BERRY EN 1783-1784 (2)



Atelier
d'Antonio
Canova
(vicolo delle
Colonnelle)

Teatro della
Valle

Salon de la
princesse de
Santa Croce (face
à l'église San
Carlo ai **Catini**)

Salon du
cardinal de
Bernis (Palais
de **Carolis**, Via
del Corso)

Palazzo
Rospigliosi
(« L'Aurore » de
Guido Reni)

Un des hauts-lieux du
patrimoine antique : le
Panthéon

Le Capitole et ses
musées

ANNEXE 6 – SOURCES MANUSCRITES

Les extraits qui suivent sont tirés de sources sur lesquelles j'ai été amené à travailler au cours de mes années de doctorat (passages relevés dans différentes sources en fonction de leur intérêt par rapport à mon sujet). Lorsqu'un mot est très difficilement lisible, il est marqué par un [?].

A. CORRESPONDANCE DE THOMAS PELHAM (BRITISH LIBRARY, LONDRES)

PELHAM PAPERS, Add. MS 33 127

Letter to his father, April 1st 1777

“The Easter holidays finish today and consequently many English are departing to my great joy and comfort for at present Rome has too many great a resemblance with Brighton [...]. I have seen Mengs and shall chiefly abide by his opinion in seeing Rome, for I fancy the common tour with an antiquarian whose knowledge is acquired without any natural taste will be very ‘ennuyant’ and little advantageous.”

Letter to his father, June 28th 1777

“I am at last returned to Rome, a very different scene from that I have left; the Piazza di Spagna is quite deserted and the rest of the town seems after Naples as if it were uninhabited.”

Letter, July 12th 1777

“All the English excepting Mr. Gores’ family go from hence next week so that I shall have the Piazza di Spagna quite to myself.”

Letter to his father, July 26th 1777

“I am happy in my present situation and do not propose changing it before September. My mornings are employed in learning Italian and the history of Italy. I dine at home excepting the days I go to cardinal Bernis and the Spanish Minister, play at chess with old Mr. Byres [...] after dinner, walk in the good of the evening and at night visit Mr. Gores’ family [...] the Italian conversations as they are profanely called beginning at midnight I prefer my pillow.”

Letter to his mother, July 30th 1777

“I determined therefore in consequence of my acquaintance with the Spanish Minister, Mengs and the Pere Jacquier to pass my summer at Rome, where I might read as much as I pleased, see the antiquities at my ease and enjoy the best company for my improvement.”

Letter, August 9th 1777

“We had last Sunday our airing in the water, a thing that you frequently see in the views of Rome; it is in the Piazza Navona which by means of the fountains in the middle of it are overflowed and the carriages drove round this puddle instead of the usual Corso; it is the most ridiculous entertainment I ever saw though the foot people on the edge of the water with a large church or two make a pretty scene.”

Letter to his mother, August 30th 1777

“I leave Rome on Tuesday the 2nd for certain and I can assure you with very great regret for the more I see the greater is my curiosity. I am concerned that the best season for seeing Rome is when all the English are out of it. [...] I am very much obliged to you for your kind hint at my expenses and feel much hurt at their being so great. [...] I am conscious of their having been too great and fear with proper attention they ought to have been less. However unfortunately the discovery is too late, as must necessarily happen to the generality of travellers, who on coming to a place set out on the footing of other people of their acquaintance and before they have time to restrain, leave it for another.”

B. CORRESPONDANCE DE PHILIP YORKE (BRITISH LIBRARY, LONDRES)
HARDWICKE PAPERS, vol. XXX, Add. MS 35 378

Letter to his uncle, October 31st 1778

“I cannot help giving your Lordship this short account of what we see, though it is an abridgement of the journal which I keep, of which I hope you will honour with a perusal on my return, at least that part which regards Rome and the objects of our present course of antiquities. [...] It is a fortunate circumstance for those who are curious about antiquities to have as admirable a guide as Mr. Byres, a vested gentleman whose father leaving England after the rebellion in 1745 educated his son in France and placed him in that service, which he quitted in 1756 on account of the Act of Parliament by which all estates belonging to those who did not return to Scotland within such a term became forfeited. After having spent a year or two in Britain, he came to Rome to study the literature, and after some years' application undertook to

show the antiquities in which he has so well succeeded that he is sure of being constantly employed.”

Letter to his uncle, November 18th 1778

“The place where we now are is without doubt the most interesting spot in Italy, and after having raised my expectations to the highest pitch has infinitely surpassed them. It would be difficult to see with advantage the fine remains of ancient Rome in less than three months, with the magnificent collections of pictures, and the palaces and churches of modern Rome. [...]

We continue our morning courses with the antiquarian and regulate ourselves with the weather, when it is fine, we see ruins and antiquities and when it rains or is too cold to be out, we seek shelter in palaces and churches. [...]

It is true that four or five days are sufficient to see Genoa, and a fortnight or three weeks enough for Florence, as far as relates to the Galleries, churches and Palaces; but to inform oneself with a degree of accuracy about the constitution of the country, to compare the governments of the different states, and draw the inferences that result from such researches, requires a longer stay amongst the inhabitants than we have been able to make, and I am afraid a greater sagacity and experience than I can boast of possessing at my age, when the number of new ideas that one continually acquires remains for some time at least in a state of confusion, without order or arrangement. [...]

We dined today at Cardinal Bernis who is so civil and attentive that I almost forget he is a Frenchman.”

Letter to his uncle, December 5th 1778

“We have had the honour of being presented to his holiness at the Vatican this morning, in company with several other English gentlemen [...]. He said that we had done right to come to Rome in this season rather than the summer, as it was much better for seeing the antiquities. I believe this is the sum of his holiness’ conversation, after which he went through the apartment on his way to St. Peter’s, and we all of us made the same genuflexions we had made at his entrance into the room. [...]

If you wish to purchase a fine Claude Lorrain, Mr. Byres has one to sell, but he asks a considerable price for it, viz. £400. [...]

Your Lordship has seen so many views of the amphitheatre [the Colosseum] that it would be unnecessary to trouble you with a description and it is scarcely impossible to form an exact idea of a building without accurate plans and sections. [...]

We always go to the assemblies of the place some of which are tolerably agreeable, though not as much as in other places on account of the priests and prelates with which most of the Roman ladies are entirely occupied.”

Letter to his uncle, December 22nd 1778

“It is one of the few places that have fully answered my expectations, for I confess that however my ideas might have been raised by the descriptions I have read, the sight of those venerable remains and of those fine specimens of ancient and modern art which abound in Rome have far surpassed them. [...]

The conversations at Rome are all of them open to foreigners, but it is difficult to become well acquainted with the people, for they are used to see such a number of strangers continually passing at Rome that they can little to cultivate their acquaintance.”

C. CORRESPONDANCE DE PETER GRANT (NATIONAL RECORDS OF SCOTLAND, ÉDIMBOURG)

➤ *SEAFIELD PAPERS, GD 248/99/3* (correspondence, 1760-1765)

Letter to James Grant of Grant, July 12th 1760

“The other day Mr. Dance waited upon me and told me that after having weighed matters well and the trouble and expenses he’ll be at upon account of the history piece he is to do for you, which will consist of several figures as large as life, he has concluded that he cannot demand less from you than the sum of 200 and fifty pounds sterling, adding at the same time, that if you have any objection to make to the said price, he’ll be perfectly satisfied with what you’ll be pleased to order for him. I took upon me to say that you’ll rather think them extremely modest. He has not signified to me when he’ll have [?] for any share of the money but when he does, I shall let him have 100 pounds, and the rest when the work is finished, that being the genteel way of dealing with people of his profession.”

Letter to James Grant of Grant, October 22nd 1760

“Hamilton is employed in the same manner for you. He has finished his lamentations over the body of Hector long ago and has made many alterations in it to infinite advantage since you saw it. It is without doubt the best piece of modern painting I have ever seen and yet he hopes

to do still something better for you. I paid him in the month of August 100 pounds upon your account and sent his receipt for that sum to Misters Grant and Robertson.”

Letter to James Grant of Grant, January 9th 1761

“I wish you had in yours given me some account of your incomparable uncle Lord Deskford my most worthy friend. I can be vain enough to think he has not yet forgot me, may I dare venture to say his Lordship was charmed to hear of my welfare. When you write to him, I beg you’ll remember me to him in the most respectful and obliging manner possible. I should be glad to know how many children he is blessed with and when I may expect to see his eldest son, for I am sure he’ll send him to travel and to make the tour of Italy. [...]

Mr. Strange our countryman the engraver is arrived hither. His prints and drawings astonished and delighted everybody of taste here. He is now busy making a drawing from the Santa Cecilia in the Borghese Palace. It is the work of Domenichino. He then proposes to design the Dido in the Spada Palace and the Sibylla persica in the Pope’s collection at the Capitol.”

Letter to James Grant of Grant, May 9th 1761

“The prints of Poussin’s seven sacraments are already yours. He who had them would not let them go for less than what I mentioned to you. They are all in frame and shall be instantly forwarded to you. [...] I have made your compliments to Morison. He writes to you by this occasion. Some weeks ago, he told me he was under a necessity of drawing upon your bankers’ Grant and Robertson for the sum of 25 pounds sterling. I readily afforded him the money and took his bill which I have endorsed for my reimbursement. He says you know how the said sum is to be employed.”

Letter to James Grant of Grant, November 27th 1762

“Your picture of the death of Patroclus will be now soon finished. Mr. Hamilton hopes by the first of May next to put the last stroke to it. It promises to be the best performance that he has ever yet done.”

Letter to James Grant of Grant, December 9th 1762

“Your Patroclus will be soon finished. Mr. Hamilton positively assures me that in less than two months all that he can do to it will be completed. He wants much to know if you’ll choose to have a frame made for it here which may be taken into pieces and sent home in the box. The

pictures free of frame are much cheaper here than with you and he would get one made that would suit and set off the picture to the best advantage.”

Letter to James Grant of Grant, December 13th 1763

“The day I received your letter I saw Mr. Morison. He’ll soon write to you. He is at present much engaged with our friend Lord [Palmerston?], with Mr. Beauclerk, with a Sir John Mead, with Mr. Mackenzie of Leaforth and with Misters Gorge and Taylor. All these he conducts to the antiquities. They are highly satisfied with him.”

Letter to James Grant of Grant, October 3rd 1764

“Your picture done by Mr. Hamilton was gone off long before your last epistle came to hand. It was addressed to Messieurs Fordyce and Grant to whom the bill of loading was sent. However, as Mr. Jenkins was just going to transmit you the landscapes you had ordered the late Mr. Plimer to do for you, and which after his death were finished by Mr. Crown [Crone], I got two sets of Salvator Rosa’s etchings and delivered them to him to be put into the same case with the pictures. Each set costs 35 schillings sterling and the binding of both a crown more. [...] When your friends Messieurs Weddell and Palgrave arrive hither every good office in my power shall be at their command.”

Letter to James Grant of Grant, March 9th 1765

“The former [Mr. Weddell] arrived hither Christmas Eve and I immediately procured them the acquaintance of the best and finest people here. I also sent them letters of introduction for Milan, and other towns in the north of Italy. They are most amiable and worthy men as any I have ever been acquainted with. They are just this day set off for Naples, from whence they propose to be back by the first of next month in order to enjoy the functions and ceremonies of the Holy Week. I have provided them with excellent letters for that place.”

➤ *SEAFIELD PAPERS, GD 248/49/3/7 (letters, 1765-1767)*

Letter to James Grant of Grant, June 26th 1765

“Your friends Misters Weddell and Palgrave went from here the first week of May. I have not heard from them. I neglected nothing in my power that could make this place agreeable to them but as they were not much expressed in French and not at all in the language of this country, the society of the inhabitants here did give them but small pleasure and therefore Mr. Weddell

chose to pass the greatest share of the evenings with your friend Signor Casali. However, they both were everywhere introduced by me. The former laid out a vast sum of money in purchasing pictures and statues. The person he dealt most with was Mr. Jenkins. During the whole time they were with us we had also my Lord Mountstuart with whom not only your humble servant but all the world besides was greatly satisfied. He's a most amiable young man. He took particular notice of Misters Weddell and Palgrave and distinguished them on all occasions."

D. CORRESPONDANCE DE THOMAS BRAND (NATIONAL LIBRARY OF SCOTLAND, ÉDIMBOURG)

MSS 10061 (correspondence with his sister, Mrs. Susan Carr, 1791-1793)

Letter to his sister, April 22nd 1791

"You cannot imagine with what infinite pleasure I revisited St. Peter's and the many glorious objects which the city presents. I left Lord Bruce to the care of Mr. Jenkins to see the Pope wash the Pilgrims' feet and serve them. [...] I have listened to the Miserere with new rapture and have not had my attention called off from objects which really deserved it by others which have novelty and parade to recommend them."

Letter to his sister, May 14th 1791

"Our little visit to Rome has been like a dream. We have been constantly occupied in going the round of museums, churches and palaces. It has given me much pleasure and has renewed the impression of a great variety of objects many of which were beginning to wear out."

Letter to his sister, November 2nd 1791

"I found Lady and Miss Knight in very good health and spirits [...]."

Letter to his sister, March 22nd 1792

"I found poor Lady Knight better than I expected but I am afraid she cannot last very long though her wonderful spirits carry her through everything."

Letter to his sister, May 9th 1792

"There is an infinite difference between the reception that a young man of great family like Lord Bruce meets with everywhere and a plain Mr. who is always suspected [...]. And the

reception of the pupil always reflects upon the tutor. I have hitherto been very happy with L. Bruce [...].”

Letter to his sister, October 31st 1792

“Next a scoundrel post-master refused us horses to go on and we must have stopped at Aquapendente had not Cardinal Corsini been at the post at the same time and on my complaining to him not only got us forward but got the rascal punished. Thirdly, in consequence of new alarms about the French who had threatened to invade the ‘Patrimony of St. Peter’ we were stopped at Viterbo for want of passports and if we could not have proved that we were English we must have remained there till we could have sent to Rome for permission to come in. Now what a luck would have it we were last year robbed of a trunk at this very Viterbo and it was to this circumstance which identified us that the governor allowed us to pass. It was like a chapter in Zadig.”

Letter to his sister, February 20th 1793

“Your newspapers will probably be full of terrible riots at Rome where the people have shown their hatred to the French in the most unequivocal manner possible. Be not however alarmed for us. Everything is perfectly tranquil and likely to continue. The obnoxious French are all gone or sent away and as for the English we are as much esteemed as those scoundrels are justly detested. They have now so much work on their hands that they must give up all ideas of invading Rome and the government here are very strong and have the entire affection of the people. [...]

We are at present extremely in the dark as to our future destination. I am afraid the war will shut up all the passages to England and I really do not know where to go during the summer months.”

Letter to his sister, March 6th 1793

“We are here Thank God in perfect tranquility at present but our stay will not be very long our intention being to go in about 10 days or a fortnight to Florence. [...]

Adieu. We are just going to dine with Lady and Miss Knight.”

Letter to his sister, March 20th 1793

“The quantity of English who have passed into Rome this week is astonishing but I fancy many of them will be disappointed as the ceremonies of the Holy Week will be less splendid than

usual as the assembling of vast crowds of people is thought hazardous. I really believe the Romans are now as well attached to government as one could wish. I am much afraid that when their curiosity is satisfied here, they will all flock together to Florence [...].

I have employed the month we have stayed in seeing over again the chief part of those wonders which can never be sufficiently visited and admired: but the pleasure has been considerably dampened by the constant reflection that these new Goths may soon lay the city in ashes and destroy every monument of art and antiquity. Nothing can save all Europe from falling a sacrifice to the Vanity of a few coxcombs pretenders to superior reason and philosophy but English moderation and good sense.”

Letter to his sister, November 2nd 1793

“I have been here nearly a month and as the weather has been wonderfully fine, I have enjoyed Rome not a little. It is absolutely another summer and the difference both moral and natural of Rome now and Rome last year is hardly to be conceived. All was rain and tempest and turbulence above and all was fright and alarm in the city. The dread of invasion and detestation of France poisoned everything. Now all is [?] and jollity. The character of the nation seems changed [...] and the gravest nation on earth is become the gayest.”

E. JOURNAL DE SIR PHILIP FRANCIS (BRITISH LIBRARY, LONDRES)

Add. MS 40 759

October 6th 1772

“Got an admirable lodging at [?] near the Piazza di Spagna. [...] Visited the Vatican and St. Peter’s. Saw Abbe Grant in the evening, who promised to introduce us to the Pope, if possible. [...] The regard he expresses for the English and the kindness with which he receives them deserves our attention. The head of the Catholic Church converses freely and amicably with heretics, and has no idea of converting them.”

October 9th 1772

“In the evening, saw the Farnese Palace, in which are the famous Hercules, and the Bull.”

October 11th 1772

The [Colonna] Gallery in the first is really superb. The Doria is the best furnished in Rome, both are covered with pictures. In the evening, walked in the gardens of the Villa Borghese.”

October 15th 1772

“[The Pope] conversed with us above half an hour with the utmost familiarity and good humour. He frequently laid his arm across my shoulder, called us ‘cari miei figli’, and ‘cari miei signori’. [...] To crown all, he lent us a coach to return to town [...]. Nothing, in short, can exceed the goodness and condescension of his behaviour to us, and even our friend the Abbe, who has been accustomed to see Englishmen well received, was as much astonished as ourselves. [...] His Holiness would not suffer us to kiss his toe, but on parting we received the benediction in form.”

October 16th 1772

“I am now sitting for my picture.”

October 21st 1772

“Upon the whole, I have passed 15 days very agreeably at Rome. [...] Yet Rome’s hardly visible in 15 days. [...] We were curious to see the Pretender and his wife, but this gentleman had his reasons for not showing us the way. Yet the time has been when Abbe Grant would not have been so scrupulous.”

F. CORRESPONDANCE DE JAMES IRVINE (BRITISH LIBRARY, LONDRES)

➤ *CUMBERLAND PAPERS*, vol. III, Add. MS 36 493 (1780-1782)

Letter to Cumberland, July 15th 1780

“I have now taken a floor, or what they call here a house, unfurnished for which I only pay at present [?] a month but shall have it raised on me soon. I must own it is too cheap for I have no less than six rooms of one kind or other. There is a very good painting room made out on purpose. I continue to eat and sleep at Mr. Byres’s.”

Letter to Cumberland, December 16th 1780

“As to the arts I cannot say they are in the most flourishing state here at present for there is very little encouragement. There are some English here at present but they will scarce go to see an artist for they would be expected to bespeak something. Young Beckford however seems to be an exception and he laid out a little money though but a few days in town and as he returns in

the Holy Week from Venice it is to be hoped he will scatter a little of his immense fortune among the artists.”

Letter to Cumberland, February 10th 1781

“I must begin with my countryman Hamilton whom I look upon to be the first historical painter of the present age. He is a man of good sense and genteel education which you’ll allow are things of no disservice to a painter. He has studied the antique more than any of the present masters which makes him draw elegantly and correctly and as he generally paints subjects from ancient history his strict adherence to the antique stile of features is very proper. Perhaps he would not succeed equally in a modern subject. [...]

Mr. Hamilton I hear has sold a fine statue of Jupiter to a Mr. Barry for a thousand guineas. I suppose it has been found some time ago but kept a secret for if the Pope took a fancy for it, it would not be allowed to go out of Rome and the Pope will not give the price to an English [?] man will. You must always bribe the Pope’s antiquary so you can [?] thing good sent off. Volpato asks three thousand crowns for a statue. Ganganelli began a museum and this Pope has carried it on with great spirit. He has collected a number of fine things all found almost within a few years which added to the former makes a most noble collection.”

Letter to Cumberland, May 16th 1781

“There was a curious performance appeared here two or three months ago in favour of the Jesuits. The writer pretended to prove that the late Pope had no power to dissolve the order. How he could prove that the power which would create could not dissolve it at pleasure is more than I can tell you for the book now is not to be easily procured. The printer was seized but I have not heard what has been done to him. They endeavoured to trace out the author but I believe have not succeeded. I suppose they will not push matters for at least they are fools if they do for persecution always makes a thing spread the more. You must not expect to hear of many publications on curious subjects in this quarter for of all places on the globe this perhaps is the greatest enemy to the liberty of the press. At Florence and Venice they have much greater liberty but there are few books of merit that are not proscribed here.”

Letter to Cumberland, December 22nd 1781

“Now I must beg you of never to put into the press any nonsense I may happen to write about things here for our society is so small that it is immediately known from what quarter it comes

and I am so little master of myself that if anything of that kind was to be mentioned before me I should instantly betray the author.”

Letter to Cumberland, March 2nd 1782

“The Grand Duke and Duchess of Russia are here at present and are going about to all the principal artists. Hewetson the Irish sculptor is to do her bust. I have not seen them yet but am told he has much of the [?] face and that she is a good piece of flesh. They are very affable.”

Letter to Cumberland, May 15th 1782

“As to news about art (for there is never any other worth mentioning) the most considerable thing is a picture of Van Dyck which Mr. Hamilton has got from Venice. It is the portrait of a man in armour on horseback and I think the most complete thing of the kind I ever saw. It has been done when he had finished his studies from Titian and the other Venetian masters. [...] Mr. Hamilton I hear only asks a thousand sequins for it. If I was a man of fortune, I would not hesitate half a minute about the purchase. He wishes it to remain here as there is no capital picture of him in Rome. If the Pope nor the Prince Borghese buy it, no other here will.”

Letter to Cumberland, November 20th 1782

“I don’t know that [Hamilton] has sent anything over for some years on account of the war. Though he is principally employed about his history of Paris for the Villa Borghese yet he has found time to almost finish a picture of Diana and Endymion, one of the most elegant things I ever saw.”

➤ *CUMBERLAND PAPERS*, vol. IV, Add. MS 36 494 (1783-1784)

Letter to Cumberland, February 1st 1783

“I can give you nothing new about art in this quarter but that Durno has at last sold his copy of the Transfiguration to Lord Bristol.”

Letter to Cumberland, April 30th 1783

“I hope you will be able to get to Rome in October as you propose for that is the month in which the country puts on its most beautiful appearance. [...] Mr. Hamilton has lately got a head of Augustus without the neck and half of the chin which he values all an enormous price. It is certainly very capital. He sent it to Mr. Byres to get it restored

only to show how little was wanting and in such a manner that it [?]. The Van Dyck I formerly mentioned was bought by some person to make a present to the Pope to curry favour I suppose. I am glad it remains here as it will be open to all the world whereas if it had gone to England it would have been buried in some country house.”

Letter to Cumberland, July 16th 1783

“The only thing new in art here that I recalled is a statue found at Adrian’s Villa at Tivoli which was first a young Adrian but a very ingenious sculptor who has seen it says it is an Endymion. It is not shown till it be restored, but is said to be very fine.”

Letter to Cumberland, September 24th 1783

“Your reflections on self-interest are I am afraid but too instant. I can assure you it abounds more in no place I have yet been in than in Rome. The natives are notorious for it and I am sorry to add that its shameful influence is not confined to them. Our own countrymen, though a nation generally esteemed generous, have a sufficient show. It has been my good fortune to meet even here (in Mr. Byres) with one truly disinterested and generous, though I know there are some who endeavour to insinuate the contrary. They have first used him ill and then hate him because they have used him ill and because he has spirit enough to resent it.”

Letter to Cumberland, July 21st 1784

“The native of Rome (at least those whose company I can have) are too ignorant to instruct and too boisterous and full of grimace to please. [...]

When I look towards my countrymen, I find that we are friends by force not by inclination and that we are glad of company here that would be indifferent perhaps irksome to us at home.”

➤ *CUMBERLAND PAPERS*, vol. V, Add. MS 36 495 (1785-June 1788)

Letter to Cumberland, January 26th 1785

“I still keep my resolution of leaving Rome as soon as possible but that cannot be in less than eighteen months. [...] I have always endeavoured to be as impartial as possible but if I should incline to any side, I think my own country deserves the preference. I observe that our countrymen are divided into two parties equally prejudiced: the one in favour of England, the other of Italy. The newcomers can relish nothing that is not English, others again have been so long out of their own country that they hardly know what it is and as they are settled here and

have little prospect of returning home except it be just to die, they seem to have endeavoured to create in themselves a contempt for their own country and an admiration of this. As interest or necessity oblige them to stay here, they are in the right to deceive themselves so far as to imagine that there is no happiness out of Italy. There are furious disputes between the parties. [...] You cannot imagine what absurdities are advanced in support of each side and if it were not so often repeated, it would be entertaining. I endeavour to keep as far as possible of these disputes, but when I hear my country being abused, I often can hold no longer and I think that in general the Italian party is the most violent.”

Letter to Cumberland, July 2nd 1785

“There are just arrived here two students sent out by the Academy both sculptors. One of them is quite smart which is generally the case with those who come fresh from London, but they soon lose it here.”

➤ *CUMBERLAND PAPERS*, vol. VI, Add. MS 36 496 (June 1788-June 1791)

Letter to Cumberland, August 7th 1790

“I have seen Puhler [?] and Vitali who both promise to take care of your commission and shall call on Amartini very soon. Formaloni [?] says you agreed to give 12 crowns for the Perseus and Andromeda and as I did not see you after your agreement, I cannot contradict him. It is turned out very well and I ordered the case to be made immediately. I thought it best not to put it together for greater security in packing and carriage and as it is marked on each half it can be as well done in England as here.”

Letter to Cumberland, September 3rd 1790

“I have well advanced a figure of a muse [...] with a landscape background and mean to finish it and the Endymion for the winter. Am become a pattern of industry and of course feel happy and comfortable. Manley and I have made great acquisitions to our collection which we have hung up and fills five rooms, yet have not room enough, so we make a most magnificent show.”

Letter to Cumberland, November 13th 1790

“I thank you for the articles sent me and for the information relative to art, artists and the opinion of people with respect to our colony. I shall invite my friends to the first leisure evening to read together the pamphlet on the Royal Academy and shall propose a combination to vindicate

ourselves from the assertions of our enemies by each undertaking and executing a work of some consequence and so contrive it that they may all be sent to the exhibition together to make the stronger impression and show that we have not totally misspent out time here. Such a scheme I think would do us more honour than splitting into parties and abusing one another and those who were formerly most active in that business seem now heartily tired of it and have regretted that so few opportunities of meeting together occur, and propose instituting a club under certain regulations and taking a room for the members to meet in.

Whether this will take effect or if it does whether it will last is rather doubtful. [...]

It has lately been discovered that Head told Lord Bristol that all the English artists in Rome were infamously debauched with respect to women and as he was the only exception, he was therefore persecuted by them. Wallace, who was present, told this to Parry who asked Head what he meant by asserting his character in the way by such a reflection on the whole body of art of which he was one. Head, you may suppose, denied the whole. Lord B. observed, after this conversation, to Wallace that now he was not surprised at this honest man being persecuted by those worthless fellows.”

Letter to Cumberland, April 8th 1791

“As to parties, they go on pretty much as usual. Head has been strenuously supported by Mrs. Naylor who has been very severe and acrimonious in criticism on Robinson who has written her a card begging she would not honour him so highly with her attention. [...] That worthy man and great artist seems determined to stand alone like a great colossus and challenge the whole body of artists to combat and sweep all from the face of the Earth. The sublime Flaxman is now the only one I believe with whom he is on terms of friendship. [...] Deare has got a commission for a large bas-relief of the landing of Julius Caesar in Britain, a good subject, I think, for variety of character. He sold his last marine nymph, or what you please to call it, very cheap for fifty or sixty pounds. He is now finishing a Venus and Cupid that Lord Bristol has ordered but which I suppose will remain upon his hands according to the usual equitable and gentlemanlike manner in which his Lordship thinks proper to treat many artists. Robinson’s commissions from him have ended in smoke.”

Letter to Cumberland, May 7th 1791

“I am sorry to hear of so many collections being in the market as it may much affect the sale of ours.”

G. CORRESPONDANCE DE JOHN FLAXMAN (BRITISH LIBRARY, LONDRES)

Add. MS 39 780

Letter to his parents, August 30th 1788

“I never go to the English Coffee House, this place is the *rendez-vous* of the artists, here is always some party, some disagreement, and the flame is continually kept up, when winter comes and the people of quality come here, they are then ready to tear each other in pieces for business; there are however some worthy men here who set a better example and the bearer of this letter is one of them.”

Letter to his parents, January 26th 1790

“I have had offers of business here which have kept me a year longer here, but I refused it however I was so fortunate to have a promise that I shall execute a part of it in England, I have no reason to be discontented with Rome for I have been treated with particular attention by most of the artists of the first eminence both Englishmen and foreigners but I am determined to return to England at the time appointed.”

Letter to his parents, April 24th 1791

“[...] concerning the group of Venus and Cupid which Lord Bristol bought, if you have not sent it to him already, pray write to him at Derry in Ireland and you may be sure he will give you orders for it to be sent to him and the payment of it [...].”

Letter to his father, November 23rd 1793

“I am now actually giving the last touches to the great marble group of Athamas for Lord Bristol; the group of Hercules and Hebe is cast in plaster and only wants retouching, my Homer’s Iliad is finished within 5 drawings and my stay here now is chiefly prolonged by the small model for Lord Mansfield’s monument which will detain me but a short time, and as soon as it is done, I will set off immediately for England, that I may proceed to execute the great group and great monument as well as other smaller commissions in my own country, so that you see my dear father that hopes of meeting are not far off [...].”

H. CORRESPONDANCE D’ANN FLAXMAN (BRITISH LIBRARY, LONDRES)

Add. MS 39 780

Letter to her aunt, March 26th 1788

“[...] now the holidays are over the people that is to say the natives [...] are preparing to go to their different occupations and the stranger visitants such as the French and English (of the last I think there is on the bankers list a hundred and eighty who are only passers-by), these are quitting Rome for Venice to see the ceremony of the Doge marrying the sea. The English artists (of whom there are several) some settling to sober studies and Flaxman among the rest. He has got a very convenient study in an airy situation being on a very hilly part of the city called Trinità del Monte – and within about 15 doors, a pretty set of apartments formerly inhabited by Banks the sculptor, we shall go into them the middle of next month at which time the present occupier, who is a painter, means to set off for England after having passed [?] years here. [...] The Dr. [Bates] has got into high practice among the English gentry and is much solicited to attend many Italian families but this he seems to reject as the mode of physic among the English and the Italians is so widely different and he does not wish to enter into any cabal.”

Letter to her aunt, June 16th 1788

“Rome is an enchanting place to be sure; but the Romans I detest; lazy and filthy to a proverb. [...] The weather is coming in very hot - indeed, in the middle of the day, it is almost intolerable and the good people here assure me whenever I complain, that the heat is nothing yet to what it will be – how then am I to endure it, but fortunately we live in a very airy situation, on the side [...] of a high hill, near the side walls of the city, and in the neighbourhood of two most delightful gardens, which are spacious, beautiful and *pro bono publico*; namely the Villa Medici and the Villa Borghese; to the first is about 7 minutes-walk; to the last not above 12 or 15 [...]. I spoke of the laziness and filth of these people before; it is owing to these two united to the intense heat of the climate, that the streets are so infested [...].”

Letter to her brother, July 17th 1788

“I never met with such a credulous ignorant set as the middling and lower ranks of these people are, but how should it be otherwise when scarce any of them especially the females know how to read, and those that do are forbid to read the Scriptures and judge for themselves, they may only read *ave marias* (that is to say prayers to the Virgin) and the lives of their saints, these they have in great plenty and get them almost by heart, it is curious to see them at their devotion, they are on their knees in the middle of the church (on the ground) [...].”

**ANNEXE 7 – LES PORTRAITS DE VOYAGEURS BRITANNIQUES PAR
POMPEO BATONI**



Pompeo Batoni (1708-1787), « Peter Beckford », 1766 (huile sur toile, 262,5 x 186,6 cm, Statens Museum for Kunst, Copenhague).



Pompeo Batoni (1708-1787), « Francis Basset, 1st Baron of Dunstanville », 1778 (huile sur toile, 221 x 157 cm, Musée du Prado, Madrid).



Pompeo Batoni (1708-1787), « George Legge, Viscount Lewisham », 1778 (huile sur toile, 127 x 100 cm, Musée du Prado, Madrid).

**ANNEXE 8 – LICENCES D'EXPORTATION D'ŒUVRES D'ART ET/OU
D'ANTIQUITÉS**

6mo e 6mo 1761

Tommaso Inghini Ore devotissimo di V. E. luptica
 la Permissione d'Esportare da Roma et N. Duca
 Cento Quadri Incisa, essendo tutti Quadri che
 Appartengono al Defunto Giovanni Plimmer
 Pittore Inglese che della Grazia S.

Io sottoscritto ho visitato numero duecento pezzi di Quadri incisa
 di diverse grandezze parte de quali sono dipinti dal Defunto Montu
 Plimmer Pittore Inglese stimati per la Somma di Scudi cento li
 altri quadri che fanno la detta Somma sono pitture comprate dal
 D. Lore per suo studio e questi sono stimati da me Scudi trecento
 to questo di 9 Marzo 1761 =

Io Giuseppe Lozzi Affessoro
 ho visto il suo testamento fatto del 2. Esio e Anno sig. aut. Felonno
 Camerale di S. Chiesa qui sopra concedere la solita licenza
 questo di 14. Marzo 1761

Il Dottore veneto Gemini della Antichità di Roma
 lo spedisco la solita Licenza: Felonno del 10. di Aprile 1761

G. Lozzi

Source : Archivio di Stato (Rome), Camerale II, Antichità e belle arti, busta 11, fasc. 281
 (licence soumise par Thomas Jenkins et datée du 14 mars 1761).

Eusebio, Anno 1779

Aubrey Beauclerk Cavaliere Inglese (e' uno
dell' Inghilterra) col dovuto ossequio le espone come avendo
comprato diversi marmi consistenti nella maggior parte
in restami moderati, supplica pertanto la benignita
dell' Inghilterra e la licenza d'istruggere e la via di
Sua Maestà, che della grazia
Si sono da me visto riconosciti, i quali marmi consistenti in
un' Anco di marmo suo piedi d' Inghilterra, una Statua di papiro di Greco
se, molto frantumata, et ordinario. Una Diana di oro d' Inghilterra
sottile, alto piedi cinque mancante di detta braccio e piede. Con
una Statua al naturale di Uomo semipane giata, molto mediocre
sopra testa, braccio, gambe, sinistro, e tutto a metà. Un Lutto di papiro
tro con quello et altri molti restanti; sono quattro Testi di Marmo
co, e pignelli di giallo antico per pilastri; due cotti di marmo; un
roccello di granito rosso, et uno di granito, ambedue con base, e ci-
mese, di valutarlo gli infrascripti marmi. l'anno quattrocento. Eusebio
di papiro Settembre 1779.

Alessandro Bracci Pitt. delle antichità di Roma

Source : Archivio di Stato (Rome), Camerale II, Antichità e belle arti, busta 12, fasc. 290
(licence soumise par Aubrey Beauclerk et datée du 28 septembre 1779).

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

SOURCES MANUSCRITES

A. ROME

1. *Archivio storico del Vicariato di Roma*

Consultation, pour la période 1750-1803, des *Stati delle anime* des paroisses de :

- Sant'Andrea delle Fratte.
- Santa Maria del Popolo.

Et consultation plus ponctuelle des registres des paroisses de :

- Santi XII Apostoli.
- San Lorenzo in Lucina.
- San Luigi dei Francesi.
- San Lorenzo in Damaso.
- Santa Maria in Via Lata.
- San Nicola in Arcione.
- Santa Susanna.

2. *Archivio di Stato di Roma*

Camere II, Antichità e belle arti, vol. 11 (liasses 280, 281, 282, 283 et 284), vol. 12 (liasses 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293 et 294), vol. 13 (liasses 295, 296 et 297) et vol. 14 (liasses 298, 299, 300 et 301).

B. LONDRES

British Library

Add. MS 33 127 (Pelham Papers, vol. II, 1776-1778): correspondance privée de Thomas Pelham.

Add. MS 35 378 (Hardwicke Papers, vol. XXX): lettres envoyées de Rome par Philip Yorke à son oncle, le comte de Hardwicke.

Add. MS 36 493 (Cumberland Papers, vol. III, 1780-82) : lettres envoyées de Rome par James Irvine à George Cumberland.

Add. MS 36 494 (Cumberland Papers, vol. IV, 1783-84) : lettres envoyées de Rome par James Irvine à George Cumberland.

Add. MS 36 495 (Cumberland Papers, vol. V, 1785-juin 1788) : lettres envoyées de Rome par James Irvine à George Cumberland.

Add. MS 36 496 (Cumberland Papers, vol. VI, juillet 1788-juin 1791) : lettres envoyées de Rome par George Irvine à George Cumberland.

Add. MS 36 498 (Cumberland Papers, vol VIII, 1796-1800): lettres envoyées de Rome par James Irvine à George Cumberland en 1797-1798.

Add. MS 39 780 : correspondance de John et Ann Flaxman.

Add. MS 39 987 : journal d'Ann Flaxman au cours de son voyage vers Rome (1787-1788).

Add. MS 40 759 : journal de Sir Philip Francis.

Add. MS 75 743 (Althorp Papers) : liste des personnes rencontrées par la famille Spencer à Rome.

C. ÉDIMBOURG

1. *National Library of Scotland*

Moir/Byres MSS, dépôt 184 B : inventaire de l'ameublement de la maison de M. James Byres à Rome, laissé aux bons soins de son neveu, M. Patrick Moir (mai 1790).

MS 1 543 : journal de Sir William Forbes à Rome (26 mars-14 avril 1793).

MS 1 544 : journal de Sir William Forbes à Rome (14 avril-8 mai 1793).

Acc. 7 952 : journal de Joseph Mercer (Diary of a Tour in France and Italy taken by Joseph Mercer, uncle of General Douglas Mercer).

MSS 10 061 : lettres envoyées de Rome par le révérend Thomas Brand à sa sœur, Susan, en Angleterre (1779-95).

MSS 14 260 : correspondance d'Andrew Lumisden (mai 1759-décembre 1761).

MSS 14 261 : correspondance d'Andrew Lumisden (janvier-décembre 1767).

2. *National Records of Scotland*

GD 18/4 748-4 845 : correspondance de Robert Adam à Rome (1755-57).

GD 248/49/2 (Seafield Papers) : correspondance de Peter Grant (1760-64).

GD 248/49/3 (Seafield Papers) : correspondance de Peter Grant (1765-67).

GD 248/99/3 (Seafield Papers) : correspondance de Peter Grant (1760-65).

GD 267/33/1 : journal de Jane Graham, épouse de Patrick Home (1771-72).

GD 267/33/2 : journal de Patrick Home of Wedderburn (1772).

GD 267/33/5 : correspondance de Patrick Home of Wedderburn (1774-76).

GD 267/33/8 : lettres envoyées de Rome par Patrick Home of Wedderburn à son épouse, Jane (1776).

D. DUBLIN

National Library of Ireland

MSS 615 : lettres envoyées de Rome par William Fitzgerald, marquis de Kildare, à sa mère Emily, duchesse de Leinster (mars-juin 1767).

SOURCES IMPRIMÉES

1. Correspondances

The Duke of ARGYLL, sous la dir. de, *Intimate Society Letters of the Eighteenth Century*, Londres, Stanley Paul and Co., 1910, vol. 1.

James T. BOULTON et T.O. McLOUGHLIN, sous la dir. de, *News from Abroad. Letters written by British Travellers on the Grand Tour, 1728-71*, Liverpool, Liverpool University Press, 2012.

Hugh BRIGSTOCKE, « James Irvine: A Scottish artist in Italy. Picture buying in Italy for William Buchanan and Arthur Champernowne », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 74, 2012, pp. 245-479.

Brendan CASSIDY, *The Life and Letters of Gavin Hamilton, Artist & Art Dealer in Eighteenth-Century Rome*, Londres et Turnhout, Harvey Miller Publishers, 2011, 2 vol.

David CUBITT, Alan L. MACKLEY et Richard G. WILSON, sous la dir. de, *The Great Tour of John Patteson, 1779-1779*, Norfolk Record Society, vol. LXVII, 2003.

Lady ELIOTT-DRAKE, sous la dir. de, *Lady Knight's Letters from France and Italy, 1776-1795*, Londres, Arthur L. Humphreys, 1905.

Brinsley FORD, « The Letters of Jonathan Skelton written from Rome and Tivoli in 1758, together with Correspondence relating to his death on 19 January 1759 », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 36, 1956-1958, pp. 23-84.

William FRASER, *The Chiefs of Grant*, Édimbourg, 1883, vol. II (Correspondence).

Alice C. C. GAUSSEN, sous la dir. de, *A later Pepys. The Correspondence of Sir William Weller Pepys, Bart., Master in Chancery 1758-1825, with Mrs. Chapone, Mrs. Hartley, Mrs. Montagu, Hannah More, William Franks, Sir James MacDonald, Major Rennell, Sir Nathaniel Wraxall, and others*, Londres et New York, John Lane, 1904, vol. 1.

G. J. HAMILTON et A. H. SMITH, « Gavin Hamilton's Letters to Charles Townley », *The Journal of Hellenic Studies*, vol. 21, 1901, pp. 306-321.

Lord HERBERT, sous la dir. de, *Henry, Elizabeth and George (1734-80). Letters and Diaries of Henry, Tenth Earl of Pembroke and his Circle*, Londres, Jonathan Cape, 1939.

Historical Manuscripts Commission, *The Manuscripts and Correspondence of James first Earl of Charlemont*, Londres, Eyre and Spottiswoode, 1891, vol. 1 (1745-1783).

Historical Manuscripts Commission (HMC), *The Manuscripts of the Earl of Dartmouth*, Londres, Eyre and Spottiswoode, 1896, vol. 3.

Historical Manuscripts Commission (HMC), *The Manuscripts of His Grace the Duke of Rutland, preserved at Belvoir Castle*, Londres, Eyre and Spottiswoode, 1894, vol. 3.

Geoffrey HOLT, « Letters from Rome of John Thorpe, March 1781-March 1784 », *Archivum Historicum Societatis Iesu*, 1997, pp. 323-355.

John INGAMELLS et John EDGCUMBE, sous la dir. de, *The Letters of Sir Joshua Reynolds*, Londres et New Haven, Yale University Press, 2000.

J. KELLY, « Rome in 1797 », *The Venerable*, vol. VI, n°4, avril 1934.

Jason M. KELLY, « Letters from a young painter abroad: James Russell in Rome, 1740-63 », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 74, 2012, pp. 61-164.

Tim McLOUGHLIN, sous la dir. de, *The Correspondence of James Barry*.

(<http://www.texte.ie/barry/browse.html>)

Susan PEARCE et Frank SALMON, « Charles Heathcote Tatham in Italy, 1794-1796: Letters, drawings and fragments, and part of an autobiography », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 67, 2005, pp. 1-91.

Stephen Rowland PIERCE, « Thomas Jenkins in Rome, in the light of Letters, Record and Drawings at the Society of Antiquaries of London », *The Antiquaries Journal*, n°45/2, 1965, pp. 200-229.

Charles SAYLE, sous la dir. de, *Letters written by Lord Chesterfield to his Son*, Londres et Newcastle-upon-Tyne, The Walter Scott Publishing Company, 1889.

The Earl of SHEFFIELD, sous la dir. de, *Private Letters of Edward Gibbon, 1753-1794*, Londres, John Murray, 1896, vol. 1.

2. Guides et récits de voyage

George Edward AYSCOUGH, *Letters from an Officer in the Guards to his Friend in England, containing some Accounts of France and Italy*, Londres, T. Cadell, 1778.

Peter BECKFORD, *Familiar Letters from Italy, to a Friend in England*, Salisbury, J. Easton, 1805, vol. 2.

Georges A. BONNARD, *Gibbon's Journey from Geneva to Rome. His Journal from April 20 to October 2, 1764*, Londres, Thomas Nelson and Sons, 1961.

Frank BRADY et Frederick A. POTTLE, sous la dir. de, *Boswell on the Grand Tour. Italy, Corsica and France, 1765-1766*, New York, Toronto et Londres, McGraw-Hill Book Company, 1955.

Nicholas BROOKE, *Observations on the Manners and Customs of Italy, with Remarks on the Vast Importance of British Commerce on that Continent*, Bath, R. Cruttwell, 1798.

Charles BURNEY, *The Present State of Music in France and Italy, or the Journal of a Tour through those Countries Undertaken to Collect Materials for a General History of Music*, Londres, T. Becket and Co., 1773.

Henry COXE, *A Picture of Italy, Being a Guide to the Antiquities and Curiosities of that Classical and Interesting Country*, Londres, Sherwood, Neely & Jones, 1815.

Louis DUTENS, *Itinéraire des routes les plus fréquentées, ou journal d'un voyage aux principales villes de l'Europe, en 1768, 1769, 1770, 1771 & 1777*, Londres, William Faden, 1779.

Christopher HERVEY, *Letters from Portugal, Spain, Italy and Germany, in the Years 1759, 1760, and 1761*, Londres, J. Davis, 1785, 3 vol.

Richard Colt HOARE, *Recollections Abroad, during the Years 1785, 1786, 1787*, Bath, Richard Cruttwell, 1815.

Elizabeth FITZGERALD, *Lord Kildare's Grand Tour, 1766-1769*, Cork, The Collins Press, 2000.

Benjamin Hobhouse, *Remarks on Several Parts of France, Italy, & in the Years 1783, 1784, 1785*, Londres, T. Long, 1796.

The Earl of ILCHESTER, sous la dir. de, *The Journal of Elizabeth, Lady Holland, 1791-1799*, Londres, Longmans, Green and Co., 1908, vol. 1.

Thomas JONES, *Journal de voyage à Rome et Naples (1776-1783)*, Saint-Pierre-de-Salerno, Gérard Monfort Éditeur, 2001 (traduction française par Isabelle BAUDINO et Jacques CARRE).

Richard LASSELS, *An Italian Voyage, or, A Compleat Journey through Italy in Two Parts, with the Characters of the People, and the Description of the Chief Towns, Churches, Monasteries, Tombs*, Londres, Richard Wellington, 1698 (2^{ème} édition).

Lady Theresa LEWIS, sous la dir. de, *Extracts from the Journals and Correspondence of Miss Berry, from the Year 1783 to 1852*, Londres, Longmans, Green and Co., 1866, vol. 1.

Thomas MARTYN, *The Gentleman's Guide in his Tour through Italy, with a Correct Map, and Directions for Travelling in the Country*, Londres, G. Kearsley, 1787.

Marie E. McALLISTER, *An Uninteresting Detail of a Journey to Rome by Ann Flaxman*, 2014 (transcription et édition critique du journal de voyage d'Ann Flaxman conserve à la British Library, à Londres). <https://romantic-circles.org/editions/flaxman/index.html>

Anne Riggs MILLER, *Letters from Italy, describing the Manners, Customs, Antiquities, Paintings, & of that Country, in the Years 1770 and 1771, to a Friend residing in France, by an Englishwoman*, Londres, Edward and Charles Dilly, 1776, 3 vol.

Maximilien MISSON, *Nouveau voyage d'Italie, fait en l'année 1688*, La Haye, Henry Van Bulderen, 1698 (3^{ème} édition).

John MOORE, *A View of Society and Manners in Italy With Anecdotes relating to some Eminent Characters*, Londres, W. Strahan and T. Cadell, 1781, 2 vol.

John NORTHALL, *Travels through Italy, containing New and Curious Observations on that Country*, Londres, S. Hooper, 1766.

Thomas NUGENT, *The Grand Tour, containing an Exact Description of most the Cities, Towns, and Remarkable Places of Europe*, Londres, S. Birt, 1749, vol. III.

John OWEN, *Travels into Different Parts of Europe, in the Years 1791 and 1792, with Familiar Remarks on Places, Men and Manners*, Londres, T. Cadell, 1796, 2 vol.

Hester Lynch PIOZZI, *Observations and Reflections Made in the Course of a Journey Through France, Italy, and Germany*, Londres, A. Strathan and T. Cadell, 1789, 2 vol.

Francis POWELL, *Letters and Observations written in a Short Tour through France and Italy, by a Gentleman*, Salisbury, E. Easton, 1786.

James RUSSELL, *Letters from a Young Painter Abroad to his Friends in England*, Londres, W. Russell, 1750, 2 vol.

Thomas SECCOMBE, sous la dir. de, *Travels through France and Italy by Tobias Smollett*, Londres, Humphrey Milford, 1919.

Samuel SHARP, *Letters from Italy describing the Customs and Manners of the Country in the Years 1765, and 1766*, Londres, Henry and Cave, 1766.

James Edward SMITH, *A Sketch of a Tour on the Continent, in the Years 1786 and 1787*, Londres, J. Davis, 1793, 3 vol.

Mariana STARKE, *Letters from Italy, between the Years 1792 and 1798, containing a View of the Revolutions in that Country, from the Capture of Nice by the French Republic to the Expulsion of Pius VI from the Ecclesiastical State*, Londres, R. Phillips, 1800, 2 vol.

Mariana STARKE, *Travels on the Continent, written for the Use and Particular Information of Travellers*, Londres, John Murray, 1820.

Adam WALKER, *Ideas, suggested on the Spot in a Late Excursion through Flanders, Germany, France and Italy*, Londres, J. Robson, 1790.

Thomas WATKINS, *Travels through Switzerland, Italy, Sicily, the Greek Islands to Constantinople, through part of Greece, Ragusa, and the Dalmatian Isles, in a Series of Letters, in the years 1787, 1788, 1789*, Londres, J. Owen, 1794, 2 vol.

3. Mémoires

Charles Francis BELL, *Annals of Thomas Banks, Sculptor, Royal Academician*, Cambridge, Cambridge University Press, 1938.

James DENNISTOUN, *Memoirs of Sir Robert Strange, Knight, Engraver, Member of Several Foreign Academies of Design, and of His Brother-in-Law, Andrew Lumisden, Private Secretary to the Stuart Princes*, Londres, Longman, Brown, Green and Longmans, 1855, 2 vol.

John DORAN, *Mann and Manners at the Court of Florence, 1740-1786, founded on the Letters of Horace Mann to Horace Walpole*, Londres, Richard Bentley and Son, 1876, 2 vol.

Louis DUTENS, *Mémoires d'un voyageur qui se repose : contenant des anecdotes historiques, politiques et littéraires relatives à plusieurs des principaux Personnages du siècle*, Paris, Bossange, Masson et Besson, 1806, t. 1.

Edward GIBBON, *Memoirs of my Life*, Londres, Penguin Books, 1984.

Thomas JONES, « Memoirs of Thomas Jones: Penkerrig Radnoshire 1803 », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 32, 1946-1948, pp. 1-143.

Pryse Lockhart GORDON, *Personal Memoirs, or Reminiscences of Men and Manners at Home and Abroad, during the Last Century*, Londres, H. Colburn and R. Bentley, 1830.2 vol.

Ellis Cornelia KNIGHT, *Autobiography of Miss Cornelia Knight, Lady Companion of the Princess Charlotte of Wales*, Londres, W. H. Allen and Co., 1861, 2 vol.

The Earl of SHEFFIELD, sous la dir. de, *The Autobiographies of Edward Gibbon*, Londres, John Murray, 1897.

4. Œuvres composées par des Britanniques en liaison avec le séjour à Rome

William BUCHANAN, *Memoirs of Painting, With a Chronological History of the Importation of Pictures by the Great Masters into England Since the French Revolution*, Londres, R. Ackerman, 1824, 2 vol.

John DISNEY, *Memoirs of Thomas Brand-Hollis*, Londres, T. Gillet, 1808

David DOUGLAS, *A Short Account of the Affairs of Scotland in the Years 1744, 1745, 1746 by David, Lord Elcho, Printed from the Original Manuscript at Gosford, Édimbourg*, E. Charteris, 1907.

James GREIG, sous la dir. de, *The Farington Diary by Joseph Farington, R.A.*, Londres, Hutchinson and Co., 1928, vol. 1 (juillet 1793-août 1802).

John INGAMELLS, « John Ramsay's Italian Diary, 1782-84 », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 65, 2003, pp. 89-160.

John KENWORTHY-BROWNE, « Matthew Brettingham's Rome Account-Book, 1747-1754 », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 49, 1983, pp. 37-132.

Lindsay STANTON, « Hayward's List: British Visitors to Rome, 1753-1775 », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 49, 1983, pp. 3-36.

5. *Œuvres d'auteurs étrangers en liaison avec le séjour des Britanniques à Rome*

Diario ordinario, édition digitale de la Bibliothèque Casanatense :

<http://scaffalidigitali.casanatense.it/identifier/RML0027797>

Romain COLOMB, sous la dir. de, *Le Président de Brosses en Italie. Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740*, Paris, Didier et Co., 1858 (2^{ème} édition), 2 t.

Johan Wolfgang von GOETHE, *Voyage en Italie*, Paris, Bartillat, 2011 (réédition).

Albert de MONTESQUIEU, sous la dir. de, *Voyages de Montesquieu*, Bordeaux, G. Gounouilhou, 1894, vol. 1.

Louise-Élisabeth VIGEE-LEBRUN, *Souvenirs*, Paris, Tom Quartz Éditions, 2014.

6. *Sources complémentaires sur la présence britannique à Rome*

Elenco Accademici XVIII secolo, Archivio storico dell'Accademia Nazionale di San Luca (document en ligne), www.accademiasanluca.eu/it/news/id/2753/elenco-accademici-dal-xvi-al-xxi-secolo

Records of the Scots Colleges at Douai, Rome, Madrid, Valladolid and Ratisbon, Édimbourg, The New Spalding Club, 1906, volume 1 (Registers of Students).

Elisa DEBENEDETTI, sous la dir., de, *Artisti e Artigiani a Roma, degli Stati delle Anime del 1700, 1725, 1750, 1775*, Rome, Bonsignori Editore, 2004 (vol. 1) et 2005 (vol. 2).

Wilfrid KELLY, sous la dir. de, *Liber Ruber Venerabilis Collegii Anglorum de Urbe*, vol. 1, Londres, John Whitehead and Son, 1943.

Anna Maria Giorgetti VICHI, sous la dir. de, *Gli Arcadi dal 1690 al 1800. Onomasticon*, Rome, Arcadia, 1977.

7. *Sources complémentaires sur les conséquences du séjour des Britanniques à Rome*

Paget TOYNBEE, « Horace Walpole's Journal of Visits to Country Seats », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 16, 1927-1928, pp. 9-80.

BIBLIOGRAPHIE

A. En langue anglaise

Collectif, *Drawing from the Past. William Weddell and the Transformation of Newby Hall*, Leeds, Leeds Museums and Galleries in Association with West Yorkshire Archive Service, 2004.

Brian ALLEN, « The Capture of the Westmorland and the Purchase of Art in Rome in the 1770s », in Coen Paolo, sous la dir. de, *The Art Market in Rome in the Eighteenth Century. A Study in the Social History of Art*, Leiden et Boston, Brill, 2018, pp. 187-198.

Marion AMBLARD, « The Scottish Painters' Exile in Italy in the Eighteenth Century », *Études écossaises*, 13/2010, 2010, pp. 59-77.

Marion AMBLARD, « English and Scottish Jacobite Painters in Eighteenth-Century Rome », in Allan I. MACINNES, Kieran GERMAN et Lesley GRAHAM, sous la dir. de, *Living with Jacobitism, 1690-1788. The Three Kingdoms and Beyond*, Abingdon et New York, Routledge, 2014, pp. 139-152.

Patricia R. ANDREW, « Jacob More. Biography and a Checklist of Works », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 55, 1989-1990, pp. 105-196.

Thomas ASHBY, « Thomas Jenkins in Rome », *Papers of the British School at Rome*, vol. 6, n° 8, 1913, pp. 487-511.

Nigel ASTON, *Christianity and Revolutionary Europe, c. 1750-1830*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

Philip AYRES, *Classical Culture and the Idea of Rome in Eighteenth-Century Rome*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

Liliana BARROERO et Stefano SUSINNO, « Arcadian Rome, Universal Capital of the Arts », in Edgar Peters Bowron et Joseph J. Rishell, sous la dir. de, *Art in Rome in the Eighteenth Century*, Londres, Merrell, 2000, pp. 47-75.

Paola BIANCHI et Karin WOLFE, sous la dir. de, *Turin and the British in the Age of the Grand Tour*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017.

Ilaria BIGNAMINI et Clare HORNSBY, *Digging and Dealing in Eighteenth-Century Rome*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2010 (2 vol.).

Jeremy BLACK, *Italy and the Grand Tour*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2003.

Jeremy BLACK, *The British abroad. The Grand Tour in the Eighteenth Century*, Stroud, The History Press, 2003.

Jeremy BLACK, *Culture in Eighteenth-Century England. A Subject for Taste*, Londres et New York, Hambledon and London, 2005.

Edgar Peters BOWRON et Joseph J. RISHEL, sous la dir. de, *Art in Rome in the Eighteenth Century*, Londres, Merrell, 2000.

Edgar Peters BOWRON et Peter Björn KERBER, *Pompeo Batoni: Prince of Painters in Eighteenth-Century Rome*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2007.

Edgar Peters BOWRON, « From Homer to Faustina the Younger: Representations of Antiquity in Batoni's British Grand Tour Portraits », in David R. MARSHALL, Susan RUSSELL et Karin WOLFE, sous la dir. de, *Roma Britannica. Art Patronage and Cultural Exchange in Eighteenth-Century Rome*, Londres, The British School at Rome, 2011, pp. 183-191.

Ann BRAMLEY, « A Duke on the Grand Tour: John Frederick Sackville, 3rd Duke of Dorset », *The British Art Journal*, vol. 7, n° 2, automne 2006, pp. 75-81.

Brendan CASSIDY, « The Fate of a 'Missing Masterpiece': Gavin Hamilton's 'Andromache Mourning the Death of Hector' », *The British Art Journal*, vol. 10, n° 1, printemps-été 2009, pp. 11-13.

Brendan CASSIDY, « Alexander Cozens and the patronage of the Grant family: With a recipe for varnish and a treatise on landscape », *The British Art Journal*, vol. 12, n° 3, hiver 2011-2012, pp. 32-41.

Judith CHAMP, *The English Pilgrimage to Rome. A Dwelling for the Soul*, Leominster, Gracewing, 2000.

Peter CLARK et Robert Allan HOUSTON, « Culture and Leisure, 1700-1840 », in Peter Clark, sous la dir. de, *The Cambridge Urban History of Britain*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, vol. 2, pp. 575-614.

Paolo COEN, sous la dir. de, *The Art Market in Rome in the Eighteenth Century. A Study in the Social History of Art*, Leiden et Boston, Brill, 2018.

Paolo COEN, « Brownlow Cecil, Ninth Earl of Exeter, Thomas Jenkins and Nicolas Mosman: Origins, Functions and Aesthetic Guidelines of a Great Drawing Collection in Eighteenth-Century Rome, Now at the British Museum », in Paolo COEN, sous la dir. de, *The Art Market in Rome in the Eighteenth Century. A Study in the Social History of Art*, Leiden et Boston, Brill, 2018, pp. 146-186.

Linda COLLEY, *Britons. Forging the Nation, 1707-1837*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2012 (dernière édition).

Vicky COLTMAN, *Fabricating the Antique. Neoclassicism in Britain, 1760-1800*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 2006.

Vicky COLTMAN, « Representation, replication and collecting in Charles Townley's late eighteenth-century library », *Art History*, vol. 29, n° 2, 2006, pp. 304-324.

Vicky COLTMAN, *Classical Sculpture and the Culture of Collecting in Britain, since 1760*, Oxford, Oxford University Press, 2009.

Edward CORP, *The Stuarts in Italy, 1719-1766. A Royal Court in Permanent Exile*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.

Joan COUTU, *Then and Now. Collecting and Classicism in Eighteenth-Century England*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2015.

Gillian DARNLEY, *John Soane, an Accidental Romantic*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1999.

Brian DOLAN, *Ladies of the Grand Tour*, Londres, Flamingo, 2002.

Markman ELLIS, *The Coffee-House: A Cultural History*, Londres, Phoenix/Weidenfeld & Nicolson, 2005.

Lindsay ERRINGTON, « Gavin Hamilton's Sentimental Iliad », *The Burlington Magazine*, vol. 120, n° 898, janvier 1978, pp. 10-13.

Nicola F. FIGGIS, « Irish Artists and Society in Eighteenth-Century Rome », *Irish Arts Review*, vol. 3, n° 3, 1986, pp. 28-36.

Nicola F. FIGGIS, « Irish Landscapists in Rome, 1750-1780 », *Irish Arts Review*, vol. 4, n° 4, 1987, pp. 60-65.

Nicola F. FIGGIS, « Irish Portrait and Subject Painters in Rome, 1750-1800 », *The GPA Irish Arts Review*, 1988, pp. 125-136.

Nicola F. FIGGIS, « The Roman Property of Frederick Augustus Hervey, 4th Earl of Bristol and Bishop of Derry (1730-1803) », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 55, 1989-1990, pp. 77-103.

John FLEMING, *Robert Adam and his Circle in Edinburgh and Rome*, Cambridge, Harvard University Press, 1962.

Brinsley FORD, « Richard Wilson in Rome. I-The Wicklow Wilsons », *The Burlington Magazine*, Vol. 93, n° 578, mai 1951, pp. 157-158.

Brinsley FORD, « A Portrait Group by Gavin Hamilton: With Some Notes on Portraits of Englishmen in Rome », *The Burlington Magazine*, vol. 97, n° 633, décembre 1955, pp. 372, 374 et 378.

Brinsley FORD, « James Byres, principal antiquarian to the English visitors to Rome », *Apollo*, n° 99, juin 1974, pp. 446-461.

Henry L. FULTON, *Dr. John Moore, 1729-1802. A Life in Medicine, Travel, and Revolution*, Newark, University of Delaware Press, 2014.

Roderick GRAHAM, *Arbiter of Elegance. A Biography of Robert Adam*, Édimbourg, Birlinn, 2009.

Hanns GROSS, *Rome in the Age of the Enlightenment. The post-Tridentine syndrome and the ancient regime*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.

Ruth GUILDING, « The Sculpture Gallery at Newby Hall », in Collectif, *Drawing from the Past. William Weddell and the Transformation of Newby Hall*, Leeds, Leeds Museum and Galleries in association with West Yorkshire Archive Service, 2004, pp. 77-84.

Ruth GUILDING, *Owning the Past. Why the English Collected Antique Sculpture, 1640-1840*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2014.

Clare HAYNES, « 'A Trial for the Patience of Reason'? Grand Tourists and Anti-Catholicism after 1745 », *Journal of Eighteenth-Century Studies*, vol. 33, n°2, 2010, pp. 195-208.

Christopher HIBBERT, *Rome. The Biography of a City*, Londres, Penguin Books, 1985.

Terence HODGKINSON, « Christopher Hewetson, an Irish sculptor in Rome », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 34, 1952-1954, pp. 42-54.

Colin HOLDEN, *Piranesi's Grandest Tour from Europe to Australia*, Melbourne, New South and State Library of Victoria, 2014.

Clare HORNSBY, *The Impact of Italy: The Grand Tour and Beyond*, Londres, The British School at Rome, 2000.

Seymour HOWARD, « Boy on a Dolphin: Nollekens and Cavaceppi », *The Art Bulletin*, vol. 46, n° 2, juin 1964, pp. 177-189.

Eleanor HUGHES, « Trade and Transport: The *Westmorland* in context », in Maria Dolores SANCHEZ JAUREGUI et Scott WILCOX, sous la dir. de, *The English Prize. The Capture of the Westmorland, an Episode of the Grand Tour*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2012, pp. 33-43.

Robert HUGHES, *Rome*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, Londres, 2011.

Peter HULME et Tim YOUNGS, sous la dir. de, *The Cambridge Companion to Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.

John INGAMELLS, *A Dictionary of British and Irish Travellers in Italy, 1701-1800*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1997.

David IRWIN, « Flaxman: Italian Journals and Correspondence », *The Burlington Magazine*, vol. 101, n° 675, juin 1959, p. 212 et pp. 215-217.

David IRWIN, « Gavin Hamilton: Archaeologist, Painter and Dealer », *The Art Bulletin*, vol. 44, n° 2, juin 1962, pp. 87-102.

Christopher M. S. JOHNS, « The Entrepôt of Europe: Rome in the Eighteenth Century », in Edgar Peters BOWRON et Joseph J. RISHHELL, sous la dir. de, *Art in Rome in the Eighteenth Century*, Londres, Merrell, 2000, pp. 17-45.

Jason M. KELLY, *The Society of Dilettanti. Archeology and Identity in the Age of Enlightenment*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2009.

Lesley LEWIS, *Connoisseurs and Secret Agents in Eighteenth-Century Rome*, Londres, Chatto & Windus, 1961.

José M. LUZON NOGUÉ, « A Crate of Saints' Relics », in Maria Dolores SANCHEZ-JAUREGUI et Scott WILCOX, *The English Prize. The Capture of the Westmorland, an Episode of the Grand Tour*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2012, pp. 154-161.

Allan I. MACINNES, Kieran GERMAN et Lesley GRAHAM, sous la dir. de, *Living with Jacobitism, 1690-1788. The Three Kingdoms and Beyond*, Abingdon et New York, Routledge, 2014.

Ranald MACINNES, « Robert Adam: 'My Mother's Dear British Boy' », in Allan I. MACINNES, Kieran GERMAN et Lesley GRAHAM, sous la dir. de, *Living with Jacobitism, 1690-1788. The Three Kingdoms and Beyond*, Abingdon et New York, Routledge, 2014, pp. 173-184.

Albert G. MACKEY, *Encyclopedia of Freemasonry and its Kindred Sciences*, New York et Londres, Kessinger Publishing, 1873.

Tomas MACSOTAY, sous la dir. de, *Rome, Travel and the Sculpture Capital, c. 1770-1825*, Londres et New York, Routledge, 2017.

Eckart Marchand, « Sculptor and Tourist. John Flaxman and his Italian journals and sketchbooks (1787-1794) », in Tomas MacSotay, sous la dir. de, *Rome, Travel and the Sculpture Capital, c. 1770-1825*, Londres et New York, Routledge, 2017, pp. 179-195.

David R. MARSHALL, Susan RUSSELL et Karin WOLFE, sous la dir. de, *Roma Britannica. Art Patronage and Cultural Exchange in Eighteenth-Century Rome*, Londres, The British School at Rome, 2011.

Margery MORGAN, « Jacobitism and Art after 1745: Katherine Read in Rome », *Journal of Eighteenth-Century Studies*, vol. 27, n° 2, septembre 2004, pp. 233-244.

Martin MYRONE, *Bodybuilding. Reforming Masculinities in British Art, 1750-1810*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2005.

Carole PAUL, sous la dir. de, *The First Modern Museums of Art. The Birth of an Institution in 18th and Early 19th-Century Europe*, Los Angeles, The John Paul Getty Museum, 2012.

Susan PEARCE and Alexandra BOUNIA, sous la dir. de, *The Collector's Voice. Ancient Voices*, Londres et New York, Routledge, 2000, vol. 1.

Murray G. H. PITTOCK, *Inventing and Resisting Britain. Cultural Identities in Britain and Ireland, 1685-1789*, Basingstoke, MacMillan Press, 1997.

Carol M. RICHARDSON, « Andrea Pozzo and the Venerable English College, Rome », in David R. MARSHALL, Susan RUSSELL et Karin WOLFE, sous la dir. de, *Roma Britannica. Art Patronage and Cultural Exchange in Eighteenth-Century Rome*, Londres, The British School at Rome, 2011, pp. 25-37.

Steffi ROETTGEN, *Anton Raphael Mengs, 1728-1779, and his British Patrons*, Londres, Zwemmer, coll. « English Heritage », 1993.

Francis RUSSELL, « John, 3rd Earl of Bute and James Byres: A Postscript », in David R. MARSHALL, Susan RUSSELL et Karin WOLFE, sous la dir. de, *Roma Britannica. Art Patronage and Cultural Exchange in Eighteenth-Century Rome*, Londres, The British School at Rome, 2011, pp. 121-144.

Maria Dolores SANCHEZ-JAUREGUI et Scott WILCOX, sous la dir. de, *The English Prize. The Capture of the Westmorland, an Episode of the Grand Tour*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2012.

Maria Dolores SANCHEZ-JAUREGUI, « Educating the Traveler: The Tutors », in Maria Dolores SANCHEZ JAUREGUI et Scott WILCOX, sous la dir. de, *The English Prize. The Capture of the Westmorland, an Episode of the Grand Tour*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2012, pp. 88-97.

Maria Dolores SANCHEZ-JAUREGUI et Scott WILCOX, « The Westmorland: Crates, contents and owners », in Maria Dolores SANCHEZ-JAUREGUI et Scott WILCOX, sous la dir. de, *The English Prize. The Capture of the Westmorland, an Episode of the Grand Tour*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2012, pp. 11-31.

Jonathan SCOTT, *The Pleasures of Antiquity. British Collectors of Greece and Rome*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2003.

Gianvittorio SIGNOROTTO et Maria Antonietta VISCEGLIA, sous la dir. de, *Court and Politics in Papal Rome, 1492-1700*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.

Basil C. SKINNER, « A Note on Four British Artists in Rome », *The Burlington Magazine*, vol. 99, n° 652, juillet 1957, pp. 237-239.

Basil C. SKINNER, « Some Aspects of the Work of Nathaniel Dance in Rome », *The Burlington Magazine*, vol. 101, n° 678/679, septembre-octobre 1959, pp. 346, 348 et 349.

Basil C. SKINNER, *Scots in Italy in the Eighteenth Century*, Édimbourg, Scottish National Portrait Gallery, 1966.

Susan Mitchell SOMMERS, « Sir John Coxe Hippisley: That ‘Busy Man’ in the Cause of Catholic Emancipation », *The Parliamentary History Yearbook Trust*, Londres, vol. 27, n° 1, février 2008, pp. 82-95.

Christopher STORRS, « The British Diplomatic Presence in Turin: Diplomatic Culture and British Elite Identity, 1688-1789/98 », in Paola BIANCHI et Karin WOLFE, sous la dir. de, *Turin and The British in the Age of the Grand Tour*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017, pp. 73-87.

James STOURTON et Charles SEBAG-MONTEFIORE, *The British as Art Collectors, from the Tudors to the Present*, Londres, Scala Publishers, 2012.

Archibald Francis STEUART, « Miss Katherine Read, Court Paintress », *The Scottish Historical Review*, vol. 2, n° 5, octobre 1904, pp. 38-46.

Rosemary SWEET, *Cities and the Grand Tour. The British in Italy, c. 1690-1820*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012.

Arturo TOSI, *Language and the Grand Tour. Linguistic Experiences of Travelling in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2020.

M. V. WALLBANK, « Eighteenth-Century Public Schools and the Education of the Governing Elite », *Journal of the History of Education Society*, Londres, Routledge, n° 1, vol.8, 1979, p. 1-19.

Robert WARD, *The Man who Buried Nelson. The Surprising Life of Robert Mylne*, Stroud, Tempus, 2007.

Francis John Bagott WATSON, « Thomas Patch (1725-1782). Notes on his life, together with a catalogue of his known works », *The Volume of the Walpole Society*, vol. 28, 1939-1940, pp. 15-50.

Andrew WILTON et Ilaria BIGNAMINI, sous la dir. de, *Grand Tour: Lure of Italy in the Eighteenth Century*, Londres, Tate Gallery Publishing, 1996.

Jonathan YARKER et Clare HORNSBY, « A speculative Grand Tour excavation: Aubrey Beauclerk, Thomas Brand and Thomas Jenkins at Centocelle », *The British Art Journal*, vol. 11, n° 3, printemps 2011, pp. 21-49.

Jonathan YARKER et Clare HORNSBY, « Buying Art in Rome in the 1770s », in Maria Dolores SANCHEZ-JAUREGUI et Scott WILCOX, sous la dir. de, *The English Prize. The Capture of the Westmorland, an Episode of the Grand Tour*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2012, pp. 63-87.

Jonathan YARKER, « Thomas Jenkins, Grand Tour Entrepreneur », *BSR News, The Newsletter from the British School at Rome*, Rome, British School at Rome, été 2013, p. 6.

B. En langue française

Marion AMBLARD, « Les peintres écossais à l'Académie de France à Rome au XVIIIe siècle ou l'impact de la migration des artistes écossais vers l'Italie », *Études écossaises*, 20/2018, pp. 1-15.

Maurice ANDRIEUX, *La vie quotidienne dans la Rome pontificale au XVIIIe siècle*, Paris, Hachette, 1962.

Janine BARRIER, « Les agents britanniques au service des 'Grands touristes' à Rome. Une activité lucrative au XVIIIe siècle », *ArcHistor II*, n° 4, 2015, pp. 50-69.

Isabelle BAUDINO, Jacques CARRE et Frédéric OGEE, *Art et nation. La fondation de la Royal Academy of Arts, 1768-1836*, Paris, Armand Colin, 2004.

Pierre-Yves BEAUREPAIRE et Pierrick POURCHASSE, sous la dir. de, *Les circulations internationales en Europe, années 1680-années 1780*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010.

Pierre-Yves BEAUREPAIRE, *L'Europe au siècle des Lumières*, Paris, Ellipses, 2011.

Pierre-Yves BEAUREPAIRE, sous la dir. de, *La communication en Europe. De l'âge classique au siècle des Lumières*, Paris, Belin, 2014.

Pierre-Yves BEAUREPAIRE, *L'Europe des francs-maçons, XVIIIe-XXIe siècle*, Paris, Belin, coll. « Alpha », 2018.

Pierre-Yves BEAUREPAIRE, *Atlas de l'Europe moderne. De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Éditions Autrement, 2019.

Émilie BECK SAIELLO et Jean-Noël BRET, sous la dir. de, *Le Grand Tour et l'Académie de France à Rome, XVIIe-XIXe siècles*, Paris, Hermann, Éditeurs, 2018.

Émilie BECK SAIELLO, « Entre exclusive et ouverture. L'Académie de France à Rome et ses rapports avec les artistes indépendants au siècle des Lumières. Le cas de Joseph Vernet », in Émilie BECK SAIELLO et Jean-Noël BRET, sous la dir. de, *Le Grand Tour et l'Académie de France à Rome, XVIIe-XIXe siècles*, Paris, Hermann Éditeurs, 2018, pp. 165-187.

Marc BELISSA et Éric SCHNAKENBOURG, « Les circulations diplomatiques en Europe au XVIIIe siècle : représentation, information, diffusion des modèles culturels », in Pierre-Yves BEAUREPAIRE et Pierrick POURCHASSE, sous la dir. de, *Les circulations internationales en*

Europe, années 1680-années 1780, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, pp. 279-295.

Lucien BELY, *L'art de la paix en Europe. Naissance de la diplomatie moderne, XVIe-XVIIIe siècle*, Paris, PUF, coll. « Le nœud gordien », 2007.

Gilles BERTRAND, sous la dir. de, *La culture du voyage. Pratiques et discours de la Renaissance à l'aube du XXe siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004.

Gilles BERTRAND, « Pour une approche comparée des modes de contrôle exercés aux frontières des anciens États italiens : les exemples du Dauphiné et de la Toscane dans la seconde moitié du XVIIIe siècle », in Claudia MOATTI, sous la dir. de, *La mobilité des personnes en Méditerranée de l'Antiquité à l'époque moderne : procédures de contrôle et documents d'identification*, Rome, École française de Rome, 2004, pp. 253-303.

Gilles BERTRAND, « Voyage et lectures de l'espace urbain. La mise en scène des villes renaissantes et baroques dans les guides en langue française pour l'Italie au XVIIIe siècle », *Histoire urbaine*, 2005/2 (n° 13), pp. 121-153).

Gilles BERTRAND, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie, milieu XVIIIe siècle-début XIXe siècle*, Rome, École française de Rome, 2008.

Gilles BERTRAND, « Grand Tour (tourisme, touriste) », in Olivier CHRISTIN, sous la dir. de, *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines*, Paris, Métailié, 2010, pp. 171-187.

Gilles BERTRAND, « Voyager dans l'Europe des années 1680-1780 », in Pierre-Yves BEAUREPAIRE et Pierrick POURCHASSE, sous la dir. de, *Les circulations internationales en Europe, années 1680-années 1780*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, pp. 237-247.

Gilles BERTRAND, « La place du voyage dans les sociétés européennes (XVIe-XVIIIe siècles) », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 121-3, 2014, pp. 7-26.

Gilles BERTRAND, « Les artistes, le Grand Tour et l'Italie à l'époque des Lumières », in Émilie BECK SAIELLO et Jean-Noël BRET, sous la dir. de, *Le Grand Tour et l'Académie de France à Rome, XVIIe-XIXe siècles*, Paris, Hermann Éditeurs, 2018, pp. 21-53.

Stéphane BLOND, « N'oubliez pas le guide ! L'Itinéraire d'une partie de l'Europe de Louis Dutens », in Pierre-Yves BEAUREPAIRE et Pierrick POURCHASSE, sous la dir. de, *Les circulations internationales en Europe, années 1680-années 1780*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, pp. 259-278.

Jean-Yves BORIAUD, *Histoire de Rome*, Paris, Perrin, coll. « Tempus », 2012.

Jacques BOTTIN et Donatella CALABI, sous la dir. de, *Les étrangers dans la ville*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1999.

Marie-Noëlle BOURGUET, « Voyages et voyageurs », in Michel DELON, sous la dir. de, *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, coll. « Quadrige – Dicos Poche », 2007, pp. 1254-1257.

Jean BOUTIER, « Le Grand Tour : une pratique d'éducation des noblesses européennes (XVIe-XVIIIe siècles) », in Association des historiens modernistes des universités, *Le voyage à l'époque moderne*, n° 27, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004, pp. 7-21.

Jean BOUTIER, « Le 'Grand Tour' des élites britanniques dans l'Europe des Lumières : La réinvention permanente des traditions », in Marie-Madeleine MARTINET, Francis CONTE, Annie MOLINIE et Jean-Marie VALENTIN, sous la dir. de, *Le chemin, la route, la voie. Figures de l'imaginaire occidental à l'époque moderne*, Paris, Presses de la Sorbonne, 2005, pp. 225-242.

Jean BOUTIER, Brigitte MARIN et Antonella ROMANO, sous la dir. de, *Naples, Rome, Florence. Une histoire comparée des milieux intellectuels italiens (XVIIe-XVIIIe siècles)*, Rome, École française de Rome, 2005.

Jean BOUTIER, « Compétition internationale, émergence d'une 'profession' et circulation des savoirs : le tuteur aristocratique dans l'Angleterre du XVIIIe siècle », in Maria-Pia PAOLI, *Saperi in movimento*, Pise, Edizioni della Normale, 2006, pp. 149-177.

Jean BOUTIER, « Le séjour romain des jeunes 'grands-touristes' au XVIIIe siècle », in Émilie BECK SAIELLO et Jean-Noël BRET, sous la dir. de, *Le Grand Tour et l'Académie de France à Rome, XVIIe-XIXe siècles*, Paris, Hermann Éditeurs, 2018, pp. 69-94.

Attilio BRILLI, *Quand voyager était un art. Le roman du Grand Tour*, Saint-Pierre-de-Salerno, Gérard Monfort Éditeur, 2001.

François BRIZAY, *L'Italie à l'époque moderne*, Paris, Belin, coll. « Belin Sup Histoire », 2001.

François BRIZAY, « Peut-on mesurer l'influence qu'eurent en France les guides et récits de voyage en Italie du milieu du XVIIe siècle à la fin du XVIIIe siècle ? », in Gilles BERTRAND, sous la dir. de, *La culture du voyage. Pratiques et discours de la Renaissance à l'aube du XIXe siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004, pp. 121-146.

Laurent BURY, *Histoire des arts en Grande-Bretagne*, Paris, Ellipses, 2002.

Paolo CARILE, *Écritures de l'ailleurs. Négociants, émigrés, missionnaires et galériens*, L'Harmattan, 2019.

Delphine CARRANGEOT, Emmanuelle CHAPRON et Hélène CHAUVINEAU, *Histoire de l'Italie du XVe au XVIIIe siècle*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2015.

Simona CERUTTI, *Étrangers. Étude d'une condition d'incertitude dans une société d'Ancien Régime*, Paris, Bayard, 2012.

Xavier CERVANTES, *L'Angleterre au XVIIIe siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1998.

Emmanuelle CHAPRON, « 'Avec bénéfice d'inventaire' ? Les lettres de recommandation aux voyageurs dans l'Europe du XVIIIe siècle », *Mélanges de l'École française de Rome*, n° 122, Rome, École française de Rome, 2010, pp. 431-453.

Emmanuelle CHAPRON, « Du bon usage des recommandations : lettres et voyageurs au XVIIIe siècle », in Pierre-Yves BEAUREPAIRE et Pierrick POURCHASSE, sous la dir. de, *Les circulations internationales en Europe, années 1680-années 1780*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, pp. 249-258.

Christophe CHARLE, sous la dir. de, *Le temps des capitales culturelles, XVIIIe-XXe siècles*, Seyssel, Champ Vallon, 2009.

Pierre CHESSEX, « Grand Tour », in Michel DELON, sous la dir. de, *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, coll. « Quadrige – Dicos Poche », 2007, pp. 599-602.

Albane COGNE, Stéphane BLOND et Gilles MONTEGRE, *Les circulations internationales en Europe (1680-1780)*, Paris, Atlande, 2011.

Michel DELON, sous la dir. de, *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, coll. « Quadrige-Dicos Poche », 2007.

Aurélien DELPIROU, sous la dir. de, *Atlas historique de Rome*, Paris, Éditions Autrement, 2013.

Michel DUCHEIN, *Histoire de l'Écosse. Des origines à nos jours*, Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2013.

Daniela GALLO, « Pour une histoire des antiquaires romains », in Jean BOUTIER, Brigitte MARIN et Antonella ROMANO, sous la dir. de, *Naples, Rome, Florence. Une histoire comparée des milieux intellectuels italiens (XVIIe-XVIIIe siècles)*, Rome, École française de Rome, 2005, pp. 257-275.

Charlotte GUICHARD, « Les circulations artistiques en Europe (années 1680-années 1780) », in Pierre-Yves BEAUREPAIRE et Pierrick POURCHASSE, sous la dir. de, *Les circulations internationales en Europe, années 1680-années 1780*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, pp. 385-398.

Suzy HALIMI, « La maison de campagne, apanage des élites foncières en Angleterre au XVIIIe siècle », *Revue de la Société d'études anglo-américaines des XVIIe et XVIIIe siècles*, n° 39, 1994, pp. 7-20.

Francis HASKELL et Nicholas PENNY, *Pour l'amour de l'antique. La statuaire gréco-romaine et le goût européen*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1999.

Louis HAUTECŒUR, « La vente de la collection Mattei et les origines du Musée Pio-Clémentin », *Mélanges de l'École française de Rome*, n° 30, 1910, pp. 57-75.

Stéphane JETTOT et François-Joseph RUGGIU, *L'Angleterre à l'époque moderne, des Tudors aux derniers Stuarts*, Paris, Armand Colin, coll. « U », Paris, 2017.

Gérard LABROT, *L'image de Rome. Une arme pour la contre-réforme, 1534-1677*, Seyssel, Champ Vallon, 1987.

Nadejje LANEYRIE-DAGEN, *Lire la peinture. Dans le secret des ateliers*, Paris, Larousse, 2007.

Stéphane LEBECQ, Fabrice BENSIMON, Frédérique LACHAUD et François-Joseph RUGGIU, *Histoire des îles britanniques*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2013 (2^{ème} édition).

Antoine LILTI, « Sociabilité mondaine, sociabilité des élites ? Les salons parisiens dans la seconde moitié du XVIII^e siècle », *Hypothèses*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2001/1, pp. 99-107.

Antoine LILTI, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005.

Sophie LOUSSOUARN, « L'évolution de la sociabilité à Londres au XVIII^e siècle : des *coffee-houses* aux *clubs* », *Bulletin de la Société d'études anglo-américaines des XVII^e et XVIII^e siècles*, n° 42, 1996, pp. 21-44.

Mirabelle MADIGNIER, « 'Conversazioni', salons et sociabilités intellectuelles informelles à Rome et à Florence au XVIII^e siècle », in Jean BOUTIER, Brigitte MARIN et Antonella ROMANO, sous la dir. de, *Naples, Rome, Florence. Une histoire comparée des milieux intellectuels italiens (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Rome, École française de Rome, 2005, pp. 575-598.

Claude MIGNOT et Daniel RABREAU, sous la dir. de, *Temps modernes, XVe-XVIII^e siècles*, coll. « Histoire de l'art Flammarion », Paris, Flammarion, 2007.

Olivier MICHEL, *Vivre et peindre à Rome au XVIII^e siècle*, Rome, École française de Rome, 1996.

Gilles MONTEGRE, « Artistes et voyageurs français à Rome à l'apogée du Grand Tour : les raisons d'être d'une dépendance réciproque », in Véronique MEYER et Marie-Luce PUJALTE-FRAYSSE, sous la dir. de, *Voyages d'artistes en Italie du Nord, XVI^e-XIX^e siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, pp. 33-44.

Gilles MONTEGRE, *La Rome des Français au temps des Lumières, capitale de l'antique et carrefour de l'Europe*, Rome, École française de Rome, 2011.

Gilles MONTEGRE, « Le réseau des bibliothèques italiennes du XVIIIe siècle et ses usages à la lumière des manuscrits de François de Paule Latapie », in Gilles BERTRAND, Anne CAYUELA, Christian DEL VENTO et Raphaële MOUREN, sous la dir. de, *Bibliothèques et lecteurs dans l'Europe moderne (XVIIe-XVIIIe siècles)*, Genève, Droz, 2016, pp. 361-383.

Gilles MONTEGRE, sous la dir. de, *Le cardinal de Bernis. Le pouvoir de l'amitié*, Paris, Tallandier, 2019.

Gilles MONTEGRE, « L'oreille de Vergennes. La correspondance secrète et réservée d'un ministre et d'un ambassadeur », in Gilles MONTEGRE, sous la dir. de, *Le cardinal de Bernis. Le pouvoir de l'amitié*, Paris, Tallandier, 2019, pp. 223-248.

Gilles MONTEGRE, « 'Une cuisine en odeur de sainteté'. La diplomatie gastronomique du cardinal de Bernis », in Gilles MONTEGRE, sous la dir. de, *Le cardinal de Bernis. Le pouvoir de l'amitié*, Paris, Tallandier, 2019, pp. 365-378.

François-Charles MOUGEL, « La Société des Dilettanti. Du Grand Tour à la Renaissance grecque (1734-1800) », in Émilie BECK SAIELLO et Jean-Noël BRET, sous la dir. de, *Le Grand Tour et l'Académie de France à Rome, XVIIe-XIXe siècles*, Paris, Hermann Éditeurs, 2018, pp. 95-123.

Jean-Noël PASCAL, « Salons », in Michel DELON, sous la dir. de, *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, coll. « Quadrige – Dicos Poche », 2007, pp. 1116-1119.

Claude PETITFRERE, *L'œil du maître. Maîtres et serviteurs de l'époque classique au romantisme*, Bruxelles, Complexe, 2006.

Krzysztof POMIAN, « Mariette et Winckelmann », *Revue germanique internationale*, n° 13, 2000, pp. 11-38.

Dominique POULOT, *Patrimoine et musées. L'institution de la culture*, Paris, Hachette, coll. « Carré-Histoire », 2014 (2^{ème} édition revue et augmentée).

Philippe PRUDENT, *La Rome des Anglais. Ville imaginée, ville vécue, ville-modèle (1763-1792)*, Grenoble, Université Grenoble-Alpes, 2014 (mémoire de master 2 réalisé sous la direction de M. Gilles Bertrand).

Joselita RASPI SERRA et François de POLIGNAC, sous la dir. de, *La fascination de l'antique, 1700-1770. Rome découverte, Rome inventée*, Lyon et Paris, Musée de la civilisation gallo-romaine et Somogy Éditions d'Art, 1998.

Daniel ROCHE, *Les circulations dans l'Europe moderne (XVIIe-XVIIIe siècles)*, Paris, Fayard, coll. « Pluriel », 2010.

Antonella ROMANO, « Rome, un chantier pour les savoirs de la catholicité post-tridentine », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n°55-2, 2008, pp. 101-120.

Carole TALON-HUGON, *Une histoire personnelle et philosophique des arts. Classicisme et Lumières*, Paris, PUF, 2015.

Stéphane VAN DAMME, « Capitales européennes et circulations intellectuelles », in Pierre-Yves BEAUREPAIRE et Pierrick POURCHASSE, sous la dir. de, *Les circulations internationales en Europe, années 1680-années 1780*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, 437-452.

Jean VIVIES, *Le récit de voyage en Angleterre au XVIIIe siècle. De l'inventaire à l'invention*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1999.

C. En langue italienne

Attilio BRILLI (avec Simonetta NERI), *Le viaggiatrici del Grand Tour. Storie, amori, avventure*, Bologne, il Mulino, 2020.

Carolina BROOK et Valter CURZI, sous la dir. de, *Roma e l'antico. Realtà e visione nel '700*, Milan, Skira, 2010.

Mary Jane CRYAN, « La saga dei Denham : una famiglia irlandese nel Lazio Settentrionale », *Archivio Biblioteca di Viterbo*, n° 2, 2005, pp. 53-55.

Cesare DE SETA, *L'Italia nello specchio del Grand Tour*, Milan, Rizzoli, 2015 (2^{ème} édition).

Maria Pia DONATO, « Cultura dell'antico e cultura dei Lumi a Roma nel Settecento : la politicizzazione dello scambio culturale durante il pontificato di Pio VI », *MEFRIM*, tome 104, n° 2, 1992, pp. 503-548.

Pierina FERRARA, « Popolazione e territorio nella Roma del Settecento : un'analisi sugli Stati delle anime della parrocchie di San Crisogono e di San Bartolomeo all'Isola », *Popolazione e storia*, vol. 12, n° 1-2, 2011, pp. 43-63.

Marina FORMICA, *Roma, Romae. Une capitale in Età moderna*, Rome et Bari, Editori Laterza, 2019.

Elisabetta GIFFI, *Colin Morison (1734-1809). Antiquaria, storiografia e collezionismo tra Roma e Aberdeen*, Rome, Artemide, 2016.

Chiara LUCREZIO MONTICELLI, « L'invenzione dei passaporti : polizia e burocrazia del Grand Tour nella Roma del primo Ottocento », in Marina FORMICA, sous la dir. de, *Roma e la campagna romana nel Grand Tour*, Bari et Rome, Editori Laterza, 2009, pp. 273-293.

Domenico MAIONE, *Mobilità e cittadinanza in Italia durante il Triennio repubblicano (1796-1799) / Mobilità et citoyenneté en Italie pendant le Triennio républicain (1796-1799)*, thèse de doctorat rédigée sous la direction d'Anna Maria Rao et de Gilles Bertrand, Université de Naples Federico II et UGA, soutenue en mai 2020.

Antonio MENNITI IPPOLITO, *Il Cimitero acattolico di Roma. La presenza protestante nella città del papa*, Rome, Viella, 2014.

Antonio PINELLI, *Souvenir. L'industria dell'antico e il Grand Tour a Roma*, Rome et Bari, Editori Laterza, 2010.

Pier Paolo RACIOPPI, *Arte e rivoluzione a Roma. Città e patrimonio artistico nella Repubblica Romana (1798-99)*, Rome, Artemide, 2014.

Serenella ROLFI OZVALD, « Gli ateliers e la città : mercato di immobili e presenze artistiche nella Roma di fine Settecento », in Marina CAFFIERO, sous la dir. de, *I luoghi della città. Roma moderna e contemporanea*, Rome, École française de Rome, 2011, pp. 199-241.

Matteo SANFILIPPO, « Il controllo politico e religioso sulle comunità straniere a Roma e nella penisola », in Massimiliano GHILARDI, Gaetano SABATINI, Matteo SANFILIPPO et Donatella STRANGIO, sous la dir. de, *Ad Ultimos Usque Terrarum Terminos in Fine Propaganda. Roma fra promozione e difesa della fede in età moderna*, Viterbe, Edizioni Sette Città, 2014, pp. 85-110.

Carlo M. TRAVAGLINI et Ketì LELO, sous la dir. de, *Roma nel Settecento. Immagini e realtà di una capitale attraverso la pianta di G.B. Nolli*, Rome, EdilStampa, 2013 (2 vol.).

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Fig. 1	Joseph Wilton, Buste de Philip Dormer Stanhope, 4 ^{ème} comte de Chesterfield, 1757.	44
Fig. 2	Giovanni Battista Piranesi, « Veduta, nella Via del Corso, del Palazzo dell'Accademia istituita da Luigi XIII, Re di Francia », 1757-58.	50
Fig. 3	Giovanni Paolo Panini, « Ruines classiques avec l'arc de Constantin », entre 1712 et 1765.	51
Fig. 4	William Privett, Panthéon, Jardins de Stourhead.	53
Fig. 5	Joseph Wright of Derby, « Academy by Lamplight », 1769 ou 1770.	55
Fig. 6	Giovanni Battista Piranesi, « Veduta della Piazza del Popolo », 1746-48.	96
Fig. 7	Carte de l'Italie par le géographe français Gilles Robert de Vaugondy, 1760.	125
Fig. 8	Nathaniel Dance-Holland, « William Weddell, le révérend William Palgrave et M. Janson à Rome », 1765.	134
Fig. 9	Extrait de la <i>Nuova Pianta di Roma</i> , de Giambattista Nolli (1748), centré sur la place Barberini et une partie de la Strada Felice (actuelle Via delle Quattro Fontane).	142
Fig. 10	Gavin Hamilton, « Douglas Hamilton, 8 ^{ème} duc de Hamilton et 5 ^{ème} duc de Brandon, avec le docteur John Moore et Sir John Moore jeune », 1775-1777.	159
Fig. 11	École bolognaise, « Portrait du cardinal Alessandro Albani », vers 1749.	187
Fig. 12	Hugh Douglas Hamilton, « Portrait de Sir John Coxe Hippisley », 1795.	195
Fig. 13	Angelica Kauffmann, « Portrait of Thomas and Anna Maria Jenkins », 1790.	216
Fig. 14	Attribué à Pubalacci, Paolo Monaldi et Louis de Silvestre, « Le prince Jacques recevant son fils, le prince Henry, devant le Palazzo del Re », v. 1748-1748.	221

Fig. 15	Maurice Quentin de La Tour (1704-1788), « Henry Benedict Stuart, duc d'York », 1746-1747.	229
Fig. 16	William Dickinson, « Andrew Lumisden, 1720-1801, secrétaire du Prince Charles Edward Stuart », 1797.	233
Fig. 17	David Allan, « Les adieux d'Hector à Andromaque », 1773.	262
Fig. 18	Page de titre de l'ouvrage de Ridolfino Venuti, <i>Accurata, e succinta descrizione delle antichità di Roma dell'abate Ridolfino Venuti Cortonese</i> , 1803.	270
Fig. 19	Giambattista Nolli, <i>Nuova Topografia di Roma</i> (extrait centré sur l'isola Tiberina), 1748.	273
Fig. 20	Franciszek Smuglewicz, « Aubrey Beauclerk et sa famille à Centocelle », vers 1779.	279
Fig. 21	Pompeo Batoni, « Portrait de William Weddell », 1765-1766.	288
Fig. 22	Gavin Hamilton, « L'abdication de Mary, reine d'Écosse », 1765-1773.	289
Fig. 23	Épigonos de Pergame, « Gladiateur mourant (ou Galate mourant) », années 230 av. J.-C. (Musées du Capitole).	291
Fig. 24	Galerie de sculptures aménagée par Robert Adam à Newby Hall, dans le Yorkshire (sans doute entre 1772 et 1778).	294
Fig. 25	Christopher Hewetson, Buste du Pape Clément XIV, 1772.	302
Fig. 26	Gavin Hamilton, « Achille pleurant la mort de Patrocle », 1760-1763.	315
Fig. 27	Licence d'exportation soumise par Gavin Hamilton au surintendant aux antiquités pontificales, Johann Joachim Winckelmann, 12 décembre 1763.	319
Fig. 28	Licence d'exportation soumise par William Weddell au surintendant aux antiquités pontificales, 15 avril 1765.	327
Fig. 29	Nicolas Poussin, « Le Baptême du Christ », 1641-1642.	328
Fig. 30	Giovanni Battista Nolli, « Nuova Topografia di Roma », 1748 (extrait centré sur le « Trident »).	358
Fig. 31	Giovanni Battista Piranesi, « Vue de la Place d'Espagne », <i>Vedute di Roma</i> , tome 1, 1750-51.	359

Fig. 32	David Allan, « The arrival of a young traveller and his suite during the Carnival, in Piazza de' Spagna », vers 1775.	361
Fig. 33	Anton Raphaël Mengs (attribué à), « James Francis Edward Stuart », années 1740.	369
Fig. 34	Gaspar Van Wittel, « Via di Porta Pinciana », 1685-90.	380
Fig. 35	Giovanni Battista Nolli, « Nuova Topografia di Roma », 1748 (extrait centré sur la Place d'Espagne et le quartier de la Trinité-des-Monts).	401
Fig. 36	Gravure représentant l'une des motifs dessinés par Giovanni Battista Piranesi pour décorer « à l'égyptienne » les murs du Café Anglais, 1769 (extrait de : <i>Diverse manière d'adornare i cammini ed ogni altra parte degli ediffizi</i> , 1769).	432
Fig. 37	Katherine Read, « British Gentlemen in Rome », vers 1750.	451
Fig. 38	Bernardo Bellotto, « Ruines du Forum romain », vers 1743.	458
Fig. 39	Giovanni Battista Piranesi, « Veduta di Campo Vaccino », 1746-1748.	466
Fig. 40	Francesco Trevisani, « Thomas Coke, 1 st Earl of Leicester », 1717.	492
Fig. 41	Pompeo Batoni, « Portrait of Robert Clements, later first Earl of Leitrim », 1753 ou 1754.	493
Fig. 42	Nathaniel Dance, « Conversation Piece: Portrait of James Grant of Grant, John Mytton, the Honourable Thomas Robinson, and Thomas Wynn », 1760 ou 1761.	495
Fig. 43	Giovanni Battista Piranesi, « Veduta della Basilica, e Piazza di San Pietro in Vaticano », 1746-48.	522

TABLE DES TABLEAUX

Tableau 1	Nombre de pages consacrées par le journal d'Ann Flaxman aux villes-étapes de son voyage (1787-1788).	64
Tableau 2	Britanniques recensés par les états des âmes de la paroisse de Sant'Andrea delle Fratte (1750-1796).	104
Tableau 3	Britanniques présents à Rome au cours de la période 1790-1801.	105-106
Tableau 4	Les temporalités du séjour romain : circularité et saisonnalité.	119-122
Tableau 5	L'importance accordée par les guides de voyage aux principales villes d'Italie : quelques exemples.	123
Tableau 6	Les Britanniques de Rome : essai de typologie.	130-131
Tableau 7	Les hôtes britanniques du cardinal de Bernis lors de son ambassade romaine.	201
Tableau 8	Les Stuart à Rome : une cour en déclin.	227
Tableau 9	La cour des Stuart à Rome : un processus d'italianisation.	227-228
Tableau 10	Les séminaires britanniques à Rome.	240-241
Tableau 11	Les effectifs du <i>Scots College</i> au début des années 1760.	241
Tableau 12	Typologie des bibliothèques romaines d'après le guide de Jérôme de Lalande (t. IV).	247
Tableau 13	Bibliothèques fréquentées par John Ramsay (décembre 1782/juillet 1783).	253-254
Tableau 14	Qui étaient les Britanniques membres de l'Académie des Arcades ?	256-257
Tableau 15	Les artistes britanniques admis à l'Académie de Saint-Luc (deuxième moitié du XVIIIe siècle).	260-261
Tableau 16	Les artistes britanniques et l' <i>Accademia del Nudo</i> .	263-264
Tableau 17	Nombre d'opérations de fouilles menées par des Britanniques (par décennie).	274
Tableau 18	Principaux investisseurs britanniques dans les opérations de fouille (par décennie).	275
Tableau 19	Les fouilles à Centocelle d'après la correspondance entre Thomas Jenkins et Charles Townley.	279-280
Tableau 20	Le goût de Lady Anna Miller en matière de peinture.	284-286

Tableau 21	Licences d'exportation concernant des sculptures (1758-1803).	292
Tableau 22	Nombre d'artistes britanniques présents à Rome (par date d'arrivée).	295
Tableau 23	Visites d'ateliers d'artistes effectuées par Mary Berry (décembre 1783-mai 1784).	301
Tableau 24	Liste des sculptures acquises par Lord Palmerston à Rome en 1764.	308-309
Tableau 25	La série de tableaux « homériques » de Gavin Hamilton.	311-312
Tableau 26	Nombre de licences d'exportation obtenues par Gavin Hamilton (1758-1792).	318
Tableau 27	Nombre de licences d'exportation d'œuvres d'art et/ou d'antiquités soumises par des Britanniques dans les années 1790.	336
Tableau 28	Nombre de licences d'exportation soumises par Patrick Moir aux autorités pontificales (1790-1803).	340
Tableau 29	L'inégale présence de marchands et d'amateurs d'art britanniques à Rome au cours de la « crise » de la fin du XVIIIe siècle.	340-341
Tableau 30	Principaux tableaux importés en Angleterre grâce à Alexander Day.	343
Tableau 31	Le réseau romain de James Irvine (1800-1802).	345
Tableau 32	Répartition géographique des artistes britanniques ayant résidé à Rome dans les années 1770 et 1780.	365
Tableau 33	Les artistes britanniques résidant dans la paroisse Sant'Andrea delle Fratte (1755-1792).	366
Tableau 34	Évolution du nombre de résidents britanniques à Rome (1798-1803).	367
Tableau 35	Évolution des effectifs du <i>Scots College</i> (1750-1799).	372
Tableau 36	Effectifs du <i>Venerable English College</i> (2 ^{ème} moitié du XVIIIe siècle).	374
Tableau 37	Les domiciles romains successifs de Gavin Hamilton.	376-377
Tableau 38	Les adresses romaines successives du couple Flaxman.	377-378

Tableau 39	Nombre de résidents britanniques établis dans la Strada Felice (actuelle Via Sistina), d'après les états des âmes de la paroisse Sant'Andrea delle Fratte (1750-1796).	379
Tableau 40	Les lieux de résidence des artistes irlandais (par ordre chronologique d'arrivée).	383-385
Tableau 41	L'hospitalité de l'aristocratie romaine à l'égard des Britanniques.	419
Tableau 42	Les fréquentations romaines de Mary Berry (1783-1784).	420-421
Tableau 43	La solidarité intra-écossaise à Rome : James Boswell et ses fréquentations.	425-426
Tableau 44	Philip Yorke et la découverte du patrimoine antique de Rome.	454-455
Tableau 45	Le patrimoine antique de Rome vu par les guides de voyage.	456-457
Tableau 46	Les grandes fêtes catholiques vues par Mary Berry.	512-513

TABLE DES ANNEXES

Annexe 1	La communauté britannique de Rome.	547-552
Annexe 2	Être précepteur	553-554
Annexe 3	Les ateliers d'artistes britanniques à Rome au début des années 1790.	555
Annexe 4	La Rome de John Ramsay en 1782-1783 : un « territoire du quotidien » (1).	556
Annexe 4bis	La Rome de John Ramsay en 1782-1783 : une capitale culturelle (2).	557
Annexe 5	La Rome de Mary Berry en 1783-1784 (1).	558
Annexe 5bis	La Rome de Mary Berry en 1783-1784 (2).	559
Annexe 6	Sources manuscrites.	560-576
Annexe 7	Les portraits de voyageurs britanniques par Pompeo Batoni.	577-578
Annexe 8	Licences d'exportation d'œuvres d'art et/ou d'antiquités.	579-580

INDEX DES NOMS PROPRES

- Adam Robert, 58, 59, 61, 62, 63, 110, 144, 152, 191, 192, 197, 198, 199, 207, 231, 235, 236, 243, 260, 261, 262, 294, 295, 297, 362, 364, 380, 390, 391, 412, 413, 414, 422, 423, 424, 427, 442, 443, 446, 447, 500, 537, 542, 544, 547, 554, 585, 595, 596, 597, 609
- Adam James, 58, 110, 207, 297, 362, 364, 422, 423, 424, 442, 443, 447, 537, 547
- Addison Joseph, 41, 103, 465
- Albani Alessandro, cardinal, 102, 160, 168, 177, 180, 181, 182, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 196, 197, 199, 205, 206, 210, 218, 219, 222, 231, 233, 234, 243, 251, 258, 277, 278, 292, 295, 320, 326, 364, 418, 489, 490, 491, 537, 608, 624
- Allan David, 64, 199, 201, 233, 234, 253, 260, 262, 263, 264, 299, 361, 362, 375, 398, 402, 403, 405, 413, 414, 427, 430, 431, 434, 435, 451, 551, 593, 594, 597, 609, 610
- Alves James, 263, 288, 425, 426
- Anderson John, 361
- Archer Andrew, 361
- Arthur William, 193, 339, 345, 373, 395, 541, 587
- Arundel Lord, 335
- Ayscough George Edward, 91, 98, 166, 469, 474, 475, 522, 524, 588
- Azara, 140, 203, 205, 274, 333, 437, 460
- Banks Thomas, 58, 346, 394, 410, 411, 576, 591
- Barberini famille, 142, 215, 246, 247, 248, 250, 253, 254, 276, 277, 284, 285, 309, 320, 325, 327, 363, 366, 371, 373, 375, 379, 401, 404, 470, 550, 608
- Barry James, 60, 63, 144, 289, 305, 306, 322, 438, 445, 547, 570, 588
- Basset Francis, 157, 334, 554, 578
- Bates Benjamin, 392, 576
- Batoni Pompeo, 21, 61, 103, 112, 126, 163, 255, 287, 288, 305, 307, 308, 324, 334, 399, 400, 409, 424, 425, 492, 493, 494, 495, 577, 578, 594, 609, 610, 614
- Beauclerk Aubrey, 278
- Beckford of Fonthill William, 76, 77, 253, 346, 569
- Beckford Peter, 41, 42, 43, 59, 161, 169, 251, 253, 256, 346, 396, 417, 439, 470, 471, 474, 485, 486, 494, 502, 512, 520, 523, 525, 569, 577, 588
- Benoit XIV, 188, 189, 220, 222, 263
- Bernis François-Joachim de Pierre de., 12, 102, 112, 115, 140, 155, 158, 177, 179, 180, 185, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 210, 211, 216, 258, 417, 418, 420, 421, 435, 437, 441, 442, 443, 513, 540, 560, 562, 605, 611
- Berry Mary, 88, 120, 122, 127, 169, 201, 202, 281, 291, 300, 301, 410, 419, 420, 421, 422, 441, 443, 470, 474, 477, 479, 480, 489, 490, 512, 513, 518, 524, 525, 542, 547, 589, 612, 613, 614
- Bessborough Lady, 422
- Blackburn John, 382
- Blanchet Louis-Gabriel, 68, 312
- Blundell Henry, 72, 143, 298
- Boccapaduli Margherita, 160
- Booth Charles, 242, 243
- Borghese prince, 33, 55, 137, 140, 205, 284, 285, 289, 293, 302, 318, 324, 343, 378, 419, 478, 480, 547, 564, 568, 571, 576
- Boswell James, 120, 144, 145, 146, 197, 199, 226, 236, 237, 287, 288, 315, 318, 394, 395, 425, 426, 428, 431, 434, 452, 453, 499, 543, 588, 613
- Bracciano duc et duchesse de, 160, 238, 284, 285, 419, 420
- Brand Thomas, 86, 114, 117, 149, 150, 151, 160, 208, 276, 278, 279, 287, 420, 421, 553, 585, 591, 599
- Brettingham Matthew, 22, 165, 291, 292, 293, 294, 296, 299, 547, 592

Bristol Lord, évêque de Derry, 107, 303, 336, 341, 367, 538, 571, 574, 575, 595
 Brooke Nicholas, 87, 132, 133, 588
 Brosses Charles de, 14, 15, 92, 144, 221, 222, 228, 408, 537, 592
 Brudenell-Bruce Charles, Lord, 120, 150, 553
 Buchanan William, 45, 46, 339, 342, 344, 345, 346, 347, 373, 587, 591
 Burke Edmund, 63, 115, 305, 306, 438
 Burney Charles, 120, 127, 248, 251, 252, 253, 517, 589
 Byres James, 16, 72, 142, 144, 146, 155, 164, 165, 166, 167, 168, 197, 211, 257, 261, 275, 281, 282, 296, 305, 318, 324, 328, 329, 330, 331, 337, 339, 340, 348, 349, 390, 402, 403, 410, 411, 425, 426, 427, 438, 445, 452, 454, 455, 459, 460, 481, 529, 536, 537, 539, 540, 541, 542, 548, 560, 561, 562, 569, 571, 572, 585, 595, 598
 Canova Antonio, 301
 Cecil Brownlow, comte d'Exeter, 157, 162, 304, 594
 Chalmers George, 167
 Chambers William, 58, 62, 79, 167, 548
 Champernowne Arthur, 339, 345, 373, 587
 Charlemont James Caulfield, comte de, 144, 150, 151, 163, 198, 256, 266, 267, 268, 311, 428, 548, 554, 587
 Charles Ier, 35, 68, 115, 237, 290, 324, 438
 Chesterfield Philip Dormer Stanhope, Lord, 33, 34, 44, 45, 47, 154, 156, 553, 588, 608
 Clément XI, 178, 186, 389, 395, 490
 Clément XIII, 70, 102, 189, 190, 197, 220, 222, 242, 371, 489
 Clément XIV, 196, 197, 210, 219, 274, 298, 301, 302, 303, 320, 322, 416, 487, 537, 539, 609
 Clements Robert, 493, 610
 Clérisseau Charles-Louis, 380, 391, 423
 Cochran William, 259, 260, 263
 Coke Thomas, 1er comte de Leicester, 292, 492, 610
 Collopy Timothy, 385
 Colonna prince et princesse, 198, 284, 285, 343, 346, 442, 568
 Constable John, 135, 228
 Coxe Henry, 89, 90, 99, 108, 174, 186, 192, 193, 195, 203, 205, 257, 258, 549, 553, 589, 599, 608, 624
 Cozens Alexander, 59, 313, 317, 402, 594
 Crawley John, 56, 384
 Crespin Daniel, 313, 314
 Crewe John, 152, 163, 554
 Crone Robert, 206, 263, 383, 565
 Cumberland George, 302, 303, 304, 320, 321, 322, 324, 343, 344, 386, 389, 390, 446, 447, 538, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 584, 585
 Dalton Richard, 381
 Dance George, 21, 58, 61, 103, 134, 135, 261, 263, 287, 313, 314, 382, 425, 451, 494, 495, 496, 548, 563, 598, 608, 610
 Dance-Holland Nathaniel, 21, 61, 134, 261, 287, 313, 548, 608
 Dartmouth William Legge, Lord, 296, 297, 333, 493, 553, 587
 Dashwood Francis, 440
 Day Alexander, 107, 109, 296, 340, 341, 342, 343, 346, 347, 382, 387, 410, 411, 535, 536, 538, 548, 612
 Deare John, 303, 304, 574
 Delane Solomon, 299, 300, 382, 384, 446
 Denham Ensign Joseph, 132, 133, 134, 218, 535, 542, 606
 Devonshire Georgiana Cavendish, duchesse de, 105
 Devonshire duchesse de, 215, 216, 422

Dughet Gaspard, dit Gaspard Poussin, 52, 56, 297
 Dunbar Lord, 242
 Duncan James, 37, 369
 Duncannon Lady, 215, 422
 Durno James, 300, 301, 375, 384, 394, 410, 420, 536, 571
 Dutens Louis, 123, 148, 150, 151, 152, 153, 155, 156, 157, 160, 161, 162, 179, 437, 439, 440, 442, 463, 553, 589, 591, 601
 Edgar James, 61, 68, 135, 228, 256, 302, 307, 369, 370, 393, 400, 409, 492, 593, 594, 597
 Edmonstone James, 425
 Edward Augustus, duc d'York, 122, 190
 Ennis James, 383
 Erskine Charles, 72, 142, 243, 257, 371
 Fagan Robert, 72, 142, 143, 144, 274, 275, 293, 323, 341, 346, 381, 385, 387, 535, 548
 Farington Joseph, 21, 50, 58, 82, 324, 325, 326, 343, 346, 462, 591
 Fitzgerald William, Lord Kildare, 147, 334, 436, 437, 440, 441, 442, 444, 472, 498, 513, 586, 589
 Flaxman Ann, 20, 64, 137, 139, 377, 378, 386, 392, 393, 408, 462, 463, 548, 576, 585, 589, 611, 612
 Flaxman John, 20, 49, 50, 64, 65, 79, 293, 325, 377, 378, 392, 393, 408, 434, 462, 463, 548, 574, 575, 585, 596, 597, 612
 Forbes William, 120, 132, 258, 259, 585
 Forrester James, 207, 376, 382, 384
 Foy Michael, 384, 410, 411
 Francis Philip, 56, 58, 66, 70, 120, 149, 157, 165, 178, 181, 190, 197, 200, 220, 234, 257, 305, 312, 334, 360, 369, 396, 397, 416, 440, 477, 487, 490, 554, 578, 585, 590, 591, 598, 599, 602, 604, 610
 Gardiner Luke, 263, 312
 Gibbon Edward, 20, 21, 38, 47, 92, 94, 121, 169, 453, 454, 459, 467, 468, 510, 543, 588, 591
 Giustiniani Prince et Princesse, 153, 158, 205, 284, 285, 286, 419, 423, 504
 Gloucester duc de, 205, 208, 209, 215, 219, 334, 360, 397, 520
 Golding Christopher, 149, 150, 553
 Gordon Alexander, 344, 345
 Gordon Pryse Lockhart, 63, 106, 109, 110, 341, 342, 346, 347, 591
 Grafton duc et duchesse de, 163, 198
 Grant James, 165, 230, 312, 313, 314, 316, 317, 459, 494, 495, 540, 549, 563, 564, 565, 587, 594, 610
 Grant Peter, 68, 72, 134, 141, 144, 146, 165, 168, 182, 186, 192, 194, 196, 197, 198, 199, 200, 203, 205, 206, 208, 219, 230, 231, 235, 236, 237, 240, 242, 268, 282, 302, 313, 314, 315, 316, 317, 348, 371, 375, 402, 403, 405, 414, 415, 416, 423, 424, 425, 426, 427, 448, 459, 499, 500, 534, 537, 539, 540, 549, 563, 564, 565, 568, 569, 585, 586, 587, 594, 624
 Grignon Charles, 341, 346
 Hamilton Douglas, duc de Hamilton, 124, 146, 149, 150, 151, 153, 155, 158, 159, 163, 184, 185, 201, 281, 318, 416, 426, 435, 504, 554, 608
 Hamilton Gavin, 16, 17, 20, 61, 109, 111, 112, 124, 130, 131, 144, 146, 149, 150, 151, 153, 155, 158, 159, 163, 164, 168, 179, 183, 184, 185, 186, 193, 194, 195, 197, 201, 236, 257, 260, 261, 263, 268, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 278, 280, 281, 288, 289, 296, 300, 301, 302, 304, 307, 308, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 331, 335, 336, 337, 339, 348, 362, 363, 365, 372, 376, 377, 380, 382, 385, 390, 393, 402, 416, 419, 420, 425, 426, 427, 435, 535, 536, 541, 549, 554, 563, 564, 565, 570, 571, 587, 594, 595, 597, 608, 609, 612, 626
 Hamilton William, 179, 183, 184, 185, 186
 Hardwicke comte de, 20, 151, 157, 166, 202, 408, 415, 454, 455, 584
 Harte Walter, 154, 156, 553
 Hayward Richard, 82, 217, 218, 592
 Head Guy, 257, 261, 386, 538, 574
 Henry Benedict, cardinal-duc d'York, 72, 141, 181, 220, 226, 229, 238, 258, 398, 520, 609

Herbert George, Lord, 89, 99, 121, 183, 184, 193, 194, 199, 203, 211, 212, 243, 300, 363, 460, 476, 477, 549, 553, 587

Hervey Christopher, 101, 102, 121, 256, 303, 489, 498, 501, 507, 523, 549, 589, 595

Hewetson Christopher, 131, 144, 211, 257, 261, 293, 300, 301, 302, 303, 304, 307, 384, 397, 402, 410, 411, 536, 549, 571, 596, 609

Hickey Thomas, 384

Hinchliffe John, 152, 163, 554

Hippisley John Coxe, 89, 99, 100, 174, 186, 192, 193, 194, 195, 203, 205, 243, 257, 258, 460, 549, 599, 608, 624

Hoare Henry, 51, 52, 53

Hoare Richard Colt, 19, 54, 77, 93, 94, 121, 161, 453, 459, 474, 514, 589

Hobhouse Benjamin, 93, 502, 503, 506, 589

Hogarth William, 265

Holland Lord, 63, 75, 105, 109, 114, 115, 131, 216, 335, 336, 337, 422, 460, 589

Hollis Thomas, 208, 276, 591

Home Patrick, 19, 63, 286, 291, 342, 410, 419, 437, 438, 525, 586, 591

Hope-Weir Charles, 61

Howard Ralph, 167, 267, 310, 372, 376, 544, 596

Hurd Richard, 36, 39

Irvine James, 64, 107, 296, 302, 303, 320, 321, 322, 323, 324, 339, 340, 341, 343, 344, 345, 346, 347, 373, 386, 389, 390, 446, 447, 536, 538, 549, 584, 585, 587, 612

Irwin James, 135, 228, 317, 318, 320, 370, 428, 596, 597

Jacquier François, 203, 250, 255, 399, 400, 414, 561

Jenkins Anna Maria, 216, 217, 368

Jenkins Thomas, 12, 13, 16, 20, 22, 79, 83, 84, 87, 99, 111, 112, 113, 118, 130, 134, 157, 158, 164, 165, 168, 174, 177, 186, 190, 194, 196, 197, 199, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 226, 231, 243, 257, 258, 261, 263, 271, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 290, 293, 296, 297, 298, 302, 303, 304, 305, 307, 310, 318, 320, 321, 324, 325, 326, 327, 331, 332, 333, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 346, 348, 363, 368, 388, 390, 422, 438, 445, 447, 448, 459, 529, 535, 536, 537, 539, 540, 541, 550, 565, 566, 579, 588, 593, 594, 599, 600, 608, 611, 622, 624, 626

Jones Inigo, 54

Jones Thomas, 144, 193, 211, 212, 289, 290, 300, 348, 349, 360, 386, 391, 393, 394, 395, 410, 411, 424, 431, 432, 433, 434, 445, 528, 537, 550, 589, 591

Kauffmann Angelica, 61, 216, 301, 365, 414, 608

Kent William, 61, 299, 302

Knight Ellis Cornelia, 73, 114, 116, 117, 119, 183, 201, 212, 257, 417, 418, 419, 436, 442, 479, 540, 550, 591

Knight Phillipina, 73, 74, 80, 82, 102, 112, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 139, 143, 160, 183, 193, 201, 204, 212, 257, 258, 373, 375, 417, 418, 419, 420, 436, 442, 479, 540, 541, 550, 566, 567, 587, 591

l'Anson, 135

Labruzzo Pietro, 301

Lalande Jérôme de, 247, 248, 357, 358, 455, 473, 611

Lassels Richard, 31, 32, 37, 160, 356, 589

Latapie François de Paule, 247, 248, 605

Lennox Caroline, 52, 138, 419

Lewisham George Legge, Lord, 333, 334, 578

Locke John, 36, 37, 39

Lorrain Claude, 52, 53, 56, 285, 297, 305, 346, 364, 562

Lumisden Andrew, 67, 68, 69, 70, 103, 113, 135, 146, 192, 198, 207, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 242, 243, 370, 425, 426, 428, 448, 537, 539, 550, 585, 591, 609

MacDonald James, 237, 372, 396, 397, 587

Magnan Dominique, 137, 455, 462, 473
 Manley George, 343, 573
 Mann Horace, 177, 178, 179, 181, 182, 183, 184, 185, 188, 189, 190, 196, 197, 199, 206, 212, 218,
 219, 222, 226, 231, 364, 542, 591
 Martyn Thomas, 17, 52, 90, 95, 103, 104, 108, 123, 127, 136, 149, 150, 151, 161, 246, 356, 358, 377,
 379, 456, 457, 463, 464, 465, 487, 488, 521, 524, 525, 526, 554, 589
 Maxwell James, 47, 57, 264
 Mengs Anton Raphaël, 61, 112, 126, 132, 203, 232, 260, 304, 365, 369, 438, 460, 536, 550, 551, 560,
 561, 598, 610
 Miller Anna, 18, 19, 20, 48, 49, 74, 121, 125, 126, 161, 184, 185, 201, 202, 212, 238, 239, 247, 248,
 249, 250, 270, 284, 286, 287, 313, 317, 357, 360, 409, 410, 417, 418, 419, 420, 441, 443, 444, 455,
 462, 463, 466, 467, 469, 473, 479, 481, 482, 483, 485, 486, 490, 501, 508, 509, 510, 512, 513, 514,
 515, 516, 517, 524, 550, 587, 589, 611
 Misson Maximilien, 48, 92, 94, 95, 103, 137, 455, 456, 457, 465, 510, 511, 515, 523, 524, 589
 Moir Patrick, 168, 296, 318, 339, 340, 341, 347, 540, 585, 612
 Montesquieu, 15, 92, 229, 498, 592
 Moore John, 17, 91, 92, 124, 144, 145, 146, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 158, 159, 161, 162,
 163, 184, 185, 201, 281, 416, 426, 435, 449, 452, 468, 476, 477, 484, 485, 503, 504, 506, 509, 510,
 519, 554, 590, 596, 608
 More Jacob, 99, 158, 261, 299, 301, 325, 402, 410, 420, 431, 550, 587, 593
 Morison Colin, 16, 63, 109, 131, 140, 144, 145, 146, 163, 164, 165, 214, 233, 236, 245, 257, 260, 271,
 274, 275, 282, 296, 314, 318, 340, 341, 355, 361, 402, 403, 425, 426, 427, 452, 453, 459, 460, 461,
 499, 534, 536, 550, 564, 565, 606
 Mosman Nicolas, 304, 594
 Mount Cashell comte et comtesse de, 138
 Mountstuart Lord, 425, 426, 543, 566
 Murphy Edward, 150, 163, 268, 311, 554
 Murray James, 21, 135, 224, 225, 228, 534, 543, 588, 590, 591, 598
 Mylne Robert, 58, 59, 126, 198, 261, 262, 263, 424, 431, 446, 447, 599
 Mylne William, 58, 59, 126, 262, 431, 446
 Nevay James, 59, 109, 214, 232, 296, 299, 362, 366, 387, 410, 411, 446, 536, 538, 551
 Nollekens Joseph, 21, 295, 309, 310, 325, 326, 376, 382, 596
 Northall John, 505, 590
 Northampton Charles Compton, Lord, 311, 312, 313
 Northcote James, 57, 99, 219, 394
 Nugent Thomas, 17, 84, 85, 89, 90, 92, 123, 126, 245, 246, 247, 356, 371, 388, 392, 393, 456, 457,
 461, 465, 474, 487, 521, 523, 590
 Nulty Matthew, 82, 314, 318, 375, 383, 393, 410, 411
 Ottley William Young, 341
 Owen John, 18, 94, 124, 201, 204, 429, 430, 469, 483, 496, 501, 502, 505, 510, 516, 518, 519, 525,
 526, 554, 590
 Palestrina prince et princesse de, 423, 441
 Palgrave William, 134, 230, 500, 543, 565, 566, 608
 Palmerston Henry Temple, Lord, 308, 309, 310, 311, 312, 422, 565, 612
 Panini Giovanni Paolo, 51, 52, 608
 Parker John, 61, 219, 261, 265, 266, 267, 268, 311
 Pars William, 393
 Patch Thomas, 167, 265, 268, 299, 381, 382, 599
 Patoun William, 157, 162, 362, 455, 456
 Patteson John, 97, 132, 136, 471, 472, 587
 Pelham Thomas, 20, 34, 39, 82, 121, 126, 201, 203, 333, 406, 413, 417, 418, 422, 438, 441, 442, 460,
 545, 584

Pepys Lucas, 237, 238, 290, 406, 467, 468, 469, 511, 523, 587
 Percy Algernon, Lord, 148, 150, 152, 156, 161, 437, 553
 Peters Matthew William, 264
 Pie VI, 521
 Pie VII, 118, 347
 Piozzi Hester Lynch, 76, 121, 131, 132, 139, 144, 162, 211, 250, 251, 475, 479, 480, 481, 488, 533, 534, 551, 590
 Piranesi Giovanni Battista, 22, 49, 50, 61, 95, 96, 97, 359, 432, 466, 522, 596, 608, 609, 610
 Plimmer John, 56, 206, 263, 393
 Poussin Nicolas, 53, 54, 56, 297, 328, 329, 330, 331, 343, 346, 364, 542, 564, 609
 Powell Francis, 396
 Quentin de La Tour Maurice, 68, 229, 609
 Ramsay Allan, 64, 199, 201, 234, 235, 236, 264, 299, 375, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 413, 414, 427, 551
 Ramsay John, 201, 235, 248, 253, 254, 255, 269, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 414, 545, 551, 591, 611, 614
 Raphaël, 57, 61, 132, 203, 232, 260, 284, 286, 300, 304, 306, 310, 323, 343, 346, 365, 369, 438, 460, 525, 526, 610
 Read Katherine, 68, 69, 70, 191, 192, 233, 234, 451, 454, 597, 599, 610
 Reni Guido, 35, 52, 284, 285, 286, 287, 304, 334, 343, 344
 Reynolds Joshua, 57, 131, 265, 266, 329, 330, 331, 381, 382, 430, 451, 542, 543, 544, 551, 588
 Robinson Thomas, 126, 303, 494, 495, 574, 610
 Rosa Salvator, 285, 287, 305, 364, 565
 Rouby John James, 345, 414
 Russell James, 163, 165, 167, 219, 265, 267, 268, 271, 296, 305, 307, 312, 349, 374, 451, 492, 540, 551, 588, 590, 594, 597, 598
 Rutland duc de, 329, 330, 331, 588
 Sandys William, 157, 554
 Santa Croce Giuliana Falconieri, princesse, 140, 202, 419, 420, 421, 436, 441
 Shaftesbury Lord, 37
 Sharp Samuel, 91, 97, 121, 196, 223, 226, 242, 243, 471, 474, 475, 477, 478, 499, 504, 506, 508, 509, 511, 512, 516, 517, 519, 524, 590
 Shelburne Lord, 307, 320, 321, 322, 323, 541
 Skelton Jonathan, 60, 206, 207, 393, 394, 431, 447, 448, 529, 538, 551, 587
 Smith James Edward, 19, 20, 49, 86, 94, 122, 136, 137, 179, 239, 240, 247, 248, 249, 250, 258, 278, 319, 320, 322, 357, 358, 360, 397, 405, 406, 433, 434, 455, 462, 463, 465, 473, 478, 482, 483, 484, 510, 512, 513, 514, 515, 520, 522, 523, 533, 551, 587, 590
 Smollett Tobias, 77, 87, 88, 145, 146, 359, 362, 590
 Soane John, 58, 595
 Sobieska Marie-Clémentine, 239
 Spencer Lord et Lady, 310, 331, 419, 422, 585
 Stanhope Philip, 33, 44, 45, 156, 419, 553, 608
 Starke Mariana, 89, 90, 105, 114, 118, 119, 123, 136, 246, 247, 358, 363, 392, 393, 417, 456, 457, 458, 464, 465, 489, 534, 590
 Stosch Philipp von, 66, 89, 181, 189, 277
 Strange Robert, 67, 68, 69, 70, 113, 207, 226, 227, 228, 242, 261, 370, 564, 591
 Stuart Charles Edward, le « Jeune Prétendant », 16, 23, 45, 66, 67, 69, 70, 72, 109, 142, 168, 177, 182, 183, 189, 196, 199, 200, 206, 219, 220, 222, 223, 225, 226, 227, 228, 230, 231, 232, 233, 238, 240, 241, 242, 268, 271, 312, 371, 394, 395, 398, 415, 418, 427, 429, 448, 497, 508, 520, 535, 539, 591, 609, 610, 611
 Stuart James Edward, le « Vieux Prétendant », 16, 23, 45, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 102, 109, 113, 141, 142, 146, 168, 177, 178, 180, 181, 182, 183, 189, 190, 199, 206, 207, 219, 220, 221, 222, 223, 224,

225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 239, 240, 241, 242, 256, 268, 271,
 312, 368, 369, 371, 394, 395, 397, 398, 415, 418, 429, 448, 497, 508, 535, 591, 610, 611
 Subleyras Pierre, 54
 Swymmer Anthony Langley, 132
 Tatham Charles Heathcote, 63, 261, 335, 336, 337, 340, 552, 588, 626
 Tavistock Francis Russell, Lord, 312, 317
 Thorpe John, 72, 133, 134, 209, 298, 333, 335, 339, 348, 539, 540, 588
 Tintoret, 157
 Titien, 284, 286, 343, 346
 Townley Charles, 20, 72, 87, 111, 112, 122, 128, 143, 157, 168, 210, 213, 278, 279, 280, 287, 295,
 298, 320, 321, 322, 323, 332, 333, 335, 338, 348, 362, 363, 539, 541, 542, 587, 595, 611
 Tresham Henry, 274, 301, 377, 384, 410, 411, 446
 Upper Ossory Lord, 317
 Urquhart Adam, 228
 Van Dyck Antoine, 68, 286, 323, 324, 343, 492, 571, 572
 Venuti Ridolfino, 165, 219, 269, 270, 271, 292, 455, 456, 462, 473, 609
 Vernet Claude-Joseph, 263, 299, 600
 Verri Alessandro, 272
 Vierpyl Simon, 167, 299
 Vieux Prétendant, 14, 24, 70, 103, 135, 141, 144, 146, 175, 178, 181, 182, 183, 189, 196, 199, 207,
 220, 221, 223, 225, 226, 228, 235, 238, 243, 258, 313, 326, 368, 369, 393, 397, 398, 426, 428, 537
 Voltaire, 40
 Wagstaffe Thomas, 135, 227, 228, 370, 389, 394, 397
 Walker Adam, 84, 88, 397, 461, 490, 491, 509, 590
 Walpole Horace, 22, 51, 52, 53, 60, 63, 82, 165, 181, 193, 207, 217, 219, 226, 253, 293, 304, 325, 328,
 329, 336, 339, 373, 391, 398, 431, 440, 482, 537, 540, 542, 543, 587, 588, 591, 592, 593, 595, 596,
 599
 Warner Thomas, 265, 268
 Warren Sir George et Lady, 202, 420, 421, 422
 Waters James Placid, 109
 Watkins Thomas, 95, 97, 98, 144, 200, 201, 205, 211, 212, 214, 281, 504, 523, 524, 525, 590
 Webster Elizabeth, lady Holland, 75, 105, 109, 114, 115, 131, 139, 140, 141, 201, 215, 419, 420, 422,
 450, 459, 461, 464, 542, 552
 Weddell William, 20, 21, 36, 134, 135, 136, 169, 199, 230, 287, 288, 295, 309, 310, 320, 325, 326,
 327, 328, 494, 500, 540, 543, 565, 566, 593, 596, 608, 609
 Werpup George Anthony, 394, 396
 Willison George, 233, 288, 425, 426
 Wilmot Catherine, 87, 96, 107, 108, 138, 533, 552
 Wilson Joseph, 83, 84, 167, 206, 431, 472, 587, 595
 Wilson Richard, 56
 Wilton Joseph, 44, 45, 299, 599, 608
 Winckelmann Johan Joachim, 89, 164, 213, 214, 245, 257, 271, 277, 282, 290, 320, 425, 473, 478,
 605, 609
 Wittstein colonel, 151, 157, 408
 Wren Christopher, 62, 523
 Wright of Derby Joseph, 55, 56, 608
 Wynn Thomas, 495, 610
 Yorke Philip, 20, 49, 110, 151, 157, 166, 199, 201, 202, 356, 408, 415, 416, 417, 418, 438, 441, 442,
 454, 552, 584, 613

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	5
Résumé	7
INTRODUCTION	9
PREMIÈRE PARTIE : ROME, UNE VILLE MYTHIFIÉE ?	26
Introduction	28
CHAP. 1 – COMMENT EXPLIQUER LE « TROPISME ROMAIN » DES BRITANNIQUES ?	30
I. Les motivations des élites anciennes et de leurs émules	30
1) Le Grand Tour : un rite de passage	30
2) Une image de Rome plus ou moins fantasmée	39
a. La Grande-Bretagne du XVIIIe siècle : une nouvelle Rome ?	39
b. Une image de Rome construite ou reconstruite par les arts	48
II. Les motivations propres aux artistes	54
III. Les jacobites : un départ motivé par des raisons d'ordre politique ?	65
IV. Le cas des Britanniques de confession catholique : des mobiles religieux ?	70
V. Partir pour fuir les contraintes de la vie en Grande-Bretagne ?	73
1) Fuir les difficultés financières	73
2) Tenter d'échapper à une société conservatrice	74
CHAP. 2 LE FLUX ET LE REFLUX DE LA PRÉSENCE BRITANNIQUE À ROME	78
I. Mesurer l'intensité de la présence britannique à Rome : problèmes de méthode	78
1) Une source importante, mais partielle : les registres d'états des âmes	78
2) La nécessité d'exploiter d'autres sources directes et indirectes	81
3) Une question débattue : la date d'arrivée à Rome de Thomas Jenkins	83

II.	Arriver à Rome : une étape essentielle, un <i>topos</i> de la littérature de voyage	84
	1) La question des démarches administratives	84
	2) La description des environs de Rome : un état des lieux très négatif	91
	3) L'entrée dans la ville : un sentiment d'accomplissement ?	93
	a. L'excitation	93
	b. La reconnaissance	94
	c. La déception	96
	4) S'installer à Rome : une épreuve ?	98
III.	Périodiser la présence britannique dans la Ville éternelle ?	100
	1) Vraies et fausses césures chronologiques	100
	a. Vision d'ensemble	100
	b. Éléments d'explication	101
	c. Une périodisation à nuancer ?	104
	d. Après 1798	106
	2) Le poids de la conjoncture militaire : écho distant ou rappel à la réalité ?	110
	a. La Guerre de Sept-Ans et la Guerre d'Amérique vues de Rome	110
	b. La tourmente révolutionnaire vue de Rome	113
	3) Les temporalités du séjour romain	119
	CHAP. 3 LES BRITANNIQUES DE ROME	129
I.	Le même et l'autre	129
	1) Une hétérogénéité croissante	129
	a. Sur le plan social	129
	b. Sur le plan du genre	137
	c. Sur le plan de la religion	141
	2) Des Britanniques unis ?	144
	a. Les « Anglais » vus par les autres et par eux-Mêmes	144
	b. Identité « nationale » contre identités « périphériques »	145
II.	Des adjuvants essentiels	147

1) Les précepteurs : un rôle à réévaluer	147
a. Les modalités du recrutement	149
b. Une fonction polyvalente	153
c. Une étape dans un processus d'ascension sociale ?	158
2) Les intermédiaires : à l'interface entre les voyageurs et la société « locale »	163
Conclusion	169
DEUXIÈME PARTIE : ROME, LIEU DE POUVOIR(S) ET FOYER CULTUREL POUR LES BRITANNIQUES	172
Introduction	174
CHAP. 4 LES BRITANNIQUES ET LES POUVOIRS À ROME	177
I. L'absence de représentation officielle du souverain britannique à Rome	177
1) De l'utilité de disposer d'une représentation diplomatique permanente dans les cours italiennes	178
a. Une fonction politique et administrative	180
b. Une fonction sociale et culturelle	184
2) Des substituts au service des intérêts britanniques	186
a. Un agent inestimable de la cause hanovrienne à Rome : le cardinal Alessandro Albani	186
α. La défense des intérêts hanovriens	188
β. L'accueil des ressortissants britanniques	190
b. Deux résidents animés par des mobiles fort différents	192
α. Un résident loyaliste : John Coxe Hippisley	192
β. Un résident aux convictions très ambiguës : Peter Grant	196
3) Le rôle non négligeable des cours d'ambassade	200
II. Thomas Jenkins, « notre <i>Chargé d'Affaires</i> , si je puis dire, dans cette ville »	205
1) Les origines mystérieuses d'un rôle officieux	206
2) Un rôle multiforme	209
3) Les avantages comparatifs de Thomas Jenkins	214
III. Un lieu de pouvoir en déclin : la cour des Stuart	219
1) Une cour très dépendante du soutien pontifical	220

2) Une cour qui tente de maintenir une influence	223
a. Dans le domaine politique	223
b. Dans le domaine social	228
c. Dans le domaine culturel	231
3) La cour des Stuart et la communauté britannique de Rome : fascination, répulsion ... ou désintérêt ?	235
a. Avant 1766	235
b. Après 1766	237
4) Une question sensible dans les relations des Stuart et de la papauté : les séminaires britanniques de Rome	240
CHAP. 5 LES BRITANNIQUES ET LA VIE CULTURELLE À ROME	244
I. L'expérience britannique des bibliothèques romaines	245
1) Le discours des guides de voyage	245
2) Les usages des bibliothèques romaines à travers quelques récits de voyage	248
a. Des bibliothèques de visite	248
b. Des bibliothèques de travail	251
II. Les Britanniques et le monde académique de Rome	255
1) Les cénacles savants : le cas de l'Académie des Arcades	255
2) Les lieux de formation des artistes	259
a. Quelle intégration dans le système des arts romain ?	259
b. L'échec rapide de la <i>British Academy</i> à Rome	264
III. Un domaine investi par les Britanniques de Rome : la science antique et l'archéologie	268
1) Un contexte particulièrement favorable aux activités archéologiques	269
a. Une activité stimulée par une série de facteurs ...	296
b. ... mais soumise à des contraintes de plus en plus importantes	272
2) Deux générations d'antiquaires et d'archéologues britanniques à Rome	273
a. Un marché oligopolistique ?	274
b. De la théorie à la pratique	276
c. Une activité réticulaire ?	278

CHAP. 6 LES BRITANNIQUES, DES ACTEURS MAJEURS DU MARCHÉ DE L'ART ROMAIN	283
I. La demande et l'offre	283
1) La demande britannique : permanences et mutations	283
a. La demande en tableaux	284
b. La demande en sculptures	290
2) Une offre multiforme	295
a. Les débuts d'un homme d'affaires à Rome : Thomas Jenkins et la profession de marchand d'art	296
b. Un lieu stratégique : l'atelier d'artiste	298
c. Une offre qui tend à orienter la demande	304
3) Les mécanismes de formation des prix	306
II. Gavin Hamilton, une « figure totale » du marché de l'art romain ?	310
1) La fabrique d'une œuvre d'art : « Achille pleurant la Mort de Patrocle »	311
a. La commande	312
b. Les étapes de l'exécution	314
c. L'expédition du tableau et sa réception	315
2) Gavin Hamilton, marchand d'art	318
III. Les dérèglements du marché de l'art romain	324
1) De la contrefaçon à la contrebande d'œuvres d'art	324
2) Le collectionnisme britannique confronté à la guerre de course	331
3) Le marché de l'art romain au temps des guerres révolutionnaires et napoléoniennes : une « zone grise » ?	335
a. Charles Heathcote Tatham et la fin de « l'Ancien Régime »	335
b. Les acteurs britanniques du marché de l'art romain : des départs, des maintiens, des retours	338
Conclusion	348
TROISIÈME PARTIE : DES EXPÉRIENCES PLURIELLES DE ROME	351
Introduction	353
CHAP. 7 HABITER ROME	355

I.	Un ancrage spatial différencié au sein de la Ville éternelle	357
	1) À l'échelle de la ville	357
	a. Les espaces de forte densité	357
	b. Une présence plus diffuse	368
	c. Une population mobile	375
	2) À plus grande échelle	378
	3) Des quartiers « communautarisés » ?	382
II.	Naître, vivre et mourir à Rome pour un Britannique	385
	1) Naître et fonder une famille à Rome	386
	2) Préserver son identité face à l'altérité culturelle	388
	3) Faire face aux aléas de la vie quotidienne	391
	4) Mourir dans la Ville éternelle	393
III.	La construction de « territoires du quotidien »	398
	1) Les déplacements « intellectuels »	399
	2) Les déplacements mondains	401
	3) Les déplacements « touristiques »	403
	CHAP. 8 LES SOCIABILITÉS BRITANNIQUES À ROME	407
I.	Les formes britanniques de la sociabilité à Rome	407
	1) Une « sociabilité de refuge » ?	407
	a. Proximité ...	407
	b. ... ou promiscuité ?	413
	2) Solidarités sociales	415
	a. La fréquentation du haut-clergé	415
	b. Un entourage aristocratique et volontiers cosmopolite	418
	3) Solidarités infranationales ?	425
	4) Une forme de sociabilité qui semble absente : le réseau maçonnique	427
II.	Les lieux de la sociabilité britannique à Rome	429
	1) Le Café Anglais	429
	a. Une date d'ouverture difficile à déterminer	430
	b. Un espace de sociabilité fondamentale pour la communauté britannique de Rome ?	431
	c. Transposition ou adaptation d'un modèle	

britannique ?	434
2) Les salons	435
a. Une sociabilité qui semble très codifiée	436
b. Un jugement souvent négatif	438
III. Les limites de la sociabilité britannique à Rome	444
CHAP. 9 ENTRE IMAGE ET RÉALITÉS, LES BRITANNIQUES FACE AU PATRIMOINE ANTIQUE DE ROME	449
I. Découvrir le patrimoine antique : une expérience conformiste ?	450
1) En quoi consiste un « cours d'antiquités » ?	450
2) Une littérature de voyage très prescriptive : le cas des guides	455
3) Engager un cicérone : une pratique incontournable ?	458
a. Le cicérone : un expert apprécié ?	458
b. Le déclin progressif du rôle des cicérones	461
II. Les réactions face au patrimoine antique et à son devenir	465
1) Exprimer un sentiment	465
a. Un enthousiasme parfois teinté de nostalgie	466
b. L'indignation	468
c. La réflexion d'ordre moral	470
2) Formuler un jugement	473
a. Se référer à des autorités	473
b. Formuler un jugement personnel ?	475
c. Les expériences féminines de l'antique : essai de typologie	478
3) Le regard sur la politique ecclésiastique et papale : de la prédation à la patrimonialisation	483
a. Une politique de patrimonialisation informelle	484
b. Une politique de patrimonialisation délibérée	486
III. Image de Rome, image de soi : place et rôle de l'antique dans les portraits de « grands-touristes »	491
CHAP. 10 ENTRE FASCINATION ET RÉPULSION, DES BRITANNIQUES CONFRONTÉS À LA CATHOLICITÉ DE ROME	497
I. Des conditions de séjour difficiles pour les Britanniques ?	498
II. Les États de l'Église : un double inversé de la Grande-	

Bretagne ?	501
1) Sur le plan des pratiques	501
a. Pratiques politiques	502
b. Pratiques économiques	504
2) Sur le plan des valeurs	506
3) Fonction pontificale, personnalité du pape	507
III. L’ambivalence du regard porté sur les cérémonies et les rites du catholicisme romain	510
1) L’assistance à une cérémonie catholique : une expérience troublante	513
2) Une observation parfois acérée des fidèles catholiques	517
IV. Les Britanniques face au patrimoine religieux de Rome	521
1) Un cas particulier : la fascination exercée par la Basilique Saint-Pierre de Rome	522
2) Les autres édifices religieux	524
Conclusion	528
CONCLUSION	531
ANNEXES	546
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE	582
Sources manuscrites	584
Sources imprimées	587
Bibliographie	593
TABLES	608
INDEX DES NOMS	615

